PETER F.
HAMILTON

DRAGON DÉCHU



Collection dirigée par Gérard Klein

PETER F. HAMILTON

Dragon Déchu

traduit de l'américain par NENAD SAVIC

BRAGELONNE

Titre original : **FALLEN DRAGON**

Chapitre premier

Quelques années plus tôt, le bar aurait su accueillir dignement un homme de la Division de Sécurité Stratégique de Zantiu-Braun. On lui aurait offert sa première bière, puis on lui aurait demandé de parler de la vie dans les colonies. Et cette scène aurait pu se produire n'importe où sur Terre. Mais en ce milieu du vingt-quatrième siècle, l'expansion interstellaire avait perdu une grande partie de son prestige et de son pouvoir de séduction. Un peu à la manière d'une actrice vieillissante.

Et comme pour toute chose en ce monde, c'était la faute de l'argent.

D'argent, le bar en manquait justement. Lawrence Newton le comprit au premier coup d'œil. La décoration n'avait pas été refaite depuis des décennies. Une longue pièce de bois avec d'épais chevrons sur lesquels reposait un toit en carbone ondulé. Un zinc interminable derrière lequel étaient alignés de vieux panneaux publicitaires lumineux, qui vantaient les mérites de marques de bières ou de crèmes glacées disparues depuis longtemps. D'énormes ventilateurs ayant dépassé leur date limite de garantie depuis un ou deux siècles tournaient au-dessus de sa tête, leurs moteurs électriques primitifs bourdonnant tandis que leurs pales brassaient une atmosphère viciée.

Telle était la vie à Kuranda. Sise sur le plateau rocheux qui surplombait Cairns, elle avait longtemps été le piège à touristes le plus populaire de tout le Queensland. Des Européens et des Japonais bronzés et transpirants arrivaient par téléphériques entiers et, après s'être extasiés devant la luxuriance de la forêt tropicale environnante, dépensaient leur argent dans les nombreuses boutiques de souvenirs et autres restaurants de la rue principale. Puis ils prenaient le train pour descendre dans les gorges de Barron Valley afin d'y admirer leurs falaises dentelées et leurs nombreuses cascades écumantes.

Les touristes venaient encore profiter de la nature intacte du nord du Queensland, mais il s'agissait principalement de familles employées par Z-B dans la base de lancement qui, désormais, dominait Cairns aussi bien physiquement qu'économiquement. Ces gens-là n'avaient pas d'argent pour les tee-shirts à motifs aborigènes, les didgeridoos et les amulettes sculptées représentant l'esprit de la terre ; alors les boutiques de la rue principale de Kuranda déclinaient une à une, et seules les plus solides et les moins chères étaient encore là. Mais celles-ci repoussaient les touristes plus qu'elles ne les attiraient. Aujourd'hui, les visiteurs descendaient du téléphérique pour aller directement à la station ferroviaire datant des années 1920, qui se trouvait à quelques centaines de mètres de là et ne s'arrêtaient même

pas en ville.

Les quelques bars demeurés ouverts n’étaient plus fréquentés que par les hommes du coin. Lesquels n’avaient d’ailleurs rien d’autre à faire. Z-B était arrivé avec ses propres techniciens – des gens qualifiés ayant une expérience de l’industrie spatiale. Quant aux quelques locaux que la loi obligeait toute entreprise à embaucher, on ne leur avait proposé que des tâches manuelles parmi les plus ingrates. À Kuranda, personne n’avait postulé. Question de culture.

Ce bar était donc parfait pour Lawrence. Il s’arrêta dans l’entrée pour en examiner l’intérieur. Dans le ciel, des hélicoptères de soutien tactique TVL88 volaient en formation vers la zone d’entraînement de Port Douglas, plus loin au nord. Dehors, le soleil cognait durement. Il y avait une douzaine de types dans l’établissement. Des gars baraqués, aux visages bouffis et rougeauds – la première tournée de bière avait déjà été distribuée. Deux joueurs de billard, un buveur solitaire et consciencieux installé au bar, et plusieurs petits groupes attablés près du mur du fond. En combattant expérimenté qu’il était, Lawrence commença par repérer toutes les sorties possibles.

Il retira son chapeau de paille au bord beaucoup trop large, et se dirigea vers le bar. Tous les yeux se braquèrent sur lui. Il commanda une pinte de bière à une serveuse d’âge mûr. Il portait des vêtements civils – un bermuda bleu et un ample tee-shirt affublé d’une photo de la Grande Barrière de corail –, mais son maintien et sa coupe en brosse trahissaient son appartenance à la DSS. Il n’en doutait pas une seconde.

Il paya sa bière peu alcoolisée en liquide, en plaquant sur le comptoir quelques billets crasseux. Si la barmaid remarqua que sa main et son avant-bras droits étaient plus gros que la moyenne, elle s’abstint de le faire remarquer. Il lui marmonna de garder la monnaie.

L’homme que Lawrence cherchait était attablé seul, tout près de la porte de derrière. Son chapeau, aussi démesuré que celui de Lawrence, était froissé et posé sur la table à côté de sa bière.

— Tu aurais pu choisir un coin encore plus paumé, lui dit le lieutenant Colin Schmidt avec un accent guttural typiquement germanique.

Plusieurs hommes se tournèrent vers lui en plissant les yeux d’un air suspicieux.

— Cet endroit est parfait, dit Lawrence.

Il connaissait Colin depuis vingt ans qu’il faisait partie de la Division de Sécurité Stratégique de Z-B. Ils avaient fait leurs classes ensemble à Toulouse. Des mômes de dix-neuf ans qui faisaient le mur la nuit pour profiter des cafés et des filles de la ville. Quelques années plus tard, après la campagne de Quation, Colin avait fait une école d’officiers – mais son plan de carrière ne s’était pas déroulé comme

prévu. Il n'avait pas le genre d'énergie que la compagnie recherchait. Ni autant d'argent que la plupart des autres jeunes officiers. En quinze ans, il n'avait presque pas avancé, puis s'était retrouvé dans la section de Planification Stratégique. Aujourd'hui, il était en quelque sorte le garçon de courses de luxe d'une IA et s'occupait d'un logiciel d'attribution de ressources.

— Qu'as-tu donc à me dire qui ne puisse être dit à la base ?

— Je veux une affectation particulière pour mon peloton.

— Quelle affectation ?

— Je veux aller sur Thallspring.

Colin prit une lampée de bière puis demanda d'une voix basse et gênée :

— Qui t'a parlé de Thallspring ?

— C'est bien là qu'aura lieu la prochaine opération de récupération de capitaux non ?

À ce moment-là, une nouvelle formation de TVL88 survola la ville à basse altitude. Leurs rotors ne fonctionnaient pas en mode furtif et faisaient vibrer les plaques ondulées du toit au point de rendre toute conversation impossible. Tous les clients levèrent les yeux au ciel.

— Arrête de déconner, reprit Lawrence quand le calme fut revenu. Tu ne vas pas me sortir ton baratin habituel, quand même ? De toute façon, même si je le voulais, je ne vois pas comment je pourrais prévenir ces pauvres bougres qu'on s'apprête à les envahir. Ils vivent à vingt-trois années-lumière d'ici. À la base, tout le monde sait déjà où on va. À Cairns aussi, d'ailleurs…

— OK, OK. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux être affecté au corps expéditionnaire de Memu Bay.

— Jamais entendu parler.

Normal. Activités portuaires, bio-industrie : c'est un coin de merde à quatre kilomètres et demi de la capitale. C'est là que je cantonnais la dernière fois.

— Ah ! fit Colin en desserrant son étreinte autour de sa pinte et en commençant à réfléchir au moyen de faire parler son ami. Qu'y a-t-il d'intéressant là-bas ?

— Z-B va récupérer tout l'équipement et la production biochimique. Pour ce qui est du reste… Un gars entreprenant pourra facilement trouver de quoi s'occuper.

— Merde, Lawrence, je croyais que t'étais un mec droit. Pas comme moi. Tu n'as plus envie de devenir officier ou quoi ?

— Vingt ans de service, et je ne suis que sergent. Et encore, uniquement parce que Ntoko n'est pas revenu de Santa Chico.

— Putain, Santa Chico… J'avais oublié que tu étais passé par là.

Colin secoua la tête en se souvenant de cet épisode peu glorieux.

Les historiens contemporains comparaient Santa Chico à l'invasion de la Russie par Napoléon.

— OK, tu auras ton affectation à Memu Bay. Qu'est-ce que tu me proposes en échange ?

— Dix pour cent.

— Dix pour cent, c'est bien. Mais dix pour cent de quoi ?

— Je ne sais pas encore.

— Ne me dis pas que tu as mis la main sur le dernier épisode d'*Érection sur l'horizon ?*

— *Direction l'horizon.* Mais non, j'ai pas eu cette chance, déclara-t-il, le visage impassible.

— Si j'ai bien compris, je dois te faire confiance ?

— Tu dois me faire confiance.

— Je crois que je vais y arriver.

— Attends, je n'ai pas terminé. J'ai besoin de toi à Durrell, la capitale. Pour la logistique. Tu vas devoir t'occuper de notre retour. Dans une navette sanitaire, probablement, mais je te charge de régler cette question.

Trouve un pilote qui acceptera d'amener notre cargaison en orbite sans poser de questions. Un mec pas trop regardant…

— Je te défie de trouver un mec regardant, dit Colin avec un sourire carnassier.

— Dégotte-moi quelqu'un de réglo. J'ai pas envie de me faire doubler. Tu piges ? Surtout pas dans cette affaire…

Colin vit la colère contenue dans le regard de son ami et sa bonne humeur s'évanouit.

— Pas de problème, Lawrence. Tu peux compter sur moi. Mais quel volume ta cargaison va représenter ?

— Je ne sais pas exactement. Mais si je ne me plante pas, ce sera un sac à dos chacun. Avec ça, tu auras de quoi te payer un poste de direction.

— Bordel ! C'est comme si c'était fait.

Ils touchèrent le bord de leurs chapeaux et burent à leur réussite. Du coin de l'œil, Lawrence vit trois gars du coin acquiescer et se lever à l'unisson.

— T'as une voiture ? demanda-t-il à Colin.

— Bien sûr, tu m'avais demandé de ne pas venir en train.

— Alors barre-toi. Tout de suite. Je m'occupe d'eux.

Colin regarda les trois hommes qui approchaient et prit rapidement la décision d'écouter son ami. Cela faisait des années qu'il ne s'était pas battu.

— Rendez-vous à Thallspring, dit-il en s'emparant de son chapeau

stupide et en se hâtant de sortir par la porte de derrière.

Lawrence se leva, fit face aux trois hommes et soupira profondément. Ils avaient choisi le mauvais jour pour pisser partout et marquer leur territoire. Ce bar, il l'avait choisi soigneusement pour que son entrevue avec Colin demeure secrète. Ce qu'il allait faire à Thallspring était sa dernière chance de s'assurer un avenir décent. Il n'avait donc pas le choix.

Le premier qui, bien entendu, était aussi le plus costaud, avait ce sourire en coin qui caractérise les types sûrs de leur coup. Ses deux compères ne le lâchaient pas d'une semelle. Le plus jeune, tout juste sorti de l'adolescence, sirotait sa bière, l'autre portait une étroite veste en jean aux manches découpées, qui mettait en valeur ses tatouages fluorescents déformés par de vieilles cicatrices. Un trio invincible.

L'un d'entre eux allait commencer par lui dire un truc du genre : *Tu crois peut-être que les gens de la compagnie sont trop distingués pour boire avec des mecs comme nous ?* En réalité, les mots importaient peu. Il s'agissait simplement de plastronner et de faire monter la pression jusqu'au moment où le premier coup serait porté. Le même rituel débile dans tous les bars mal famés de la galaxie.

— Arrêtez, les avertit Lawrence d'un ton neutre. Ne dites rien et allez vous rasseoir. Je m'en vais, OK ?

Le grand gaillard regarda ses amis d'un air entendu et grogna son mépris.

— Tu vas aller nulle part, mon gars, lança-t-il en levant son énorme poing.

Lawrence se pencha en arrière à une vitesse ahurissante et frappa du talon de sa botte le genou de son agresseur. L'homme à la veste en jean prit une chaise et l'abattit vers la tête de Lawrence. Mais ce dernier leva le bras droit et bloqua l'attaque. Un pied de la chaise le heurta fortement au-dessus du coude et s'arrêta net. L'impact ne le fit même pas cligner des yeux, et encore moins grogner de douleur. L'homme tituba en arrière en essayant tant bien que mal de recouvrer son équilibre. Il avait l'impression d'avoir cogné dans un roc. Il regarda le bras de Lawrence et ses yeux s'écarquillèrent tandis que son cerveau embrumé essayait de comprendre.

Dans tout le bar des hommes reculaient leurs chaises et se levaient. Pour prêter main-forte à leurs semblables.

— Non ! cria l'homme à la veste en jean. Il a une combinaison dermique !

Mais il s'époumona en vain. Son jeune ami tirait déjà un couteau de chasse de sa ceinture et personne ne semblait entendre ses mises en garde.

Lawrence leva haut son bras droit, comme pour donner un coup

de poing en l'air. Il sentit dans son poignet une sorte de vague tandis que ses muscles péristaltiques extrayaient les fléchettes de leurs chargeurs pour les installer dans leurs tubes de lancement. De petites fentes apparurent tout autour de son poignet au-dessus de ses os carpiens, d'où sortirent de minuscules canons. Puis l'essaim de fléchettes surgit.

*
**

En sortant du bar, Lawrence accrocha le petit carton *Fermé* sur la porte qu'il prit soin de refermer derrière lui. Il s'assura que son chapeau était correctement vissé sur son crâne et tenta de se calmer. Satanée Division Blindée. Ces salauds préféraient que leurs hommes perpètrent les pires massacres plutôt que de prendre le moindre risque. Il avait vu deux de ses assaillants se rouler par terre, victimes de convulsions. La quantité de toxines contenue dans les fléchettes dépassait largement la simple dose incapacitante. La police n'allait pas tarder à rappliquer.

Sur la terrasse du bar était installé un couple sud-américain qui étudiait le menu plastifié. Lawrence leur sourit poliment et commença à se diriger vers le terminus du téléphérique.

*
**

Lorsque l'hélicoptère de liaison TVC77D de Simon Roderick survola silencieusement la ville, la rue principale de Kuranda était envahie par des ambulances et des voitures de police. Les véhicules étaient garés dans tous les sens et obstruaient complètement l'artère trente mètres en amont et en aval du bar. Manifestement, il n'y avait pas de régulateurs de trafic pour guider les automobilistes hors de cette impasse. Ce qui n'était pas étonnant, vu la situation géographique de la ville. Stupéfait par le chaos qu'il survolait, Roderick secoua la tête. Les véhicules d'urgence s'étaient tous arrêtés en catastrophe pour éviter d'entrer en collision avec leur prédécesseur. Si l'un des blessés avait besoin d'être pris en charge rapidement, il allait devoir s'armer de patience : les voitures les plus proches appartenaient toutes à la police. Des infirmiers en combinaison verte manœuvraient comme ils le pouvaient leurs brancards en slalomant entre les véhicules. Leurs visages ruisselants de sueur étaient marqués par la fatigue.

— Putain, quelle bande de débiles, dit Adul Quan qui était assis derrière Simon.

L'agent secret de la Troisième Flotte pressait son visage tout contre la vitre latérale de l'appareil de manière à ne rien rater de la scène. Il n'aimait pas trop avoir à lire les données envoyées par les senseurs à son Interface Neurale Directe alors qu'il était absorbé par un spectacle extérieur. Cela lui donnait le vertige.

— On devrait reprendre en main les administrations de cet État. Ou au moins leur fournir une IA pour coordonner leurs efforts. On est au vingt-quatrième siècle, quand même.

— On a obtenu une franchise sur les zones urbaines, répondit Simon. Tous nos employés sont dotés d'un moniteur médical. En cas de problème, on peut aller les récupérer n'importe où, et c'est la seule chose qui compte.

— On pourrait allouer une partie de notre budget à l'aide des civils. Ça nous ferait une bonne publicité.

— S'ils veulent bénéficier de notre aide, ils n'ont qu'à nous apporter leurs capitaux, contribuer à la vie de la compagnie.

— Oui, monsieur.

Simon décela une pointe de scepticisme dans la voix de son interlocuteur mais s'abstint de répondre. Pour en arriver au niveau de responsabilité qui était le sien, Adul avait dû mettre beaucoup d'argent dans Z-B ; pourtant, il ignorait toujours ce que cela signifiait d'appartenir à la compagnie. En fait, pensa Simon, qui d'autre que lui le comprenait réellement ?

Simon se servit de son IND pour donner une série d'ordres au pilote automatique, et l'hélicoptère se mit à tournoyer lentement au-dessus du parc circulaire qui terminait la rue principale. L'homme avisa un parking caillouteux réservé aux camions et choisit de s'y poser. En approchant de ce terrain d'atterrissage de fortune, il vit que des mômes avaient peint à la bombe un œil géant sur le toit ondulé d'un magasin abandonné. Le symbole bleu et vert, légèrement délavé, était assez imposant pour être vu de tous les hélicos de la Division de Sécurité Stratégique qui fendaient le ciel tropical de Kuranda. Tandis que son appareil sortait son train d'atterrissage et descendait vers le sol cuit par le soleil, Simon avait l'impression que l'œil ne regardait que lui. À la manière de ce que l'on peut ressentir en admirant un portrait particulièrement réussi. Le tourbillon créé par leur manœuvre envoya valdinguer dans tous les sens un fatras de canettes écrasées et d'emballages de toutes sortes. Le fuselage de l'appareil perdit son tégument de brouillage gris et redevint d'un noir mat menaçant.

Simon attendit quelques secondes, le temps que les turbines ralentissent suffisamment. Son IA personnelle était déjà partie à la pêche aux informations dans le réseau local. Tout ce qui était susceptible de l'intéresser était envoyé à son IND. Apparut alors dans son champ de vision une grille d'affichage, dont la couleur indigo était

étudiée pour ne pas gêner sa vision normale. Mais, malgré le torrent d'informations qui se déversait devant lui, Simon n'avait rien d'intéressant à se mettre sous la dent. Sur les lieux de l'incident, personne n'avait encore été en mesure de dire ce qui était arrivé. Tout ce que l'on savait, c'était qu'un homme muni d'une combinaison dermique avait été pris d'une crise de folie meurtrière.

Au moment où il sortait de la cabine de pilotage, son attention fut attirée par un des comptes rendus médicaux. Il le sélectionna et quatre graphiques haute résolution se dessinèrent devant lui. Les appareils d'analyse que les secours avaient apportés étaient en train d'envoyer leurs conclusions à la base de données de l'hôpital général de Cairns, où l'agent chimique responsable de l'empoisonnement des victimes allait être identifié.

Simon chaussa une paire de lunettes de soleil panoramiques à l'ancienne.

— Intéressant, murmura-t-il. Vous avez vu ça ?

Il avait envoyé une copie des résultats de l'analyse à l'IA de la section Guerre bactériologique de Z-B qui avait immédiatement identifié l'agent utilisé. Son IND s'était alors chargée de relayer ces résultats vers Adul.

— Toxines militaires, commenta Adul. Un peu trop concentrées pour de simples doses incapacitantes, dit-il en secouant la tête pour marquer sa désapprobation et en dépliant ses membranes de soleil. Dangereux, tout ça… Les deux gars qui ont développé des réactions allergiques ne vont pas s'en tirer sans conséquences neurologiques.

— S'ils ont de la chance, ajouta Simon. Seulement si les secours se dépêchent de les emmener à l'hôpital.

Il s'essuya le front. À peine arrivé, et il était déjà trempé de sueur.

— Dois-je faire parvenir un antidote au service des urgences ?

— Les toxines incapacitantes ne nécessitent pas d'antidote. Elles disparaissent toutes seules. C'est pour cela qu'on les utilise.

— Mais avec un dosage pareil, leurs reins vont être mis à rude épreuve.

Simon s'arrêta et se retourna vers Adul.

— Cher ami, nous sommes ici pour déterminer comment et pourquoi elles ont été utilisées, non pour jouer aux infirmiers auprès d'une bande de civils dégénérés qui ne savent même pas se défendre.

— Oui, monsieur.

Toujours ce même ton sceptique. Simon commençait à se demander si Adul avait vraiment sa place dans la Troisième Flotte. Dans ce genre de boulot, l'empathie était un atout, mais quand elle tournait à la compassion…

Les deux hommes se faufilèrent entre les voitures de secours

agglutinées autour du bar. Le moindre mètre carré était occupé par des indigènes silencieux à la mine renfrognée, ou des touristes effrayés et excités. Attroupés autour de la terrasse, des officiers de police vêtus de sports et de chemises blanches éclatantes tournaient en rond en tâchant d'avoir l'air occupés. Leur chef, une grande femme d'à peu près quarante-cinq ans en uniforme bleu marine, se tenait près de la barrière de sécurité et écoutait le rapport d'un jeune agent enthousiaste.

Son IA informa Simon qu'il s'agissait de la commissaire Jane Finemore. Ses états de service s'affichèrent devant ses yeux. Il les survola rapidement puis les effaça.

En les voyant arriver, tous les policiers se turent. La commissaire se retourna vers eux. Un voile de mépris couvrit brièvement son visage lorsqu'elle reconnut la combinaison mauve d'Adul, puis elle avisa le costume de Simon, sa veste rejetée de manière décontractée sur son épaule, et son visage se fit plus froid et méfiant.

— Je peux vous aider, les gars ? demanda-t-elle.

— C'est justement ce que j'allais vous demander, commissaire… euh, Finemore, dit Simon en souriant et en faisant semblant de lire le nom de l'officier sur son badge.

On a intercepté un rapport qui faisait mention d'un homme en combinaison dermique…

Juste au moment où elle allait lui répondre, les portes du bar s'ouvrirent à la volée pour laisser passer deux brancardiers visiblement très pressés. Simon se colla contre la balustrade de la terrasse pour ne pas les gêner. Divers bracelets et colliers médicaux avaient été accrochés aux bras et au cou du patient, et de nombreux indicateurs lumineux clignotaient de façon alarmante. L'homme était inconscient et agité de mouvements convulsifs.

— Je n'ai encore rien confirmé, déclara la commissaire Finemore d'un ton irrité lorsque les infirmiers furent partis.

— Le rapport initial était pourtant explicite, dit Simon. L'affaire est grave et nous nous devons d'être extrêmement prudents. S'il s'agit réellement d'un homme équipé d'une combinaison dermique, il nous faut absolument le retrouver avant que la situation ne dégénère.

— J'en suis parfaitement consciente, répondit Finemore. C'est pourquoi j'ai mis notre groupe d'intervention spéciale en alerte.

— Avec tout le respect que je vous dois, commissaire, je pense qu'il serait préférable de confier cette affaire à une de nos équipes antiémeutes. Si cet homme est vraiment équipé d'une combinaison dermique, il aura un énorme avantage sur vos policiers.

— Vous essayez de me faire comprendre que nous ne sommes pas capables de régler cette affaire nous-mêmes ?

— Non, je souhaite simplement mettre nos moyens à votre disposition.

— Eh bien… merci beaucoup. Je me demande vraiment comment on s'en sortirait sans vous.

Les ricanements qui s'ensuivirent n'eurent aucun effet sur le sourire de Simon.

— Pourriez-vous me dire qui est votre témoin ? s'enquit-il.

— La serveuse, répondit Finemore en désignant le bar d'un mouvement de la tête. Elle s'est cachée derrière le comptoir lorsque l'homme a fait feu. Aucune fléchette ne l'a touchée.

— J'aimerais lui parler, si c'est possible.

— Elle est toujours en état de choc. J'ai mis des officiers qualifiés sur le coup.

Simon utilisa son IND pour demander à son IA d'envoyer un message. La commissaire, elle, ne devait pas avoir d'IND ; ces gadgets n'étaient pas prévus dans le budget de la police du Queensland. Mais les reflets violets dans ses iris montraient qu'elle était équipée de membranes optroniques standard et qu'elle pouvait recevoir des messages.

— Quelqu'un d'autre a-t-il vu cet homme ? Il ne passe probablement pas inaperçu…

— Non…, répondit-elle en lisant le texte qui défilait sur ses membranes. Personne d'autre. C'est pourquoi je n'ai pas encore ordonné le bouclage de la ville, dit-elle lentement, en choisissant ses mots.

— Il faut absolument le retrouver. Plus on attendra, plus la zone à ratisser sera étendue, et moins nos chances de succès seront grandes.

— J'ai déjà envoyé des patrouilles sur la route qui mène à Cairns, et des officiers au terminus du téléphérique et à la gare de chemin de fer.

— Parfait. Puis-je assister à l'interrogatoire de la serveuse à présent ?

La commissaire Finemore le regarda droit dans les yeux. Le message de mise en garde qu'il lui avait envoyé était on ne peut plus clair. Même le gouverneur de l'État l'avait signé. En la menaçant de cette manière, il lui donnait la possibilité de ne pas perdre la face devant ses officiers. Mais elle pouvait, si elle le désirait, dévoiler sa manœuvre dans un accès de fierté et ruiner une carrière prometteuse.

— Pourquoi pas ? Elle doit aller mieux maintenant, dit-elle comme si elle lui faisait une faveur.

— Je vous remercie, vous êtes très aimable.

Simon poussa la porte et entra dans le bar.

Il y avait une douzaine d'infirmiers à l'intérieur. Tous s'affairaient

autour des victimes mais semblaient désemparés. Ils s'interpellaient sans cesse et fouillaient dans leurs sacoches à la recherche d'un remède efficace parmi la liste qui défilait continuellement sur leurs membranes optroniques. Mais le matériel médical inutilisé qui jonchait le sol montrait que les secours étaient débordés.

Les victimes, elles, tremblaient et étaient secouées par des spasmes ; leurs talons n'arrêtaient pas de marteler le plancher. Elles transpiraient abondamment, gémissaient ou déliraient. Il y avait même un cadavre emballé dans une housse en plastique noir.

Des scènes comme celle-ci, Simon en avait déjà vu lors d'opérations de récupération de capitaux. Sauf que, en général, le nombre des victimes était beaucoup plus important. Une seule combinaison dermique contenait assez de munitions pour venir à bout d'une foule de manifestants déchaînés.

Il marcha précautionneusement parmi les blessés pour ne pas déranger les secours. Des officiers de police et des spécialistes de la médecine légale examinaient les tables et les murs, ajoutant à la confusion générale.

La serveuse était installée au comptoir à l'autre bout de l'établissement avec un verre de whisky à la main. C'était une femme d'âge mûr au visage rond et aux cheveux permanentés. Elle semblait ne rien voir et ne rien entendre de la scène qui se déroulait devant ses yeux.

Tous ses chromosomes devaient être d'origine, décida Simon avec un certain dégoût. Vu le milieu dans lequel elle avait grandi, l'absence d'amélioration virale signifiait que son intelligence était plus que moyenne et que ses fonctions organiques laissaient très certainement à désirer.

En résumé, elle était à classer dans la catégorie des perdants.

Une policière à la mine compatissante s'assit à côté du témoin. Si elle avait vraiment reçu une formation spéciale, comme l'avait prétendu Finemore, elle se serait empressée d'éloigner la femme de la scène du drame.

Son IA ne parvint pas à trouver le nom de la serveuse. Apparemment, le patron du bar ne tenait aucune comptabilité, aucun registre. L'établissement n'était même pas relié au réseau. Tout juste avait-il le téléphone.

Simon s'assit lui aussi près de la serveuse.

— Salut. Comment vous vous sentez… euh ?

De grands yeux larmoyants se levèrent vers lui.

— Sharlene, chuchota-t-elle.

— Sharlene. C'est une bien vilaine chose qui vous est arrivée, Sharlene.

Il sourit à l'agent de police, puis il lui dit :

— J'aimerais parler seul à seul avec Sharlene, si ça ne vous dérange pas…

La femme lui jeta un regard noir, mais se leva et partit sans rien dire. Elle allait probablement se presser de tout raconter à Finemore.

Adul se tenait derrière la serveuse et embrassait le bar du regard. Les policiers comme les infirmiers faisaient un détour pour ne pas avoir à passer près de lui.

— Je dois savoir ce qui s'est passé, dit Simon. Et je dois le savoir le plus vite possible. Je suis désolé…

— Mon Dieu, dit Sharlene en frissonnant. Moi, je veux juste tout oublier, vous comprenez ?

Elle essaya de porter son verre de whisky à sa bouche et sursauta en sentant la main de l'homme se poser sur son bras pour l'empêcher de bouger.

— Il vous a fait peur, n'est-ce pas ?

— Pour sûr qu'il m'a fait peur.

— C'est tout à fait normal. Comme vous pouvez le constater, il aurait pu vous faire beaucoup de mal.

Physiquement parlant… Moi, je peux m'occuper de vous à ma manière : un coup de fil, et votre vie est fichue. Mais je ne m'arrêterais pas là. Je pourrais aussi m'occuper de votre famille. Je pourrais m'arranger pour qu'ils se fassent tous virer et qu'ils ne retrouvent jamais de travail. Vous seriez tous réduits à toucher des allocations de merde jusqu'à la fin de vos jours. Je pourrais même vous couper vos allocations si vous n'êtes pas gentille avec moi. Ça vous plairait de devoir faire la pute, de voir votre mère se faire baiser par les brutes de Z-B pour gagner une misère ? Parce que si vous m'emmerdez, vous n'aurez pas d'autre choix, et vous crèverez de maladie dans les rues de Cairns…

La mâchoire inférieure de Sharlene semblait sur le point de se décrocher.

— Je vous conseille de me dire ce que j'ai envie de savoir. Faites un peu travailler l'amas gluant qui vous sert de cerveau, et il se peut même que je vous récompense. Alors, quelle solution vous préférez, Sharlene ? La coopération ou les emmerdements ?

— J… je veux vous aider, bégaya-t-elle.

Simon la gratifia de son plus beau sourire.

— Magnifique ! Bon, dites-moi s'il portait une combinaison dermique.

— Non. Pas vraiment. C'était juste son bras. Je l'ai vu quand il m'a payé sa bière. Il était plus gros que l'autre, et d'une couleur bizarre.

— Comme s'il était plus bronzé ?

— Voilà ! C'est ça ! Noir, mais pas aussi noir que la peau des Aborigènes.

— Uniquement son bras ?

— Ouais. Mais il avait aussi des sortes de valvules autour du cou. Je les ai vues au-dessus de son col.

— Vous en êtes certaine ?

— Oui, je vous le jure. C'était un de vos bidasses.

— Bon, que s'est-il passé exactement ? Il est entré et il a flingué tout le monde ?

— Non. Il a parlé à un type. Alors, Jack et deux autres gars sont allés les voir. Ils devaient chercher la bagarre. Jack, il est comme ça, mais c'est un bon gars, je vous assure. C'est à ce moment-là que ça a pété.

— Le type a tiré ses fléchettes et tout le monde s'est retrouvé à terre ?

— Ouais. Je l'ai vu lever son bras très haut. Et comme quelqu'un a gueulé que le gars portait une combinaison dermique, je me suis planquée derrière le comptoir. Et puis tout le monde s'est mis à crier. Quand je me suis relevée, ils étaient tous par terre. J'ai pensé… J'ai pensé qu'ils étaient tous morts.

— Et vous avez appelé la police.

— Oui.

— Avez-vous déjà vu cet homme auparavant ?

— Je crois pas. Mais c'est pas impossible – on voit beaucoup de monde ici, vous savez… Simon jeta un coup d'œil autour de lui et réprima une grimace de dégoût.

— Oui, je n'en doute pas, dit-il. Et la personne avec laquelle l'homme s'est entretenu… Vous la connaissiez ?

— Non. Mais…

— Oui ?

— C'était aussi un gars de Zantiu-Braun.

— Vous en êtes certaine ?

— Ouais. J'ai travaillé dans pas mal de bars de la région. J'ai appris à reconnaître les bidasses, et pas seulement grâce à leurs valvules.

— Très bien. Donc l'homme est entré, il a commandé une bière et est parti s'asseoir près de l'autre bidasse. C'est ça ?

— Oui. Ça s'est passé comme ça.

— Essayez de vous rappeler : l'un des deux hommes paraissait-il surpris de voir le second ?

— Non. Le premier était attablé tout seul, et je crois bien qu'il

attendait l'autre gars.

— Merci beaucoup. Vous m'avez été d'une aide précieuse.

La commissaire Finemore parut surprise de voir Simon sortir aussi rapidement du bar.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, répondit-il. L'homme n'avait pas de combinaison dermique. Il a utilisé une sorte de pistolet à fléchettes. Je ne serais pas étonné d'apprendre que le poison a été produit dans un laboratoire clandestin. Dommage que le chimiste n'ait pas copié plus scrupuleusement la structure moléculaire de la toxine qu'il a prise pour modèle.

— Dommage ? répéta Finemore en serrant la mâchoire. On a déjà un mort sur les bras et Dieu seul sait si les autres vont s'en sortir.

— Alors vous serez heureuse d'apprendre que nous n'allons pas nous éterniser plus longtemps chez vous. Nous vous laissons tout ça, dit-il en désignant d'un geste de la main la rue principale de Kuranda. Toutefois, si vous avez besoin d'un coup de main pour coffrer ce malade, n'hésitez pas à nous appeler. Nos garçons adorent les entraînements de ce type.

— Je m'en souviendrai.

Comme lors de son arrivée, des civils et des policiers renfrognés et haineux s'écartèrent pour le laisser passer. Un fois dans son TVC77D, Simon accéléra la procédure de mise en route et se hâta de décoller. Son IA personnelle l'informa qu'aucune combinaison dermique n'avait disparu de l'arsenal de la base de Cairns.

— Vérifiez ça pour moi, dit-il à Adul. Je veux savoir qui était ce type.

— Un bidasse qui se bagarre dans un bar paumé… Est-ce une affaire si importante ?

— L'incident en lui-même ne l'est pas. Mais le fait qu'aucune combinaison n'ait été déclarée manquante me chagrine un peu. Et puis, je serais curieux de savoir quelle raison avaient deux de nos hommes de se rencontrer dans ce trou à rats…

— Oui, monsieur.

*
**

La Troisième Flotte de Zantiu-Braun stationnait dans le vieil aéroport international de Cairns, au nord de la ville. Il n'y avait plus de vols commerciaux depuis longtemps ; le transport de marchandises et de personnes ne se faisait plus que par le TranzAus, le train à grande vitesse qui reliait la ville à l'extrême nord de l'État à 500 km/h

de moyenne. Sur les aires de stationnement de l'aéroport étaient alignés des escadrons d'hélicoptères, des navettes à propulsion nucléaire, ainsi que quelques jets supersoniques noirs réservés aux cadres les plus influents. Quant à la surveillance des eaux territoriales de l'État, elle était assurée par huit appareils à turbopropulseurs pour le moins poussifs. Il résultait de tout cela que le ciel de Cairns était, avec celui de Sydney – où les vols civils étaient encore nombreux –, le plus encombré de toute l'Australie. Les carburants synthétiques à base d'hydrogène ayant remplacé tous les vieux dérivés du pétrole – beaucoup plus polluants mais beaucoup moins chers –, le prix moyen d'un voyage en avion atteignait des sommets dignes du XXe siècle, époque à laquelle l'aviation civile n'en était qu'à ses balbutiements. De ce fait, l'avion n'était plus réservé qu'aux gouvernements, aux entreprises et, d'une manière générale, aux riches.

Avec un tourisme de masse sur le déclin, une agriculture moribonde à cause de la généralisation de la production en cuve, et une couche d'ozone quasi inexistante, le Queensland était en train de se transformer en désert lorsque, en 2265, Zantiu-Braun se vit proposer d'y construire sa nouvelle base de lancement.

À cette époque, il ne s'agissait que de vols commerciaux. Des navettes de transport de fret mettaient en orbite basse des modules usines et revenaient avec de précieuses cargaisons de produits finis fabriqués en apesanteur. D'autres navettes se chargeaient de véhiculer jusqu'aux vaisseaux spatiaux les volontaires en partance pour les colonies. Mais tout cela allait changer en 2307. À cette époque-là, la nouvelle priorité devint la récupération de capitaux, et la nature des cargaisons transportées par les navettes changea radicalement. En à peine une décennie, le nombre des colons chuta à zéro et celui des soldats de la Division de Sécurité Stratégique monta en flèche. Les vaisseaux de soutien de la Troisième flotte prirent la place des navires industriels.

La base s'étendit de plus en plus, les casernes vinrent s'ajouter aux casernes pour accueillir toujours plus de soldats. Le génie et les unités de soutien logistique s'installèrent dans des rangées d'énormes hangars blancs construits par leurs soins. Les garages et les ateliers de maintenance poussèrent comme des champignons. Des territoires gigantesques furent loués à l'État pour l'entraînement des troupes. Et puis, comme cette organisation nécessitait une administration importante, des immeubles de bureaux en verre et en marbre, construits sur les contreforts du plateau et dominant la base et l'océan, vinrent compléter ce tableau.

Le bureau de Simon Roderick occupait la moitié du dernier étage de l'un des bâtiments les plus récents et les plus somptueux de la petite enclave administrative de Z-B. Dès que son appareil se fut posé

sur le toit de l'immeuble, Simon fut plongé dans le bain de ses obligations quotidiennes : réunion du bureau de planification, élaboration des nouvelles tactiques… Les cadres entraient et sortaient de son bureau comme s'il s'agissait d'une salle de transit ; les propositions, les plaintes et les rapports se succédaient à un rythme infernal. Pourquoi, à l'âge de l'Intelligence Artificielle, ne pouvait-on pas se passer de l'intervention et de la supervision de l'homme ? Dans la plupart des cas, il fallait motiver les gens à coups de pied dans le derrière. Sinon, ils étaient inefficaces. C'était dans la nature humaine, et même les perles neurotroniques à commutateurs quantiques n'y pouvaient rien changer.

Cela faisait trois ans que Simon était en poste ici. Après la prochaine campagne de Thallspring, il allait devoir réclamer des changements drastiques au conseil d'administration de Zantiu-Braun. En quarante-cinq années consécutives d'expansion, la Division de Sécurité Stratégique s'était dotée de tant d'officiers et de cadres dirigeants qu'elle croulait sous le poids de son administration. De chaque bureau sortait un flot continu de rapports et de requêtes, que le programme de gestion de l'administration avait de plus en plus de mal à prendre en compte. La méthode de la planification en boucle, sur laquelle était fondée la stratégie de l'entreprise, était une idée d'avenir. Mais après presque un demi-siècle de développement continu, la machinerie de la Troisième Flotte avait atteint des proportions titanesques qui la rendaient contre-productive. Théoriquement, cette méthode – prendre pour base de planification stratégique l'expérience de la campagne précédente – était excellente. Si lors de la dernière campagne un peloton donné s'était retrouvé à court de sachets de sang dix jours avant la date prévue par les ordinateurs, on attribuait à ce même peloton un supplément de sang pour la campagne suivante. Cela paraissait logique. Mais ces sachets supplémentaires devaient être mis en orbite, ce qui signifiait plus de vaisseaux spatiaux, plus de maintenance, plus de personnel et plus de carburant. Sans compter les questions d'emploi du temps. À chaque fois, c'était le même effet boule de neige, la même avalanche d'ennuis. Simon était persuadé que la structure de la Troisième Flotte avait besoin d'être simplifiée. Qu'il valait peut-être même mieux la démanteler pour laisser la place à une nouvelle organisation. Une organisation moderne qui incorporerait dès le début les procédures de management les plus efficaces.

Cela faisait quatre heures à présent que la véritable planification de la campagne de Thallspring avait commencé et que Simon supervisait personnellement toute la mise en place logistique : calendrier des révisions des vaisseaux, nombre de combinaisons dermiques et d'hélicoptères emportés, vérification du matériel de base.

Mais toutes ses requêtes et ses ordres devaient être intégrés à une structure de commandement par trop saturée et ne feraient que compliquer davantage la tâche déjà impossible de l'IA. Il aimait à croire que son intervention rendait le processus plus rapide, mais peut-être se faisait-il des idées. La fameuse vanité de la classe dirigeante… *Nous sommes irremplaçables.*

Adul Quan refit son apparition au moment où le soleil commençait à disparaître derrière les collines. Simon se tenait près de la baie vitrée et admirait les rayons de soleil dorés qui dansaient sur les sommets arrondis, tandis que le dernier des commandants de vaisseau quittait son bureau. Les lumières des pistes d'envol se faisaient de plus en plus vives, priant les hélicoptères de revenir au bercail pour la nuit et, de là, figuraient le quadrillage d'une ville imaginaire. Plus loin, au sud, la couronne de néons du centre-ville de Cairns illuminait déjà un ciel assombri. Le long de la côte, les clubs, les casinos et les bars du Strip étaient en train d'ouvrir leurs portes, derrière lesquelles des jeux d'argent et des filles avenantes étaient prêts à accueillir les bidasses en sortie.

Parfois, Simon regrettait de ne pas pouvoir vivre une existence aussi simple que celle de ses hommes. Se battre, baiser et se soûler… Même si cela entrait en contradiction avec tous ses principes. Eux n'avaient pas à supporter la tension et le stress qui étaient son lot quotidien. C'est aussi pour cela qu'il avait donné tant de son temps à cette affaire, au demeurant mineure ; au moins lui avait-elle permis de sortir un peu de son bureau.

La porte se referma derrière le dernier officier.

— Avez-vous un nom à me donner ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, dit Adul. Et c'est plutôt incompréhensible.

— Vraiment ?

Simon retourna à son bureau et s'assit. Il effaça les documents et les plans qui s'affichaient sur ses panneaux holographiques et lança un regard interrogateur à son agent à travers la vitre.

— Racontez-moi ça…

— J'ai d'abord vérifié l'arsenal. J'ai tout de suite pensé aux combinaisons qui sont en cours de révision. Notre homme aurait très bien pu prendre un bras sans que l'ordinateur ne déclare la combinaison manquante. Mais j'ai rencontré chacun des techniciens, et tous m'ont juré que les combinaisons étaient complètes. Pas de bras manquant…

— Et si l'un d'entre eux était notre brebis galeuse ? demanda Simon.

— Impossible. Il aurait pu s'absenter pendant environ une demi-heure, mais pas suffisamment longtemps pour aller à Kuranda et en

revenir. Et puis, j'ai déjà demandé à mon IA de vérifier les enregistrements des caméras de surveillance et le résultat est négatif : aucun gars n'a bougé de son poste.

— OK. Continuez.

— Ensuite, j'ai pensé qu'un soldat en manœuvres avait pu en profiter pour s'éclipser. C'est tout à fait possible. Dix-huit pelotons équipés de combinaisons dermiques sont sortis aujourd'hui. La zone d'entraînement la plus proche de Kuranda était tout de même à soixante-cinq kilomètres. Tous les hommes sont bien arrivés sur les lieux ce matin, alors j'ai demandé à chaque commandant de faire recompter ses hommes cet après-midi et…

— Il ne manque personne.

— Personne. Je me suis même procuré la liste des soldats qui sont restés à la caserne. Trois d'entre eux étaient blessés – l'hôpital m'a confirmé leur présence ; deux autres ont rebroussé chemin à cause de leurs combinaisons défectueuses – ce que m'a confirmé l'arsenal.

— Intéressant.

— Alors j'ai jeté un coup d'œil aux photos-satellite.

Il désigna les panneaux holographiques. Son IND se chargea de transférer le fichier pour lui.

Simon regarda attentivement l'image se former devant lui. La rue principale de Kuranda vue du dessus, dans des couleurs légèrement délavées. Il repéra immédiatement le toit au graffiti. Il lui fut ensuite facile de reconnaître le bar. Deux ou trois pick-up dans la rue, des gens éparpillés çà et là. Un cercle blanc se mit à clignoter autour d'une de ces personnes.

— C'est notre homme, dit Adul. Mais Dieu seul sait à quoi il ressemble.

Simon demanda un gros plan et sourit. Les événements prenaient une tournure amusante. Leur adversaire était à leur taille. Comme les petits satellites espions que Z-B utilisait pour surveiller la surface de la Terre étaient conçus pour couvrir de vastes étendues de territoire, la qualité de l'image laissait un peu à désirer. Même si, en les reprogrammant, on pourrait obtenir des résultats bien plus probants. Mais même ainsi, il ne pouvait pas se tromper sur ce qu'il voyait.

— Un grand chapeau.

— Oui, monsieur. Je suis revenu en arrière et suis remonté jusqu'au moment où il est sorti de la gare de chemin de fer. Il n'a pas quitté son chapeau un seul instant ; il n'a pas levé les yeux au ciel une seule fois.

— Et l'autre homme ?

— Même problème.

L'image changea. L'affichage indiquait que les photos avaient été

prises huit minutes plus tôt. On voyait une jeep s'arrêter derrière le bâtiment, un homme en sortir et entrer par la porte de service.

— Les commerçants doivent se faire un paquet de blé en vendant ces chapeaux, marmonna Simon.

Il se pencha en avant et regarda l'image de plus près.

— On dirait une de nos jeeps, non ?

— Oui, monsieur, dit Adul d'une voix accablée. On a le numéro de la plaque : 5867ADL96. Selon les registres du garage, la voiture n'a pas quitté la base de tout l'après-midi. Mais j'ai retrouvé les images de son départ et de son arrivée. Elle est passée par la porte 12 dans les deux cas ; j'ai même les horaires exacts. Mais la porte n'a rien enregistré.

— Cette porte n'est-elle pas protégée par un codage alpha ? demanda Simon irrité.

— Non. Le garage non plus d'ailleurs. Mais il faut un passe de niveau trois pour les ouvrir.

— Bien…, dit Simon en acquiesçant et en examinant d'un air satisfait les panneaux de verre. Je parie que vous ne parviendrez pas à retrouver la trace de notre homme à la gare de Cairns ou dans le terminal du téléphérique…

— Mon IA travaille sur la question.

Simon effaça l'image et fit pivoter son fauteuil de manière à faire face à la baie vitrée. Les rayons de soleil si impressionnants n'éclairaient plus les collines, sur lesquelles se dessinaient à peine quelques mornes silhouettes.

— Ils savent comment se protéger des satellites et peuvent se servir dans nos arsenaux sans laisser aucune trace. Ce qui signifie qu'il s'agit soit d'officiers bénéficiant d'un accès illimité à nos installations, soit de simples soldats très expérimentés qui connaissent le système de l'intérieur. La serveuse a parlé de bidasses…

— C'est idiot. Ces deux hommes n'ont tout de même pas pris tous ces risques pour aller boire un coup. Tous les soirs, ils font le mur pour aller à Cairns…

— En effet. Ils devaient donc avoir une bonne raison.

— Que dois-je faire ?

— Continuez vos recherches. Mais si votre piste ne donne rien, nous n'en ferons pas un drame. Et puis, restez en contact avec notre chère commissaire Finemore. Je doute qu'elle découvre quoi que ce soit, mais on ne sait jamais. Un miracle est si vite arrivé.

— Ils ont bien réussi leur coup, pas vrai ?

— On dirait bien. Mais quel coup ?

Chapitre 2

Il avait plu toute la nuit et les rues pavées de Memu Bay étaient encore glissantes à l'heure où tout le monde se rendait à son travail. Mais rapidement, le soleil tropical se leva au-dessus de l'océan, la pierre pâle se mit à fumer et l'hygrométrie atteignit des sommets. Et puis ce fut l'après-midi, et l'air redevint sec et respirable.

Denise Ebourn sortit les enfants pour qu'ils profitent de cette fin de journée. Le bâtiment de la garderie était ouvert à tous les vents puisqu'il se résumait à un toit de tuiles rouges reposant sur des piliers en briques. Des plantes grimpantes vigoureuses les recouvraient presque totalement, longeaient le toit et obstruaient les gouttières avec des cascades scintillantes de fleurs rouges et violettes. Rester à l'abri de ce toit n'était pas réellement un supplice, mais Denise, tout comme ses petits protégés, préférait être *dehors* et profiter du sentiment de liberté que cela lui procurait.

Ils s'éparpillèrent dans le jardin clos et, débordants d'énergie, se mirent à rire et à sauter dans tous les sens. Denise se promena parmi les balançoires et les toboggans pour calmer les plus excités et les plus entreprenants. Quand elle fut rassurée de voir que les petits se comportaient comme devaient le faire tous les enfants de cinq ans, elle s'appuya sur le muret qui lui arrivait à hauteur de poitrine, prit une profonde inspiration et laissa son regard vagabonder dans la ville.

La plus grande partie de Memu Bay avait été construite sur un croissant de terre alluviale au pied d'une chaîne de montagnes qui lui garantissait un climat clément, et dont les contreforts herbeux étaient occupés par les maisons les plus cossues : des villas romaines et des haciendas à la mode californienne avec de vastes jardins en terrasses. Parfois, un éclat turquoise trahissait la présence d'une piscine cachée derrière de grands peupliers et des vérandas entourées de colonnes festonnées de roses. Toutefois, le gros de la zone urbaine s'étendait au pied de la montagne. Comme toutes les nouvelles villes humaines, Memu Bay était parcourue par de larges boulevards ornés d'arbres, qui la traversaient de part en part en passant par son centre. Au-delà des limites de la cité, ces larges artères se ramifiaient et constituaient le système circulatoire de la banlieue. Les immeubles résidentiels comme les bâtiments commerciaux étaient peints en blanc et munis de fenêtres en verre fumé noir, pareilles à des portes donnant sur l'espace. Les balcons débordaient de plantes grimpantes. Les toits étaient couverts de panneaux solaires qui tournaient lentement pour suivre l'astre du jour et ne rien perdre de son intense lumière. Derrière eux, dans leur ombre bienfaisante, on devinait les ailettes chromées

des dissipateurs de chaleur des climatiseurs. Plusieurs parcs, oasis verdoyantes perdues au milieu d'un désert de blancheur, brisaient quelque peu l'harmonie de cette vision aveuglante. Leurs étangs et leurs fontaines scintillaient dans la lumière du soleil.

Les couleurs de la végétation terrestre avaient toujours semblé étranges à Denise. Voire artificielles. En regardant vers l'intérieur des terres, elle voyait parfaitement la frontière qui courait dans les montagnes lointaines. L'herbe terrestre avait recouvert l'ensemble de la zone stérilisée par le rayon gamma. Au-delà, la végétation indigène de Thallspring se perdait dans un paysage brumeux, flou. Mais la couleur en paraissait plus réelle, d'un bleu-vert rassurant. Là-bas, les plantes avaient des feuilles épaisses et lourdes, et des tiges brillantes.

Elle avait grandi dans l'arrière-pays, dans la province d'Arnoon, où la colonisation avait eu peu d'impact sur la vie indigène. Dans une vallée comme en avaient connu nombre de pionniers ayant un jour cherché à se débarrasser du lourd carcan de la civilisation. Ils avaient décidé de vivre là, dans ce monde étrange et magnifique, dont la végétation pouvait être fatale aux imprudents. La flore de Thallspring ne permettait pas à l'industrie chimique de la colonie de produire des protéines assimilables par les humains ou les animaux terrestres. Toutefois, les forêts des régions montagneuses étaient riches en toile de saule, dont la fibre soyeuse servait à tisser des vêtements imperméables très prisés des colons. Ce n'était pas une activité très rentable, mais elle assurait la survie de la petite communauté dans laquelle Denise était née. Une communauté de gens paisibles et heureux, ayant opté pour un mode de vie simple. Denise avait bénéficié d'une bonne éducation – comme seuls les peuples capables d'essaimer dans les étoiles et de s'attacher à la terre de leurs mondes d'adoption savaient en dispenser. Et elle avait vécu une vie tranquille, une vie guidée par les valeurs centrales autour desquelles les siens avaient bâti leur société.

Mais la chance avait arrêté de leur sourire le jour où les envahisseurs étaient arrivés.

Des gloussements firent sortir Denise de sa rêverie. Plusieurs enfants s'étaient attroupés derrière elle et poussaient Mélanie devant eux. Toujours et encore Mélanie. La plus éveillée, la plus débrouillarde du groupe. Un leader naturel, contrairement à son père, le maire, pensa Denise. La petite fille tira sur sa jupe en souriant avec douceur.

— S'il vous plaît, madame, lui demanda-t-elle, racontez-nous une histoire. S'il vous plaît…

Denise mit une main sur sa gorge, feignant la surprise :

— Une histoire ?

— Oui, oui, crièrent les autres à l'unisson.

— S'il vous plaît, dit Mélanie d'une voix geignarde et suppliante.

— Bon, d'accord, dit Denise, en tapotant la tête de la petite fille.

Les enfants sautèrent de joie. Dans ces moments-là, lorsqu'elle les voyait si heureux et souriants, Denise comprenait que cela valait la peine de continuer.

Au début, Mme Potchansky avait été un peu réticente à l'idée de l'accueillir dans son établissement. Une fille si jeune – à peine plus de vingt ans – et ayant grandi dans l'arrière-pays… Elle avait pourtant les diplômes nécessaires. Mais Mme Potchansky avait des principes vieillots et des idées bien arrêtées sur ce qui se faisait et ce qui ne se faisait pas. Elle avait donc accepté de prendre Denise à l'essai – non sans avoir fait étalage de son scepticisme –, car, après tout, cette garderie accueillait les enfants de *personnalités très importantes.*

Mais un an s'était écoulé depuis, et Denise avait même été invitée à partager un repas de famille dominical chez Mme Potchansky. Malgré cela, les barrières sociales demeuraient difficiles à franchir à Memu Bay.

Denise s'assit sur une balançoire en bois, agrippa les chaînes et enleva ses sandales. Les enfants agités et impatients s'installèrent dans l'herbe devant elle.

— Je vais vous raconter l'histoire de Mozark et Endoliyn qui vécurent il y a très longtemps de cela, lorsque notre galaxie était toute jeune.

— Avant que le cœur noir se mette à battre ? demanda l'un des garçons.

— À peu près à l'époque où il a commencé à battre, dit-elle.

De nombreuses fois, elle leur avait parlé du cœur noir de la galaxie, de la manière dont il mangeait les étoiles et de la résistance acharnée de l'Empire de l'Anneau. Et eux criaient et haletaient de peur.

— En ce temps-là, l'Empire de l'Anneau était à son apogée. Il était constitué de milliers et de milliers de royaumes indépendants qui vivaient dans la paix et l'harmonie. Ses sujets – des milliards et des milliards de personnes – vivaient heureux sur les étoiles du cœur de notre galaxie. Ils avaient des machines pour produire tout ce dont ils avaient besoin, et pouvaient vivre des milliers d'années. C'était une époque formidable. Chanceux parmi les chanceux, Mozark était le prince de l'un des royaumes les plus puissants de l'Empire.

Jedzella leva une main en l'air et agita ses doigts frénétiquement.

— Ils nous ressemblaient, madame ?

— Leur corps était différent du nôtre, dit Denise. Certaines des espèces qui faisaient partie de l'Empire avaient des bras et des jambes comme nous, d'autres avaient des ailes ; d'autres encore avaient quatre bras, ou six, ou dix, ou même des tentacules ; il y en avait

parmi elles qui vivaient dans l'eau, et qui étaient si grandes et effrayantes que vous et moi ne supporterions pas de les voir en face de nous. Mais, demanda-t-elle aux enfants, sur quoi doit-on juger les gens ?

— Sur leurs paroles et leurs actes, dirent joyeusement les enfants, et jamais sur leur apparence.

— Très bien. Mozark, lui, nous ressemblait un peu. Mais il avait quatre bras, et des yeux tout autour de la tête pour voir dans toutes les directions en même temps. Sa peau était vert clair et bien plus dure que la nôtre, un peu comme du cuir. Et il était plus petit que les humains. Mais à part cela, il pensait comme nous pensons, et, enfant, il aimait jouer et aller à l'école. C'était un bon garçon ; il avait toutes les qualités qu'un prince doit avoir. Il était gentil, sage et prévenant. Et tous les habitants du royaume se réjouissaient à l'avance de l'avoir pour roi. Quand il fut adulte, il rencontra Endoliyn et tomba immédiatement amoureux d'elle, car jamais il n'avait vu de fille aussi jolie.

Les enfants soupirèrent puis sourirent.

— C'était une princesse ?

— Elle était pauvre ?

— Ils se sont mariés ?

— Non, dit Denise. Ce n'était pas une princesse, mais elle faisait partie de ce que nous pourrions appeler la noblesse. Et Mozark la demanda effectivement en mariage. C'est là que commence mon histoire. Car au lieu de lui répondre oui ou non, elle lui posa une question. Elle lui demanda ce qu'il allait faire du royaume lorsqu'il en serait le Roi. Endoliyn vivait très confortablement ; elle était riche et avait beaucoup d'amis, mais elle s'inquiétait de savoir à quoi ressemblerait sa vie si elle acceptait d'épouser Mozark. Celui-ci lui répondit qu'il allait faire de son mieux pour être un bon roi, qu'il tâcherait d'écouter ses sujets et de satisfaire tous leurs besoins. Ce qui est une réponse très raisonnable. Mais cela ne suffit pas à Endoliyn. Car Endoliyn avait arpenté le royaume, admiré tous ses trésors, profité de tout son savoir, et cela l'avait rendue triste.

— Pourquoi ? demandèrent-ils de concert.

— Parce que tout le monde dans le royaume voyait les mêmes choses, faisait les mêmes choses et se réjouissait des mêmes choses. Tout se ressemblait. Quand vous savez tout et que vous avez tout, plus rien ne peut vous surprendre. Et c'est cela qui avait rendu Endoliyn si triste. Elle expliqua à Mozark qu'elle voulait un roi fort et courageux qui saurait diriger son peuple. Un roi qui ne se contenterait pas de dire oui à tout le monde et d'essayer de contenter tout le monde, car cela est impossible et cela finit toujours mal. Endoliyn ne souhaitait donner son cœur qu'à un homme qui saurait l'inspirer.

— C’est pas très gentil, déclara Mélanie. Moi, si un prince me demandait de l’épouser, je dirais oui tout de suite.

— Quel prince ? demanda Edmund en ricanant.

— N’importe quel prince. Et quand je serai une vraie princesse, tu devras te prosterner devant moi.

— Sûrement pas !

Denise frappa dans ses mains et ils se turent.

— Être prince ou princesse dans ce royaume, ça ne ressemblait pas à ça. Car ce royaume n’avait rien en commun avec les royaumes de notre Moyen Âge. Il n’y avait pas de serfs. La noblesse de l’Empire de l’Anneau faisait tout pour mériter le respect de ses sujets.

— Mais…, protesta Edmund.

— Et Mozark, demanda Jedzella d’un ton plaintif. Il a réussi à convaincre Endoliyn ou pas ?

— D’abord, il fut terriblement déçu par sa réponse. Mais comme il était sage et fort, il accepta de relever son défi : il trouverait un moyen d’inspirer sa bien-aimée, de donner un sens à sa vie tout en œuvrant pour le bonheur de ses sujets. Il décida donc de faire construire un énorme vaisseau spatial et de faire le tour de l’Empire de l’Anneau, à la recherche de ses merveilles, en espérant que l’une d’entre elles serait suffisamment différente pour bouleverser la vie des siens. Le royaume tout entier admira le courage du prince, car même à cette époque, rares étaient ceux qui osaient entreprendre un tel voyage. Mozark choisit, parmi les nobles, les hommes les plus intelligents et valeureux, et dit au revoir à Endoliyn. Et lorsque tout fut prêt, le magnifique vaisseau s’envola dans un ciel comme nous n’en verrons jamais. Un ciel sur lequel la nuit ne tombait jamais vraiment, car d’un côté, il y avait le noyau composé de millions d’étoiles géantes, et de l’autre, l’anneau lui-même, pareil à une étroite bande de lumière dorée qui courait d’un bout à l’autre de l’horizon. Ils parcoururent des centaines d’années-lumière, côtoyèrent une infinité d’étoiles et arrivèrent dans une partie si reculée de l’Empire que leur propre royaume y passait pour légendaire. C’est là qu’ils trouvèrent la première merveille.

— Qu’est-ce que c’était, madame ? s’empressa de demander un petit garçon, avant d’être réprimandé par ses amis.

— La planète sur laquelle leur vaisseau s’était posé n’avait plus de nom. Depuis des siècles et des siècles, on l’appelait La Cité – un nom qui était bien connu dans les légendes du royaume de Mozark. Les habitants de La Cité vouaient leur vie à la construction de magnifiques bâtiments. Tous vivaient dans des palais, avaient des bois privés, des lacs et des rivières ; et leurs bâtiments publics étaient aussi majestueux que des montagnes. C’est pour cette raison que leur monde

s'appelait désormais La Cité. En effet, chaque maison était si grande, chaque jardin si étendu, que la totalité de la surface de la planète – d'un pôle à l'autre – était occupée. Alors, vous allez me dire qu'il n'y a là rien d'extraordinaire, puisque l'Empire possédait des machines capables de construire n'importe quoi… Mais les habitants de La Cité ne voulaient pas de l'aide des machines. Ils pensaient que chacun devait bâtir sa propre maison de ses mains. Que c'était là le seul moyen d'en apprécier pleinement la splendeur.

» Mozark et son équipage se promenèrent au milieu de ces édifices fantastiques. Et même s'ils appartenaient à une autre espèce que celle des habitants de La Cité, ils purent apprécier la magnificence de ce qu'ils voyaient. Il y avait des tours semblables à des flèches de cathédrales, qui faisaient plusieurs kilomètres de haut. Des tubes de cristal qui s'enroulaient en spirale autour de montagnes gigantesques, et qui abritaient plusieurs exemplaires de toutes les espèces végétales de la planète. Il y avait aussi des immeubles au style incroyablement dépouillé, d'autres superbement ornés, et d'autres encore qui se fondaient si bien dans le paysage qu'ils semblaient avoir été créés par la nature. Et toutes ces merveilles se trouvaient sur une seule et même planète. Mozark passa de nombreuses semaines là-bas, tant il y avait de choses à voir. Il se dit que permettre à tous ses citoyens de vivre dans la beauté et le luxe était certainement ce qu'un roi pouvait accomplir de mieux. Mais finalement, il réunit tous ses hommes d'équipage et leur dit que le modèle de La Cité, malgré sa magnificence, n'était pas fait pour leur royaume. Alors ils partirent et continuèrent leur voyage.

— Pourquoi ? demandèrent les enfants.

— Tout d'abord, parce qu'il y avait déjà une Cité, leur expliqua Denise. Ensuite, parce que Mozark avait su voir la part de folie qu'impliquait le mode de vie des habitants de cette planète. En effet, toute la vie de ces gens tournait autour de la construction et de l'entretien de leurs bâtiments. Certaines familles vivaient au même endroit depuis vingt ou trente générations. Chaque génération ajoutait une touche personnelle à l'édifice, mais n'en changeait jamais le centre, le noyau, qui faisait de la famille ce qu'elle était. Mais les seuls à s'intéresser vraiment à La Cité étaient les étrangers, les gens qui accouraient des quatre coins de l'Empire pour admirer ces ouvrages et débattre de leur symbolisme. Mozark savait que les gens pouvaient construire des structures magnifiques et gigantesques ; mais il n'ignorait pas que, après cela, il fallait savoir évoluer et passer à autre chose. La Cité était superbe mais décadente. Elle était tournée vers le passé et non l'avenir. Et c'était là tout ce qu'Endoliyn désirait fuir. Il n'avait donc pas d'autre choix que de continuer sa quête.

— Où est-il allé ?

— Que s'est-il passé ?

Denise jeta un coup d'œil à son antique montre. Une montre d'homme, un peu trop grosse pour un poignet si fin. Son grand-père avait soigneusement réglé la fréquence du quartz pour l'adapter aux journées de vingt-cinq heures et trente minutes de Thallspring.

— Vous aurez la suite demain, dit-elle.

Un brouhaha de protestations indignées suivit son annonce.

— Vous le saviez, pourtant, dit-elle en feignant l'étonnement. L'Empire de l'Anneau est très, très vaste, et le voyage de Mozark a duré très longtemps. Mon histoire va durer des semaines et des semaines. Alors, avant de partir, rangez bien les jeux et les jouets dans les coffres. Dans les bons coffres, surtout !

Légèrement calmés par sa promesse de leur raconter de nombreuses autres aventures, ils se dispersèrent dans la cour et commencèrent à ramasser les jouets abandonnés.

— Quelle imagination, ma chère.

Denise se retourna. Madame Potchansky se tenait à quelques mètres et la regardait d'un air inquiet.

— Des empires, des petits princes verts, des quêtes… Pourquoi ne pas leur lire les classiques de Pratchett ou de Tolkien ?

— Je pense qu'ils ne correspondent plus trop à notre époque.

— Vous avez tort. Ces histoires sont un peu archaïques, mais elles n'ont rien perdu de leur force. Personnellement, j'avais un faible pour ce bon vieux Bilbo Sacquet. Je possède même un exemplaire de *Bilbo le Hobbit* imprimé sur Terre à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Tolkien.

Denise hésita un peu avant de répondre :

— Mes histoires à moi ont une base morale…

— J'avais remarqué. Je suis d'ailleurs sûrement la seule. Vous vous y prenez avec beaucoup de subtilité, ma chère.

Denise sourit.

— C'est un compliment ?

— Disons plutôt une remarque.

— Vous désirez que j'arrête de leur raconter l'histoire de l'Empire de l'Anneau ?

— Grand Dieu, non ! dit Mme Potchansky, surprise. Continuez. Vous savez que les enfants vous adorent. Vous n'avez pas besoin de mes compliments. Mais j'ai peur que vous décidiez d'en faire votre métier et que vous nous laissiez tomber du jour au lendemain. Comment ferais-je pour vous remplacer ?

Denise effleura le bras de la vieille femme.

— Je ne vous laisserai pas tomber. J'aime beaucoup travailler ici. La vie à Mefhu Bay est si paisible…

Elle regretta immédiatement ce qu'elle venait de dire. Madame Potchansky leva la tête vers le ciel turquoise et de petites rides apparurent autour de ses yeux, tandis qu'une poussée d'amertume et de haine – en totale contradiction avec la fierté et la retenue altières de la vieille femme – s'emparait d'elle.

— Excusez-moi, dit Denise, car Mme Potchansky avait perdu son fils lors de la dernière invasion.

— Ce n'est rien, ma chère. C'est vrai que nous sommes bien ici. Aucune autre colonie n'est aussi accueillante que la nôtre. Notre réussite est notre vengeance. Ils ne peuvent pas se permettre de détruire notre nature ; ils ont besoin de nous tels que nous sommes. Quelle ironie…

Dans les moments comme celui-là, Denise avait envie de jeter à la figure de cette magnifique vieille dame toute sa colère, de lui révéler les vraies raisons de leur présence, à elle et à ses amis, ici à Thallspring. Au lieu de quoi elle prit Mme Potchansky dans ses bras.

— Ils ne nous auront pas. Jamais. Je vous le promets.

La vieille femme lui rendit son étreinte.

— Merci beaucoup. Je suis si heureuse de vous avoir avec nous.

*
**

Comme chaque jour, certains enfants durent attendre plus longtemps que les autres que leurs parents viennent les chercher. Le vieux M. Anders récupéra finalement son petit-fils. Francine Hazledyne, la fille aînée du maire, vint chercher sa petite sœur, et toutes deux s'en furent en riant joyeusement. Peter Crowther fit signe à son fils de le rejoindre dans sa grande limousine. Pour faire patienter ceux qui étaient toujours là, Denise sortit quelques ardoises tactiles.

Quand le dernier des petits fut parti, elle prit un quart d'heure pour tout préparer pour le lendemain matin. Elle effaça les dessins aux motifs psychédéliques des ardoises tactiles, rangea les jouets dans les bons coffres, mit de l'ordre dans la disposition des tables et des chaises et regonfla les matelas en caoutchouc percé. Mme Potchansky arriva au moment où elle s'apprêtait à remplir le lave-vaisselle de tous les couverts et autres gobelets utilisés dans la journée, et lui proposa d'arrêter son travail pour aller se promener en ville. C'était une belle journée et elle devait en profiter. La vieille dame ne lui demanda pas si elle avait un petit ami, mais ce n'était que partie remise ; en moyenne, elle lui posait la question toutes les trois semaines, après quoi elle lui donnait quelques conseils sur les lieux à fréquenter si elle voulait trouver l'âme sœur. Denise devait alors détourner la

conversation, ce qui ne laissait pas de la faire rougir. Parfois, elle avait l'impression de travailler avec sa mère.

L'école se trouvait à deux kilomètres de la mer ; deux kilomètres de douce descente jusqu'au port. Lorsqu'il pleuvait, elle avait la possibilité de prendre un des nombreux tramways qui sillonnaient les boulevards principaux, mais aujourd'hui le ciel était parfaitement dégagé. Elle se promena tranquillement en tâchant de profiter au maximum de l'ombre prodiguée par les larges bannes des magasins. Elle portait une robe légère, mais à trois heures trente de l'après-midi, il valait mieux s'abriter du soleil.

Elle connaissait ce chemin par cœur et devait périodiquement dire bonjour aux gens qu'elle croisait. Il était loin le temps où elle venait d'arriver, où le moindre bruit de frein la faisait sursauter, et où la présence de cinq ou six personnes autour d'elle la rendait claustrophobe. Cela lui avait pris deux semaines pour être capable de s'asseoir avec des amis à la table d'un des nombreux cafés de la ville.

Encore aujourd'hui, elle avait du mal à s'habituer aux triades qu'elle voyait dans la rue, mais elle faisait de son mieux pour ne pas les regarder. Memu Bay était fière de sa tradition libérale, qui remontait à la création de la colonie, en 2160. Les pères fondateurs de la ville avaient quitté la Terre à cause de sa législation qui, d'après eux, empiétait sur leurs libertés individuelles. Ils étaient donc déterminés à faire de leur colonie un monde libéré et éclairé. Dans les premiers temps, la communauté des biens fut de mise, ainsi que le système des coopératives industrielles. Mais, petit à petit, les réalités humaines vinrent à bout de ce radicalisme naïf. Les gigantesques dortoirs collectifs furent progressivement abandonnés au profit d'installations plus modestes et confortables, et des actions furent émises pour augmenter le capital des entreprises et leur permettre de se développer. Le plus visible des héritages de cette période d'expérimentation sociale était le trimariage, qui existait toujours, contrairement à d'autres traditions hippies tombées en désuétude. Mais même cette pratique-là n'était plus aussi populaire qu'auparavant. Les mœurs libérées de cette jeunesse libidineuse avaient tendance à ne pas survivre au cap de la cinquantaine, synonyme de crédits à payer, d'enfants à envoyer à l'université, et donc de disputes à trois. Et lorsqu'il y avait un tridivorce, les choses se passaient en général si mal que les enfants traumatisés juraient qu'on ne les prendrait pas à faire la même bêtise que leurs parents. Désormais, moins d'un quart des mariages étaient des trimariages. La plupart du temps, il s'agissait d'un homme et de deux femmes ; les trimariages homosexuels étaient, eux, extrêmement rares.

Dans le quartier de Livingstone, à l'approche du front de mer, le trafic automobile se faisait moins dense ; les rues étroites et pavées

étaient envahies par les bicyclettes et les scooters. C'était un quartier très animé, plein de petites boutiques, de bars, de clubs et d'hôtels. Comme il grouillait continuellement de touristes, les urbanistes avaient décidé de lui donner l'aspect d'une ancienne ville méditerranéenne. De petites fenêtres dotées d'étroits balcons donnaient sur des terrasses de cafés abritées du soleil par des orangers et des citronniers. Au début, le tracé labyrinthique de ces ruelles l'avait un peu déconcertée. Mais maintenant, elle s'y sentait comme chez elle. Dans la marina s'accumulaient les yachts et autres bateaux de plaisance. Plus loin, en longeant la côte, les bateaux cédaient la place aux jet-skis et aux véliplanchistes, qui ne faisaient pas toujours bon ménage et communiquaient à l'aide de gestes le plus souvent obscènes. Des zodiacs pleins de plongeurs revenaient d'une journée de découverte de la faune et de la flore des fonds marins. Au loin, près de la ligne d'horizon, on devinait plusieurs petites îles, cônes de corail reliés entre eux par un enchevêtrement de végétation terrestre. Elles étaient magnifiques, pareilles à des morceaux de paradis dispersés dans l'océan. Mais en réalité, le rayon gamma avait tué le corail jusqu'à une profondeur de trois mètres. Des ouvriers du génie civil avaient dû renforcer les îlots à l'aide de béton armé pour les empêcher de s'écrouler. Les jolies plages blanches de Memu Bay avaient été faites à partir de sable rapporté laborieusement des lagons environnants ; quant aux nombreuses plantes qui ornaient la marina, elles étaient maintenues en vie grâce à de l'eau de mer dessalée provenant d'une station d'épuration toute proche. Et tout cela dans le but de plaire aux touristes. Le corail qui n'était pas mort attirait à lui seul des milliers de visiteurs chaque année, tandis que la marina servait de point de ralliement à tous les fanatiques de sports aquatiques. Ces activités physiques, combinées à l'image de ville où il fait bon vivre dont jouissait Memu Bay, contribuaient à faire de la cité le lieu de villégiature préféré d'une jeunesse lassée par le rythme effréné de la capitale et avide de nouvelles expériences.

La Poubelle flottante donnait directement sur l'océan. C'était l'une des tavernes les plus prisées des touristes, qui ne manquaient pas de s'y arrêter avant de retourner dans leurs hôtels ou leurs bungalows. Elle n'était pas particulièrement chic, ni particulièrement chère, mais elle accueillait nombre de moniteurs de plongée et de conducteurs de bateaux, ce qui ajoutait à son prestige. Les touristes s'y installaient sous des auvents en chaume pour regarder le soleil se coucher derrière le mont Vanga, tout en sirotant des cocktails aux noms coquins servis dans des verres pleins de glaçons.

Denise entra dans la taverne et releva ses lunettes de soleil. Plusieurs jeunes hommes lui sourirent, l'invitant silencieusement à venir s'installer à côté d'eux. Denise ignora ces regards et se dirigea

directement vers le coin de la taverne où l'attendaient toujours ses collègues. La chasse nocturne était ouverte. Les touristes habillés de maillots de bain ou de tee-shirts moulants s'échangeaient des regards interrogateurs. Plus de la moitié d'entre eux portaient des bracelets de Préférence Sexuelle. Il y en avait des dorés, au style aztèque ; d'autres qui étaient couverts de lumières clignotantes. Parfois il s'agissait de fausses montres, dont l'écran n'affichait pas vraiment l'heure. Lorsqu'une personne dont le bracelet affichait la même PS que vous se trouvait dans un rayon de dix mètres, vous ressentiez un léger chatouillis au poignet. Il ne vous restait plus alors qu'à abréger la conversation qui vous occupait et à regarder avec avidité dans la direction indiquée par l'afficheur de votre bracelet.

Elle vit certains de ces porteurs de bracelets se tourner vers elle pour vérifier si elle ne correspondait pas à ce qu'ils recherchaient. Bien évidemment les bracelets qui indiquaient « pas de préférence » étaient souvent les plus extravagants.

Denise n'avait rien contre le principe des liaisons sans lendemain, même si, personnellement, elle ne souhaitait pas en avoir. Par contre, la froideur du système des bracelets de PS la répugnait, car il balayait la délicieuse part d'incertitude qui devait accompagner le moment où l'on découvrait un partenaire.

Raymond Jang et Josep Raichura étaient assis sur leurs tabourets habituels. Et comme d'habitude, ils n'étaient pas seuls. Deux filles étaient avec eux. Des filles jeunes et impressionnables, vêtues de maillots de bain et de sarongs. Mais Ray et Josep n'avaient pas besoin de bracelets. Cette partie de leur mission était un cadeau du ciel pour eux. Depuis leur arrivée à Memu Bay, ils travaillaient comme moniteurs de plongée dans une grande société, ce qui leur permettait de rencontrer chaque jour un nombre important de jeunes filles différentes. Des filles à peine sorties de l'adolescence. Et comme les moniteurs de plongée étaient toujours minces, musclés et parfaitement bronzés… Denise ne reconnaissait plus les deux garçons maladroits qui avaient grandi avec elle à Arnoon, le premier dégingandé, le second osant à peine sortir de chez lui. Aujourd'hui, ces deux pauvres mecs étaient devenus de véritables don Juan et avaient décidé d'en profiter au maximum. D'autant plus que, au grand désespoir de Denise, cela faisait partie de leur mission. En effet, ils allaient bientôt devoir passer à la deuxième étape de leur plan.

Tous les quatre avaient l'air de si bien s'amuser que Denise se sentit coupable d'être obligée de les interrompre. Elle s'éclaircit la voix pour attirer leur attention. Les deux filles se tournèrent immédiatement vers elle et la jaugèrent de haut en bas pour déterminer si elle représentait une menace ou non. Elles décidèrent que non : Denise semblait avoir le même âge que leurs prises, et avait

un corps sain et bien bâti qui pouvait en faire une collègue monitrice. De plus, son impatience et son air sérieux prouvaient qu'elle ne faisait pas partie des gens amusants et intéressants.

— Salut ! dit l'une des filles d'une voix moqueuse. On s'est déjà rencontrées dans une vie antérieure peut-être ?

Denise avait raté son entrée. Et puis les seins de la fille étaient si gros qu'elle ne parvenait pas à détacher son regard de son décolleté. Était-ce cela que ressentaient les garçons ? La fille était pourtant trop jeune pour avoir subi une viro-amélioration…

— Tiens ! Denise ! dit Ray en se levant pour lui déposer un baiser hésitant sur la joue. Les filles, je vous présente Denise, notre colocataire.

Les deux filles échangèrent un regard puis dirent à contrecœur :

— Salut, Denise.

— Il faut qu'on parle un peu à Denise, dit Josep en donnant une tape sur les fesses de sa nouvelle amie. On en a pour une minute. Après, on décidera d'un endroit pour aller dîner, OK ?

La fille lécha un peu du sel qui était collé sur le bord de son verre de margarita.

— J'ai hâte, dit-elle.

Et les deux jeunes femmes s'éloignèrent en chuchotant et en pouffant. Régulièrement, elles jetaient des regards coquins aux garçons.

— Ça bosse dur, à ce que je vois, dit Denise.

À chaque fois qu'elle les voyait avec de nouvelles filles, elle se disait que cela ne la dérangeait pas ; et à chaque fois, elle ne pouvait s'empêcher de leur parler sèchement.

Ray sourit.

— On obéit aux ordres, c'est tout.

Denise soupira et s'assit sur un des tabourets laissés vacants. Il n'y avait personne autour d'eux et les haut-parleurs de la taverne diffusaient un joli morceau de guitare. La police de Memu Bay ne les surveillait pas et ignorait probablement leur existence, mais les précautions qu'ils prenaient maintenant leur épargneraient certainement beaucoup d'ennuis plus tard.

— Rien à signaler aujourd'hui, dit-elle calmement. Aucun message codé sur le réseau spatial.

— Ils viendront, dit Josep d'une voix bienveillante.

Comme celle du vieux Josep. Il avait toujours été le plus sensible des deux et avait sans doute perçu sa frustration. Elle lui répondit par un sourire en demi-teinte, pour le remercier. Il avait un visage large, des pommettes hautes et de grands yeux noisette magnifiques. Son épaisse tignasse blonde était retenue en arrière par une étroite

bandelette de cuir, cadeau d'une ancienne petite amie. Par contraste, Raymond avait des traits plus arrondis, un nez fin et des cheveux marron et courts. À part ces différences… Elle les regarda pour les comparer. Raymond portait juste un vieux short gris, tandis que Josep avait une chemisette en jean complètement déboutonnée. Des corps jumeaux. Les filles qu'ils se partageaient au lit réfléchissaient-elles jamais à ces questions ?

— Je sais, dit-elle en chassant ces pensées de son esprit. Et de votre côté ? Du nouveau ?

— En fait, oui, dit Ray en désignant les deux filles. Sally habite à Durrell. Elle étudie la géologie à l'université.

— Très bien…

— J'ai aussi fait la connaissance de quelqu'un d'intéressant, dit Josep. Il s'appelle Gérard Parry. Il a commencé un stage de plongée avec moi aujourd'hui. Un stage de six jours. On a parlé un peu. Il est responsable des ventes chez Teterton.

Les implants neuraux de Denise se connectèrent à la perle de la bague qu'elle portait à son index, et son programme Apogée lui dégota une petite fiche sur Teterton. Des caractères indigo se mirent à défiler devant ses yeux. Teterton était une petite entreprise de l'industrie chimique, spécialisée dans la synthèse de vitamines et de mélanges protéiques destinés à l'industrie agroalimentaire.

— Tu crois qu'il est de notre côté ?

— C'est à toi de le découvrir. Un contact là-bas nous serait très utile. Il pourrait nous fournir les composés qui nous manquent encore.

— Ça me paraît pas mal. Quand est-ce que je pourrai le rencontrer ?

— On lui a promis un rendez-vous avec une belle inconnue ce soir.

— Merde !

Elle n'aurait même pas le temps de rentrer chez elle pour se changer.

— C'est un type super, tu verras, protesta Josep. Je le trouve très bien. Sensible, prévenant… Enfin, il a toutes les qualités que les poulettes recherchent chez un mâle.

— Du moment qu'il ne te ressemble pas, lâcha Denise.

— Aïe ! fit-il en souriant. Tu vas pouvoir vérifier tout de suite. Il arrive.

— Quoi ?

Ray se leva et fit joyeusement signe à quelqu'un d'approcher. Denise se retourna pour voir à quoi ressemblait l'homme. La trentaine, bedonnant, le front dégarni, il arborait le sourire typique du vieux célibataire qui cherche à tout prix à dissimuler son désespoir. Il avait

un large bracelet en verre noir au poignet. À son passage, plusieurs filles vérifièrent ce qu'affichaient leurs propres bracelets avant de se retourner précipitamment.

Denise se leva pour le saluer tout en pesant de tout son poids sur les orteils de Josep.

*

**

Elle rentra chez elle bien après onze heures ce soir-là. À cette heure-ci, sa colère lasse avait cédé la place à une sorte d'indifférence gourde. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était se coucher et oublier cette affreuse soirée.

Malgré son apparence, Gérard Parry n'était pas un type totalement inintéressant. Il était capable de soutenir une conversation pas trop compliquée, et était plutôt disposé à écouter ce que les autres avaient à dire. Il connaissait même quelques blagues, mais manquait un peu de nonchalance pour les raconter. Denise l'imaginait bien en train de se donner du mal pour mémoriser les plaisanteries que ses collègues racontaient au bureau.

Ils avaient commencé par prendre quelques verres avec Ray et Josep, ce qui avait fortement déplu aux deux autres filles. Alors il fut question de dîner, et Josep avait trouvé une bonne excuse pour les laisser en tête à tête. Gérard l'avait emmenée dans un restaurant relativement décent, où elle avait entrepris de lui faire aborder le sujet de ses opinions politiques. Et c'est là que les choses avaient mal tourné.

Combien de fois s'en était-elle voulu d'avoir manqué des occasions comme celle-ci ? C'était à n'y rien comprendre. Quand il ne s'agissait pas d'hommes célibataires, elle avait une grande facilité à nouer des contacts avec des recrues potentielles. Elle avait posé à Gérard les questions rituelles, plus un certain nombre d'autres, censées l'amener à croire qu'elle s'intéressait réellement à lui. Mais il avait compris très vite qu'elle n'avait pas envie de s'engager avec lui, ni même de partager son lit pour une nuit. Les hommes arrivaient toujours à la percer à jour. Immanquablement, ces soirées se finissaient par des critiques : elle était soit trop passionnée, soit trop cool, soit trop distante. Par deux fois, on l'avait même accusée d'être lesbienne.

Avoir raté une occasion de se faire une relation utile ne la dérangeait pas outre mesure. En revanche, elle détestait le fait de ne pas pouvoir leur dire la vérité, à savoir qu'elle poursuivait un but bien plus important que leurs petites personnes. Que cette cause justifiait sa façon de se comporter. Mais cela, ils ne le sauraient jamais. Pour

tous ces hommes, elle ne représenterait que le souvenir d'une soirée particulièrement pénible.

Gérard Parry s'était enivré très vite. Surtout pour un homme de sa corpulence. Sa conversation s'était alors résumée à un monologue amer, litanie de plaintes et de reproches adressés aux filles qui ne cherchaient jamais à savoir ce qui se cachait derrière sa carcasse, série de questions rhétoriques sur ce que les femmes de l'univers voulaient vraiment des hommes. Tout en radotant, il avait réussi à renverser un demi-verre de vin sur la table et à éclabousser sa robe. C'est à ce moment-là qu'elle s'était levée et qu'elle était partie sans se retourner. Le maître d'hôtel lui avait appelé un taxi.

Elle s'assit à l'arrière du taxi-drone et se retint de pleurer tandis que la ville animée se déroulait derrière la vitre. La force intérieure n'était pas une affaire d'implants, contrairement à ses aptitudes physiques. Pour cela, elle devait se débrouiller toute seule.

Apogée avait enregistré les émissions codées du bracelet de Gérard – ce qui était contraire à l'usage, vu qu'on était censé *échanger* ce genre d'information. Elle jeta un coup d'œil à l'enregistrement et se consola en voyant quel porc il était. Elle ne s'en voulut dès lors plus du tout de l'avoir abandonné dans sa flaque de vin.

Le bungalow qu'elle partageait avec Ray et Josep était situé dans un lotissement coquet construit sur l'estuaire du Nium, loin du centre-ville. Cela signifiait vingt minutes de tram pour rejoindre son lieu de travail, mais comme le loyer était assez bas… Le soir, on refermait les portes vitrées de la voûte d'entrée, et un léger vent marin rafraîchissait agréablement l'atmosphère. Les murs extérieurs étaient couverts de jasmin, dont les innombrables fleurs jaunes dispensaient un parfum capiteux.

Denise entra dans la maison et déposa son petit sac à bandoulière sur la table du couloir. Elle s'adossa au plâtre frais du mur, s'étira et inspira profondément. Heureusement que cette journée de merde était terminée.

Dans le salon étaient allumées des lumières tamisées. Elle regarda furtivement et vit une des filles de *La Poubelle flottante* affalée sur le sofa en train de ronfler et, visiblement, de cuver. Des voix étouffées et des gloussements provenaient de la chambre de Josep, de même qu'un bruit rythmique des plus familiers. Josep, Ray et la fille aux gros seins mettaient à rude épreuve la résistance du matelas gonflable.

Tout s'arrangerait lorsqu'elle serait dans sa chambre et que la porte serait fermée. Elle savait par expérience que l'isolation phonique était suffisamment bonne pour lui permettre de s'endormir sans problème. Mais elle se rappela que sa robe était tachée et qu'il fallait impérativement la laver sans attendre pour faire partir le vin. Quand elle eut mis la robe dans la machine et programmé le cycle adéquat,

elle se souvint qu'elle avait jeté tout son linge propre – dont ses vêtements de travail – dans le panier à linge, en attendant de le repasser en rentrant du travail, cet après-midi. À minuit et quart, alors que retentissaient les cris de jouissance de ses colocataires et de leur invitée, une Denise exténuée et triste, vêtue de son seul peignoir de bain, était encore dans la cuisine à repasser un chemisier pour le lendemain matin.

Si le karma existait, quelqu'un, quelque part dans l'univers, allait payer chèrement le fiasco de cette soirée.

Chapitre 3

Son premier nuage, Lawrence Newton le vit à l'âge de douze ans. Jusque-là, le ciel d'Amethi était demeuré uniformément bleu. Quand l'orbite que la planète suivait autour de sa géante gazeuse Nizana la faisait basculer brutalement de la période de jour à la période de nuit, les étoiles se mettaient à briller d'un éclat quasi surnaturel, tant l'atmosphère glacée d'Amethi était pure. Le jeune Lawrence vivait à Templeton, la capitale, située dans l'hémisphère qui ne faisait jamais face à Nizana. Enfant, il pensait que rien d'intéressant ne pouvait exister dans le ciel. En matière de paysages et d'environnement, Amethi était affreusement ennuyeuse. Rien ne poussait, rien ne bougeait sur cette toundra désolée.

Pour la McArthur Corporation, dont le vaisseau spatial *Renfrew* avait découvert la planète en 2098, cet environnement était idéal. À la fin du vingt et unième siècle, l'expansion spatiale était à son apogée, et des dizaines de colonies furent fondées par de grands groupes internationaux et autres consortiums financiers. Dès qu'une planète dont l'atmosphère était composée d'un mélange d'oxygène et d'azote était découverte, on la baptisait et on la colonisait. Mais ces entreprises étaient coûteuses, et les biosphères responsables de la production de ces précieux mélanges respirables étaient le plus souvent hostiles et dangereuses, voire mortelles pour les organismes terrestres. Établir des colonies humaines dans de telles conditions coûtait énormément d'argent. Mais le cas d'Amethi était particulier.

Quand le *Renfrew* se mit en orbite autour de Nizana, son équipe d'astronomes remarqua immédiatement que la plus grosse des lunes montrait toujours le même visage à sa planète, ce qui signifiait que sa période de révolution était strictement égale à sa période de rotation. Cent mille ans auparavant, Amethi avait été percutée par un tueur de dinosaures : un astéroïde solitaire assez massif pour oblitérer toutes les activités climatiques normales. L'officier en charge de la spectrographie, James Barclay, avait jeté un coup d'œil aux résultats de la première analyse des images de l'étrange crinière blanche qui s'étendait d'un pôle à l'autre sur la moitié de cette lune qui faisait face à Nizana et s'était écrié : « Putain, mais c'est un glaçon géant ! » Ce monstre de glace fut baptisé dans l'instant « Glacier Barclay ».

Bien qu'elle fût techniquement une lune, Amethi avait évolué suivant le schéma typique des mondes de cette taille. La vie était apparue dans les mers primordiales, et l'atmosphère s'était simplifiée. Les organismes primitifs capables de photosynthèse avaient produit de l'oxygène ; le carbone avait été assimilé par des lichens et des amibes.

En somme, il s’agissait du même cycle ordinaire qui se répétait partout dans l’univers, dès que les conditions le permettaient. Les seules différences qui pouvaient exister entre ce monde-ci et un autre concernaient la structure et la morphologie des formes de vie évoluées qui s’y développeraient d’ici quelques millions d’années, ainsi que la nature des protéines dont seraient faites leurs cellules. De ce point de vue-là, chaque planète était unique, car il existait un nombre infini de combinaisons biochimiques possibles entre le carbone et l’hydrogène.

Mais Amethi avait un avantage par rapport à ses lointaines cousines : l’orbite qu’elle suivait autour de sa géante gazeuse la dispensait de tous les bouleversements planétaires saisonniers que connaissaient la Terre ou Thallspring. Éloignée de 250 millions de kilomètres, l’étoile de type F4 de Nizana lui garantissait une luminance constante tout au long de l’année. Quant à l’influence du cycle des taches solaires, elle était négligeable. Les seules variations que devaient subir la faune et la flore d’Amethi résultaient de son temps de révolution (douze jours terrestres), responsable d’une alternance entre de longues périodes de jour et de longues périodes de nuit. Mais les effets de cette dernière sur les êtres vivants étaient minimes. Sur Amethi, il n’y avait pas d’hibernation, pas de migrations, et les plantes avaient toutes des feuilles persistantes.

Concession faite à la normalité, il y avait bien deux calottes glacières. Mais la forme inhabituelle et la position de sa zone tempérée étaient le fruit de son orbite particulière. L’hémisphère qui faisait constamment face à la géante gazeuse recevait très peu de lumière ; en période de conjonction supérieure, il connaissait une nuit perpétuelle et la température y était de ce fait plus basse. La vie y était donc plus lente, mais aussi plus robuste que sur le reste de la planète.

L’évolution avait suivi son cours normal jusqu’à ce que Nizana attire dans son immense champ gravitationnel ce fameux astéroïde. Deux cents millions d’années après que les premières amibes eurent commencé à se diviser, les mers étaient pleines de poissons et les terres colonisées par des plantes de toutes sortes. Il y avait de gros insectes aux ailes recouvertes d’un fin duvet, et de petites créatures pas très éloignées des amphibiens terrestres. Aucune de ces formes de vie ne survécut à la catastrophe.

L’impact projeta assez de poussière et de fumée dans l’atmosphère pour plonger toute la planète dans les ténèbres. Ce fut le début de l’ère glaciaire ultime. Les glaciers grignotèrent la zone tempérée et se rejoignirent finalement au niveau de l’équateur. Les mers, les océans et les lacs furent avalés par ce méga-glacier. Les températures dégringolèrent et, ajoutées au manque d’eau et de lumière, achevèrent de faire disparaître les formes de vie qui avaient survécu à l’impact.

Seules les bactéries les plus résistantes tirèrent leur épingle du jeu. Amethi fit donc un gigantesque bond en arrière. Avec le cinquième de sa surface pris par les glaces sur une épaisseur de plusieurs kilomètres, et le reste se résumant à un désert proche de ce que l'on pouvait trouver sur Mars, il n'y avait plus de catalyseur pour précipiter un changement. Amethi était en état de stase.

Pour le conseil d'administration de McArthur, Amethi était parfaite : l'atmosphère était respirable, mais il n'y avait pas de vie indigène. Lorsqu'on colonisait un monde, il fallait impérativement y importer et y établir une biosphère terrestre. Ce qui impliquait de détruire la biosphère existante. Sur Amethi, le problème ne se posait pas. Tout ce dont on avait besoin, c'était de faire remonter légèrement la température de manière à mettre fin à la stase et à relancer un cycle météorologique normal.

Templeton fut fondée en 2115. Au début, la ville se limitait à un ensemble d'igloos préfabriqués, doté d'une piste d'atterrissage creusée dans les dunes par des bulldozers. Les ingénieurs et les administrateurs qui y vivaient avaient pour mission de créer un site industriel autosuffisant. L'idée était de trouver le moyen d'exploiter au mieux les matières premières disponibles sur place et d'être capable de produire tout ce dont une colonie comme celle-là pouvait avoir besoin. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à faire venir des gens et à importer de quoi agrandir et rendre plus efficaces les usines existantes. Transporter des informations d'étoile en étoile ne coûtait rien ; quant aux colons, il leur faudrait payer chèrement leurs billets pour cette terre vierge et prometteuse.

Les trois premières années, il y eut huit vols en direction d'Amethi. À la fin de cette première étape, les usines isolées étaient en mesure de fournir aux colonies naissantes presque tout ce dont elles avaient besoin. Presque, mais pas tout. C'était toujours le même problème : certaines machines, certains éléments chimiques essentiels à l'économie ou à la mise en œuvre de projets spéciaux ne pouvaient être produits que sur Terre. Régulièrement, le gouverneur de Templeton devait demander qu'on lui envoie ces éléments sans lesquels l'expérience dans son ensemble risquait d'échouer.

Et ce problème ne touchait pas uniquement Amethi. C'était un véritable casse-tête pour les programmes de gestion des mondes colonisés que d'essayer de maintenir leurs industries dans la course tout en respectant les budgets qui leur étaient alloués. La Terre, avec ses ressources intellectuelles inépuisables et ses nombreux laboratoires de développement et de recherche, restait le partenaire privilégié de toutes les colonies. Dès qu'une innovation faisait son apparition sur la planète mère, elle était exportée. Mais, entre la Terre et les colonies, l'argent circulait toujours dans le même sens.

Toutefois, l’investissement que représentait la mise en place des colonies d’Amethi était faible comparé à ce qui se passait sur d’autres planètes, où les biochimistes avaient la lourde tâche de lutter contre des biosphères hostiles. Sur Amethi, la seule grosse difficulté consistait à augmenter la température, objectif de l’opération « Coup de chaleur ». Le premier projet industriel de Templeton fut la construction de Tarona, une station usine orbitale. Dès son inauguration en 2140 (près d’un tiers de son équipement avait été acheminé de la Terre), on put commencer la production de propulseurs d’astéroïdes. Il y avait tant de débris en orbite autour de Nizana qu’on aurait aisément pu réchauffer une douzaine de mondes. Le premier impact eut lieu en 2142, lorsqu’un bloc de minerai de fer de huit mètres de diamètre fut projeté en plein milieu du glacier Barclay.

L’explosion vaporisa un kilomètre cube d’eau et en fit fondre une quantité encore plus importante. Mais une semaine plus tard, toute cette eau était déjà redevenue de la glace. Le nuage de vapeur n’eut même pas le temps d’atteindre les limites du glacier ; l’eau se condensa et retomba sous la forme de grêlons ou de pluie.

Après avoir mis en corrélation tous les résultats de ce test grandeur nature, les ingénieurs arrivèrent à la conclusion qu’il faudrait cent onze projectiles d’une masse quatre fois supérieure à celle du premier pour amorcer une fonte conséquente et donc un réchauffement de l’atmosphère. Au rythme d’un astéroïde par an… En supposant que l’on atteigne un pour cent de dioxyde de carbone dans l’atmosphère, ce qui impliquait de récupérer du carbone dans le sol stérile des plaques continentales.

Après avoir pris connaissance de ce pronostic moyennement optimiste, les colons se remirent sérieusement au travail. En 2310, année de naissance de Lawrence Newton, la situation économique et sociale de la planète mère ayant bien changé, les colons ne se bousculaient plus au portillon pour aller peupler ce monde, dont la terraformation avançait lentement, très lentement.

*

**

Le car scolaire roulait tranquillement sur un des axes principaux de Templeton, au nord de la ville. Ses pneus épais adhéraient parfaitement au vieil asphalte craquelé. À l’intérieur vingt-cinq enfants âgés de neuf à douze ans discutaient joyeusement ou se jetaient des emballages chiffonnés de gâteaux avant de se baisser vivement pour éviter une éventuelle manœuvre de représailles. M. Kaufman et Mme Ridley, leurs professeurs, étaient assis à l’avant et

faisaient de leur mieux pour ne pas voir ce qui se passait dans leur dos. Ils étaient partis depuis à peine dix minutes… La journée promettait d'être longue.

Lawrence était assis vers le milieu du véhicule. Il n'y avait personne à côté de lui. Non qu'il n'eût pas de copain – il en avait plein à l'école, de même que plusieurs cousins et toute une tribu de parents éloignés. Mais il n'avait pas d'amis proches. Les professeurs le trouvaient agité. Il était plutôt intelligent – comme tous les Newton – mais n'avait pas encore réussi à en convaincre ses enseignants. Bulletin après bulletin, c'était la même éternelle appréciation : peut mieux faire. Dans l'ambiance de compétition qui prévalait à l'école, où l'application et l'efficacité étaient grandement appréciées, sa différence contribuait à le maintenir à l'écart. Il n'était pas tout à fait un rebelle – il était encore trop jeune pour entrer dans cette catégorie –, mais de nombreux indices étaient là pour montrer que, si rien n'était fait, il risquait de sortir du système assez rapidement. Situation des plus rares parmi la population respectueuse des règles d'Amethi. Et impensable pour l'enfant d'une famille membre du conseil d'administration.

Lawrence était donc assis tout seul. Il ignorait les bouffonneries de ses camarades et regardait par la fenêtre. De part et d'autre de l'autoroute, des murs en anéthylène affreusement tristes. Les mêmes grandes plaques grises membraneuses, fines et translucides, dont étaient faits les dômes de la ville. Les dômes, qui faisaient quatre cents mètres de diamètre, étaient produits dans les usines McArthur à partir de matières premières locales. Relativement peu coûteux et faciles à mettre en place, on en trouvait dans toutes les villes de la planète. Tout ce dont on avait besoin, c'était d'un espace assez vaste pour les déplier. Leur structure tabulaire était composée d'un assemblage d'hexagones en fibres de carbone (produites sur Tarona) emplis de résine époxy. Le tout se révélait assez rigide pour supporter le poids très modeste de l'anéthylène. Comme la structure moléculaire des membranes avait été étudiée pour piéger la chaleur, il fallait se hâter d'enterrer les bords de la structure pour empêcher celle-ci d'être soulevée par l'air chaud qui se trouvait à l'intérieur. La température pouvant facilement y devenir trop élevée, on installait également des modules de circulation d'air et de régulation, qui permettaient d'obtenir les conditions de vie les plus confortables. Ne manquaient plus alors que de l'eau et des bactéries terrestres pour rendre le sol fertile.

Au cœur de la cité, la plupart des dômes étaient communaux. Avec leurs six cents mètres de diamètre, ils étaient plus grands que la moyenne et comportaient en leur centre une tour d'habitation qui servait également à soutenir le poids de la structure. Autour de ces

gratte-ciel, il y avait de vastes parcs dotés de lacs et de cours d'eau artificiels. À part les cadres les plus hauts placés, personne n'avait le droit de se déplacer en voiture à l'intérieur de la ville, ce qui ne dérangeait pas la population puisque les dômes étaient reliés entre eux par un réseau ferroviaire efficace. À part les cars scolaires, on voyait sur les routes d'énormes semi-remorques à vingt roues, des véhicules agricoles et des engins de chantiers, qui rejetaient tous des vapeurs d'hydrogène enrichi dans l'atmosphère.

Entre les dômes, on avait construit les usines, véritables bunkers de verre et d'aluminium. Sur les panneaux hexagonaux s'était accumulée une couche de poussière et de crasse, tandis que, les années passant, la chaleur et l'humidité s'échappant de la ville ramollissaient le sol gelé de la planète. Comme partout ailleurs, on connaissait des problèmes de pollution atmosphérique, dus en grande partie aux particules et aux gaz libérés par le sol après plus de cent mille ans de gel ininterrompu, et envoyés dans les airs par les tourbillons provoqués par le passage des trains et des autres véhicules motorisés. À part ces mouvements d'air artificiels, il n'y avait pas de vent sur Amethi. Mais il n'en fallait pas plus pour que la végétation se développe. Le long de la route, Lawrence voyait des touffes d'herbe verte accrochées au sol rougeâtre. Il y avait même de petites crevasses dans lesquelles coulait parfois l'eau qui se condensait sur des panneaux mal joints ou percés.

Lorsqu'on s'éloignait du centre de la ville, les dômes cédaient la place à des raffineries de nourriture vastes comme de petites bourgades, dont les réservoirs pressurisés, les tours de production d'enzymes et les convecteurs de protéines étaient reliés entre eux par une masse impénétrable de tuyaux isolés. Des vapeurs brûlantes étaient projetées des centaines de mètres au-dessus des toits métalliques de ces usines sans lesquelles l'homme ne pouvait survivre sur Amethi. Chaque raffinerie avait sa propre carrière, gigantesque cratère aux parois verticales creusées dans le sol gelé par des bulldozers automatisés. Des caravanes de camions circulaient sans interruption le long des rampes menant au fond de ces gouffres pour en remonter des tonnes et des tonnes de minéraux rares, destinés à alimenter les fourneaux catalytiques.

L'aqueduc de Rackliff devait, lui aussi, déboucher quelque part de ce côté de la ville. Parcourant le quart de la circonférence de la planète, il reliait Templeton au grand glacier, source de cet élément indispensable à la vie : l'eau. L'eau était présente tout autour de la colonie, mais il revenait moins cher de la pomper à des milliers de kilomètres de là que de la récupérer en faisant fondre le sol environnant. Et comme les dômes et les raffineries en consommaient des quantités astronomiques…

Lawrence regardait ces constructions humaines avec un certain détachement et tentait de s'imaginer à quoi Templeton et ses usines pouvaient bien ressembler vues du ciel. À une sorte de fleur en plastique de soixante-dix kilomètres de diamètre, qui aurait poussé dans cet environnement de moins en moins hostile. Un beau jour, cette fleur éclorait, les membranes d'anéthylène se déchireraient pour répandre sur l'ensemble de la planète cette population qui lui était étrangère. C'est en pensant à cet avenir hypothétique que Lawrence parvenait à goûter rénormité de l'entreprise commencée sur ce monde qui était le sien. En revanche, les statistiques et les projections dont on leur rabâchait les oreilles à l'école et qui étaient censées les motiver ne l'intéressaient guère.

Passé la dernière raffinerie, la toundra s'étendait à l'infini. À perte de vue, un sol vermillon poussiéreux, parsemé de rochers, brisé par des ravines d'affaissement. Çà et là, des manières de traînées sombres. Quand le grand glacier s'était formé, emprisonnant toute l'humidité de l'atmosphère et faisant chuter les températures brutalement, les forêts étaient encore debout. Les arbres étaient morts depuis longtemps, de froid et de manque de lumière ; mais l'absence de vent et de tempêtes de sable avaient permis à ces troncs vigoureux de rester à la verticale. Le peu d'humidité qui subsistait dans le sol s'était transformé en glace et avait formé des sortes de manteaux autour des troncs ; manteaux dans lesquels étaient emprisonnées quelques particules de sable et de poussière.

Dans les premiers siècles qui avaient suivi la formation du glacier, les plantes mortes d'Amethi étaient parvenues à rester debout dans l'air immobile. Mais le temps avait fait son œuvre et il ne restait plus rien de cette flore. Même le bois pétrifié ne pouvait résister à plus de cent mille ans d'attente. Les arbres se désagrégèrent petit à petit, répandant de la poussière ébène autour d'eux. Puis les troncs friables s'écroulèrent sur eux-mêmes et se brisèrent tels d'antiques piliers de verre noir. Lorsqu'il s'agissait de forêts denses, la chute d'un arbre déclenchait immanquablement une véritable cascade destructrice. Là où jadis s'étendaient des forêts, ne subsistaient plus que des dunes noirâtres de gravillons gelés.

Les enfants finirent par se calmer et s'abîmèrent dans la contemplation de ce paysage inviolé. C'est là que leur futur allait se jouer. Les premiers effets de l'opération « Coup de chaleur », bien que modestes, étaient déjà visibles. Des crevasses et des ruisselets accueillaient quelques plantes arctiques minuscules. Elles avaient toutes été viro-améliorées de façon à pouvoir résister au froid, mais aussi à l'alternance de longues périodes de jour et d'obscurité. Les plantes qui poussaient sur Terre au nord du cercle arctique, où la nuit polaire était interminable, étaient les plus adaptées à ce type

d'environnement. Seules quelques modifications génétiques mineures étaient nécessaires pour leur permettre de croître sur Amethi.

Certaines de ces plantes avaient donné des fleurs qui ressemblaient à de délicates trompettes de corail ou à des étoiles dorées. C'était là la plus grande réussite des généticiens. En effet, grâce à leurs manipulations, ils étaient parvenus à faire que les anthères explosent et libèrent leurs spores – source de vie parfumée – dans l'air quasi immobile, rendant l'intervention des insectes inutile. Aucune de ces plantes vivaces n'avait été cultivée sous serre puis replantée en extérieur. De fait, ces fleurs étaient les véritables premiers colons de cette planète.

Alors que les plantes grasses se plaisaient dans les crevasses et les fissures du sol, des taches jaune soufre et cannelle étaient apparues sur la pierre exposée, recouvrant des falaises entières ainsi que les petits cailloux éparpillés sur les dunes de carbone des anciennes forêts. Les lichens, libérés dès le début de la terraformation par des drones afin de démarrer rapidement un nouveau cycle écologique, se développaient à une allure impressionnante dans l'atmosphère de plus en plus chaude et humide.

Lawrence trouvait magnifique cette invasion de couleurs sur la toundra désolée. C'était la preuve éclatante de la réussite de leur mission. Le signe rassurant que les êtres humains étaient capables de mener à bien des projets visionnaires. Le garçon sourit et laissa son esprit vagabonder dans ce paysage où l'impossible était en train de devenir réalité. Dehors, les contraintes et les restrictions imposées par sa famille et par l'école n'avaient plus aucune signification.

Il rêvait toujours lorsque son regard fut attiré par quelque chose de bizarre. Frénétiquement, il essuya de ses mains chaudes la buée qui s'était accumulée sur la vitre du bus, malgré l'isolation. Là-bas. Quelque chose bougeait dans le ciel. Il frappa sur la fenêtre pour signifier aux autres qu'ils devaient regarder. Mais comme personne n'était disposé à l'écouter, il leva bien haut sa main et agrippa la commande d'arrêt d'urgence. Sans hésiter une seconde, il tira de toutes ses forces.

Le système antiblocage se déclencha et le programme de pilotage automatique mit toutes ses ressources à contribution pour arrêter le car le plus rapidement possible. Dans le centre de régulation du trafic de Templeton, un signal d'alarme se mit en route et une équipe d'intervention fut immédiatement prévenue. À l'intérieur et à l'extérieur du véhicule, des senseurs entamèrent une procédure de vérification d'urgence. Tout paraissait normal. Mais comme aucune intervention humaine/manuelle ne pouvait être ignorée, le car continua à décélérer brutalement, faisant hurler son moteur et sa boîte de vitesses. Les enfants furent collés à leurs sièges par l'action

automatique des sangles de sécurité. Des cris et des jurons résonnèrent le long de l'allée centrale. M. Kaufman venait de lâcher sa tasse de café et ses biscuits.

— Putain de bordel de merde…

Une seconde plus tard, plus rien ne bougeait et tout était silencieux, situation au moins aussi inquiétante que le boucan qui l'avait précédée. Une alarme se mit alors bêler mécaniquement et des lampes rouges à clignoter à l'avant et à l'arrière du véhicule. M. Kaufman et Mme Ridley échangèrent un regard désemparé et se libérèrent de leurs sangles de sécurité. Au-dessus d'une des poignées d'arrêt d'urgence était allumée une vive lumière rouge. M. Kaufman n'eut même pas le temps de demander qui était assis à cette place. Lawrence passa en trombe près de lui et s'arrêta devant la porte de devant, qui s'était ouverte automatiquement. Il entreprit de fermer son ample manteau.

— Qu'est-ce que…, éructa Mme Ridley.

— C'est dehors ! cria Lawrence. Dans le ciel ! Dans le ciel !

— Attends !

Mais il était trop tard. Le garçon avait déjà sauté sur la chaussée. Ses camarades voulaient s'amuser eux aussi. Riant tous aux éclats, ils se lancèrent à sa suite. Oublié, le choc du freinage d'urgence. Bientôt, ils étaient tous attroupés sur le bas-côté sablonneux. Les manteaux se fermèrent à la hâte et les mains s'enfoncèrent dans leurs gants, fuyant l'air sec qui mordait dans la moindre parcelle de chair dénudée. Lawrence se tenait un peu à l'écart du groupe et cherchait la forme étrange qui avait attiré son regard. L'attente se prolongea et des gloussements se firent entendre derrière lui.

— Là-bas ! cria-t-il en pointant son doigt vers l'ouest ! Là-bas. Regardez !

La réprimande que M. Kaufman était en train de préparer en esprit fut oubliée instantanément. Un morceau de nuage blanc et touffu – tache improbable sur une toile de fond uniformément azurée – flottait sereinement dans le ciel. Un silence absolu s'installa tandis que les enfants assistaient à ce spectacle incroyable.

— Monsieur ? Pourquoi est-ce que ça ne tombe pas ?

M. Kaufman se reprit.

— Parce que sa densité est égale à celle de l'air à cette altitude…

— Mais c'est *solide,* non ?

— Non, répondit-il en souriant. C'est juste une impression. Rappelez-vous la fois où nous avons observé Nizana au télescope. Vous vous souvenez des nuages qui formaient ces énormes perturbations atmosphériques ? Eh bien, ils flottaient comme celui-ci.

— Ça veut dire qu'il va y avoir une tempête, monsieur ?

— Un jour, oui. Mais ne vous inquiétez pas, elle sera beaucoup moins impressionnante que celles de Nizana.

— D'où vient-il ?

— Du grand glacier, je suppose. Vous avez tous vu des photos de sa fonte ? Ce nuage en est une des conséquences. Bientôt, vous en verrez de plus en plus.

Il les laissa regarder encore quelques instants ce signe avant-coureur d'un avenir radieux, puis leur demanda de regagner leurs places.

Lawrence fut le dernier à remonter dans le car. Il avait du mal à abandonner son incroyable découverte. Sans compter qu'il allait se faire remonter les bretelles…

Mais les professeurs se montrèrent plus indulgents que prévu. Mme Ridley lui dit qu'elle comprenait sa réaction – un nuage était une chose bien étrange –, mais qu'à l'avenir il devrait demander la permission avant de tirer le signal d'alarme. M. Kaufman, lui, se contenta d'acquiescer pour donner plus de poids aux paroles de sa collègue.

Lawrence regagna sa place et le car put repartir. Les enfants avaient oublié leurs jeux stupides habituels et parlaient avec enthousiasme de ce qu'ils avaient vu. Jamais sortie écologique n'avait été aussi intéressante. Même Lawrence était de la fête, puisqu'il intervenait parfois dans les conversations de ses camarades pour leur livrer ses impressions. Pour la première fois, il faisait l'expérience de la popularité. Mais il n'en oublia pas pour autant de garder les yeux rivés sur ce fabuleux phénomène.

Il ne pouvait s'empêcher de penser au long voyage que le nuage avait fait. Il avait traversé la moitié de la planète, avait survolé des étendues incroyablement vastes et mystérieuses. Ce nuage connaissait bien mieux Amethi que lui-même… Comme il aurait voulu être là-haut avec lui pour voler au-dessus des continents, des fosses marines asséchées et du grand glacier. Pour voir de ses yeux comment cette énorme masse de glace était en train de fondre, pour admirer cette incroyable chute d'eau, large de plusieurs milliers de kilomètres. Quel magnifique spectacle ce devait être. Mais il était là, dans ce maudit car qui les emmenait, lui et ses camarades, dans un élevage de vers lents. Alors que lui devait étudier l'écologie, d'autres apprenaient à voler… Quelle injustice.

Comme toutes les installations industrielles d'Amethi, la ferme, boîte de verre et d'aluminium, n'avait pas un aspect très engageant. Elle était située au fond d'une vallée évasée, près des méandres d'un fleuve qui avait arrêté de couler depuis fort longtemps. Les plantes arctiques avaient colonisé les deux versants de la vallée et semblaient se plaire particulièrement dans le lit limoneux.

Plusieurs enfants le remarquèrent en se précipitant hors du véhicule pour se réfugier dans la chaleur de l'usine. Au passage, Lawrence vérifia si le nuage, qui avait disparu au nord quelques minutes auparavant, n'était pas réapparu. Non. Les grandes portes d'entrée se refermèrent derrière eux, et une rafale de vent les atteignit de plein fouet. Puis plus rien. Mais les enfants avaient l'habitude de ce phénomène. Les sas thermiques étaient nombreux sur Amethi ; ils permettaient d'éviter toute déperdition de chaleur lorsqu'on ouvrait la porte d'un dôme. Mais ici, le procédé semblait superflu. En effet, il faisait à peine moins froid à l'intérieur qu'à l'extérieur – quelques degrés au-dessus de zéro, tout au plus. Aucun des visiteurs n'eut la mauvaise idée d'ouvrir son manteau.

La directrice, vêtue d'une combinaison matelassée violette et d'une cagoule assortie, vint les accueillir. Il s'agissait de Mme Segan, l'une des quatre personnes qui travaillaient sur le site. Elle fit de son mieux pour ne pas leur montrer qu'elle en avait plus qu'assez de ces visites scolaires qui fichaient son emploi du temps en l'air.

— Ce que vous allez voir ici aujourd'hui n'a pas d'équivalent dans la nature, leur dit-elle en les guidant vers le cœur de l'installation.

La première zone ressemblait plus à une usine qu'à une ferme, avec ses longs couloirs de métal noir dans lesquels étaient alignées des manières de cuves protégées par des vitres scellées.

— Ici, nous cultivons des vers gras. J'aimerais pouvoir vous dire que nous les élevons, mais toutes ces créatures ont été clonées.

Elle s'arrêta près d'une vitre. Derrière celle-ci, il y avait une pièce pleine de casiers dans lesquels étaient posés des bacs emplis d'une sorte de gelée semblable à un amas d'œufs de grenouilles.

— Tous ces êtres vivants, ces vers lents, ont été créés artificiellement. Leur ADN a été élaboré spécialement pour nous par l'Institut Fell à Oxford, sur Terre. Comme vous le savez, plus un organisme est complexe, plus il est vulnérable aux maladies, *et cetera.* C'est pour cette raison que nos vers sont aussi primitifs. Tout d'abord, nous avons tenu à ce qu'ils soient dépourvus d'organes génitaux. C'est très important pour nous, vu que ces bestioles ne nous seront plus d'aucune utilité dans les prochaines étapes de la terraformation. Ensuite, leur espérance de vie n'est que de dix ans ; quand nous n'aurons plus besoin d'eux, nous arrêterons notre production et ils disparaîtront naturellement.

Elle prit un bocal plein de cette substance gélatineuse et le tendit au garçon le plus proche.

— Fais-le passer à tes camarades. Surtout, évitez de souffler dessus. Ces vers ont été conçus pour vivre à des températures inférieures à zéro. Votre souffle est comme une flamme pour eux.

Arriva bientôt le tour de Lawrence. Dans le bocal, une masse

d'œufs translucides au centre desquels flottaient de petites boules noires. Ils ne bougeaient pas, n'étaient pas sur le point d'éclore – ce qui aurait pu être sympa. Non, ils étaient inintéressants.

Mme Segan les conduisit jusqu'à la zone de culture principale – une pièce longue et étroite, avec des rangées de grosses boîtes rectangulaires en plastique, entre lesquelles étaient aménagées des allées métalliques surélevées. Des tuyaux sortant du plafond déversaient à un rythme régulier un mystérieux liquide dans chaque cuve. Dans l'atmosphère flottait une odeur d'herbe coupée et de sucre.

— Chacun de ces vers fonctionne en gros comme un réacteur bactériologique miniature, leur expliqua Mme Segan en les précédant sur une des allées. On les dépose sur une parcelle de toundra vierge, et on les laisse creuser leurs galeries, digérer la matière végétale morte du sol. Au bout d'un certain temps, la parcelle de terrain est envahie par les bactéries qui vivent dans l'appareil digestif des vers, et le sol est prêt à accueillir des plantes terrestres.

Les enfants se penchèrent au-dessus de la rambarde pour voir ces fameuses créatures capables de pondre des champignons et tout ça… Une masse luisante de vers gris et grouillants recouvrait le fond du bac. Ils faisaient près de quinze centimètres de long, deux centimètres de large et se déplaçaient très lentement. Ce fut un véritable concert de *Oh !* et de *Berk !* tandis que certains étaient émerveillés et que d'autres faisaient des grimaces à ces minimonstres gluants.

— C'est pour ça que vous parlez de vers lents ? demanda quelqu'un. Parce qu'ils bougent pas vite ?

— En partie, répondit Mme Segan. La température externe est très basse et leur métabolisme est plutôt lent. Voilà pourquoi ils se meuvent aussi lentement. Leur sang contient une grande quantité de glycérol, ce qui leur permet d'évoluer sur les sols les plus froids sans se transformer en glaçons.

Lawrence soupira lourdement quand elle commença à énumérer des statistiques et à parler d'autres formes de vie « lentes ». Certaines ressemblaient à des poissons et nageaient dans les rivières formées par la fonte du glacier Barclay ; d'autres étaient cousines des chenilles et se nourrissaient du carbone des forêts originelles d'Amethi. Lawrence regarda à nouveau au fond du bac en plastique. Après tout, ce n'étaient que des vers… Qui se tortillaient mollement, en plus… Qui pouvait bien s'intéresser à ces machins qui se contentaient de remuer la terre ? Pourquoi n'avaient-ils pas cloné des oiseaux ou d'autres animaux *intéressants* ? Pourquoi pas des dinosaures ?

Mme Segan arrêta de parler et le groupe se remit en marche. Lawrence, lui, fut le dernier à repartir. Tout en avançant, il pencha la tête en arrière pour essayer de voir à travers les vitres encrassées de la ferme si le nuage n'était pas revenu. C'est alors qu'il trébucha et qu'il

tomba en arrière en faisant des moulinets avec les bras. Dans sa chute, il tenta de se rattraper à un bac en plastique peu profond. Il atterrit lourdement sur la passerelle et se vit recouvrir d'une petite montagne de vers adultes.

Lawrence se dégagea aussitôt, son dégoût prenant le dessus sur la douleur de sa colonne vertébrale meurtrie. Répandus sur le sol où ils avançaient à tâtons, ces spécimens faisaient bien quarante centimètres de long, et sept ou huit centimètres de diamètre. Lawrence se releva rapidement et, instinctivement, regarda si les professeurs l'avaient vu. Apparemment, personne n'avait été témoin de l'accident. Mais les vers étaient répandus par terre. Précautionneusement, en faisant de son mieux pour se persuader qu'ils n'étaient absolument pas dangereux, il s'accroupit et essaya d'en attraper un. La bête était affreusement froide, gluante comme un tapis imbibé d'eau, mais le garçon parvint à s'en saisir. Comme il se relevait, l'animal se mit à se tortiller dans sa main. Au lieu de le remettre immédiatement dans le bac, Lawrence commença à l'examiner ; mais rapidement, le ver sembla s'énerver. Le garçon le relâcha et le regarda s'enfuir en rampant sur la passerelle. Là où sa main l'avait touchée, la peau du ver était devenue bordeaux.

— Pas mal, murmura-t-il. Pas si lent que ça…

Ce qui était logique : puisqu'ils étaient lents dans le froid, ils devaient être rapides lorsqu'il faisait chaud. Lawrence se dépêcha de rattraper ses copains.

— Alan, siffla-t-il. Hé ! Alan. Viens voir ça.

Alan Cramley arrêta de mâcher sa barre de chocolat Toby, intrigué par le ton de Lawrence.

— Quoi ?

Lawrence le prit par le bras et le tira jusqu'à l'endroit où se tortillaient les vers. Rapidement, ils inventèrent un jeu amusant : la course de vers gras. Chacun devait choisir son champion, le tenir pendant trente secondes et le relâcher sur la passerelle. Le premier ver arrivé au bout de l'allée avait gagné. Puis ils passèrent à deux vers chacun.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda M. Kaufman.

Les garçons ne l'avaient pas entendu arriver. Le professeur regardait fixement les quatre vers qui se tortillaient sur le sol métallique. Plusieurs enfants étaient venus avec lui. Mme Segan arrivait, elle aussi. Apparemment, elle était pressée de voir ce que ces deux garnements avaient fait.

— J'ai renversé un bac sans faire exprès, monsieur. On essayait justement de ramasser les vers, dit-il en montrant sa main frigorifiée, fripée et dégoulinante de gelée pour prouver sa bonne foi. Je suis vraiment désolé…

Pas tout à fait convaincu par ces explications, M. Kaufman fronça les sourcils.

— Il ne faut pas les toucher, dit sèchement Mme Segan.

Elle passa devant M. Kaufman en enfilant une paire de gants très épais.

— Vous vous rappelez ce que j'ai dit à propos de leur adaptation au froid ?

Lawrence et Alan se regardèrent furtivement.

Mme Segan se saisit d'un premier ver et plissa les yeux en voyant la grosse marque rouge qui le coupait en deux. Elle s'approcha de la cuve la plus proche et s'arrêta tout net.

— Qu'est-ce que vous avez fait ! hurla-t-elle.

Dans la cuve, tous les vers portaient les mêmes stigmates. Et plus aucun ne bougeait. Elle alla voir dans une autre cuve et n'en crut pas ses yeux. Dans la troisième cuve, quelques vers ondulaient encore doucement. Elle se retourna comme une furie.

— Vous les avez tous brûlés, espèce de petits…

Elle regarda M. Kaufman.

— La visite est terminée, reprit-elle. Éloignez ces morveux de ma ferme !

*

**

Lawrence avait pris ses quartiers dans le vieux garage à robots plusieurs années auparavant. Les petites machines équipées de chenilles qui entretenaient les magnifiques jardins du dôme avaient été remplacées par des modèles plus récents et plus efficaces au moment de la remise à niveau de l'IA chargée de gérer les espaces verts. Il avait découvert la vieille rampe en béton derrière un massif très dense aux fleurs cuivrées, qu'on avait laissé pousser pour dissimuler cette entrée désormais inutile. Sur Amethi, les services d'entretien étaient soit enterrés, soit installés à l'extérieur des dômes. Lorsqu'on dépensait tant d'argent dans l'aménagement de zones habitables à la surface somme toute limitée, on avait moyennement envie de les encombrer de petits bâtiments, ou même de routes et de trottoirs inutiles. À la base de la rampe, il y avait une porte coulissante qui, manifestement, n'avait pas été ouverte depuis des années. Au prix d'un effort intense et avec l'aide d'un levier, Lawrence, du haut de ses neuf ans, était néanmoins parvenu à l'ouvrir. Quelle récompense pour lui que de découvrir cette grotte artificielle longue d'une bonne dizaine de mètres et sentant le renfermé. L'endroit était bas de plafond – moins de deux mètres de hauteur – et était

pourvu d'étranges rails métalliques fixés au sol, sur les murs et au-dessus de sa tête. Mais il y avait toujours de l'énergie et une prise d'accès au réseau.

Dès lors, cet endroit abandonné était devenu son antre. Progressivement, il y avait empilé tout ce dont il avait besoin : un vieux canapé convertible en cuir magenta complètement éraflé, des piles de coussins, deux tables, une perle de bureau ancien modèle, un ensemble hi-fi dont la puissance eût fait pâlir plus d'un groupe de hard rock, deux antiques tours de mémoires actives récupérées dans le bureau de son père, une collection éclectique d'outils en tout genre et des boîtes pleines de jouets dont il ne se servait jamais. Il avait collé des feuilles écrans sur les murs et même une partie du plafond. Dès qu'il ouvrait la porte, une mosaïque d'images apparaissait, dispensée par les tours mémoires ou bien par le réseau.

Il se réfugiait là pour s'éloigner de sa famille ou pour oublier qu'il était sur Amethi. Même ses quatre frères et sœurs, tous plus jeunes que lui, n'avaient le droit de venir que lorsqu'ils étaient explicitement invités.

Au retour de la sortie écologique, Lawrence alla directement dans son antre. Sur les écrans, passaient des images de Templeton filmée par des caméras disposées au sommet de certains dômes, ainsi qu'une vue du croissant lumineux de Nizana relayée par le département d'astronomie d'une école toute proche, et une autre de Barric, la troisième de ses lunes.

Lawrence demanda à la perle de lui dégotter des images provenant d'un astroport et de les passer sur le plus grand des écrans, juste en face du canapé. La caméra devait être placée au sommet de la tour de contrôle ; elle était braquée sur une large et interminable piste d'envol grise qui, pareille à une dague, s'enfonçait dans la morne toundra couleur rouille. Aucun appareil n'était en train de décoller ou d'atterrir.

— Trouve-moi un épisode de *Direction l'horizon,* ordonna-t-il à la perle.

— Lequel ? demanda l'IA.

— Aucune importance. Non. Attends. Saison un, épisode cinq : *Création-5.* À la troisième personne, avec les mêmes options que la dernière fois. Passe-le sur le grand écran et éteins les autres.

Autour de lui, tous les écrans redevinrent noirs, sauf le plus grand. Le générique se mit à défiler et la bande-son démarra, faisant vibrer la toile de l'écran.

Il avait découvert *Direction l'horizon* par hasard, deux ans auparavant, en faisant une recherche dans les catalogues des compagnies spécialisées dans le multimédia. Selon lui, il s'agissait de la meilleure série de science-fiction jamais réalisée. Elle n'était pas

totalement inter-A, mais elle donnait tout de même un grand choix de points de vue, ce qui permettait de suivre en priorité la plupart des personnages principaux. Mais surtout, elle n'était pas *pédagogique* comme tous les feuilletons inter-A produits sur Amethi et destinés à la jeunesse.

L'histoire se déroulait plusieurs siècles dans le futur et mettait en scène l'*Ultema,* un vaisseau spatial supergénial, dont la mission était d'explorer une partie extrêmement reculée de la galaxie. Certains des membres d'équipage étaient des extraterrestres et, le plus souvent, les planètes visitées étaient des plus effrayantes. Bien sûr, les héros avaient des ennemis cruels et méchants, les Délexiens, qui s'acharnaient à les empêcher de rentrer chez eux. La série avait été importée de la Terre vingt ans avant sa naissance, mais avait été tournée en 2287. Il n'y avait que trente épisodes dans les archives des compagnies d'Amethi, et Lawrence les avait vus tant de fois qu'il connaissait presque tous les dialogues par cœur. Il devait forcément y en avoir d'autres. L'adresse du fan-club de la série étant indiquée dans le menu principal de chacun des épisodes, il s'était payé un envoi de courrier par vaisseau spatial afin d'obtenir des renseignements. Depuis, dès qu'un vaisseau se posait sur Amethi, Lawrence demandait à son IA de vérifier s'il n'y avait rien pour lui, mais jusqu'à présent il n'avait pas reçu de réponse.

L'*Ultema* était engagé dans une bataille titanesque contre une naine bleue que les Délexiens avaient dotée d'une matrice intelligente, lorsqu'une fenêtre prioritaire verte s'ouvrit au centre de l'écran. Le vaisseau se figea et le message se déroula.

Lawrence, ton père t'attend dans son bureau.

Quelle heure était-il ? Six heures moins le quart. Son père était rentré depuis à peine dix minutes. M. Kaufman n'avait pas perdu de temps en remplissant des rapports inutiles…

— Connecte-toi à la perle du bureau, dit-il.

— Connexion.

— Je suis occupé, dit Lawrence d'un ton délibérément irrité.

Mais l'IA qui gérait la perle du bureau de son père n'était pas née de la dernière pluie.

— Lawrence, s'il te plaît. J'ai reçu le message de ton professeur et je l'ai montré immédiatement à ton père. Il veut te voir tout de suite.

Lawrence ne dit rien.

— Tu préfères peut-être que je lui rapporte notre conversation ?

— D'accord, finit-il par dire à contrecœur. S'il le fait vraiment. Tu te chargeras d'expliquer à ta copine de l'école pourquoi je n'aurai pas le temps de faire mes devoirs ce soir.

— Tu n'étais pas en train de faire tes devoirs.

— Si. J'ai juste mis *Direction l'horizon* en fond sonore.

Lawrence referma la porte derrière lui et se faufila dans les buissons. Le garage était tout près du bord du dôme principal et le printemps touchait à sa fin. La propriété familiale des Newton occupait six gros dômes. Le plus imposant, celui du centre, connaissait un climat tempéré ; quant aux cinq structures plus modestes qui l'entouraient, elles contenaient chacune un environnement différent. C'était l'une des plus grandes propriétés du quartier de Reuiza, où se concentraient les citoyens les plus riches de la capitale.

La maison était à trois cents mètres de là, de l'autre côté du jardin. Cette vaste étendue de nature, le paysagiste en avait fait une manière de damier, dont les cases couvertes de pelouse étaient délimitées par des rangées d'arbustes et de plantes vivaces, et décorées sur des thèmes différents. On y trouvait notamment de nombreuses plantes classiques comme des rosiers, des fuchsias, des bégonias, des magnolias, des hortensias ou des pieds-d'alouette. Il y avait également quelques petits jardins de rocaille qui abritaient des douzaines d'espèces alpestres. Deux bassins à la forme sinueuse traversaient ce damier géant et, après moult cascades, venaient alimenter un grand étang peu profond entouré de roseaux et parsemé de nénuphars. Dans les coins de chaque damier avaient été plantés des arbres sélectionnés eux aussi pour leur aspect traditionnel : des saules, des épicéas, des bouleaux, des marronniers et des mélèzes. Tous ces spécimens étaient en parfaite santé ; leurs branches étaient à ce point chargées de feuilles et de fleurs qu'elles formaient autour des troncs des robes verdoyantes qui parfois descendaient jusqu'au sol, et sous lesquelles les enfants aimaient à se cacher. Lawrence avait passé de nombreux étés à jouer dans ces jardins, comme le faisaient à présent ses petits frères et sœurs.

Tout autour de ce parc soigneusement entretenu coulait un ruisseau artificiel, semblable à un fer à cheval, au-delà duquel l'herbe, les pâquerettes et les myosotis pouvaient pousser à leur guise. Lawrence traversa un pont en dos d'âne étroit et couvert de mousse, et suivit le chemin dallé qui traversait tout le damier et menait jusqu'à la maison. Devant lui, la résidence des Newton, bâtisse imposante faite de pierres jaunes, aux murs envahis par du chèvrefeuille, et aux grandes baies vitrées. Plusieurs paons se pavanaient sur le sentier gravillonné qui faisait le tour de la maison, leurs longues queues repliées balayant les cailloux sur leur passage. À ce moment-là, leurs criaillements aigres et perçants étaient les seuls bruits audibles dans tout le dôme. Voyant Lawrence approcher de l'entrée de la maison, les bêtes se dispersèrent, affolées.

Le hall d'entrée était frais. Partout, des portes en chêne massif poli qui donnaient sur les pièces au style ampoulé du rez-de-chaussée.

Les meubles et les bibelots étaient tous des objets rares et anciens. Lawrence détestait ces pièces. Lorsque, pour une raison ou une autre, il devait s'y rendre, il faisait tout son possible pour ne pas casser un de ces morceaux inestimables de l'héritage familial. Quelle était l'utilité d'une maison pareille, puisqu'on ne pouvait pas y vivre normalement, comme dans les maisons de ses copains ? Elle avait coûté une fortune. Et en plus, son style n'allait pas du tout avec l'environnement dans lequel elle avait été construite. Cette maison appartenait au passé.

Pour monter au premier étage, il fallait emprunter de grands escaliers en bois. Lawrence les gravit en trottinant, l'épais tapis rouge sang qui recouvrait les marches absorbant le bruit de ses pas.

Sa mère l'attendait sur le palier, la petite Veronica, sa sœur âgée de deux ans, posée sur la hanche. Elle lui lança un regard inquiet. Mais sa maman était comme ça : elle trouvait toujours une raison de s'inquiéter. Sa petite sœur lui sourit et lui tendit les bras. Lawrence lui rendit son sourire et l'embrassa.

— Lawrence…, dit sa mère de ce ton à la fois désespéré et désapprobateur qui lui faisait immanquablement baisser la tête pour regarder ses souliers.

C'était horrible de ne pas pouvoir regarder sa propre mère. Mais il l'avait contrariée une fois de plus, ce qui était une chose terrible, puisque sa maman était enceinte de six mois. Cela ne le dérangeait pas d'avoir encore un petit frère ou une petite sœur, mais les grossesses la fatiguaient tellement… Les rares fois où il avait essayé de lui en parler, elle s'était contentée de lui sourire et de lui dire qu'elle avait justement épousé papa pour faire des enfants, pour perpétuer sa lignée.

La famille, la famille… Il n'y en avait que pour elle.

— Il est très en colère ? demanda Lawrence.

— Nous sommes tous les deux très déçus. Tu t'es très mal conduit. Et si quelqu'un traitait Barrel de la même manière ?

Barrel était un des chiens de la famille, un labrador noir à poils longs. De tous ceux qui traînaient dans la maison, c'était le préféré de Lawrence. Ils avaient grandi ensemble.

— C'est pas pareil, protesta-t-il. Ce n'étaient que des vers.

— Je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi. Va voir ton père.

Elle lui tourna le dos et descendit les marches. Veronica gazouilla joyeusement et lui fit au revoir de la main.

Lawrence lui répondit, la mine triste, en se dirigeant vers le bureau. La porte était ouverte. Il frappa sur l'encadrement en bois.

Kristina en sortit. C'était la jeune fille qui s'occupait des petits Newton. Elle lui fit au passage un clin d'œil de connivence qui lui

remonta instantanément le moral. Kristina avait vingt et un ans et était magnifique. Il se demandait parfois s'il n'avait pas le béguin pour elle, mais n'était pas certain de savoir ce que cela voulait dire. En tout cas, il pensait souvent à elle… Mais bon, l'amour, c'était stupide. Sa beauté mise à part, Kristina était vraiment super. Elle était drôle, et lorsqu'elle s'occupait d'eux, elle n'hésitait pas à participer aux jeux des petits. En plus, elle ne les grondait pas quand ils faisaient des bêtises et ne les forçait pas à se coucher tôt. Tous ses frères et sœurs l'adoraient, même si elle était vraiment nulle lorsqu'il s'agissait de changer les couches ou de faire la cuisine. Mais elle n'était pas assez souvent là à son goût.

Tout comme le reste de la maison, le bureau n'était pas fait pour les enfants. Il y avait une grande cheminée en marbre dans laquelle aucun feu autre qu'holographique n'avait jamais brûlé. Deux fauteuils de détente en cuir vert. La technologie moderne paraissait ne pas avoir sa place dans la pièce, mais quand on y regardait de plus près, on remarquait que les deux tableaux accrochés au mur étaient en réalité des moniteurs, et que l'agenda posé sur le bureau comportait un panneau de projection holographique. Tout autour de lui, des étagères saturées de livres reliés en maroquin. Lawrence aurait bien aimé pouvoir ouvrir un de ces classiques et le lire (mais surtout pas de la poésie) ; sauf que ces livres-là n'étaient pas faits pour être lus, mais simplement pour être vus, car ils valaient énormément d'argent.

— Ferme la porte, lui ordonna son père.

Lawrence soupira et obéit.

Son père était assis derrière son bureau au placage en noyer et jouait nerveusement avec un presse-papiers Dansk en argent. Celui que ses amis et beaucoup de gens à Templeton appelaient Doug s'était battu pour arriver là où il était. Il avait quarante-cinq ans, mais il était difficile de lui donner un âge en raison des nombreuses améliorations virales qu'il avait subies. Avec son corps mince et son visage souriant, il aurait facilement pu passer pour un jeune homme de vingt-cinq ans. Ses rivaux au conseil d'administration de McArthur avaient pris ses sourires pour des signes de faiblesse. Ils s'en étaient mordu les doigts.

— Bon, commença-t-il. Je ne vais pas te crier dessus. À ton âge, cela ne servirait plus à rien. Tu te contenterais de faire le dos rond et d'attendre que cela passe. Si je ne te connaissais pas mieux, j'aurais mis ton comportement sur le compte de la puberté.

Lawrence rougit. Il ne s'attendait pas à cela, et c'est probablement pour cette raison que son père prenait des gants.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé aujourd'hui ?

— J'ai fait une bêtise, dit Lawrence en tâchant d'avoir l'air désolé. Mais ce n'étaient que des vers. Je ne savais pas que la chaleur pouvait les tuer. Je ne l'ai pas fait exprès.

— Juste des vers, hm…

Doug Newton arrêta de jouer avec le presse-papiers et sembla un instant se perdre dans ses pensées.

— Ce n’est pas comme si ces vers n’étaient pas vitaux pour la terraformation de notre planète, n’est-ce pas ? reprit-il.

— Oui, mais ils en clonent des millions tous les jours.

Le presse-papiers se remit à danser dans les mains de son père.

— Ce n’est pas le problème. Ce n’est qu’un incident de plus dans une très longue série de bêtises. Tu as douze ans ; il est normal que tu sois un peu turbulent et que tu te relâches à l’école. C’est de ton âge. C’est pour cela que tes professeurs m’envoient ces rapports. Pour que je te fasse travailler à la maison, et que je te punisse si tu as fait pipi sur les caméras de sécurité du musée. Par contre, ce que je n’apprécie pas du tout, c’est la tournure que sont en train de prendre les choses. Lawrence, tu fais montre d’un irrespect flagrant et inadmissible pour tout ce que nous entreprenons sur cette planète. Comme si la résurrection de son écologie ne t’importait pas. Tu n’aimerais pas pouvoir te balader en dehors des dômes en short et en tee-shirt ? Tu n’as pas envie de voir les déserts se couvrir d’herbe et de forêts ?

— Bien sûr que si…

Il pensait encore à la remarque assassine sur les caméras du musée. Il ignorait que son père était au courant.

— Alors pourquoi ne nous le prouves-tu pas ? Pourquoi tes actions contredisent-elles ce que tu viens de me dire ? Pourquoi es-tu si insupportable en ce moment ? Sans compter que tu fais de la peine à ta mère qui, je, te le rappelle, est enceinte, et se passerait bien de subir les conséquences de tes bouffonneries.

— Mais je m’intéresse à l’écologie, protesta Lawrence. J’ai même vu un nuage aujourd’hui…

— Et déclenché le freinage d’urgence du car. Là, tu m’as impressionné !

— Il était extraordinaire. J’ai vraiment adoré.

— C’est un début, je suppose…

— Papa… Je sais à quel point l’opération « Coup de chaleur » est importante pour Amethi, et j’admire vraiment tout ce que McArthur fait ici. Mais ça ne me concerne pas autant que toi, c’est tout.

Doug Newton prit le presse-papiers dans sa main gauche et lança à son fils un regard interrogateur.

— Si ma mémoire ne me fait pas défaut – et je ne pense pas que ce soit le cas –, nous avons fait modifier ton ADN pour que tu sois plus intelligent et en meilleure santé, pas pour que tu sois capable de vivre nu et seul sur une planète où règne un hiver perpétuel.

— Mais papa, je ne veux pas vivre sur Amethi. Enfin, pas toute

ma vie, s'empressa-t-il d'ajouter. Je veux participer aux campagnes spatiales de la compagnie.

— Et merde…

Lawrence en resta bouche bée. Jamais il n'avait entendu son père jurer. De toute sa vie. Cela devait vouloir dire qu'il était… eh bien, dans la merde jusqu'au cou.

— Les campagnes spatiales ? répéta Doug Newton. Cela a-t-il quelque chose à voir avec cette série débile que tu ne cesses de voir et de revoir ?

— Non, papa. Je regarde *Direction l'horizon* parce que ça m'intéresse. C'est juste une série. Mais c'est le genre de choses que j'aimerais faire. Je sais que je pourrais y arriver. Je me débrouille assez bien dans toutes les matières ; il suffirait que tu m'inscrives à un cours de pilotage. J'ai déjà un formulaire d'admission, et je me suis renseigné sur les carrières possibles.

— Lawrence, notre famille fait partie du conseil d'administration. Tu ne comprends pas ce que cela signifie ? Je participe au conseil d'administration de McArthur. Moi. Ton bon vieux père. C'est moi qui prends les décisions qui concernent toute cette fichue planète. C'est ça ton avenir, mon fils. Je n'ai peut-être pas été assez clair à ce sujet. Peut-être ai-je voulu te préserver, te permettre de grandir comme n'importe quel enfant, sans contraintes, sans responsabilités. Mais les choses sont ainsi, et ne me dis pas que tu ne le savais pas. Cette perspective ne t'enchante pas ? Eh bien, tu vas devoir t'y faire, parce que, que tu le veuilles ou non, tu es le prince héritier de cette belle planète. Ce ne sera pas facile, mais tu auras beaucoup plus à y gagner qu'à y perdre.

— Et si je faisais d'abord une carrière de capitaine de vaisseau et que je revenais ensuite sur Amethi ? Il n'y a pas de meilleur apprentissage que le vol spatial…

— Lawrence ! commença Doug Newton avant de s'interrompre pour soupirer lourdement. J'ai vraiment l'impression d'être en train de t'expliquer que le Père Noël n'existe pas ! Écoute-moi. Je comprends que tu sois attiré par le pilotage, mais crois-moi, c'est beaucoup moins amusant que ce que tu penses. Amethi, la Terre ; la Terre, Amethi… Six semaines passées dans un module pressurisé dénué de hublot, à subir les pets du reste de l'équipage. Et encore, équipage n'est pas le mot qui convient : dans les vaisseaux spatiaux, on trouve soit des gens continuellement connectés à une IA, soit des mécaniciens spécialisés dans les techniques de maintenance en apesanteur. Communiquer avec une IA de ton bureau, ou confortablement installé sur un banc, au milieu d'un parc, cela ne pose pas de problème ; mais fais-le pour une durée prolongée dans un vaisseau spatial, et ton corps en souffrira énormément. C'est vrai qu'on a de bons médicaments pour empêcher

les os de trop se fragiliser, le muscle cardiaque de dépérir et tous les fluides vitaux existants de coaguler dans le cerveau. Mais contre le suicide, on n'a encore rien inventé… Et Dieu sait qu'il y en a eu des suicides dans l'espace. Moi, j'ai détesté aller sur Terre et en revenir. J'ai passé la moitié du voyage à vomir, et je n'ai pas arrêté de me cogner dans tous les sens. Pire que si j'étais monté sur un ring de boxe. Et en plus, impossible de fermer l'œil. Mais bon, on peut supporter ça une fois dans sa vie. Par contre, si tu restes là-haut dix ou quinze ans, même avec de longues périodes de repos sur la terre ferme, les effets seront dévastateurs. Aucun pilote n'est jamais passé entre les mailles du filet. Et puis les risques d'irradiation sont énormes. Les rayons cosmiques vont faire des ravages dans ton ADN. Et je ne te parle pas des techniciens qui doivent faire des sorties régulières. Si tu penses que je raconte des bêtises ou que je noircis le tableau, jette un coup d'œil aux statistiques et à l'espérance de vie des membres d'équipage. Si tu le souhaites, je te donne même la permission de lire les dossiers secrets des employés de la compagnie.

— Ce n'est pas le genre de mission qui m'intéresse, papa. Ce que je veux, c'est faire de l'exploration.

— Vraiment ?

Lawrence n'aimait pas le sourire amusé qu'arborait son père. Pensait-il donc avoir déjà gagné la partie ?

— Oui, répondit-il.

— Trouver de nouvelles planètes à coloniser, rencontrer des espèces extraterrestres intelligentes, ce genre de choses ?

— Oui.

— Quand tu t'es procuré ton dossier d'admission, tu n'as pas eu la curiosité de chercher les noms des vaisseaux chargés de l'exploration interstellaire ? Tu aurais dû trouver ça dans le même fichier…

— Je n'ai rien trouvé à ce sujet. Mais c'est sûrement parce que ces missions sont lancées à partir de la Terre. Non ? demanda-t-il en voyant le sourire de son père se faire encore plus franc.

— On ne lance plus de mission depuis la Terre depuis 2285, mon fils. Et la compagnie a fait une croix sur l'exploration interstellaire depuis 2230. Pas un seul vaisseau n'a été lancé depuis, pas un seul. Tu sais pourquoi ?

Lawrence n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Ce devait être un stratagème destiné à le faire travailler mieux à l'école. Forcément.

— Non, répondit-il.

— C'est trop cher. Fabriquer un vaisseau, le faire voler…, ça coûte une fortune. Et quand je dis une fortune, je n'exagère pas du tout. Explorer cette partie de la galaxie ne nous a rien rapporté. Tous

nos investissements ont été avalés par un trou noir financier.

— Mais on a Amethi, quand même !

— Ah ! Tu serais donc fier de ta planète ? Oui, on a Amethi. Mais on a aussi eu Anyi, Adark et Alagon. Et en 2285, on a tout laissé tomber. La colonisation coûte énormément d'argent… De l'argent que les actionnaires, sur Terre, ne pourront jamais récupérer. On ne peut pas produire quelque chose, le transporter sur une autre planète et le vendre moins cher que la production locale.

Alors tous les investissements doivent venir de la Terre. McArthur n'avait pas les moyens d'entretenir quatre planètes, alors on en a vendu trois à Kyushu-RV et Heizark Interstellar au moment de notre fusion avec eux. Cela nous a permis de renflouer une grande partie de nos dettes. En parallèle, on a revendu des sociétés à des groupes concurrents, et surtout, on a fait entrer les résidents d'Amethi dans le capital de la compagnie mère. À l'époque, c'était une idée révolutionnaire. Depuis, beaucoup de sociétés nous ont imités. Cinquante-huit pour cent de McArthur appartiennent donc à des résidents d'Amethi. Sur Terre, la compagnie, avec toutes ses usines et ses services financiers, n'existe plus que pour subventionner Amethi. Quant aux actionnaires qui vivent sur Terre, ils profitent des dividendes que rapporte l'émigration. C'est en quelque sorte la caisse de retraite ultime.

— Mais il y a tant de choses à découvrir et à comprendre dans l'espace.

— Non, mon fils, il n'y a rien, lui dit fermement son père. À l'aube de l'ère interstellaire, les agences spatiales gouvernementales ont envoyé des vaisseaux autour de tous les types d'étoiles imaginables, afin de collecter un maximum de données. La moindre anomalie stellaire a alors été examinée, et l'on sait aujourd'hui qu'il y a bien trop de planètes pour nous dans cette galaxie. Nous avons fait ce que nous avons pu, mais maintenant c'est terminé. Le moment est venu de profiter de tout ce qu'on a appris, de ramasser les fruits de notre travail et de nos investissements. Alors profitons-en.

— J'irai dans une autre compagnie, qui n'a pas abandonné l'exploration.

— Allô ? C'est l'univers à l'appareil. Lawrence, tu es là ? Tu as entendu ce que je viens de te dire ? Mon fils, *personne* ne fait plus d'exploration. Il n'y a plus rien à explorer. C'est pour cela qu'à l'école on vous apprend tout ce qui vous sera nécessaire pour vous occuper d'Amethi.

Vous devez apprendre comment terminer le programme de terraformation. Ton avenir est ici, et je veux que tu t'enfonces cette idée dans le crâne. Jusqu'à présent, j'ai toléré toutes tes bêtises, mais aujourd'hui c'est terminé. Il est temps pour toi d'être à la hauteur des

ambitions de notre famille.

Chapitre 4

— La Dernière Église avait choisi de bâtir son Temple Suprême sur ce monde à cause de sa proximité avec la nébuleuse Ulodan, dont les ténèbres étaient légendaires. Normalement, les nébuleuses sont les plus flamboyants des phénomènes stellaires. Ce sont des sortes de cyclones de poussière et de gaz tournoyants, longs de plusieurs années-lumière. Si grands, qu'ils contiennent souvent plusieurs étoiles. C'est la lumière de ces étoiles qui les fait rougeoyer, qui leur donne ces teintes violettes et émeraude en embrasant les grains de poussière et les gaz qui les composent. Mais Ulodan était différente. Car elle était principalement constituée de poussière de carbone, une poussière aussi noire que le vide interstellaire. Il y avait bien des étoiles à l'intérieur, dont celle, fort célèbre, autour de laquelle vivaient les Mordiffs, mais elles étaient invisibles de l'extérieur. Il n'y avait pas de couleurs chatoyantes, pas le moindre petit rougeoiement. Dans l'Empire de l'Anneau, on l'appelait le Nuage de la mort. Surtout depuis qu'on avait exploré la planète des Mordiffs. Mais pour la Dernière Église, ce nuage était parfait. Car au-dessus du Temple Suprême, Ulodan éclipsait une bonne moitié des soleils du noyau. Comme si elle les avait avalés.

» Le vaisseau de Mozark atterrit sur cette planète dans la cinquième année de son périple. Mozark n'aurait pas pu continuer longtemps sans s'intéresser à la Dernière Église. Tout le monde en vient un jour à s'intéresser à la religion, et Mozark ne fit pas exception à la règle. Alors il laissa son vaisseau dans l'astroport et se rendit dans la ville du Temple Suprême. Pendant les semaines qui suivirent, il rencontra à de très nombreuses reprises les prêtres qui y vivaient. Il y fut bien reçu, comme tous les voyageurs qui se donnaient la peine de venir jusque-là. Évidemment, Mozark eut droit à un traitement de faveur ; il était le prince d'un royaume qui se situait dans une partie de l'Empire où l'Église avait quelques fidèles, et il désirait éclairer son peuple. Par son intermédiaire, les prêtres pensaient pouvoir convertir de nombreux mondes à la vraie cause.

— Quelle cause, madame ? demanda Edmund. Ils croyaient en Bouddha, Jésus et Allah ?

— Non, répondit Denise en riant et en passant une main dans ses cheveux fraîchement coupés. Non, pas du tout. Cela faisait longtemps qu'ils ne vénéraient plus ces hommes qui étaient censés avoir parlé à Dieu, être de sa famille, ou avoir été envoyés par lui pour sauver l'univers. Je ne suis même pas certaine que le mot « Église » soit très approprié pour décrire ce que représentait la Dernière Église. Car elle

prêchait un évangile scientifique. Contrairement à nos religions, elle acceptait toutes les vérités scientifiques. L'enseignement de la Dernière Église ne pouvait aucunement souffrir d'une meilleure compréhension de l'univers. Au contraire, il était le produit des connaissances scientifiques qui avaient permis à l'Empire de l'Anneau de se doter d'une technologie très avancée. Ses prêtres vénéraient – encore une fois, le terme est peut-être mal choisi – le cœur noir de la galaxie.

Les enfants en restèrent bouche bée. Il y eut même quelques gloussements nerveux.

— Mais, madame, c'est impossible. Vous nous avez dit que le centre de la galaxie était un trou noir.

— C'est vrai, acquiesça Denise. C'est ce que j'ai dit. Un énorme trou qui avale tout et ne recrache jamais rien. Il a déjà digéré des millions d'étoiles, et un jour, il finira par venir à bout de toute la galaxie. Mais pas avant des milliards et des milliards d'années. C'est pour cette raison que la Dernière Église l'adorait et l'étudiait. Car à la fin, il ne restera de l'univers que des trous noirs. Les galaxies et les superamas ne leur font pas peur. Tout ce qui fut créé finira par être avalé et, à la fin, il ne restera qu'un seul et gigantesque trou noir. Après…, dit-elle en faisant durer le suspense.

— Après, quoi ? demandèrent frénétiquement une douzaine de petites bouches affamées.

— Eh bien justement, c'est ce qu'essayait de déterminer la Dernière Église. Certains astrophysiciens de l'Empire pensaient que l'ultime trou noir donnerait naissance à un nouvel univers ; d'autres disaient que l'unification finale des trous noirs signifierait la fin de tout, pour toujours. Mais la Dernière Église, elle, avait une préférence pour la première hypothèse. Comme les trous noirs devaient absorber l'univers tout entier, tout n'était pas perdu… À l'intérieur d'un trou noir, tout ce qui est matière est réduit à néant. Mais les prêtres pensaient que l'énergie, elle, pouvait éventuellement y garder sa structure. Soit en s'imprimant sur des débris de matière détruite, soit de manière autonome. Et comme les pensées étaient faites d'influx d'énergie… En fait, ils voulaient envoyer les âmes dans le cœur noir pour être prêts au moment où l'univers ordonné sombrerait dans le chaos.

» Comme vous pouvez l'imaginer, cette idée intéressa énormément Mozark. Le caractère ô combien louable de ce projet l'éblouit littéralement. S'assurer que la vie continuerait envers et contre tout : c'était là une mission qui pouvait aisément mobiliser son royaume. Et qui plairait certainement à Endoliyn. Mais il fut bientôt assailli de doutes. Le genre de doutes qui, un jour ou l'autre, remettent en cause toutes les religions, y compris les plus rationnelles. La vie est un produit naturel de l'univers ; croire que sa raison d'être est

d'affecter la fin des temps est un énorme article de foi. Et plus il y pensait, plus les enseignements de la Dernière Église lui semblaient traiter d'interventions divines. Le tout premier prêtre-physicien avait fait un choix qu'il désirait imposer à tout le monde. Mozark n'était pas certain de pouvoir se persuader lui-même du bien-fondé de cet enseignement, alors l'ensemble de son royaume… La vie est bien courte, aussi noble soit-elle. Travailler toute son existence pour l'accomplissement d'une mission probablement vaine, et dont on ne verra jamais le résultat, implique d'avoir une foi inébranlable dans cette mission. Mozark finit par comprendre qu'une vie passée au service de la Dernière Église serait une vie gâchée. Et Endoliyn n'avait aucunement l'intention de gâcher sa vie.

» Une fois de plus, Mozark regagna son vaisseau et décida de continuer son voyage. La spiritualité abstraite de la Dernière Église ne lui semblait pas valoir mieux que le matérialisme exacerbé de La Cité.

Denise jeta un regard circulaire sur son petit public. Il ne paraissait pas aussi enthousiaste que la veille. Rien de surprenant. Ces enfants étaient beaucoup trop jeunes pour comprendre ce genre de prêche.

— Bientôt, leur dit-elle à voix basse pour attirer leur attention, je vous parlerai de la planète des Mordiffs et de leur histoire terrible et tragique.

La légende des Mordiffs, même s'ils ne la connaissaient pas encore, faisait frissonner les enfants de plaisir à chaque fois qu'elle la mentionnait. Grâce aux indices qu'elle avait parcimonieusement dispensés dans ses récits, les petits s'étaient déjà fait leur idée de l'apparence de cette planète, qu'ils comparaient à une manière d'enfer particulièrement agressif, peuplé de monstres armés jusqu'aux dents. En réalité, ce n'était pas tout à fait vrai ; mais si cela pouvait les aider à se dépêcher de ranger les jouets dans leurs coffres…

*
**

Après le travail. Denise prit le tram pour se rendre dans le quartier du Nouveau Marché. Il fallait vingt minutes pour passer des riches immeubles de la marina aux faubourgs gris et tristes, où les rues étaient trop larges et les façades des magasins et des immeubles trop ternes. Comme dans les beaux quartiers, il y avait de grands panneaux publicitaires à chaque coin de rue ; à la différence près qu'il s'agissait de vulgaires affiches en papier et non plus de feuilles écrans. Les rues transversales montraient des alignements interminables de maisons quasi identiques : façades de béton chaulé s'effritant sous les assauts du vent humide et chargé de sel, jardinets débordants de fougères et

de palmiers.

Elle descendit un arrêt avant la galerie marchande et continua à pied. Pas de touristes en vue, juste des gens du quartier. Elle marcha tranquillement, s'arrêtant régulièrement pour regarder les vitrines des magasins. Les terrasses des cafés étaient désertes ; les clients préféraient rester à l'intérieur, où la luminosité était faible et la musique assourdissante. Un parfum de marijuana et de poudre rouge flottait autour des portes d'entrée. Il était si lourd et entêtant qu'elle s'attendait à tout moment à le voir se déverser sur les marches, telle une marée de neige carbonique.

Tandis qu'elle passait devant l'un de ces bars, les portes s'ouvrirent et vomirent une triade sur le trottoir ensoleillé. Les jeunes gens clignèrent des yeux et mirent leurs mains en visière pour se protéger, en attendant que leurs fines membranes de soleil se déploient de leurs supports nasaux. Ils riaient bêtement comme seuls le faisaient les gens réellement défoncés. Deux hommes proches de la trentaine, grands et costauds – des travailleurs manuels à en juger par leurs combinaisons –, et une femme. La fille se tenait entre les deux garçons, qu'elle serrait tout contre elle. Elle n'était pas vraiment bien faite, ni même jolie. Elle lécha l'oreille d'un de ses deux maris, faisant luire sa langue dans la lumière vive. L'homme referma sa main sur sa croupe et serra passionnément. La femme hurla de plaisir.

Denise s'arrêta brusquement et se détourna de ce spectacle. Malgré la chaleur humide, elle ne put réprimer un frisson. Elle se maudit intérieurement d'être aussi faible. La combinaison homme, homme, femme, l'avait prise au dépourvu. De son point de vue, une femme embarquée par deux hommes ne pouvait pas être consentante. Et puis ces rires… Un instant, elle les avait pris pour des pleurs.

Petite idiote, se dit-elle. Elle eut soudain envie de se gifler. *Ne te voile pas la face. Avoue-le : cela ne te déplairait pas, à toi non plus, si la chose pouvait demeurer secrète.*

Comment son corps pouvait-il être si fort et son esprit si faible ? Elle se demanda – et ce n'était pas la première fois – si Raymond et Josep n'avaient pas subi quelques altérations neurochimiques subtiles en plus de leurs autres modifications. La psyché humaine était très sensible aux manipulations chimiques. Peut-être une drogue pouvait-elle vous rendre plus cool ?

La triade disparut en chancelant derrière l'immeuble et Denise put continuer sa route. Elle fit un effort pour se tenir bien droite et pour respirer régulièrement afin de reprendre le contrôle de son corps.

Le bâtiment avait la forme d'une église catholique dont l'entrée se serait située à l'extrémité de l'abside et non de la nef, et était couvert d'une énorme verrière. À l'intérieur, l'air était conditionné, débarrassé de son humidité et de sa poussière. Chaque marchand avait son

système d'amplification qui diffusait soit de la musique, soit des boniments à un volume assourdissant. Près de l'entrée, la plupart des commerçants étaient spécialisés dans le reconditionnement protéique ; ils achetaient des protéines brutes dans les raffineries de la ville, puis les mélangeaient à divers hydrocarbures et autres éléments de base, afin de reproduire les textures des aliments terrestres originels. Les primeuristes vendaient des boules colorées censées ressembler à des fruits ou des légumes ; les bouchers empilaient devant eux des montagnes de prétendue viande d'agneau, d'autruche ou autres ; les poissonniers disposaient soigneusement de faux filets de poissons luisants sur de la glace pilée. Mais on pouvait aussi trouver des pâtes fraîches, du pain, du riz, du curry, du fromage, du chocolat, du thé et du café. Les odeurs qui emplissaient l'atmosphère lui mettaient l'eau à la bouche. D'innombrables chalands flânaient dans les allées, marchandaient au-delà des limites de la décence et testaient la consistance des aliments.

Denise se dirigea vers le fond de la galerie, où se trouvait le magasin de cycles Likeside. Comme dans tous les magasins de cycles de l'univers, la petite vitrine était encombrée de vélos toujours emballés, tandis que, derrière le comptoir, s'étendait un atelier plein d'outils et de boîtes de pièces détachées. Il y avait trois postes de travail dotés chacun d'un établi moderne permettant de maintenir les vélos à hauteur de poitrine. Les trois postes étaient occupés par des mécaniciens travaillant à l'assemblage de ces moyens de transport particulièrement populaires à Memu Bay. Manifestement, le travail ne manquait pas.

Mihir Sansome, le gérant de la boutique, leva les yeux et abandonna immédiatement le vélo pour enfant sur lequel il était en train de travailler.

— Salut, dit Denise en lui souriant de toutes ses dents. Ma commande est-elle arrivée ?

— Je crois bien.

Mihir jeta un coup d'œil à ses deux collègues et rendit son sourire à Denise qui le regardait toujours dans les yeux. Il s'éclaircit la voix.

— Je vais vérifier.

Il retourna dans l'atelier et prit une boîte posée sur son établi.

— La voilà. Une boîte de cinq jeux de suspensions avant.

— Merci.

Elle déposa son argent sur le comptoir et sépara les billets en deux tas distincts. D'un geste ample, Mihir fit glisser le plus petit des deux tas dans la caisse et, sans se faire voir de ses collègues, plia le second et le rangea dans sa poche. Il mit la boîte dans un sac qu'il tendit à Denise.

En retournant vers la sortie de la galerie marchande, Denise s'autorisa à arborer un sourire satisfait. Mihir n'était pas très bon acteur, mais sa boutique, avec ses autoclaves et ses lieurs catalytiques, était précieuse pour l'organisation. D'autant plus que la prise de risques était minime. Même si ses collègues ou le propriétaire lui posaient des questions indiscrètes, Mihir ne serait pas en mesure de trahir qui que ce soit. C'était l'avantage d'appartenir à une cellule clandestine de ce type : en dehors des dirigeants de l'organisation, personne ne connaissait personne.

Et même si le scénario catastrophe venait à se réaliser et que les autorités découvraient l'existence de cette cellule, elles ne pourraient remonter jusqu'à la source de l'organisation. Les appareils que leur fabriquait Mihir, en eux-mêmes, étaient assez anodins. Bien évidemment, Mihir serait en mesure de fournir une description de Denise, bien que, pour lui, elle ne fut qu'une messagère. Il avait été recruté par les membres d'une autre cellule, parce qu'un de ses cousins avait été tué lors de la première invasion. Les activistes s'étaient arrangés pour le faire parler de ses idées politiques, avant de lui demander s'il ne trouverait pas cela amusant de mener la vie dure aux forces d'occupation. Cela ne lui coûterait rien, car le mouvement serait heureux de lui fournir tout ce dont il pourrait avoir besoin. Après son recrutement, ses contacts avec l'organisation s'étaient limités à des envois de commandes codés. Et puis il y avait les visites de Denise.

Dans un mouvement radical ordinaire, on aurait utilisé un messager de rang inférieur pour accomplir ce type de mission. Mais il ne s'agissait pas d'un mouvement ordinaire.

Une colonne indigo de messages de la police défilait en temps réel dans son champ de vision. Il y en avait des centaines. La plupart étaient des messages de routine, de simples coordonnées de localisation. Il y avait également quelques communications relatives à des investigations plus secrètes. Mais rien la concernant.

Ce qui ne l'empêchait pas de se méfier des autres piétons, de garder un œil sur les quelques voitures et camions garés le long de la rue, et de surveiller les cyclistes. Mais personne ne semblait s'intéresser à elle. Personne, sauf deux jeunes garçons. Mais ce qu'elle cherchait en priorité, c'étaient les visages familiers.

Seules deux personnes montèrent avec elle dans le tram. Elle prit deux correspondances avant d'arriver enfin à l'atelier, certaine que personne ne l'avait suivie. L'atelier se trouvait dans un immeuble de deux étages constitué de douze ateliers strictement identiques, destinés à accueillir des entreprises spécialisées dans l'industrie légère. Le bâtiment était plutôt délabré ; ses fenêtres étaient couvertes de panneaux réfléchissants ou étaient obstruées par des planches. En empruntant la rue étroite qui menait aux aires de chargement, elle

reconnut le bruit familier de la climatisation. Des montagnes d'emballages abandonnés étaient empilées près de plusieurs rideaux métalliques. Elle n'avait jamais vu personne sortir ces détritus, ni aucune équipe d'éboueurs de la ville les ramasser. Pourtant, la taille et la position de ces montagnes changeaient de semaine en semaine, ce qui signifiait que quelqu'un d'autre utilisait ces ateliers.

Denise demanda à Apogée de se connecter au système de sécurité du bâtiment. Apparemment, le périmètre était tout à fait sûr. Elle agita la main gauche devant les senseurs de la serrure, ouvrit la porte et entra dans une grande pièce aux murs en béton nu. Àl'exception d'un banc de menuisier en bois placé en son centre et d'un râtelier en métal qui occupait la moitié d'un de ses murs, la salle était vide. Toutes les fenêtres ainsi que l'accès au quai avaient été murés et recouverts d'un grillage en carbone.

Josep était déjà installé sur le banc et fraisait un cylindre d'acier inoxydable à l'aide d'un tour programmable à faisceau d'électrons.

— Tu les as ? demanda-t-il.

— Je veux !

Elle posa la boîte sur l'établi et en brisa le sceau. Deux douzaines de cylindres noirs se répandirent sur le bois. Ils se penchèrent tous les deux dessus pour les examiner de plus près.

Mihir leur avait fabriqué des tubes légèrement coniques d'une dizaine de centimètres de long en bore et en béryllium. L'extrémité la plus étroite en était ouverte ; l'autre extrémité, qui formait la base de l'objet, était fermée, percée d'un trou en son milieu et ceinte par une cannelure externe. Denise se demanda si le pauvre Mihir savait qu'il fabriquait des douilles de cartouches. La forme de ces cylindres était plutôt évocatrice, mais l'alliage ultrarésistant dont ils étaient faits avait de quoi surprendre.

— Pas mal, dit Josep en mesurant la douille avec son compas et en lisant les chiffres affichés sur l'écran à cristaux liquides de l'appareil. Pas mal du tout. Il a respecté les plans à la lettre.

— Je vais commencer à les remplir, dit Denise.

Ces douilles étaient les seuls éléments qui leur manquaient ; ils avaient déjà les balles, les fusées et un explosif surpuissant. Grâce à ces munitions et au fusil qu'ils avaient déjà monté, ils pourraient transpercer une combinaison dermique à deux kilomètres de distance.

Le fusil n'était qu'une des armes qu'ils avaient prévu d'utiliser. D'autres armes et d'autres pièges étaient assemblés et préparés par des cellules dans tout Memu Bay. De petits éléments inoffensifs étaient réunis pour former des combinaisons mortelles. Cette fois-ci, lorsque les envahisseurs arriveraient, les résistants seraient prêts à les accueillir et à faire de leur vie un enfer.

*
**

Le peloton 435NK9 devait attendre dans le salon de transit de la base pendant cinq heures. Cela ne dérangeait pas Lawrence outre mesure – le salon était climatisé, il avait emmené avec lui une excellente bibliothèque multimédia, on pouvait se servir de la machine à boissons gratuitement et, depuis ce matin, il était payé au tarif mission. C'était le paradis du soldat. Il s'étendit de tout son long sur trois fauteuils, tandis que l'écran géant ne cessait d'afficher le même message concernant les ennuis techniques responsables de leur retard. Quelque part, de l'autre côté de cette piste de décollage brûlante, des équipes de mécaniciens devaient examiner d'un air perplexe les navettes qui leur avaient été assignées, à la recherche des sous-composants – sur les cinquante mille que comportait chaque appareil – responsables de cette panne. Les IA pilotes vérifiaient constamment les paramètres de chacun de ces composants pour les comparer aux normes établies par l'Agence Internationale de l'Astronautique Civile. Lawrence avait entendu dire que les compagnies réinitialisaient les IA de leurs navettes afin d'y programmer des normes moins sévères. En effet, les règles édictées par l'AIAC impliquaient des coûts de maintenance bien trop élevés.

Mais si une IA pilote de Z-B refusait de décoller, c'est qu'elle avait de bonnes raisons pour cela. Et Lawrence était tout à fait disposé à attendre le temps qu'il faudrait.

Toutefois, cette longue pause forcée n'était pas pour plaire à tout le monde. Surtout pas à Hal Grabowski qui, du haut de ses dix-neuf ans, était le benjamin du peloton. L'expérience de Hal se limitait à un vol subsonique jusqu'en Australie et à deux courts voyages en hélicoptère pendant la phase d'entraînement. Il n'était jamais monté dans un vaisseau spatial et allait découvrir l'apesanteur. Le vol spatial, il en rêvait depuis tellement longtemps que ces cinq heures allaient lui paraître une éternité. Ce qui prouvait bien qu'il n'avait encore jamais connu le service actif. Apparemment, l'ancienne maxime des forces armées – « Ne te porte jamais volontaire » – était passée à plusieurs dizaines de kilomètres au-dessus de sa tête.

— Putain, ça fait déjà trois heures ! gémit le môme. Eh ! Caporal ! S'ils n'arrivent pas à le réparer, ils vont nous en préparer un autre, non ?

— Sûrement, marmonna le caporal Amersy sans quitter des yeux l'écran de son lecteur multimédia.

Hal agita les bras d'impatience. Il s'éloigna bruyamment à la recherche d'une autre personne à harceler. Amersy regarda le garçon

s'éloigner, puis se retourna vers Lawrence et sourit. Les deux hommes hochèrent la tête à l'unisson. Amersy avait bien dix ans de plus que Lawrence, mais seuls ses cheveux clairsemés trahissaient son âge. Il mettait un point d'honneur à se maintenir en forme et passait des heures et des heures chaque semaine dans la salle de musculation de la base. Avoir une bonne condition physique était obligatoire quand on voulait faire partie de la Division de Sécurité Stratégique de Z-B. Amersy resterait caporal jusqu'à la fin de sa carrière. Il n'avait ni l'argent, ni les amis haut placés nécessaires à toute promotion. Mais il s'en moquait ; dans l'état actuel des choses, il gagnait assez bien sa vie pour s'occuper de sa famille et il faisait son possible pour que cela ne change pas. Ce qui arrangeait Lawrence, puisque Amersy était le caporal le plus digne de confiance de toute la Troisième Flotte.

Toutes ces années passées sur le front à appliquer la politique économique de Z-B avaient laissé des traces sur son visage. Une partie de sa joue gauche semblait avoir été mâchouillée. Il s'agissait en fait d'une brûlure causée par une bombe incendiaire lors de la campagne de Shuna, quinze ans auparavant. À cette époque-là, les combinaisons dermiques étaient loin d'être aussi efficaces qu'aujourd'hui. Cette blessure n'aurait jamais dû laisser une cicatrice pareille ; surtout sur la peau ébène d'Amersy. Mais ce jour-là, l'hôpital de la Troisième Flotte avait été littéralement inondé de blessés. Au bout de vingt-deux heures de service, le traumatologiste avait commencé à montrer quelques signes de fatigue, et avait appliqué son régénérateur dermique sans trop réfléchir. Les régénérateurs viraux avaient fait ce pour quoi on les avait conçus : ils avaient infiltré le *chorium* et y avaient implanté un nouveau matériel génétique censé assurer la disparition du tissu cicatriciel. Malheureusement, les gènes utilisés étaient destinés à un individu de type caucasien. La moitié de la joue gauche d'Amersy était donc blanche et ressemblait à une sorte de tumeur plate.

Amersy autorisait les bleus à se moquer de lui. Mais une seule fois seulement. Hal, lui, s'était permis deux plaisanteries. Le môme était encore plus grand que Lawrence – il devait faire plus de deux mètres. Ses muscles développaient certainement une force équivalente à celle d'une combinaison dermique, mais cela n'avait fait aucune différence. Il avait boité pendant deux semaines après cela. Depuis, il se montrait très respectueux envers le caporal. Cela faisait neuf semaines qu'il avait rejoint le peloton, c'était là la seule leçon qu'il avait correctement apprise.

— Il y aura des hôtesses de l'air ? demanda Hal à Edmond Orlov. Tu vois ce que je veux dire, des petites putes, quoi ?

— C'est un vol militaire, ducon, répondit en ricanant Edmond. Les officiers et les cadres ont droit à une pipe en apesanteur. Toi, tu

devras te contenter de baiser Karl.

Karl Sheahan releva la tête et ouvrit les yeux. Les minuscules silhouettes qui dansaient sur ses membranes optroniques rapetissèrent pour finalement disparaître. Il leur montra son majeur dressé.

— Et dans le vaisseau spatial ? insista Hal. Y a des filles dans l'équipage ?

— J'en sais rien du tout. Même s'il n'y avait que des femmes à bord, ça ne changerait rien pour toi. Ces gens-là ne se tapent que le top du top ; ça veut dire que même leurs machines à café sont plus intelligentes et plus bandantes que toi.

— Putain, c'est dommage. Enfin merde, combien de fois dans une vie cette occasion peut se reproduire ? Si on compte six ou sept campagnes, ça fait un total de quatorze vols interstellaires. Je veux en profiter un maximum. Le contraire serait criminel…

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le Kamasutra, mec. Le baisodrome intégral ! Le rodéo des airs ! dit-il en levant bien haut ses poings serrés. Je veux tringler en apesanteur, mec ! Je veux baiser dans toutes les positions imaginables. Nom de Dieu ! J'ai la trique rien que d'y penser.

— Ta gueule, espèce de pervers. Tu rêves, mon pote. Toutes ces conneries ont été imaginées par des publicitaires à l'époque des premiers vols touristiques autour de la Terre. Tu piges ? En apesanteur, il suffit que tu tournes la tête un peu trop vite pour que ça te donne envie de dégueuler. Alors, tourne dans tous les sens comme tu rêves de le faire, et je te promets que tu vas te vider par tous les trous. J'ai bien dit *tous* les trous. Alors oublie tes fantasmes et arrête de nous casser les couilles.

Hal eut un mouvement de recul. Il avait l'air blessé. Edmond était son unique vrai copain de tout le peloton. Ensemble, ils avaient fait le mur de nombreuses fois, au mépris du couvre-feu, pour aller traîner dans les bars de Cairns.

Lawrence attendit en silence, espérant que le gosse allait se taire. Il y avait dix autres pelotons dans le salon. Tous étaient surexcités à l'idée de voler. Il n'en faudrait pas beaucoup pour déclencher une bagarre. Il n'avait pas envie de donner des ordres à Hal avant même le début de la mission. Quant aux autres, ils ne poseraient pas de problèmes. Ils étaient plus vieux ; la moitié d'entre eux avaient des familles, ce qui suffisait le plus souvent à les faire se tenir tranquilles. Et puis, ils avaient déjà tous servi ensemble.

Hal s'approcha de l'une des grandes baies vitrées et pressa son visage dessus pour essayer de voir les grosses navettes décoller. Il but une lampée de coca.

— Hal, arrête de boire, dit Amersy. S'il te reste du liquide dans

l'estomac au moment du décollage, tu vas dégueuler même sans batifoler.

Hal regarda sa canette. Il la laissa tomber et l'envoya d'un coup de pied vers la poubelle la plus proche. Sans protester.

Le gosse ferait un bon soldat, décida Lawrence. Il aurait juste besoin d'être un peu guidé lors des premières sorties, des premières émeutes. Mais il apprendrait très vite. Dommage qu'il n'ait pas de petite amie régulière ou de fiancée. En général, cela aidait à calmer les plus téméraires. Mais à dix-neuf ans, il ne pensait qu'à baiser toutes les filles qu'il parvenait à impressionner avec ses muscles et sa carte de crédit.

Au bout de quatre heures trente d'attente, l'écran géant les prévint enfin que l'embarquement allait commencer. Hal poussa un cri de joie et attrapa son modeste sac. Les autres hommes du peloton 435NK9 se levèrent péniblement de leurs fauteuils et se dirigèrent vers la porte indiquée. Tandis que les soldats se rassemblaient devant le bureau d'enregistrement, leur navette se positionnait doucement derrière la baie vitrée.

Le Xianti 5005h3 était l'un des appareils commerciaux le plus fréquemment utilisés. La Compagnie Astronautique de Beijing avait lancé son premier modèle – le 5005a – en 2290 ; depuis, plus de quarante modèles s'étaient succédé, tous plus grands et performants les uns que les autres. De cent quinze, on était passé à deux cents passagers, tandis que la version cargo était capable d'emmener soixante-dix tonnes de marchandises à quatre cents kilomètres d'altitude. Le 5005h3 ressemblait à une aile delta de cent vingt mètres de long et cent mètres d'envergure. Quatre-vingts pour cent de son volume étaient occupés par des réservoirs de carburant. Son fuselage en carbone et lithium comportait une section centrale plus épaisse, dont les courbes gracieuses venaient se fondre dans les ailes et formaient un contraste saisissant avec les bords d'attaque en lame de couteau. Sous l'estomac de la navette se trouvait une unique entrée d'air ovale, munie d'un démarreur en pointe long de plusieurs mètres.

De nombreux bras métalliques équipés de tuyaux et de câbles sortaient du béton de la piste et s'agrippaient au ventre de la navette. Des techniciens en combinaison ignifuge métallisée s'activaient sous l'appareil, inspectaient les énormes trains d'atterrissage et surveillaient le ravitaillement en combustible. Du sommet d'une haute poutrelle s'échappait silencieusement une vapeur blanche et pure, qui se dissipait rapidement dans la brise chaude, seul signe externe que le vaisseau utilisait du carburant cryogénique. En effet, même si ses réservoirs étaient réfrigérés, aucune trace de condensation ne se devinait sur son fuselage.

Deux hommes de la division astronautique de Z-B se tenaient

derrière le bureau d'enregistrement et s'occupaient de fournir à chaque passager un casque de protection en plastique noir, similaire à ceux utilisés par les cyclistes. Le port du casque était obligatoire dans la navette. Au bout du long tunnel qui menait à l'appareil, il y avait un petit hublot encrassé permettant de voir l'arrière du gigantesque véhicule. Lawrence s'arrêta un instant pour regarder : il ne vit qu'une section d'aile bleu argenté, dont le volume seul indiquait la puissance phénoménale que pouvait développer la navette. Comme à chaque fois, il pensa au pilote qui allait guider ce monstre magnifique vers l'espace et la liberté, et ressentit un petit pincement au cœur. Bien sûr, il avait quitté Amethi depuis bien longtemps, et il savait à présent qu'il ne s'agissait pas d'une vraie liberté. Qu'il fallait régulièrement redescendre sur terre. Seulement, il avait mis vingt ans à perdre ses illusions.

L'intérieur du Xianti ressemblait en tout point à celui d'un avion ordinaire. Même moquette délavée bleu-gris sur le sol, mais également sur les murs et au plafond ; petits casiers en plastique gris au-dessus des fauteuils, éclairage agressif, orifices d'aération soufflant un air toujours trop frais. La cabine était toutefois suffisamment haute et les fauteuils étaient bien rembourrés et espacés les uns des autres. En fait il ne manquait plus que des hublots pour que tout fut parfait.

Lawrence s'assura que tous les sacs étaient bien rangés et que tous ses hommes étaient bien attachés avant de boucler sa propre ceinture. Des écrans incrustés à l'arrière des sièges s'allumèrent et diffusèrent un récapitulatif des procédures d'urgence. Lawrence choisit de ne pas les regarder. Il n'était pas vraiment blasé, mais plutôt réaliste. Au décollage, la navette transportait près de cinq cents tonnes d'hydrogène liquide. Si un incident survenait, il n'y aurait aucun moyen d'échapper à la mort.

L'appareil se dirigea automatiquement vers le bout de la piste. Le pilote demanda l'assistance de l'IA pour le décollage. Les quatre turboréacteurs Rolls-Royce RBS8200 entrèrent en action – ensemble, ils pouvaient produire une poussée de soixante-quinze tonnes. La navette commença à accélérer. Sur les écrans, le paysage se mit à défiler et, de vert, devint progressivement bleu pâle, tandis que l'appareil quittait le tarmac. Ses énormes roues se rétractèrent dans un grincement lugubre. Sur les écrans, le bleu devenait de plus en plus foncé.

Grâce au phénomène de postcombustion, le 5005h3 atteignit Mach 2.6 quelque part au-dessus des îles Willis. L'hydrogène liquide se vaporisa, formant un panache supersonique dans le courant atmosphérique brûlant, avant de s'enflammer et de dessiner de longues et fines plumes azurées derrière l'appareil. Les turboréacteurs développèrent alors une poussée de deux cent cinquante tonnes,

secouant les passagers dans tous les sens, propulsant la navette toujours plus haut dans la stratosphère.

Comme la pression montait régulièrement et que les vibrations rendaient sa vision complètement floue, Lawrence serra les dents. Ses poumons étaient compressés à la limite de la douleur. Il tenta de se concentrer pour respirer régulièrement. Avec le stress inhérent à ces conditions extrêmes, ce n'était pas chose facile. La brutalité de leur montée lui fit prendre conscience, une fois de plus, de son insignifiance par rapport aux forces incroyables qui allaient les mettre, lui et ses hommes, en orbite ; elle lui rappela également qu'ils se fiaient toujours à des programmes spatiaux élaborés cinq décennies plus tôt, à des calculs de paramètres aérothermodynamiques désormais obsolètes. Pourtant, tout allait bien se passer, malgré le stress obscène dont ils seraient tous victimes.

Le panorama bleu marine vira progressivement au noir et les étoiles firent leur apparition. Quand ils eurent atteint Mach 20, l'IA diminua la poussée des réacteurs. Le vaisseau était au-dessus de l'atmosphère et montait toujours grâce à l'élan que lui avait donné la postcombustion. Même à cette vitesse, la densité de l'oxygène était trop faible pour produire une combustion. Deux petits moteurs fusées situés sur la queue de l'appareil et développant chacun quinze tonnes de poussée se mirent en route, permettant au vaisseau de stabiliser progressivement sa vitesse. Ils donnaient l'illusion que la navette était posée à la verticale sur une lune à faible gravité. Le fauteuil de Lawrence grinça en accueillant à nouveau son poids. Au moins, le grondement assourdissant avait-il cessé.

Au moment même où les fusées s'éteignaient et où les effets de l'apesanteur commençaient à se faire sentir, le croissant bleu-blanc de la Terre apparut en bas des petits écrans. Chaque cellule de son corps criait à Lawrence qu'il allait tomber pour s'écraser quatre-vingt-dix kilomètres plus bas. Il respira à fond plusieurs fois en essayant de se persuader que cette sensation était parfaitement naturelle. Cela ne marcha pas vraiment, mais son attention fut bientôt attirée par les cris de souffrance des autres passagers.

Le Xianti suivit la trajectoire prévue pendant quarante minutes, survola l'Amérique centrale et l'océan Atlantique. Puis les écrans affichèrent un bref message de mise en garde, et les fusées se rallumèrent afin de lui permettre de se positionner à quatre cents kilomètres d'altitude. Après cela, Lawrence entendit toute une série de plaintes et de grincements d'origine mécanique. Sur le toit de l'appareil, des écoutilles s'ouvraient pour libérer des panneaux argentés destinés à diffuser correctement la chaleur produite par les équipements de vie et les batteries. Le radar de la navette commença à suivre la trajectoire du *Moray*. Le vaisseau de transfert orbital se

trouvait à vingt kilomètres de là, sur une orbite légèrement plus élevée. Les réacteurs de la navette calquèrent leur régime sur celui du *Moray*, afin de le rattraper progressivement.

Sur l'écran de Lawrence, le *Moray*, qui n'était au début qu'un simple point argenté, devint de plus en plus gros et finit par se dessiner très nettement sur une toile de fond noire. Il faisait trois cents mètres de long et était aussi basique que pouvait l'être un véhicule spatial. Les quartiers des passagers étaient constitués de cinq cylindres longs de trente-cinq mètres et larges de huit mètres. L'ensemble était recouvert d'une mousse à base de carbone d'une épaisseur de cinquante centimètres, censée protéger les passagers des variations de température et des radiations cosmiques. Lawrence avait consulté le bulletin de surveillance solaire avant son départ : l'activité des taches solaires était relativement modérée, mais on avait noté la formation de plusieurs perturbations nouvelles, dont une plutôt grosse. Il n'en avait pas parlé au reste du peloton, mais il avait été soulagé d'apprendre que le transfert ne prendrait qu'une trentaine d'heures. Il ne voyait pas comment cette mousse pouvait leur être d'une quelconque utilité. Originellement blanche, elle était devenue gris étain sous l'effet du vide et des rayons du soleil. Et bien que la résolution des caméras externes fût médiocre, Lawrence pouvait voir que sa surface était criblée de petits cratères et de cicatrices peu rassurantes.

Derrière les cylindres, il y avait un module de survie, un fagot de réservoirs divers, des filtres et des échangeurs de chaleur. Tout autour de cet équipement, se déployaient des panneaux solaires pareils à des pétales de fleurs, dont l'inclinaison était modifiée en permanence de manière à éviter de recevoir la lumière directe du soleil.

Ensuite, il y avait le module de transport de marchandises, écheveau impénétrable de poutres muni de containers, de casiers et de prises de maintenance en tout genre. Cela faisait trois semaines que les navettes en provenance de Cairns se succédaient avec leurs chargements.

Le *Moray et* les autres vaisseaux de transfert étaient chargés de transporter ces marchandises jusqu'à Centralis, au point de Lagrange quatre, où attendaient les vaisseaux interstellaires. Trois semaines de va-et-vient ininterrompus pour transporter les hélicoptères, les jeeps, l'équipement, l'armement et les vivres dont auraient besoin les forces de la Troisième Flotte pour accomplir leur mission.

La dernière partie de l'appareil était dédiée à la propulsion. On pouvait y voir deux réacteurs à fusion tokamak, ainsi que toute la machinerie qui leur permettait de fonctionner, soit un labyrinthe en trois dimensions constitué de réservoirs, de cryostats, d'aimants supraconducteurs, d'inducteurs de plasma, de pompes, d'injecteurs

d'électrons et de câbles. Les quinze panneaux solaires nécessaires pour alimenter le système faisaient chacun plus de cent mètres de long et donnaient au vaisseau une allure de moteur d'avion. Les tokamaks envoyaient leur énergie dans un propulseur ionique, puis dans des manières d'ajutages grillagés d'aspect archaïque situés à la base du vaisseau.

Le *Moray* défila tout entier devant les caméras du Xianti, tandis que celui-ci manœuvrait pour approcher de la tour d'arrimage sise à l'avant du vaisseau. Les fusées et rétrofusées ne cessaient de s'allumer et de s'éteindre comme la navette tournait sur son axe. Quand les sas furent les uns en face des autres, il y eut un grand bruit de ferraille, et tout fut terminé.

Lawrence jeta un coup d'œil circulaire à l'habitacle de la navette. La grille d'aération la plus large, située au plafond, étant maculée de résidus divers, il conclut que plusieurs hommes avaient vomi. Certains de ses soldats semblaient effectivement nauséeux. Hal, lui, arborait un sourire béat. L'apesanteur ne paraissait pas avoir d'effets néfastes sur lui. Évidemment…, se dit Lawrence. Lui, sentait déjà son visage gonfler sous l'effet de la remontée de ses fluides vitaux.

Le sas s'ouvrit et les haut-parleurs sifflèrent.

— Arrimage réussi, transmit le pilote humain. Vous pouvez sortir de la navette.

Lawrence ne bougea pas tant que le peloton qui était assis devant lui n'eut pas disparu par le sas. Alors seulement, il déboucla sa ceinture.

— Surtout, avancez lentement, rappela-t-il à ses hommes. Vous allez devoir vous habituer à l'inertie.

Ils débouclèrent leurs ceintures et lâchèrent précautionneusement leurs fauteuils confortables. Cela faisait dix-huit mois qu'ils n'avaient pas fait l'expérience de l'absence de gravité et cela se voyait – mouvements lents et maladroits, vrilles incontrôlées, tentatives de stabilisation… Les coudes cognaient douloureusement contre les parois et les accoudoirs. Lawrence accrocha son sac à sa poitrine grâce à des bandes Velcro et entreprit de sortir de l'appareil en s'aidant des poignées métalliques fixées à cet effet au plafond. Il ferma les yeux et tenta de s'imaginer qu'il montait à une échelle. C'était une bonne méthode : toujours se raccrocher à des références visuelles solides. Sauf que ses jambes n'en faisaient qu'à leur tête et qu'elles voulaient prendre la place de ses mains. Il contracta ses abdominaux et tâcha de raidir son corps. Quelqu'un lui cogna le pied. Il se retourna et vit Odel Cureton. Le pauvre paraissait désolé et essayait désespérément de le suivre ; mais son corps en avait décidé autrement.

— Pardon, sergent, parvint-il à articuler.

Manifestement, Odel faisait de son mieux pour ne pas vomir.

Lawrence accéléra un peu et se laissa flotter à l'intérieur du sas. Il réussit à prendre le virage comme il l'avait voulu et se félicita de la manière dont ses vieux réflexes venaient à sa rescousse.

Le *Moray* était aussi grossier à l'intérieur qu'il l'était à l'extérieur : cloisons en aluminium parcourues par des dizaines de tuyaux et de conduits, hérissées d'une myriade de poignées. L'air empestait l'urine et le chlore. Heureusement pour lui, Lawrence avait les sinus partiellement bouchés. Un membre de l'équipage du vaisseau l'attendait de l'autre côté du sas. Lawrence lui indiqua le numéro de son peloton et reçut en retour les références de leurs couchettes. Chacun des gros cylindres qu'il avait vus de l'extérieur était peint d'une couleur différente. Ses hommes le suivirent maladroitement en jurant jusqu'au cylindre jaune. Des voix leur parvenaient par des écoutilles ouvertes ; les autres pelotons se plaignaient eux aussi des conditions de ce voyage, des leurs qui ne pouvaient s'empêcher de vomir et de l'existence même de cette saloperie d'apesanteur. Dans le couloir tubulaire qui devait les mener à leurs quartiers, Lawrence se cogna lourdement à deux reprises, au genou et au coude. Quand il entra dans leur section, ses hématomes étaient encore en train de grossir.

Les autres entrèrent à sa suite en grognant et en grimaçant. Ils s'attendaient probablement à mieux. Le compartiment était en forme de coin. On y trouvait trois rangées de fauteuils munis de simples sangles, deux cabines de toilettes, un placard plein de repas sous vide, un four micro-ondes et une fontaine avec quatre longs tuyaux équipés de valves en inox. Quelqu'un avait écrit *À ta place, j'essaierais même pas* sur la porte à soufflet de l'une des deux cabines. La paroi qui, lorsque le moteur ionique était en route, figurait le plafond était recouverte d'une feuille écran. Celui-ci était orienté de manière à offrir un angle de vue acceptable à tous les passagers. Le logo de la Sécurité Stratégique de Z-B – un oméga pourpre entourant la Terre et surmonté de cinq étoiles – apparaissait en son centre.

Hal rangea son sac et vola dans tout le compartiment, accomplissant même un rapide saut périlleux.

— Putain, c'est génial ! Vous savez ce qu'ils vont nous passer comme programme inter-A ?

— On ne passe pas de programmes inter-A dans les boîtes de conserve de ce genre, dit Odel exaspéré. Tu crois peut-être que tu vas faire une croisière, mon pote ? C'est ça ? Tu pourras t'estimer heureux s'ils te passent un film en noir et blanc.

Il chaussa ses lunettes, désactiva le mode vidéo et mit ses oreillettes. Le menu apparut alors en fines colonnes rouges sur les verres. Il sélectionna une liste de vieux classiques rock, de Beefbat à Tojo Wall, et, satisfait, s'installa dans un fauteuil pour les écouter.

Lawrence soupira et se sangla fermement à son fauteuil. Les choses auraient pu être pires. Certains pelotons avaient décollé de Cairns dix jours plus tôt. Lui, n'aurait à attendre que quatre jours avant le grand départ. D'ici là, ils avaient la possibilité de mettre quelque chose dans la nourriture de ce gosse…

*
**

Simon Roderick descendit à la galerie d'observation une demi-heure avant l'ouverture du portail. Il y avait plus d'une centaine de personnes agglutinées dans la petite salle qui saillait à la surface de Centralis. En jouant des coudes, il parvint à se faufiler jusqu'à l'épaisse baie vitrée. Personne ne dit rien, mais Simon perçut néanmoins la vague de désapprobation silencieuse qu'avait provoquée son geste audacieux. Comme à son habitude, il décida de profiter de leur pusillanimité et d'afficher ouvertement son mépris. Mais face au manque de confort qui caractérisait Centralis, il était impuissant.

La force centrifuge ne lui donnait pas le vertige, comme à d'autres. Pourtant, il n'en rêvait pas moins de retrouver les sensations d'une véritable et complète gravité terrestre. Centralis, elle, était trop petite pour cela ; sa rotation parvenait à peine à produire une force gravitationnelle équivalente à deux tiers de g.

Dans les années 1970, lorsque Gérard K. O'Neill avait imaginé son concept de « Frontière spatiale », il en avait profité pour dessiner les plans de plusieurs « îles » de l'espace, dont une simple sphère de Bernal de quatre cents mètres de diamètre, et un véritable jardin d'Éden appelé « île Trois », composé de deux cylindres de vingt kilomètres de long. Tous ses plans étaient réalisables, techniquement parlant. Mais comment envoyer tout le matériel, les engins et les techniciens nécessaires en orbite, alors que le lancement d'une seule navette coûtait deux cents millions de dollars américains ?

Les réacteurs nucléaires avaient permis de régler le problème des coûts exorbitants des lancements. De même que, en rendant possible la construction de stations et de modules industriels en orbite basse, ils avaient sonné le glas des projets plus vastes et ambitieux. En effet, même dans une société de consommation aussi florissante que celle-là, les besoins en cristaux et agents chimiques spéciaux élaborés en microgravité étaient limités à quelques centaines de tonnes par an – chiffre facilement réalisable par de petites équipes compétentes et motivées par des salaires astronomiques.

La nécessité de construire des sortes de villes-dortoirs géantes en orbite haute n'apparut qu'à partir des années 2070, avec le développement des techniques permettant de dépasser la vitesse de la

lumière. Les navires intersidéraux n'étaient ni compacts ni bon marché ; des milliers de techniciens étaient impliqués dans l'assemblage des centaines de milliers de composants qui formaient leurs superstructures. Trop énormes pour décoller d'une planète ou s'y poser, on n'avait pas d'autre choix que de les construire dans l'espace. C'est à ce moment-là que quelqu'un avait eu la bonne idée de ressortir les vieux plans d'O'Neill.

Toutefois, l'invention de la nourriture synthétique – qui n'existait pas à la fin du xxe siècle – fut également déterminante. Dans les stations dessinées par O'Neill, une grande partie de la surface habitable était en fait occupée par les cultures destinées à nourrir la population indigène. Ses cylindres étaient constitués de roues multiples, ornées d'élégants colliers de modules agricoles censés garantir à leurs habitants une autonomie totale. Les nouveaux plans tinrent bien évidemment compte de cette évolution technologique ; tous ces modules désormais inutiles furent donc abandonnés au profit d'une ou deux raffineries chargées de transformer les excréments en protéines consommables. Cependant, les compagnies décidèrent de développer l'idée d'un jardin central, d'un espace ouvert dédié au repos psychologique des équipages enfermés pendant des mois, voire des années dans ces îles flottantes. Sans compter que ce biote constituait un purificateur d'air des plus efficaces et des moins onéreux. Pour ce qui était du reste – des paysages luxuriants, des lacs miroitants, des baies vitrées géantes et de leurs stores pivotants, des climats tropicaux et des villas italiennes –, il avait fallu simplifier, moderniser.

Centralis, qui était l'installation principale de Z-B dans le point de Lagrange quatre, était un cylindre de cinq cents mètres de diamètre et un kilomètre de long. Ses cités étaient aussi surpeuplées que n'importe quelle cité HLM terrestre, sauf qu'elles formaient des anneaux et qu'elles occupaient les parois externes du cylindre, sur une épaisseur de cinquante mètres. Leurs parcs, comme tous les parcs urbains, étaient trop fréquentés et trop entretenus. Les buissons et les arbres atteignaient des tailles respectables tout en demeurant chétifs, car ils poussaient sur une fine couche de roche concassée et de sable ; quant au tube au plasma alimenté par un réacteur nucléaire, qui courait le long de l'axe du cylindre, il ne fournissait jamais la bonne quantité d'U.V. Cependant, on y trouvait des bassins avec des carpes japonaises, des fontaines, des tables pour pique-niquer, une piste de jogging, un terrain de base-ball et des courts de tennis. Même si les nouveaux venus mettaient des mois à s'habituer aux trajectoires faussées par des forces de Coriolis un peu particulières.

À l'extérieur de l'enceinte protectrice de l'atmosphère terrestre, les radiations devenaient un problème bien réel. La seule défense

efficace contre les rayons gamma et les particules de haute énergie était la matière ; il fallait donc ériger des barrières solides et massives tout autour des stations. Centralis était dotée d'un bouclier rocheux de deux mètres d'épaisseur, recouvert de panneaux solaires. Évidemment, il y avait des brèches ; notamment au niveau des corridors axiaux qui connectaient le cylindre principal aux zones d'arrimage non rotatives situées à chaque extrémité, dans les conduits servant à alimenter les panneaux en fluides, ainsi que dans la galerie d'observation.

Les constellations suivaient leur courbe lente. Le portail était toujours visible. Pareil à une étoile polaire bleue, il était suspendu à une quinzaine de kilomètres de l'axe de rotation de Centralis. Simon savait où se situait le portail grâce à l'amas de trains coloniaux – essaim de fines barres argentées, éclairées par le soleil – qui stationnaient en permanence près de lui.

Il se servit de son IND pour recevoir les images filmées depuis ces vaisseaux. Il ferma les yeux et découvrit le portail. Un simple anneau de cinq cents mètres de diamètre, semblable à une structure toroïdale constituée d'une multitude d'hexagones, parcouru par un réseau de néons bleus faiblement lumineux. La vue de l'un de ces joyaux ne manquait jamais de lui remonter le moral, de raviver sa foi en la mission de Z-B. Les portails étaient les artefacts les plus sophistiqués et les plus chers que l'humanité était capable de construire. Et seule Zantiu-Braun avait la technologie, l'argent et la détermination nécessaires pour venir à bout de ce genre de projet. Les portails étaient des fenêtres donnant sur tout l'univers, des trous de ver. Certains vaisseaux étaient en mesure de générer des compressions spatiales propres leur permettant de parcourir des distances faramineuses en un minimum de temps ; les portails, eux, ouvraient des trous de ver utilisables par n'importe quel véhicule spatial. Mais pratiquer ces fissures dans l'espace-temps demandait une technique sans faille et des réserves énergétiques conséquentes. Pour cela, Z-B synthétisait un isomère basé sur le hafnium-178 et chamboulait artificiellement les électrons de sa couche K ; en retournant à leur état fondamental, les atomes produisaient l'énergie nécessaire pour distordre l'espace-temps. Après que celui-ci eut été correctement canalisé et focalisé. Mais l'isomère faisait partie intégrante du mécanisme générateur de trous de ver, ce qui signifiait que, lorsque les particules étaient retournées à leur état fondamental, l'édifice dans son ensemble ne devenait pas seulement inutile, mais également hautement radioactif. Impossible de le démonter pour le recharger. Il fallait en construire un nouveau à chaque fois.

Z-B devait donc tirer le meilleur parti de chacun de ses portails. C'est pour cette raison que ses ingénieurs avaient élaboré les trains coloniaux, des vaisseaux spatiaux aussi rudimentaires que les

véhicules de transferts orbitaux, mais beaucoup plus grands. On les avait dotés d'un système de propulsion similaire, à savoir des réacteurs ioniques alimentés par des générateurs à fusion nucléaire, fixés au bout d'une poutrelle longue d'un kilomètre. Relativement simple à construire, ils étaient montés dans les nombreuses stations qui flottaient autour de Centralis.

Les trains que Simon voyait grâce à ses senseurs étaient chargés d'innombrables capsules de descente, accrochées à leurs coques comme des bernaches métalliques. Chaque capsule – il y en avait huit cent quarante par train – était formée d'un cône dont la base faisait six mètres de diamètre, et était couverte d'une mousse argentée à usage unique, censée protéger les passagers lors de leur descente dans une atmosphère. Elle pouvait contenir quatre personnes, ainsi que le matériel indispensable pour partir de zéro sur une planète hostile.

Les candidats au départ devaient avoir moins de trente ans (donc ne pas être trop vieux pour avoir des enfants) ou posséder suffisamment d'actions Z-B. Les mondes accessibles par les portails n'avaient plus rien des anciennes colonies interstellaires, mais les candidats étaient toujours des millions. Malgré l'isolement garanti, l'absence de suivi de livraisons de matériels ou de vols réguliers pour Centralis. Sur place, les colons devaient se débrouiller tout seuls. S'ils désiraient entrer en contact avec la Terre, il leur faudrait construire leurs propres vaisseaux. D'après les estimations les plus optimistes, un tel niveau de développement industriel et financier ne pouvait être atteint qu'au bout d'un siècle. Mais la vérité était probablement encore plus noire.

Comme les analystes financiers n'avaient de cesse de le rappeler, les nouvelles colonies de Z-B étaient des entreprises extrêmement risquées. À une époque où la plupart des vols interstellaires étaient motivés par des opérations de recouvrement de capitaux, l'attitude de Z-B paraissait pour le moins anachronique. D'autant plus que la compagnie avait elle aussi affaire à ses vieilles colonies.

Simon observa longuement les trains coloniaux. À la limite de son champ de vision, un petit compte à rebours numérique indiquait le temps qui restait avant l'activation. Le moment venu, il ne se passa rien de spectaculaire ; la cascade d'isomères fut déclenchée et l'anneau bleu brilla un peu plus intensément. Puis l'ouverture devint blanche, faisant disparaître les étoiles qui étaient visibles derrière elle. Lentement, la lumière bleue contenue dans l'anneau commença à s'écouler vers l'intérieur du disque, formant une pellicule solide de photons.

Soudain, la pellicule se déforma, se déchira et révéla un tunnel apparemment infini. L'intensité de la lumière décrut progressivement jusqu'à se résumer à une sorte de halo violet sur lequel ni l'œil, ni

l’objectif des caméras ne parvenait à faire le point.

Sans qu’il l’eût demandé, son IND gratifia Simon d’un rapport complet sur la stabilité du trou et les coordonnées exactes du terminus. La cible était Algieba, un système binaire organisé autour d’une géante jaune situé à cent vingt-six années-lumière de la Terre. C’était la plus lointaine de toutes les colonies. Les portails ne permettaient pas encore d’aller plus loin.

L’IA en charge du fonctionnement du portail capta le signal du vaisseau éclaireur et confirma ainsi que le point d’arrivée se situait bien dans un rayon de dix millions de kilomètres de la planète cible, à savoir un monde semblable à la Terre tournant autour de la plus petite des deux étoiles du système. Le signal du départ fut donné aux trains coloniaux.

Les réacteurs ioniques s’embrasèrent, crachèrent des flammes ultraviolettes impossibles à regarder sans plisser les yeux, et les engins massifs s’ébranlèrent. Les trois premiers trains à emprunter le trou transportaient de l’équipement industriel, des machines du génie civil, ainsi que l’infrastructure de base qui permettraient aux colons de survivre aux premières difficultés. Suivirent douze trains bourrés de passagers qui parcoururent les vingt-cinq kilomètres du tunnel en un peu moins de deux minutes et se retrouvèrent subitement dans la lumière de deux étoiles jaunes.

Chaque train envoya un message pour confirmer son arrivée et préciser sa position exacte. Puis la cascade d’isomères fut épuisée et la fissure transdimensionnelle s’effondra sur elle-même.

La froide lumière bleue s’éteignit progressivement, révélant un entrelacement de filaments dorés, ébène et jade. Mais d’éclat, il n’y avait plus. Les composants du portail avaient à présent l’aspect terne et friable des artefacts anciens, comme si le trou de ver les avait instantanément vieillis de plusieurs siècles.

Les gens commencèrent à quitter la galerie d’observation. Simon attendit que tout le monde fût sorti. Il désactiva la connexion qui liait son IND à la banque de données de Centralis pour pouvoir regarder tranquillement cette parcelle d’espace où flottait le portail désormais inutile. Il avait l’impression que ce cimetière technologique exerçait toujours une légère force d’attraction sur son esprit. Il sentit soudain une poussée de jalousie quasi enfantine : eux étaient partis et pas lui. Ils étaient libérés de tous les problèmes terrestres, de sa pollution, de la corruption de ses affaires humaines. Mais leur départ rendait la situation encore plus insupportable pour ceux qui étaient restés. Zantiu-Braun s’était encore affaibli en donnant à ces gens l’occasion de partir. Le groupe pouvait à peine se permettre de financer un nouveau portail tous les dix-huit mois à présent. Même les récupérations de capitaux ne parvenaient plus à combler le déficit grandissant de la

compagnie. À chaque fois que Simon venait dans la galerie d'observation pour voir ses collègues et toutes ces familles partir à jamais, son envie de rester pour retenir les hordes barbares s'effritait un peu plus. Il se demandait souvent si son esprit n'avait pas atteint sa demi-vie, s'il n'était pas en train de sombrer dans le pessimisme et s'il ne devait pas quitter la Terre pour repartir de zéro. Mais ce serait difficile. L'apathie absolue et la stupidité humaine feraient tout leur possible pour l'empêcher de se décider.

*
**

Le *Moray* arriva sur Centralis trente heures après avoir quitté l'orbite terrestre. Lawrence était parvenu à ignorer sa faim, et n'avait mangé qu'un repas. Il n'avait donc eu à utiliser les toilettes qu'une seule fois. Même avec la très faible accélération de l'appareil, c'était une expérience qu'il préférait ne pas avoir à réitérer. En revanche, il s'était astreint à boire toutes les heures. Comme les réacteurs ioniques ne fonctionnaient pas plus d'une minute d'affilée et que le vaisseau dérivait ensuite pendant des heures, le corps se déshydratait rapidement. En effet, en l'absence de gravité, les fluides avaient tendance à remonter vers le haut du corps ; et au moins, pisser dans l'espace n'était pas trop difficile. À condition d'être un homme.

Il avait dû dire à Hal d'aller boire à la fontaine plus d'une fois, mais ce n'était pas là le problème principal. Lewis Ward, lui, était tellement malade qu'il vomissait dès qu'il essayait d'avaler quoi que ce soit, y compris de l'eau. Après deux heures passées à esquiver des bulles de liquide gastrique jaune, Lawrence avait décidé d'appeler le médecin. La femme était arrivée vingt minutes plus tard, lui avait simplement administré un léger sédatif et avait demandé aux autres de lui donner à boire dans à peu près une heure.

— Surtout, ne le laissez pas manger jusqu'à la fin du voyage, avait-elle dit. Le *Koribu* a une gravité de 1,8. Il tiendra bien jusque-là.

Puis elle était repartie avec l'agilité d'un requin.

Hal eut une grimace de dégoût. Elle devait avoir au moins cinquante ans, et en une décennie de service en faible gravité, son tronc avait gonflé et ses membres s'étaient affinés d'une manière peu naturelle. Lui qui s'était fait une joie de l'accueillir n'avait pas dit un seul mot pendant tout le temps qu'avait duré la visite.

— Désolé, les gars, chuchota Lewis.

Une simple sangle passée autour de ses jambes lui permettait de rester couché en boule sur son fauteuil. Son visage était trempé de sueur. Quand il s'agissait d'entraînements et de manœuvres, Lewis était le plus rapide de tout le peloton. Il était agile comme un rat et

trouvait toujours le moyen de se mettre à l'abri, quelle que soit la nature du terrain. Il avait un corps fin et nerveux, tout en muscles et en tendons, que Lawrence associait à celui des marathoniens. Sur une poutre suspendue à dix mètres du sol, il n'avait pas son pareil – il n'avait même pas besoin d'écarter les bras pour garder son équilibre. Pourtant, c'est lui qui avait été le plus durement touché par le mal de l'espace.

— Pas de problème, mon pote, dit Odel Cureton. Statistiquement, un gars et demi par peloton souffre de ce type de malaise en vingt-cinq heures de vol. Ce qui signifie que nous autres, on est peinards !

Odel passait pour le spécialiste en électronique du peloton. Il avait trente-deux ans et disait n'avoir aucun diplôme, aucune qualification. Pas le moindre stage effectué chez Z-B. En revanche, il avait à son actif quatre divorces au cours des six dernières années. Lawrence appréciait le besoin qu'avait ce soldat de cacher son passé. Combien de pensions, alimentaires pouvait-il donc verser ? Odel était manifestement un homme « lettré », auraient dit les vieux professeurs de Lawrence. Son accent trahissait son appartenance à la bourgeoisie anglaise. Normalement, avec tous ses attributs – plutôt ceux d'un officier que d'un simple soldat –, Odel avait tout pour déplaire à Lawrence. Mais il avait fait ses preuves sur le front, et c'était la seule chose qui comptait. Les hommes du peloton lui confiaient souvent la réparation de leur matériel, car ils savaient que le travail serait bien fait.

— Ouais, c'est vraiment sympa de ta part, dit Dennis Easton.

Il appliqua les senseurs de son médic sur le front du malade et attendit que les résultats s'affichent sur le petit écran de contrôle.

— Est-ce qu'au moins, tu sais ce que tu es en train de faire ? demanda Karl Sheahan.

Dennis tapota la croix rouge qu'il avait sur l'épaule et répondit :

— J'espère pour toi, parce que, sur le champ de bataille, tu ne pourras compter que sur moi pour te sauver la vie.

— Tu parles ! Tu ne serais même pas capable de lui filer une aspirine sans demander conseil au Dr Whale.

— Je ne suis pas autorisé à administrer des médicaments, dit fermement Dennis. Pas quand il y a un médecin qualifié dans les parages. Cela ne relève pas de mes attributions.

— Ah ouais ? C'est ce que tu as expliqué à Ntoko ? Hein ? C'était dans tes attributions de le laisser crever ?

— Va te faire foutre !

— Ça suffit, dit calmement Amersy. Karl, regarde donc ton putain de film et arrête de m'emmerder.

Karl le gratifia d'un grand sourire, fit un saut périlleux arrière et

atterrit doucement sur son fauteuil. Malheureusement, la feuille écran n'était pas dotée d'un système inter-A et ne diffusait que des films n'offrant qu'un seul point de vue. Là-haut, au plafond, une jeune actrice était en train de s'équiper pour massacrer les vampires qui essayaient de mettre la main sur Bruxelles. Évidemment, elle portait des vêtements en cuir noir pour le moins moulants.

Hal était assis près de Karl et regardait fixement l'écran. Il n'avait rien entendu de l'altercation qui avait opposé Dennis à son voisin. Karl se cramponna à une sangle et se pencha pour donner une tape sur le bras de Hal.

— T'aimerais bien te la faire, hein, mon salaud !

Le regard de Hal se fit encore plus lubrique.

Certains d'entre eux parvinrent à dormir un peu pendant le reste du voyage. C'était un exploit. Le brouhaha quasi incessant se propageait d'un compartiment à l'autre tel un esprit frappeur et baladeur ; et quand leur peloton se tenait tranquille, les autres se déchaînaient. Les hommes se déplaçaient laborieusement en battant des bras, buvaient avec force bruits de succion, réchauffaient leurs plateaux-repas dans le four micro-ondes puis se plaignaient de l'absence de goût des aliments. Lorsqu'ils allaient aux toilettes, cela se terminait immanquablement par une exclamation de détresse. Sans compter l'odeur qui se répandait dès qu'on ouvrait les portes des cabines. Savoir qui lâchait les pets les plus odorants était également un sujet de conversation récurrent ; Nic Fuccio était chargé de compter les points. Ceux qui n'arrivaient pas à dormir gardaient les yeux fermés et cherchaient désespérément la position idéale. Au bout d'un moment, ils supplièrent tous Dennis de leur donner des tranquillisants. Bien sur, il refusa.

Lawrence cria presque de joie quand le dernier navet se termina et que le capitaine du *Moray* leur montra enfin une vue de l'extérieur. Le *Koribu* était à cinq kilomètres devant eux, entouré par une flottille de petits vaisseaux de soutien logistique.

Vingt années de service et des campagnes effectuées dans onze systèmes solaires différents n'y avaient rien changé : il avait toujours cette même poussée d'adrénaline lorsqu'il voyait un de ces monstres interstellaires. Comme tous les vaisseaux interstellaires, le *Koribu* était à la base un transporteur de colons. À vrai dire, il n'existait aucun autre modèle ; les appareils d'exploration qui s'étaient, les premiers, aventurés au-delà du système de Sol avaient déjà cet aspect-là. En fait, seule la taille variait.

Leur forme, leur silhouette était en grande partie dictée par la nature, de leur système de compression. La découverte des techniques permettant de voyager plus vite que la lumière fut une avancée de premier ordre. Pourtant, cette révolution ne se révéla pas aussi

commercialement viable que ce que les investisseurs avaient espéré. Les chercheurs avaient parlé de voyages comparables à des vols intercontinentaux, or il eût été plus juste de les comparer à des traversées à la voile. Tout comme les portails, ces vaisseaux généraient des trous de ver en compressant l'étoffe de l'espace-temps grâce à la densité de l'énergie négative. Mais un convertisseur consommait des quantités colossales d'énergie rien que pour ouvrir un trou ; et comme les seules sources d'énergie disponibles sur les vaisseaux était leurs générateurs à fusion thermonucléaire, les trous se révélaient trop courts comparés à la distance à parcourir. Toutefois, cela ne constituait pas un problème rédhibitoire, puisqu'il suffisait au vaisseau de redéfinir régulièrement son point d'arrivée et d'avancer par à-coups. Malheureusement, cela allongeait considérablement la durée des voyages. Les vaisseaux modernes volaient à une vitesse moyenne d'une demi-année-lumière par jour, ce qui mettait Centauri à une semaine de vol de la Terre.

Le *Koribu* était un navire de ce type. Il avait été assemblé quarante-deux années plus tôt dans les chantiers de Centralis. L'IA chargée de la comptabilité de Z-B avait décidé de lui donner un rayon d'action de quarante années-lumière. Ses concepteurs lui avaient donc construit un convertisseur adéquat, superstructure cylindrique de deux cents mètres de diamètre occupant le tiers avant du vaisseau. Soixante-dix pour cent de cette superstructure étaient dédiés aux huit générateurs à fusion qui produisaient l'incroyable quantité d'énergie nécessaire au fonctionnement du convertisseur. Ce qui expliquait pourquoi la coque du navire était recouverte de radiateurs thermiques, rectangles réfléchissants de cinq mètres de longueur servant à disperser la chaleur générée par les réacteurs thermonucléaires durant le vol.

Du fait des effets physiologiques néfastes induits par dix semaines passées en apesanteur D, particulièrement sur les vingt-sept mille passagers civils n'ayant subi aucun entraînement, il avait fallu trouver le moyen de produire artificiellement un léger champ gravitationnel. On avait opté pour la solution la plus simple : trois paires de roues pareilles à des beignets géants de trente mètres d'épaisseur et deux cents mètres de diamètre, tournant autour d'un axe commun. Afin d'équilibrer la précession, trois roues tournaient dans le sens des aiguilles d'une montre, et les trois autres dans le sens inverse. Les coques de ces vaisseaux avaient l'aspect morne et peu engageant qui caractérisait les navires volant hors de portée du champ magnétique de la Terre : toujours cette même couche de mousse gris clair, abîmée par les impacts et ternie par la lumière d'étoiles nombreuses et variées.

En faire des transporteurs de troupes avait été relativement aisé.

Les pièces et les salons communs furent transformés en gymnases et en salles de projection tactique ; certains dortoirs furent convertis en dépôts de munitions et de combinaisons dermiques. Quant aux autres, on pouvait y loger jusqu'à vingt mille soldats.

Derrière les roues habitées se trouvait la section réservée aux marchandises. Il s'agissait en fait d'un énorme cylindre ouvert, composé d'une multitude de profonds alvéoles faits de poutrelles métalliques. Quelques années plus tôt, cette ruche futuriste servait exclusivement à transporter les machines, outils et autres matériaux de construction nécessaires à l'installation des colons. Modifier cette structure afin de lui permettre d'accueillir des engins militaires n'avait pas été très difficile.

Sept vaisseaux de transferts orbitaux placés à intervalles réguliers dessinaient un collier autour du *Koribu.* De petites navettes individuelles faisaient des allers-retours entre ces vaisseaux et le navire interstellaire, chargeaient les nacelles d'atterrissage de la Troisième Flotte dans les silos hexagonaux. À une extrémité de la ruche, les alvéoles avaient été démontés pour former des sortes de gigantesques alcôves, à l'intérieur desquelles étaient rangées des navettes Xianti, dont le nez brillant, parfaitement reconnaissable, se devinait dans l'ombre épaisse.

À l'arrière du *Koribu* se trouvait bien évidemment son système de propulsion principal : cinq fusées à fusion directe, semblables à des cônes effilés longs de trois cents mètres, parcourus par un réseau complexe de tuyaux et de câbles. À la racine de ces cônes, on avait placé d'énormes réservoirs sphériques de deutérium, ainsi qu'un système auxiliaire et dix petits tokamaks servant à l'allumage.

Le *Moray* s'arrima juste en face de la section habitable, enfonçant son nez dans un tunnel flexible sorti de la coque du *Koribu.* Lawrence dut attendre vingt minutes de plus, le temps que les autres pelotons aient terminé d'évacuer la navette de transfert, avant d'être appelé à son tour et de pouvoir autoriser ses hommes à débarquer.

Traverser les couloirs de leur navette pour rejoindre la porte d'accès toroïdale de leur roue ne fut pas de tout repos. À l'intérieur du rayon de la roue, il y avait un ascenseur dont la vaste cabine était juste assez haute pour permettre à un homme de s'y tenir debout. Les soldats s'y engouffrèrent et fixèrent leurs bottes dans les anneaux prévus à cet effet. Pendant la descente, la force gravitationnelle commença à se faire sentir, au grand soulagement de Lewis. L'ascenseur s'arrêta vers le milieu de la roue, où la gravité était équivalente à 0,8 g, ce qui était largement suffisant pour faire reprendre leur place aux estomacs et remettre de l'ordre dans leur système circulatoire. Ils sortirent de l'ascenseur et se précipitèrent immédiatement vers le mur le plus proche pour se retenir de tomber.

À chaque fois, Lawrence se jurait qu'il ne se referait plus jamais avoir, et à chaque fois c'était la même chose. Son corps ne lui faisait pas confiance et restait persuadé qu'il allait se retrouver cul par-dessus tête. Précautionneusement, il s'éloigna du mur.

— OK, je sais que vous avez l'impression d'être dans le tambour d'une machine à laver. N'y prêtez pas attention.

Le sol est bel et bien stable. Allons prendre possession de nos quartiers.

Il commença à marcher le long du couloir. Au bout de dix mètres, il dut se mettre de côté pour laisser passer Simon Roderick et son escorte de cadres supérieurs. Le membre du comité exécutif de la Troisième Flotte était tellement occupé à donner des ordres à son aide visiblement débordé qu'il ne parut même pas remarquer le peloton. Le visage de Lawrence demeura impassible. Il avait suivi dans le détail l'enquête que Roderick et Adul Quan avaient démarrée après l'incident de Kuranda. En fouinant discrètement dans le réseau de la base, il avait vu les IA s'échanger des informations, commander des photos-satellite… Quelques jours plus tard, les recherches s'étaient arrêtées. Quant à la police, elle n'avait jamais rien découvert. Malgré cela, ce fut un véritable choc pour lui de tomber nez à nez avec un homme qui s'était à ce point intéressé à ses activités extramilitaires.

Roderick et son cortège disparurent derrière un virage, et Lawrence continua sa route comme si de rien n'était.

Leur dortoir devait à peine être deux fois plus grand que celui du *Moray*. Il y avait deux rangées de couchettes munies de placards individuels pleins de linge, deux tables en aluminium, des chaises et une feuille écran. Une porte donnait sur une petite salle d'eau.

Hal jeta un regard circulaire sur le dortoir. Il paraissait consterné.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? s'exclama-t-il.

Amersy éclata de rire.

— C'est le meilleur dortoir de toute la Flotte, mon poussin. Installe-toi et profites-en un maximum. Ici, on est nourri, payé, et on ne se fait même pas tirer dessus. Allez, choisis-toi une couchette et prends tes aises.

— Je vais devenir fou là-dedans !

Il entreprit de monter sur une couchette supérieure et se vit barrer la route par l'avant-bras de Karl.

— Tu restes en bas, mon pote, dit Karl en le mettant au défi de le contredire.

— Nom de Dieu de bordel de merde ! jura-t-il en jetant son sac sur la couchette du bas avant de s'y affaler lui-même. On est serrés comme des sardines dans une boîte de conserve !

— Tu t'y feras, dit Lawrence en jetant son propre sac sur une couchette supérieure et en regardant, fasciné, la trajectoire singulière de sa chute. Allez, dépêchez-vous de vous installer ; vous connaissez le programme. Je vais vérifier les horaires des repas. Après, on pourra planifier nos séances de gym et nos entraînements. Lewis, ça va mieux ?

— Pas trop mal, sergent. Le doc avait raison.

Lawrence avisa le petit clavier serti dans le mur près de la feuille écran. Les dortoirs des pelotons n'étaient pas dotés de programmes IA, mais le système d'exploitation de l'interface était plutôt efficace et facile d'utilisation. Il jeta un coup d'œil aux informations de base : où se trouvait leur réfectoire, quelle était l'heure locale, à quelle heure les repas étaient servis, et dans combien de temps ils étaient censés partir.

— Eh ! les gars ! ça vous dirait de savoir où nous allons ? leur demanda-t-il.

— Thallspring, répondit Karl. Ils ne vous ont rien dit, sergent ?

Hal le regarda d'un air étonné.

— Comment tu le sais, toi ? C'est top secret, normalement…

Karl secoua la tête.

— Merde, le môme… T'es vraiment con comme tes pieds.

Le départ était prévu dans vingt-deux heures. Lawrence lut le descriptif de la Troisième Flotte et murmura :

— Nom de Dieu…

— Un problème ? lui demanda discrètement Amersy.

Lawrence se retourna pour regarder ses hommes. Personne ne paraissait faire attention à eux.

— Sept vaisseaux. C'est à ça que se résume la Troisième Flotte ?

— Ça suffira pour Thallspring. Ils sont très peu nombreux : à peine dix-sept millions.

— D'après nos projections… Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète.

— Les vaisseaux ?

— Ouais. Sur Kibanica, lors de ma première mission, il y avait trente-cinq vaisseaux. On avait mis sept semaines pour remonter tous les hommes et le matériel.

— Depuis Santa Chico, nous n'avons plus autant de vaisseaux.

— Et puis, regarde ce qui est arrivé à la Deuxième Flotte… Ils ont perdu deux navires avant même de se poser sur Oland's Hope. Personne n'avait prévu qu'ils auraient des défenses exo-orbitales. Pourtant…

— Tu veux laisser tomber ?

— Merde, non. Je pense seulement que ce sera plus difficile que d'habitude. On est trop peu nombreux.

— On s'en sortira, tu verras, lui dit Amersy en lui donnant une

tape sur l'épaule. Même le gosse va s'en tirer sans problème.

— T'as sûrement raison.

Lawrence reprit sa navigation sur le réseau du navire et, par hasard, tomba sur un menu intéressant. Il sourit et se hâta de le sélectionner.

— Ça vous amuserait peut-être de voir ça, dit-il à ses hommes. Voir un portail d'aussi près, ça n'est pas donné à tout le monde…

L'écran s'alluma et afficha une image filmée par une des caméras externes du *Koribu*. On y voyait un portail bleu se découper sur un fond noir. Près de lui était rassemblé un banc de poissons mécaniques affamés : les trains coloniaux.

— Deux minutes avant le départ, annonça joyeusement Lawrence.

On pouvait reprocher beaucoup de choses à Z-B, mais les portails… quelle invention formidable !

Sa bonne humeur fut balayée par la voix criarde du gosse.

— C'est quoi ce machin ? Un beignet radioactif ? Hé ! Sergent ! Commandez-moi deux cafés pour aller avec, eut-il le temps de dire avant de voir le regard assassin que lui lançait Lawrence.

Celui-ci se retint à grand-peine de réprimander le gamin. Il ne parvenait pas à croire que l'on pouvait être à ce point ignorant. Ne s'agissait-il pas de la plus belle et de la plus importante création de l'espèce humaine ? Mais Hal n'était qu'un môme tout droit sorti d'une cité délabrée oubliée des dieux. Lawrence aussi avait été jeune ; et malgré son éducation, malgré-un accès à des ressources apparemment illimitées, il n'avait jamais entendu parler des portails avant de quitter sa planète. Heureusement, Roselyn l'avait aidé à rattraper son retard.

Chapitre 5

En cinq ans à peine, le climat d'Amethi s'était modifié de manière significative. Les changements induits par l'opération « Coup de chaleur » avaient fait boule de neige, et le processus s'était accéléré au point de devenir perceptible par les hommes. Les habitants de la planète appelaient ce phénomène « l'Éveil ». Au lieu de s'extasier à la vue d'un minuscule nuage, ils accueillaient maintenant avec joie les éclaircies devenues trop rares.

Comme la température dépassait désormais allégrement zéro degré, le glacier Barclay, dans sa fonte, exhalait des quantités phénoménales de vapeur d'eau dans l'atmosphère. Le dégel donnait naissance à des nuages gigantesques qui atteignaient presque la tropopause et se répandaient tout autour du globe. Dans leur sillage, l'air chaud et sec était aspiré et projeté vers le glacier, où il contribuait à entretenir le phénomène de convection en faisant fondre davantage de glace.

Au-dessus de la toundra, les nuages noircissaient et se condensaient, ce qui provoquait des chutes de neige. Mais les flocons fondaient dès qu'ils touchaient le sol, formant une sorte de bouillie grisâtre qui pouvait recouvrir toute la surface de la planète. Toute cette neige mettait alors une éternité à finir de fondre et à s'écouler en de vifs ruisseaux qui, souvent, se retransformaient en glace sous l'effet de nouvelles chutes de neige. Sur les plaques continentales, des rivières boueuses remplissaient à nouveau leurs lits, tandis que, dans les fonds marins stériles, les crevasses et les bassins s'emplissaient progressivement d'eau. Le liquide gris et visqueux qui s'écoulait lentement sur les pentes sablonneuses débarrassait le sol de la croûte salée qui le recouvrait depuis la formation du glacier. Tout ce sel finissait ensuite au cœur des océans renaissants, dont la densité et la salinité n'avaient rien à envier à la mer Morte.

Pendant ce temps, dans les airs, les averses de grêle et les chutes de neige s'étaient faites si fréquentes et brutales que voler était devenu extrêmement périlleux. Les navettes étaient assez grosses pour ne pas être tributaires des conditions météorologiques, mais les avions, plus petits, devaient rester dans leurs hangars et attendre d'hypothétiques accalmies. La circulation des véhicules terrestres était, elle aussi, devenue difficile. Des camions convertis en chasse-neige travaillaient nuit et jour au déneigement des axes principaux. Il fallut bien évidemment ajouter des essuie-glaces à toutes les voitures. Des pans entiers du projet de renouveau écologique d'Amethi furent reportés en attendant que les turbulences atmosphériques retombent à un niveau

plus raisonnable. Le clonage des insectes destinés à être lâchés dans cette nature fut lui aussi reporté. Des silos pleins de semences furent scellés. Seules les formes de vie dites « lentes », bien que recouvertes par une épaisse couche de neige, continuèrent leur évolution normalement, succombant parfois à des coulées de glace fondue. Dépourvues de tout instinct de conservation, elles n'essayaient même pas de surnager ou de se tortiller pour se sortir de ces torrents.

Selon les climatologues, cette phase particulière de la difficile modification environnementale d'Amethi se déroulait comme prévu ; elle était simplement un peu plus vigoureuse que ce que la plupart des IA avaient calculé. De nouveaux modèles incorporant ces données furent élaborés, permettant aux spécialistes d'affirmer que ces perturbations atmosphériques ne dureraient que quelques années. Mais aucune date précise n'était avancée.

Lawrence jouissait de cet « Éveil » qui avait semé le chaos dans les plans de McArthur, pourtant si méticuleusement préparés, et qui donnait tant de soucis à son père. Telle était la nature sur les vraies planètes : elle ne laissait jamais de mettre la pagaïe dans les projets arrogants des hommes. C'étaient justement des choses comme celle-là qui lui donnaient envie de découvrir de nouveaux systèmes, des mondes inexplorés à l'écologie très certainement encore plus étrange que celle de sa planète natale. Toutefois, après neuf mois passés sur un sol uniformément blanc et sous un ciel continuellement menaçant, même Lawrence commença à trouver le temps long.

Cet ennui n'était qu'une des explications à ses incessants problèmes comportementaux. Quand il eut seize ans, son père, au comble de l'exaspération, décida de l'envoyer une fois par semaine chez le Dr Melinda Johnson, une psychiatre de renom. Lawrence ne prenait pas ces séances très au sérieux ; suivant son humeur du moment, il en rajoutait ou se contentait au contraire de répondre par oui ou par non. Cela lui permettait sans doute de cacher combien il se sentait étranger à la société d'Amethi. Aussi ne parvint-elle à aucun résultat avec lui. Lawrence savait qu'il vivait au mauvais endroit et au mauvais moment. Il aurait dû être astronaute dans l'Amérique des années 1960, ou bien astrophysicien dans un des premiers vaisseaux à avoir exploré les alentours de Sol vers la fin du XXIe siècle. Toutefois, révéler ce secret à une Dr Johnson faussement compatissante serait revenu à lui faire l'aveu de sa faiblesse. C'était hors de question. La normalité d'Amethi, le Dr Melinda Johnson et tout ce qu'elle représentait étaient les problèmes et non la solution. Ainsi les mensonges et les humeurs s'accentuaient un peu plus à chaque fois, repoussant toujours plus loin les limites de la décence. Progressivement, il s'enferma dans un silence obstiné, sorte de coquille défensive qui se fit de plus en plus épaisse à mesure que son

père perdait patience et que sa mère lui montrait sa désapprobation à sa manière, c'est-à-dire calmement. À part les films inter-A, rien ne l'intéressait ; tout son emploi du temps tournait autour de ses séances de visionnage. Il avait peu d'amis, ses professeurs avaient cessé de se soucier de lui depuis longtemps, et la maison familiale s'était transformée en champ de bataille. Son attitude rebelle et sa psyché livrée aux assauts de ses hormones faisaient de lui le prototype de l'adolescent révolté.

Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre son père proposer un matin, en déjeunant :

— Demain, je dois me rendre à Ulphgarth pour une conférence… Ça te dit de venir avec moi ?

Lawrence s'était retourné vers ses frères et sœurs, attendant une réponse, avant de se rendre compte que tous les regards étaient braqués sur lui, y compris celui de son père.

— Qui, moi ?

— Oui, toi, Lawrence, répondit Doug Newton avec son petit sourire hautain.

— Pour quoi faire ? grommela Lawrence, méfiant.

— Oh là là ! fit son père en se massant les tempes. Pour quoi faire ? Voyons voir… Pour te récompenser d'avoir eu un comportement exemplaire, peut-être ? Pour tes notes ? Ou pour ne pas nous avoir ruinés en frais de connexion ce mois-ci ? Qu'en penses-tu, Lawrence ? Pourquoi est-ce que je devrais être gentil avec mon fils aîné ?

— Pourquoi me parles-tu toujours comme ça ? Pourquoi te sens-tu toujours obligé d'être sarcastique ? Tu ne peux pas me parler normalement ?

— Pourquoi, je ne t'ai pas parlé normalement ?

Lawrence devint écarlate en voyant Janice et Ray ricaner à ses dépens. Il les regarda tous, furieux de s'être laissé avoir. Mais la proposition de son père avait été si surprenante…

— Et puis, qu'est-ce qu'il y a à voir là-bas ? demanda-t-il comme s'il ne pouvait rien y avoir qui pût l'intéresser à Ulphgarth.

En fait, ce nom lui était complètement étranger.

— C'est là que nous devons mener les dernières négociations avec les entrepreneurs chargés de la construction du nouveau pont sur la Blea River.

— Ouais, super, ça m'intéresse à mort…

— C'est pour ça que, pendant que moi j'irai, toi tu pourras te la couler douce dans un hôtel cinq étoiles à côté du centre de conférences. Un de mes assistants s'est désisté et sa chambre est libre. Tu pourras te lever à des heures indécentes et même ne pas te lever du

tout si ça t'amuse. Le service fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a une salle de gym super équipée et une piscine libre d'accès. Le climat du dôme est de type tropical et on peut même y faire bronzette. Chaque chambre bénéficie d'un accès illimité au réseau. Il y a de la musique live tous les soirs. Et tu ne seras même pas obligé de me croiser. Alors… tu ne crois pas que tu pourrais laisser un peu ta mère tranquille avant l'accouchement ?

Lawrence se tourna vers sa mère, laquelle lui souriait tendrement. Elle avait l'air fatiguée en permanence depuis la naissance de son plus jeune fils. Il savait qu'elle prenait des antidépresseurs et qu'elle les faisait passer avec de la vodka, et il la haïssait pour sa faiblesse. Mais il haïssait encore davantage la manière dont il la traitait. Tout ça, c'était la faute de cette saloperie de monde pourri.

— Euh… Ouais. Super. Ça m'a l'air pas mal. Merci.

— C'est moi qui te remercie. Grand Dieu, on voit des miracles tous les jours sur cette planète.

Lawrence reprit sa mine renfrognée.

Trois jours plus tard, il se relaxait à défaut de s'amuser. L'hôtel était situé dans un dôme privé. Il s'agissait d'un triangle de quinze étages, dont la façade vitrée offrait aux clients une vue imprenable sur un magnifique parc verdoyant. Chaque buisson, chaque arbre était recouvert d'une multitude de fleurs aux couleurs chatoyantes. Les branches et les feuilles étaient dotées d'une vitalité qui manquait aux plantes ordinaires, si bien que l'on pouvait presque voir pousser les bourgeons. L'herbe vigoureuse était tondue chaque nuit par les robots jardiniers, mais dès le matin, elle formait à nouveau un épais tapis spongieux.

Lawrence s'allongea dans un transat et se lova dans ses coussins confortables. Au-dessus de lui, les projecteurs dispensaient une chaleur plus intense que celle à laquelle il était habitué ; leurs rayons le pénétraient littéralement. Il s'était choisi un coin tranquille sur la large langue bétonnée qui ceignait la grande piscine ronde, à l'écart des autres, mais suffisamment près du bar pour pouvoir faire signe au serveur. Bizarrement, personne ne le questionnait sur son âge lorsqu'il commandait un verre ! La veille, il avait commencé par des bières, puis était passé à la carte des cocktails. En dépit de leurs couleurs et de leurs décorations attrayantes, certains n'entre eux étaient vraiment écœurants et lui avaient presque donné envie d'en revenir à la bière. C'est alors qu'il avait découvert les margaritas.

La fille était encore dans la piscine. Lawrence releva son dossier de manière à pouvoir l'observer sans avoir à tourner la tête. Il portait des lunettes de soleil sans tain munies d'une interface audio reliée à la perle de son bracelet, ainsi que des membranes optroniques, ce qui lui permettait de choisir entre regarder un bon vieux inter-A ou bien jeter

un coup d'œil à ce qui se passait dans l'eau. Il pouvait même s'assoupir sans que personne ne le remarque. Il savourait un épisode du *Halo d'étoiles* en descendant des bières lorsqu'il l'avait vue pour la première fois.

Selon lui, elle devait avoir seize ans. Elle était grande, avait des cheveux blonds et épais qui lui arrivaient aux épaules et des jambes incroyablement musclées. Son corps était d'une souplesse en tout point parfaite. Et son minuscule bikini noir le mettait superbement en valeur.

Il avait passé le reste de l'après-midi à la regarder en sirotant des margaritas. Des gamins âgés de sept à dix-sept ans, véritable essaim insupportable, chahutaient autour du bassin. Sûrement les enfants des cadres chargés de négocier âprement avec les promoteurs ; des enfants livrés à eux-mêmes, tout comme lui. Mais des enfants qu'il avait choisi de ne pas fréquenter. Il n'avait pas envie de se faire des amis, et n'avait rien de particulier à dire à des étrangers. Et puis, il y avait son corps. Pourtant, il n'était pas timide. Mais en plein air et vêtu d'un simple slip de bain, il ne pouvait pas se voiler la face : il était beaucoup plus gros que les autres garçons de son âge. Malgré sa taille et sa carrure – dont ses professeurs de gymnastique disaient quelles pourraient faire des ravages sur un terrain de football –, il n'avait jamais eu envie de faire du sport et de perdre, en s'entraînant, un temps qu'il souhaitait consacrer à ses séances de visionnage de programmes inter-A. Comme il ne faisait jamais d'exercice, il ne pouvait pas brûler sa graisse de petit garçon, contrairement aux autres jeunes de son âge. C'était inhabituel dans un monde où la plupart des enfants bénéficiaient de viro-améliorations génétiques destinées à les rendre plus beaux et plus forts. Comme il pouvait le voir lui-même. La fille n'était pas la seule à rayonner de santé. Mais elle avait quelque chose de plus. Toutes les filles qui s'amusaient dans la piscine étaient jolies, mais elle, elle était… spéciale. Pourquoi la trouvait-il si irrésistible ? Il l'ignorait. Elle avait un visage étroit, des lèvres charnues et des pommettes saillantes – comme beaucoup d'autres filles. Et ses yeux gris, toujours en mouvement, semblaient regarder le monde avec un étonnement sans cesse renouvelé. C'était la son secret, décida-t-il ; elle était pleine de vie. Et apparemment, il n'était pas le seul à s'en être rendu compte, puisqu'un cortège de prétendants, long comme la queue d'une comète, la suivait partout où elle allait.

Discrètement, il la regarda se jeter dans le bassin, pourchassée par une nuée de plongeurs et de sauteurs. D'autres la suivirent en marchant, poussant à l'eau ceux de leurs camarades qui les gênaient. Certains lui jetèrent des ballons. D'autres encore coururent jusqu'à leurs transats pour boire une gorgée de coca avant de revenir à la hâte près d'elle. Et elle qui n'arrêtait pas de rire et de crier…

Elle se hissa hors du bassin juste devant lui, ses muscles tendus sous sa peau ruisselante d'eau. L'adolescent s'imagina en train de caresser longuement, très longuement, ce corps de rêve, le faisant frissonner de plaisir, et sa respiration s'accéléra. Nom de Dieu, il avait vraiment envie de la baiser. Et plutôt deux fois qu'une. Comme son sexe durcissait dans son slip de bain, Lawrence se dépêcha d'activer sa perle et, instantanément, un déluge de données astronomiques se mit à défiler sur ses membranes optroniques.

Fuir eût trop attiré l'attention sur lui. Sans compter que Naomi Karamann – la prétendue assistante de son père – occupait un transat de l'autre côté de la piscine. Lawrence savait bien qu'elle n'était pas différente des autres assistantes-nounous qui s'étaient succédées à ce poste – son père changeait de secrétaire presque tous les mois. Naomi était une jolie jeune femme d'un peu plus de vingt ans à la peau ébène et au corps plantureux. Vêtue d'un maillot de bain rouge destiné principalement à provoquer la gent masculine, elle déambulait au bord du bassin. Les négociations en cours ne semblaient pas la tracasser outre mesure. La veille au soir, Lawrence les avait vus, son père et elle, rejoindre un groupe de businessmen attablés dans le restaurant de l'hôtel. Elle portait un dos-nu argenté et ses cheveux était parsemés de paillettes dorées.

Nul doute qu'elle s'empresserait de décrire à son patron le comportement étrange de son fils. Lawrence décida de se replonger dans *Le Halo d'étoiles* et ses paysages urbains extraterrestres incroyablement détaillés. Ce jeu, importé de la Terre, faisait un véritable tabac sur le marché des produits inter-A. Des équipes entières de concepteurs aidés par les extrapolations des IA avaient dû mettre des années pour créer ce concept. L'action se déroulait dans un large anneau d'étoiles habitées, organisées autour du centre de la galaxie. Là, des centaines de races extraterrestres appartenant à une même entité politique cohabitaient pacifiquement. Le héros était le pilote de l'*Ebris,* un vaisseau marchand servant à l'exploration de mondes inconnus. Dès que le navire atterrissait sur une planète colonisée, on pouvait être certain de tomber sur un problème qui ne pouvait être résolu qu'en s'aidant des ressources technologiques, artistiques, matérielles, médicales ou même spirituelles d'un autre monde du Halo. Lawrence était au milieu d'une mission qui devait le mener au domaine où l'on élevait des organismes végétaux se nourrissant de méthane, dont une espèce d'octopodes intelligents avait besoin pour achever la colonisation d'une planète. Mais il pouvait uniquement échanger ces organismes contre un minerai spécifique ne pouvant être trouvé que sur des planètes à faible gravité et dont l'atmosphère était composée d'argon. Pour ce faire, il devait d'abord former des équipes de prospecteurs et de mineurs. Ensuite, il partirait

en reconnaissance dans une douzaine de systèmes stellaires à la recherche du précieux minerai. La partie ne faisait que commencer, mais il avait déjà trouvé de quoi rendre son vaisseau plus performant.

La richesse des détails et la description de l'économie de ce monde étaient proprement incroyables. Les étoiles, les planètes, les phénomènes stellaires et les races qui peuplaient le Halo paraissaient si réels. Les concepteurs avaient pris la peine de placer les quasars aux bons endroits. Tout s'emboîtait parfaitement ; cela faisait trois mois qu'il avait téléchargé le premier chapitre et il n'avait encore décelé aucune incohérence. Lorsqu'il pilotait son vaisseau dans le magnifique arc de lumière que projetait le centre de la galaxie, il avait vraiment la sensation de suivre un authentique entraînement d'élève officier à l'académie de McArthur – ce qui, si les dirigeants de la compagnie n'avaient pas été aussi stupides, eût été parfaitement possible. Rien d'étonnant à ce que McArthur – une entreprise de taille pourtant modeste spécialisée dans l'import – fût aussi prospère.

Il lui avait suffi d'envoyer des essaims de microsatellites dans trois systèmes différents pour trouver la planète qu'il recherchait. Il fit atterrir l'*Ebris* dans une vallée couverte d'un tapis herbeux turquoise, tandis que se couchaient entre deux basses collines deux étoiles naines, l'une verte, l'autre jaune. Demain, il se chargerait de superviser l'extraction du minerai. Tapis dans les hautes herbes, des animaux potentiellement dangereux avaient assisté à son arrivée ; Lawrence entra leurs profils dans l'ordinateur de son vaisseau, sauvegarda sa partie et quitta.

De l'autre côté de la piscine, la fille était étendue sur son transat. Elle avait chaussé de grandes lunettes de soleil jaune orangé. Autour d'elle, des adolescents plus jeunes qu'elle riaient et gloussaient bêtement. Trois des garçons les plus tenaces étaient serrés les uns contre les autres d'une manière peu confortable sur le bord du transat voisin. Tous faisaient de leur mieux pour paraître charmants et spirituels, pour se faire remarquer sans sombrer dans le ridicule. Parfois, la fille daignait rire de leurs plaisanteries. Mais de là où il se trouvait, Lawrence avait l'impression qu'elle s'efforçait de rester polie, qu'elle ne s'amusait pas réellement.

Les glaçons de son cocktail avaient fondu, transformant son margarita en bouillie imbuvable. Naomi Karamann n'était plus là. Il y avait plusieurs adultes dans la piscine ; d'autres étaient en train de traverser la pelouse qui séparait le bassin de l'hôtel. Manifestement, les négociations étaient terminées. Lawrence attrapa sa serviette et regagna sa chambre, d'où il commanda un plateau-repas.

Le lendemain – aujourd'hui donc –, il était descendu avant dix heures, ce qui était tôt pour lui. Mais il n'avait pas eu à le regretter : les meilleurs transats étaient encore libres et la fille était arrivée peu

de temps après lui. Ce matin, elle portait un bikini blanc et semblait aussi pétulante que d'habitude. Il se surprit à sourire de sa façon, si naturelle, de jouir de tous les instants qui lui étaient offerts. Elle était accompagnée par deux filles plus jeunes qui n'arrêtaient pas de jacasser. La plus grande des deux devait avoir onze ans et la plus jeune six ou sept ans. Il comprit alors qu'elles étaient toutes les trois sœurs, car elles se ressemblaient grossièrement. Voilà qui expliquait pourquoi la meute de garçons qui les entourait en permanence tolérait la présence des deux petites.

Très rapidement, le groupe se retrouva au complet. Les rires et les cris emplirent bientôt ce théâtre humide tandis que les jeunes gens se jetaient mutuellement à l'eau. Lawrence ressentit un léger pincement lorsqu'un garçon d'à peu près son âge poussa la fille avec un peu trop de vigueur. Cependant, celle-ci réapparut à la surface avec un grand sourire sur le visage. Il soupira et se demanda comment il pourrait faire pour aborder le groupe et se joindre à lui. Mais il avait passé sa première journée à l'écart des autres et devait passer pour l'ours de service, ce qui rendait l'épreuve encore plus difficile. Et puis, qu'avait-il à leur dire ? Ça vous dirait de faire une partie avec moi ? Ces amateurs d'exercices physiques ne devaient de toute façon pas s'intéresser aux inter-A. La fille n'était pas différente des autres…

Il demanda à sa perle de réactiver le jeu et la vallée ombragée se matérialisa autour de lui. Un petit convoi de glisseurs sortait de la soute de l'*Ebris*. À la tête de celui-ci, son personnage. Une vue aérienne de la région s'afficha sur son pare-brise et lui indiqua la route à suivre. Pendant ce temps, des animaux dissimulés par les hautes herbes bleues grognaient dans le lointain.

— Salut, tu veux bien nous donner un coup de main ?

Lawrence dit à sa perle de suspendre le jeu. Ses membranes se refirent transparentes et lui révélèrent le visage de la fille. Dégoulinante et resplendissante, elle se tenait près de son transat. Il souleva ses lunettes de soleil avec un mouvement maladroit, arrachant ses interfaces auditives.

— Pardon ?

La regardait-il trop fixement ? Les projecteurs du dôme étaient juste au-dessus de sa tête et le forçaient à cligner des yeux. Merde, je dois vraiment avoir l'air d'un crétin.

— Tu veux bien nous sauver ? lui demanda-t-elle en lui tendant un ballon. Il nous manque un joueur.

— Un joueur ?

Il eut envie de se gifler tellement il se sentait bête.

— Oui. On aimerait faire une partie de water-polo mais on n'est pas assez…

Elle avait un accent adorable ; sa voix était si douce et troublante. D'où pouvait-elle bien venir ?

— Euh, oui, bien sûr.

Il se leva et rentra le ventre. Elle ne faisait que quelques centimètres de moins que lui. Pour une raison qui lui échappait, cela lui plut. Mais, à dire vrai, tout en elle lui plaisait. Elle était la perfection même.

— Je n'ai pas joué depuis longtemps. Je dois être un peu rouillé, dit-il, alors qu'il n'avait jamais touché un ballon de water-polo de sa vie.

— C'est pas grave. Moi, c'est la première fois que je joue. D'ailleurs, aucun d'entre nous ne connaît les règles du jeu.

— Super. Il vaut mieux que je me mette dans les buts, c'est là que je ferai le moins de dégâts.

Demande-lui plutôt comment elle s'appelle, espèce de petit con. Allez, demande-lui !

Elle eut un sourire radieux.

— Zut, je me disais la même chose.

— Ah, désolé…

Elle lui lança la balle en chandelle et il la rattrapa de justesse.

— On ne te dérange pas au moins ? lui demanda-t-elle en désignant ses lunettes de soleil et son bracelet.

— Non, pas du tout. Je faisais juste une partie d'inter-A. Je l'ai sauvegardée.

— Très bien, dit-elle avant de se retourner et de repartir vers la piscine. C'est gagné !

Son troupeau de prétendants accueillit la nouvelle avec un enthousiasme plus que mesuré.

— Euh, au fait…, je m'appelle Lawrence.

— Roselyn, cria-t-elle en effectuant un plongeon parfait.

Il ne la vit presque plus pendant les vingt minutes qui suivirent. Le water-polo était aussi désagréable que ce qu'il s'était imaginé. Passer vingt minutes dans une eau juste assez profonde pour l'empêcher de se tenir normalement debout, tout en essuyant les tirs haineux de ses adversaires… Sans compter le chlore dans les yeux et les litres d'eau avalés. Ses poumons le brûlaient et il était épuisé.

Le match finit par s'arrêter à cause d'un litige quant au nombre de buts que Lawrence avait encaissés. Vingt, peut-être trente. Il avait laissé passer beaucoup de tirs. Les mains toutes tremblantes, il se hissa avec peine sur les marches chromées.

— Est-ce que tout va bien ?

Roselyn se tenait devant lui et essorait ses cheveux.

— Ouais, ça va, répondit-il, trop essoufflé pour pouvoir rentrer le

ventre.

— Je boirais bien quelque chose…

Lawrence n'en croyait pas ses oreilles.

— Moi aussi, lâcha-t-il.

Comme ils se dirigeaient vers le bar en plein air, les regards assassins des courtisans jaloux se posèrent sur Lawrence. Plusieurs garçons appelèrent Roselyn, lui proposant de se joindre à eux. Mais elle se contenta de leur faire un signe de la main en leur disant que ce serait pour plus tard.

— J'ai besoin de faire une pause, expliqua-t-elle à Lawrence. Bon sang, mais où trouvent-ils donc toute cette énergie !

— Je vois ce que tu veux dire. Moi aussi je suis venu ici pour me reposer.

Elle s'installa en bout de bar, ce qui signifiait que personne à part Lawrence ne pouvait s'asseoir à côté d'elle. Il prit place en retenant un petit sourire satisfait.

— Tu es venu tout seul ? demanda-t-elle.

— Non, avec mon père. Il participe aux négociations.

— Vraiment ?

Elle demanda un coca au serveur.

— Pour moi aussi, dit Lawrence, qui ne voulait pas avoir l'air de frimer en commandant un margarita. D'où te vient cet accent ? Je ne me souviens pas l'avoir déjà entendu. C'est très joli, s'empressa-t-il d'ajouter.

Il n'avait rien trouvé de mieux à lui dire, mais, fort heureusement, elle ne parut pas lui en vouloir.

— Dublin.

— Où est-ce ?

Elle éclata de rire. Il avait encore dit une bêtise mais sourit quand même.

— Excuse-moi, dit-elle. Dublin se trouve en Irlande, sur Terre. Nous sommes arrivées il y a trois jours.

— La Terre, dit-il stupéfait. Tu viens de la Terre ? Comment s'est passé le vol ? Tu as pu voir quelque chose ?

Et dire que ses deux petites sœurs avaient effectué un véritable vol spatial tandis que lui devait se contenter de vivre sous des dômes protecteurs et un ciel opaque.

— Je n'ai rien vu du tout. Il n'y avait pas de hublots. En plus, j'ai eu le mal de l'espace tout le long. Pas autant que Mary, heureusement. Je crois bien qu'on a épuisé le stock de serviettes en papier du vaisseau.

— Mary ?

— Ma sœur, dit-elle en désignant du doigt la plus grande des

deux filles qui jouaient dans l'eau. L'autre, c'est Jenny.

— Elles m'ont l'air de bien se tenir.

— Ah bon ?

— Oui, je t'assure. Moi, j'ai cinq petits frères et sœurs. Je sais ce que c'est.

— Cinq ? Dis donc, tes parents doivent être des catholiques très pratiquants…

— Ah… Il s'agit d'une religion, c'est ça ? Les gens ne sont pas très croyants sur Amethi. Presque tout le monde est d'accord pour dire que l'univers s'est créé tout seul.

— Toi aussi ?

Était-elle en train de le taquiner ?

— Oui, bien sûr. Alors, qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Mon père est mort.

— Merde, je suis désolé. Je ne savais pas, enfin…

— Ça ne fait rien. Ça fait plus d'un an maintenant. Il a eu un accident de voiture. À l'hôpital, tout le monde m'a dit qu'il n'a pas eu le temps de souffrir. J'ai appris à vivre sans lui, mais il me manque toujours énormément. Comme papa faisait partie du conseil d'administration de McArthur, on a reçu beaucoup d'argent de la part des assurances, alors maman a décidé de tout investir dans le nouveau départ que tout le monde nous conseillait de prendre. J'en suis d'ailleurs heureuse. Quitter Dublin m'a permis de laisser derrière moi quelques mauvais souvenirs, et puis, la Terre est devenue tellement dégueulasse ! Ici, par contre, c'est vraiment génial.

— Euh… ouais. Si tu le dis.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Si. Tu as raison. Mais c'est chez moi, et ça manque un peu d'exotisme à mes yeux. Je suppose que c'est pareil pour tout le monde.

Elle lui sourit longuement.

— Très intéressant. Je n'y avais jamais pensé. Donc, si je comprends bien, tu es en train de me dire que je ne vais pas tarder à m'ennuyer sur Amethi ?

— Non, pas du tout. En fait, il commence à y avoir pas mal d'animation.

— Alors viens, allons voir tout ça, dit-elle en se levant, son verre de coca à la main.

— Voir quoi ?

— Amethi, évidemment.

— Si tu veux. Pourquoi pas ?

Son impulsivité le fit sourire.

Roselyn partit soudainement, si bien que Lawrence dut courir

pour la rattraper. En chemin, elle lui demanda les noms des fleurs et des buissons qu'ils croisaient. Certains d'entre eux ressemblaient assez aux plantes qui poussaient dans la propriété de son père, mais il n'avait pas la moindre idée de leur nom. La fille ne sembla toutefois pas lui en tenir rigueur.

Ils atteignirent enfin les limites du dôme, où l'anéthylène s'enfonçait dans une bande de béton. Une mousse épaisse avait envahi la matière friable, mais l'anéthylène, trop glissant, avait été épargné. Roselyn se colla à la surface translucide.

— Comment peut-on ne pas trouver ça incroyable ? demanda-t-elle. Un misérable millimètre nous sépare d'une tempête arctique, et moi, je ne porte qu'un bikini !

— C'est une simple prouesse technique ; ça n'a rien à voir avec la géographie de la planète. Cela dit, tu as raison, c'est assez spectaculaire.

Il était hypnotisé par son dos, par la façon qu'elle avait de se cambrer en plaquant ses mains sur la fine paroi. Sa peau était lisse, légèrement bronzée, et laissait deviner les mouvements fascinants de ses muscles.

— Évidemment, la technologie n'est pas parfaite. Parfois, il lui arrive aussi d'être trop efficace.

— C'est-à-dire ?

— McArthur a prévu les principaux effets de l'opération « Coup de chaleur » sur l'environnement, mais certains détails lui ont échappé. Quand la neige a commencé à tomber, elle s'est déposée sur les dômes comme elle l'aurait fait sur n'importe quelle surface solide. Le problème, c'est que l'anéthylène est un isolant parfait : il empêche le froid d'entrer et la chaleur de sortir. La neige s'est donc accumulée, surtout sur le sommet aplati des dômes. À l'époque où les dômes ont été conçus, les ingénieurs n'ont pris que la pluie en considération. L'anéthylène peut supporter le poids de l'eau qui ruisselle, mais pas celui de la neige qui s'amoncelle. Les dômes ont beaucoup souffert et aucune ville n'a été épargnée par les mini-avalanches. C'était sacrément dangereux. Une tonne de neige qui tombe, ça te tue aussi facilement qu'une tonne d'acier. Il y a eu une quinzaine de victimes et de nombreux bâtiments ont été endommagés. On a dû consolider la structure de tous les dômes. Tous les robots de la planète ont été mis sur le coup. Ça a pris des mois et coûté une véritable fortune. Aujourd'hui encore, les discussions vont bon train, mais les responsables n'ont pas été clairement désignés. Quant aux dédommagements éventuels…

Elle lui jeta un regard incrédule puis se retourna vers la paroi en anéthylène martelée par une averse de grêle. Dehors, la toundra était uniformément blanche ; même les touffes d'herbe résistante n'étaient

plus que des monticules blancs et couverts d'épines.

— Cela m'impressionne toujours. Tout ceci est le fruit de l'ingéniosité des hommes.

— Amethi était très différente lorsque j'étais plus jeune. La planète entière n'était qu'un désert glacé.

— Tout de même… Modifier toute une planète, sans pour autant perpétrer un écocide…

— Écocide ?

Elle savait tellement plus de choses que lui sur l'univers. Peut-être y gagnerait-il à prendre l'école un peu plus au sérieux…

— Sur la plupart des planètes colonisées par l'homme, il y avait déjà une biosphère, dit-elle. Une biosphère le plus souvent incompatible avec les formes de vie terrestres. Et qu'avons-nous fait ? Nous avons arrosé tout ça avec des rayons gamma et des toxines de manière à pouvoir importer nos plantes et nos animaux. L'écocide est la pire de toutes les formes d'impérialisme.

— On a juste traité les zones habitées, pas la totalité des planètes.

— Ça, c'est digne d'un vrai seigneur galactique. Sur chaque planète, il y a des espèces indigènes uniques qui vivent dans un écosystème équilibré, et nous, nous arrivons avec nos propres espèces agressives. Au début, on se contente de terraformer de petites enclaves autour de nos colonies, et puis la population augmente, ces enclaves grandissent jusqu'à entrer en conflit ouvert avec l'écosystème indigène. En plus, la technologie nous confère un avantage décisif. En fin de compte, toutes ces planètes colonisées sont destinées à devenir de pâles copies de la Terre. C'est du moins ce que pensent beaucoup de spécialistes.

— Ce n'est pas pour demain…

— Oui, mais c'est inévitable, dit-elle en regardant tristement le paysage gelé. Au moins, ici, nous n'avons pas eu à nous transformer en criminels. Ça te dirait d'aller déjeuner ?

Lawrence aurait aimé pouvoir se souvenir de la dernière fois où il avait eu l'occasion de se promener avec une magnifique jeune femme dans un parc luxuriant. Mais il n'avait jamais eu de petite amie. Il avait toujours dû se contenter de ses programmes inter-A un peu osés et de ses fantasmes. Mais là, il était dans le grand bain, pour de vrai, et tout se passait pour le mieux. Peut-être, se dit-il, une brèche spatio-temporelle l'avait-elle fait basculer dans un univers parallèle ? Roselyn était vraiment superbe, elle semblait l'apprécier, ou du moins l'accepter tel qu'il était, et en plus, il était facile de parler avec elle. Voire même de bavarder, chose qu'il n'avait jamais faite, surtout avec une fille. Lorsqu'ils furent de retour à la piscine, ils allèrent dans le restaurant, s'installèrent à une table – une petite table pour deux – et

continuèrent de parler. Lawrence commanda un cheeseburger avec double ration de bacon et une grosse part de frites ; Roselyn demanda une salade au thon.

Elle lui expliqua qu'elle allait quitter l'hôtel dans quelques jours.

— Maman nous a dit de bien en profiter et de récupérer de notre voyage. Dès que notre appartement sera prêt, on ira s'installer à Templeton où mes sœurs et moi nous irons à l'école. C'est lourd !

— J'habite justement à Templeton, lâcha Lawrence.

— Super, peut-être qu'on pourra se revoir. Enfin, il faut d'abord que je m'installe… Ensuite, j'irai au lycée Hillary Eyre. On m'a dit que c'était une bonne école.

Lawrence avala le morceau de cheeseburger qu'il avait dans la bouche sans prendre la peine de le mâcher.

— C'est mon école, dit-il.

— Quoi ?

— On sera dans le même lycée !

Son cri lui valut d'essuyer une autre rafale de regards courroucés de la part des quelques prétendants qui s'étaient attablés tout près d'eux en espérant que Roselyn irait les rejoindre.

Elle eut un sourire ravi.

— Mais c'est génial. Tu pourras me faire visiter l'école et me présenter à tout le monde. Il n'y a rien de pire que de débarquer quelque part sans connaître personne, non ?

— Euh, ouais. C'est sûr…

— Merci, Lawrence c'est vraiment sympa.

— Pas de problème, c'est normal.

Mais à qui diable pourrait-il bien la présenter ? À Alan Cramley, et peut-être à un ou deux autres. Mais chaque chose en son temps, se dit-il. Pour le moment, la seule chose qui comptait était de rester avec elle le plus longtemps possible. Ne fiche pas tout en l'air et, de grâce, évite de dire des bêtises, se sermonna-t-il.

Après le déjeuner, ils retournèrent au bord de la piscine. Roselyn passa un chemisier blanc et s'allongea sur son transat. Lawrence alla chercher son bracelet et sa serviette, et s'installa juste à côté d'elle. Elle n'avait jamais entendu parler du *Halo d'étoiles.* Il trouva cela étrange : c'était pourtant l'un des jeux inter-A les plus populaires sur Terre. Il passa un certain temps à lui expliquer et à lui montrer le jeu jusqu'à ce que son instinct lui dise de la fermer et de changer de sujet.

Lorsqu'elle lui demanda ce qu'il comptait faire de sa soirée, il lui répondit :

— J'en sais encore trop rien.

— Je vais aller voir l'orchestre de l'hôtel. Ils sont très bons. Je les ai vus jouer la nuit dernière. Je ne crois pas t'avoir aperçu dans la

salle…

— Non. J’étais… sorti. Mais, euh, j’aimerais bien y aller avec toi. Enfin, si tu es libre.

Elle avait l’air satisfaite. Il avait remarqué que de petites fossettes apparaissaient sur son visage lorsqu’elle était contente. Ce n’était pas vraiment un sourire, mais plutôt un léger signe d’approbation.

— C’est un rencard ?

Lawrence sourit de toutes ses dents, réfrénant une envie de hurler de joie. Un rencard ! Mais… Est-ce que cela signifiait qu’il avait demandé un rencard et qu’elle avait accepté, ou – encore plus improbable – était-ce Roselyn qui avait fait le premier pas ? Au fond, quelle importance ! Il avait un rencard !

— J’adore danser, dit-elle avec un sourire de contentement.

Lawrence faillit laisser échapper un gémissement.

À quoi bon avoir obtenu si facilement un rendez-vous avec la plus jolie fille de tout Amethi, si c’était pour se ridiculiser sur une piste de danse. Il s’enferma pendant une heure et demie dans sa chambre pour se préparer. Sept minutes sous la douche à s’asperger des produits de beauté gracieusement offerts par l’hôtel. Trois minutes pour enfiler son pantalon vert pâle et sa chemise gris-bleu, soit ce qu’il avait de plus élégant à mettre. C’est sa mère qui avait insisté pour qu’il les emporte, au cas où son père aurait eu l’idée de l’inviter à dîner – merci maman ! Et enfin, quatre-vingts minutes de cours de danse avec un professeur virtuel. Évidemment, il n’avait pas ce genre de programme dans ses cartes mémoire, aussi dut-il faire appel à la banque de données de l’hôtel. Fort heureusement, il maîtrisait déjà quelques bases ; sa famille donnait deux ou trois fêtes habillées par an, lors desquelles il était censé servir de partenaire à des tantes particulièrement laides ou à d’odieuses nièces âgées d’à peine dix ans. Il lui fallait juste se remettre dans le bain.

Ce n’est que lorsqu’il se regarda dans la glace avant de descendre qu’il réalisa qu’il ne savait même pas quel genre de musique pratiquait l’orchestre de l’hôtel.

C’est Lucy O’Keef, la mère de Roselyn, qui vint lui ouvrir. Elle était plus jeune et beaucoup plus dynamique que sa mère à lui. Elle rappela à Lawrence une de ses tantes, du côté paternel ; une de ces femmes indépendantes qui travaillent deux ou trois mois par an comme consultantes ou conceptrices de logiciels, et passent le reste de l’année à faire la fête et à jouer au tennis. Intelligentes, actives, en pleine forme, pragmatiques et gaies. Lawrence comprit également d’où venait la beauté de Roselyn ; elle avait hérité de sa mère son petit nez et ses pommettes saillantes.

— Donc, tu t’appelles Lawrence, lui dit-elle d’une voix amusée.

— Oui, madame.

— Entre, elle est presque prête.

Les O'Keef logeaient dans une suite dotée de trois chambres à coucher. Les trois petites sœurs étaient dans le salon et ricanaient. Il les avait rencontrées plus tôt cet après-midi, mais elles avaient obstinément refusé d'établir le moindre contact avec lui. Comme tous les enfants, elles étaient plutôt agaçantes. Mais elles étaient encore trop émerveillées par ce monde nouveau pour être complètement odieuses. Il prit leurs taquineries du bon côté, car il savait qu'un jour ou l'autre, Roselyn aurait à subir la présence de ses propres frères et sœurs. Enfin… il l'espérait.

Lorsqu'elle sortit de sa chambre, elle portait un ensemble marin avec une jupe qui lui arrivait au-dessus des genoux. Elle était encore plus séduisante qu'avec son bikini.

— Amusez-vous bien, leur dit Lucy.

Le bar était semblable à tous les bars d'hôtels cinq étoiles de l'univers. Juste devant l'entrée, s'étalait un comptoir en marbre semi-circulaire, derrière lequel étaient exposées des dizaines de bouteilles d'alcool, rangées sur des étagères en verre. Des canapés confortables et des fauteuils luxueux étaient disposés autour de petites tables. La lumière tamisée ne permettait pas de voir le plafond haut. Sur la scène centrale, trônait l'indispensable piano à queue qui accompagnait des chanteurs de charme habillés en smoking, particulièrement prisés des clients les plus âgés, car n'interprétant jamais de chansons datant de moins d'un siècle.

Toutefois, ce soir-là, les crooners avaient cédé la place à un groupe plus électrique et moins respectable, spécialisé dans les ballades endiablées. Des bouteilles de bière avaient été mises à refroidir dans des baquets pleins de glace et un buffet avait été dressé le long d'un mur. La moitié de la salle avait été transformée en une piste de danse que venaient périodiquement balayer des déferlantes holographiques qui, lorsqu'elles se brisaient sur les enceintes de la sono, projetaient des sortes d'embruns kaléidoscopiques.

Lawrence eut un léger mouvement de recul quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le hall. Il n'avait pas l'habitude de voir tant de gens d'un seul coup. La plupart des adolescents avec lesquels il avait joué au water-polo étaient là et paraissaient très enthousiastes. Roselyn sourit voracement, lui prit la main et l'entraîna à sa suite.

Finalement, le fait qu'il ne sût pas danser comme les autres n'eut aucune importance. La promiscuité était trop grande pour autoriser quelque mouvement ample que ce fût. Alors il se contenta de se remuer sans lever les pieds et de regarder Roselyn. Celle-ci dansait merveilleusement, ondulait lentement et avec souplesse, son bras battant la mesure.

Ils mangèrent un peu et discutèrent en se criant à l'oreille. Elle but une bière à la bouteille. Puis ils dansèrent à nouveau. Et s'arrêtèrent pour boire encore.

Le sang battant dans ses veines, la peau collante de sueur et l'esprit agréablement embrumé par l'alcool, Lawrence referma ses bras autour d'elle au milieu d'une mer de corps ondulants. Elle s'approcha de lui et posa la tête sur son épaule. Son visage était baigné par une lumière qui, de dorée, devint progressivement violette. Ils sourirent à l'unisson. Lawrence pencha la tête en avant et ils s'embrassèrent.

Le groupe joua jusqu'à deux heures du matin. À ce moment-là, il ne restait plus que cinq couples sur la piste, dont Lawrence et Roselyn.

— C'était super, murmura-t-elle. Merci, Lawrence.

Lorsque les portes de l'ascenseur se refermèrent, ils s'embrassèrent une nouvelle fois. Dans l'urgence. Lawrence enfonça sa langue profondément dans la bouche de la jeune fille. Puis les portes se rouvrirent. Ils continuèrent de se peloter dans le couloir. Il laissa glisser ses mains le long de son dos et attrapa ses fesses. Pour une raison obscure, il n'eut pas le courage de lui caresser les seins ou de glisser ses mains sous sa jupe.

— Je ne peux pas, lui dit-elle à l'oreille en lui donnant des coups de langue qui le firent frissonner. Maman se poserait trop de questions.

La porte de sa suite s'ouvrit.

— Demain ? demanda-t-il en haletant.

— Oui. Rendez-vous à la piscine à neuf heures.

Sa tête lui tournait tellement qu'il ne parvint à regagner l'ascenseur puis sa chambre qu'avec les plus grandes difficultés.

Je ne peux pas. C'est ce qu'elle avait dit.

Lawrence se laissa tomber tout habillé sur son lit, tandis que la chambre oscillait dangereusement autour de lui. *Elle parlait d'avoir un rapport sexuel Avec moi. On s'est embrassés toute la soirée.* Il ferma les yeux, inspira profondément et put sentir à nouveau le corps de Roselyn pressé contre le sien. Là où elle l'avait touché, sa peau était littéralement brûlante.

Mais qu'avait-elle voulu dire par *oui* ? Il lui avait demandé *demain* ? C'était une question plutôt vague. Et elle lui avait répondu *oui.* Oui.

Le sommeil qui aurait pourtant dû l'emporter instantanément à cause de toute la bière qu'il avait ingurgitée tarda à venir.

Dès huit heures moins vingt, Lawrence alla s'installer sur son transat, près de la piscine. Il était complètement seul. Plusieurs robots jardiniers s'écartèrent précipitamment pour le laisser passer. L'herbe était légèrement humide et les brins scintillaient sous la lumière

corail. D'un point de vue purement visuel, la journée commençait on ne peut mieux.

Roselyn arriva à neuf heures moins dix, vêtue d'un peignoir noir et portant un sac sur l'épaule. Ils échangèrent un sourire. Lawrence tenta de ne pas avoir l'air trop intimidé et penaud.

— Tu es en avance, lui dit-elle.

— Je ne voulais pas risquer d'être en retard.

— Tu vas bien ? Tu m'as l'air fatigué…

— Ça va. Je n'ai pas beaucoup dormi et j'ai mal aux pieds d'avoir tant dansé, mais ça va.

— Pauvre chéri, lui dit-elle avant de se laisser tomber bruyamment sur le transat situé en face de lui. Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Pas vraiment.

Il s'était précipité dehors dès que son réveil avait sonné. Il avait même oublié de se brosser les dents, ce qui, si l'occasion de l'embrasser se représentait, pourrait lui être fatal.

— Je sais ce qu'il te faut.

Elle alla jusqu'au bar, qui était toujours fermé, et dit quelques mots au téléphone. Quelques minutes plus tard, deux serveurs arrivèrent avec des plateaux.

Ils s'installèrent au bar et jetèrent un coup d'œil sous les cloches en argent qui recouvraient leurs petits déjeuners. Mais avant de commencer à manger, Roselyn lui fit avaler deux pilules : la première pour soigner son mal de tête, la seconde pour l'aider à digérer. Le temps qu'elles fassent effet, Lawrence dut se contenter de siroter son jus d'orange glacé.

Elle avait commandé du riz soufflé, du yaourt avec des morceaux de fruits, des œufs brouillés et des pommes de terre sautées, des saucisses, du bacon, du boudin, des tomates et, pour finir, des crêpes au miel. Enfin, si tout cela ne lui convenait pas, il y avait aussi des toasts, de la marmelade d'orange sanguine et du thé d'Assam.

— C'est parfait, lui dit-il.

Habituellement, il se levait vers dix heures et demie et prenait un chocolat chaud et des biscuits. Le yaourt aux fruits ne lui disait rien de bon, mais le reste était parfaitement à son goût.

Roselyn étala un peu de marmelade sur son toast. C'était tout ce qu'elle avait devant elle, avec le yaourt et les fruits.

— Le repas le plus important de la journée, déclara-t-elle.

Sa mère n'arrêtait pas de le lui répéter, mais là, c'était différent.

— Tu as quelque chose de prévu pour la journée ? lui demanda-t-il.

— Non, rien de particulier.

— Moi non plus.

Elle mit un coude sur le comptoir, appuya son menton sur la paume de sa main et prit un air perplexe.

— Tu es marrant, Lawrence. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— On dirait que tu as peur de moi.

— C'est faux ! protesta-t-il, indigné.

— Tu me rassures. Tu as des yeux magnifiques, à mi-chemin entre le gris et le vert.

— Ah… Merci…

Elle cassa un coin de son toast et l'enfourna dans sa bouche.

— À ton tour de me faire des compliments. Il y a une partie de mon corps que tu trouves belle ?

En faisant un effort de volonté dont il ne se serait pas cru capable, il parvint à ne pas regarder sa poitrine et se concentra sur ses yeux gris brillants.

— Je ne saurais par où commencer, dit-il tout bas en rougissant.

Pendant un instant elle parut se figer, puis le gratifia d'un franc sourire.

— C'est plutôt pas mal comme début, dit-elle. Pour quelqu'un de réservé, tu te débrouilles assez bien en drague.

— Ça n'a rien à voir avec de la drague, c'est ce que je pense réellement.

Elle mit la main sur son genou et serra doucement.

— Tu es vraiment mignon. Moi qui croyais que tu n'étais qu'un M. Glaçon qui se tenait à l'écart pendant que nous autres nous sautions dans tous les sens comme des kangourous enragés. Une sorte de loup attendant le bon moment pour sauter sur sa proie.

— Désolé, mais tu t'es trompée. Si je reste à l'écart des autres, c'est que je ne sais pas quoi leur dire. C'est stupide, je sais.

— Non, pas stupide. Il faut toujours rester fidèle à ce que l'on est. Quand je t'ai abordé, j'espérais que tu serais différent de tous ces poseurs qui n'arrêtent pas de me harceler depuis que je suis arrivée. Et j'avais raison.

— Tu les attires vraiment comme un aimant, dit-il en souriant. J'ai eu le temps de t'observer pendant que j'étais assis, là, tout seul. Et eux qui te suivaient partout, la langue pendante, comme de petits chiens…

— Et encore, tu ne les as pas entendus : « J'adorerais te faire visiter la région », ou encore « Mon dôme ressemble beaucoup à Dublin ; tu devrais venir le visiter ». Comme si des serres en polythène pouvaient arriver à la cheville d'une ville plusieurs fois millénaire.

Mon Dieu ! Je suis arrivée en vaisseau spatial, pas en arche. On dirait une bande de cousins de province du comté d'Einstein.

— Euh, ouais, dit-il avec circonspection.

— Le comté d'Einstein, reprit-elle en levant un sourcil. Où tout le monde est parent…

Lawrence fit semblant de rire.

— Tu es géniale !

Elle prit un air modeste et entreprit de faire du rangement sur leurs plateaux, qui n'en avaient pourtant pas besoin. Ils n'arrêtaient pas de se sourire l'un à l'autre. Jamais auparavant Lawrence ne s'était senti aussi bien avec quelqu'un d'autre.

— Tu avais un petit ami à Dublin ?

— J'étais plus ou moins amoureuse de quelqu'un. On est sortis ensemble deux ou trois fois, mais il ne s'est rien passé. Enfin, rien de sérieux en tout cas. Merci, mon Dieu. Il savait que j'étais sur le point de partir. Mais j'ai compris à la fin qu'il pensait pouvoir obtenir de moi tout ce qu'il désirait. Et puis, comme je devais m'en aller, il ne risquait rien ; il pouvait me plaquer pour une autre fille sans avoir à se justifier ni à supporter mes pleurs. Tu imagines ? Quel connard, ce mec.

— C'était un taré, ce type. À sa place, j'aurais tout fait pour te suivre jusqu'ici. Je me serais embarqué clandestinement…

— Jésus, Marie, Joseph. Et me voilà donc ici, dit-elle en lui caressant la joue comme pour s'assurer de sa réalité. Et toi, Lawrence ? Tu as une petite amie ? Tu peux tout me dire, tu sais. Je ne t'en voudrai pas.

— En fait, je n'ai rien à avouer. Je n'ai personne.

— Décidément, je suis bien sur une autre planète. À Dublin, tu aurais au moins trois petites amies.

— Et si nous y retournions ensemble ?

— Arrête. Je viens de te dire que tu étais différent des autres, et toi… Dublin n'est pas différente du reste de la Terre. Elle est vieille et fatiguée. Et puis, nous sommes sur Amethi tous les deux. Une planète qui a un véritable avenir, pas comme les autres… Es-tu certain qu'il n'y a pas quelqu'un, là-haut, qui jette les dés pour décider de notre sort ? J'ai l'impression d'avoir trop de chance en ce moment.

— Parce que je suis ton porte-bonheur.

Il se pencha en avant et l'embrassa. Elle mit ses mains dans ses cheveux et le décoiffa, l'attira encore plus près d'elle à mesure que leur baiser se faisait de plus en plus passionné.

Des voix se firent entendre ; des gens approchaient. Ils arrêtèrent de s'embrasser et se regardèrent dans les yeux. Lawrence ne se sentait pas gêné le moins du monde. Au contraire, il était sûr de lui, mais

n'était pas arrogant pour autant. Tous les deux savaient ce qu'ils avaient commencé et ce que l'autre en pensait. C'était une sensation plutôt reposante.

— Mes sœurs ne vont pas tarder à arriver, murmura-t-elle.

— Super.

Ils rirent de concert et retournèrent à leurs transats. Les nouveaux arrivants étaient principalement des enfants, qui ne prêtèrent pas vraiment attention à Lawrence et Roselyn.

— Nous allons devoir attendre une petite demi-heure que notre nourriture descende un peu avant de nous jeter dans la piscine, lui dit-elle.

— OK, lui répondit-il en la regardant avidement se débarrasser de son peignoir.

Aujourd'hui, elle portait un bikini écarlate. Il la regarda sans honte aucune. Elle lui envoya un baiser faussement aguichant et s'allongea sur son transat.

Ses sœurs arrivèrent peu de temps après. Lawrence les salua joyeusement. Tous les quatre discutèrent alors longuement, les deux sœurs cadettes ne manquant pas de pouffer sottement à chaque mention de l'orchestre ou de la soirée de la veille.

Un peu plus tard, dans la piscine, les filles s'acharnèrent à essayer de lui enfoncer la tête sous l'eau et à le viser avec un gros ballon de plage. En représailles, il plongeait et les attrapait par les chevilles. Ils rirent et s'amusèrent jusqu'au moment où Roselyn finit par dire :

— J'en ai assez. Je crois que je vais arrêter.

Il jeta le ballon aussi loin qu'il le put et rit en voyant Mary et Jenny se ruer à sa poursuite.

Lorsqu'il fut de retour près de son transat, Roselyn était en train de s'essorer les cheveux. Il lui tendit la main et lui dit :

— Il faut que j'aille me chercher une serviette sèche.

Elle le regarda longuement sans rien dire. Ce moment se prolongea de façon affreuse, puis elle finit par acquiescer.

— D'accord, dit-elle. Mais allons plutôt dans ta chambre.

Pendant les minutes qui suivirent, il redevint l'ancien Lawrence : un jeune homme timide, incapable de regarder une fille autrement qu'en l'épiant nerveusement. Elle non plus ne semblait pas très à l'aise, comme si elle était elle-même surprise de voir qui elle accompagnait dans un endroit mystérieux. Dans l'ascenseur, ils s'embrassèrent. Maladroitement cette fois-ci. Lorsqu'ils furent arrivés dans sa chambre, Lawrence referma la porte de ses mains tremblantes.

Roselyn désigna la grande baie vitrée d'un geste de la main.

— Tu veux bien tirer les rideaux ? Je sais que c'est stupide, mais…

— Non, pas du tout.

Il se précipita à l'autre bout de la pièce et tira le lourd tissu sur sa tringle, plongeant la chambre dans une atmosphère chaude et dorée qui enveloppa le corps superbe de Roselyn dans une ombre envoûtante. Elle regardait le grand lit rouge d'un air un peu triste. Et ce n'était pas du tout ce qu'il désirait. Ce qu'il voulait, c'était la voir sourire, l'entendre lui dire de se dépêcher.

— Écoute, dit-il, découragé. Si tu veux, on peut prendre quelques serviettes et redescendre…

Elle se tourna vers lui et lui tendit les bras.

— Non, lui dit-elle lorsqu'ils se touchèrent. Je n'ai pas besoin de serviettes. Et je sais exactement ce que tu veux, ajouta-t-elle en l'embrassant et en ravivant instantanément la flamme qui paraissait s'être éteinte.

— Toi.

Elle se libéra de son étreinte et fit un pas en arrière. Elle mit les mains dans son dos et défit le nœud de son haut écarlate. Le petit bout de tissu tomba, révélant des seins incroyablement excitants.

— Roselyn, tu es magnifique, dit-il doucement, comme s'il se parlait à lui-même.

Maudissant sa maladresse, il referma ses doigts sur ses mamelons, tordant ses boutons de chair foncée et dure. Elle inspira profondément et fronça les sourcils ; il lui avait fait mal.

— Excuse-moi.

Il la serra moins fort mais ne la lâcha pas, car il en était incapable. Elle était si ferme, si douce, si brûlante…

Elle lui prit doucement les mains et les fit remonter jusqu'à ses épaules, de manière à pouvoir s'agenouiller devant lui. Lawrence gémit lorsqu'elle se saisit de son maillot de bain et qu'elle le lui baissa jusqu'aux chevilles. Elle fixa son sexe en érection avec une curiosité non dissimulée, puis le regarda dans les yeux et sourit. Elle se releva et Lawrence s'agrippa à son slip et le fit descendre hâtivement le long de ses jambes. D'une main, il lui pétrit les seins, de l'autre, il lui caressa le ventre, descendant toujours plus bas, goûtant à la douceur, à l'humidité et à la chaleur de sa toison pubienne.

Il la repoussa, la souleva et la porta jusqu'au lit. Ils se cramponnaient l'un à l'autre, leurs bouches ouvertes, léchant, suçant, dévorant leur chair. Leur respiration se faisait de plus en plus rapide et saccadée. De sentir sa peau ainsi tendue contre la sienne rendait le jeune homme littéralement fou.

Grâce à tous les inter-A pornographiques qu'il avait pu voir, Lawrence savait tout ce qu'il y avait à savoir sur la manière dont il fallait caresser une femme. Comment il fallait aller lentement et

prendre ses sentiments en considération… Mais dans le feu de l’action et dans cette ambiance tamisée, c’était plus facile à dire qu’à faire. La fille la plus jolie et la plus excitée de l’univers n’était-elle pas en train de se tortiller lascivement sous lui ? Elle écarta ses jambes délicieuses. Un bref éclair d’appréhension traversa le visage de Roselyn quand il la pénétra, puis se mua en une expression de plaisir consterné.

— Merde, grogna-t-elle, va plus doucement, s’il te plaît.

— D’accord, promit-il. Pas de problème.

Il ralentit son rythme et essaya d’être aussi doux que possible. Il n’avait jamais rien connu d’aussi exquis. Son corps incroyable frémissait sous lui, grâce à lui. Et son sexe semblait avoir été créé pour accueillir le sien. De petits gémissements de plaisir et des halètements surpris s’échappaient entre les dents serrées de Roselyn. Puis Lawrence se sentit incapable de maintenir plus longtemps ce rythme lent. Il la pénétra furieusement et de plus en plus rapidement. Il la baisa comme il avait rêvé de le faire la toute première fois qu’il avait posé ses yeux sur elle. Il jouit en elle par saccades explosives tandis que la jeune femme criait.

Ils roulèrent chacun d’un côté du lit. Émerveillé et glorieux, Lawrence cherchait son souffle. Il tourna la tête, vit sa poitrine qui se soulevait à un rythme effréné, ce qui décupla son plaisir. Il était amoureux, hébété, obsédé. Il aurait pu tuer pour elle. Mourir pour elle. Il sourit, heureux.

— Je suis à toi, Roselyn. Je ne plaisante pas. Je t’appartiens.

Le coin de la bouche de la jeune femme se souleva légèrement. Elle ne pouvait pas en faire plus pour l’instant. Elle semblait troublée, réticente.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il d’une voix timide.

— Lawrence, s’il te plaît, essaie d’être moins rude.

Il eut envie de vomir. Il n’était qu’une misérable merde. Il avait fait du mal à Roselyn, la seule personne à l’avoir jamais aimé. Il lui avait fait mal !

— Merde, je suis désolé !

Il n’osait plus la toucher. Ses doigts tremblaient au-dessus d’elle.

— Je ne voulais pas, reprit-il. Excuse-moi, excuse-moi…

— Chut… Tout va bien, dit-elle en se tournant vers lui et en lui caressant le front. Je vais bien. J’ai juste un peu mal.

— Écoute, on ne le refera plus jamais. Je te le promets.

— Bien sûr qu’on le refera, Lawrence.

— Mais ça t’a fait mal, protesta-t-il.

— Lawrence, c’était notre première fois. Tu… Nous apprendrons à faire ça différemment. Et puis, ajouta-t-elle avec une ironie désabusée, qu’arriverait-il si le reste de l’humanité abandonnait aussi

vite que toi ?

— Tu as raison.

Elle lui lécha l'oreille et reprit :

— Si j'avais pris autant de plaisir que toi, tu voudrais arrêter ?

— Oh ! non ! Sûrement pas !

— Alors…

— Tu veux recommencer ?

À sa grande surprise, cette pensée seule suffit à insuffler une vigueur nouvelle dans son sexe ramolli.

— Non, pas vraiment. Pas pour l'instant. Mais nous pourrions essayer quelque chose d'autre…

— Bien sûr !

Et il en fut ainsi. Ils passèrent les trois jours suivants dans sa chambre, dans son lit. Leurs corps emmêlés, brûlants et frémissants absorbés par l'exploration de l'autre. Quand ils étaient trop fatigués ou qu'ils avaient trop mal pour continuer, ils se reposaient ou bien descendaient à la piscine ou au restaurant. Après une courte promenade dans le périmètre du dôme, ils remontaient et se replongeaient pour quelques heures dans leurs expérimentations. Lawrence se procura un Kamasutra numérique et ils entreprirent de tester avec enthousiasme toutes les positions décrites. Les meubles étaient assez robustes pour pouvoir supporter leur poids, et la grande baignoire en marbre avec ses remous puissants était fort intéressante.

Ils ne pouvaient faire l'amour que durant la journée. Roselyn préférait encore passer la nuit dans sa suite. Cela ne le dérangeait pas. Rien de ce qu'elle disait ou faisait ne le dérangeait. Elle était à lui du matin au soir ; sans compter qu'elle n'arrêtait pas de reculer l'heure à laquelle elle allait se coucher. Le dernier jour, elle quitta sa chambre vers trois heures du matin.

— Notre appartement se trouve dans le dôme de Leith, lui dit-elle tandis que, allongés sur les draps chiffonnés du lit rouge, ils profitaient de leurs dernières heures ensemble. C'est loin de chez toi ?

— Non. J'ai eu un scooter à mon dernier anniversaire. Je peux être chez toi en moins de dix minutes. Sinon, en passant par les tunnels qui relient les dômes entre eux, ça fait vingt-cinq minutes de marche. Je pense que ce chemin est préférable jusqu'à la fin de « l'Éveil ».

Dans sa tête, il essaya de déterminer quel était le chemin le plus court, quels dômes il fallait traverser.

— Alors on pourra se voir assez facilement ? demanda-t-elle, inquiète.

— Très facilement.

Il fit courir le bout de ses doigts sur la courbe de ses hanches, car

c'était une caresse qu'elle appréciait particulièrement. Elle se blottit contre lui et lui donna une rafale de petits baisers dans le cou. Ils se chatouillèrent.

— Tu as mon numéro ?

— Oui, dit-il en roulant sur elle et en lui clouant les bras sur le lit. Je t'appellerai dès que je serai rentré. Puis je te rappellerai une heure après, et encore une fois une heure après…

— Je suis désolée. Je ne veux pas t'accaparer, mais je ne peux pas me passer de toi.

— Tu arriveras à Templeton un jour après moi. On se reverra donc le matin de la rentrée.

— D'accord, dit-elle en acquiesçant lentement, en soupesant ce qu'il venait de lui dire. J'attendrai jusque-là.

Le lendemain matin, une limousine vint chercher Lawrence et son père pour les ramener chez eux ; le voyage durait cinq heures. Le garçon était assis sur la banquette arrière en cuir et, d'un air maussade, regardait sans la voir la neige qui tombait à l'extérieur du dôme. Devant ses yeux, Roselyn… Blottie dans ses bras, elle souriait et lui dispensait sa douce chaleur.

— Ton bracelet ne fonctionne plus ? demanda Doug Newton.

— Hein ? fit Lawrence en abandonnant sa rêverie. Non, papa, il marche bien.

— Pourquoi ne t'en sers-tu pas, alors ?

— Pas envie.

— Merde, il faut que je t'emmène tout de suite aux urgences…

— Papa ?

Doug se tourna vers son fils. Les inscriptions indigo sur ses membranes optroniques s'effacèrent.

— Oui ?

— À la maison, on a des règles pour tout…

— Écoute, Lawrence. Ces règles, je ne les ai pas inventées pour t'ennuyer. Elles existent afin que nous puissions tous vivre sous le même toit d'une manière à peu près civilisée.

— Oui, je sais tout ça. Mais… est-ce qu'il y a des règles concernant les petites amies ?

— Les petites amies ?

— Ouais.

— Mais tu n'as… Oh ! Tu nous avais caché ça. On va bientôt avoir le privilège de la rencontrer ?

— Je ne sais pas. Quelles règles suis-je censé respecter ? Elle a le droit de venir à la maison ? Doug Newton se laissa glisser sur sa banquette et regarda longuement son fils.

— Bon, tu es en âge de voter au conseil d'administration ; je vais

donc te parler comme à un adulte, et j'entends être traité avec la même politesse. OK ?

— Ouais, pas de problème.

— Il y a deux ensembles de règles : primo, ta petite amie est la bienvenue à la maison. En fait, comme tu le sais foutrement bien, ta mère sera très heureuse de la rencontrer. À la maison, cette jeune femme et toi pourrez faire ce que vous voudrez : jouer au tennis, au football, vous baigner, étudier. Enfin, tout le bazar. Évidemment, elle pourra déjeuner avec nous. Par contre, elle ne pourra pas passer la nuit dans ta chambre. Compris ?

— Oui, papa.

— Deuzio – et cette règle-là sera valable toute ta vie –, interdiction de vous faire surprendre. Ni moi, ni ta mère, ni tes frères et sœurs ne devrons un jour tomber sur vous deux en train de vous envoyer en l'air dans une pièce de la maison. Tu vois ce que je veux dire ?

Lawrence savait que ses joues étaient écarlates ; il les sentait brûlantes. Décidément, cette semaine avait changé beaucoup de choses dans sa vie.

— J'ai compris. Ne t'inquiète pas, ça n'arrivera pas.

— Bien. Vérifie seulement que la serrure de ta grotte ferme correctement.

— Elle ferme.

Doug Newton secoua la tête, amusé.

— Décidément, tu ne cesseras jamais de m'étonner. J'espère au moins qu'elle est vraie, que ce n'est pas un programme inter-A.

— Bien sûr qu'elle est vraie !

— Dieu merci. Et comment s'appelle-t-elle ?

— Roselyn O'Keef.

— Je ne crois pas connaître de O'Keef…

— Ils ne sont pas d'Amethi, papa. Ils sont arrivés il y a peu de temps.

— Vraiment ? Ça signifie qu'ils ont de l'argent, alors ?

— C'est tout ce qui t'intéresse, hein ? Savoir s'ils sont riches ou pas ?

— En fait, oui. C'est très important pour moi. Mais comme nous le savons tous deux, ce qui est important pour moi ne l'est pas forcément pour toi. C'est le moins qu'on puisse dire…

— Non, c'est important, mais…

Lawrence ne voulait pas trop en dire. Il n'avait jamais parlé aussi ouvertement à son père, et cette sincérité le faisait presque se sentir coupable de s'être mal conduit ces derniers temps. Il avait manqué de respect à ses parents, c'était indéniable. Mais la vie n'était pas facile

pour lui non plus. Ils se montraient toujours plus exigeants avec lui, toujours plus sévères.

— Je sais, reprit Doug, comme pour plaider coupable. Je suis un ogre. Mais tu crois vraiment être différent de moi ? Si un jour tu trouves le temps d'aller voir tes grands-parents, demande-leur de te parler de mon adolescence. Ça n'a pas été facile tous les jours.

— C'est vrai ?

— Demande donc à tes grands-parents.

— Je le ferai.

— Bien.

Dès qu'il fut chez lui, Lawrence entra l'adresse électronique de Roselyn dans la perle de son bureau et demanda à son IA d'établir la connexion. Le visage de la jeune femme recouvrit bientôt la totalité de la feuille écran, les taches de rousseur de ses joues atteignant la taille d'une paume. Ils parlèrent pendant une heure. Ce jour-là, il la rappela trois fois avant d'aller se coucher. Durant la nuit, il se réveilla à deux reprises et, à chaque fois, il la chercha dans le noir. Son esprit encore embrumé par le sommeil, il se demanda – expérience terrifiante – s'il n'avait pas rêvé cette fabuleuse semaine.

Le lycée Hillary Eyre avait son dôme particulier, dans lequel régnait un climat stable, proche d'un début d'automne dans une zone tempérée. C'était un bâtiment en H de trois étages, assez grand pour permettre à mille cinq cents élèves d'y étudier dans d'excellentes conditions. Tout autour, de nombreux terrains de sport, mais aucun parterre de fleurs. C'était une vision troublante pour les nouveaux arrivants qui avaient, pour la plupart, grandi sous des dômes aux parcs floraux savamment entretenus. Il n'y avait pas d'arbres non plus. Juste une vaste étendue verte parsemée de poteaux de buts.

Mais cela n'était rien comparé au spectacle qu'offrait un Lawrence Newton attendant sur les marches de l'établissement une heure et demie avant l'ouverture des portes. Malgré une météo défavorable, il était venu en scooter pour être certain de ne pas être en retard. À présent, il tournait en rond en essayant de voir les sorties des neuf tunnels simultanément. Des élèves émergeaient de ces grottes artificielles et se dirigeaient vers le hall d'entrée vitré. Déjà, plusieurs groupes s'étaient formés : des amis se rencontrant après une longue séparation, des équipes de football, des cancres à la recherche d'une personne (Lawrence, par exemple) disposée à les aider à tricher pendant l'année à venir…

Il la reconnut facilement, même à plus de cent mètres de distance. Il l'appela et lui fit signe de la main, ignorant les regards étonnés des autres élèves. Elle le vit, sourit et lui fit signe en retour. Il courut la rejoindre et ils s'étreignirent au milieu d'une foule de spectateurs médusés. Ce genre de démonstration d'affection était

interdite par le règlement intérieur, mais Lawrence s'en moquait.

— Tu es là, dit-il, penaud.

— Oui, répondit-elle en souriant et en regardant nerveusement autour d'eux. Je n'avais rien d'autre à faire aujourd'hui.

Comme ils attiraient un peu trop l'attention au goût de Lawrence, celui-ci la prit par les épaules et l'entraîna à l'écart. Roselyn lui expliqua que son voyage s'était bien passé. Leur appartement dans le dôme de Leith était super, malgré quelques problèmes de connexion au réseau. Ils n'avaient presque pas de meubles et sa mère souhaitait faire les boutiques ce week-end.

— Mes vêtements ne sont pas trop ringards ? demanda-t-elle en désignant sa manche du doigt.

Elle portait une longue jupe noire, un chemisier blanc et un pull-over jade. Avec ses cheveux maintenus en arrière par une barrette émaillée en forme de papillon, elle avait l'air plutôt stricte. Mais Lawrence la trouva terriblement sexy.

— Tu es superbe.

Il est vrai que les autres filles portaient parfois des vêtements bien plus onéreux, mais cela ne les rendait pas pour autant plus séduisantes.

Alan Cramley leur jeta un regard oblique qui s'attarda un peu plus sur Roselyn que sur lui. Lawrence et Alan avaient longtemps été dans la même classe, avant que ce dernier ne devienne un mordu de football et un joueur de qualité, ce qui lui conférait une popularité considérable et expliquait son impressionnant tableau de chasse.

Alan passa derrière Roselyn en la lorgnant puis regarda Lawrence dans les yeux, lui sourit et leva le pouce. La colère que celui-ci avait ressentie en voyant ce bellâtre manquer de respect à sa petite amie se dissipa alors comme par enchantement. Jamais auparavant il n'avait reçu les encouragements d'un concurrent aussi populaire.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Roselyn.

Lawrence passa le reste de la matinée à l'accompagner dans ses démarches administratives et à lui faire visiter les locaux et le reste du dôme. Il la présenta à un maximum de personnes – à dire vrai, toutes celles qu'il connaissait. Il ne fut pas long à remarquer qu'avec Roselyn à ses côtés ses camarades – filles comme garçons – se montraient bien plus aimables avec lui qu'à l'accoutumée.

Après le déjeuner pris à la cantine, ils retournèrent dans le hall d'entrée où avaient lieu les inscriptions aux activités sportives et optionnelles. Roselyn choisit le badminton, l'athlétisme, le football féminin, le piano et la comptabilité.

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda-t-elle joyeusement quand ils eurent fait le tour complet des tables.

— Sais pas trop, marmonna-t-il.

En fait, il ne s'était jamais inscrit à aucune matière optionnelle. Ils passèrent à nouveau les tables en revue. Son premier choix se porta finalement sur le développement de logiciels ; c'était le genre de chose qui pouvait toujours être utile, sans compter que cela lui permettrait certainement de gagner quelques points pour le contrôle continu. Il y avait également un club d'aviation dont il ignorait complètement l'existence. Voler serait amusant. Il avait passé suffisamment de temps sur des simulateurs (impliquant chasseurs extraterrestres et duels meurtriers) pour savoir que cela ne pouvait que lui plaire. Et puis, subsistait toujours quelque part au fond de lui ce vieux rêve de devenir un jour pilote de vaisseaux interstellaires. Il signa donc sans hésiter, ce qui lui valut un léger sourire d'approbation de la part de Roselyn. Il lui fallut alors choisir un sport, ce qui n'allait pas sans poser quelques problèmes. Finalement, il se décida pour le cricket ; parce que l'entraînement avait lieu le même jour que l'entraînement de football féminin, et parce qu'il s'agissait du moins fatigant de tous les sports inscrits au programme.

Ils durent se séparer pour le début des cours, mais se retrouvèrent en fin d'après-midi dans le hall. Lawrence lui proposa alors de venir chez lui.

— En fait, commença-t-il l'air de s'excuser, maman me harcèle pour que je te présente à la famille. Je peux encore résister quelques jours, mais ça revient à essayer d'empêcher le glacier de Barclay de fondre… Il faudra bien que ça arrive un jour…

— Pas de problème. J'aimerais bien la rencontrer.

— C'est vrai ? demanda-t-il avec circonspection.

— Oui.

— Heu… Super ! Je suis venu en scooter. Il y a une place pour toi.

— Un scooter ? Lawrence ! Tu as vu ce que j'ai sur le dos ? Je ne peux pas sortir comme ça.

— Je sais. Je ne suis pas stupide à ce point.

Il la conduisit jusqu'au garage situé à l'extrémité du dôme. Son scooter était quasiment le seul à y être garé. C'était un petit engin équipé de deux roues arrière, d'un moteur fonctionnant à l'hyperhydrogène et d'une carrosserie violet métallisé. Une bulle de plastique allongée et ouverte sur les côtés protégeait partiellement le conducteur et son passager des éléments. Les trois larges pneus étaient dotés de crampons adaptés à la neige, mais ne permettaient pas au véhicule de dépasser les cinquante kilomètres-heure sans risquer à tout moment de déraper.

Dix années plus tôt, chaque adolescent de Templeton en possédait

un ou en désirait un ; mais les effets de « l'Éveil » avaient grandement limité leur usage. Une preuve supplémentaire que Lawrence était bien né au mauvais endroit et au mauvais moment.

Il fouilla dans le coffre situé sous le siège et en sortit deux combinaisons thermiques.

— Tu vois ?

— Génial, dit Roselyn en écarquillant les yeux. C'est l'idéal quand on porte une jupe…

— Euh…, fit Lawrence en se sentant rougir.

— Mais ça ira. J'y arriverai, dit-elle en commençant à enfiler la combinaison.

Avec Roselyn assise sur le siège arrière, les bras noués autour de lui, Lawrence passa le sas du dôme et s'engagea sur les routes de Templeton. Il y avait eu une petite averse de grêle pendant l'heure du déjeuner, mais les chasse-neige avaient déjà tout nettoyé. L'asphalte était luisant de liquide antigel, qui, mélangé à la glace fondue, produisait des espèces de spirales huileuses et colorées. Malgré sa combinaison et son casque, Lawrence était heureux de pouvoir compter sur la protection de la bulle. Le vent était particulièrement féroce ce jour-là.

Les dômes de Templeton brillaient comme de l'opale sous le ciel morne et gris. Ces derniers temps, la ligne des toits de la ville avait acquis un côté plus agressif, quasi industriel, qui lui donnait l'air d'être perpétuellement en construction. Les délicates bandes d'herbe et de plantes résistantes qui s'accrochaient des deux côtés de la route avaient presque disparu. Des canaux de drainage avaient été creusés dans la terre boueuse de part et d'autre de chaque route importante, d'où la présence de nombreux monticules de terre excavée. Les seules espèces végétales qui ne semblaient pas trop souffrir des aléas du climat étaient les algues qui formaient des serpentins dans les canaux destinés à évacuer la neige fondue.

Les conduits d'admission d'air étaient à présent tous équipés de nouveaux filtres censés protéger les ventilateurs et les échangeurs de chaleur de la poudreuse et de la glace poisseuse. Partout, de gros cubes de métal galvanisé, érigés à la hâte, constellés de rivets et montés sur des pieds en acier. Surtout sur les usines, dans lesquelles ils servaient à protéger les conduits et les grilles d'admission.

Le pire de tout, c'était la rouille. Lawrence ne s'imaginait pas que la ville était à ce point tributaire du métal. Il pensait naïvement que les matériaux utilisés étaient tous des composites sophistiqués, fixés les uns aux autres par des procédés moléculaires complexes. Mais ce n'était pas le cas. Le métal restait le matériau de construction le moins cher et le plus facile à utiliser. Templeton avait donc été vissée, rivetée, clouée, renforcée et boulonnée pour constituer un ensemble

cohésif, comme toutes les agglomérations humaines depuis le premier âge de fer. Mais aujourd'hui « l'Éveil » lui faisait payer le prix de ce primitivisme. La rouille suintait de chaque structure. La ville transpirait par des millions de pores crasseux. Des taches marron rouge maculaient chaque paroi, se répandaient comme des larmes par lesquelles la cité perdait petit à petit sa force vitale.

C'est avec soulagement que Lawrence engagea son scooter sur la rampe d'accès du garage souterrain de la propriété familiale. Le monde extérieur n'existait plus pour le jeune homme. Amethi avait forcé les humains à se cloîtrer dans leurs ghettos technologiques, avait recouvert d'un voile les paysages qu'ils aspiraient à conquérir. Un jour, à l'école, le maître avait expliqué qu'en Scandinavie le taux de suicides augmentait fortement pendant les longues nuits polaires. À présent, Lawrence comprenait pourquoi. Ce n'était pas un hasard s'il passait beaucoup plus de temps à regarder des programmes inter-A et à jouer aujourd'hui qu'avant le début de « l'Éveil ».

Ils montèrent les escaliers et sortirent dans le dôme semi-aride. Roselyn examina ce désert de roches aux contours déchiquetés et de sable blanc. Des plantes duveteuses et des cactus aux formes incroyables poussaient au milieu d'une herbe drue, leurs fleurs ombellées formant des couronnes aux couleurs vives. Des palmiers et des figuiers prospéraient autour d'étangs tranquilles, près desquels se réchauffaient de petits lézards. Après le désagréable trajet qu'ils venaient de faire, l'air du dôme leur parut délicieusement chaud et sec.

— Personne ne vit ici ? demanda Roselyn.

— Non. La maison est dans le dôme principal. Ça, c'est une sorte de parc. On en a six en tout. Mais… qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il en la voyant soudain triste.

Elle refusa de soutenir son regard et de répondre.

— Roselyn, s'il te plaît.

Elle se laissa tomber dans ses bras et se mit à pleurer. Cela lui brisait le cœur de la voir ainsi désespérée. Il eut envie de pleurer lui aussi. Pourquoi pleurait-elle ? Tous les sentiments qu'il avait pour elle furent soudain exacerbés. Même en larmes, elle était magnifique.

— Je m'étais promis de ne pas le faire, sanglota-t-elle.

— De faire quoi ? Explique-moi ? C'est de ma faute.

— Non. Oui. Enfin, pas vraiment de ta faute…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai été si faible. Rien n'est plus pareil depuis que papa est mort. Et tout continue de changer. Parfois, j'ai l'impression de devoir faire face à quelque chose de nouveau tous les jours. Et je déteste ça. J'aimerais rester tout le temps au même endroit, faire la même chose

tous les jours, avoir une vie plus stable.

— Eh ! Tout va bien, dit-il en lui caressant doucement le dos. Tu es venue sur Amethi pour y rester et, crois-moi, aucune routine n'est plus ennuyeuse que celle du lycée Hillary Eyre.

Elle refusait toujours de le regarder dans les yeux.

— Je me suis renseignée sur toi, dit-elle.

— Vraiment ?

— Oui. Ta famille fait partie du conseil d'administration de McArthur.

— C'est vrai. Et alors ?

— Tu ne me l'avais pas dit.

— Ça ne m'est pas venu à l'esprit. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Eh bien… Tu es riche et tu as des milliers de relations et d'amis ici. Je sais qu'il est important de faire partie de la bonne société dans ce monde. Et nous, nous ne sommes pas riches. Alors, peut-être que je ne suis qu'un jouet pour toi. Ce matin, je me suis dit que tu ne voudrais plus de moi, et que tu allais raconter à tous tes amis que j'étais une fille facile. Et puis, quand j'ai vu que tu m'attendais…

Elle pleurait à nouveau. Il prit son visage dans ses mains et la força délicatement à le regarder dans les yeux.

— Jamais je ne ferai une chose pareille. Je ne peux pas croire que tu aies pensé cela de moi. Roselyn, tu vas devoir t'habituer à moi, parce que tu es la fille la plus merveilleuse qui soit, et je n'ai pas envie de te perdre. Tu es tellement belle que c'est moi qui devrais me faire du souci. Ne me laisse pas tomber pour un de ces débiles du lycée.

— Non ! lâcha-t-elle en lui prenant la tête et en l'embrassant. Non, Lawrence. Je ne veux pas d'un monsieur muscles décérébré ! C'est toi que je veux !

Ils restèrent ainsi quelques instants, enlacés immobiles, tandis que les geckos et les salamandres emplissaient le dôme de leurs appels mystérieux. Finalement, Roselyn sourit doucement et essuya les larmes qui maculaient ses joues.

— Je dois être horrible à regarder.

— Tu es superbe.

— C'est gentil, mais je ne peux pas rencontrer ta mère dans cet état.

— On peut s'arrêter un peu dans mon antre.

Lawrence sentit un léger doute l'assaillir lorsqu'il ouvrit la porte du garage. Son repaire, maintenant qu'il le regardait avec Roselyn à ses côtés, lui parut pour la première fois… ringard. C'était son empire personnel. De ce fait, il était le miroir – peut-être un peu trop évocateur – de ce qu'il était au fond de lui-même.

Roselyn s'avança et s'arrêta au milieu de la pièce. Elle tourna lentement sur elle-même en examinant ce qui l'entourait.

— C'est très…

— Triste ? Moche ? Ridicule ?

— Non. C'est juste que c'est typiquement masculin.

Roselyn passa une main sur le dossier râpé du canapé en cuir. Elle regarda Lawrence. Il lui rendit son regard.

La porte du garage n'avait pas fini de se refermer qu'ils étaient déjà en train de s'arracher mutuellement leurs vêtements.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Roselyn quand ils eurent terminé.

Elle était allongée sur le canapé, la tête confortablement calée sur les genoux de Lawrence. Ce dernier avait encore du mal à s'habituer à la présence d'une fille nue dans son antre. Cela paraissait inconcevable. Pourtant, maintenant qu'il y pensait, faire l'amour ici était très excitant. C'était le syndrome du fruit défendu, probablement.

— Pas grand-chose. Je viens ici pour me reposer, pour être tranquille, pour me retrouver.

— Je comprends. Parfois, j'en viens à souhaiter que mes chères petites sœurs n'aient jamais existé. Tu imagines, elles et moi enfermées dans le même vaisseau pendant des mois ? Mais qu'est-ce que tu fais pour – comme tu dis – te retrouver ?

— Rien de très intéressant, en fait. J'aime bien l'électronique et tout ça. D'où tout le bazar que tu vois autour de toi. Je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper. Sinon, je fais mes devoirs, je joue…

— À des trucs comme *Le Halo d'étoiles*, par exemple ?

— Ça, c'est le dernier en date.

Il fit une pause, confus. Mais, une fille nue n'était-elle pas allongée sur son canapé ? Il ne pouvait pas être plus proche que cela d'une personne du sexe opposé.

— Quand j'étais plus jeune, reprit-il, je passais des heures et des heures à regarder ma série préférée ici.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je ne pense pas que tu en aies déjà entendu parler. *Direction l'horizon.*

— Ça me dit quelque chose, dit-elle en plissant le nez. C'est une vieille série de science-fiction, non ?

— Ouais. Ça parle d'un vaisseau qui explore la galaxie. Mais Amethi n'a importé que la première saison. Je ne saurai jamais comment ça se termine, si les héros réussissent à rentrer chez eux…

— Tu aurais pu envoyer un message au distributeur, sur Terre. Ça ne doit pas coûter très cher de se faire envoyer tous les autres épisodes.

— J’ai essayé mille fois, mais ils ne m’ont jamais répondu. Si ça se trouve, la boîte n’existe même plus.

— Rien n’est jamais perdu sur le réseau, bien qu’il se soit développé en dehors de son globe primordial. Le réseau originel était très bien, mais les gens y ont ajouté tellement de choses que l’interconnectivité est devenue de plus en plus difficile. Des pans entiers sont devenus quasi autonomes et donc inaccessibles. Dès que tu recherches quelque chose d’un peu pointu, tu es obligé d’utiliser une douzaine de moteurs de recherche différents en espérant que l’un d’entre eux te permette d’accéder à ce qui t’intéresse. Quand j’ai fait des recherches sur Amethi, j’ai dû attendre plusieurs jours pour obtenir une réponse. C’est vrai que je voulais des trucs précis : les premiers rapports d’exploration, l’état des finances… Selon certaines rumeurs, il existerait des réseaux fermés, fonctionnant avec des métaliens internes, et dont les IA de contrôle ne sauraient même pas qu’elles ne sont pas reliées à l’extérieur.

— C’est fou. En tout cas, on ne peut pas perdre d’informations sur le réseau d’Amethi. Un seul moteur de recherche suffît largement.

— C’est parce qu’il est encore petit. Le démantèlement du réseau terrestre était inévitable. Trop de données étaient indexées à la même source, et plus l’index était distribué, plus les métaliens s’affaiblissaient. Aujourd’hui, il est question de créer des subdivisions officielles. Mais comment faire quand on ne sait pas où sont passées les données originelles ?

— Aucune idée…

— Si tu veux, je peux envoyer un message à une de mes amies. Elle pourra faire une recherche pour toi.

Lawrence s’écroula sur le canapé, se laissa tomber par terre et se mit à genoux devant Roselyn.

— Tu crois qu’elle pourrait me trouver les autres épisodes ?

— S’ils existent, bien sûr. Les programmes de divertissement sont faciles à trouver, sauf s’ils ont plus d’un siècle, et encore…

— Je t’en prie, dit-il en s’agrippànt à ses mollets. Je t’en serais éternellement reconnaissant. S’il le faut, je signerai le contrat avec mon sang.

— Hum ! fit-elle en faisant mine de regarder le plafond. En échange, j’aimerais quelque chose de particulier…

— Tout ce que tu voudras !

Elle lui prit la main, lui lécha les doigts un par un, puis en embrassa le bout. Ensuite, elle guida lentement sa main sur son corps jusqu’à un endroit particulièrement sensible.

— Ça, murmura-t-elle d’une voix rauque. C’est ça que je veux.

*
**

Lawrence emmena Roselyn chez lui tous les jours de cette première semaine de cours. Mais il ne la présenta à sa mère, ses frères et ses sœurs que le troisième soir. Il vécut d'ailleurs assez mal ce premier contact, grimaçant à chaque fois que sa mère essayait d'être gentille, qu'elle posait des questions trop personnelles à Roselyn, fusillant ses frères et sœurs du regard dès qu'ils disaient une bêtise. Roselyn, elle, traversa cette épreuve avec une grâce et une facilité qu'il ne put qu'admirer.

Après cela, il fut obligé de la faire venir à la maison à chaque fois, en attendant le jour où elle pourrait rester pour le dîner. Lui-même allait bientôt devoir déjeuner avec la mère et les sœurs de sa petite amie. Très bientôt.

— Les parents, dit en soupirant Roselyn à un Lawrence dépité. Au lieu d'aller enfin se reposer dans une bonne maison de retraite, ils font exprès de rester avec leurs enfants pour les ennuyer…

Lawrence, qui était occupé à lui lécher le nombril, leva les yeux.

— Tu te doutes bien de ce qui va finir par arriver, non ? Ma mère va probablement vouloir présenter la tienne à de riches célibataires.

Roselyn se retourna. Ils avaient mis une couverture sur le canapé de façon à ce que leurs peaux n'accrochent pas au cuir.

— Ça m'étonnerait, dit-elle.

Lawrence perçut une certaine tension dans sa voix.

— Désolé. Tu n'aimes pas trop parler de lui…

— Non, dit-elle en soupirant profondément. Il n'y a rien de spécial à dire. C'était un père génial et je l'aimais beaucoup. Et puis il est parti et mon monde s'est écroulé.

Je croyais que ma vie allait être complètement merdique avant de débarquer ici. Heureusement, tu étais là à m'attendre, ajouta-t-elle en pinçant son ventre rebondi, ce qui le fit sursauter.

— Ça nous fait un point commun de plus. Avant de te rencontrer, ma vie n'était pas terrible non plus. Évidemment, ce n'était rien par rapport à ce que tu as vécu. Moi, j'étais le seul responsable de ma situation. Je me faisais souffrir tout seul. Mais bon… tout ça est terminé.

— Écoute. Moi aussi je vais devoir te faire souffrir un peu.

— Quoi ?

— Lawrence, je ne vais plus pouvoir continuer de venir chez toi après l'école.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il, choqué. Tu n'en as plus envie ?

Elle eut un sourire carnassier et lui monta dessus.

— Bien sûr que j'en ai encore envie. J'en ai même très, très envie, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Deux semaines avec toi, et me voilà devenue une vraie petite coquine, ajouta-t-elle en approchant ses seins du visage du garçon.

— Moi aussi, j'en ai très envie, répondit-il avant de lui sucer frénétiquement les mamelons. Après tout ce temps, il était encore stupéfait de voir qu'elle le laissait faire tout ce dont il avait envie. Par ailleurs, la facilité et le naturel avec lesquels il lui demandait de réaliser ses fantasmes ne laissaient pas de le surprendre. C'était comme si toutes leurs inhibitions avaient été balayées.

Roselyn se releva, se mettant hors de portée de sa bouche.

— Il faut que je me mette sérieusement au travail. Les cours avancent beaucoup plus vite ici que dans cette bonne vieille Irlande. Si je ne fais pas attention, je risque de devenir le plus beau cancre que cette planète ait jamais porté.

— Mais non.

— Lawrence ! Je suis sérieuse. Je n'ai pas le choix. Il faut que je m'y mette.

— Tu peux travailler ici, dit-il simplement. Il y a un accès au réseau. Si tu as ton bracelet sur toi, pas de problème.

Il tendit la main pour lui caresser les seins. Roselyn se redressa, s'assit, mit les mains sur ses hanches et le regarda dans les yeux.

— Tu sais bien comment cela se passerait si je venais vraiment tous les soirs ici. Tu commencerais par me tripoter, et puis tu connais la suite… Résultat, le boulot ne serait pas fait. Tu veux que je devienne la plus nulle de l'école ou quoi ?

— Non, bien sûr. Mais…, commença-t-il en considérant l'éventualité de ne plus pouvoir la voir en dehors de l'école. Je te promets de ne pas t'embêter avant que tu aies fini tes devoirs. Je te le jure ! Je t'en prie, continue de venir…

— Croix de bois, croix de fer…

— Si je mens, je vais en enfer. Je le jure.

— Alors d'accord.

— Génial !

— *Mais,* on ira chez tes parents d'abord. Pour travailler.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu. On travaillera dans le salon, ou ailleurs. Comme ça, pas de défaillance possible.

— Merde… Comme tu voudras.

— Après…, commença-t-elle en se penchant, tentatrice, sur lui. Après on pourra venir ici, et je te montrerai toute ma gratitude.

— Vraiment ?

Elle lui lécha les lèvres tandis que ses tétons effleuraient sa

poitrine. Ce moment était celui qu'il préférait.

— Oh ! oui, chuchota-t-elle.

— Et comment t'y prendras-tu ?

— Ce sera très intense. Tellement que je ne serai plus en mesure de te parler… Ma bouche sera trop occupée ailleurs.

Soumis, Lawrence gémit d'impuissance et de plaisir, les yeux mi-clos, la vision devenue trouble. Elle prit ses testicules dans sa main et il en frémit d'excitation. Alors – *enfer et damnation !* –, de son autre main, elle lui pinça le gras du ventre et il se libéra en se tortillant.

Roselyn faisait la moue, déçue.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je n'aime pas ça, grogna-t-il, honteux.

— Tu veux dire, ça ? demanda-t-elle en essayant de toucher à nouveau ses poignées d'amour.

— Oui ! fit-il en ayant un mouvement de recul. Inutile de me rappeler que je suis gros.

Roselyn fronça les sourcils.

— Mais tu es comme tu es, Lawrence. Tout comme moi.

Sauf que ton corps à toi est superbe, se retint-il de dire. Alors que le mien…

— Je sais. Mais je vais quand même essayer de perdre un peu de poids, lâcha-t-il avant de fermer la bouche de peur de dire quelque chose d'encore plus stupide.

— Non ? fit-elle avec enthousiasme en l'embrassant partout. Arrête, tu commences à m'exciter !

Chapitre 6

Cela faisait des siècles que l'on tenait compte du facteur « temps d'acheminement des troupes » dans les stratégies militaires. Lorsque cette période de transit se prolongeait, les performances des hommes en souffraient immanquablement. Selon le manuel de Z-B, les forces de la Division de Sécurité Stratégique étaient capables de sortir d'un vol de cinquante jours sans trop de dommages.

Au quarantième jour, alors qu'ils étaient encore à trois années-lumière de Thallspring, Lawrence commença à se demander si, le moment venu, il lui resterait ne serait-ce qu'un homme à mettre dans un planeur de descente. Le type qui avait sorti cette règle des cinquante jours était sûrement un planqué qui n'avait jamais fait l'expérience de la microgravité et encore moins mis les pieds dans un vaisseau interstellaire.

Au quarante et unième jour, à 9 h 30, heure du vaisseau, le peloton était dans la salle de gym. Entre les entraînements non physiques et les réunions tactiques, la journée allait être bien chargée, si bien que le moment était assez mal choisi pour faire une activité fatigante. L'excitation des hommes mettrait des heures à retomber ; en attendant, ils allaient être un peu nerveux, irritables. Mais pas moyen d'y couper : chaque peloton devait faire ses quatre-vingt-dix minutes de gym par jour, afin de soigner son tonus musculaire et sa structure osseuse.

Toutefois, le fait de savoir que cela allait gâcher le reste de sa journée n'empêcha pas Lawrence de pousser comme un forcené sur ses barres. Il était couché à plat ventre sur un de ces bancs de musculation basiques, ne fonctionnant qu'avec des ressorts et des pistons. Il s'interrompit, ajouta quelques tours à la molette de résistance et reprit ses exercices. Des gouttes de sueur se formèrent sur son front. Son cœur battait à tout rompre. C'était justement cela qu'il cherchait : pousser chacun de ses organes à dépasser ses limites. Tous les jours, il l'expliquait à ses hommes, puis il leur montrait l'exemple. Une combinaison dermique, ce n'était pas facile à supporter. Surtout quand on venait de passer cinq semaines en microgravité. Détail que les théoriciens de Z-B semblaient avoir oublié.

En jetant un regard circulaire sur la salle de gym, il vit qu'Amersy et Hal Grabowski se donnaient à fond – leurs tee-shirts étaient trempés de sueur. Odel et Karl se contentaient du minimum, comme d'habitude, tandis que Jones Johnson bougeait à peine les jambes, semblant prendre la séance de musculation pour une pause.

Cela ne l'étonnait pas le moins du monde. Jones était le

mécanicien du peloton ; il était capable de réparer à peu près n'importe quoi, y compris des engins lanceurs de projectiles, et devait penser que cela compensait pour le reste. Il avait déjà participé à trois campagnes, mais n'avait toujours pas compris que la survie du peloton dépendait de l'aptitude de chacun de ses hommes à travailler en équipe. Ce qui impliquait également d'avoir la même condition physique.

Lawrence se leva et se jeta avec désinvolture une serviette autour du cou. Il trottina jusqu'à Johnson, agrippa d'une main l'armature de l'appareil sur lequel celui-ci faisait semblant de travailler, et, de sa main libre, appuya de toutes ses forces sur les poids qui faisaient pression sur les jambes du mécano.

— Merde ! hurla Jones.

— Tu viens de tomber dans une embuscade. Une mine a fait s'écrouler un mur sur toi et tes jambes sont coincées sous une tonne de gravats. Trois rebelles s'approchent de toi, des machettes à la main. Si tu veux survivre, tu dois absolument te libérer.

— Putain de merde !

— Allez, espèce de feignasse, soulève-moi ça.

Comme Jones luttait pour soulever ses jambes, son visage se transforma en un masque de souffrance. Sur son cou, ses veines paraissaient être sur le point d'exploser. Quand il fut évident qu'il ne pourrait jamais soulever la barre, Lawrence le libéra.

— Jones, t'es un poids mort pour nous. Je me fous complètement que tu te fasses tuer – le gars qui te remplacera ne pourra pas être plus mauvais que toi. Par contre, si tu es immobilisé, d'autres gars vont devoir te couvrir pour te permettre de sauver ton cul, et j'aime pas ça. Alors, soit tu fais l'effort de rester au niveau, soit tu te casses. Maintenant. Je ne veux pas être responsable d'une catastrophe.

— Putain, sergent, on est dans une salle de gym ici. Dehors, je serai en combinaison dermique. Cette histoire de condition physique, c'est des conneries.

— Jones, tu ne peux te fier vraiment qu'à toi-même. Et je te conseille d'effacer de ta petite gueule ce sourire narquois. Dans six jours, on sera arrivés. Les gens te souriront, et cela voudra dire qu'ils te haïssent. Plus leurs sourires seront francs, plus ils auront envie de te tuer. Là-bas, tes seuls amis, ce sera nous. Personne d'autre ne se fera du souci pour toi. Alors je veux que tu sois au top. Pas seulement physiquement ; je veux que ton attitude soit parfaite aussi, car – Dieu m'en préserve – je vais peut-être avoir besoin de toi.

Lawrence retourna à son appareil. Hal arrêta ses exercices, apparemment satisfait de sa performance. Le caporal Amersy, tout en continuant ses développés, jeta au sergent un léger regard de

reproche. Il n'avait pas tout à fait tort ; Lawrence avait réagi un peu trop violemment avec Jones. Mais pour cette mission particulière, il avait décidé d'être plus exigeant avec son peloton. De plus, il avait besoin d'hommes loyaux s'il voulait arriver à ses fins sur Thallspring. Ce qui signifiait qu'il devait bien s'occuper d'eux. Pour le moment, ils ne se rendaient pas tous compte du bien qu'il leur faisait, mais quand les choses commenceraient à mal tourner… Au fond, ils n'étaient qu'une bande de paumés, mais ils sauraient tous instinctivement vers qui se tourner en cas de coup dur. Et ni Z-B, ni le capitaine Douglas Bryant n'y pourraient rien.

Lawrence se remit à faire ses exercices. Il vit du coin de l'œil que Jones pédalait frénétiquement et lâcha un grognement de satisfaction. Le soldat aurait très bien pu essayer de lui en coller une. Tout le monde était sur les nerfs. Au moins, à Cairns, les gars pouvaient faire le mur la nuit pour aller se défouler avec des filles.

Après la musculation, le peloton devait vérifier son matériel pendant deux heures. Lawrence, qui avait une réunion avec le capitaine, délégua ses responsabilités à Amersy. Comme ils approchaient de Thallspring, les réunions se multipliaient.

La salle de briefing se résumait à un compartiment rectangulaire en aluminium, doté d'une grande feuille écran haute résolution. Les trois autres sergents – Wagner, Ciaran et Oakley – étaient déjà assis autour de la petite table en matière composite. Lawrence les salua discrètement et rapidement, puis prit place. Le capitaine Douglas Bryant arriva quelques secondes plus tard, accompagné par le lieutenant Motluk. Les sergents se levèrent à l'unisson et saluèrent les officiers tout en se tenant d'une main à la table pour ne pas être propulsés au plafond.

— Repos, messieurs, dit cordialement Bryant.

Il avait vingt-huit ans et sortait tout droit de l'académie militaire de Z-B en Tunisie. C'était un homme intelligent, issu d'une famille qui possédait une part conséquente de la compagnie, ce qui ne manquerait pas de lui garantir une promotion rapide. En examinant son dossier, Lawrence avait découvert que l'officier n'avait à son actif que quelques misérables opérations anti-insurrectionnelles en Afrique de l'Est. Des raids punitifs sur des camps dissimulés dans la jungle, où les tribus indigènes luttaient toujours contre le pillage des ressources minières de leurs terres par les grandes compagnies. En théorie, cela l'autorisait à participer à une mission comme celle-ci, mais Lawrence eût préféré être aux ordres d'un homme d'expérience.

Pour être honnête, il devait avouer que son mépris pour le jeune lieutenant venait du fait que ce dernier ressemblait en tout point à ce qu'il aurait pu lui-même devenir si les choses s'étaient passées différemment. Il aurait, lui aussi, été soucieux du moral de ses troupes,

et en aurait su bien plus qu'aujourd'hui sur ce qui les attendait en bas.

— Ciaran, est-ce que vous avez pu faire l'inventaire du matériel de votre peloton ? demanda le capitaine.

— Oui, monsieur, commença le sergent. Il y a eu une légère défaillance technique. Le matériel était bien à bord de la bonne navette.

Le capitaine sourit et regarda ses sergents.

— Toujours ces problèmes d'informatique… Avons-nous eu autre chose que des pépins virtuels depuis que nous avons quitté Centralis ?

Ils lui rendirent son sourire. Par politesse.

— Bien. Où en est-on avec l'ajustement des combinaisons dermiques ? Newton, pourquoi donc votre peloton n'est-il pas encore passé chez le tailleur ?

— Pour l'instant, on se contente de faire des tests… Je préfère attendre le dernier moment pour ajuster les combinaisons ; cinq semaines de microgravité, même avec les séances de musculation quotidiennes, ça joue beaucoup sur le physique des hommes.

— Je comprends parfaitement votre raisonnement, mais malheureusement, ce n'est pas la procédure habituelle. Votre peloton est attendu chez le tailleur à 8 h 00, demain matin.

— Monsieur.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de sortir de la compression avant que tous les pelotons soient opérationnels. Nous risquerions de nous faire surprendre.

Évidemment, pensa Lawrence. Comme si Thallspring s'était soudainement rapprochée et que le vol était presque terminé… Pourtant, l'ajustage d'une combinaison ne prenait jamais plus d'une heure ou deux.

— Bien, monsieur. Comme vous voudrez.

Et il en fut ainsi. Bryant était un véritable maniaque ; il voulait tout contrôler, y compris les détails les plus insignifiants. Contrairement à n'importe quel autre officier expérimenté, il ne laissait aucune marge de manœuvre à ses sergents. Pour lui, tout devait se passer comme dans les manuels. Ce qui prouvait qu'il s'inquiétait bien plus de sa réputation au sein de la compagnie que du sort de ses hommes. Il demanda même à Oakley d'annuler sa commande de senseurs supplémentaires. Pourtant, le peloton de celui-ci allait devoir se charger d'une zone urbaine particulièrement difficile – un labyrinthe de ruelles très étroites –, dont on ne possédait que des plans vieux de dix ans. En d'autres mots, c'était l'endroit idéal pour tomber dans une embuscade. Cela n'allait pas être facile pour Oakley et ses hommes. Lawrence aurait lui aussi apprécié quelques senseurs supplémentaires. Mais d'après les IA de Z-B, il avait été

distribué un nombre suffisant de senseurs, et Bryant n'avait pas envie de mettre ces dernières en doute.

Oakley dut se plier à la décision de son supérieur et annula sa commande. Il fallait ensuite parler du planning des atterrissages ; Bryant ne voulait pas de bousculades à la sortie des planeurs…

*

**

Une pluie fine et chaude tombait sur Memu Bay depuis le lever du soleil. Ce n'était pas la saison, mais c'était déjà la deuxième averse en quinze jours. Denise ne pouvait donc pas laisser les enfants jouer dehors. Dans la matinée, elle leur avait distribué des ardoises tactiles et leur avait demandé de dessiner les formes qu'ils voyaient dans les nuages, exercice dont il avait résulté un splendide collage d'étranges créatures bleues, rouges et vertes. Dans l'après-midi, quand il devint évident que les nuages n'étaient pas près de se disperser, elle les fit asseoir en demi-cercle et leur demanda de se calmer.

— Je crois qu'il est temps que je vous parle de la planète des Mordiffs, commença-t-elle. Même si Mozark n'y a jamais mis les pieds.

Il y eut quelques exclamations étouffées ; les enfants échangèrent des regards excités. Jusqu'à présent, ils n'avaient eu droit qu'à de simples allusions concernant la sombre histoire des Mordiffs…

Jedzella leva la main.

— Madame, elle ne fait pas trop peur votre histoire ?

— Peur ? fit Denise en semblant considérer la question avec le plus grand sérieux. Non, je ne crois pas. Même s'il y est question de guerres terribles. Mais tout cela s'est passé il y a tellement longtemps… En fait, je pense que cette histoire est plus triste qu'autre chose. Je vous ai souvent dit que l'on apprenait beaucoup de ses erreurs ; vous allez voir que les Mordiffs en ont justement commis beaucoup. Et des grosses. Avec un peu de chance, cette histoire vous permettra de ne pas faire les mêmes bêtises qu'eux lorsque vous serez grands. Alors, je commence ?

— Oui, crièrent-ils de concert.

Certains d'entre eux regardèrent Jedzella de travers.

— Très bien. Voyons… Mozark ne rendit pas visite aux Mordiffs, même s'il passa tout près de la nébuleuse d'Ulodan qui abritait leur étoile et leur planète. À vrai dire, cela ne lui vint pas à l'esprit. À cette époque-là, les Mordiffs avaient disparu depuis longtemps, et rien de ce qu'ils avaient laissé derrière eux n'aurait pu lui servir. Cependant – mais c'est peut-être un peu tiré par les cheveux –, on peut dire que les Mordiffs et Mozark avaient un point commun : leur quête. Les

Mordiffs étaient obsédés par leur survie. Ils n’étaient donc pas différents de nous tous. Les humains d’aujourd’hui et toutes les espèces intelligentes de l’Empire de l’Anneau partagent ce même sentiment. Mais le destin, le hasard et la malchance voulurent que les Mordiffs naquissent au milieu d’une des nébuleuses les plus sombres et les plus denses de la galaxie. Pourtant, ils connaissaient la lumière du jour ; la nébuleuse n’était pas assez épaisse pour leur cacher leur soleil. Mais contrairement à la nôtre, leur nuit était totale, noire, absolument noire. Impossible de voir la moindre étoile. Alors, évidemment, ils étaient persuadés d’être les seuls dans un univers qui se limitait à leur soleil et à la planète – la leur – qui lui tournait autour.

— Ils n’ont pas essayé d’envoyer des vaisseaux dans l’espace pour découvrir d’autres étoiles ? demanda Edmund.

— Non. Ils n’avaient aucune raison de partir en exploration. Vu qu’ils pensaient être les seuls, et que les observations de leurs scientifiques confirmaient ce qu’ils voyaient tous de leurs propres yeux. C’est ce qui causa leur perte, et c’est la leçon que nous devons tirer de leur malheur. Comme la plupart des espèces intelligentes, ils pensaient un peu comme nous, malgré leur physique très différent du nôtre. Ils étaient grands, presque aussi grands que des dinosaures, et avaient des membres très pratiques qui pouvaient changer de forme. Grâce à ces derniers, ils pouvaient, s’ils le désiraient, ramper comme des serpents, ou bien nager comme des poissons, en transformant leurs bras en nageoires. D’après certains historiens et archéologues, ils étaient même capables de voler, ou au moins de planer. Ce qui ne les empêcha pas de développer leur civilisation tout à fait normalement. Ils eurent un âge de pierre et un âge de fer, tout comme nous. Puis ils découvrirent la machine à vapeur, connurent leurs révolutions industrielles, apprirent à maîtriser l’atome et inventèrent les ordinateurs. C’est à cette période-là que leurs ennuis commencèrent. Leur monde était moderne et leur maîtrise de la médecine avancée, ce qui leur permettait de vivre très vieux. Leur population ne cessait de croître et de consommer. Des continents entiers s’étaient transformés en villes géantes. Ils construisirent des îles artificielles, larges de plusieurs kilomètres pour pouvoir y loger tous ces gens. Mêmes leurs continents polaires étaient habités. Il n’y avait plus de place, toute la surface de la planète était occupée. Il en résulta des guerres, horribles, terribles, qui faisaient à chaque fois des dizaines de millions de morts. Mais ces guerres ne menaient jamais à rien, comme il en va de toutes les guerres. Quand une nation avait été exterminée, les vainqueurs prenaient possession de ses territoires, mais une génération plus tard, il n’y avait déjà plus de place. Pendant ce temps-là, leur technologie ne cessait de faire des progrès, et leur armement devenait toujours

plus puissant et efficace. De ce fait, les guerres commencèrent à devenir de plus en plus dangereuses pour l'ensemble de la planète.

» Et puis un jour, la nation la plus grande, celle qui était dirigée par le plus puissant des seigneurs mordiffs, découvrit la technologie du trou de ver.

Les enfants laissèrent échapper un *Ooooh !* de terreur.

— Ils ont envahi l'Empire de l'Anneau, madame ?

— Non. Vous avez oublié ce que je viens de vous dire ? Ils ne connaissaient même pas son existence. En fait, ils choisirent d'aller dans une tout autre direction. Comme vous le savez, les trous de ver sont formés en distordant l'espace-temps. Nous-mêmes, nous les utilisons pour créer des tunnels qui nous permettent d'atteindre rapidement des étoiles éloignées. Mais les Mordiffs, eux, voyageaient dans le temps. Comme leur nébuleuse leur interdisait toute vision de l'espace qui les entourait, ils choisirent d'explorer le temps. Le seigneur fit construire un gigantesque générateur de trou de ver au centre même de son pays. Jamais plus grosse machine n'avait été construite par les Mordiffs. D'autant plus que le système était autoalimenté. Tant qu'il avait de l'énergie, il fonctionnait ; et comme il tirait cette énergie de la nature même de l'espace-temps distordu, il était éternel, ne s'arrêtait jamais. Comme une sorte de mouvement perpétuel.

— Mon papa dit que ça n'existe pas, dit Mélanie. Il dit que seuls les imbéciles y croient.

— Évidemment, le mouvement perpétuel n'existe pas, dit Denise. Mais c'est la meilleure manière de décrire le fonctionnement de leur machine.

Edmund regarda Mélanie d'un air méprisant, puis se retourna vers Denise.

— Et pourquoi le seigneur l'a-t-il fait construire, madame ? demanda-t-il.

— Ah… C'est là que la vraie tragédie des Mordiffs commence. Lorsque la machine fut terminée, le seigneur ordonna l'exode de tout son peuple. Une armada de vaisseaux conduisit donc des millions et des millions de Mordiffs à l'intérieur du tunnel. Une fois qu'ils furent tous en sûreté à l'intérieur, la garde personnelle du suzerain déclencha les armes les plus destructrices que sa nation possédait. Toutes en même temps. Ces armes étaient si meurtrières, si puissantes, qu'elles anéantirent toute vie sur la planète et réduisirent les villes en poussière. Y compris celles de la nation qui les avait créées.

Les enfants la regardaient sans rien dire, terrifiés et fascinés parce qu'ils venaient d'entendre.

— Chacune des nations de la planète possédait ces armes

infernales, dont certaines étaient capables, en explosant, de fendre les continents et de faire jaillir le magma, tandis que d'autres tuaient d'une façon plus vicieuse en répandant des maladies. Le seigneur savait qu'un jour ou l'autre, quelqu'un finirait par les utiliser. Chaque nation souffrait tellement du manque de place et de ressources que l'implosion était inévitable.

» La nation survivante s'échappa donc par le trou de ver et s'enfuit loin dans le futur. Les éclaireurs émergèrent cent mille ans plus tard, sur leur propre planète ravagée par les explosions et les radiations. Pour eux, évidemment, le voyage n'avait duré que quelques minutes. Ils découvrirent une planète complètement stérile, couverte de mines qui se transformaient doucement en poussière. Alors ils y libérèrent des bactéries, répandirent des algues et retournèrent dans le trou de ver pour n'en ressortir que mille ans plus tard – en fait, quelques secondes. Pendant ce temps-là, les bactéries avaient proliféré et fertilisé le sol. Alors les Mordiffs y semèrent des plantes et retournèrent à nouveau dans le trou de ver. La fois suivante, ils laissèrent derrière eux des couples d'animaux en tout genre. Un millier d'années plus tard, leur planète avait repris l'aspect qu'elle avait avant l'âge industriel des Mordiffs : gigantesques plaines herbeuses, forêts verdoyantes et jungles impénétrables. Les Mordiffs purent donc enfin sortir du tunnel. Pour eux, le voyage n'avait duré qu'une ou deux heures, alors que sur la planète il s'était écoulé cent vingt mille ans.

» Les Mordiffs explorèrent ce monde nouveau et magnifique, se réjouirent et remercièrent leur suzerain de leur avoir fait cadeau de ce paradis. Nombreux furent ceux qui oublièrent complètement le crime qui avait été commis pour leur permettre de reconstruire leur société sur de nouvelles bases. Alors ils recommencèrent à creuser le sol pour en extraire des minerais, et les villes se remirent à pousser comme des champignons, empiétant toujours plus sur la nature sauvage. Quelques générations plus tard, certains Mordiffs oublièrent la dette qu'ils avaient envers la famille qui les dirigeait – c'est-à-dire les descendants du suzerain qui les avait sauvés –, et eurent envie de s'en séparer et de créer leurs propres nations. Deux mille cinq cents ans plus tard, la planète était une nouvelle fois complètement couverte de villes. La guerre faisait à nouveau rage. Le descendant du suzerain originel prit alors la même décision que son glorieux ancêtre : il mit les siens dans des vaisseaux et déclencha l'apocalypse.

» Ce cycle se reproduisit trois fois. À chaque fois que le monde devenait trop petit pour les milliards de Mordiffs qui l'habitaient, la nation du suzerain sauveteur s'enfuyait dans le futur en tuant tout le monde derrière elle. Mais la troisième fois, les éclaireurs sortirent du tunnel cent mille ans plus tard pour découvrir que quelque chose avait

changé : le soleil. Des taches monumentales bouillonnaient continuellement à sa surface. L'astre avait atteint la fin de son cycle principal et refroidissait. Bien sûr, comme ils n'avaient jamais observé d'autres étoiles, ils ignoraient totalement ce qui était en train d'arriver. Ils ne savaient pas que les étoiles changeaient et finissaient par mourir ; ils pensaient que leur petit univers était statique et éternel. Leurs physiciens se mirent donc au travail, développèrent des théories et comprirent très certainement ce qui était en train de se passer – n'oubliez pas qu'ils étaient intelligents. Mais savoir ce qui est en train de se produire et être capable d'arrêter le processus sont deux choses très différentes.

» Les éclaireurs prirent donc des mesures, constatèrent que l'air se refroidissait et que le sol gelait petit à petit, puis ils retournèrent dans le tunnel pour prévenir leur seigneur. Au début, celui-ci ne voulut pas les croire, mais quand il sortit, il put assister au déclin du soleil de ses propres yeux. La terre et les ruines étaient couvertes d'une épaisse couche de givre qui scintillait dans la lumière de l'astre déclinant, et les mers étaient complètement gelées. Le seigneur entra dans une colère noire et pesta contre cette injustice, ce qui l'occupa pendant un certain temps.

Puis il reprit ses esprits et envoya plusieurs groupes d'éclaireurs dans le futur : deux cent mille ans plus tard, cinq cent mille ans plus tard, un million, deux millions, et même dix millions d'années plus tard. Leurs rapports ne firent que confirmer que le soleil se refroidissait, qu'il se transformait progressivement en un énorme monstre rouge qui finirait par obstruer un cinquième du ciel de la planète. Apparemment, il n'y avait aucun espoir d'amélioration.

— Et ça, c'est possible, madame ? demanda calmement Mélanie. Je veux dire, que les étoiles rajeunissent ?

— Non, ma petite. Pas toutes seules. Certaines histoires racontent qu'au sommet de leur art et de leur puissance, les royaumes de l'Empire de l'Anneau étaient capables de bidouiller l'intérieur des étoiles ; mais ce ne sont que des histoires. Quant aux Mordiffs, leur technologie et leur science étaient loin d'être aussi avancées que celles des autres royaumes. Le seigneur n'avait donc pas le choix : il devait faire sortir les siens du tunnel au plus tôt, pour profiter du peu de chaleur que leur soleil pouvait encore dispenser. En un sens, c'était un bon chef qui faisait de son mieux. Il ordonna la construction de dômes protecteurs au-dessus des villes. Leur technologie, disait-il, était assez puissante pour réfréner l'appétit de la nuit. Et c'était en effet le cas. Ils purent donc continuer à vivre sur leur planète, à l'abri de deux artificiels en cristal. La maîtrise de l'atome leur garantissait une source d'énergie illimitée pour s'éclairer et se chauffer. Mais ces enclaves se montrèrent difficiles à construire, et encore plus difficiles à entretenir.

La vie était rude et les Mordiffs ne la consacraient qu'à la guerre et aux conquêtes. Car ils ne savaient rien faire d'autre. Depuis des générations et des générations, ils ne faisaient que se battre… La suite était donc inévitable. Quand la population recommença à croître, les difficultés et les tensions refirent leur apparition, plus exacerbées que jamais. Les villes se firent une fois de plus la guerre, ce qui, vu la fragilité des dômes, était pure folie. Sans compter que, cette fois-ci, toute fuite en avant était impossible, car le futur n'était que froid et ténèbres.

» D'après les archéologues de l'Empire de l'Anneau, le dernier des Mordiffs mourut moins de mille cinq cents ans après qu'ils eurent émergé une dernière fois du trou de ver. L'Empire explora la nébuleuse d'Ulodan vingt-cinq millions d'années plus tard et découvrit quelques misérables fossiles sur le linceul de neige qui recouvrait toute la planète. C'était tout ce qui restait d'une espèce qui avait jadis été prospère. .

Les enfants soupirèrent et frémirent. Plusieurs d'entre eux levèrent la tête vers le ciel pour y trouver le réconfort d'un soleil encore vigoureux et chaud. Les nuages se dispersaient au-dessus de Memu Bay, éparpillés par le vent qui soufflait de la mer, réduits à l'état de fragiles serpentins. De larges rayons dorés se faufilaient dans les ouvertures cotonneuses et illuminaient le paysage. Denise sourit avec eux à la vision rassurante de l'eau qui scintillait, rafraîchissante, sur les plantes du jardin et sur les arbres de la rue.

— Quelle histoire ! déclara Jedzella. Pourquoi devaient-ils tous mourir ?

— Telle était la nature de leur monde. Le fait de vivre dans une nébuleuse ne leur permettait pas de regarder vers l'extérieur. Heureusement, nous avons plus de chance. Nous savons que les étoiles existent. Ce qui devrait nous aider à nous conduire de façon plus réfléchie, dit Denise en faisant de son mieux pour ne pas paraître sarcastique.

Une petite leva la main et l'agita pour demander la parole.

— Ça veut dire quoi « réfléchie » ?

— Cela veut dire convenablement, de manière sensée, et non stupide et violente.

Elle s'arrêta un instant, les regarda tous en souriant et demanda :

— Qui veut aller faire de la balançoire ?

Les jeux étaient encore mouillés, et madame Potchansky ne manquerait pas de lui reprocher d'avoir laissé les enfants tremper leurs vêtements. Mais ils s'amusaient tellement quand ils étaient libres de leurs mouvements qu'elle n'avait pas le cœur de les priver d'un tel plaisir.

Criant et riant aux éclats, ils se précipitèrent vers les balançoires. Denise les suivit en marchant lentement. Raconter l'histoire des Mordiffs la rendait toujours mélancolique. Leur tragédie avait trop de points communs avec le destin de l'humanité. *Par la grâce de Dieu…* Mais qu'ils soient humains ou bien extraterrestres, les dieux n'inspiraient aucune confiance à Denise.

Apogée lui envoya un message d'alerte prioritaire : deux panaches de réacteurs à fusion avaient été détectés à huit millions de kilomètres de Thallspring. Le bureau de surveillance du ciel de la planète n'en savait pas plus pour le moment. En à peine une quinzaine de secondes, la quantité de données échangées entre le bureau et les satellites avait doublé et continuait à augmenter de façon exponentielle.

Denise porta instinctivement une main à sa bouche et regarda les enfants. Leurs cris, leurs éclats de rire et leurs visages insouciants… Elle avait peur. Elle leva les yeux vers le ciel et scruta la zone indiquée par le bureau de surveillance. Il s'agissait d'une fenêtre de neuf degrés ouverte juste au-dessus de la ligne d'horizon, à l'ouest. Il y avait encore trop de nuages pour voir quoi que ce soit, mais Denise savait que deux étincelles blanc-bleu avançaient dans le ciel. Leur présence agissait comme une éclipse sur son cœur ; son monde devenait plus froid et plus sombre à chaque seconde.

L'attente était donc terminée.

*

**

Le capitaine Marquis Krojen s'installa confortablement à son poste de commandement, sur le pont du *Koribu.* En pratique, il s'agissait d'un simple fauteuil de bureau situé derrière un terminal d'ordinateur, équipé de sangles et fixé fermement au sol. Il y avait onze autres fauteuils identiques dans le compartiment carré, soit deux rangées de six se faisant face. Neuf d'entre eux étaient occupés, car le grand moment approchait.

Jeune officier, lors de ses deux ou trois premières campagnes, il avait réussi à obtenir une place dans la bulle d'observation située à l'avant du système de propulsion, son capitaine de l'époque ayant estimé, à juste titre, que sa présence n'était pas indispensable sur le pont. Complètement envoûtés, lui et d'autres jeunes officiers avaient attendu le grand moment de la transition en se cramponnant à leurs fauteuils et en retenant leur souffle. Finalement, cet événement tant de fois vu en rêve s'était révélé aussi anodin et peu spectaculaire que la plupart des autres étapes d'un vol interstellaire. Les parois du trou de ver, vierges sans être complètement noires, s'étaient effacées

progressivement, révélant une multitude d’étoiles. Comme un crépuscule un peu terne recouvrant de son voile une soirée brumeuse.

Trente années s’étaient écoulées depuis. À présent, il préférait à ces piètres spectacles visuels l’efficacité et la précision des graphiques et des tableaux envoyés à son IND. Cinq de ses jeunes officiers étaient en ce moment même entassés dans la bulle d’observation ; il leur avait fait cette faveur pour les récompenser de leurs bons et loyaux services… Ils apprendraient vite.

— Compte à rebours, annonça Colin Jeffries, son second. Dix secondes.

Le compte à rebours était affiché sur tellement d’écrans de contrôle qu’il était complètement inutile de le scander à haute voix. Mais la tradition était vivace, orchestrant le comportement de l’équipage, aidant à définir la chaîne de commandement.

Son IND lui indiqua que l’IA du vaisseau était en train de désactiver les inverseurs d’énergie. La température du plasma à l’intérieur des tokamaks commença à diminuer, tandis que la constriction magnétique se réduisait. Le niveau d’énergie produite chuta brutalement, devenant juste assez élevé pour alimenter en électricité les systèmes auxiliaires.

Tout autour du *Koribu*, le gris terne du trou de ver s’estompa et laissa apparaître l’espace. Les panneaux holographiques des terminaux d’ordinateurs du pont se firent d’abord tout noirs, avant de relayer l’image de nombreuses étoiles à l’éclat vif filmées par les caméras extérieures. L’IA activa divers senseurs qu’elle braqua sur Thallspring. Plusieurs des officiers présents se félicitèrent en voyant se dessiner une sphère blanc-bleu lumineuse sur leurs panneaux.

Considérons les choses froidement, pensa Marquis. Après tout, ses hommes n’avaient rien d’autre à faire que de se réjouir. Le pilotage était entièrement pris en charge par l’IA. L’équipage ne pouvait prendre que des décisions insignifiantes, et ce uniquement après avoir pris connaissance des données qui apparaissaient, condensées, sur leurs membranes optroniques ou leurs panneaux holographiques. Des résumés de résumés. Les systèmes embarqués dans le vaisseau brassaient tellement de données qu’une vie d’homme ne suffirait pas pour en prendre connaissance.

— Huit millions de kilomètres, annonça Marquis après avoir compulsé les informations affichées sur ses membranes. Elle est assez proche pour nous faire loucher. Activation des radars. On recherche les autres vaisseaux.

Simon Roderick s’appuya sur le dossier du fauteuil du capitaine.

— Excellent. À l’intérieur du tunnel, nous pouvions suivre à la trace les distorsions de leurs compressions ; ils ne doivent donc pas être très loin.

Marquis ne répondit pas. Ce que Roderick avait dit et surtout la manière dont il l'avait dit montraient une fois de plus à quel point il se sentait supérieur à eux. Un capitaine devait être maître à bord de son vaisseau, comme l'étaient en fait tous les autres capitaines de la Troisième Flotte… Mais le *Koribu* ayant été choisi pour être le vaisseau amiral de cette campagne, Marquis avait dû supporter la présence permanente de Roderick et le flot incessant de conseils inutiles que celui-ci n'avait pas manqué de lui dispenser. Tous les soirs, Roderick avait dîné avec les officiers supérieurs, minant une ambiance habituellement agréable. Avec son air hautain, il ne parlait que culture, politique ou économie, et semblait incapable de se décontracter, de plaisanter. Et puis, il avait réquisitionné cinq cabines. Cinq ! Mais Marquis ne lui en voulait plus pour cela ; il savait que le membre du conseil passait là une bonne partie de ses journées enfermé avec les officiers des forces terrestres et ses deux agents secrets, Quan et Raines.

— Où en est-on avec les réacteurs, capitaine ? demanda Roderick.

— Les ingénieurs sont en train de préparer l'allumage, dit Marquis en tâchant de rester calme et poli.

Roderick avait pourtant accès aux mêmes données que lui. Sans compter toutes les informations supplémentaires qu'il pouvait obtenir grâce à ses codes secrets, et qui resteraient à jamais dissimulées aux yeux du capitaine. Mais la question n'était qu'une façon de rappeler au capitaine qu'il n'était pas vraiment maître à bord.

Normalement, en sortant du trou de ver, le vaisseau amiral devait attendre que le reste de la flotte soit arrivé avant de se diriger vers la planète cible. Mais cette fois-ci, M. Roderick avait décidé qu'il n'y aurait pas de vol en formation. Chaque vaisseau devait approcher seul de Thallspring, et ce, sans attendre. De cette façon, les hypothétiques défenses exo-orbitales de la planète ne pourraient pas prendre toute la flotte par surprise. Le vaisseau amiral essuierait l'attaque la plus massive, mais aurait largement le temps de fournir aux autres des informations capitales concernant la position des cibles ennemies.

Lors d'un de ces fameux dîners, Marquis avait fait remarquer qu'une formation de vaisseaux interstellaires possédait une puissance de feu conséquente dont il ne fallait pas se priver. D'autant plus qu'elle formait un bouclier particulièrement efficace.

— Rappelez-vous Santa Chico, capitaine, avait rétorqué Roderick. L'Histoire doit toujours nous servir d'exemple. Nos échecs passés doivent nous servir de leçon. *Tempora mutantur.* Les tactiques évoluent en même temps que la technologie.

Dieu merci, Marquis n'avait pas participé à la campagne de Santa Chico… Mais de toute façon, il s'agissait d'une malheureuse exception. Thallspring n'aura certainement pas atteint ce niveau de technologie.

Et si, par miracle, ils avaient effectivement mis en place des défenses exo-orbitales, il devait s’agir d’armes depuis longtemps dépassées.

— Point d’arrivée programmé. Nous nous stabiliserons à six cents kilomètres d’altitude, dit Colin Jeffries.

Marquis jeta un coup d’œil aux diagrammes qui défilaient sur ses membranes optroniques. Les chances de réussir la manœuvre étaient de quatre-vingt-seize pour cent, ce qui était un bon chiffre – il est vrai qu’ils avaient passé trois mois sur Centralis à se préparer. Tant que l’on ne descendrait pas en dessous de soixante-dix pour cent, il n’y avait aucune raison de s’inquiéter.

— Préparez-vous à l’allumage, M. Jeffries. Prévenez les passagers du changement de gravité imminent.

— Oui, monsieur.

— Quelqu’un sait ce qui se passe sur cette planète ? demanda joyeusement Roderick.

Adul Quan leva les yeux du terminal auquel il s’était installé. Les données recueillies par les senseurs arrivaient directement à son poste de travail, où elles étaient traitées par des programmes d’analyse.

— Émissions radio et micro-ondes standard. Je suis en train d’examiner les points névralgiques connus ; apparemment, ils sont toujours très actifs.

— Ah ! Enfin une bonne nouvelle. Bien. Ils ne vont certainement pas tarder à entrer en contact avec nous. Nous ne leur répondrons pas. Je ne parlerai au président que lorsque nous serons en orbite.

— Compris.

Des lumières orangées se mirent à clignoter un peu partout, signifiant à l’équipage et aux passagers que les réacteurs à fusion allaient être enclenchés.

— Monsieur, le *Norvelle* vient d’arriver à son tour, dit Colin Jeffries.

— Excellent, fit Roderick. Je retourne dans ma cabine. Je ne pense pas que vous ayez besoin de moi ici. Pas vrai, capitaine ? Je vous fais confiance pour nous emmener à bon port sans trop de dommages.

Marquis ne daigna pas tourner la tête.

— Je vous informerai de tout changement notable, dit-il.

*
**

Il y avait une chose à laquelle Denise, Ray et Josep n’avaient jamais réellement pensé : en fait, ils disposeraient de très peu d’avance sur les autres. Le logiciel Apogée avait décelé très rapidement le signal

d'alerte émis par les services de surveillance, mais d'autres IA devaient être sur le coup. Et puis, il y avait très certainement eu des fuites. Les premières images du vaisseau avaient été distribuées à une centaine de membres du gouvernement. Ces derniers avaient tous des familles, des amis, et parfois des contacts dans les médias.

Un quart d'heure après la confirmation officielle mais secrète de l'arrivée d'un vaisseau, les médias principaux étaient déjà au courant et bombardaient le secrétariat du président de coups de fil affolés. Juste après minuit, les prétoriens du président prirent la parole à Durrell, la capitale, et annoncèrent simplement que des communications anormales et non identifiables avaient été reçues, ce qui ne satisfit pas la foule en colère et fut le signal de départ de la propagation de la nouvelle par les médias. L'information se nourrissait de l'hystérie quelle provoquait, et était amplifiée à chaque fois. Des images de la dernière invasion furent sorties des archives et diffusées sur toutes les chaînes, afin de rappeler à tout le monde combien le peuple de Thallspring avait souffert et été humilié. Trente minutes suffirent à mettre toute la planète au courant.

Mais les médias prirent également leurs responsabilités et répétèrent à qui voulait l'entendre qu'il n'y avait aucune raison de paniquer – après tout, les vaisseaux étaient à huit millions de kilomètres. Toutefois, assez bizarrement, les gens n'en firent qu'à leur tête et sombrèrent dans la terreur et le désespoir.

La nature humaine étant ce qu'elle est, le danger venant, le premier réflexe de la majorité des gens fut de rentrer à la maison, afin de retrouver le confort rassurant du cocon familial. Dans toutes les villes, les employés quittèrent prématurément leurs postes afin de sauter dans un taxi ou de prendre le tram. Un flot continu de voitures et de bicyclettes se déversait sur les routes. Les derniers embouteillages monstres de ce type remontaient à plus de dix ans…

Au lieu des vingt minutes habituelles, Denise mit presque une heure et demie pour rentrer au bungalow de l'estuaire du Nium. Tous ces gens habitaient-ils à Memu Bay ? Toutes ces voitures, ces bicyclettes, ces scooters…

Impossible pour le tram de passer. Normalement, personne ne roulait au milieu de la chaussée, sur la voie réservée au tramway, mais aujourd'hui, personne ne se privait de le faire. Denise avait donc sauté du tram immobilisé pour continuer à pied.

Heureusement, le réseau tint bon et conserva son intégrité malgré le chaos général. Les usagers eurent seulement à déplorer une lenteur inhabituelle, due au fait que la moitié de la ville tentait de contacter l'autre moitié afin de lui demander où elle était. Denise elle-même utilisa sa perle pour envoyer, par des voies détournées, un certain nombre de messages préformatés et cryptés à différentes cellules de

résistance. Tandis qu'elle zigzaguait entre les piétons affolés, les accusés de réception s'affichaient sporadiquement dans son champ de vision.

Plus loin du cœur de la ville, le trafic était beaucoup moins dense, ce qui permettait aux véhicules de rouler beaucoup plus vite. Personne ne respectaient plus les limitations de vitesse – les ordinateurs de bord devaient avoir été déconnectés. Denise, elle, courait à un rythme moyennement soutenu sur le trottoir et piquait des sprints aux intersections. Le fait d'être une jeune femme ne lui évita pas de se faire insulter ou de se voir gratifiée de quelques signes obscènes de la main émanant de conducteurs quelque peu nerveux.

Lorsqu'elle arriva en courant dans l'allée gravillonnée qui menait à la porte de sa maison, Denise était en nage et son chemisier était trempé. Ray et Josep n'étaient toujours pas là ; ils étaient sur leur bateau au moment où l'alerte avait été donnée. D'après le dernier message qu'ils lui avaient envoyé, ils n'avaient que dix minutes de retard sur elle, ce qu'elle avait du mal à croire, compte tenu de la mêlée indescriptible dans laquelle était plongé le centre-ville.

Les sacs dont ils allaient avoir besoin étaient déjà prêts. Denise désactiva l'alarme du bungalow et les extirpa du placard de l'entrée. Il s'agissait de deux sacs de sport parfaitement ordinaires, semblables à ceux que l'on emmène pour passer une semaine de vacances. À l'intérieur, il y avait des vêtements – dont certains avaient besoin d'être lavés –, des articles de toilette, des souvenirs en corail, ainsi que plusieurs bracelets et leurs accessoires – uniquement des affaires pouvant appartenir à un étudiant lambda. Les sacs passeraient sans problème n'importe quel barrage militaire, et seul un examen très poussé permettrait de déceler la présence d'un subterfuge. Son programme Apogée interrogea les systèmes cachés afin de vérifier leur bon fonctionnement. Quand elle fut rassurée, elle poussa les sacs près de la porte et courut dans sa chambre se changer. Elle avait toujours l'impression que son sang bouillonnait, qu'il pétillait dans ses veines, bien que son rythme cardiaque fût redescendu à un niveau raisonnable. Maintenant que les vaisseaux étaient arrivés, elle se sentait revigorée. Elle enfila un tee-shirt vert-de-gris et un short noir pour se sentir plus libre de ses mouvements. Elle tourna autour de son index l'anneau en or massif sur lequel était sertie sa perle et fut rassurée par son contact. C'était un bien étrange rituel guerrier, mais l'arène dans laquelle elle s'apprêtait à plonger était elle aussi fort différente de ce que ses glorieux prédécesseurs – gladiateurs, chevaliers et autres ninjas – avaient connu.

Denise était en train de lacer ses baskets sur le pas de la porte lorsque les deux garçons arrivèrent. Josep conduisait la jeep que son ami et lui avaient empruntée à l'école de plongée. Il freina

brusquement en entrant dans l'allée. Ray descendit immédiatement en sautant et jeta les sacs dans le véhicule. Denise prit place sur la banquette arrière. Josep redémarra en trombe, envoyant une pluie de gravillons dans le jasmin, alors que sa camarade n'avait même pas terminé de boucler sa ceinture.

— Où va-t-on ? s'enquit-elle.

— On va prendre le boulevard circulaire externe, dit Ray par-dessus son épaule. C'est plus long, mais c'est une route express à quatre voies. Le trafic y serait encore assez fluide.

Denise visualisa un plan de la ville. Leur bungalow était presque à l'opposé de l'aéroport. Peut-être auraient-ils dû penser à ce détail plus tôt. Mais une fois qu'ils seraient sur le boulevard circulaire, la route serait directe.

— Combien de temps ? demanda-t-elle à Josep.

Elle devait crier pour se faire entendre. Le vent fouettait ses cheveux courts tandis que la voiture roulait à vive allure sur des routes en ciment bordées de terre-pleins au gazon parfaitement entretenu.

— Quarante-cinq minutes, dit-il.

— Tu rigoles !

— Je peux le faire, dit-il d'un air sinistre.

— OK.

Denise fit appel à sa perle, et des indicateurs horaires indigo s'affichèrent devant elle. Pour l'instant, aucun vol n'avait été annulé. Selon le bureau des réservations, tous les touristes de Memu Bay semblaient vouloir avancer leur départ à aujourd'hui. Elle entra alors dans le système de Pan-Skyways et examina la liste des passagers censés embarquer pour Durrell dans une heure et dix minutes. Pour le moment, seul un quart d'entre eux s'était présenté à l'aéroport. Plusieurs autres avaient appelé l'aéroport pour prévenir la compagnie qu'ils étaient pris dans des embouteillages. Des gens sensés, pensa Denise avant d'effacer deux d'entre eux et de les remplacer par Ray et Josep, sous leurs fausses identités.

— C'est fait ! fit-elle d'une voix joyeuse.

Le trafic sur le boulevard circulaire était fluide. Au début en tout cas. Mais plus ils approchaient de l'aéroport, plus les véhicules étaient nombreux, si bien que même Josep fut contraint de ralentir.

— Mais qui sont tous ces gens ? demanda Denise, consternée.

Des voitures familiales, des berlines aux vitres teintées, des jeeps comme la leur, des camionnettes, des camions… À chaque fois, ces mêmes mains crispées sur le volant et ce même regard halluciné.

— J'en sais rien, marmonna Josep. Mais je sais où ils vont.

Il donna un violent coup de volant, fit une queue-de-poisson à un

énorme pick-up et engagea la jeep sur la bande d’arrêt d’urgence. Comme la vue était parfaitement dégagée, il put accélérer de nouveau, malgré les nids-de-poule qui faisaient sauter les roues frénétiquement, mettant les suspensions à rude épreuve.

Ray eut un sourire carnassier.

— Tu peux dire au revoir à ton permis.

— Je te rappelle que c’est une jeep volée, alors mon permis… Ah, j’oubliais… Souriez, vous êtes filmés.

Denise roula les yeux et mit un vieux chapeau de pêcheur sur la tête pour ne pas voir – à défaut de ne plus les entendre – les autres conducteurs qui leur criaient des insultes. Quelques instants plus tard, le trafic s’arrêta complètement sur leur gauche. Denise s’attarda sur les bagages de leurs compagnons d’exode. Dans les voitures, il n’y avait, la plupart du temps, qu’une simple valise jetée négligemment sur la banquette arrière. Mais Denise vit également des camionnettes et des pick-up sur lesquels on avait entassé des meubles et des animaux en cage – souvent des chiens, et même un petit poney jetant des regards affolés à l’arrière d’une remorque. Elle ne comprenait pas où ces gens croyaient aller comme cela. Ce n’était pas comme si ce continent était doté d’une grande communauté rurale capable de les absorber. Il n’y avait que quelques hameaux éparpillés autour du plateau, mais Denise savait que leurs habitants verraient d’un mauvais œil l’arrivée massive de réfugiés de la ville.

— Fait chier ! grogna Josep.

D’autres conducteurs avaient suivi son exemple et commençaient à s’engager sur la bande d’arrêt d’urgence. Quant à ceux qui étaient bloqués sur la route, ils klaxonnaient rageusement en voyant défiler ce cortège de hors-la-loi. Mais cinq cents mètres plus loin, la BAU était elle aussi réduite à l’état de parking. Et l’aéroport était encore à douze bons kilomètres.

— Contourne-les, dit Ray.

Josep soupira, passa en mode quatre roues motrices et quitta la route goudronnée. Penchée sur le côté, la voiture sautillait sur l’herbe, laissant derrière elle une piste rectiligne sur le sol encore humide. Les conducteurs complètement immobilisés sur la route les klaxonnèrent frénétiquement en les voyant foncer à une allure indécente sur l’accotement.

Mais leur course folle s’arrêta à trois kilomètres de l’aéroport, où l’accotement disparaissait au profit d’un fossé aux parois trop abruptes, même pour leur jeep.

Josep freina et roula lentement jusqu’en bas de la pente, où les roues de la jeep rencontrèrent les gros pavés à gauche desquels commençait la route. Le trafic était complètement arrêté. Les gens

étaient descendus de leurs véhicules et attendaient, exaspérés. Denise avait du mal à y croire, mais même le tram et le train à grande vitesse qui circulaient sur le terre-plein central étaient immobilisés. Des conducteurs fous avaient enfoncé les barrières de sécurité afin de rouler sur les rails. Pare-chocs contre pare-chocs, des dizaines de voitures et de camionnettes y formaient un serpent ondulant, fruit d'un carambolage monstre. Les conducteurs de ces véhicules-là étaient plus qu'énervés et n'arrêtaient pas de se crier dessus. Certains en venaient même aux mains.

— Tout le monde descend, dit Josep. On n'est plus très loin maintenant.

Un énorme DB898 gronda au-dessus de leurs têtes. Ils levèrent les yeux et eurent le temps de voir son train d'atterrissage disparaître dans son fuselage. Ses turboréacteurs à hyperhydrogène gémirent monstrueusement comme l'appareil prenait brutalement de l'altitude. Sur la route, tout le monde les imita et arrêta de parler pour regarder l'avion passer. Alors, comme si ce dernier leur avait donné le signal du départ, les gens, dans leur immense majorité, se mirent en marche.

Denise, Josep et Ray commencèrent à courir à un rythme assez soutenu, s'attirant les regards jaloux des familles et des gens âgés qui avançaient péniblement avec une mine désespérée. Grâce aux viro-améliorations qu'ils avaient subies, le poids de leurs sacs et le soleil de plomb de cette fin d'après-midi n'avaient que peu d'effets sur eux, ce qui leur permit de maintenir leur allure jusqu'au bout. Lorsqu'ils arrivèrent à l'aéroport, Denise était à peine essoufflée.

La foule qui se massait autour des comptoirs des différentes compagnies aériennes était plus dense et plus agitée que celle que l'on pouvait rencontrer dans un stade les soirs de grandes finales. Les gens se bousculaient et jouaient des coudes pour se faufiler à l'avant de la queue, ignorant les remarques ou jetant des regards assassins pour mettre quiconque au défi de les arrêter. Des feuilles écrans accrochées aux murs montraient des micros-trottoirs filmés dans les rues de Memu Bay ; toutes les personnes que le reporter interrogeait posaient les mêmes questions : Quand nos défenses exo-orbitales allaient-elles réduire ces fumiers d'envahisseurs en poussière radioactive ? Il devait bien exister un plan secret pour contrer cette attaque, non ? Étions-nous réellement sans défense ?

Ils arrivèrent à la porte d'embarquement de Pan-Skyways cinq minutes avant la fermeture des portes. Là, au milieu de cinq cents passagers bruyants, excédés et en colère, Denise étreignit et embrassa ses deux camarades. S'ils furent surpris par cette démonstration d'affection hautement inhabituelle, ils se gardèrent bien de le lui montrer. Ils l'avaient souvent exaspérée durant l'année écoulée, mais elle se rendait compte à présent combien elle tenait à eux. Presque

autant qu'à la réussite de leur mission, en fait.

— Faites attention à vous, marmotta-t-elle.

Ce n'était pas un conseil, c'était un ordre.

Ils la serrèrent dans leurs bras et lui promirent de faire attention. Ils présentèrent leurs fausses cartes d'identité à la porte, qui s'ouvrit pour les laisser passer.

Denise se faufila à travers la foule et monta sur la plateforme d'observation, située sur le toit. Là-haut, elle se retrouva toute seule. Un vent marin fort et humide s'engouffrait dans son tee-shirt tandis qu'elle s'appuyait contre la rambarde de sécurité. Vingt minutes plus tard, l'énorme avion de la Pan-Skyways s'engagea sur la piste de décollage et actionna ses turboréacteurs. Denise le regarda disparaître derrière l'horizon brumeux puis leva les yeux vers le ciel. Sept minuscules étoiles scintillaient à travers le voile azuré.

Ses bras étaient écartés et ses poings serrés autour du métal lisse et usé de la rambarde. Elle prit une profonde inspiration et sentit l'oxygène affluer dans ses artères, fortifier ses cellules aux capacités améliorées. Sa force physique hors du commun lui donnait confiance en elle et la rendait euphorique. État d'esprit qu'elle appréciait tout particulièrement.

Bienvenue chez nous, dit-elle aux intrus scintillants. *Cette fois-ci, vous serez reçus comme vous le méritez.*

*
**

Simon Roderick était assis à son bureau, dans sa cabine privée, au milieu d'une véritable marée de données.

Certaines d'entre elles étaient affichées sur des panneaux holographiques, les autres transitaient directement par son IND. Mais toutes pouvaient apparaître et disparaître à volonté. L'organisation était la clé du succès dans tous les domaines. Y compris dans celui-ci, qui comportait pourtant un grand nombre d'impondérables. Il savait que le capitaine Krojen se sentait tributaire des décisions prises par l'IA du *Koribu,* et qu'il craignait de ne plus être maître à bord de son vaisseau. Simon essayait de ne pas trop se mêler de ce problème, sans toutefois négliger son travail de surveillance. Car le capitaine avait un gros défaut : son entêtement à vouloir passer à tout prix par ses officiers, alors que la mise à l'écart du facteur humain lui permettrait d'exercer son autorité beaucoup plus efficacement sur la machine.

Le flot d'informations qui entourait Simon lui indiqua que le dernier des vaisseaux de la Troisième Flotte s'était positionné en orbite autour de la planète. Pour le moment, tout se déroulait

parfaitement. Inutile de dire que Thallspring n'avait utilisé aucun moyen de défense exo-orbital pendant la phase d'approche. En fait, le *Koribu* n'avait eu à subir qu'un incessant bombardement d'informations, dans lesquelles étaient dissimulés quelques virus relativement sophistiqués… pour un monde aussi reculé. L'IA du *Koribu* les avait immédiatement reconnus et isolés. En réalité, aucun d'entre eux n'atteignait le degré de dangerosité qui caractérisait les intelligences barbares, ou IB, utilisées par les mouvements opposés à la mondialisation sur Terre.

Simon tourna son attention vers les images communiquées par les multiples satellites d'observation que la Troisième Flotte avait envoyés en orbite basse. Thallspring s'était développée assez lentement depuis leur dernière venue. Les cartes infrarouges montraient que les zones habitées s'étaient étendues normalement, même si Durrell semblait plus grande que ce qu'avaient prévu les modèles informatiques. Ce qui signifiait également cent mille habitants supplémentaires. Mais les forces terrestres se chargeraient de ce détail. Par ailleurs, cette augmentation avait de bons côtés : la production industrielle était, elle aussi, plus importante que dans leurs prévisions. Après tout, ces gens devaient travailler, se loger, s'habiller, se nourrir.

Plusieurs zones d'ombre lui firent toutefois froncer les sourcils de mécontentement. Son IA personnelle nota son changement d'attitude et l'informa que trois satellites d'observation et un relais de communication géostationnaire étaient en panne. Les appareils restants étaient en train d'être reprogrammés pour pallier ce problème.

Simon envoya ces données sur le réseau de la Troisième Flotte et appela le capitaine Krojen.

— J'aimerais que vous commenciez l'arrosage aux rayons gamma, s'il vous plaît, dit Simon.

— J'ignorais que la cartographie était terminée. Il y a peut-être des gens en bas…

— Les scans préliminaires n'ont décelé la présence d'aucune structure artificielle dans les zones choisies. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus. Commencez l'arrosage.

Il coupa la liaison avant que le ton ne monte et se concentra sur la carte en 3D. Juste derrière le réacteur à compression du *Koribu*, le projecteur de rayons gamma se déploya. Chaque vaisseau colon de la Z-B possédait un tel dispositif, sans lequel l'essaimage d'une planète hostile était impossible. Le projecteur était constitué d'un générateur de rayons gamma et d'une lentille servant à diffuser ce dernier, et logeait dans un cylindre de quinze mètres de diamètre et vingt mètres de large, lequel était accroché à un long bras télescopique. Une fois qu'il était détaché du réacteur à compression, l'extrémité du cylindre

s’ouvrait comme une fleur mécanique, dont les pétales étaient constellés de petits corps émissifs. En tout, il y avait trois rangées de pétales qui, lorsqu’elles étaient toutes déployées, formaient un disque de soixante mètres de diamètre.

Le *Koribu* volait au-dessus du deuxième plus grand océan de Thallspring. Au loin, derrière la ligne d’horizon, un continent apparaissait. Durrell était droit devant, traînée grise posée au milieu du croissant émeraude qui constituait son enclave de végétation terrestre, autour de laquelle se pressaient des plantes indigènes bleu-vert.

Le projecteur de rayons gamma pivota et s’immobilisa dans l’axe de la colonie ; des actionneurs azimutaux se chargèrent de maintenir cet alignement parfait. À l’intérieur du réacteur à compression, les tokamaks se mirent en route et commencèrent à alimenter le projecteur. La quantité colossale d’énergie normalement destinée à faire voler le vaisseau à une vitesse dépassant celle de la lumière fut entièrement utilisée pour former un faisceau d’à peine une centaine de mètres de diamètre, qui perça l’atmosphère et frappa le sol.

L’impact eut lieu à l’ouest de la colonie, à la limite de la végétation terrestre. Aucune cellule vivante ne pouvait survivre à une telle concentration de radiations. Les plantes, les animaux, les insectes et les bactéries de Thallspring moururent instantanément sous le rayon. Une large zone de terre devint immédiatement brune, tandis que sa flore dépérissait et se racornissait à vue d’œil. Les branches et les feuilles se courbèrent sous la brutalité de l’assaut invisible. Les troncs se fissurèrent en laissant échapper de la vapeur comme leurs capillaires osmotiques se rompaient. Les animaux s’écroulèrent sur le sol, leur peau réduite à l’état de parchemin noirâtre, leurs entrailles calcinées. Ossifiés en une fraction de seconde… Même sous terre, rien ne put en réchapper. Les rayons gamma pénétraient profondément dans le sol, y anéantissaient la moindre bactérie, le plus résistant des insectes.

Alors le faisceau se mit à se déplacer, avançant puis reculant, formant des bandes d’un kilomètre de long.

Simon compulsa les données relatives à l’arrosage avant de les envoyer vers tous les vaisseaux de la Troisième Flotte. Ensuite il utilisa un des relais géostationnaires qu’ils avaient envoyés en orbite basse, entra sur le réseau de Thallspring et demanda à parler au président.

L’homme qui apparut sur son écran n’était pas loin de la soixantaine et avait les traits tirés par le manque de sommeil. Mais la colère qui brûlait dans ses yeux n’en était pas moins vive.

— Arrêtez immédiatement votre bombardement, grogna le président Edgar Strauss. Nom de Dieu, nous ne représentons aucune menace militaire pour vous.

Simon tiqua en entendant le président jurer. Dommage que les hommes politiques ne soient pas aussi francs et directs sur Terre.

— Monsieur le président, bonjour. Permettez-moi de me présenter. Je suis Simon Roderick et je représente le conseil d'administration de Zantiu-Braun.

— Éteignez d'abord ce putain de rayon de la mort.

— De quel rayon voulez-vous parler ?

— Votre vaisseau est en train de nous arroser.

Simon porta un doigt à sa bouche et prit un air penseur.

— Non, monsieur le président, reprit-il. Zantiu-Braun ne fait que prendre soin de ce qui lui appartient. Nous préparons de nouvelles terres afin de permettre à Durrell de s'étendre. N'est-ce pas formidable ?

— Arrêtez-moi ce rayon et fourrez-vous-le dans le cul, espèce de fumier !

— L'échéance des élections approche, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous vous mettez dans tous vos états ?

— Vous et vos semblables ne savez rien de la démocratie.

— Monsieur le président, je vous en conjure, évitez de me contrarier… Je suis en ce moment même en train de contrôler la progression du faisceau. Il serait dommage que je fasse une fausse manœuvre et que le rayon parte dans la mauvaise direction, non ?

Le président se retourna un instant vers quelqu'un qui se trouvait hors champ et son visage se durcit davantage.

— OK, Roderick. Qu'est-ce que vous voulez de nous cette fois-ci ?

— Comme vous le savez, nous sommes ici pour encaisser nos dividendes, monsieur le président.

— Alors pourquoi ne pas nous l'avoir dit tout de suite ? Vous aviez peur de notre réaction, peut-être ? Vous n'êtes que des pirates. S'il le fallait, vous n'hésiteriez pas à nous massacrer jusqu'au dernier.

— Personne ne va se faire massacrer. En plus d'être un crime contre l'humanité passible de la peine de mort au Tribunal Pénal Mondial, le massacre de populations civiles est un acte hautement contre-productif. Zantiu-Braun a investi beaucoup d'argent sur Thallspring et n'a aucune intention de dilapider son capital.

Edgar Strauss se mit encore plus en colère.

— Nous sommes un monde indépendant et pas une succursale de Zantiu-Braun. D'ailleurs, notre colonie a été financée par Navarro…

— Qui a revendu ses parts à Zantiu-Braun.

— Vous savez comme moi qu'il ne s'agissait que d'une gigantesque dérobade fiscale. Cela ne vous donne pas le droit de venir nous terroriser ici.

— Nous ne vous terrorisons pas. Nous sommes simplement venus

récupérer ce qui nous appartient. Vos vies de petits-bourgeois, c'est avec notre argent que vous vous les payez. Vous ne pouvez pas fuir éternellement vos obligations fiscales. Cet argent nous appartient, après tout.

— Et si nous refusions d'obtempérer…

— Vous n'avez pas le choix, monsieur le président. En tant que chef élu de cette planète, il est de votre devoir de nous donner ce que nous voulons. Si vous refusez de répondre favorablement à notre requête, nous serons dans l'obligation de vous démettre de vos fonctions et de vous remplacer par quelqu'un de moins borné.

— Peut-être ne trouverez-vous personne de moins borné que moi. Vous pensez pouvoir intimider dix-huit millions de personnes. Vous croyez vraiment que tous ces gens vont vouloir céder à de simples voleurs ?

— Vous n'êtes pas réaliste, monsieur Strauss.

— Effectivement, puisque vous allez tous nous tuer si nous refusons.

— Monsieur le président, en tant que représentant officiel de Zantiu-Braun, j'ai pour mission de recouvrer les importantes sommes d'argent que notre société a investies dans votre planète ; acceptez-vous de payer vos dettes ?

— Monsieur le représentant du conseil d'administration, en tant que président de cette planète, je suis au regret de vous dire que cette affaire ne relève d'aucune juridiction terrestre, et que je ne reconnais l'autorité d'aucun de vos tribunaux. Toutefois, nous ne résisterons pas à une éventuelle invasion militaire et, le cas échéant, autoriserons vos soldats à piller nos villes.

— Nous n'en demandons pas plus, dit Simon, tout sourires. Je me charge personnellement de vous envoyer la liste de ce que nous allons collecter. Mes subordonnés vont bientôt descendre vous rendre visite pour superviser le transport des marchandises. Nous allons également renforcer vos forces de police pour prévenir tout débordement fâcheux. Je suis certain que vous souhaitez tout autant que moi que cette opération se passe dans le calme. Plus vite ce sera terminé, plus vite nous serons partis.

Simon coupa la liaison et donna immédiatement l'ordre aux officiers de se tenir prêts.

*
**

— Le signal nous a été donné, dit Bryant à Lawrence. Que vos hommes enfilent leurs combinaisons. On embarque dans les planeurs

dans deux heures.

— Oui, monsieur. Les cartes ont-elles été complétées ?

— Le soutien tactique est en train de traiter les dernières données envoyées par les satellites. Ne craignez rien, sergent. Vous aurez vos cartes avant de descendre.

— Monsieur.

Il se retourna vers son peloton. Les hommes étaient assis sur le bord de leurs couchettes et le regardaient, l'air d'attendre quelque chose.

— On y va, leur dit-il.

Hal laissa échapper un cri de satisfaction et bondit de son lit. Les autres le suivirent, heureux de mettre enfin un terme à ce voyage, même si cela signifiait être plongé dans un environnement hostile.

Lawrence arriva le premier dans le dépôt des combinaisons. Si la partie habitable du *Koribu* était à ce point inconfortable, c'était en partie à cause de la place que prenaient les combinaisons dermiques. Chacune d'elles était stockée dans une grosse cuve en verre qui l'alimentait en oxygène et en éléments nutritifs. Il s'avança jusqu'à la cuve qui contenait sa combinaison et ouvrit un petit compartiment situé près du sol. À l'intérieur, il trouva la capsule en plastique dans laquelle étaient rangées ses membranes optroniques. Il les mit sur ses yeux et commença à se déshabiller.

Les plaisanteries et les commentaires désobligeants fusèrent pendant que les hommes mettaient leurs lentilles et enfilaient leurs combinaisons. Lawrence ne se joignit pas à eux. Thallspring était à présent plus qu'un simple nom, et il y avait une certaine tension dans ces échanges verbaux. Mais c'était leur façon à eux de surmonter leur trac.

Il se déshabilla complètement, ne gardant que sa petite chaîne et son modeste pendentif holographique. Du pouce, il frotta la surface éraflée et le visage rayonnant de Roselyn lui apparut. Officiellement, les chaînes et autres bijoux étaient interdits, mais Lawrence n'avait pas enlevé une seule fois la sienne en vingt ans. Il appuya plusieurs fois sur le bouton du distributeur placé près du compartiment de sa cuve. Le bec métallique cracha des boules de gel bleu clair, qu'il commença à appliquer soigneusement sur son corps. L'opération lui prit cinq bonnes minutes. Quand il eut terminé de badigeonner entièrement toutes les parties de son corps qui lui étaient accessibles – y compris les cheveux, les aisselles et l'entrejambe –, Amersy lui appliqua du gel sur les épaules et le dos. Il ne lui restait plus qu'à passer sa combinaison.

La porte de la cuve s'ouvrit en laissant échapper un souffle d'air frais. Il mit la paume de sa main sur la plaque du scan afin de

confirmer son identité. L'IA de la combinaison isola ses signatures osseuse et sanguine, les compara aux données préalablement enregistrées dans sa section alpha et confirma que Lawrence Newton était bien le porteur désigné. Lawrence attendit que la combinaison se vide de ses fluides et que les cordons ombilicaux de la cuve se rétractent. Une colonne de données indigo défila sur ses membranes optroniques, faisant le point sur l'état de fonctionnement de cette armure moderne. Lawrence s'arc-bouta sur le sol et extirpa la molle combinaison de sa cuve. La gravité étant très réduite, elle ne pesait pas bien lourd, mais son inertie était pourtant proche de celle du corps humain.

À première vue, sa combinaison n'était pas différente de celles que ses hommes étaient en train de sortir de leurs cuves. Il s'agissait d'une sorte de carapace flexible anthracite, dépourvue de coutures visibles, aux doigts renforcés et légèrement pointus, et aux pieds s'apparentant en réalité à des bottes ultrarésistantes. Au toucher, sa texture était proche de celle de la peau humaine, quand bien même sa couche extérieure était la seule à ne pas être vivante, car composée de polycarbonate recouvert d'une couche de molécules caméléons, et parcourue par un réseau de fibres thermiques capables de rendre le soldat invisible aux yeux de détecteurs infrarouges. Et même si un ennemi venait à la localiser, la carapace était assez solide pour protéger Lawrence contre toutes les armes de poing et un pourcentage non négligeable de pièces d'artillerie.

Lawrence lui ordonna de le laisser entrer et la combinaison s'ouvrit du cou jusqu'à l'entrejambe. Sous la couche protectrice, il y avait une strate de muscles synthétiques qui atteignait par endroits cinq centimètres d'épaisseur. Grâce au gel dont il était enduit, Lawrence put enfiler son pied droit sans aucune difficulté. Comme à chaque fois, il eut la sensation de plonger dans du blanc de baleine. Vint ensuite le tour du pied gauche et des bras. Il pencha la tête en arrière et attrapa le casque qui pendait mollement dans son dos. Bouger les bras lui était extrêmement difficile. C'était comme avoir des poids en plomb accrochés aux poignets. Malgré cela, il réussit à soulever le casque et à y insérer la tête. La grille était ouverte et inactive, ce qui lui permit d'inspirer un peu d'air frais. La poussée de claustrophobie habituelle ne l'épargna pas ; il pouvait un peu se mouvoir, mais ne voyait et n'entendait rien.

L'IA lui signala alors qu'elle était prête à achever l'intégration. Lawrence lui donna son accord et la carapace se referma. Une onde le parcourut de la tête aux pieds tandis que les muscles synthétiques s'ajustaient à la forme de son corps. Les membranes optroniques effectuèrent les tests d'usage, puis commencèrent à reconstruire l'image que lui envoyaient les différents capteurs fixés autour du

casque. Il regarda de gauche à droite, et les capteurs suivirent le mouvement de ses orbites. Ses implants auditifs se mirent eux aussi en marche et il put entendre à nouveau les grognements et les plaintes de ses hommes occupés à enfiler leurs carapaces.

— Phase deux, dit-il à l'IA de sa combinaison.

Deux petits becs vinrent se raccorder aux valves qu'on-lui avait implantées en haut des cuisses, au niveau des veines et artères fémorales. Deux autres becs établirent une connexion avec ses valves sous-claviaires, et deux autres s'enclenchèrent dans son cou, dans sa carotide et sa jugulaire. L'IA vérifia que tous les branchements étaient correctement effectués, puis mit le système en route. Les valves s'ouvrirent et son sang se mit à circuler dans les muscles synthétiques, se mélangeant au sang artificiel dont la combinaison s'était nourrie dans sa cuve.

Une liste de contrôle défila sur ses membranes, confirmant que les muscles étaient en parfait état et que les réserves de sang oxygéné et riche en nutriments étaient pleines. Ces dernières ne devaient servir qu'en cas d'urgence, lorsqu'un supplément d'énergie était nécessaire. En dehors de cela, son corps devait être capable de pourvoir seul aux besoins de la combinaison.

— Phase trois.

L'IA entra alors en contact avec une multitude de systèmes électroniques périphériques ; Lawrence avait trafiqué le programme originel en le couplant à son logiciel Apogée, dont il préférait l'interface et qu'il trouvait plus efficace. Personne n'était au courant de ces petites modifications, car elles étaient illégales. De plus, les armuriers de Z-B y étaient farouchement opposés.

L'établissement d'une liaison permanente avec des systèmes périphériques offrait à Lawrence la possibilité d'avoir accès à différents modes de perception qu'il pouvait, s'il le souhaitait, superposer à son système de visée. Vint alors le tour des filtres qui se déplièrent dans la grille de son casque afin de le protéger de toute attaque chimique ou biovirale. Puis tout son armement fut passé en revue. Ensuite, Lawrence modifia la couleur de sa carapace qui, de gris foncé, devint bleuâtre, couleur que l'œil humain remarquait moins facilement. Afin d'avoir encore moins de chance d'être repéré, la combinaison était équipée d'un système de diffusion de chaleur, qui lui permettait de se maintenir en dessous d'un seuil critique. Le fourreau de son pénis lui confirma qu'il était opérationnel et qu'il lui était désormais possible d'uriner.

Lawrence entreprit alors de tester les articulations de sa nouvelle carapace, bougeant les membres dans toutes les directions, se penchant dans tous les sens, pliant les doigts. Les senseurs situés à la surface des muscles synthétiques analysèrent ses mouvements et en

informèrent l'IA, qui ordonna à la combinaison de les accompagner. Tandis qu'il effectuait méthodiquement ces tests, sa claustrophobie disparut, remplacée par un sentiment quasi narcotique d'invulnérabilité, tout droit sorti de son subconscient. Même sur Santa Chico, sa combinaison ne l'avait jamais laissé tomber. Et puis, tout ce qui le rendait moins dépendant du capitaine Bryant était une bonne chose.

Lawrence jeta un coup d'œil autour de lui. La plupart des hommes avaient terminé et effectuaient les tests habituels. Hal, lui, n'avait pas encore mis son casque. Il était affalé sur un banc et semblait incapable de bouger. Lawrence s'avança jusqu'à lui et leva les deux pouces pour mettre le gamin en confiance. Lorsqu'il lui parla, sa voix amplifiée se répercuta sur les parois en aluminium de la pièce.

— Besoin d'un coup de main ? demanda-t-il.

— Non, sergent, répondit Hal avec reconnaissance. Je vais m'en tirer tout seul.

Il tâtonna maladroitement derrière sa tête, finit par attraper son casque et plongea dans l'obscurité totale.

Le peloton sortit de la salle et se dirigea d'un pas pesant vers le dépôt de munitions. Chaque combinaison envoya alors un message à l'IA de l'intendant afin de se voir attribuer un quota d'armes à emporter sur Thallspring. Lorsque l'autorisation de Lawrence fut confirmée, deux fentes s'ouvrirent le long de ses bras, révélant des composants mécaniques qui, combinés à des muscles, formaient des armes hybrides et des microsilos. Lawrence connecta ses chargeurs au distributeur de munitions et regarda ses muscles onduler, tandis que les missiles et les fléchettes gagnaient leurs sacs et leurs chambres. Ensuite il accrocha à sa ceinture son pistolet étourdisseur. Quelle ironie que son arme la plus encombrante fût aussi la moins dangereuse…

Pour une raison complètement obscure, l'IA de la base de Cairns avait décidé de faire distribuer aux hommes des sachets de sang. Lawrence prit ses quatre doses et les rangea dans ses poches abdominales. En cas de coup dur, elles lui conféreraient une autonomie supplémentaire de quelques heures. Ce n'était pas négligeable. Mais, en toute honnêteté, si les forces terrestres envoyées à Memu Bay ne parvenaient pas à établir leur quartier général et leur garnison à la fin du premier jour, ce sang ultranourrissant ne ferait aucune différence.

Une fois que l'escouade fut parfaitement équipée, les hommes prirent l'ascenseur jusqu'au moyeu du vaisseau, puis empruntèrent le large couloir axial jusqu'aux alvéoles où étaient rangés les véhicules. Le couloir radial qui menait à leurs planeurs était, lui, beaucoup plus étroit, surtout pour des hommes vêtus de combinaisons dermiques.

Mais il fallait bien les habituer à l'inconfort de leur module d'atterrissage… Celui-ci s'apparentait à un court cylindre dont le mobilier se limitait à deux rangées de fauteuils en plastique. Les hommes y prirent place et se sanglèrent en pestant contre l'exiguïté de l'habitacle et l'absence d'accoudoirs. Lawrence avait droit à un fauteuil isolé, placé à l'avant de l'appareil, et bénéficiait d'un minuscule hublot. Devant lui, une petite console ainsi que deux panneaux holographiques, au cas où l'IA pilote lui demanderait de prendre les commandes. Pour un véhicule censé les faire descendre d'une orbite de six cents kilomètres et atterrir en un point précis de la planète – avec une marge d'erreur de seulement cinquante mètres –, ce n'était pas très rassurant.

Amersy ferma l'écoutille et boucla sa ceinture. De légères vibrations parcourant le fuselage indiquaient que des planeurs étaient sur le point de quitter leurs silos. Eux avaient encore huit minutes devant eux.

— Hé, sergent, appela Jones sur le canal principal. Je crois bien que Karl est en train de tester son tube à vomi. Pas vrai, Karl ?

— Va te faire foutre.

— Arrêtez vos conneries, dit Lawrence.

Ses membranes optroniques le prévinrent que le capitaine Bryant désirait lui parler. Il accepta de prendre l'appel.

— La carte de Memu Bay a été complétée, lui annonça le capitaine. Elle est accessible. Dites à vos hommes de la télécharger.

— Oui, monsieur. Des changements significatifs ?

— Rien de particulier. Ne vous inquiétez pas, sergent. Tout marche comme sur des roulettes. Rendez-vous en bas. La journée va être magnifique et il y a des chances que nous fassions un barbecue sur la plage ce soir.

— Vivement ce soir, alors, fit Lawrence avant de couper la ligne.

Connard. L'IA de sa combinaison lui ouvrit le canal général.

— OK, les gars. Nous avons les nouvelles cartes. Installez-les et entrez-les dans vos systèmes de navigation. Personne ne doit pouvoir se perdre.

— J'espère au moins que les bars sont notés dessus, commenta Nic.

— Hé, sergent, on peut avoir accès aux images prises par les planeurs qui sont déjà en bas ? demanda Lewis. J'aimerais bien voir comment ça se passe.

— Bien sûr. Odel, fais-le pour nous.

— Pas de problème, sergent.

Cinq minutes avant le décollage.

Lawrence installa la nouvelle cartographie dans les perles

neurotroniques de sa combinaison. Par curiosité, il accéda aux images enregistrées par les unités ayant déjà quitté le *Koribu.* Sur ses membranes se dessina une petite grille partagée en vingt-cinq carrés égaux, dans lesquels s'affichèrent autant de vidéos différentes. Il en choisit une, l'agrandit et découvrit une image filmée par la caméra avant d'un planeur : une écharde de roche noire se découpant sur une toile de fond ultramarine. Des voix brusques aboyaient sans discontinuer des commentaires et des ordres.

— Pas d'artillerie antiaérienne, observa Amersy. C'est bon signe.

— T'as déjà été pris pour cible ? demanda Hal.

— Non. Mais il y a un début à tout.

Trois minutes.

Lawrence ferma la grille vidéo et ouvrit le plan de Memu Bay. À première vue, la ville n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois. Les grandes architectures comme le stade et le port étaient toujours là, mais lui parurent plus petites… Il superposa au plan l'ancienne version, vieille de dix ans, et laissa échapper un profond soupir en voyant à quel point la ville s'était étendue. Memu Bay s'était développée au-delà de ce que les projections de Z-B avaient prévu. Une population plus nombreuse serait plus difficile à maîtriser. *Super*… Aucun plan de bataille n'avait jamais survécu à l'engagement avec l'ennemi, mais de là à venir avec des plans obsolètes…

Il appela le capitaine Bryant.

— Monsieur, la colonie est bien plus grande que prévu.

— Pas tant que cela, sergent. Le pourcentage de développement est minime. Par ailleurs, le centre n'a pas changé depuis la dernière fois. Notre stratégie de déploiement n'a pas changé.

— Va-t-on recevoir des renforts ?

— Quels renforts ? Durrell s'est agrandie, pas la Troisième Flotte. Dans le pire des cas, nous serions obligés de venir vous récupérer…

— Vraiment ? demanda-t-il, inquiet.

Il n'avait jamais pensé que la mission pouvait être prématurément stoppée. Cela remettrait tout son plan en question.

— Non, sergent, dit Bryant d'un air las. Ne lâchez pas votre moniteur des yeux et arrêtez de vous faire du souci. Une population plus importante signifie simplement des foules plus importantes à maîtriser. Et nous avons assez d'hommes pour cela.

— Monsieur.

Une minute.

Les vibrations qui ébranlaient régulièrement l'appareil se firent soudainement plus violentes. Lawrence regarda son moniteur et vit que le planeur du capitaine, situé juste en dessous du leur, venait de quitter son silo. Des icônes se mirent à clignoter. Leur tour était venu.

Le planeur du peloton 435NK9 commença à trembler en glissant sur les rails de sa rampe de lancement.

— Mesdames, accrochez-vous à vos chapeaux, cria Edmond. On va faire du saut à l'élastique avec les anges, c'est parti !

Une lumière vive envahit soudain le cockpit par le petit hublot. Sombre hexagone aux contours faits de métal blanc terni, leur silo se mit soudain à s'éloigner, ne devenant bientôt qu'un minuscule alvéole perdu dans une gigantesque niche artificielle. Quelques secondes plus tard, le *Koribu* dans son entier se dessina devant eux. Sa beauté toute fonctionnelle arracha à Lawrence un sourire. Les planeurs et les nacelles giclaient des silos à un rythme effréné, formant une espèce de nuage qui se dispersait en s'éloignant du vaisseau interstellaire. Les nacelles ressemblaient à des cônes légèrement ramassés, dotés d'un collier de réacteurs fixé près de leur sommet. Les planeurs étaient aussi des cônes, mais quelque peu aplatis dans le sens de la longueur et munis d'ailerons en flèches. Ils étaient également recouverts d'une épaisse couche de mousse grise ablative devant leur permettre de réussir leur entrée dans l'atmosphère. Un bouquet de fusées saillait à la base des appareils. Les véhicules qui tombaient en leur compagnie crachèrent des gaz jaunâtres par leurs micropropulseurs de contrôle et se retournèrent pour faire enfin face à Thallspring.

Leurs propres micropropulseurs se mirent en route, tandis que le pilote électronique du planeur calculait leur trajectoire. La planète apparut derrière le hublot. Sous une couche de nuages cotonneux miroitait un océan aux eaux sombres. Vue d'ici, son atmosphère externe, pareille à une couronne argentée, semblait caresser les eaux. Memu Bay se cachait derrière l'horizon, à plusieurs milliers de kilomètres de là.

Des étincelles orange éclaboussèrent les planeurs comme les appareils actionnaient leurs rétrofusées, projetant des centaines de panaches dans le vide, allumant une cascade de particules scintillantes, semblable à une pluie iridescente.

L'ordinateur de bord commença à égrener un compte à rebours. La fusée principale, située au centre du bouquet, s'alluma, faisant subir aux hommes une accélération brutale de 4 g. Toutefois à l'abri de leurs combinaisons dermiques, les soldats du sergent Newton s'en rendirent à peine compte. Trente secondes plus tard, la fusée s'éteignit aussi brusquement qu'elle s'était allumée. Les micropropulseurs se remirent en route et firent pivoter le planeur à cent quatre-vingts degrés. Désormais, son nez pointait vers le haut. Volant à une vitesse inférieure à la vélocité orbitale, les engins entamèrent une longue courbe dans l'atmosphère.

Le planeur garda son bouquet de fusées pendant quinze minutes supplémentaires de manière à stabiliser son angle d'approche. Au-

dessus d’eux, une multitude d’étincelles se mirent à nouveau à tomber – une autre fournée de planeurs et de nacelles venait de se heurter aux couches supérieures de l’atmosphère. Mais cette fois-ci, les panaches étaient de couleur cerise et beaucoup plus longs, s’allongeant même à l’infini tandis que la mousse ablative se vaporisait. Bientôt, le ciel fut envahi de traînées infernales qui, pareilles à des chars conduits par des dieux vengeurs, plongeaient vers la surface de la planète.

Lawrence sentit le fuselage vibrer encore davantage en entrant dans la chimiosphère. Les liaisons avec le vaisseau et les satellites relais se firent plus difficiles, puis finirent par s’interrompre du fait de la couche de gaz ionisés qui enveloppait le planeur. L’IA commença à actionner les ailerons de l’appareil, comme pour tester sa manœuvrabilité. Lorsqu’elle fut satisfaite, elle se débarrassa du bouquet de fusées. La secousse subséquente envoya les hommes vers l’avant et mit leurs sangles à rude épreuve. Une fois de plus, les combinaisons leur furent d’un grand secours. Il n’y avait plus rien à voir travers le hublot ; les flammes produites par la lente désintégration de la mousse ablative masquaient complètement la vue et éclairaient l’intérieur du cockpit d’une lueur inquiétante.

Comme ils volaient à Mach 18 dans la couronne d’une comète longue de trois kilomètres, la gravité commença à se faire sentir, les attirant de plus en plus vite vers le sol. Tout ce que Lawrence pouvait faire, c’était transpirer et prier pour que l’IA manœuvre correctement ces ailerons semblables à ceux d’un dauphin, et ne les fasse pas sortir de leur couloir aérien. C’était le moment qu’il détestait et craignait par-dessus tout. Être forcé de faire confiance au véhicule le plus basique et le moins cher que Z-B avait pu élaborer. Sans avoir rien d’autre à faire qu’attendre les bras croisés.

Il ouvrit une fenêtre de contrôle vidéo et vérifia l’état de ses hommes. Comme prévu, le rythme cardiaque d’Amersy – qui avait pourtant l’air parfaitement calme et chantait un vieux gospel – dépassait allègrement les cent battements par minute. Hal n’arrêtait pas de poser des questions auxquelles Edmond et Dennis répondaient parfois avant de lui dire de la fermer. Karl et Nic discutaient calmement. Jones jetait un coup d’œil au livret technique des jeeps que contenaient les nacelles. Quant à Odel… Lawrence sélectionna sa grille et vérifia les fonctions de sa combinaison. La tête d’Odel se balançait de droite à gauche, tandis que ses mains frappaient la mesure sur ses genoux. Apparemment, il avait tiré un fichier personnel de la mémoire de sa carapace. Alors que leur planeur fendait l’atmosphère de Thallspring comme une comète ayant atteint la fin de son cycle de vie, Odel était en train d’écouter tranquillement un vieux standard de Slippy Martin.

À Mach 8, les flammes extérieures commencèrent à mourir. Une lumière bleutée enroba le planeur. Lawrence voyait les restes de mousse ablative qui couvraient le nez émoussé de l'appareil, substance noire et bouillonnante qui se répandait en fines gouttelettes dans l'atmosphère. Leur antenne retrouva enfin le signal émis par les satellites relais et rétablit la communication.

Des données tactiques défilèrent sur ses membranes. Les planeurs qui les précédaient avaient déjà enclenché leurs aérofreins. L'un d'entre eux – celui qui contenait le peloton d'Oakley – allait manquer sa cible et atterrir à cinquante kilomètres de la côte. Son IA était en train de modifier sa trajectoire de manière à le faire se poser sur une des plus grandes îles de l'archipel. Un hélicoptère viendrait les récupérer plus tard.

Le capitaine Bryant avait tenu compte de ce contretemps et modifié le plan de déploiement des autres pelotons. Le peloton 435NK9 devrait s'occuper de deux rues supplémentaires.

— Merci du cadeau, grogna Amersy en voyant leur nouvel ordre de mission apparaître sur ses membranes.

— Nous attendrons d'être arrivés pour juger, dit Lawrence.

Ils savaient tous les deux qu'ils allaient devoir se débrouiller tout seuls et que cela leur laisserait une plus grande marge de manœuvre. La priorité de Lawrence était toutefois de parvenir de l'autre côté de la ville sans incident.

Selon les données tactiques, les nacelles allaient une fois de plus tomber n'importe où. Leur trajectoire était différente de celle des planeurs ; leurs aérofreins devaient s'allumer beaucoup plus tôt, avant de s'éteindre pour les faire se poser à la verticale. Théoriquement, elles devaient atterrir juste derrière la ville. Mais Lawrence pouvait déjà constater qu'elles s'éloignaient trop les unes des autres. Sans compter qu'elles n'étaient pas encore à la merci du vent. Par expérience, il savait qu'une bonne moitié d'entre elles se poseraient en dehors de la zone prévue. Les rassembler prendrait un temps fou…

La côte était droit devant et s'approchait à grande vitesse. La façon dont la courbure de l'horizon s'aplatissait à vue d'œil leur montrait combien leur descente était rapide. En se penchant vers l'avant, Lawrence vit qu'ils survolaient l'archipel. Ce dernier ressemblait à des gouttelettes de crème éparpillées sur un océan noir. Des centaines d'îles et d'atolls recouverts de sable blanc, qui n'étaient en réalité que les sommets de véritables montagnes de corail, hautes de plus de mille mètres. Les vagues se brisaient sur ces récifs dans un bouillonnement d'écume. Les récifs coralliens les plus étendus abritaient des touffes de végétation. Des monticules sombres aux formes extraordinaires apparaissaient sous la surface de l'eau, entre les atolls. Cela lui rappela le Queensland, où les scientifiques de Z-B

avaient fait des miracles en redonnant vie à la Grande Barrière de corail. Mais la teinte bleutée de la végétation était là pour lui rappeler qu'il était sur un autre monde.

Plus près du continent, les îles étaient plus grandes et couvertes d'épaisses forêts. Puis, soudainement, la flore devenait verte et l'on découvrait la lagune et les plages. Chaque maison avait sa propre jetée en bois tendue comme un bras vers l'océan. Sous les palmiers, des bungalows ; sur le sable, des voiliers et des canoës.

— Trop beau pour être vrai, lâcha Dennis. Peut-être qu'on devrait laisser le vaisseau repartir sans nous…

— Bonne idée, dit Nic. Mais les autochtones te transformeraient en appâts à poisson s'ils te mettaient la main dessus.

Le planeur vibra violemment comme leur vitesse chutait en quelques secondes en dessous de celle du son. Le nez de l'appareil piqua vers le sol et la silhouette familière de Memu Bay, blottie au pied d'une montagne incroyablement haute, se dessina devant eux. Le sol se rapprochait à une vitesse telle que Lawrence en eut la chair de poule. Les planeurs étaient aussi aérodynamiques que des parpaings ; ils ne devaient leur stabilité qu'à leur vitesse acquise. Vitesse qui diminuait de seconde en seconde.

Le port disparut à tribord, les laissant face à une baie peu profonde, bordée de sable roux. La plage était séparée de la ville par une promenade en marbre sur laquelle étaient garées des voitures de police aux gyrophares bleus allumés. Leur IA releva un peu le nez de l'appareil, le faisant ralentir davantage. Sa position se stabilisa, mais il perdait toujours de l'altitude à une vitesse effrayante. La plage n'était plus qu'à un kilomètre devant eux, et l'eau n'était qu'à deux cents mètres sous leurs pieds.

— Les gars, tenez-vous prêts, lança Lawrence.

*
**

Myles Hazledyne se tenait sur le balcon du quatrième étage de l'hôtel de ville et regardait le ciel au-dessus de l'océan. Ses deux adjoints allaient et venaient derrière lui. Don et Jennifer travaillaient avec lui depuis l'époque où il était le plus jeune conseiller municipal élu de l'histoire de Memu Bay. C'était il y a vingt ans. Ils lui étaient restés fidèles, malgré tout ce qu'on avait pu raconter sur lui. Telles étaient les règles du jeu démocratique. Même les accords suspects passés avec les entreprises qui finirent par financer sa campagne électorale ne les avaient pas découragés. Tous les trois avaient laissé tomber leur idéalisme naïf au moment de sa première campagne, lorsqu'il avait commencé à critiquer bassement le maire de l'époque

dans des discours exaltés. Aujourd'hui, ils formaient une équipe soudée et relativement efficace. Habituée à essuyer les critiques des jeunes conseillers ambitieux. Merde, il était fier de la façon dont il avait supervisé le développement de la ville, ces dernières années. Memu Bay était prospère et avait le taux de criminalité le plus bas de la planète. *Putain !* Les problèmes sociaux, les syndicats, les bureaucrates, la Bourse, les scandales… Il pouvait arriver facilement à bout de ce genre de crise. Mais comment résister à la crise qui était en train de se préparer ?

S'il choisissait d'avoir une attitude héroïque et de résister à Zantiu-Braun, la situation s'aggraverait et le patron des forces d'invasion le foutrait dehors. Ce serait donc une erreur. Mais s'il collaborait et qu'il aidait ces bâtards à prendre tout ce qu'ils voulaient, il deviendrait le collabo de service, le traître, et perdrait très certainement son électorat. Les gens n'oubliaient pas ces choses-là.

Un essaim de points noirs se matérialisa très haut dans le ciel d'azur et plongea à une vitesse folle vers la plage située à l'est de la ville. Myles baissa la tête dans un mouvement de colère contenue. Edgar Strauss en personne l'avait appelé la veille pour lui demander instamment de coopérer. « Nous ne voulons pas d'un bain de sang, Myles. Faites votre possible pour éviter les débordements. Ne les laissez pas nous prendre notre dignité. » Encore un homme politique dépassé par les événements. Myles avait eu envie de lui demander : *Pourquoi diable n'avez-vous pas financé des défenses exo-orbitales ? Pourquoi avoir choisi la passivité ?* Autant frapper un homme à terre… Les meilleurs missiles qu'ils auraient pu produire n'auraient fait que de la figuration face à la Troisième Flotte. Dieu seul savait quelles armes les Terriens avaient pu inventer depuis la dernière fois. Et puis, les vaisseaux de Z-B auraient usé de représailles pour faire un exemple. Myles frissonna en repensant à la dernière invasion. Tout le monde avait vu les images des terres nouvellement stérilisées aux limites de la ville, manière efficace, quoique peu subtile, de montrer de quoi Z-B était capable.

Il n'ignorait pas ce qu'il lui resterait à faire, l'exemple qu'il lui faudrait donner. Peut-être même serait-il forcé de s'exiler de Memu Bay après le départ des forces d'invasion. Il savait tout cela lorsqu'il avait ordonné à la police d'interdire l'accès à la plage et de réprimer sévèrement toute manifestation violente lorsque les planeurs arriveraient. Coopérer signifiait prévenir tout acte stupide pouvant dégénérer ; il s'agissait de sauver des vies humaines. Mais personne ne le remercierait pour cela. Après tout, quand il se remémorait toutes les magouilles qu'il avait organisées ces dernières années, il se disait qu'il méritait d'être désavoué par la population de Memu Bay. Cette pensée l'aidait à ne pas sombrer dans la dépression.

Une rafale de bangs supersoniques le fit sursauter – ils ressemblaient tant à des explosions. Les fenêtres vibrèrent dangereusement. Des milliers d'oiseaux s'envolèrent au-dessus de la ville en battant des ailes avec frénésie.

Dans la baie, les premiers planeurs se posaient. Des cônes aplatis fendaient l'air en suivant un angle de quarante-cinq degrés et se posaient violemment sur les vagues paresseuses à quelques centaines de mètres de la plage. D'énormes panaches d'eau jaillissaient au moment de l'impact, puis les suivaient dans leur folle glissade, rapetissant à mesure que les appareils ralentissaient. Plusieurs planeurs filèrent à toute vitesse sur le sable de la plage dans un interminable fracas de métal froissé. L'un d'entre eux évita l'accident de justesse et s'arrêta à à peine deux ou trois mètres de la promenade.

— Dommage, grogna Don.

La plupart des planeurs s'immobilisèrent dans l'eau, flottant comme des bouchons en liège. Leurs écoutilles s'ouvrirent en sifflant. Des silhouettes sombres et solidement charpentées sautèrent à l'eau et commencèrent à avancer en pataugeant. Myles ne reconnut que trop bien leur couleur, leur carrure et la façon qu'ils avaient de se déplacer.

Une grande banderole se déroula soudain le long du mur en marbre.

CREVEZ LA BOUCHE OUVERTE
BANDE DE NAZIS DÉCÉRÉBRÉS

Des jeunes gens s'enfuirent en toute hâte. Un officier de police penché par-dessus la rambarde pour observer les planeurs n'esquissa pas le moindre mouvement pour les arrêter.

— Très original…, marmonna Myles entre ses dents.

Si seulement les voyous locaux pouvaient se contenter de ce genre de bêtises. Myles se retourna vers Don et Jennifer.

— Allons-y.

Les envahisseurs escaladèrent les marches de la promenade et se dispersèrent en ignorant totalement les policiers. Myles utilisa l'ascenseur privé du maire et descendit dans ses appartements, à l'arrière de l'hôtel de ville. Il n'aimait pas beaucoup cet endroit ; les plafonds étaient trop hauts et les pièces trop grandes. Ce n'était pas un appartement propice à la vie de famille. Toutefois, comme sa propre maison était à l'autre bout de la ville, à quarante minutes de voiture, il était obligé de rester à la mairie du lundi au vendredi.

De son bureau, une grande porte s'ouvrait sur un magnifique patio. Francine était dehors, étendue sur un banc, à l'ombre d'un pin japonais. Elle portait un ensemble noir passepoilé de blanc. La jupe qui lui arrivait bien au-dessus des genoux n'était pas trop du goût de son père. Mais comme elle ne l'écoutait plus depuis l'âge de treize

ans… Cindy, elle, aurait su comment lui parler, se dit-il. Finalement, il aurait peut-être dû se remarier. Mais il persistait à se justifier de manière pathétique en arguant qu'il n'avait pas le temps pour cela.

Francine redressa ses lunettes de soleil. Myles vit qu'elle fronçait les sourcils et comprit qu'elle devait être en train de regarder les informations. Il aurait voulu la rejoindre, la prendre dans ses bras pour la réconforter, pour lui promettre que tout serait bientôt terminé, qu'elle n'avait rien à craindre. Ce que tous les vrais pères de Thallspring devaient faire en ce moment même.

Mais ses adjoints et les cadres du parti l'attendaient ; et eux aussi avaient une famille. Alors, il s'assit derrière son bureau en lançant un dernier regard plein de regrets vers l'extérieur.

— Tout d'abord, j'aimerais vous dire que si certains d'entre vous veulent démissionner, ils sont libres de le faire. Je ne m'y opposerai pas. En outre, cela n'aura aucune conséquence sur vos retraites ou vos autres avantages.

Il y eut un moment de silence gêné, mais personne ne se manifesta.

— Bien, reprit-il. Je vous remercie tous de continuer à me soutenir. Comme vous le savez, j'ai décidé de suivre l'exemple de Strauss et de l'aider dans sa politique de coopération. Ils sont infiniment plus puissants que nous et ne rechigneront pas à faire montre de leur supériorité. Saboter nos usines chimiques ou lancer des pierres sur leurs soldats ne ferait que nous mener à une catastrophe que je désire à tout prix éviter. Alors contentons-nous de sourire et d'attendre que cela passe. Avec un peu de chance, leurs vaisseaux rencontreront un trou noir sur le chemin du retour. Si tout se déroule sans incident, je pense que nous sortirons indemnes de cette histoire – au moins aurons-nous sauvé nos infrastructures. Margret ?

Margret Reece, le préfet de police, acquiesça à contrecœur. Elle examina avec attention les rapports qui défilaient sur ses membranes.

— J'ai étudié les dossiers relatifs à la dernière invasion. Tout ce qu'ils veulent, c'est piller notre production industrielle, et c'est sur ces zones-là qu'ils vont concentrer leurs forces. Nous pouvons faire ce que bon nous semble dans le reste de la ville – manifester, tout réduire en cendres –, cela ne les intéresse pas. Tant que les usines resteront intactes, qu'elles seront alimentées en matières premières et que les ouvriers continueront à faire les trois-huit, ils nous laisseront tranquilles.

— Nous devons faire de notre mieux pour que les choses se passent ainsi, dit Myles. À part cela, tous nos services devront continuer à fonctionner normalement. Pour que les usines restent opérationnelles, la ville doit elle aussi vivre normalement. Telle est notre mission.

— Vont-ils également voler notre nourriture ? demanda Jennifer. Je crois me souvenir que nous avons eu des problèmes d'approvisionnement la dernière fois…

— Ils prendront évidemment ce dont ils auront besoin, dit Margret. Cependant, étant donné que trente pour cent des touristes ont réussi à quitter la ville avant la fermeture de l'aéroport ce matin, les réserves produites par nos raffineries seront largement suffisantes. La dernière fois, la pénurie a été provoquée par le sabotage de deux chaînes de production.

— Incident qui ne devra pas se reproduire, s'empressa d'ajouter Myles. Je ne veux pas d'une résistance héroïque qui mettrait la vie de gens innocents en danger.

— Je ne crois pas en une résistance organisée, dit Margret. Chaque initiative prise contre les intérêts de Z-B sera suivie de représailles disproportionnées et dissuasives. Par ailleurs, nous surveillons de très près les gens susceptibles de créer des problèmes.

— Qu'allons-nous faire des touristes ? demanda Don. Ils sont nombreux à ne pas avoir pu rentrer chez eux ; l'aéroport ressemble à un véritable camp de réfugiés.

— Cette décision ne me revient pas, lâcha Myles en tentant de contenir sa colère. Le gouverneur des forces d'occupation nous informera du nombre de vols civils qui seront autorisés à quitter l'aéroport. *A priori*, il est dans leur intérêt de laisser ces gens rentrer chez eux afin de leur permettre de reprendre leur travail.

— Un de leurs pelotons est arrivé sur la grand-place, annonça Margret d'une voix forte. Ils seront là d'une minute à l'autre.

Déjà ? Myles inspira profondément. Beaucoup de choses allaient dépendre des relations de travail qu'il établirait avec le gouverneur.

— Très bien. Allons accueillir ces fumiers comme il se doit.

*
**

Perdue au milieu de la foule, Denise se pressait aux limites du quartier de Livingstone. La curiosité avait pris le pas sur l'inquiétude, permettant à des centaines de personnes de venir admirer le spectacle en direct. Heureusement, très peu d'enfants étaient présents. La foule était principalement composée d'adultes et d'adolescents qui regardaient d'un air mécontent les rues menant au front de mer, où la police avait dressé son barrage. Les gens parlaient le plus souvent à voix basse, se remémoraient les atrocités commises la dernière fois, conjecturaient sur la puissance de feu des nouvelles combinaisons dermiques.

Les bars étaient toujours ouverts et ne désemplissaient pas. La plupart des hommes s'accrochaient à leurs canettes de bière et regardaient les planeurs jaillir par essaims entiers sur leurs lunettes ou leurs membranes optroniques. Leur attitude rappelait à Denise l'appréhension qui précédait les grands matchs, lorsque les supporters de l'équipe locale enduraient sans tiquer les bouffonneries et les provocations de leurs rivaux. La notion tout animale de territoire de chasse était encore bien ancrée dans la psyché humaine. Ce qui ne manquerait pas de jouer à son avantage. La situation était explosive, et presque tous les policiers étaient concentrés sur la promenade et le front de mer. Le maire avait peur que ses bons citoyens ne se précipitent sur les plages pour accueillir les planeurs. Quel idiot. La plage n'était pas vraiment l'endroit idéal pour entrer en conflit contre des troupes bien organisées.

Ses lunettes de soleil lui montraient des images de l'arrivée des planeurs. Les voix dissonantes des gens qui l'entouraient se faisaient de plus en plus fortes. Elle envoya une série de messages codés aux membres de sa cellule qui étaient dispersés dans la rue. Après quelques instants, leurs réponses lui parvinrent. Tout le monde était prêt.

Les premiers soldats apparurent au bout de la rue. Ils étaient cinq et, pleins d'assurance, marchaient à grands pas. Ils ne firent même pas mine de ralentir en apercevant la foule.

Denise releva ses lunettes et examina le premier. Ses iris zoomèrent et les détails de l'armure apparurent. La combinaison ressemblait beaucoup à celles qu'elle revoyait dans ses souvenirs : le soldat avait l'air d'un culturiste vêtu d'un collant gris foncé. Ils avaient tous des doigts très épais et d'étranges renflements sur les bras. Le design des casques n'était plus le même : la combinaison flexible s'arrêtait en dessous de la mâchoire inférieure et se transformait en coque protectrice qui recouvrait l'intégralité du visage et du crâne. Au niveau des yeux, le casque était ceint par une bande de senseurs, pareille à une tiare pontificale, sous laquelle s'ouvraient deux ouïes. Leurs seules armes visibles étaient d'encombrants pistolets fixés à leurs ceintures – pour l'effet visuel, se dit-elle. Leur profil thermique était étonnamment uniforme et se situait dans une fourchette de deux ou trois degrés.

Elle retourna à sa vision normale. À présent, ils étaient neuf. Un chœur de chants obscènes retentit dans la foule énervée, massée de part et d'autre de la chaussée. Personne ne s'approcha à moins de quatre ou cinq mètres. Jusqu'à ce qu'un jeune homme jaillisse au beau milieu de la rue et se mette sur leur route. Il avait une canette de bière à la main, qu'il vida en quelques gorgées avides. Les soldats l'ignorèrent et continuèrent à avancer comme si de rien n'était.

L'homme leur tourna le dos, se pencha en avant et baissa son short.

— Léchez-moi le cul, bande de salauds !

La foule éclata de rire et conspua les soldats. Plusieurs canettes atterrirent sur l'asphalte tout près de ces derniers et se mirent à tournoyer tandis que la bière s'en échappait en moussant. Mais les hommes continuèrent leur progression, apparemment imperturbables. Denise dut admettre qu'ils étaient très disciplinés. Apogée recueillit un maximum de données provenant des carapaces, que son IA entreprit de décoder.

Une pierre vola au-dessus de la tête des gens et atteignit un soldat à la poitrine. La vision améliorée de Denise lui permit de voir la couche externe de la combinaison se durcir juste avant l'impact. L'homme s'arrêta un instant comme la pierre rebondissait. Mais encore une fois, il n'y eut pas de représailles. Encouragés par la passivité apparente des hommes de Z-B, deux gaillards surgirent de la foule avec l'intention de plaquer les envahisseurs, comme sur un terrain de rugby.

L'un des soldats s'arrêta et se retourna pour faire face au jeune homme qui était en train de le charger. Le garçon hurlait comme un damné et avançait les bras écartés, prêt pour la collision. Une seconde avant l'impact, le soldat fit un pas de côté, se pencha légèrement en arrière et lança son bras en avant. Le timing était parfait. Le soldat cueillit le garçon à hauteur de poitrine et le souleva avec une force tectonique. Les pieds du jeune homme quittèrent le sol et le temps sembla se figer. Le gaillard se retrouva alors cul par-dessus tête au-dessus du soldat et fut projeté violemment dans les airs. Son cri de guerre de soûlard se transforma en hurlement de terreur, tandis qu'il volait à trois mètres du sol en direction du mur d'une boutique. Ses bras et ses jambes battirent l'air sous les yeux incrédules de la foule. Puis il y eut un bruit sourd accompagné d'un craquement caractéristique et la victime se retrouva à terre. Son hurlement s'interrompit définitivement.

Le deuxième soldat se contenta d'attendre son assaillant le bras et les doigts tendus. Il ne bougea pas d'un millimètre et attendit que le rugbyman amateur vienne heurter sa main. Il y eut un éclair aveuglant, le garçon fut projeté en arrière et s'écroula sur l'asphalte, pris de mouvements convulsifs.

La foule gronda de colère et commença à se rapprocher des Soldats. Une nuée de canettes et de pierres vola.

Lawrence avait compris ce qui les attendait dès qu'ils avaient atteint la promenade et qu'il avait découvert la foule massée dans la rue. Si seulement la police les avait laissés descendre sur la plage… Dans la rue, la promiscuité était trop grande et les dangers de dérapages extrêmement importants.

— Restez calmes, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Hal. Il faut bien qu'ils mesurent un jour ou l'autre l'étendue de nos capacités. Et il se pourrait que cela se fasse dès maintenant. Une démonstration rapide et brutale leur mettra un peu de plomb dans la cervelle.

Les cris, les insultes, ce n'était rien. Ils pataugeaient dans une énorme flaque de bière. Une pierre fusa et atteignit Odel à la poitrine.

— Ne prêtez pas attention à ça, dit Lawrence. Avancez.

— On devrait peut-être leur demander de reculer, proposa Hal avec une pointe d'inquiétude dans la voix. On dirait que ça empire…

— Ce n'est rien, lui dit Edmond. Un seul d'entre nous pourrait venir à bout de toutes ces tantouses. Il n'y a vraiment pas de quoi transpirer.

Lawrence jeta un coup d'œil aux mesures du gamin pour vérifier son rythme cardiaque. Élevé, mais acceptable.

— Pour ces gens-là, on est invincibles, déclara Amersy. Je peux te dire qu'ils y croient dur comme fer. Alors, marche la tête haute et ignore-les. Allez, c'est pas le moment d'oublier ton entraînement.

Deux jeunes gens hystériques surgirent de la foule et se ruèrent sur eux.

— Pas d'armes ! ordonna Lawrence. Lewis, contente-toi d'assommer le tien.

Le deuxième fonçait tout droit sur Hal. Lawrence ne dit rien, attendant de voir comment le môme allait s'en tirer. Le résultat fut probant : Hal esquiva l'attaque de son assaillant et l'envoya valdinguer au pied d'un mur.

— Bien joué, gamin ! le félicita Nic.

— Pas mal, fit Jones d'un ton admiratif. Mais tu aurais pu l'éviter plus vite.

— Toi, non, commenta joyeusement Hal. T'es trop vieux. Tes réflexes sont grillés.

— Ta gueule.

— Formation serrée, les gars, dit Lawrence qui n'aimait pas du tout la façon dont les choses tournaient. Bien joué, Hal. Restez sur vos gardes et ne vous emballez pas trop.

La foule avançait sur eux et semblait chercher l'affrontement direct. Les canettes et les pierres arrivaient de toutes les directions.

— Vous allez utiliser les fléchettes ? demanda Dennis.

— Pas encore, répondit Lawrence tout en allumant ses haut-parleurs externes et en en montant le volume au maximum. Éloignez-vous !

Les gens les plus proches de lui sursautèrent et portèrent leurs mains à leurs oreilles.

— Je vous prie de bien vouloir vous disperser. Si vous n'obtempérez pas, je serai obligé de faire usage de la force. Alors, calmez-vous et rentrez chez vous. Le gouverneur et le maire vont bientôt s'adresser à la population.

Sa voix amplifiée fut couverte par un flot d'obscénités. Lawrence pensa à la haine pure qui animait ces gens et se demanda un instant ce qui se passerait s'il se retrouvait au milieu de cette foule sans sa combinaison dermique. Cette perspective le fit frissonner.

— Très bien. Prenez vos pistolets. Je veux…

Son IA fit clignoter un message d'alerte au centre de son champ de vision. Ses senseurs venaient de détecter une source de chaleur intense approchant à grande vitesse.

Le cocktail Molotov décrivit une courbe dans le ciel, laissant derrière lui une traînée bleue d'hyperhydrogène enflammé. La bouteille tournoyait et se dirigeait directement sur Karl.

— Laisse-la te percuter, ordonna Lawrence.

Karl avait déjà le bras tendu et pointait sur le projectile un canon de 9 mm qui dépassait de sa carapace.

— Merde, grogna Karl. Je déteste ça, sergent.

Le cocktail Molotov l'atteignit en pleine tête. Le verre explosa et un linceul de flammes enveloppa l'ensemble de la combinaison. Les émeutiers s'éloignèrent en criant et en se bousculant, tandis que le feu, alimenté par le carburant, gagnait en intensité. Les autres hommes du peloton dégainèrent calmement leurs pistolets et désactivèrent les crans de sécurité.

— Karl, à toi de jouer, dit Lawrence.

Les flammes mouraient petit à petit, révélant une combinaison restée parfaitement intacte.

— La personne qui a jeté ceci est en état d'arrestation, dit Karl. Qu'elle fasse immédiatement un pas en avant.

Comme personne ne bougeait, Karl dégaina à son tour son pistolet.

— J'ai dit immédiatement.

La foule commença à crier et à scander des slogans. D'autres pierres furent jetées. Puis trois autres cocktails Molotov fendirent les airs dans la direction de Karl.

L'un d'entre eux joue le rôle du coordinateur, pensa Lawrence. Les cocktails venaient de directions différentes, mais avaient été jetés au même moment et sur la même cible.

— Détruisez-les, ordonna Lawrence.

Karl et Amersy détruisirent les bouteilles en plein vol. Des boules de feu géantes se formèrent au-dessus de leurs têtes et se répandirent en fines gouttelettes. Une douzaine de personnes furent brûlées et s'en

allèrent en courant et en hurlant de douleur. Alors, la foule devint incontrôlable et se rua sur eux.

— Dispersez-vous ! cria Lawrence pour couvrir le vacarme ambiant.

Il leva son arme et tira. La balle en plastique atteignit un homme en pleine poitrine, le projetant en arrière sur trois de ses camarades qui s'écroulèrent comme des quilles, avant de se faire piétiner par d'autres assaillants.

Le peloton forma un cercle. Les pistolets commencèrent à tirer sans temps mort. L'impact psychologique de ces armes était censé être supérieur à celui des fléchettes – aspect agressif, forte détonation, victime projetée dans les airs… Leurs effets étaient pour le moins visibles et dissuasifs.

L'IA de Lawrence l'avertit qu'un coup de feu avait été tiré et entreprit aussitôt d'en déterminer la source. Quelqu'un, dans la foule, avait un fusil à pompe. Lawrence vit Dennis tituber en arrière, mais sa carapace était intacte.

— Putain de merde ! Où est le tireur ?

Les IA de trois combinaisons différentes recoupèrent leurs données audio et, par triangulation, déterminèrent la trajectoire de la balle. Les senseurs visuels de Lawrence lui montrèrent un homme qui, un objet long et noir à la main, courait au milieu de la foule. Il envoya les images à Lewis et Nic.

— Emparez-vous de lui.

Les deux soldats chargèrent dans la foule, repoussant sans ménagement les gens qui tentaient de les empêcher de passer.

Quelqu'un sauta sur le dos d'Odel et essaya de l'étrangler. Odel mit un bras dans son dos et décrocha l'émeutier sans effort. Pendant ce temps, deux autres assaillants s'étaient approchés de Lawrence. Celui-ci frappa le premier, qui en avait apparemment après son arme, et donna un coup de pied au second, lui brisant la jambe. À chaque fois, l'IA de la combinaison fit en sorte de modérer la puissance du coup porté. Lorsqu'elle n'était pas bridée, une combinaison pouvait, d'un seul coup de poing, transpercer la cage thoracique d'un homme. À moins de désirer tuer, il fallait toujours frapper les membres.

La foule était à présent si proche que leurs pistolets ne leur étaient plus d'aucune utilité. Lawrence esquiva une chaise qu'un homme à l'air dément voulait abattre sur lui. Au même moment, une bouteille s'abattit sur son épaule et se brisa en mille petites échardes coupantes, sans effet sur sa carapace.

Soudain, Jones cria et sa grille devint rouge sang sur le moniteur de Lawrence. Les graphiques tournèrent dans tous les sens tandis que l'IA tentait d'analyser les données qu'elle recevait. Ses senseurs visuels

se focalisèrent sur le soldat – Jones tombait à la renverse en battant doucement des bras. Il heurta violemment le trottoir, brisant quelques dalles de pierre.

— Jones ! hurla Lawrence. Tu m'entends ?

— Tout va bien, grogna Jones. Une décharge. Un électrochoc. Mais je vais bien. Merde, je l'ai senti passer.

— Amersy, appela Lawrence. Décoche une volée de fléchettes.

Amersy leva le bras bien haut. Tout autour de son poignet, des canons sortirent de sa carapace. Cinquante fléchettes en jaillirent en sifflant.

Les émeutiers s'écroulèrent d'un seul coup, comme si une main céleste les avait tout simplement éteints. Leurs visages, figés d'abord par la surprise, prirent bientôt une expression neutre, propre aux personnes profondément endormies. Dans un cercle de quinze mètres de rayon autour du peloton, il n'y avait plus qu'un amoncellement de corps inertes. Ceux qui se trouvaient au-delà de cette limite regardaient leurs camarades comateux avec des yeux horrifiés.

Amersy tira une deuxième salve.

Des cris retentirent et d'autres émeutiers s'écroulèrent. Les autres s'enfuirent en courant et se dispersèrent dans les rues transversales.

— Un à zéro pour les gentils, dit Edmond.

— Ils sont malades, gémit Hal. Ils sont même complètement tarés. Ça va se passer comme ça tous les jours ?

— Il faut espérer le contraire, dit Odel.

— Jones ? appela Lawrence en s'avançant vers le soldat assis sur le sol. Ça va ?

— Merde. Je crois. Heureusement que la combinaison est isolée. Cette saloperie a bousillé la moitié de mon équipement électronique. Enfin, les systèmes se remettent doucement en place. Mon IA est en train de se réinitialiser.

Lawrence n'aimait pas ça du tout. La combinaison aurait dû l'isoler complètement du courant, et ses équipements électroniques devaient pouvoir résister à ce type d'attaque. Il jeta un regard circulaire sur la rue désertée. Plusieurs des corps étendus sur la chaussée étaient couverts de plaies ; d'autres avaient été victimes des cocktails Molotov. Les brûlures avaient l'air profondes.

Des pierres, des cocktails Molotov, des fusils à pompe, des électrochocs…

Il s'agissait d'un test, se dit-il. Quelqu'un désirait savoir de quoi les combinaisons étaient capables.

— Dennis, vérifie l'équipement de Jones, s'il te plaît.

— D'accord, sergent.

— Quelqu'un a-t-il vu qui a filé cette décharge a Jones ?

— J’étais occupé ailleurs, désolé, fit Karl.

— Ce n’est rien, on va faire appel aux mémoires des senseurs.

— Newton ? appela le capitaine Bryant. Qu’est-ce que c’est que ce bordel ?

— La foule est devenue incontrôlable, monsieur. Je ne crois pas que…

Soudain, la grille télémétrique de Nic Fuccio clignota et devint noire. Une alarme médicale retentit dans les oreilles de Lawrence.

— Sergent ! cria Lewis. Sergent, ils l’ont eu. Nom de Dieu ! Putain ! Ils l’ont eu !

— Dennis ! hurla Lawrence. Viens avec moi.

Il se rua à une vitesse incroyable, piétina les corps affalés sur la chaussée et tourna dans une rue transversale. Une grille de navigation indigo s’afficha devant lui, lui indiquant quelle route prendre. À gauche. À droite. Courbe. À droite. Un groupe de personnes attroupées de l’autre côté de la rue. Il les repoussa sans tenir compte de leurs protestations.

Un homme en combinaison était étendu, bras et jambes écartés, sur l’asphalte. Une flaque de sang noir et épais s’était formée près de lui. Entre les épaules de Nic, un trou de la taille d’un poing. Un trou important, mais que sa combinaison aurait pu supporter. Le système circulatoire de la carapace était toujours connecté aux implants de sa jugulaire et de sa carotide ; dans des situations extrêmes comme celle-ci, l’IA continuait à alimenter en sang le cerveau de la victime jusqu’à l’arrivée des secours. Le tireur devait le savoir. C’est pour cela qu’il lui avait tiré dessus une deuxième fois, alors que Nic était à terre, anéantissant toute la partie supérieure de son crâne. Au-dessus du nez, il n’y avait plus rien.

Lewis était agenouillé près de lui. Des soupapes d’urgence s’étaient ouvertes sur le côté de son casque pour permettre à son vomi de s’écouler sur sa poitrine…

— Il est mort, parvint-il à dire en gémissant. Mort. N’a rien pu faire.

Lawrence regarda autour de lui. Les civils fuyaient dans tous les sens. Des têtes disparurent derrière des fenêtres refermées à la hâte.

— D’où est venu le tir ? demanda-t-il.

— Merde, merde…, marmonna Lewis en se balançant d’avant en arrière.

— Lewis ! D’où est venue la balle ?

— J’en sais rien !

Lawrence scruta la rue dans les deux sens tout en disséquant les dernières données enregistrées par l’IA de Nic.

Celui-ci se dirigeait vers l’est et avait été atteint dans le dos. Mais

il n’y avait aucune fenêtre, aucun balcon de ce côté-là. Lawrence leva les yeux et vit que le clocher d’une église dépassait au-dessus des toits. De là-haut, on devait avoir une bonne vue sur toute la rue. Sauf que l’église était à un bon kilomètre de là.

*
**

Le mince espoir qu’entretenait Myles Hazledyne de voir l’émissaire de Z-B se comporter en homme politique perspicace et ouvert aux solutions négociées s’évanouit avant même leur première rencontre. Myles se tenait dans l’entrée principale de l’hôtel de ville et suivait des yeux les envahisseurs vêtus de combinaisons dermiques qui traversaient la grand-place et marchaient dans sa direction. Les quelques locaux qui s’obstinaient à se mettre en travers de leur route se faisaient repousser sans aucun ménagement. Apparemment, les soldats ne s’étaient pas donné la peine d’adapter la puissance de leurs carapaces à leurs faibles adversaires.

Les trois hommes qui ouvraient la marche montèrent au pas de course les larges escaliers en haut desquels se trouvait le maire. Celui-ci ne se rendit d’ailleurs compte qu’au dernier moment qu’ils n’avaient pas l’intention de s’arrêter devant lui et se jeta de côté *in extremis*, permettant aux hommes d’entrer en mettant à mal la grande porte vitrée et son encadrement en bois.

Son cœur se serra. Pas à cause de leur force, mais devant tant d’arrogance.

— Hé ! appela-t-il.

— Vous êtes le maire ? lâcha l’un des soldats d’une voix délibérément trop forte en s’arrêtant devant Myles et son équipe.

— Je suis le leader démocratiquement élu du conseil de Memu Bay, oui.

— Suivez-nous.

— Très bien, mais j’aimerais d’abord…

— Maintenant.

Myles se tourna vers ses adjoints, haussa les épaules et entra dans sa mairie. Les bidasses se dispersèrent dans le grand hall d’entrée. En martelant le sol en marbre, leurs semelles renforcées résonnaient comme des fers à cheval. Des employés nerveux entrebâillèrent les portes de leurs bureaux pour regarder, puis se hâtèrent de retourner à leur place lorsque les soldats impassibles commencèrent à inspecter les pièces une à une. Plusieurs d’entre eux montèrent au premier étage en empruntant les deux escaliers en colimaçon.

Le groupe principal se dirigea directement vers l’appartement du

maire. Myles dut presser le pas pour rester à leur hauteur. Personne ne lui demanda le chemin. Le plan de la mairie devait être dans les mémoires de leurs combinaisons.

J'aurais dû chambouler la disposition des bureaux et de mon appartement, pensa-t-il. Cela les aurait ennuyés et ralentis un petit peu.

Ils ouvrirent à la volée les portes de son bureau. Sept hommes entrèrent à l'intérieur. Myles vit Francine se relever en sursautant du banc sur lequel elle était étendue. Elle attrapa Mélanie et la prit dans ses bras, comme pour la bercer. La petite prit un air boudeur mais, apparemment – Myles le remarqua non sans une certaine fierté – elle n'avait pas peur. Il fit signe à ses filles de ne pas s'en faire. .

L'un des soldat qui se tenait à l'entrée du bureau s'adressa aux adjoints du maire.

— Vous, dit-il d'une grosse voix. Attendez dehors. Vous, reprit-il en désignant Myles de son gros doigt, entrez.

Myles obtempéra et se retrouva debout, face à son propre bureau. Les portes se refermèrent dans son dos.

L'un des personnages prit place dans son fauteuil. Myles grimaça en entendant l'antique pin grincer sous ce poids bien trop important pour lui.

— Vous devriez apprendre à contrôler un peu mieux vos combinaisons, lui dit-il. Sinon, il n'y aura plus une seule porte à briser dans tout Memu Bay lorsque vous serez repartis.

Il y eut un moment de silence, puis la carapace s'ouvrit jusqu'à la poitrine. À ce moment-là, l'aura d'invincibilité qui entourait ces hommes perdit un peu de son intensité. L'homme se donna du mal pour retirer son casque. Quand cela fut fait, Myles découvrit son visage couvert de gel bleu et sourit.

— Vous avez éternué, ou quoi ? demanda-t-il.

— Je suis Ebrey Zhang, commandant des forces de Z-B déployées à Memu Bay et ses environs, ce qui fait de moi le gouverneur de la population civile de cette région. Je ne vous donnerai qu'un seul conseil : ne jouez pas au plus malin avec moi. Compris ?

Comme prévu, il avait un peu plus de quarante ans. Sa peau était mate et ses yeux légèrement bridés. Évidemment, il avait les cheveux noirs qui allaient avec. Ses orbites étaient recouvertes de membranes optroniques étonnamment épaisses qui ressemblaient à des écailles de lézard. Mais cela n'accentuait aucunement son air mauvais. C'était juste un officier de base qui essayait de l'impressionner et de montrer à tout le monde qu'il avait la situation bien en main.

— Vous aimez le langage direct, pas vrai ? lui dit Myles.

— Oui. Je n'aime pas les politiciens. Vous manipulez trop les

mots à mon goût.

— Je n'aime pas les armées d'occupation. Vous tuez trop de gens à mon goût.

— Bien. Alors faisons un marché. Vous êtes bien Myles Hazledyne, le maire de cette ville ?

— Oui.

— Alors je veux les codes d'accès du réseau de votre administration civile.

Ils n'en avaient pas besoin, bien entendu. Avec leurs logiciels, ils pourraient certainement briser les défenses du réseau en quelques secondes. Non, il ne s'agissait pas de cela. C'était simplement César qui demandait au chef des Barbares de se prosterner devant lui pour reconnaître la suprématie de Rome.

— Bien sûr, dit Myles.

Il demanda à la perle de son bureau d'afficher les codes. Ebrey se tourna vers un de ses hommes sans visage.

— Nous devons pouvoir contrôler cette base de données d'ici quatre-vingt-dix minutes. Il me faut un rapport sur les capacités industrielles de la ville, ainsi qu'un accès au fichier de la police. Je veux savoir ce qu'ils possèdent, et qui risque de nous poser des problèmes.

— Monsieur, fit le soldat avant de se retirer.

Monsieur le maire, je vous nomme officiellement adjoint du gouverneur. Votre boulot sera de faire en sorte que les services municipaux continuent à fonctionner normalement. À quelques exceptions près, vous aurez le même travail qu'avant. Nous garderons un œil sur vos activités. Par ailleurs, le conseil municipal ne sera plus public pendant toute la durée de notre séjour chez vous ; je n'ai aucune envie d'être harcelé jour et nuit par un troupeau d'imbéciles qui n'ont rien à dire d'intéressant. Deuxièmement, je vous interdis de démissionner. Troisièmement, dès que nous serons en public, vous donnerez l'exemple et ferez semblant d'acquiescer à tout ce que je dirai. Quatrièmement, mon officier en second devient à partir de maintenant le chef de votre police. Les lois resteront les mêmes ; nous nous contenterons d'en ajouter une seule : toute personne coupable de nous avoir mis des bâtons dans les roues sera punie de mort. Et nous allons d'ailleurs commencer tout de suite avec le merdeux qui vient de tirer sur l'un de mes hommes.

— Quoi ?

— Oui, il l'a tué. Je suppose que vous n'êtes pour rien dans cet incident…

Myles jeta un regard en coin aux soldats masqués qui l'entouraient. Pourquoi n'enlevaient-ils pas au moins leurs casques ?

— J'ignorais que…

— Je vous crois pour le moment. Mais faites-moi confiance, nous allons mettre au jour tous vos projets de résistance et les réduire à néant. Je ne tolérerai plus une seule action de ce type. Ai-je été assez clair ?

— L'un des vôtres a été tué ?

— Oui. D'après son supérieur direct, il s'agissait d'un piège, d'une embuscade.

— Mais… Votre soldat ne portait-il pas une combinaison dermique ?

— Si, bien sûr. Et c'est justement ce qui me dérange dans cette affaire.

— Nom de Dieu…

— Comme vous dites. Je suppose que vous savez ce que nous faisons dans ces cas-là ?

La nouvelle avait immédiatement fait bondir le rythme cardiaque de Myles. Z-B était à Memu Bay depuis à peine plus de trente minutes, et déjà leur chef parlait de représailles. Les muscles qui ceignaient son thorax se crispèrent.

— Oui, dit-il.

— Évidemment, fit Ebrey Zhang en sortant une sorte d'anneau en plastique de l'un des étuis qu'il portait à la ceinture. Nous allons sélectionner un millier de vos bons et honnêtes citoyens et leur mettre ceci autour du cou. Chacun de ces colliers contient un petit mécanisme capable de libérer une dose de neurotoxines. C'est presque indolore – après tout, nous ne sommes pas des sauvages –, mais cela tue en cinq secondes. Bien sûr, il n'existe pas d'antidote. Chaque mécanisme a un numéro, et pour chaque acte de violence commis contre les intérêts de Zantiu-Braun, un ou plusieurs de ces numéros seront tirés au sort par notre satellite. Le mécanisme se mettra alors en route et le porteur du collier mourra. Si l'on essaie de décrocher le collier ou de le couper, le mécanisme se met automatiquement en route. Par ailleurs, chaque jour, notre satellite enverra un code différent aux colliers pour les empêcher de libérer leurs toxines. Donc, si un petit malin tentait d'échapper à Zantiu-Braun en se cachant sous terre ou dans une pièce protégée, il trépasserait dans les vingt-quatre heures. Des questions ?

— Non, je pense qu'il n'y a rien à ajouter…

— Très bien. Espérons que cela marchera et que le meurtre d'aujourd'hui restera un cas unique.

Tout en parlant, le gouverneur manipulait machinalement l'anneau en plastique. Myles ne parvenait pas à décrocher son regard de l'affreux objet.

— Vous allez me mettre ça autour du cou ? demanda-t-il.

— Grand Dieu non, monsieur le maire. Pour quelle raison ferions-nous une chose pareille ? Ces colliers doivent servir à calmer les ardeurs de vos concitoyens. Si vos opposants politiques vous voyaient en porter un, ils s'empresseraient d'aller jeter des pierres sur mes hommes. Voyez-vous, mon but n'est pas de faire de vous un martyr. Je désire simplement que vous nous souteniez et que vous alliez dans le sens de la conciliation et de la soumission. Je vais d'ailleurs vous montrer tout de suite comment commencer.

Il fit pivoter son fauteuil et sourit à Francine, qui se tenait toujours au centre du petit jardin.

— Non ! cria Myles.

Il essaya de passer de l'autre côté du bureau, mais une lourde main gantée se posa sur son épaule et l'arrêta net. Impossible de bouger. La main serra encore plus fort et des larmes brouillèrent sa vision. Sa clavicule était sur le point de céder.

Ebrey Zhang fit signe à Francine de venir. L'adolescente le regarda d'un air renfrogné, puis posa délicatement sa sœur par terre et lui dit quelque chose à l'oreille. Mélanie traversa le jardin en courant et disparut par une autre porte. Francine se raidit et entra dans le bureau.

— J'ai un petit cadeau pour vous, ma chère, dit Ebrey Zhang en lui montrant le collier désormais ouvert.

— Arrêtez vos conneries ! cria Myles. Elle n'a que quinze ans…

Francine regarda son père et eut un petit sourire courageux.

— Ne t'en fais pas, papa.

Elle s'agenouilla devant le gouverneur, qui mit le fil de plastique autour de son cou. Les deux extrémités se soudèrent et le collier se contracta jusqu'à être littéralement collé à sa peau.

— Je sais, fit Ebrey Zhang, vous avez envie de me tuer.

Francine courut rejoindre son père et le serra dans ses bras. Myles lui rendit son étreinte en caressant ses cheveux châtains.

— Si jamais il lui arrive quelque chose, dit-il, vous mourrez. Et ce ne sera ni rapide ni indolore.

*

**

Avec ses larges trottoirs bordés d'arbres robustes à l'ombre desquels les piétons aimaient à flâner, c'était un des boulevards les plus fréquentés du centre de Memu Bay. Karl Sheahan marchait au milieu de la chaussée sur la voie réservée au tram, et priait pour qu'un connard de civil ose le défier ou se moquer de lui. Il lui fallait un

prétexte pour écrabouiller le crâne de quelques-uns de ces petits fumiers. Il voulait venger Nic. À tout prix.

Amersy et le môme étaient restés près du corps, tandis que lui et les autres s'étaient déployés. Karl avait protesté ; selon lui, ils auraient dû rester près de Nic – question de respect. Mais le sergent leur avait donné l'ordre de continuer. Alors chacun avait rejoint la zone qui lui avait été assignée. S'il avait bien compris, il s'agissait de traquer les signes de résistance organisée…

Au moins sa colère lui permettait-elle de se concentrer. Plus ou moins. Bordel de merde, cette bande de baisouilleurs avaient des armes capables de trouer une combinaison dermique. C'était une mauvaise, une très mauvaise nouvelle. Tant que les gars des services secrets n'auraient pas découvert les salauds qui se cachaient derrière tout ça, lui et ses camarades seraient vulnérables. Ce n'était qu'une question de temps, bien sûr. Ils allaient les avoir, ces fumiers, il devait absolument s'en persuader. Les espions étaient des types bizarres, mais ils connaissaient leur boulot. Toutefois, en attendant, il en était réduit à marcher à découvert, au risque de recevoir une bastos dans le dos. Super. Quelle mission de merde.

Il continua de patrouiller et de scanner tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un canon de fusil. Son pistolet mis bien en évidence lui donnait un air menaçant. Il n'y avait plus personne dehors ; les civils se contentaient de le regarder discrètement, dissimulés derrière leurs rideaux. Quelques petits malins s'étaient amusés à le siffler, rien de plus. La nouvelle de la mort de Nic avait inondé le réseau local. Mais on y parlait aussi beaucoup des dizaines d'émeutiers endormis, affalés les uns sur les autres au milieu de la route.

Une espèce de vieux schnock déboucha d'une rue transversale et commença à se diriger vers lui en brandissant sa canne, comme si le boulevard lui appartenait. Karl continua d'avancer comme si de rien n'était.

— Hé ! fiston, appela le vieil homme.

— Quoi ?

L'homme s'arrêta au bord du trottoir.

— Viens par ici, dit-il.

Karl jura à l'intérieur de son casque et modifia sa trajectoire de manière à passer tout près de lui.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je cherche ta mère.

Karl zooma sur le visage du vieillard. Il avait l'air vraiment très vieux. Probablement à cause du soleil.

— Ma mère ?

— Oui. C'est la maquerelle de ta sœur, non ? J'aimerais savoir combien elle prend. Comme ça, vous pourriez tous tirer un coup à ma santé.

Karl serra les poings. L'IA de la combinaison dut limiter sa force pour lui éviter de briser son pistolet.

— Retourne dans ton asile, espèce de vieux con.

Il se détourna et continua d'avancer. Putain de monde parasite de merde. Il ne comprenait pas pourquoi Z-B n'arrosait pas tout ça au rayon gamma et n'envoyait pas ses propres équipes pour faire fonctionner les usines.

Soudain, la canne fendit l'air et s'abattit sur son dos. Sa carapace n'eut même pas à se durcir pour amortir le choc.

— Nom de Dieu ! Arrête ça tout de suite, vieux branleur de mes deux.

— Ils vont l'enterrer ici, fiston.

L'extrémité de la canne était taillée en pointe, et le vieillard tenta d'en user pour décrocher un senseur sur le casque de Karl.

— Arrête immédiatement, lâcha le soldat en repoussant doucement son assaillant.

L'homme faillit tomber à la renverse, reprit son équilibre et brandit à nouveau sa canne.

— Vous ne pouvez pas emmener les corps avec vous ; ils pèsent trop lourd et Z-B ne veut pas s'embarrasser d'eux. Ton ami va être enterré ici. Et moi, dès que vous serez partis, j'irai l'exhumer.

— Va te faire foutre, dit Karl en se saisissant de la canne et en la jetant au loin.

— On lui pissera dessus, et on récupérera ce qui reste de son crâne pour en faire un trophée. Et on rira bien en repensant à la façon dont il est mort, en se chiant dessus et en hurlant de douleur.

— Bâtard, aboya Karl en soulevant le vieillard et en se préparant à le frapper.

L'homme se mit à glousser comme un fou.

— Karl ? demanda Lawrence. Karl, qu'est-ce qui se passe ?

Putain de circuit télémétrique ! Combien de fois Karl avait-il eu envie de l'arracher. Il inspira profondément. Son poing était toujours prêt à s'abattre sur le visage du vieil homme.

— J'ai attrapé un leader, sergent. Il doit savoir quelle arme a été utilisée.

— Karl, il doit avoir deux mille ans. Relâche-le.

— Je suis sûr qu'il sait !

— Karl. Garde ton sang-froid. Ce qu'il veut, c'est te faire perdre la boule.

— Oui, *sergent.*

Karl relâcha le vieillard puis se figea.

— Hé ! tête de cul ! Ça te dirait de devenir mon trophée ? Hein ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Il ouvrit un des étuis de sa ceinture et en sortit un collier en plastique. Il le passa autour du cou du vieux fou, qui rit aux éclats tout le temps que dura l'opération. Comme si rien de mieux ne pouvait lui arriver aujourd'hui.

*
**

Michelle Rake avait passé toute la matinée assise sur son lit, les bras noués autour des genoux. Elle s'était habillée, mais n'arrivait pas à se résoudre à sortir de son petit appartement. Certains de ses camarades étudiants avaient quitté la résidence pour aller voir les envahisseurs arpenter les rues de Durrell. Michelle savait ce que cela signifiait. Ils finiraient par jeter des pierres sur ces terrifiants soldats, qui s'empresseraient de les endormir à coups de fléchettes, avant de leur passer des colliers explosifs autour du cou.

Elle avait donc choisi de rester enfermée dans sa chambre pour regarder les informations sur le réseau. Ainsi, elle avait assisté en direct à l'atterrissage des planeurs et au débarquement de milliers d'imposants soldats vêtus de combinaisons dermiques, qui s'étaient immédiatement déployés dans les rues de la ville. Comme prévu, les choses avaient mal tourné. Les gens leur avaient jeté des pierres, des bouteilles et même des sortes de bombes incendiaires. Ils avaient même mis le feu à des barricades érigées en travers des rues. Mais les soldats les avaient traversées comme s'il s'agissait de simples rideaux de pluie et non pas de feu. Rien ne semblait pouvoir les toucher ou les ralentir.

La résistance prenait des formes diverses. Michelle avait entendu qu'un réservoir d'hydrogène de l'astroport avait explosé. Quelques bâtiments administratifs avaient été incendiés, envoyant dans le ciel de la capitale des colonnes de fumée épaisse. Le réseau était devenu particulièrement lent ; il arrivait même que sa connexion s'interrompe pendant quelques minutes, signe que la guerre se jouait aussi dans ces ténèbres électroniques.

Un quart d'heure après les planeurs, dans les parcs et les prairies situés à l'ouest de la ville, étaient arrivées des nacelles pleines d'équipements suspendues à des parachutes d'un jaune criard. Les caméras avaient même filmé plusieurs nacelles dont les parachutes s'étaient emmêlés, et qui avaient fini par s'écraser au sol dans un fracas de métal et de plastique brisé.

Michelle avait établi une connexion permanente avec ses parents

qui vivaient à Colmore, à deux mille kilomètres au sud. C'était une marque de faiblesse, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Non seulement c'était sa première année, mais en plus elle avait toujours eu du mal à se faire des amis. Tout ce qu'elle voulait, c'était rentrer chez elle. Mais il n'y avait plus de vols commerciaux depuis le jour où les vaisseaux avaient été détectés. Ce qui voulait dire qu'elle était clouée ici pour un bon moment.

À chaque fois qu'elle pensait à son isolement, elle essayait de se dire qu'elle était adulte et qu'elle devait pouvoir se débrouiller toute seule. Et puis elle pleurait. Comme Durrell était la capitale, la concentration d'envahisseurs y était plus grande qu'ailleurs. À Durrell, tout était plus grand, y compris le risque de voir la situation dégénérer.

Une heure après l'atterrissage des planeurs, sa connexion avec Colmore s'était interrompue. Il n'y avait rien à faire ; l'IA de la compagnie de télécommunication lui avait expliqué que le satellite était hors d'usage. Pourquoi était-il hors d'usage ? L'IA n'en savait rien.

Alors elle s'était recroquevillée sur elle-même et avait attendu, sursautant au moindre bruit suspect. Dans son imagination, les soldats envahissaient chaque cage d'escalier, chaque couloir de l'immeuble, sortaient les étudiants de leurs chambres et leur mettaient un collier explosif autour du cou. Ils allaient venir, c'était évident. Tout le monde sait que les étudiants sont une source de problèmes, qu'ils manifestent, qu'ils se battent contre les forces de l'ordre, et que les campus sont des viviers de révolutionnaires.

Quelqu'un frappa à sa porte. Michelle poussa un petit cri aigu. Le visiteur frappa à nouveau. Elle avait les yeux rivés sur la porte d'entrée. Nulle part où aller, aucun moyen de s'échapper.

Elle se reprit et se leva. Le visiteur insista, mais d'une manière qui ne lui parut ni autoritaire ni impatiente. Se haïssant d'être aussi peureuse, elle s'approcha de la porte en avançant à pas feutrés sur la moquette élimée et tira le verrou.

— C'est ouvert, chuchota-t-elle.

Elle tremblait comme si l'hiver s'était soudainement abattu sur Durrell. La porte s'ouvrit doucement. Une personne se tenait là, dans le couloir, et la regardait d'un air étonné. Sa présence ici lui paraissait tellement peu probable qu'elle crut un instant qu'il s'agissait d'une hallucination.

— Josep ? murmura-t-elle.

— Salut, ma poule.

— Oh ! mon Dieu, mais c'est toi ! fit-elle en lui sautant au cou et en le serrant de toutes ses forces. Mais… Josep !

Ils s'étaient rencontrés l'hiver dernier, alors qu'elle était en vacances pour fêter son admission à l'université. Les premières vacances qu'elle avait passées sans ses parents. Un excellent souvenir. Avant cela, elle avait toujours ri au nez de ceux qui lui parlaient de leurs amours de vacances. Mais pour elle, les choses avaient été différentes : elle était vraiment tombée amoureuse. La nuit, elle avait presque été effrayée par sa propre passion, par les choses qu'ils avaient faites ensemble, dans le lit de sa chambre d'hôtel. Presque, seulement. Quitter Memu Bay avait été extrêmement difficile.

Elle sanglota dans ses bras.

— Je croyais qu'ils venaient me chercher, bredouilla-t-elle, qu'ils allaient me prendre en otage.

— Non, non, fit-il en lui caressant le dos. Ce n'est que moi.

— Comment es-tu arrivé jusqu'ici ? Pourquoi es-tu venu ? Oh ! Josep, j'ai si peur.

— J'ai réussi à prendre le dernier vol pour Durrell. Je t'avais dit que je voulais te rejoindre et m'inscrire à l'université. Je venais de prendre la décision de quitter l'école de plongée quand ces fumiers sont arrivés.

— Tu es venu… pour moi ?

Il prit ses mains dans les siennes et les serra jusqu'à ce qu'elles arrêtent de trembler.

— Bien sûr, dit-il. Je n'arrivais pas à t'oublier.

Elle fondit en larmes.

Il l'embrassa délicatement sur le front puis sur la joue. Chacun de ses baisers était comme une bénédiction pour elle. Il était là. Josep était là, avec son corps si puissant et si beau. Toute la noirceur du monde qui l'entourait ne pouvait plus l'atteindre.

*

**

Steve Anders descendit avec précaution les escaliers en béton qui menaient au sous-sol du bar. Les marches, victimes de l'humidité ambiante, commençaient à s'effriter et étaient devenues dangereuses. Il ne savait même pas que cette cave existait. Il est vrai qu'il n'avait pas mis les pieds dans un de ces pièges à touristes de la marina depuis un bon bout de temps. Du bout de sa canne, il sondait soigneusement chaque marche avant de continuer sa descente – à son âge, il n'avait pas intérêt à faire une mauvaise chute.

Cela le fit sourire. C'était justement à cause de son âge qu'il était là. Grand Dieu, que c'était bon de se battre contre les porcs qui avaient tué son fils une décennie plus tôt. Bon de pouvoir enfin se

rendre utile, malgré son âge.

C’était une cave de bar typique : des caisses de bouteilles vides ou pleines empilées contre les murs, une trappe munie d’un monte-charge électrique pour les barils de bière, des chaises cassées, des panneaux publicitaires vieux de plusieurs années, des boîtes emplies de vieilles chopes, une feuille écran déchirée jetée derrière une pile de pots en terre ouvragés, contenant des plantes desséchées depuis des lustres.

En bas des escaliers, il regarda d’un air dubitatif les formes sombres. La pièce n’était éclairée que par une simple ampoule verdâtre.

— Bonjour, monsieur Anders.

Il plissa les yeux pour voir la fille qui venait de sortir de l’ombre. Elle paraissait bien jeune.

— Je vous connais, dit-il. Vous êtes l’institutrice.

— Il vaut mieux oublier ce genre de détail, dit Denise.

— Oui. Oui, bien sûr. Je suis désolé.

— Ce n’est rien. Votre aide nous a été précieuse. Vous êtes très courageux.

— Merci…

Sa main libre vint involontairement effleurer le collier en plastique.

— Ça n’a pas été très difficile, reprit-il. Et puis, ça m’a fait plaisir de harceler ce petit merdeux.

Denise sourit et lui montra une chaise. Steve acquiesça d’une manière un peu bourrue et, reprenant un peu ses esprits, s’assit. La fille sortit une perle de bureau ordinaire de son sac à bandoulière en tissu. C’était un rectangle de plastique noir, à peine plus grand qu’une main, avec un écran enroulé le long de la tranche. En somme, un appareil tout ce qu’il y avait de plus commun.

Elle le posa sur la paume de sa main, comme s’il s’était agi d’un petit oiseau blessé. Elle ferma les yeux et une petite ride apparut sur son front.

Steve Anders regretta de ne pas avoir soixante ans de moins. Elle était ravissante. Son petit ami ne se rendait probablement pas compte de la chance qu’il avait.

Soudain, l’appareil changea de forme, le plastique apparemment solide se tordit et prit la forme d’un croissant de lune aux pointes acérées.

— Étonnant, dit Steve en essayant de paraître le plus naturel possible.

Avant de partir à la retraite, il était technicien dans le domaine des protéines. Rien d’extraordinaire, mais il avait un bon poste à la raffinerie alimentaire de Memu Bay. Il connaissait donc les limites de

Thallspring en matière de technologie.

Denise battit des paupières.

— Oui, dit-elle. Vous êtes prêt ?

— Allez-y, fit Steve avec confiance, persuadé que tout allait bien se passer.

Denise leva l'objet et appliqua ses deux pointes contre le plastique du collier. Steve tenta de voir ce qu'elle faisait.

— Elle est en train d'entrer dans leurs systèmes, expliqua-t-elle pour le rassurer. En les faisant entrer en résonance, on peut arriver à comprendre leur fonction. Une fois ce stade atteint, on peut en faire ce que l'on veut.

— C'est de la philosophie ou bien du piratage ?

Parlait-elle de dupliquer leur logiciel ou leur hardware ? Quoi qu'il en soit, il n'avait jamais vu un gadget pareil. Ce qui l'inquiétait et l'excitait à la fois.

— Nous y voilà, dit-elle, satisfaite.

Le collier se desserra. Denise le lui retira. Steve soupira profondément. Il avait vu des espèces de racines sortir des extrémités du croissant de lune et pénétrer à l'intérieur du plastique du collier. Non, la technologie de Thallspring n'était pas assez avancée pour produire des machines de ce type…

— Je crois bien qu'on a réussi, lui dit-elle.

— On dirait.

Chapitre 7

Les têtes des piliers s'entrechoquèrent avec un bruit sourd et la mêlée se forma. Respirant lourdement, les garçons se crispèrent, serrèrent les dents et attendirent que le demi de mêlée introduise le ballon. De sa position d'ailier, Lawrence ne pouvait voir qu'un écheveau de jambes couvertes de boue. Tache sombre et indistincte, le ballon finit par apparaître dans un petit interstice. Le garçon cria et grogna en aidant ses coéquipiers à prendre l'ascendant. Les talonneurs entrèrent en action et commencèrent à marteler le sol comme des marteaux-piqueurs.

Les chaussures de Lawrence glissaient vers l'arrière. Les piliers de Lairfold étaient les plus gros joueurs de dix-huit ans – du moins était-ce leur âge officiel – que Lawrence avait jamais vus. Le quinze du lycée Hillary Eyre était mis en échec dans toutes les mêlées, ce qui n'était pas sans conséquences sur le score.

Mais cette fois-ci, Nigel, leur talonneur, parvint à s'emparer du ballon, qui, doucement, se faufila jusqu'à la deuxième ligne. Les joueurs de Lairfold comprirent ce qui était en train de se passer et entreprirent de faire pivoter la mêlée. Rob arracha le ballon de sous la deuxième ligne et fit une longue passe à ses ailiers, juste avant de disparaître sous les demis de mêlée enragés de Lairfold.

La mêlée s'écroula complètement, quelques coups furent échangés, et leurs lourds adversaires se ruèrent pesamment sur les ailiers qui couraient avec le ballon. Il y eut trois passes avant qu'Alan n'obtienne le ballon, juste avant la ligne médiane. Alan était trapu, plus petit que la plupart de ses coéquipiers, mais aussi très puissant. Il sprinta dans le camp adverse à une vitesse qui surprit tout le monde. Ses camarades le suivirent, entraînant quelques adversaires du mauvais côté pour lui faire gagner quelques secondes. Mais un ailier de Lairfold surgit et le plaqua. L'impact fut violent et les deux garçons retombèrent lourdement sur le sol. Le ballon, lui, s'envola et Alan cria :

— Attrape ça, mec !

Lawrence obéit, accéléra et fonça droit vers la ligne de but de Lairfold. Sur le banc de touche, tout le monde se mit à hurler, à siffler et à l'encourager. Du coin de l'œil, il vit les filles remuer frénétiquement leurs pompons rouges et turquoise. Pas le temps de reconnaître Roselyn. Soudain, l'arrière de Lairfold apparut dans son champ de vision. Et cette grande gigue courait plus vite que lui. Mais il ne les empêcherait pas de marquer leur essai. À la droite de Lawrence courait Vinnie Carlton, calquant sa foulée sur celle de son

coéquipier et prenant garde de ne pas se mettre hors jeu.

Deux secondes avant d'être plaqué au sol, Lawrence se retourna et lança le ballon. Les bras de l'arrière se nouèrent autour de ses jambes et il s'écroula lourdement sur le gazon détrempé. Le ballon décrivit un arc de cercle dans les airs, tournoyant lentement. Tout le monde suivit sa trajectoire silencieuse ; les supporters s'arrêtèrent même de hurler. Vinnie ne ralentit pas sa course et fut bientôt repéré par les joueurs de Lairfold. Leurs piliers lancèrent un cri de guerre enragé. Mais il était trop tard.

Vinnie attrapa le ballon comme à l'entraînement, à une dizaine de pas de la ligne. Il poussa un cri de joie, passa entre les poteaux, leva le ballon bien haut avant de l'écraser par terre.

Les spectateurs jubilaient littéralement. Lawrence se dégagea de la masse de l'arrière en colère en riant aux éclats. Ses côtes et son épaule lui faisaient un mal de chien et il était toujours un peu sonné, ce qui ne l'empêcha pas d'applaudir et de hurler comme un damné. Toute l'équipe fondit sur Vinnie qui vint prendre Lawrence dans ses bras.

— Super passe, mec !

— Ton essai était pas mal non plus.

— Plus qu'un point de retard, dit Alan, toujours prompt à faire redescendre ses coéquipiers sur terre.

Lawrence secoua la tête.

— Tu veux dire deux points d'avance. Richard va transformer, c'est clair.

Ils retournèrent dans leur camp en marchant lentement, tandis que Richard donnait des coups de talon dans le sol et posait précautionneusement le ballon à la verticale. Les joueurs de Lairfold se tenaient entre le ballon et leur ligne de but. Mais pour Richard, le buteur attitré de l'équipe d'Hillary Eyre, ce fut une formalité. Le ballon s'envola tranquillement entre les deux poteaux blancs.

Il ne restait plus que trois minutes à jouer. Lawrence et ses amis firent une fin de match on ne peut plus tactique, ne perdant pas de terrain, bottant en touche, gardant le ballon dans la mêlée.

L'arbitre donna le coup de sifflet final. Comme le voulait la tradition, les deux capitaines se serrèrent la main au milieu du terrain. Lawrence et ses camarades applaudirent leurs adversaires qui quittaient le terrain déçus.

Alan riait cruellement.

— Regardez-les. Quelle bande de branleurs. Rentrez chez vous et allez vous pendre, les mecs ! eut-il le temps de dire avant que Nigel ne lui mette la main sur la bouche.

— Un peu de dignité, quand même.

— Putain, fit Alan avec un sourire satisfait, j'adore quand des types aussi arrogants se prennent une branlée.

— Eh ! l'homme du match, dit John en mettant un bras autour des épaules de Vinnie et en l'ébouriffant. Quel sprint !

— J'aurais rien pu faire sans Lawrence, répondit-il en souriant.

— Je fais de mon mieux dit ce dernier en prenant un air excessivement humble.

— Ouais, lâcha Alan. Quand Roselyn te donne la permission de jouer.

Plusieurs *pompom girls* couraient vers eux pour les féliciter. Elles portaient des minijupes rouges et des petits hauts bleu barbeau.

— Après l'effort, le réconfort ! dit Alan.

Il rit comme un aliéné et courut vers les filles en écartant les bras. Elles s'éparpillèrent pour l'éviter. Roselyn lui lança un pompon au visage et le contourna pour rejoindre Lawrence.

— Tu as gagné ! cria-t-elle avant de l'embrasser.

— *Nous* avons gagné, rectifia-t-il.

— Non. C'est grâce à ta passe décisive que le match a basculé. Tu as été magnifique. Embrasse-moi.

— Quelle horreur ! fit Alan en leur jetant un regard dégoûté tout en se dirigeant vers les vestiaires.

— Pouah ! Toi aussi tu es sale, se plaignit Roselyn en voyant que la boue qui maculait le maillot de son petit ami commençait à couler sur son uniforme. Va te laver.

— Oui, madame.

— Et dépêche-toi. Il commence à faire froid ici.

Elle se frotta les bras et désigna d'un regard soupçonneux les bouches d'aération du dôme. Le lycée baissait toujours la température lorsqu'il y avait un match de rugby ou de football, mais ce jour-là, Roselyn avait l'impression que l'air de l'extérieur entrait directement par les grilles, sans passer par le climatiseur.

— Tu viens à la fête de ce soir ? demanda Nadia.

Elle se tenait tout contre Vinnie, dont le bras possessif était nonchalamment passé autour de sa taille, mais elle regardait Lawrence avec un air légèrement provocateur.

— Bien sûr, répondit-il d'un ton aussi neutre que possible.

Roselyn avait le don de lire dans ses pensées lorsqu'il s'agissait des autres filles. Évidemment, il ne pensait rien des autres filles. Pendant des années, aucune fille ne s'était jamais intéressée à lui ; mais depuis qu'il était avec Roselyn, il ne cessait de recevoir des propositions déguisées. Et pas uniquement de la part de Nadia.

— À tout à l'heure, dit Roselyn.

Elle se retourna puis, subitement, changea d'avis.

— Un dernier baiser, ajouta-t-elle.

Il s'exécuta.

*
**

— Alors, elle est enceinte ? demanda Alan dans le vestiaire.

— Quoi ? Qui ?

Lawrence avait emprunté du shampooing à un ami, pris sa douche, et était en train de se sécher les cheveux près de son placard.

— Roselyn.

— Non !

— Alors pourquoi vous vous entraînez tant ? fit Alan avant de partir de son rire si caractéristique.

— Nom de Dieu, t'es vraiment un pervers.

— Dieu ? Tu dois parler de son Dieu à elle, c'est ça.

— Va te faire foutre.

— Eh ! les gars, dit Alan en parlant assez fort pour se faire entendre de tous ses camarades. La semaine dernière, je lui ai proposé trois fois de venir passer une soirée avec nous, et à chaque fois il m'a répondu : « Je peux pas, on doit travailler ».

— Depuis le temps, t'as dû travailler toutes les parties de son corps, beugla Rob.

— Ouais, dit Nigel en riant. T'as eu le temps de te familiariser avec tous ses recoins.

— Allez vous faire foutre ! hurla Lawrence en faisant de son mieux pour ne pas afficher un sourire trop franc.

Après tout, cela faisait un certain temps qu'il sortait avec Roselyn, et tout le monde se doutait bien qu'ils couchaient ensemble. Ce qui lui conférait un prestige indéniable.

— Ils sont jaloux, dit Vinnie. C'est qu'une bande de petits branleurs.

— Merci, lui dit Lawrence en s'inclinant légèrement.

Il aimait bien Vinnie Carlton. Celui-ci était arrivé sur Amethi dix-huit mois plus tôt, juste après Roselyn, et s'était très vite adapté à sa nouvelle planète. Lawrence avait commencé à le fréquenter lorsqu'il était redevenu le copain de ses anciens amis. Vinnie n'avait aucune famille à Templeton ; son père était toujours sur Terre, mais ne devait pas tarder à venir le rejoindre, le temps pour lui de liquider sa société spécialisée dans les logiciels. Comme Vinnie avait dix-sept ans au moment de son arrivée, il n'avait pas besoin de tuteur légal sur Amethi. Il avait son propre appartement, et une entreprise privée se chargeait de toutes les tracasseries administratives, comme gérer son

argent ou l'inscrire à l'école. Au début, l'appartement avait rendu Lawrence incroyablement jaloux. Mais ils avaient beaucoup de points communs, étaient inscrits aux mêmes cours, faisaient tous les deux partie du club d'aviation (Vinnie jurait qu'il avait déjà piloté un avion sur Terre), jouaient dans les mêmes équipes et adoraient les jeux inter-A. En plus, ils se ressemblaient beaucoup ; Vinnie avait simplement les cheveux plus foncés que Lawrence, et des yeux marron et non pas gris-vert. Roselyn leur avait même dit un jour qu'ils devaient être cousins.

« Sûrement pas », avait rétorqué Lawrence. Pourtant, quelques mois plus tard, il avait interrogé Vinnie sur sa famille. Après avoir découvert que les Carlton étaient les exportateurs du *Halo d'étoiles* sur Amethi. Ce qui rendait Vinnie encore plus intéressant – il recevait les remises à niveau avant tout le monde. Toutefois, Lawrence ne jouait plus autant qu'avant. Il avait tout simplement autre chose à faire.

— Alan, il faut vraiment qu'on te trouve une copine avant que ton cerveau ne succombe aux assauts de tes hormones, dit Vinnie. Ton cas s'aggrave de jour en jour. Tu seras là ce soir, je suppose ?

— Tu m'étonnes que je serai là. Cette soirée, c'est moi qui en ai eu l'idée, tu te rappelles ?

Lawrence se rappelait surtout avoir entendu Roselyn et Nadia proposer de sortir tous ensemble après le match, soit pour fêter la victoire, soit pour s'apitoyer sur leur triste sort, mais il choisit de ne rien dire.

— On pourrait inviter d'autres filles, proposa Richard.

Lawrence doutait que Richard connût d'autres filles, mais il continua de se taire. Richard sortait avec Barbara depuis des lustres maintenant ; s'il avait connu *une* autre fille, elle l'aurait tué depuis longtemps.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, les mecs, dit Alan d'un air par trop suffisant. J'ai un plan infaillible pour ce soir.

— Quel plan ? demanda Nigel d'un ton qui se voulait méprisant mais ne l'était pas tout à fait.

Le vestiaire fut soudainement plongé dans un silence quasi religieux. Aucun d'entre eux n'avait réellement besoin d'élaborer des stratagèmes pour séduire des filles, mais il n'y avait pas de mal à s'informer…

C'est simple, commença Alan, heureux d'avoir attiré l'attention de tant de spectateurs. Mon ami Steve – vous savez, le gars qui est parti à l'université l'année dernière ? Oui ? Bon, d'après lui, ça marche à tous les coups. Vous allez à une soirée, et vous repérez la plus jolie de toutes les filles. Vous allez directement vers elle et vous lui demandez : « Ça te dirait de coucher avec moi ce soir ? »

Le silence se prolongea le temps que tout le monde assimile

l'information.

— C'est des conneries.

— Trou du cul, va.

— Tu nous prends pour des abrutis ?

Une chaussure lancée par un incrédule atteignit Alan à la jambe. Il glapit, se retourna et chercha son agresseur des yeux.

— Eh ! je ne raconte pas de salades, s'exclama-t-il. Steve dit que ça marche. Tous les week-ends, il a une fille différente dans son pieu. Non, sérieux…

— Bien sûr, le railla John. Dès que la plus belle poule de la salle verra arriver le nabot que tu es, elle te sautera au cou.

— Peut-être bien, dit Alan. Avec un peu de veine.

— Je crois plutôt que je vais m'en tenir aux bonnes vieilles méthodes et que je vais la faire boire, marmonna Lawrence.

Le niveau sonore remonta tout d'un coup et les garçons entreprirent de s'habiller.

— Écoutez-moi, protesta Alan. Les statistiques parlent d'elles-mêmes. Ça ne peut pas foirer.

— Et si ce top modèle hypothétique refusait ta proposition ? lui dit Nigel.

— Et alors ? C'est pas grave. Tu repères la deuxième plus belle fille et tu lui demandes la même chose. Si elle dit non, tu continues en descendant sur l'échelle de la beauté jusqu'à ce que tu trouves la bonne.

— Alan, fit John d'un ton compatissant, aucune fille ne répondra jamais oui à cette question.

— Je te dis que si. Qu'est-ce que tu crois, elles viennent à ces soirées pour les mêmes raisons que nous. Sauf qu'elles ne veulent pas se l'avouer. Elles sont moins honnêtes que nous, tu piges ?

— Alan qui nous parle d'honnêteté…, s'étonna Lawrence. On aura tout vu !

— Les filles aiment bien quand on leur parle franchement, se défendit Alan.

— Mais elles aiment surtout la politesse et les flatteries, dit Richard.

— Oui, la plupart du temps. Mais là, on parle d'une soirée, oui ou non ? Quand elles auront bu, qu'il sera tard et qu'elles seront seules et désespérées, je suis persuadé qu'elles diront oui. C'est mathématique, vous pouvez me croire.

Incrédule, Vinnie se prit la tête dans les mains.

— Alan, lui dit-il, tu t'es jamais demandé pourquoi t'avais pas encore de copine ?

— J'en ai eu des centaines de copines, mon pote.

— Quand ? interrogea Lawrence. Dis-nous quand ta méthode t'a permis de te faire une nana.

— Ce soir.

— J'en étais sûr. Tu nous racontes des bobards.

— Putain, non ! Tout ce que je vous raconte est vrai. Steve a baisé la moitié des poules du campus. Je vous assure. Évidemment, il faut que tes couilles soient à la hauteur de tes ambitions…

— Tes couilles devraient être dans ton crâne, comme ça, tu te servirais un peu plus de ton cerveau, grogna méchamment John.

Alan se tapota fièrement la poitrine et dit :

— Vous allez voir, les gars. Ce soir, c'est moi qui vais tirer mon coup. Et vous, bande de petits cons, vous allez passer la soirée tout seuls, et puis vous rentrerez vous coucher pour faire dodo. Vous verrez, ça va marcher.

*
**

La fête, comme toutes les fêtes, démarra sous de bons auspices. Les rugbymen et leurs amis avaient rendez-vous au *Hillier's,* dans un dôme tout proche, où chacun pouvait se rendre à pied. C'était une vieille discothèque enterrée sous un bâtiment résidentiel et constituée de trois sections distinctes – un salon, une piste de danse et une brasserie – qui, tels trois pétales, donnaient sur un bar central circulaire. Pendant son âge d'or, le *Hillier's* avait été le point de ralliement de toute la jeunesse huppée de Thallspring. Un endroit où se réunissaient les familles du conseil d'administration. Mais les modes vont et viennent, et l'âge d'or du *Hillier's* n'était plus qu'un lointain souvenir.

Aujourd'hui, le club accueillait surtout des adolescents issus des familles du deuxième échelon. Pour eux, le *Hillier's* était idéal : c'était une boîte de nuit comme les autres, à la différence près qu'on ne demandait pas à voir votre carte d'identité à l'entrée. À dire vrai, le propriétaire de l'établissement ne pouvait plus se permettre de faire le difficile et de sélectionner sa clientèle. Par ailleurs, ces gosses semblaient avoir d'importantes sommes d'argent à leur disposition.

La bande était d'abord censée manger, avant de commencer à boire et à danser. Lorsque Lawrence arriva, les garçons étaient installés dans le salon, où ils buvaient un verre avant de passer à table dans la brasserie.

— Tu es en retard, lui dit Vinnie, qui en était à sa deuxième bière.

— J'ai reçu des nouvelles importantes, dit modestement

Lawrence.

À son retour à la maison, après le match, il avait bien cru que son père allait lui casser les pieds une fois de plus. En effet, ce dernier l'attendait dans son bureau, ce qui était toujours mauvais signe. Mais lorsqu'il avait ouvert la porte de l'antre de son père, celui-ci souriait en tenant une feuille de papier à la main.

— Je me suis dit que tu aimerais jeter un coup d'œil à ça, lui avait-il dit joyeusement.

Méfiant, Lawrence avait pris la feuille et commencé à lire. L'université de Templeton lui offrait, à titre conditionnel, une place en sciences et stratégies du management. Doug avait applaudi.

— Tu as réussi, mon fils. Félicitations. En plus, je n'ai même pas eu à intervenir.

Lawrence était resté là, sans bouger, à la fois excité et effrayé par ce que cette nouvelle impliquait. Tout le monde essayait de s'inscrire à l'université de Templeton, mais il y avait seulement vingt pour cent d'admis.

— Mais il faut que j'obtienne des notes suffisamment bonnes à mes examens de fin d'année, avait-il dit pour tempérer la joie de son père.

— Arrête de dire des bêtises, mon fils. Bien sûr que tu vas réussir. Ces deux dernières années, tes résultats ont été tellement bons que tu vas même recevoir un prix, si ça se trouve. Je suis fier de toi, vraiment fier, avait-il ajouté en prenant son fils par les épaules.

— Merci, papa.

— Tu vas faire la fête ce soir ? J'ai entendu dire que vous aviez gagné.

— Oui, nous avons décidé de nous retrouver au *Hillier's.*

— Ce vieux machin est encore ouvert ? Bien, très bien. Toutefois, pour fêter plus dignement ta réussite, je t'ai réservé une chambre d'hôtel pour dix jours à Orchy, au pied des pistes. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que c'est génial, mais…

— J'ai réservé pour deux, dit doucement Doug. Donc, si tu veux emmener un ami avec toi…

*

**

Lawrence jeta un regard circulaire dans le salon.

— Où est Roselyn ?

— Je ne l'ai pas encore vue, dit Nigel en faisant signe à la barmaid de lui apporter deux bières.

La jeune femme devait avoir vingt-cinq ans et paraissait complètement insensible au sourire et au charme juvénile du garçon.

— Et Alan ? Comment ça marche pour lui ? fit Lawrence en continuant à chercher sa petite amie des yeux.

— Eh ! mec, tu me prends pour ton informateur attitré, ou quoi ? Il est quelque part par là, en train de parler à une fille.

— Quoi ? fit Lawrence en ouvrant des yeux ronds. Tu veux dire que son plan a fonctionné ?

— T'es vraiment une tête de nœud, lâcha Nigel.

En entendant son langage, la barmaid fronça les sourcils, posa les deux bières sur la table et partit sans prononcer un seul mot. Nigel grimaça et se retourna vers Lawrence.

— Merci, mon pote.

— T'es encore pire qu'Alan ; tu crois vraiment qu'une fille comme ça accepterait de sortir avec un gars comme toi ?

— Qui sait ? Si je lui laisse un bon pourboire…

— Tu rêves.

Il prit son verre et but une petite gorgée. La bière était si froide qu'il n'en sentit même pas le goût.

— Bon, raconte-moi les exploits d'Alan, reprit-il.

— Une gifle, deux cocktails dans le visage et quelques autres râteaux, énuméra joyeusement Vinnie. D'ailleurs, il serait intéressant de raconter tout ça dans un livre.

— Je serais curieux de savoir ce que ce type deviendra dans quatre ou cinq ans.

Lawrence vit Roselyn arriver et agita la main pour se faire remarquer. Elle portait une robe verte avec une ouverture ovale sur le devant qui laissait voir son nombril. Comme d'habitude, elle était superbe. Tout lui allait à merveille. Et comme d'habitude, Lawrence eut honte de sa propre allure. Sa veste aux reflets de bronze aurait l'air parfaitement ridicule à côté d'elle.

Roselyn arriva au bar en même temps qu'Alan, qui traînait derrière lui une longue bande de papier toilette rose, accrochée à l'arrière de son pantalon. La moitié de la clientèle du salon était hypnotisée par cette queue de rat interminable.

— Merde et merde, pleurnicha Alan. Décidément, elles ne veulent pas se laisser, faire.

— Qui ? demanda Roselyn.

— Les filles, dit-il en regardant ses amis d'un air accusateur. C'est vous qui les avez prévenues, ou quoi ?

Nigel se baissa et, consterné, tira sur le papier toilette.

— On n'a pas eu à le faire, dit-il.

— Qu'est-ce que…, fit Alan en s'emparant de la bande de papier.

Oh ! merci. Elle est sûrement restée collée à ma raie. Allez, c'est ma tournée, fit-il en claquant des doigts pour appeler la barmaid. Alors, ça vient ?

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, dit Lawrence à Roselyn.

— Moi aussi, fit-elle en souriant.

— Toi d'abord.

— Non, toi.

Ils éclatèrent tous les deux de rire.

— Les dames d'abord, dit Lawrence.

— Arrête, tu vas me faire vomir, murmura Alan.

— OK, dit Roselyn en ouvrant son petit sac à main et en en sortant une carte mémoire. Je suis en retard parce que j'ai téléchargé ça de l'IA du *Eilean*. Il vient tout juste d'arriver en orbite. Judith m'a envoyé de nouveaux épisodes.

Lawrence en resta bouche bée. Il prit cérémonieusement la carte mémoire dans ses mains.

— La sixième saison ? demanda-t-il.

— Oui, oui.

Elle accepta le margarita que lui tendait John et essuya soigneusement une partie du sel qui recouvrait le bord du verre.

— La dernière, ajouta-t-elle.

— J'y crois pas ! Avec le dernier épisode. Je me demande bien s'ils vont réussir à rentrer chez eux.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit Roselyn en haussant un sourcil. Ah ! oui. Elle a aussi trouvé des choses sur le site du fan-club : cinq ou six jeux inter-A et un paquet d'animations en 3D.

— Génial.

— Regarde-moi ça, dit Alan à Roselyn. Pour lui, c'est un peu comme si ton Dieu faisait un de ses tours. C'est quoi déjà ? Ah ! oui, il revient sur Terre, un truc comme ça.

— Tu parles du second avènement du Messie, je suppose…

— Voilà, c'est ça, dit Alan en levant bien haut son verre de bière. Lawrence va enfin découvrir ce qui est arrivé à ces acteurs de seconde zone quand ils ont voulu négocier une augmentation avant le tournage de la septième saison.

— Non, tous les rebondissements de l'histoire étaient prévus dès le départ, protesta Lawrence.

Il regretta immédiatement de s'être emballé. Jamais il ne fallait montrer à Alan qu'on se passionnait pour quelque chose.

— Youpi ! J'avais raison. C'est l'arrivée du Messie. S'il te plaît, Lawrence, fais-nous une faveur, descends un peu de ton nuage.

— Alan ? demanda Roselyn d'une voix teintée de curiosité. Tu

connais cette fille ?

— Laquelle ?

— Celle-là, avec le haut bleu.

— Elle ? demanda-t-il en désignant la fille de son verre, ce qui lui fit presque renverser sa bière. Merde alors, celle qui va faire exploser son soutien-gorge ?

— Oui, elle, dit sérieusement Roselyn.

— Première fois de ma vie que je la vois, votre honneur. Sinon, je m'en souviendrais.

Il finit son verre et éructa bruyamment. Heureusement, il en avait commandé plusieurs et n'avait qu'à tendre le bras pour s'approvisionner sur le comptoir. Lawrence eut une grimace de dégoût, regarda Vinnie par-dessus l'épaule d'Alan et l'interrogea silencieusement :

— Il en a bu combien ?

Vinnie se contenta de hausser les épaules.

— Elle te regarde depuis tout à l'heure, dit Roselyn.

— Arrête ! Vraiment ? Je te l'avais dit, aboya-t-il à Richard en lui mettant le doigt sur la poitrine. C'est mathématique.

Il se redressa, inspira profondément et se dirigea vers la fille. Un éclair de panique traversa le visage de cette dernière quand elle vit qui était en train de s'approcher d'elle.

— Rappelle-moi de ne jamais te casser les pieds, dit Nigel à Roselyn.

Lawrence suivit Alan des yeux et grimaça.

— Je n'ai pas envie de voir ça. Ça va être trop violent pour moi.

— Au fait, qu'est-ce que tu voulais me dire ? lui demanda Roselyn.

— Ah oui ! fit-il en rangeant la carte mémoire dans sa poche et en tentant de réprimer un large sourire. J'ai reçu une lettre de l'université de Templeton.

Roselyn écarquilla les yeux et l'écouta avec une admiration non dissimulée.

— Je savais que tu y arriverais, lui murmura-t-elle doucement à l'oreille, avant de l'embrasser dans le cou. Bien joué.

— Et ta mère ? Tu crois qu'elle te laissera venir à Orchy avec moi ? demanda-t-il avec appréhension.

— Ne t'inquiète pas. Je vais me charger d'elle.

Il la prit par la taille, la serra contre lui et goûta la saveur piquante du margarita sur ses lèvres.

— Si tu le dis.

— Eh ! les gars, je crois qu'on devrait aller de ce côté-ci, dit

Vinnie.

Alan était tellement absorbé par le discours obscène qu'il faisait à la fille en bleu qu'il n'avait pas vu son petit ami arriver.

— Hors de question, dit John en secouant la tête. Tu as vu la taille qu'il fait ?

— Plus ils sont grands, plus ils se font mal en tombant, déclara Rob, qui était presque aussi soûl qu'Alan.

— Du moment qu'il ne me tombe pas dessus…, commenta Nigel.

— Merde, c'est notre pote, dit Lawrence sans conviction.

Il est vrai que le petit ami de la fille avait lui aussi des copains.

— On n'a qu'à prévenir les employés du bar, proposa Roselyn. Les videurs vont le tirer de là.

— Trop tard, grogna Vinnie.

Alan avait enfin remarqué le petit ami.

— Tu connais celle du perroquet et de l'hôtesse de l'air ? lança-t-il à l'imposant jeune homme.

Ses amis le regardèrent, incrédules, employer sa propre méthode infaillible pour se tirer des mauvais pas dans lesquels il ne manquait jamais de se fourrer.

— … le sas se referme et ils se retrouvent tous les deux dans l'espace interstellaire. Alors, l'hôtesse dit au perroquet : « Dis donc, t'as des couilles pour un mec qu'a même pas de combinaison spatiale. »

Alan partit de son rire hystérique. Mais il s'avéra que le petit ami de la fille n'avait pas beaucoup d'humour.

Lawrence rentra finalement chez lui à trois heures et demie du matin, après que son père et l'avocat de la famille l'eurent sorti du cachot du commissariat de police le plus proche.

*

**

Le climat turbulent d'Amethi était une fois de plus en train de changer. Les chutes de neige commençaient à se faire plus rares. En quelques années, des milliards de tonnes d'eau avaient été libérées à mesure que la fonte du glacier géant s'était accélérée. Il en avait résulté une hausse assez faible de la pression et de la densité atmosphériques, mais cela avait suffi. Plus épaisse et plus lourde, l'enveloppe gazeuse de la planète était à présent en mesure d'emmagasiner bien plus de chaleur qu'auparavant. La température moyenne à la surface de Thallspring était montée de deux bons degrés. Sur l'autre hémisphère, la neige avait cédé sa place à la pluie. Des vents faibles s'étaient mis à souffler, si bien qu'il arrivait que le ciel de

Templeton fût presque totalement dégagé pendant plusieurs jours d'affilée.

Beaucoup de gens prenaient cela pour un mauvais signe et prédisaient que l'opération « Coup de chaleur » finirait par provoquer des ouragans qui anéantiraient les dômes. Si l'on en croyait les communiqués officiels, l'augmentation de la vitesse du déplacement de l'air était une étape naturelle, inévitable et indispensable. Il pourrait y avoir quelques pics en cours de route, mais tout cela ne pouvait que se stabiliser.

Que la version officielle fût vraie ou pas, l'amélioration des conditions climatiques avait permis aux vols commerciaux de reprendre. Roselyne et Lawrence décollèrent le matin de Templeton et atterrirent quinze heures plus tard à Oxendale. Un jour, Oxendale serait le maillon principal d'une chaîne d'îles perdues au milieu de l'océan. Pour le moment, elle était sise en haut d'une énorme montagne au sommet aplati – la plus grande d'une chaîne qui jaillissait du bourbier salé qu'était encore l'océan.

De ce côté-ci de la planète, face à Nizana, l'environnement était encore dominé par le grand glacier. L'air était beaucoup plus frais et les nuages déversaient régulièrement de grosses quantités de neige avant de descendre vers les tropiques. Les roues de leur avion heurtèrent le béton de la piste et s'enfoncèrent dans un givre blanc et poudreux. Jusque-là, les hublots ne leur avaient permis de contempler qu'un épais brouillard. La ville, située à mille mètres au-dessus du niveau de l'eau, était perpétuellement dans les nuages.

Ils durent patienter une demi-heure dans un salon de l'aéroport, le temps que leurs bagages soient transférés dans l'appareil – un petit avion pouvant voler dans des conditions extrêmes – qui devait les conduire jusqu'à Orchy, à deux heures de vol de là. Quarante-cinq minutes après le décollage, l'avion sortit de l'épaisse masse cotonneuse, leur permettant enfin d'apercevoir le lointain glacier.

Comme Amethi n'était plus qu'à un quart de révolution de sa conjonction supérieure, les rayons du soleil arrivaient à la verticale sur la falaise qui constituait le bord du glacier. Cela expliquait la lueur argentée hors du commun qui semblait jaillir du glacier et qui partageait la planète en deux, en suivant un axe nord-sud. Lawrence avait chaussé ses lunettes de soleil pour pouvoir admirer le spectacle sans danger. Le paysage n'était pas très coloré. La surface du glacier était d'un blanc immaculé, sur lequel les nuages ne projetaient aucune ombre. Vu d'ici, le paysage paraissait uniformément plat. Au mieux pouvait-on dire que la glace était fripée, légèrement ondulée. Le ciel, lui, brillait d'un éclat métallique que Lawrence ne connaissait pas. Sur cette toile de fond, le croissant ocre de Nizana semblait improbable, fantomatique et irréel. Des serpentins de nuages presque aussi

lumineux que le glacier tourbillonnaient au-dessus de l'appareil et se dirigeaient dans une seule et même direction, loin de la glace et du fond de l'océan.

Lawrence regarda en bas et ne vit que des dunes de boue rougeâtre et luisante, dont les crêtes étaient couvertes de neige, et entre lesquelles scintillaient des petites mares d'eau sale reliées par des ruisselets minuscules. À intervalles irréguliers, dans des lits s'apparentant à des couloirs de boue, coulaient des rivières plus importantes, dans lesquelles flottaient d'énormes blocs de glace qui, en s'entrechoquant avec violence, envoyaient des pluies d'éclats tout autour d'eux et finissaient par se disloquer.

Malgré cette activité chaotique et effrénée, Lawrence ne put s'empêcher d'être déçu. Il pensait que cette toundra inhabitée était morne et déserte, mais il ne s'attendait pas à un tel spectacle de désolation. Où étaient donc ces algues indispensables à la terraformation de la planète ? Où étaient ces formes de vie animale qui devaient imprégner cette boue de spores et de bactéries ? Il regardait en bas et ne voyait qu'un monde géologique, ancien, impassible, insensible aux charmes de la vie. Et cela le fit se sentir petit, inutile.

Un peu plus tard, le petit appareil amorça une courbe et commença à descendre vers le glacier. Le bord de ce dernier ne ressemblait plus à une gigantesque et monolithique falaise ; par endroits, la glace s'était effondrée sur elle-même pour former des canyons colossaux, longs de plusieurs kilomètres. Au sommet de l'imposante masse d'eau gelée couraient d'interminables crevasses dans lesquelles s'écoulaient de jeunes rivières. Certaines de ces vallées faisaient plus d'un kilomètre de profondeur et ne cessaient de se rapprocher du niveau du sol, qui était toutefois encore bien loin. Le bord du glacier géant présentait également les plus spectaculaires et les plus importantes chutes d'eau de tous les mondes connus. Plus d'un millier de rivières prodigieuses se terminaient brusquement à plusieurs centaines de mètres du sol, projetant de superbes arches d'eau bouillonnante qui venaient s'écraser violemment dans la boue de l'océan en devenir.

Orchy était située au sommet de la faille de Coniston, une crevasse déchiquetée, longue de plus de mille kilomètres, qui pointait vers l'est. Celle-ci faisait jusqu'à trois kilomètres de large, et ses flancs abrupts la faisaient ressembler aux vallées alpines que l'on trouvait en France ou en Suisse. Présentement, Orchy était sise au niveau d'un méandre creusé par une rivière qui coulait six cents mètres plus bas. Du fait de cette courbe, l'érosion était très rapide et les avalanches nombreuses, formant des pistes de ski naturelles, quoique éphémères. La faille de Coniston était donc à géométrie variable et changeait

régulièrement d'aspect. Seule l'embouchure de la rivière restait relativement stable. Quant à ses affluents, ils pouvaient brusquement changer leur cours et disparaître du jour au lendemain.

Orchy devait donc se déplacer pour suivre ces modifications naturelles. C'était une ville littéralement mobile, constituée de modules habitables oblongs, qui pouvaient être chargés sur des camions spéciaux. Dès que les pistes devenaient impraticables, qu'elles se fissuraient ou qu'elles s'effondraient, les modules argentés étaient désolidarisés et déplacés jusqu'à un site plus favorable.

L'avion déplia son train d'atterrissage et glissa sur la piste longue et lisse, délimitée par des gyrophares. Les aérofreins hurlèrent tandis que l'IA pilote manœuvrait l'appareil au beau milieu d'un microblizzard. Un car vint récupérer les passagers pour les conduire à l'hôtel *Hepatcia.* Extérieurement, celui-ci ressemblait en tout point aux autres assemblages de modules dont était composée la ville. Vu du ciel, l'établissement avait la forme d'un squelette de poisson, avec une longue arête centrale, de part et d'autre de laquelle on avait fixé des ensembles plus courts de modules individuels. Le tout était monté sur des pieds de soixante-dix centimètres. La réception se trouvait à une extrémité de la colonne vertébrale, tandis que le salon, le bar et le restaurant étaient situés de l'autre côté. La décoration était plutôt raffinée, sans être luxueuse. Lawrence eut l'impression d'entrer à nouveau dans un avion.

Leur suite était constituée de trois modules : la chambre à coucher, une petite salle de bains et ce que le groom voulait absolument appeler une véranda. Il s'agissait en réalité d'une manière d'alcôve dotée de fauteuils de relaxation et d'une baie en triple vitrage, qui leur offrait une vue imprenable sur la faille de Coniston.

— Je me demande ce que le vieux Barclay penserait de tout ça, dit Lawrence d'un ton songeur.

D'épais nuages d'un blanc pur et incroyablement lumineux tournoyaient dans le ciel. La glace et la neige luisaient elles aussi, si bien qu'il était quasiment impossible de dire où se trouvait la ligne d'horizon. Orchy était au centre d'un univers rayonnant perdu au milieu de nulle part. Avec ses nouvelles lunettes de soleil, Lawrence pouvait à peine distinguer les minuscules silhouettes sombres qui glissaient le long des pistes, en contrebas.

— Je pense qu'il serait impressionné, dit Roselyn d'un air qui faisait ressortir ses fossettes. En tout cas, moi, je le suis.

Lawrence examina leur chambre.

— Ce n'est pas le même standing qu'à Ulphgarth.

— On devra s'en contenter, lui dit-elle en lui offrant une petite boîte.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Ouvre-la.

À l’intérieur, il y avait une chaîne avec un pendentif holographique. Il regarda l’objet à la lumière du jour et y découvrit une Roselyn toute souriante, vêtue de sa robe bleue.

— Comme ça, je serai toujours avec toi, dit-elle, intimidée.

— Merci, fit-il en passant la chaîne autour de son cou. Je ne l’enlèverai jamais.

Elle prit son visage dans ses mains, le tourna vers elle et l’embrassa passionnément. Il commença à déboutonner son chemisier.

— Attends, murmura-t-elle. J’en ai pour une minute.

Elle prit son sac de voyage et s’enferma dans la salle de bains. Lawrence, lui, fit de son mieux pour dissimuler sa frustration.

— Tu peux en profiter pour te préparer, lui dit-elle. Et n’oublie pas que j’aime bien les ambiances tamisées.

Pendant les premières secondes, il resta immobile, perdu. Puis il se rua sur la porte pour la fermer à clé, s’empressa d’opacifier les vitres de la baie, retira ses bagages du lit, défit celui-ci en jetant les couvertures sur le sol, entreprit de retirer son pantalon – dansant sur un pied pour se débarrasser de ses chaussures –, mit le panneau de communication en veille et se jeta sur le lit en laissant échapper un petit cri de plaisir, tant le matelas était confortable. Il tâta les oreillers, s’affala dessus et, les mains derrière la tête, se perdit dans une contemplation béate du plafond.

Dix jours !

Roselyn sortit de la salle de bains. Elle portait un déshabillé de soie blanche qui ne pouvait pas peser plus de dix grammes. Jamais auparavant il n’avait été aussi effrayé par l’aura de sexualité qui l’enveloppait.

— Tu es magnifique, chuchota-t-il.

Elle s’assit sur le bord du lit. Il se redressa pour l’embrasser, mais elle leva un doigt en secouant doucement la tête. Il se laissa retomber en arrière, en se demandant combien de temps encore il serait en mesure de se retenir.

— J’avais tellement envie de te plaire, lui dit-elle calmement.

— C’est plutôt réussi, la rassura-t-il, complètement envoûté par son air solennel.

Elle tendit la main pour toucher le pendentif et suivit du doigt le contour de ses muscles pectoraux.

— J’ai mis ça pour te faire plaisir. Je veux que tu saches à quel point cette soirée est importante pour moi.

— Pour moi aussi.

— C’est vrai ? demanda-t-elle en lui caressant le ventre.

L'érotisme de ses mouvements était une torture absolument délicieuse. Il en eut presque les larmes aux yeux. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était respirer de manière saccadée, tandis que de ses yeux gris elle lisait à livre ouvert sur son visage, devinant la moindre de ses pensées. S'était-il jamais senti aussi nu devant elle ?

— On va passer la nuit ensemble, dit-elle. Tu sais ce que ça signifie ?

— Je le sais.

— Vraiment ? Ce n'est pas grave, je vais t'expliquer quand même. Ça veut dire qu'on va faire l'amour autant de fois que nos corps nous le permettront. Tout le reste n'aura plus aucune importance. Pas d'emploi du temps, pas d'horaires à respecter, pas de précautions à prendre pour ne pas se faire surprendre. Juste toi, moi et le plaisir que l'on va se procurer. Et quand nous en aurons assez, nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre. Ce sera la première fois, Lawrence. Pour moi, ce sera le plus beau de tous les moments, parce que je m'endormirai en sachant que tu seras là, près de moi, demain matin. Tu ne peux pas savoir depuis combien de temps je rêve de cet instant-là.

Malgré l'obscurité, Lawrence voyait les yeux de sa petite amie pétiller.

— Je désire la même chose que toi. Si tu m'en avais parlé avant, j'aurais tout fait pour arranger ça…

— Tu aurais fait ça pour moi ?

— Oui.

— Je t'aime, Lawrence, lui dit-elle avec tristesse. À présent tu sais tout de moi, tu me connais vraiment, tu sais comme je suis stupide.

Elle balança ses jambes sur le lit et s'assit à califourchon juste au-dessus de ses hanches.

— Tu n'es pas stupide, protesta-t-il.

Apparut alors sur le visage de Roselyn un sourire malicieux et entendu. Ses doigts glissèrent sur la poitrine de Lawrence.

— Tu es si mince, maintenant, dit-elle d'une voix voilée. C'en est presque indécent.

— C'est pour toi que je suis devenu comme ça.

— C'est vrai. Je t'en suis très reconnaissante.

Elle se cambra et, lentement, très lentement, commença à défaire le lacet noué sur le devant de son déshabillé.

*
**

Ils ratèrent leur première leçon de ski, car ils ne sortirent de leur

chambre que le troisième jour. Cela n'avait pas beaucoup d'importance. Amethi n'allait pas être plongée dans la pénombre de Nizana avant une bonne soixantaine d'heures. D'ici là, il ferait jour.

Quand ils quittèrent enfin leur lit pour prendre leur petit déjeuner, Lawrence appela l'école pour programmer un autre cours. L'IA de la réception les prévint qu'aucune piste ne serait libérée avant cinq heures.

Alors, ils se promenèrent dans la ville et repérèrent ses restaurants, cafés et autres bars. Les trottoirs étaient faits de plaques d'aluminium surélevées qui couraient entre les modules. Lawrence trouva Orchy fabuleuse. C'était la première ville à ciel ouvert qu'il visitait, et le sentiment de liberté qu'elle lui avait immédiatement inspiré était tout nouveau pour lui. Il faisait entre quinze et vingt degrés en dessous de zéro, mais ils s'en moquaient ; ils portaient tous les deux des combinaisons de ski flambant neuves et bariolées, qu'un réseau de bandes conductrices et un thermostat intégré permettaient de chauffer à n'importe quelle température. Ils avaient également des bonnets moulants munis de rabats rétractables servant à recouvrir l'ensemble du visage. Ces derniers étaient indispensables pour se protéger de la morsure du vent lorsqu'on skiait, mais devenaient superflus en ville.

— C'est comme si la glace pompait la chaleur de mon corps, s'exclama Lawrence.

Il était appuyé à une rambarde à regarder ce qui passait sur l'artère principale de la ville. Les cars et les moto-neiges grondaient dans tous les sens, transportant les vacanciers jusqu'à leur hôtel ou au pied des pistes.

— Super, dit Roselyn, ironique.

Les rabats de son bonnet étaient complètement fermés et ne laissaient apparaître que ses lunettes protectrices. Même ainsi vêtue, elle se tenait légèrement voûtée, comme si elle luttait contre le froid.

Lawrence rit, et ils reprirent leur promenade. Ils s'arrêtèrent dans quelques magasins. Ceux-ci se ressemblaient d'ailleurs tous. S'ils portaient des noms différents, ils appartenaient tous à la société qui administrait Orchy. Ce qui expliquait l'absence de choix en apparence paradoxale.

— Tu as trouvé ton bonheur ? demanda Roselyn en pouffant.

Lawrence essaya un autre bonnet au style horrible, rose avec des bandes orange.

— À ta place, ajouta-t-elle, je prendrais les deux.

— Je veux qu'on me voie sur les pistes, dit Lawrence d'un ton blessé.

— Dis plutôt que tu veux te faire remarquer.

Ils reprirent leur route. Le problème avec ces villes faites de modules identiques, réalisèrent-ils, c'était qu'on ignorait toujours dans quelle boutique on s'aventurait. Les enseignes qui clignotaient au-dessus des portes d'entrée n'étaient le plus souvent d'aucun secours. Ils auraient pu accéder au réseau local et se renseigner, mais ils préféraient flâner au hasard. Orchy n'était pas à proprement parler faite pour les promeneurs ; il s'agissait juste d'une ville fonctionnelle, dont la fonction était de loger et de nourrir les skieurs.

Roselyn et Lawrence dégotèrent finalement un café relativement agréable appelé *La Crue du siècle*, fait de quatre modules reliés entre eux, et offrant une vue panoramique et impressionnante sur le canyon tout proche. Ils s'assirent à une table située près de la baie vitrée, commandèrent des chocolats chauds et un plateau de feuilletés aux fruits.

Lawrence sirotait son chocolat et admirait le ciel d'un air mélancolique. C'était la première fois qu'il voyait Nizana comme cela. De ses propres yeux. De ce côté-ci de la planète, la géante gazeuse paraissait si proche, si massive… Le ciel était dominé par cet énorme disque marbré, parcouru par mille bandelettes de gaz rouille et blanc cassé, qui s'enroulaient les unes autour des autres, formaient des volutes extraordinaires. Des centaines de cyclones incontrôlables, de la taille de petites lunes, rôdaient constamment dans les couches de gaz supérieures. Sur leur passage, ils distordaient les boucles gracieuses et, tels des agents de l'entropie, pervertissaient leurs teintes harmonieuses en faisant remonter à la surface des substances chimiques normalement invisibles. Dans leur œil se jouaient de véritables apocalypses électriques, des phénomènes trop grandioses pour être appelés éclairs. Des continents d'électrons naissaient et mouraient en une fraction de seconde. Leur éclat éphémère faisait que, même la nuit, Nizana n'était jamais complètement plongée dans les ténèbres. Une phosphorescence jade illuminait perpétuellement sa ionosphère, tandis que les décharges semblaient enflammer le temps d'un instant des portions de nuages larges de plusieurs milliers de kilomètres.

— Ils vont si vite, dit Roselyn en regardant évoluer les skieurs. Tu crois qu'on aura le temps d'apprendre à aller aussi vite ?

— Hein ? fit Lawrence en sortant de son rêve éveillé. Il faut voir les choses autrement. En fait, quand on te lâche au sommet d'une piste avec des lames en matière composite aux pieds, le plus difficile, c'est d'apprendre à ne pas aller vite.

Elle s'apprêtait à mettre un morceau de sucre dans son chocolat, mais s'interrompit et le lui lança au visage.

— Andouille, tu sais très bien ce que je veux dire.

— Bon, d'accord. Ce ne doit pas être si dur que ça. En tout cas sur les pistes pour débutants. J'ai entendu dire qu'il fallait une semaine

pour acquérir un niveau correct.

— Cela me fait un peu peur, mais je crois que je vais adorer.

Plusieurs skieurs arrivèrent en bas de la pente et s'arrêtèrent en dérapant de façon spectaculaire, envoyant de la neige partout. Sans perdre de temps, ils se dirigèrent vers le remonte-pente. Sur l'autre versant de la vallée, une multitude de fissures étroites et profondes formaient un écheveau de formes géométriques complexes. En s'y engouffrant, la lumière du jour créait des arcs-en-ciel iridescents, qui donnaient l'impression d'être prisonniers de la glace transparente.

Roselyn soupira de contentement.

— Je suis tellement heureuse. Je t'ai, toi, et c'est comme si j'avais tout. C'est marrant, je n'aurais jamais cru qu'en quittant la Terre, j'allais goûter de nouveau au bonheur. En fait, une seule chose me manque…

— Laquelle ?

— Les bateaux. L'industrie du loisir commence à se développer sur Amethi, fit-elle en désignant les pistes d'un grand geste du bras. Il y a ça, tous ces dômes hôtels perdus au milieu de nulle part, et puis ce fameux rallye automobile dont on parle pour l'année prochaine… Mais il n'y a pas de bateaux.

— Chaque chose en son temps. Nos océans sont en train de se remplir, et des lacs se forment sur les continents.

— Si seulement je pouvais revenir d'ici mille ans, quand le glacier aura fondu… Quand tout ce que tu décris sera devenu la réalité, je serai morte ou, au mieux, trop vieille pour m'en soucier. Quel dommage. Comme j'aimerais pouvoir me tenir près de la proue d'un bateau, entendre les voiles craquer dans mon dos et sentir le vent souffler dans mes cheveux.

— Tu l'as déjà fait ?

— Je te rappelle que Dublin est un port. On y trouve principalement de gros cargos en provenance d'Angleterre et du reste de l'Europe, mais il y a aussi quelques clubs de voile. J'ai déjà navigué sur un dériveur et je me débrouillais assez bien avec une planche à voile. Autant de choses que je ne referai jamais, dit-elle, les yeux perdus dans le vague.

— Et que je ne connaîtrai jamais, dit Lawrence en s'affalant sur sa chaise.

— Pauvre petit chéri… Tu sais, je suis aussi souvent tombée à l'eau – une eau glacée qui n'avait pas très bon goût. Dieu seul sait quelles saletés elle devait contenir. Mais à quoi bon garder les mauvais souvenirs ?

*

**

Leur première leçon de ski se déroula comme toutes les premières leçons de ski. Il y eut beaucoup de glissades incontrôlées et de chutes ; mais à la fin de la journée, ils avaient suffisamment progressé pour pouvoir descendre la piste des débutants sans finir sur les fesses, ou dans un enchevêtrement de membres, de skis et de bâtons. Ils se promirent donc de revenir sans faute le lendemain matin et se prirent à rêver de descentes vertigineuses et grisantes.

Ce n'est qu'une fois rentrés dans leur chambre d'hôtel qu'ils se rendirent compte à quel point leurs muscles étaient endoloris. Leurs chevilles et leurs mollets étaient complètement crispés. Les épaules de Lawrence le faisaient atrocement souffrir, alors qu'il ne se souvenait pas les avoir spécialement sollicitées. Riant et grimaçant à la fois, ils se déshabillèrent et prirent un bain. Ils se passèrent mutuellement du savon sur le corps et se retrouvèrent bientôt à faire l'amour dans la baignoire, inondant littéralement la salle de bains. Puis ils se séchèrent dans de grandes serviettes et se sautèrent une fois de plus dessus. Et quand ils eurent enfin terminé leur toilette, ils gagnèrent leur lit douillet.

Après avoir fait l'amour une troisième fois, ils commandèrent un dîner copieux et une bouteille de champagne. Comme le matelas était trop instable pour leur permettre de manger sur le lit, ils s'installèrent face à la grande baie vitrée, enveloppés dans des peignoirs de bain et serrés l'un contre l'autre.

— Les pistes doivent être magnifiques la nuit, dit Roselyn.

Leur moniteur leur avait expliqué que, lorsque Amethi était plongée dans les ténèbres, la station était illuminée par des lampes orangées et vertes. Quant aux skieurs, ils portaient des torches blanches et rouges sur leurs casques, si bien que les pistes étaient comme envahies par des essaims d'étoiles filantes.

Lawrence prit la main de Roselyn et la serra.

— Nous aurons l'occasion de voir cette merveille de nos propres yeux. La conjonction débutera avant notre départ. À ce moment-là, j'espère bien qu'on sera assez bons pour descendre la piste principale. J'ai entendu dire que Nizana était magnifique à cette période-là de l'année, qu'elle était comme entourée par un halo de feu.

— J'ai hâte de voir ça.

Ils prirent une demi-bouteille de champagne et une boîte de chocolats et retournèrent au lit. Lawrence s'allongea, une coupe de champagne dans une main et les chocolats à portée de l'autre. Roselyn se blottit contre lui.

Elle se tortilla un peu pour trouver la position la plus confortable

et lui dit :

— Tu peux y aller.

Il sourit, l'embrassa sur le front et s'adressa à l'IA de la chambre :

— Trouve mes fichiers personnels, ouvre la section loisir et lance le cinquième épisode de la sixième saison de *Direction l'horizon*. La version standard, à la troisième personne.

— Alors, tu es content ?

Elle regardait toujours la série avec lui, même si c'était sans doute uniquement pour lui faire plaisir, et non parce qu'elle se passionnait pour le destin de l'équipage de l'*Ultema*.

— Oui, très, dit-il dignement.

Elle se blottit un peu plus contre lui et prit une gorgée de champagne. Le générique commença enfin à défiler.

Quatre-vingts minutes plus tard, l'*Ultema* avait réussi à éviter une collision planétaire qui risquait d'anéantir trois espèces intelligentes. L'une de ces espèces en voulut aux héros de l'avoir privée de son rôle d'ange de l'apocalypse, et tira sur leur vaisseau avec une arme redoutable. Il y eut trois morts, dont deux nouveaux venus.

— Sept morts en seulement trois épisodes, dit Lawrence consterné. C'est plus que dans tous les épisodes de la quatrième saison réunis.

— Mon chéri, dit Roselyn en luttant pour ne pas éclater de rire. Tu crois que c'est mauvais signe ? demanda-t-elle en prenant un air grave.

— Ça ne va pas les aider, en tout cas.

— Pauvre chou.

Elle se dégagea, s'allongea sur lui et lui donna un baiser mouillé. Lawrence fit semblant de bouder. Roselyn éclata de rire.

— Je suis désolée, mais tu prends cela tellement au sérieux…

— Tu veux dire que je *prenais* cela au sérieux. Quand j'étais plus jeune, cette série signifiait beaucoup pour moi. Aujourd'hui, c'est différent. J'ai l'impression de revoir de vieux amis. J'apprécie énormément sans être un fanatique. Grâce à toi, j'ai compris que ma vie ne se résumait pas à ça. Mais j'affirme toujours que c'est une excellente série.

— Lawrence…, fit-elle en se retournant pour jeter un coup d'œil à la feuille écran. Je suis désolée d'avoir été méchante. Parfois, j'oublie que nous avons grandi dans des contextes très différents.

— Tu parles, dit-il en lui caressant doucement le dos. Même si tu le voulais, tu ne saurais pas être méchante.

— Sauf avec Alan.

Lawrence ricana.

— Ce n'était pas méchant, c'était drôle.

— Tu as raison, dit-elle en s'allongeant près de lui et en approchant son visage tout près du sien. En plus, *Direction l'horizon* n'a pas une si mauvaise influence que ça sur les jeunes garçons.

— Je suis peut-être un peu trop vieux. Merde, en plus, je vais apprendre le management à l'université… Ce qui est à l'opposé de ce que je voulais faire quand j'étais plus jeune.

— Je ne suis pas d'accord. Un dirigeant d'entreprise doit avoir les mêmes qualités qu'un capitaine de vaisseau. Et puis, ça te fera une bonne expérience, si jamais tu décides de bifurquer vers une école d'officiers.

— Pour y apprendre quoi ? À transporter des passagers ? Moi, ce que je voulais, c'était explorer la galaxie, reculer les frontières de l'univers connu. Mais tout ça, c'est terminé aujourd'hui.

Roselyn se redressa sur ses coudes et le regarda droit dans les yeux.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas : tu n'arrêtes pas de me répéter que McArthur n'aurait jamais dû stopper son programme d'exploration, et dans le même temps, tu parles de rester ici et de travailler au développement d'Amethi. Ces deux discours sont dichotomiques, surtout quand ils sortent de ta propre bouche.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si tu ne peux pas faire ce dont tu rêves ici, pars et fais-le ailleurs.

— Il n'y a pas d'ailleurs, dit-il, irrité.

— Tu oublies la Terre et sa demi-douzaine de flottes d'exploration, lui répondit-elle en lui lançant un regard à la fois étonné et exaspéré.

Malgré la chaleur de la chambre et du corps de Roselyne, malgré les effets engourdissants du champagne, Lawrence avait froid et se sentait soudain agacé. Ce qu'elle venait de dire était complètement faux. Car cela allait à l'encontre de tout ce que son père lui avait dit en ce jour funeste où il avait tué tous ces vers.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que, si tu en as vraiment envie, tu devrais aller sur Terre et proposer tes services à une autre compagnie.

Les mains de Lawrence se refermèrent sur les avant-bras de Roselyn et serrèrent fortement.

— Putain, mais de quelles compagnies parles-tu ?

— Lawrence ! s'exclama-t-elle en regardant d'abord ses mains puis son visage.

— Excuse-moi.

Il la lâcha. Essaya de reprendre ses esprits, il bouillonnait de colère et tremblait de peur à la fois.

— Quelles compagnies ? Tu veux dire qu'il existe toujours des flottes d'exploration ?

— Bien sûr qu'il y en a. Il y a Alphaston, Richards-Montanna, Quatomo et Zantiu-Braun, la plus importante de toutes les compagnies. Évidemment, les flottes ne sont pas aussi grandes qu'avant le début des campagnes de recouvrement de capitaux, mais elles continuent d'explorer de nouveaux systèmes. D'ailleurs, Zantiu-Braun a encore des portails en activité.

— On fonde toujours de nouvelles colonies ? demanda-t-il, abasourdi.

— Oui. Pourquoi ? Tu ne le savais pas ?

— Non.

— Merde, fit-elle en le regardant d'un air désolé. Lawrence, je…

— Je veux un balayage complet de la base de données, dit-il d'une voix neutre à l'IA de la chambre. Trouve tout ce que tu pourras sur les missions d'exploration en cours. Concentre-toi sur les activités d'Alphaston, Richards-Montanna, Quatomo et Zantiu-Braun.

— Il n'y a plus de missions d'exploration, répondit l'IA. Les seules informations que j'ai pu trouver concernent des vols commerciaux et des opérations militaires.

Lawrence émit un grognement étonné, sa surprise surpassant un instant sa colère.

— Il m'a menti. Putain, il m'a menti. Mon père, à moi. Quel *fumier*.

— Lawrence…, appela Roselyn en lui effleurant l'épaule.

— Ce monde n'est qu'un simulacre. Toute ma vie n'est qu'un simulacre, rien n'est vrai, dit-il en bondissant du lit, comme si celui-ci était soudain devenu brûlant. Dire que je pourrais y être. Je pourrais être sur Terre, dans une école d'officiers. Au lieu de ça, qu'est-ce que je fais ? Je vais étudier le *management* à l'université. Voilà ce que je vais faire. Et en plus j'ai fêté ça avec mes amis ! Putain de merde…

Il leva les poings, à la recherche de quelque chose à frapper, de quelque chose à punir. La fureur le faisait se sentir si bien, si fort.

— Lawrence, calme-toi.

— Pourquoi ? cria-t-il. J'ai été calme pendant quatre ans. Et c'est exactement ce qu'*il* voulait. C'est exactement ce que désire McArthur : produire de bons citoyens lobotomisés et obéissants, qui travailleront toute leur vie pour augmenter la valeur des actions de la compagnie.

— Lawrence, s'il te plaît, fit-elle, toute proche des larmes. Arrête.

La détresse contenue dans sa voix mit en branle tous ses réflexes de défense. Roselyn ne devait en aucun cas souffrir – c'était là sa raison d'être.

— OK, dit-il en levant les mains dans un geste de conciliation. Tu

as raison. Tu n'y es pour rien.

Il regarda tout autour de lui, mais ne savait pas ce qu'il cherchait. Rien, probablement.

— On s'en va, reprit-il. Prépare tes affaires.

— On ne peut pas partir comme ça.

— Il le faut. Roselyn, dit-il à voix basse et d'un ton suppliant. Il m'a menti. Et son mensonge était si gros qu'il en a bouleversé ma vision de l'univers. Il a foulé aux pieds tous mes rêves, tout ce que j'étais. Tu comprends ?

Elle acquiesça doucement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais lui demander, je vais le sommer de me dire la vérité. Je veux savoir si mon diplôme de l'université d'Amethi me permettra ou non d'intégrer l'école d'officiers d'une autre compagnie. Je veux savoir ce que je dois faire pour réussir. Je veux savoir combien ça va coûter. Je veux *savoir*.

*

**

Une fois arrivés à l'aéroport de Templeton, ils prirent le taxi. Lawrence lui demanda de déposer Roselyn chez elle avant de le conduire à la propriété des Newton. Il arriva enfin en milieu d'après-midi, heure de Templeton. Cela faisait presque vingt heures qu'ils avaient quitté Orchy. Avancer la date de son départ n'avait pas été compliqué. La compagnie aérienne devait souvent rapatrier des vacanciers blessés, et il y avait toujours des places vides, au cas où.

Il entra dans le vaste dôme principal de la propriété familiale qui, à cette heure-là, baignait dans une lumière artificielle particulièrement agressive. Le soleil était caché derrière la ligne d'horizon depuis plusieurs jours, tandis qu'approchait le moment de la conjonction inférieure. Ces lumières artificielles lui avaient toujours paru déplacées, comme si les ingénieurs n'étaient pas parvenus à reproduire les bonnes teintes, qu'ils s'étaient inspirés d'une autre étoile que la leur.

Des pétales d'ombre à peine visibles fleurissaient autour de ses pieds sur le chemin dallé. Les roses grimpantes, jaunes et rouges, qui festonnaient les nombreux piliers de l'allée commençaient à se faner. Il entendit bientôt les cris et les rires de ses frères et sœurs qui jouaient dans un jardin, en contrebas. Arrivé au bout de l'allée, il décida de prendre le chemin le plus long et tourna à droite afin de ne pas les rencontrer. Ils ne devaient pas savoir qu'il était revenu. C'était étrange, mais il se sentait le devoir de les protéger. Ils étaient trop

jeunes pour apprendre quel genre d'homme était leur père. Leur innocence était trop précieuse et devait être préservée. Inutile de tout gâcher à cause de sa colère.

Deux paons picoraient avec indolence le gravier qui entourait la maison. Ils ne parurent même pas le remarquer lorsqu'il passa près d'eux en courant et s'engouffra par une petite porte, à l'arrière de la bâtisse. À l'intérieur, tout était calme. Les employés de maison n'avaient plus rien à faire, et les enfants s'amusaient dehors. C'était un moment que Lawrence appréciait particulièrement. Le silence sépulcral qui régnait dans la maison était pour lui un délice. L'air était immobile, chaud, et contenait un peu de poussière. Lawrence monta les escaliers principaux baignés dans la lumière rosée qui pénétrait par les grandes fenêtres. Quand il fut à l'étage, il entendit des voix provenant du bureau de son père. Il se doutait que celui-ci serait là, mais ne pensait pas qu'il y aurait quelqu'un d'autre avec lui.

La porte était entrouverte. Lawrence s'approcha sans faire de bruit. L'une des voix – joyeuse et sûre d'elle – appartenait à son père. L'autre était celle d'une femme. Ce devait être Miranda, se dit-il. La magnifique jeune femme qui gardait les petits depuis quelque temps.

— … vont même pas descendre sur les pistes, disait son père amusé. Tous les deux, ensemble, pendant une semaine… Il va me revenir complètement épuisé. Je vais probablement devoir lui envoyer un hélicoptère ambulance.

Miranda gloussa.

— C'est ce que tu voulais, non ?

— Ouais, c'est vrai. Putain, en plus, elle fait son boulot comme une reine. Et elle est pas chère. Et puis, quelles jambes. Tu as vu ses jambes ?

— Oui, je les ai vues, dit Miranda. Tu les trouves jolies ?

— Tu m'étonnes ! Je me demande même si je ne vais pas la payer pour qu'elle s'occupe de moi pendant un petit mois.

— Quoi ? Sa petite amie ? T'es vraiment vicieux, Doug. Et puis, mes seins sont plus gros que les siens, et tu adores ça, pas vrai ?

— Alors je vous prendrai toutes les deux en même temps et j'aurai le meilleur des deux mondes.

— En même temps ?

— Ouais, une petite partie à trois, cela ne peut pas faire de mal. J'adorerais vous voir toutes les deux vous faire des choses.

— Pourquoi pas, je crois que ça me plairait. Roselyn est vraiment mignonne. Maintenant que tu en parles, j'aimerais bien la baiser. Je parie qu'elle peut devenir super chaude si on appuie sur les bons boutons.

S'ils n'avaient pas mentionné son nom, Lawrence aurait pu se

forcer à croire qu'ils parlaient de quelqu'un d'autre. Peut-être n'était-ce qu'une ridicule coïncidence ? Peut-être parlaient-ils de deux autres personnes. D'une fille qu'il ne connaissait pas et que son père trouvait jolie. Mais pas d'eux. Pas de lui. Pas de Roselyn.

De ses doigts tremblants, il poussa la lourde porte de bois. Son père était installé derrière son bureau. Face à lui était assise Miranda. Le devant de sa robe était déboutonné, laissant apparaître ses seins nus. Son téton droit était percé et orné d'un diamant. Doug suçait doucement ce bouton de chair dressée. Il leva la tête en entendant la porte se refermer et, consterné, découvrit Lawrence.

Miranda en eut le souffle coupé et se hâta de reboutonner sa robe.

— Fiston ?

Pour la première fois de sa vie, Lawrence vit son père troublé. L'étonnement et le sentiment de culpabilité qu'il lisait sur ce visage habituellement si serein étaient pour lui totalement inédits.

— Mon garçon, écoute, ce que nous disions…

— Oui ? fit Lawrence avec un calme qui le surprit lui-même. Qu'est-ce que tu veux me dire ? Que ce n'est pas aussi grave que je le crois ? C'est ça que tu veux me dire ?

L'expérience d'homme politique de Doug vint à son secours et lui permit d'arborer un sourire chagrin.

— Oui, mais apparemment ce n'est pas ce que tu as envie d'entendre.

— Tu l'as achetée.

— C'est un peu plus compliqué que cela.

— Alors explique-moi. Tu l'as payée, oui ou non ?

— Lawrence…

Lawrence bondit et en trois grands pas se retrouva devant le bureau de son père.

— ESPÈCE DE FUMIER ! TU AS PAYÉ ROSELYN POUR QU'ELLE COUCHE AVEC MOI ?

Doug eut un mouvement de recul.

— Écoute-moi, dit-il. Tu étais complètement paumé. Tes notes étaient au ras des pâquerettes, tu n'avais pas d'amis… D'après le psychiatre, tu étais à la limite d'être arriéré sur le plan émotionnel, incapable d'appréhender la réalité. J'étais très inquiet pour toi. N'oublie pas que je suis ton père et que je fais de mon mieux pour toi.

— Donc tu as décidé de me payer une pute.

— Écoute, fiston, je devais te faire comprendre que tu étais fait pour rester sur Amethi. Je ne pouvais pas te laisser foutre toutes tes chances en l'air. Grâce à elle, tu es revenu à la réalité. Appelle ça de la prostitution si tu veux. C'est vrai que je n'ai pas à être fier de la

manière dont j'ai organisé votre rencontre ; mais regarde ce que tu es devenu, ce qu'elle a réussi à faire de toi. Tu es le meilleur de ta classe, tu joues dans toutes les équipes premières, et tout le monde veut être ton ami. Grâce à elle, tu as enfin compris qu'il y avait de la vie sur Amethi. Et je te jure que je suis réellement fier de ce que tu as réussi à accomplir.

— Évidemment, puisque je suis devenu ce que tu voulais. Pourquoi est-ce que tu t'es fatigué à faire un fils, pourquoi ne t'es-tu pas fait cloner, tout simplement ?

— S'il te plaît, je sais que ce n'est pas facile… Merde, je ne me doutais pas que tu allais t'attacher à elle comme ça…

— Pourquoi pas ? C'est une chaude, n'oublie pas. Qu'espérais-tu d'autre de la part d'un branleur comme moi ?

— Tu vas t'en remettre, dit-il en haussant les épaules d'un air raisonnable. Tu vas probablement me détester jusqu'à la fin de tes jours, mais ce n'est pas grave, parce que je sais que j'ai fait le bon choix.

— Non, papa, tu n'as pas fait le bon choix.

Lawrence se retourna et sortit du bureau.

*

**

Lawrence ne savait pas comment il était arrivé jusque-là. Il ne savait même pas depuis combien de temps il était là. Mais un peu plus tard ce jour-là, cette semaine-là ou cette année-là, il se retrouva devant la porte de l'appartement des O'Keef. Quand il eut compris où il était, il attendit encore longtemps avant de se décider à frapper à la porte.

D'abord très doucement, avec les articulations de ses doigts. Trop doucement, probablement. Alors il frappa plus fort, et encore plus fort. Puis il tambourina littéralement sur la porte, la faisant trembler sur ses gonds.

— Ouvrez-moi ! cria-t-il. Laissez-moi entrer.

La serrure cliqueta et il arrêta de tambouriner. Il avait mal à la main. Des gouttes de sang perlaient sur ses phalanges éraflées. Lucy O'Keef ouvrit la porte.

— Oh ! Lawrence, c'est toi, fit-elle.

Ses épaules s'affaissèrent. Les remords, décida-t-il.

— Ton père vient de m'appeler, reprit-elle. Il m'a dit que tu…

— Où est-elle ? grogna-t-il.

— Je ne pense pas que…

— OÙ EST-ELLE ?

Roselyn poussa sa mère de côté et apparut dans l'embrasure de la porte. Ses yeux étaient rouges d'avoir trop pleuré.

Jamais elle ne lui avait semblé si vulnérable, si adorable. Il la regarda sans rien dire. Les mots refusaient de se former dans sa bouche. Car il savait à présent que tout était vrai. En revanche, il n'était pas prêt à l'entendre de la propre bouche de la jeune femme qu'il aimait.

Il se retourna brusquement et se dirigea vers l'ascenseur.

— Lawrence, appela Roselyn, qui était sortie dans le couloir. Lawrence, s'il te plaît, ne pars pas.

Il accéléra. Puis il se mit à courir. Il appuya sur le bouton argenté et, par chance, la porte de l'ascenseur s'ouvrit immédiatement. Il entra dans la cabine et demanda à descendre dans le hall.

Roselyn le rattrapa et empêcha la porte de se refermer.

— Lawrence, je suis tellement désolée. Lawrence, je t'aime…

— Il… t'a payée, parvint-il à dire. Il t'a demandé de le faire…

— Non, répondit-elle entre deux sanglots. Non, Lawrence.

— Comment ça, non ? Il ne t'a pas payée ?

— L'argent n'était pas pour moi. Tu ne comprends pas. Ce n'est pas ce que tu crois.

— Qu'est-ce que je crois ? Explique-moi ce que je n'ai pas compris !

— C'était pour Mary et Jenny.

— Tes sœurs ? Qu'ont-elles à voir dans cette histoire ?

— Nous n'avions plus rien. Rien du tout. Les actions McArthur ne valent plus rien sur Terre. Sans compter que nous n'en avions pas beaucoup. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être pauvre. Tu as eu une enfance dorée sur une planète encore trop jeune pour savoir ce qu'est le déclin. C'était notre seule chance de pouvoir quitter Dublin et la Terre. Je devais te…

— Tu m'as fait ça. À moi. Tu m'as menti et je te hais pour ça !

— Je ne t'ai jamais menti, Lawrence.

Il sélectionna à nouveau le niveau du hall, pressé d'en finir avec ce calvaire.

— Tais-toi ! Tais-toi, salope ! Tout ça n'était qu'un mensonge !

— Seulement le début, dit-elle en s'appuyant contre le mur, épuisée. Je te le jure, Lawrence. Juste le premier contact. Le premier mot. Depuis, j'ai toujours été sincère.

Je n'ai pas pu faire semblant de t'aimer pendant un an et demi. Tu sais que je t'aime. Tu le sais !

Les portes se refermèrent. Les gémissements désespérés de Roselyn lui transpercèrent le cœur.

*
**

Vinnie Carlton ouvrit la porte de son appartement et découvrit un Lawrence complètement abattu, appuyé contre le mur.

— Eh ! mec ! Qu’est-ce qui se passe ?

Aucune réaction. Lawrence regardait droit devant lui mais ne voyait rien. Vinnie haussa les épaules et prit son ami sous le bras pour l’aider à se relever.

— Je te conseille de ne pas rester sur le palier ; le robot nettoyeur ne va pas tarder à arriver, et il risquerait de te balancer aux ordures. Allez, viens, je crois que tu as besoin de prendre un verre. Ou peut-être un peu plus.

Lawrence se laissa faire et se retrouva bientôt dans le salon de Vinnie, une tasse de thé à la main. Il porta la boisson chaude à sa bouche puis fit la grimace.

— Mais c’est dégueulasse ! Putain, Vin, qu’est-ce que t’as mis là-dedans ?

— Du rhum. C’est bon.

— Ah…

Lawrence but à nouveau, mais plus doucement. Pas si mauvais que cela, finalement…

— Bon, tu vas me raconter ce qui t’est arrivé ? demanda Vinnie.

Lawrence regarda autour de lui et parut hésiter. Il était venu chez Vinnie car, dans le cercle de ses connaissances, celui-ci était le seul à vivre sans ses parents. C’était également un très bon copain, mais Lawrence venait très rarement chez lui. À vrai dire, il ne lui avait jamais vraiment pardonné d’avoir dit qu’il regrettait de ne pas pouvoir coucher avec Roselyn.

Dans la vie de Lawrence, tout tournait autour de Roselyn.

— Tu ne peux pas savoir quelle chance tu as de vivre tout seul…

— Vraiment ?

Alors Lawrence lui raconta tout.

Vinnie s’assit et écouta toute l’histoire, son visage reflétant un grand nombre d’émotions différentes.

— Merde, Lawrence, dit-il à la fin. Ne m’en veux pas, mais est-ce que tu es certain de ce que tu racontes ?

— Oh, oui. Plus que certain.

— Nom de Dieu. J’arrive pas à y croire. Je croyais que Roselyn était une fille super. Elle paraissait si… vraie.

— Je ne te le fais pas dire. Ah, les femmes…

Il essaya de donner l’impression que cela ne le touchait pas, qu’il s’agissait d’un problème mineur. Comme si cela arrivait toutes les

semaines, à tous les couples. Mais cela ne marcha pas. Il était encore tout près de craquer et il se haït pour cela.

— Ouais, les femmes…

Quelque chose dans le ton de Vinnie lui parut bizarre. Il regarda autour de lui, comme s'il manquait quelque chose.

— Où est Nadia ?

— Ah ! Nadia et moi, on n'est plus ensemble depuis la soirée au *Hillier's*. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas sortir avec un garçon qui ne savait pas se tenir en public. Quelle connerie ! Elle voulait peut-être qu'on laisse Alan se faire ratatiner ?

Lawrence sourit en repensant à cet incident.

— De toute façon, il s'est fait ratatiner.

— Ouais ! Il faut dire que l'autre était une sacrée brute.

L'ambiance redevint soudain morose.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Vinnie.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas retourner chez moi, après ce qui s'est passé. Et je n'ai plus envie de la revoir.

— Tu n'as qu'à rester ici. Tu sais que tu es chez toi.

— Merci. Mais ce n'est pas possible. Il faut que je m'en aille, que je me casse d'ici.

— Tu veux t'installer dans une autre ville ?

— Non. Ce n'est pas assez loin. Dis-moi, tu viens de la Terre ? Y a-t-il toujours des missions d'exploration, comme Roselyn me l'a dit ?

— Oui, bien sûr. Il n'y en a plus beaucoup, mais il y en a. Je ne m'intéressais pas trop à ces choses-là. Mais elle a raison pour Richards-Montanna et Zantiu-Braun. D'ailleurs, Z-B possède la moitié de cette putain de planète.

— D'accord, mais alors, explique-moi pourquoi je n'ai rien trouvé à ce sujet sur le réseau ?

— Il doit sûrement y avoir des choses, mais je suppose qu'il faut un code secret pour y accéder.

— Mais pourquoi ces restrictions, si ce n'est pas un secret ?

— Qui sait ? Nos dirigeants sont paranoïaques. Et puis, rappelle-toi que nous ne vivons pas dans une démocratie.

— Si, c'en est une, rétorqua automatiquement Lawrence.

— Participer au capital de la compagnie… Ce n'est pas ce que nos anciens appelaient une démocratie. La valeur de ton vote est fonction de ta richesse.

— Mais c'est nécessaire. On ne peut pas laisser les pauvres s'accorder toujours plus de subventions. Ce serait un suicide économique.

Vinnie se frotta les tempes.

— Lawrence, je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Par ailleurs, comme tu le sais, j'ai choisi de venir vivre ici. Amethi est tranquille et prospère, mais son système fonctionne parce qu'il est foncièrement hypocrite. Ce que je veux dire, c'est que si le conseil d'administration veut atteindre les objectifs qu'il s'est fixés, il doit s'en donner les moyens. Je suppose, par exemple, qu'il n'est pas dans son intérêt de voir les citoyens de la planète partir un à un.

Tu sais, d'autres gouvernements avaient pensé à ça avant eux. Plus il y a de nouvelles planètes à coloniser, plus les gens risquent d'avoir envie de partir. Par contre, s'il n'y a nulle part où aller, le citoyen lambda ne se posera pas de questions ; il finira sa vie ici à œuvrer pour le bien de la communauté.

— Les salauds.

— Ça n'a rien à voir avec toi, tu sais. Ils n'ont pas limité l'accès à ces informations sensibles dans le simple but de te contrarier.

— Pourtant, je dois partir, gémit Lawrence. Je ne peux pas rester ici. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Tu veux dire que tu as l'intention de partir d'Amethi ?

— Je veux aller sur Terre. S'il existe la moindre chance pour que j'intègre une de ces missions d'exploration, je dois la saisir. Si je ne le fais pas, je ne pourrai plus jamais me regarder dans une glace.

— Je vois…

Lawrence leva les yeux et tenta de paraître digne. Il ne voulait pas se rabaisser à mendier l'aide d'un ami.

— Tu veux bien m'aider ?

— Comment ? demanda Vinnie soudain inquiet.

— Je ne te demanderai pas grand-chose. Je suis riche, je possède des parts de la compagnie. Comme je suis majeur, je peux en faire ce que je veux. Et ce que je veux, c'est m'acheter un billet pour quitter Amethi.

— Ton vieux ne te laissera jamais faire… Tu crois que tu auras assez ? Ma famille a dû payer une sacrée fortune pour m'envoyer ici.

— Oui, j'aurai assez. Mais je sais ce que fera mon père si j'essaie de revendre mes parts. C'est pour cela qu'il me faut les coordonnées de la société qui est chargée de gérer ton argent. C'est une boîte indépendante, non ? Je suis certain qu'ils sauront comment m'aider.

— Ne t'emballe pas trop. C'est vrai que cette société est indépendante, mais tu oublies que ton père fait partie du conseil d'administration. S'il décide de ne pas te laisser partir, aucun avocat, aucun juge, aucune planète n'y pourra rien.

— Fait chier !

Lawrence sentit ses muscles se raidir. Jusque-là, il avait correctement encaissé tous les coups, mais cela n'allait pas durer. De

seconde en seconde, son besoin de se défouler physiquement se faisait de plus en plus pressant.

— Je dois absolument partir ! cria-t-il. Il le faut !

— Je sais, dit Vinnie d’un air pensif. Bon, je vais peut-être pouvoir t’aider. Mais si je le fais et que ça ne marche pas, tu vas te retrouver dans une sacrée merde.

— Je suis déjà dans la merde.

— Oui, mais ce sera pire…

Lawrence ouvrit grand ses oreilles. Il connaissait suffisamment bien Vinnie pour savoir qu’il s’agissait de quelque chose de sérieux.

— Dis-moi tout.

— Je possède un logiciel que je ne devrais pas posséder. Et quand je dis que je ne devrais pas, je ne rigole pas du tout. Il s’appelle Apogée et, sur Terre, il est classé dans la liste des armes illicites. Si jamais on venait à découvrir que j’ai ramené ce truc-là sur Amethi, je serais bon pour la potence.

— Arrête tes conneries ! Et qu’est-ce que cet Apogée a dans le ventre ?

— C’est un programme quasi intelligent qui fonctionne avec n’importe quelle perle neurotronique, et qui est capable de mystifier n’importe quelle IA d’Amethi. Grâce à lui, tu pourras faire ce que tu voudras sur le réseau sans que ton père s’en aperçoive. Tu vois ce que je veux dire ? Tu pourras vendre tes parts et t’acheter un billet pour la Terre, par exemple. Et ton vieux n’en saura rien jusqu’à ce que tu lui envoies une vidéo de toi en train de siroter des *piña coladas* sur une plage de la Méditerranée.

— Putain ! C’est aussi efficace que ça ?

— Écoute, je ne vais pas te donner la version complète – tu n’en auras pas besoin. Mais quand tu seras sur Terre, ne raconte à personne que tu l’as. Apogée est supérieur à tout ce qu’on peut trouver sur Amethi, mais ma version n’est plus toute jeune, et les programmes de surveillance ont dû faire des progrès sur Terre. Les sections sensibles seront probablement impossibles à pirater.

— OK. Je n’oublierai pas. Merci.

— De rien. Tu as toujours été un bon ami. Je t’aime bien. Souviens-toi de moi quand tu partiras à l’aventure. Mais oublie-moi vite si tu te fais choper avec le logiciel, dit-il en souriant.

Chapitre 8

Une journée humide et chaude de plus à Memu Bay. Sixième matinée de patrouille pour Lawrence et ses hommes. Cela faisait une semaine qu'ils étaient sur Thallspring, et il pouvait dire sans risque de se tromper que cette mission était bien plus difficile que celle qu'il avait effectuée au même endroit, dix ans plus tôt. Ebrey Zhang n'avait pas encore fait actionner de colliers, mais ce n'était qu'une question de temps.

Heureusement, ne cessait-il de se répéter, ce n'était pas comme à Santa Chico. Il se remontait le moral comme il le pouvait.

Le peloton 435NK9 était en charge de la surveillance du quartier de Dawe. C'était une zone résidentielle éloignée de la côte, faite d'une succession de maisons individuelles accrochées au pied de la grande chaîne de montagnes qui marquait la limite de la zone habitable. Les rues étaient larges, bien entretenues et flanquées d'épicéas du Canada, dont les branches vigoureuses projetaient un jeu d'ombres étranges sur les trottoirs. Deux lignes de tram reliaient les habitants de Dawe au centre de la ville. Les gros véhicules disgracieux se traînaient péniblement sur leurs voies, faisant retentir leur cloche agressive dès qu'un cycliste commençait à empiéter sur leur partie de la chaussée. Par contre, les cloches restaient muettes lorsqu'un soldat se trouvait sur la route du tram…

Officiellement, le peloton était là pour donner un coup de main à la police locale. Mais en réalité, il s'agissait surtout de montrer à la population que les forces de Z-B contrôlaient toute la ville.

Le 435NK9 remontait une rue commerçante. En ce milieu de matinée, il y avait très peu de gens dans les boutiques, et ceux qui s'étaient aventurés hors de chez eux lançaient des regards haineux aux soldats. Les railleries et les insultes fusaient de tous côtés. Les agents de police qu'ils étaient censés accompagner souriaient ostensiblement et ne faisaient aucun effort pour cacher leur satisfaction.

— Putain, je déteste ça, grogna Hal pour la centième fois.

Lawrence vérifia la position de ses hommes sur son écran de contrôle. Hal n'avait pas abandonné son flanc droit.

— Surtout reste où tu es, Hal. Ils ne nous ont rien fait.

— Ouais, et ferme-la un peu, ça nous fera des vacances, dit Lewis.

— Merde, mais écoutez-les !

Écouter, Lawrence ne faisait que cela depuis ce matin. *Supersniper*. Depuis le début de la patrouille, ils n'avaient cessé de hurler, de siffler ce mot censé les provoquer, les mettre hors d'eux. C'était le surnom du type qui avait descendu Nic.

Supersniper était leur Robin des Bois. Un héros blessé, mutilé ou tout simplement persécuté dix ans plus tôt par les hommes de Z-B. Un héros assoiffé de vengeance qui, dès qu'il voyait un soldat vêtu d'une combinaison dermique, sortait sa super arme et l'abattait. C'était aussi simple que cela. Un méchant envahisseur mordait la poussière, et les citoyens de Memu Bay pouvait à nouveau marcher la tête haute, persuadés que leur cause était juste et que la justice finirait par triompher dans tout l'univers.

Lawrence n'aimait pas cela du tout. Supersniper était un personnage imaginaire, mais le mouvement de résistance, lui, était bien actif et puissamment armé – un coup du gouvernement, probablement. La rumeur et les tensions avaient fabriqué le reste, à savoir une icône que le peuple pouvait adorer, un protecteur qui serait toujours là pour les sauver. Décidément, cela ne lui plaisait pas du tout. À ce rythme-là, la population ne tarderait pas à se croire invulnérable. Même contre des combinaisons dermiques. Et comme les hommes étaient tous à cran, la situation ne pouvait qu'empirer.

Soudain, la porte d'un bar s'ouvrit, déversant dans la rue une musique assourdissante, dont le volume baissa brutalement. Trois des hommes du peloton se retournèrent et virent des jeunes gens oisifs qui leur faisaient des signes obscènes de la main.

— Je crois qu'on peut rayer celui-là de notre liste, dit Karl. Ce n'est pas ce que j'appelle un bar accueillant.

— Il n'y a pas de bar accueillant dans ce trou perdu, dit Edmond.

— Il faut dire qu'on est dans un quartier de merde, marmonna Hal. Il n'y a pas d'animation ici. Si on veut voir de la chatte, il faut retourner vers la marina.

Lawrence sourit en entendant cette conversation d'intellectuels. Ce soir, les gars pourraient prendre un peu de bon temps. Z-B avait réquisitionné toute une série d'hôtels situés derrière la marina pour loger les pelotons. Ils n'avaient pas à se plaindre. Lui-même avait obtenu une suite dans un hôtel quatre étoiles avec un grand lit confortable et un balcon donnant sur le port. Il y avait même un restaurant plus que décent, un bar, une salle de jeu, une salle de gym, une piscine et même un sauna, que ces connards d'officiers avaient monopolisé. Par contre, interdit de sortir. Pas de virées tant que la situation ne se serait pas stabilisée, avait déclaré Ebrey Zhang.

À la fin de la première semaine, le boss avait finalement décidé que le moment était venu de se relâcher. Aucun autre incident sérieux ne s'était produit. Dans les sites de production biochimiques, le niveau d'alerte était retombé progressivement. La population s'était résolue de mauvaise grâce à accepter la présence de Z-B.

La nuit précédente, d'autres pelotons avaient même pu prendre un bain de minuit dans l'océan, et rien de fâcheux ne s'était produit.

Ce soir, le 435NK9 était autorisé à aller faire la bringue en ville.

Lawrence pensait que c'était encore trop tôt. Les officiers devaient sûrement faire des rapports exagérément bons à Zhang. Lawrence regrettait que personne ne lui ait demandé son avis sur la question. Toutefois, il était tout de même heureux d'avoir une permission. Bientôt, il aurait besoin de s'absenter deux jours de suite, le temps de s'enfoncer dans l'arrière-pays et d'accomplir sa petite mission privée.

Un hélicoptère TVL88 hurla au-dessus de leurs têtes et survola les habitations en serpentant dans le ciel. Sa porte latérale coulissante était ouverte et plusieurs soldats étaient assis sur le plancher de l'appareil leurs jambes pendillant mollement dans le vide. Vus d'en bas, ils ressemblaient à des gargouilles sans visages prêtes à bondir au moindre problème. Les hélicoptères étaient en quelque sorte les Supersnipers de Z-B ; ils remontaient le moral des troupes stationnées au sol, et étaient dotés d'une puissance de feu impressionnante. Plusieurs de ses hommes firent des signes amicaux en direction de l'appareil.

— Putain, arrête donc de rêver, dit Odel. Aucune fille de Thallspring ne daignera te regarder. Chaque bar où tu mettras les pieds se videra aussi sûrement et rapidement que si tu étais un essaim de frelons à toi tout seul. Je te le garantis.

— Dis-lui, toi, renchérit Karl.

— Il a raison, Hal, dit Lewis. Contente-toi d'une simulation porno inter-A ; là, tu peux être sûr que la fille te fera ce que tu voudras.

— Je n'ai pas besoin de ces conneries, protesta Hal.

Dans le Queensland, on n'était pas non plus vraiment appréciés, mais ça ne m'a jamais empêché de me taper des nanas.

— Ouais, mais celles-là, tu les payais, dit Karl. Et puis, tous les matins, tu courais à l'infirmerie pour prendre des antidotes.

Ses camarades partirent d'un rire criard.

— Ça me fait pas rire, moi, les mecs, dit Hal. Si je ne baise pas ce soir, mes couilles vont exploser. Je suis sûr que ça va marcher comme sur des roulettes. Enfin, je parie pour moi… Vous avez vu comment je suis foutu. Où que tu ailles dans la galaxie, les filles adoreront toujours les mecs dans mon genre. Être beau et musclé, c'est un avantage partout.

— Putain, mais faites-le taire, fit Lewis. Les filles ne veulent pas d'un délinquant envoyé ici pour purger sa peine.

— Arrête de dire des conneries, je suis un engagé volontaire !

— Ouais, ce que les poules veulent, c'est des gars qui ont de l'expérience. Pas vrai, Dennis ?

— Exact. Tu te goures complètement de tactique, le môme. Notre

avantage premier, c'est l'exotisme. Techniquement, nous sommes des extraterrestres pour ces filles-là. Elles vont être tout émoustillées de nous voir, et là, on pourra les choper sans aucun problème. Plus on aura vu de planètes différentes, plus elles seront fascinées. En fait, Hal, tu seras le seul à ne pas pouvoir en profiter.

— Eh ! protesta ce dernier.

— Rends-toi à l'évidence. Nous, on a l'avantage décisif de la maturité.

— Vous n'êtes qu'une bande de mythomanes. Des vieux croûtons comme vous ça ne peut même plus bander. Les filles savent très bien ce qu'elles veulent, et avec moi, elles ne vont pas être déçues.

— Resserrez un peu la formation, dit Amersy en mettant un terme à ce déballage d'idioties. Jones, magne-toi, tu prends du retard. Dennis, rapproche-toi un peu d'Odel.

— Pas de problème, caporal.

Les hommes vérifièrent leurs positions relatives et corrigèrent leur formation.

Juste devant Lawrence, la rue donnait sur une petite place couverte de gazon et entourée de parterres de fleurs. De vieux robots jardiniers déglingués s'affairaient autour des salvias blanches et rouges, travaillant le sol avec des outils tout rouillés. Les agents de police ralentirent et se retrouvèrent bientôt derrière les hommes du peloton. C'était la procédure habituelle dans ce genre d'endroit, on pouvait facilement tomber dans une embuscade.

Edmond et Lewis se déployèrent de chaque côté de la rue et prirent un peu d'avance. Il n'y avait personne. Pas de Supersniper. Le peloton s'engagea sur la place, tandis que les policiers se traînaient à l'arrière.

— Il faudrait peut-être que j'achète des vêtements d'ici, reprit Hal. Pour être plus à la mode. J'ai pas envie d'avoir l'air d'un plouc. Quelle que soit la planète, il faut toujours être habillé à la dernière mode.

— Hal, dit Lawrence. Et si tu te contentais de faire ton boulot, pour le moment ?

— Bien sûr. Excusez-moi, sergent.

Lawrence se retrouva de l'autre côté le premier et traversa la route. D'habitude, il préférait ne pas intervenir et laisser les hommes raconter leurs bêtises, mais le môme était trop obtus pour comprendre les allusions d'Amersy. Avec un peu de chance, ce soir, Hal trouverait une poule pas très futée qui accepterait de se faire sauter par un envahisseur venu de l'autre bout de la galaxie. Le gosse avait besoin de décompresser. En plus, il commençait à énerver tout le monde.

Des icônes rouges clignotèrent sur son écran. L'IA de sa

combinaison se brancha immédiatement sur la fréquence du peloton d'Oakley. Un plan de la ville en 2D se matérialisa devant lui, lui indiquant la position des hommes du peloton et leur état de santé. Un incident était survenu.

Un des hommes du peloton d'Oakley était à terre, un garçon nommé Foran. Un mur de pierre s'était écroulé sur lui. Le réseau civil lui apprit qu'un accident de la route s'était produit dans la même zone : un camion robot de trente tonnes était sorti de son couloir. Le monitoring de Foran ne leur parvenait que par intermittence à cause de la pile de gravats, mais les nouvelles ne paraissaient guère encourageantes. Sa carapace avait cédé à plusieurs endroits ; Foran perdait du sang, avait des os brisés et des organes endommagés.

Le secteur d'Oakley était attenant à celui de Lawrence.

— Procédure de dispersion un, dit Lawrence à ses hommes.

Ce pouvait être une simple manœuvre de diversion, auquel cas le véritable assaut avait peu de chance de se produire dans les parages. Mais Lawrence n'avait pas l'intention de prendre des risques inconsidérés. Pas dans cet environnement.

Ses hommes se dispersèrent avec un grand professionnalisme et se réfugièrent dans les immeubles les plus proches en entrant par des portes et des fenêtres ouvertes. Lawrence se retrouva dans un petit salon de coiffure. Les femmes installées sous des séchoirs IR pareils à des tentacules mécaniques se raidirent de terreur. Les deux agents de police étaient, eux, toujours dans la rue, et tournaient en rond sans comprendre. Sa grille vidéo permit à Lawrence de voir que plusieurs de ses hommes avaient maille à partir avec des propriétaires peu enclins à collaborer.

— Oakley ! appela-t-il. Tu as besoin d'un coup de main ?

— Merde, j'en sais rien ! Comme ça, allez, soulevez !

— Oakley, qu'est-ce qui se passe ? C'est une diversion préliminaire ?

— Non, je ne crois pas. Un putain de mur lui est tombé dessus. Il y en a toute une montagne. On ne va jamais pouvoir déplacer cette saloperie !

Lawrence vit que tous les hommes d'Oakley étaient concentrés en un seul et même point.

— Vous êtes trop près les uns des autres. Si le sniper est dans les parages, ça va barder pour vous. Tes hommes devraient se déployer un peu.

— La ferme, Newton ! Un de mes gars est coincé sous cette merde.

— Newton, intervint le capitaine Bryant, prenez quelques-uns de vos hommes et aidez Oakley à sortir Foran de là.

— Monsieur, je ne pense pas que…

— Il est vivant, sergent. Je ne laisserai pas un de mes hommes mourir là-dessous. Il s’agit d’un simple accident de la route, pas d’un piège. Compris ?

— Oui, monsieur.

Lawrence prit quelques secondes pour se calmer, conscient de ce que devait montrer son monitoring médical. Même s’il savait que Bryant ne le regarderait probablement pas.

— Hal, Dennis, venez avec moi. Amersy et les autres, terminez votre patrouille.

C’était une allée étroite, dans un vieux quartier commerçant, avec des murs de pierre et de béton recouverts d’une peinture blanche écaillée, et des mauvaises herbes dans les fondations fissurées. Les seules fenêtres, situées très haut au-dessus de leurs têtes, étaient munies de barreaux et trop sales pour laisser passer la lumière. Les portes étaient faites d’épaisses plaques de métal soudées ou bien rivetées. La poussière n’était pas encore retombée lorsque Lawrence déboucha dans l’allée, rencontrant un nuage de particules cancérigènes qui recouvrirent instantanément sa carapace. Une foule composée de civils – dont beaucoup s’étaient couvert le nez avec un mouchoir – s’était formée dans la rue principale. Tous essayaient de distinguer quelque chose dans la ruelle obscure. Deux hélicoptères TVL88 tournoyaient au-dessus des toits, leurs canons Gatling magnétiques dépassant de leur nez telles des mandibules d’insectes. Leurs rotors aggravaient encore le problème de la poussière.

Lawrence jeta un rapide coup d’œil aux environs. Il ne vit aucune cachette susceptible de dissimuler un tireur. L’IA de sa combinaison enclencha ses senseurs infrarouges et le monde devint subitement gris, noir et rose, tout en gardant des contours très nets. De chaque côté de l’allée, des piles de détritus. Des cartons, des sacs et des poubelles portant l’emblème de la municipalité. Toutes ces immondices n’attendaient plus que l’arrivée des éboueurs, qui ne semblaient pas être passés par ici depuis des semaines. Par endroits, les piles étaient si importantes qu’elles recouvraient entièrement la chaussée craquelée. Lawrence dut même en escalader.

L’allée formait une courbe, si bien que Lawrence se retrouva brutalement face au mur écroulé. Il n’en crut pas ses yeux.

— Merde ! Quel bordel.

Un pan de mur énorme s’était effondré, déversant sur Foran des tonnes de béton armé déchiqueté. Le bâtiment ressemblait à une sorte d’entrepôt ou à une usine abandonnée. Un gros cube plein de poutres rouillées, et aux murs parcourus par des conduits désormais tordus, arrachés, ou menaçant de se décrocher. Son plafond fait de dalles de béton n’avait pas résisté à la collision et s’était écroulé sur le sol et le

camion. De l'autre côté du hangar, un rideau métallique avait été déchiré, laissant apparaître une rue pleine de véhicules arrêtés et de badauds.

Lawrence comprit immédiatement que le camion avait transpercé le rideau, traversé le hangar et défoncé le mur au moment précis où Foran passait derrière celui-ci.

C'était une coïncidence des plus fâcheuses.

Lawrence ne croyait pas à la thèse de l'accident. Son instinct forgé par deux décennies de terrain lui disait que des choses comme celle-là n'arrivaient pas par hasard.

Les soldats s'activaient autour de l'énorme tas de débris. Des blocs de béton de la taille d'un homme volaient dans les airs comme de simples polochons. Ils devaient se hâter de libérer leur camarade. En les voyant ainsi s'affairer, Lawrence pensa à une colonie d'insectes travaillant de concert et de manière synchronisée pour optimiser leur rendement.

— Allons leur donner un coup de main, dit-il brusquement à Hal et Dennis.

Ils se joignirent à leurs camarades et entreprirent de les aider. Du sable et des fragments friables – véritable déluge de crasse – se déversaient à leurs pieds dès qu'ils soulevaient un bloc de béton, rendant la visibilité encore plus mauvaise, même avec les senseurs de leurs combinaisons. Leur vision infrarouge tournant à plein régime, les hommes voyaient des espèces de tourbillons cramoisis, semblables à des nuages d'étoiles vaincues et mourantes.

Dégager la victime leur prit environ cinquante minutes. À la fin, le fond du cratère était juste assez large pour accueillir deux hommes qui, avec une extrême prudence, devaient faire passer les blocs de maçonnerie à leurs camarades restés à la surface, lesquels faisaient ensuite la chaîne pour déposer délicatement les débris loin du lieu de l'accident. Les parois du cratère étaient en effet très instables et menaçaient de s'effondrer à tout moment. Doucement, la combinaison de Foran apparut. Autour de lui, la poussière mêlée à son sang avait formé une sorte de boue rougeâtre. Ses sachets de sang et ses réserves d'oxygène l'avaient maintenu en vie, malgré l'arrêt d'une bonne partie de ses fonctions vitales. Lorsqu'il fut remonté à la surface, il était inconscient.

Les infirmiers se contentèrent de relier les cordons ombilicaux de sa combinaison à de nouveaux sachets de sang. Celle-ci constituait le milieu physiologique le plus stable en attendant de pouvoir le transporter dans un service de traumatologie. Sans tarder, ses camarades portèrent Foran jusqu'à l'hélicoptère médévac qui avait atterri au milieu de la rue sur laquelle débouchait l'allée.

— Je ne pensais pas qu'une combinaison pouvait être

transpercée, dit maladroitement Hal en piétinant devant le tas de gravats.

La poussière était enfin retombée, recouvrant tout le voisinage d'un voile gris pâle.

— Eh bien, maintenant tu sais, lui dit Dennis. Une combi ne peut pas résister à une centaine de tonnes de pierres bien affûtées.

— Les enfoirés… Tu crois qu'il va s'en sortir ?

— Son cerveau est toujours oxygéné… Il va reprendre connaissance sans problème mais pour le reste… Je ne sais pas. Il va lui falloir pas mal de pièces de rechange.

— On a ramené des prothèses avec nous, pas vrai ?

— Ouais. On a plein de joujoux biomécaniques. Je suppose qu'il sera au moins capable de se déplacer tout seul. Quant à réintégrer son peloton, c'est une autre histoire. On est tous au top, physiquement.

Malgré l'aide de sa combinaison, Lawrence ne se sentait pas vraiment au top. Ses muscles étaient tout endoloris. Pendant un instant, cet horrible manteau de poussière lui rappela Amethi au moment de « l'Éveil ». Un monde entièrement gris et morne, prisonnier de l'hiver et d'une neige fondue écœurante. Il regarda autour de lui. Les piles de détritus étaient énormes, là aussi. Foran devait marcher tout près du mur pour les éviter.

Lawrence revint près du tas de béton armé. De l'autre côté du bâtiment, le trafic avait repris. Des soldats montaient la garde devant le rideau métallique déchiré. Deux techniciens examinaient le camion, déplaçaient les morceaux de plafond dont il était couvert afin de jeter un coup d'œil au moteur. Le capitaine Bryant se tenait derrière eux.

— On sait ce qui s'est passé, monsieur ? lui demanda Lawrence sur une fréquence protégée.

— Ils n'ont pas encore trouvé. Merde, fit-il irrité, je me serais bien passé de ce contretemps…

— Monsieur, il ne s'agit pas d'un accident.

— Bien sûr que si, sergent. Le camion est sorti de la route et s'est encastré dans ce hangar.

— En tuant l'un des nôtres.

— Sergent, vous vous inquiétez pour vos hommes, et c'est tout à fait normal. Mais dans le cas présent, vous vous trompez. Ce qui est arrivé est tragique, mais il s'agit d'un accident…

— L'IA du camion a dû enregistrer la cause de l'accident…

— Justement, sergent, elle n'a rien enregistré du tout. Tout le système électronique du camion a été détruit.

— La mémoire aussi ?

— Sergent, vous pourrez lire le rapport dès qu'il sera prêt. Le bloc mémoire du camion n'a même pas encore été trouvé.

— Ces IA sont supposées infaillibles.

— Newton, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez un problème ? Il va s'en sortir, il aura droit aux meilleurs traitements possible.

— Monsieur, je vous prie de m'excuser, mais je ne crois pas du tout à l'hypothèse de l'accident.

— Bon, ça suffit. Ce qui est arrivé est regrettable, mais nous n'y pouvons rien.

— Si l'électronique tombe en panne, la machine doit s'arrêter automatiquement. Monsieur, même la technologie de Thallspring permet ce genre de chose. Admettons que l'électronique soit en cause. Alors, que fait le camion ? Il sort de la route et vise un rideau métallique…

— Sergent !

— … puis il défonce un mur derrière lequel se tient justement un soldat de Z-B. Par malheur, c'est justement un des rares moyens de venir à bout d'une combinaison dermique, je n'y crois pas, monsieur. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— *Il suffit*, sergent. C'est précisément pour cela qu'il s'agit d'un accident. Personne ne pouvait planifier tout ça. Personne ne pouvait savoir que Foran allait passer derrière ce mur à ce moment précis. Enfin, personne à part moi, puisque j'ai supervisé le déploiement de ce matin. Mais vous insinuez peut-être que je suis responsable de ce qui est arrivé ?

— Non, monsieur.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. L'affaire est close.

La ligne fut coupée. Lawrence secoua la tête, geste sans conséquence lorsqu'on était vêtu d'une combinaison dermique. À vrai dire, il comprenait la réaction de Bryant. Son refus de voir la vérité en face. Le capitaine était trop faible pour admettre que leurs ennemis étaient capables de les attaquer d'une façon si raffinée. Accepter ce fait eût été pour le moins démoralisant.

*
**

— Si les Wilfriens étaient toujours de ce monde, vous diriez probablement qu'ils ressemblent à des anges. Ils étaient extraordinaires ; les voir, c'était les adorer. Pendant son âge d'or, le Royaume des Wilfriens était l'un des plus puissants membres de l'Empire de l'Anneau. En fait, les Wilfriens faisaient partie des fondateurs de ce dernier. Ses habitants contribuèrent à explorer l'épais ruban d'étoiles qui ceignait le cœur de la galaxie. Ils rencontrèrent des centaines de races intelligentes, qu'ils parvinrent à unir sous une

même bannière. Leur technologie était formidablement avancée. Ils avaient inventé un séquenceur capable de produire des machines, des bâtiments et même des organismes vivants à partir de simples matières premières. Leur savoir, ils le partagèrent avec toutes les autres races, permettant ainsi à ces sociétés de faire disparaître la pauvreté et de mettre un terme aux conflits que celle-ci ne manque jamais de provoquer. Cette race noble et sage était admirée et respectée par tous les peuples de l'Empire ; leur civilisation était un modèle pour tous, mais ne fut jamais vraiment égalée. On mentionne les Wilfriens dans toutes les histoires de l'Empire de l'Anneau, car ils étaient l'exemple le plus éclatant de ce qu'une race intelligente pouvait accomplir. Dès qu'on mentionne l'Empire, la plupart des gens pensent aux Wilfriens.

Denise sourit et regarda les enfants. Ils s'étaient installés sur le gazon du jardin de l'école et se relaxaient en buvant de la limonade et du jus d'orange bien frais. De grands parasols en tissu projetaient leur ombre bienfaisante sur les enfants, les protégeant du soleil du matin. Comme d'habitude, ils fixaient Denise de leurs yeux pétillants, tandis que celle-ci satisfaisait leur soif de merveilleux.

— Les Wilfriens avaient colonisé plus de trois cents systèmes solaires. Grâce à leurs séquenceurs, ils pouvaient construire des cités et des stations orbitales fabuleuses. Ils vivaient dans des châteaux perdus dans les profondeurs de l'espace, dans des métropoles flottantes disséminées dans l'atmosphère des géantes gazeuses – des villes à l'architecture encore plus légère et délicate que celle des nuages parmi lesquels elles évoluaient. Ils étaient même capables de vivre sur les étoiles dans des tours protégées par des champs de force lenticulaires, grâce auxquelles ils naviguaient sur ces océans de feu aussi facilement que sur l'eau. Oh ! oui, les Wilfriens étaient très impressionnants. Ils vivaient dans les endroits les plus bizarres parce qu'ils trouvaient cela amusant, parce qu'ils voulaient jouir de toutes les merveilles que leur offrait l'univers. En vérité, ils pouvaient être aussi fous et exubérants qu'ils étaient réfléchis et dignes.

Malgré les informations que lui envoyait Apogée sur le déroulement des patrouilles de Z-B, elle ne s'interrompit pas un instant. Grâce à son noyau de neurones modifiés, elle voyait directement en esprit les communications internes des pelotons. Elle considéra leurs petites icônes et leurs messages avec amusement. Comme tout cela était primitif. Plusieurs soldats approchaient de l'allée.

— Les Wilfriens étaient tellement admirés et réputés que Mozark ne pouvait pas ne pas leur rendre visite. Mais, étrangement, plus Mozark et les siens se rapprochaient du Royaume des Wilfriens, moins ils étaient impressionnés par la magnificence de cette espèce amie.

Lorsqu'il atteignit enfin leur planète mère, il comprit pourquoi.

Trois camions pouvaient faire l'affaire. Apogée pénétra furtivement dans leurs systèmes.

— Les Wilfriens étaient une race ancienne ; individuellement, ils pouvaient vivre des centaines de milliers d'années. Ils étaient allés plus vite et plus loin que tous les autres peuples de l'Empire de l'Anneau, mais leur technologie commençait à stagner. Et les autres espèces avaient toutes profité de leur générosité et de leurs richesses. Si l'on devait leur trouver un défaut, ce serait peut-être leur impétuosité et leur curiosité. Mais ils connaissaient l'univers sur le bout des doigts et plus rien ne pouvait les surprendre. Il y a longtemps de cela, les hommes écrivaient *Ici sont les Dragons* autour de leurs cartes, ce qui en réalité signifiait : nous ne savons pas ce qu'il y a de ce côté-là. Mais les dragons avaient disparu des cartes des Wilfriens. La galaxie n'avait plus aucun secret pour eux. La seule chose qu'il leur restait à faire était de retourner là d'où ils étaient issus. Ils se replièrent donc sur eux-mêmes.

» Mozark se posa près d'une ville dont les tours dépassaient en taille et en magnificence celles de La Cité. Certaines d'entre elles transperçaient littéralement l'atmosphère, tandis que d'autres étaient vivantes, comme des récifs de corail. D'autres encore étaient entièrement composées de champs de force. Mozark en vit même une qui semblait faite de cellules géantes, pareilles à des saphirs de dix mètres de diamètre qui se déplaçaient sans cesse les uns autour des autres, sans toutefois modifier la structure du bâtiment. Mais toutes ces spirales étourdissantes et ces palais paradisiaques étaient vides. Les Wilfriens avaient décidé de vivre sur le plancher des vaches et d'abandonner ces merveilles à la nature, aux bêtes sauvages et aux plantes grimpantes.

L'un des soldats entra dans l'allée. Les montagnes d'immondices que des membres de la cellule déversaient depuis une semaine le forcèrent à longer le mur. Denise donna ses instructions au programme Apogée, lequel avait déjà pris le contrôle d'un camion. Celui-ci envoya un dernier message d'alerte, coupa toute communication avec l'IA du service de régulation du trafic et sortit de la route. La porte du hangar était droit devant. Apogée se retira et l'inertie fit le reste. Les trente tonnes du camion lancé à cinquante kilomètres à l'heure déchirèrent le rideau métallique et foncèrent sur le mur du fond.

— Bien sûr, les fabuleux matériaux dont étaient faites ces tours pouvaient résister aux assauts de la nature pendant des centaines de siècles. Lorsque Mozark visita la planète des Wilfriens, les tours étaient encore bien droites et fières, mais les premiers signes de l'avenir qui les attendait étaient déjà visibles. Des feuilles et des

branches s'accumulaient sur le sol, formant un riche compost duquel naîtraient des plantes de plus en plus vigoureuses. Des siècles et des siècles de vent avaient empli les premiers étages de sable et de terre, entamant la décomposition des artefacts les plus vulnérables.

» Ébahi par ce qu'il voyait, Mozark se promena dans ce qui avait été un parc magnifique et n'était plus qu'un champ labouré. Les bêtes de labour des paysans wilfriens l'accueillirent chaleureusement. Tout confus et impressionné – les Wilfriens faisaient encore cet effet-là à ceux qui les voyaient pour la première fois –, Mozark leur demanda ce qu'était devenue leur civilisation, qui jadis s'étendait sur des milliers d'années-lumière. Ils sourirent devant tant de naïveté et lui expliquèrent qu'ils en avaient assez de tout cela. Pour eux, la guerre de la connaissance était terminée depuis longtemps – ils savaient tout ce qu'il y avait à savoir. Ils n'avaient donc plus de raisons de continuer dans cette voie. Au contraire, leur glorieux héritage leur permettrait de repartir sur de nouvelles bases. Les Wilfriens n'aspiraient plus qu'a vivre d'une manière simple et agréable. Leurs corps se modifiaient afin de s'adapter à leur nouvel environnement naturel. Mais contrairement à ce qui se passait dans les sociétés primitives, prétechnologiques, ils ne mouraient jamais ni de faim ni de maladie. Car la simplicité de leur existence était en réalité parfaitement planifiée. De génération en génération, leur esprit évoluerait jusqu'à les rendre capables de jouir d'un simple coucher de soleil, autant que de la découverte des secrets de l'espace-temps grâce à leur maîtrise des mathématiques et de la physique. Ils s'occuperaient de leurs champs et de leurs enfants, et danseraient nus sous la pluie. En même temps que les reliques de leur passé s'écrouleraient et retourneraient à la terre, les Wilfriens apprendraient à ne faire qu'un avec leur monde, à être en paix avec eux-mêmes.

» Mozark ne comprit pas ce qui les poussait à organiser ce qu'il voyait comme leur propre déclin. Il en oublia même les bonnes manières et se permit de leur demander – de les prier – de changer d'avis, de trouver un autre défi à leur mesure. Il souhaitait pouvoir continuer à admirer les Wilfriens comme il l'avait fait jusque-là. Sa réaction les fit rire tristement. Progresser, signifiait-il aller toujours plus haut, toujours plus loin ? C'est leur nature, lui dirent-ils, qui les avait poussés sur cette voie. Les Wilfriens ne se reniaient pas ; cette vie, ils la désiraient réellement. Une existence dénuée de complexité. Ce nouveau départ leur permettrait d'être heureux sans avoir à lutter. La vie ne devait-elle pas toujours être comme cela ? Ne souhaitait-il pas lui-même vivre de cette façon ? Alors Mozark leur parla de la quête qu'il menait pour lui-même, Endoliyn et l'ensemble de son peuple, et les Wilfriens rirent à nouveau. Mais encore plus tristement. Va aussi loin que tu le pourras, lui dirent-ils, et, comme nous, tu

reviendras à ton point de départ. L'univers n'est pas assez grand pour contenir ce que tu cherches.

» Mozark retourna dans son vaisseau et décolla sur-le-champ. Il poussa les réacteurs de son appareil dans leurs derniers retranchements, comme pour fuir le plus vite possible un monde peuplé de monstres. En regardant leur planète rapetisser sur son écran de contrôle, il les maudit d'avoir ainsi trahi leurs ancêtres. Tout ce que les Wilfriens avaient accompli depuis le début de leur civilisation, leurs descendants l'avaient détruit, à la façon d'enfants trop gâtés. Selon lui, c'était une véritable tragédie, dont la portée ne pouvait être appréciée que par quelqu'un d'extérieur à leur race. Les Wilfriens, eux, n'étaient pas en mesure de comprendre tout le mal qu'ils faisaient. Leur aspiration au déclin allait à l'encontre de tous les principes que Mozark chérissait, il ne pouvait tout de même pas retourner chez son Endoliyn et lui dire que le bonheur ne se trouvait que dans l'ignorance… N'était-ce pas ce que pensaient les Wilfriens ? Ils s'étaient repliés sur eux-mêmes comme des fleurs à la fin de la journée. Peut-être, se dit-il, avaient-ils finalement été défaits par l'univers et ses merveilles. Malgré leur magnificence et la splendeur passée de leur civilisation, les Wilfriens étaient encore loin de comprendre l'univers. Mais, de là à admettre la défaite comme ils l'avaient fait, c'était intolérable. Lui et les siens ne tomberaient jamais aussi bas. Ce qui signifiait qu'il s'était élevé au-dessus de ses anciens héros. Toute sa vie, se dit-il, il regretterait leur décision. À cause d'eux, la galaxie avait perdu un peu de sa magie. Le peuple élu avait définitivement perdu de sa superbe. Alors Mozark continua son voyage, plus déterminé que jamais.

Un gros hélicoptère passa au-dessus de leurs têtes, couvrant complètement la voix de Denise. Les enfants se levèrent d'un bond et se ruèrent hors de l'ombre des parasols pour voir quel appareil polluait ainsi leur ciel. L'engin se dirigeait manifestement vers le quartier de Dawe. Des canons massifs et menaçants sortirent de cavités situées sur son nez, dans un mouvement souple qui trahissait une urgence quasi sexuelle.

Denise suivit les enfants dans la lumière et vit ce monstre mécanique hurlant expirer des vapeurs brûlantes par les déflecteurs de ses turbines si semblables à des ouïes. Elle prit la main de Wallace et de Mélanie qui la regardaient d'un air inquiet.

— S'ils continuent à cette vitesse-là, ils ne vont pas vendre beaucoup de glaces, gloussa-t-elle.

Les enfants éclatèrent de rire et oublièrent instantanément leurs craintes.

— Allez, venez, leur dit-elle en levant haut le bras et en faisant faire une pirouette à Mélanie. J'ai une histoire à terminer, moi. C'est

presque la fin. On ne va tout de même pas laisser les vilains gâcher notre plaisir !

— Non ! crièrent les enfants à l'unisson, avant de courir reprendre leur place en se bousculant pour être au premier rang.

Denise retourna s'asseoir tranquillement, permettant à Mélanie et à Wallace de s'asseoir cérémonieusement à ses pieds.

— Madame, est-ce qu'il y avait des gens comme les soldats de Zantiu-Braun dans l'Empire de l'Anneau ? demanda Jedzella.

Leurs petits visages se firent soudain inquiets.

— Non, les rassura-t-elle. Il y avait bien des gens méchants, voire très méchants, mais les lois de l'Empire étaient sévères et la police vigilante et efficace. Une invasion comme celle-ci n'aurait jamais pu se produire au temps de l'Empire de l'Anneau.

Edmond se tourna vers ses camarades et poussa un *ouf !* de soulagement en faisant mine de s'essuyer le front. Les enfants souriaient à nouveau, soulagés. Le sacro-saint Empire de l'Anneau n'avait rien perdu de sa magie.

*
**

Denise descendit du tram au troisième arrêt de Corgan Street, à plusieurs centaines de mètres du peloton. Inutile de faire appel à ses capacités neurales améliorées pour savoir où celui-ci se trouvait. Elle n'avait qu'à se laisser guider par le vacarme des voix rocailleuses qui scandaient :

Supersniper est au volant
Il fonce ! Il fonce !
Supersniper te rentre dedans
Il fonce ! Il fonce !
T'as plus qu'à appeler ta maman
Il fonce ! Il fonce !

Elle sourit derrière ses lunettes de soleil. Supersniper n'était pas une de ses inventions ; il était l'œuvre d'un poète inconnu, frappé par l'inspiration le jour où le premier soldat avait été tué. Quoi qu'il en soit, il était rapidement devenu le symbole de leur cause.

Ces chansons étaient le plus souvent à mettre au crédit des jeunes. Quant aux adultes respectables et responsables qui, dès qu'ils voyaient deux jeunes boire de la bière dans la rue, se ruaient normalement sur leur téléphone pour appeler la police, ils se contentaient de les regarder et de les approuver en silence.

Elle était justement venue pour cela : jauger l'attitude du citoyen ordinaire. Ces informations-là ne se trouvaient pas dans les éditoriaux

et les articles des journaux en ligne. Elle fut d'ailleurs un peu surprise de constater que ses concitoyens se délectaient réellement de la situation, comportement qu'elle ne s'attendait pas à observer chez les libéraux ouverts d'esprit qu'étaient les habitants de Memu Bay. Elle ne s'imaginait pas qu'ils iraient jusqu'à tourner en ridicule la victime d'un accident aussi horrible. Cela la mit un peu mal à l'aise.

Elle rattrapa le peloton et attendit de voir comment les soldats allaient réagir à ces provocations. Ses implants neuraux interceptèrent leurs communications, lui ouvrant les portes de leur intimité. Dans l'ensemble, ils ne faisaient pas trop attention à l'attitude de la foule ; ils préféraient échanger des commentaires salaces concernant les filles qu'ils voyaient – elle, par exemple –, avant de zoomer sur les parties intéressantes de leur anatomie. Parfois, ils se moquaient des manifestants mâles et des supposées difformités que dissimulaient les plis de leurs pantalons. Il fallait bien cela pour leur redonner le moral.

Le peloton traversa un grand terrain de jeu bétonné situé entre plusieurs immeubles résidentiels. Une douzaine de garçons âgés d'une dizaine d'années y jouaient au football. Leur partie s'arrêta dès qu'ils virent les envahisseurs approcher.

La plupart des manifestants se dispersèrent dans les magasins et les bars les plus proches, probablement effrayés à l'idée de se retrouver à découvert. Denise s'adossa à un mur et continua d'observer les soldats de loin. Elle ne pouvait pas continuer de les suivre sans risquer de se faire remarquer. Par ailleurs, elle avait appris ce qu'elle voulait savoir.

Tout à coup, le ballon fendit les airs et manqua de peu un des soldats – apparemment le sergent – qui, du bout du pied, parvint à le rattraper. Denise tressaillit. Contre toute attente, l'homme commença alors à jongler, faisant rebondir le ballon sur ses genoux, avant de faire une passe à un de ses camarades. Le ballon se mit à circuler d'homme en homme.

Les garçons ricanèrent et, les poings sur les hanches, adoptèrent des poses et des attitudes censées montrer aux envahisseurs qu'ils ne les impressionnaient pas le moins du monde.

— Rendez-nous le ballon, cria le plus grand d'entre eux, un garçon dégingandé à la tignasse noire et bouclée.

— Bien sûr, répondit le sergent.

Le môme eut un mouvement de recul en entendant la voix légèrement amplifiée. Alors le soldat se dirigea vers lui en poussant le ballon du pied. Lorsqu'il arriva devant le petit leader, celui-ci fit l'erreur de vouloir le lui prendre. Le sergent le dribbla et se dirigea vers un autre garçon. Encore une tentative de tacle manquée. Le sergent accéléra et tous les enfants se ruèrent sur lui pour vivre leur propre moment de gloire. L'homme contourna trois autres garçons et,

d'un shoot parfait, envoya le ballon à l'un de ses soldats. Celui-ci reprit la balle de volée et l'envoya contre le mur, entre les deux traits blancs à moitié effacés qui figuraient le but.

Le sergent leva les bras en signe de victoire.

— Trop facile, dit-il.

— Ah ouais ? fit le plus grand des garçons d'un ton plein de mépris. T'es en combinaison, connard. Sors de là et réessaie de nous faire ce coup-là.

Après un moment de silence tendu, la combinaison du sergent s'ouvrit au niveau de son cou. Le garçon stupéfait fit un pas en arrière tandis que l'homme extrayait sa tête de son casque. Son visage et ses cheveux étaient recouverts d'un gel bleu, mais il souriait.

Denise se couvrit la bouche de la main afin d'étouffer un cri de surprise. Le choc avait eu raison de son stoïcisme habituel. C'était *lui. Lui !*

— Les combinaisons nous rendent plus forts, dit joyeusement Lawrence, pas plus adroit. Mais certains d'entre vous ont du talent… D'ici une vingtaine d'années, vous serez peut-être au niveau.

— Va te faire foutre ! cria le gamin. Si on ne vous laisse pas gagner, vous allez nous descendre comme des animaux.

— Tu crois ça ? Pour un match de football ?

— Ouais !

— Je suis désolé, mais c'est bien toi qui m'as visé tout à l'heure…

Le garçon haussa les épaules. Lawrence le fixa malicieusement.

— Si un jour tu veux tenter ta chance, tu sais où nous trouver. Demande le sergent Lawrence Newton. Je ne me défilerai pas. Et si vous gagnez, je vous offre une bière.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Ce n'est pas mon genre, dit Lawrence en lui faisant un clin d'œil et en commençant à remettre son casque. À très bientôt.

Très malin, se dit Denise en regardant le peloton s'éloigner, laissant derrière lui des mômes complètement hébétés et sans voix. Pendant ce temps-là, le sergent recevait dans ses écouteurs une bonne douzaines de variations sur le thème *Putain, mais qu'est-ce que t'étais en train de branler ?*

Mais pouvait-elle s'attendre à autre chose de la part de quelqu'un comme lui. Il était intelligent et puait l'humanisme à plein nez. Les gens comme lui essaient toujours de tisser des liens avec leurs ennemis.

Heureusement d'ailleurs, lui chuchota à l'oreille une petite voix traîtresse.

Mais sa détermination reprit le dessus et Denise serra la mâchoire. Cela ne changeait rien. *Il* ne pouvait pas être traité

différemment des autres. La cause ne tolérait pas ce genre de sentimentalisme.

Elle rebroussa chemin et redescendit Corgan Street en réfléchissant à la manière dont elle pourrait tirer profit de ce match de football. En temps de guerre, *sa* gentillesse était une faiblesse qu'elle se devait de mettre à profit.

*
**

Myles Hazledyne détestait attendre dans l'antichambre. Que sa convocation fut urgente ou non, qu'Ebrey Zhang fût ou non courroucé, il lui fallait systématiquement attendre. Mais il refusait de montrer son mécontentement et goûtait seul l'ironie de la situation. Il se trouvait dans l'antichambre de son propre bureau, là même où il avait l'habitude de faire attendre ses visiteurs alliés comme opposants.

Comme tout cela était évident, grossier et mesquin. Ses visiteurs le méprisaient-ils autant que lui-même méprisait Zhang ?

Les portes s'ouvrirent et l'aide d'Ebrey Zhang lui fit signe d'entrer. Comme à chaque fois, le gouverneur de Z-B était installé derrière son grand bureau. Et comme d'habitude, Myles eut du mal à avaler la pilule. Il ne pouvait y avoir symbole plus frappant de la capitulation misérable de Thallspring.

— Ah ! monsieur le maire. Merci d'être venu, dit Ebrey avec un sourire franc et malicieux. Asseyez-vous.

Le visage impassible, Myles s'assit en face de son hôte. Deux gardes vinrent immédiatement se positionner derrière lui.

— Oui ?

— Un accident de la route particulièrement tragique est survenu aujourd'hui.

— J'en ai entendu parler.

— Alors ? demanda Ebrey en relevant la tête.

— L'un des vôtres a été blessé.

— Dans une société civilisée, on m'aurait dit : « J'ai appris avec effroi que » ou bien « J'espère qu'il s'en sortira ». Enfin, des banalités qui doivent avoir cours, même chez vous.

— Ils disent qu'il va s'en tirer.

— Tâchez de dissimuler votre déception mieux que cela. Oui, il vivra. Toutefois, il ne sera plus jamais apte à porter une combinaison dermique.

— Quel dommage, dit Myles avec un sourire en coin.

— N'allez pas trop loin, lâcha Ebrey. Nous allons faire une enquête très poussée sur cet incident. Mes hommes vont superviser

l'examen de la carcasse du camion. Si jamais ils découvraient quelque chose de suspect, je serais dans l'obligation de tirer au sort quelques colliers. Alors ? Vous ricanez, monsieur le maire.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Un camion est juste rentré dans un mur.

— C'est vrai. Mais ce n'était peut-être pas un accident. Il arrive souvent à vos véhicules automatisés de sortir de la route, monsieur l'adjoint ?

Myles ne put s'empêcher de froncer les sourcils. À vrai dire, il n'avait jamais entendu parler d'un tel accident.

— Je ne suis pas sûr, dit-il.

— La dernière fois remonte à une quinzaine d'années. Quant au dernier accident ayant fait une victime, il remonte à bien plus longtemps que cela. Même votre technologie antédiluvienne est en mesure d'éviter ce type de situation. Si vous voulez mon avis, il y a quelque chose de très bizarre là-dessous.

— Inutile de regarder les statistiques, un accident peut, par nature, survenir à n'importe quel moment.

— Nous verrons.

Ebrey activa la perle du bureau et attendit que son écran se déroule. Un texte apparut et se mit à défiler.

— Bon, apparemment, les usines d'Orton et de Vaxme ne tournent pas encore à plein régime. Comment cela se fait-il ?

— Le site d'Orton était en pleine rénovation lorsque vous êtes arrivés. Vous avez ordonné sa remise en route avant même que les nouveaux composants aient été installés. À mon avis, la situation, là-bas, ne pourra qu'empirer.

— Je vois, fit Ebrey en touchant l'écran du doigt. Et Vaxme ?

— Je ne sais pas.

— Je suppose que vous allez trouver une raison technique à ce contretemps. Après tout, il ne peut pas y avoir d'erreur humaine…

— Évidemment, dit Myles avec un grand sourire.

Il savait qu'il dépassait les bornes mais s'en moquait complètement.

— Eh bien, arrangez-moi ça, dit Ebrey d'une voix neutre. Je vous donne dix heures. Faites-leur comprendre qu'ils n'ont pas intérêt à jouer aux plus malins avec moi.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Très bien. Vous pouvez partir, fit-il en lui indiquant la porte.

— À vrai dire, je n'ai pas terminé, dit Myles à un Ebrey Zhang visiblement consterné. J'en ai parlé à vos aides deux fois depuis ce matin, mais ils n'ont pas daigné me répondre. Je n'ai pas l'habitude de crier au loup pour vous faire perdre votre temps.

— Quel est votre problème ?

— J'aurais besoin des spécialistes du département de recherches biomédicales de l'université. Vous savez, ceux que vous avez réquisitionnés pour vous aider à formuler vos nouveaux vaccins à l'usine de Madison.

— Je ne peux pas me permettre de laisser ces gens perdre leur temps avec des étudiants médiocres.

— Non, il ne s'agit pas de cela. Deux cas d'une maladie pulmonaire inconnue ont fait leur apparition à l'hôpital.

— Et alors ?

— Les docteurs ne sont pas sûrs, mais il semblerait qu'il s'agisse d'une variante de la tuberculose. Quelque chose qu'ils n'ont jamais vu auparavant.

— La tuberculose ? fit Ebrey, comme si Myles venait de raconter une mauvaise plaisanterie au milieu d'un enterrement. Vous vous foutez de moi, ou quoi ? La tuberculose, c'est de la préhistoire. Elle ne peut pas réapparaître soudainement à des années-lumière de la Terre.

— En fait, ils ne savent pas ce que c'est. C'est pour cette raison que nous avons besoin de l'avis des experts.

— Mon Dieu ! fit-il en éteignant la perle. Vous les avez pour une journée, pas plus. Je vous tiendrai pour personnellement responsable si le rendement de Madison venait à chuter.

— Merci beaucoup.

*

**

La Poubelle flottante ressemblait à s'y méprendre aux milliers de bars de front de mer que Lawrence avait fréquentés dans sa jeunesse. Même décoration, même aspect suranné. Habituellement, on y trouvait des gens de toutes sortes, mais l'afflux soudain des soldats de Z-B avait fait fuir la plupart des habitués. La première fois, le patron avait refusé de servir leurs bières aux envahisseurs. Mais le sergent avait la possibilité de joindre directement la mairie… Quelques mots concernant le non-renouvellement possible de sa licence avaient fini de persuader le propriétaire de changer d'avis. Les hommes étaient habitués à ce type de contretemps, et cela n'avait aucunement gâché leur soirée.

Installés dans le patio sous un parasol en chaume, admirant le croissant rouge et or du soleil qui disparaissait lentement derrière le pic de Vanga, Lawrence et Amersy sirotaient leurs bières *Soucoupe bleue* bien fraîches. Le reste du peloton était dispersé dans tout le bar.

— Tu as entendu ce qui est arrivé au peloton de Tureg ? demanda

doucement Lawrence.

Ces hommes étaient suffisamment éloignés : Edmond discutait dans un coin avec un autochtone bien habillé – ce qui intriguait légèrement Lawrence ; Hal, vêtu d'un tee-shirt blanc moulant, était assis au bar et souriait à toutes les filles qui entraient ; quatre autres gars jouaient au billard.

— J'ai entendu. Le sas de la nacelle a failli couper ce pauvre vieux Duson en deux. Il y avait dix atmosphères de pression à l'intérieur… C'est ce qui arrive quand on achète du matos au rabais.

— Non, ça n'a rien à voir, et tu le sais. Une nacelle ne peut pas développer une pression pareille.

— Il y a eu une fuite au niveau d'un réservoir d'azote. Une soupape n'a pas fonctionné. Ça peut arriver…

— Une soupape à foiré ! Ces trucs-là sont infaillibles. En plus, l'azote n'a pas pu fuir à l'intérieur de la nacelle, tu le sais pertinemment !

— Rien n'est impossible.

— Ah !

— Où veux-tu en venir ?

— Foran, lui, s'est fait écrabouiller à cause d'un camion fou…

— Allez ! fit Amersy, et le carré de peau blanche sur son visage s'assombrit. Tu n'es pas sérieux, reprit-il en se penchant vers Lawrence. Comment auraient-ils pu saboter une nacelle ?

— Ça s'est passé à l'extérieur, au-delà de la frontière.

— Et alors ? Tu crois peut-être que la bande à Supersniper a réussi à modifier la trajectoire de la nacelle ?

— Non, bien sûr que non. Elle a juste dérivé, comme ça arrive souvent. Mais celle-là est restée là-bas, dans la jungle, pendant toute une semaine, avant qu'on envoie une équipe la récupérer. Une semaine, c'était plus qu'il n'en fallait pour la trouver et trafiquer le réservoir.

— Je pense que tu t'égares. Pour ça, il aurait été nécessaire de pirater notre logiciel de sécurité…

— Oui.

— Non, pas possible. On parle d'un encodage alpha, mon pote. Rien ne peut passer à travers les mailles de ce machin.

Lawrence ne parla pas du programme Apogée qui était toujours installé dans la perle de son bracelet. Il ne l'avait jamais essayé sur un code alpha, mais il était certain que les logiciels de deuxième niveau de Z-B ne pourraient pas lui résister.

— J'espère que tu as raison.

— Évidemment, dit Arnersy. S'ils étaient capables de faire ça, on serait à leur merci. D'ailleurs, nous n'aurions même pas pu nous poser.

— Ouais.

Lawrence but une nouvelle gorgée de bière. C'était sa quatrième, ou peut-être sa cinquième bouteille. Elle était basée sur une recette Scandinave vieille de trois siècles et contenait un peu plus d'alcool que les bières qu'il avait l'habitude de boire. Mais elle était très bonne.

— Tu dois avoir raison, dit-il.

Le soleil avait complètement disparu, et un voile de ténèbres tropicales était tombé sur Memu Bay. Éclairée par les lampadaires et les enseignes lumineuses, la marina semblait plongée dans un nuage rosé. Plus loin, sur la plage, quelqu'un avait allumé un feu de joie. Lawrence jeta un coup d'œil à ses hommes.

— Tu te rends compte, dit Lawrence on est à la tête de la plus belle équipe de têtes de nœud de la galaxie.

— Oui, mais ce sont des bons. On a tous été un peu sonnés par la mort de Nic…

— C'est vrai. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Avant, ces histoires de camion fou et de nacelle ne seraient jamais arrivées. Personne n'aurait eu le culot de nous tirer dessus.

— Lawrence…

— Je suis sérieux. Plus jeune, je ne me serais pas posé de questions, mais aujourd'hui, j'ai plus d'expérience. Beaucoup plus…

— Merde, Lawrence, ne me dis pas que tu es en train de déprimer parce que tu n'as plus vingt ans.

— Non, ce n'est pas du tout ça.

— Tu doutes du bien-fondé de notre mission alors ? Si c'est le cas, tu ferais mieux de te retirer. Un chef qui doute, ce n'est vraiment pas l'idéal. Tu pourrais hésiter…

— Hésiter à tirer ? Non, je n'hésiterai pas à tirer. Je me suis arrangé avec mes états d'âme depuis bien longtemps. Grâce aux combinaisons, nos consciences sont préservées. On ne tuera personne ; la technologie y veillera. On les assomme, on leur file la migraine de leur vie sans le moindre scrupule.

— Alors explique-moi ce qui ne va pas.

— Ma vie. Je ne devrais pas être là. J'ai fait le mauvais choix, il y a bien longtemps…

— Bordel, lâcha Amersy avant d'avaler une lampée de bière. Tu penses encore à cette fille ?

La main de Lawrence se porta automatiquement à son pendentif.

— J'ai été idiot. Je n'aurais jamais dû partir. Jamais.

— J'en étais sûr ! Putain ! Merde, tu ne vas pas te tuer pour une nana que tu n'as pas revue depuis vingt ans, quand même ! Lawrence, moi, je ne me rappelle même pas la première fille que j'ai baisée. J'ai oublié jusqu'à son nom.

Lawrence sourit et regarda son ami par-dessus sa bouteille.

— Menteur.

— Bon, d'accord, j'ai menti. Mais merde… vingt ans. Si ça se trouve, ta poulette, elle pèse un quintal maintenant. Elle doit avoir au moins deux ex-maris, une tripotée de petits-enfants, et carbure probablement aux antidépresseurs.

— Non, pas Roselyn. Je suis sûr qu'elle a réussi sa vie. Elle n'était pas aussi bête que moi. Elle était heureuse sur Amethi.

— Tu parles toujours de cette putain de planète comme d'un paradis. Pourquoi es-tu parti alors ?

— Je te l'ai dit. J'étais un abruti fini. Le pire de tous. J'ai fait une connerie. J'avais tout ce qu'il me fallait pour être heureux, mais j'étais trop con pour m'en rendre compte.

— Tous les ados sont pareils, mec. Putain, tu as vu comment sont mes gosses ?

— Ne te plains pas, tes gosses sont très bien. Tu as de la chance d'avoir une famille comme celle-là.

— Si tu le dis.

Lawrence ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Deux types complètement beurrés, qui parlent de leurs familles et de leurs vies ratées dans un bar… Pouvait-on descendre plus bas ?

— Tu laisserais tomber, si tu le pouvais ? demanda-t-il doucement, d'un ton qui se voulait désinvolte.

— Laisser tomber quoi ?

— Le peloton. La Sécurité Stratégique. Z-B. Tout. Est-ce que tu arrêterais tout, si tu en avais la possibilité ?

— Arrête de dire des conneries. J'ai une famille. Je n'ai pas assez de parts pour subvenir aux besoins de mes gosses sans travailler. Je ne peux pas laisser tomber.

— Mais si tu le pouvais ? Si tu n'avais pas de soucis d'argent ?

Amersy sourit de toutes ses dents.

— Bien sûr. Si j'avais la possibilité d'envoyer chier tout ça, je le ferais. Qui ne le ferait pas ?

— Bien, dit Lawrence satisfait.

Il n'avait aucune chance d'accomplir sa mission personnelle dans l'arrière-pays sans l'appui d'Amersy.

— Et si on se commandait une autre bière ? proposa-t-il.

En se dirigeant vers le bar, ils rencontrèrent un Edmond Orlov passablement éméché, qui tituba et se rattrapa de justesse au bras d'Amersy.

— Caporal, sergent ! Vous allez bien ? C'est vraiment super ici, non ? Enfin, dommage qu'il fasse si chaud…

Il partit d'un rire stupide. Lawrence n'en était pas certain, mais il

pensait qu'Edmond venait de sortir des toilettes.

— Tu sais, il est encore tôt, dit Amersy. Il faut que tu apprennes à t'économiser.

— Vous avez parfaitement raison, caporal, dit Edmond en se mettant au garde-à-vous. Ne vous en faites pas pour moi, je vais continuer de m'entraîner.

Il chancela, s'appuya sur le juke-box, loucha, se concentra, puis parvint enfin à introduire son crédit dans la fente. Une grille vidéo en forme de spirale se mit à tourbillonner sur l'écran cylindrique de la machine.

— Ouais, toi, et puis toi, bafouilla-t-il à l'IA tout en désignant du doigt plusieurs filles. Je veux celle-là, et puis celle-là aussi…

Les haut-parleurs commencèrent à cracher du ska calypso. Edmond fit quelques pas en arrière, ferma les yeux, écarta les bras et se mit à danser sur un rythme que lui seul entendait.

Les autochtones commencèrent à se donner de petits coups de coude et à se moquer de ce danseur solitaire. Ses propres camarades, ainsi que d'autres pelotons éclatèrent de rire et l'applaudirent en le voyant accélérer.

— Bon, il me faut une bière, dit Amersy en se rappelant pourquoi il s'était levé.

Lawrence regarda une dernière fois Edmond avant de le suivre, il allait devoir faire quelque chose. Mais pas ce soir.

— Il ne le supporterait pas, chuchota-t-il.

Hal était toujours sur son grand tabouret au milieu du zinc. Il continuait de sourire à toutes les filles qui passaient le pas de la porte. Mais ces sourires ne duraient jamais très longtemps. Les filles qui arrivaient en groupe le repéraient immédiatement, gloussaient puis s'installaient le plus loin possible de lui. Plusieurs petits amis lui jetèrent des regards assassins. Même les filles seules grimaçaient en le voyant.

— Je me suis fait avoir, pleurnicha Hal lorsque Amersy s'accouda au comptoir en essayant d'attirer l'attention du barman. On a le droit de porter plainte contre des gens d'ici ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda le caporal.

— C'est à cause de ça, dit Hal en regardant vers le bas.

Amersy examina les pieds de son soldat.

— Où est le problème ? Tes chaussures ne te vont pas ?

— Non ! Non, ça n'a rien à voir !

— Alors dis-moi tout. Comment se fait-il que tu sois toujours là ? Tu n'es quand même pas bredouille ?

— Je me suis fait revendre cette merde, dit Hal en serrant les dents et en montrant son poignet, auquel était attaché un fin bandeau

noir. Je n'ai reçu aucun message de toute la soirée. Ce fils de pute m'a vendu ça quatre-vingts crédits…

Lawrence fit de son mieux pour ne pas éclater de rire.

— Hal, tu sais à quoi sert ce machin ?

— Ce n'est pas illégal, sergent, protesta Hal. Le vendeur m'a dit que tout le monde en portait ici.

— Peut-être que tes… préférences ne conviennent pas aux filles d'ici.

— Ce n'est pas possible. J'ai mis que j'acceptais toutes les propositions, chuchota Hal. Je suis prêt à faire tout ce que ces filles aiment. Mais ce bracelet de merde ne fonctionne pas.

Pendant ce temps, Amersy commandait de nouvelles bouteilles de bière.

— Attends encore un peu, dit Lawrence.

— Ça fait déjà plus d'une heure. Pourtant, Edmond m'a dit ce qu'il y a à savoir sur ce bled.

— C'est-à-dire ?

— Ils aiment bien…

Hal s'interrompit, regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, puis reprit à voix basse :

— Ils sont branchés par les trucs à trois.

Lawrence grogna. Il aurait dû se douter que ses hommes allaient interpréter cette tradition à leur façon.

— Tu parles des triades ? Mais il s'agit de mariage, Hal. C'est différent.

— Ouais, mais avant de se marier, elles doivent bien essayer, pour voir si ça leur convient.

Lawrence mit un bras amical autour des épaules du soldat.

— Hal, laisse-moi te donner un conseil. Oublie ce bracelet et les parties à trois pour ce soir, OK ? Contente-toi d'être toi-même. Il doit bien y avoir une douzaine de filles libres ici. Essaie plutôt d'en inviter une à danser.

Il lui indiqua la piste de danse pour illustrer ses propos, mais le moment était mal choisi : en effet, deux soldats s'y donnaient en spectacle, imitant d'une manière grotesque et exagérée les mouvements d'Edmond. Tous les deux avaient une bouteille de bière à la main et envoyaient de la mousse partout. Les autres soldats les applaudissaient.

— Ou alors, offre-leur un verre, s'empressa d'ajouter Lawrence. Mais surtout, parle-leur. Fais-moi confiance.

— Ouais, dit Hal d'un ton maussade.

Il regarda une nouvelle fois l'écran de son bracelet, mais celui-ci refusait d'afficher quoi que ce soit et restait obstinément noir.

— Courage !

Lawrence et Amersy prirent leurs bières et retournèrent dans le patio.

Au bout d'une heure d'entraînement, le billard n'avait plus aucun secret pour Jones Johnson. La bande était légèrement abîmée près d'un des trous latéraux – ce qui pouvait être gênant lorsque la boule arrivait du haut –, et il y avait une pente prononcée juste devant le coin gauche du bas. Maintenant qu'il savait tout cela, il allait pouvoir commencer à gagner quelques crédits en plumant ses camarades de Z-B, mais aussi quelques autochtones un peu crédules.

La plupart des hommes de son peloton restèrent près de lui pour l'applaudir ou l'encourager au cas où les boules refuseraient d'entrer dans les trous. *La Poubelle flottante* avait commencé à se remplir à la nuit tombée. Les gars qui étaient venus la veille leur avaient dit que les locaux avaient déserté l'endroit. Mais ce soir ce n'était pas le cas.

Les parties se succédèrent. Trois victoires, deux défaites, dont une stratégique. Karl, Odel et Dennis abandonnèrent leurs queues, s'attablèrent et commandèrent à dîner. Ils se jetèrent sur leurs plats et burent cette pisse d'âne trop sucrée qui, à Memu Bay, passait pour de la bière.

Deux heures plus tard, l'effet de la dose qu'Edmond avait prise commença à s'estomper. Il descendit de la piste de danse et s'affala dans un fauteuil, les bras croisés sur la poitrine, tremblant comme si un vent arctique soufflait à l'intérieur du bar. Tant mieux, pensa Jones. Voir Edmond danser était toujours embarrassant. Mais défoncé comme il l'était, il fallait garder un œil sur lui. Tout le monde avait vu comment le sergent l'avait regardé avant d'aller lui-même se soûler la gueule avec le caporal. Mais bon, entre membres du même peloton, on se devait de se surveiller mutuellement, comme en patrouille. C'était cela la vraie camaraderie.

Même le gosse était à présent suffisamment soûl pour accoster les filles. Jones n'entendait pas vraiment ce qu'il leur racontait, mais il n'arrêtait pas de leur montrer son bracelet noir. Quoi qu'il en soit, toutes les filles qu'il abordait lui faisaient signe de les laisser tranquilles, ou bien lui tournaient carrément le dos. La piste de danse était noire de monde. Comme l'alcool commençait à nuire à son efficacité, Jones se demanda s'il ne devait pas, lui aussi, tenter sa chance avec ces danseuses aguichantes et trempées de sueur. Le DJ avait pris la relève du juke-box et l'ambiance s'en ressentait énormément. Il y avait vraiment des jupettes très affriolantes. Le voyage depuis Cairns avait été très long…

Jones suivit Lewis et Odel sur la piste. Malgré toute la bière qu'il avait ingurgitée, il était encore capable de bouger en rythme. Et puis il y avait cette fille à la robe rouge fendue. Elle répondait à ses sourires.

Elle était trop jeune – à peine majeure. Mais cela ne la rendait que plus excitante.

Il dansa avec elle pendant quelques minutes avant de la prendre par la taille et de commencer à la peloter. Elle se laissa faire et l'encouragea même à lui caresser les fesses et à lui lécher le cou. Puis elle entreprit de lui masser les couilles. Dire qu'ils ne s'étaient pas encore adressé la parole…

Soudain, des cris. Des grognements de colère provenant de l'autre côté de la piste. Une bousculade. Jones releva la tête pour tenter de voir ce qui se passait.

— Et merde !

C'était le gosse. Il n'avait pas vu, ou était trop soûl pour voir que la fille qu'il venait de draguer n'était pas venue seule. Une demi-douzaine de jeunes gens pressés d'en découdre s'étaient joints au petit ami furieux.

Soûl ou pas, Hal était suffisamment bien entraîné pour savoir comment réagir lorsqu'on le poussait. Il mit à profit le mouvement de son adversaire, tourna sur lui-même et cueillit celui-ci du plat de la main. Il cria à ces enculés de reculer. Ceux-ci hurlèrent leur haine pour ces fils de putes d'envahisseurs. Deux types lui foncèrent dessus. Hal se prépara à les recevoir comme il le pouvait, mais les danseurs qui se trouvaient derrière lui n'arrêtaient pas de le bousculer.

Le premier barrage de coups de poing repoussa ses assaillants. Une fille poussa un cri suraigu. Les articulations de Hal s'abattirent sur une cage thoracique, faisant remonter une onde de plaisir le long de son bras. Un poing l'atteignit à la joue. Flash rouge devant les yeux. Il tituba en arrière. Du sang jaillit de sa bouche.

Tout à coup, tout le monde sembla prendre conscience de ce qui était en train de se passer. Les locaux virent un envahisseur, le pervers qui avait passé la soirée à importuner les filles, frapper brutalement l'un des leurs. Les soldats, eux, virent un de leurs camarades se défendre héroïquement contre une bande de lâches.

Une véritable marée humaine se jeta dans la mêlée.

Jones se fraya un chemin dans cette foule déchaînée, essuyant une pluie de coups de coude. Il envoya de grands coups de pied tout autour de lui. Une bouteille cassée plongea vers son visage. Il se baissa vivement pour esquiver le coup et frappa son assaillant.

Cris. Soif de sang. Le DJ augmenta encore le volume de la musique. Pluies de coups de pied, de coups de poing. Frapper au hasard. De nombreuses personnes commencèrent à scander « Supersniper ».

Une fille lui sauta dessus et lui mordit l'oreille. Il beugla de fureur et l'écrasa contre un pilier. » Elle s'écroula sur le sol en vomissant. Il

vit Lawrence entrer en chancelant dans le bar. Un couteau brilla dans la pénombre.

— Sergent !

Une chaise décrivit un arc flou et s'abattit sur lui. Jones leva le bras pour l'arrêter, mais il était trop tard. Le dossier en bois massif vola en éclats sur son front. Des myriades d'étoiles s'allumèrent devant ses yeux. Puis disparurent aussitôt.

Lawrence sauta en arrière et évita de justesse le coup de couteau. Quelque part dans son cerveau, il réfléchit à une contre-attaque parfaite. À un coup imparable qui lui aurait permis de désarmer et de maîtriser son adversaire en lui tordant l'index. Enfin, quelque chose dans ce style. Il rit joyeusement en se demandant comment il pourrait mettre en pratique ce plan plus que génial. Malheureusement, quelqu'un s'écroula derrière lui, heurta ses jambes et l'envoya valdinguer contre le mur.

— Merde ! Ça fait mal.

Il rit de plus belle, puis s'arrêta brusquement pour vomir sur la courte robe rouge d'une fille qui était étendue près de lui. Celle-ci hurla, le gifla et se releva d'un bond. Lawrence lui fit un signe de la main et tenta de lui dire qu'il était désolé. Question de politesse. Il essaya de la suivre des yeux, mais elle s'était volatilisée. Alors il vomit encore une fois. Cela faisait des lustres qu'il n'avait pas participé à une bonne bagarre générale. Mais la dernière fois avait été bien plus amusante, se dit-il.

La police, accompagnée de deux pelotons de Z-B, arriva quatre minutes après que le patron eut tiré la sonnette d'alarme. À ce stade-là, la bagarre s'était déjà propagée dans la rue. Certaines personnes se battaient même dans l'eau, avec de grands mouvements à la fois lourds et frénétiques. Enfin, quand leur état le leur permettait.

— Arrêtez immédiatement, dit un sergent.

Mais même avec sa voix amplifiée, personne ne parut l'entendre. Quelques bouteilles atterrirent sur les soldats.

Les deux pelotons formèrent un demi-cercle autour des bagarreurs. Les policiers se tenaient à l'écart. Le sergent décrocha une grosse boîte cylindrique de sa ceinture et la leva bien haut, en la dirigeant légèrement vers *La Poubelle flottante*. L'extrémité de la boîte s'ouvrit dans un bruit sourd. Un filet pareil à une nébuleuse de fibres fines et argentées en sortit, se déplia dans les airs et retomba sur les pugilistes. Les fibres se collèrent aux vêtements et à la peau, mais personne ne s'arrêta pour autant. Plusieurs milliers de volts furent déversés dans les mailles. Les muscles se crispèrent, les gens hurlèrent. Des étincelles violettes jaillirent de leurs doigts et de leurs cheveux. Alors, les molécules conductrices de la fibre se dissocièrent et le courant disparut, plongeant l'assemblée dans un silence étonné,

laissant les bagarreurs dans des poses convulsées.

Quelques secondes plus tard, la foule abasourdie se remit à respirer. Les membres tremblaient de manière incontrôlable. Plus personne ne se battait. Les autochtones regardaient le cordon de combinaisons dermiques avec inquiétude. Les soldats qui avaient été pris dans le filet souriaient nerveusement et levaient les mains en l'air.

— Bien, dit sèchement le sergent. Vous êtes tous en état d'arrestation. Ne bougez surtout pas.

Le sergent se dirigea vers la porte d'entrée et jeta le cylindre usagé sur la route pavée. Il en décrocha un autre et se tint dans l'entrée.

— Arrêtez tout de suite, cria-t-il.

Le filet jaillit à l'intérieur de *La Poubelle flottante.*

*
**

Lawrence se réveilla avec la certitude qu'il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre. Il devait avoir le crâne ouvert, et quelqu'un était en train de lui verser de l'huile bouillante sur le cerveau. Il grogna faiblement et tenta de bouger. C'était une erreur. Il eut un haut-le-cœur. Ses mains se portèrent laborieusement vers son visage et entrèrent en contact avec le vomi qui sortait de sa bouche.

— Putain de merde.

La lumière était bien trop intense et lui transperçait littéralement le crâne. Il cligna des yeux, versa quelques larmes, mais il n'y avait rien à faire. Sa vision demeurait floue.

Quelqu'un l'avait abandonné dans un enfer bien étrange. Il était étendu sur les carrés de moquette gris de ce qui ressemblait à un salon d'aéroport puissamment éclairé. Il y avait de longues rangées de chaises en plastique rouge vissées au sol, sur lesquelles étaient affalées un grand nombre de personnes. Certains hommes étaient blessés et appuyaient des compresses maculées de sang sur leurs coupures ou leurs yeux pochés. Des filles en petite robe moulante étaient blotties les unes contre les autres. Quelques-unes dormaient, les autres avaient les yeux ouverts mais ne semblaient rien voir. Il y avait des gens endormis sur le sol. Enfin, il supposait qu'ils étaient endormis. Des soldats en combinaison parfaitement immobiles et silencieux surveillaient le périmètre.

Progressivement, la mémoire lui revint. La bagarre. Il devait donc être dans la salle d'attente d'un hôpital et pas en enfer.

Lentement, très lentement, il se mit sur le côté et parvint tant bien que mal à s'asseoir. La douleur dans son crâne se réveilla, et il

eut à nouveau envie de vomir. Il grimaça et se massa les tempes du bout des doigts. Il avait une énorme bosse derrière l'oreille gauche.

Amersy était assis près de lui sur l'une des chaises rouges. La joue blanche du caporal était devenue grise et ses yeux étaient injectés de sang. Il tenait un sac de glace sur son front. Ses épaules tremblaient.

Lewis, Odel, Karl et Dennis étaient assis près de lui. Odel avait la main droite enfoncée dans une gaine gonflable ; Karl avait le nez cassé, la lèvre et le menton fendus. Edmond était roulé en boule à ses pieds.

— Et merde, ronchonna Lawrence. Qu'est-ce que…

— On a été pris dans un filet, marmonna Lewis. Le patron a appelé la police.

— Génial…

Il s'interrompit et avala une grande bouffée d'air.

— Tout le monde va bien ? reprit-il.

— Bien sûr. On était en train de leur coller une bonne raclée quand notre propre cavalerie à déboulé et nous a flingués. Putain ! On est dans le même camp, oui ou merde ?

Lawrence décida de ne pas répondre à cette question.

— Où en est-on exactement ? demanda-t-il.

— Le gosse est avec le toubib, dit Amersy en désignant du pouce un compartiment fermé par un simple rideau. Rien de grave, pas de casse. Interdiction de bouger tant que les médecins ne nous auront pas examinés.

— Super, fit-il en se retournant pour voir s'il ne pouvait pas appuyer la tête sur quelque chose de confortable. Où est passé Jones ?

— Dieu seul le sait.

— Parfait. Il se démerdera pour rentrer tout seul.

Parler et penser lui demandaient un effort surhumain.

— Prévenez-moi quand ce sera mon tour, dit-il en se couchant sur la moquette grise.

*
**

L'infirmière se montra bien plus compatissante qu'il ne l'aurait cru. Lawrence n'avait aucune idée de l'heure qu'il était lorsqu'on finit par l'appeler pour l'examiner et le nettoyer. Très tôt le matin, probablement.

Elle scanna sa grosse bosse, et l'IA médicale lui apprit qu'il n'avait pas de commotion cérébrale.

— Je vais tout de même demander à un médecin de jeter un coup d'œil à l'image, lui dit-elle. Je préfère avoir un second avis.

— Merci.

— Mais vous allez devoir attendre un peu. Ils sont plutôt occupés en ce moment.

Elle l'aida à s'allonger sur le côté et lui retira son tee-shirt.

— Je suis désolé, lui dit-il.

— Pourquoi ? Vous n'avez probablement pas donné le premier coup…

— Certes, mais j'aurais dû me douter de ce qui allait arriver.

Elle versa un liquide froid sur sa bosse afin de la nettoyer. Lawrence serra les dents.

— N'importe quel imbécile aurait pu vous dire comment la soirée allait se terminer.

— Je ne suis pas n'importe quel imbécile. Je suis censé être responsable de mes hommes.

— Responsable ? Vous ? Dans votre état ? demanda-t-elle en appliquant un morceau de gaze sur sa peau.

— Ouais, je sais… Euh… vous n'auriez pas quelque chose pour mon mal de tête ?

— Pour votre mal de tête ou votre gueule de bois ?

— Les deux. Ma boîte crânienne est trop petite pour contenir les deux.

— Pas étonnant. Mettez votre main là-dessus.

Elle lui prit la main et la posa sur le morceau de gaze. Puis il vit ses chaussures se diriger vers un placard mural.

— Il y a des blessés graves ? demanda-t-il.

— De votre côté ou du nôtre ?

— Les deux.

— Trois coups de couteaux, une procédure de régénération d'urgence et une jeune femme défigurée…

— Merde.

— … pas mal d'os cassés. Sans compter les effets indésirables provoqués par votre filet électrifié. Mais personne n'est mort, c'est déjà ça. Prenez ça, lui dit-elle en lui tendant deux gélules violettes et un verre d'eau.

Il les avala sans réfléchir. Après coup, il se dit qu'il avait peut-être eu tort de lui faire confiance. La politique de la Sécurité Stratégique concernant l'assistance médicale externe était extrêmement stricte. D'autant plus qu'il n'était pas en danger de mort.

Quelqu'un tira le rideau et le capitaine Bryant entra en trombe. Il portait un uniforme d'apparat, dont le tissu mauve clair mettait parfaitement en valeur son visage rouge de colère.

— Newton ! Vous êtes donc là.

— Excusez-moi, dit l'infirmière, mais je suis en train de soigner cet homme.

— Il est guéri, lui dit-il en s'écartant pour lui signifier qu'elle pouvait les laisser seuls. Merci pour tout.

Elle lui lança un regard indigné et s'en alla.

— Je vous écoute, sergent, dit Bryant à Lawrence.

— Monsieur ?

— Que s'est-il donc passé ? Je vous autorise à aller boire un verre tranquillement, et vous, vous me refaites le coup de Santa Chico.

— Il y a eu une dispute. À propos d'une fille, je crois. Tout est parti de là.

— Tout est *parti* de là ? Sergent, vous êtes censé empêcher ces choses-là d'arriver, oui ou non ?

— À vrai dire, je n'étais pas là. Sinon, je serais intervenu.

— Eh bien vous auriez dû être là. Vous êtes le sergent. Vous êtes garant de la discipline de votre peloton.

— Nous étions en permission.

— Cet argument, vous pouvez vous le foutre où je pense. Même en permission, vous êtes toujours sergent, et vous le savez très bien. Si vous n'êtes pas d'accord, vous feriez mieux d'arracher vos galons.

— Monsieur…, commença Lawrence irrité.

Si seulement il avait pu se tenir debout sans vaciller, il lui aurait répondu d'aller se faire mettre et lui en aurait collé une.

— Bon, et où est Jones ? le coupa Bryant.

— Jones ?

— Jones Johnson. Vous vous souvenez ?

— Je pensais qu'il était rentré à la caserne.

— Non, et la police ne l'a pas arrêté. Alors où est-il ?

— Je n'en sais rien. Vous avez vérifié à l'hôpital ?

— Évidemment.

Lawrence se frotta les yeux. Les capsules commençaient à faire effet. Il n'avait plus la nausée, mais se sentait désespérément fatigué.

— Théoriquement, il est libre de faire ce qu'il veut jusqu'à 6 h 00, heure locale, dit Lawrence.

— Ne jouez pas au plus malin avec moi, sergent. Vous n'avez pas le QI pour ça. Jones est le seul homme manquant, et il est sous mes ordres. Vous comprenez ce que cela signifie pour ma réputation ? Après une débâcle comme celle-là, Newton, je ne tolérerai plus aucune erreur de votre part.

— Ce que je veux dire, capitaine, c'est que Jones est peut-être parti avant que la bagarre n'éclate… avec une fille.

— Je vous le souhaite. Maintenant, rassemblez les épaves qui

forment votre peloton et rentrez immédiatement à la caserne. Vous êtes tous de corvée. Par ailleurs, la remise à neuf de *La Poubelle flottante* sera entièrement à votre charge. Sachez également que je vais ajouter un blâme à votre dossier. Compris ?

Sans attendre sa réponse, le capitaine sortit et referma brutalement le rideau.

Lawrence leva le majeur dans sa direction et gémit de souffrance en s'écroulant sur la table d'examen.

*

**

Jones Johnson fut réveillé par une violente douleur aux poignets et au dos. Il avait froid, très froid. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il était nu. Il était également écartelé, suspendu à une structure ovoïde ; ses poignets et ses chevilles étaient entravés par des sortes de menottes. La pièce était apparemment vide et n'avait même pas de fenêtre. Juste une porte en bois massif à sa gauche. Les murs étaient chaulés et le sol recouvert d'une natte noire à l'apparence spongieuse.

Instinctivement, il essaya de forcer sur les menottes. Ceux qui avaient fabriqué ce cadre savaient fort bien ce qu'ils comptaient en faire. Sa liberté de mouvement était très limitée. Mais le pire de tout, c'était qu'il ne se souvenait de rien. Il y avait eu une bagarre à *La Poubelle flottante*. Et puis il avait vu un couteau. Combiné à une chaise ?

Mais que s'était-il donc passé après cela ?

Il essaya à nouveau de se libérer, puis s'arrêta, haletant. Une douleur sourde sur son front lui indiquait qu'il avait été assommé.

— Hé ! cria-t-il. Hé, les mecs, vous m'entendez ? Il y a quelqu'un ?

Il fixa la porte pendant quelques secondes en espérant voir apparaître quelqu'un. Mais personne ne se manifesta.

C'est un bordel, se dit-il, une boîte sado-maso, rien de plus. Je me suis pris un coup pendant la bagarre et ces couillons de Karl et de Lewis m'ont payé une passe pour me remettre. Une dominatrice va bientôt se pointer et commencer à me fouetter le cul. Les salauds.

— Hé, les gars, arrêtez vos conneries. C'est pas drôle.

Toujours rien. Aucun bruit de circulation automobile, aucune voix.

Les salauds.

En plus, il avait sacrément envie de pisser. Merde !

Qui aurait pu se douter qu'il y avait un établissement de ce genre à Memu Bay ? Personne.

Quelque temps plus tard, la porte s'ouvrit.

— Putain, c'est pas trop tôt, hurla Jones. Allez, sortez-moi de là.

Un homme vêtu d'un bleu de travail entra. Il ne prêta aucune attention à Jones. Il portait un grand récipient en verre, manifestement très lourd, qu'il déposa à ses pieds.

— Eh ! Eh, vous ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Eh, répondez-moi, dites-moi quelque chose.

L'homme fit demi-tour et sortit de la pièce.

Jones se débattit autant que le lui permettaient ses entraves. Mais il n'y avait rien à faire ; les menottes ne céderaient jamais. Au moins, la porte était-elle restée ouverte…

— Écoutez, je ne sais pas combien ils vous ont payé, mais je vous offre le double.

L'homme revint avec un autre récipient en verre.

Jones s'était mis à transpirer abondamment. Son cœur battait la chamade d'une manière qui ne trompait pas : son subconscient avait compris que quelque chose de grave était en train de se passer. Mais l'admettre eût signifié laisser la panique et la terreur prendre le contrôle de son esprit.

— S'il vous plaît, demanda-t-il, expliquez-moi ce que vous êtes en train de faire.

Mais l'homme lui tourna le dos une nouvelle fois.

Non, il ne voulait pas penser à cela. Ce ne pouvait pas être… Supersniper. Il refusait de croire qu'il ne s'agissait aucunement d'une mauvaise plaisanterie, que ces deux crétins de Karl et de Lewis n'étaient pour rien dans cette histoire. Qu'il s'était fait prendre comme un bleu et qu'il était entre les mains des résistants.

— Je ne sais rien, chuchota-t-il, je ne sais rien du tout.

La torture ne se pratiquait plus depuis des siècles. Ces conneries étaient dépassées. Aujourd'hui, on se servait de drogues, de techniques nouvelles. Enfin, des trucs modernes que toutes les forces de police de l'univers possédaient. Même sur Thallspring, on devait savoir cela. Ce monde n'était tout de même pas arriéré à ce point…

Mais cela n'avait pas d'importance, décida-t-il, car Z-B mettrait la ville sens dessus dessous pour le retrouver. Le sergent ne l'abandonnerait jamais ; il prenait soin de ses hommes. Ce bon vieux sergent. Son peloton allait débouler d'une seconde à l'autre, démolir cette satanée porte et le sortir de là.

L'homme muet revint avec un troisième récipient. Cette fois-ci, il avait également un tuyau en plastique transparent, qu'il roula autour du col en verre. Jones le regarda avec colère, mais aussi avec amertume et ressentiment. Il s'agissait d'un bock à lavement. On allait le violer. Collectivement. Pour casser ses défenses. Pour le briser.

Il serra les poings et tira désespérément.

— Merde, non. Non, fit-il, le visage contorsionné, les larmes aux yeux. Pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir choisi moi ? Ce n'est pas juste. Pas juste.

L'homme sortit en refermant la porte. Jones laissa échapper un soupir et se relâcha complètement, se laissant pendre douloureusement à ses poignets.

— Je vous en prie, dit-il à la pièce vide. Je ne suis personne. Je ne suis pas quelqu'un d'important. Ça ne vous servirait à rien de me faire ça. Je vous en prie.

Il pleurnichait. Il était défait, pathétique. Sur Terre, il avait suivi un entraînement spécial pour faire face à ce genre de situation. Comment surmonter sa fatigue, son stress. Comment mentir sans se faire prendre. Mais ce n'étaient que des exercices. Pas la réalité. Sur Terre, on ne se faisait pas attraper par une bande de terroristes psychopathes qui vous foutaient à poil et vous crucifiaient. On ne sombrait pas dans le désespoir le plus total, on ne rêvait pas de pouvoir vendre son âme au diable pour s'en sortir. Ce n'était qu'un jeu.

Mais où étaient-ils ? Où était passé son putain de peloton ?

— Tout le monde a de l'importance, monsieur Johnson.

Jones releva instantanément la tête. Une magnifique jeune femme était entrée dans la pièce. Elle avait un visage long et fin absolument enchanteur, et une épaisse chevelure noire. Elle le fixait de son regard perçant à la manière d'un rapace, l'examinait d'une multitude d'angles différents. Ce faisant, elle n'arrêtait pas de tripoter l'anneau en or qu'elle portait à l'index.

— S'il vous plaît, supplia-t-il. Laissez-moi partir.

— Non, répondit-elle d'un ton péremptoire qui l'horrifia.

— Pourquoi ? Qui êtes-vous ?

— À ce stade précis de notre mission, on peut dire que je suis une sorte d'anarchiste révolutionnaire. Mon rôle est de plonger Memu Bay dans le chaos.

— Quoi ? lâcha-t-il.

Elle sourit avec douceur et s'approcha de lui. Sa proximité lui évoqua quelque chose d'éminemment sexuel. Alors elle prit le tuyau, plongea soigneusement l'une de ses extrémités dans un récipient et commença à dérouler le reste.

— Ne faites pas ça, je vous en supplie !

— Vous ne sentirez presque rien, lui dit-elle. Je ne suis pas une sadique, M. Johnson.

Il serra les fesses comme s'il courait pour l'or olympique.

— Je vous dirai tout ce que je sais. Mais, s'il vous plaît, ne faites

pas ça.

— Je suis désolée. Nous n’allons pas vous interroger. J’en sais déjà bien plus sur l’univers que vous ne pouvez l’imaginer.

Il la regarda sans rien dire, soudain conscient qu’il ne s’agissait pas du tout d’une révolutionnaire, mais d’une simple aliénée. D’une folle aux yeux exorbités, d’une tarée. Quel crime atroce que d’affubler une créature aussi belle d’un esprit aussi tordu.

— Des gens vont mourir, cria-t-il. Les vôtres, ceux que vous êtes censée protéger ? C’est ça que vous voulez ?

— Personne ne va mourir. Zantiu-Braun ne saura jamais avec certitude si vous êtes vivant ou non. Cette incertitude va les rendre fous. Et c’est justement ce que je veux.

Elle approcha l’autre extrémité du tube de son cou. Jones découvrit avec horreur que celle-ci avait la forme exacte des becs servant à connecter sa combinaison à son système circulatoire. La fille l’adapta sans aucune difficulté à la valve de son artère carotide.

— Ça ne marchera pas, dit-il d’une voix rauque. Si vous voulez me tuer, vous allez devoir y aller plus franchement. Mais ce n’est pas facile, hein ? Salope !

— Au revoir, M. Johnson.

Elle regarda son anneau. Jones lui rit au nez. Cette petite salope ne savait pas que les valves étaient protégées par des codes alpha. Mais son rire se mua vite en gargouillement de terreur lorsqu’il vit son précieux liquide vital descendre dans le tuyau et se déverser dans le récipient.

La fille grimaça et eut un mouvement de recul. Les larmes dans ses yeux trahissaient sa honte.

— Sachez, dit-elle, que votre essence continuera de vivre dans un monde qui ne connaîtra pas la souffrance. Je vous le promets.

Puis elle s’en alla.

Il la maudit, l’envoya au diable et au-delà. Il hurla. Supplia. Pleura.

Et pendant tout ce temps, son sang continua de remplir le récipient.

Bats-toi, se dit-il. Tes camarades vont te retrouver. Ne perds pas connaissance. Ils vont te sauver. C’est certain. Tes amis. Il n’est pas trop tard. Il n’est jamais trop tard.

L’un des récipients était déjà plein, et son cœur continuait de pomper allègrement.

Alors le monde s’éteignit doucement pour ne plus jamais se rallumer.

Chapitre 9

Le voyage de Lawrence dura plusieurs semaines. Plusieurs semaines relativement agréables, comparées à ce qu'il allait connaître ultérieurement. Les passagers en partance d'Amethi étaient très peu nombreux – ils n'étaient que huit à bord lorsque l'*Eilean* mit en route son réacteur à compression. Ce qui signifiait qu'une seule roue était active. Mais même ainsi, il avait pu s'installer dans une cabine habituellement destinée à accueillir une famille entière. Et puis, la roue était suffisamment vaste pour lui permettre d'occuper ses journées. L'équipage avait tendance à l'ignorer, pensant probablement qu'il n'était qu'un sale gosse de riche trop gâté, à qui ses parents avaient payé un petit voyage sur Terre. Quant aux autres passagers – des cadres de McArthur qui communiquaient en permanence avec leur IA –, ils ne le remarquèrent même pas. Alors, il partageait son temps entre la salle de gym et la consultation de la colossale banque de données multimédia du vaisseau.

Ne vivait-il pas l'âge d'or du vol interstellaire ? se demanda-t-il. L'équivalent moderne des traversées en dirigeable des années 1930 ? Sauf qu'à l'époque, la nourriture devait être meilleure et la vue bien plus spectaculaire.

Le seul problème, c'était qu'il n'arrêtait pas de penser à *elle*. D'autant plus que la solitude et l'isolement contribuaient à alimenter ses rêveries incessantes. La couleur de son moniteur lui rappelait immanquablement la petite robe turquoise qu'elle aimait tant. Manger lui faisait penser à tous les repas qu'ils avaient partagés. Les menus de la banque de données lui rappelaient les heures passées à naviguer en sa compagnie, blottis l'un contre l'autre sur le canapé de son antre.

C'était son premier vol interstellaire, quelque chose dont il rêvait depuis qu'il était tout petit, et il n'arrivait même pas à en profiter. Parce qu'il avait perdu l'amour de sa vie.

Toutefois, la Terre ne le déçut pas. Pendant toute la durée du transfert orbital depuis Glencœ Star, la base de McArthur dans le point de Lagrange, il resta rivé dans un des quatre postes d'observation à regarder la planète grossir, et ce malgré le risque d'irradiation. Jusque-là, il pensait qu'il n'y avait pas plus beau spectacle que celui qu'il avait pu admirer en quittant Amethi : sa planète natale, ocre, cendre et blanc ; Nizana, dont la faible lumière était réfléchie par le glacier de Barclay. Mais la Terre avec ses couleurs *vivantes* était belle à en mourir. Il atterrit à bord d'un Xianti en pestant contre l'absence de hublots.

L'astroport principal de McArthur se trouvait à Gibraltar. Les

habitants du *Rocher*, malgré leur appartenance à la Fédération Européenne, étaient toujours farouchement opposés à l'annexion de leur petit pays par l'Espagne. Leur gouvernement avait cédé des terres à McArthur à un tarif préférentiel, en échange de quoi le groupe s'était engagé à investir massivement pour le développement de la région. Par ailleurs, les deux parties avaient promis de ne pas mettre leur nez dans leurs affaires respectives.

La politique, Lawrence s'en moquait complètement. Dès qu'il fut sorti de l'appareil et du hall d'arrivée (où il eut quelques soucis avec la sécurité, peu désireuse de laisser le fils d'un membre du conseil d'administration sortir sans protection), il ne pensa plus qu'à jouir de l'instant présent. Car il était enfin arrivé dans le Vieux Monde. Il s'éloigna du terminal installé dans une ancienne base de la RAF, et longea la gigantesque piste d'atterrissage, ce ruban de béton de cinq kilomètres de long qui semblait s'enfoncer dans la Méditerranée. Il resta ainsi pendant quatre heures juché sur les rochers qui flanquaient le ruban de béton, à admirer la mer. De l'autre côté, c'était l'Espagne, chaîne continue de bâtiments blancs derrière lesquels il distinguait les versants bruns de montagnes peu élevées. Mais de ce côté-ci, c'était l'Afrique et son littoral sombre et rocailleux qui mettait en valeur la limite si ténue entre le ciel et l'eau.

Pour une raison mystérieuse, étant donné qu'il avait survolé la moitié d'Amethi, cette planète lui parut incroyablement vaste. Il eut du mal à se faire à l'échelle des éléments. La quantité d'eau qui bouillonnait et écumait à ses pieds était proprement inimaginable. Et puis son odeur si riche et salée semblait être le fruit du mariage de centaines de parfums subtils. Quant à l'air… Il n'avait jamais rien senti d'aussi chaud, pas même sous les dômes tropicaux. Mais la température élevée ajoutée à une hygrométrie importante rendait sa respiration difficile.

Il resta là sans bouger jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que la Costa s'illumine au-dessus de la mer agitée. Alors il fit demi-tour et se dirigea vers la ville. Il put aisément changer ses crédits d'Amethi contre des dollars EZ. Grâce à un taux de change avantageux, il pouvait séjourner dans n'importe quel hôtel décent pendant plusieurs mois avant d'être obligé de trouver un travail. Mais il avait d'autres plans.

Il resta à Gibraltar pendant plusieurs jours et passa le plus clair de son temps connecté sur le réseau mondial à s'informer sur la situation politique de la planète. Au moins fut-il soulagé de découvrir que Roselyn ne lui avait pas menti à propos de Zantiu-Braun. La plupart des compagnies avaient réduit le nombre de leurs missions interstellaires au minimum, se contentant de rester en contact avec leurs vieilles colonies, ou tentant de récupérer leurs investissements

sur des planètes ayant déclaré leur indépendance. Seul Z-B possédait toujours une flotte d'exploration et continuait d'établir de nouvelles colonies grâce à ses portails. Toutefois, même eux avaient cessé de construire de nouveaux vaisseaux interstellaires. La majorité des vaisseaux qu'il avait vus au point de Lagrange ne servaient plus depuis longtemps, ou avaient été transformés en ports de maintenance.

L'ère du voyage interstellaire touchait à sa fin. Mais elle n'était pas tout à fait terminée. Au rythme où allaient les choses, il aurait plusieurs décennies devant lui.

Une semaine après son arrivée, il prit le train pour Paris et se rendit au quartier général de Zantiu-Braun. Au Service du Personnel, comme chez McArthur, on s'étonna de voir quelqu'un comme lui voyager seul. L'IA ainsi que la personne chargée de recevoir les visiteurs lui dirent de s'adresser à la Division Astronautique. On lui précisa toutefois qu'il n'avait pas assez d'argent pour mettre en pratique son plan de carrière. De ce fait, il serait obligé, comme des centaines voire des milliers d'autres avant lui, de commencer en bas de l'échelle et d'acheter petit à petit les parts nécessaires à son ascension sociale. Une fois qu'il ferait partie de la compagnie, il aurait la priorité sur les candidats extérieurs. On lui expliqua également que le fait qu'il n'eût pas de diplômes universitaires n'était pas un problème en soi, puisque Z-B offrait à ses employés la possibilité de prendre des années sabbatiques afin de se donner les moyens de progresser au sein de la compagnie. Mais il existait un excellent moyen d'acquérir l'expérience et l'argent nécessaires à son admission dans leur école d'officiers navigants… Avait-il déjà entendu parler de la Division de Sécurité Stratégique ?

Deux jours plus tard, il prenait le train pour Toulouse.

Huit mois plus tard, il était à nouveau dans l'espace et volait en direction du système de Kinabica. En compagnie de Colin Schmidt, l'autre petit nouveau du peloton 435NK9, l'autre tête de Turc de ce groupe expérimenté.

Kinabica était un des premiers systèmes à avoir été colonisé. En deux siècles et demi, il avait atteint un niveau socio-économique parfaitement respectable, et avait développé une technologie avancée et solide. Pourquoi et comment Kaba, la compagnie fondatrice, avait cédé cette colonie à Z-B, les soldats du peloton 435NK9 ne le surent jamais réellement. Avec ses soixante-dix millions d'habitants, Kinabica subvenait efficacement à ses propres besoins et ne dépendait plus de la Terre. Plus besoin d'importer de grosses structures industrielles, d'usines biochimiques, de raffineries alimentaires ou de matériel d'extraction minière. Tout était en place et fonctionnait à plein régime.

— C'est à cause de l'absence de dividendes, lui avait un jour

expliqué le caporal Ntoko pendant le vol.

Comme tous les petits nouveaux, Lawrence n'arrêtait pas de poser des questions. Le caporal l'avait pris en pitié, et lui avait apporté quelques réponses. Ce qui lui avait apporté la paix pendant quelque temps.

— Kaba a arrosé Kinabica d'argent depuis les premiers jours de la colonie, mais n'a jamais rien reçu en échange. Cette planète est un véritable gouffre financier pour les investisseurs.

— Mais comment une planète peut-elle ne pas être rentable ? avait demandé Lawrence.

Elle est rentable. Sauf que l'argent ne sort pas de son système solaire. Supposons que Kinabica produise des cartes mémoire aussi performantes que celles que l'on trouve sur Terre. Supposons ensuite qu'elle veuille les vendre aux Terriens. Tu imagines, payer une traversée de quinze années-lumière rien que pour vendre des produits qui existent déjà sur place… Alors que les entreprises terriennes ne sont qu'à quelques milliers de kilomètres de leurs clients…

— OK. Mais Kinabica n'a qu'à produire quelque chose d'unique, d'original. C'est comme ça que devrait fonctionner le commerce.

— Ça, c'est de la théorie. Mais en pratique, Kinabica n'a rien de nouveau à proposer aux Terriens. Même s'ils inventaient une perle neurotronique infiniment plus rapide que les nôtres, les entreprises terriennes ne mettraient que quelques mois pour apprendre à la répliquer. Vu notre niveau technologique, le seul commerce viable est le commerce local. Les vols interstellaires coûtent tellement d'argent…

— Alors pourquoi y allons-nous ?

Parce que le recouvrement de capitaux est la seule chose qui justifie encore les vols interstellaires. Sur Terre, les échanges ne se font plus que sur des écrans d'ordinateurs – on se contente de permuter des chiffres dans des tableaux. Mais en réalité, on crée très peu de richesses. Si Z-B a accepté de reprendre Kinabica en main, c'est dans le but de trouver le moyen de financer ses programmes spatiaux. L'idée n'est pas mauvaise, mais il faut avoir les couilles d'aller jusqu'au bout. C'est pour ça que nous sommes enfermés dans cette boîte de conserve volante : pour mettre ces jolies théories financières en pratique. Quand il lui a fallu financer son programme spatial, Z-B s'est retrouvé dans la même merde que Kaba. En deux siècles, le groupe a dépensé des trillions de dollars dans les vols interstellaires, et aujourd'hui, qu'est-ce qui lui reste ? Une cinquantaine de vaisseaux qui lui ont coûté plusieurs milliards chacun et qui n'ont plus nulle part où aller. D'une certaine manière, Kinabica et sa dette sont une aubaine pour Z-B. Le coût de l'installation de la colonie est à passer aux profits et pertes, mais nous pouvons tout de même prendre leurs produits manufacturés pour les revendre sur Terre. Ainsi, nous réduisons nos

coûts de production à zéro, et les bénéfices tirés de ces ventes sont directement injectés dans les vaisseaux de Z-B et la Division de Sécurité Stratégique. De cette façon, les vaisseaux de Z-B pourront continuer de voler. Et avec un peu de chance, nous dégagerons même des bénéfices.

— Moi, j'appelle ça de la piraterie.

Ntoko rit devant tant de naïveté.

— Tu as tout compris, gamin.

Le 435NK9 devait se poser sur Floyd, la grosse lune de Kinabica. Tandis que le reste de la Troisième Flotte tenterait de soumettre la population hostile et pleine de ressources de la planète, Lawrence et ses camarades se chargeraient d'intimider les trois mille habitants de Manhattan City.

L'atmosphère de la lune se limitait à une fine couche d'argon et de méthane. Parfois, la nuit, lorsque la température devenait suffisamment basse, il neigeait des cristaux d'ammoniac. Il n'y avait pas de mers, pas de lacs ; la surface était entièrement recouverte d'une végétation spongieuse rouge terne, semblable à du lichen, aux feuilles pareilles à des dendrites. Cette couche visqueuse avait colonisé la totalité de la surface de l'astre, du sommet de ses montagnes affaissées jusqu'au fond de ses cratères. Même les falaises n'avaient pas été épargnées. Les autochtones l'appelaient « l'herbe de Wells », en référence aux plantes carnivores de *La Guerre des mondes*.

Vu de leur véhicule d'atterrissage, le paysage ressemblait à un océan de liquide épais, quasi immobile, dont les vagues refusaient de retomber et projetaient des ombres interminables. Leurs appareils de descente avaient dû être très sérieusement modifiés pour les besoins de la mission. Habituellement, ils se posaient dans des cylindres pressurisés dotés de fusées et de réservoirs hérissés de senseurs et de panneaux thermiques, entourés de nacelles pleines d'équipements, et juchés sur trois pattes d'araignée métalliques censées absorber l'impact de l'atterrissage. Mais cette fois-ci, les appareils avaient été recouverts d'un composite lenticulaire spécialement élaboré pour protéger leur coque fragile de la maigre atmosphère de Floyd pendant la phase de descente et de décélération. De toute l'histoire de l'astronautique humaine, c'était là l'engin qui ressemblait le plus aux fameuses soucoupes volantes décrites au XXe siècle. L'élégance et la fluidité des lignes en moins.

Le soleil venait tout juste de se lever derrière les collines qui surplombaient Manhattan City et d'entamer sa longue course de soixante-quinze heures lorsque le peloton arriva en vue de l'astroport, carré de roches concassées, entouré par de nombreuses lumières et autres appareils de guidage. La ville plongée dans l'obscurité paraissait endormie. Des trous qui ceignaient le fuselage du véhicule sortirent

des flammes délétères. Les pattes se déplièrent de façon désynchronisée et touchèrent le sol dans un inquiétant concert de grincements, qui parvint presque à couvrir le grondement étouffé des moteurs fusées fixés à la coque écaillée.

Une seconde plus tard, un troisième véhicule de la Troisième Flotte descendit à la verticale et se posa gracieusement tout près d'eux. Rien n'indiquait que ces appareils étaient des intrus ; leur aspect extérieur n'était pas particulièrement plus agressif que celui des navettes orbitales locales garées à l'autre bout de l'astroport. Ces dernières – des flèches dressées vers le ciel et dotées d'ailerons recourbés tels des cimeterres – semblaient tout droit sorties des années 1950.

Le peloton sortit du vaisseau grâce à une échelle soudée à l'une des pattes d'atterrissage. Une fois au sol, l'IA de l'enveloppe musculaire de Lawrence eut grand-peine à réfréner ses mouvements et à les adapter à la faible gravité. Les hommes avancèrent tant bien que mal, rebondissant, se bousculant dans les airs, et prirent la direction du sas principal de Manhattan City. La carapace qui recouvrait leur combinaison de muscles leur donnait des allures de lycoperdons. Le sas était d'ailleurs à peine assez large pour leur permettre d'entrer un par un.

Ce qui avait justifié la construction de Manhattan City, c'était la combinaison des ressources minières de Floyd et de cette étrange herbe de Wells. La ville n'était en fait qu'un dortoir géant dans lequel s'entassaient les employés des raffineries et des usines de traitement chargées d'élaborer des molécules organiques complexes utilisées par l'industrie chimique et médicale de Kinabica. Des produits de grande valeur, mais très peu encombrants – exactement ce que Z-B recherchait.

Dès que le peloton fut à l'intérieur de la ville, la mission se déroula de façon plus normale. L'officier responsable adressa son ultimatum poli à l'administrateur de Manhattan City, qui s'empressa d'accepter de coopérer. Les équipes techniques purent alors commencer leur travail d'inventaire.

Les raffineries produisaient de nombreux produits susceptibles d'intéresser Z-B, mais malheureusement les stocks étaient presque vides. En effet, la production était envoyée en flux tendu sur Kinabica, mais, pour une raison inexplicable, les usines s'étaient arrêtées dès que la Troisième Flotte avait émergé…

Le rôle des différents pelotons était donc d'aider les techniciens de Z-B à superviser le redémarrage des lignes de production dans les délais les plus brefs.

Le deuxième jour, Lawrence, Colin, Ntoko et deux autres soldats du peloton 435NK9 furent envoyés à un kilomètre au nord de la ville,

dans une usine chimique souterraine construite au fond d'un cratère afin de profiter des propriétés isolantes du régolite. Leur rôle était d'escorter deux de leurs techniciens ainsi qu'une équipe de cinq autochtones chargés de remettre l'usine en route.

Lawrence activa son scanner et ne rata pas une miette du paysage. C'était sa première planète inconnue. De fait, elle était très différente d'Amethi et de la Terre. Il était simplement un peu déçu qu'elle ne fut pas plus intéressante. L'herbe de Wells omniprésente donnait l'impression que Floyd avait été emballée afin d'être stockée. Il admira également l'énorme croissant brillant de Kinabica et regretta de ne pas y avoir été envoyé. Un véritable nouveau monde. Les images qu'il en avait vues lui avaient réellement paru alléchantes.

Dans le cratère comme sur l'astroport, l'herbe ne poussait que sporadiquement. Des dizaines de pistes et de sillons laissés par des roues s'y croisaient, laissant peu de chance à la végétation de se développer. Au centre du cratère, il y avait une série de monticules à la forme régulière, longs chacun de deux cents mètres environ. Au sommet de ces derniers, se trouvaient des échangeurs de chaleur cylindriques et verticaux, qui ressemblaient aux cheminées en brique de la révolution industrielle. Celle du XVIIIe siècle. Le sol poussiéreux qui recouvrait l'usine était constellé de petits points rouge pâle qui ne tarderaient pas à s'étendre et à constituer une pellicule continue et uniforme. Toutefois, comparées à l'épais tapis sur lequel les hommes marchaient, ces jeunes pousses ne paraissaient pas en très bonne santé.

Le sas était assez grand pour accueillir tout le groupe. La porte s'ouvrit sur un réseau de couloirs en béton gris. À intervalles réguliers, des fenêtres permettaient de voir à l'interieur de salles pleines de machines mystérieuses et de tuyaux enchevêtrés. Des portes en acier permettaient d'accéder aux bureaux, aux ateliers, ainsi qu'aux voûtes où étaient alignés d'énormes containers de stockage.

Bien que le plan de l'usine fut intégralement modélisé dans la mémoire de leurs combinaisons, les hommes ne purent s'empêcher d'être impressionnés par ce qu'ils voyaient. Les techniciens et l'équipe locale, imperturbables, ne prirent même pas la peine de regarder autour d'eux et se dirigèrent directement vers la salle de contrôle.

Quelques minutes plus tard, l'IA de l'usine revenait à la vie et supervisait la remise en route de toute l'installation. Les humains purent suivre le processus en temps réel grâce aux six moniteurs de surveillance mis à leur disposition.

— Vous feriez mieux de vérifier le reste de l'installation, dit le technicien en chef à Ntoko, ce qui était une manière courtoise de lui demander de les laisser tranquilles.

— C'est ce que nous allons faire, le rassura le caporal.

— Pourquoi, il y a un problème ? demanda Colin alors qu'ils sortaient de la salle de contrôle.

— Des révolutionnaires. Des terroristes peut-être, dit Ntoko. Mais ne t'inquiète pas, cette mission, c'est vraiment du pain bénit. Tu n'as qu'à te promener dans ces couloirs tranquillement, et dans six heures, tu seras de retour à la caserne.

— Je croyais que le boulot était plus difficile, dit Lawrence.

— Non, petit, dit joyeusement le caporal. La plupart du temps, on n'a affaire qu'à des têtes brûlées, à des anarchistes isolés qui se foutent complètement des conséquences de leurs actes. Les autres se retroussent les manches et se mettent au travail sans discuter. Ils ne nous aiment pas non plus, mais au moins, ils se tiennent à carreau.

— Et les rayons gamma ? Vous les avez déjà utilisés ?

— Non. À mon avis, ça n'arrivera jamais.

— Dieu merci.

— Dieu n'a rien à voir là-dedans. C'est une question de logique. Quand on en arrive à ces extrémités, on peut considérer que la partie est perdue d'avance. Faut-il tuer un demi-million de personnes pour soumettre le reste de la population ? Ce genre de folie ne peut qu'aggraver la situation… Auquel cas nous risquerions de ne jamais rentrer chez nous. Quand tu arroses une planète au rayon gamma, tu peux t'attendre à ce que les survivants mettent tout en œuvre pour t'empêcher de repartir sain et sauf.

Il se frappa la cuisse de sa lourde main gantée.

— Personnellement, reprit-il, je ne pourrais pas donner un ordre pareil. Et toi ?

— Moi non plus, caporal, dit Lawrence avec fermeté.

— Bien sûr. Par contre, il faudra que tu m'obéisses quand je te demanderai d'utiliser ton pistolet antiémeutes.

— Aucun problème, caporal.

— Très bien. Maintenant, Colin et toi allez faire une ronde dans les deux bunkers est. Si vous croisez quelqu'un, vérifiez qu'il a bien un collier. Il arrive parfois que des gens ne fassent pas confiance à leurs concitoyens et tentent de se soustraire à cette règle. C'est triste, mais ce sont des choses qui arrivent.

Alors Lawrence et Colin arpentèrent au hasard ces couloirs mal éclairés. S'ils en croyaient leurs senseurs infrarouges, leurs détecteurs de mouvements et leurs filtres sonores, les bunkers étaient bel et bien déserts.

— C'est une perte de temps absolue, grommela Colin sur la fréquence locale. Ce n'est pas comme sur la planète, où les gens peuvent se cacher à l'extérieur de la ville. Nous savons exactement combien d'habitants il y a à Manhattan City, et où ils se trouvent. Tout

est listé dans la mémoire de l'IA.

— Arrête un peu de te plaindre. Comme nous l'a dit le caporal, c'est une mission facile.

— Ouais, mais ça va donner quoi sur nos dossiers ? Moi, ce que je veux, c'est un peu d'action. C'est l'unique moyen de mériter une citation.

— Allez, calme-toi. Si on parvient à ne pas tirer un seul coup de feu pendant notre séjour à Manhattan City, on pourra s'estimer heureux. C'est ça le but du jeu. Et c'est comme ça que tu auras droit à ta citation. La compagnie aime bien quand les choses se déroulent comme prévu.

— Tu as peut-être raison.

La température ambiante avait légèrement augmenté ; des tuyaux s'étaient mis à gargouiller et à trembler au-dessus de leurs têtes, signe que l'usine recommençait doucement à fonctionner. Ce bruit liquide, jusque-là fort discret, les avait accompagnés toute la matinée. Malgré leurs carapaces et leurs couches de muscles supplémentaires, Lawrence et Colin sentaient les vibrations qui parcouraient les murs et le sol du bunker.

— Newton, Schmidt, amenez-vous, ordonna Ntoko. Bunker trois, section quatre.

— Que se passe-t-il ? demanda Lawrence.

— Dépêchez-vous.

— On arrive.

Ils ne pouvaient pas courir. Une petite poussée sur leurs jambes, et ils n'auraient pas manqué de s'écraser au plafond. Alors ils se contentèrent d'avancer par petits bonds, tout en gardant bien les bras levés au cas où.

Comme ils approchaient de l'entrée du bunker trois, Colin dégaina son fusil d'assaut et en défit le cran de sûreté.

— T'es malade ! siffla Lawrence. Ce truc est chargé avec des balles explosives. Tu pourrais faire un trou dans le mur avec ça.

— L'usine est souterraine, Lawrence. Tout ce que je peux tuer avec ça, c'est des ennemis et des pierres.

— Tu peux aussi massacrer pour un milliard de dollars de matériel, dit Lawrence en empoignant son pistolet à fléchettes. Tu connais la politique de la maison : la priorité, c'est l'argent.

— Tu parles d'une politique, grommela Colin.

Il marmotta ensuite quelques mots que le micro de son casque eut toutes les peines du monde à capter. De l'allemand, probablement. Colin revenait toujours à sa langue natale lorsqu'il était stressé. Puis il se tut, rangea son fusil dans son fourreau et prit un bâton maser.

Lawrence préféra se taire. Il s'avança et la porte du bunker

s'ouvrit. Le couloir principal s'étendait devant eux, ses néons clignotant à une fréquence quasi subliminale.

— Nous sommes dans le bunker, caporal, dit Lawrence.

— Bien. Maintenant, rejoignez-nous.

Le casque de Lawrence afficha le plan du bunker trois. La section quatre était au fond d'un couloir transversal dont l'entrée se trouvait à quatre-vingts mètres de là. Ils se mirent immédiatement en route.

— Tu crois que c'est une sorte de bizutage ? demanda Lawrence.

Il avait éteint la radio et avait allumé ses haut-parleurs externes à faible volume.

— Pas sûr, fit Colin. Tu penses que c'est le genre du caporal ?

— J'en sais rien. Il veut peut-être voir comment on va réagir.

— Il aurait pu nous dire ce qu'il voulait…

— Et s'il avait été fait prisonnier !

— Arrête de raconter des conneries.

— Merde, c'est possible. Sinon, pourquoi…

Le microphone de Lawrence enregistra un bruit suspect. Son détecteur de mouvements l'avertit qu'un courant d'air assez rapide avait parcouru le couloir principal juste derrière eux. Les deux soldats se retournèrent, s'accroupirent et se mirent en position de tir. Le scanner de Lawrence examina les murs en mode haute résolution mais ne trouva rien d'anormal.

— Putain de…

Lawrence ralluma sa radio.

— Caporal, y a-t-il quelqu'un d'autre que nous dans le bunker ?

— L'IA n'a délivré aucune autre autorisation, pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un dans les parages.

— Un instant, je vérifie.

Lawrence et Colin se raidirent et se préparèrent à tirer.

— C'est peut-être une machine qui s'est mise en route, dit Colin. Qui sait quel effet cela peut avoir sur nos senseurs ?

— Oui, mais l'IA doit pouvoir filtrer ce genre de chose.

— J'ai vérifié avec nos hommes de la salle de surveillance, dit Ntoko. Tout le monde est bien à son poste. L'IA de l'usine est en train de me relayer les images des caméras de surveillance. Je vous vois parfaitement, et il n'y a personne près de vous.

— Peut-être qu'une machine brouille nos senseurs, proposa Lawrence.

— C'est possible. Gardez l'œil. Et réglez vos scanners en résolution moyenne. La haute résolution produit parfois des effets bizarres.

— Compris. On sera là dans une minute.

Ils atteignirent le couloir transversal sans encombre. À l'autre bout, la porte était ouverte. De là où il se trouvait, Lawrence ne pouvait voir que des machines noires et métallisées, spectacle mécanique digne de ce que l'on devait observer dans la salle des machines des anciens bateaux à vapeur. De fins jets de gaz s'échappaient d'innombrables tuyaux, et le bruit se faisait plus fort à chaque pas.

La silhouette d'un homme en armure apparut dans l'encadrement de la porte.

— Salut, les jeunes, dit Meaney.

Il leva le bras pour leur faire signe. Quelque chose bougea derrière lui, éclipsant l'un des néons du plafond.

— Baisse-toi ! cria Lawrence.

Colin et lui se mirent en position de tir. Un viseur se dessina au centre de leur champ de vision.

Meaney s'immobilisa. Soudainement, sa main se porta vers le fusil accroché à sa hanche. La chose derrière lui se mit à bouger rapidement et disparut brusquement dans un inextricable écheveau de tuyaux et de soupapes.

— Derrière toi ! hurla Colin.

— Qu'est-ce que…

Meaney se retourna, prêt à dégainer son arme. Les deux autres se ruèrent dans sa direction, penchés en avant de manière à ce que leur centre de gravité fût le plus bas possible.

— Où est-il ?

— Là-bas, dans le trou.

Lawrence sauta prudemment et pointa le canon de son arme dans la crevasse métallique, prêt à tirer. Les senseurs de son casque se mirent au travail. Le mode vision nocturne ne révéla rien d'autre qu'un enchevêtrement poussiéreux de tuyaux et de câbles entortillés. En mode infrarouge, certains de ces tuyaux apparurent légèrement rosés.

Il retira son doigt de la gâchette et se réceptionna doucement sur les talons.

— Merde ! Raté.

Son rythme cardiaque, affiché en permanence dans un coin de son écran, avait fait un bond. Le flux d'adrénaline faisait bourdonner ses oreilles. S'il s'agissait d'un bizutage, la plaisanterie était de très mauvais goût. Il tenta de se rappeler ce que lui avaient appris ses instructeurs à propos des missions en territoires inconnus. Être toujours sur ses gardes. Toujours.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est que cette connerie ? demanda Meaney.

— Merde, tu n'as rien vu ? dit Colin. C'était juste derrière toi. Tes senseurs sont foutus ou quoi ?

Meaney balaya de son fusil la muraille d'équipements de traitement chimique.

— Qu'est-ce qui était derrière moi ?

— Je ne sais pas. Mais c'était là-haut.

— Où ça ?

— Merde, tes senseurs déconnent ou quoi ? s'énerva Colin.

— Mes senseurs sont en parfait état de marche.

— Alors tu aurais dû le voir.

— Putain, mais voir quoi ?

Ntoko émergea d'une allée aménagée entre deux murs fumants et sifflants. Il avait dégainé son pistolet antiémeutes.

— Alors les mômes, qu'est-ce que vous avez vu ?

— Je ne sais pas trop, caporal, admit Lawrence. On a vu quelque chose bouger derrière Meaney.

— Mes senseurs n'ont rien détecté, dit celui-ci.

— Quelque chose, dit Ntoko. Une personne, un robot ?

— Eh bien, c'était là-haut et assez petit, dit Lawrence en essayant de se souvenir de ce qu'il avait vu.

— Ça ne se déplaçait pas comme un robot, dit Colin. C'était très rapide.

— Un rat, peut-être, proposa Ntoko.

— Un rat ? fit Lawrence. Pourquoi Kaba aurait-elle importé des rats sur Floyd ? Ils ne servent à rien, d'un point de vue écologique.

— On ne les importe pas, petit. Ils s'invitent tout seuls. Là où il y a des hommes, il y a forcément des rats. Ces petites saloperies sournoises et vicieuses se cachent un peu partout.

— Il n'y en a pas sur Amethi.

— Vraiment ? Vous avez de la chance. Bien, demandez à vos IA de concentrer leurs recherches sur les petits objets mobiles. Si quelqu'un voit quelque chose, qu'il me prévienne immédiatement. Compris ?

— Oui, caporal.

— Très bien. Venez avec moi, leur dit-il en leur tournant le dos.

— Vous avez trouvé quelque chose ? lui demanda Colin en le rattrapant.

— De la poussière.

— De la poussière ?

— Oui, de la poussière. Mais de la poussière un peu spéciale.

Lawrence regretta une fois de plus de ne pas pouvoir hausser les épaules à l'intérieur de son armure. Il était encore tout excité par ce

qu'il avait vu. Le caporal voulait leur montrer quelque chose, mais lui ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'ils n'étaient pas seuls dans ce bunker.

Ntoko les conduisit dans une salle plus vaste où les attendait Kibbo. Dans un mur de béton étaient enchâssés deux énormes réservoirs cylindriques faits de grandes plaques de tôle soudées les unes aux autres. L'extrémité conique de celui près duquel se tenait Kibbo faisait cinq bons mètres de haut, et était fixé au cylindre grâce à des vis grosses comme des poings.

Ntoko s'accroupit et fit signe à Lawrence et Colin de le rejoindre. Il désigna le sol du doigt.

— Là, vous voyez ?

Lawrence augmenta la sensibilité de son amplificateur de lumière. Avec le temps, et sous l'effet des agents chimiques utilisés dans l'usine, le béton était devenu plus sombre. La poussière s'était accumulée sur la surface grêlée. Il fit un zoom arrière. Une large piste menait jusqu'au réservoir, une piste creusée par des roues et des pieds. Intéressant, mais vraiment inquiétant. Il se tourna vers l'autre réservoir. Là, le sol était uniformément poussiéreux.

— Et alors ? demanda-t-il. Ils se sont servis de celui-ci plus récemment.

— Essaie les infrarouges, dit doucement Ntoko.

Le réservoir vers lequel menait la piste était plus chaud de cinq degrés.

— C'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille, dit Ntoko. La signature n'est pas du tout la même. Pourtant, d'après l'inventaire dressé par l'IA de l'usine, ces deux réservoirs sont censés contenir exactement le même fluide.

— Alors qu'est-ce…

Cette fois-ci, les senseurs des quatre soldats détectèrent un mouvement. Ils se retournèrent comme un seul homme et dégainèrent. Malgré ce que leur dictait leur instinct et tout ce qu'ils avaient appris, ils ne tirèrent pas.

Une créature extraterrestre rampait sur des étançons et des conduits à trois mètres au-dessus de leurs têtes. Lawrence fut d'abord un peu déçu – elle n'était pas très impressionnante. Grosse comme un alsatian, elle avait six pattes arachnéennes (peut-être huit – il n'en était pas sûr) et des articulations inversées au niveau des genoux. Sa peau écailleuse reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel comme une tache d'huile de vidange. La seule partie de son corps véritablement étonnante était ses yeux – enfin ce que Lawrence supposait être ses yeux –, à savoir des boules noires métallisées, montées sur des espèces de tiges mobiles fixées à ses flancs. L'une des extrémités de la bête

était arrondie et dotée d’une fente blanche – peut-être sa bouche.

À chacune de ses pattes, à la jointure des membres et du tronc, l’animal portait une sorte de bracelet en plastique qui paraissait profondément enfoncé dans son épiderme.

— Alerte générale, annonça calmement Ntoko. Rassemblement. Venez tous. Nous avons de la compagnie.

Sur l’écran de Lawrence, des icônes rouges se mirent à clignoter. Il les regarda distraitement : les relais du réseau local étaient hors d’usage. Une deuxième créature sortait de derrière les grosses machines.

— Là-haut, dit Meaney d’une voix rauque.

Une troisième bestiole rampait juste au-dessus d’eux, accrochée à des tuyaux. Apparemment, avancer la tête en bas ne lui demandait aucun effort particulier.

Elles avaient huit pattes, constata Lawrence, et n’avaient en fait rien de terrestre. Il regarda ces créatures avec un mélange d’incrédulité et d’allégresse. Les bracelets étaient des artefacts technologiques. Ces êtres étaient donc intelligents ! Il venait de rencontrer sa première race extraterrestre intelligente.

Il avait toujours rêvé de ce moment. Il laissa échapper un petit rire nerveux, incapable de croire que cela lui arrivait à lui, aujourd’hui. Comme sa main tremblait, il s’empressa de remettre le cran de sûreté de son arme. Ensuite il demanda à son IA de lui rappeler quelle était la procédure à suivre dans les cas comme celui-ci. Elle devait bien avoir cela dans sa mémoire.

— Qu’est-ce qu’on fait, caporal ? demanda Colin tout excité.

Il reculait doucement vers le réservoir tout en tenant la première créature en joue.

— Contentez-vous de…

La créature la plus proche déplia un membre. Elle tenait un bâton maser de fabrication humaine dans sa pince. Lawrence la regarda sans bouger.

— Mais, c’est un…

La créature fit feu. Un schéma de sa combinaison s’afficha instantanément dans le casque de Lawrence. Des icônes rouges se mirent à voleter dans tous les sens comme un essaim de guêpes sous l’effet de la décharge d’énergie. Les shunts supraconducteurs étaient sur le point de griller.

— Ne reste pas là !

Lawrence plongea de côté pour se libérer de l’emprise du rayon et se retrouva, complètement paniqué, à plusieurs mètres du sol. Une arme automatique fit feu, envoyant ses projectiles contre les parois de béton et de métal. Les lumières s’éteignirent. Lawrence retomba sur le

sol et rebondit à plus d'un mètre de hauteur. Sa combinaison l'informa que le maser n'était plus dirigé vers lui. Il se releva et braqua son arme dans l'obscurité.

Autour de lui, la salle était éclairée par les torches de deux fusils d'assaut. Leurs faisceaux couleur topaze se croisaient dans les nuages de vapeur qui sortaient en sifflant des machines. D'autres créatures sortaient précipitamment de la crevasse métallique. Deux d'entre elles traînaient une minigatling.

— Nom de Dieu !

Il plongea au sol, se débarrassa de son pistolet et dégaina son fusil.

— Il y en a combien ? hurla Kibbo.

— Où sont-elles ?

— Pourquoi n'y a-t-il plus de lumière ?

Du fait des nuages de vapeur, le détecteur de mouvements de Lawrence était inutilisable. Quant aux senseurs infrarouges, ils avaient les plus grandes difficultés du monde à définir des cibles dans cette brume écœurante, et avaient pour effet de mettre en valeur les volutes de vapeur, qu'ils faisaient apparaître en vert fluorescent. Une nouvelle icône s'alluma et une alarme audio retentit dans son casque, l'alertant du fort taux d'agents toxiques dans l'atmosphère.

Un fusil d'assaut entra en action, envoyant des balles explosives dans le brouillard. Chaque déflagration transperçait le nuage de vapeur à la manière d'un flash. La visibilité était descendue à cinquante centimètres et ne cessait de baisser.

— Cessez le feu.

Lawrence pointa son fusil dans la direction de la mini-Gatling et tira une vingtaine de cartouches.

— Elles ont de l'artillerie lourde, caporal, cria-t-il tout en appuyant sur la détente.

Les explosions résonnèrent dans tout le bunker. Il n'était pas le seul à tirer. Il pouvait également entendre des armes de plus petits calibres. Une balle l'atteignit sous le pectoral droit et l'envoya valdinguer dans les airs. Des icônes rouges et ambrées se mirent à danser devant lui à la manière d'une volée d'oiseaux holographiques. L'onde de choc traversa sa carapace et sa couche de muscles externes pour s'insinuer dans sa cage thoracique.

La radio fut inondée par un flot incompréhensible de cris et d'ordres beuglés. Lawrence atterrit sur le dos ; l'impact violent finit de vider ses poumons de l'air qu'ils contenaient. Il lâcha son fusil. Quelque chose se tortillait sous ses jambes, tentait de lui écarter les genoux. Il se redressa en paniquant pour s'emparer de la chose, quelle qu'elle soit, qui était en train de lui monter dessus.

Il ressentit une douleur atroce juste au-dessus de la rotule. Sa combinaison l'informa qu'elle avait été transpercée de part en part. Sa main rencontra un objet de grande taille – le corps d'une de ces créatures, se dit-il. Ses senseurs infrarouges ne lui permettaient de voir qu'une forme rougeâtre aux contours indistincts, mais il s'agissait bien de l'une de ces bestioles. Et elle était armée d'un couteau laser. Lawrence attrapa l'arme et l'arracha de la pince. Le membre se cassa comme du bois. Lawrence inspira profondément et, de sa main libre, frappa l'animal avec toute la force de sa combinaison. Son poing transperça le cuir de la bête et écrabouilla ses organes internes.

Il faillit en vomir. Il extirpa sa main toute recouverte de membranes diverses et de sang. Soudain, une autre balle l'atteignit et il s'étala de tout son long.

— Le plafond, hurla Ntoko. Visez le plafond ! Avec des balles explosives. Maintenant !

Des explosions retentirent au-dessus de sa tête, ébranlant le plafond en béton. Les ondes de choc le plaquèrent contre le sol, mettant à rude épreuve son armure déjà passablement meurtrie. Il tâtonna autour de lui à la recherche de son propre fusil. Le faisceau d'un maser lui passa une nouvelle fois dessus, faisant apparaître une nouvelle volée de symboles lumineux dans son champ de vision. Des projectiles de petit calibre fendaient l'air juste au-dessus de lui. Une sorte de boue gélatineuse se répandait sur le sol en béton et commençait à recouvrir sa combinaison.

Il trouva le corps de la créature morte et son fusil, et roula sur le dos. Il envoya la moitié d'un chargeur de cartouches explosives dans le plafond. De gros morceaux de béton se détachèrent, transpercèrent le nuage de vapeur au ralenti et s'écrasèrent dans la matière visqueuse.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Meaney. Pourquoi est-ce qu'on ne les extermine pas ?

Lawrence mit un nouveau chargeur dans son fusil. Il s'apprêtait justement à poser cette question.

— On fait un trou dans ce bunker, et on envoie ce gaz et ces bestioles directement dans l'espace.

Lawrence ouvrit le feu à nouveau. Derrière le bruit des explosions, il entendit une sorte de sifflement qui gagnait progressivement en intensité. La brume chimique se dissipait rapidement tandis que le sifflement devenait un véritable hurlement. Un rayon de soleil fendit soudainement le nuage et commença à s'élargir. Le casque de Lawrence réagit immédiatement en actionnant les filtres adéquats. Lawrence continua de tirer et s'évertua à agrandir le trou déjà conséquent. Un énorme morceau de béton déchiqueté vola en éclats et fut emporté dans le vide. Ce qui restait de gaz dans le bunker finit de s'échapper en soulevant légèrement Lawrence du sol.

Puis ce fut le silence. Un silence absolu. Le soleil aveuglant qui brillait à présent dans la bâtisse révéla une scène de désolation. Le conglomérat inextricable de machines et de tuyaux avait été entièrement saccagé, éventré, réduit en pièces. De petits jets de gaz et de fluides s'échappaient toujours par certaines fissures, mais se dispersaient aussitôt. Plusieurs créatures étaient mollement suspendues à des crochets métalliques, leur chair couleur fauve réduite en bouillie par les fusils d'assaut.

— Dépêchez-vous, nous avons une urgence, dit Ntoko. Demandons des renforts immédiatement. Sommes pris pour cible.

L'IA de Lawrence lui confirma que les communications avaient été rétablies, à présent que le toit du bunker ne constituait plus un obstacle. Il se mit péniblement debout pendant que Ntoko expliquait au commandement ce qui leur était arrivé. Du sang sourdait de l'entaille qu'il avait au genou – celui de la combinaison, espérait-il. Le moindre mouvement lui provoquait des douleurs insupportables dans la poitrine. Son armure était tout écorchée ; sa carapace externe n'avait pas tenu le choc.

— Bordel, grogna-t-il.

— On les a eues, dit Kibbo d'une voix quasi hystérique. On les a eues, ces salopes.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Colin. D'où sont-elles sorties ?

— Putain les mecs, fit Meaney. On a eu droit à notre première bataille interstellaire.

— Et on l'a gagnée ! On leur a botté le cul à ces petites putes, pas vrai ?

— Ouais, mon pote. Elles ne vont pas nous emmerder de sitôt, je peux te le dire.

— J'y comprends rien, dit Lawrence. Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi nous ont-elles tiré dessus ?

— On s'en fout, dit Meaney. Ce qui compte, c'est qu'on soit les plus forts.

Il lança un cri de joie et leva les bras en signe de victoire. Soudain, son visage se crispa.

— Nom de Dieu.

Lawrence regarda au-dessus de sa tête. Des créatures marchaient sur le toit et, de leurs membres antérieurs, tâtaient les bords noircis du béton éventré. Plusieurs d'entre elles s'engagèrent à l'intérieur en s'accrochant aux jambes de force en métal tordu. Les masers se braquèrent une fois de plus sur les hommes. Ceux-ci répliquèrent par un feu nourri, grignotant petit à petit le béton.

— Abritez-vous, ordonna Ntoko.

Tout en continuant de tirer, il conduisit ses hommes derrière une

machine à la respiration sifflante.

— Des créatures indigènes, réalisa Lawrence. Elles n’ont pas besoin de combinaisons pour survivre, regardez. Elles sont forcément indigènes.

— Super. Et tu peux me dire ce qu’on leur a fait pour qu’elles nous en veulent à ce point ? demanda Meaney en tirant de derrière une machine.

— Je suppose qu’on a dû leur prendre leurs terres et leurs femmes, dit Lawrence.

— Merci Lawrence, tu es d’une aide précieuse, cria Kibbo. Et en plus, elles sont coriaces !

Colin vida un chargeur entier au-dessus de sa tête, déchiquetant sans discernement le béton et les créatures.

— On ne les a pas envoyées dans l’espace, on ajuste créé une porte d’entrée pour leurs copines !

Une pluie de chair et de poussière de béton s’abattit sur les soldats.

— Économisez vos munitions, ordonna Ntoko. Descendez-les une à une.

Lawrence se cacha dans une alcôve et leva le canon de son fusil. Un viseur violet se dessina devant lui et se balada sur le plafond dévasté. Il passa en tir manuel et visa une créature. Une balle suffit à déchiqueter son corps. En fait, elles étaient terriblement vulnérables. Tout cela ne tenait pas debout…

— La cavalerie arrive dans combien de temps, caporal ? demanda Colin.

— Elle sera là d’un instant à l’autre. Reste bien planqué là où tu es.

Pour la première fois de sa vie, Lawrence se surprit à prier. Il se terra un peu plus dans son alcôve et se demanda si ce Dieu, dont il savait qu’il n’existait pas, pouvait lui être d’un quelconque secours. Et il pria. De toute façon, cela ne pouvait pas lui faire de mal.

*
**

Simon Roderick n’avait pas prévu de visiter Floyd pendant sa mission. Du point de vue de Z-B, cette lune n’était qu’un centre de production mineur, facile à contrôler et à dépouiller de ses richesses. Enfin, c’était ce qu’il pensait pendant l’étape de planification de l’invasion. Mais il avait dû revoir son jugement, se résoudre à souffrir des désagréments de la microgravité et à porter une combinaison spatiale.

Ces dernières n'avaient pas beaucoup changé depuis huit ans. Toujours cette même couche interne beaucoup trop serrée, et ce casque en forme de globe qui vous soufflait continuellement un air sec et mort au visage. En plus, l'équipement que l'on devait porter sur le dos était incroyablement lourd et, sur les planètes à faible gravité, constituait un facteur d'inertie très important.

Cela lui donnait presque envie de mettre une de ces combinaisons qu'enfilaient les soldats et dont étaient vêtus les trois hommes qui l'escortaient. Mais il ignorait lequel de ces deux maux était le plus difficile à supporter.

Son escorte le laissa entrer seul dans le sas de l'usine chimique. Lorsque la porte s'ouvrit, il se retrouva dans un long couloir gris et morne face à un comité d'accueil composé de six soldats armés de fusils luisants et à l'air incroyablement dangereux, du commandant Mohammed Bibi, de l'agent spécial Iain Tobay et des docteurs McKean et Hendra de l'équipe biomédicale de Z-B.

L'IA de sa combinaison spatiale lui confirma que l'atmosphère de l'usine était respirable. Il s'empressa de retirer son casque.

— Vous attendez-vous à une nouvelle attaque ? demanda-t-il d'un ton léger en regardant les soldats au garde-à-vous.

— Pas vraiment, dit Bibi. Mais nous ne nous attendions pas non plus à ce premier incident.

Simon acquiesça d'un air approbateur. Le commandant était probablement en train de surcompenser, mais c'était une attitude prudente et saine. Il ne pouvait pas lui en vouloir pour cela.

Péniblement, ils traversèrent ces longs couloirs pour arriver jusqu'à la section quatre du bunker numéro trois. De l'autre côté de la porte d'acier, l'atmosphère n'était pas du tout la même. En plus du mélange standard d'oxygène et d'azote, il pouvait reconnaître une odeur chimique, ammoniaquée. Il grimaça.

Le Dr McKean remarqua sa réaction.

— On s'y habitue très vite, vous verrez. On a branché un purificateur d'air supplémentaire, mais les machines continuent de répandre des substances volatiles.

— Je vois, fit Simon.

En réalité, il se moquait bien de connaître le pourquoi du comment. Les scientifiques ne pouvaient s'empêcher de tout expliquer.

À mesure qu'ils approchaient de la zone où l'altercation avait eu lieu, le décor ressemblait de plus en plus à un champ de bataille. Le sol était couvert de flaques sombres et poisseuses, et la puanteur était à peine supportable. Tout autour d'eux, le métal avait été faussé, tordu. Les poutres étaient déformées et noircies. Quand ils arrivèrent dans le vaste espace où se trouvaient les deux cuves géantes, Simon

découvrit que tout l'équipement complexe qui emplissait la pièce était bon à mettre à la ferraille.

Un toit de fortune en époxy avait été tendu au plafond, ajoutant une touche acidulée au mélange d'odeurs déjà insoutenable. Le soleil brillait à travers cette couverture translucide et la salle était plongée dans une ambiance rosée.

Le réservoir qui était à l'origine de cet incident avait été ouvert. Son couvercle était relevé sur des pistons hydrauliques qui lui donnaient des airs de coffre-fort géant. Une rampe permettait d'y accéder. Plusieurs hommes de Z-B s'activaient devant le cylindre, nettoyant son périmètre ou tirant des diables chargés de matériel le long de la rampe.

Simon remarqua deux de ces hommes qui semblaient se mouvoir avec difficulté, précautionneusement. Il sortit leur dossier grâce à son IND : Meaney et Newton. Tout deux avaient participé au combat, avaient été blessés et bénéficiaient d'une période de repos – pas d'opérations militaires pour l'instant. Le passé de Newton lui parut intéressant.

— Comment ça va ? leur demanda-t-il.

Newton posa le purificateur d'air mobile qu'il portait, se raidit et salua son supérieur. Involontairement, ses yeux cherchèrent ceux du commandant Bibi.

— Très bien, monsieur. Merci.

— Bien, monsieur, dit Meaney.

— Vous avez fait du bon travail, dit Simon. Vos combinaisons ne sont pas exactement faites pour ce type d'engagement.

— C'est du bon matériel, monsieur, dit Newton soulagé de voir qu'ils n'allaient pas se faire taper sur les doigts.

— Maintenant que vous les avez utilisées dans des conditions de combat réelles, vous avez des suggestions à faire pour leur amélioration ?

— Il faudrait que les senseurs soient plus complémentaires, monsieur. Et qu'ils soient plus efficaces. Dès que l'IA a libéré les gaz, nous avons dû combattre en aveugle. Cette saleté a rendu nos détecteurs de mouvements et nos senseurs infrarouges inutilisables.

— Cela a dû être difficile…

— Le caporal Ntoko n'a pas paniqué, monsieur. Grâce à lui, on s'en est tous sortis. Mais face à un ennemi plus dangereux, on aurait eu beaucoup plus de mal.

— Je vois. Je vous remercie de nous avoir éclairés. Je vais voir ce que je peux faire, mais je doute que les ingénieurs écoutent un cadre comme moi. Ils ne nous prennent pas très au sérieux.

— C'est vous qui les payez, monsieur. Et ça, je pense qu'ils le

prennent très au sérieux.

— En effet, dit Simon en souriant. C'est votre première rencontre avec une forme de vie extraterrestre ? lui demanda-t-il en désignant un cadavre recouvert d'une feuille de polythène bleue.

— Oui, monsieur. Dommage qu'elle ait eu lieu dans de pareilles circonstances. Pendant un instant, j'ai même cru qu'il s'agissait de vrais extraterrestres.

— Vrais ? Ceux-ci ne sont pas assez *vrais* pour vous ?

— Je voulais dire intelligents, monsieur. C'est un crime d'avoir fait ça à ces pauvres bêtes, d'en avoir fait des robots.

Simon médita quelques secondes sur l'idéalisme naïf du jeune homme. Seuls les jeunes pouvaient se permettre de perdre leur temps avec ce genre de considérations morales. Newton avait probablement dû se rebeller contre son milieu familial.

— Oui, vous avez raison. Êtes-vous déjà entré dans le réservoir ?

— Oui, monsieur, répondit Newton d'un air désapprobateur.

— Alors à mon tour maintenant.

— Monsieur !

— Oui ?

— Vous allez les punir ?

— Qui ?

— Les… gens qui ont fait ça à ces créatures, monsieur.

Ah… Je vois. Newton, vous devez comprendre que nous sommes ici pour appliquer la loi, et donc nous soumettre à celles qui sont en vigueur dans ce monde. Ainsi, et même si les autorités locales ont du mal à l'admettre, notre opération est parfaitement légitime, car elle s'inscrit dans le cadre de la juridiction de cette planète. Nous ne pouvons donc pas nous permettre d'imposer nos propres lois sur ces populations indigènes. Si leur Constitution les autorise à coucher avec leurs sœurs, nous les laissons faire. Si elle les autorise à faire des expériences sur les animaux ou les créatures extraterrestres – ce qui est interdit dans la plupart des pays de la Terre –, nous ne pouvons pas les en empêcher.

— Vous voulez dire qu'ils n'ont rien fait de mal ?

— Pas du tout. Ils ont attaqué des représentants de la loi, ce qui est suffisamment grave en soi.

— Qu'allez-vous faire d'eux ?

— Je ne me suis pas encore décidé.

Simon s'arrêta au milieu de la rampe pour regarder un autre cadavre de créature extraterrestre.

— Vous avez appris quelque chose à leur sujet ? demanda-t-il à McKean.

— Pour l'instant, pas grand-chose, admit le docteur. À part

qu'elles n'ont pas été importées et que ce sont des mammifères. Socialement, elles se situent entre la meute et la ruche. Leur métabolisme ralentit énormément pendant la nuit. Elles se nourrissent d'herbe de Wells et passent quatre-vingt-dix pour cent de leur temps à brouter. C'est tout ce que l'on sait.

— Elles ne sont pas intelligentes ?

— Non, monsieur. Nous avons essayé de dénicher des choses les concernant dans la mémoire de Manhattan, mais nous n'avons rien trouvé. Manifestement, ces informations sont protégées. Sur Terre, personne n'était au courant de leur existence, ce qui est très surprenant. D'un point de vue xénobiologique, leur découverte aurait dû être un événement considérable. Kaba aurait dû annoncer la bonne nouvelle…

— Le siège de Kaba sur Terre ne devait pas être au courant. Quand on a une bonne main au poker, on ne le crie pas sur les toits, docteur.

Simon et le commandant Bibi entrèrent à l'intérieur du réservoir. Il y avait deux étages, divisés chacun en plusieurs compartiments. Simon pensa immédiatement à un abri antiaérien ; l'analogie était pertinente, puisque le contenu de la cuve était très soucieux de sa propre sécurité.

— Je suppose que vous l'avez débogué…, demanda-t-il à Bibi.

— Oui, monsieur. Des techniciens se sont chargés de toutes les défenses physiques, et l'IA de l'usine a été isolée dans un container de stockage scellé. Elle a participé à l'attaque, ça nous en sommes certains. C'est elle qui a ouvert les vannes des gaz. Une de nos IA est en train de l'examiner en détail, afin d'isoler les programmes responsables de tout cela. Nous pensons également qu'elle contrôlait les créatures extraterrestres. J'ai envoyé quelques fouineurs dans la banque de données de l'usine, des fois que des sous-programmes s'y soient dissimulés. Mais il y a encore beaucoup de choses à vérifier ici, particulièrement dans toute la machinerie qui nous entoure. La zone ne sera complètement sécurisée que dans une dizaine d'heures.

— Et l'IA de Manhattan City ?

— Elle est également dans le coup. Mais il est difficile de faire toutes les vérifications habituelles. C'est elle qui contrôle une grande partie de l'équipement de la ville, y compris les systèmes vitaux. Pour l'instant, nous nous sommes contentés d'installer des limiteurs et des programmes de surveillance dans la base de données.

— Très bien.

Ils arrivèrent devant une lourde porte blindée, dotée d'une serrure à ADN très élaborée. La porte était ouverte. À l'intérieur de la pièce, il y avait huit colonnes composées d'appareils médicaux. Au

sommet de ces colonnes, des sphères de plastique opaque d'une cinquantaine de centimètres de diamètre. Des câbles et de fins tuyaux sortaient de l'équateur de ces globes et s'enfonçaient dans les colonnes à différentes hauteurs. Cinq de ces colonnes étaient complètement inertes, tandis que les trois restantes bourdonnaient doucement et étaient illuminées par des dizaines de petits voyants. Deux techniciens étaient en train de démanteler l'une des tours inertes. Le Dr Hendra leur fit signe de sortir, et ils s'exécutèrent sans rien dire.

Simon se tenait devant le premier pilier actif et fixait le globe opaque.

— Que pensez-vous de la viabilité de cette procédure, docteur ?

— Oh, elle est parfaitement viable. En fait, elle est beaucoup plus efficace que les traitements de rajeunissement qui sont employés sur Terre.

— Vraiment ? Je croyais que la Terre avait de l'avance dans ce domaine particulier …

— Techniquement, c'est vrai. Mais viro-améliorer un corps tout entier est extrêmement compliqué. Il faut introduire de nouveaux gènes dans les cellules de tous les organes, de chaque os, des vaisseaux sanguins et de la peau. Chaque gène doit être spécifiquement élaboré pour convenir à un organe particulier. Au mieux, notre revitalisation atteint vingt, voire trente-cinq pour cent. Ce qui n'est pas négligeable. Mais il y a beaucoup trop de cellules pour pouvoir toutes les traiter. C'est pour cette raison que nous ne pratiquons pas plus de trois traitements. Au-delà, on se heurte à la loi des rendements décroissants.

— Cela dépend de l'âge qu'on a au moment du premier traitement, dit Simon.

Le Dr Hendra haussa les épaules d'un air complice.

— Évidemment. Mais on est rarement traité avant soixante ans. De nos jours, il est bien plus pratique d'inhiber le processus de vieillissement dès le départ. Quand on n'est constitué que de dix cellules, introduire ces nouveaux gènes améliorés devient un jeu d'enfant.

— Bien sûr, dit Simon avec un sourire en coin.

Le Dr Hendra avait été conçu selon ce procédé – c'était écrit dans son dossier –, ce qui, étant donné le niveau des connaissances en génie génétique de l'époque, lui donnait une espérance de vie de cent vingt ans. Ses parents étaient tous les deux des actionnaires de Z-B, des cadres moyens. En ce temps-là, cette pratique était réservée aux échelons supérieurs ; ils avaient eu de la chance de pouvoir en profiter. Aujourd'hui, n'importe quel actionnaire y avait droit, quelle que fût sa position dans la compagnie. C'était une manière de motiver

le personnel, et cela expliquait le rôle dominant que jouait Z-B sur Terre, voire dans l'univers tout entier.

— Pourtant, vous me dites que leur procédé est efficace…

— Tout à fait, répondit le Dr Hendra en désignant du menton les sphères en plastique. Isolez le cerveau, et vous pourrez réparer au moins quatre-vingt-cinq pour cent des neurones endommagés. Par ailleurs, comme vous n'aurez qu'un seul et même type de cellule à rajeunir, votre efficacité n'en sera que plus grande.

Simon utilisa son IND pour activer le système de communication de la colonne.

— Bonjour, monsieur Zawolijski.

— Bonjour à vous, monsieur Roderick, répondit le cerveau.

— C'était très impoli de votre part d'attaquer ainsi mes soldats…

— Je vous prie de m'excuser. Mes collègues et moi sommes un peu nerveux en ce moment. L'incursion de votre peloton nous a surpris. Et comme le caporal avait découvert notre cachette… Vous comprenez, nous n'aimerions pas que le secret de notre technique de rajeunissement soit ébruité.

— C'est compréhensible, mais comptiez-vous également cacher ce secret à votre nouvelle maison mère ?

— Non, bien sûr. Vous savez, le coût humain et les implications de nos pratiques pourraient ne pas être tolérés par une certaine catégorie de la population.

— En effet… Toutefois, le conseil, dont je suis le représentant, souhaiterait obtenir un rapport technique complet.

— Cela ne pose aucun problème.

Depuis le début de la conversation, l'IA personnelle de Simon examinait minutieusement les points d'ancrage de Zawolijski dans la base de données de Manhattan City. Le cerveau avait immédiatement repéré ces sondes, mais avait dû les laisser accéder à ses blocs mémoire. Un fichier s'ouvrit devant les yeux de Simon. Un texte indigo se mit à défiler sur une photo en couleurs. Il s'agissait du casier judiciaire de Duane Alden. Adolescent, celui-ci avait commis des vols à l'étalage, avant de s'intéresser aux voitures, puis de sombrer définitivement dans la violence et le grand banditisme : trafic de drogue, cambriolages, vols à main armée, extorsions, meurtres. Son dernier forfait avait été un hold-up. Un épisode malheureux filmé dans son intégralité par des caméras de surveillance. Son procès n'avait duré que trois jours. Son procès en appel avait eu lieu un mois plus tard. On devait l'exécuter dans deux semaines, soit un mois après son vingt et unième anniversaire. Depuis trois mois, le bougre était dans une prison médicalisée où des infirmiers spécialisés le désintoxiquaient et lui refaisaient une santé. Au début, Duane y avait

mis de la mauvaise volonté, avant que les gardiens ne le persuadent à leur façon de se plier à la discipline de l'établissement. Son avocat avait d'ailleurs porté plainte pour mauvais traitements, mais cela ne changerait pas grand-chose à l'affaire.

La photo en pied de Duane Alden apparut entre Simon et la sphère contenant le cerveau. Une expression lui vint immédiatement à l'esprit *: jeunesse dorée.* Physiquement, Duane était parfait et, de plus, très séduisant.

— Votre nouveau corps, je suppose, dit Simon.

— Oui, dit Zawolijski. Il est magnifique, n'est-ce pas ? Il a plusieurs centimètres de plus que moi. Et ce visage… Je suis certain que les dames vont beaucoup apprécier.

— Dites-moi, quel âge avez-vous exactement ?

— J'ai vécu deux cent quatre-vingts années terrestres.

— Et ce corps sera votre…

— Cinquième. J'ai gardé le mien jusqu'à l'âge de soixante ans.

— Un nouveau corps tous les trente ans. Cela me paraît un peu extravagant.

— Pourquoi donc ? Nos meilleures années se situent entre vingt et cinquante ans.

— Dans le modèle classique, oui. Mais grâce aux viro-améliorations, notre espérance de vie a considérablement augmenté.

— Certes. Le problème avec les traitements dont vous parlez, c'est qu'ils se généralisent sur Kinabica. Des enfants de plus en plus intelligents auront probablement moins de chances de mal tourner…

Simon ferma le casier judiciaire de Duane Alden et fronça les sourcils.

— Vous pensez qu'améliorer l'intelligence des enfants pourrait être une façon de lutter contre le crime ?

— Non, fit le cerveau en gloussant. Disons que les criminels seront beaucoup plus difficiles à attraper. Quand ils auront quarante ans, on ne pourra plus rien en faire.

— Il vous suffira d'embaucher des policiers aussi intelligents que ces criminels.

— Sans augmenter le salaire moyen de nos inspecteurs, ce sera difficile…

— Je vois. Mais, à ce moment-là, pourquoi ne pas tout simplement vous cloner un corps de remplacement ?

— Ah ! L'un des mythes favoris de notre race. Vous avez une idée de ce que cela coûterait ? Sans compter les problèmes que cela impliquerait ! Élever un humain *in vitro* jusqu'à, disons, l'âge de seize ans ? Et comment vous y prendriez-vous pour empêcher sa conscience de se développer ?

— Cette question se poserait-elle vraiment ? Je pensais qu'en l'absence de stimuli extérieurs, la pensée ne pouvait pas apparaître…

— C'est tout à fait vrai pour la pensée cohérente. Cependant, même les nouveau-nés sont dotés d'une conscience. Un isolement sensoriel de seize années produirait un psychisme affreusement retardé, une monstruosité. Mais, croyez-moi, il est quasi impossible de faire vivre un corps dans une cuve plus d'un an. Passé ce laps de temps, le besoin de naître devient trop fort, irrépressible…

— Alors clonez un corps sans cerveau. Effacez-le de son génome.

— Voyons ! Comment ferions-nous dans ce cas-là pour contrôler les fonctions d'autonomie ? Avec de la technologie ? Tout ceci est beaucoup trop subtil pour pouvoir être confié à une misérable puce électronique.

— Pourquoi ne pas essayer de produire les organes séparément – c'est une technique très couramment utilisée – et de les assembler pour faire un corps complet ?

— Cela ne ferait que multiplier le nombre des problèmes par deux. Le corps humain compte déjà un nombre d'organes et de glandes incroyable, mais vous oubliez le système circulatoire, la peau, le squelette… Dans quel ordre commenceriez-vous le *montage* pour que votre corps survive jusqu'à la fin de l'opération ? Combien d'heures de chirurgie faudrait-il pour assembler un corps adulte ? Non. C'est de la science-fiction, rien de plus. Croyez-moi, nous avons déjà tout essayé. Il n'y a qu'une seule manière valable de produire un corps humain, et vous la connaissez aussi bien que moi. Tant que nous n'aurons pas développé une nanotechnologie capable d'œuvrer au niveau cellulaire et de modifier les chaînes d'ADN, nous n'aurons d'autre choix que de transplanter nos cerveaux dans les corps de jeunes criminels. Pour le moment, il n'y a pas d'autre solution.

— Très bien. Qu'en est-il de vos procédés de régénération neurale ? Ils doivent probablement entraîner des pertes de mémoire…

— Pas du tout. Il y a bien des problèmes de perte de mémoire, mais ils sont la conséquence du vieillissement du cerveau. Les nouveaux neurones ne peuvent contenir de vieux souvenirs. Mais cela ne nous dérange pas outre mesure. Au contraire. Le cerveau humain a ses limites, même si on le rajeunit régulièrement. Pour chaque nouvelle vie, j'ai besoin de nouvelles capacités de stockage. Vous comprenez ?

— Si vous perdez des souvenirs à chaque changement de corps, vous ne devez plus savoir qui vous êtes…

— Eh bien, si ! C'est là toute la beauté de ce procédé. Je n'ai rien perdu de ma personnalité, de l'expérience que j'ai acquise pendant deux cent quatre-vingts ans. Nos souvenirs les plus coriaces sont ceux qui sont liés à notre identité. Les événements qui ont fait de nous ce

que nous sommes et modèlent notre personnalité sont si importants, si forts, qu'ils font partie de notre essence. Ils font partie de nos instincts et sont là à jamais, quel que soit le nombre des transplantations. C'est vrai que je serais incapable de me rappeler ce que j'ai fait il y a cent trente ans jour pour jour, mais quelle importance ? Je *sais* que j'ai vécu ce jour précis. La continuité de la conscience plutôt qu'une mémoire ininterrompue, c'est cela l'âme humaine, monsieur Roderick.

— Mais vous oubliez votre impératif biologique. Votre corps n'est, génétiquement parlant, pas le vôtre. Vous ne pouvez pas vous reproduire. Vos enfants seront ceux de Duane Alden. Dans ces conditions, qu'est-ce qui motive votre envie de vivre ? La vanité ?

— Dire que vous m'accusiez d'être victime des modèles classiques ! Avec toutes les modifications prénatales que nous leur faisons subir, nos enfants ne sont plus vraiment nos enfants. Mais pour répondre à votre question, sachez qu'il est extrêmement aisé d'éviter ce petit inconvénient. En fait, mes testicules ont été clonés et seront transplantés sur mon nouveau corps. Pour les femmes, c'est la même chose : il suffît de cloner leurs ovules. Nous vivons nos nouvelles vies aussi pleinement que possible. D'une certaine manière, l'on peut dire que nous sommes des êtres parfaits, des intellects plusieurs fois centenaires dans des corps de vingt ans.

— Sous quelle identité allez-vous revenir ? Un cousin lointain ?

— Cela n'a aucune importance. Les membres du conseil d'administration ne sont pas des célébrités, nos faits et gestes ne sont pas épiés. Nous pouvons donc agir dans la plus grande discrétion.

— Le système parfait, en somme…

— Oui, un système qui nous permet de vivre tranquillement comme nous l'entendons. Toute notre Constitution a été écrite dans ce but-là.

— Sauf que votre maison mère vous a revendus…

— Monsieur Roderick, je vous en prie, pas de politique entre nous… Si vous êtes ici, c'est que vous avez assez de vaisseaux et de soldats pour nous soumettre et remplir vos caisses en toute impunité. Et nous reconnaissons votre supériorité militaire.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Alors, quel marché avez-vous à nous proposer ?

— Un marché ?

— Oui, pour nous permettre de continuer à vivre à notre manière. Nous serions très heureux d'accueillir les membres de votre conseil dans notre confrérie. La vie est agréable ici. Kinabica est un monde avancé, riche et stable. Ils ne manqueraient de rien sur notre planète.

— Le conseil, dont je suis le représentant ici, ne peut pas accepter une telle offre.

— Je vous offre l'immortalité et le pouvoir et cela ne vous intéresse pas ?

— Nous avons des aspirations et des objectifs différents.

— Ces objectifs ne peuvent-ils pas s'accommoder de l'immortalité ? J'ai du mal à concevoir que…

— Votre proposition de nous intéresse pas.

— Mais alors, que voulez-vous ?

Simon fit la moue et regarda le cerveau d'un air déçu. Les techniques et l'ingéniosité du conseil de Kinabica étaient impressionnantes, mais leurs objectifs étaient si… *anciens*. Ces personnages auraient dû vivre pendant la Renaissance ou pendant l'âge d'or de l'Empire britannique. Ils auraient pu accomplir de grandes choses, au lieu de quoi ils avaient choisi de considérer l'avenir au travers d'un prisme depuis longtemps dépassé, et s'étaient contentés de bâtir leur tour d'ivoire dans une société stagnante. Tout ce qu'ils désiraient, c'était préserver leurs acquis. On leur avait offert une planète vierge, aux horizons infinis ; mais ils n'avaient exploré aucune nouvelle possibilité, n'avaient rien tenté de grandiose. Simon les plaignait.

— Nous n'attendons rien de vous, leur dit-il. Comme vous l'avez si bien dit, votre planète regorge de richesses. Il est dans l'intérêt de votre conseil de continuer à la développer, et c'est justement ce que nous souhaitons.

— Si j'ai bien compris, vous n'avez rien contre nos méthodes de rajeunissement ?

— C'est exact. Vivez comme vous l'entendez. Nous n'avons que faire de votre médiocrité.

Chapitre 10

La journée n’était commencée que depuis dix minutes, et déjà les choses s’annonçaient mal pour Simon Roderick. Il avait renoncé à réquisitionner le bureau personnel du président Strauss pour y installer le quartier général de la Troisième Flotte sur Thallspring. Cela eût été trop convenu, s’était-il dit. Et puis, de toute façon, l’interlocuteur privilégié des autorités de la planète était le général Kolbe. Lui seul devait être connu du grand public. Pendant que l’infortuné général essayait de calmer une presse et une population amères et pleines de ressentiment, Simon avait chassé le troupeau de conseillers et d’aides qui tournaient en permanence autour du président pour lui dispenser leurs analyses et autres chicaneries sans intérêt, et s’était trouvé un bureau confortable dans l’aile est du Manoir de l’Aigle.

Situé sur un promontoire, le Manoir dominait le centre de Durrell et offrait à Simon une vue imprenable sur la ville. Habituellement, le soleil brillait dès le matin et illuminait les immeubles impressionnants et les parcs luxuriants de la capitale. Mais aujourd’hui, d’épais nuages noirs obscurcissaient le ciel couleur d’azur. Un faible crachin barbouillait la grande baie vitrée située derrière son bureau, et rendait floues les lignes aiguës des lointains gratte-ciel. Les véhicules qui roulaient en contrebas dans le quartier le plus huppé de la ville avaient tous allumé leurs phares, et éclairaient de leurs faisceaux bleu nova le bitume mouillé.

Dès son arrivée, son IA lui avait fait un rapport sur les événements de la nuit. La production des usines contrôlées par Z-B avait chuté de plusieurs points, du fait de l’absence de nombreux ouvriers et des problèmes d’approvisionnement en matières premières. Même le trafic automobile semblait réduit ce matin. Pourtant, vues de la fenêtre de son bureau, les larges avenues qui découpaient la ville en quartiers d’orange ne paraissaient pas moins fréquentées qu’à l’accoutumée. Il y avait des ralentissements à tous les carrefours.

Un rapport médical indigo défila devant ses yeux. Il resta immobile, confortablement installé dans son fauteuil en cuir au dossier imposant.

— La tuberculose ? demanda-t-il incrédule.

— C’est le diagnostic des médecins, lui répondit son IA. Tout laisse à croire qu’ils ont raison. Soixante-quinze cas avérés ont été recensés à Durrell. D’après nos projections, ce chiffre aura doublé d’ici la fin de la journée ; par ailleurs, la situation risque de s’aggraver dans les prochains jours. Des cas suspects ont déjà été signalés dans d’autres

provinces de la planète. Il semblerait que la souche responsable soit particulièrement vigoureuse.

— Y a-t-il déjà eu des précédents sur la planète ?

— Non, aucun cas de tuberculose depuis l'arrivée des premiers colons.

— Mais comment est-ce possible ?

— Les médecins locaux et les autorités sanitaires pensent que nous sommes la source de l'infection.

— *Nous ?*

— Oui. Selon notre IA médicale, cette hypothèse serait la plus logique.

— C'est-à-dire…

— Cette souche est le produit de plusieurs siècles de luttes. À chaque fois que les humains ont développé de nouveaux antibiotiques pour combattre le bacille de la tuberculose, est apparue une souche plus résistante que la précédente. Au début du XXIe siècle, la tuberculose est devenue un supervirus insensible aux antibiotiques.

— Nos chercheurs ont alors créé les métabiotiques…

— Exact. Ces derniers ont été efficaces pendant près d'un siècle. Mais la tuberculose a trouvé un moyen de contrer leur effet. À ce stade-là sont nés les premiers traitements génétiques, qui n'ont cessé de se développer depuis lors. Dès qu'une nouvelle souche apparaissait, nous déchiffrions sa structure génétique et produisions le vaccin adéquat. Ce fut la fin des grandes épidémies.

Simon était perdu dans la contemplation de la ville humide. Tout cela n'augurait rien de bon.

— Mais nous n'avons pas éradiqué la bactérie, reprit-il.

— Non. Car c'est impossible. Les villes de la Terre sont de véritables bouillons de culture. Les autorités locales doivent toujours être prêtes à réagir pour contrecarrer une nouvelle souche. Le cas échéant, un vaccin peut-être produit en à peine une trentaine d'heures. C'est ainsi qu'on a pu éviter toute épidémie pendant près de deux cents ans.

— Mais qu'en est-il des colonies ?

— Les colons passaient systématiquement une série de tests draconiens avant leur départ. En cas d'infection, on les vaccinait sans attendre. Il est très peu probable que le bacille de la tuberculose ait été transporté jusqu'ici… Du moins à l'état actif.

— J'en conclus que la politique de santé publique n'est pas la même ici que sur Terre.

— Vous avez raison.

— En d'autres mots, c'est bien nous qui avons apporté la bactérie sur Thallspring.

— C’est une évidence. Un de nos hommes a probablement été exposé à un bacille actif sans le savoir – peut être a-t-il été vacciné, ou alors a-t-il profité de viro-améliorations qui l’ont rendu particulièrement résistant. Mais qui ne l’empêchent pas d’être contagieux. Le cas échéant, il a certainement contaminé la totalité des passagers de son vaisseau, lesquels sont devenus contagieux à leur tour.

— Tous nos hommes ne se soumettent-ils pas à des tests avant de partir en mission ?

— Pas pour cette maladie particulière. Ce genre de pratique a été jugée peu rentable et été abandonnée pour les vols dont la mission n’est pas de fonder une nouvelle colonie. Les soldats sont surveillés en permanence par leurs combinaisons dermiques. Jusqu’ici, il n’y a pas eu de problème.

— Merde…, fit Simon en rejetant sa tête sur le dossier de son fauteuil. Donc ce n’est pas une simple tuberculose ; c’est une supertuberculose contre laquelle aucun habitant de cette planète n’est immunisé.

— L’IA médicale pense que ceux qui ont subi des viro-améliorations résisteront à la maladie.

— Quel pourcentage de la population ?

— Approximativement onze pour cent de la population, dont une moitié d’enfants de moins de quinze ans.

— OK. Que nous conseille l’IA médicale ?

— De produire et de distribuer un vaccin sans attendre. De mettre tous les cas avérés en quarantaine et de leur dispenser le traitement nécessaire.

— Quelles sont les chances de guérison ?

— Disons qu’elles existent. Notre IA possède les formules de métabiotiques qui se sont montrées relativement efficaces dans un passé récent. Il est également possible de combiner ces traitements avec des procédés de régénération des tissus pulmonaires. Mais cela coûte très cher et prend beaucoup de temps.

— Combien de temps ?

— Deux années complètes pour un rétablissement total.

— Putain… Dans combien de temps serions-nous prêts à produire un vaccin ?

— La production pourrait commencer dans vingt-quatre heures, à condition que vous lanciez une procédure d’urgence. Produire une quantité suffisante au traitement de la population entière de Thallspring demanderait environ trois semaines.

— Quelles seraient les conséquences de cette opération sur notre planning ?

— Difficile à dire. Le nombre des variables est beaucoup trop important.

L'interphone de son bureau bipa.

— Le président Strauss est ici, lui dit son assistant. Il souhaiterait vous parler immédiatement. *Tu m'étonnes,* pensa Simon.

— Faites-le entrer.

— Monsieur.

— Et faites également venir M. Raines.

Edgar Strauss n'était pas le genre d'homme à vous faciliter la vie en faisant tout son possible pour que votre mission se déroule sans encombre, et en facilitant le travail de vos hommes au sein de son administration. Les menaces et les contraintes habituelles n'avaient aucun effet sur lui. Il était insolent, têtu, refusait de coopérer, et parfois même, n'hésitait pas à vous mettre des bâtons dans les roues. Simon avait renoncé à prendre des membres de sa famille en otages ; s'ils lui ressemblaient, ils devaient être du genre à rêver de devenir des martyrs.

Strauss entra en trombe dans le bureau avec la violence d'un éléphant solitaire en train de charger.

— Putain d'enculé de fasciste ! Vous voulez tous nous tuer, c'est ça ? Vous voulez nous éradiquer pour pouvoir faire venir vos familles ?

— Monsieur le président, nous ne sommes pour rien dans…

— Gardez vos balivernes pour quelqu'un d'autre. Tout est déjà sur le réseau. Vous avez lâché la tuberculose dans la nature. Une version modifiée encore plus meurtrière !

— Il n'y a pas eu de modification. Il s'agit d'un organisme parfaitement naturel.

— Conneries ! lança Edgar Strauss en le dévisageant de ses yeux gris écarquillés. Nous ne pouvons pas nous défendre contre cette saloperie. Vous êtes coupable de génocide, vous avez, décidé de nous laisser tous mourir dans d'atroces souffrances. Vous auriez dû utiliser votre satané rayon gamma, parce que là, nous allons vous égorger un à un. Nous n'avons plus rien à perdre.

— Si vous me laissiez parler.

La porte s'ouvrit et Braddock Raines entra. Il travaillait pour le renseignement. C'était un homme d'environ trente-cinq ans au physique suffisamment neutre pour lui permettre de se fondre dans la masse et ainsi de recueillir les informations qui l'intéressaient en prenant un minimum de risques. Comment faisait-il ? Il inspirait confiance. Tous ceux qui l'avaient rencontré le trouvaient très charmant et intéressant. En somme, c'était le genre de type avec lequel n'importe qui aimerait boire une bière à la terrasse d'un café.

Simon savait qu'il pouvait lui faire confiance dans les situations difficiles.

— Qui c'est ? Le bourreau ? demanda Edgar Strauss. Je sais bien que vous ne pouvez pas me laisser vivre à présent que je connais toute la vérité. Vous avez trop peur de moi. Comment vas-tu t'y prendre mon pote ? Tu vas faire ça au couteau ou tu te contentes de me tirer une balle dans la cervelle ?

Braddock était abasourdi. Pour une fois, il était trop choqué pour trouver quoi que ce soit à répondre.

— Fermez-la ou je vais vraiment vous faire abattre comme un chien, lâcha Simon.

Le président Strauss sourit d'un air méprisant.

Simon inspira profondément, s'assit et laissa la pression retomber. Quand avait-il perdu son sang-froid pour la dernière fois ? Il ne s'en souvenait plus. Mais Strauss dépassait les bornes. Seuls les habitants d'une planète aussi arriérée que Thallspring pouvaient choisir pour président un homme aussi rustre qu'Edgar Strauss.

— Monsieur le président, je viens moi-même d'apprendre la terrible nouvelle. Je suis bien entendu choqué qu'un tel fléau puisse menacer une aussi belle planète. Je vais d'ailleurs sans tarder m'adresser à la population pour lui assurer que Zantiu-Braun fera de son mieux pour aider votre service de santé à combattre cette maladie. Les formules du vaccin et des métabiotiques adéquats vous seront fournies dans les plus brefs délais. Si nous travaillons main dans la main, il n'y a aucune raison pour que nous échouions.

— Produire assez de vaccins pour inoculer tout le monde va prendre un temps fou, mon petit gars. Combien de gens mourront d'ici là ?

— Nous estimons qu'il ne nous faudra pas plus de trois semaines pour produire une quantité suffisante. Si tout se passe normalement, il ne devrait pas y avoir de victimes. Toutefois, cela implique une coopération totale de la part de vos services. Allez-vous nous aider, ou bien préférez-vous voir vos concitoyens souffrir inutilement ?

— C'est pour ça que vous avez lâché cette saloperie dans la nature ? Pour nous soumettre ?

— Nous n'avons rien lâché du tout, gronda Simon. Le bacille de la tuberculose évolue tout seul depuis des siècles et des siècles. Personne ne peut savoir d'où provient cette souche-ci. Seul un imbécile ou encore un homme politique pourrait croire que nous sommes responsables de ce qui arrive.

Son IA l'informa que le président recevait un flot continu d'informations codées en provenance du réseau – probablement se tenait-il au courant de la progression de la maladie.

— Bien sûr, dit Edgar Strauss. La tuberculose est apparue en même temps que vous, et vous voulez me faire croire que c'est une simple coïncidence ! Quel genre de tests faites-vous subir à vos hommes avant d'embarquer, hein ? Je serais curieux de le savoir. Tous ces types qui ont grandi dans de grandes villes où la TB est en sommeil depuis des siècles, vous les examinez tous de la tête aux pieds, bien entendu…

Du coin de l'œil, Simon vit Braddock Raines grimacer ; lui était impassible.

— Nous appliquons les procédures habituelles, telles qu'elles ont été définies par les Nations Unies. Dans le cas contraire, il nous serait impossible de quitter le système de Sol. Je suppose qu'il en était de même pour les vaisseaux de la compagnie Navarro…

— C'est exact. C'est ce qui nous a permis d'éviter les épidémies jusqu'à ce que vous nous envahissiez.

— Vous oubliez qu'il n'y a eu aucun problème la dernière fois que nous sommes venus.

Edgar Strauss le regarda d'un air furieux.

— Nous devons donc considérer ce vaccin comme un cadeau. Un autre coup de pouce à notre civilisation si arriérée.

— En quoi cela vous dérange-t-il ?

— Vous nous engraissez pour la prochaine fois. C'est l'unique raison de votre pseudo-générosité. Vous vous arrangez même pour tourner nos malheurs à votre avantage. Ces vaccins et ces métabiotiques feront partie de votre butin lors de votre prochaine invasion barbare. J'ai vu tous les plans et les formules que vous avez fournis à nos compagnies et nos universités. Informatique, neurotronique, biochimie, génétique… Même des plans détaillés d'usine métallurgique. Quelle générosité, quelle bonté d'âme !

— Nous souhaitons simplement faire fructifier l'argent que nous avons investi dans Thallspring. Il est dans notre intérêt de vous aider à développer vos sciences et votre technologie.

— Mais où se situe notre intérêt à nous ? Nous n'avons qu'à continuer de fabriquer nos produits démodés et dépassés, et vous n'aurez rien à nous voler la prochaine fois.

— Vous croyez ?

— Je le sais, et vous le savez aussi.

— Très bien, alors allez-y, fit Simon en désignant la ville derrière la baie vitrée d'un grand geste de la main. Expliquez-leur qu'ils ne doivent pas utiliser nos logiciels de gestion de mémoire nouvelle génération. Dites-leur que nos nouveaux systèmes de freinage ne leur sont d'aucune utilité et qu'ils n'ont pas besoin de nos médicaments.

— Vous ne pouvez pas gagner, vous le savez aussi bien que moi.

Déjà, votre flotte est moins importante que la dernière fois. Où sont donc passés vos vaisseaux ? Pourquoi n'en avez-vous pas construit de nouveaux ? Un jour vous viendrez pour nous piller, mais nous serons devenus plus forts que vous. Nous nous développons, alors que vous dépérissez, comme toutes les autres civilisations décadentes. Vous assistez à l'aube de notre histoire. La fin des vols interstellaires signifiera la fin de la tyrannie.

— Vous avez trouvé cela tout seul, ou bien vos nègres vous ont-ils écrit ce petit discours ce matin ?

— Mes petits-enfants danseront sur ta tombe, sale fumier.

Edgar Strauss tourna les talons et sortit de son bureau en sifflotant les premières mesures de l'hymne national de Thallspring. Simon regarda la porte se refermer.

— Je n'aurai jamais de tombe, chuchota-t-il à l'attention du président.

— Amusant, dit Braddock stoïque. Vous ne voudriez pas qu'il lui arrive un petit accident ?

Simon lâcha un petit rire sec.

— Ne me tentez pas…

— Pourquoi m'avez-vous fait demander ?

— L'IA médicale nous recommande de commencer le programme de vaccination. Je veux que vous supervisiez l'inoculation des personnes importantes à la poursuite de notre mission – en d'autres mots, le personnel des centres de production que nous contrôlons. Commencez par le personnel des usines, mais n'oubliez pas les employés des centrales électriques. Nous devons absolument prendre le moins de retard possible sur notre planning.

— C'est comme si c'était fait.

*
**

La station de pompage n'était guère impressionnante. Il s'agissait d'un cube en béton de vingt mètres de côté, protégé par une clôture de sécurité et entouré par une haie de buissons d'épines. Elle était sise aux confins d'une banlieue industrielle de Durrell, dans une zone isolée. Et très peu fréquentée.

La nuit, elle était illuminée par de hauts lampadaires halogènes situés tout autour du périmètre. L'un d'entre eux ne fonctionnait pas. Un autre clignotait d'une manière erratique. Peut-être était-ce dû à l'angle des faisceaux de lumière, mais les murs de béton paraissaient bien plus craquelés que pendant la journée.

Caché au milieu des buissons, Raymond examinait la grille

d'entrée. Elle n'était fermée que par une simple chaîne et un cadenas. Ce qu'ils avaient vu sur les photographies était maintenant confirmé. Un seul cadenas.

Apparemment, la part du budget de la station allouée à la sécurité était ridiculement petite. Seuls les adolescents désœuvrés de la ville pouvaient être dissuadés par une clôture de ce type. Bon, il y avait également quelques alarmes et autres senseurs disséminés à l'extérieur. Du moins, c'était ce que disait l'inventaire de la station.

Apogée était en ce moment même en train de fouiller le réseau interne des lieux, d'examiner la moindre perle, le moindre circuit à la recherche d'une éventuelle alarme cachée. Il ne fallait pas non plus négliger la base de données locale, qui pouvait très bien comporter des liens, pour le moment inertes, menant à la station. Ces alarmes secondaires n'étaient décelables que lorsqu'un de ces liens était activé, à savoir quand il était déjà trop tard. Apogée ne pouvait rien faire contre ce type de doubles sécurités.

Prendre toutes les précautions possibles et ne pas se laisser submerger par la paranoïa – tel était le credo de Raymond.

Il demanda à Apogée de passer à la phase numéro deux. Les images des senseurs visuels et infrarouges de la station se figèrent, tandis que le logiciel infiltrait leurs processeurs. Les horloges, elles, continuèrent de tourner normalement, donnant l'illusion que les senseurs fonctionnaient normalement. Un autre programme se chargea de la serrure. Raymond l'entendit s'ouvrir de là où il était.

Il sortit de l'ombre et escalada la clôture. Un rapide mouvement de gymnastique au sommet, et il atterrit de l'autre côté sur le gazon non tondu. Il lui fallut trois secondes supplémentaires pour atteindre la porte d'entrée et l'ouvrir. Temps total d'exposition : sept secondes. Pas mal.

Sa vision améliorée s'adapta immédiatement à l'obscurité et amplifia la lumière faible et diffuse émise par les voyants du tableau de contrôle. Il n'y avait qu'une seule grande pièce. Les cinq pompes – grands cylindres d'acier disposés sur de larges supports – étaient bien là. De gros tuyaux sortaient du sol en béton et s'enfonçaient dans chacune d'elles. Un grondement sourd emplissait l'atmosphère.

Il ouvrit son sac à dos et en sortit les explosifs. Sans perdre de temps, il fit le tour des pompes et fixa les charges sous chaque cuve.

Sa sortie fut aussi silencieuse et efficace que son entrée. La serrure se referma derrière lui. Dès qu'il fut de l'autre côté de la clôture, les senseurs et les caméras se remirent à fonctionner normalement. Apogée se retira de la base de données de Durrell sans laisser aucun indice de son passage.

*

**

Les lumières rouges et bleues étaient visibles de très loin. Simon les aperçut dès qu'il s'engagea sur la sortie de la voie express ; elles éclairaient à une fréquence régulière les murs de toute la zone industrielle. Plus d'une douzaine de voitures de police étaient garées autour de la station de pompage. Des barrières bleu électrique avaient été érigées tout autour de l'enceinte de buissons broussailleux. Des agents montaient la garde, tandis que des hommes et des robots de la police scientifique examinaient le sol centimètre carré par centimètre carré.

Des soldats en combinaison dermique se tenaient à l'intérieur du périmètre comme pour surveiller une chaîne de forçats. Ils ne communiquaient aucunement avec la police. Une foule de journalistes armés de senseurs se pressaient le long de la barrière bleue. La scène était retransmise en direct, en audio et en vidéo, par au moins une vingtaine de chaînes différentes. Certains utilisaient même des radars laser pour reconstituer la scène en trois dimensions. Les questions fusaient à un rythme infernal ; les journalistes harcelaient tous les hommes qui étaient à leur portée dans l'espoir de provoquer une réaction, quelle qu'elle fut.

L'IND de Simon le tenait au courant des avancées de l'enquête en temps réel. Malheureusement, il ne disposait pour le moment que de tableaux et de graphiques complètement dénués d'informations pertinentes.

— Regardez-moi ça, dit Braddock Raines.

Lui et Adul Quan partageaient la voiture de Simon. Les deux hommes ne parvenaient pas à détacher leur regard de cette foule hétéroclite. Les employés des usines et des bureaux de la zone industrielle avaient tous arrêté de travailler pour assister au travail de la police. Ils tremblaient dans le froid du matin, piétinaient et se chuchotaient à l'oreille les dernières rumeurs qui, pour la plupart, avaient été inventées par eux-mêmes.

Braddock fit basculer la voiture en conduite manuelle et ralentit, contournant la foule massée sur la chaussée et oublieuse de la circulation automobile.

— Vous voulez vraiment y aller, chef ? demanda Adul. Pas facile de passer inaperçu dans une telle ambiance…

Simon hésita un moment. Il est vrai qu'il avait à sa disposition toutes les informations possibles, ainsi qu'une reconstitution holographique des lieux. Sans compter qu'il ne goûtait guère la célébrité – surtout sur Thallspring. Toutefois, quelque chose dans cet acte de sabotage lui paraissait étrange. Mais quoi ? Il ignorait ce qu'il cherchait, mais il était certain de ne pas pouvoir le trouver dans un

hologramme. Même haute résolution.

— Oui, je crois que je vais y aller quand même.

— OK.

Pendant que Braddock garait la voiture aussi près que possible de la zone close, Adul informait le sergent du peloton de leur arrivée.

Les journalistes les remarquèrent. Une demi-douzaine d'entre eux se précipitèrent vers la voiture. Trois officiers de police et deux soldats se dépêchèrent de les intercepter pour laisser la voie libre à Simon.

— Vous êtes de la police secrète de Zantiu-Braun ?

— Allez-vous tirer au sort des colliers en représailles ?

Simon arbora une expression parfaitement neutre jusqu'à ce qu'ils eussent passé le cordon de sécurité. Il entra à l'intérieur de la station et ne put s'empêcher de grimacer. Puis il réalisa qu'il avait les pieds dans l'eau.

Les pompes avaient été littéralement déchirées. Les turbines étaient à nu. Des morceaux de métal étaient fichés dans le sol, les murs et le plafond. Pas une seule machine n'avait été épargnée, pas même les tableaux de contrôle réduits en pièces.

Simon jeta un regard circulaire sur la salle.

— Beau travail, murmura-t-il. Très beau travail.

Il aperçut les officiers supérieurs de la police – cinq types à l'air perdu, blottis les uns contre les autres. Cette vision le fit sourire. Il avait assisté à pas mal de scènes comme celle-là tout au long de sa carrière ; au-dessus du grade de lieutenant, les officiers avaient toujours tendance à chercher la compagnie de leurs semblables. Comme s'ils avaient peur de se faire passer à tabac par les sous-officiers et les simples agents.

Son IA interrogea sa consœur de la police et lui apprit le nom de l'officier responsable de l'enquête. Il s'agissait du capitaine Oisin Benson. Il était facile à repérer avec ses cheveux ébouriffés.

Oisin Benson remarqua sa présence. Il regarda ses collègues d'un air complice et vint à sa rencontre.

— Je peux vous aider ?

— Nous sommes venus pour nous rendre compte par nous-mêmes de l'étendue des dégâts, capitaine. Continuez votre travail sans faire attention à nous.

— Bon, je vais formuler ma question différemment : qui êtes-vous, et qu'est-ce qui vous fait croire que vous avez le droit de venir mettre votre nez dans cette affaire ?

— Ah, je vois. Nous représentons la présidence et le général Kolbe. Nous sommes ici pour tâcher de déterminer si cet attentat terroriste visait ou non les intérêts de Zantiu-Braun.

— La réponse est non.

— Vous semblez prompt à tirer des conclusions hâtives, capitaine. Qu'est-ce qui vous permet de dire cela ?

Pas de slogans peints sur les murs. Pas de revendications. Aucun des vôtres n'a été pris pour cible… Ceci est une affaire purement civile.

— Les attentats terroristes sont-ils fréquents sur Thallspring ?

Le capitaine-Oisin Benson se pencha légèrement vers lui et sourit froidement.

— À peu près aussi fréquents que les épidémies de tuberculose, M. Roderick.

Lui qui souhaitait venir incognito…

— Malheureusement, capitaine, cet attentat n'est pas sans conséquences sur notre mission. Cette station approvisionnait plusieurs usines en eau. Des usines qui vont devoir stopper leur production le temps qu'une solution de rechange soit trouvée.

— Sur les dix-sept usines concernées par ce problème, seules cinq sont sous votre contrôle. Par ailleurs, la compagnie qui possède cette station est poursuivie par plusieurs familles de victimes pour avoir déversé des déchets toxiques dans son réseau. Le procès va durer encore longtemps et les familles n'ont pas encore été dédommagées.

— La compagnie a-t-elle déjà reçu des menaces ?

— Ses dirigeants se font régulièrement insulter et reçoivent des menaces par courriers électroniques tous les jours. La plupart du temps, ces messages sont dirigées vers les membres de leurs familles, mais il arrive également que la compagnie elle-même soit menacée.

— Évidemment…

— La vérité vous dérange, M. Roderick ?

Simon poussa un soupir, irrité de devoir se quereller en public avec un personnage aussi insignifiant.

— Mes hommes et moi allons jeter un œil à la station, capitaine. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

— Comme vous êtes prévenants…

Oisin Benson fit un pas de côté et, d'un grand geste du bras, invita Simon à faire comme chez lui.

Le temps de patauger jusqu'à la première pompe, Simon avait déjà les chaussettes imbibées. Deux autres personnes étaient en train d'examiner les machines éventrées : un ingénieur portant un blouson de la compagnie des eaux et un technicien de Z-B. Ce dernier salua les trois hommes de la sécurité d'un hochement de tête peu enthousiaste. L'ingénieur, lui, ne leur prêta aucune attention et continua de sonder les carcasses déchirées avec un senseur grand comme la paume d'une main.

— Des résultats intéressants ? demanda Simon.

— Explosif commercial standard, dit le technicien. Traçabilité nulle. Je doute que la police parvienne un jour à en découvrir l'origine. À part ça, je pense qu'elles ont explosé simultanément. Ce qui implique l'utilisation d'un signal radio. Le signal est peut-être venu de l'extérieur, mais il est plus probable qu'une minuterie ait été placée à l'intérieur. Des éléments très simples en somme… Très faciles à trouver.

L'ingénieur se redressa en se tenant le dos et s'approcha d'eux.

— En tout cas, je peux vous dire que ceux qui ont fait ça savaient exactement comment s'y prendre.

— Vraiment ? demanda Simon. Que voulez-vous dire par là ?

— Je parle de la quantité d'explosif utilisée et de son positionnement. Ils en ont mis juste assez. Ce bâtiment est construit sur le modèle de nos autres stations de pompage. Ce n'est qu'un simple cube de béton armé pas très solide. En fait, il sert juste à protéger les pompes de la pluie et du vent. Malgré ça, il n'a subi aucun dommage… C'est ce que j'appelle une explosion parfaitement contrôlée.

— Nous avons donc affaire à un expert ?

— Ouais. Les gars qui ont fait ça n'ont pas agi au hasard. Regardez, dit-il en désignant une enveloppe de métal déchiquetée, semblable à une fleur éclose. Ils se sont attaqués aux supports. Une fois ceux-ci détruits, les turbines ont fini le travail de l'intérieur. Leur vitesse de rotation est très importante et leur puissance phénoménale.

— En effet, dit Simon tout en consultant un dossier sorti par son IA. Vous êtes ici pour évaluer les dégâts ?

— Ouais.

— Combien de temps pour tout remettre en état ?

L'ingénieur se mordit l'intérieur de la joue en émettant un petit sifflement.

— Bon, il faut savoir qu'il est impossible de réparer. Il faut tout reconstruire. Je sais que nous n'avons que deux pompes de rechange dans nos hangars – nous allons devoir faire fabriquer les autres. Il faut compter un minimum de six semaines pour les gros travaux, plus deux ou trois autres pour remettre la station en route.

*

**

De retour dans son bureau avec ses deux officiers du renseignement, Simon se fit servir du thé par son assistant.

— Alors ?

— C'est extrêmement bien joué, dit Adul. Et ce à plusieurs titres.

— Aucune preuve valable ne nous autorise à exécuter des otages, ajouta Braddock.

— De toute façon, avec cette maudite tuberculose, je doute que nous puissions nous servir des colliers avant plusieurs semaines, dit Simon d'un air pensif. Cela va être déjà compliqué de persuader la population que nous ne sommes pour rien dans l'épidémie. Si, en plus de cela, nous exécutons des otages, nous risquons de perdre le contrôle de la situation.

— Mais nous ne pouvons pas laisser cet acte impuni, protesta Adul. Sinon, nous risquons de voir les usines exploser une à une.

— Hum…, fit Simon en s'installant confortablement dans son fauteuil et en buvant une petite gorgée de thé. C'est ce que je me dis depuis que j'ai compris à quel point cette attaque avait été finement préparée. Mais qui sont les responsables ?

— Le gouvernement, dit Adul. Strauss est forcément derrière tout ça. Il n'y a pas d'autre solution. Il suffit de voir le niveau de sophistication de l'attentat. La station est inutilisable pour longtemps, mais nous n'avons pas suffisamment de preuves pour justifier des représailles.

— Je n'en suis pas certain, dit Simon. La méthode me paraît trop sournoise pour Strauss. Ce n'est pas son style de se cacher derrière une organisation clandestine. Il est plutôt du genre direct.

— Justement, dit Braddock. Peut-être nous mène-t-il en bateau…

— Je ne crois pas. Il n'est pas assez bon comédien pour cela.

— Pire qu'un comédien, c'est un politicien. Un spécimen de l'espèce la plus mesquine, la plus pourrie que l'univers ait créée.

— Pourtant, je ne parviens pas à le voir dans un tel rôle, dit Simon. Qui que soient ces terroristes, ils savent très bien ce qu'ils font. Et ce qu'ils font, c'est principalement nous signifier qu'ils existent. Dressez la liste de toutes les actions anti-Z-B depuis notre arrivée, demanda-t-il à son IA. Catégorie deux ou plus.

La description de ces événements défila sur le panneau holographique du bureau. Il y en avait vingt-sept en tout. Cela avait commencé par la destruction d'un réservoir d'hydrogène pendant la phase d'atterrissage. Puis il y avait eu quelques émeutes, des bagarres dans des bars et des restaurants, un accident de la route intentionnel impliquant une jeep de Z-B et un camion, le passage à tabac de techniciens pendant que les soldats qui étaient censés les protéger faisaient face à une diversion, des coupures d'approvisionnement en énergie, des chaînes de production stoppées par des pirates informatiques, des vols de matières premières, et enfin la destruction de la station de pompage.

— Vingt-sept en trois semaines, commenta Adul. Nous avons vu

pire.

— Triez-les, demanda Simon à l'IA. Isolez les incidents qui ont ralenti notre mission. Vous ne remarquez rien ? demanda-t-il aux deux officiers.

— Qu'est-ce que nous cherchons, au juste ? demanda Braddock.

— Enlevez toutes les bagarres et l'accident de la route qui nous a coûté une cargaison de produits biochimiques…

— Ah, fit Braddock en examinant la liste une nouvelle fois. Vous voulez dire que personne n'a jamais été arrêté ?

— L'attaque de la nuit dernière porte la même signature. Ceux qui ont fait cela se sont joués des alarmes et des senseurs. Il n'y a aucune trace d'effraction, pas un seul suspect. Comme dans les autres actes de sabotage…

— Peut-être un employé a-t-il profité d'une inspection ?

— La dernière inspection remonte à huit jours. Les inspecteurs étaient trois… Et auraient tous dû être complices.

— Quelle a été l'efficacité de ces actions ? demanda Adul à l'IA.

— Merde ! s'exclama Braddock. Douze pour cent.

— Très joli score, marmonna Simon. Faites la liste des slogans ou revendications retrouvés sur les lieux des attentats.

— Pas de slogans, ni de revendications, répliqua l'IA.

— Et pour les autres incidents ? dit Simon. Les bagarres, les émeutes…

Une longue liste défila sur le panneau. Chaque dossier comportait un grand nombre de sous-dossiers et de liens qui le mettaient en relation avec d'autres affaires. Simon en ouvrit plusieurs au hasard. Certains d'entre eux contenaient des photos de graffitis peints sur les murs après des émeutes ou des bagarres, qui représentaient le plus souvent le logo de Z-B écrasé par un marteau et un poignard. D'autres contenaient des enregistrements audio de voix numériquement distordues proclamant que toutes ces actions avaient été menées au nom du peuple et contre l'oppresseur interstellaire.

Une lueur d'excitation apparut dans l'œil de Simon. La chasse pouvait enfin commencer. Pour une fois, l'adversaire semblait à leur hauteur.

— Nous pouvons ranger ces actions dans deux catégories distinctes, dit-il en désignant le panneau holographique. Celles menées par un ramassis d'amateurs prompts à jouer les combattants de la liberté en tabassant un ou deux soldats, et… les autres…

L'IA revint à la liste des sabotages.

— … perpétrées par des gens qui savent exactement ce qu'ils veulent et qui préfèrent rester dans l'anonymat. Notons que ces personnes connaissent également notre point faible : l'argent. Une

mission comme celle-ci, lorsque les choses ne se déroulent pas comme prévu, peut rapidement s'avérer être un gouffre financier. Si la situation continue de dégénérer ainsi, cela risque de mal finir.

— Quelque chose m'étonne un peu, dit Adul. Cette organisation clandestine demeure secrète, même pour les habitants de Thallspring, mais elle s'arrange tout de même pour que l'on soit au courant de son existence…

— Oui, nous savons qu'elle existe, mais nous ne pouvons pas le prouver, dit Braddock. À chaque fois, comme pour le cas de la station de pompage, nous savons qu'il s'agit d'un acte de sabotage. Mais comme il y a également d'autres explications plus plausibles…

— Pourtant, nous connaissons la vérité, dit Simon. Mais cela doit faire partie de leur plan.

— C'est pour cela qu'ils ne revendiquent pas leurs attentats.

— Mais quelque chose me chagrine, dit Simon. S'ils sont vraiment si forts que cela, pourquoi ne sont-ils pas plus actifs et efficaces ?

— Vous trouvez que douze pour cent d'efficacité ce n'est pas encore assez !

— Disons qu'avec l'habileté dont ils font preuve, ils pourraient facilement atteindre les cinquante pour cent.

— Oui, mais là, nous exécuterions des otages, tuberculose ou pas.

— Mon Dieu, dit Adul. Vous ne croyez tout de même pas qu'ils sont aussi responsables de l'épidémie de tuberculose ? Le fait est que celle-ci va avoir des conséquences très importantes sur notre planning.

— Ce n'est pas exclu, répondit Simon. Mais je pense que c'est peu probable. Comment auraient-ils pu savoir que nous possédions les formules des métabiotiques et des vaccins ? Auraient-ils pris le risque d'exterminer leur propre peuple ? Ce n'est pas dans leur genre. Nous sommes leurs seules cibles ; les leurs n'ont encore jamais eu à souffrir de leurs actions.

— Quoi qu'il en soit, ils se sont montrés incroyablement efficaces. Nos affaires prennent beaucoup de retard.

Simon secoua la tête.

— Personnellement, je suis persuadé qu'ils se retiennent ; qu'ils pourraient nous faire encore plus de mal.

— L'unique chose qu'ils n'ont pas encore faite, c'est nous déclarer officiellement la guerre.

— Poussons notre raisonnement un peu plus loin : ils ont toujours su que nous allions les découvrir, n'est-ce pas ? C'est évident. Grâce à des déductions intelligentes, nous avons en effet découvert l'existence d'une organisation clandestine dont le but est de nous mettre des bâtons dans les roues. Mais quelle doit être notre réaction ?

— Il faut les traquer, dit Adul.

— Certes, mais encore ?

— Renforcer les mesures de sécurité.

— Oui, ce qui va monopoliser une part importante de nos ressources en hommes et en IA.

— Vous pensez que tout ceci n'est qu'une diversion ? Que la première véritable attaque n'interviendra que lorsque nous nous serons suffisamment découverts ?

— Ce n'est pas impossible. Mais peut-être que je les surestime.

— Si nous n'avons assisté qu'à des manœuvres de diversion, je préfère ne pas savoir ce qu'ils ont prévu comme plat de résistance, dit Braddock.

— Leur habileté est inquiétante, concéda Simon, mais ce qui me tracasse davantage, c'est le choix des cibles. Notre présence sur Thallspring est triple : il y a les hommes, les vaisseaux et l'argent. Ils se sont déjà attaqués à notre argent. S'ils l'avaient réellement voulu, je crois qu'ils auraient pu ruiner notre mission en la rendant déficitaire.

— Mais il y a les colliers et les otages…, dit Adul.

— Sur Santa Chico aussi. Ces trucs-là n'arrêtent jamais les fanatiques. Essayons de voir les choses de leur point de vue. Cinq cents, voire mille morts pour nous mettre définitivement à la porte, ce n'est pas très cher payé. Peu de guerres de libération nationale ont coûté aussi peu de vies.

— Donc vous pensez qu'ils vont s'attaquer à nos hommes ou aux vaisseaux ?

— Oui. Et comme les vaisseaux représentent de l'argent…

— Ils ne pourront jamais les atteindre.

Simon sourit au plus jeune des espions.

— Je sais. Nous avons placé tous nos espoirs en eux : nos forteresses imprenables, aussi fiables que le codage alpha. Les vaisseaux sont invulnérables. Nous sommes en mesure de détecter et de détruire n'importe quel missile.

Nos IA nous protègent des tentatives de piratage informatique. Quant à l'astroport, sa sécurité est infaillible. Chaque cargaison est minutieusement scannée. Aucun autochtone ne peut approcher des ponts d'embarquement.

— Mais imaginons qu'ils réussissent à s'infiltrer dans une de nos navettes ou que, d'une façon ou d'une autre, ils se soient procurés l'armement exo-orbital de Santa Chico.

— Comment ? demanda Adul. Santa Chico est à trente années-lumière d'ici. Même si on leur avait envoyé un message maser contenant tous les plans, les rebelles de Thallspring ne l'auraient pas encore reçu. Par ailleurs, nous n'avons vu aucun générateur en orbite.

— On part du principe que la Terre est la seule à maîtriser la

technologie des vaisseaux interstellaires et des portails. Mais si une autre planète était en mesure d'en construire, ce serait certainement Santa Chico.

— Et si les Chicos étaient en train de monter un mouvement de résistance interplanétaire…

— C'est justement ce que je me disais. Mais je n'y crois pas trop. J'étais sur Santa Chico. La révolution interstellaire ne fait pas partie de leurs projets de société. Si je mentionne l'exemple de cette planète, c'est pour que nous restions toujours sur nos gardes. Nous sommes totalement dépendants de nos vaisseaux. Si jamais il leur arrivait quelque chose… Sans compter que l'échec de notre mission mettrait à mal le programme interstellaire de Zantiu-Braun. Voire même y mettrait un terme définitif. C'est une catastrophe que nous devons éviter à tout prix. Bien qu'ils soient autosuffisants, les nouveaux mondes dépendent des innovations technologiques que nous leur fournissons. La Terre demeure le vivier intellectuel et scientifique de la race humaine. Même si nos relations ne sont pas des plus cordiales, elles ne doivent en aucun cas s'interrompre.

— Monsieur, je pense que vous réagissez de manière excessive, dit Braddock en souriant nerveusement. C'est une chose de faire sauter quelques pompes à eau – et je reconnais qu'ils s'y sont pris remarquablement –, c'en est une autre de menacer des vaisseaux en orbite… Je crois personnellement que nos vaisseaux sont à l'abri.

Simon considéra les protestations de l'officier. Il savait qu'il allait avoir du mal à les convaincre du sérieux de cette menace pour le moment intangible. Tout le monde chez Z-B était convaincu que les vaisseaux étaient invulnérables. Y compris Quan et Raines qui, de par la nature de leur profession, étaient les membres les plus méfiants de la Troisième Flotte. Pour mener cette mission à son terme, Simon allait devoir faire preuve d'une autorité et d'une détermination à toute épreuve.

Il leva une main et arbora un petit sourire bienveillant.

— Moquez-vous de moi si vous le voulez. Je vous mets au défi de me démontrer que ce que je dis est impossible.

— Monsieur.

Les deux officiers s'empressèrent d'acquiescer, soulagés par la réaction compréhensive de leur supérieur.

— Maintenant, parlons stratégie. Nous n'avons pas le choix : il nous faut impérativement renforcer la sécurité des sites industriels. Parallèlement à cela, nous devons considérer avec le plus grand sérieux les menaces qui pèsent sur nos vaisseaux. Je vous écoute…

*

**

Les habitants de Memu Bay leur laissaient bien plus d'espace que d'habitude. Odel Cureton avait fait assez de patrouilles dans sa vie pour que la différence lui saute aux yeux. Les jours précédents, les locaux avaient continué de vaquer à leurs occupations comme si ces soldats armés jusqu'aux dents n'étaient pas là. Bien sûr, les adolescents leur avaient crié et craché dessus ; les adultes, eux, s'étaient contentés de les ignorer… Mais jamais personne ne s'était écarté de leur chemin – ce qui était un comportement standard (sur Santa Chico excepté). Or aujourd'hui, il avait l'impression d'être entouré par une espèce de champ de force qui empêchait les gens de trop s'approcher de lui. En revanche, les regards haineux et méprisants étaient toujours là. Peut-être même étaient-ils devenus plus intenses.

On était le lendemain de l'alerte à la tuberculose, et la population les prenait désormais pour des démons. Des démons au souffle létal qui, à chaque expiration, libéraient dans l'atmosphère humide et salée de la ville des millions de bactéries mortelles. Non seulement ils étaient venus voler le fruit de leur labeur, mais en plus ils avaient décidé de les exterminer de la façon la plus vile qui soit.

Odel tourna dans Gorse Street. Hal marchait à sa hauteur, de l'autre côté de la rue. Ils n'avaient pas de policiers avec eux aujourd'hui. Les agents avaient tout simplement refusé de les accompagner. Odel s'en moquait ; il savait qu'il pouvait faire confiance à Hal. Le môme avait une grande gueule, mais c'était un très bon soldat. Il regarda dans sa direction juste au moment où le jeune homme se retournait pour admirer deux jolies jeunes filles. Odel se demanda, amusé, quels types de senseurs Hal était en train d'utiliser pour les déshabiller. Mais, à vrai dire, les filles étaient déjà presque nues…

C'était la journée la plus chaude depuis leur arrivée. Pas un nuage à l'horizon. Chaque mur chaulé reflétait la pleine puissance du soleil. Les fibres thermiques placées sous sa carapace fonctionnaient à plein régime, rejetant vers l'extérieur le trop-plein de chaleur produit par son corps et par la combinaison. Ses ouïes d'aération refroidissaient l'air avant de laisser Odel l'inhaler. Quant à la couche externe de sa carapace, elle avait adopté une teinte plus claire afin d'absorber le moins de chaleur possible.

D'un point de vue tactique, il n'était pas au meilleur de sa forme. Toutes les fonctions de sa combinaison étaient dans le rouge. Sans compter qu'il n'arrivait pas à se sortir de la tête ce qui était arrivé à Nic.

Ils arrivèrent au bout de Gorse Street.

— Secteur huit, terminé, dit-il dans sa radio.

La routine qui s'était installée ces derniers jours n'était pas désagréable. Personne ne reprochait au sergent de vouloir respecter le protocole à la lettre. Si quelqu'un était capable de les ramener tous en vie à la maison, c'était bien Lawrence Newton. Après les événements de ces derniers jours, Odel savait que ce dernier ne les laisserait jamais tomber.

— Bien reçu. Continuez votre patrouille, lui dit Lawrence.

— OK, sergent.

Odel et Hal traversèrent la rue et commencèrent à descendre Muxlœ Street. Toujours la même enfilade de petits magasins au-dessus desquels se dressaient des immeubles résidentiels austères. Toutes ces boutiques qui prétendaient être des « grands magasins » mais ne vendaient que de la camelote. La rue était large et accueillait un trafic relativement dense. Progressivement, le sergent avait abandonné l'idée de patrouiller dans les nombreuses ruelles transversales du quartier – on avait beaucoup moins de chances de tomber dans une embuscade dans une rue animée et pleine de gens.

Les piétons se dispersèrent en leur jetant des regards pleins de rancœur. Une femme serra ses deux enfants contre elle, les entourant d'un bras protecteur. De leurs voix criardes, les petits la harcelèrent de questions.

Il fut pris d'une envie folle de s'arrêter et de leur dire, à elle et à tous ceux qui voudraient l'écouter, tout ce qu'il avait sur le cœur. Il voulait leur expliquer par A plus B qu'il était quelqu'un de bien. Comme le sergent, l'autre jour, avec une bande de gosses qui jouaient au football. Mais Odel savait qu'il en était incapable. Il n'avait pas les mots pour cela et, en plus, les gens se moquaient de son accent.

Alors il continua de marcher. Ses senseurs tactiles l'informèrent de la température infernale des pavés sous les semelles de sa combinaison. Il avait entendu dire que des gens avaient fait cuire des œufs sur des pierres chauffées par le soleil. Ces pavés n'étaient pas mal non plus. Plusieurs magasins de la rue étaient soit momentanément fermés, soit laissés à l'abandon. Cinq d'entre eux se situaient dans un bloc complètement délabré, dont les murs de béton commençaient à cloquer et à s'effriter. Des champignons gris-vert prospéraient dans leurs fissures. Des rideaux métalliques rouillés et tordus avaient été définitivement baissés devant les vitrines, et les enseignes, devenues illisibles, ne parvenaient même pas à renseigner le passant sur la nature des activités passées des boutiques. Des sacs-poubelle et des boîtes en carton étaient empilés le long de leurs façades. Près du dernier de ces magasins, était posé une sorte de récipient en verre plein d'un liquide écarlate, autour duquel on avait noué un tee-shirt vert.

Odel le dépassa puis s'arrêta et retourna sur ses pas. Les civils qui

se trouvaient dans les parages le regardèrent avec crainte en se demandant ce qu'ils avaient bien pu faire. Les senseurs de son casque zoomèrent sur le tee-shirt.

— Sergent ! appela-t-il. Sergent, j'ai trouvé quelque chose. Il faut que vous veniez. Sergent !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous devez absolument voir ça.

Odel dénoua le tee-shirt. Sur le devant était écrit en caractères blancs : Compagnie Silverqueen, Grande Barrière de corail, Cairns.

À l'intérieur de sa combinaison brûlante, Odel se mit à trembler. Ses senseurs retombèrent sur le récipient. Ce liquide…

*
**

Lawrence attendait dans l'antichambre, tandis qu'une nuée d'aides et d'adjoints entraient ou sortaient en courant du bureau du maire. À chaque fois que l'un d'entre eux ouvrait la porte, il tentait de se glisser à l'intérieur et d'attirer l'attention d'Ebrey Zhang. Cela faisait maintenant quarante-cinq minutes qu'il était là.

Il avait déjà perdu une heure à essayer de convaincre le capitaine Bryant, mais cela n'avait rien donné.

— Je vous ai déjà répondu, lui avait dit le capitaine. Je ne peux vous autoriser à mener aucune autre action pour le moment.

— Alors, à qui dois-je demander la permission ? avait rétorqué Lawrence.

Étant donné la structure hautement hiérarchisée du commandement de la Division de Sécurité Stratégique, c'était la pire insulte que l'on pouvait faire à son supérieur. Tous les deux le savaient.

Le capitaine avait pris quelques secondes avant de répondre :

— Je vous permets d'en référer au commandant Zhang. Maintenant, vous pouvez disposer, sergent.

Finalement, l'issue de son rendez-vous avec Zhang lui importait peu. Le principal, c'était qu'il avait montré à Bryant combien il le méprisait. Lawrence était arrivé tout souriant à l'hôtel de ville. Même le rapport que le capitaine écrirait sur lui à la fin de la campagne ne l'inquiétait pas. Il avait d'autres préoccupations bien plus importantes. Jusqu'à ce moment-là, il n'était pas complètement certain de pouvoir accomplir sa propre mission, sa mission privée. Les conditions étaient pourtant réunies, mais il n'arrivait pas à se décider. Et puis il avait eu cette petite altercation avec son supérieur.

C'était vraiment typique de son comportement, pensa-t-il avec

une ironie désabusée. Toutes les grandes décisions de sa vie avaient été prises sur des coups de tête.

Au bout de trente minutes d'attente, toutes les lumières de la mairie s'étaient éteintes. Cela arrivait fréquemment dans les hôtels qui servaient de casernes aux soldats. Presque tous les soirs, un câble était coupé ou une sous-station détruite par un cocktail Molotov. La centrale, elle, n'avait pas encore été touchée. La ville en aurait trop besoin après le départ de Z-B. Mais le problème de l'approvisionnement en énergie ne touchait pas que les casernes ; il y avait aussi les usines. Selon certaines rumeurs internes, la compagnie aurait prélevé vingt pour cent de marchandises en moins que ce qui était prévu. Et le retard ne cessait de s'aggraver.

Lawrence avait souri intérieurement en entendant des cris de mécontentement et de protestation résonner dans les spacieux bureaux. Au-dessus de sa tête, les lampes avaient lui comme de l'ambre terni pendant environ une minute, avant que le générateur de secours ne se mette en route et ne rallume le tiers d'entre elles. Les ombres projetées par les arches et les alcôves finement ouvragées s'étaient raccourcies. Manifestement, la mairie était mieux équipée que l'hôtel dans lequel il logeait, où les batteries ne parvenaient pas à se recharger d'un jour à l'autre. Une semaine plus tôt, ils avaient dû vider la piscine de son eau, à cause des systèmes de filtration et de chauffage beaucoup trop gourmands.

Finalement, l'un des aides d'Ebrey Zhang lui dit que le commandant l'attendait. Lawrence se leva, défroissa un peu son uniforme et entra. Il s'arrêta devant le grand bureau et salua son supérieur. Toutes les lumières de la pièce étaient allumées.

— Sergent, commença Ebrey Zhang d'un ton las.

D'une main, il fit signe à son aide de les laisser seuls. Il s'installa confortablement dans son fauteuil et commença à s'amuser avec sa perle de bureau. Il sourit.

— Vous en faites voir de toutes les couleurs au capitaine Bryant, Newton.

Lawrence s'attendait à une entrée en matière moins brutale. Il avait déjà eu affaire avec Zhang lors de campagnes précédentes, lorsque celui-ci n'était que capitaine. C'était un bon officier, un homme pragmatique qui savait s'adapter. Il savait quand il devait être casse-pieds et quand il devait écouter.

— Monsieur, il s'agit de l'un de mes hommes.

— Je sais. Mais laissez Bryant tranquille. Il est encore jeune, n'a pas beaucoup d'expérience et doit encore trouver ses marques. J'accepte de lui parler, mais ce sera la dernière fois…

— Merci beaucoup, monsieur. Et pour Johnson ?

— Oui…, fit Zhang sans enthousiasme. Soyez réaliste, Newton. Que puis-je faire qui n'ait pas encore été fait ? Si nous savions où chercher, j'enverrais immédiatement une dizaine de pelotons le récupérer.

— Il est mort, monsieur. Le retrouver ne changera rien du tout ; mais nous devons lui montrer qu'il ne peut pas s'en tirer comme ça. Si nous ne faisons rien, aucun de nos hommes ne sera plus jamais en sécurité.

— Ah ! Quand vous dites *il*, je suppose que vous faites référence à Supersniper ?

— En effet, monsieur. C'est son organisation qui est derrière tout ça. Il faut à tout prix trouver un moyen de retourner la population contre ces terroristes. Les gens doivent comprendre qu'ils ont tout à perdre en les soutenant.

— Supersniper… Un ennemi fantôme bien commode…

— Monsieur, on nous a tiré dessus, tendu des pièges, mutilés, blessés, envoyés à l'hôpital. Si ça continue comme ça, nous allons avoir autant de pertes que sur Santa Chico. La moitié des hommes sont terrorisés à l'idée de devoir mettre les pieds hors de leur hôtel. Supersniper est tout sauf un fantôme, monsieur.

— Vous pensez que la situation est si grave que cela ?

— Oui, monsieur. Je le pense.

— Je sais que les missions sont difficiles, Newton.

Mais nous en avons vu d'autres. Je compte énormément sur les gens comme vous pour mener à bien notre campagne et pour ramener tous nos hommes vivants.

— Je fais de mon mieux, monsieur. Mais nous avons de plus en plus de difficultés à maîtriser la population.

Ebrey retourna plusieurs fois la perle rectangulaire dans sa main et la regarda d'un air morose.

— Je comprends très bien ce que vous me dites, Newton. Cependant, nous avons un autre problème. Tant que la TB ne sera pas contenue, il sera très difficile de s'en prendre aux otages. La population de Thallspring pense que nous avons l'intention de l'exterminer grâce à cette maladie. Je dois être absolument certain que Jones Johnson est mort, avant de faire tirer un collier au sort.

— Mais monsieur, il s'agit bien de son sang. Quatre litres de sang. L'analyse ADN colle parfaitement.

— C'est bien là le problème. Où est passé le reste de son sang ? Il peut très bien survivre avec quatre litres de sang en moins ; il suffit de les remplacer par du sang artificiel, ce qui n'est pas bien compliqué. N'importe quel adolescent possédant son brevet de secourisme serait capable de le faire. Imaginez que nous exécutions un otage et que

Johnson refasse son apparition juste après ? Avez-vous pensé à cela ? Car nous en sommes là, sergent. Supersniper peut très bien continuer d'organiser ses guets-apens, garder Johnson captif pendant quelques semaines, et décider de le relâcher quand nous aurons fait une connerie…

— Johnson est mort. Ils l'ont tué.

Lawrence voulait lui dire d'autres choses encore. Il voulait lui dire que les tueurs n'avaient pas pu disposer le sang de Johnson à cet endroit par hasard. Personne, pas même la police locale, n'était censé connaître les itinéraires de leurs patrouilles. En effet, ceux-ci n'étaient déterminés que dix heures avant le début des opérations. Lui-même ne prenait connaissance de la mission qu'il devait confier à ses hommes que chaque matin. Selon lui, le codage alpha n'était plus assez sûr. Toutefois, malgré la bonne volonté dont il faisait preuve, Zhang n'était probablement pas encore prêt à entendre tout cela.

— Vous avez probablement raison, dit Ebrey Zhang. Je sais ce que c'est que de perdre un homme. Cela m'est arrivé malheureusement plus d'une fois. Je sais ce que vous pouvez tous ressentir. Mais je ne peux pas prendre ce risque. Je suis désolé, Newton. Vraiment désolé. Mais j'ai les mains liées.

— Oui, monsieur. Je vous remercie de m'avoir reçu.

— Écoutez, votre peloton a été durement touché et vos hommes doivent être à cran…

— En effet, monsieur. Ils ne sont pas très contents.

— Je vais demander à Bryant de vous donner un peu plus de repos.

— Merci, monsieur. Ils vont beaucoup apprécier.

— Et dites bien à vos hommes que si un incident tel que celui-ci se reproduit, je n'hésiterai pas à utiliser les colliers. Ils n'ont plus rien à craindre.

*

**

Josep Raichura ne semblait pas particulièrement mécontent d'être toujours éveillé en cette heure tardive. Il était une heure du matin et l'astroport de Durrell était illuminé par des centaines de lampes électriques, qui lui donnaient des allures de galaxie miniature. Une lumière blanc rosé éclairait les bureaux déserts. De puissants projecteurs dispensaient un jour artificiel blanc et violet sur l'arboretum géant situé au centre du terminal principal. Des lampes au sodium orangées flanquaient les nombreux bassins creusés dans les boucles de bitume qui sillonnaient ce terrain gigantesque, et que

parcouraient quelques véhicules aux phares halogènes bleutés. Des cônes solaires aveuglants étaient incrustés dans les grandes arches en monotanium qui dominaient les aires de stationnement à la manière de rampes de lancement de missiles, illuminant les vastes bandes de tarmac qui accueillaient les navettes en forme de pointes de flèches.

Avec ses zones d'ombre et ses parties illuminées et colorées, l'astroport ressemblait à une gigantesque broderie, à un cirque endormi. Seules les équipes de maintenance étaient là, cloîtrées dans d'énormes hangars où elles s'affairaient autour d'une myriade de machines qui devaient être en parfait état de marche pour la cohue du lendemain matin. Quelques soldats en combinaison dermique patrouillaient à l'extérieur, zigzaguant entre ces structures inertes. Ils avaient tiré le mauvais numéro. À l'intérieur de leurs cocons, de leurs carapaces invulnérables, ces soldats malchanceux devaient maudire ceux qui leur avaient confié la tâche de surveiller ce périmètre désert, de vérifier le bon déroulement des opérations de maintenance. Demain, ils seraient trop fatigués pour pouvoir sortir en ville et s'amuser (mais était-il possible de prendre du bon temps dans cette capitale hostile ?). Malgré cela, ils étaient conscients de l'importance de leur mission : sans leurs navettes, comment feraient-ils pour quitter cette satanée planète ?

À cette heure de la nuit, l'astroport n'était peuplé que de gens tristes et mornes, qui s'acquittaient de leur devoir avec une certaine inefficacité. À une heure du matin, les hommes n'étaient pas vraiment au sommet de leur forme. C'était le moment idéal pour mener une attaque-surprise. Un moment que les officiers de garde redoutaient depuis bien avant la guerre de Troie, car ils savaient qu'ils ne pouvaient rien faire pour réveiller et motiver leurs hommes.

Josep, bien qu'il fût doté de capacités physiques améliorées et du programme Apogée, ne voulut pas déroger à la règle et choisit cette heure de la nuit pour aller repérer le terrain. Le périmètre était relativement facile à violer. Il y avait des clôtures, des lampadaires et des alarmes électroniques qui, elles, n'avaient jamais le cafard la nuit, ainsi que quelques sentinelles. S'il l'avait voulu, il aurait pu jouer au commando et entrer dans la base comme dans une motte de beurre, sans même alerter les animaux nocturnes qui s'y ébattaient. Mais franchement, pourquoi se fatiguer alors qu'il suffisait de passer par la porte d'entrée…

Quelques heures plus tard, vers midi, il slaloma avec son scooter entre les poids lourds chargés de produits chimiques et les convois de voitures emmenant les ouvriers à leur travail, et s'arrêta devant l'une des huit barrières de sécurité. Il entra sa carte dans le lecteur de la barricade et retira son casque pour permettre à l'IA de vérifier son identité. Comme son profil correspondait aux données qu'Apogée avait

entrées la veille dans le réseau de la base, la barrière rouge et blanc se leva pour le laisser passer.

Il roula doucement sur les routes étroites qui reliaient les hangars et les entrepôts aux bureaux situés dans la section nord de l'étoile de mer de verre et de métal qu'était le terminal. Thallspring n'avait pas de programme spatial ambitieux, mais les quelques projets commerciaux qui continuaient de se développer étaient tous concentrés sur l'astroport de Durrell. Quinze stations croisaient en orbite basse (six cents kilomètres) au-dessus de l'équateur. Douze d'entre elles appartenaient à un consortium industriel et produisaient des cristaux, des fibres et des composés chimiques impossibles à obtenir au sol. Les trois autres étaient des hôtels réservés à une clientèle fortunée, disposée à supporter un difficile voyage pour goûter aux joies de la natation en apesanteur, du sexe en chute libre, voire des deux combinés. Une petite flottille d'appareils interplanétaires était tout de même entretenue afin d'approvisionner les quelques bases scientifiques que le gouvernement avait fait installer sur les planètes les plus proches. À cent mille kilomètres d'altitude, au-dessus de l'équateur, tournait également Auley, un astéroïde capturé quatre-vingts ans plus tôt, et sur lequel on avait construit des modules de raffinage. Des milliers de tonnes d'acier extrêmement pur étaient produites là-haut tous les mois, avant d'être lâchées dans l'atmosphère suivant des trajectoires étudiées. Des centaines de tonnes de composés plus sophistiqués ne pouvant être obtenus qu'en microgravité étaient extraites de la matière même de l'astéroïde, avant d'être transportées à la surface par des moyens plus conventionnels. Au total, ces activités nécessitaient le maintien d'une flotte de cinquante navettes.

Selon l'Agence Nationale pour la Recherche en Astronautique, ces croiseurs Galaxy étaient le fruit de la recherche locale. Toutefois, il était inutile d'être un spécialiste pour constater que ces appareils présentaient de très grandes similitudes avec le Stratostar 303 de Bœing-Honda, fabriqué au début du XXIIe siècle, et dont huit exemplaires avaient été laissés sur Thallspring. Quelle que fut leur origine, ces navettes nucléaires étaient capables de propulser cinquante tonnes de matériel en orbite basse.

Zantiu-Braun avait réquisitionné plusieurs de ces appareils afin de transporter son butin jusqu'à ses vaisseaux interstellaires. Mais comme les navettes étaient indispensables au bon fonctionnement des sites les plus rentables et que, de toute façon, il n'y avait pas assez d'appareils sur place pour garantir le, retour de tous les hommes de la Division de Sécurité Stratégique, Z-B était venu avec quarante-deux de ses propres Xianti 5005. Et c'étaient précisément ces navettes-là qui intéressaient Josep.

Il prit son déjeuner dans le réfectoire des équipes de

maintenance, près d'une baie vitrée qui donnait sur les aires de stationnement. Deux Xianti-cargos étaient en train d'être apprêtés par des hommes et des robots de Z-B. Les autres appareils étaient en mission. Josep mâcha sa nourriture lentement et examina soigneusement le terrain, repérant les endroits où les caisses étaient empilées les unes sur les autres. Les cachettes possibles. Les portes de sortie.

Après le déjeuner, il continua son inspection en se promenant dans le terminal, ou en allant d'une section à l'autre avec son scooter. Pour ne pas se faire remarquer, il suffit d'avoir l'air occupé – cela marche à tous les coups. Tout en se baladant, Josep vérifia que le plan en 3D que lui avait dégoté Apogée correspondait bien à la réalité. Il prit même le risque d'entrer en contact avec l'IA que Z-B avait, installée dans le système de l'astroport pour contrôler le bon déroulement des missions. Ainsi, il obtint sans aucun problème le diagramme du système de sécurité, avec l'emplacement de toutes les alarmes, de tous les senseurs, des câbles et autres détecteurs qui sillonnaient les bâtiments. Il eut même accès au planning et aux emplois du temps de tout le personnel. Alors il commença son travail, procédant par élimination, choisissant la meilleure cible, le chemin le plus sûr, le moment le plus opportun pour agir, ainsi que différentes possibilités de fuite. L'après-midi toucha à sa fin et l'astroport s'illumina de mille feux, tandis que le soleil doré disparaissait derrière les collines qui entouraient Durrell. Les décollages se faisaient de plus en plus rares, les atterrissages de plus en plus fréquents. La journée de travail était terminée.

À une heure du matin, tous les vols avaient cessé. Josep longea l'arrière d'un gigantesque hangar dont le toit en forme d'arche protégeait cinq Xianti et trois Galaxy ; il y avait également trois aires de stationnement inoccupées. L'intérieur était moins illuminé que l'extérieur. Les cônes fixés aux poutres externes étaient très puissants, mais leurs faisceaux concentrés et très localisés éclairaient des zones parfaitement délimitées au-delà desquelles tout n'était qu'ombre impénétrable. Josep s'arrangea pour rester en marge de ces taches blanches, et bien loin des zones où s'affairaient les équipes de maintenance. Le hangar était surveillé par deux soldats qui y déambulaient au hasard ; il allait devoir faire très attention à ses mouvements. Rester tout le temps dans l'ombre attirerait immanquablement l'attention des deux hommes.

Il dépassa l'une des aires inoccupées et marcha d'un pas décidé vers une petite porte située à côté d'un énorme rideau métallique. Quand il l'eut atteint, il mit la paume de sa main sur le lecteur. La serrure s'ouvrit et la porte s'entrebâilla.

À une vingtaine de mètres pointait l'énorme nez d'un Xianti. Très

haut au-dessus de sa tête, des cônes solaires brillaient, faisant scintiller le fuselage blanc perle en composites de carbone et de lithium. De part et d'autre de l'appareil étaient garés des camions de service, reliés au ventre de la navette par une multitude de tuyaux. Un escalier permettait d'accéder au sas avant.

Josep s'avança sur le tarmac en se concentrant plus sur les icônes que lui relayait le réseau de l'astroport que sur ce qu'il avait devant lui. Grâce à Apogée, il profitait pleinement de l'IA de Z-B sans se faire remarquer. Trois chaînes de senseurs étaient disposées de manière concentrique autour de la machine luisante. Il les traversa toutes les trois sans déclencher aucune alarme. Il n'y avait pas de soldats dans un rayon de cinq cents mètres.

Pour accéder à l'escalier, il fallait que son empreinte vocale ainsi que sa numération sanguine et sa structure osseuse soient reconnues par l'IA de la machine. C'était un excellent système de sécurité qui fonctionnait avec le même codage alpha que le reste des appareils de Z-B. Comme la voix de Josep et ses caractéristiques physiques étaient bien dans la mémoire de l'IA, la porte de l'escalier s'ouvrit sans aucun problème. Quant au sas de la navette, il n'était doté que d'un simple verrou manuel : tirez et tournez.

Un éclairage d'appoint plongea la petite cabine dans une ambiance verdâtre. Comme il s'agissait d'une navette-cargo, la cabine était plutôt inconfortable et ne pouvait comporter que cinq places assises : quatre pour l'équipage et une pour le responsable de la cargaison. Pour le moment, seuls deux fauteuils avaient été fixés au sol. Les supports des trois autres étaient recouverts de housses en plastique. Trois panneaux holographiques saillaient d'un tableau de bord étonnamment sobre. Les deux étroits pare-brise lui permettaient de voir le nez de l'appareil, mais pas grand-chose d'autre. Facile à comprendre. Techniquement, le tableau de bord et les pare-brise n'étaient pas indispensables. Le pilote humain était toujours doté d'une IND qui était la manière la plus fiable de communiquer avec l'IA du vaisseau, soit le véritable pilote. Les commandes manuelles et les panneaux d'affichage ne servaient qu'en cas d'urgence, même si de nombreux pilotes préféraient les projections holographiques aux graphiques indigo de leurs IND. Quant aux pare-brise, leur présence ne s'expliquait que par des impératifs psychologiques.

Josep prit un jeu de clés octogonales dans un des étuis de sa ceinture et s'allongea sur un fauteuil, de manière à voir sous le tableau de bord. Il y avait plusieurs petites trappes. Il en ouvrit deux et trouva ce qu'il cherchait. Les perles neurotroniques dans lesquelles était logée l'IA étaient profondément enfouies dans le module de service. Il introduisit dans une fente étroite sa propre perle modifiée par le dragon, la poussa jusqu'à une boîte de dérivation de fibres optiques, et

attendit que l'objet prenne la forme adéquate et pénètre dans le dispositif. De petits tentacules se formèrent, se connectèrent, et Apogée put entrer en action.

Ils auraient peut-être pu pirater l'IA pilote d'une navette en passant par un relais satellite, mais les risques de détection étaient trop importants. Les informations ne transitaient que sur un seul canal, et toute anomalie était rapidement repérée. Il n'y avait que deux possibilités : soit prendre simultanément le contrôle de toutes les IA de Z-B, soit établir un lien physique avec l'une d'entre elles. La première hypothèse avait été très rapidement écartée.

Le flot de données s'inversa et la totalité du programme de pilotage se déversa dans la perle de Josep. Ils examineraient tout cela plus tard et apprendraient toutes les subtilités du pilotage de ces étranges véhicules. Comment ils communiquaient entre eux, les procédures d'arrimage… Quand les gens de Z-B se rendraient compte que quelqu'un ou quelque chose était monté clandestinement à leur bord, il serait déjà trop tard.

La perle l'informa qu'elle avait terminé de copier l'IA pilote. Apogée commença à se retirer du système de l'appareil tout en effaçant les traces de son passage. La perle se déconnecta des fibres optiques et reprit sa forme initiale. Josep remit la trappe et les vis en place.

Malgré son entraînement, sa prudence et la minutie avec laquelle il préparait ses missions, Josep savait, tout comme ses camarades, qu'on ne pouvait rien faire contre la malchance.

Il venait d'ouvrir la porte sécurisée qui fermait l'accès des escaliers lorsque son IND lui montra l'image d'un homme qui sortait d'un hangar de maintenance. Il portait la combinaison bleu marine dont étaient vêtus les membres de l'équipe technique de l'astroport. Apogée procéda immédiatement à son identification : Dudley Tivon, trente-sept ans, marié, un enfant, employé par l'astroport depuis huit ans, depuis peu contremaître assistant, spécialisé dans le système hydraulique des Galaxy. Il n'avait pas d'IND, mais un bracelet-perle connecté au réseau de l'astroport. Apogée s'interposa entre l'IA de l'homme et la base de données.

Un instant, Josep pensa à reculer vivement et à se cacher derrière les escaliers, mais c'était un risque qu'il ne pouvait pas prendre. Il n'avait aucune idée de la direction dans laquelle Tivon avait l'intention d'aller, ni combien de temps il comptait rester dans le coin. Et puis, accroupi ainsi, il aurait pu facilement se faire repérer par quelqu'un venant de la direction opposée – il y avait trois soldats en combinaison dermique dans les parages.

Alors il marcha tout droit vers Tivon. Il n'y avait que deux conséquences possibles : soit Tivon décidait qu'il ne s'agissait que d'un

travailleur de nuit et ne faisait rien – être vu ne dérangeait pas Josep outre mesure, d'autant plus qu'il n'avait laissé derrière lui aucune trace d'effraction –, soit il lui demandait ce qu'il faisait là, auquel cas…

Pendant quelques secondes, tandis qu'il approchait de l'homme, Josep se dit que c'était gagné, qu'il l'avait échappé belle. Et puis soudain, Dudley Tivon ralentit et fronça les sourcils en considérant tour à tour Josep et la navette de Z-B.

Dans l'instant, Apogée prit le contrôle des caméras de surveillance de la zone et généra une image virtuelle de Dudley Tivon continuant de marcher sur l'aire de stationnement.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il à Josep lorsqu'il fut tout près de lui.

Joseph sourit et désigna le hangar du menton.

— J'ai du boulot sur l'aire numéro sept, chef.

— Vous êtes sorti de cet appareil.

— Quoi ?

— Mais comment diable avez-vous fait pour y entrer ? Vous n'êtes pas un gars de Z-B. Ces trucs-là sont super protégés depuis dimanche dernier. Qu'étiez-vous en train de faire ?

Instinctivement, Dudley Tivon s'était mis à tripoter son bracelet. Une information issue de la base de données se déversa dans l'esprit de Josep : la femme de ce bon vieux Dudley avait eu droit à un collier.

Le contremaître assistant avait décidé de chipoter. Il était hors de question de laisser des petits malins saboter le matériel des envahisseurs ; il n'avait pas envie que sa femme paie pour les bêtises des autres.

— J'étais juste…

Le bras droit de Josep jaillit comme une flèche et, du tranchant de la main, vint frapper Tivon à la pomme d'Adam. Le cou de l'homme se cassa net. Dudley s'effondra en arrière mais Josep le rattrapa, le souleva sans effort et le mit sur son épaule.

Les soldats étaient toujours hors de vue. Il n'y avait personne dehors. Josep courut jusqu'à la porte par laquelle il était entré et se glissa à l'extérieur. Un bureau fermé pour la nuit se situait à quinze mètres de là. Josep parcourut cette distance en moins de cinq secondes. Il jeta le corps à l'intérieur et vérifia que personne ne l'avait vu. Ni les employés, ni les soldats n'avaient réagi. Aucune alarme ne s'était déclenchée.

Josep et ses amis avaient discuté du comportement qu'il convenait d'adopter dans les cas comme celui-là. La première chose à faire était de sortir le corps de l'astroport. Rien ne devait laisser croire qu'un événement inhabituel s'était produit dans la zone.

Les écrans de contrôle continuaient de diffuser l'image de Dudley Tivon marchant sur les aires de stationnement. Puis l'homme ouvrit la porte d'un hangar et disparut à l'intérieur.

*
**

— Huit années s'étaient écoulées, et Mozark avait traversé la moitié de l'Empire de l'Anneau et visité une centaine de systèmes solaires à la recherche de l'inspiration. Il ne pouvait même plus voir son propre royaume. En effet, ce petit amas d'étoiles était à présent masqué par l'éclat doré, écarlate et pourpre du noyau. Très peu de ses semblables s'étaient aventurés aussi loin de leurs planètes, dans cette partie de l'Empire. Cependant, Mozark se sentait à son aise parmi la multitude d'espèces et de civilisations qui prospéraient dans cette zone de la galaxie. Physiquement parlant, ces êtres étaient aussi différents de lui que le poisson-cendre de Romark l'est de nous, mais cela ne l'empêchait pas de les apprécier et de s'intéresser à leur mode de vie. Il est vrai que toutes les races de l'Anneau utilisaient les mêmes moyens de production, les mêmes modes de propulsion pour leurs vaisseaux, les mêmes machines d'extraction minière. Bien évidemment, les fruits de leurs activités étaient très différents de ceux que l'on produisait dans le royaume de Mozark, car ils étaient adaptés à la physionomie et à la biologie de créatures très variées. Mais le partage de la connaissance et de la technologie était le ciment qui unissait sous un même drapeau tous les peuples de l'Empire.

» Mozark rencontrait ces races pour la première fois, mais il n'en était pas moins capable de communiquer avec elles, et donc d'en apprendre énormément sur leurs philosophies et leurs aspirations respectives. Il était heureux de baigner dans leur savoir, de pouvoir comprendre la nature de leurs rêves, car il espérait s'en inspirer. Certaines de ces idées étaient si intéressantes qu'il avait hâte de rentrer chez lui pour les exposer à tout le monde. D'autres étaient trop étranges et ne pouvaient guère être transposées sur sa planète, mais demeuraient néanmoins très enrichissantes sur le plan intellectuel. D'autres encore étaient si horribles et terrifiantes qu'il préféra les oublier aussitôt.

Edmund leva immédiatement le doigt, comme Denise l'avait prévu.

— Oui, Edmund ? démanda-t-elle.

— S'il vous plaît, madame. Parlez-nous de ces choses.

— Tu veux parler des rêves horribles et terrifiants que Mozark a préféré oublier ?

— Oui !

— Je ne sais pas… Pourquoi veux-tu que je t'en parle ?

— Parce qu'ils sont horribles ! cria Mélanie.

Les autres enfants rirent en montrant du doigt le petit garçon. Edmund tira la langue à Mélanie.

— Calmez-vous, dit fermement Denise.

Le silence revint progressivement et elle reprit la parole :

— Il faut que je vous dise quelque chose sur la quête de Mozark. L'une des leçons les plus importantes qu'il ait apprises est qu'il ne faut jamais juger les autres selon nos propres standards. Surtout quand il s'agit de peuples entiers. Si tous les habitants d'une planète apprécient quelque chose que vous détestez, cela ne fait pas d'eux des gens mauvais. Nous sommes tous différents. Tous les mondes sont différents les uns des autres. Évidemment, la malveillance reste la malveillance, quelle que soit la partie de l'univers dans laquelle on se trouve. Mais grâce à ses aventures, Mozark a appris à être plus tolérant, et c'est là le principal. D'une certaine façon, son voyage a été un vrai succès – mais nous verrons cela plus tard.

— Aujourd'hui ? demandèrent plusieurs enfants.

Ils la regardaient tous avec des yeux affamés et un air suppliant. Denise sourit.

— Non, pas aujourd'hui.

Un murmure de protestation envahit tout le jardin.

— Mais nous sommes presque arrivés à la fin de l'histoire. Aujourd'hui, je vais vous raconter comment Mozark a rencontré les Voyageurs. Ceux-ci n'étaient pas une espèce à proprement parler ; tout comme la Dernière Église, ils accueillaient en leur sein des créatures venues des quatre coins de la galaxie. Pour simplifier, on pourrait dire que les Voyageurs étaient l'image inversée de la Dernière Église, car ils étaient spécialisés dans la construction de vaisseaux. Mais leurs vaisseaux n'avaient rien de commun avec ceux que l'Empire de l'Anneau utilisait pour le commerce, le tourisme ou l'exploration. Non, leurs vaisseaux étaient des vaisseaux intergalactiques.

— Oh ! firent les enfants, tandis que Denise hochait la tête comme pour leur dire qu'il y avait de quoi être impressionné.

— Les plus belles machines que la technologie de l'Empire pouvait concevoir. Les navires les plus grands, les plus rapides, les plus puissants et les plus sophistiqués qui aient jamais existé. Les construire représentait une tâche titanesque ; un système solaire entier avait dû être aménagé en chaîne de montage. Seules une étoile et ses planètes pouvaient fournir les quantités de matières premières nécessaires. Mozark passa un mois entier dans cette usine géante, à visiter tous les ateliers, à faire le tour de ces véritables cathédrales mécaniques. Les Voyageurs lui parlèrent avec fierté des réacteurs

convertisseurs géants, grands comme des océans, qu'ils avaient installés au cœur de l'étoile, là où le processus de fusion était le plus intense. En effet, c'était le seul moyen d'alimenter en énergie les dizaines de milliers d'usines disséminées dans tout le système. Celles-ci étaient elles aussi complètement démesurées : partiellement mobiles, elles étaient capables d'avaler des astéroïdes de taille moyenne pour les digérer complètement. La roche était assimilée, et ses différents constituants séparés, puis transformés dans des raffineries. Des cargos biomécaniques se chargeaient alors de collecter les produits finis et de les acheminer jusqu'aux ateliers où ils étaient transformés en composants de vaisseaux intergalactiques.

» Les chantiers sur lesquels ces composants étaient assemblés étaient vastes comme de petites lunes. Chaque vaisseau faisait plusieurs kilomètres de long et était doté d'une coque hypermorphique bleu argent à l'aspect chatoyant, qui le protégeait des rayonnements solaires. Lorsqu'ils étaient terminés et placés en orbite, ces navires avaient une forme ovoïde. Mais quand leurs réacteurs se mettaient en route et les propulsaient dans le vide à une vitesse équivalant à plusieurs centaines de fois celle de la lumière, leur profil se modifiait et devenait plus agressif.

Comme si l'unique moyen de voyager dans ce vide peuplé uniquement de photons élémentaires était d'adopter une silhouette métasonique.

» Mozark fut bien sûr très impressionné par tout cela. Les Voyageurs étaient les derniers vrais pionniers de l'Empire de l'Anneau. Leurs vaisseaux intergalactiques permettaient à des colons aventureux de s'installer dans d'autres galaxies et d'y bâtir de nouveaux empires. Quel fabuleux destin que celui de ces découvreurs de mondes, se dit Mozark. Leurs vies n'étaient pas aussi réglées et ennuyeuses que celles des habitants de l'Anneau…

» Il vit arriver de nombreux navires ordinaires, pleins de colons souhaitant changer de vie et assurer un avenir meilleur à leurs descendants. Il y avait là des représentants de centaines d'espèces différentes ; et tous étaient mus par une même envie de découvrir l'univers. La première fois qu'il vit un vaisseau intergalactique disparaître dans le vide, Mozark ne put s'empêcher d'être jaloux. Il avait l'impression d'être exclu de cette confrérie d'aventuriers dans laquelle, pourtant, il avait sa place. Mais il ne pouvait en être autrement, car son devoir était de retourner dans son royaume. Alors, tandis que son vaisseau était encore ballotté par l'onde de choc provoquée par le départ du navire intergalactique, il pensa qu'il devait se hâter de rentrer chez lui pour persuader les siens d'entreprendre un projet aussi ambitieux que celui des Voyageurs. Il suffirait pour cela de concentrer tous leurs efforts dans une même direction, celle d'un

avenir magnifique peuplé de découvertes. Mais lorsque le navire des colons fut hors de portée de ses senseurs, Mozark commença à réfléchir et à douter. Il avait entrepris ce voyage pour trouver ce qui saurait inspirer son peuple. Mais qui, parmi les siens, accepterait d'abandonner tout ce qu'il avait pour le suivre, lui, Mozark, dans des régions encore inexplorées de l'univers ? Qui serait assez fou pour prendre ce risque ? Il y aurait certainement de nombreux volontaires – peut-être des millions, voire des centaines de millions. Mais ses sujets – qui, au demeurant, vivaient des existences plutôt agréables – étaient des milliards et des milliards. De quel droit leur imposerait-il de faire une croix sur leur confort ? Qui était-il pour leur faire abandonner les mondes et les sociétés qu'ils avaient tant aimés jusque-là ?

» Alors, il commença à considérer sa propre personne et la frustration qui le tenaillait. Au fond, lui et ses fiers cousins les Voyageurs faisaient partie de la même race. Tout comme lui, ces colons avaient choisi de plonger tête baissée dans l'inconnu dans le but de donner un sens à leur vie. Oh, ils étaient sûrement plus courageux que lui, car ils prenaient de plus gros risques et ne savaient pas où ils allaient atterrir. Mais, plus que ce qu'ils allaient découvrir, c'est leur voyage qui les enrichissait. Et puis, ils ne voyageaient pas les mains vides ; ils voyageaient avec leur culture, avec la somme du savoir technologique et scientifique accumulé par leurs ancêtres. Contrairement à Mozark, ils n'étaient pas en quête d'idées ; ce qu'ils voulaient, c'étaient des planètes vierges à coloniser. Ainsi, ils répandaient la culture de l'Empire de l'Anneau sans rien créer de nouveau. Finalement, décida Mozark, ces colons n'étaient pas si courageux que cela. En effet, que faisaient-ils sinon prendre la fuite ? Au moins, lui, cherchait un moyen d'aider son peuple.

Denise s'interrompit, consciente que les enfants commençaient à se désintéresser de son récit. Quelques-uns d'entre eux s'amusaient même à arracher des brins d'herbe tout en regardant d'un air rêveur la ville blanche de l'autre côté du mur. L'histoire des aventures de Mozark prenait une tournure qu'ils n'avaient pas prévue. N'y avait-il plus de monstres dans l'Empire de l'Anneau ? Plus de dangers à surmonter ? Mozark se contentait de baver devant des merveilles qui dépassaient son imagination et la leur. Comme héros, il y avait eu mieux…

Elle se reprocha intérieurement d'avoir oublié qu'elle s'adressait à des enfants de cinq ans et décida de se ressaisir. Pour cela, il lui fallait laisser de côté tout le verbiage abstrait et philosophique qui enrobait l'aventure elle-même et rebutait les petits.

— Soudain, après avoir tourné et retourné dans sa tête tout ce qu'il avait appris sur les Voyageurs, la Dernière Église, La Cité ou les

Mordiffs, Mozark comprit ce qui lui restait à faire.

— Qu'est-ce qu'il a compris, madame ? demanda une petite fille avec avidité.

— Il devait rentrer chez lui, dit Denise. Car il savait ce qu'il devait dire à Endoliyn. Il savait à quoi il allait consacrer le reste de sa vie.

— Dites-le-nous, madame, dites-le-nous, entonnèrent-ils de concert.

— C'est une journée magnifique, dit Denise avec un sourire malicieux. Vous devriez être en train de vous amuser. Je vous raconterai comment s'est passé le retour de Mozark très bientôt.

— Tout de suite !

— Non, pas maintenant. Mais très bientôt.

— Demain, alors…

— Demain… si vous êtes sages.

Ils lui promirent d'être sages et de ne plus jamais faire de bêtises.

Ils s'éparpillèrent en criant et en sautant dans l'enceinte protégée de la cour de l'école. Inutile de vérifier sur la grande et vieille horloge ; elle savait quelle heure il était. Le match de football de l'amitié était sur le point de commencer.

Ses implants neuraux mirent Denise en contact avec la base de données de Memu Bay. Plusieurs reporters couvraient l'événement. En revanche, les spectateurs n'étaient pas au rendez-vous. Les caméras étaient déjà braquées sur le terrain, où les deux équipes avaient commencé à s'échauffer.

*

**

Lawrence stoppa le ballon et le frappa de l'intérieur du pied droit. La balle roula lentement et s'arrêta à plusieurs mètres de Hal, qui lança à son sergent un regard écœuré. Théoriquement, la passe aurait dû être millimétrée et Hal aurait dû reprendre le ballon de volée ; au lieu de quoi il se précipita frénétiquement vers celui-ci, avant d'être stoppé brutalement par deux joueurs de l'équipe adverse. Pendant un instant, Lawrence se demanda si finalement ils ne jouaient pas au rugby, tant les pieds volaient haut, et tant leurs adversaires ne jouaient pas le ballon.

Hal glapit sous le choc et tomba de tout son poids sur son épaule.

— Putain ! grogna-t-il entre ses dents.

L'arbitre siffla une faute.

Hal le regarda, l'air d'en attendre un peu plus.

— Coup franc, dit l'arbitre à contrecœur.

— Et le carton ? fit Hal indigné.

L'arbitre lui tourna le dos. Lawrence et Wagner le prirent chacun par un bras et l'aidèrent à se relever.

— C'est une plaisanterie, cria Hal. Ça méritait au moins un carton jaune !

— Les règles sont différentes ici, dit Lawrence en espérant calmer un peu le gosse qui donnait l'air d'avoir envie de se battre.

Les deux joueurs qui l'avaient plaqué souriaient joyeusement. L'un d'entre eux lui adressa un majeur levé.

— Monte là-dessus. C'est celle de Supersniper.

Hal bondit en avant, mais Lawrence et Wagner parvinrent à le retenir. Quelques applaudissements se firent entendre sur la ligne de touche, là où étaient réunis les quelques supporters de l'équipe locale.

En fait, les règles étaient les mêmes ici que partout ailleurs dans l'univers. Pour la dixième fois depuis le début de la rencontre qui opposait les Tire-au-flanc de Lawrence aux Anges vengeurs de Memu Bay, le sergent se demanda si, finalement, il avait eu une bonne idée en organisant cet événement. Pour les autochtones, il ne s'agissait que d'un prétexte pour massacrer des soldats en toute impunité, en les piétinant avec leurs crampons à la longueur indécente ou en les taclant à un mètre du sol.

Juste avant le coup d'envoi, Ebrey Zhang était venu encourager l'équipe. Après son laïus sur les vertus du sport et sa propension à rapprocher les peuples, il avait dit à Lawrence :

— Je compte sur vous pour éviter tout dérapage. Allez-y tranquillement, sans vous laisser prendre par la passion.

— Vous nous demandez de perdre ?

D'une certaine façon, c'était flatteur ; leur commandant était sûr de la supériorité de leur équipe. Mais Lawrence avait vu quelques-uns de leurs adversaires : tous des garçons robustes et athlétiques. La partie n'allait pas être facile.

— Non, non, avait doucement répondu Ebrey. Mais évitez de les écraser. Cela leur laisserait un goût amer dans la bouche.

— Comme vous voudrez.

— Merci, sergent.

Ebrey lui donna une tape amicale sur l'épaule et partit rejoindre le groupe des supporters de Z-B.

La rencontre cessa d'être amicale au bout de cinq minutes. Les Anges vengeurs n'étaient manifestement pas venus pour s'amuser.

Hal tira le coup franc et envoya la balle à Amersy qui commença à remonter le terrain en longeant la ligne de touche. Lawrence était à sa hauteur, mais courait le long de la ligne opposée. Deux adversaires le marquaient à la culotte et ne se privaient pas de lui donner

quelques coups sournois lorsque l'arbitre avait le dos tourné.

Lawrence glissa dans la boue et faillit se retrouver au sol. Amersy était à présent loin devant lui et ne pouvait plus centrer dans sa direction.

— Merde ! pesta Lawrence en profitant de l'inattention de l'arbitre pour donner quelques coups de coude à ses adversaires directs.

Amersy se fit tacler.

— Allez l'aider ! hurla Lawrence à ses joueurs. Bougez-vous les fesses, bandes de trous du cul dégénérés.

— Voyons, sergent, lui dit le capitaine Bryant depuis la ligne de touche. Je pense que vous pouvez vous passer de ce genre de grossièretés.

Lawrence lui lança un regard furieux et marmonna quelques mots inaudibles dans sa barbe.

Amersy était en train de se relever, tandis que l'Ange victorieux partait en contre-attaque. Ces grosses brutes étaient aussi de fins techniciens, admit Lawrence à contrecœur. Ils faisaient circuler le ballon avec une grande aisance et n'eurent aucun mal à se débarrasser du milieu de terrain qui tentait d'intercepter le ballon.

Putain, mais où était donc le reste de l'équipe ?

— Tout le monde en défense, cria Lawrence en faisant de grands gestes désespérés.

Au moins ses arrières avaient-ils quelques notions de tactique. Deux d'entre eux montèrent faire le pressing sur le porteur du ballon. Les trois autres restèrent dans la surface de réparation. Deux milieux de terrain se ruèrent sur l'avant-centre des Anges qui essayait de se démarquer. L'un de leurs milieux en profita pour faire un appel en profondeur au niveau des dix-huit mètres, mais Lawrence ne le lâcha pas d'une semelle.

Finalement, ce n'était pas un si mauvais match. Ses hommes étaient eux aussi capables de durcir la partie…

La mine antipersonnel explosa sous les pieds de son arrière droit. L'homme fut projeté à trois mètres du sol. Ses jambes furent arrachées et son torse déchiqueté. En entendant cette sourde détonation, Lawrence plongea immédiatement au sol. Il y eut alors un moment de silence pesant. Puis le tronc du soldat retomba lourdement par terre, faisant rebondir ses bras sans vie d'une manière grotesque et sinistre. Sa tête se retourna en direction de la cage du gardien et Lawrence reconnut Graham Chapell, un gars du peloton de Ciaran. Du sang et des morceaux de chair étaient éparpillés sur la moitié du terrain. Toujours le silence. Tout le monde était trop choqué pour avoir l'idée de crier.

Lawrence se ressaisit, regarda autour de lui, vit le cratère fumant qu'avait creusé la mine et comprit ce qui venait de se passer. Les autres étaient encore tous couchés sur le terrain. Lawrence regarda horrifié le ballon qui continuait de rouler et de sautiller sur le gazon abîmé.

Arrête-toi, implora-t-il. *Nom de Dieu, arrête-toi !*

Ce satané ballon était largement assez lourd pour faire exploser une mine en roulant dessus. Il roulait en direction de Dennis Eason, qui le regardait approcher le visage déformé par la terreur et la résignation.

Le ballon s'arrêta à cinquante centimètres de lui. Dennis soupira de soulagement et laissa retomber sa tête dans la boue.

À présent, les gens criaient, hurlaient même. Les joueurs aussi bien que les spectateurs. Les hommes de Z-B, eux, essayaient de se faire entendre dans cette cacophonie et de dire à tout le monde de rester immobile. Les renforts n'allaient pas tarder à arriver.

Lawrence serra les poings et les enfonça dans le sol, furieux de ne pouvoir rien faire. Tous ses muscles étaient crispés et prêts à réagir à la moindre sollicitation. Sans leurs combinaisons, lui et les siens étaient par trop vulnérables. N'importe quel étudiant désireux de devenir un héros pouvait avoir raison d'eux. À ce moment précis, il haït Supersniper et son monde pourri. C'était la première fois. La première. Son animosité et son mépris s'étaient changés en haine viscérale.

Ils ne faisaient rien de mal ; ils ne faisaient que jouer au football. Au football… Les leurs aussi étaient sur le terrain. Des jeunes à peine sortis de l'adolescence. Ils pouvaient d'ailleurs les entendre, ces Anges vengeurs qui gémissaient et pleuraient autour de lui.

Ceux qui avaient fait cela avaient-ils une once d'intelligence ? Il voulut le leur demander. Ils l'entendraient certainement. Ils devaient être en train de regarder et de se délecter de la détresse et de l'épouvante qu'ils avaient suscitées. Ils devaient être en train de jubiler à la vue de tout ce sang.

Mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était serrer les dents et rester immobile dans la boue qui imbibait petit à petit son short et son maillot. Et attendre le son merveilleux de l'hélicoptère.

*

**

Sept pelotons furent immédiatement envoyés sur les lieux de l'attentat. Leurs hélicoptères se posèrent autour du terrain. Les soldats avancèrent prudemment, leurs senseurs braqués sur le sol à la

recherche d'indices suspects.

Ils se dirigèrent d'abord vers Ebrey Zhang en marquant un chemin sécurisé à l'aide de tubes lumineux ambrés. L'hélicoptère du commandant repartit sans tarder, tandis que les soldats se déployaient sur tout le site en inspectant le moindre mètre carré de terrain. Les spectateurs tremblants de terreur mais aussi de soulagement furent évacués. Les soldats arrivèrent jusqu'à Lawrence quarante minutes après l'arrivée des hélicoptères. Le sergent se releva et regarda autour de lui avec stupéfaction. Le gazon était quadrillé par des couloirs couleur ambre dont le tracé était parfois difficile à suivre. Il y avait également trois puissantes lampes rouges. L'une d'entre elles se situait à quatre mètres de lui.

Une équipe d'infirmiers avait entrepris de ramasser les morceaux du corps de Graham Chapell et de les mettre dans d'épais sacs en polythène noir.

— Fumiers ! siffla Lawrence comme un soldat le guidait vers une jeep. Bande de sales fumiers !

*

**

Dean Blanche fut introduit dans le bureau du maire par l'un des aides d'Ebrey Zhang. Un seul regard sur le visage du responsable de la sécurité interne suffit au commandant pour savoir que les nouvelles étaient mauvaises.

— Alors ? demanda-t-il lorsque les portes furent refermées.

— Les mines étaient à nous, dit le capitaine Blanche.

— Merde ! Vous êtes sûr ? Non, évidemment que vous êtes sûr. Mais comment est-ce possible ?

— Pour l'instant, nous n'en savons rien. Elles sont toujours répertoriées dans l'inventaire. Mais nous avons vérifié, et il en manque huit.

— Huit ? demanda Ebrey soudain alarmé. Combien y en avait-il sur le terrain ?

Ebrey n'était pas très à son aise lorsqu'il était question de mines antipersonnel. Z-B imposait leur utilisation dans des cas extrêmes, lorsque la situation au sol devenait délicate et qu'il était nécessaire de protéger des zones stratégiques par tous les moyens. En pratique, il s'agissait le plus souvent de sécuriser l'astroport pendant la retraite. Heureusement, il n'avait encore jamais eu à ordonner leur dissémination. Ces satanés objets pouvaient rester actifs pendant des décennies, et tuaient sans aucune discrimination.

— Nous en avons trouvé cinq. Plus une qui a explosé…

— Nom de Dieu…

Ebrey alla jusqu'au bar qui se trouvait contre le mur du fond et se servit ce que les autochtones appelaient ironiquement du bourbon. Il n'avait pas l'habitude de boire devant ses subordonnés – surtout lorsque ceux-ci faisaient partie de la sécurité interne, mais la journée avait été longue et, en plus, se terminait très mal.

— Je vous sers, proposa-t-il à Blanche.

— Non, merci, monsieur.

— Comme vous voudrez.

Il se retourna vers la porte-fenêtre et plongea son regard dans le ciel nocturne. Il était trois heures du matin, et les étoiles scintillaient vivement. Après ce qu'il venait de vivre aujourd'hui, il commençait à se demander s'il allait pouvoir repartir d'ici en vie.

— Donc trois autres mines attendent quelque part en ville qu'on veuille bien leur marcher dessus.

— Deux, monsieur.

— Quoi ? Ah oui, deux. Y a-t-il une chance pour qu'elles soient elles aussi sur le terrain mais que nos hommes ne les aient pas repérées ?

— C'est possible, monsieur. J'enverrai une seconde équipe de déminage sur les lieux dès qu'il fera jour.

— Très bien. Mais comment diable ont-ils pu les sortir de l'arsenal ?

— Je l'ignore. En fait, hésita Blanche, c'est presque impossible.

— Vous voulez dire impossible pour quelqu'un d'extérieur à Z-B ?

— Oui, monsieur.

— Je n'arrive pas à croire que l'un des nôtres ait pu faire une chose pareille. Aucune dispute, aucune rancune ne peut justifier un tel acte, n'est-ce pas, capitaine ? demanda-t-il à l'officier mal à l'aise.

— En effet, monsieur. Aucun incident sérieux n'a d'ailleurs été signalé parmi nos pelotons.

— Et notre porté disparu ? Jones Johnson, celui dont on a retrouvé le sang ? A-t-il pu déserter et… ?

— C'est possible, monsieur.

— Johnson est-il capable d'entrer dans l'arsenal ?

— Je l'ignore, monsieur. Nombreux sont nos hommes qui savent se jouer de notre système de sécurité…

— Merde. Nous devons encore améliorer la sécurité de nos armes.

— Monsieur, je crois que j'ai une piste.

— Oui ?

— À part celle qui a explosé, les autres mines étaient en attente. À mon avis, la mine qui a tué Chapell a été activée juste avant que

notre homme ne marche dessus.

Les yeux d'Ebrey s'éclairèrent.

— Supersniper lui a transmis le code.

— Oui, monsieur. S'il est passé par le réseau, nous retrouverons sa trace. Mais bien sûr, il a pu se servir d'un transmetteur isolé, à condition de s'être trouvé très près du terrain de football… Je peux vérifier les mémoires de tous les senseurs du quartier. Avec un peu de chance, l'IA réussira à trouver quelqu'un dont le comportement était suspect. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas ne rien trouver…

— Vous avez carte blanche. Monopolisez l'IA si ça vous chante, vous avez mon accord. Mais faites-moi plaisir : trouvez-moi ce connard. Peu importe le temps que ça prendra, je ne partirai pas d'ici sans avoir vu Supersniper pendu au balcon de ce bureau.

Chapitre 11

La Terre. Une fois de plus.

Ce monde si bleu et si blanc le fascinait toujours autant. Rien n'avait changé depuis sa première fois, cinq années plus tôt. Comme à l'accoutumée, il profita du transfert de Centralis jusqu'à une orbite basse pour dévorer des yeux les images retransmises par les senseurs visuels du vaisseau. Tandis qu'ils survolaient les Amériques, Lawrence observa la façon dont des nuages cotonneux s'enroulaient gracieusement au-dessus de l'Atlantique Ouest pour former une gigantesque dépression. Sa bordure dentelée était d'un blanc éblouissant : mais plus on s'approchait de son centre, plus les nuages devenaient sombres, comme si du cœur de cette spirale devait naître la nuit. Dans quelques jours, les îles des Caraïbes seraient la proie des éléments ; le vent et la pluie dénuderaient tous leurs arbres, les vagues donneraient de nouveaux contours à leurs rivages. Une fois de plus, la population serait réduite à se terrer dans les caves en attendant que la tempête daigne se calmer. Puis la vie reprendrait son cours comme à chaque fois. Les feuilles des palmiers repousseraient, et les touristes envahiraient de nouveau les plages de sable blanc. Lawrence leur sourit du haut de son perchoir d'ange. Une telle acclimatation ne pouvait se produire que sur un monde où la vie pullulait, se dit-il. Un monde dans lequel l'évolution était fonction d'une symbiose entre les êtres vivants et l'environnement dans lequel ils évoluent. Pas comme sur Amethi.

Il pensait encore beaucoup à son monde natal. Moins qu'avant toutefois. Et ses sentiments étaient très contradictoires. De temps à autre revenaient à sa mémoire des souvenirs de moments heureux, des images d'endroits qu'il avait aimés. Mais il refusait de penser à Roselyn. Il avait revêtu une carapace qui le protégeait de cette période si douloureuse de sa vie.

Inconsciemment, sa main se porta à son pendentif. Il avait failli s'en débarrasser le jour où il était parti. Puis il avait décidé de le garder pour ne jamais oublier la traîtrise de celle qu'il avait aimée. À présent, il le portait comme un talisman ; ce pendentif était la preuve qu'il avait survécu à ce que la vie pouvait vous envoyer de pire.

Le Xianti 5005 atterrit sur l'astroport de Cairns. C'était un après-midi brûlant comme seul le Queensland en connaissait. Personne n'était venu l'accueillir. Il zigzagua entre ses camarades dont les familles se précipitaient dans le hall d'arrivée. Les épouses et les petites amies se ruèrent sur leurs hommes et les serrèrent fort en essayant de ne pas pleurer. Avant l'arrivée du vaisseau interstellaire

en provenance de Quation, deux jours plus tôt, aucune d'entre elles ne savait comment s'était déroulée la mission, qui était vivant, qui était blessé et qui ne reviendrait pas. Les femmes emplirent le vaste hall de leur soulagement et de leurs peurs. Il y avait aussi des enfants qui tournoyaient autour des couples reformés et souriaient de voir papa enfin de retour.

Entre son retour de Floyd et son départ pour Quation, Lawrence avait fréquenté régulièrement une certaine Sandy. Elle lui avait promis de l'attendre. Mais neuf mois s'étaient écoulés depuis. Elle n'avait que vingt et un ans… Il ne s'était jamais vraiment fait d'illusions à son propos.

Il sortit du hall d'arrivée afin de respirer l'air marin si pur, et s'arrêta une longue minute pour voir le soleil disparaître derrière les collines broussailleuses qui flanquaient l'astroport. La brise humide qui soufflait de la mer. Les cris rauques des mouettes. Un vaisseau fendant le ciel à la manière d'un éclair vu au ralenti. Lawrence sourit en regardant autour de lui, heureux de retrouver la Terre, sa vieille amie. Dans son esprit, la mer et son odeur resteraient à jamais associées à la Terre.

La station de taxis se situait à l'extrême sud du terminal. Lawrence s'y rendit sans tarder et jeta ses bagages – en fait, un simple sac à bandoulière – sur la banquette arrière d'une bulle blanche à la forme allongée. Il y avait un vrai chauffeur, un vieux Chinois, qui lui raconta où en était Manchester United. Il croyait que son accent était britannique.

— Je n'ai jamais mis les pieds là-bas, lui dit Lawrence.

— Mais vous connaissez Manchester United, quand même ? demanda le vieil homme avec inquiétude.

— J'en ai entendu parler.

— Évidemment ! La meilleure équipe de la planète. Je ne rate aucun de leurs matchs, j'ai fait installer un panneau holographique horizontal dans mon salon ; comme ça, je vois tout le terrain. Ça ne plaît pas trop à ma femme…

— C'est vrai ?

— Ouais. Elle voulait un nouveau canapé. Je me sers aussi de mes membranes. Les trois dernières saisons, j'ai pris un abonnement multi-points de vue. Ça coûte la peau des fesses, mais ça vaut vraiment le coup. Je peux ainsi voir les matchs de deux manières différentes : d'en bas et d'en haut. J'aime particulièrement vivre les parties à travers les yeux de Paul Ambrose ; il a vraiment un sacré toucher de ballon.

— Super.

— Mais l'équipe première ne joue que tous les quatre jours. Entre-temps, il faut se taper la deuxième et la troisième.

— Oui…

— L'après-midi, c'est pas toujours facile. Parfois, quand je travaille, j'enregistre les matchs. Mes copains taxis, ils veulent à tout prix me donner le résultat pour gâcher mon plaisir. Alors moi, je me déconnecte du réseau ! Alors ils essaient de rouler à côté de moi pour me crier les résultats ! Je dois me boucher les oreilles tout en conduisant ; c'est pas toujours facile. Un jour, quand j'aurai économisé assez d'argent, j'irai en Europe pour les voir jouer en vrai. Mais je ne l'ai pas dit à ma femme.

— Vraiment ?

Ils étaient sortis de l'astroport et avaient pris la voie express qui menait en ville. À sa gauche, au bord de la mer, Lawrence voyait une fine bande de terre protégée où poussaient des manguiers. À sa droite, les immeubles résidentiels de la banlieue avaient colonisé jusqu'aux contreforts des collines.

— Vous arrivez de Quation ?

— Ouais.

— Votre femme n'est pas venue vous accueillir ?

— Je ne suis pas marié.

— Vous avez raison. Profitez de la vie tant que vous le pouvez, mon ami. Quand j'irai en Europe, je laisserai ma femme ici. Vous savez où vous allez passer la nuit ?

Lawrence aurait pu retourner directement à la caserne. Cela ne lui aurait rien coûté. Mais toute la Flotte bénéficiait de quatre semaines de vacances, et ses neuf mois de solde ainsi que sa prime attendaient sagement sur son compte en banque. À vrai dire, il n'avait rien prévu de particulier. Des camarades célibataires comme lui avaient parlé de naviguer dans le Pacifique Sud et de s'arrêter pour faire la foire dans toutes les stations balnéaires qu'ils croiseraient en route. Colin Schmidt lui avait proposé de faire le tour des casinos de Hong Kong et de Singapour. D'autres avaient parlé de Perth, qui n'était pas trop loin, et qui, prétendaient-ils, était la capitale de la fête de cette partie-là du globe.

— Non, lui répondit-il. Je ne sais pas encore où je vais passer la nuit.

Il ouvrit sa vitre à moitié et laissa le vent et le bruit assourdissant de la voie express envahir l'habitacle de la voiture. Droit devant lui, les lumières du Strip – l'axe sur lequel se concentraient toutes les animations de Cairns – formaient une sorte de halo autour des immeubles de la ville. Lawrence ne put s'empêcher de rire à la vue de ces néons et de ces hologrammes criards qui semblaient accueillir son retour avec joie. À ce moment-là, il ressentit une forme de plénitude nouvelle pour lui. Aucune responsabilité, aucune obligation, et plein

d'argent à dépenser pendant son temps libre. Pouvait-il raisonnablement demander plus à la vie ?

— Je connais un endroit, lui dit le chauffeur en le regardant du coin de l'œil.

— Je n'en doute pas. Bon, ce que je veux, c'est un hôtel décent, si possible avec une piscine. Quelque chose de pas trop cher, avec un accès au réseau à haut débit et un bon service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je dois aussi pouvoir inviter quelqu'un dans ma chambre pour une nuit ou deux, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ah ! fit le taxi en acquiesçant joyeusement. Je connais justement l'endroit idéal pour ça.

L'hôtel méritait à peine ses deux étoiles. Mais il y avait bien une piscine. La chambre de Lawrence était au premier étage et donnait sur le sud de la ville et son quadrillage régulier d'immeubles en béton. Il remplit sa fiche de renseignements et sortit dans la rue commerçante la plus proche, une galerie couverte d'une verrière qui avait su résister aux assauts des grandes chaînes de magasins. Il acheta quelques vêtements dans une petite boutique. Rien de bien formidable, mais de quoi sortir sur le Strip sans avoir des logos de Z-B partout.

Il ne tarda pas à se dégotter une fille ce soir-là. Elle avait moins de vingt ans et faisait le tour de l'Australie avec ses amies et ses bagages sur le dos. Elle était jolie, mince, avait une peau couleur olive et de fines tresses noires au bout desquelles pendillaient des perles emplies de phosgène. Quand elle tournait rapidement la tête, ces dernières formaient une manière de halo arc-en-ciel. Il réussit à la persuader de ne pas rentrer avec ses amies dans l'auberge de jeunesse où elles avaient réservé des lits de camp. Elle était fascinée par le fait qu'il fut né sur un autre monde, appréciait particulièrement les bières étrangères hors de prix qu'il lui payait, et semblait réellement intéressée par le récit de sa dernière mission.

— Pas facile, hein ?

— Ouais, admit-il. Disons que les autochtones n'étaient pas très accueillants.

Elle le suivit jusqu'à son antre ténébreux et le chevaucha comme si sa vie en dépendait, avec l'énergie d'une femelle kangourou enragée. La première heure, il se dit que le vieux lit ne tiendrait jamais le choc. Il lui versa encore un peu plus de cette bière européenne sur les seins et la lécha goulûment, en descendant vers son sexe. Ensuite, ils se connectèrent à une chaîne de trash rock et tentèrent de baiser au rythme frénétique de la musique, avant d'éclater de rire lorsqu'un chanteur au pantalon moulant commença à hurler qu'il voulait faire l'amour à sa bien-aimée comme une bête. Ils se firent livrer des sandwichs et de la bière, s'assirent en tailleur sur le lit et se donnèrent mutuellement à manger. Puis ils regardèrent une

émission humoristique avant de baiser à nouveau.

Elle s'en alla très tôt dans la matinée pour rejoindre ses amies, avec lesquelles elle espérait trouver un petit boulot à Port Douglas, afin de poursuivre sa grande pseudo-aventure. Quelques heures plus tard, Lawrence avait déjà le plus grand mal à se rappeler son prénom.

La nuit suivante, il y eut une autre fille. Elle préférait le whisky à l'eau à la bière, et le jazz électrique au rock, mais elle avait un goût immodéré pour le sexe.

Toute sa première semaine de vacances se déroula ainsi. Dormir pendant la journée. Manger dans le milieu de l'après-midi. Faire une balade avant le début de la soirée. Se retrouver sur le Strip dès le coucher du soleil. Parfois, il rencontrait des gars de la Flotte. Ensemble, ils faisaient quelques parties de billard ou bien passaient une petite heure à jouer à des jeux vidéo. Il ne se soûlait jamais ; il ne pouvait pas se le permettre vu la façon dont il prévoyait de finir la nuit. Une ou deux fois, il alla dans des boîtes de nuit. Mais c'était uniquement parce que la fille préférait aller danser avant.

Sept jours après son arrivée, il reçut un message de l'Administration de la Flotte qui lui demandait de se présenter à la base. Sa demande d'admission à l'école d'officiers allait être examinée. Il allait devoir se rendre à Amsterdam pour y passer des tests.

Il s'assit sur son lit, tint ses lunettes du bout des doigts et relut encore une fois le message avec un sentiment croissant de délectation. Sa vie prenait enfin la tournure dont il avait toujours rêvé. Son père, Roselyn, Amethi n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. Sa place dans un vaisseau de Z-B, il l'avait *gagnée* tout seul.

La fille qui était étendue près de lui releva la tête et regarda autour d'elle avec un air ahuri qui était familier à Lawrence. Soudain, elle parut le reconnaître.

— Salut, grogna-t-elle.

— Bonjour.

— Bonnes nouvelles ? demanda-t-elle en désignant les lunettes du menton.

Lawrence considéra la question. Normalement, il aurait dû lui lire le contenu du message et lui expliquer ce quev cela signifiait pour lui. C'était le genre de chose qu'on voulait partager. Ils auraient ensuite déjeuné ensemble, ouvert une bonne bouteille de champagne… Mais la seule personne qui était capable d'apprécier cette nouvelle à sa juste valeur était Ntoko. Toutefois, il était presque certain que le caporal n'avait guère envie de voir ses vacances en famille gâchées par un Lawrence Newton braillant à qui voulait l'entendre qu'il laissait tomber ses camarades.

Il comprit alors à quel point il se sentait seul. Il n'avait personne

à appeler. Personne sur cette planète ne le connaissait et n'avait envie de se réjouir pour lui.

Il reposa ses lunettes sur la table de chevet et rejeta le drap qui les couvrait par terre. Quelques rayons de soleil s'étaient faufilés à travers les rideaux et éclairaient faiblement leurs corps nus. La fille lui sourit d'un air hésitant tandis qu'il s'attardait sur son anatomie. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée cette nuit, malgré le lien qui désormais les unissait, il ne ressentait aucunement le besoin de s'attacher à elle, n'avait aucun désir de faire durer leur relation. S'il l'avait emmenée dans sa chambre, c'était pour coucher avec elle, et rien d'autre. Il ne se sentait d'ailleurs aucunement coupable. Il ne lui avait pas forcé la main.

Dire que, après une seule nuit passée avec Roselyn, il avait eu envie de l'épouser et de finir ses jours avec elle… Qu'est-ce qu'il avait été bête et naïf. Aujourd'hui, il pourrait lui apprendre un ou deux trucs.

Comme souvent, une petite pensée traîtresse surgit, le prenant par surprise : *Je me demande bien ce qu'elle est devenue ?*

— Rien d'important, dit-il brusquement en se maudissant d'être aussi faible.

Il roula sur le côté, approcha sa bouche de l'oreille de la fille et, d'une voie gutturale, lui chuchota ce qu'il attendait d'elle. La fille le regarda d'un air méprisant mais s'exécuta et se positionna sur le bord du lit, comme il le lui avait demandé. Il ne voyait pas comment fêter cette bonne nouvelle avec elle autrement.

*

**

Lawrence prit l'un des deux jets subsoniques quotidiens qui reliaient Cairns à Paris en passant par Singapour. Une fois en France, il prit le train pour Amsterdam et traversa de grandes étendues de campagne boisée. Le train s'arrêta dans la vieille station centrale, qui donnait sur le port au centre de la ville.

Cairns, avec sa fournaise perpétuelle, lui avait fait oublier que, dans l'hémisphère Nord, c'était le printemps. En sortant de la gare, il mit son long manteau mais ne prit pas la peine de le boutonner. Le temps était ensoleillé et le fond de l'air était doux.

À l'extérieur, le Prins Hendrikkade ressemblait à une autoroute à vingt voies réservée aux bicyclettes. Lawrence n'en avait jamais vu autant réunies, en un même endroit. Toutes étaient blanches et marquées du sceau de la ville. Des sonnettes retentissaient de tous côtés, si bien qu'il ne savait où donner de la tête. Par deux fois, il dut

reculer en toute hâte pour éviter un cycliste qui fonçait droit vers lui. Eux, apparemment, n'étaient pas disposés à l'éviter.

Un plan de la ville s'afficha sur ses membranes optroniques. Lawrence partit dans la direction de Damrak, la longue et large avenue qui passait de l'autre côté de la gare. Le vacarme produit par les tramways dont les rails étaient incrustés dans les pavés de la route était assourdissant. Jamais il n'avait vu de machines roulantes à l'apparence si ancienne. Cela faisait du bien de marcher dans une ville inconnue sans avoir à y porter les armes. Quation n'avait pas accueilli *Z-B* en grande pompe… Ici, les gens souriaient chaleureusement à la vue de son uniforme mauve.

Cela ne l'étonna pas. D'après le rapport qu'il avait téléchargé depuis la base de données de la compagnie, Z-B investissait énormément d'argent aux Pays-Bas. Là où s'installait une base de Z-B, apparaissaient automatiquement une multitude de petites entreprises de sous-traitance ou autres. Le pays connaissait un fort taux de croissance, même selon les standards européens.

Lawrence commença à déchanter lorsqu'il arriva en vue de l'école d'officiers. Le quartier général de Z-B à Amsterdam – dans lequel se situait l'école – était un grand bâtiment en pierre de cinq étages, vieux de quatre-vingts ans. Son aspect extérieur était morne et gris, et, avec ses grandes fenêtres étroites, rappelait l'architecture du XIXe siècle. Mais comme l'immeuble avait été construit en face d'un Palais Royal semblable à une forteresse, Lawrence dut admettre que son style était approprié.

Un petit groupe de manifestants était agglutiné autour d'une sorte de stand monté à une vingtaine de mètres de l'entrée. Là, quelqu'un faisait cuire des pommes de terre dans le plus primitif des fours qui soit : un simple cylindre de métal. Des morceaux de charbon rougeoyaient derrière la grille du foyer, et la fumée s'échappait par une cheminée noire ; l'ensemble ressemblait à la chaudière d'une vieille machine à vapeur. Sur une pancarte accrochée au-dessus du stand, on pouvait lire la liste des douze assaisonnements différents proposés avec les pommes de terre ainsi que les tarifs – plus que raisonnables – pratiqués par la maison. À côté de cette pancarte était dessiné un oiseau blanc aux ailes déployées entouré d'un cercle vert émeraude.

Aucun des piétons qui passaient par là ne semblait intéressé par ces pommes de terre. La chorale dissonante qu'avaient formée les jeunes manifestants n'arrangeait certainement pas les choses. Lawrence ne connaissait pas cette chanson aux accents folkloriques et dont le refrain disait :

Rendez-nous à nous-mêmes
Reprenez votre argent

Rendez-nous à nous-mêmes
Reprenez vos vaisseaux
Rendez-nous à nous-mêmes !

Plusieurs d'entre eux portaient des pancartes holographiques sur lesquelles scintillaient des slogans anti-Z-B. Deux agents de police pas très réveillés se tenaient à une quinzaine de mètres de la scène. Les jeunes gens sifflaient et huaient toutes les personnes qui montaient ou descendaient les grands escaliers de l'immeuble. Celles-ci – des employés de Z-B – tâchaient de les ignorer et de ne pas réagir.

Lawrence commença à monter les escaliers et plusieurs insultes fusèrent. Il sourit et leur fit signe de la main, histoire de les énerver un peu plus. Son regard croisa celui d'une fille perdue au milieu du groupe. Plus attirante que toutes ses camarades réunies, elle avait des traits sévères et délicats à la fois, et une expression assassine. Elle était engoncée dans un duffle-coat bleu marine à l'ancienne, dont la capuche baissée mettait en valeur son épaisse tignasse de cheveux mi-longs noirs et frisés. Il lui adressa un sourire de mâle viril disposé à s'accoupler et éclata de rire devant sa fureur à peine contenue.

Les extrémistes des causes minoritaires n'ont aucun sens de l'humour.

Trois réceptionnistes étaient assises derrière un bureau incurvé en tek dans un lobby vaste et désert. L'une d'entre elles lui expliqua comment trouver l'école d'officiers dans la cour du bâtiment principal.

— Qu'est-ce qu'ils font là ? demanda-t-il en pointant du doigt les manifestants derrière la lourde porte vitrée.

— Ce sont des adeptes de la Régression, lui répondit-elle. Ils veulent que l'on s'en aille et qu'on arrête de pourrir « leur » vie avec « notre » politique.

— Pourquoi ?

La réceptionniste le regarda d'un air accablé.

— Parce que notre société n'est pas démocratique.

— Mais n'importe qui peut participer au capital de Z-B.

— Allez le leur expliquer.

L'école d'officiers se trouvait dans un cube de verre moderne relié au bâtiment principal par deux passerelles accessibles du deuxième et du cinquième étage. Lawrence emprunta celle du bas en essayant de tempérer son inquiétude. Si tout se passait comme prévu, il passerait les trois prochaines années ici à étudier l'ingénierie astronautique de A à Z. Pourquoi Z-B avait choisi le pays le plus bas du monde pour y former ses officiers navigants ? Il n'en savait rien. Quelqu'un, quelque part dans cette compagnie, devait avoir un sacré sens de l'ironie.

Dans le vestibule, il salua un caporal assis derrière un bureau et se présenta. L'homme lui répondit à contrecœur et entra son nom dans l'IA de la section administrative.

— Revenez à 7 h 15 demain matin, annonça le caporal. On vous expliquera alors comment se déroulera votre semaine de tests. Tenez, lui dit-il en lui tendant une petite carte. Vous séjournerez au *Holiday Inn.* Cette carte vous donne le droit à une chambre simple et à deux repas par jour – petit déjeuner et dîner. N'essayez pas de vous en servir pour commander des extra ou de la bière, ça ne marchera pas. Vous prendrez votre déjeuner ici, au mess. Vous êtes dans le groupe epsilon trois. Ne soyez pas en retard.

Le caporal baissa la tête et se concentra sur les panneaux holographiques de son bureau.

— Merci. Euh… Combien sommes-nous dans ce groupe ?

— Trente.

— Et combien y a-t-il de places ?

Le caporal le regarda d'un air las.

— Nous évaluons un groupe par semaine, et chaque année, l'école forme une centaine de cadets. Faites le calcul vous-même.

Lawrence retourna dans le bâtiment principal. En moyenne, cela faisait deux places par groupe. Une chance sur quinze. Non, se corrigea-t-il, il ne s'agit pas d'une question de chance. J'y arriverai.

La moitié des clients présents dans le hall du *Holiday Inn* étaient des hommes de Z-B. Plusieurs d'entre eux étaient manifestement là pour les mêmes raisons que lui. Il pouvait les reconnaître de loin. Ils avaient tous un peu plus de vingt ans, étaient minces, avaient l'air sérieux, portaient des vêtements bien taillés, et tâchaient tant bien que mal de calmer leurs nerfs mis à rude épreuve. Lawrence se dit qu'il devait beaucoup leur ressembler.

Cet après-midi-là, il descendit à la piscine et nagea un bon kilomètre et demi. Le voyage depuis Quation avait été long et sa forme physique s'en ressentait. D'autant plus que son rythme de vie, depuis son retour, n'avait pas été des plus sains. Il sortit du bassin plutôt satisfait de son temps. Cela le mit en confiance pour les épreuves du lendemain ; grâce à l'entraînement poussé auquel se soumettaient tous les soldats de Z-B, cela faisait cinq ans qu'il était en pleine forme.

Lawrence ne se voyait pas dîner avec les autres candidats dans le restaurant de l'hôtel. Il goûtait assez peu ce type d'ambiance hypocrite. Tandis que le soleil se couchait, il partit se promener dans la vieille ville. Le cœur d'Amsterdam avait été magnifiquement préservé, avec ses canaux bordés de maisons anciennes, sur le toit desquelles étaient fixées des sortes de grues. Ces mécanismes antiques fonctionnaient encore et servaient à hisser des meubles jusqu'aux fenêtres des étages supérieurs. Des bateaux habités, allant du petit yacht à la grande péniche à deux étages dont le pont avait été aménagé en jardin, étaient amarrés entre les ponts de pierre. Les

postes d'amarrage étaient devenus tellement chers que la ville n'en avait délivré aucun depuis au moins deux siècles ; d'après les comptes rendus qu'il s'était procurés, certaines familles vivaient sur l'eau depuis plus de huit générations.

Finalement, il dégotta une brasserie sur Rembrandtplein où la nourriture semblait bonne et où l'on était censé pouvoir boire de la bière blonde à l'ancienne. Ce n'était pas l'endroit le plus chic de la ville, mais l'ambiance y était agréable, et l'on pouvait y suivre des retransmissions sportives sur un panneau holographique. Il s'installa à une table proche du fond de l'établissement et commença à lire la carte. Il mit quelque temps à comprendre que les dix derniers noms faisaient référence à des drogues, dont au moins trois étaient très puissantes. Certains plats pouvaient également être assaisonnés avec ces dernières.

Le serveur prit sa commande et lui apporta une de ces fameuses bières originelles. Lawrence s'installa confortablement dans son fauteuil et regarda autour de lui. Sur le grand panneau accroché au mur opposé passait un match de football : Manchester United contre Monaco. Il gloussa et prit une autre gorgée de bière.

La fille qui faisait partie du groupe de manifestants qui l'avaient hué cet après-midi était assise au bar et le regardait froidement. Lawrence marqua un temps d'arrêt, puis sourit et leva son verre pour la saluer. Elle détourna aussitôt son regard.

Dommage, se dit-il. Elle était avec deux autres filles. Pas de mâles en vue. Son duffle-coat était plié sur le dossier de son tabouret. Elle portait un col roulé rouge, un pantalon bouffant vert olive retenu par une large ceinture arc-en-ciel, et avait une longue écharpe autour du cou. Habillée comme elle l'était, et compte tenu du fait qu'elle devait avoir trois ou quatre ans de moins que lui, Lawrence en conclut qu'elle était étudiante. En philosophie, décida-t-il. Ou peut-être en sociologie. Enfin, une de ces disciplines complètement inutiles dans la vraie vie.

Son repas lui fut servi. Des pâtes avec une sauce aux trois fromages, du jambon fumé, des beignets à l'ail et au poivre. Et au haschisch.

Il entreprit d'enrouler les pâtes autour de sa fourchette.

— Vous avez tué des gens aujourd'hui ?

Il releva la tête. La fille se tenait près de sa table.

Comme Roselyn quand elle est venue me parler la première fois.

Mais les motivations de l'étudiante devaient être différentes, décida-t-il.

— Non, pas aujourd'hui. Ni hier, ni avant-hier, d'ailleurs, répondit-il poliment.

Son nez était un peu trop large pour lui permettre de prétendre

au titre de beauté classique, mais elle avait une sorte de lueur d'intelligence féroce dans les yeux. Elle analysait et jugeait tout ce qu'elle voyait. Cela la rendait très attirante. Cela, plus son hostilité débridée. Réussir à l'attirer dans son lit ne serait pas une mince affaire.

— Vous êtes un cybersoldat, dit-elle. Vous avez des valves sur le cou…

Elle avait un léger accent dont il ne parvenait pas à deviner l'origine.

— Et vous, vous êtes une chômeuse professionnelle. Vous passez vos journées devant le Palais Royal alors que les honnêtes gens sont en train de travailler.

Les joues de la fille s'empourprèrent.

— Je consacre mes journées à une tache bien plus importante : je travaille à votre chute.

— Et ça marche ?

Lawrence avait déjà entendu que les contraires s'attiraient, mais là, les choses s'annonçaient plutôt mal. Si elle avait eu son verre à la main, elle le lui aurait probablement déjà jeté au visage. Mais peut-être était-elle armée… Ce n'était pas impossible.

— Ça va marcher, dit-elle.

— Qui fera fonctionner nos usines, et qui poursuivra nos recherches sur les traitements de rajeunissement une fois que vous nous aurez mis dehors ? Vous et vos amis peut-être ?

— Nous fermerons vos usines. Nous ne voulons pas de votre modèle de société.

— Ah, des anarchistes verts. Votre idéologie est intéressante. Convaincre tout le monde de l'adopter va vous demander un sacré boulot. Bon courage !

— Je perds mon temps. Vous ne savez même plus penser ; vous récitez les dogmes de votre compagnie. Maintenant, vous allez me dire que je n'ai qu'à acheter des parts de la compagnie si je veux que les choses changent.

Lawrence referma la bouche avant de répondre : *Eh bien oui, c'est ce que j'allais vous proposer.*

— Votre carrière et vos actions méritent-elles que vous tuiez et que vous détruisiez des gens pour elles ?

Elle avait l'air si sincère. C'était la pire de toutes les tactiques étudiantes : faire croire qu'ouvrir le dialogue suffit à changer le monde. Apparemment, elle n'avait jamais essayé d'ouvrir le dialogue avec une foule armée de cocktails Molotov.

— Je n'ai jamais détruit personne, dit-il calmement.

— Vous avez pillé des mondes entiers ; si ce n'est pas de la

destruction, qu'est-ce que c'est ?

— Nous ne détruisons rien. Nos campagnes permettent à l'humanité d'accomplir la plus grande œuvre qui soit.

— Vraiment ? Et quelle est cette œuvre ?

— Établir des colonies sur de nouveaux mondes.

— Ma parole, vous êtes pire qu'un cybersoldat, vous êtes un avocat de l'écocide.

— Non, je suis bien pire que ça. Je suis venu à Amsterdam pour rejoindre l'école d'officiers navigants de Z-B. À l'avenir, je vais donc trouver de nombreux autres mondes à terraformer.

Elle secoua lentement la tête, ne semblant pas croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Quoi ? demanda-t-elle, réellement sonnée. Mais pourquoi feriez-vous une chose pareille ? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre chez les gens de votre espèce : vous semblez penser qu'il n'est possible d'obtenir quelque chose de nouveau qu'en violant les lois de la nature. Pourquoi n'essayez-vous pas d'être simplement créatifs ?

— L'exploration de l'univers est la mission la plus créative que l'humanité ait jamais entreprise. C'est le point culminant de plusieurs millénaires de civilisation.

— Les vols interstellaires sont surtout le gâchis le plus monumental de l'histoire de l'humanité. En réalité, Z-B pratique un impérialisme interstellaire que rien ne peut justifier. Notre planète a désespérément besoin de notre aide à tous et de toutes nos ressources ; mais au lieu de nous tendre la main, vous nous saignez à blanc.

— Z-B dépense presque autant d'argent dans les programmes écologiques et urbains que dans ses vols interstellaires.

— Mais ce sont vos programmes ! Vous voulez imposer votre pseudo-culture et votre modèle à des sociétés fragilisées.

— Écoutez, je vous comprends parfaitement. Vous désirez que l'on dépense plus d'argent dans les projets qui vous tiennent à cœur. C'est tout à fait sain ; c'est de la politique. Vous essayez de convaincre les gouvernements et les entreprises de payer pour régler vos misérables problèmes ; vous tentez de vous attirer la sympathie de la population… C'est très bien. Continuez à vous battre et à ouvrir les yeux des gens. Mais vous n'obtiendrez jamais ma voix. Jamais. Moi, ce que je désire, c'est qu'il y ait toujours plus de vaisseaux interstellaires. Et le seul moyen de parvenir à mes fins est de participer au capital de Z-B. Désolé, vous ne réussirez pas à me convertir. Je me consacre déjà à ce qui est selon moi le plus important.

— Mais vous avez tort et, au fond de vous-même, vous le savez.

— Non, je ne le sais pas. J'ai bien peur que tous vos arguments

soient sans effet sur moi. Parce que vous êtes incapable de regarder au-delà de votre propre horizon. Vous ne savez pas vous émerveiller ; vous n’avez pas de moteur. Vous vous obstinez à ne pas vouloir décoller votre nez de l’image grandiose que vous avez devant les yeux. Votre esprit de clocher est une insulte à la belle époque que nous vivons.

— Oh, mais je vois ma planète et je sais combien elle souffre.

— Exactement. Vous voyez votre planète, et uniquement votre planète. Sans les vols interstellaires, je ne serais même pas né. La Terre n’est pas ma planète, dit-il en souriant de la voir ainsi froncer les sourcils. Je viens d’Amethi. Ma famille et moi n’avons perpétré aucun écocide. Nous sommes en train de régénérer une biosphère entière. C’est, je crois, une cause des plus nobles.

— Vous n’êtes pas né sur Terre ? demanda-t-elle.

— Exact.

— Vous avez rejoint Z-B dans le but d’explorer la galaxie ?

— Ouais.

Elle eut un rire bref et incrédule.

— Vous êtes fou.

— Ouais, dit Lawrence en souriant. Vous allez me souhaiter bonne chance pour mes tests de demain ?

— Non. Vous m’en demandez beaucoup trop, lui répondit-elle d’un air triste juste avant de s’en retourner vers son tabouret.

— Hé ! appela-t-il. Vous ne m’avez même pas dit comment vous vous appelez.

Un instant, il crut qu’elle allait l’ignorer. Puis elle regarda pardessus son épaule, passa une main dans ses cheveux bouclés, parut réfléchir une fraction de seconde et lui dit :

— Joona. Joona Beaumont.

— Joona. C’est joli, j’aime beaucoup. Moi, je m’appelle Lawrence Newton. Je vous souhaite d’être heureuse, Joona.

Finalement, juste avant de rejoindre ses amies, elle le gratifia d’un petit sourire furtif.

*
**

Le petit déjeuner fut aussi déprimant que ce que Lawrence avait craint. Le restaurant de l’hôtel était plein de candidats chaleureux et joyeux. Il se joignit à eux et arbora ce sourire de façade que son père lui avait appris à simuler lorsque enfant il devait, en bon petit Newton, assister aux dîners officiels auxquels étaient conviées les familles du conseil d’administration. Il fut surpris de voir avec quelle

facilité ce vieux réflexe lui était revenu.

La plupart des autres candidats étaient des fils de cadres supérieurs de Z-B qui venaient de sortir de l'université ou de passer quelques mois à travailler sur le programme interstellaire de la compagnie. Vêtu de son uniforme de la Division de Sécurité Stratégique et profitant de son expérience des vols interstellaires, Lawrence devint rapidement le centre d'intérêt de toute la salle. Ils le harcelèrent de questions pendant tout le repas. Il en était toujours à leur parler de Floyd et de ses créatures extraterrestres quand ils arrivèrent en masse en vue du quartier général. Lawrence jeta un regard circulaire sur la place mais ne vit pas l'ombre d'un manifestant. En cette heure si matinale, ce n'était pas étonnant…

La matinée du groupe epsilon trois commença par un discours d'introduction prodigué par un capitaine, qui leur expliqua ce que la compagnie attendait de ses officiers. Puis ils eurent droit aux soupes habituelles sur l'amour du travail bien fait, la camaraderie et le professionnalisme. Lawrence entendait des niaiseries comme celle-ci chaque fois qu'il faisait des stages au sein de la Sécurité Stratégique. Le capitaine finit son discours par cette phrase :

— Nous comptons sur vous pour faire plus que votre possible.

Le premier jour fut celui des tests de réflexes. L'environnement inter-A de l'école était le plus sophistiqué que Lawrence eût jamais vu. On leur fournit des combinaisons de simulation intégrales faites d'une pièce dans un matériau moulant composé de fibres piézoélectriques, puis on les conduisit dans une salle anacoustique avec trois rangées de gyrofauteuils. Lorsqu'ils furent bien sanglés, l'IA commença par un simple test de coordination. Ils se retrouvèrent dans une grille tridimensionnelle semblable à un panneau holographique, dans laquelle brillaient des symboles rouges et verts. C'était un début plutôt facile. Ils eurent ensuite à sortir une voiture de course d'un labyrinthe, sachant que les commandes du véhicule pouvaient s'inverser à n'importe quel moment. Il y eut des accidents d'une violence extrême. Après le déjeuner, ils goûtèrent aux joies du simulateur de vol monoplace. À ce stade-là, l'IA commença à les soumettre à des stress de plus en plus fréquents ; ils eurent donc leur lot de pannes de moteurs, de volets grippés et de vrilles si rapides que Lawrence faillit vomir. Les problèmes techniques avaient une fâcheuse tendance à survenir dans les moments les plus critiques. Lawrence eut même droit à un incendie, avec véritable fumée s'infiltrant par les ouïes du casque et sensations de brûlure aux mains et aux pieds.

À la fin, il dut s'agripper au pilier de support de son fauteuil en attendant que ses jambes regagnent de la force et cessent de trembler. L'ambiance joviale qui était de mise au moment de leur arrivée avait complètement quitté le groupe de novices lorsque vint le moment de

la douche.

Ils sortirent du bâtiment pour découvrir qu'une pluie fine et froide s'était mise à tomber et que le vent s'était levé. Joona Beaumont était là. Protégée des intempéries par la capuche de son duffle-coat, elle piétinait sur les pavés pour se réchauffer. Il y avait trois autres manifestants avec elle. Le marchand de pommes de terre n'était pas là. Ils levèrent leurs pancartes, mais ne trouvèrent pas le courage de crier leurs slogans.

Lawrence lui fit un discret signe de la tête auquel elle ne répondit pas. Peut-être ne l'avait-elle même pas vu.

Une heure plus tard, la pluie s'était arrêtée, et il eut envie de retourner dans cette taverne de Rembrandtplein. Cette fois-ci, il s'installa au bar et commanda un cocktail de jus de mangue et de pomme. Joona arriva quelques minutes plus tard. Elle le vit immédiatement. Lawrence lui offrit de s'asseoir près de lui. Elle sembla hésiter un instant, puis vint dans sa direction en secouant l'eau de son manteau.

— Vous m'avez l'air frigorifiée, lui dit-il. Je peux vous offrir quelque chose de chaud à boire ?

— Du thé, s'il vous plaît, dit-elle au barman. Mettez-y un gramme.

— C'est mauvais pour la santé, lui fit remarquer Lawrence.

— Pourquoi ? Ça embrouille vos neurones ? Vous ne devez pas aimer cette sensation, n'est-ce pas ?

— Ça n'a rien à voir. C'est un poison, c'est tout.

— Les médicaments sont des poisons aussi. C'est ce qui leur permet de tuer les microbes. Ça, c'est parfaitement naturel.

— Comme vous voudrez. Alors, comment s'est passée votre journée ?

— Nous avons fait ce que nous avions à faire.

— Quelqu'un vous a écoutés au moins ?

— Notre mission consiste à être présents tous les jours.

— Alors mission accomplie !

Le barman lui servit son thé. Elle lui sourit avec gratitude.

— Vous ne me demandez pas comment s'est passée ma journée à moi ?

— Non.

— OK.

Lawrence déposa un billet de dix dollars sur le comptoir, se leva et sortit de la brasserie. Selon lui, c'était la réaction la plus digne possible.

Malheureusement, il gâcha un peu son effet en se retournant pour voir comment elle avait réagi. Mais elle n'avait pas bougé d'un

millimètre. Elle était toujours assise sur son tabouret et, les coudes sur le comptoir, buvait lentement son thé brûlant.

Il haussa les épaules et partit d'un pas lourd dans la nuit.

Le deuxième jour fut celui des énigmes et des dilemmes. Cette fois-ci, l'IA le transposa sur une île de quatre cents mètres de long et à peine soixante-dix de large. Quelques palmiers et des buissons maigrelets poussaient en son centre, mais autrement, elle était désertique. Il avait la charge d'un groupe de cinq personnes venues dans la région pour faire de la plongée sous-marine près d'un récif-barrière. L'une de ces personnes était gravement blessée. Elle n'avait pas respecté les paliers de décompression et avait des blessures internes dont on ne connaissait pas la nature. Il y avait trois îles dans les parages : la première était un centre de vacances, la deuxième abritait une usine de traitement de plancton abandonnée, la troisième était déserte et servait de point de départ à un autre groupe de plongeurs. La première était trop éloignée et la deuxième équipée d'un centre de premiers secours encore fonctionnel, doté d'une quasi IA capable de faire des diagnostics avancés. Il n'avait qu'un bateau trop peu rapide pour leur permettre de rallier le centre de vacances avant que l'homme ne meure, et aucun système de communication.

Lawrence regarda rapidement sa carte afin de se faire une meilleure idée de la position des îles. Il laissa deux hommes avec le blessé et partit à la rencontre des autres plongeurs sur la troisième île. Il leur demanda d'aller chercher à l'usine le matériel médical nécessaire pour maintenir l'homme en vie, et poursuivit seul sa route vers le centre de vacances. Il jeta tout ce qui était inutile par dessus bord de manière à aller le plus vite possible. En théorie, le matériel médical de l'usine pouvait permettre aux autres de maintenir le blessé en vie le temps qu'il revienne avec des secours en hélicoptère.

L'IA approuva son scénario, mais les secouristes de l'hélico lui reprochèrent de ne pas avoir envoyé l'un des hommes de l'autre équipe de plongeurs à sa place, car ce marin expérimenté et connu de tous eût rallié le centre de vacances plus vite que lui. Mais le blessé survécut.

Pour sa deuxième expédition, il se retrouva dans une jungle, au fond d'un canyon escarpé. Ses hommes progressaient plus lentement que prévu à cause du terrain difficile. Il leur restait très peu de vivres et les parois du canyon étaient trop abruptes et hautes pour être escaladées.

Lawrence leur demanda ce qu'ils savaient faire. Comme l'un d'entre eux était champion de canoë, ils entreprirent d'abattre des arbres dans le but de lui construire un radeau. Le canoéiste fut ensuite envoyé seul sur la rivière. Leur camp de base se trouvait en aval.

Mais au bout de deux kilomètres, le canoéiste rencontra des

rapides trop violents pour son modeste radeau. Il préféra attendre d'être rejoint par ses camarades afin qu'ils l'aident à démonter son embarcation et à contourner l'obstacle. L'idée de Lawrence n'était pas mauvaise mais sa méthode laissait à désirer.

Vint ensuite le tour d'une étendue arctique, dans laquelle Lawrence se retrouva seul cette fois. Autour de lui étaient disséminés divers équipements. Pour aller chercher la nourriture qui se trouvait au sommet d'une falaise, il avait besoin du matériel d'escalade. Mais ce dernier était trop lourd et encombrant pour être transporté dans un sac à dos. Il avait donc besoin d'un traîneau qui, lui, se trouvait de l'autre côté d'une gorge sans fond. Il y avait bien un pont pliant, mais ce dernier aussi était trop massif pour être transporté sans traîneau.

Impossible de trouver la solution. Alors il fit de son mieux. Il alla chercher une corde et tenta de descendre au fond de la gorge avec un simple piolet. Mais celui-ci se brisa et Lawrence tomba dans un abîme de ténèbres.

Après cela, il eut droit à un labyrinthe plus classique. L'IA fit apparaître autour de lui une salle munie de cinq portes. Chacune d'entre elles donnait sur une autre pièce et cinq nouvelles portes. La plupart des pièges étaient visibles et se déclenchaient lorsque l'on marchait sur certaines dalles : des pointes ou des flammes pouvaient sortir des murs, des pendules aiguisés tomber du plafond… Il y avait même des lions, des salles dont les murs se rapprochaient pour vous écraser, des fils coupants à hauteur de cou, des parois électrifiées, des chutes de pierres, des essaims de fléchettes, de la mousse à la sève acide, ou encore des colonies de rats. Certains périls étaient plus discrets et vicieux, comme les gaz toxiques ou les ultrasons. Sur chaque porte étaient gravés des symboles, des énigmes numériques, voire des poèmes qui, si on parvenait à les déchiffrer, vous indiquaient quel piège vous attendait de l'autre côté.

Chaque candidat avait droit à cinq vies. Sa dernière et meilleure tentative lui permit de visiter huit salles.

Ensuite, il se retrouva dans un vaisseau interstellaire juste après que celui-ci fut entré en collision avec une météorite. Les systèmes de survie étaient touchés, il y avait des fuites d'air, les réserves d'énergie diminuaient rapidement, les communications étaient difficiles ; il n'y avait aucune combinaison spatiale et très peu d'outils. Il lui fallait quitter son module endommagé et atteindre la capsule de secours qui se trouvait dans une autre section de la roue habitée.

Pour l'épreuve suivante, l'IA matérialisa autour de lui un petit astéroïde. Lawrence était, cette fois-ci, doté d'une combinaison spatiale, mais ses réserves d'oxygène et d'énergie étaient très faibles, et son vaisseau se trouvait de l'autre côté du rocher. Sur la surface du petit astre étaient disséminés divers senseurs contenant des éléments –

batteries, gaz – qui pouvaient lui être utiles. La microgravité du rocher était assez forte pour l'empêcher de se retrouver en orbite, mais suffisamment faible pour rendre sa progression délicate. Il finit par mourir à quelques dizaines de mètres de son vaisseau argenté.

Ce soir-là, l'ambiance dans les vestiaires fut encore plus morose que la veille. Les candidats avaient tous l'air perdus, commotionnés. Les conversations tournaient toutes autour des mêmes questions :

— Et après ce passage, qu'est-ce que tu as fait ?

Il n'y avait plus de manifestants sur la place. Le temps s'était pourtant amélioré ; les nuages étaient hauts et un vent sec soufflait du continent. Mais il faisait toujours froid. Lawrence eut soudain envie d'une pomme de terre chaude.

Joona était déjà dans la brasserie. Elle était assise à sa place habituelle et n'avait pas de voisin immédiat. Moyennement sûr de lui, il laissa une place libre entre eux deux et commanda son jus de fruits.

— Vous devriez prendre quelque chose de plus fort, lui dit-elle. Votre journée a été difficile, je suppose…

— L'alcool ne peut rien pour moi. Ma journée de demain sera encore plus pénible. Je ne peux pas me permettre d'avoir l'esprit embrumé.

— Vous êtes sûr que ça en vaut la peine ?

— Oh oui, dit-il avant de boire une gorgée de jus.

— Je n'en ai pas l'impression. Regardez de quoi vous avez l'air ; qu'est-ce qu'ils vous ont fait subir aujourd'hui ?

— Comment dire… Si jamais on devait s'écraser tous les deux dans un désert de glace peuplé de zombies assoiffés de sang, je vous conseillerais grandement de rester avec moi. Car ce serait de la gnognote comparé à ce que j'ai vécu aujourd'hui.

Joona pencha la tête de côté et le regarda d'un air intéressé.

— Et en quoi cela les aide-t-il à sélectionner leurs officiers ?

— Ça permet de voir comment on réagit dans des conditions extrêmes. Et des conditions extrêmes, j'en ai vu de toutes sortes aujourd'hui.

Il roula son verre entre les paumes de ses mains et prit une mine désolée.

— Je ne m'en suis pas très bien tiré, reprit-il. Je ne sais même plus combien de fois j'ai été tué. Mais bon, d'après ce que j'ai entendu, les autres ont eu du mal eux aussi…

— Vous êtes bon dans votre métier ?

— Pardon ?

Elle posa sa tasse sur le comptoir, la repoussa en la faisant glisser et s'approcha de lui avec une grâce féline.

— Je veux dire… Vous êtes un soldat, vous n'avez pas peur de

l’action. Vous avez dû vivre de vraies situations délicates sur les mondes que vous pillez. Non ?

— C’est vrai. Nous sommes entraînés pour faire face à des foules hostiles et à des embuscades. C’est notre métier.

— Bon, mais votre entraînement sert surtout à vous apprendre à rester calme dans les circonstances les plus chaudes. Aujourd’hui, ils se sont contentés de monter le thermostat. Ces situations étaient-elles réellement inextricables, ou alors avez-vous simplement perdu vos moyens ?

— Vous êtes sans pitié, ma parole. Il est évident que je m’en serais mieux tiré si j’avais été plus calé en technologie…

— Il ne vous est pas venu à l’esprit que ces tests pouvaient avoir une autre utilité ? Moi, j’ai l’impression que ces épreuves étaient plus destinées à tester votre caractère que votre intelligence.

— C’est possible, dit-il en s’effondrant sur son tabouret. Dans ce cas-là, je suis dans la merde jusqu’au cou.

— Pourquoi vous dites ça ? demanda-t-elle d’un air à la fois amusé et fatigué qui fit comprendre à Lawrence à quel point elle était défoncée.

— Je n’ai pas de caractère, vous l’avez dit vous-même.

— Je n’ai pas dit que vous n’aviez pas de caractère. J’ai simplement dit que vous n’étiez pas à votre place chez Z-B, ce qui est peut-être un avantage pour réussir ce genre de tests. C’est justement des gens comme vous qu’ils recherchent.

— Si seulement vous pouviez avoir raison… Dites-moi, vous croyez que vous serez capable de rentrer chez vous ?

Elle se redressa brusquement.

— Oh, je n’ai pas besoin de votre aide, merci. J’ai une carte véloville. Je n’ai qu’à choisir ma monture, et hop ! en un rien de temps, je suis chez moi. La même chose, dit-elle à l’attention du barman en désignant sa tasse du doigt.

Lawrence finit son jus d’une traite et se leva.

— Faites attention à vous.

Il marcha jusqu’à l’extrémité du bar, là où le serveur était en train de préparer le thé de Joona.

— Vous pouvez faire quelque chose pour moi ? chuchota-t-il au barman. Quand elle voudra partir, appelez-lui un taxi. Ça devrait suffire, ajouta-t-il en déposant un billet de vingt sur le comptoir.

Le barman acquiesça et empocha le billet.

— Pas de problème, dit-il.

Le troisième jour était dévolu au travail en équipe. L’IA les répartit dans six équipes de cinq hommes et leur fit partager le même environnement inter-A. Ils allaient subir huit tests. Lors des cinq

premiers, le commandement serait tournant, tandis que les trois derniers mettraient à l'épreuve leur aptitude à agir en équipe.

Pour le premier test, le groupe de Lawrence eut à traverser une rivière perdue au milieu d'une jungle hostile, avec insectes carnassiers et bulles de soufre remontant à la surface le long des berges boueuses. Au milieu de l'eau attendaient des crocodiles qui les guettaient en claquant des mâchoires avec impatience. Les hommes avaient à leur disposition des cordages, des bidons d'huile et des planches qui, même mises bout à bout, ne pourraient pas leur permettre d'atteindre l'autre rive.

Le chef désigné commença à aboyer des ordres. Il voulait construire une plate-forme jusqu'au milieu de la rivière, puis la démonter progressivement en partant de l'arrière pour pouvoir continuer vers l'avant. Lawrence travailla consciencieusement, même s'il savait qu'ils étaient en train de perdre leur temps. L'idée était intéressante mais trop difficile à réaliser. Ils auraient dû construire un radeau.

Il pensa un instant à tirer au flanc ou à ne pas serrer ses nœuds aussi fortement qu'il le devrait. De toute façon, le plan ne pouvait pas réussir… Et, après tout, il ne pouvait y avoir que deux vainqueurs à la fin de cette semaine de tests. Mais il se ravisa ; l'IA devait certainement les avoir tous à l'œil.

Comme prévu, lorsqu'ils commencèrent à démonter l'arrière de la plate-forme pour continuer vers la rive opposée, deux des hommes tombèrent à l'eau, emportant plusieurs planches dans leur chute. Les crocodiles ne laissèrent pas passer leur chance et se précipitèrent sur les malheureux, les mâchoires grandes ouvertes.

Quand vint le tour de Lawrence de commander, l'IA leur demanda d'ériger le dernier d'une série de monolithes antiques. Il fit rapidement l'inventaire du matériel mis à leur disposition : il y avait là des leviers, des pelles et des cordes. Lawrence donna ses instructions. Ils mesurèrent la longueur de la pierre, la comparèrent avec la hauteur des autres et en déduisirent la profondeur du trou qu'ils devaient creuser. Ils entreprirent ensuite de soulever le monolithe à l'aide de leviers et de poulies rudimentaires, ce qui nécessitait une coordination parfaite. Tout le monde se donna à fond et exécuta les ordres de Lawrence à la lettre. Finalement la pierre glissa dans son trou, s'érigea, menaça un instant de retomber, mais resta bien en place.

Les trois derniers tests lui laissèrent un goût amer dans la bouche. Les membres de l'équipe essayaient tous d'imposer leurs propres idées. Lawrence était persuadé que l'IA avait volontairement choisi des situations qui pouvaient être réglées de nombreuses manières différentes. Ses collègues pleurnichaient et se plaignaient dès qu'une de leurs propositions était rejetée. Lors du deuxième de ces trois tests,

Lawrence, persuadé de détenir la vérité, avait dû crier pour se faire entendre de ses coéquipiers, qui n'apprécièrent que moyennement. Compétition et coopération ne faisaient pas bon ménage. Les simulations révélèrent les comportements de chacun dans la vie de tous les jours. Grâce à son expérience du terrain, Lawrence savait que le rapport qui serait fait sur son équipe ne serait pas fameux.

Ce soir-là, l'ambiance dans les vestiaires fut particulièrement morose. Lawrence entendit dire que les trois derniers tests avaient failli provoquer des bagarres dans d'autres équipes. Au moins lui et ses coéquipiers étaient-ils demeurés à peu près polis jusqu'au bout. Cela compterait probablement en leur faveur.

Joona était sur la place. Le vendeur de pommes de terre était de retour et, avec lui, un nombre plus important de manifestants. La fille l'aperçut et vint à sa rencontre. Lawrence tenta de ne pas prêter attention aux regards étonnés de ses camarades. Mais il savait pertinemment ce que ceux-ci devaient penser.

— C'est à vous, dit courtoisement Joona en lui mettant son billet de vingt dollars dans la main. Je n'ai pas besoin de votre charité.

— Ce n'était pas de la charité. Je m'inquiétais juste pour vous, c'est tout.

— Il ne me semble pas vous avoir demandé quoi que ce soit…

— Vous ne risquiez pas. Vous ne saviez même plus sur quelle planète vous étiez.

Elle se retourna brusquement et repartit vers ses amis.

— Je me débrouille toute seule dans cette ville depuis bien avant votre arrivée, monsieur l'homme de l'espace.

— Pardonnez-moi de m'être inquiété, cria Lawrence.

Ce soir-là, il préféra dîner au *Holiday Inn.*

Le quatrième jour était celui des entretiens et des évaluations. Pour commencer, Lawrence passa entre les mains de deux officiers de l'école, qui l'interrogèrent sur son passé, ses motivations et ses goûts. Il savait qu'il se devait d'être courtois, humble mais pas trop, honnête et détendu, qu'il devait montrer qu'il avait le sens de l'humour et qu'il était quelqu'un d'intéressant. Pas facile de faire entrer toutes ces qualités dans un entretien de quatre-vingt-dix minutes, tout en racontant l'histoire de sa vie et en faisant de son mieux pour tenter de persuader deux inquisiteurs que ce serait un crime de ne pas vous engager.

Puis il eut une entrevue avec l'assistante du directeur, une vieille dame enjouée s'habillant avec des vêtements démodés depuis un siècle qui lui donnaient des airs de maîtresse d'école autoritaire. Il la trouva dans une salle du troisième étage et s'assit face à elle, devant un bureau bleu acier. Dans le dos de la dame, une baie vitrée offrait une

superbe vue sur le canal.

Des données défilaient sur son panneau holographique, mais Lawrence ne parvint pas à voir de quoi il s'agissait.

— Vous vous êtes très bien débrouillé lors des simulations, lui dit-elle. Très bons réflexes. Bon instinct spatial – quoi que cela signifie… Bons résultats en analyse logique. Bonne application en situation de commandement. Vous pensez vite… Vous désirez faire un commentaire, M. Newton ?

— Les trois dernières simulations se sont très mal passées. L'enjeu était trop important.

— C'est exact. Mais, comme vous vous en doutez, tout cela était prévu. Voyez plutôt cette épreuve comme un moyen de mesurer votre abnégation.

— Me suis-je montré égoïste ?

— Vous avez fait une bonne analyse de la situation. Votre réaction a été mature. Vous avez le potentiel pour faire un bon officier…

— Super, ne put s'empêcher de lâcher Lawrence en souriant de toutes ses dents.

— Toutefois, il y a un petit problème. Nous ne cherchons pas uniquement des officiers efficaces. Votre participation au capital de l'entreprise est elle aussi importante. Disons, pour parler brutalement, qu'en plus d'avoir obtenu des résultats aussi bons que les vôtres, certains candidats sont beaucoup plus riches que vous.

Lawrence réussit à rester respectueux et poli.

— Je suppose qu'ils ont tous hérité. Il n'est pas possible pour quelqu'un ayant mon grade dans la Division de Sécurité Stratégique de détenir davantage de parts de la compagnie. La plupart de mes collègues optent pour des pourcentages bien inférieurs aux miens ; n'est-ce pas un gage de dévotion suffisant ?

— Ça l'est, Lawrence. Votre engagement pour la compagnie est des plus impressionnants, de même que le rapport fourni par vos supérieurs. Mais les chiffres parlent d'eux-mêmes. Nous avons une méthode de sélection et nous devons nous y tenir. Je suis certaine que vous comprendrez.

Il acquiesça sèchement. Elle m'a taillé en pièces sans aucune pitié. J'ai échoué. *Échoué !* Ses doigts serrèrent l'extrémité des accoudoirs de son fauteuil.

— Bien, dit-elle. Je vous suggère de vous représenter dans quelques années. Au vu du score que vous avez accumulé ces trois derniers jours, nous serons heureux de vous accueillir à nouveau. D'ici là, la valeur de vos parts aura atteint un niveau décent…

— Merci.

Voilà à quoi cela se résumait. *Merci.* Le rêve de sa vie lui était refusé. *Merci.* Cinq années de sa vie passées en première ligne, pour la compagnie. *Merci.* Il avait abandonne son monde, sa vie, sa famille, l'amour de sa vie. *Merci. Merci…*

Il faisait beau et frais lorsqu'il descendit les marches de pierre du quartier général et qu'il s'engagea sur la place. Au-dessus de sa tête, le ciel était d'un bleu azur parfait. Le soleil le fit cligner des yeux. Et pleurer également. Habituellement, il faisait sombre quant il sortait du bâtiment. Les gens n'arrêtaient pas de se mettre en travers de son chemin. Il les bouscula sans ménagement et n'entendit même pas leurs protestations. Les tramways aussi pouvaient attendre. Quant aux cyclistes, ils pouvaient aller se faire foutre.

Par chance, la brasserie était presque vide. Il n'était que trois heures de l'après-midi. Quand arriverait la foule du soir, il rentrerait à l'hôtel et se soûlerait dans sa chambre. Il déboutonna son manteau et prit place sur un tabouret.

— Margarita. Un verre et un pichet, dit-il en plaquant bruyamment deux billets de vingt sur le comptoir. Un verre bien comme il faut, s'il vous plaît, avec du sel.

— Oui, monsieur.

Le barman n'avait pas envie de discuter. Pas encore en tout cas.

Lawrence se prit la tête dans les mains. Il avait envie de hurler mais se contenta de laisser échapper un long et douloureux soupir.

— Merde ! Merde, merde, putain…

Quelqu'un tira le tabouret libre qui se trouvait près du sien et s'assit. Comme s'il n'avait pas pu s'asseoir ailleurs. Il se retourna avec colère pour dire à cette personne de…

— Oh !

— Comme vous avez failli vous faire écraser par au moins deux ou trois tramways, je me suis dit qu'il valait mieux que je vienne voir comment les choses s'étaient passées aujourd'hui.

— Profitez à fond de ce moment de triomphe, dit-il en se détournant.

— La souffrance des autres n'est pas mon moteur.

— Faites-moi plaisir, laissez tomber votre pseudo-philosophie hippie…

— Ils vous ont recalé ?

— Ouais. Vous êtes contente ? Ils m'ont recalé, ces fumiers.

— Ils vous ont dit pourquoi ?

— Je ne suis pas assez riche. C'est la raison principale. Ma contribution au capital de la compagnie n'est pas suffisante. Putain, j'investis trente pour cent de mes revenus dans Z-B. Le tiers de tout ce que je gagne retourne directement dans les poches de la compagnie.

Qu’est-ce qu’ils veulent de plus ?

— Je ne sais pas. Et vous, qu’espériez-vous de leur part ?

— Qu’ils me donnent ma chance. Mais non, j’aurais dû savoir. Je suis mieux placé que quiconque pour savoir comment fonctionnent les groupes de cette taille. Pour savoir ce qui compte vraiment….

Le barman posa le pichet de margarita devant lui, fit glisser un sous-bock en carton sur le comptoir et lui apporta un vrai verre à margarita avec du sel.

— Qu’est-ce qui compte vraiment ? demanda Joona.

— La politique interne. Je vous sers, ou vous comptez retourner là-bas pour huer mes copains cyborgs ?

— Je ne suis pas pressée à la minute.

— Lawrence fit signe au barman.

— Un autre verre, s’il vous plaît.

*

**

Son réveil fut accompagné par une litanie de questions éternelles. *Où suis-je ?* Lawrence ouvrit les yeux et découvrit une longue pièce avec un bureau et deux fauteuils confortables mais élimés. Sur le parquet, deux couvertures, dont une qui lui servait de couche. En face de lui, une grande fenêtre cintrée sur laquelle étaient tirés des rideaux épais et anciens. Autour de ces derniers passaient quelques rais de lumière jaune sodium qui illuminaient les murs de la chambre. Plusieurs affiches étaient accrochées au-dessus d’un âtre minuscule : il y était question d’expositions et de récitals de poésie, de manifestations culturelles vieilles de plusieurs décennies. Sans aucun doute des conneries d’étudiant. Une lumière vive entrait tout autour de la porte. Il leva la tête et vit un lit à l’autre bout de la pièce. Joona y était assise, le dos confortablement calé contre son cadre en cuivre terni. Un édredon était roulé autour de ses épaules. Un joint allumé luisait faiblement dans sa main droite.

— Merde, marmotta-t-il, soulagé toutefois d’être toujours en uniforme. Comment est-ce que…

— C’est moi qui vous ai conduit jusqu’ici. C’était à mon tour de me soucier de vous, dit-elle avec une pointe d’humour dans la voix.

— Merci, dit-il en se redressant précautionneusement. Je vous dois un billet de vingt ?

— Non. Un ami m’a aidée à vous hisser dans le tram. Il y a un arrêt juste au bout de la rue.

— OK…

Après le troisième pichet de margarita, il ne se rappelait plus

grand-chose. Il savait seulement qu'il s'était mis à pester contre Z-B, à déblatérer sur son rêve brisé d'être le premier à poser le pied sur une planète inconnue. Il passa sa langue sèche et pâteuse contre l'intérieur de sa bouche. Le goût était horrible, mais, à part cela, il ne se sentait pas trop mal. Il avait juste le dos endolori d'avoir dormi par terre.

— Bizarre, je n'ai même pas la gueule de bois…

— Je vous ai fait boire deux litres d'eau avec de l'aspirine et de la vitamine C.

— Super. Merci encore.

L'entendre parler d'eau lui rappela qu'il avait très, très envie d'aller aux toilettes. Joona lui expliqua que celles-ci se trouvaient au bout du couloir.

— Ne faites pas trop de bruit, lui dit-elle tandis qu'il se précipitait dehors. Tout le monde dort.

Selon sa montre, il était deux heures moins le quart.

À son retour, elle n'avait pas bougé de place et était en train de finir le dernier demi-centimètre de son joint.

— Vous en voulez ?

— Non, merci. Les cyborgs ne fument pas. Jamais.

— Évidemment…

— Écoutez, merci encore de vous être occupée de moi, mais je crois que… qu'il est temps que je m'en aille.

— Vraiment ? demanda-t-elle après avoir tiré sur sa cigarette. Vous êtes attendu quelque part ?

— Non, je ne pense pas. Il me reste trois semaines de vacances. Mais je ne veux pas vous importuner davantage…

— Pensez-vous que je vous aurais conduit jusqu'ici si vous m'importuniez ?

Un picotement aigu parcourut la colonne vertébrale de Lawrence. Il s'approcha d'elle et s'agenouilla. Elle ne dit rien et continua de le regarder de ses grands yeux. Il prit ce qui restait du joint et tira dessus comme il l'avait vu faire dans les films inter-A. La fumée était amère et le fit tousser. Joona se mit à rire.

— J'ai gagné.

— Gagné quoi ?

— Je vous ai eu.

— C'est vrai, dit-il avant d'inhaler une deuxième bouffée et de lui rendre le joint. Vous m'avez eu. Mais vous n'auriez pas insisté si j'avais été pris dans l'école d'officiers…

Elle secoua la tête comme une petite fille qui devait se justifier d'avoir fait une bêtise et lâcha :

— Non.

— Je peux rester jusqu'à demain matin ?

Elle acquiesça de la tête.

— Avec vous ? demanda-t-il doucement.

Elle lui ouvrit son édredon. Elle était nue en dessous.

*
**

Lorsque Lawrence se réveilla ce matin-là, sa confusion s'était muée en embarras. C'était le cas classique du : *Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?*

Il était allongé sur le côté, le dos collé au mur. Le lit n'était pas fait pour deux personnes. Joona était pelotonnée contre lui et avait l'air bien plus fragile que la nuit précédente. Elle était mince, maigre même – ses omoplates et ses clavicules saillaient sous sa peau –, et plus petite que ce qu'il avait cru. Elle devait sûrement porter des talons hauts. Amusant qu'il ne l'ait pas remarqué plus tôt.

Il voulut lui couvrir un peu mieux les épaules, mais elle s'étira et se réveilla. Ses yeux d'un bleu pâle contrastaient avec sa peau brune.

— Alors ? fit-elle.

— C'est le matin.

— En effet.

Elle se blottit encore plus près de lui et referma les yeux.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Euh… À quelle heure es-tu censée te lever ?

— Tu es toujours pressé d'aller nulle part, lui dit-elle sans ouvrir les yeux.

— Je suis comme ça.

— En fait, j'ai l'intention de faire une pause dans mes études ; tout ça commence à me peser. Je n'ai donc aucune raison de me lever.

— Tu vas à l'université ?

Elle soupira et s'assit sur le bord du lit.

— Oui, à Prodi. C'est nul à chier. Ils n'ont même pas assez d'argent pour empêcher l'immeuble de s'effondrer, et les profs ne sont même pas dignes de nettoyer les chiottes des autres facs.

Elle se leva d'un mouvement énergique, traversa la chambre d'une démarche légère et tira les rideaux.

Lawrence ne lui fit pas remarquer qu'elle était nue ; après tout, il n'était pas sa mère. La fenêtre était couverte de gouttes de condensation et ne laissait deviner que la vague silhouette grise des immeubles environnants. Joona frissonna et se frotta les bras. L'atmosphère de la chambre était assez froide pour que sa respiration produise de petits nuages de vapeur.

— Tu comptes me laisser.

— Je suis comme toi, je n'ai rien de prévu pour l'instant.

— Personnellement, j'avais l'intention de passer quelque temps en Écosse.

Était-ce une invitation à la suivre ? Elle n'était pas vraiment son type : trop d'énergie, trop impliquée dans un militantisme stupide. Il essaya de l'imaginer en train de s'amuser sur le Strip de Cairns, mais n'y parvint pas. À vrai dire, il ne savait même pas si elle était capable de rire de bon cœur. Il ne l'avait jamais vue faire mieux que sourire d'un air désabusé de temps à autre. Mais elle savait ce qu'elle voulait. Comme Roselyn. Contrairement à cette dernière, elle n'était pas heureuse de sa condition. Il y avait beaucoup de colère dans sa petite carcasse. Mais une colère stupide. Évidemment il ne le lui dirait jamais en face… Elle était bien trop préoccupée par les problèmes de ce monde pour accepter ce genre de critique. Peut-être était-elle seule à cause de cela.

Tout dans cette chambre portait la marque de sa locataire. Tout était aussi froid que l'air. La plupart des gens se tiendraient instinctivement à l'écart d'une ambiance pareille.

Dans ce cas pourquoi suis-je encore ici ?

Deux solitaires. C'était peut-être cela qui les avait rapprochés dans ce bar. Contrairement à ce qu'il avait pensé au début, ils n'étaient pas du tout des êtres opposés.

— Je ne suis jamais allé en Écosse, dit-il.

Joona se pencha sur le radiateur qui se trouvait dans l'ancienne cheminée et monta la température. La surface noire se mit à rougeoyer comme s'il y avait de la braise dans l'âtre. Elle le gratifia d'un sourire bref et nerveux.

— Tu veux venir avec moi ?

Il y avait de la surprise et de l'espoir dans sa voix.

— Pourquoi pas ? Si ça ne te dérange pas…

— Non, ça ne me dérange pas. Ce sera sympa.

Il crut un instant qu'elle allait revenir dans le lit. Au lieu de quoi elle prit une chemise de nuit vert et rouge sur une chaise et l'enfila.

— Je vais mettre un peu de café au micro-ondes, dit-elle. Après, il faudra que je fasse mon yoga ; cela m'aide à me recentrer. Ensuite on pourra partir.

— OK, répondit-il en tâchant de ne pas se laisser dépasser par les événements. J'irai chercher mes affaires à l'hôtel en allant à la gare.

— Tu réserves les billets de train ? Je déteste me servir du réseau. J'ai 1'argent pour payer.

— Bien sûr.

Il se mit à chercher ses vêtements en se demandant dans quelle histoire il était en train de s'embarquer.

*

**

Lawrence et Joona prirent un express jusqu'à Édimbourg en passant par Paris, puis par Londres. Le terminus avait été bâti sous la gare originelle de manière à ne pas corrompre l'architecture de la ville. Ils empruntèrent des Escalator avec tous leurs bagages et se retrouvèrent sous la voûte d'acier et de verre de l'ancienne gare. Là, ils cherchèrent le train qui devait les amener à Glasgow. Les vieilles lignes électriques traversaient toujours le centre de la ville et passaient en contrebas du vieux château perché sur son pic rocheux. Lawrence fut littéralement fasciné par cette bâtisse. Il ne parvenait pas à comprendre comment ces gros blocs de pierre avaient été hissés là-haut sans l'aide de robots.

Lorsqu'il fut sorti de la banlieue, le train accéléra progressivement jusqu'à atteindre les deux cents kilomètres à l'heure. Impossible d'aller plus vite. La voie longeait le tracé des premiers rails installés à l'époque victorienne. L'itinéraire de la ligne contournait les Highlands escarpés et comportait trop de courbes serrées pour permettre au train d'atteindre sa vitesse maximale. Même s'il n'y avait plus d'exploitations agricoles, le parlement local n'avait pas réussi à collecter assez d'argent pour financer la construction d'une nouvelle voie plus rectiligne à travers ces gorges et ces régions boisées. Étant donné la faiblesse du trafic, rien ne justifiait la construction de nouveaux viaducs et tunnels. Si bien que le voyage ressemblait à bien des égards à celui que faisaient les pionniers de la fin du XIXe siècle. Il y avait même de vieux rails en fer le long de la voie à induction sur lesquels des passionnés faisaient fonctionner deux locomotives à vapeur auxquelles ils avaient attelé des wagons datant du début du XXe siècle. Cette attraction était particulièrement prisée des touristes.

Comme ils étaient arrivés à Édimbourg très tôt le matin, Lawrence put admirer la campagne écossaise à la lumière du jour. Le Queensland et certaines autres parties de l'Europe étaient aussi accidentés, mais jamais il n'avait vu un paysage aussi vert. Sur aucune planète. Le printemps commençait dans l'hémisphère Nord et les arbres étaient couverts de feuilles nouvelles. Le sol couvert d'herbe vigoureuse était imbibé d'eau de pluie. Assis près de la fenêtre, Lawrence souriait d'un air béat.

Cette partie de leur voyage était celle qu'il préférait. La Hollande l'avait beaucoup impressionné avec ses vieux canaux d'irrigation et ses moulins à vent qui semblaient monter la garde le long des voies navigables. Par contre, le vent n'était plus qu'un lointain souvenir, du fait des denses forêts qui avaient remplacé les anciennes exploitations

agricoles. Il y avait de nombreuses variétés d'arbres, mais l'ensemble avait un cachet artificiel, préfabriqué. Probablement à cause du quadrillage régulier des canaux. En fait, on pouvait parler de champs d'arbres, tant les forêts étaient soigneusement entretenues. Aujourd'hui encore, les autorités ne pouvaient se permettre de laisser le système de drainage à l'abandon ; il convenait de surveiller de près la progression des racines de ces forêts reconstituées. Dans l'ensemble, Lawrence fut un peu déçu par l'omniprésence de l'homme dans ces paysages. Finalement, en tant qu'environnement construit de toutes pièces, la Hollande était à classer dans la même catégorie qu'Amethi, dont elle se démarquait à peine. Les Pays-Bas, pensa-t-il, étaient le premier exemple de terraformation à grande échelle. Ici, l'homme s'était battu pour imposer sa présence à la nature.

À la longue, il se lassa de ces paysages marécageux rendus flous par la vitesse.

— Pourquoi l'Écosse ? demanda-t-il.

Joona avait mis ses pieds sur la table malgré les regards désapprobateurs des autres passagers.

— Ma grand-mère est écossaise. On va lui rendre une petite visite.

— Où exactement ?

— Fort William.

Il chaussa ses lunettes et lança une recherche pour voir où cela se trouvait.

— Tu passes beaucoup de temps à surfer, pas vrai ? lui demanda-t-elle.

— J'ai de grosses lacunes à combler. Je suppose que toi aussi tu dois te connecter de temps en temps…

— Le moins souvent possible. Je préfère les livres.

— La copie papier, c'est dépassé. Mon père aussi était fou de livres. C'est probablement pour ça que je n'en ouvre jamais, dit-il en souriant. Tu étudies quoi à Prodi ?

— Le management écologique.

— Super, dit-il, agréablement surpris. Est-ce que cela veut dire que tu vas un jour travailler pour une grosse compagnie ?

— Il y a compagnie et compagnie. Et puis il y a les agences gouvernementales – qui en réalité n'ont de gouvernemental que le nom. En pratique, elles forment une autre branche du grand programme d'assainissement et de revitalisation. Mais je n'ai pas l'intention de travailler pour elles. Il y a encore quelques petits propriétaires terriens qui travaillent de manière traditionnelle. Ils cultivent, produisent du bois, élèvent des animaux… C'est cette tradition que je souhaite perpétuer.

— L’agriculture ? Je croyais que c’était elle la cause de toute cette pollution.

— L’agriculture intensive, industrielle… On a saturé le sol de pesticides et de nitrates pour augmenter les rendements, au mépris du respect de la nature. Les machines agricoles sont devenues si grosses et si lourdes qu’elles ont tassé le sous-sol. À la fin, la couche arable n’était plus qu’une sorte de matrice destinée à permettre aux cultures d’absorber l’eau et les produits chimiques qui les faisaient grandir. Et puis, les compagnies ont appris à maîtriser les protéines et l’agriculture est morte.

— L’élevage des animaux aussi. Dieu merci, on a mis un terme aux massacres de bêtes innocentes. Tu imagines comme cela devait être horrible ? Manger des êtres vivants ? Ça me donne envie de vomir rien que d’y penser.

— Se nourrir d’êtres vivants est parfaitement naturel. Enfin, les mentalités ont changé… Attention, je ne suis pas contre la synthèse de protéine – après tout, elle a mis fin à la famine. Mais comme d’habitude, on n’a pas su s’arrêter à temps. Moi, tout ce que je demande, c’est qu’on permette à de petites poches de résistance de subsister et de continuer à produire comme avant.

— Tu parles de fermes-musées ?

— Non ! Je parle de havres qui pourraient accueillir ceux qui, comme moi, refusent la pensée unique de ce monde libéralisé. Je peux te dire que nous sommes beaucoup plus nombreux que les gouvernements et les compagnies ne veulent l’admettre.

— Très bien. En fait, tu veux créer des sortes de nouvelles communautés rurales, c’est ça ? Des communautés qui rejetteront la technologie et la médecine moderne.

Elle lui lança un regard exaspéré.

— C’est trop facile de dénigrer ce que l’on ne connaît pas. Je n’ai jamais dit que je rejetais la technologie. Je refuse simplement d’obéir aux règles de la société globalisée. La technologie peut être développée ailleurs que dans les labos des grandes compagnies. Il y a aussi les universités qui, elles, ne pensent pas qu’au profit. Et puis, une petite communauté indépendante pourrait, elle aussi, financer ses propres programmes de recherche. Si l’accès aux données était libre, nous pourrions bâtir une nouvelle société dans laquelle chacun se spécialiserait naturellement dans le domaine où il est le meilleur.

— Le vieux rêve du village mondial… C’est bien, mais cela ne fera pas disparaître les usines et les centres urbains. Tu sais très bien que la culture se développe toujours au cœur des sociétés urbaines.

— Le cœur de notre société, c’est la base de données. Quand on parle de cohésion, on pense à une cohésion physique ; mais de nos

jours, il est tout à fait possible de vivre dans une maison perdue au milieu de la forêt, sans manquer de rien, et en étant relié au reste du monde.

— Pourquoi voudrais-je vivre loin de la ville, loin des gens, loin des bars où je peux rire et boire avec mes amis ? Je n'ai pas envie de vivre en ermite…

— Je sais. Le problème, c'est que les compagnies interdisent à quiconque de vivre en ermite ou d'être différent. Pour elles, l'humanité entière doit adopter le même mode de vie, la même culture. Personnellement, je refuse d'entrer dans la case qui m'a été assignée. Je veux être libre.

— Je crois que tu exagères un peu.

Elle désigna du doigt un badge figurant un œil ouvert épinglé au revers de son manteau.

— Ouvre les yeux.

Au prix d'un léger effort, Lawrence parvint à lui faire abandonner le terrain de la politique pour parler musique, sujet de conversation un peu moins délicat. On pouvait ne pas apprécier les mêmes groupes, les mêmes chanteurs et les mêmes compositeurs sans en venir aux mains. Elle adorait les symphonies de divers compositeurs classiques ou modernes. Pour ce qui concernait la musique postélectronique, elle aimait beaucoup ce qu'elle appelait les ballades et la poésie de la rue. Elle avait des milliers d'heures de musique dans son lecteur multimédia, mais ce qu'elle préférait, c'étaient les concerts, voir des groupes et des orchestres jouer en live. Quant aux programmes inter-A, elle affirma les mépriser mais avoua tout de même qu'il lui arrivait de suivre quelques feuilletons. Elle avait appris, disait-elle, à ne pas être victime de ces programmes. Aux films générés par ordinateurs, elle préférait le théâtre. Amsterdam grouillait de petites salles indépendantes dont l'entrée, quand on était étudiant, ne coûtait presque rien. Et la ville, disait-elle, foisonnait de troupes enthousiastes et créatives.

Lawrence faillit lui faire remarquer que ce foisonnement de troupes théâtrales venait confirmer ce qu'il disait à propos des centres urbains. Mais il se méfiait encore de ses réactions. Même après avoir déjeuné dans le wagon-restaurant et avoir bu, à elle toute seule, plus de la moitié d'une bouteille de vin, elle était toujours crispée.

Cet après-midi-là, elle lui demanda ce qu'il aimait faire, et il lui avoua naïvement qu'il était un fan de *Direction l'horizon*. Alors, pour la première fois, il la vit rire de bon cœur.

— Je n'arrive pas à croire qu'on exporte des conneries pareilles sur d'autres planètes, gloussa-t-elle. Je comprends maintenant pourquoi tu as une vision si romantique des vols interstellaires. Mon Dieu, et cette fin…

— La fin ?

— Oui, le dernier épisode. Incroyable ! Plutôt chaud, d’ailleurs.

— Tu l’as vu ?

— Ouais. Je t’ai dit que j’étais branchée par ce genre de trucs quand j’étais petite. Pourquoi ? lui demanda-t-elle en plissant les yeux. Tu ne l’as jamais vu ?

— Non, répondit-il sans conviction, peu désireux de lui expliquer tout ce que cette série évoquait pour lui.

Quand bien même il ne ressentait plus rien pour Roselyn, il n’avait jamais rassemblé assez de courage pour se résoudre à regarder les derniers épisodes.

— Très peu d’épisodes étaient disponibles sur Amethi, lui dit-il.

— Non ! Il faut absolument que tu voies ça. Tu rates vraiment quelque chose.

— Cette partie-là de ma vie est terminée. Je n’ai pas envie de m’y replonger, merci.

Le ton irrévocable de sa voix lui fit hausser les sourcils.

— OK, dit-elle.

Heureusement, elle n’insista pas et évita de le taquiner davantage. Leur conversation reprit son cours normal. Le seul sujet qu’ils n’abordèrent pas fut le sexe. Il trouva cela étrange ; c’était comme s’il ne s’était rien passé la nuit dernière. Pour elle, en tout cas. Alors ils discutèrent de tout et de rien. Et comme c’était elle qui menait le dialogue, il ne prit pas l’initiative d’en parler.

Pourtant, il en avait envie. Il aimait la compagnie de Joona. Même si celle-ci n’était pas toujours très agréable. Si son avis différait du sien, elle était capable de le harceler jusqu’à ce qu’il jette l’éponge. Mais cela, de même que sa vision particulière du monde, la rendait vraiment intéressante. Quand il repensait aux conversations que lui et ses camarades avaient à la caserne, il en venait à se demander comment il avait pu supporter une telle médiocrité. Ce qui lui avait immédiatement plu chez elle, c’était son intelligence féroce. Alors il désirait savoir où ils en étaient ; ce qui en pratique revenait à savoir s’ils allaient continuer à dormir dans le même lit. À un moment, il se demanda même si elle ne faisait pas exprès de ne rien dire pour l’énerver. Peut-être était-ce une manière de parade amoureuse intellectuelle. Mais rien n’était moins sûr. Elle était beaucoup trop tendue pour être en mesure d’appliquer un plan aussi tordu. Ce qui rendait son silence encore plus étrange.

Il avait réservé un compartiment couchette pour deux. Ce qu’elle avait forcément vu en lui remboursant son billet. Il n’y avait donc pas de malentendu. Il avait repensé à cette scène tout l’après-midi et il était formel. En montant dans le train, ils étaient passés par le

compartiment pour déposer leurs bagages. La cabine était minuscule et ses installations aussi compactes que le permettait le design moderne.

Tout le temps qu'ils avaient passé à discuter dans le wagon principal, Lawrence s'était dit qu'elle ne pouvait pas ne pas savoir qu'ils allaient passer la nuit ensemble dans ce compartiment double. Ils se déshabilleraient dans cet espace restreint et s'étendraient tous les deux dans la même couchette. Cette perspective l'enchantait. Ce serait en quelque sorte une deuxième première fois. La nuit dernière, pour autant qu'il pouvait se rappeler, leurs ébats – ou fallait-il parler d'accouplement animal et impersonnel ? – avaient été peu passionnés et n'avaient pas duré très longtemps. Faire l'amour à une femme pour la première fois était toujours très excitant. Mais dans un train, c'était encore mieux. Toute la journée, il n'avait cessé d'y penser.

Après avoir dépassé Paris, ils allèrent dans le wagon-restaurant. Joona commanda une bouteille de vin rouge. Lawrence en prit deux verres. Elle but le reste toute seule et commanda une autre bouteille. À ce moment-là, elle en était à parler de la contamination culturelle de l'Afrique, et la conversation se réduisait le plus souvent à un monologue. À la fin, elle fulminait littéralement. Lawrence n'eut même pas le loisir de goûter à la seconde bouteille. Avant de quitter le wagon-restaurant, Joona avala un petit cognac.

Lorsqu'ils arrivèrent dans leur compartiment, ils découvrirent que le chauffage était défectueux et qu'il faisait un peu froid. Joona resta là, bras ballants, dans une attitude qu'il ne lui connaissait pas. Elle le regarda d'un air fataliste et commença à se déshabiller. Puis ce fut au tour de Lawrence d'hésiter.

— Je crois que tu as un peu trop bu…

— Je supporte très bien l'alcool. C'est rien du tout pour moi.

Elle retira son sweat-shirt puis déboutonna son jean en se tenant d'une main à la paroi du compartiment.

— Je te crois. Je veux juste dire que… on n'est pas obligés de faire quoi que ce soit cette nuit…

— Mais si, dit-elle en le défiant du regard, avant de laisser glisser sa culotte le long de ses jambes. Il le faut, c'est inévitable.

Elle l'embrassa. L'odeur et le goût résiduel du vin étaient assez désagréables. Il passa ses bras autour d'elle d'une façon un peu mécanique et essaya de se concentrer.

— Nous sommes en train de construire un pont, dit-elle. Un pont entre deux mondes. Tu n'es donc pas uniquement un cyborg.

Il eut envie de lui demander ce qu'elle voulait dire par là, mais il était trop occupé à déboutonner sa chemise. Par ailleurs, elle s'était déjà assise lourdement sur le bord de la couchette. La température un

peu juste ne l'aida pas à entrer dans le bain. Il avait la chair de poule. Il s'allongea à côté d'elle et se dépêcha de remonter les couvertures.

Elle recommença à l'embrasser sur le visage et dans le cou. D'une main, elle prit son membre viril. Un de ses coudes reposait d'une manière peu agréable sur son sternum. Ce qu'elle devait prendre pour une caresse suggestive ne fit en fait que l'irriter. Il n'y avait rien d'érotique dans ces préliminaires. Il n'arrivait pas à y croire. Et dire qu'il avait pensé à ce moment toute la journée…

Il réussit finalement à la faire rouler et à s'allonger sur elle. Il avait le plus grand mal à maintenir son érection. Pour cela, il devait penser à quelques-unes des filles qui avaient partagé son lit à Cairns. Elles étaient jolies et tellement douées… Joona gloussa d'une voix avinée et grogna lorsqu'il la pénétra.

Fort heureusement, ce manège se conclut assez rapidement.

— Oh, mon Dieu, je t'aime, dit-elle. C'est ça que je veux…

— Quoi, ça ?

Il parvint à s'éloigner un peu d'elle mais se retrouva couché sur le bord de la couchette. Puis il se retourna pour constater qu'elle dormait déjà. Elle se mit à ronfler.

Il passa un vieux et épais tee-shirt, et resta là une éternité à regarder vers le plafond pourtant invisible du compartiment. Il n'arrivait pas à dormir. Ce n'était la faute de personne, ne cessait-il de se dire. C'était un concours de circonstances. Le compartiment, le chauffage, le vin : une combinaison malheureuse. Vivement demain.

*
**

Ils arrivèrent à Glasgow en milieu de matinée, puis prirent un train local pour Fort William. Un train encore plus lent que l'autre. Il ne parvenait pas à décoller son regard de ces vallées encaissées, de ces lochs pareils à des miroirs noirs tournés vers le ciel. En admirant toutes ces splendeurs, il ne put s'empêcher de penser que l'espèce humaine était faite pour vivre dans cet environnement.

Joona était assise près de lui et commentait tout ce qu'ils voyaient par la fenêtre. Son comportement n'avait plus rien à voir avec celui de la veille. Elle était attentionnée et enthousiaste, comme si cette nuit passée ensemble les avait rapprochés, leur avait permis de se comprendre. Il ne savait qu'en penser mais ne se plaignait pas. À présent, ils avaient l'air d'un vrai couple. Cela ne faisait de doute pour personne dans le wagon.

Fort William était le terminus. La gare était sise en contre-haut du Loch Linnhe. Ils descendirent sur le quai et Lawrence pencha la tête en

arrière pour admirer la montagne qui dominait la ville. De la base au sommet, le pic était couvert d'une forêt de pins noire et impénétrable.

— C'est le Ben Nevis ?

— Non, dit gaiement Joona. C'est le Cow Hill. Le Ben Nevis est derrière. Tu pourras le voir de chez grand-mère, s'il fait beau.

Elle regarda l'eau clapoteuse du loch, dans lequel se reflétaient des nuages sombres venant du sud-ouest.

— Je crois qu'il ne va pas tarder à pleuvoir.

Sa grand-mère attendait dans le parking de la gare. Joona lui lâcha la main et se mit à courir en agitant frénétiquement les bras. L'image que s'était faite Lawrence de la grand-mère Beaumont – une petite vieille dame aux cheveux gris noués en chignon, vêtue d'une longue robe en tartan – vola en éclats au premier coup d'œil. Elle n'était pas plus grande que Joona, mais paraissait en pleine forme et avait les mêmes cheveux noirs que sa petite-fille, quoiqu'un peu plus soignés. Elle portait un pantalon en velours côtelé et un long manteau vert olive maculé de boue. Comment pouvait-elle avoir une petite-fille de cet âge, alors qu'elle avait l'air d'avoir cinquante ans ?

— Vous devez être Lawrence, dit-elle avec un accent rugueux mais facile à comprendre.

— Oui, madame.

— Pas de ça avec moi ; appelez-moi Jackie. Allez, montez dans la camionnette. J'ai deux ou trois choses à aller chercher avant de rentrer à la maison.

En fait de camionnette, il s'agissait d'un petit pick-up à trois roues, muni d'une cabine ovoïdale et d'une plateforme ouverte. Il devait avoir au moins vingt ans. La carrosserie en matériaux composites s'effilochait sur les bords, où les fibres étaient à nu. À certains endroits, des fissures avaient été colmatées à l'aide d'époxy coloré. Du fait de son âge et des ultraviolets, le pare-brise bombé avait jauni, réduisant considérablement la visibilité. Il n'y avait pas de volant, juste un grand guidon.

— Il marche toujours ? s'étonna Joona.

— Bien sûr. En plus l'alcool de sucre est le moins cher de tous les carburants. Ce truc ne demande aucun entretien ; c'est pour ça qu'ils ont arrêté de les fabriquer.

Sans rien dire, Lawrence grimpa à l'arrière en faisant tanguer le châssis et trouva difficilement un coin suffisamment propre pour pouvoir s'asseoir. Joona lui passa leurs bagages par-dessus le hayon puis monta à son tour. Elle sortit un bonnet et des gants en laine de l'une des poches de son manteau.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas loin.

— Super.

Il referma son manteau jusqu'au menton et mit les mains dans ses poches.

Jackie monta dans l'habitacle et démarra le moteur. Une odeur écœurante de sucre brûlé sortit du pot d'échappement et enveloppa le véhicule. Lawrence se boucha le nez. Ses yeux se couvrirent de larmes.

— Elle a une distillerie à la maison. Elle produit son propre carburant. Maintenant tu comprends ce que je voulais dire quand je t'ai parlé d'indépendance…

— Oh oui…

Elle rit et le serra dans ses bras tandis que le pick-up s'ébranlait. Jackie Beaumont longea l'A82 qui traversait Fort William de part en part et menait vers le nord. Des deux côtés de la route avaient été érigés d'énormes bâtiments administratifs. Lawrence vit également l'hôpital, complexe moderne de deux étages surmonté d'un toit métallique en forme d'arche brisée, accompagné d'une sorte d'igloo dans lequel était logée sa turbine géothermique. Deux hélicoptères de secours attendaient tout près de l'entrée des urgences. De l'autre côté, l'office de tourisme. Il y avait également plusieurs terrains de sport recouverts de dômes translucides, qui lui rappelèrent, avec une pointe de nostalgie inattendue, les dômes en anéthylène d'Amethi. L'hôtel de ville ressemblait à un manoir d'inspiration classique avec ses briques rouge vif et ses meneaux en pierre blanche. Seules les rampes permettant d'accéder à son parking souterrain trahissaient l'âge peu avancé de la bâtisse. Un cortège de bus attendait près de ce qui devait être un collège. Des écoliers en uniforme gris et turquoise se massaient autour d'eux, jouaient au football ou se chamaillaient.

Juste après le théâtre, Jackie se gara dans le parking d'un grand bâtiment en bois, semblable à une longue grange. Il avait de hautes fenêtres ainsi qu'un avant-toit proéminent, sous lequel était suspendu du matériel de camping et de randonnée. Au-dessus de la porte d'entrée était gravé le nom *Grimmers*. Jackie sauta hors du pick-up et entra à l'intérieur. Lawrence et Joona l'imitèrent. Un robot nettoyeur arpentait le parking presque désert en balayant les feuilles mortes et la boue.

— Ça ressemble à une belle petite communauté, dit Lawrence en passant la porte.

— Tu veux dire une bonne grosse communauté, le corrigea Joona en se blottissant contre lui. Ils ont les moyens de s'acheter pas mal de matériel. Toutes les sociétés locales se sont cotisées pour construire des usines d'assainissement. Et puis il y a le tourisme. De l'autre côté de la ville, on ne trouve que des hôtels. Ça rapporte beaucoup d'argent à la région.

— Et le système fonctionne ?

— À condition que tout le monde participe.

Jackie était en train de prendre plusieurs boîtes sur le comptoir tout en discutant avec l'assistant. Lawrence se précipita pour l'aider. Elle lui sourit pour le remercier et lui donna deux autres boîtes. Elles étaient plus lourdes que prévu. D'après les étiquettes, elles contenaient de la teinture.

— C'est pour la laine, dit Jackie en retournant vers le pick-up.

— La laine ?

— Oui, je suis copropriétaire d'un troupeau.

— De moutons, précisa Joona.

— Ah, d'accord…

Drôle d'idée.

La pluie ne s'était pas fait attendre longtemps. Un dense rideau de gouttes se déversait sur la ville, doublé d'un vent violent. Au-dessus de leurs têtes, les nuages bouillonnaient littéralement. De l'autre côté du loch, le soleil finissait de disparaître derrière les montagnes. Pas un seul arc-en-ciel à l'horizon. Il déposa les boîtes près de son sac à dos et monta à l'arrière du véhicule.

Cela leur prit encore environ dix minutes pour arriver chez Jackie, à quelques kilomètres de la ville. Ils longèrent le canal de Calédonie avant de s'engager sur un chemin de terre et de s'enfoncer dans une forêt de bouleaux, de chênes et de sycomores. Sa maison se trouvait à flanc de coteau. C'était une longue bâtisse faite de pierres massives aux fenêtres anciennes dotées de plombures. À une extrémité se dressait une souche de cheminée en pierre, que couronnait un pot en terre cuite, d'où s'échappait un mince filet de fumée qui s'élevait dans la nuit. Lawrence s'était attendu à découvrir un toit de chaume, mais l'ardoise était aussi bien.

Jackie gara le pick-up dans une sorte de remise en bois attenante, qui servait à la fois de garage et d'atelier. La pluie débordait des gouttières, formant un véritable rideau liquide devant la porte d'entrée. Ce déluge final termina de les tremper jusqu'aux os. Lawrence sauta sur le sol bétonné dans un bruit de succion.

— Dépêchez-vous de rentrer, leur dit Jackie en refermant les portes de la remise. Allez, secouez-vous.

Joona le guida jusqu'à la cuisine. C'était une grande pièce qui occupait au moins un tiers du rez-de-chaussée. L'âtre en brique était occupé par un vieux four Aga à quatre portes. Son émail vert vitrifié avait noirci et était écaillé, mais l'appareil fonctionnait et dispensait une chaleur agréable. Joona se débarrassa de son manteau et s'adossa au four en s'agrippant à la barre de chrome ternie qui courait sur toute sa longueur.

— Ça fait du bien de rentrer chez soi, dit-elle en lui faisant signe de la rejoindre.

Lawrence resta un instant immobile face à cette monstruosité de fer sans savoir s'il devait ou non prendre le risque de s'en approcher. Joona le prit par la main et le tira vers elle. Une douce chaleur envahit ses doigts frigorifiés.

— Ça va mieux, finit-il par dire. J'ai cru que le vent glacial allait avoir raison de moi.

— J'ai passé de nombreuses heures à me sécher devant l'Aga. Grâce à lui, on a même sauvé plusieurs agneaux.

— Hein ?

— Le chauffe-assiettes est parfait pour remplacer la chaleur d'une maman brebis décédée en mettant bas. Les premiers jours sont très délicats pour ces petites bêtes.

— Ce truc-là est un four ?

— Tout à fait, dit Jackie qui se tenait dans l'embrasure de la porte et était en train d'enlever ses bottes. Il est là depuis plus de trois siècles et il se porte très bien ! Mis à part le brûleur qui a été modifié pour fonctionner au méthane, tout est d'origine.

Lawrence lança un regard suspicieux à ce démon métallique. Si elle disait vrai, cette chose était plus ancienne que les premières colonies humaines d'Amethi. Incroyable.

— Je vous conseille d'aller prendre une douche bien chaude et de vous changer, dit Jackie. Vous êtes tout bleus. L'eau chaude ne manque pas. Pendant ce temps, je vais vous préparer du thé.

Joona acquiesça.

— Par ici, dit-elle à Lawrence en le prenant par la main et en le guidant hors de la cuisine.

— C'est un bon gaillard que tu m'as ramené, dit Jackie. Vous allez avoir besoin du lit à deux places ce soir.

— Grand-mère ! protesta Joona.

Mais elle riait presque en regardant Lawrence du coin de l'œil. Lawrence, lui, eut toutes les peines du monde à esquisser un modeste sourire.

*
**

Lorsqu'il redescendit dans la cuisine, une bouilloire était en train de siffler sur le four. Il avait trouvé un tee-shirt propre dans son sac, et Joona lui avait dégotté un épais pull couleur abricot. Les manches étaient trop courtes de quelques centimètres.

Il s'installa à la grande table en chêne et regarda Jackie préparer le thé. Elle prit une théière en porcelaine, y versa des sortes de flocons bruns avant de la remplir d'eau bouillante. En vérité, c'était une bien

étrange façon de synthétiser du thé.

— C’est plus long à préparer, mais ça a beaucoup plus de goût que vos cubes pour micro-ondes, dit-elle après avoir remarqué son regard étonné. La vie n’avance pas très vite par ici. Nous avons le temps de laisser le thé infuser.

— Ça me va. Je ne serais pas contre ralentir un peu mon rythme de vie.

Jackie s’assit dans un fauteuil devant une perle de bureau dernier modèle. Son écran affichait un pull-over aux motifs compliqués et colorés. Elle lui demanda de s’éteindre. L’image disparut et l’écran s’enroula pour disparaître dans le boîtier de l’appareil.

— Je suppose que Joona n’a pas arrêté de vous parler de sa révolution.

— Pas vraiment. Mais j’ai cru comprendre qu’elle n’aimait pas beaucoup les compagnies.

— En effet. Elle leur reproche d’avoir provoqué la séparation de ses parents. Sa mère travaillait pour Govett, un transporteur qui collabore énormément avec les usines d’assainissement. Le problème, c’est que la politique sociale de la compagnie est un peu spéciale : elle mute son personnel tous les cinq ans pour prévenir la routine… Malheureusement, son père, mon Ken, n’avait aucune envie de quitter les Highlands. Ce que sa femme n’a jamais compris, dit-elle dans un soupir. Puis, il a eu un accident de ski sur le Glen Cœ et il est mort. Joona avait seulement douze ans.

— Et vous l’avez élevée toute seule…

— Ouais. Elle refusait de revoir sa mère. Elle est têtue comme une mule. Sa mère nous a aidés financièrement, elle lui a payé l’université, mais elles n’ont jamais eu d’autres contacts.

— Maintenant je comprends pourquoi elle est tellement attachée à cette ville.

Jackie versa du lait dans un grand gobelet puis y ajouta du thé à l’aide d’une passoire.

— Il ne s’agit pas uniquement de Fort William, reprit-elle. C’est à notre mode de vie qu’elle est attachée.

Il désigna de la main l’ensemble de la cuisine, ses meubles noircis par le temps, ses dalles polies. Sur un vieux vaisselier gallois étaient alignés des assiettes, des tasses et des verres – probablement des antiquités. Des casseroles et des poêles en cuivre étaient suspendues au-dessus de l’Aga, de même que des bouquets de romarin séché dont le doux parfum embaumait dans toute la pièce. Toutefois, malgré ce côté rustique, il y avait un lave-vaisselle des plus modernes ainsi qu’un réfrigérateur encastré dans un placard. Et puis il avait vu un petit robot nettoyeur dans le garage. L’unique objet qui manquait était un

synthétiseur capable de produire de la nourriture à partir de protéines brutes. Lawrence suspectait Jackie d'acheter des plats tout prêts en ville. Nombreuses étaient les personnes qui ne se donnaient plus la peine de faire la cuisine de nos jours.

— Vous avez l'air de bien vous en sortir, dit-il. Moi qui m'attendais à passer mes vacances dans une cabane en torchis…

— J'ai des intérêts dans plusieurs affaires, mais c'est le troupeau qui me rapporte le plus d'argent.

— Comment ça ?

— Il y a encore pas mal de terres, là-haut, qui ont été épargnées par ces satanées forêts. Alors on élève des moutons ; nous avons encore nos bergers et nos chiens de berger ! De ce point de vue-là, notre mode de vie n'a pas changé depuis des siècles et des siècles.

— Vous n'aimez pas les forêts ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Oh, je n'ai rien contre les forêts. Mais il y a une différence entre la restauration de notre patrimoine naturel et la Régression. De nos jours, on ne peut pas avoir un bout de terrain sans qu'on vous impose d'y planter des arbres. C'est la conséquence de la politique conduite par les Verts immédiatement après le développement des synthétiseurs de nourriture. Pour les Verts radicaux, c'était l'occasion rêvée de réparer les dégâts causés par l'agriculture industrielle. Mais tout ça, c'est des conneries. Les fermiers prenaient soin de leurs terres. Ils n'avaient pas le choix puisqu'ils en vivaient. Je peux vous assurer qu'il n'y a jamais eu autant de forêts en Europe. Même avant l'apparition des hommes. Ce que nous avons aujourd'hui n'est pas plus naturel que l'agriculture intensive pratiquée dans la seconde moitié du XXe et la première moitié du XXIe siècle.

— En tout cas, c'est magnifique…

— Oui, c'est vrai. Mais vous ne savez pas combien de randonneurs se perdent là-dedans tous les ans. Et, attention, pas n'importe quels randonneurs : des gens équipés de bracelets et d'outils de navigation performants. Tous des idiots… Nos équipes de secours sont débordées à cause d'eux. Sans compter que l'on perd au moins cinquante moutons par an dans cette jungle. Normalement, il y a des clôtures partout, mais même les robots ne peuvent pas entretenir tout ça…

— Tu oublies les loups, dit Joona.

Elle entra dans la cuisine enveloppée dans une robe de chambre bleue, une serviette verte enroulée autour de la tête. Elle s'assit près de Lawrence et l'embrassa furtivement sur la joue.

— Ils égorgent des douzaines de moutons tous les ans, reprit-elle.

— Exact, dit Jackie d'un air piteux en servant du thé à sa petite-

fille. Encore une espèce réintroduite gracieusement par les agences environnementales. Comme si on n'avait pas assez de soucis comme ça. Mais bon, on fait avec. Il nous reste tout de même assez de moutons à tondre pour pouvoir en vivre.

— Vous transformez les peaux de moutons en laine.

— Pas directement. On les confie à des filatures du coin, des coopératives. La laine est d'abord lavée, puis filée, avant de nous être renvoyée, à moi et mes amis fermiers. Après, j'en fais des pulls, comme celui que vous êtes en train de porter. D'autres préfèrent confectionner des couvertures, des ponchos, des chapeaux ou des gants. Enfin, on produit des tas de choses.

Lawrence regarda son pull et le caressa pour en apprécier la texture.

— Vous les tricotez vous-même ?

— Je ne suis pas une adepte du luddisme, lâcha Jackie en éclatant de rire. Je me contente de les dessiner. J'ai trois machines à tricoter cybernétiques dans une vieille grange, au fond du jardin. Elles font le gros du travail. Remarquez, je suis capable de les entretenir. Je me débrouille pas mal avec des outils et un programme de diagnostic, vous savez !

— Les touristes se les arrachent, dit Joona. Des pulls en laine naturelle ! Tu te rends compte ! La laine synthétique n'aura jamais une texture pareille. Et puis, les créations de grand-mère sont les plus belles de toutes.

— Alors, où est le problème ? demanda Lawrence.

Vous faites ce que vous avez envie de faire, et la société apprécie votre travail…

— Les compagnies et le parlement de la région nous tolèrent parce qu'il y a très peu de fermiers, dit Joona redevenue soudain sérieuse. Si plus de gens se mettaient à nous imiter, cela se terminerait probablement mal.

— Ne la lancez pas sur ce terrain-là, mon petit Lawrence, dit Jackie. Et toi, ma petite, oublie un peu la politique. Déjà que je suis obligée d'assister aux réunions de l'association… Tous des vieux grincheux. Alors Lawrence, c'est vrai que vous êtes né sur une autre planète ?

La soirée se déroula merveilleusement bien et fut des plus agréables. Il ne ressentait aucune pression, n'avait aucun souci. Il n'avait pas besoin de sortir pour boire ou lever des filles. C'était, se dit-il, une soirée comme devaient en passer toutes les familles dignes de ce nom. Rien à voir avec celles qu'il avait vécues dans son enfance, là-bas, sur Amethi, où il fallait constamment jouer un rôle et respecter les convenances. Cette soirée-là ressemblait à celles qu'il avait espéré

vivre avec sa propre famille. Avec Roselyn.

Il regarda Joona du coin de l'œil d'un air coupable. Mais elle lui souriait toujours. Elle aidait Jackie à préparer des pâtes pour le dîner.

— Ce soir, c'est spaghettis écossais pour tout le monde, avait annoncé Jackie.

Eux avaient ri de bon cœur en hochant la tête.

— Super ! s'étaient-ils exclamés de concert.

Elles ne voulurent pas de son aide, et il leur en fut reconnaissant. Pendant que les deux femmes s'affairaient sur le plan de travail, Lawrence préféra caresser le chat de la maison, un gros matou nommé Samson. Joona et Jackie prirent tout un tas de pots en terre cuite, dont elles tirèrent une variété incroyable d'ingrédients. La bolognaise fut alors touillée, cuisinée, goûtée puis touillée à nouveau.

Il se rendit tout de même utile en allumant un feu dans le poêle à bois du salon. Celui-ci chauffa bien vite, obligeant Lawrence à se débarrasser de son pull orange. Jackie sortit une bouteille de whisky pur malt, qu'elle lui conseilla toutefois de couper avec de l'eau.

Le parquet de la chambre d'ami – celle qui était dotée d'un lit double – n'était pas de niveau. En marchant précautionneusement dessus, Lawrence constata que les lattes de chêne étaient presque aussi dures que de l'acier. Elles craquaient parfois, mais paraissaient extrêmement solides. Il n'y avait pas d'édredon sur le lit, juste des draps et des couvertures… Ces dernières étaient manifestement tissées par Jackie et ses amis éleveurs ; elles étaient très colorées et épaisses – donc chaudes, espéra-t-il. La pièce était éclairée par une ampoule chatoyante accrochée à son plafond bas. Le vent murmurait doucement et les arbres bruissaient tout autour du jardin.

Elle referma la porte derrière elle, et il lui sourit en commençant à se déshabiller avec précipitation. Elle-même entreprit de déboutonner son chemisier avec des mouvements incertains, qu'il mit sur le compte de sa pudeur. Et qui l'excitèrent énormément. Quand elle eut enfin terminé, il l'attendait déjà sur le lit, déterminé à passer une nuit agréable.

— On laisse la lumière ou on éteint ? lui demanda-t-il.

Une expression troublée passa furtivement sur le visage de Joona.

— On éteint…

Évidemment. Elle appuya sur l'interrupteur situé près de la porte. Le peu de lumière qui entrait par la fenêtre aux rideaux tirés lui permit de voir sa silhouette floue et sombre s'approcher de lui. Elle grimpa sur le lit en faisant grincer les ressorts du matelas.

Lawrence se serra immédiatement contre elle et se mit à la caresser. Il prit ses petits seins dans ses mains et joua avec ses tétins. Il lui lécha le cou, les épaules et le visage.

Le pouls de Joona s'accéléra et ils s'embrassèrent, se dévorant mutuellement la bouche.

Elle n'était pas vraiment passive, non. Disons qu'elle était moins entreprenante que les filles avec lesquelles il était habitué à prendre du bon temps. Alors il lui chuchota des suggestions, des compliments, lui expliqua ce qu'il attendait d'elle, ce qu'elle devait faire pour lui donner du plaisir. Et elle s'exécuta sans rien dire.

*
**

Lawrence fut réveillé par le bruit étranglé d'un oiseau qui devait se trouver juste derrière la fenêtre de la chambre. Même les vieux paons de son père ne faisaient pas un vacarme pareil.

Au moins la pluie et le vent s'étaient-ils calmés. Éclairés par les rayons de soleil matinaux, les rideaux ressemblaient à un mur de jade.

Joona était assise, adossée à un tas de coussins. Un tube microsol pendillait mollement entre ses doigts, à la manière d'un joint. Son regard était perdu dans le vague.

Il se demanda s'il devait lui dire quelque chose. Il aimait lui aussi boire un coup de temps à autre lorsqu'il sortait. Mais de là à se défoncer dès le matin…

Il commença à s'étirer d'une manière ostentatoire et lui sourit de toutes ses dents. Vraiment, il n'y avait rien de mieux que de se réveiller à côté d'une fille nue après une longue nuit d'amour. À la vue de ses petits seins, son pénis se durcit.

— Salut, lui dit-il d'une voix joyeusement lubrique.

Joona sortit de sa rêverie.

— Maintenant, fais-le-toi toi-même, fit-elle d'un ton aussi calme et lourd que les eaux des lochs écossais. Tu m'as dit ça, cette nuit.

— Euh… Je…

— La seule fois que j'ai entendu un truc comme ça, c'était dans un porno.

— Ah… Ça m'est venu comme ça. Sur le moment…, dit-il en se sentant devenir écarlate et en essayant de se souvenir à quel moment il lui avait dit cela.

— Tu m'as fait faire des choses que je ne saurais même pas nommer.

Lawrence eut envie de se réveiller, de sortir de ce cauchemar. Maintenant, par pitié. Les choses n'étaient pas supposées se dérouler de cette manière-là. On s'échangeait quelques regards timides, tandis que les images de la nuit passée nous revenaient. On se faisait comprendre mutuellement que cela avait été super. Mais jamais, grand

Dieu jamais, on ne commentait la nuit de cette façon. Entre gens civilisés, cela ne se faisait pas.

— C'est la première fois que je le fais de cette manière, reprit-elle. Tu es tellement exigeant…

— Tu… Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ça ne te plaisait pas ?

— Ce n'était pas désagréable. Et puis, tu es mon homme et je devais découvrir cet aspect-là de ta personnalité. Mais je n'étais pas encore prête pour tout ça…

Tu es mon homme. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle voulait le torturer ou quoi ? Il ne savait pas quoi dire. N'importe quelle fille normalement constituée lui dirait sans détour qu'il était allé trop loin. Un *non* aurait largement suffi. Il n'était pas un animal. Il respectait ses congénères.

— Désolé, marmotta-t-il comme s'il boudait.

— Je me suis sentie mise à l'écart, dit-elle. C'est ce qui m'a fait le plus de mal. Comme si toi et mon corps vouliez vous amuser sans moi.

Au prix d'un effort considérable, il se retint de se boucher les oreilles. Il avait envie de lui demander de la fermer, mais savait qu'il ne pouvait pas se le permettre. Par ailleurs, il se sentait coupable et cela lui faisait mal. Il avait été si content de lui cette nuit-là. Il était persuadé d'avoir été un amant irréprochable.

— Tu aurais dû me le dire. Mais tu m'as laissé continuer, dit-il d'un ton désespéré et plaintif.

— Bien sûr, fit-elle en posant une main sur son bras.

Quoi ? Il n'y comprenait vraiment plus rien. Il jeta un regard suspicieux sur le microsol.

— On ne le refera plus, d'accord ?

— Ce serait de la lâcheté. En plus, ce serait stupide, et ça risquerait de ruiner notre relation. Je ne pourrais pas m'empêcher de me demander ce que tu as réellement envie de faire, dit-elle d'une voix sèche et monotone de procureur.

Ce qu'il avait envie de faire à ce moment précis, c'était s'en aller. Sortir du lit, s'habiller, marcher jusqu'à Fort William, prendre le train et retourner dans le monde réel. Mais il ne pouvait pas la laisser. Pas seulement à cause du sentiment de culpabilité qui le tenaillait. Mais aussi parce qu'ils avaient passé de bons moments ensemble, ces derniers jours. Des moments de réelle intimité, de tendresse. Autant de sentiments qu'il n'avait pas connus depuis Roselyn.

Après tout, tous les couples avaient des problèmes. Peut-être pas aussi délicats que celui-ci toutefois…

— Ce ne serait pas de la lâcheté, dit-il doucement. Mais de l'inclusion. Une relation sexuelle se vit à deux.

Pas mal du tout. Dans le genre cliché, difficile de trouver mieux.

Cela marcherait d'autant mieux que Joona devait avoir lu des tonnes de manuels de psychologie de bas étage.

— Oui, dit-elle sérieusement. Tu as raison, le sexe, ça se partage. En fait, il vaut mieux que l'on se dise avant ce qu'on a envie de faire. Ce serait un bon moyen de se découvrir.

Cette perspective le fit presque frissonner. Le sexe devait être spontané, joyeux, et pas analysé cliniquement. Mais avait-il vraiment le choix ?

— Comme tu veux, lui dit-il avant de se pencher vers elle et de l'embrasser maladroitement.

— Tu veux commencer maintenant ? On pourrait réessayer une des positions de cette nuit. Choisis-en une, et on en discutera…

— Non. En fait, j'ai très envie d'aller prendre mon petit déjeuner…

Rien à voir avec de la lâcheté, se dit-il. C'était juste plus pratique et plus poli comme cela.

*
**

Lawrence eut une impression de déjà-vu lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine. Joona était redevenue aussi collante, souriante et joyeuse que la veille. Il ne se passait pas une minute sans qu'elle dépose un baiser sur ses lèvres. Sans qu'elle vienne se plaquer contre lui, comme pour vérifier qu'il était toujours là.

Soudain, il se demanda si sa famille était catholique. Roselyn lui avait dit que personne n'arrivait à la cheville des catholiques pratiquants lorsqu'il s'agissait de se sentir coupable d'avoir pris du plaisir dans la luxure.

Oublie Roselyn, se dit-il fermement. Il embrassa Joona et reçut en retour un sourire radieux et amoureux.

— Ah ! Ces deux-là ! les réprimanda Jackie. Samson, cache-toi les yeux.

*
**

La matinée était ensoleillée et, d'après les prévisions météo que Lawrence avait consultées, le ciel devait rester dégagé toute la journée. Ils décidèrent d'aller en ville à vélo. En débouchant de la route forestière, Lawrence freina un peu trop brusquement et faillit se retrouver par terre ; mais il se rattrapa *in extremis*, et ils purent continuer leur route. Le Ben Nevis était droit devant eux, dominant

une bonne partie de la ligne des toits de Fort William. Son sommet était toujours enneigé ; mais juste en dessous, tout n'était que roche brune nue et stérile. De longs rubans d'eau scintillaient sur le versant nord quasi vertical. À la base du rocher, des éboulis avaient envahi les pâturages verts à la manière d'une marée rocheuse.

— Impressionnant, dit sincèrement Lawrence.

Le soleil se reflétait sur la neige, les obligeant à plisser les yeux pour admirer le spectacle. L'échelle de ce monument l'intimidait et l'excitait à la fois. C'était comme si cette satanée montagne s'adressait personnellement à lui et l'invitait à monter à son sommet pour voir comme le monde était petit.

— On doit voir la moitié de l'Écosse de là-haut, s'exclama-t-il.

— On ira faire un tour là-haut, si ça te dit.

— Tu te moques de moi ? Je ne grimperai jamais sur ce truc sans une combinaison dermique. Ces parois m'ont l'air sacrément difficiles, même pour des alpinistes confirmés. Et puis les éboulis n'ont pas l'air commodes non plus.

— On ne monte pas par ce versant-ci, gros bêta. Il y a un chemin balisé qui part de la vallée. Ça ne prend que quelques heures.

— Ah, d'accord.

Il lança un dernier regard à la montagne et remonta sur son vélo.

Jackie leur avait donné une liste de courses à faire, mais il savait que ce n'était qu'un prétexte pour leur permettre de se retrouver tous les deux. Cela ne le dérangeait pas.

— Jolie ville, dit-il tandis qu'ils marchaient dans une rue piétonne flanquée de boutiques vieilles de quatre siècles, ou peut-être de répliques réalistes.

— Aujourd'hui, oui. La municipalité a financé le ravalement ou la destruction de nombreux immeubles anciens. L'argent ne manque pas pour tous ces grands projets.

— Eh ! Est-ce que ça signifie que tu admets que les grosses compagnies peuvent être bénéfiques pour l'économie ? Ce sont elles qui produisent toutes ces richesses.

— Je savais que ça te plairait. Fort William est très ordonnée, aujourd'hui qu'elle est soumise à la pseudoculture globalisée des compagnies…

— Tu n'aimes pas ? Ça ne fait que cinq ans que je suis sur Terre, et j'ai vu des villes en bien plus mauvais état que celle-là. Tu penses que la politique de la ville est mauvaise ?

Ils arrivèrent à l'extrémité sud de la rue principale et débouchèrent dans un quartier presque entièrement composé de petites maisons construites sur une bande large de quatre cents mètres, collée aux rives du loch. Chacune d'entre elles était dotée d'un

jardin luxuriant suffisamment grand pour contenir plusieurs arbres. Le vert clair et intense des jeunes feuilles de bouleaux argentés rivalisait avec l'écume des fleurs de cerisiers pour produire un spectacle lumineux du meilleur effet. Les jonquilles et les tulipes colonisaient la plupart des pelouses, les mouchetant de points jaunes et rouges.

— Oh, non…, fit doucement Joona. Ce doit être sympa de vivre ici, même en hiver. Toutes ces belles maisons sont solides et bien isolées. Probablement meublées avec goût aussi. Quatre-vingt-quinze pour cent des habitations de la ville ont été construites durant les deux derniers siècles. Tous les vieux quartiers résidentiels construits avant la robotisation ont été rasés. Ils n'avaient de toute façon pas été bâtis pour durer – contrairement au cottage de grand-mère. Alors aujourd'hui, nous n'avons qu'une maison là où auparavant il y en avait deux ou trois.

— L'argent, encore une fois.

— Oui. Mais pas uniquement. La population de la ville a aussi diminué de vingt-cinq pour cent depuis le XXe siècle.

— Je croyais que la population rurale n'avait cessé de diminuer depuis la révolution industrielle…

— C'est vrai. Mais je ne parle pas de ça. Je parle de l'ensemble de la population ; les chiffres sont bas et continuent de baisser. C'est pour cette raison que l'on peut construire des maisons plus grandes et avoir des jardins plus vastes sans exercer une pression trop importante sur le gouvernement.

— La suppression des grandes exploitations agricoles a dû aider, elle aussi.

— En effet. Tout est bien net et propret, tu ne trouves pas ?

Il y avait du mépris dans sa voix. Alors il ne répondit pas.

Joona lui proposa d'entrer dans un café de la rue principale. La barmaid la reconnut et échangea quelques mots avec elle. Lawrence trouva une table libre près de la vitrine. Une minute plus tard, on leur apporta des chocolats chauds et des muffins tout droit sortis du four. La serveuse donna également un petit sac en papier à Joona, qui s'empressa de le ranger dans la poche de son manteau. Elle mit trois billets de dix sur la table. On ne lui rendit pas de monnaie.

Lawrence souffla sur son chocolat.

— Jackie sait-elle que tu prends ces trucs-là ?

— Tu veux dire, est-ce qu'elle s'en soucie ? Lawrence, la moitié du contenu de ce sachet est pour elle. Les gens comme nous ont toujours consommé des narcotiques de toutes sortes.

— Je pense quand même que tu devrais te freiner un peu.

Son visage devint soudainement inexpressif, comme si elle venait d'inhaler un tube de microsol.

— Merci de te soucier de ma santé, mais ce n'est pas nécessaire.

*
**

Cette nuit-là, ils parlèrent de la façon dont ils allaient faire l'amour. Finalement, ce n'était pas aussi désagréable que ce qu'il avait prévu. Au contraire, c'était plutôt excitant ; il avait l'impression d'être son professeur. En fait, il réalisait un fantasme. Sans compter que cela remit leur relation sur de bons rails.

Les jours qui suivirent, ils les passèrent à Fort William ou dans les alentours. Ils allèrent deux fois au théâtre et une fois au cinéma pour voir le *Titanic* de Cameron. Lawrence aida Jackie à remettre de l'ordre dans le jardin, qui avait souffert de l'hiver et de la négligence de sa propriétaire. Il fallut scier quelques branches, réparer la clôture à plusieurs endroits. Il passa toute une matinée à démonter et à nettoyer son vieux robot jardinier, à essayer de refaire fonctionner tous ses composants rouillés. Les lames de la tondeuse devaient être affûtées par un spécialiste. Un autre matin, il lui donna un coup de main avec les tricoteuses. Elles se trouvaient dans une grange de pierre aussi ancienne que la maison, au toit aussi simple qu'élégant, fait de robustes poutres de chêne sur lesquelles on avait cloué des ardoises. À l'intérieur, il faisait sec et extrêmement chaud. Les trois machines cliquetaient avec enthousiasme. Quelques minutes seulement étaient nécessaires pour terminer un pull. Lawrence et Jackie apportèrent des balles de laine toutes neuves, remplirent les réservoirs de teinture et emballèrent les pulls terminés dans des cartons.

Au début de la semaine suivante, ils escaladèrent le Ben, comme le lui avait promis Joona. Le point de départ de la randonnée se situait tout près de chez Jackie, sur les berges de la rivière Nevis. Ils s'y rendirent à vélo et arrivèrent parmi les premiers ce matin-là. Ils laissèrent leurs vélos dans le garage approprié et chaussèrent leurs chaussures de marche.

Cela fut bien plus facile que ce qu'il avait imaginé. Comme le lui avait promis Joona. Ils traversèrent un petit pont et s'engagèrent sur un chemin sinueux et grossièrement pavé qui montait vers le sommet de la montagne. Là où la pente était trop raide, des marches avaient été soigneusement creusées. Cela lui parut un peu incongru. Joona lui parla de l'Agence Écossaise pour l'Environnement qui s'occupait de ce site et devait en empêcher l'érosion. Après tout, des milliers de marcheurs passaient ici tout au long de l'année.

Tandis qu'ils montaient, la vue devenait de plus en plus magnifique. La vallée se révéla à eux dans toute sa splendeur, avec sa végétation incroyablement verte. De part et d'autre du chemin

poussaient déjà des fougères vigoureuses. De temps à autre, une passerelle en bois leur permettait de passer par-dessus d'étroites fissures.

Bientôt, le chemin s'incurva et les mena dans une énorme crevasse tapissée d'herbe au fond rocailleux, où courait une rivière blanche et vive. Ils se dirigèrent vers le cours d'eau avant de tourner soudainement et de reprendre leur ascension en suivant un angle raisonnable. Un autre détour les mena à un col marécageux au sol tourbeux. Lawrence leva les yeux vers le versant couvert d'éboulis qui les dominait, et laissa échapper un soupir de découragement. Il ne pouvait toujours pas voir le sommet de la montagne. Ils firent une pause près des marécages pour boire un peu de thé chaud et passer une couche supplémentaire de vêtements. Plus ils montaient, plus la température baissait. Plus bas, le ciel parfaitement dégagé leur avait permis d'admirer les pics des Highlands. Mais à présent, la visibilité était réduite par des bancs de brume charriés par le vent.

Ils reprirent la route et zigzaguèrent parmi les éboulis.

Les touffes d'herbe et de bruyère se firent de plus en plus rares, puis finirent par disparaître au profit de la roche nue. Chaque virage en épingle était marqué par un cairn. Lawrence commençait à traîner les pieds et ses bottes à se couvrir de gadoue. Des petites taches de neige avaient fait leur apparition de part et d'autre du chemin. La brume s'épaississait. Le fond de la vallée était devenu invisible.

— C'est tellement pur par ici, dit-il lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la deuxième fois. J'adore.

Joona s'affala sur un tas de pierres et sortit sa thermos de son sac à dos.

— Je croyais que ta planète entière était pure…

— Elle l'est. Mais cette pureté-ci est différente. Je ne voyais pas l'Écosse ainsi. L'industrie lourde était très développée dans la région. Je m'attendais à voir plus de… je ne sais pas, plus de saletés. Des rivières rendues rouges de rouille à cause des machines jetées dans les lochs, des montagnes de boue à côté de mines laissées à l'abandon, ce genre de choses…

— L'industrie lourde était située plus au sud. Et puis, tu as vu toutes les usines d'assainissement à l'extérieur de la ville ; on ne ménage pas notre peine ici…

— Ouais.

Il les avait remarquées, sur l'autre rive du Lochy, lors de leur première balade à vélo. Longs monticules aplatis recouverts d'herbe grasse, elles ressemblaient étrangement aux usines chimiques souterraines de Floyd et ne gâchaient pas trop le paysage. Mais ici, il n'y avait pas d'échangeurs de chaleur, juste des rangées d'orifices

noirs à peine visibles. En fait, ce qui trahissait cette activité industrielle intense était la présence de tuyaux qui descendaient les pentes rocailleuses du Creag Chail, en contre-haut des monticules. Vingt gros conduits en béton émergeaient du flanc de la montagne à quelques centaines de mètres d'altitude, pour disparaître dans le sol derrière les usines souterraines. Leur rôle était d'alimenter en eau tous les sites d'assainissement des Highlands.

Joona lui expliqua qu'au XXe siècle, il y avait déjà une petite usine en aluminium au même endroit. À cause de l'énergie hydroélectrique. À cette époque-là, le parlement de Bruxelles avait commencé à imposer des normes de recyclage de plus en plus strictes, et le site s'était agrandi très rapidement. De nos jours, la quasi-totalité des biens de consommation produits sur Terre était recyclable à cent pour cent. Le moindre élément devait pouvoir être récupéré pour nourrir un nouveau cycle de production.

Fort William avait les moyens techniques de traiter tous les matériaux, des boîtes de conserve en aluminium aux composants électroniques, en passant par le verre, le béton, et tout un éventail de polymères. Les usines de la ville étaient parmi les plus modernes du monde et pratiquaient la fusion-décomposition, le craquage catalytique, la digestion enzymatique et même la fission ionique pour les matières toxiques. Des déchets arrivaient de l'Europe entière par train, bateau ou péniche.

— La pollution doit être très réduite aujourd'hui, dit Lawrence.

— C'est vrai, mais uniquement dans les pays industrialisés. Grâce à la déferlante verte. Mais j'exagère : même les régions en voie de développement telles que l'Afrique ou certains pays du Sud-Ouest asiatique sont relativement propres de nos jours. Il n'est pas dans l'intérêt des compagnies de spolier leurs futurs territoires.

— Tu ne peux pas t'empêcher de porter un regard cynique sur le monde. Les gens qui n'ont pas les mêmes objectifs que toi ne sont pas forcément mauvais.

— Ah oui ? Un jour, fit-elle en désignant du doigt le fond de la vallée, si les choses continuent ainsi, le monde entier ressemblera à ça. À une banlieue pavillonnaire géante et confortable.

— Mon Dieu, c'est terrible ! Imagine un peu : il n'y aurait plus de criminels, plus de maladies…

— Il n'y aurait surtout plus de liberté. Plus de différences. Seulement les compagnies et leur culture globalisée.

— Foutaises. Les gens se plaignent des multinationales et de la mondialisation depuis le milieu du XXe siècle, pourtant la diversité culturelle n'a pas disparu.

— Oui, de manière superficielle, le monde est toujours aussi

varié. Mais l'unification, le nivellement est en marche. Tous les pays ont adopté le même système économique, celui des grandes compagnies.

— Moi, cela me va. Je ne vois pas pourquoi je les empêcherais d'investir dans les pays pauvres et de développer leurs activités. Tout le monde peut s'acheter des actions et profiter de leur croissance.

— C'est faux. Si tu veux obtenir un boulot décent, tu es obligé de participer à leur capital. Idem pour toute ta famille.

— Oui. Et ta famille profite des bénéfices de la compagnie. Tu peux choisir l'école de tes enfants, accéder aux techniques médicales les plus modernes et te préparer une bonne retraite. La généralisation de l'actionnariat est un vrai progrès social. Plus tu t'impliques dans la vie de l'entreprise, plus tu es motivé et plus grande est ta récompense.

— Oui, mais cela détruit l'individualité.

— Il appartient à chaque individu d'acheter ou non des actions.

— C'est un choix forcé.

— Ainsi va la vie. Prenons mon cas personnel : si j'ai investi dans Z-B, c'est uniquement parce que c'était la seule compagnie au monde à posséder encore une flotte interstellaire décente. Les autres compagnies avaient d'autres priorités. Question de choix…

Joona secoua la tête d'un air las.

— Je ne vendrai jamais mon âme pour une maison de rêve ou une meilleure couverture sociale.

Il comprit qu'elle rejetait le monde auquel appartenait sa mère.

— Alors tant mieux pour toi. Tes principes font de toi ce que tu es ; c'est justement ça que j'apprécie en toi.

Elle lui sourit brièvement et se releva.

— Allez, dit-elle. On y va. Ce n'est plus très loin maintenant.

Après une dernière série de zigzags, ils se retrouvèrent sur une espèce de grand champ caillouteux. Malgré l'épais brouillard, le chemin restait relativement facile à suivre. Piétinée par des milliers de pieds bottés, la piste enneigée était perpétuellement marron. À mesure qu'ils progressaient, le brouillard, poussé par le vent, devenait de moins en moins dense. Mais il n'y avait pas grand-chose à voir ; au-dessus d'eux, le chemin continuait, et ressemblait en tout point à celui qu'ils avaient parcouru. De temps en temps, de grosses pierres venaient rompre la monotonie du paysage. Des marcheurs apparaissaient devant eux, d'abord sous la forme de silhouettes floues dans la brume illuminée par le soleil, avant de gagner des contours plus nets.

Soudainement, il n'y eut plus rien devant eux. Ils se trouvaient sur une arête. En dessous, le point de départ de la randonnée était invisible.

— On y est presque, dit joyeusement Joona.

Encore quelques centaines de mètres et ils atteignirent le sommet du Ben Nevis, Lawrence ne laissa rien paraître de sa déception. Ce n'était qu'un misérable bout de caillou couvert de neige et inintéressant. À cause du brouillard, la visibilité était réduite à cinquante mètres. Au cours des siècles, plusieurs bâtiments avaient été construits autour d'une plate-forme d'observation – désormais bétonnée – qui marquait le véritable point culminant de la montagne. Des murs de pierre en ruine émergeaient de la neige et témoignaient de ces ambitions passées. Pas un seul toit n'était encore debout. La seule structure à peu près intacte était un centre de secours, composé d'un igloo moderne en matériaux composites affublé d'une grande croix rouge et d'une petite antenne. Il était presque complètement recouvert de neige. Lawrence remarqua que plusieurs pierres plates avaient été soigneusement disposées contre les parois de la structure. Il se pencha pour en examiner une et constata qu'une inscription avait été gravée dessus. Deux vers qui ne lui disaient rien du tout, un nom et deux dates espacées de quatre-vingt-dix-sept ans.

— C'est un endroit sympa pour se rappeler à la mémoire des gens, marmotta-t-il.

Ils prirent la peine de monter sur la plate-forme d'observation, histoire de pouvoir dire qu'ils avaient vraiment atteint le sommet. Le brouillard s'était considérablement dissipé lorsqu'ils se dirigèrent vers l'une des ruines où plusieurs marcheurs s'étaient regroupés. Quand ils se furent mis à l'abri du vent, ils ouvrirent leur panier-repas. Jackie leur avait préparé quelques sandwichs au bœuf. Lawrence n'avait pas particulièrement faim – le froid avait eu raison de son appétit – mais il en mangea un quand même.

Puis il remarqua qu'il n'y avait plus du tout de brouillard, et se leva pour admirer la vue.

— Oh !

On pouvait réellement voir la moitié de l'Écosse. Les montagnes, les vallées et les forêts s'étendaient à perte de vue, jusqu'à un horizon incertain. De longues bandes d'eau scintillaient, miroitaient… Lawrence regarda ce spectacle avec un mélange d'émerveillement et de désespoir. Amethi pourrait-elle un jour atteindre un tel niveau de beauté ? Tous les efforts consentis par ses habitants n'étaient-ils pas vains ?

Joona se blottit contre lui.

— Quand il fait vraiment beau, on peut voir l'Irlande.

— Vraiment ? Tu l'as déjà vue ? Ce ne serait pas juste un mythe forgé à l'attention des touristes un peu crédules…

— Je l'ai vue, le coupa-t-elle d'un ton enjoué. Une fois. Il y a

quelques années de ça. Je ne monte pas ici tous les jours, tu sais.

Le soleil brillait si fort qu'il devait plisser les yeux, et le vent le faisait pleurer.

— Reste ici avec moi.

Elle avait parlé si doucement qu'il ne fut pas certain de l'avoir bien comprise. Puis il vit l'expression de son visage.

— Joona… Tu sais que je ne peux pas.

— Mais si, tu le peux. Lawrence, nous sommes cette nouvelle société qui te fait tant rêver. Ici, tu pourras prendre un nouveau départ. En bas, dans les vallées, les gens sont en train de construire quelque chose de neuf. Ils vivent comme ils en ont envie.

— Non, dit-il avec toute la douceur possible. Cette vie n'est pas faite pour moi. J'adore être ici avec toi, mais je vais devoir partir. Je suis trop différent.

— C'est faux, insista-t-elle. Ta chère école d'officiers t'a rejeté, et tu m'as trouvée. C'est un signe. Ne refuse pas de voir la vérité en face.

Encore sa satanée sincérité. Parfois, il voyait en elle la personne la plus forte qu'il eût jamais connue. Mais à d'autres moments, ses réactions trahissaient une vulnérabilité extrême. Elle n'arrivait pas à comprendre le monde qui l'entourait et tentait à tout prix d'interpréter les événements à sa façon.

— Ne fais pas ça, lui dit-il. Nous avons passé de très bons moments ensemble. Et il nous reste une semaine entière.

— Lawrence, tu dois rester. Je t'aime.

— Arrête. On ne se connaît que depuis quelques jours.

— Ne vois-tu pas que tu es fait pour vivre ici ?

— Je ne suis qu'un invité, dit-il exaspéré. Qu'est-ce que je pourrais bien faire à Fort William ? Sculpter des Nessies pour les touristes ?

— Tu fais partie de nos vies. Tu as vécu avec nous. Tu m'as fait l'amour. Tu as même mangé de la vraie nourriture. Tu as aimé tout ça, n'est-ce pas ?

— Joona, cela ne fait que quelques jours que je suis ici. Notre relation n'est qu'une amourette de vacances, qu'une…

Son subconscient lui envoya un message d'alerte, une sorte de choc quasi physique.

— Comment, j'ai mangé de la vraie nourriture ?

— Oui, de la vraie nourriture, dit-elle avec un sourire implorant. Des légumes cultivés dans la terre.

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il en portant une main à sa bouche et en louchant sur son sandwich à moitié mangé. Est-ce que ce truc est… ?

Il n'osait même pas lui poser la question. Non, pas *ça*. Dans son enfance, lui et toute sa classe s'étaient révoltés lorsque le professeur

d'histoire leur avait dit que leurs ancêtres étaient obligés de faire de l'élevage pour se nourrir.

— Du bœuf Aberdeen Angus, dit-elle. Le meilleur qui soit.

— Du vrai ?

— Eh bien, oui, répondit-elle sans comprendre où il voulait en venir. Le vieux Billy Stirling en élève tout près d'Onich. Il en abat deux tous les mois. Les fermiers en consomment pas mal. C'est la viande préférée de grand-mère.

Lawrence se mit à flageoler sur ses jambes et tomba à genoux. Alors il fut pris de spasmes particulièrement violents et vomit dans la neige. Cela lui parut durer une éternité. Même lorsque son estomac fut complètement vide, ses muscles continuèrent de le presser, comme pour en sortir la dernière goutte de liquide gastrique.

Puis tout fut terminé. Il était à quatre pattes, tout tremblant. Il prit une poignée de neige, se la passa sur le front, avant d'en mâcher un peu pour faire disparaître le goût désagréable de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Joona.

— Quoi ?

Il leva les yeux vers Joona qui le regardait d'un air soucieux. Plusieurs marcheurs s'étaient approchés pour voir s'il n'avait pas besoin d'aide.

— Tu m'as demandé ce que j'avais ? reprit-il.

— Oui, répondit-elle confuse.

— Tu m'as fait manger un morceau d'animal, et tu me demandes ce que j'ai ! Un animal ! Une créature vivante ! Tu es complètement folle ! C'est ça mon problème. Putain, mais… Et merde ! Depuis quand est-ce que tu me fais manger cette merde ?

Joona parut soudain attristée.

— Lawrence, tu as vécu avec nous, à notre façon. Que croyais-tu que nous mangions ?

Il crut qu'il allait vomir à nouveau. Les spasmes ne s'étaient pas complètement arrêtés et sa bouche était sèche, mais il n'avait vraiment plus rien dans l'estomac. Il se passa encore un peu de neige sur la tête et se releva doucement.

— Lawrence…, fit Joona d'une voix tremblante, dans un quasi-sanglot, en lui tendant la main.

— Ne t'approche pas de moi, dit-il en esquissant un mouvement de recul. Tu as compris ? Ne t'avise pas de m'approcher !

Il s'éloigna en titubant, réussit à se stabiliser et accéléra. Joona fit quelques pas dans sa direction.

— Lawrence ! appela-t-elle. Lawrence, je t'aime, tu ne peux pas me laisser.

À présent, Lawrence courait sur la piste de neige compactée.

— Ne m'appelle pas. Ne me suis pas. C'est terminé.

Terminé ! répéta-t-il en s'arrêtant et en se retournant vers elle. Tu m'as bien compris ? C'est terminé. Je m'en vais, dit-il en regardant un petit groupe de spectateurs médusés. Merci encore et salut.

Maintenant, il se sentait beaucoup mieux. Alors il courut. Il courut dans les zigzags. Ralentit légèrement sur le sol caillouteux et entre les éboulis. Il continua à trotter jusqu'à ce qu'il eût largement dépassé la rivière qui coulait au fond de la grande crevasse. Même alors, épuisé et étourdi par la fatigue et le choc, il continua de marcher le plus vite possible jusqu'en bas.

Il prit son vélo et pédala jusqu'à la gare ferroviaire. En fin d'après-midi, il prit le train pour Glasgow. Une fois à Edinburgh Waverley, il prit un express pour Paris. Il dut attendre deux jours dans la capitale française avant d'avoir un vol Z-B pour Cairns. Ces quarante-huit heures, il les passa ivre, à errer de café en café dans le vieux quartier des artistes, à effacer de sa mémoire cette folle et tout ce qu'elle lui avait fait manger.

Il n'essaya jamais de recontacter Joona. Et ne reçut aucun message de sa part.

Chapitre 12

Ebrey Zhang s'était résolu à imposer un couvre-feu à ses hommes : les sorties en ville étaient désormais interdites après vingt heures. Une autre bagarre générale dans un bar de la marina – un soldat grièvement poignardé dans le camp Z-B – avait fini de le persuader de prendre cette décision radicale, impopulaire et ô combien mauvaise pour le moral des troupes. Mais il n'avait pas eu le choix. Peu importait les mesures de sécurité et les précautions prises – l'une de ses premières décisions avait été de faire chaperonner les soldats en sortie par leurs sous-officiers –, la situation dégénérait systématiquement. Cela allait des simples insultes à la destruction de biens matériels, ce qui entraînait immanquablement une détérioration de leur image auprès du public. Quoique cette dernière pût difficilement être plus mauvaise.

Alors il avait convoqué ses officiers et annoncé la nouvelle. Comme prévu, ceux-ci lui avaient fait part de leurs inquiétudes. Il leur avait dit qu'il comprenait et, qu'en compensation, ils pouvaient augmenter les quantités d'alcool disponibles dans les bars des hôtels qui leur servaient de casernes. En revanche, si un homme de Z-B était surpris en ville par une patrouille de nuit, il devait être mis aux arrêts.

Cette dernière recommandation mina la vie de Hal Grabowski. La situation était déjà assez difficile lorsqu'on leur permettait de sortir de temps en temps pour lâcher un peu de pression… Mais là, c'était comme la fin du monde.

Boire plus de bière ne réglerait en rien le problème. Et puis Hal n'avait jamais été du genre à se soûler à mort tous les soirs. En tout cas, la boisson ne pouvait pas remplacer les sorties. Il détestait passer ses journées dans le même bâtiment, avec les mêmes personnes, discuter des mêmes problèmes, à manger les mêmes plats de merde tous les jours. L'hôtel était encore pire que la prison.

Mais il aurait peut-être pu surmonter sa frustration s'il ne lui avait manqué quelque chose d'encore plus important que la liberté : des filles. Des tonnes de filles. La vie à l'hôtel était pour lui comme un supplice insoutenable. La journée, lorsqu'il faisait ses patrouilles, les rues étaient pleines de filles plus que légèrement vêtues et dorées par le soleil. Elles riaient, souriaient et s'amusaient juste devant lui. Mais il ne pouvait même pas leur parler. Avec son casque, impossible de leur sourire et d'attirer leur attention. À présent, sa dernière chance de rencontrer des filles peu farouches lui avait été enlevée…

Le sergent lui avait dit qu'il était désolé, mais qu'il ne pouvait rien faire pour lui. Dommage.

Hal avait l'impression que sa tête allait exploser. Juste après sa bite. Les ordres, il s'en foutait complètement. Contrevenir aux directives de ses supérieurs ne lui posait aucun problème. La seule question était de savoir comment.

Il devait attendre vingt-trois heures, que la cuisine principale de l'hôtel soit fermée et que les employés soient rentrés chez eux. Un homme du peloton de Wagner, un gars de son âge avec des problèmes similaires aux siens, lui avait expliqué comment sortir sans se faire remarquer. Dans la cuisine, une porte donnait sur une petite cour. Un seul senseur couvrait toute cette zone ; il s'agissait d'un détecteur de mouvement relié directement à l'IA. Armé du code que le gars lui avait donné, Hal avait passé la moitié de l'après-midi à essayer d'infiltrer le système d'exploitation du senseur. Il ne l'avait pas désactivé – cela eût été dangereux pour tout le monde. Il avait seulement modifié le programme de diagnostic de façon à ce que la procédure soit suivie deux cents fois au lieu d'une seule. En pratique, cela signifiait que la vérification des circuits prendrait trois minutes au lieu des trois secondes habituelles. Pendant ce temps-là, le senseur serait désactivé. Le programme de diagnostic se mettait en route toutes les heures à 11:12, 00:12, 01:12, etc. Sa modification n'altérerait le programme que quelques heures et disparaîtrait sans laisser de trace à 03:00.

Il n'y avait plus personne dans la cuisine. Il se faufila entre les plans de travail en acier inoxydable et attendit près de la porte de derrière que l'horloge de son bracelet affiche onze heures douze. Le moment venu, il ouvrit la porte et sortit. Aucune alarme ne se déclencha. La cour mesurait trois mètres sur quinze et était pleine de boîtes en tout genre et de bidons de bière vides, attendant d'être emportés. Hal courut jusqu'au fond de la cour, grimpa sur les boîtes et regarda par-dessus le mur. Il y avait une allée non éclairée dans laquelle rien ne semblait bouger. Il sauta de l'autre côté.

La chance était avec lui. Un taxi était garé non loin de là. Le chauffeur était occupé à regarder quelque chose sur sa carte multimédia, mais le panneau *libre* du véhicule était allumé. Hal ouvrit la portière arrière et entra à l'intérieur.

Le chauffeur leva les yeux, examina Hal dans son rétroviseur et lui demanda :

— Je vous emmène où, monsieur ?

— La marina, dit Hal en relevant son col de manière à dissimuler les valves de son cou.

— Pas de problème.

L'homme parla à l'IA de la voiture, qui desserra immédiatement le frein de stationnement. Il posa les mains sur le volant mais laissa le véhicule se conduire tout seul.

— Heu, je suppose que vous connaissez bien cette ville…, commença Hal.

— Bien sûr, je suis né ici. Suis allé une fois à Durrell. Pas aimé du tout.

— Je ne suis pas beaucoup sorti depuis que je suis arrivé. Enfin, pas tout seul, vous comprenez ? Je n'ai pas pu rencontrer beaucoup de gens. Je crois que vous savez d'où je viens…

— Ouais. Vous voulez rencontrer des gens ? La marina est idéale pour ça.

— Super. Mais je veux surtout rencontrer une fille. Je veux être certain de trouver une fille. Vous connaîtriez un endroit où un gars comme moi avec de l'argent dans les poches pourrait aller sans se casser les dents ?

Le chauffeur sourit dans le rétroviseur.

— Eh, relax ! On est des hommes comme vous, ici. Je connais un établissement sympa où on prendra bien soin de vous.

Il désactiva l'IA et reprit les commandes de la voiture.

La maison se trouvait dans un des plus beaux quartiers résidentiels de Memu Bay. C'était un gros immeuble de trois étages séparé du trottoir par un étroit jardin. Hal ouvrit le portillon en fer forgé et se tourna vers le chauffeur de taxi. Celui-ci sourit en levant le pouce et s'en alla. La rue était déserte.

— Putain de merde, grogna Hal.

Il monta les trois marches qui menaient à la porte d'entrée noire et brillante, et fit tinter la cloche en cuivre.

La porte s'entrouvrit et laissa apparaître une femme d'âge mûr vêtue d'une robe de soirée rouge scintillante. Hal vit immédiatement qu'elle avait beaucoup trop de maquillage sur le visage pour être la propriétaire respectable d'une maison ordinaire. Apparemment, le taxi ne s'était pas moqué de lui.

— Bonsoir, madame.

Elle fit la moue et le jaugea de la tête aux pieds. Son regard s'attarda un peu sur les valves qui dépassaient de son col.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Eh bien, je cherche un peu de compagnie pour ce soir.

Elle fit un petit pas en avant et vérifia qu'il n'y avait personne dehors.

— Vous êtes en service, monsieur l'officier ?

— Non, j'ai quartier libre, mais je ne dois me faire prendre sous aucun prétexte.

— Très bien, dit-elle en s'écartant pour le laisser entrer. Nous devons prendre nos précautions, vous savez…

— Oui, je comprends. C'est pareil là d'où je viens.

Le hall d'entrée était haut de plafond et dallé de marbre. Un gros chandelier en cristal suspendu par une chaîne en cuivre éclairait la pièce d'une lumière vive. Sans ce chintz blanc omniprésent, la maison eût presque pu passer pour ordinaire… Au fond du hall, de larges escaliers permettaient d'accéder au premier étage. Deux filles vêtues en tout et pour tout de simples déshabillés de coton blanc lacés sur le devant étaient penchées par-dessus la rambarde et le regardaient. L'une d'entre elles lui fit un clin d'œil. Hal se retint de siffler. Décidément, il était au bon endroit. Génial.

— Hmm, fit la femme en léchant ses lèvres couleur lavande du bout de sa langue. C'est la première fois que nous accueillons un être venu d'une autre planète.

Hal connut un bref instant de panique lorsqu'il s'imagina que c'était elle qui allait s'occuper de lui. Même si, à défaut d'une fille plus jeune, il s'en serait contenté… Il eut un sourire polisson.

— Je viens peut-être d'une autre planète, mais je suis compatible, madame.

— Avant d'aller plus loin, j'ai bien peur de devoir vous parler d'argent. Qui doit être compatible lui aussi.

Elle lui dit un chiffre qui le fit un peu hésiter. Salopes d'autochtones ! Elles savaient qu'il était désespéré – comme tous leurs clients, d'ailleurs. Tandis qu'elle le scrutait de ses yeux inexpressifs, Hal sortit une grosse liasse de billets de sa poche et lui en donna la majeure partie.

— Vous avez des goûts particuliers ? Vous attendez quelque chose de spécial de la part de nos filles ? Notez que nous pouvons satisfaire tous vos désirs, mais je préfère être informée de ce genre de détails à l'avance. Afin d'éviter les problèmes, vous comprenez ?

— Non, je suis dans le genre direct. Les bizarreries, c'est pas mon truc.

— Je vois. Vous êtes un homme jeune. Un homme viril…

— Bof, comme qui dirait, j'essaie de garder la forme.

— J'avais remarqué, dit-elle en levant un sourcil d'une façon suggestive. Plusieurs de mes filles doivent être en mesure de suivre votre rythme. Mais pas toutes…

Hal savait qu'il souriait béatement comme un babouin, mais il s'en moquait. Il bandait déjà.

— Micha, peut-être, dit la femme d'un air méditatif. Elle a beaucoup d'expérience – cela ne vous dérange pas, j'espère ?

— N'importe qui sachant se débrouiller au pieu m'ira sans problème.

— Oui…, fit-elle en tapotant ses doigts manucurés sur ses lèvres, comme si le problème de Hal était particulièrement difficile à régler.

Oui, j'ai trouvé. C'est Avril qu'il vous faut. Elle est très jeune, très excitante…

— Ouais ! répondit Hal en se retenant de crier sa joie.

— Très bien. Allons-y.

Elle lui fit signe de la suivre et commença à monter les escaliers. Hal ne la lâcha pas d'une semelle. Les deux filles qu'il avait vues à l'étage firent la moue en le regardant passer près d'elles.

La patronne ouvrit l'une des portes. Lorsque Hal vit ce qui l'attendait à l'intérieur, il eut envie de pousser la vieille de son chemin et de se précipiter dans la chambre. Une créature de rêve se tenait devant un grand lit rouge. À la maison, sur Terre, il ne se serait pas risqué à toucher une fille aussi jeune. Avril était mince, bronzée, avait des cheveux châtains qui lui arrivaient jusqu'aux épaules et encadraient son joli visage et son sourire coquin. Elle était habillée en sportive, avec un short très court et un haut en lycra moulant qui mettait en valeur ses petits seins arrogants et faisait ressortir ses tétons.

— Bon Dieu de bordel de…, lâcha Hal entre ses dents.

— À plus tard, fit la patronne en s'inclinant légèrement, avant de refermer la porte derrière elle.

Hal passa un long moment à admirer Avril. Il laissa la pression monter un peu. Puis il avança doucement vers elle d'un air résolu.

*

**

Pour commencer, on avait fait un rapport standard. Gemma Tivon attendit trois heures après l'heure à laquelle son mari revenait habituellement de son travail avant d'essayer de contacter la perle de son bracelet. Mais elle n'obtint aucune réponse. L'IA du réseau l'informa que le lien ne pouvait être établi car le bracelet de son mari était désactivé. Dudley n'éteignait jamais son bracelet.

Gemma appela l'astroport pour demander si son mari n'avait pas été retenu pour un travail important. Le contremaître lui dit que non, et demanda à la sécurité d'aller jeter un coup d'œil sur le parking et de vérifier si son passage avait été enregistré à la sortie. Sa voiture n'était plus là et la porte indiqua qu'il était sorti à six heures moins sept minutes, soit un peu plus tôt que d'habitude.

Comme ils étaient des employés consciencieux, les gens de l'astroport prévinrent immédiatement la police et envoyèrent quelqu'un chez Gemma Tivon. La police se servit de l'IA de régulation du trafic pour suivre à la trace la voiture de Dudley depuis le moment où elle avait quitté sa place de parking. Comme à son habitude,

Dudley avait pris l'autoroute en direction de la ville, mais là-bas son itinéraire classique se modifiait. Sa voiture était rapidement sortie du boulevard périphérique ouest pour s'engager sur un axe mineur, qui menait tout droit à une route forestière non surveillée. Où l'on perdait sa trace.

Devant l'insistance des autorités de l'astroport, la police finit par envoyer deux voitures de patrouille et un hélicoptère sur place. Au bout de deux heures, le véhicule de Dudley fut retrouvé sous un grand pin. L'habitacle avait été aspergé d'un liquide inflammable puis incendié. Une équipe de la police scientifique fut immédiatement dépêchée sur les lieux avec trois voitures supplémentaires.

L'attention de l'IA de Z-B qui surveillait les activités de la police dans les zones les plus délicates fut attirée par les circonstances étranges de cet incident. Les services secrets de la Troisième Flotte s'intéressèrent eux aussi à cette affaire, mais pour des raisons légèrement différentes : Dudley Tivon travaillait à l'astroport, et sa femme Gemma était porteuse d'un collier estampillé Z-B.

Cinq minutes après que l'officier en charge des recherches eut informé ses supérieurs que la voiture avait été retrouvée et qu'elle avait été délibérément incendiée, l'IA de Simon Roderick envoya à son IND un dossier contenant la totalité des éléments recueillis par les enquêteurs.

— La piste est déjà froide, dit-il à Quan et Raines, qui venaient d'arriver dans son bureau. Cela fait quatre heures que la voiture a été abandonnée.

— On pourrait envoyer quelques-uns de nos hélicoptères sur les lieux, suggéra Quan.

— Non, dit fermement Simon. Nous ne prendrons aucune initiative. Je n'ai guère envie d'attirer l'attention sur nous. Si la police désire que nous l'aidions, elle n'a qu'à suivre la procédure adéquate. Et puis, de toute façon, retrouver le corps de ce pauvre vieux Tivon ne nous servira pas à grand-chose.

— Pourtant les légistes pourraient…

— J'en doute. En fait, je doute que nous retrouvions jamais le corps. Si nos adversaires sont futés – et selon moi ils le sont énormément –, ils n'auront même pas abandonné le cadavre dans la forêt. Par ailleurs, je me fiche de savoir comment il est mort ; ce qui m'intéresse, c'est pourquoi il est mort…

— Ils se sont servis de lui, puis s'en sont débarrassé. Peut-être a-t-il déposé une bombe dans l'astroport pour eux… Mais au lieu de récolter son argent, il a récolté une balle entre les deux yeux.

— Ce n'est pas dans leur genre, dit Simon. Et puis, vous oubliez sa femme Gemma. Je ne crois pas que Dudley Tivon aurait pris le

risque de mettre la vie de sa femme en danger. Non, je pense qu'il s'est simplement trouvé au mauvais endroit et au mauvais moment. Reconstituez-moi son emploi du temps de la semaine, dit-il en regardant tour à tour ses deux espions. Procédez à rebours en commençant à partir de la nuit dernière. Procurez-vous tous les enregistrements possibles. Je veux pouvoir suivre le moindre de ses mouvements. Une fois que vous aurez fait cela, ouvrez une liaison sécurisée avec le *Koribu* et tâchez de voir ce que nos satellites ont pu filmer de là-haut.

*

**

Cela leur prit cinq heures de travail, mais lorsqu'ils se présentèrent à nouveau dans le bureau de Simon, ils affichaient un sourire franc.

— On a trouvé, dit Quan avec le ton satisfait du sous-fifre qui vient annoncer une bonne nouvelle à son patron. Dudley a bien été assassiné, mais ce n'est pas tout…

Son IND transféra un premier dossier vers le grand moniteur mural qui faisait face au bureau de Simon. Deux enregistrements distincts mais synchronisés apparurent à l'écran. À gauche, celui effectué par la caméra qui surplombait les aires de stationnement de l'astroport, à droite, le même endroit vu depuis un satellite de Z-B.

Confortablement installé dans son fauteuil, Simon vit un homme émerger d'un Xianti 5005 par une cage d'escalier mobile, tandis qu'au même moment Dudley Tivon sortait du hangar de maintenance. À gauche, Tivon traversait l'aire de stationnement pour se rendre dans un autre hangar. À droite, les deux hommes se croisaient et Dudley mourait.

— J'ignore comment ils ont pu faire ça, dit Braddock Raines avec une pointe d'admiration dans la voix, mais il n'y a pas la moindre trace de piratage dans le réseau de l'astroport. J'ai même demandé à un de nos hommes de nous apporter les cartes mémoire pour que nous les examinions de plus près, mais rien… Donc ils peuvent se jouer de ce réseau comme des chefs. Je ne sais pas comment ils s'y prennent, mais c'est très impressionnant…

— La mémoire de cette caméra bénéficie-t-elle d'un codage alpha ? demanda brusquement Simon.

— Non, mais elle est tout de même très bien protégée. Toutefois, la sauvegarde effectuée par l'IA est, elle, sécurisée en mode alpha. Mais nous pensons que le piratage a été effectué sur la caméra elle-même, ou sur sa connexion avec le réseau. Leur propre IA devait être connectée pour générer ces images en temps réel. Ce qui est un exploit

en soi. Ils ont piraté au moins quatre caméras, ce qui nécessite une bande passante considérablement étendue. Notre IA aurait dû repérer ce flot de données subversives dans le réseau de l'astroport…

— Vous voulez dire que le codage alpha n'est plus assez efficace ?

Raines fit une grimace. Il ne voulait pas être affirmatif.

— Il est possible de faire ce qu'ils ont fait sans transpercer les défenses d'une forteresse alpha. Mais c'est très difficile. Toutefois, pirater un codage alpha l'est encore davantage. Peut-être ne sont-ils pas encore capables de le faire, mais en tout cas, ils n'en sont pas très loin. La manière dont leur agent est entré dans l'astroport en est une excellente illustration.

Il envoya vers le moniteur un enregistrement antérieur, montrant l'intrus en train de marcher tranquillement sur l'aire de stationnement, avant de monter dans le Xianti.

— Aucune trace d'effraction, aucun passage enregistré cette nuit, reprit Raines. Et là, vous voyez, il n'a même pas à forcer la porte de la cage d'escalier ; le logiciel a déjà été configuré de manière à le laisser passer.

— Je suppose que vous êtes remontés jusqu'à son arrivée à l'astroport, dit Simon.

Les deux espions échangèrent des regards légèrement inquiets.

— Nous avons essayé. Mais on ne sait même pas à quel moment il est entré dans le hangar de maintenance. Quant à son arrivée sur le site… Les seules données fiables que nous ayons sont celles de nos satellites. Mais leur précision est trop limitée pour nous permettre d'établir un profil détaillé.

Simon jura dans sa barbe. Cela faisait déjà de nombreuses années qu'il demandait un plus gros budget pour les satellites de surveillance. Particulièrement pour les missions comme celle-ci. Mais on ne l'avait jamais écouté. Pour être honnête, lui-même n'aurait pas su comment justifier de telles dépenses. Sur Terre, il avait l'habitude de bénéficier de ce type de couverture. Mais le cas de la Terre était unique. Dans ce coin perdu de la galaxie, tout ce que Z-B pouvait offrir à ses forces de Sécurité Stratégique, c'était une couverture approximative des sites les plus importants. Soit l'astroport et le quartier général de la capitale, et un périmètre très limité autour de ces sites. Mais en regardant l'image floue de la tête de l'intrus, Simon se félicita que l'existence de la flottille de satellites de surveillance de Z-B ne fut pas connue de la résistance. Pour l'instant, ils avaient encore un avantage sur eux.

— Bon, vous avez au moins repéré la voiture de Tivon…

— Oui, dit Raines, heureux d'en finir avec les mauvaises nouvelles.

Il envoya le fichier approprié vers le moniteur. Les images-

satellite montraient un petit robot-cargo sur le parking désert de l'astroport. Il était cinq heures du matin. L'intrus arrivait d'une tout autre direction et se dirigeait vers la voiture de Tivon. Le robot et l'homme se rencontraient près du véhicule. L'homme en ouvrait le coffre, permettant au robot d'y déposer une caisse scellée avant de poursuivre sa route. La scène ne durait pas plus de cinq secondes.

L'homme fermait le coffre et montait dans la voiture.

— Il est resté dans le véhicule quarante minutes avant de quitter les lieux, dit Raines impressionné. Partir à cette heure-ci aurait attiré l'attention des employés. Alors il a attendu l'heure du changement d'équipes. Il a fait preuve d'un sang-froid remarquable.

— Et après ? demanda Simon qui ne parvenait pas à détacher son regard du moniteur.

— On a pu le suivre pendant les douze premiers kilomètres, sur l'autoroute.

— Vous avez une image de son visage ?

— Pas vraiment. Il ne lève jamais complètement la tête ; il devait probablement se méfier.

Une photo apparut sur l'écran. L'homme se tenait dans le parking et avait légèrement levé la tête pour observer quelque chose. On agrandit la photo, qui se résuma alors à un collage de pixels géants, de la taille de balles de golf.

— Et encore, il s'agit d'une extrapolation. Notre IA a établi cinq portraits-robots à partir de ces données.

Cinq visages haute résolution apparurent sur le mur. À chaque fois, il s'agissait d'un homme de moins de trente ans, aux traits réguliers et impersonnels.

— Ils ne nous seront d'aucune utilité, lâcha Simon.

Aucun trait distinctif à l'horizon, pensa-t-il. Même les personnages des feuilletons générés par IA semblaient plus réels que ces portraits.

— Et il ne porte même pas de chapeau, dit pensivement Simon. Vous vous souvenez de la dernière fois où nous avons eu un incident de ce type ? demanda-t-il à Adul Quan.

— Oui, le bar de Kuranda, dit Quan. Juste avant notre départ. Vous pensez qu'il y a un lien entre les deux affaires ?

— Je ne vois pas comment ce serait possible. De toute manière, il n'y a pas une infinité de façons de se soustraire à notre vigilance…

Il s'interrompit pour regarder la rangée de portraits affichés au mur et grimaça. L'intrus avait fait preuve d'une audace impressionnante. Simon avait participé à de nombreuses campagnes, mais c'était la première fois qu'il devait faire face à une menace comme celle-là. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette forme de

résistance silencieuse et sournoise avait fait son apparition sur cette planète et pas une autre.

— Non, je ne suis pas prêt à croire à une conspiration interstellaire. Nous devons nous concentrer sur les menaces immédiates. Combien de temps est-il resté dans le Xianti ?

— Dix-sept minutes, dit Quan.

— Autant dire une éternité. L'appareil a volé aujourd'hui ?

— Oui, monsieur. Il a transporté une cargaison jusqu'au *Norvelle* ce matin. Il est revenu à treize heures trente-cinq. Aucun problème n'a été remarqué pendant le vol. Des techniciens de maintenance sont en train de faire les vérifications d'usage et de le ravitailler en carburant pour un autre vol prévu à dix-huit heures vingt. Voulez-vous que nous arrêtions la procédure ? demanda Quan à Simon.

— Non. Sur quel vaisseau doit-il emmener sa prochaine cargaison ?

— Le *Chion*, monsieur.

— Faites modifier sa destination. Qu'il livre le *Norvelle* une nouvelle fois. On ne sait jamais ; je veux éviter tout risque de contamination.

— Oui, monsieur.

— Dès que la cargaison sera déchargée, je veux que l'appareil soit déclaré défectueux et que vous le bloquiez là-haut. Braddock, vous irez sur le *Norvelle* avec le prochain vol. Je vous charge de délivrer mes instructions au capitaine. Une fois que vous serez à bord, réunissez une petite armée de techniciens et démontez-moi cet appareil pièce par pièce, molécule par molécule s'il le faut, et trouvez ce que notre ami est venu y faire. Compris ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. À partir de maintenant, nous devons considérer que notre codage alpha ne nous protège plus. Cela vaut aussi pour nos communications. Désormais, nous ne pouvons plus nous permettre de montrer nos cartes à nos adversaires.

*
**

La police de Thallspring, comme toutes les polices humaines de la galaxie, apprenait à ses officiers à réagir à chaque situation de manière spécifique. La somme de ces procédures formait un corpus colossal, rendu protéiforme par de nombreux facteurs tels que la législation, les nouvelles jurisprudences, les interprétations perverses de la loi, l'amélioration des techniques de police scientifique, les groupes de pression, le pervertissement d'anciennes procédures, les

droits de l'homme et les défauts de l'homme. Chaque officier devait suivre ces procédures à la lettre – particulièrement dans les affaires criminelles – afin d'éviter tout vice de forme.

Si bien que lorsque la jeune fille entra en titubant dans le poste de police de la marina à deux heures vingt-cinq du matin en criant comme une hystérique qu'elle venait d'être violée, l'officier de garde sut exactement ce qu'il avait à faire. Il appela des détectives spécialisés ainsi qu'une femme médecin. La victime fut isolée dans la salle des interrogatoires où une policière prit sa déposition.

Selon la procédure, le témoignage préliminaire de la victime devait être pris en compte le plus vite possible. De cette façon, une patrouille pouvait immédiatement être envoyée sur les lieux du crime pour appréhender le présumé coupable. De même, sans perdre de temps, une équipe de police scientifique devait commencer à récolter des indices.

Mais cette fois-ci, les choses étaient un peu différentes. La fille n'arrêtait pas de crier :

— C'était un envahisseur, j'ai vu ces machins sur son cou !

Les officiers prévinrent sans attendre le commissaire, qui prit la décision d'appeler le bureau du maire. C'est à ce moment-là qu'une seconde aberration s'immisça dans les rouages bien huilés du système, apportant son lot d'indignation et de colère.

Beaucoup de cadres de Z-B et de hauts fonctionnaires de la ville furent réveillés et informés de ce qui s'était passé. Immédiatement, d'autres coups de fil furent passés. Deux des meilleurs avocats de Memu Bay offrirent leurs services à la famille de la victime sans demander aucune rémunération et se rendirent sans attendra au poste de police. Étant donné le nombre déjà important de personnes au courant, les médias ne tardèrent pas à être informés eux aussi des événements. Les agences de presse refusèrent de colporter des rumeurs sur l'identité de la victime, mais annoncèrent qu'elle n'avait que quinze ans. Par contre, elles ne se privèrent pas de dire que le seul et unique suspect était un soldat de Z-B.

Une fois que les principaux officiels et le père affolé de la jeune fille furent arrivés, celle-ci fut conduite dans une salle d'examen. En présence d'un avocat, du détective chargé de l'affaire et d'un représentant de Z-B, un médecin préleva des échantillons de ce que les médias aimaient à appeler « des preuves génétiques ». Des caméras filmèrent ses bleus, ses éraflures, ses vêtements déchirés et sa joue enflée. Quand cette épreuve fut terminée, une infirmière fut autorisée à soigner les blessures physiques de la victime.

La fille fut renvoyée chez elle en compagnie d'une assistante sociale chargée de la conseiller et de l'épauler. Les détectives l'interrogeraient à nouveau lorsqu'elle se serait reposée.

Pendant ce temps-là, les échantillons génétiques, de même qu'une compagnie constituée du policier le plus gradé, de l'avocat de la victime, d'un magistrat, d'un officier et d'un technicien médical de Z-B furent envoyés dans un laboratoire d'analyses médicales. La directrice du laboratoire en personne fut chargée de conduire les analyses afin d'éviter tout risque d'erreur. Mais directrice ou pas, c'est d'une main tremblante qu'elle déposa les échantillons dans le scanner. Huit minutes plus tard, l'IA leur donna la signature génétique complète du coupable.

Le détective commença par faire une recherche dans le fichier des criminels de Memu Bay. Sans succès. Le magistrat autorisa ensuite l'officier de police à passer outre les lois sur la protection de la vie privée et à lancer une recherche dans le fichier médical de la ville. Mais cela ne donna rien. Le policier démanda alors officiellement au représentant de Z-B de l'autoriser à comparer la signature ADN du coupable avec celles du personnel de Zantiu-Braun. Comme il ne pouvait pas refuser – puisqu'il devait se soumettre à la législation locale –, le représentant lui donna son accord.

Il eût été parfaitement possible d'obtenir ces résultats en quelques secondes, sans bouger du laboratoire d'analyses médicales, mais l'homme de Z-B préféra demander au policier et à son partenaire de l'accompagner à son bureau aménagé dans un des hôtels de la ville. En chemin, le magistrat lui envoya par l'intermédiaire de sa perle tous les détails de la procédure. Le commissaire, lui, était décidé à ne pas laisser Z-B freiner l'action de la justice par un tour de passe-passe pseudo-légal.

Il était cinq heures trente-deux du matin lorsque tout ce beau monde se présenta devant l'officier chargé de la surveillance de la caserne. Celui-ci écouta la requête du détective et lui expliqua qu'il pourrait compter sur l'entière coopération de Z-B pour mener cette enquête à son terme. Le fichier contenant la signature ADN du suspect fut confié à un assistant, qui le chargea sans attendre dans l'IA de la caserne.

Dix-sept secondes plus tard, la recherche était terminée.

Ebrey Zhang était dans son bureau depuis deux heures trente. Pour se maintenir éveillé, il buvait café noir sur café noir et mâchait nerveusement des croissants rassis. Un juriste et l'IA de l'hôtel de ville lui avaient déjà fait un rapport sur la juridiction de la planète. Puis il avait eu un entretien des plus déplaisants avec le général Kolbe, ce qui avait fait monter la pression. La seule bonne nouvelle de ce début de matinée était que Simon Roderick ne l'avait pas encore appelé.

Et puis, ne cessait-il de se répéter, il n'y avait pas encore de preuves.

Deux caméras filmaient et lui relayaient la scène qui était en train

de se dérouler à la caserne. Le résultat de la recherche s'afficha sur ses membranes optroniques. Son corps entier se figea, comme s'il avait été frappé par la foudre. Il jeta sa perle aussi fort qu'il le put contre un mur. Le boîtier explosa sous l'impact.

— PUTAIN !

Son aide tenta de demeurer impassible. Ce n'était pas facile. La nouvelle de l'incident avait déjà inondé le réseau. Trois journalistes attendaient devant la caserne. Il était encore trop tôt, mais bientôt il y aurait foule devant les hôtels. La journée promettait d'être longue et pénible.

Sur l'écran géant accroché en face du bureau de Zhang, le détective était en train de demander à l'officier de garde de l'autoriser à arrêter le suspect.

— Monsieur ? demanda son aide.

— OK, répondit Ebrey, livrez-le-leur.

L'aide instruisit son IA de la décision de son supérieur et, dans la seconde qui suivit, l'officier de garde fut mis au courant.

— Je veux cinq pelotons en combinaison autour du poste de police, dit Ebrey Zhang. La zone doit être entièrement sécurisée. Faites bien comprendre à ce cher commissaire qu'il n'y aura pas de lynchage et que, s'il le faut, je lui demanderai de mettre ses hommes à notre disposition.

— Oui, monsieur.

Sans attendre, l'aide envoya une liste d'instructions à son IA.

Ebrey suivait les événements en direct. Il y avait quelque chose de foncièrement ridicule dans la façon dont tout le monde s'évertuait à rester poli malgré les circonstances. Bon Dieu, ce petit con les avait poignardés dans le dos ; Supersniper lui-même n'aurait pas fait mieux. Alors Ebrey Zhang pensa à la victime et il frissonna. Lui aussi avait une fille.

— Envoyez quelqu'un chez la fille et retirez-lui cette saloperie de collier.

— Oui, monsieur.

*
**

Le plafonnier s'alluma et Hal s'étira en grognant. Il entendait plein de voix excitées tout près de lui. Quelqu'un le secoua par l'épaule.

— Laisse-moi tranquille, marmonna-t-il.

Il était encore à moitié endormi et rêvait d'Avril.

— Debout, soldat !

Il releva la tête. Le sergent Wagner se tenait près de son lit et le regardait avec mépris. Le capitaine Bryant était juste derrière ce dernier et paraissait furieux. Peut-être un peu effrayé aussi. D'autres personnes entraient dans sa chambre. Au moins deux d'entre elles portaient des uniformes de la police locale.

— Hein ? Monsieur.

Hal repoussa sa couette et se hissa péniblement sur ses pieds. Comme il ne portait qu'un caleçon, il s'abstint de saluer ses supérieurs. Son cœur commença à s'emballer. Merde, ils savent que je n'ai pas respecté le couvre-feu.

— Détective…, fit Bryant en faisant un signe de tête à l'un des policiers.

L'homme approcha de son lit.

— Vous êtes bien Halford Grabowski ?

— Heu, oui, monsieur.

Hal se tourna vers le sergent dans l'espoir d'obtenir un soutien quelconque, mais celui-ci le fixait d'un air féroce.

— Je vous arrête pour viol.

— Quoi ? lâcha Hal en sentant sa mâchoire inférieure se décrocher.

— Conformément à la loi Perlman, je vous conseille de garder le silence pour le moment. Je vais vous emmener dans un lieu de détention officiel où vous serez interrogé en présence de votre avocat. Maintenant, je vous prie de bien vouloir vous habiller.

— C'est une plaisanterie ou quoi ? demanda Hal en se tournant vers le capitaine.

— Habillez-vous, ordonna Bryant.

— Mais j'ai rien fait ! Enfin, pas ça en tout cas !

— Allez petit, ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles ne le sont, fit le détective en sortant de sa poche une paire de menottes.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Oh ! si, je le peux !

— Mais dites-lui, dit Hal au capitaine d'un ton implorant.

— Nous vous avons expliqué à plusieurs reprises que nous devions nous soumettre aux lois en vigueur sur cette planète. Alors dépêchez-vous de vous habiller, ou ils vous embarqueront tel que vous êtes.

Le sergent Wagner lui tendit un pantalon. Hal lâcha un petit rire nerveux et le lui prit des mains.

— Je veux que cette chambre soit scellée, dit le détective au capitaine Bryant. Nos scientifiques viendront la passer au peigne fin plus tard.

— Bien sûr. Nous ferons le nécessaire.

Ce ne pouvait pas être vrai. C'était un cauchemar, pensa Hal.

Lawrence Newton entra dans la pièce vêtu d'une simple robe de chambre grise. Il passa une main dans ses cheveux ébouriffés et bâilla.

— Sergent, cria Hal. Je vous en prie, aidez-moi.

Bryant intervint en levant un doigt.

— Vous n'avez pas à vous mêler de cette affaire, Newton. Dans les cas tels que celui-ci, les personnes appartenant au peloton de l'accusé doivent être tenues à l'écart de l'enquête. C'est la procédure standard. Je vais donc vous demander de sortir.

Lawrence acquiesça d'un air raisonnable, comme si ce que le capitaine venait de dire était une évidence, puis il se tourna vers le détective.

— Je suis le supérieur direct du gamin. De quoi l'accuse-t-on ?

— Newton ! fulmina Bryant.

— Nous l'emmenons pour l'interroger au sujet d'un viol.

— Vraiment ? Quand ce viol est-il supposé avoir eu lieu ?

— Très tôt ce matin.

— OK, fit Lawrence en se tournant vers un Hal paniqué. Tu as violé cette fille ?

— Non, sergent. Je vous le jure. Vous devez me croire.

Lawrence étudia un instant le visage du jeune homme.

— Je te crois.

— Oh ! merci, merci.

— Finis de t'habiller, lui dit Lawrence, et n'oppose aucune résistance.

— Mais sergent !

— Fais-moi confiance. On va te trouver un super avocat et on va te sortir de cette merde. Mais pour l'instant, tu dois coopérer. D'accord ?

— Oui, sergent.

Hal s'habilla et se résigna à laisser le détective le menotter. Tandis que les policiers l'emmenaient, tous les camarades de son peloton étaient sortis de leurs chambres pour l'encourager, lui donner des tapes amicales sur l'épaule et lui dire qu'ils allaient le sortir de là le plus vite possible. Hal réussit à leur rendre quelques sourires penauds… La dernière chose qu'il entendit avant que les portes de l'ascenseur se referment sur lui et son escorte fut la voix du capitaine Bryant, beuglant :

— Newton ! Je vous attends dans mon bureau dans cinq minutes !

*
**

Une foule en colère s’était attroupée devant le poste de police. Hal pouvait entendre tous ces gens depuis sa cellule. Il les entendait scander. Hurler.

Tout le monde avait été poli avec lui depuis son arrivée. Mais Hal savait bien qu’ils jouaient tous la comédie. Un lieutenant de Z-B nommé Lannon Bralow l’avait accompagné dans la voiture de police.

— J’ai été désigné pour être votre représentant légal, lui avait-il dit.

— Vous voulez dire que vous êtes mon avocat ?

— Oui.

Dès qu’ils furent arrivés au poste de police, Hal fut conduit dans un cabinet médical où on lui demanda de se déshabiller. Ses affaires furent mises dans un sac en polythène et emportées. Arriva alors un médecin qui lui dit qu’il souhaitait prendre quelques échantillons. Lannon Bralow lui dit que c’était normal et qu’il devait coopérer. Hal se laissa faire, mais changea d’avis lorsque le docteur voulut examiner son pénis. Putain, sa bite ! Bralow insista, lui expliquant que c’était obligatoire. Finalement, Hal accepta de se laisser toucher, mais fit promettre à son avocat de ne rien dire à ses copains du 435NK9. Nom de Dieu, il ne pourrait jamais leur pardonner cela.

Lorsque tout fut terminé, on lui fit enfiler une combinaison avant de le conduire en cellule. Quelques heures plus tard – le temps passait très lentement en prison –, le lieutenant Bralow vint le voir.

— Bon, alors, où en est-on ? demanda Hal, légèrement déçu que le sergent ne fut pas venu lui aussi.

— Ils vont bientôt vous interroger.

— Mais pourquoi ? Je n’ai rien fait.

Bralow eut un sourire forcé.

— Hal, la fille qui vous accuse… Ils ont trouvé des restes de votre passage dans son corps. J’étais là lorsqu’ils ont prélevé des échantillons et lorsque notre IA vous a identifié.

— C’est faux. J’ai jamais violé personne. Je suis pas un putain d’animal.

— Hal, nous avons mené notre propre enquête à la caserne. Nous savons que vous êtes sorti malgré le couvre-feu. Morkson nous a tout dit à propos de la cour de derrière et du détecteur de mouvement.

— Merde ! grogna Hal.

Satané Morkson. Quel fumier.

— Hal, écoutez-moi, vous devez être honnête avec moi. La moitié de Memu Bay est dehors et réclame votre tête. Les usines sont en

grève. Il y a un barrage autour de l'aéroport qui empêche nos camions de passer. Les pelotons sont régulièrement pris pour cible. Il n'est pas encore midi, et nos gars ont dû utiliser leurs fléchettes neuf fois. Alors ne me racontez pas de salades.

— Bon, je suis allé dans un bordel. Vous comprenez ? Merde, ça faisait des mois que j'avais pas vu une chatte. Mes couilles allaient exploser. Et puis ce couvre-feu…

— Très bien, fit Bralow en ouvrant sa perle avec soulagement. Commençons par le commencement.

*
**

Ils l'interrogèrent dans une grande pièce meublée d'un bureau en bois et de fauteuils pivotants en cuir. Assurément pas l'endroit habituel pour mener des interrogatoires, pensa Hal. Mais il est vrai qu'il n'était pas un prisonnier ordinaire et que le public était plus nombreux qu'à l'accoutumée.

Le détective, Gordon Galliani, était assis près de Heather Fernandes, l'avocate de la famille de la victime. Deux autres hommes étaient assis au fond de la pièce, dont un en uniforme de la police. Hal était là depuis suffisamment longtemps maintenant pour reconnaître un officier de haut rang quand il en voyait un. Le deuxième portait un costume à l'ancienne qui devait coûter la peau des fesses.

Ses yeux étaient rouges et exorbités, comme s'il venait de pleurer. Il regardait partout dans la pièce, sauf dans la direction de Hal.

Le lieutenant Bralow prit place près de Hal. Le capitaine Bryant était là lui aussi. Ce dont il aurait pu se passer. Mais où étaient donc le sergent et les potes de son peloton ? Au moins Bryant semblait-il s'être un peu calmé depuis ce matin. Il lui avait même dit bonjour.

Hal était juste en face du détective. Deux panneaux holographiques étaient déroulés entre eux.

— M. Grabowski, nous sommes ici pour tenter de déterminer ce qui s'est passé la nuit dernière, dit Galliani avec un sourire amical. Cet entretien sera enregistré et pourra servir de preuve dans un éventuel procès à venir. Vous n'êtes pas sans savoir qu'une accusation très grave a été portée contre vous…

Hal se pencha en avant en écartant les bras.

— Je n'ai jamais violé personne. Je vous dis la vérité, et je peux le prouver.

— Vraiment ? s'étonna Galliani. Et comment comptez-vous accomplir ce prodige ? Vous n'ignorez pas qu'un nombre important d'indices semblent vous incriminer…

— Écoutez, c'est vrai que je n'ai pas respecté le couvre-feu. Je l'admets. Mais merde, j'ai violé personne. Je suis allé dans un bordel et j'ai payé pour une passe. J'ai payé cash, et je peux vous dire que c'était pas donné.

— Vous dites que vous êtes allé dans une maison close ?

— Ouais.

— Quelle maison close ? Où se trouve-t-elle ?

— J'en sais trop rien, fit Hal en grimaçant. J'y suis allé en taxi. Le chauffeur, lui, savait où c'était. C'est à quelques minutes seulement de l'hôtel.

Galliani attendit un instant sans rien dire.

— C'est tout ? finit-il par demander. C'est ça, votre preuve ?

— Ouais.

— Je suis sûr que si vous essayiez de vérifier son alibi, vous verriez que mon client ne ment pas. Il désire réellement collaborer avec vos services.

Galliani, qui s'était levé, se rassit et regarda Hal en souriant.

— Écoute, petit, tu as eu trois heures pour préparer ton discours avec monsieur l'avocat… Trois heures de préparation pour en arriver là ! Pas très crédible, ton histoire.

— Comment ça, pas crédible ? s'emporta Hal. Je vous dis que je suis allé dans un bordel. C'était une grande et belle maison, comme toutes les maisons de cette rue, d'ailleurs. Il y avait un petit jardin devant et une grille en fer forgé. Je ne me rappelle pas du numéro, mais je suis sûr que je la reconnaîtrais si je la voyais.

— À quelle heure es-tu sorti de l'hôtel ? demanda Galliani.

— Onze heures douze.

— À quelle heure es-tu rentré ?

— Deux heures douze. J'ai trafiqué le senseur pour qu'il se désactive douze minutes après l'heure pile, vous comprenez ?

— Si tu ne sais pas où se trouve ce… bordel, comment as-tu fait pour retrouver ton chemin ?

— La patronne m'a appelé un taxi. Je suis revenu à la caserne vers deux heures moins le quart. Comme j'étais en avance, j'ai dû attendre un peu dans l'allée.

— Quelqu'un t'a vu ?

— Mais non. J'ai tout fait pour ne pas me faire remarquer. Mais, à vrai dire, il n'y avait pas grand monde dans les rues à cette heure-là. Le chauffeur de taxi pourra vous confirmer mon histoire.

— Était-ce le même qu'à l'aller ?

— Ouais.

— Je suppose que tu ne connais ni son nom, ni celui de la compagnie pour laquelle il travaille…

Hal haussa maladroitement les épaules.

— Non. Mais je sais qu'en partant de l'hôtel, c'est l'IA de la voiture qui avait les commandes. Vous pourrez sûrement retrouver sa trace dans la mémoire du régulateur de trafic.

— Nous ne manquerons pas de vérifier.

— Et nous aussi, murmura Bralow en échangeant un regard froid avec le détective.

— Bon, fit Galliani. Récapitulons. Vous étiez bien dans les rues à l'heure à laquelle le viol a été commis et personne ne peut confirmer votre alibi.

— Si, le chauffeur de taxi, la patronne du bordel, sans parler d'Avril, dit Hal en dénombrant les témoins sur ses doigts.

— Avril ?

— La pute que j'ai baisée la moitié de la nuit. J'ai vu deux autres putes là-bas, mais je ne connais pas leur nom.

— Mais tu les reconnaîtrais si tu les voyais ?

— Ouais, sans problème.

— Donc il ne nous reste plus qu'à retrouver le taxi, le bordel, et à te relâcher…

— Ouais, dit Hal en souriant. Vous avez tout compris.

— Mais alors, comment expliques-tu que ton sperme ait été prélevé dans le vagin de la victime ?

Le sourire de Hal s'évanouit.

— J'en sais foutrement rien. C'est un coup monté, un complot. Ça ne peut être que ça.

— Et l'histoire de la fille ? Elle dit que tu lui es tombé dessus à Sheridan Park. Que tu l'as menacée de déclencher son collier si elle ne faisait pas tout ce que tu voudrais.

— Eh ! Tout ça c'est des conneries ! Cela n'est jamais arrivé. Je vous assure. Je ne suis pas allé à Sheridan Park. Elle ment. Elle fait partie du complot.

— Un complot ? Tu penses qu'il s'agit d'un coup monté, d'une conspiration ?

Hal se tourna vers Bralow.

— Le personnel de Zantiu-Braun est la cible privilégiée de vos éléments perturbateurs, dont nous savons, vous et moi, qu'ils sont très nombreux à Memu Bay, dit le lieutenant.

— Je n'ignore pas que vous avez eu maille à partir avec certains voyous, dit Galliani. Mais là, vous parlez d'un mouvement de résistance bien organisé … Un mouvement de ce type existe-t-il ?

Le capitaine Bryant se racla la gorge.

— Non, dit-il. Il n'y a pas de résistance organisée à Memu Bay.

Hal pivota sur son fauteuil pour faire face au capitaine.

— Vous vous foutez de moi ? Vous étiez au match de football, oui ou non ? Vous avez vu Graham Chapell se faire déchiqueter par une mine. Vous avez vu !

— L'enquête concernant l'incident qui a eu lieu pendant le match de football n'est pas encore terminée, dit Bryant à Galliani. Pour l'instant, nous ignorons ce qui s'est passé.

— Nom de Dieu !

— Si je comprends bien, rien ne nous autorise à penser que ce viol ait pu être mis en scène pour vous incriminer…, dit Galliani.

— Moi, je vous autorise à le penser ! lâcha Hal. C'est ce bâtard de Supersniper que vous devriez arrêter, pas moi.

— Selon toi, reprit le policier, la victime du viol ferait partie de ce complot ?

— Exactement. Organisez une confrontation et je Suis sûr qu'elle va craquer.

— Amusant de voir que nous en sommes réduits à ça.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Oui, nous en sommes réduits à devoir décider lequel d'entre vous est un menteur.

— C'est elle, je vous le jure. Elle vous mène en bateau. Elle dit tout ce que Supersniper lui dit de dire.

Galliani ne répondit pas et prit quelques secondes pour réfléchir. Puis il ouvrit un fichier sur l'un des panneaux holographiques. Une photo de la victime. Hal était affreusement conscient d'être dévisagé par le détective.

— Hal Grabowski, as-tu déjà vu cette personne auparavant ?

Hal fronça les sourcils sans comprendre.

— C'est Avril. Comment avez-vous eu sa photo ?

— Avril ?

— Ouais. La pute du bordel. Vous m'avez dit que vous ne saviez pas où il était – vous m'avez menti ou quoi ?

— Reprenons depuis le début. Tu es en train de me dire que tu as rencontré cette fille – que tu appelles Avril – dans un bordel la nuit dernière…

— Ouais. Eh, mais si vous savez tout, pourquoi est-ce que vous me cassez les couilles ?

— Est-ce que, la nuit dernière, tu as eu une relation sexuelle avec cette fille que tu appelles Avril ?

— Pourquoi, c'est pas son vrai nom ?

— Est-ce que tu as couché avec elle ? répéta Galliani en tapotant sur le panneau holographique.

— Évidemment. J'en ai eu pour mon argent. J'arrête pas de vous le répéter. C'est elle. Je l'ai rencontrée dans un bordel, cette nuit.

Il y eut un autre moment de silence. Le détective paraissait presque gêné.

— Est-ce que tu as remarqué quelque chose de particulier chez elle ? reprit-il.

— Comme quoi, par exemple ?

Hal ne voulait pas trop se mouiller. Quelque chose ne tournait pas rond dans cette histoire, il en était certain. Mais pourquoi le sergent n'était-il pas venu ?

— Par exemple, est-ce qu'elle portait un collier Z-B ?

Cette question le surprit.

— Non. Non, pas du tout.

— Tu en es sûr ?

— Évidemment. Je peux vous dire que j'ai vu bien plus que son cou, cette nuit. Elle n'avait pas de collier. J'en mettrais ma main à couper.

— Bon, je crois que j'en ai entendu suffisamment pour le moment. Nous allons faire une pause. Tu ferais mieux d'en profiter pour t'entretenir avec ton avocat.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? demanda Hal. D'accord, j'ai baisé une pute, mais c'est pas un crime quand même ? En plus, elle n'était pas très douée. J'aurais dû me faire rembourser, tiens !

Quelqu'un rugit de colère dans le bureau. Hal se retourna pour voir d'où provenait le bruit et vit l'homme au costume hors de prix lui foncer dessus. Son visage était écarlate et déformé par une rage animale ; ses bras étaient tendus en avant, ses mains prêtes à étriper et à étrangler. Hal n'eut pas le temps de réagir. L'homme lui sauta dessus et ils se retrouvèrent tous les deux au sol. Galliani et un autre officier de police s'emparèrent de l'agresseur. Bralow aida Hal à se relever.

— Putain, mais qu'est-ce que…

L'homme fut conduit hors de la salle. À présent, il sanglotait. La porte se referma derrière lui, mais le son de ses cris de souffrance gutturaux parvint tout de même à Hal.

— C'est un asile de fous ici, ou quoi ? Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ?

Bralow s'assit, soupira et tourna le panneau holographique vers lui. Le visage de la fille y était toujours affiché.

— C'est la… victime, dit-il.

— Avril ? Ça m'étonnerait. J'ai payé pour l'avoir !

— Elle ne s'appelle pas Avril.

Hal jeta un coup d'œil vers la porte.

— C'était qui le gars qui m'a sauté dessus ? demanda-t-il.

— Son père. Le maire de Memu Bay. La fille porte bien un collier ; c'est Ebrey Zhang en personne qui le lui a mis.

— Quoi ? lâcha Hal dans un souffle.

Il s'écroula sur son fauteuil. Cette fois, il avait vraiment peur. Nom de Dieu, cette histoire était complètement folle.

— Lieutenant, il faut absolument que vous me sortiez de là.

— Je pense que ce sera très difficile.

*
**

Le *Norvelle* était en orbite à mille kilomètres au-dessus de Thallspring. Son inclinaison de cinq degrés lui garantissait une superbe vue sur Durrell à chaque fois que le vaisseau survolait le méridien d'origine de la planète. À dix heures quinze du matin, il apparaissait au-dessus de l'horizon de la capitale. Tandis que les senseurs commençaient à reconnaître cette vaste étendue de bâtiments, un laser à faible puissance déclenché à travers l'une des cinq énormes baies de communication du vaisseau atteignait l'aile est du Manoir de l'Aigle. Un petit récepteur électronique placé sur le toit de la bâtisse se mettait en route et envoyait un signal régulier vers l'appareil en orbite. Une fois que les deux faisceaux étaient focalisés sur leurs récepteurs respectifs, ils se rétrécissaient jusqu'à n'être pas plus larges que deux centimètres, ce qui réduisait à néant les risques d'interception. Le récepteur placé sur le toit était relié à un module installé dans le bureau de Simon Roderick par des fibres optiques blindées et inviolables. Ce système était le plus sûr moyen d'établir une communication discrète avec le vaisseau. De plus, seules cinq personnes connaissaient son existence.

Simon attendait cet appel depuis qu'il était arrivé à son bureau tôt ce matin-là. Il avait délégué ses tâches administratives habituelles à ses assistants et à son IA personnelle. Au lieu de perdre son temps avec la paperasserie, il avait passé la matinée à compulser tous les fichiers qu'il avait classés dans le dossier baptisé « L'Opposition », et à imaginer des scénarios catastrophes de plus en plus extravagants à mesure que l'horloge avançait. Mais bien qu'il ne manquât pas d'imagination, il ne parvenait pas à intégrer le mode de raisonnement des résistants ni à imaginer quelle serait la prochaine étape de leur plan. Leurs aptitudes paraissaient si importantes… Plus il y réfléchissait, plus il se disait qu'ils se retenaient et se préparaient à frapper un grand coup.

Le module de communication sécurisé sonna mélodieusement et la feuille écran s'alluma, révélant l'intérieur de l'une des cabines du *Norvelle*. Un homme était assis, sanglé à un établi de travail en

apesanteur. Il se tourna vers la caméra et sourit furtivement.

— Bonjour. Il a l'air de faire très beau et très chaud chez vous.

Simon s'installa confortablement dans son fauteuil et regarda attentivement ce visage qui ressemblait à s'y méprendre au sien, mais paraissait plus âgé de quinze ans. Cette fournée particulière de clones, les SF9, était reconnue pour son flegme. Chaque génération avait ses caractéristiques propres, imputables à l'influence inévitable du personnel de la crèche dans laquelle elle avait été élevée. La fournée SK2, à laquelle appartenait le Simon du bureau présidentiel, était réputée pour être la plus irascible de toutes, bien qu'elle fût plus facile à manœuvrer que la SC5, responsable à elle seule du renouvellement prématuré du personnel des crèches. Toutefois, malgré ces différences comportementales, tous ces clones étaient dévoués corps et âme à la compagnie, dont ils assuraient le bon fonctionnement.

— Bonjour, répondit le Simon SK2. Alors, quoi de neuf ?

— La bonne nouvelle, c'est que ce n'était pas une bombe.

— Cela, je m'en doutais déjà. Nos adversaires sont un peu plus fins que ça.

— Le jeune Braddock Raines a été très consciencieux. La cabine de la navette a été scannée jusqu'au niveau moléculaire. Tous les systèmes accessibles ont été démontés et analysés dans les labos du vaisseau. Aucun résidu génétique étranger n'a pu être détecté. Cependant, le panneau d'accès a bien été démonté. Il y a des traces de métal dans les vis. Il s'agit d'un alliage qui n'est pas utilisé pour la fabrication de nos outils.

— Dieu merci. Je commençais à croire qu'ils étaient infaillibles.

— En effet. Cette petite trappe permet d'accéder à différents composants électroniques, dont un relais réseau important… qui est le seul à avoir été touché. Nous ne nous en sommes d'ailleurs pas rendu compte tout de suite. Le macroscan nucléaire a révélé des modifications plutôt étranges de la structure moléculaire du boîtier. Nos soi-disant spécialistes en physique du solide n'y comprennent rien. Ils n'ont pas la moindre idée de ce qui a pu créer ces perturbations.

— Intéressant.

— Je dirais plutôt inquiétant. L'idée que Thallspring maîtrise des technologies que nous ne sommes même pas en mesure de comprendre ne me ravit pas. Surtout si ces dernières sont utilisées contre nous.

— Leur développement a été très bien caché. Nous avons épluché tous leurs comptes et nous n'avons trouvé aucune trace de financement d'un programme de recherche clandestin dans les dix dernières années.

Rien d'étonnant à cela. Nous avons tout de même affaire à des gens capables d'entrer dans nos navettes sans que nous nous en rendions compte. Cette technologie, quelle qu'elle soit, existe bel et bien.

— En admettant que l'intrus ait réussi à pénétrer le réseau de la navette, qu'a-t-il bien pu y faire ?

— Nos spécialistes s'attendent au pire. Les informaticiens ont isolé le programme de l'IA et sont en train de le disséquer ligne par ligne. Mais jusqu'à présent, ils n'ont rien trouvé d'anormal. Tout juste peut-on imaginer qu'il soit parvenu à compresser une commande subversive à l'intérieur du code originel…

— En d'autres mots, on ne sait rien du tout.

— Exactement.

— Merde.

Le SK2 ne perdit pas de temps en considérations inutiles. C'était l'un des avantages de cette forme de travail en équipe. L'on était toujours certain d'être d'accord avec les conclusions de l'autre. Et des conclusions, le SF9 devait en avoir tiré.

— Des recommandations ? demanda le SK2.

— Selon moi, cette intrusion n'était qu'une mission de reconnaissance. L'intérêt que nos amis portent à nos navettes montre qu'ils ont l'intention de prendre le contrôle des airs, et probablement d'atteindre nos vaisseaux interstellaires. Ce dont ils doivent être incapables pour le moment. Pour l'instant, ils n'en sont qu'aux préparatifs. Pour ma part, je pense que l'intrus a fait une copie de l'IA afin d'étudier nos procédures de vol.

— Je vois. De quoi d'autre ont-ils besoin ?

— Pour détourner un de nos vols sans se faire remarquer, il leur faudra maîtriser nos communications. Espérons qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— Je me charge de prendre les mesures nécessaires. Je suppose qu'il faut considérer que le codage alpha est obsolète…

— Absolument.

— Nous allons devoir tenir compte de ce petit désagrément.

— En effet. Je te laisse te charger des détails.

— Merci. Fais descendre Raines le plus vite possible, s'il te plaît. Je vais avoir besoin de lui pour organiser tout cela.

— Il arrivera par le prochain vol, dit le SF9 en lisant quelque chose sur un panneau holographique. Qu'as-tu décidé concernant cette fâcheuse affaire de viol ?

Le SK2 utilisa son IND pour interroger son IA personnelle. Un flot de données indigo se déversa dans son cerveau.

— Merde, murmura-t-il comme le cas Grabowski défilait devant

ses yeux.

Il aurait dû faire sa revue du matin. Comment un incident pareil avait-il pu se produire ?

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce que fout Zhang ?

Le SF9 sourit en jouissant de sa petite victoire. Il existait une rivalité saine entre eux.

— Je vais diligenter une enquête, dit le SK2.

— Inutile. Financièrement parlant, ses résultats sont déjà médiocres ; contentons-nous d'attendre que les choses se calment. Livrons Grabowski à la foule et laissons Zhang prendre les mesures de représailles qui s'imposeront.

— Très bien, dit-il sèchement en mettant fin à la conversation.

Il détestait être ainsi pris au dépourvu.

Le SF9 coupa la communication en gloussant d'un air satisfait.

*

**

Lorsque sa voiture s'arrêta devant le poste de police de la marina, Ebrey Zhang se demanda s'il n'aurait pas dû mettre sa combinaison dermique. Des manifestants particulièrement remontés essayaient de s'approcher de la voiture. Ebrey frissonna en voyant les slogans peints à la bombe sur les murs environnants. Il y était question de ce que la population de Memu Bay voulait faire à Grabowski. Dix autres personnes portant Hes colliers Z-B s'étaient enchaînées devant l'entrée du poste. Toutes portaient des pancartes autour du cou qui proclamaient :

Plutôt mourir qu'être violé
Alors s'il vous plaît
Tuez-moi tout de suite

Des pierres, des boîtes de conserve, des bouteilles et ce qu'Ebrey espérait être de la boue commencèrent à pleuvoir sur la voiture, cabossant la carrosserie dans un concert de bruits assourdis. Dix soldats en combinaison et un bataillon de policiers en armure antiémeute se chargeaient de maintenir les manifestants à bonne distance.

— Saloperie, grogna Ebrey.

Une masse marron s'écrasa et se répandit sur le pare-brise. De la merde. Le chauffeur fit tourner les essuie-glaces à plein régime pour s'en débarrasser.

— Ça ne s'arrange pas, dit le lieutenant Bralow. Ils sont au moins aussi nombreux qu'hier.

— Pareil dans les usines. La grève continue, lâcha Ebrey, écœuré.

— Que vous a dit le général ?

— Il souhaite que nous réglions cette affaire le plus rapidement possible.

— Facile à dire.

— Il a raison. Il ne s'agit pas simplement de Grabowski. Tous ces gens, fit Ebrey en désignant la foule, doivent rentrer chez eux. Dans l'état actuel des choses, nous ne pouvons même pas mettre en place notre programme de vaccination. C'est de la folie…

— Le procès devrait pouvoir commencer dans deux ou trois semaines.

— Des semaines ? Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre aussi longtemps. L'enquête n'est-elle pas déjà terminée ?

— Elle le sera bientôt. Le temps de vérifier l'alibi de Grabowski. Pour ce qui nous concerne, c'est déjà fait. D'après notre IA, aucun taxi n'a pu le prendre cette nuit-là, et encore moins le conduire jusqu'à un bordel.

— Ce… bordel, existe-t-il vraiment ?

— Non. La rue qu'il ne cesse de décrire ressemble beaucoup à l'avenue de la Cathédrale. On y trouve effectivement pas mal de maisons plutôt coquettes, mais pas de maison de tolérance.

— Alors il nous a raconté des salades…

— Monsieur, manifestement, il a réellement violé Francine Hazledyne. Tout ce que je peux faire pour lui, c'est demander la clémence du jury.

— Ah, le général m'a dit autre chose.

— Oui ?

— Quelles que soient les circonstances, nous ne devons abandonner personne sur cette planète.

Le lieutenant Bralow regarda son commandant d'un air inquiet puis acquiesça.

— Oui, monsieur.

La voiture parvint à se faufiler jusqu'au poste de police et disparut dans son parking souterrain. Le détective Galliani les y attendait. Il les salua relativement poliment et leur dit que Margret Reece était déjà en haut.

Ebrey Zhang n'en montra rien, mais il bouillait littéralement de rage. C'était lui le gouverneur de Memu Bay ; c'était à lui de convoquer les officiels et pas le contraire.

Enfin, en théorie, se dit-il amèrement.

*

**

Durant les dernières quarante-huit heures, Myles Hazledyne n'avait réussi à dormir que quelques heures, et ce uniquement grâce au puissant sédatif que lui avait administré son médecin de famille. Toutefois, ce sommeil n'eut rien de réparateur, car il fut agité et peuplé de monstres. Tout comme ses périodes de veille.

Il savait qu'il devait rester calme pour le bien de sa petite Francine. Mais c'était tellement, tellement difficile. D'autant plus qu'elle n'avait de cesse de lui demander pardon de ne pas avoir laissé ses amis plus tôt pour rentrer à la maison. De ne pas l'avoir appelé, lui, ou bien un taxi pour la raccompagner.

C'était comme si les rôles étaient inversés. Ce qui était mal. Ce qui prouvait quel mauvais père il était.

Les heures semblaient s'étirer. Son désespoir pathétique alternait avec une fureur quasi primitive. Plus jamais il ne laisserait Francine s'éloigner de lui. Désormais, il serait constamment auprès d'elle pour la protéger. Il voulait également arracher le cœur de ce fumier de salopard de Terrien et le lever bien haut pour le montrer au soleil et sentir son sang goutter sur son visage.

Don et Jennifer s'occuperaient des affaires courantes pendant son absence. Ils étaient parvenus à le persuader de prendre un peu de repos. Tout comme cette chère Margret Reece l'avait persuadé de se tenir à l'écart du suspect. Il avait dû faire montre d'autorité pour imposer sa présence lors du premier interrogatoire. Quel plaisir il avait ressenti en serrant le cou de ce morveux ricanant… Malheureusement, cela n'avait pas duré assez longtemps.

Rien n'aurait pu l'empêcher d'assister à cet interrogatoire. C'était la première fois que Memu Bay pouvait se dresser devant ces pourritures d'envahisseurs pour les obliger à respecter les règles du jeu. Il n'allait tout de même pas se priver de leur retourner leur pseudolégitimité au visage.

Il attendait dans le bureau du commissaire, pas très loin de la salle dans laquelle le suspect avait été interrogé. Le commissaire était là, de même que Margret Reece, sa patronne, et le magistrat qui avait la charge de cette affaire. Personne n'osait le regarder, et encore moins lui parler. Mais Myles s'en moquait. Il n'avait rien à leur dire. Et puis leur compassion ne faisait que lui rappeler sans cesse ce que sa pauvre Francine avait subi. S'il continuait de penser à cela, il ne tarderait pas à craquer de nouveau.

La porte s'ouvrit et Galliani fit entrer Ebrey Zhang et Bralow, l'avocat du suspect.

Zhang hocha la tête poliment.

— Monsieur le maire, fit-il en lui tendant la main.

Myles eut envie d'abattre son poing sur le nez de ce salaud.

Margret Reece l'avait mis en garde contre ce genre de réaction, mais il n'avait pas oublié que Zhang avait mis un collier autour du cou de Francine. Le chef de la police et le commissaire le surveillaient du coin de l'œil.

Zhang se ravisa et eut un mouvement de recul.

— Merci d'être venu, gouverneur Zhang, dit Margret Reece. Je vous ai convoqué ici en tant qu'officier supérieur de Hal Grabowski.

— Je comprends.

— Mes officiers ont réuni assez de preuves pour l'inculper de viol sur mineure. Le magistrat ici présent a décidé de la date de l'audience préliminaire. Puisque vous êtes son commandant, je vous demande de bien vouloir le démettre de ses fonctions afin qu'il puisse être jugé en cour d'assises – je crois savoir que c'est votre façon habituelle d'opérer.

— C'est exact, dit Zhang.

— Bien.

Margret Reece fit signe au magistrat d'approcher. Celui-ci s'exécuta et présenta une perle de bureau au gouverneur sur laquelle défilait un long texte de loi.

— Merci, dit Zhang. Le procès aura donc lieu dans trois semaines.

— Oui, confirma le magistrat.

— Quelle peine Grabowski encourt-il, s'il est reconnu coupable ?

— Je suis certaine que vous le savez déjà, dit Margret Reece. La prison à vie, évidemment.

— Évidemment. Mais il y a une alternative.

— Non, il n'y en a pas ! lâcha Myles. Je le savais. Je savais qu'ils essaieraient de nous entourlouper !

— Myles, s'il te plaît…, fit Margret. Quelle alternative ?

— Il peut aussi passer en cour martiale, dit Zhang. Ce sera rapide, et la procédure sera impartiale.

— Vous sous-entendez que la nôtre ne l'est pas ?

— Pas du tout. Mais ni vous ni moi ne désirons voir son avocat mettre en doute l'impartialité du jury. Ce qui, vu l'agitation qui règne en ville, serait une tactique de défense légitime.

— En d'autres mots, vous voulez qu'il soit jugé par vos officiers ?

— Oui.

— Sûrement pas ! cria Myles. Démettez-le de ses fonctions, qu'on en finisse.

— Votre procureur pourra se joindre à l'accusation, dit Zhang. Comme cela, vous pourrez surveiller le déroulement du procès.

— Je ne comprends pas, dit Margret Reece. Pourquoi une autre cour ? La population va immanquablement penser qu'il s'agit d'une manœuvre de votre part. Ou alors…, fit-elle pensivement. Vous voulez

qu'il purge sa peine sur Terre, c'est ça ? Vous ne voulez pas qu'il soit incarcéré sur Thallspring…

— De toute façon, cette dernière hypothèse est très peu probable.

Myles dressa soudain l'oreille. Malgré le trouble dans lequel il était plongé, il savait toujours reconnaître un marché quand on lui en proposait un.

— Quelle peine encourt-il s'il est reconnu coupable par une cour martiale ? demanda-t-il.

Zhang se tourna vers lui et le regarda dans les yeux.

— La peine capitale.

Myles n'avait pas pensé à cela. La peine de mort n'existait pas sur Thallspring. La Constitution de la planète l'interdisait formellement. On lui proposait donc à lui, le garant du respect du libéralisme des pères fondateurs de ce monde, d'aller à l'encontre des principes autour desquels cette colonie avait été créée. C'était une insulte à la tradition et à la culture de Thallspring.

— Dans ce cas-là, dit-il, nous acceptons votre proposition.

*

**

Ce matin-là, près d'un tiers des enfants étaient absents, ce qui attrista un peu Denise. C'était une journée magnifique de plus. Il faisait chaud et le soleil était déjà bien haut dans le ciel parfaitement bleu. Une légère brise soufflait de la mer et rafraîchissait suffisamment les rues pour permettre à la population de Memu Bay de sortir sans trop souffrir de la chaleur. Cet absentéisme n'avait donc rien à voir avec la météo.

Aujourd'hui devait commencer le procès de Hal Grabowski. Les habitants de la ville retenaient leur souffle. Après la période de troubles qui avait suivi cet événement sans précédent, la pression était finalement retombée. Peut-être les gens avaient-ils été choqués en apprenant que le coupable risquait la peine de mort… Quoi qu'il en soit, personne n'avait eu l'idée de plaindre Grabowski. Les trams fonctionnaient normalement et les boutiques étaient toutes ouvertes. Aucune patrouille de Z-B n'arpentait les rues. Il y avait quelques personnes sur la plage pour profiter du sable et de l'eau. Denise savait également que les syndicats formés à la va-vite discutaient de la reprise probable du travail dans les principales usines contrôlées par Z-B.

Malgré la normalisation progressive de la situation, certains parents rechignaient encore à laisser leurs petits sortir de chez eux. Il est vrai que, quelques jours plus tôt, la ville paraissait sur le point

d'exploser. Pourtant, Mélanie Hazledyne, elle, était bel et bien présente. Elle était arrivée avec sa sœur Francine dans une grande limousine noire aux vitres teintées.

De la cuisine où elle se trouvait, Denise regarda les deux sœurs s'embrasser, puis Mélanie rejoindre ses amis en courant et en criant de joie. Elle avait manqué l'école pendant une semaine entière.

— Comment vas-tu ? lui demanda calmement Denise.

— Bien, répondit Francine en la gratifiant d'un sourire courageux. Je m'inquiète un peu pour papa. Je ne pensais pas qu'il allait réagir comme ça.

— Tu pourras tout lui dire plus tard, quand ces salauds seront partis.

— Tu crois que je devrais le faire ?

— Je ne sais pas, dit honnêtement Denise. Ce serait un nouveau choc pour lui. Apprendre que sa fille a rejoint la résistance et qu'elle a fait tout ça pour faire avancer la cause…

— A-t-elle vraiment avancé ?

Denise mit les mains sur les épaules de la jeune femme et serra doucement, comme si ce contact prouvait à quel point elle lui était reconnaissante.

— Oh, oui. Regarde ce que tu as accompli. Ils n'osent plus sortir dans les rues. Tu sais ce que cela représente pour la population de ne plus avoir à courber la tête et à changer de trottoir à cause d'une bande de petites brutes arrogantes ? Et puis leur entreprise de pillage a pris un retard qu'ils ne pourront jamais rattraper. Ils ne se feront pas d'argent sur notre dos. De tout cela, tu peux être fière.

— Oui, fit Francine en se redressant et en souriant pour de bon. C'est vrai.

— Dis-le-lui si tu penses que ça peut lui faire du bien. Ça le soulagerait peut-être de me rendre responsable de ce qui est arrivé. Mais il ne faut pas oublier que les victimes de cette histoire, ce sont eux.

— Merci, Denise, fit Francine en se penchant vers elle et en l'embrassant. Tu es si forte. Nous avons vraiment besoin de toi pour les vaincre. Je ne veux pas que mes enfants craignent les étoiles comme moi je les ai craintes.

Denise prit son amie dans ses bras.

— Ils ne les craindront pas. Je te le promets.

Quand tous les enfants furent arrivés, Denise les rassembla et leur distribua des ardoises tactiles. C'était une de leurs activités préférées. Pendant que Denise leur jouait des chansons qu'ils reprenaient en chœur, les enfants dessinaient plein de formes incroyables et bariolées. Quand ils avaient terminé, il levaient leurs ardoises et attendaient ses

commentaires. Denise leur suggérait parfois quelques modifications et n'était jamais avare de louanges et d'encouragements.

Les enfants firent une pause pour boire du jus de fruits et manger quelques biscuits. Denise prit place à côté d'eux, une tasse de thé à la main.

— S'il vous plaît, madame, racontez-nous la fin de votre histoire, la pria l'un des petits.

— Oui, s'il vous plaît ! reprirent les autres en chœur.

Denise se fit un peu prier puis posa sa tasse de thé.

— Tout le monde n'est pas là aujourd'hui, dit-elle. Je vais devoir la raconter deux fois.

Cela lui valut un tonnerre d'applaudissements.

— Bon, fit-elle en laissant échapper un soupir feint. Pourquoi pas ?

Après tout, se dit-elle, je ne sais pas combien de temps je vais encore pouvoir rester ici. Cette pensée atténua un peu son impatience. Bien que le futur qui s'offrait à elle fût plus que prometteur, elle aurait du mal à oublier ces visages souriants et malicieux. Ils lui avaient si facilement accordé leur confiance ; ils l'admiraient tant. Denise se sentit soudain dans la peau d'un imposteur et cela lui fit mal.

— Le voyage de Mozark dura en tout dix-sept ans. Des semaines avant son retour, son royaume se préparait déjà à le recevoir. Toutes les planètes du royaume se préparaient à fêter son retour. Quant à Endoliyn, lorsqu'elle apprit la bonne nouvelle, elle ne put s'empêcher de fondre en larmes. Son prince revenait enfin à la maison. Cela faisait plus de dix ans qu'elle n'avait plus eu de ses nouvelles. Ce qui était très long, même pour un esprit aussi fort que le sien.

» Mais le grand jour était arrivé, et des millions de sujets s'étaient rassemblés autour de l'énorme piste d'atterrissage. Ils attendirent pendant des heures et des heures, les yeux levés vers le ciel, rivés sur le noyau argenté de la galaxie qui s'étirait d'un bout à l'autre de l'horizon. Après tout ce temps, ils furent récompensés par l'apparition d'un minuscule point noir, qui grossit et grossit encore, jusqu'à ce que les contours du vaisseau se dessinent clairement dans le ciel. Il y eut alors une explosion de joie extraordinaire. Le vaisseau se posa sur l'aire qu'il avait quittée dix-sept années plus tôt et qui était restée inoccupée depuis.

» Mozark fut le premier à en sortir. Il fut accueilli par son père, le roi, qui pleura de joie de le revoir sain et sauf. Puis ce fut le tour du reste de l'équipage qui, bien que ne jouissant pas de la même popularité que Mozark, fut accueilli avec tous les honneurs, car il avait joué un rôle essentiel dans ce voyage.

» Alors, quand toutes ces célébrations furent terminées, Mozark se

rendit dans le château de sa bien-aimée Endoliyn pour lui demander pardon.

— Pourquoi ? demanda Jedzella, étonnée. Il n'a rien fait de mal.

— C'est en gros ce que lui dit Endoliyn, reprit Denise en souriant. Puis elle voulut savoir ce qu'il avait fait pendant tout ce temps. Mozark lui dit qu'il avait passé dix-sept ans loin d'elle et que c'était impardonnable. Ils étaient amoureux et rien ne pouvait justifier une telle séparation. Endoliyn rit et lui dit qu'il était bête, qu'elle l'aimait encore plus d'avoir entrepris cette quête incroyable. Qui d'autre que lui aurait sacrifié tant d'années de sa vie pour un idéal ? Alors elle lui posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis dix-sept ans déjà : « Qu'est-ce que tu as trouvé ? » « Rien », dit Mozark tout honteux en baissant la tête. « Je n'ai rien trouvé là-haut que nous ne puissions accomplir par nous-mêmes. J'ai échoué lamentablement. Cette quête soi-disant noble n'a servi à rien. J'ai presque gâché dix-sept années de nos vies. »

» Endoliyn fut encouragée par la petite lueur d'espoir qui persistait dans les yeux de Mozark. Elle lui demanda alors ce qu'il voulait dire par « presque gâché ». Il lui répondit qu'il avait tout de même découvert une petite chose.

« Quelque chose de personnel et de plutôt trivial », lui dit-il. « Quelque chose qui n'appartient qu'à moi. » « De quoi s'agit-il, mon amour ? » lui demanda-t-elle. « J'ai compris », dit-il en la regardant dans les yeux, « que rien n'était plus précieux que la vie. Qui tu es et où tu vis n'a aucune importance. Tout ce qui importe, c'est la façon dont tu profites de cette vie. Car il faut en profiter au maximum. Et pour moi, cela signifie vivre avec toi. C'est là l'unique chose que j'ai apprise au cours de mon voyage. Peu m'importe que mon royaume soit illuminé par la gloire ou qu'il sombre dans un abîme sans fond ; ce qui compte pour moi, c'est que nous partagions le même destin. »

» Endoliyn fut transportée de joie et lui répondit qu'elle souhaitait elle aussi partager sa vie. Rien n'aurait pu rendre Mozark plus heureux que d'entendre cette phrase. Alors ils se marièrent, Mozark devint roi et Endoliyn reine de ce royaume, qu'ils dirigèrent pendant de nombreuses années. Jamais on ne vit monarque plus sage et plus aimé. Bien évidemment, le royaume ne sombra pas dans l'abîme mais au contraire prospéra, et ses sujets purent continuer d'y vivre paisiblement et sereinement.

Les enfants attendirent quelques secondes pour s'assurer que Denise avait bien terminé. Ils s'échangèrent quelques regards maussades. Ils ne lui en voulaient pas, mais Denise savait qu'ils se sentaient trahis.

— C'est tout ? demanda Mélanie.

— J'en ai bien peur, dit doucement Denise. Alors, qu'avez-vous

appris de cette histoire ?

— Rien ! crièrent les garçons, ce qui fit glousser les filles.

— Vraiment ? fit Denise. Moi, en tout cas, j'ai appris beaucoup de choses. La morale de cette histoire est très simple : notre technologie – et je suis la première à admettre qu'elle est extraordinaire – ne doit jamais nous aveugler. La science n'est pas la solution à tous nos problèmes. En elle-même, elle n'apporte pas le bonheur ; tout juste peut-elle éclairer notre route. Notre bonheur, c'est à nous de nous le construire, car la vie est courte. Quand vous serez grands, vous devrez vous concentrer sur ce qui compte réellement à vos yeux. Ce qui comptait le plus pour Mozark, c'était son amour pour Endoliyn. Malheureusement, il lui a fallu dix-sept années de voyage autour de la galaxie pour le comprendre. Naïvement, il pensait que les réponses à toutes ses questions se trouvaient dans les sciences, dans les connaissances amassées par ses pairs. Mais à la fin, il a compris combien sa quête était vaine. Chacun d'entre vous est le centre de l'univers. Vous ne devez jamais oublier que vous êtes, individuellement, ce qu'il y a de plus important au monde.

Légèrement calmés, ils sautèrent sur leurs pieds et se dispersèrent autour des jeux du jardin.

— Excellent, ma chère.

Denise se retourna et vit que Mme Potchansky se tenait dans l'encadrement de la porte de la petite cuisine de l'école.

— Merci beaucoup.

— J'avais très envie de savoir comment cette histoire allait se terminer, dit la vieille femme.

— Vous avez aimé ?

— Bien sûr. Bon, je pense toujours qu'elle n'est pas du niveau de certains classiques – elle aurait besoin d'être un peu polie et retravaillée –, mais je suis heureuse que vous la leur ayez racontée.

Denise regarda les enfants s'agiter comme à leur habitude sur le gazon.

— J'aurais peut-être dû leur inventer une fin un peu plus spectaculaire.

— Non, surtout pas. Pourquoi dénaturer la fin que vous aviez prévue ? Il ne faut pas fuir la difficulté.

Denise sourit et se releva brusquement.

— Ce n'est pas mon genre, dit-elle.

— Je sais.

Quelque chose dans la voix de la vieille femme la fit s'arrêter d'une manière hésitante.

— Je suis fière de vous, Denise, dit Mme Potchansky. Vous avez fait un travail fantastique ces dernières semaines. La situation était

pourtant délicate. Cela me donne un peu d'espoir pour le futur.

— Nous allons vaincre, ne vous en faites pas.

— Bien sûr. Thallspring ne peut être défaite, fit Mme Potchansky en retournant à la cuisine.

Denise écouta la vieille femme emplir le lave-vaisselle de gobelets et d'assiettes sales et repensa, incrédule, à la conversation qu'elles venaient d'avoir.

*

**

Michelle Rake avait réussi à obtenir un labo pour Josep et Raymond. Il était situé dans l'aile dédiée à la botanique, l'une des parties les plus anciennes de l'université, au fond d'un campus verdoyant. Une avenue bordée de cabrillets, dont les longues feuilles vert foncé dispensaient une ombre bienvenue, la reliait à l'amas central de bâtiments principaux. D'après les autres étudiants, lorsque les panicules de fleurs blanches étaient écloses, l'atmosphère s'emplissait d'un parfum délicieux. Mais cela n'arriverait pas avant plusieurs mois. Les grands arbres et l'ambiance paisible qui régnait dans cette partie de l'institution en faisaient un endroit propice à la méditation. Tous les travaux importants semblaient s'être déplacés vers l'intérieur ou bien à l'extérieur de l'université, abandonnant ces installations vieillissantes à quelques universitaires proches de la retraite et à leurs chères plantes.

C'était exactement le type d'endroit que recherchaient Josep et Raymond pour mettre en place leurs simulations. Un endroit à la fois isolé et situé au cœur de Durrell. Le réseau du bâtiment était dépassé depuis longtemps, mais il était parfait pour ce qu'ils désiraient en faire. De plus, un bon tiers des étudiants manquaient toujours à l'appel, bien que la situation en ville se fût considérablement améliorée. Il y avait donc très peu de personnes pour s'étonner de les voir errer dans l'aile. D'autant plus que la botanique n'avait jamais attiré beaucoup d'étudiants.

Des compartiments reproduisant différents types de climats froids étaient alignés contre un mur de la pièce, dispensant une faible lumière violette à travers leurs vitres embuées. Le module de réfrigération ronflait et bourdonnait dans un coin. Deux plans de travail en bois encombrés de récipients en verre pareils à un attirail de parfait petit chimiste occupaient le centre du laboratoire. Sous les longues fenêtres, des tables accueillaient des dizaines de pots en terre dans lesquels poussaient de vilains cactus aux épines acérées. L'imposant et noir cube d'accès au réseau était dissimulé sous l'une de ces tables. Seuls les trois voyants orange de sa façade étaient visibles

dans la pénombre ambiante. Apogée l'avait isolé du reste du réseau sans en alerter l'IA de l'administration. À l'intérieur du cube, un chapelet de perles neurales générait une image du *Koribu* tel qu'il apparaissait lorsqu'on s'en approchait à bord d'un Xianti. Josep et Raymond percevaient cette simulation sans l'aide d'une interface externe, grâce à leurs implants neuraux. Ils n'avaient donc pas besoin de combinaisons de simulation, car toutes les sensations naissaient directement dans leur cerveau, parvenant même à leur donner l'impression d'être en apesanteur, alors qu'ils étaient confortablement installés dans de vieux fauteuils en cuir. Comme ils avaient les yeux fermés, le laboratoire de botanique n'existait plus autour d'eux. Vus de l'extérieur, les deux hommes paraissaient plongés dans un sommeil paradoxal.

Dans leur environnement commun, Josep était assis à la place du pilote du Xianti, tandis que Raymond et une version simulée de Denise passaient des combinaisons spatiales derrière lui. Le *Koribu*, énorme conglomérat de machines volant à trois cents mètres devant eux, était visible à travers le hublot principal. Deux autres Xianti approchaient du titanesque vaisseau, leurs soutes grandes ouvertes. De petites navettes monoplaces planaient à leur rencontre, prêtes à récupérer leurs précieuses cargaisons.

— Pas de contact physique avec la reine mère, dit pensivement Josep. Une fois que nous serons à trois cents mètres, je déclencherai un message d'alerte.

Des graphiques couleur ambre apparurent sur les panneaux du poste de pilotage ainsi que sur le pare-brise, signalant un dysfonctionnement du système d'ouverture hydraulique de la soute. Le contrôleur de vol du *Koribu* les interrogea par radio. Josep fit de son mieux pour répondre à ses questions sans éveiller de soupçon.

Une fois que l'IA du vaisseau interstellaire eut confirmé les données système de la navette, il leur fut permis de s'arrimer dans une aire de maintenance. Pour la plupart des dysfonctionnements mineurs, on préférait renvoyer la navette au sol, car faire des réparations en apesanteur était difficile et coûteux. Toutefois, quelques situations, comme le fait de ne pas pouvoir accéder à la cargaison, justifiaient le maintien des navettes endommagées en orbite. Et puis la procédure consistant à remplacer le système hydraulique d'une soute était relativement simple et surtout nécessaire, car il fallait absolument éviter tout risque de dépressurisation jusqu'au retour à Durrell, où la navette subirait une révision complète. L'autre avantage de ce scénario était qu'il n'y aurait personne dans l'aire de maintenance pour vérifier immédiatement la nature de la cargaison du Xianti.

Tandis que Josep entamait son approche du *Koribu,* Raymond finissait d'enfiler sa combinaison. Celle-ci avait été taillée sur mesure

dans un matériau gris-bleu pas plus épais que du papier. Lorsqu'il était inerte, le tissu semblait légèrement élastique, ce qui permit à Raymond de l'enfiler sans trop de difficultés. La cagoule qui l'accompagnait était, elle, légèrement plus épaisse et ressemblait à un masque de protection pour sportifs. Raymond la passa et de petits tubes s'insérèrent dans ses narines pour lui permettre de respirer. Quant à ses lèvres, elles furent recouvertes par une matière spongieuse qui absorbait les gaz qu'il expirait. La combinaison se referma toute seule sur le devant et se contracta. Pendant quelques secondes, il eut l'impression d'être comprimé, puis la combinaison s'ajusta d'elle-même à sa morphologie et il ne la sentit même plus. La surface externe du tissu changea de couleur, tandis que le matériau conducteur de chaleur diffusait l'excès de calories produit par son corps afin de maintenir celui-ci à une température idéale. Son implant neural se connecta aux senseurs placés tout autour de la cagoule afin de compléter sa vision.

Pour finir, il passa un gilet sans manches noir, qu'il noua au niveau de sa poitrine. Il s'agissait d'une sorte de baudrier destiné à recevoir diverses armes ainsi que leurs batteries de puissance et autres munitions. Mais le gilet était également doté de plusieurs minipropulseurs à gaz situés autour de ses épaules et de sa taille, pour une meilleure manœuvrabilité.

Denise avait elle aussi terminé de se préparer. Elle se tenait à une poignée près du sas.

— Prêts, annonça Raymond à Josep.

Denise et lui entrèrent dans le sas et la porte se referma derrière eux. Denise activa le cycle.

— Préparez-vous, les avertit Josep sur une fréquence sécurisée. Nous ne sommes plus qu'à cinquante mètres.

L'écoutille externe s'ouvrit. Raymond vit la partie du vaisseau contenant les moteurs passer devant lui, sa couche d'isolant cryogénique scintillant vivement dans la lumière du soleil. Il attrapa l'écoutille et se prépara à sortir.

Le Xianti se dirigeait vers l'énorme section cylindrique dans laquelle était stockée la cargaison du vaisseau. Une centaine de silos vides s'ouvrirent à son approche. Le soleil ne brillait pas directement sur eux et il était difficile d'y voir clair, mais Raymond ne crut discerner que quelques nacelles-cargos dans ce volume aux proportions titanesques. Juste derrière les silos, au-dessus de sa tête, les énormes portes de l'aire de maintenance s'ouvrirent, révélant une plate-forme d'arrimage tout en métal. Des bras mécaniques s'étendirent, prêts à s'emparer de la navette.

— *Go !* ordonna Josep.

Raymond tendit les muscles de ses jambes et poussa. Les

propulseurs de son gilet se mirent immédiatement en route, augmentant considérablement sa vitesse. Il vola directement jusqu'au fond d'un silo ouvert. D'autres propulseurs s'enclenchèrent pour le freiner. Il s'agrippa à la structure métallique du silo et se hissa jusqu'au sommet. Denise était dans un autre silo, à vingt mètres de là. Elle lui désigna quelque chose du doigt. Raymond leva le pouce pour confirmer, et reprit son ascension.

Ils rampèrent ainsi jusqu'à la limite du cylindre et se retrouvèrent bientôt à quinze mètres de la première roue habitée, dont les parois couvertes d'un revêtement de mousse ondulée prenaient en tournoyant des allures de rivière coulant à la verticale. Mais l'illusion s'estompait dès que l'on fixait un point précis de cette muraille mouvante.

Tous deux commencèrent à progresser sur la base du cylindre en se dirigeant vers son axe. Une vingtaine de mètres plus loin, ils se retrouvèrent à hauteur du sommet de la roue. Raymond augmenta la sensibilité de ses senseurs visuels ; l'espace qui le séparait de la roue était particulièrement sombre. En effet, le revêtement en mousse de cette dernière réfléchissait très peu de lumière.

Quand il y vit suffisamment clair, Raymond entra ses coordonnées ainsi que la vitesse relative de la roue dans la perle de contrôle de sa combinaison. Puis il lâcha la structure métallique du silo et se laissa dériver. Lorsqu'il fut à environ un mètre de sa cible, ses minipropulseurs se mirent en route et le firent accélérer dans le sens de la rotation, ce qui lui donna l'impression que la roue ralentissait. Il y avait d'innombrables saillies au milieu de la mousse, des conduits, des tuyaux et même des échelles. Il en attrapa une – une sorte d'épais anneau de métal – et la gravité artificielle l'attira brutalement contre la paroi. Il pesait à présent un huitième de son poids normal, ce qui devait faciliter sa progression.

Il vit que Denise avait atterri à un quart de tour de roue de lui. Elle leva un pouce bien haut pour le rassurer. Raymond se leva précautionneusement, en évitant tout mouvement brusque. Il avait désormais réellement l'impression que s'il passait par-dessus le bord de la roue il risquait de *tomber*. S'il dérapait, la force centrifuge l'éloignerait du vaisseau et le rendrait de ce fait décelable par les senseurs. Il s'avança doucement jusqu'au milieu de la roue et examina soigneusement la structure sur laquelle il se tenait. Son résonateur détecta une zone libre. Raymond sortit un rouleau de ruban concentrateur d'énergie de son gilet, et le colla sur la mousse en formant un cercle de deux mètres de diamètre.

À cent mètres de là, Denise faisait la même chose. Raymond s'éloigna du ruban et l'activa grâce à une commande à impulsions codées. Sous le ruban, la mousse ainsi que l'alliage de titane et de

carbone qu'elle recouvrait se vaporisèrent. Le cercle de deux mètres de diamètre se souleva, poussé par une colonne d'air sifflante. Une lumière blanche et vive irradiait du trou. Des papiers, des vêtements, des modules électroniques et des jets ondulants de liquides divers emplirent la colonne d'air et furent propulsés dans les ténèbres en direction de l'axe qui, désormais, se trouvait loin au-dessus de sa tête.

Raymond attendit que le souffle se calme, puis se hâta de plonger dans l'orifice. Il se retrouva dans une sorte de salon envahi d'objets divers et flottants. Des lumières stroboscopiques rouge vif clignotaient. Le système d'urgence avait scellé le sas. La perle de sa combinaison se connecta au réseau interne de la roue, et Apogée entra en action.

Le logiciel déverrouilla la première écoutille. Raymond entra dans le sas, attendit que celui-ci fût pressurisé, puis ouvrit la seconde écoutille et sortit dans un autre compartiment. Derrière lui, le sas se referma. Des hommes couraient dans tous les sens. C'était le chaos. Apogée oblitéra toutes les communications internes et éteignit les lumières. Pour Raymond, cela ne changeait rien ; grâce à sa vision infrarouge et à son radar laser, il y voyait comme en plein jour. Alors il dégaina son pistolet et commença à tuer.

À la fin de la simulation, Josep et Raymond ouvrirent leurs yeux en grimaçant, tant la lumière du soleil qui se déversait dans le laboratoire était vive, Josep se leva le premier et entreprit d'exécuter des mouvements d'étirement.

— Pas mal, dit-il. Mais je crois qu'on devrait commencer à s'entraîner sur des versions plus ardues.

— Ouais. Tu as sûrement raison. Tout ça est un peu trop facile.

— Par exemple, tu pourrais rencontrer un problème à la sortie de la navette…

— Génial !

Josep sourit et regarda sa montre.

— Il nous reste environ deux heures avant le retour de Michelle.

— À propos, comment s'en sort-elle ?

— Très bien. Jouer les activistes lui réussit plutôt bien. Elle adore ce rôle de coursière ; elle a enfin l'impression d'être utile à quelque chose. Et Yamila ?

— Je n'arriverai à rien avec elle, dit Raymond. Elle est beaucoup trop craintive. Si je lui en parlais, elle prendrait ses jambes à son cou et il me faudrait trouver une autre couverture.

— Au stade où nous en sommes, nous ne pouvons pas nous le permettre.

— Je sais. À mon avis, elle doit penser que je la trompe. Toutes ces absences nocturnes…

— À ce propos…

— Oui, fit Raymond en jetant deux cubes de thé dans des tasses emplies d'eau et en mettant ces dernières dans le micro-ondes. Nous avons besoin des codes de communication.

Il avait eu une mauvaise surprise en analysant les données du Xianti. Ils se doutaient bien que les communications des navettes étaient codées, mais ils n'avaient pas pris la peine de le vérifier avant. S'ils l'avaient fait, ils auraient pu constater que même Apogée était incapable de les décrypter.

En théorie, avec suffisamment de puissance et de temps, n'importe quel code pouvait être percé à jour ; mais Z-B utilisait un système de codage quadridimensionnel particulièrement efficace pour ses navettes. Par ailleurs, cette clé changeait à chaque vol. Même avec toutes les ressources dont ils disposaient, Raymond et Josep n'auraient jamais le temps d'en venir à bout au cours de leur mission.

— Dommage que les clés soient physiques. Z-B met vraiment tout en œuvre pour protéger ses vaisseaux.

— Apogée continue de glaner des informations obscures sur Santa Chico, dit Raymond. J'ignore ce qui s'est passé là-bas, mais il est possible qu'ils aient perdu un vaisseau interstellaire dans la bataille.

— D'où ces mesures de sécurité exceptionnelles. Des codes dimensionnels utilisables une seule fois…, fit Josep en secouant la tête d'admiration. Normalement, je devrais pouvoir me les procurer d'ici quelques jours, à l'astroport.

— Toute cette agitation autour de Dudley Tivon est-elle retombée ?

— Pas tout à fait. La police a relégué l'affaire au niveau de priorité cinq. Mais Apogée a décelé une certaine activité dans l'IA de Z-B. Apparemment, cette histoire est remontée en très haut lieu. Probablement parce que Tivon travaillait à l'astroport. Mais, apparemment, il n'y a pas eu de suites.

— La voie est libre alors ?

— On dirait bien.

— Super. D'après ce que Denise m'a dit, les choses se présentent assez bien chez elle aussi.

Chapitre 13

Lors de son premier séjour sur Thallspring, Lawrence Newton se considérait déjà comme un vétéran. À ce moment-là, il avait suffisamment de recul pour être capable de profiter des planètes sur lesquelles Z-B l'envoyait. Sur Thallspring, cela fut d'autant plus facile que la population n'offrit que très peu de résistance. Cela ne le dérangea pas particulièrement d'être envoyé à Memu Bay plutôt que dans la capitale. Cette ville côtière était assez petite pour ne poser aucun problème d'ordre militaire, et assez grande pour permettre à un soldat comme lui d'occuper convenablement son temps libre. Dès la première semaine, les pelotons de Z-B avaient fréquenté ; assidûment les bars et les clubs de la marina. En l'absence de touristes, les autochtones étaient heureux d'accueillir des clients au pouvoir d'achat si important.

La campagne s'était raisonnablement bien passée jusqu'à la cinquième semaine et la destruction de deux raffineries de nourriture par quelques rebelles idiots. Ce qui avait conduit le gouverneur à mettre en place un système de rationnement et à activer trois colliers en représailles. L'ambiance en ville s'était alors détériorée, bien qu'aucune usine biochimique travaillant par Z-B n'eût été touchée.

Pour cette raison, Lawrence n'avait pas protesté lorsque le sergent Ntoko leur avait annoncé que leur peloton avait été désigné pour faire une patrouille dans l'arrière-pays.

Très tôt le lendemain matin, les hommes se rassemblèrent devant l'hôtel qui leur servait de caserne. Il y avait là un convoi de huit jeeps transportant trois pelotons, accompagné par cinq camions de dix tonnes destinés à rapporter à la base tout ce qui pouvait avoir de la valeur. Ils traversèrent le centre-ville et se dirigèrent vers l'entrée est de la Grande Boucle.

Sur les mondes colonisés, la plupart des gens vivaient dans des villes et des villages construits au centre des zones nettoyées au rayon gamma ; mais quelques petites communautés choisissaient toujours de s'installer parmi la végétation et la faune indigènes. Ces fermes et autres colonies miniatures étaient en général construites afin ; d'exploiter des ressources végétales ou minières intéressantes. Au-delà des contreforts montagneux de Memu Bay, il y avait ainsi des dizaines de petites communautés, reliées entre elles par cette autoroute appelée la Grande Boucle, qui formait un ovale autour des Mitchells, une ; chaîne de cinq volcans endormis depuis des milliers d'années.

À trente-cinq kilomètres de Memu Bay, la Grande Boucle était toujours une route large et parfaitement plate, courant au sommet des

modestes collines qui entouraient la ville. Les Mitchells, droit devant eux, semblaient prendre naissance dans une jungle épaisse. Lawrence était assis à l'avant, à la place du passager, tandis que Kibbo conduisait la jeep dans la campagne vallonnée. La chaîne de monts volcaniques s'étendait à perte de vue. Du fait d'une activité tectonique intense, la plaque continentale avait été soulevée sur une longueur de deux cents kilomètres, parallèlement à la côte. Le plateau ainsi créé était : relativement horizontal et culminait à mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses dimensions colossales suffisaient à elles seules à expliquer le microclimat qui y régnait. Comme le reste du continent connaissait des températures tropicales, les vents qui soufflaient là-haut attiraient un air plus frais et humide, propice au développement de certaines espèces végétales, dont les spécimens les plus vigoureux poussaient sur les étages inférieurs du plateau. Deux fleuves principaux ainsi qu'une multitude de petits cours d'eau y coulaient. Mais ce que l'on remarquait en premier, c'étaient les volcans éteints aux sommets soit arrondis et peu élevés, soit acérés et culminant à plus de sept mille mètres d'altitude. Ces derniers étaient d'ailleurs recouverts d'une neige scintillante, dont la présence était à la fois magnifique et surréaliste vue d'en bas.

— Quelqu'un a-t-il déjà escaladé ces trucs ? demanda Kibbo.

— Je crois, répondit Lawrence. J'ai vu des agences de voyages en ville qui proposent des excursions sur le plateau.

— J'espère pour les imbéciles qui s'aventurent là-haut qu'ils portent des combinaisons, parce que, vu d'ici, ça n'a pas l'air commode.

— Le plus élevé, c'est le mont Horombo : huit mille mètres. Pas besoin de combinaison, juste de bons vêtements isolants. Et un masque à oxygène, je suppose.

— Tu as envie d'essayer ?

Lawrence éclata de rire.

— Non, sûrement pas.

— Moi, ça me dirait bien, dit Kibbo. La vue doit être superbe de là-haut.

— Ouais, sauf quand il y a des nuages.

— Merde, Lawrence, tu es vraiment trop pessimiste.

Lawrence sourit intérieurement. Il s'était écoulé pas mal de temps depuis cette période difficile et confuse qui avait suivi son échec au concours d'entrée de l'école d'officiers. Ces souvenirs n'étaient plus du tout douloureux quand il les rappelait à sa mémoire. Aujourd'hui, il se demandait vraiment comment il avait pu tomber amoureux d'une fille comme Joona. Pourtant, leur incompatibilité était pour le moins flagrante !

Parfois, il avait envie de tenter sa chance à nouveau. Z-B était peut-être dirigé par une bande de sales cons, mais il ne connaissait aucun autre moyen de réaliser son vieux rêve. Malgré tout ce qui lui était arrivé ces dernières années, il n'avait jamais complètement perdu espoir. Et puis, il s'était forgé un dossier en béton dans la Division ; de Sécurité Stratégique. Le sergent Ntoko lui avait dit qu'il essaierait de lui faire obtenir les galons de caporal au retour de cette campagne. Sans compter qu'il possédait certainement assez d'actions pour satisfaire l'assistante du directeur.

Dans l'ensemble, il n'avait pas à se plaindre. Le pessimisme n'était vraiment pas de rigueur.

Le convoi commença à zigzaguer sur les pentes du plateau. Plus il prenait de l'altitude et plus les arbres de part et d'autre de la route devenaient grands. Leurs branches étaient littéralement inondées de plantes grimpantes qui formaient des toiles gigantesques et incroyablement denses entre les troncs et les branches de la canopée, et déversaient des cascades de fleurs noires et dorées. Des fruits gris et mûrs s'écrasaient tout autour des véhicules, leur pulpe rendant la chaussée particulièrement glissante. Les jeeps dégoulinaient d'humidité ; des rubans de brume chaude serpentaient autour des arbres. Les combinaisons ; étaient presque blanches tant elles peinaient à rafraîchir les hommes.

— Tu parles d'une Grande Boucle ! Mon cul, ouais ! grogna Ntoko depuis la voiture de tête.

La route se réduisait à présent à une étroite bande de goudron, dont les bords étaient allègrement rongés par des touffes de mousse bleu-vert. Il leur fallait souvent ralentir à cause de branches tombées sur la chaussée, que la jeep de tête repoussait sur le bord de la route. Par endroits, le revêtement était fissuré et révélait la terre rouge et poussiéreuse qu'il recouvrait. Des insectes semblables à des termites bâtissaient leurs forteresses au pied des arbres. Ces petites créatures sécrétaient une manière de ciment organique qui leur permettait de solidifier leurs étranges tumulus, et qui donnait à ceux-ci un éclat quasi ; métallique violet et bleu.

Ils atteignirent bientôt le sommet du plateau où l'atmosphère se rafraîchit considérablement. Les arbres se firent plus rares mais aussi plus imposants, culminant parfois à trente ou quarante mètres. Plus bas poussaient d'énormes bouquets de roseaux, dont les cosses pareilles à des poches de cuir emplies de graines se balançaient dans le vent à trois ou quatre mètres de hauteur. Là, de la Grande Boucle, il ne restait plus qu'une piste de poussière compactée, aux ornières profondes tapissées de roseaux écrasés, et flanquée de touffes végétales carbonisées, résultat du travail des robots nettoyeurs chargés de l'entretien de la route. Pour éviter aux voyageurs de se fourvoyer,

des piliers métalliques dotés de batteries solaires, de signaux lumineux et de transpondeurs avaient été plantés tous les kilomètres.

Lawrence se replongea dans la contemplation des montagnes. On les voyait bien mieux d'ici, ces symboles de la violence tectonique, jaillis du néant au milieu d'une plaine tropicale verdoyante. De longs rubans de nuages noirs glissaient lentement autour d'elles, déversant toute leur eau sur leurs versants.

Le convoi atteignit la province de Rhapsody, que délimitaient de grands terrils de roche couleur ardoise tirés des profondeurs du plateau et érigés par des engins d'exploitation minière avides de bauxite. Les déblais étaient sombres et récents, luisants de produits chimiques destinés à empêcher toute végétation de pousser sur les flancs instables et traîtres.

L'aluminium ne faisait pas partie des métaux fabriqués sur Auley. Quant à capturer un autre astéroïde, cette fois-ci riche en bauxite, cela n'eût pas été rentable. Les besoins de l'industrie de Thallspring n'étaient pas aussi importants… La plupart des villes produisaient leur propre aluminium. Memu Bay, elle, subvenait largement à ses besoins et parvenait même à exporter un peu de bauxite vers d'autres colonies de la planète.

Au centre quasi exact de la province se trouvait la ville minière de Dixon. En fait de ville, il s'agissait plutôt d'un site industriel autosuffisant, peuplé de mineurs et d'ouvriers de maintenance. Un quartier entier de la cité était réservé à d'énormes hangars en matériaux composites ondulés, dans lesquels outils cybernétiques et humains œuvraient de concert à la supervision du travail des machines d'extraction et des unités de transformation. Il y avait même une petite centrale thermonucléaire, hexagone de béton blanc recouvert d'un toit légèrement convexe et situé à un kilomètre des habitations. Celui-ci était entouré de pylônes servant de supports à de gros câbles rouge vif qui alimentaient tous les puits et les usines de la ville.

Les maisons, boutiques et autres bureaux qui constituaient le reste de Dixon ressemblaient à des préfabriqués. Leurs formes et leurs dimensions étaient très diverses, mais ils étaient tous faits du même matériau composite isolant, et avaient tous le même genre de toit recouvert de collecteurs noirs. Les modules de conditionnement d'air étaient eux aussi tous identiques, avec leurs ventilateurs bourdonnant derrière des dissipateurs aux ailettes rouillées. Des particules de poussière volcanique flottaient dans l'atmosphère et donnaient à toutes les constructions une patine ocre foncé.

Le convoi arriva au bout de la rue principale, où il fut contraint de faire demi-tour. Un excavateur aux proportions titanesques, qui venait d'être révisé dans un hangar de maintenance, obstruait la route.

La bête était deux fois plus longue et trois fois plus large qu'une locomotive. Elle était disposée sur une chargeuse encore plus énorme, dont les chenilles devaient être aussi larges que Lawrence était grand. Lawrence siffla dans son casque tandis que la plateforme massive rampait devant lui en faisant trembler tout le quartier.

Le capitaine Lyaute, qui commandait le convoi, ordonna aux véhicules de s'arrêter sur la place centrale de la ville. Là, les jeeps se garèrent en formant un cercle et les soldats purent enfin se dégourdir les jambes. Une foule relativement imposante s'était réunie pour les accueillir. C'était la première fois que des hommes de Z-B mettaient les pieds sur le plateau ; les gens étaient tout simplement curieux. Mais ils étaient aussi méfiants et renfrognés, et se tenaient à bonne distance des soldats en combinaison.

Lawrence espérait qu'ils ne les contraindraient pas à faire l'étalage de la puissance de feu de leurs carapaces. À Memu Bay, les premiers jours avaient été assez pénibles ; puis les habitants de la ville avaient compris qu'ils étaient invincibles et s'étaient résolus à se taire ou à coopérer. Mais ces gens-là travaillaient dur tous les jours pour s'en sortir et avaient l'air plus coriaces. Ils disposaient également de machines et d'outils qui, détournés de leur usage premier, pouvaient endommager une combinaison.

Lyaute aboya quelques ordres rapides et trois soldats s'emparèrent d'un civil chacun. Avant que quiconque ait eu le temps de réagir, ces derniers se virent affublés de colliers. Alors le capitaine s'adressa à la population. Il dut pour cela monter au maximum le volume de ses haut-parleurs pour couvrir les injures que lui lançait la foule. Lyaute leur expliqua que ses hommes allaient passer la ville au peigne fin et se saisir de tout ce qui avait de la valeur. S'ils rencontraient la moindre résistance, les colliers seraient activés.

Très rapidement Lawrence comprit qu'ils perdaient leur temps à Dixon, qu'il n'y avait rien d'intéressant à récupérer. Les habitants de la ville, eux, voyaient les choses différemment. Lorsqu'ils entrèrent dans les gigantesques hangars de maintenance, les soldats découvrirent les semi-remorques qui servaient à acheminer l'aluminium jusqu'à Memu Bay. Des camions qui n'avaient pas roulé depuis l'arrivée de Z-B sur Thallspring. Les véhicules étaient pleins à craquer ; mais ce n'était là qu'une infime fraction du métal produit. Lawrence et Amersy entrèrent dans un autre hangar et en restèrent bouche bée. Des lingots d'aluminium étaient empilés jusqu'au plafond. Apparemment, la ville avait interrompu ses exportations vers Memu Bay de peur que les envahisseurs ne s'emparent des fruits de son dur labeur. Amersy éclata de rire à la vue de cette montagne de métal.

— Ces imbéciles pensent vraiment qu'on peut se permettre de trimbaler leur aluminium de merde dans nos vaisseaux ?

Lawrence, lui, ne se moqua pas. C’était la première fois que Thallspring faisait l’expérience – et même entendait parler – des campagnes de recouvrement de capitaux. Ici, dans l’arrière-pays, la population n’avait aucune idée de ce que Z-B recherchait. Alors elle avait pris ses précautions, de manière à protéger ce pour quoi elle avait sué sang et eau. C’était une attitude que Lawrence respectait.

L’examen de l’IA de la ville leur apprit que les excavateurs tournaient au ralenti depuis des semaines. Les habitants auraient très certainement préféré les arrêter complètement, mais il était extrêmement difficile de les remettre en route après une longue période d’inactivité.

Le capitaine Lyaute décrivit aux cadres incrédules de l’exploitation la réalité financière de la mission de Z-B, et tenta de leur expliquer qu’ils perdaient inutilement leur temps et leur argent en refusant de faire fonctionner leurs machines à plein régime. Les dirigeants se regardèrent sans trop y croire.

Une jeep fut envoyée à l’hôpital afin de confisquer les médicaments et les vaccins les plus modernes et les plus efficaces. Un camion se rendit à la centrale thermonucléaire pour y récupérer les composants de rechange les plus coûteux. Lawrence et Amersy se chargèrent de dégotter des têtes d’excavatrices neuves dans le magasin de pièces détachées et de les charger à l’arrière d’un camion. Les cônes massifs étaient hérissés de lames de diamant qui pourraient être démontées à Memu Bay avant d’être envoyées dans l’espace.

— Vous êtes en train de nous voler notre gagne-pain, cria un technicien révolté. Si on ne peut plus travailler, comment fera-t-on pour acheter de la nourriture, bande de fumiers ?

Lawrence préféra l’ignorer.

— Il n’a pas tort, dit Kibbo. On frise quand même la mesquinerie. Les lames, d’accord : c’est de la haute technologie et ça coûte cher. Mais les médicaments de l’hôpital…

— Le problème est le même pour tous les habitants de cette planète, dit Lawrence. Mais ne t’inquiète pas, ils remplaceront tout ça dès que nous serons partis. Après tout, nous ne les privons pas de leurs usines.

— Peut-être, mais je ne m’attendais pas tout à fait à faire ce genre de boulot.

— Notre boulot, c’est de montrer qu’on est là, dit Ntoko. Pour marquer notre territoire et rien d’autre. La population de l’arrière-pays doit savoir qu’on existe pour de bon, qu’on n’est pas juste une légende. C’est la même chose pour toutes les campagnes. Il faut envoyer un convoi visiter toutes les colonies reculées pour leur prouver qu’elles ne sont pas à l’abri. Si on ne le faisait pas, les endroits comme celui-ci deviendraient rapidement des havres de paix pour les résistants. Mais

pour financer ces petites expéditions, on doit…

— Se servir dans la caisse, finit Amersy. Pareil que pour nos campagnes, mais à une échelle plus réduite.

— Exactement.

Lyaute décida que le convoi ne passerait pas la nuit à Dixon. La colère grondait parmi la population, et il y avait bien trop d'outils susceptibles d'être transformés en armes dans les parages.

En remontant dans sa jeep, Lawrence vit de nombreux hommes appartenant à d'autres pelotons emplir leurs sacs personnels de bijoux et autres objets de valeur.

Cette nuit-là, le convoi campa dans la plaine à une trentaine de kilomètres de Dixon. Le lendemain, il atteignit la province de Stanlake, où de nombreux villages occupaient les rives d'un grand lac. Cette colonie vivait de la culture d'une étrange plante aquatique contenant certains composés organiques complexes utilisés dans l'industrie biomédicale de Memu Bay. Mais il y avait là bien peu de choses intéressantes à confisquer pour les hommes de Z-B. Il n'y avait pas de centrale thermonucléaire ; toute l'électricité consommée par ces villages était produite par des panneaux solaires et des éoliennes. Par ailleurs, seuls trois d'entre eux étaient dotés de blocs opératoires dignes de ce nom. Les patients nécessitant des soins plus délicats à prodiguer étaient conduits jusqu'à Dixon, ou bien héliportés jusqu'à Memu Bay. Tous les systèmes électroniques étaient anciens et dépassés. Quant aux fameux composés organiques, ils étaient inexploitables. Lyaute vérifia que toute la production était bien acheminée vers Memu Bay. C'était le cas.

Ils longèrent le lac puis s'enfoncèrent plus profondément dans la plaine. Le troisième jour, ils atteignirent la province d'Arnoon. Là, plusieurs pics volcaniques très rapprochés les uns des autres avaient formé des vallées profondes et sinueuses, sur les versants desquels poussait une forêt particulièrement dense. Des rubans de nuages blancs descendaient en serpentant des pics escarpés et enneigés et, boucles cotonneuses, s'agrippaient mollement à la canopée. La Grande Boucle plongeait droit dans la partie la plus touffue de la forêt. Les arbres et les plantes grimpantes y masquaient presque complètement le soleil. La route était flanquée de souches humides, cadavres laissés derrière eux par les robots nettoyeurs, sur lesquels prospérait une vigoureuse mousse rose corail. Mais même les robots ne pouvaient rien contre les plantes rampantes qui colonisaient le bitume. Malgré les suspensions tout-terrain des jeeps, l'expédition commençait à devenir difficile.

— De quoi vivent ces rustauds ? demanda Kibbo, tandis que leur voiture avançait en cahotant dans un autre tunnel de végétation.

Cela faisait deux heures qu'ils roulaient dans cette forêt froide et

humide, et ils n'avaient toujours pas vu le moindre signe de présence humaine.

— Je crois qu'ils cultivent du coton tigré, dit Amersy.

— Non, ça c'est dans la province de Laeti, rectifia Lawrence. La spécialité d'Arnoon, c'est la toile de saule. C'est une plante grimpante qui ne pousse que dans cette forêt. Ça ressemble à de la laine. Ils ont plein de métiers à tisser cybernétiques qui produisent de grosses quantités de vêtements et de couvertures qui s'arrachent à prix d'or en ville.

Un souvenir remonta alors à sa mémoire. Des fermiers isolés, vivant dans la montagne. Vendant leur production à de riches citadins, luttant pour conserver leur indépendance…

Soit les poteaux qui marquaient le tracé de la route avaient été volés, soit la direction de l'équipement avait décidé de les espacer davantage dans la forêt. Dans la voiture de tête, Ntoko devait se fier à son sens de l'orientation légendaire ainsi qu'à une carte vieille de dix ans pour ne pas se perdre dans ce milieu impénétrable. Ils n'arrêtaient pas de rencontrer des fourches et des carrefours dont leurs cartes ne faisaient pas état.

Vers le milieu de l'après-midi, Lawrence aperçut de la toile de saule : une petite pelote de fil arachnéen couleur jade suspendue à une haute branche par une tige bleu saphir. La où la tige était reliée à la branche, celle-ci était trois fois plus épaisse qu'ailleurs. Contrairement au milieu dans lequel elle avait poussé, la boule verte et velue paraissait parfaitement sèche, comme si elle était protégée du déluge incessant qui inondait le reste de la végétation de cette forêt.

Dès lors, les boules se firent de plus en plus nombreuses. Ainsi les hommes purent constater que la première n'était qu'une sorte d'embryon. Lawrence aperçut au loin certains spécimens qui paraissaient aussi grands que lui, et dont la surface bigarrée était recouverte de lichen et de plantes grimpantes ordinaires. À présent qu'il savait ce qu'il devait chercher, il voyait de nombreuses tiges coupées net et racornies pendiller à des branches déformées.

Ntoko entra dans le village presque sans s'en rendre compte. Au début, il pensa à une grande clairière. Puis soudainement, des enfants passèrent en courant devant la jeep, l'obligeant à freiner brutalement. Le véhicule dérapa sur le tapis de mousse humide et les enfants hurlèrent. Heureusement, personne ne fut blessé. La jeep fut alors entourée de visages souriants, d'enfants excités, curieux et affables.

Lawrence qui, il est vrai, n'avait pas attaché sa ceinture de sécurité, fut projeté contre le siège de devant. Il se releva et scanna la clairière avec les senseurs de son casque. Il obtint une image multiphase qui ne devenait nette que lorsqu'il faisait délibérément le point sur une zone précise. Là où il avait cru voir des arbres aux

branches dégoulinantes d'eau et couvertes de plantes grimpantes, il y avait en fait des maisons en bois en forme de A, aux toits constitués de tapis de roseaux tressés apparemment toujours vivants. Ce qu'il avait pris pour des buissons touffus étaient en réalité des jardins compacts.

— Nom de Dieu, lâcha Ntoko en descendant de la voiture. Voilà ce que j'appelle du camouflage.

— Vous pensez trop en termes militaires, lui dit Lawrence. C'est juste la façon de vivre de ces gens.

— C'est vrai, mais leur façon de vivre nous en apprend beaucoup sur eux.

Des adultes commencèrent à sortir de derrière des portes en feuillage et à se diriger vers le convoi. Ils prirent leurs enfants dans leurs bras et attendirent que le chef des envahisseurs s'adresse à eux. Le capitaine Lyaute leur fit alors son discours habituel sur le fait que Z-B avait racheté la compagnie propriétaire de cette planète et sur la nature de leur mission. Mais au lieu de déverser sur lui leur haine et leur colère, comme l'avaient fait les habitants des provinces de Stanlake et de Rhapsody, ils se contentèrent de sourire, comme s'il avait dit quelque chose d'amusant. Même le fait de désigner deux d'entre eux pour porter des colliers Z-B ne réussit pas à venir à bout de leur bonne humeur apparente.

Les soldats commencèrent à fouiller les demeures arboricoles. Lawrence révisa alors son jugement sur ces gens qu'il avait pris pour de simples fermiers. À l'intérieur, leurs maisons étaient loin d'être primitives. Elles bénéficiaient d'un éclairage électrique, de la climatisation et de l'eau courante. Dans leurs cuisines, on trouvait tout l'équipement moderne : réfrigérateurs, lave-vaisselle et fours à micro-ondes ; dans leurs salons, des panneaux holographiques et des feuilles écrans pour regarder des enregistrements multimédias nombreux et variés.

Tout ce confort moderne mis à part, Lawrence fut grandement impressionné par l'aspect extérieur de ces maisons. En effet, chacune d'entre elles semblait avoir sa propre personnalité. De nombreuses structures en bois avaient été sculptées, ou bien recouvertes d'osier, ou encore peintes dans des couleurs primaires afin de mettre en valeur leurs courbes et leurs textures. Les sculptures rappelaient les travaux des écoles hindou et bouddhiste, avec leurs divinités dotées de bras multiples, chevauchant de puissants dragons et posant sur le village leur regard bienveillant. À l'intérieur, les propriétaires avaient énormément travaillé sur les ambiances. Les chambres d'enfants n'étaient qu'enchevêtrements de couleurs vives ; les salons, particulièrement élégants, étaient classiques ou bien modernes, mais toujours très confortables ; les chambres baignaient la plupart du temps dans des ambiances pastel douces et subtiles. Lawrence se

demanda si les villageois n'étaient pas plus des artisans que des fermiers. Seuls des professionnels avaient pu réaliser de telles merveilles.

Entre les maisons, il découvrit des ateliers d'ébénisterie et de menuiserie, où étaient fabriqués les meubles et les structures en bois des maisons. Mais il y avait également un potier et un joaillier. Ce dernier était facile à trouver, puisque de nombreux soldats grouillaient devant sa porte, comme des abeilles devant l'entrée de leur ruche. Il y avait très peu de bijoux en or, en argent, ou en platine, et pas du tout de pierres précieuses. Mais les bracelets, pendentifs et autres boucles d'oreilles étaient tous superbes et magnifiquement ouvragés. La plupart d'entre eux possédaient des cavités destinées à accueillir des perles neurotroniques. Et tous se retrouvèrent dans les poches des soldats.

Lyaute s'entretint avec les chefs de la communauté dans le seul lieu de réunion que possédait le village, à savoir un pavillon constitué de dix arbres à l'écorce blanche plantés en cercle, et dont les branches les plus hautes avaient été tressées pour former un dôme de feuilles qui laissait passer quelques rayons de soleil, tout en protégeant de la pluie. Le capitaine était furieux de n'avoir rien trouvé d'intéressant à prendre à ces gens. Le village avait bien un médecin, mais on n'avait trouvé dans son cabinet que cinq ou six boîtes de médicaments qui, par-dessus le marché, étaient proches de leur date de péremption. Comme c'était le cas dans la province de Stanlake, les grands malades étaient systématiquement conduits à Dixon ou à Memu Bay. Quand Lyaute demanda combien de personnes vivaient dans le village, on lui répondit environ six cents. Ce qui était bien plus que ce qu'on lui avait dit à la mairie de Memu Bay. Alors il fit remarquer qu'il n'y avait pas assez de maisons pour loger tant d'habitants. Les chefs répliquèrent que de nombreuses familles vivaient dans la forêt afin d'être plus proches de la toile de saule. Pour trouver ces colonies miniatures, il n'y avait pas de cartes, juste des indications du type *marchez en direction du nord-ouest pendant cinq cents mètres, puis tournez à droite et continuez sur un kilomètre ; ensuite traversez la rivière à gué et marchez vers le sud, en direction du deuxième pic…*

Lawrence était certain que les villageois se moquaient du capitaine. Mais force était d'admettre que ce genre de communauté avait peu de choses à céder à Z-B. Tout comme les lingots d'aluminium, les pull-overs, même les plus colorés, constituaient un bien faible butin pour une flotte de vaisseaux interstellaires.

Le capitaine décida d'envoyer le peloton 435NK9 jeter un coup d'œil aux métiers à tisser afin de mesurer leur niveau de technologie. Comme l'atelier était situé à l'extérieur du village, Lyaute désigna des guides pour accompagner ses hommes. Malgré le pillage flagrant

auquel se livraient les hommes de Z-B dans les maisons et les ateliers, les villageois qui les accompagnèrent dans la forêt restèrent joyeux et polis.

Leurs arrière-grands-parents, racontèrent-ils aux soldats, étaient arrivés ici avec des bulldozers et du béton, et avaient construit un barrage sur un grand cours d'eau alimenté par les champs de neige du mont Henkin, loin au-dessus d'eux. Ce barrage hydroélectrique fournissait au village et aux différents ateliers toute l'énergie dont ils avaient besoin. La communauté était même en mesure de produire les pièces de rechange nécessaires à l'entretien de la centrale, ce qui la rendait presque autosuffisante.

L'atelier de tissage rappela de bien mauvais souvenirs à Lawrence. Cinq grandes granges de bois emplies de machines démodées et bourdonnantes. Des montagnes de toile de saule que l'on démêlait et filait. Des cuves pleines de teintures bouillonnantes. Le cliquetis des dévidoirs.

Une fois filée et tissée, la toile de saule formait un tissu parfaitement imperméable. Une flottille de camionnettes était chargée de vendre les pull-overs, couvertures et autres ponchos produits par la communauté à Memu Bay, et d'acheter la nourriture et les biens de consommation nécessaires à la survie de la colonie. Contrairement aux camions d'aluminium de Dixon, les camionnettes d'Arnoon n'avaient pas cessé de circuler avec l'arrivée des troupes de Z-B sur Thallspring. Lawrence jeta un coup d'œil aux pull-overs rejetés par les tricoteuses et fut déçu par leurs motifs démodés. On était loin du génie artistique de Jackie.

Trois soldats prirent des pull-overs et se les enroulèrent autour des épaules. Lawrence, lui, resta vigilant et continua d'inspecter les lieux sans se laisser déconcentrer. Ce village formait un paysage un peu trop idyllique à son goût.

— Où mène ce chemin ? demanda-t-il à un villageois en désignant une piste qui s'enfonçait dans la forêt.

— Au lac.

— Il m'a l'air très fréquenté…

En effet, ses senseurs avaient mis en évidence de nombreuses traces de pas dans la boue séchée ainsi que des buissons taillés à la machette de part et d'autre de la piste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kibbo à Lawrence.

— Ce chemin mène au lac.

— Qu'y a-t-il au lac ? demanda Kibbo à un villageois.

Lawrence vit un sourire se dessiner puis disparaître brusquement sur le visage de l'homme. Celui-ci s'était probablement retenu de répondre de l'eau.

— Oh, juste un temple, finit-il par dire.

— Un temple ? fit Kibbo. Quel genre de temple ?

— C'est un endroit paisible et retiré où l'on peut s'isoler pour méditer.

Kibbo s'entretint quelques instants avec Ntoko.

— OK, allons voir, dit le sergent.

— Comme vous voudrez.

Le villageois s'appelait Duane Garcia. Il n'était pas loin de la cinquantaine, avait une chevelure noire épaisse et frisée, ainsi qu'un visage rond et souriant. Il était mince et paraissait en bonne santé, comme tous les gens qui appréciaient la vie en plein air. En y repensant, Lawrence se dit qu'il n'avait pas vu un seul villageois qui manquât de vitalité. Même les plus anciens semblaient ne pas souffrir de l'âge ; quant aux enfants, ils étaient comme une bande d'anges joyeux et indisciplinés.

Tandis que les quatre soldats et Duane Garcia avançaient péniblement sur la piste accidentée, il se mit à pleuvoir violemment. Lawrence était maculé de boue jusqu'à l'entrejambe. Les gouttelettes recouvraient complètement une bonne partie des senseurs de son casque, rendant floues les images projetées devant ses yeux.

Duane Garcia se couvrit la tête d'une capuche et se mit à siffloter gaiement.

— À qui est dédié ce temple ? demanda Kibbo.

— Nous n'adorons aucune divinité, répondit Duane. L'univers est un phénomène naturel.

— Ainsi soit-il, dit Lawrence.

— Alors pourquoi un temple ? insista Kibbo.

— Ce n'est pas un temple au sens où vous l'entendez. Nous l'avons baptisé ainsi à cause de son architecture qui rappelle de vieilles constructions terriennes. L'homme qui l'a dessiné et construit était un bon ami de mon grand-père. D'ailleurs, il a assez mal réagi lorsque les gens ont commencé à parler de temple en voyant son œuvre.

Ils arrivèrent au sommet d'une butte qui, jusque-là, leur avait paru modeste. Mais au-delà, le sol sembla se dérober sous leurs pieds et la forêt disparut temporairement. Il leur fallut alors descendre le versant d'une vallée particulièrement abrupte, au fond de laquelle la forêt reprenait ses droits, plus vigoureuse que jamais. Des vues comme celle-ci, pensa Lawrence, donnaient une idée de ce que pouvait être le *Shangri-la*, le paradis terrestre.

Le mont Kenzi, le deuxième plus haut sommet de la région, mur de roches acérées recouvert d'un épais manteau de neige, semblait monter la garde au fond de ce panorama. Sous ses neiges éternelles,

des chutes d'eau de plusieurs centaines de mètres de hauteur grondaient et disparaissaient dans les strates supérieures de la forêt dans une explosion de gouttelettes encadrée par de multiples arcs-en-ciel. La vallée elle-même était une sorte de gouffre séparant deux des contreforts de la montagne, au fond duquel courait une rivière. De petits affluents serpentaient dans chaque pli de terrain.

Juste en dessous de l'endroit où ils se tenaient, se trouvait un lac parfaitement circulaire qui, au nord, avait légèrement grignoté la muraille de pierre, provoquant son effondrement. Un îlot, semblable au dos d'un géant des mers endormi, marquait le centre quasi géométrique du lac. Il devait culminer à cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau. Quelques arbres aux racines blanchies par le soleil avaient poussé sur ses plages caillouteuses.

Il y avait une structure simple au centre de l'îlot : cinq colonnes de marbre noir veiné de blanc supportaient une grande voûte de pierre. En dessous, des gradins circulaires en pierre, pouvant accueillir une bonne vingtaine de personnes. L'ensemble ne pouvait qu'avoir été inspiré par les temples de la Grèce antique.

Un chemin gravillonné partait du temple et menait à une petite jetée en bois. Une jetée identique avait été construite sur la rive du lac. Un canot à rames y était amarré.

— C'est ça ? demanda Ntoko.

— Oui, répondit Duane Garcia.

Le sergent scanna les alentours avec les senseurs de son casque. La piste qu'ils avaient empruntée descendait en zigzaguant le long d'une pente à l'apparence dangereuse. À plusieurs endroits particulièrement délicats, les villageois avaient construit des rambardes de sécurité. Sept mètres plus bas, le chemin se perdait dans la dense forêt pour réapparaître au niveau de la jetée.

— OK, fit Ntoko. On en a assez vu.

Le sergent fit demi-tour, suivi par ses hommes.

Lawrence s'arrêta au sommet de la crête. Il avait toujours l'impression que les habitants de ce village se moquaient d'eux. La pluie s'était enfin calmée, comme les nuages bouillonnants s'éloignaient vers le sud, loin de la masse imposante du mont Kenzi. Lawrence demanda à l'IA de sa combinaison de scanner le temple sur toutes les fréquences possibles. Rien de particulier. Aucune activité électromagnétique. Pas de chaleur. Juste de la pierre inerte. De grands oiseaux gris et blancs planaient dans le ciel ; Lawrence observa le reflet de leur course fluide dans les eaux calmes et noires du lac.

— Et merde.

Ses senseurs firent un zoom arrière et Lawrence fut surpris de découvrir que Duane Garcia était resté à l'attendre.

— Vous me surveillez ?

— Pas du tout. Le chemin du retour est assez difficile et traître. Il serait dommage que vous vous perdiez.

Lawrence se remit en marche et partit d'un petit rire ironique.

— Vraiment ? Je pensais au contraire que c'était ce que vous vouliez.

Duane Garcia accueillit les sarcasmes de Lawrence avec un sourire.

— Votre arrivée ici ne nous a pas réjouis au plus haut point – je ne le nierai pas. Mais je n'ai pas trop envie que vous vous tuiez sur le chemin du retour… Pour la simple et bonne raison que vos supérieurs s'empresseraient de nous accuser.

— Pas faux. Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Où se trouve la prison ?

— La prison ? Je suis désolé, mais nous n'avons pas de prison.

— Vous voulez me faire croire qu'il n'y a pas un seul pécheur parmi les six cents habitants de votre communauté ? Sommes-nous au paradis ?

— Non, bien évidemment. Nous avons nos brebis galeuses, comme toutes les communautés. Mais nous ne croyons pas dans les bienfaits de l'incarcération. Nous appliquons d'autres types de punitions. Il s'agit de restrictions aussi bien physiques que mentales.

— Hum… Si vous voulez savoir, je pense que les conneries zen dont vous abreuvez le capitaine sont des mensonges purs et simples. Cette communauté est beaucoup trop parfaite pour être vraie. Au bout de la troisième génération, n'importe quelle communauté bâtie autour d'un principe unique doit commencer à se diviser.

— Vous avez vu la façon dont nous vivons ? Nous n'avons pas beaucoup de raisons de nous plaindre. Et puis, ceux qui ne sont pas satisfaits sont libres de partir.

— Désolé, mais je n'y crois pas.

— Je vous trouve bien sûr de vous…

— Je suis moi-même un colon de la troisième génération. Je suis bien placé pour savoir que les vieux principes restrictifs et obsolètes sont difficiles à supporter.

— C'est votre expérience personnelle. À moins que nos idéaux soient plus motivants que ceux de votre monde natal…

— Touché !

Pourtant, je suis certain que vous nous cachez quelque chose, pensa-t-il.

Le capitaine Lyaute décida que la patrouille pouvait passer la nuit au village en toute sécurité. Les villageois ne paraissaient pas aussi

menaçants que les habitants de Dixon.

Des familles furent donc contraintes de mettre leur demeure à la disposition des soldats. Lawrence fut logé dans la même maison que Ntoko, Amersy et le petit dernier du peloton 435NK9, Nic Fuccio. La façade donnait sur le parc central, où étaient garés leurs véhicules. Ils disposaient de cinq chambres à coucher confortables, trois salles de bains, un salon, un bureau, une salle à manger et une salle remplie de jouets pour les enfants. En arpentant toutes ces pièces, Lawrence pensa à quelques cadres moyens de sa connaissance qui vivaient dans des maisons bien moins confortables que celle-ci. Il s'installa dans une chambre dotée d'une grange à porte-fenêtre coulissante et se débarrassa de sa combinaison. De sa grosse mallette personnelle sortirent huit cordons ombilicaux qu'il brancha dans sa carapace. Du sang et d'autres fluides vitaux se mirent à circuler dans les muscles synthétiques flasques.

Une douche bien chaude suffit à nettoyer son corps du gel dont il était couvert. Ensuite Lawrence enfila un short gris et un sweat-shirt vert olive, et rejoignit ses collègues sur le balcon. Amersy avait déjà trouvé le bar et préparé un cocktail à base de citron. Lawrence, lui, opta pour une pinte de Soucoupe bleue. La bière lui sembla bien plus goûteuse que celles qu'il avait bues à Memu Bay.

Il ne l'avait pas remarqué jusqu'à présent, mais le village était situé sur un terrain légèrement en pente. Les maisons étaient construites sur d'épais pilotis en bois de longueurs variées. Comme ils se trouvaient en hauteur, les hommes pouvaient embrasser du regard la totalité de cette vallée encaissée couverte d'un manteau bleu-vert ininterrompu.

— Sergent, vous avez déjà vu des gars déserter ? demanda Nic affalé sur les coussins d'une chaise longue.

— Non. Tu sais, les soldats de Z-B ont du mal à se fondre dans la masse. Pourquoi, ça te tente ?

Nic désigna la grande clairière d'un geste de la main. Huit soldats en combinaison étaient en bas et montaient la garde autour des véhicules. C'était un boulot plutôt facile.

Il y avait des enfants avec eux. Les hommes les laissaient monter dans les jeeps. Il y avait aussi plusieurs filles ; certaines d'entre elles étaient des adolescentes, d'autres déjà des jeunes femmes. Lawrence était certain de ne pas les avoir vues avant. Sinon, il les aurait remarquées. Tout comme les touristes de Memu Bay, elles étaient très légèrement vêtues : tee-shirts moulants ou simples soutiens-gorge, et shorts. Vues de là où il se trouvait, la plupart d'entre elles avaient l'air plutôt mignonnes. Elles aussi participaient de ce paysage idyllique. Les soldats de garde étaient très occupés à leur parler.

— Je dois bien avouer, dit Nic, que c'est plutôt tentant comme

cadre. Je me vois bien m'installer ici quand j'aurai gagné assez d'argent.

— Moi pas, dit Lawrence.

Pourquoi ? Il y a tout ce qu'il faut ici. Eh, je me demande si le trimariage fonctionne ici aussi… Les gens de la campagne oublient leurs traditions moins vite que les citadins.

Ntoko gloussa et désigna deux des jeunes femmes avec son verre empli de cocktail.

— Deux filles comme ça pour toi tout seul ? fit-il. Elles te tueraient, gamin !

— Il y a pire façon de mourir.

— Vivre ainsi au milieu de la forêt, dans ce trou paumé… Voilà ce qui me tuerait, dit Lawrence.

— Holà ! Tu exagères, commenta Nic en riant. Moi, je ne demande pas mieux que cette vie. Tu travailles deux ou trois heures dans la journée, et le reste du temps, tu le passes à boire et à baiser. Regarde-les. Ils sont tous souriants. Ils ne connaissent pas le stress. Ils savent qu'ils ont de la chance.

— Je connais ce genre d'ambiance. Évidemment, ça nous attire parce que ça nous change de notre quotidien. Mais tu ne peux pas vivre de cette façon pendant quatre-vingts ans. Au bout de six mois, tu mourrais d'ennui.

— Et merde ! grogna Amersy. Voilà que ça le reprend. Lawrence, tu n'es pas commandant de vaisseau ! Oublie tes rêves de grandeur.

— Mais non, protesta Lawrence. Les communautés comme celle-ci n'apportent rien à l'humanité. C'est juste une bonne planque pour les gens qui ne sont pas capables de vivre dans la société moderne. Et encore, ils dépendent de cette société qu'ils ont fuie. Les villages comme celui-ci ne pourraient pas exister sans la production industrielle de la ville.

— Il en a toujours été ainsi, dit Ntoko. Des communautés différentes vivent de manières différentes et produisent donc des richesses différentes. C'est le commerce qui lie toutes les communautés entre elles qui fait fonctionner la machine. Il y a quelques siècles de cela, c'était le même système, mais à l'échelle des nations. Aujourd'hui, il y a une multitude de microsociétés, possédant chacune une spécialité indispensable aux autres. Évidemment, ce type de société n'était pas concevable avant l'avènement des moyens de communication et des transports modernes. Selon moi, ces villageois ont atteint le même niveau de développement que les habitants de Memu Bay.

Ce sont des rêveurs qui ont besoin de redécouvrir la réalité afin de nous aider à bâtir ce monde dont nous rêvons tous.

Le sergent leva son verre en cristal taillé à la main vers le soleil couchant.

— Personnellement, je n'ai rien contre les rêves comme celui-ci, dit-il. Alors, bois donc une autre bière et calme-toi.

— Oui, sergent.

Lawrence sourit et plongea la main dans la glacière. Un groupe d'enfants passa devant le jardin de leur maison. Ils crièrent quelque chose d'inintelligible. Il leur fit un signe amical de la main. Force était de constater que les gens savaient vivre ici. C'était la première fois depuis qu'il était sur cette planète qu'il pouvait vraiment se relaxer. Même les clubs de la marina n'avaient pu lui offrir ce degré de confort.

Si seulement il pouvait comprendre ce qui ne tournait pas rond à Arnoon… Soudain, il vit un enfant – un garçon – fouiller l'un des buissons qui marquaient les limites du jardin. Ses mains s'activèrent parmi les feuilles bleu-vert et se refermèrent sur un fruit. Une petite boule orange à l'aspect satiné. L'enfant arracha le fruit et mordit dedans. Du jus dégoulina le long de son menton.

— Je le savais ! siffla Lawrence. Vous avez vu ?

— Vu quoi ? demanda Ntoko.

— Il mange un fruit. Un vrai fruit. Il vient de le cueillir dans ce buisson.

Ntoko fronça les sourcils et chercha le gamin du regard.

— Tu es sûr ?

— Je l'ai vu.

— Sale habitude…

— Comment peuvent-ils laisser leurs enfants faire ça ?

Nic fit la grimace et examina d'un œil suspicieux le liquide qu'il était en train de boire.

— Eh, vous pensez qu'ils nous en ont donné ?

— J'espère pour eux que non, grogna Amersy.

Lawrence s'allongea sur son transat. Il se sentait bien mieux maintenant qu'il avait découvert le petit secret de ce village. *Je savais bien que quelque chose ne tournait pas rond.*

Le réfrigérateur était rempli de plats sous Cellophane. Lawrence se dit qu'il devait absolument vérifier leurs emballages avant de les manger ce soir. Dieu merci, il n'avait vu aucun troupeau d'animaux autour du village. Les habitants de ce pays n'étaient pas aussi tordus que cela.

*

**

Ils dînèrent sur le balcon de côtes de porc et de pommes de terre réchauffées au micro-ondes. Nic parvint même à préparer quelques sauces tex-mex avec des sachets trouvés dans la cuisine. Des sachets portant le logo de la raffinerie de nourriture de Memu Bay. Pour le dessert, ce fut glace au chocolat pour tout le monde.

Assis sur leurs transats, ils regardèrent le soleil disparaître derrière les énormes montagnes. La nuit tombait très tôt sur Arnoon, mais le crépuscule durait deux bonnes heures, dessinant les pics acérés sur la toile de fond dorée et couleur améthyste du ciel. Puis les étoiles s'allumèrent et se mirent à scintiller vivement dans l'atmosphère froide et raréfiée des sommets enneigés. Enfin, la Voie lactée, pareille à la queue d'une titanesque comète, fit son apparition dans le ciel nocturne.

Lawrence n'était pas tout à fait soûl lorsqu'il partit se coucher, mais il avait bu suffisamment de bière pour ressentir une certaine excitation. Il dormit de façon intermittente, se réveillant très souvent en grognant pour se retourner ou bien tapoter son oreiller. Vers une heure du matin, il entendit un cri.

Un cri très rapidement étouffé. Pendant un instant, il crut qu'il devait s'agir de la fin brutale d'un rêve désagréable. Sauf qu'il était persuadé d'être réveillé depuis au moins un quart d'heure.

Alors il resta dans son lit sans bouger, les sens en alerte. C'était un cri de femme, il en était certain à présent. Maintenant qu'il se concentrait, il pouvait entendre un bruit de bagarre. Et des pas sur des marches en bois. Il y eut un autre cri, complètement étouffé cette fois.

Lawrence bondit de son lit en attrapant ses lunettes sur la table de chevet. Il les chaussa et demanda à la perle de son bracelet d'activer la fonction vision nocturne. Ses lunettes n'étaient pas très performantes et n'arrivaient pas à la cheville des senseurs de sa combinaison, mais elles lui permirent de voir à peu près distinctement l'intérieur de sa chambre dans des tons bleus et gris. Il fit glisser la grande porte-fenêtre et sortit sous la véranda. La fenêtre de sa chambre ne donnait pas sur le centre du village, mais sur un alignement de maisons. Grâce à l'éclat amplifié des étoiles, il pouvait y voir comme en plein jour.

Une petite fille âgée de huit ou neuf ans courait entre les pilotis des maisons. Elle était pieds nus et n'avait sur le dos qu'une ample chemise de nuit blanche. Ses jambes étaient trempées et couvertes de boue jusqu'aux genoux. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Jacintha, appela-t-elle dans un sanglot. Jacintha, où es-tu ? Jacintha !

Lawrence descendit en courant une volée de marches en bois en se répétant que Jacintha pouvait très bien être un chat ou un animal domestique quelconque.

La fille le vit arriver, sursauta et se recroquevilla, toute tremblante.

— S'il vous plaît, dit-elle, ne me faites pas de mal. Je vous en prie.

Ainsi baignée par la lumière des étoiles, elle ressemblait à sa petite sœur Janice. *Elle doit avoir vingt et un ans maintenant… Non, qu'est-ce que je raconte, vingt-deux. Je me demande ce qu'elle est devenue.*

Il tendit la main à la fillette.

— Ne t'inquiète pas. Personne ne va te faire de mal. Je veux juste savoir ce qui s'est passé. Tu veux bien me le raconter ?

— Rien, il ne s'est rien passé, dit-elle en reculant de quelques pas.

— Tu en es certaine ? J'ai entendu quelqu'un crier. C'était Jacintha ?

— Je ne sais pas.

— Écoute… Je m'appelle Lawrence. Et toi, comment t'appelles-tu ?

Elle renifla bruyamment.

— Denise.

— OK. Denise. C'est un joli prénom. Tu veux bien me dire qui est Jacintha ?

Tout en lui parlant, Lawrence scrutait les ténèbres environnantes. Les lumières des maisons n'étaient pas toutes éteintes ; autour des doubles rideaux fermés s'échappait un peu de lumière, qui dessinait des carrés lumineux semblables à des néons. Les véhicules du convoi formaient des silhouettes sombres au milieu de la clairière. Deux soldats en combinaison montaient la garde. Ils ne paraissaient pas les avoir remarqués, ce qui énerva un peu Lawrence.

— C'est ma sœur, dit Denise.

— Bien. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans.

Lawrence jura intérieurement. Il avait peur de comprendre ce qui s'était passé. C'était la faute du capitaine Lyaute et de son manque de discipline ; mais aussi celle de Z-B, qui était prêt à engager n'importe quel animal dans ses forces de sécurité.

— Dis-moi, Denise… Est-ce que quelqu'un a emmené ta sœur ?

— Oui, répondit timidement la fillette. Nous étions en train de dormir chez Paula, dit-elle en désignant l'une des maisons.

Lawrence regarda dans cette direction et vit effectivement plusieurs jeunes visages pressés contre l'une des fenêtres.

— Et alors ?

— Deux soldats sont entrés et lui ont dit qu'ils voulaient lui poser quelques questions, que c'était très important. Et puis ils ont dit qu'elle devait les suivre.

— Où ? Tu as vu où ils sont partis ?

— Pas vraiment. Mais c'était par là, dit-elle en indiquant la direction de la rangée de maisons que Lawrence avait vue par la fenêtre de sa chambre.

— Ils étaient en combinaison dermique ? Tu sais, les grosses combinaisons sombres ?

— Non.

— Bien, fit Lawrence en commençant à courir. Surtout, ne bouge pas d'ici.

Denise hésita, les lèvres tremblantes.

— Ne bouge pas, il ne t'arrivera rien.

Un rapport sur la situation actuelle du convoi défila sur les lunettes de Lawrence, niveau sept, pas d'alerte, pas d'anomalie. Il demanda à la perle de son bracelet d'ouvrir un lien avec Ntoko et de le réveiller. Il dépassa la première maison, puis arriva à la deuxième, dans laquelle les lumières étaient encore allumées. Lawrence monta les marches quatre à quatre et regarda par la fenêtre. Trois soldats étaient en train de jouer aux cartes.

Une lumière était allumée dans la troisième maison. Mais les rideaux étaient tous tirés. Lawrence se précipita dans les escaliers en prenant garde de ne pas glisser sur le bois humide. À présent, il entendait distinctement des voix pressantes aux accents durs et gutturaux.

Il fit glisser la porte-fenêtre et tira le rideau. Il ne s'était pas trompé. La fille, Jacintha, était étendue sur le sol, le tee-shirt relevé jusqu'au cou, le visage déformé par une expression de terreur pathétique. Il y avait trois soldats autour d'elle : Morteth, Laforth et Kmyre, du peloton 482NK3. Laforth avait déjà retiré son pantalon et exposait son érection. Il était debout devant la fille et se servait de ses pieds pour l'obliger à écarter les jambes.

Les trois hommes se retournèrent brusquement vers lui d'un air paniqué, puis soufflèrent de soulagement en découvrant l'un des leurs.

— Merde, Newton, lâcha Laforth. Qu'est-ce qui te prend ?

— Ferme cette putain de porte, dit Morteth.

Lawrence releva ses lunettes de manière à ce que Jacintha puisse voir son visage.

— Est-ce qu'ils vous ont violée ? demanda-t-il.

— Non, glapit-elle en secouant rapidement la tête.

— Très bien. Venez avec moi, lui dit-il en lui tendant la main et en lui faisant signe d'approcher.

Kmyre fit face à Lawrence, mit les mains sur ses hanches puis fit un pas de côté pour empêcher la fille de passer.

— Elle est notre prisonnière, Newton. Alors, soit tu te joins à

nous, soit tu te tires.

Son haleine empestait l'alcool.

— Non. Vos conneries sont terminées, les gars. Finies. Compris ?

— Tu plaisantes ? On n'a même pas commencé.

— Et vous n'en aurez pas le loisir. Nous ne sommes pas venus ici pour ça.

Il contourna Kmyre et s'approcha de la fille. Jacintha était toujours allongée par terre et regardait autour d'elle sans trop savoir quoi faire. Laforth ne semblait plus aussi sûr de lui. Il cherchait le réconfort de Morteth, qui, lui, regardait Lawrence. Jacintha parvint à s'asseoir et rabaissa son tee-shirt.

— Viens avec moi, lui dit Lawrence en lui tendant la main.

Mais Kmyre la lui repoussa.

— Je te conseille de dégager, si tu ne veux pas devenir la première victime de cette salope de terroriste…

Lawrence se pencha en avant pour aider Jacintha à se relever. Comme il s'y attendait, Kmyre voulut lui donner un coup de pied derrière le genou. Lawrence se retourna au dernier moment, lui attrapa le pied et le souleva aussi haut qu'il le pouvait. Kmyre hurla en basculant en arrière.

Morteth grogna et, les bras tendus, se rua sur Lawrence. Celui-ci ne chercha pas à l'esquiver mais se précipita sur lui et lui donna un coup de tête. Le grognement cessa brusquement tandis que retentissait un bruit mat d'os brisé. Du sang jaillit du nez de Morteth. Jacintha cria.

Le poing de Laforth atteignit Lawrence à gauche du sternum. Lawrence tituba sous l'impact et vit du coin de l'œil que Kmyre s'était relevé et qu'il se dirigeait vers lui. Cette fois-ci, il préféra esquiver l'attaque, mais ne fut pas assez rapide. Kmyre lut dans ses pensées, réussit à lui attraper le bras et à appuyer sur un nerf particulièrement douloureux. Lawrence hurla de douleur et s'écroula, entraînant son assaillant dans sa chute. Les deux hommes tombèrent sur le rideau de la porte-fenêtre, arrachant la tringle et les anneaux de cuivre, et atterrirent sur le balcon. Kmyre lui donna de grands coups de pied ; Lawrence lui répondit. Mais sans chaussures, il ne pouvait pas lui faire grand mal.

Les deux hommes luttèrent ainsi quelques secondes, mais Kmyre parvint à prendre le dessus en profitant du bras momentanément handicapé de Lawrence. Celui-ci donna un coup de genou dans le cou de son adversaire qui s'effondra. Mais Laforth était déjà là qui essayait de lui tordre le genou. Lawrence pivota sur lui-même et ramena son autre jambe dans les côtes de son assaillant. Laforth tomba en arrière dans les escaliers, en entraînant Lawrence dans sa chute.

La descente fut particulièrement pénible, et Lawrence ne put rien faire pour la freiner. Ses coudes et ses genoux heurtèrent douloureusement chacune des marches de bois. Sa tête ne fut pas en reste et reçut de nombreux chocs, qui firent plus que doubler le nombre d'étoiles scintillant dans le ciel. Les deux adversaires s'écrasèrent sur le sol boueux et se séparèrent.

Plusieurs personnes couraient dans leur direction. Il s'agissait d'enfants et d'adultes du village. N'y avait-il aucun camarade de son peloton ? Jacintha criait toujours, et la lumière de la chambre éclairait vivement le carré de jardin sur lequel ils étaient tombés. Tout le village devait avoir été réveillé par ce raffut.

Cela n'empêcha pas Laforth d'essayer de lui donner un coup de pied. Lawrence l'esquiva et lui envoya un coup de poing. Cependant, les douleurs vives qu'il ressentait l'empêchaient de viser correctement. Laforth recula, reçut le coup à l'épaule et plongea sur Lawrence à hauteur de taille. Mais celui-ci s'était préparé et le cueillit d'un coup de genou dans la mâchoire. Laforth s'écroula lourdement sur l'herbe et Lawrence sourit d'un air satisfait et sauvage. C'est alors que Kmyre lui atterrit sur le dos, le projetant au sol, près de Laforth.

— C'est lui, cria Denise. C'est cet homme.

Super, se dit Lawrence en bloquant une attaque dirigée contre sa pomme d'Adam, ils vont croire que c'est moi le violeur…

— On dirait des sauvages, dit un homme.

— Arrêtez-les ! cria Denise. Arrêtez-les, ils vont lui faire mal.

— Jacintha ? Jacintha, où es-tu ?

Kmyre lui donna un coup de pied dans les côtes. Lawrence roula deux fois sur lui-même et s'accroupit. Il plongea sur son adversaire, et les deux hommes se retrouvèrent une fois de plus dans l'herbe humide.

— Arrêtez ! hurla Denise. S'il vous plaît, aidez-le.

— Jacintha ?

— Père. Père, je suis là.

— Jacintha.

— Appelle le dragon, dit Denise. Appelle le dragon !

— *Non*, petite !

— Est-ce que tu vas bien ? Jacintha, ils t'ont fait du mal ?

— Arrêtez, arrêtez !

— Je vais bien, père.

Kmyre était couché sur lui et essayait de l'étrangler. Lawrence s'agrippait lui aussi à la gorge de son adversaire. On eût dit deux ivrognes en train de se battre dans un caniveau. Puis ils roulèrent et roulèrent encore, en donnant de grands coups de pied dans tous les sens.

— Je vous en prie ! supplia Denise.

Une vive lumière blanche les inonda soudain. Les deux hommes se figèrent. Des soldats vêtus de combinaison dermique les attrapèrent et les soulevèrent sans ménagement.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda Ntoko.

Lawrence soupira longuement, heureux de laisser le soldat supporter le poids de son corps endolori. Ses jambes tremblantes en étaient momentanément incapables.

Il y avait beaucoup de gens autour d'eux, éclairés par les projecteurs des casques des soldats. Des villageois serrant leurs enfants dans leurs bras. Des soldats en caleçon à moitié endormis. D'autres villageois arrivaient encore.

— Alors ? demanda Ntoko.

— Ils… La fille…, parvint à prononcer Lawrence. J'ai entendu crier…

— Oui, oui…, fit le sergent en regardant Jacintha, son père, sa mère et sa sœur Denise, blottis les uns contre les autres. Merde ! murmura-t-il.

Il se retourna vers Kmyre, complètement maculé de boue et de sang. Laforth avait entrepris de se relever laborieusement. Morteth, lui, était toujours sur le balcon et se pinçait le nez pour stopper son hémorragie. Sa chemise écarlate témoignait de l'impressionnante quantité de sang qu'il avait perdue.

Ntoko fit signe au sergent de garde de s'approcher. Les deux hommes s'entretinrent alors en privé. Lawrence les entendit murmurer. Puis ils firent face à la foule.

— Bon, le spectacle est terminé pour ce soir, dit Ntoko. Vous trois, fit-il en désignant Morteth, Laforth et Kmyre, retournez dans vos chambres et n'en sortez pas avant 7 heures demain matin. Travers, tu monteras la garde devant leurs appartements. S'ils tentent de sortir avant l'heure, use de tous les moyens dont tu disposes pour les en empêcher.

— Bien, sergent, acquiesça le soldat.

Ntoko s'approcha de Jacintha et de sa famille.

— Mademoiselle, désirez-vous une assistance médicale ?

— Non, répondit son père en serrant Jacintha contre lui. Nous n'avons pas besoin de votre aide.

Jacintha acquiesça de la tête.

— Très bien. Vous pouvez rentrer chez vous. Je vous assure qu'un tel incident ne se reproduira plus.

— Merci…

Lawrence fut impressionné par le mépris assassin contenu dans ce dernier mot. Le soldat qui le tenait le laissa entre les mains de Nic et

Amersy, qui n'étaient pas trop de deux pour l'aider à regagner leurs quartiers en titubant. Petit à petit, les gens rentrèrent chez eux en chuchotant des messes basses, et la clairière se vida.

Denise apparut soudain devant Lawrence. La petite fille lui sourit d'un air timide.

— Merci, dit-elle avant de disparaître aussitôt.

Nic éclata de rire.

— Tu t'es trouvé une nouvelle petite amie, on dirait. Joli brin de fille, hein ?

— Laisse-moi tranquille, mec…

Puis ce fut au tour du sergent Ntoko d'apparaître devant lui. Mais lui ne souriait absolument pas.

— Putain, mais qu'est-ce qui t'a pris ? T'as voulu jouer au héros ? Réserve-nous ça pour tes heures de service.

— Arrêtez, sergent, vous auriez fait la même chose !

— Peut-être, mais je n'y serais pas allé seul. On ne t'a rien appris à l'école ?

— Je vous ai appelé.

— Putain…

Ils arrivèrent à leur maison et remontèrent sur le balcon. Lawrence dut s'agripper fermement à la rampe. À présent que l'effet de l'adrénaline et des endorphines s'estompait, il avait mal partout. Dès qu'il fut dans le salon, il s'écroula sur le canapé.

— J'ai besoin de boire un coup.

Kibbo ouvrit une bouteille de Soucoupe bleue et la lui tendit. Lawrence en but une gorgée et se dit qu'il se comportait vraiment comme un macho. Ntoko s'assit près de lui et ouvrit une mallette de premiers secours.

— Ne bouge pas, gamin.

*
**

Malgré les médicaments, Lawrence avait mal partout lorsqu'il se réveilla le lendemain matin. Il prit une douche bien chaude qui le détendit un petit peu. Il avait une cheville très enflée, les deux jambes éraflées et des bleus sur tout le corps. Mais, d'après Ntoko, toutes ses blessures étaient superficielles.

— Il n'y a pas de quoi prendre un jour de repos, en tout cas, avait dit le sergent.

Il prit son petit déjeuner en compagnie de Nic et Amersy, qui n'arrêtèrent pas de le taquiner à propos de la bagarre. Le sergent ne mangea pas avec eux ; il était sorti le premier, alors que Lawrence

était encore sous la douche. Il refit son apparition au moment où ses hommes finissaient leur repas.

— Vous deux, dit-il à Nic et Amersy, allez voir ailleurs si j'y suis.

— Quoi de neuf ? demanda Lawrence.

Ntoko se versa un peu de café et s'assit en face de lui.

— J'en ai parlé au capitaine. Il veut que l'affaire soit classée le plus vite possible.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que le héros sans peur et sans reproche va devoir fermer sa gueule et se tenir à carreau.

— Vous voulez dire que ces trois types vont s'en tirer sans rendre de comptes à personne ? Merde, mais ils étaient sur le point de violer une fille de dix-sept ans ! Je n'arrive pas à y croire…

— Nous savons tous ce qu'ils ont fait, et je peux t'assurer qu'ils ne s'en tireront pas comme ça. Mais il y a différents moyens de régler cette affaire, des moyens moins douloureux pour nous tous…

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Lawrence méfiant.

— Bon, imaginons que nous adoptions ta méthode – simple et honnête – et que nous lavions notre linge sale en public. Morteth, Laforth et Kmyre sont jugés. Évidemment, ils sont reconnus coupables, rapatriés, et ils purgent une peine de quinze ans de prison. Très bien. Sauf qu'il n'y a pas de procès sans enquête. Car il va falloir déterminer ce qui s'est réellement passé…

— Il n'y a rien à déterminer. Ce sont juste trois ivrognes, voilà tout.

— Certes. Mais le juge va se demander comment le capitaine Lyaute a pu laisser faire une chose pareille. N'est-il pas capable de discipliner ses hommes ? Pourquoi le sergent du 482NK3 n'a-t-il rien fait pour les arrêter ? Tu sais bien que les sous-officiers sont responsables du comportement de leurs hommes. Et puis, pourquoi les hommes de garde n'ont rien vu et ne sont pas intervenus ?

— Ils auraient dû le faire.

— Je sais, je sais. Mais la situation est assez tendue. Tu as bien vu comment les hommes ont pillé les maisons de ces pauvres pécores. Lyaute aurait dû intervenir très fermement dès le début. Mais il ne l'a pas fait parce qu'il voulait se la couler douce. Alors les choses n'ont fait qu'empirer, jusqu'à ce que ces trois trous du cul dépassent les bornes et nous foutent tous dans la merde. Si jamais cette affaire remonte en haut lieu, la moitié du convoi va hériter d'un blâme dans son dossier.

Lawrence but un peu de son thé, qui s'était complètement refroidi.

— Vous êtes en train de me dire que si je fais ce qui est juste et

que je témoigne devant le commandant, je risque de causer des ennuis à tout le monde.

— Comme je te l'ai dit, il y a différents moyens de régler cette affaire. Lyaute peut intervenir sur des canaux parallèles, si tu lui en laisses le loisir.

— Quelles sortes de canaux ?

— Bon, je vais être franc et direct. Si tu ne dis rien, tu rentres de cette campagne avec un dossier en béton – encore meilleur que si tu avais sauvé la peau d'un général sur la ligne de front – et tu reçois tes premiers galons. Morteth, Laforth et Kmyre, eux, se retrouvent sur la liste noire. Ils seront de corvée de chiottes jusqu'à la fin de leurs jours et ne pourront compter sur aucune prime, aucune lettre de recommandation de la part de Z-B. Aucun employeur ne voudra jamais d'eux. Ce sera la taule sans barreaux aux fenêtres en quelque sorte.

— Et Lyaute en ressort innocent comme l'agneau qui vient de naître…

— Exactement. De même que de nombreuses autres personnes qui ne méritent pas forcément de payer les pots cassés. Mais la prochaine fois, crois-moi, il sera beaucoup plus sévère avec ses hommes. Il ne faut pas agir à la légère, Lawrence. Toi et moi, nous savons que les bons officiers ne courent pas les rues.

— Arrêtez, sergent. N'essayez pas de me faire croire que l'avenir de Z-B repose sur mes épaules.

— OK, OK. Mais c'est à toi de décider. Et tu dois prendre ta décision maintenant. Tu ne pourras pas y échapper. Si ça peut te rassurer, j'aurais fait la même chose que toi hier soir. Tu as bien agi.

— Ouais, mais il me semble qu'on oublie quelque chose…

— Oui, quoi ?

— La fille. Jacintha. Que va-t-elle devenir ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Trois des mecs les plus délicats de Z-B ont essayé de la violer…

— Mais n'ont pas réussi. Grâce à l'intervention de la cavalerie. Elle a été choquée, mais elle oubliera. Et puis, elle ne nous reverra plus jamais. Elle pourra reprendre sa vie de mangeuse de lotus, et dans six mois, cette histoire ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

— C'est donc ça… Vous vous foutez complètement de ce qu'elle va devenir ?

— C'est de la politique, mon gars. Ses intérêts dans cette affaire ne sont pas aussi importants que les nôtres, c'est tout. Alors, quelle décision as-tu prise ?

Lawrence parvint à sourire malgré sa lèvre supérieure enflée et endolorie. Au moins le sergent avait-il fait preuve de diplomatie en lui

faisant croire qu'il avait le choix. Il savait très bien que, s'il mettait Lyaute et les autres sergents dans l'embarras, c'est lui qui se retrouverait sur la liste noire.

Mais c'est ainsi que fonctionnaient les compagnies. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. Et les choses n'étaient pas près de changer.

Il but encore un peu de son thé froid.

— J'ai dû me faire tous ces bleus en tombant dans les escaliers la nuit dernière…

Chapitre 14

Le procès en cour martiale eut lieu dans la salle des banquets de l'hôtel Barnsdale, où logeaient huit pelotons ainsi que la moitié du personnel technique de Z-B. Il y avait une estrade à une extrémité de la salle. Normalement, elle servait à accueillir un orchestre, mais ce jour-là, on y avait placé une table et trois chaises destinées aux trois officiers chargés de diriger le procès. Ebrey Zhang était le président de la cour. Face à lui, sur la piste de danse, il y avait deux autres tables. Celle de l'accusation, constituée d'un représentant de Z-B, d'une envoyée de la police de Memu Bay appelée Heather Fernandes, et de deux autres magistrats. Et celle de la défense, à laquelle étaient installés Hal et le lieutenant Bralow.

Derrière eux, des rangées de chaises en plastique pour accueillir des employés de Z-B, des civils triés sur le volet, ainsi qu'une poignée de journalistes. La première rangée était réservée au maire et à ses invités, dont quelques amis intimes, Margret Reece et Galliani. Dix soldats en combinaison – que les civils mettaient un point d'honneur à ignorer – montaient la garde tout autour de la salle. Pour une fois, l'alimentation en électricité ne fut pas perturbée, permettant aux cônes de lumière d'éclairer correctement la salle d'audience.

Lorsqu'il pénétra pour la première fois dans la salle en compagnie de Hal, Lawrence fut écœuré par l'atmosphère pesante qui y régnait. L'accusé, lui, eut carrément un mouvement de recul en voyant la disposition des chaises.

— C'est un spectacle ou quoi ? dit Lawrence à Bralow en profitant de l'inattention de Hal.

Le lieutenant se contenta de hausser les épaules d'un air légèrement coupable.

Lawrence prit une chaise et s'assit à la table de la défense. Il donna une tape amicale sur le genou du gamin, qui le gratifia d'un sourire reconnaissant et pathétique.

Personne ne reprocha ouvertement son comportement à Lawrence. Il portait son uniforme d'apparat et avait plus de décorations épinglées sur la poitrine que la majorité des officiers présents. Personne ne pouvait l'empêcher de rester près du soldat Grabowski s'il le désirait. Quand Bryant arriva, il lui jeta un regard assassin avant de prendre place à côté de ses collègues officiers.

Le sergent-major demanda au public de se taire puis de se lever pour accueillir Ebrey Zhang et ses deux aides.

Hal ne pouvait pas s'en prendre à la procédure. L'accusation fit parfaitement son travail. Tous les détails de l'affaire furent exposés à

la cour. Des extraits des différents interrogatoires qu'il avait subis furent projetés. Au bout d'à peine vingt minutes de procès, les choses s'annonçaient déjà très mal.

Le détective Galliani fut appelé à la barre pour parler de l'alibi auquel le gamin était resté fidèle.

— Avez-vous retrouvé le taxi que l'accusé affirme avoir pris cette nuit-là ? demanda l'accusation.

— Non, monsieur. L'IA de régulation du trafic est formelle : aucun taxi ne s'est rendu dans la zone décrite par l'accusé le soir du viol. M. Grabowski nous a donné l'heure exacte à laquelle il est supposé avoir pris ce taxi ; nous avons donc vérifié tous les véhicules de Memu Bay et pouvons affirmer qu'aucun d'entre eux n'était manquant au moment du départ du suspect ou de son retour de cette supposée maison close.

— Ah oui, fit le procureur d'un ton suffisant. Cette maison close existe-t-elle réellement ?

— Non, monsieur. M. Grabowski a identifié l'avenue de la Cathédrale comme étant la rue où devait se trouver la maison de tolérance. Nous avons fouillé toutes les maisons et n'avons rien trouvé de suspect.

Lawrence avait lui-même visité cette rue deux jours plus tôt. Pas pendant le service, mais en civil, avec une chemise au col suffisamment haut pour dissimuler ses valves. Avant de s'y rendre, il avait trouvé un plan en 3D dans le service de l'urbanisme de la ville et l'avait soumis à Hal. Sans la moindre hésitation, celui-ci avait désigné le dix-huit de l'avenue de la Cathédrale.

Lawrence s'était baladé autour de la maison en prenant le temps d'en observer tous les détails. Il y avait un joli petit jardin avec une clôture en fer forgé, comme le gamin le lui avait dit. La façade en pierre était plutôt ramassée, et les encadrements des fenêtres peints dans des couleurs vives. Comme toutes les autres maisons du quartier, elle devait être la propriété de gens très aisés. Lawrence activa la perle de son bracelet et ouvrit le logiciel Apogée. Une image indigo complexe se déroula dans ses membranes optroniques, tandis que le programme se décompressait. Peut-être son imagination lui jouait-elle des tours, mais cet indigo-là lui parut plus clair que celui des icônes habituellement projetées sur ses membranes.

Il se connecta à la base de données de Memu Bay et demanda à Apogée de décortiquer l'IA de la maison en question ainsi que celle qui régulait le trafic de la ville. Les résultats se mirent à défiler presque immédiatement. Décidément, le logiciel utilisé par les amis de Supersniper pour effacer les traces de leurs passages était très efficace, ce qui le conforta dans son idée que le codage alpha n'était plus

d'aucune utilité.

L'IA de la maison ne lui apprit rien du tout, car elle était en panne depuis plus d'une semaine. Des sections indépendantes et mineures du réseau de la maison fonctionnaient toujours, mais étaient dénuées de mémoire. Mais le plus bizarre était que le système de sécurité était complètement désactivé, qu'il ne recevait même plus d'énergie.

La régulation du trafic confirma que très peu de véhicules étaient passés dans cette rue le soir du viol. Apparemment, aucun taxi ne s'était arrêté devant le numéro dix-huit. Mais Apogée creusa plus profondément dans le réseau des transports locaux et découvrit qu'entre une heure quarante-huit et deux heures dix, le flot de données y avait augmenté de façon infime mais indéniable.

Entre le moment où Hal était parti et celui où il était revenu à l'hôtel.

Rien dans la mémoire du réseau ne semblait pouvoir expliquer cette augmentation.

— On ferme la boutique, murmura Lawrence pour lui-même.

Cette minuscule aberration n'avait aucune chance de convaincre un jury qui avait sous les yeux les résultats de l'analyse du sperme prélevé dans le vagin de la fille. Peut-être même cette preuve n'était-elle pas recevable. Mais à lui, elle lui suffisait. Ce surplus de données était pour lui comme un graffiti électronique laissé sur les murs de la maison : *Supersniper était là.*

Lawrence traversa la route et fit tinter la cloche en cuivre. Il attendit une minute entière avant de voir la lourde porte d'entrée noire s'ouvrir. Une femme en tablier apparut dans l'embrasure et le regarda d'un air méfiant.

— Oui ?

— Elena Melchett ?

— C'est moi-même. Que désirez-vous ?

— Je m'appelle Lawrence Newton. J'écris un article sur le viol de la fille du maire.

Elena Melchett ne lui donna pas l'impression d'avoir envie de coopérer avec les médias.

— Et alors ?

— Le suspect affirme qu'il se trouvait quelque part dans cette rue ce soir-là. C'est son alibi… Vous n'auriez rien vu par hasard ?

— M. Newton, ce crime obscène s'est produit à une heure du matin. Je dormais à cette heure-là. Je n'ai donc vu aucun de ces voyous d'envahisseurs dans les parages.

— Je m'en doutais. Euh…

La femme commençait à perdre patience. Lawrence fouilla dans

une de ses poches et en sortit une carte média. Il l'alluma et activa un fichier visuel.

— Je suis réellement désolé de vous importuner, mais pouvez-vous me dire si vous reconnaissez cet homme ?

Il s'agissait de Hal. Elena Melchett étudia le cliché.

— Non, dit-elle.

— Vraiment ? C'est étrange…

— Que voulez-vous dire ?

Lawrence fit apparaître une autre photo.

— C'est une reproduction de votre hall d'entrée, n'est-ce pas ? fit-il en regardant par-dessus l'épaule de la femme.

Cette fois-ci, Elena Melchett regarda à peine la photo.

— D'un hall d'entrée similaire au mien, dit-elle.

— Vous voulez dire parfaitement identique. Même le sol en marbre est identique.

— Qu'est-ce que vous voulez, M. Newton ?

— Cette image, c'est le suspect qui l'a créée à l'aide d'un logiciel d'architecture. Comment aurait-il pu savoir à quoi ressemblait votre hall, s'il n'y était jamais entré ? Pourtant, vous m'avez dit que vous ne le reconnaissiez pas, n'est-ce pas ?

— Allez-vous-en ! lui ordonna-t-elle d'une voix stridente. Dehors ! Et surtout, ne revenez pas. Si je vous revois devant chez moi, j'appelle la police.

La porte vernie se referma violemment.

L'accusation demanda à Hal de venir à la barre. Il fut alors donné à Lawrence de comprendre comment il était possible d'être son propre pire ennemi. Le procès s'annonçait fort mal. En fait, c'était un vrai massacre, et y assister relevait du supplice.

L'accusation voulut savoir pourquoi Hal n'avait pas respecté le couvre-feu.

Hal, en bon et honnête gars de la campagne qu'il était, expliqua qu'il avait une folle envie de coucher avec une fille.

L'accusation voulut savoir où il était allé pour assouvir ce besoin irrépressible.

Fidèle à sa première version des faits, Hal répondit qu'il était allé au bordel de l'avenue de la Cathédrale. Probablement, pensa Lawrence, parce que sa mère lui avait dit de toujours dire la vérité.

L'accusation fit voler cet alibi en éclats et le lieutenant Bralow ne put rien faire pour l'en empêcher. Alors ils demandèrent à Hal comment il expliquait la présence de son sperme dans le vagin de la fille du maire. Hal affirma que la fille était une prostituée et que toute cette affaire – le prétendu viol, la non-existence du bordel – avait été montée de toutes pièces.

Mais cela ne suffit pas. L'émouvante déposition de Francine Hazledyne avait déjà été projetée à la cour. Lawrence avait attentivement observé les visages des juges tandis que la jeune fille racontait dans le moindre détail ce qui lui était arrivé cette nuit-là.

Plus cette farce avançait, plus Lawrence se surprenait à admirer la stratégie et l'intelligence de Supersniper. Et plus il était furieux… Hal était une victime toute trouvée. Il eut envie de se lever sur sa chaise et de s'adresser aux autochtones présents dans la salle : « Essayez plutôt de vous en prendre à moi ! » Mais il n'ignorait pas qu'un tel coup de folie ne pouvait que nuire encore davantage à Z-B. Ce qui serait une victoire de plus pour la résistance.

Mais il était également hanté par le spectre terrible de la culpabilité. Un procès en tout point semblable à celui-ci avait été évité la dernière fois qu'il était venu sur Thallspring. Et ce en grande partie à cause de lui. À cette époque-là, il avait lui aussi contribué au détournement de la loi. Mais le moment était venu pour Z-B de se soumettre à la justice.

Lawrence se demanda longtemps si ces deux affaires pouvaient être liées entre elles.

Si oui, se dit-il, il ne pouvait s'agir que de l'œuvre d'un Dieu au sens de l'humour particulièrement tordu.

Après cinq heures de témoignages, d'interrogatoires et de contre-interrogatoires, les juges se retirèrent pour délibérer. Leur verdict fut annoncé quatre-vingt-dix minutes plus tard, ce qui, d'un point de vue strictement diplomatique, était une durée plus que convenable, puisque le verdict était déjà connu de tous avant même le début du procès.

Hal se leva et fit maladroitement face aux trois juges. Ebrey Zhang fit alors la lecture de leur verdict.

L'accusé était reconnu coupable d'avoir désobéi aux ordres et de ne pas avoir respecté le couvre-feu.

Coupable d'avoir menti à la police.

Coupable d'avoir violé une mineure.

— Non ! hurla Hal révolté. C'est faux.

Un murmure s'éleva de la foule. Non pas de jubilation, mais de satisfaction d'avoir vu la justice triompher. Contre toute attente, Z-B avait reconnu coupable l'un des siens.

Hal s'effondra sur sa chaise, tandis que le lieutenant Bralow s'adressait avec passion aux juges pour demander la clémence de la cour. Puis vint le moment tant attendu de la sentence.

Ebrey Zhang se leva et déclara d'un ton qui manquait un peu de conviction :

— Halford Grabowski, attendu la gravité du crime abominable

dont vous avez été reconnu coupable, nous n'avons d'autre choix que de vous condamner à la peine la plus sévère qui soit, la mort.

Hal Grabowski devint fou furieux. Il hurla des obscénités aux trois juges officiers et se précipita vers la porte. Tous ceux qui tentèrent de se mettre en travers de sa route furent repoussés comme de vulgaires fétus de paille. La foule s'éloigna de lui en criant.

Deux soldats en combinaison ne furent pas de trop pour maîtriser l'homme enragé et lui administrer un sédatif. Son corps inconscient fut alors traîné hors de la salle des banquets.

Ebrey Zhang arrangea son uniforme et s'éclaircit la voix.

— La sentence sera exécutée après-demain à l'aube. La possibilité de faire appel de notre décision est refusée au prisonnier. Lieutenant Bralow, je vous charge d'en informer votre client. Mesdames et messieurs, nous vous remercions de votre attention.

Les juges sortirent en file indienne. Lawrence ne bougea pas. Bralow se retourna vers lui et dit :

— Je suis vraiment désolé. Il ne méritait pas cela.

Comme Lawrence n'était pas disposé à lui répondre, il hocha nerveusement la tête et partit précipitamment. Les gens faisaient la queue devant les portes de derrière, pressés de retourner enfin chez eux et de reprendre leurs vies bien tranquilles. Bientôt, ils furent tous sortis.

Amersy et ce qui restait du peloton 435NK9 s'alignèrent devant la table de la défense. Lawrence les regarda dans les yeux un à un.

— Si l'un d'entre vous souhaite encore vouer sa vie à Zantiu-Braun, qu'il s'en aille sur-le-champ.

Deux d'entre eux se contentèrent de grogner leur mécontentement ; les autres restèrent silencieux et attendirent que le sergent leur dise ce qu'ils devaient faire.

— OK, dit Lawrence. Le moment est venu pour nous de jouer cartes sur table.

*

**

Cette fois-ci, Josep se rendit à l'astroport en voiture. Il arriva dans le milieu de l'après-midi et franchit l'entrée principale en se présentant sous le nom d'Andyl Pyne, un jeune cadre de l'entreprise de restauration qui s'occupait de la cantine du bâtiment administratif. L'IA de l'astroport lui assigna une place dans le parking numéro 7. Comme Andyl Pyne n'était qu'un cadre somme toute mineur, celle-ci se trouvait très loin du bâtiment lui-même.

Il tenait une petite mallette, accessoire indispensable à tout jeune

employé dynamique, ainsi qu'une paire de lunettes de soleil bon marché, elle aussi indispensable. Sa combinaison vert clair n'était, elle, pas très conventionnelle, mais elle lui permettait d'arborer un gros logo de la compagnie de restauration sur la poitrine. Il portait des bottes plutôt que des chaussures. Mais dans l'ensemble, son apparence entrait tout à fait dans les limites de l'acceptable.

Droit devant lui, le soleil se reflétait sur une construction pentagonale aux parois de verre fumé légèrement convexes. De là où il se trouvait, l'immeuble administratif ressemblait à une tulipe refermée aux pétales carrés. Il avait été construit à l'écart, loin du terminal et de l'imposante tour de contrôle. Vu de l'extérieur, il ne faisait que cinq étages, mais selon le plan qu'Apogée lui avait dégotté, il y avait encore un étage de service et cinq niveaux supplémentaires en sous-sol.

Quand il se présenta devant la porte principale, il dut une fois de plus répéter toute la procédure d'identification et permettre à l'IA de vérifier la paume de sa main ainsi que les traits de son visage. D'une manière générale, les mesures de sécurité étaient beaucoup plus strictes dans le bâtiment administratif que dans le terminal principal, du fait de la présence nouvelle de nombreux employés de Z-B.

Une fois dans le hall d'entrée, il ignora les deux soldats en combinaison assis derrière le bureau d'accueil et se dirigea directement vers les ascenseurs. Un employé qui venait ici tous les jours n'avait aucune raison d'être intimidé par leur présence. Il prit l'ascenseur jusqu'au premier sous-sol où se trouvaient les bureaux du service de maintenance ainsi que la cantine. Jusque-là, tout se passait comme sur des roulettes et correspondait parfaitement au plan et aux images des caméras de surveillance qu'il avait piratés.

Josep entra dans les toilettes et s'enferma dans une cabine vide. L'IA du système de sécurité en prit note. Les caméras couvraient l'ensemble de l'immeuble à l'exception des toilettes. Mais cela avait peu d'importance, puisqu'elle ne vous lâchait pas d'une semelle. Ainsi, il était impossible de disparaître par enchantement ou d'opérer une substitution dans les toilettes sans déclencher une alarme. Andyl Pyne était entré dans une cabine ; Andyl Pyne devait donc en sortir.

Mais Josep n'essayait pas d'échapper à l'IA. Il avait juste besoin d'un peu de temps pour pratiquer quelques modifications. À ce stade de sa mission, il craignait bien plus les humains un peu trop curieux que les ordinateurs. Apogée pénétra le réseau du bâtiment et prit le contrôle des caméras de surveillance. Quelques secondes plus tard, l'IA admit sous la contrainte que ce n'était pas Andyl Pyne mais bien Sket Magersan qui était entré dans la cabine. Quand cette première phase fut terminée, Josep se calma et se concentra. Les organelles modifiées de ses cellules se réveillèrent et commencèrent à agir sur sa chair. La

peau de son visage s'assombrit et ses traits entreprirent de se transformer. Le bout de son nez se fit plus large et ses narines s'agrandirent. Ses lèvres devinrent plus charnues. Ses joues s'affaissèrent puis se raffermirent soudain de manière à lui faire une mâchoire plus carrée. Ses iris prirent une couleur noisette.

Dans sa mallette, Josep avait apporté un petit miroir. Il le sortit et regarda le résultat de sa transformation.

Ils avaient longuement observé Sket Magersan dans les bars et les restaurants de Durrell, lorsque le pilote de navette venait s'y sustenter ou bien passer un peu de bon temps après le travail. Ils l'avaient choisi parce qu'il avait à peu près le même âge, la même taille, le même poids et le même profil général que Josep. De manière à faciliter le travail des implants de ce dernier. Sa voix était plus grave que celle de Josep, et son accent était typique du Cap. Mais un lien direct avec un synthétiseur vocal installé sur une perle neurotronique ferait l'affaire. Josep avait même appris à imiter sa démarche et à reproduire le balancement prononcé de ses épaules lorsqu'il marchait vite.

Le visage qu'il découvrit dans le miroir était celui de Sket. Josep hocha la tête satisfait, retira sa combinaison verte et la retourna. De ce côté-ci, avec ses insignes, ses poches sur les cuisses et sa ceinture élastique, elle ressemblait à s'y méprendre aux combinaisons gris foncé des pilotes de Z-B.

Josep sortit de la cabine et se lava longuement les mains pour laisser à la caméra de surveillance le temps de le reconnaître. Apogée sonda rapidement l'IA du système de sécurité, mais aucun message d'alerte n'avait été envoyé. Il retourna dans l'ascenseur et descendit au cinquième sous-sol.

*

**

Simon Roderick avait décidé de faire surveiller la chambre forte où étaient entreposées les clés de la plus simple des manières : un minimum d'électronique, et un maximum d'observateurs humains. Sa méfiance à l'égard de l'électronique était telle qu'il alla même jusqu'à ne pas prévenir l'IA de l'astroport qu'une opération secrète était en cours. Bien sûr, la sécurité indigène ne fut, elle non plus, pas mise au courant.

Selon le réseau de l'immeuble administratif, le bureau du niveau –4 était assigné à Quan et Raines, deux membres de l'intendance de la Troisième Flotte. Leur rôle était de contrôler l'acheminement des pièces détachées destinées aux Xianti. Afin de limiter leurs dépenses au maximum, ils se servaient de leurs propres IA. De même, la quantité de données qui leur parvenait des réseaux

locaux était censée être réduite au strict minimum, afin d'éviter tout risque d'encombrement. Mais même ainsi, ils ne cessaient de recevoir des informations complètement inutiles sur les plannings des pilotes ou bien le contenu des vols.

Simon occupait un bureau adjacent. Pour l'IA, il n'était qu'un simple spécialiste en avionique, ce que semblaient confirmer les boîtes dont il était entouré et qui portaient toutes des codes-barres du département d'électronique.

La seule chose qui manquait dans ces deux bureaux, c'étaient des caméras de surveillance ; Simon ne voulait pas prendre le risque de permettre aux résistants d'espionner ses propres espions.

Le premier des deux bureaux avait été transformé en centre d'observation. Une énorme feuille écran était tendue sur l'un de ses murs et affichait en permanence différentes scènes du bâtiment administratif. Celles-ci ne leur étaient pas envoyées par le réseau de caméras du système de surveillance, mais par des caméras placées par leurs soins et reliées directement à ladite feuille écran par des fibres optiques blindées. La qualité de l'image était bien inférieure à celle des senseurs classiques, mais au moins évitaient-ils tout câblage électrique. Un flot d'énergie, aussi infime soit-il, est toujours détectable.

Même la feuille écran était parfaitement autonome, puisqu'elle fonctionnait grâce à une batterie. Ainsi, aucun cordon ombilical les reliant à l'extérieur ne pouvait les trahir.

Adul Quan regarda la porte de l'ascenseur s'ouvrir au cinquième sous-sol. Un homme en combinaison de Z-B en sortit.

— Qui avons-nous là ? marmonna-t-il.

Selon la procédure, il fallait vérifier l'identité de quiconque mettait les pieds au niveau –5. L'écran était relié à une perle de bureau dans laquelle on avait chargé les profils de tous les employés de l'astroport. Qui que fut ce nouvel arrivant, il avançait d'un pas décidé sans se soucier des caméras.

— Sket Magersan, lut Braddock. Une minute…

Il fronça les sourcils et fouilla dans une pile de dossiers. Adul et lui n'en avaient pas cru leurs oreilles lorsque Simon Roderick leur avait demandé de tout consigner sur papier. Leur chef était convaincu que le codage alpha n'était plus d'aucune utilité et que leur banque de données était à la merci de toutes les manipulations possibles. Alors, tous les matins, ils devaient imprimer les plannings du personnel de la base de manière à pouvoir vérifier qui était supposé ou non se trouver à l'intérieur du bâtiment administratif.

Braddock mit la main sur le dossier de Magersan et le lut avec attention.

— Merde ! C'est son jour de repos aujourd'hui. Il a passé les cinq derniers jours en vol.

Adul se raidit et examina les images envoyées par les autres caméras du niveau –5.

— Qu'est-ce qu'il fout là ? Et au cinquième sous-sol en plus…

— C'est une bonne question, fit Braddock en s'approchant de la feuille écran afin de voir l'homme marcher tranquillement le long du couloir et dire bonjour aux gens qu'il croisait.

— Il se dirige vers la chambre forte, dit Adul à voix basse.

— Ce n'est pas encore sûr.

— Tu rigoles !

Adul était assis sur le bord de son fauteuil et se préparait à se lever.

Magersan avait atteint le département des communications. Il donna le mot de passe au senseur de sécurité et présenta sa paume au scanner. Son empreinte vocale et le réseau veineux de sa main furent apparemment reconnus. La porte s'ouvrit.

— Monsieur ! appela Braddock en se dirigeant vers le bureau de Roderick. Monsieur, fit-il en ouvrant précipitamment la porte, je crois que nous avons quelque chose.

*

**

Le département des communications était composé de trois bureaux reliés entre eux par un petit couloir. Les caméras de sécurité confirmèrent que, comme d'habitude, seules deux personnes étaient présentes – une dans le premier bureau, une dans le troisième. La porte principale s'ouvrit pour laisser entrer Josep, puis se referma aussitôt. Apogée se chargea d'effacer son image des moniteurs des caméras de surveillance. Aucun des deux officiers présents à l'intérieur n'avait entendu la porte. Josep s'arrêta une seconde et demanda à Apogée d'appeler l'homme du premier bureau. Celui-ci reçut donc un appel du contrôleur de la Division de Maintenance concernant un pépin survenu dans le système de positionnement par satellite d'une navette. Le programme quasi intelligent se chargea de générer l'image et la voix du contrôleur.

Lorsque l'officier des communications commença à répondre, Josep passa rapidement devant son bureau et entra dans le deuxième. Pour cela, Apogée dut désactiver trois alarmes. Il referma la porte derrière lui, tira le verrou manuel et s'efforça de respirer calmement en attendant une réaction éventuelle de la part des deux officiers du service. Des images relayées par les caméras de surveillance montrant

les deux hommes en train de travailler normalement apparurent sur ses membranes optroniques.

La chambre forte était dotée d'une lourde porte en acier renforcé avec des fibres de bore. Avant l'arrivée de Z-B, on s'en servait principalement pour stocker l'or et le platine utilisés dans les usines orbitales de composants électroniques. Mais tout ce métal se trouvait désormais dans les soutes des vaisseaux interstellaires de Z-B.

Il y avait deux serrures dotées de scanners très performants. Ceux-ci devaient être activés simultanément par deux personnes différentes. Josep sortit une paire de modules fabriqués par le dragon de l'une des poches de son pantalon et en appliqua un sur la serrure du haut. Sa surface ondula doucement pour épouser les contours du scanner. Le second module fut placé sur la serrure du bas. Josep les activa en même temps et les pênes magnétiques glissèrent hors des gâches avec un bruit métallique qui le fit sursauter.

Il ouvrit doucement la lourde porte et pénétra dans un cube de huit mètres de côté. De puissantes lampes s'allumèrent au plafond. Le long des murs, des étagères en aluminium ; au centre de la pièce, une unique table en acier. Quinze boîtes en plastique noir étaient empilées sur les étagères. Elles faisaient dix-sept centimètres de long, quinze centimètres de large, et portaient le logo argenté de Z-B sur le dessus.

Josep en prit une et la posa sur la table. Il l'examina avec un senseur mais ne découvrit rien de suspect ; il n'y avait pas de source d'énergie à l'intérieur. Si ces boîtes étaient reliées à une alarme, cette dernière devait être d'un genre complètement inconnu de lui. Il ouvrit le petit loquet et souleva le couvercle. Apogée lui confirma que tout était calme sur le réseau. Pas d'alarme.

Dans la boîte, il y avait trois plateaux empilés les uns sur les autres, contenant chacun une centaine de cartes mémoire. Il les scanna rapidement pour retrouver le numéro qui l'intéressait. Les vols de Xianti étaient planifiés cinq jours à l'avance. Tous les codes étaient là. Ray et lui avaient choisi d'agir dans quatre jours, ce qui laisserait largement assez de temps aux autres personnes impliquées dans la mission pour venir de Memu Bay.

Il finit par trouver la bonne clé dans la troisième boîte. La minuscule carte mémoire s'adapta parfaitement à la connexion de son bracelet et le code fut transféré dans la seconde.

Josep eut un sourire radieux. Il avait réussi. Le dernier obstacle majeur avait été éliminé. La suite ne serait pas une partie de plaisir – loin de là –, mais leurs chances de succès avaient considérablement augmenté. Tant de possibilités incroyables s'ouvraient à eux à présent.

Il referma la boîte, la rangea là où il l'avait trouvée et sortit de la chambre forte.

*

**

Simon Roderick attendait patiemment devant les ascenseurs du cinquième sous-sol. Son IND lui garantissait une liaison audio avec Adul, resté à surveiller la feuille écran dans son bureau du niveau –4.

— Il ferme la porte de la chambre, dit Adul. Ses gadgets se détachent des serrures. Il les range dans sa poche.

Simon modifia sa perception sensorielle. Le couloir bleu-gris fut progressivement plongé dans une ombre brumeuse. De fins rais de lumière couleur émeraude couraient sous chaque surface devenue floue. Certains d'entre eux étaient aussi brillants que le soleil, tandis que d'autres paraissaient plus délicats, scintillant à une fréquence trop rapide pour être perçue. Simon était même conscient d'avoir une lueur jade à l'intérieur du crâne.

Le goût, le toucher, l'odorat, la vue et l'ouïe inondaient en permanence le cerveau humain d'un flot phénoménal d'informations. Dans la plupart des cas, le cerveau devait se concentrer sur une seule de ces sources à la fois, et laisser les autres de côté. Mais les généticiens étaient persuadés que la matière grise était capable de mieux, comme par exemple de tenir compte de sources de données supplémentaires. Génération après génération, les Rodericks leur avaient permis de faire toutes les expériences imaginables.

L'idée de permettre à l'œil humain de voir le courant électrique n'était pas nouvelle. Les médiums, les chamans et autres escrocs avaient de tout temps dupé les gens en affirmant être capable d'indiquer la direction du nord magnétique sans aucun instrument. Puis, à la fin du XXe siècle, on avait découvert de la magnétite dans les cellules du cerveau humain, ce qui avait fait naître le doute dans les esprits des plus incrédules. Toutefois, étant donné les quantités infimes de magnétite contenues dans les neurones, il était fort peu probable qu'un homme fût capable de se transformer en boussole. De toute façon, il n'y avait aucune interface spécifique entre ces particules et le tissu cérébral. Il fallut donc attendre que les généticiens parviennent à intégrer dans le cerveau une sorte de vésicule faite de cellules modifiées contenant des particules de magnétite. On découvrit alors que, lorsqu'elles étaient soumises à un champ magnétique, les particules suspendues dans un fluide séreux généraient des impulsions nerveuses.

Après cela, il fallut déterminer la taille et le positionnement de cette vésicule, ainsi que la meilleure façon d'envoyer les impulsions qu'elle générait dans le cerveau.

À l'époque où l'on commença à cloner des SK2, ce projet était quasi finalisé. L'organe de ce sixième sens électrique avait donc pris la

forme d'une couronne membraneuse reliée par un nerf au bulbe rachidien. Les clones qui en étaient dotés étaient en mesure de voir les câbles qui transportaient du courant ou bien un flot de données. Mais plus important encore – et c'était là la raison pour laquelle Simon chérissait particulièrement cette aptitude –, ils pouvaient percevoir les impulsions d'un autre cerveau humain. Bien évidemment, il n'était pas question de lire dans les pensées des gens, mais, en observant l'activité de leur cerveau, de déterminer leur état émotionnel ainsi que la part de créativité et de mémoire impliquée dans l'élaboration de leurs pensées. C'était en somme un détecteur de mensonge presque infaillible. Ce qui, lors des négociations avec les dirigeants des compagnies rivales, pouvait s'avérer un avantage décisif.

— Il sort, dit Adul.

Simon commença à avancer. Il y avait quelques autres personnes dans le couloir. Il ne pouvait pas prendre le risque de faire évacuer l'immeuble, ce genre de manœuvre ne passant jamais inaperçue. Simon était déjà suffisamment impressionné par les capacités de Sket Magersan ; la dernière chose qu'il souhaitait était de voir cette opération sombrer dans la violence.

Il dépassa un homme à l'aura dense et lumineuse, à peine déformée par ses vêtements. C'était un signe de contentement. Puis il en croisa un autre à l'aura beaucoup plus faible et parsemée de points très sombres, semblables à des taches solaires. Simon avait suffisamment d'expérience pour reconnaître une gueule de bois quand il en voyait une. Inutile pour cela de passer par l'épreuve de l'interrogatoire.

Sket Magersan sortit du service des communications. Son spectre électromagnétique était l'équivalent d'une nova humaine. Simon fut tellement surpris par l'intensité de son aura qu'il eut presque un mouvement de recul. Pendant un instant, il pensa même qu'il pouvait s'agir d'une sorte d'androïde. Mais non, les schémas bioélectriques de son corps étaient tous bel et bien humains ; ils étaient simplement beaucoup plus lumineux que la normale. Il avait également plusieurs modules électroniques dans les poches. À voir la densité de la toile de lumière qui les entourait, ils devaient être dotés de batteries surpuissantes.

Simon ne reconnut aucun d'entre eux. Il était difficile de voir quoi que ce soit derrière ces éclats électroniques aveuglants, mais les schémas secondaires induits par leurs systèmes internes étaient incroyablement complexes. Impossible de détecter la signature habituelle des perles neurotroniques.

Lorsque les deux hommes se croisèrent dans le couloir, les pensées de Sket Magersan trahirent une certaine nervosité, mais rien de réellement suspect. Simon se demanda ce que l'activité de son

propre cerveau révélait à cet instant précis. S'il avait su que l'homme était justement en train de le sonder, il n'aurait jamais accepté de se trouver dans le même immeuble que lui. Cette découverte eût pu, à elle seule, justifier cette nouvelle campagne sur Thallspring. *Mais d'où vient-il ? Qu'est-ce qui peut causer une pareille aura ?* Une chose était certaine : cet homme ne pouvait pas être Sket Magersan, le pilote de Z-B.

— Monsieur ? demanda Adul.

— Il est peut-être armé, je ne sais pas. Procédez comme prévu.

*

**

Josep se hâta de rejoindre l'ascenseur. Il dut attendre quelques secondes que la cabine arrive. Des secondes qui lui parurent interminables. *J'ai réussi !* Il était entré dans l'installation la plus sécurisée de Z-B et avait volé les joyaux de la Couronne. Désormais, leur seul problème consisterait à permettre au dragon de passer la sécurité de la soute de la navette. Mais Raymond et lui avaient déjà réfléchi à la question.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Un homme en sortit et salua distraitement Josep de la tête. Celui-ci fit un pas de côté, puis entra dans la cabine. Il appuya sur le bouton du premier sous-sol. Les portes se refermèrent et l'ascenseur commença à monter.

Le temps de changer rapidement d'identité dans les toilettes et, d'ici une trentaine de minutes, il serait hors de danger dans sa voiture.

Soudain, son implant neural perdit tout contact avec le réseau du bâtiment. *Qu'est-ce qui se passe ?* Il fronça les sourcils. Les lumières étaient toujours allumées et l'ascenseur continuait de monter. Peut-être la cabine fonctionnait-elle comme un isolant. Mais la chose ne s'était pas produite à l'aller…

Josep cligna des yeux et s'appuya contre la paroi. Le panneau de contrôle ainsi que le moniteur fiché dans le sol ondulaient comment s'il les regardait à travers de l'eau.

Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Il enfonça le bouton d'arrêt d'urgence, mais rien ne se produisit. L'ascenseur continuait de monter. Ses jambes flageolèrent et il tomba à genoux. Des taches de couleur dansaient devant ses yeux. Il n'y avait plus d'air. Il inspira profondément, mais cela ne fit aucune différence. Ses forces l'abandonnaient.

De l'air, il lui fallait de l'air. Il rassembla tout ce qui lui restait d'énergie et donna un coup de poing dans la porte, là où les deux battants se rejoignaient. Le métal se déforma sous l'impact. La porte

était maculée de sang. Il frappa à nouveau et la bosse devint plus profonde. Mais la cabine était encore parfaitement hermétique. Un dernier coup, qui n'eut aucun effet. Il n'entendit même pas l'impact résonner. Son front reposait sur le sol, qui n'était même pas froid, qui n'était plus rien du tout. Sa dernière pensée consciente fut adressée au logiciel Apogée stocké dans la perle de son bracelet : *Au secours.*

*
**

Ce soir-là, ils demandèrent à Hal s'il désirait voir un prêtre à l'aube. Hal leur dit d'aller se faire mettre par Supersniper. Puis il lui demandèrent ce qu'il souhaitait pour son dernier dîner. Il leur répondit un œuf à la coque. Alors ils le laissèrent tranquille.

Le soleil se levait à cinq heures vingt.

À quatre heures trente, Lawrence et Dennis vinrent lui rendre visite. Hal était enfermé dans la cave de l'hôtel Barnsdale. Deux soldats en combinaison montaient la garde devant la lourde porte en bois de sa cellule. Le capitaine d'armes avait également affublé le condamné d'un bracelet de positionnement par satellite. Au cas où… Mais personne ne s'attendait vraiment à ce que le gamin leur cause des problèmes. Les soldats de garde furent avertis de la visite de Lawrence et de Dennis une minute avant leur arrivée. Les deux hommes poussaient devant eux une petite desserte.

— Il n'a pas demandé de repas, dit l'un des soldats.

— Je sais, dit Lawrence. Mais on a quand même pris l'initiative de lui apporter son plat préféré : un bifteck dans le filet, dit-il en soulevant la cloche en argent.

— OK, vous pouvez y aller.

Hal était couché dans un coin de la pièce, sur un petit lit de camp, les mains derrière la tête. Il entendit les roulettes de la desserte et se tourna vers ses amis.

— Je leur avais dit que je voulais pas de ces conneries.

Le chef est un indigène, dit Lawrence. Son sentiment de culpabilité commence à le bouffer de l'intérieur. Si je retourne là-bas et que je lui dis que son steak était trop cuit, il va probablement avoir besoin d'un psy jusqu'à la fin de sa vie. Tu sais comme ces libéraux sont chiants…

Hal sourit, se leva et s'approcha de la desserte. Le garde referma la porte.

— Sergent, dit calmement Hal. J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, mais je crois que je préfère l'injection. Au moins, ça ne fera pas mal. Ce sera un peu comme s'endormir. Je pense que c'est la meilleure

solution.

— Hal, il faut absolument que tu affrontes le peloton d'exécution. Je suis désolé, je sais que ça va être difficile, très difficile. Mais c'est la seule solution.

— Mais pour quoi faire ?

Dennis se baissa et souleva la nappe blanche de la desserte. Il y avait une mallette de survie sur l'étagère du bas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hal.

— Un moyen de te sortir de cette merde, dit Lawrence. Pour le moment, c'est la seule chose qui compte. Assieds-toi, Hal.

Hal obéit.

Dennis posa la mallette près de lui et l'ouvrit. Il déroula deux fins tuyaux transparents et les connecta aux valves du condamné à mort.

— Maintenant, dit Lawrence, écoute-moi bien…

*
**

Il faisait exceptionnellement froid ce matin-là, lorsque les premiers rayons de soleil blafards firent leur apparition derrière la ligne d'horizon. Myles Hazledyne avait mis une chaude veste en laine pour accompagner Ebrey Zhang dans le verger qui s'étendait derrière le Barnsdale. Le verger avait été choisi car il était ceint par un haut mur de pierre.

Myles supposait que Z-B voulait protéger ses hommes de la curiosité morbide des citoyens de Memu Bay, mais Zhang lui avait expliqué que le site avait été choisi à cause de ses murs, idéaux pour arrêter les balles. Myles mit quelques secondes à comprendre ce que cela signifiait.

— Un peloton d'exécution ? avait demandé le maire horrifié.

Il ne pouvait pas croire que Z-B pratiquait encore des rites aussi barbares. Comme tous ses concitoyens, il avait supposé que Grabowski allait subir une injection mortelle, qu'il s'endormirait et que, du sommeil, il basculerait doucement dans la mort.

Mais il aurait dû s'en douter. Décidément, il était écrit que cette histoire de pouvait pas se terminer dignement. Voilà qu'il allait devoir assister à la fin brutale et sanglante d'une vie humaine. Tout ceci n'était pas digne d'une société civilisée. Il n'arrivait même plus à se réjouir de la mort du violeur de sa fille. Pourtant il voulait que justice soit rendue. Mais pas de cette manière sanglante et quasi moyenâgeuse.

— Le condamné a la possibilité de choisir entre trois méthodes d'exécution, lui avait maladroitement expliqué Zhang. S'il ne souhaite

pas le faire, la cour le fait pour lui. Mais il est en effet rare de voir un condamné à mort opter pour le peloton d'exécution, ajouta-t-il tandis que, malgré la fraîcheur de l'air, des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Myles ne demanda pas quelle était la troisième méthode. Il suivit Zhang jusqu'au fond du verger. Dès qu'ils le virent, ses yeux ne purent se détacher du poteau qui avait été planté devant le mur de pierre. On voyait, à la terre fraîchement remuée dont il était entouré, qu'il avait été installé dans la nuit. Des sacs de sable avaient été empilés derrière lui.

Voilà pourquoi ses ancêtres avaient quitté la Terre. Cet acte d'inhumanité ultime. Myles plongea ses mains tremblantes dans ses poches et se força à fixer l'herbe couverte de rosée. Pense à Francine, se répétait-il sans cesse. Pense à ce qu'il lui a fait subir.

Quelqu'un aboyait des ordres. Myles releva la tête.

Le sergent-major appela les huit hommes qui composaient le peloton d'exécution. Les soldats s'avancèrent et s'arrêtèrent devant une ligne peinte sur l'herbe, située à sept mètres du poteau. Les malchanceux avaient été tirés au sort à la courte paille. Le sous-officier leur avait expliqué que Grabowski désirait que le boulot fut effectué proprement et sans bavure. Ils n'avaient pas le droit de le décevoir. Et puis, leurs dossiers ne comporteraient aucune mention de cette matinée un peu spéciale.

Lorsque, maussades et résignés, les hommes avaient quitté la salle de réunion, le sergent-major avait remercié Allah de ne pas avoir à appuyer lui-même sur la gâchette. Alors Lawrence Newton était entré et lui avait parlé discrètement. Le sous-officier avait écouté la requête de son vieux camarade et avait acquiescé. Sans demander aucun détail.

Edmond Orlov et le caporal Amersy firent sortir le condamné dans le verger et le conduisirent jusqu'au poteau. Parfaitement impassible, Hal fit face au peloton d'exécution. Edmond lui noua les poignets dans le dos et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Un sourire illumina furtivement le visage du jeune homme. Amersy lui proposa de lui bander les yeux. Hal accepta.

Les deux hommes du 435NK9 saluèrent leur ami et s'éloignèrent.

Le sergent-major regarda Ebrey Zhang, qui lui répondit d'un hochement de tête.

— Messieurs…

Le son de huit mains se posant au même moment sur des armes résonna dans tout le verger.

— En joue !

— Hé ! Zhang, cria Hal. Comme commandant, t'es vraiment une

merde !

— Feu.

Myles Hazledyne vomit. Le son des huit détonations simultanées l'avait fait sursauter. Puis le temps fut suspendu. Il tourna doucement la tête et vit le corps de Grabowski rejeté contre le poteau. Du sang jaillissait de sa poitrine à un rythme effrayant. Le grand jeune homme s'effondra, tombant sur les genoux, ses mains nouées derrière le poteau l'empêchant de s'affaler complètement sur le sol. Le son revint enfin dans les oreilles du maire. Un grondement assourdissant. Un être humain venait d'être assassiné devant lui. À cause de lui. À cause du marché qu'il avait conclu.

Il tomba a genoux et vomit dans l'herbe luisante de rosée.

*

**

Il fallut s'occuper de l'inhumation du corps. Même s'il n'était pas question d'*enterrer* un soldat de Z-B sur une autre planète que la Terre. La compagnie préférait de loin incinérer ses morts et répandre leurs cendres aux quatre vents.

Les camarades de peloton de Hal Grabowski avaient demandé à procéder eux-mêmes à la cérémonie, ce que le capitaine Bryant n'avait pu leur refuser ; en ce moment, il n'avait vraiment pas besoin de provoquer une rébellion au sein de ses troupes. Tandis que le peloton d'exécution s'éloignait doucement, les hommes du 435NK9 sortirent de l'hôtel avec un brancard et un sac à fermeture Éclair. Ils dénouèrent les poignets de Hal et l'allongèrent sur l'herbe rouge sous les yeux d'Ebrey Zhang et d'un Myles Hazledyne en proie à des spasmes. Ils le déposèrent doucement dans le sac, qu'ils refermèrent avant de le mettre sur le brancard.

Comme le maire et l'officier supérieur retournaient à l'hôtel, le 435NK9 emmena le corps de son plus jeune membre. Bien sûr, il faudrait nettoyer le verger, retirer le poteau et les sacs de sable, laver l'herbe souillée. Mais fort heureusement, dès le milieu de la matinée, il ne resterait plus aucune trace de l'exécution.

Ils passèrent par la porte de service et portèrent le brancard jusqu'à une petite cour destinée à accueillir les camions de livraison. Une camionnette avait été réquisitionnée pour transporter le corps au crématorium. On ouvrit rapidement son hayon et fit glisser le brancard à l'intérieur. Si quelqu'un avait eu l'idée de regarder dans le véhicule, il eût été surpris de voir que celui-ci contenait au moins autant de matériel médical qu'une véritable ambulance.

— Roule ! dit Lawrence à Lewis.

La camionnette partit sur les chapeaux de roues.

Dennis ouvrait déjà la fermeture Éclair.

— Nom de Dieu, grogna-t-il en voyant dans quel état était la poitrine de Hal. Combien de balles ?

— Seulement trois, fit Lawrence en osant à peine regarder le corps. Tu crois que tu vas y arriver ?

Dennis activait la combinaison dermique de Hal qui se trouvait dans un coin de la camionnette. Il prit des tubes d'extension et les connecta aux valves du gamin.

— Découpe sa chemise.

Du sang commença à gicler de ses vilaines blessures et à se déverser sur le plancher du véhicule. À l'aide d'un scalpel, Lawrence découpa le tissu de sa chemise et écarta les pans saturés de sang, de manière à faciliter le travail de Dennis. Il avait les mains pleines de sang.

Pour la première fois, il se mit à douter de leur réussite. Et cela lui fit peur. Mais il refusa de se laisser aller et se concentra sur sa tâche. Il ne pouvait pas laisser ces fumiers assassiner Hal. Il voulait vaincre Supersniper d'une manière sournoise et subtile. Si possible aussi sournoise et subtile que la façon dont celui-ci les avait harcelés dans les rues de Memu Bay. Mais à présent qu'il voyait les terribles dégâts provoqués par les balles…

Dennis essayait de recoudre les artères déchirées du torse de Hal.

— Son cœur est en bouillie. Il va falloir drainer ses poumons et les redilater.

— Et son cerveau ? demanda Lawrence. Dans quel état est son cerveau ?

— Je ne sais pas, dit Dennis en lui lançant un regard vide. Ça fait déjà sept minutes.

Des données médicales défilaient sur ses membranes optroniques à une vitesse inquiétante. La combinaison dermique de Hal tentait de minimiser les traumatismes cellulaires en lui injectant ses capsules de médicaments à un rythme dangereux.

— Mais on a superoxygéné son sang, dit Lawrence. C'est bien ce que tu m'as dit cette nuit dans sa cellule ?

— Oui, oui, fit Dennis en finissant de recoudre une artère avant de s'attaquer à sa voisine. Odel, du nouveau ?

Odel était entrain de fixer un senseur sur le cuir chevelu du mort. Il jeta un coup d'œil à un moniteur de poche.

— Non, répondit-il. Toujours pas de réaction.

— Allez ! cria Dennis, dont le visage, à force de s'essuyer du revers de la main, était couvert du sang de son camarade.

— Lewis, on y sera dans combien de temps ? demanda Lawrence.

— Trois minutes, sergent.

— Il est vivant ?

— J’en sais rien, aboya Dennis.

— Trois minutes, Dennis. Il faut tenir trois minutes. Les chirurgiens nous attendent.

— Les chirurgiens ? demanda Dennis d’une voix qui irisait l’hystérie. Un toubib radié de l’ordre des médecins et un infirmier ? Et vous espérez qu’ils vont réussir une putain de transplantation cardiaque ?

— C’est un cœur biomécanique, Dennis. Il suffit de le connecter et de le mettre en route.

Dennis partit d’un rire dément.

— Putain de merde ! lâcha-t-il.

— Dennis ! Secoue-toi, ne le laisse pas tomber.

— Merde, j’essaie, fit-il tandis que des larmes emplissaient les coins de ses yeux. J’essaie.

— Eh ! cria Odel. Je capte des ondes cérébrales.

La bouche de Hal s’ouvrit. Sa langue en sortit mollement et le fond de sa gorge emplie de sang se mit à gargouiller.

— Hal ! cria Lawrence. Hal, tu m’entends ? Accroche-toi, petit. On est avec toi. On ne te laissera pas crever.

Chapitre 15

Santa Chico. Une planète paradisiaque.

Vues de l'espace, ses couleurs étaient intenses. Comme celles de la Terre, mais encore plus lumineuses et plus vives. Il n'y avait pas de tons pastel, pas de couleurs délavées. La végétation émeraude était vivace, conquérante. Ce qui rendait ses quelques déserts encore plus mornes et insupportables – brûlants comme l'enfer, arides comme Mars. De plus, le passage entre ces jungles touffues et ces plaines mornes et désolées s'y faisait toujours brutalement. Les océans qui couvraient plus de la moitié de sa surface ressemblaient à des tapis de saphirs. La beauté de ses nuages blancs comme la neige transportés par ses courants-jets était magnifiée par l'épaisseur de son atmosphère.

Avec ses trente pour cent d'oxygène, son air n'était pas adapté aux humains non modifiés. Mais pour la vie indigène et ses processus biochimiques, l'abondance de ce gaz était une véritable manne. L'évolution avait doté toute la flore-d'épines.

Certains virent dans la colonisation de cette planète un magnifique défi. Une occasion d'apprendre à vivre différemment, de laisser derrière soi des sociétés terriennes sclérosées.

Il fut donné au caporal Lawrence Newton de voir de ses propres yeux combien Santa Chico était différente. La compagnie composée de huit pelotons venait d'arriver à l'usine chimique où tout n'était que pourriture et décrépitude. L'installation s'étendait sur plusieurs hectares. Son architecture n'illustrait que trop bien les nouvelles méthodes dont les habitants de Santa Chico avaient usé pour traiter de vieux problèmes. Son style ? Organique et gothique à la fois. Des pans entiers de l'usine, faits de membranes et de nodules imbriqués dans des éléments en métal ou en plastique, étaient vivants. Ou l'avaient été. Ou encore étaient vivants mais revenaient progressivement à des formes plus primitives. Manifestement, l'usine n'avait pas fonctionné depuis longtemps.

Elle était sise dans une petite vallée où prospérait depuis toujours le gargul, un buisson fait de dendrites jaunes et rouges, dont la sève contenait une molécule extraordinairement complexe qui pouvait servir de base à de nombreux vaccins. De tels complexes industriels avaient grandement contribué au développement de Santa Chico. La flore de la planète était une pharmacopée géante qui, lorsqu'on la cultivait correctement, pouvait produire un large éventail de médicaments et de matières industrielles.

Mais ici, le gargul avait repris ses droits en colonisant les machines inertes. Lawrence put voir de nombreuses fissures dans les

tuyaux et autres cuves de craquage organolytique. Du lichen duveteux recouvrait les grandes poutres métalliques et leur donnait un aspect terne. De la mousse rose formait des spirales autour des traverses. Des plantes grimpantes et rampantes avaient escaladé les plus hauts brûleurs en formant des espèces d'arcs-boutants végétaux.

Les jeeps et les camions qui transportaient les hommes sortirent de la route envahie par les plantes, se dispersèrent et s'arrêtèrent aux quatre coins de l'installation. Le capitaine Lyaute donna l'ordre de ratisser la zone.

— Je sais que vous pensez tous que c'est une perte de temps, dit-il à tous les hommes sur la fréquence générale. Mais je veux que vous vérifiez s'il ne reste pas quelque chose d'intéressant à récupérer dans cet amas d'immondices.

Lawrence prit Kibbo, Amersy, Nic et Jones avec lui. Ensemble, ils se rendirent dans la partie de l'usine qui leur avait été assignée. Ils errèrent pendant une bonne heure dans cet enchevêtrement de machines et de tuyaux. De l'herbe tigrée jaune et vert avait poussé à hauteur de genoux dans les allées, rendant leur progression pénible, même en combinaison dermique. Des conduits qui semblaient couverts d'écorce couraient au-dessus de leurs têtes, reliant des réservoirs à des appareils de raffinage. Un liquide sombre et froid s'écoulait par de petites fentes. Ils contournèrent des échangeurs ioniques et des séparateurs gros comme des immeubles d'habitation, composés uniquement d'une sorte de champignon translucide. Des pompes métalliques et des soupapes à l'allure dépassée et antique jaillissaient périodiquement du sol. À une extrémité de leur zone, s'élevait un immeuble administratif composé de compartiments oblongs empilés les uns sur les autres. Pas d'énergie, des vitres cassées, un appareillage électronique hors d'usage. Quand ils se glissèrent à l'intérieur par la porte défoncée, des créatures rampantes se précipitèrent dans les recoins les plus sombres pour échapper à leur regard. Il ne restait rien à prendre. Plus rien ne fonctionnait.

Dès qu'il voyait un oiseau au loin, Lawrence ne pouvait s'empêcher de grimacer. La Flotte avait perdu quatre de ses planeurs dans des collisions avec des pies géantes, des oiseaux plus grands que les ptérodactyles. L'impact tuait immanquablement ces pauvres bêtes, mais causait également le crash du planeur.

Dès ces premiers incidents, Lawrence avait compris qu'ils avaient fait une erreur en venant jusqu'ici. Avant même que le planeur du peloton 435NK9 ne se pose sur un lac près de Roseport, il n'avait cessé de penser à retourner sur Terre. Enfin, s'il leur restait assez de vaisseaux pour cela. Il ne voyait vraiment pas ce qu'ils pouvaient faire sur cette planète.

Pendant la phase d'approche, ils furent accueillis par des armes

exo-orbitales. Un vaisseau fut réduit à néant et deux autres sévèrement touchés. Difficile de cacher des événements de ce genre aux hommes des vaisseaux restants.

Une rumeur circulait selon laquelle l'amiral et les capitaines ne savaient même pas ce qui les avait attaqués. Les senseurs ne montraient que des tempêtes titanesques dans la magnétosphère de la planète, d'où surgissaient des tourbillons de particules larges d'une centaine de kilomètres. Des satellites espions envoyés dans le cœur de ces ouragans magnétiques mirent en évidence d'énormes toiles faites de filaments monomoléculaires en perpétuel mouvement, apparemment capables d'utiliser le champ magnétique de la planète. Santa Chico était parvenue à créer des canons à énergie éphémères d'une taille astronomique.

Il ne s'agissait même pas d'une arme en soi. La Flotte avait découvert plus tard que ces canons étaient en réalité de simples systèmes à induction destinés à alimenter en énergie les navettes et les usines orbitales. Convertir ces installations en armes n'avait nécessité qu'une reprogrammation mineure de leur système informatique.

Quand les vaisseaux finirent enfin par se positionner autour de la planète, les satellites ne réussirent à trouver aucune ville majeure. Sur Santa Chico, il n'y avait que des villes moyennes et des milliers de bourgs et de petits villages constitués de bâtiments blanc perle construits sur le même modèle. De même, il ne semblait pas y avoir de base de données. Pas de gouvernement central non plus sur lequel faire pression. De fait, il leur avait été impossible de menacer l'ensemble de la population d'utiliser le rayon gamma. Et puis, ils ignoraient quelle zone attaquer en premier pour intimider les autochtones.

Ce fut le signe annonciateur de leur déroute future.

Pour Lawrence, le déclic se produisit lorsqu'il sortit en pataugeant de son planeur. Ils avaient visé un grand lac sur les rives duquel avait été construite Roseport. Lors de l'approche finale, la caméra placée à l'avant du planeur leur avait montré une langue de maisons blanches perdues au milieu d'une végétation brillante et luxuriante. On eût presque dit un village de pêcheurs grec, construit sur les berges rocheuses de cette mer Méditerranée miniature.

Roseport avait peut-être été construite par des hommes, mais les êtres qui l'habitaient à présent n'avaient plus rien d'humain. Bipèdes, tripodes, quadrupèdes, êtres rampants, s'étaient réunis au bord de l'eau pour accueillir les soldats. Il y avait des mammifères, des reptiles, des équidés, des canidés, des simiens… Mais aucun d'entre eux ne correspondait réellement aux classifications terrestres. Toutefois, tous avaient gardé quelques caractéristiques humaines, telles que des mains, des articulations, des expressions du visage, ou

encore des cheveux, sous la forme de crinières ou de plumages. La plupart d'entre eux portaient des sortes d'exosquelettes segmentés, pareils à des carapaces ambrées aussi flexibles et épaisses que du caoutchouc. Mais certains avaient développé des épidermes à l'aspect mystérieux.

Les soldats étaient alignés dans l'eau, immobiles, incapables de croire ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux.

— Putain, mais qu'est-ce que c'est que ça ? lâcha Ntoko en se signant.

Il aurait dû savoir, pourtant.

Le conglomérat qui avait financé et colonisé Santa Chico était composé de compagnies d'un type particulier. Des compagnies qui aimaient les défis et dont les méthodes étaient très peu orthodoxes. La majorité d'entre elles étaient originaires de la même région.

Leader incontesté en matière de technologie, la Californie attirait toujours les chercheurs les plus compétents et les entrepreneurs les plus audacieux et les plus originaux. Pour ces adeptes de modes de vie peu conventionnels, il n'y avait rien de tel que la Californie. D'autant plus que leurs portefeuilles étaient très bien garnis. Avec Hollywood comme exemple, les Californiens abusaient du sexe et de la drogue sous toutes leurs formes, et expérimentaient toutes les manières imaginables de vivre en communauté.

Ce conglomérat pseudo-hippie devait sa fortune au boum de l'industrie informatique, dont l'épicentre mondial se trouvait dans la Silicon Valley. Puis il y avait eu le séquençage du génome humain et l'explosion de la génétique et de la biotechnologie. Progressivement, les barrières de l'éthique médicale et de la morale avaient reculé. Les seigneurs de la biotechnologie en avaient eu assez de la drogue, des filles et des petits garçons, et s'étaient mis à faire des expériences sur leurs propres corps. Le conseil de l'éthique qui devait cautionner les programmes de recherche de ces jeunes sociétés était principalement composé de personnes âgées, aux convictions religieuses fortes. Pour ces gens-là, le clonage était l'œuvre du Malin, et la volonté de modifier le corps humain un péché. Mais ces valeurs morales et ces restrictions n'étaient pas acceptables pour les jeunes pionniers de la technologie et de la médecine. D'où la prolifération de multiples centres de recherche clandestins.

Le rajeunissement était l'objectif principal de ces chercheurs, le Saint-Graal de la biotechnologie ; mais il fallait aussi ajouter l'amélioration des fonctions corporelles et organiques, le développement des cinq sens, la stimulation du plaisir, ou la modification des membres. Les athlètes, professionnels ou amateurs, étaient très souvent volontaires pour subir ces expériences. Et puis il y avait les applications cosmétiques ; après tout, c'était en Californie…

Tout comme Internet avait contribué à faire reculer les barrières de la censure et de la vie privée quinze ans plus tôt, la vague des produits cosmétiques quasi médicaux était parvenue à submerger le législateur.

Les milliardaires pouvaient guérir du cancer, se cloner pour former des dynasties d'un genre nouveau, changer de sexe, perdre du poids sans avoir recours à la liposuccion ni faire de régime, acquérir de nouveaux sens, prolonger leur vie de plusieurs décennies. On apprit à cultiver des IA organiques et à les connecter à des cerveaux humains. Les carapaces de muscles (les ancêtres des combinaisons dermiques) devinrent courantes parmi les forces de police et les organisations paramilitaires privées. Les perles neurotroniques inondèrent le marché des microprocesseurs. Des milliers de nouveaux produits devinrent soudain indispensables à des millions de gens.

Et au cœur de cette explosion se trouvaient de petites compagnies spécialisées. Quelques farfelus avec des idées, des laboratoires et beaucoup de *stock options* révolutionnèrent la vie de milliards de personnes en cédant leurs licences à des groupes capables de produire leurs inventions en très grosses quantités. Ce sont ces gens-là qui avaient colonisé Santa Chico, cette planète qui offrait tant de nouvelles possibilités. Mais la seule façon d'accéder à toutes ses richesses et d'être en mesure de les exploiter pleinement était de se soumettre à des modifications physiologiques extrêmes. Pourquoi user d'une méthode aussi radicale que celle consistant à anéantir la vie indigène d'un monde nouveau à l'aide d'un balayage au rayon gamma, puisqu'il suffisait de s'adapter au surplus d'oxygène que contenait l'atmosphère. Et puis, l'enveloppe extérieure du corps pouvait elle aussi être modifiée de manière à tirer profit de la nature de cette planète.

Bien évidemment, cette conversion ne pouvait se faire en un clin d'œil. Diverses voies devaient être explorées. Les nouvelles générations devaient tirer profit des erreurs de leurs aînés pour continuer à avancer. Jusqu'au jour où, définitivement, les habitants de Santa Chico n'auraient plus rien de commun avec leurs cousins terriens. Jusqu'au jour où ils pourraient vivre librement sur ce sol hostile et respirer cet air sans l'aide de la technologie.

Tous les pelotons avaient été briefés sur le sujet. Même si l'accent avait été mis sur des modifications cellulaires invisibles de prime abord. Ces gens étaient censés ressembler à des humains ; seuls leurs poumons devaient être différents. Jamais on n'avait parlé aux soldats de changements physiologiques aussi impressionnants.

En regardant les habitants de Roseport, Lawrence ne put s'empêcher de repenser à ce prétendu briefing. Il ignorait ce qui s'était passé ici depuis l'installation des premières colonies, mais il avait la conviction que les choses allaient mal tourner pour Z-B.

Au tout début, le programme de colonisation de Santa Chico constituait une véritable exception, puisqu'il s'agissait du seul projet de ce type dont la raison d'être n'était pas de faire de l'argent. Les ressources de la planète servaient à produire toute une panoplie de vaccins, antiviraux, traitements vectoriels, et autres composants biotroniques. Des produits uniques, ultraperformants et très difficiles à imiter. Avec toute une biosphère à découvrir et une flore particulièrement exploitable, chaque nouvelle génération de médicament surpassait la précédente en sophistication et en efficacité. De nouveaux colons arrivaient en permanence ; les vaisseaux retournaient sur Terre chargés de la production de Santa Chico, qui servait à payer les quelques éléments industriels que la colonie ne pouvait produire toute seule. Mais au bout de quelques générations, les colons se firent de plus en plus rares et la production de la planète de moins en moins abondante, si bien que la compagnie qui avait financé l'expérience se retrouva criblée de dettes. C'est à ce moment-là que Zantiu-Braun choisit d'entrer dans la partie avec la ferme attention de rentabiliser son investissement.

Ordre fut donné aux hommes de se déployer dans la ville. La population s'écarta dans un brouhaha effrayant, qui inspira à Lawrence la vision d'une jungle emplie de chimpanzés. Plus tard, l'IA de leur vaisseau leur apprit que ces couinements animaux étaient en fait un mélange d'espagnol et d'anglais californien parlé à très grande vitesse. Les capitaines donnèrent l'ordre de distribuer des colliers explosifs. Par l'intermédiaire des haut-parleurs qui équipaient leurs combinaisons, les hommes sommèrent la population de ne pas résister et la mirent en garde contre toute tentative de…

Le combat commença immédiatement. D'autres autochtones sortirent en courant de la forêt et se ruèrent sur les soldats. Ils ne semblaient pas armés mais étaient extrêmement rapides et largement aussi puissants que des hommes en combinaison. Ils étaient tellement nombreux et groupés que les fléchettes et autres armes antiémeutes n'étaient presque d'aucune utilité.

Une sorte de singe glabre bondit sur Lawrence, l'envoyant rouler sur le sol. L'instant d'après, il était assis à califourchon sur son torse et, de ses grandes mains munies de serres, essayait de lui retirer son casque, ou peut-être de lui arracher la tête. Lawrence l'attrapa par les poignets et tenta de le repousser. Mais il n'était pas assez fort pour cela. Pendant une fraction de seconde, la panique fut totale et il se sentit incapable de bouger. Rien dans leur entraînement ne les avait préparés à affronter une situation pareille. Les combinaisons étaient censées leur donner un avantage décisif sur tous les adversaires possibles.

Il lui donna un couple genou, réussit à le déstabiliser et le frappa

violemment au sternum. La créature grogna de douleur, mais refusa de lâcher prise. Il frappa à nouveau et sentit la carapace ambrée céder partiellement. Après quelques secondes supplémentaires de combat indécis.

Lawrence demanda à sa combinaison d'envoyer à son assaillant une décharge électrique. Le singe hurla, ses membres se raidirent, et il finit par lâcher son adversaire. C'est alors qu'un être semblable à un éléphanteau arriva et lui donna un grand coup de pied dans les côtes. Il n'avait plus le choix. Un canon de 9 mm sortit de sous sa carapace et il tira sur le singe à bout portant. La première balle ne fit que décupler sa colère. Lawrence dut tirer à six reprises avant de voir la créature s'effondrer définitivement dans l'herbe tigrée, du sang jaillissant de son torse et de son cou.

Lawrence s'écarta de la chose en titubant, les côtes encore endolories par le coup de pied de l'éléphanteau. Mais il ne pensait pas à sa douleur. Il avait la nausée et le vertige, et ses jambes avaient le plus grand mal à supporter son poids. Il n'avait jamais tué personne auparavant. Pas d'humain en tout cas. Et ce singe était bel et bien un homme. Jusqu'à ce jour-là, les armes si sophistiquées de sa combinaison avaient toujours suffi à dissuader ses adversaires de l'approcher de trop près.

Tout autour de lui, des coups de feu et des cris d'agonie. Une autre créature, semblable à un homme de Néanderthal, lui fonça dessus et le déséquilibra. Lawrence se releva immédiatement et braqua son arme sur son agresseur. La tête préhistorique apparut dans son viseur. Une sorte d'arête festonnée de veinules bleues courait du haut de son nez jusqu'au sommet de son crâne. Mais ses yeux étaient incontestablement ceux d'un *homo sapiens*, car il put y lire de la peur, de la détermination et de l'intelligence.

— Va te faire foutre ! hurla Lawrence en relevant son canon et en tirant deux fois en l'air.

L'autochtone roula sur lui-même, se releva et partit en courant. Lawrence reprit doucement ses esprits tandis que les muscles péristaltiques de sa combinaison s'occupaient de recharger son arme.

La confusion était absolue. Des centaines de voix différentes résonnaient dans sa radio. Lawrence ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Le combat était en train de faire long feu. Les indigènes prenaient la fuite et se dispersaient dans les rues et les bâtiments de Roseport. Certains couraient ou galopaient, d'autres boitillaient ou avançaient par bonds. Des dizaines de corps gisaient derrière eux sur la roche nue. Quelques-uns dérivaient sur le lac qui, déjà, était devenu rouge. Une multitude de bulles remontant à la surface trahissaient la présence de petits animaux venus profiter de ce festin inattendu. C'était un carnage comme Lawrence n'en avait jamais imaginé. Par

ailleurs, il n’y avait pas uniquement des autochtones parmi les victimes. Plusieurs soldats gisaient sur le sol, leurs combinaisons déchiquetées, maculées de sang.

Quelques hommes continuaient de tirer sur les fuyards. Les sergents et les capitaines criaient de cesser le feu.

— Nom de Dieu, chuchota Lawrence.

Tout autour de lui, des soldats agenouillés, les valves de leurs casques ouvertes afin d’évacuer leur vomi. L’IA de sa propre combinaison informa Lawrence qu’elle avait libéré un cocktail de narcotiques divers dans son système circulatoire pour pallier le choc psychologique que, selon son monitoring, il venait de subir. De fait, il se sentait bien, comme si tout ce qu’il venait de vivre n’était qu’un vulgaire feuilleton inter-A. Il n’avait pas envie de bouger, de secourir ses camarades blessés. Il désirait simplement que quelqu’un éteigne la lumière et que le souvenir de ce massacre disparaisse de sa mémoire.

— Hé ! Regardez ! cria Nic. Là-haut ! Grand Dieu, mais qu’est-ce que c’est que ça ?

Lawrence dirigea ses senseurs vers le ciel sans nuages. Ce qu’il y vit lui donna envie de rire ; à cause des drogues qui circulaient dans son sang, tout l’amusait. Après tout, la situation ne pouvait que s’améliorer à présent…

Des nacelles de matériel venaient de pénétrer dans la couche inférieure de l’atmosphère et commençaient à ralentir leur descente. Des parachutes jaunes et blancs s’étaient déployés sur la toile de fond azurée. Ce qui n’avait pas manqué d’attirer les pies géantes. Celles-ci planaient gracieusement au milieu des fleurs colorées et s’acharnaient, de leurs mâchoires de crocodiles, sur les cônes de tissus. Le nylon ne résista pas bien longtemps à leurs dents grandes comme des mains d’hommes. Leurs parachutes déchirés, les nacelles reprirent de la vitesse et finirent par s’écraser violemment dans une explosion de débris et de matériel réduit en miettes.

*

**

Après que les blessés eurent été plus ou moins soignés, le gouverneur désigné de Roseport convoqua tous ses officiers pour une réunion de crise. Les troupes étaient au sol depuis déjà quatre-vingt-dix minutes mais n’avaient toujours pas été capables de mettre les pieds dans cette ville. Et encore moins de distribuer des colliers explosifs. Le tiers des nacelles s’était écrasé au sol. Les indigènes étaient très différents de ce à quoi ils s’attendaient. Sans parler des tentatives multiples de saboter les vaisseaux en orbite ; les logiciels pirates avaient contaminé tous les réseaux, tandis que des lances

cinétiques mettaient leurs défenses physiques à rude épreuve. Les ordres de l'amiral étaient de soumettre la population le plus vite possible et de faire l'inventaire de tout ce qui pouvait être pris.

Le gouverneur était d'accord avec ce plan, mais décida de commencer par sécuriser l'astroport. Lawrence faisait partie de la compagnie désignée pour récupérer les nacelles qui n'avaient pas été détruites. Lui et tous ses camarades du 435NK9 s'estimaient heureux de ne pas avoir à patrouiller dans la ville elle-même. En effet, des explosions de grenades et des coups de feu lointains ne cessèrent de rythmer leur progression. Il semblait y avoir très peu de mouvements entre les bâtiments blancs qui constituaient la ville, mais les communications qui leur parvenaient par radio faisaient état de nombreux pièges et embuscades.

Même dans cette plaine luxuriante qui bordait la ville, ils n'étaient pas totalement en sécurité. Les senseurs infrarouges étaient quasi inutilisables au milieu de ces hautes herbes. Des autochtones pouvaient très bien se cacher parmi les racines, à l'affût. Et puissants comme ils étaient, ils étaient capables, en quelques coups bien placés, de déchirer une combinaison, de tuer un soldat et de s'enfuir avant que quiconque ait eu le temps de réagir. Les communications se firent de plus en plus difficiles à mesure que la journée avançait. Et les interférences qui brouillaient leurs liaisons satellite n'avaient rien de naturel.

À la fin de la journée, la compagnie avait rassemblé assez d'équipement pour établir un périmètre de sécurité autour de l'astroport, qui se résumait en fait à une simple piste de décollage située au nord de la ville. Ainsi positionnés tout près de leur porte de sortie avec des armes de gros calibre à portée de la main, les hommes purent se détendre un peu.

Cette nuit-là, des lumières jaune citron illuminèrent la ville. Des ombres étranges longèrent les murs avec des mouvements saccadés. Des bruits inquiétants résonnèrent dans l'air immobile, faisant travailler l'imagination des hommes. Les indigènes devaient être en train de leur préparer quelque chose, mais quoi ?

Le deuxième jour, le gouverneur divisa ses forces. Plusieurs pelotons reçurent pour mission de tenter une nouvelle fois de prendre la ville ; d'autres compagnies furent envoyées vers divers sites industriels connus. D'après les satellites espions, les usines étaient toujours intactes, bien qu'abandonnées. Par ailleurs, une escadrille d'hélicoptères TVL88 avait été montée par les mécanos durant la nuit. En cas de pépin, les compagnies pourraient compter sur leur puissance de frappe. Lorsque la compagnie de Lawrence quitta le camp ce matin-là, les pilotes en étaient à prendre des paris sur le nombre de pies géantes qu'ils abattraient dans la journée.

*
**

Lawrence et Ntoko jetèrent un coup d'œil aux bureaux désertés puis rejoignirent leurs véhicules. Ils firent leur rapport au capitaine Lyaute, qui décida que l'usine ne pouvait pas être remise en route. Les différentes équipes d'éclaireurs furent rappelées au bercail.

— J'y comprends rien, dit Kibbo. Pourquoi avoir laissé cette installation tomber ainsi en ruine ?

— Qui sait ? répondit Lawrence. Au moins, maintenant on sait pourquoi ils n'exportent plus toutes leurs saloperies biologiques. Ils n'en produisent plus, voilà tout.

— C'est pas une raison, caporal, intervint Jones. Ces usines étaient les plus performantes de la galaxie, et ils les ont abandonnées…

— Ce sont des animaux, mon pote. Il n'y a pas d'autre explication, dit Kibbo. T'es aveugle, ma parole ! Les choses qui nous ont attaqués hier ne sont pas humaines. Ce sont des monstres. Toute cette planète de merde est peuplée de monstres. Des animaux ne peuvent pas faire fonctionner une usine. Et puis, les remèdes humains ne leur sont plus d'aucune utilité.

— Ce ne sont pas des animaux, dit Lawrence. Ce sont des gens comme nous. Seule leur apparence est différente…

— Sûrement pas ! Ce sont des animaux et rien d'autre. Ils ne savent même pas parler ; ils ne font que hurler comme des bêtes. D'ailleurs, ils nous ont attaqués sans aucune raison.

— Ils protégeaient leur territoire, dit Amersy.

— Quoi ?

— Leur territoire. Tu as bien dit qu'ils étaient des animaux ?

— Oui, mais le caporal n'est pas d'accord.

— S'il a raison, dit Jones, on est dans la merde jusqu'au cou. Si en plus de se battre comme ils savent le faire, ils sont intelligents, on est très mal barrés.

— Parfaitement d'accord, lâcha Amersy.

— Alors pourquoi est-ce qu'ils ont abandonné cet endroit ? insista Kibbo.

— Dieu seul le sait, répondit Amersy. En tout cas, ils se servent toujours de machines – tu as vu comme moi les lumières hier soir. Et puis ces interférences qui brouillent nos communications ont bien une origine. Ce matin, un mécano m'a confié que les navettes qu'on a trouvées dans les hangars de l'astroport étaient en état de marche…

— Ça signifie peut-être qu'il reste aussi des gens normaux dans ce

patelin. Mais ça ne veut pas dire qu'on va trouver des trucs valables à récupérer.

Sur ce dernier point, Lawrence était d'accord avec Kibbo. Même si ce n'était pas pour les mêmes raisons. Il ne pensait pas que les indigènes étaient des animaux. Ils ne se comportaient certes pas comme des humains, mais ils étaient assurément intelligents. Mais dans ce cas, où fallait-il les placer sur l'échelle de l'évolution ?

Le capitaine Lyaute donna l'ordre de remonter dans les véhicules et de retourner à Roseport. Le gouverneur lui avait appris par radio que toutes les autres missions d'exploration en étaient arrivées aux mêmes conclusions qu'eux : les villes étaient peuplées d'autochtones extrêmement agressifs, tandis que les usines étaient envahies par la végétation. Jusque-là, il avait été impossible d'établir un dialogue avec ces êtres étranges. L'amiral et Simon Roderick ne savaient trop qu'en penser. Ils songeaient à envoyer un vaisseau à la rencontre de l'astéroïde capturé et suspendu à deux mille kilomètres au-dessus du pôle. Peut-être abritait-il un site industriel quelconque.

Malheureusement, un grand nombre d'usines orbitales et de modules avaient été détruits en même temps que les toiles à induction ; mais si les usines de l'astéroïde étaient toujours en état de fonctionnement, elles pourraient suffire à rentabiliser cette campagne.

Le gouverneur, lui, conseillait de renvoyer les hommes en orbite. Mais pour cela, il faudrait veiller à approvisionner les astroports en hydrogène. Les cuves de l'astroport de Roseport étaient pleines, mais les raffineries ne fonctionnaient plus depuis longtemps. Les ingénieurs avaient donc pour mission de relancer la production le plus vite possible.

Lawrence était au volant d'une jeep avec la moitié du 435NK9 à son bord. Ils étaient en huitième position dans le long convoi qui serpentait sur la route menant à la ville. Les plantes rampantes et l'herbe tigrée avaient envahi la chaussée, ce qui ralentissait considérablement leur progression. Cependant, la route ne paraissait pas totalement abandonnée – des véhicules quelconques devaient l'emprunter occasionnellement. Lawrence repensa avec nostalgie à la Grande Boucle de Thallspring. Si seulement cette route-ci pouvait être aussi propre et dégagée…

Dans ce paysage vallonné se succédaient des vallées à l'aspect chiffonné et des pentes peu praticables. De grands arbres prospéraient au sommet des collines, leur cime culminant très haut au-dessus du reste de la canopée. Les panaches de feuilles violettes et duveteuses dont ils étaient coiffés ressemblaient aux flammes d'une armée médiévale se préparant à la guerre. Au fond des vallées, les arbres étaient petits et trapus, quasi sphériques. Leur écorce grise était couverte d'épines coriaces et vénéneuses pour dissuader les pucerons

acides et les termites de les approcher. La partie supérieure de leurs troncs enflés était entourée de plusieurs couronnes de branches concentriques semblables à celles des saules pleureurs, sur lesquelles poussaient des feuilles petites et épaisses qui, dans le vent, cliquetaient en produisant une musique désagréable. Dans la bataille qui les opposait pour gagner un peu de terrain et profiter d'un peu plus de lumière, les troncs avaient poussé les uns contre les autres, si bien qu'ils formaient une barrière impénétrable. Les victimes de cette guerre impitoyable étaient criblées de trous dans lesquels une multitude d'animaux avaient creusé leurs nids. Une myriade de champignons s'accrochaient à leur écorce pourrie et sécrétaient un liquide visqueux et multicolore saturé de spores. Des fougères et des tubercules en tout genre colonisaient le sol plongé dans la pénombre, interdisant à l'herbe tigrée et aux buissons de s'y installer, tandis que des spires carnivores faisaient la loi à l'étage supérieur, attrapant tous les insectes attirés par leurs feuilles ondulantes.

La route s'enfonçait dans la forêt quelques kilomètres après l'usine. Ceux qui l'avaient dessinée avaient essayé d'éviter un maximum d'arbres, la faisant serpenter à flanc de colline ou, au contraire, suivant le parcours rectiligne des rivières. De fait, la visibilité du véhicule de tête dépassait rarement deux ou trois cents mètres.

Le convoi ralentit soudainement. Lawrence fronça les sourcils. La route était mauvaise, mais pas au point de poser trop de difficultés à leurs véhicules. En plus, ils n'étaient même pas gênés par la forêt, puisque, à cet endroit précis, la route longeait cette dernière. Droit devant eux, la piste s'incurvait et contournait la base d'une petite colline ; Lawrence ne voyait aucun obstacle à l'horizon.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il sur la fréquence de commandement quand le convoi se fut presque immobilisé.

— Il y a quelque chose devant nous. Le sol bouge.

— Le sol bouge ? fit Lawrence sans comprendre.

— Eh ! Vous avez entendu ça ? demanda Nic.

Lawrence arrêta la jeep.

— Entendu quoi ?

Il ordonna à son IA d'augmenter la sensibilité des micros de sa combinaison et se rendit compte au même moment que la jeep bougeait légèrement.

— Ça ! insista Nic.

Les senseurs de sa combinaison captaient une sorte de grondement lointain.

— Pelotons 693 et 762, aboya Lyaute, déployez-vous à l'avant avec vos fusils. Peloton 541, couvrez nos arrières.

Les soldats sautèrent de leurs véhicules et se mirent à courir deux par deux. Des canons courts et épais étaient sortis de leurs bras.

Tout cela ne plaisait pas du tout à Lawrence. Ne leur avait-on pas dit que l'activité sismique de cette zone était nulle ?

Le troupeau de macrorexes se présenta droit devant eux. Un mur de bêtes hautes de plus de huit mètres, dont les plus petits spécimens devaient dépasser allègrement les dix tonnes. Contrairement aux dinosaures qui avaient peuplé la Terre, les macrorexes n'avaient pas de longs cous ni de longues queues. Leurs corps ressemblaient à de gros cylindres de quinze mètres de longueur, perchés sur trois paires de pattes. Ils avançaient par bonds en s'aidant simultanément de leurs six pattes, ce qui faisait onduler leur colonne vertébrale et suivre un mouvement de va-et-vient à leur tête en forme de cœur. Leurs mâchoires, qu'ils ouvraient et refermaient sans cesse, étaient terminées par trois défenses plus longues qu'un bras d'homme, dont deux pointaient vers le haut et une vers le bas. Leur tête était flanquée par des espèces d'ailerons triangulaires qui, de loin, paraissaient extrêmement redoutables. Leurs yeux étaient dissimulés dans les plis et les creux de la partie supérieure de leur tête.

Tout le troupeau était à présent devant eux. Les barrissements des bêtes déchiraient littéralement l'atmosphère.

Les arbustes et les buissons disparaissaient comme des brins de paille sous leurs pattes furieuses.

Lawrence pensa un instant que l'effet des drogues qu'on lui avait injectées la veille ne s'était pas complètement dissipé. Puis il se souvint des monstres géants dont on leur avait parlé lors des briefings qui avaient précédé leur atterrissage, mais n'arrivait toujours pas à croire que quarante, ou peut-être cinquante de ces bêtes étaient en train de lui foncer dessus.

— C'est un cauchemar…, marmonna Nic terrorisé.

Les soldats qui se trouvaient en tête du convoi ouvrirent le feu. Mais leurs balles ne firent même pas ralentir les bêtes. Les barrissements se faisaient de plus en plus violents. À présent, ils n'étaient plus qu'à cent ou cent cinquante mètres des premiers véhicules, et rien ne semblait pouvoir les arrêter.

Le capitaine Lyaute hurlait des ordres incohérents dans sa radio. Quelqu'un d'autre demanda désespérément l'aide des hélicoptères. Les soldats s'éparpillèrent dans tous les sens, fendant les champs d'herbe tigrée. Lawrence appuya sur l'accélérateur, et tourna brutalement le volant. Les pneus dérapèrent sur le sol humide. Il n'avait aucune chance d'effectuer un demi-tour complet avant que les bêtes soient sur eux.

— Accrochez-vous ! cria-t-il en roulant à toute vitesse vers l'orée de la forêt.

Du coin de l'œil, il voyait deux macrorexes charger le long de la limite de la forêt et se diriger droit vers sa jeep. Les troncs les plus petits furent pulvérisés, réduits à l'état de copeaux par leurs pattes puissantes et couvertes d'une épaisse carapace. Les longues branches des saules furent moissonnées par les ailerons triangulaires de leurs têtes.

Les premiers animaux arrivèrent à hauteur des fuyards. Leurs défenses transpercèrent facilement les combinaisons des plus lents, qu'elles envoyèrent dans les airs dans de véritables explosions de sang. Quelques-uns furent d'abord piétinés, avant de se faire déchiqueter par leurs mâchoires. La radio était saturée de cris de terreur et de hurlements qui s'interrompaient de façon soudaine et effrayante. Le troupeau avançait à une allure ahurissante. Lawrence essaya de se persuader qu'il ne pourrait pas continuer comme cela éternellement, que, malgré l'atmosphère riche en oxygène, il allait devoir s'arrêter pour souffler. Mais cette charge avait dû commencer quelques secondes à peine avant leur rencontre…

Les arbres massifs n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres. La jeep rebondissait sur des grosses pierres et des sillons dissimulés par les herbes. Lawrence tourna brusquement le volant en visant une trouée assez large pour laisser passer la voiture. À sa droite, les macrorexes approchaient rapidement dans un nuage de feuilles et de débris de bois.

C'est à ce moment-là qu'il vit que quelque chose s'accrochait au cou de la première bête. Une sorte d'homme-léopard accroupi faisait de grands moulinets avec les bras pour montrer son enthousiasme. Sa bouche grande ouverte laissait échapper un rire sauvage et dément.

Ce n'était pas possible…

— Lawrence ! hurla Amersy.

Lawrence se cramponna au volant. L'aile avant de la voiture heurta un tronc hérissé de pointes en les envoyant violemment vers la droite. Lawrence mit les muscles de sa combinaison à contribution pour combattre leur inertie et éviter le tonneau. La jeep pénétra dans la forêt. Un de ses pneus éclata en cognant dans une pierre, ce qui n'empêcha pas Lawrence de continuer à accélérer pour s'enfoncer davantage dans la végétation. Les branches fouettaient le pare-brise. Un grand arbre mort était couché droit devant eux. Le caporal freina des deux pieds, en vain. Le pare-chocs heurta le tronc de plein fouet, projetant tous les passagers vers l'avant. Les carapaces externes des combinaisons se durcirent pour protéger un tant soit peu leurs corps si vulnérables.

— Descendez ! cria Lawrence. Dépêchez-vous.

Le bruit de bois désintégré était de plus en plus assourdissant ; le sol tremblait, menaçant de les déséquilibrer. Les hommes avaient

l'impression d'être prisonniers d'un cauchemar.

Lawrence se précipita en titubant. Il ne savait même pas s'il courait dans la bonne direction. Il avait complètement perdu le sens de l'orientation, et la grille de repérage de son IA était hors d'usage.

Trois mètres derrière lui, une patte géante s'abattit sur la jeep, la réduisant en bouillie. L'onde de choc le fit tomber à la renverse. Puis le pilier de chair se releva. Les senseurs de son casque lui montrèrent la carcasse compactée juste avant que les pattes du milieu ne heurtent à leur tour le sol. Lawrence se mit à ramper aussi vite qu'il le pouvait. La dernière paire de pattes s'abattit sur la voiture, la redressant à quatre-vingt-dix degrés. Puis les membres disparurent dans le ciel avant de retomber un peu plus loin. Une pluie de branches tomba sur Lawrence.

Il se retourna sur le dos et se releva. Un canon de 9 mm dépassait de son avant-bras gauche, tandis que son fusil d'assaut était fixé à son bras droit. Il tourna sur lui-même en faisant décrire des arcs de cercle à ses bras. Un viseur s'afficha sur son moniteur, prêt à se focaliser sur n'importe quelle menace potentielle. Après le passage des macrorexes, il fallait s'attendre à voir surgir des fantassins envoyés pour achever les soldats de Z-B. Mais ni Lawrence, ni son IA ne décelèrent la présence d'indigènes dans les parages.

Ses armes se rétractèrent. Il pouvait toujours entendre le troupeau gronder au loin, mais le son qui emplissait à présent ses oreilles était celui de son cœur battant à tout rompre. Son monitoring médical lui indiqua le taux impressionnant d'adrénaline qui circulait dans son sang.

Comme tout danger immédiat était écarté, il commença à frissonner sous sa combinaison.

Il ouvrit sa grille télémétrique afin de vérifier dans quel état étaient ses hommes. Apparemment, tout le monde avait survécu à l'accident. Il regarda autour de lui et les vit tous se relever un à un dans un nuage de poussière rendue ocre par les puissants rayons de soleil qui transperçaient la canopée.

— Sergent ? appela Lawrence. Vous êtes entier ?

— Putain de merde ! aboya Ntoko. Ouais, je crois que ça va.

Le gros de l'attaque avait été essuyé par les véhicules de tête. Pris de panique, la plupart des hommes avaient tenté leur chance à pied ; d'autres avaient réussi à garder leur sang-froid pour bifurquer vers la forêt, comme Lawrence. Les jeeps qui formaient l'arrière-garde du convoi avaient eu le temps de faire demi-tour et s'en étaient bien sorties. Quant aux camions, ils étaient trop massifs et lourdauds pour suivre l'exemple de ces dernières. En tout, il ne restait plus que quatre jeeps et un camion en état de marche. Plus de vingt soldats avaient péri déchiquetés par les défenses de ces monstres, ou tout simplement

piétinés. Il y avait également de nombreux blessés.

Un macrorexe était tombé, victime du feu nourri de trois soldats cachés à la lisière de la forêt. Son crâne massif avait été réduit en bouillie, mais la bête avait continué sur sa lancée sur plusieurs dizaines de mètres, et s'était écrasée contre un arbre énorme qu'elle avait déraciné en soulevant une gigantesque motte de terre grasse.

Le capitaine Lyaute décida d'établir un campement tout près de la forêt. Il y avait cinquante-quatre survivants, dont dix-sept blessés et cinq soldats avec des combinaisons endommagées. Deux pelotons entreprirent de réunir les armes et l'équipement éparpillés dans ce paysage désolé. Les communications avec l'astroport étaient plus difficiles que jamais. Quelque chose devait clocher avec le satellite. De plus, les hélicoptères qu'il avait demandés lui avaient été refusés. Deux appareils avaient été abattus, et d'autres compagnies avaient été attaquées. Les hélicos ne devaient en aucun cas laisser l'astroport sans défense.

Le peloton qui avait été envoyé sur les traces des macrorexes informa la compagnie que le troupeau s'était arrêté à un kilomètre de là, et que les indigènes qui les chevauchaient s'étaient volatilisés.

Lyaute donna l'ordre d'empiler les blessés dans les véhicules et de repartir vers l'astroport. Le voyage serait long et lent. Certains blessés étaient très mal en point ; quant aux valides, ils allaient devoir escorter le convoi à pied. Ils avaient quitté l'usine depuis deux heures trente, et il était environ midi. Selon ses estimations, ils devaient pouvoir arriver avant la tombée de la nuit… Mais Lawrence, lui, savait que ce n'était qu'un mensonge.

— Mes hommes et moi allons partir devant, dit Ntoko. Comme ça, nous pourrons vous prévenir en cas de problème.

Lyaute lui donna rapidement son accord. Aucun autre sergent ne se porta volontaire pour cette mission.

Lawrence passa sur une fréquence sécurisée et demanda au sergent :

— Pourquoi ? Ils ne vont pas se contenter d'une seule attaque. Les dinosaures, c'est juste une mise en bouche… Je parie que d'autres surprises nous attendent sur la route.

Ntoko passa en revue les armes dont ils disposaient. Il prit deux lance-grenades rotatifs et en tendit un à Lawrence.

— Peut-être bien, dit-il d'une voix calme et froide. Mais regarde : le capitaine nous autorise à nous servir dans l'arsenal ; et si on se déploie en formation, personne ne pourra nous prendre par surprise. En plus, on aura pas mal d'avance sur la compagnie.

— Génial…

— Réfléchis, petit. On est dans la merde jusqu'au cou. La

situation ne peut pas être pire. Nous savons que certains de nos blessés ne s'en sortiront pas. Pourtant, la compagnie est obligée d'avancer à leur rythme.

— Oui, mais…

— Tu as jeté un coup d'œil aux derniers rapports ? Il n'y a pas assez d'hydrogène pour ramener tout le monde là-haut, Lawrence. Enfin, pour ça, il faut déjà que les navettes parviennent à se poser malgré les pies géantes. Alors, tu veux être à l'avant ou à l'arrière de la queue quand il faudra se tirer d'ici ?

Lawrence jeta un regard circulaire sur ce camp de fortune. On était en train de charger les blessés dans les jeeps. Les infirmiers avaient fait de leur mieux pour leur permettre de supporter le voyage. Deux mécanos essayaient de réparer les suspensions tordues d'une jeep en récupérant des pièces sur une épave.

Force était d'admettre que la compagnie faisait peine à voir. Quand ce genre de pépin arrivait, il fallait mettre la main à la pâte et faire en sorte que tout le monde puisse rejoindre la base en un seul morceau. C'était ce que lui dictait son instinct, et ce qu'il avait appris à l'entraînement. Ce que Ntoko lui avait appris. Chacun d'eux était une partie d'un tout.

Mais à présent, cet enseignement ne lui paraissait plus aussi pertinent ; des doutes commençaient à l'assaillir. Pouvait-il abandonner les autres ? Avant tout, il devait se montrer loyal envers son peloton. Il n'était que caporal, après tout. Les grandes stratégies le dépassaient… Il ne pouvait pas penser à toutes les compagnies à la fois, et encore moins les sauver. Alors, qu'était-il prêt à faire ?

— On n'aurait jamais dû venir ici, dit Ntoko.

Lawrence prit le gros lance-grenades et jeta un sac de munitions sur son épaule. L'IA de sa combinaison entra immédiatement en contact avec le système de visée de l'arme.

— Je suis bien d'accord.

*
**

Le peloton 435NK9 s'engagea le premier sur la route cabossée qui menait à Roseport. Ntoko avait désigné Lawrence et Nic pour ouvrir la marche. Les autres suivaient en file indienne en maintenant un écart d'environ sept mètres entre chaque homme. Le sergent fermait la marche.

Les ordres de Lyaute étaient de déjouer les embuscades éventuelles et de tirer à vue sur tous les autochtones qu'ils pouvaient croiser. Le reste de la compagnie suivrait à deux cents mètres derrière.

Vingt minutes plus tard, cet écart atteignait quatre cents mètres. Ntoko avait demandé à Lawrence d'accélérer.

— Je me charge de Lyaute s'il appelle pour gueuler, lui avait-il dit.

Mais le capitaine garda le silence – peut-être à cause des interférences électroniques. C'était manifestement du boulot de professionnel. Ils en étaient presque réduits à communiquer avec les mains.

Dès le début de la marche, Lawrence avait demandé à son IA de lui apporter quelques précisions sur leur situation. Apparemment, ils avaient assez de sang artificiel pour alimenter leurs combinaisons pendant une vingtaine d'heures. S'ils n'avaient pas atteint l'astroport d'ici là, ils mourraient. En effet, il leur était impossible de se débarrasser de leurs combinaisons, puisque celles-ci les protégeaient de l'atmosphère irrespirable. D'après Ntoko, ils devaient pouvoir se servir de leurs casques comme de filtres. Il suffisait de les connecter à leurs valves et d'y faire circuler leur propre sang. Lawrence demanda aussi à voir les photos-satellite de la zone qu'ils s'apprêtaient à traverser, afin d'en évaluer la dangerosité. Il eût volontiers échangé toute sa prime de mission (prime qu'il n'obtiendrait probablement jamais) contre un scan infrarouge en temps réel de ce paysage hostile. Mais le lien avec les satellites en orbite basse avait été coupé plus tôt dans la journée.

— On ne s'attendait pas à vous revoir pour cette mission, caporal, dit Nic, tandis qu'ils traversaient une rivière peu profonde. Vous n'avez pas rejoint l'équipage d'un vaisseau ?

Lawrence aurait voulu pouvoir mettre tout cela sur le dos de Morteth, Laforth et Kmyre. Mais ils n'étaient pour rien dans cette affaire ; ils n'avaient été que des éléments déclencheurs. Dès leur retour sur Terre, les trois hommes avaient été virés de Z-B. Bien sûr, ils lui en avaient beaucoup voulu et avaient juré de se venger. Ce qui gênait Lawrence, c'était la manière dont cette affaire du village d'Arnoon avait été réglée. Selon lui, les coupables méritaient d'être jugés. On aurait dû les forcer à s'expliquer devant un tribunal. Mais lui, Lawrence, avait accepté de jouer le jeu et de collaborer avec son employeur. C'était exactement ce que son père lui aurait conseillé de faire. Car c'était ainsi que le vrai monde fonctionnait, lui aurait dit Doug Newton.

Dans ce cas, pourquoi as-tu quitté Amethi ?

Il lui arrivait encore de repenser à cette époque, à Roselyn et au mal qu'elle lui avait fait. Joona n'était pas loin de la vérité lorsqu'elle parlait de la dictature culturelle des compagnies. Tous les mondes humains – à l'exception de Santa Chico, bien sûr – étaient de vulgaires copies de la Terre.

— J’ai eu ma promotion, dit Lawrence. C’est le principal. Maintenant, je peux demander ma mutation à n’importe quel moment.

— Vous pouvez toujours essayer, dit Nic. Bientôt, nous n’aurons plus aucun vaisseau.

Lawrence s’attendait toujours à ce que Lyaute leur demande de ralentir et de se laisser rattraper. Cela faisait plus d’une heure et demie qu’il avançait à ce rythme sur la piste couverte d’herbe tigrée piétinée. Il ne voyait même plus les jeeps derrière lui. Les communications avec Lyaute et ses deux lieutenants ne se faisaient plus que par intermittence et ne duraient que quelques secondes à chaque fois. Alors le sergent se contentait de leur donner les coordonnées du peloton.

Malgré la protection de sa combinaison, Lawrence avait l’impression de sentir les effets de l’atmosphère lourde de cette planète sur son corps. Le moindre mouvement commençait à lui être difficile. Cela n’avait pourtant rien à voir avec la gravité, qui équivalait à 0,95 fois celle de la Terre. Non, ce devait être cette satanée atmosphère.

Et puis le soleil cognait dur sur leurs têtes. Au-delà d’un kilomètre de distance, la chaleur qui émanait de la route distordait complètement le paysage, rendant leurs senseurs longues distances quasi inutilisables. Quant à l’infrarouge, il ne servait plus à rien depuis longtemps. Pour devenir invisibles, les autochtones n’avaient qu’à s’accroupir dans l’herbe ou les buissons. Tous les hommes du 435NK9 avaient mis en route leurs radars laser pour surveiller les abords de la route. Des traits rose pâle balayaient donc continuellement leur champ de vision, leur renvoyant quelques échos suspects, trop éloignés toutefois pour pouvoir être pris pour cibles.

À dix kilomètres de l’usine, la route émergeait enfin de la vallée et débouchait sur une plaine tapissée d’herbe tigrée. Cela lui fit du bien d’avoir un paysage dégagé devant lui, même si cet océan d’herbe ondulante mettait à rude épreuve son programme de discrimination.

— Rien à l’horizon, dit Lawrence.

— OK. Continuez d’avancer, répondit Ntoko.

Alors ils continuèrent. Loin au nord, Lawrence vit un couple de macrorexes près d’une rivière. Avec leur démarche lourde et leur cuir luisant, ils pouvaient difficilement passer inaperçus. Il fallait décidément du courage pour oser monter et aiguillonner ces monstres. Plus de courage que lui n’en avait en tout cas. Qui donc pouvait avoir l’esprit assez tordu pour faire une chose pareille ?

— Quelque chose approche, dit Nic.

— Où ça ?

— À deux cents mètres, au sud-ouest.

Lawrence se connecta aux senseurs de Nic et zooma sur l’image. Il

y avait effectivement un mouvement suspect, qui ne pouvait être mis sur le compte de la chaleur écrasante.

— Je crois qu'on a de la compagnie, dit Lawrence à Ntoko.

— Il y en a deux autres de mon côté, répondit le sergent.

Lawrence ouvrit une carte tactique. À deux kilomètres de là, à l'est, il y avait un bâtiment entouré par quelques fermes. L'ensemble était à peine assez grand pour pouvoir être qualifié de village. Les satellites n'y avaient révélé aucune activité, mais leur balayage datait de la veille. Lorsque la compagnie était passée par là dans la matinée, Lyaute n'avait pas jugé bon de faire fouiller l'endroit.

— Regroupez-vous, ordonna Ntoko.

— On se fera repérer trop facilement, protesta Lawrence sur une fréquence sécurisée.

— Je sais. Mais à la façon dont ils approchent, je pense qu'ils nous ont déjà repérés et qu'ils ne vont pas tarder à attaquer. Notre puissance de feu sera plus importante si nous restons ensemble.

Les senseurs audio de Lawrence captèrent plusieurs appels animaux. Il fut tenté de leur répondre en montant au maximum le volume de ses haut-parleurs, mais s'abstint. L'IA de sa combinaison fut incapable de lui traduire ces messages.

Un petit oiseau couleur airain s'envola au-dessus de l'herbe haute et se dirigea tout droit vers eux. Il avait trois ailes, dont une plus petite que les autres, et tournoyait à la manière d'une hélice asymétrique. Les extrémités de ses ailes étaient argentées et formaient des spirales éblouissantes. Nic l'abattit avec son 9 mm. L'animal explosa dans un nuage de sang.

— Sur quoi est-ce que vous tirez ? demanda Ntoko.

— Rien, sergent, dit Lawrence. C'était juste un oiseau.

— Gardez votre sang-froid, les mecs.

— T'as entendu ça, Nic ?

— Ouais. Ça ne m'empêchera pas de tirer sur tout ce qui bouge.

Les senseurs de Lawrence captaient des mouvements tout autour d'eux à présent. Les indigènes avançaient sur quelques mètres, puis s'accroupissaient dans l'herbe. Le plus proche d'entre eux devait être à plus de cent cinquante mètres. Leur petit manège effraya d'autres oiseaux. Lawrence les regarda s'envoler ; il n'était pas aussi soupçonneux que Nic, mais il restait méfiant. Les bêtes étaient nombreuses. Il demanda à son IA de les identifier, mais n'obtint aucune réponse. Mais il est vrai que son fichier se limitait aux espèces les plus courantes et les plus dangereuses, comme les pies géantes et les macrorexes.

Les oiseaux s'étaient rassemblés et volaient par petits groupes de six ou sept individus, descendant en piqué vers le sol puis remontant

brusquement. Plus il les regardait, plus Lawrence était convaincu que les indigènes les rabattaient vers le peloton.

— Sergent ?

— Ouais, mon gars. Je les vois. Mais on ne peut pas tous les descendre. On n'aurait pas assez de munitions pour ça.

Une icône rouge clignota dans le champ de vision de Lawrence.

— Merde ! hurla Kibbo.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Lawrence, qui voyait déjà dans son casque que la combinaison de Kibbo avait été endommagée.

— Je suis touché. Ah ! merde !

Lawrence se retourna et vit Kibbo chanceler à une cinquantaine de mètres de lui, puis tomber à genoux en se tenant le bras. Tous ses camarades se mirent à courir vers lui.

La grille télémétrique de Lawrence affichait des données qu'il ne comprenait pas. Il n'avait jamais vu cela auparavant. Quelque chose avait transpercé la carapace de Kibbo. Quelque chose qui faisait à peine quelques millimètres de longueur. S'il s'était agi d'une balle, ses muscles artificiels l'auraient aisément absorbée, et la blessure se serait déjà refermée. Mais les muscles commençaient à surchauffer et leurs fibres nerveuses ne répondaient plus.

Kibbo se mit à crier. Son monitoring s'emballa.

— Baissez-vous, les gars, ordonna Ntoko. Baissez-vous.

Lawrence arriva juste à temps pour voir Kibbo tomber face contre terre. Ses bras et ses jambes battaient frénétiquement le sol.

— Je crois qu'il a des convulsions.

— Putain, mais que fait son programme médical ?

— C'est sa combinaison. Elle a des spasmes.

Ntoko se précipita vers eux. Lawrence leva les yeux pour parler à son sergent et c'est à ce moment-là que la fléchette l'atteignit. Elle frappa dans la sacoche de munitions de son lance-grenades et le déséquilibra, le faisant tomber à quatre pattes.

Lawrence grogna, se retourna et zooma sur le petit trou laissé dans la sacoche.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Ntoko.

— Aucune idée.

Lawrence passa en infrarouge. Le trou était légèrement humide. Une analyse spectrographique révéla la présence d'un hydrocarbure de type inconnu.

— Merde. Ce pourrait être un genre d'arme biologique.

Un spray sortit de sa carapace et aspergea un agent neutralisant à spectre large sur la zone contaminée.

Kibbo criait toujours. Ses ruades violentes le faisaient décoller du sol. Ses camarades impuissants s'étaient regroupés autour de lui. L'IA

de sa combinaison ainsi que son programme médical ne semblaient rien pouvoir faire pour le soulager. Puis soudainement, ses mouvements frénétiques cessèrent. Les valves de secours de son casque s'ouvrirent et laissèrent échapper du sang.

— Nom de Dieu !

Les soldats eurent un mouvement de recul. Aucun d'entre eux ne voulait avoir du sang de Kibbo sur les chaussures.

— Merde. Qui lui a fait ça ? demanda Nic. Les oiseaux ?

— Ça m'étonnerait, mec, répondit Amersy. Comment auraient-ils pu ?

Lawrence leva les yeux au ciel. Des centaines d'oiseaux tourbillonnants, véritable rivière vivante et argentée, volaient au-dessus de leurs têtes en formant un grand anneau autour du peloton.

— Les grands-parents de ces types ont inventé les combinaisons, dit Nic. Alors, vous pensez bien qu'ils savent comment nous descendre.

— Tirez dans le tas, ordonna Ntoko. Sortez vos fusils, disposez-vous en arc de cercle et balayez dix degrés chacun. Dépêchez-vous !

Les hommes commencèrent à tirer avant même de s'être relevés, arrosant d'un flot continu de balles l'épaisse masse tourbillonnante qui voltigeait au-dessus d'eux. Les oiseaux se dispersèrent et prirent de l'altitude. Les prendre individuellement pour cible à une telle distance était impossible.

Une icône rouge s'alluma devant les yeux de Lawrence. Foster hurla et s'écroula, les bras et les jambes agités de mouvements spasmodiques. La seconde d'après, tous ses camarades plongeaient à terre pour se protéger.

— Ils vont nous massacrer, cria Jones. On va tous crever !

Les hurlements d'agonie de Foster étaient réellement effrayants.

— Lawrence, les grenades incendiaires, dit Ntoko. On va essayer de tirer profit de ce foutu paysage. Tire vers le nord en formant un arc de cercle. Portée, deux cent cinquante mètres.

— Compris, sergent.

Il s'allongea sur le dos, pointa son lance-grenades vers le nord et inclina son canon de manière à obtenir la portée désirée. Lorsque son programme de visée lui confirma que l'angle était bon, il commença à tirer. Le bruit sourd que produisait l'arme était audible malgré la protection de son casque. Ntoko, lui, tirait dans la direction opposée. De grandes et fines arches de fumée se dessinèrent dans les airs.

La première grenade explosa, donnant naissance à une naine bleu éphémère. Un halo rose s'éleva au-dessus de l'herbe tigrée. Conçues pour une utilisation en atmosphère standard, les grenades avaient un effet encore plus dévastateur dans cette atmosphère riche en oxygène.

Les broussailles se consumèrent instantanément.

Lawrence continua de tirer en déplaçant son lance-grenades de façon régulière. Les détonations aveuglantes se rejoignirent bientôt pour former un mur de lumière crépitante à l'aspect solide. Le feu bleu vif ne faisait qu'une bouchée de la végétation pourtant bien verte. La sève grésillait et s'évaporait, desséchant complètement les brindilles avant même l'arrivée des flammes.

En moins d'une minute, ils furent entourés par un anneau de feu. Le cercle se rapprochait inexorablement du peloton, mais – Lawrence le vit grâce à ses senseurs – se propageait encore plus rapidement vers l'extérieur.

— Utilise toutes les grenades, lui dit Ntoko. Le fabricant affirme qu'elles peuvent supporter des températures très élevées, mais je n'ai pas envie de prendre le risque.

— OK.

Lawrence épuisa son stock de bombes incendiaires, puis passa aux grenades à fragmentation, qu'il dispersa de tous les côtés, au hasard. Quand il eut terminé, il décrocha sa sacoche de munitions et la jeta, en même temps que son lance-grenades désormais inutile, vers le brasier.

Les oiseaux étaient tous partis, effrayés par ce déchaînement infernal. Foster était étendu mort sur le sol. Du sang s'écoulait des valves ouvertes de son casque.

— Bon, gardons notre calme, marmonna Ntoko.

— Comment on va faire pour sortir de là ? demanda Jones, paniqué. On est complètement encerclés.

— C'était le but, dit Ntoko. Tu vas devoir faire confiance à ta combinaison, mon ami. De toute façon, le feu avance tellement vite qu'il sera sur nous d'ici quelques secondes à peine. Alors tiens-toi prêt.

— Nom de Dieu !

— Surtout ne bouge pas.

Lawrence eut presque envie d'en rire. Il pensait à ce moment depuis qu'il avait tiré sa première grenade. Mais ils n'avaient pas eu le choix. À présent, il ne leur restait plus qu'à attendre.

Les senseurs audio de sa combinaison lui permettaient d'entendre le grondement furieux produit par les flammes. Grondement dont le volume ne cessait d'augmenter. Dans cette herbe tigrée, l'incendie se propageait à une vitesse phénoménale. Les officiers les avaient mis en garde à de nombreuses reprises contre l'usage tactique des incendies dans une atmosphère aussi riche en oxygène, mais il ne s'attendait tout de même pas à quelque chose d'aussi violent. Il entendait également des cris maintenant.

Soudain, un autochtone arriva en courant dans leur direction.

C'était un bipède, mais ses bras lui descendaient jusqu'aux genoux. Une longue crinière de poils roux déjà à moitié consumés courait le long de sa colonne vertébrale. Lawrence vit qu'il portait une sorte de cartouchière pleine de modules électroniques de forme cylindrique.

La créature terrifiée aperçut les soldats et, par réflexe, dévia sa course pour les éviter.

— Cours tant que tu veux, espèce de fumier, lui cria Ntoko. Ça t'empêchera pas de crever !

Deux autres indigènes passèrent tout près du peloton. L'un d'entre eux était un gros quadrupède dont le génome devait être plus canin qu'humain. Lawrence le regarda foncer vers l'incendie et essayer de sauter par-dessus les flammes. La bête s'éleva incroyablement haut mais, malgré ses pattes musculeuses, n'échappa pas au féroce brasier. Les flammes bleues lui transpercèrent l'abdomen sans être aucunement freinées par sa carapace ambrée. La chair noircie se craquela en crachant un liquide fumant. La créature hurla de douleur tandis que son épiderme tout entier s'embrasait. Heureusement pour elle, la mort ne tarda pas, car c'est silencieuse et immobile qu'elle s'écrasa au milieu de cet enfer.

— Putain de merde, chuchota Ntoko.

Les flammes n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres et se rapprochaient rapidement. Elles culminaient à sept ou huit mètres de hauteur. Sa combinaison informait déjà Lawrence qu'elle s'adaptait à la chaleur étouffante. Sa carapace externe était devenue blanche de manière à réfléchir un maximum de rayons infrarouges. Il se leva doucement pour faire face au brasier. Suivant son exemple, ses camarades se relevèrent un à un. Leurs senseurs devaient superposer deux filtres différents pour protéger leurs yeux de l'éclat intense et infernal.

Il demanda à sa combinaison d'éteindre ses senseurs visuels pour échapper à cette vision d'horreur. Mais l'obscurité était encore plus insupportable. Sa grille d'affichage indigo paraissait suspendue dans le néant. Le thermomètre numérique qui affichait la température extérieure montait en flèche, comme s'il s'était subitement transformé en chronomètre. Il ralluma ses senseurs. Les flammes n'étaient plus qu'à dix mètres.

Deux de ses camarades murmuraient des prières. Pour la première fois de sa vie, Lawrence regretta de n'en connaître aucune et de ne pas croire en Dieu. La température était à présent tellement élevée que c'en était risible.

Tout autour de lui, l'herbe se racornissait et noircissait ; la sève entrait en ébullition. Le feu était à ses pieds. Lorsque la déferlante principale l'engloutit, le choc fut si violent qu'il faillit perdre son équilibre. Quelque chose attrapa sa combinaison et entreprit de le

secouer dans tous les sens ; il avait l'impression d'être prisonnier d'une explosion interminable.

Il ne voyait rien. Aucun programme de discrimination n'aurait pu lui permettre de discerner quoi que ce soit dans ce chaos incandescent. Tout ce qu'il savait, c'était ce que voulait bien lui indiquer l'affichage de son casque. Tous les indicateurs thermiques étaient au maximum. Et pourtant, il ne sentait rien de particulier. Physiquement parlant, il était parfaitement bien. Il retint son souffle et tendit tous les muscles de son corps pour accueillir la mort. Mais comme elle tardait à venir, il se résolut à se calmer et à respirer normalement. De toute manière, cela ne ferait aucune différence. Sa vie dépendait entièrement de la technologie et de la résistance de sa combinaison dermique.

Sa main se porta à sa gorge, à l'endroit où se trouvait son pendentif. Des formes étranges, des ombres commencèrent à danser devant ses yeux dans la lumière intolérable. C'était comme faire couler de l'eau sur une vitre maculée de boue, et découvrir un paysage demeuré jusque-là secret.

Les flammes rétrécirent et révélèrent une plaine entièrement noire. Sur le sol calciné étaient éparpillés des bouquets de racines incinérées, desquels s'élevaient de minces filets de fumée grise. Une pluie drue de cendres s'était mise à tomber, recouvrant la moindre parcelle de terrain ainsi que les hommes du 435NK9.

Il tourna la tête pour voir le mur de feu à une dizaine de mètres derrière lui. Le reste du peloton formait un cercle irrégulier ; les silhouettes immobiles se dessinaient sur la toile de fond aveuglante de l'incendie. Il leva une main devant ses yeux et vit que sa carapace était devenue vermillon, permettant aux fibres thermiques dont elle était recouverte de se débarrasser de son excès de chaleur. Il vérifia l'état de sa combinaison et fut soulagé de constater que ses réserves d'eau avaient tenu le coup. Grâce à elles et au sang artificiel qu'il transportait, il réussirait à rallier l'astroport.

Des rires et des cris de joie retentirent dans son casque. Les hommes jubilaient mais, pour certains, n'étaient guère loin de l'hystérie.

La cendre continuait de tomber, mais Lawrence zooma tout de même pour essayer de voir à travers elle. La seconde vague de flammes avançait toujours et, terrifiante, produisait un gigantesque voile de fumée saturée de cendres. Il n'arrivait pas à croire que la vaste étendue de plaine qu'il avait devant lui avait été détruite aussi rapidement. Le mur de feu qu'ils avaient créé faisait bien un kilomètre de large à présent et s'élargissait toujours. Il se demanda jusqu'où il continuerait comme cela. Mais il ne se sentait aucunement coupable. Santa Chico devait en avoir vu d'autres.

— Je n'arrive pas à joindre le capitaine, dit Ntoko.

— Vous pensez que le feu va continuer dans leur direction ?

— C'est possible. Les hommes s'en sortiront sans dommage, mais les véhicules…

— Vous voulez faire marche arrière ?

— Non. Tant qu'on ne reçoit pas d'ordre contraire, on continue. Et même si on nous le demandait, je n'aurais pas trop envie de courir derrière ce feu.

— Moi non plus.

— Au moins, plus personne ne pourra s'approcher de nous en douce.

— De toute façon, sergent, ils sont tous morts.

Les senseurs avaient découvert un petit monticule pareil à un gros morceau de charbon – c'était tout ce qui restait d'un indigène.

Comme il n'y avait plus aucune trace de la route, ils durent faire confiance à leur sens de l'orientation. Deux ou trois d'entre eux protestèrent contre l'idée d'abandonner les dépouilles de Kibbo et Foster, mais Ntoko réussit à les convaincre en arguant que leurs deux camarades décédés auraient fait la même chose, que l'important était de ramener le reste du peloton à bon port.

Le sol était toujours bouillant, mais pas suffisamment pour présenter un réel danger. En chemin, ils tombèrent sur des morceaux de terrain couverts d'herbe ou bien d'arbres que le feu avait complètement épargnés. Et ce sans aucune raison apparente. Un caprice de la nature, probablement… Ils traversèrent une rivière peu profonde mais trop large pour permettre au feu de se propager plus loin, et virent même des buissons – îlots de vie perdus au milieu d'un océan de désolation – dont les feuilles semblaient avoir résisté aux températures extrêmes.

Le village ainsi que le terrain en friche qui l'entourait étaient intacts. Ils l'examinèrent à travers une averse de cendres et y décelèrent des mouvements. Ntoko décida qu'ils ne pouvaient pas se permettre d'ignorer cette découverte.

Le temps d'atteindre le village, le tapis de cendres qui recouvrait le sol atteignait deux centimètres d'épaisseur. Parfois une bourrasque venait le soulever, mais uniquement pour le faire retomber un peu plus loin. Ce manteau recouvrait absolument tout. L'herbe tigrée dansait dans le vent comme pour se débarrasser de ces flocons indésirables. Mais ces derniers étaient trop petits et trop traîtres pour se laisser secouer ainsi.

Le village était composé de structures simples : de larges tours circulaires coiffées de toits en dômes, qui ne dépassaient jamais deux étages. Celles-ci semblaient faites d'un corail blanc crème, dont la surface granuleuse attirait la cendre comme un aimant, lui permettant

de se loger dans la moindre rugosité. Les fenêtres en forme d'arches étaient constituées d'une épaisse membrane traversée par de délicates veinules argentées.

Les habitants étaient principalement des bipèdes. Plus petits que la moyenne des hommes, ils avaient une épaisse crinière qui descendait le long de leur colonne vertébrale. Parfois, des poils recouvraient même leurs bras, jusqu'aux coudes. Leurs chemises et leurs vestes comportaient des découpes destinées à laisser ces crinières souvent tressées à l'air libre. Les enfants, eux, avaient une prédilection pour les perles colorées.

Mais il y avait des exceptions : des hominidés à l'allure féline qui avaient le plus grand mal à se tenir debout et se laissaient parfois aller à faire quelques mètres à quatre pattes ; un géant trapu qui paraissait être le fruit de l'accouplement contre nature d'un sumotori et d'un troll ; des elfes délicats, dont les jambes trop minces supportaient miraculeusement le poids.

Ils n'avaient pas tant l'air extraterrestres que primitifs, pensa Lawrence. Et ce malgré leurs carapaces ambrées et translucides. Aucun des bipèdes n'avait de cage thoracique ou de musculature abdominale humaines. Les arêtes qui dépassaient de leur torse rappelaient plus la morphologie des insectes qu'autre chose. Leurs visages, bien que peu mobiles, étaient tout de même capables d'exprimer des émotions – ou bien cette expressivité était-elle à mettre sur le compte de leurs yeux uniquement. En effet, qu'ils soient humains ou non, les regards méprisants se ressemblent tous.

Ntoko demanda à Amersy et Lawrence de le suivre à l'intérieur du village. Les autres se dispersèrent tout autour. Les habitants sortis sur le pas de leurs portes les dévisagèrent sans gêne aucune. Ceux qui marchaient dans la rue s'écartaient pour les laisser passer. Pour la première fois, leur autorité semblait avoir été acceptée…

Les senseurs de Lawrence détectèrent une activité électronique limitée à l'intérieur des bâtiments – probablement des perles neurotroniques. Mais, dans l'ensemble, la technologie était fort discrète dans le village. Il n'y avait aucun véhicule dans les rues.

Apparemment, les indigènes ne savaient pas trop comment se comporter. Ils semblaient attendre que les soldats fassent le premier pas. Comme ces derniers pénétraient dans le centre du village, d'autres habitants sortirent de chez eux et les suivirent à une distance respectable. Une bonne moitié de la population semblait absente. Lawrence se demanda combien d'entre eux avaient participé à l'attaque que lui et ses camarades venaient d'essuyer. Et combien avaient survécu…

Ntoko s'arrêta sous un gros arbre couvert de cendres.

— Quelqu'un aurait-il l'obligeance de me dire ce qui se passe ici ?

— Vous avez mis le feu à nos terres, dit une voix à l'accent étrange, bien qu'indubitablement espagnol.

Lawrence identifia son propriétaire : une femme qui ne lui arrivait même pas à l'épaule. Son épaisse tignasse était complètement blanche, mais ne paraissait pas être l'indicateur d'un âge avancé. Son visage était plat et ses joues couvertes de plis donnaient une grande flexibilité à sa mâchoire. Elle portait une sorte de robe de cérémonie ornée d'un passepoil argenté et d'une hélice d'ADN rouge et turquoise brodée sur la poitrine.

— Vous êtes la chef de ce village ? demanda Ntoko.

— Non. Je suis Calandrinia, fit-elle en passant une main dans ses cheveux parsemés de cendres.

— Vous désirez me parler ?

— Et vous, vous allez me tuer ?

— Uniquement si vous me donnez une bonne raison de le faire.

Elle découvrit ses dents, véritables petites défenses.

— J'ai moi-même beaucoup de raisons de vous en vouloir, mais je vais les laisser de côté pour l'instant, dit-elle.

— C'est trop gentil de votre part. Bon, maintenant, vous allez peut-être me dire ce qui se passe ici ?

— Il se passe que vous avez violé nos vies. Et nous nous sommes défendus. Vous vous attendiez peut-être à un autre type de réaction ?

— Disons que, pour commencer, vous auriez pu nous accueillir moins violemment. Vous êtes inconscients, ma parole ; vous savez quelle puissance de feu nous possédons ?

— Nous savons surtout qu'elle a été très amoindrie…, répondit Calandrinia en montrant à nouveau ses grandes dents.

Lawrence parla sur la fréquence sécurisée :

— Sergent, je peux lui parler ?

— Bien sûr, ne te gêne pas si tu penses que ça peut nous apprendre quelque chose. Personnellement, je déteste ce genre de cérémonial.

— Merci.

Il n'en était pas certain, mais Calandrinia parut se retourner vers lui avant même qu'il se mette à lui parler.

— J'aimerais savoir pourquoi vous avez abandonné vos usines ? lui demanda-t-il.

À votre avis, Terrien ? Parce qu'elles étaient obsolètes et inutiles, tout simplement. À présent, nous sommes capables de produire tout ce dont nous avons besoin directement.

— Mais vos produits n'étaient pas obsolètes sur Terre, bien au contraire… Pourquoi avoir stoppé vos exportations ?

— Pourquoi aurions-nous dû continuer ? Si la Terre a besoin de

remèdes, elle n'a qu'à les tirer de son propre cœur.

— Mais si vous n'exportez plus, comment allez-vous faire pour acheter les produits finis que vous ne produisez pas ?

Elle éclata de rire.

— Si nous ne les produisons pas, c'est que nous n'en avons pas besoin, tout simplement.

— Si je comprends bien, vous avez renoncé à la civilisation technologique ? Vous vous complaisez dans la Régression ?

Quelque part, au fond de lui-même, il se demanda combien de fois dans sa vie il allait devoir poser cette question, et sur combien de planètes différentes. La Régression devenait à la mode partout dans l'univers.

— Technologique, non, répondit Calandrinia. Mécanique, oui. Pourquoi s'encombrer de machines ? Les systèmes biologiques sont tellement plus efficaces.

— Mais vous ne pouvez pas tout remplacer par des systèmes biologiques.

— Effectivement, il serait impossible de remplacer tout ce dont votre société a besoin par des systèmes biologiques ; mais notre société est très différente de la vôtre… Nous nous sommes adaptés et avons renoncé à modeler le monde à notre image. Les planètes sont trop grandes pour cela. Pourquoi vivre dans des colonies isolées construites sur des terres irradiées, lorsqu'il suffit de modifier son corps pour pouvoir profiter d'une planète entière ?

— Votre idéologie implique-t-elle que vous fassiez table rase de votre passé ?

— Il ne s'agit pas d'idéologie, mais d'évolution. Vous saviez que nos ancêtres étaient venus ici dans l'intention de faire des expériences sur leurs propres corps, et pourtant vous semblez surpris de nous voir…

— Nous ne pouvions pas nous douter que vous étiez allés aussi loin. Nous ne nous attendions vraiment pas à ça. Sinon, nous ne serions peut-être pas venus…

— Maintenant que vous êtes là, que comptez-vous faire ?

— Personnellement, tout ce que je souhaite, c'est rentrer chez moi.

— Vous pourriez rester avec nous. Vos enfants auraient un avenir merveilleux ici. Ils ne manqueraient de rien.

— Excusez-moi, mais rester sur Santa Chico ne me tente pas le moins du monde. Si je retirais mon casque, je mourrais. Vous le savez très bien.

— Je pourrais vous fabriquer un filtre dans ma maison matrice. Celui-ci ferait partie intégrante de votre corps, contrairement à votre

combinaison. Vous vivriez en parfaite symbiose avec lui.

— Ne nous emballons pas, dit Lawrence en levant un doigt. Il est hors de question que je vive ici, OK ?

— Pourquoi ? Vous avez peur de manquer de quelque chose en particulier ? Je ne me moque pas de vous ; je suis curieuse, c'est tout. Vous êtes si primitifs comparés à nous. Mais je comprends votre réticence. N'avez-vous pas envie de vous améliorer, de faire partie d'une culture plus riche et plus mature ?

Vous dites que nous sommes primitifs ? Qui de nous deux vit dans une hutte, madame ? Je n'imposerais pas cette vie-là à mon pire ennemi, alors à mes enfants… Au train où vous allez, vous allez bientôt vous retrouver au Moyen Âge. Pour l'instant, vous avez l'impression que votre mode de vie est moins stressant et meilleur pour votre karma que le nôtre, mais d'ici deux générations, vous ne saurez même plus guérir un rhume. Alors le cancer… Et vous êtes persuadés de progresser ! Moi, je dirais plutôt que vous trahissez vos enfants.

— Ah…, fit Calandrinia en secouant la tête. Je commence à comprendre. Quel âge me donnez-vous, Terrien ?

— Aucune idée.

— J'ai quatorze ans.

Cette information laissa Lawrence perplexe. Il ne voyait pas en quoi cela pouvait l'intéresser.

— Vraiment ? demanda-t-il.

— Oui. Nos ancêtres ne sont pas venus sur cette planète uniquement avec leur savoir biotechnologique. Ils étaient riches de leur philosophie. *Vivez vite et mourez jeunes dans des corps magnifiques.* Grâce à eux, c'est exactement ce que je vais faire.

— Quelle est votre espérance de vie ? demanda Lawrence, alors qu'il savait pertinemment que la réponse n'allait pas lui plaire du tout.

— À peu près trente ans. Trente ans… Vous imaginez ? C'est très, très long.

— L'oxygène. C'est à cause de l'oxygène, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Tout ici est plus rapide, plus dynamique.

— Mais… trente ans…

— Trente années bien pleines passées à vivre, à aimer et à penser. Vous pensez que nous avons tort ? Mais vous, pourquoi voulez-vous vivre aussi longtemps ?

— Vivre, c'est découvrir. L'univers est si grand… En trente ans, vous n'avez le temps de rien voir.

Oh, mais j'ai vu et découvert bien plus de choses que vous ne pouvez l'imaginer. Je grandis plus vite. J'apprends plus vite. Je vis plus vite. Comme nous tous, ici. La vie sur ce monde est tellement plus

intense qu’elle ne le sera jamais sur Terre. Quant à l’univers, il est contenu tout entier dans votre esprit. L’observation et l’exploration sont des concepts purement relatifs. De là où je suis, je peux voir un tas d’étoiles. Alors que vous, vous vous enfermez dans des boîtes de conserve pour ne les approcher qu’avec circonspection. Sachez, Terrien, que j’apprécie ma vie. Mon cerveau contient moins de souvenirs et beaucoup plus de pensées que le vôtre.

— Des pensées ? fit-il en ricanant. Pour quoi faire ? À quoi bon penser si vous ne créez rien de concret ?

Calandrinia et plusieurs autres indigènes sifflèrent entre leurs dents.

— Nous ne faisons que créer, Terrien. Vous pensez peut-être que nous avons le temps de faire des enfants et de les élever comme le font vos femmes ? Moi, j’adapte mes enfants à ma vision personnelle de Santa Chico.

— Vous parlez de votre morphologie, n’est-ce pas ? C’est pour ça que vous êtes tous si différents.

— Nous maîtrisons la morphogenèse. C’est là la plus grande richesse que nos ancêtres nous aient léguée. Mes enfants deviennent exactement comme je les imagine. Vous vous rendez compte ? Si je vois un arbre si grand et majestueux que je ne peux m’empêcher de m’étendre sous son feuillage pour l’admirer, je peux, si je le désire, engendrer un enfant qui sera capable de grimper jusqu’à son sommet pour jouir complètement de sa magnificence. Lorsque je nage dans un lac de montagne, je suis obligée de sortir de l’eau au bout de quelques minutes, alors que ma fille sera capable de rester aussi longtemps qu’elle le souhaitera dans ses eaux profondes pour s’amuser avec les poissons. Et quand je tremble de terreur en voyant passer un macrorexe, il me suffit d’absorber et d’assimiler son essence.

— Grand Dieu, mais c’est de la bestialité.

— Comme votre esprit est simple, comme il est pitoyable. Vous pensez que nous devrions être les seuls êtres conscients et intelligents de l’univers ? Si nous voulons vivre sur cette planète, nous nous devons de partager ce que nous sommes avec elle. Seriez-vous prêt à faire les mêmes sacrifices que nous, Terrien ? Ou allez-vous nous empêcher de réveiller Gaïa ?

— Je n’ai pas l’intention de vous empêcher de faire quoi que ce soit. Mais je ne veux pas non plus participer à votre grand projet. Selon moi, vous n’avez plus rien d’humain.

— Merci infiniment. On m’a rarement fait un aussi beau compliment.

— Attendez une minute, intervint Ntoko. Vous voulez dire que les macrorexes sont partiellement humains, qu’ils ont une conscience ?

— Certains d'entre eux, dit Calandrinia. Ce sont nos amis ; ils nous viennent en aide lorsqu'on les appelle.

— Et les pies géantes aussi ?

— Évidemment.

— Nom de Dieu…

— Vous dites que vous ne portez plus les enfants comme les femmes de la Terre, dit Lawrence. Mais dans ce cas, d'où viennent tous ces enfants ?

— De nos maisons matrices, répondit simplement Calandrinia.

— Les maisons… ? fit Lawrence en se tournant vers les petits bâtiments qui constituaient le village. Vous voulez dire que vos maisons contiennent des matrices artificielles ?

— Vous n'avez rien écouté, ma parole ! Il n'y a rien d'artificiel dans nos maisons matrices. Ce sont elles qui nous ont permis de devenir ce que nous sommes aujourd'hui. Dites-moi, est-ce que vos banques de données contiennent des informations sur la pierre vive ?

— Ouais, répondit Lawrence en voyant instantanément défiler ces données devant ses yeux.

La pierre vive était une plante polype à la croissance très lente – selon les standards de Santa Chico. Elle ressemblait à de la roche couleur ocre et formait de grands agglomérats capables de résister au feu. Leurs graines étaient si résistantes que, à part les macrorexes, très peu d'animaux étaient en mesure de les croquer.

Calandrinia désigna les maisons de la main.

— Nos ancêtres ont modifié cette petite plante pour en faire les bâtiments que vous voyez. Ils sont le fruit du mariage réussi de gènes provenant de deux mondes différents. Aujourd'hui, nous habitons des maisons vivantes. Leurs racines descendent très profondément chercher l'eau et les nutriments dont elles ont besoin, et leur taille leur permet de profiter pleinement du soleil. À l'intérieur des maisons, nous pouvons nous nourrir sans avoir à violer notre planète, comme vous le faites. Leurs organes jouent le rôle de vos machines. Mais les liens qui nous unissent sont bien plus étroits que cela.

— Vous êtes des symbiotes ?

— Ah, enfin, vous écoutez ! Oui, nos maisons font partie de nos familles. Dès qu'un de mes ovules est fécondé, je le place dans la matrice de la maison.

— Sont-elles, elles aussi, douées de conscience ?

— Bien sûr. Épouseriez-vous une femme incapable de penser ?

— Un point pour vous, répondit Lawrence. Si je comprends bien, vous êtes complètement dépendants de ces constructions. Elles vous font aussi la cuisine, je suppose ? Nos satellites n'ont repéré aucune raffinerie de cellules protéiques…

Calandrinia tendit la main dans les branches de l'arbre et cueillit une poignée de petites baies rouges.

— Modifier les plantes de Santa Chico pour leur permettre de donner des fruits originaires de la Terre a été très difficile. Mais une fois que nos ancêtres ont eu compris comment marier deux patrimoines génétiques *a priori* complètement différents, des possibilités incroyables se sont ouvertes à eux. Toutefois, il a fallu des décennies et des décennies de dur labeur pour arriver au résultat que vous voyez. Ce qui explique que nous ayons dû faire du commerce pour subsister. Toute la biochimie de cette planète était tellement étrangère à celle de la Terre… De fait, les machines, le marché et le mode de vie terriens ont perduré quelque temps sur Santa Chico. Mais aujourd'hui, comme vous pouvez vous en rendre compte, nous sommes complètement libres de ces carcans.

— Et endettés, dit Ntoko.

— Ce concept n'existe pas sur Santa Chico, Terrien. Ici, nous ne faisons qu'un.

— C'est une façon intéressante d'essayer de vous en sortir, dit Lawrence avec un sourire en coin. Mais je sais que vous comprenez parfaitement l'économie et la technologie. Vous avez toujours des navettes et des systèmes orbitaux. Vous produisez toujours des pièces détachées… Et je ne pense pas que vos maisons matrices soient capables de tels prodiges.

— Nous avions toutes ces choses avant que vous les détruisiez, dit Calandrinia. Certains d'entre nous ont des rêves similaires aux vôtres, Lawrence Newton. Ils rêvent d'expansion spatiale. Ils essaient d'adapter leurs corps à la vie au-delà du ciel. Ces enthousiastes veulent que nous nous installions sur les lunes et les comètes qui croisent dans notre ciel. C'est un beau rêve, ma foi. Mais ils ne sont qu'une minorité. Et votre arrivée a mis fin brutalement à leurs aspirations. Si bien qu'ils ont dû se résoudre à se concentrer de nouveau sur Santa Chico. Ainsi, ils nous aideront à sceller le ciel pour vous empêcher de revenir.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je suis désolée, dit Calandrinia. J'ignorais qu'il était secret.

Lawrence n'aimait pas du tout l'ironie qu'il avait perçue dans sa voix. S'ils avaient décrypté leur mode de communication – ce qui, selon lui, était fort possible –, elle pouvait très bien avoir entendu son nom de même que la conversation qu'il avait eue avec Nic. Cependant, identifier les combinaisons individuellement était beaucoup plus difficile. Ces nouveaux indigènes prenaient un peu trop les choses à la légère à son goût. Par ailleurs, il ignorait toujours comment ils communiquaient sur de longues distances.

— Qu'est-ce que vous entendez par, « sceller le ciel » ? demanda

Ntoko.

— Vous nous avez dit que vous alliez repartir, n'est-ce pas ? C'est exactement ce que nous souhaitons. Mais nous devons nous assurer après cela que vous ne reviendrez plus jamais. En tout cas, tant que votre culture sera dominante sur Terre. Pour cela, nous devons sceller le ciel.

— Tirons-nous, dit Ntoko sur la fréquence sécurisée. Nous perdons notre temps. S'ils avaient de quoi nous attaquer, ils l'auraient déjà fait depuis longtemps. Foutons le camp, mais surveillons tout de même nos arrières. Au moindre mouvement suspect, on tire.

— D'accord.

— OK. Nous devons partir, dit Ntoko aux indigènes. Surtout, faites en sorte que personne ne nous suive. Comme ça, vous éviterez les malentendus et il n'y aura pas de blessé.

— Merci du conseil, sergent, répondit Calandrinia. Nous essaierons d'en tenir compte.

— Putains de beaux parleurs de merde, marmonna Ntoko. Si seulement on me laissait les exterminer, tous autant qu'ils sont.

Les hommes se remirent en marche en soulevant de gros nuages de cendres avec les lourdes semelles de leurs combinaisons. Ils traversèrent l'îlot d'herbe tigrée et d'arbres sur lequel était construit le village et se retrouvèrent bientôt sur le sol noir et calciné de la plaine incendiée. La pluie de cendres s'était arrêtée de tomber, leur permettant de voir très loin devant eux. Le feu brûlait toujours ; d'énormes colonnes de fumée et de cendres hautes de plusieurs centaines de mètres se dessinaient sur le ciel indigo. Mais le front de l'incendie n'était plus aussi impressionnant qu'il l'avait été. Des rivières et des ravins l'avaient fractionné et empêché de se propager trop violemment.

— Qu'est-ce que tu conclus de cette conversation ? demanda Ntoko.

— Je ne sais pas trop, admit Lawrence. Ce sont peut-être des conneries inventées pour nous faire peur… Ou alors tout est vrai, auquel cas on est dans la merde. Il y a beaucoup de trucs bizarres ici.

— Putain, tu as entendu ça ? Des animaux intelligents ! Cette partie-là de son histoire est peut-être vraie…

— Ça se peut, mais pour le reste… Ils ont utilisé toutes leurs ressources pour nous empêcher d'atterrir ; je ne vois pas ce qu'ils pourraient faire de plus pour « sceller » leur ciel…

— Merde, dommage qu'on ne puisse pas contacter le capitaine. Il faudrait lui raconter tout ça.

— Le satellite est toujours hors d'usage.

— Ouais, je vois ça. Espérons au moins que le gouverneur n'a pas

perdu le contrôle de Roseport.

Lawrence resta sur ses gardes pendant toute la durée de la marche. Si ce que Calandrinia avait dit était vrai, ils n'avaient aucun moyen de savoir ce qui représentait ou non un danger pour eux.

En fin d'après-midi, il ne restait plus grand-chose des incendies. L'air était saturé de fumée et de cendres, ce qui donnait au ciel une teinte gris-bleu menaçante. Ils ne virent plus aucun animal, qu'il fût grand ou petit. À plusieurs reprises, Lawrence crut voir des pies géantes dans le lointain, mais il ne s'agissait probablement que de tourbillons de fumée. Sous leurs pieds, ce qui restait des touffes d'herbe tigrée commença à répandre sur le sol une sève gluante. Les racines avaient manifestement survécu au feu, qui n'avait, en effet, brûlé que quelques courtes minutes.

De nouvelles pousses ne tarderaient pas à percer le manteau de cendres.

Le feu s'était arrêté au bord d'une ravine étroite et profonde, au fond de laquelle coulait un ruisseau à l'eau rougeâtre. De part et d'autre de ce dernier, les rochers et les galets laissaient très peu de place à la végétation. Mais en foulant ce tapis à l'apparence rocailleuse, Lawrence comprit qu'il s'agissait en réalité d'un champ de pierre vive, car aucun galet, aucun caillou ne bougeait lorsqu'il marchait dessus.

Tandis que le peloton traversait cette ravine, un Xianti 5005 passa au-dessus de leurs têtes, à moins de mille mètres d'altitude. Il n'allait pas tarder à se poser.

— Dieu merci, dit Nic, on tient toujours l'astroport.

Une demi-heure plus tard, ils se tenaient sur une crête et observaient Roseport, à deux kilomètres de là. La ville semblait avoir souffert ; de nombreux bâtiments avaient été éventrés. Lawrence zooma pour y voir de plus près. Un fluide sombre et gélatineux suintait des parois endommagées et coulait doucement dans les rues comme du goudron fondu. Les organes internes des maisons, réduits à l'état de gelée roussâtre, étaient exposés à l'air libre. Les habitants paraissaient avoir disparu.

Lawrence fit un zoom arrière et vit que des sentinelles automatiques – sphères vert olive montées sur des pieds de métal solidement ancrés dans le sol – avaient été installées autour des faubourgs de la ville. Chacune d'elles était dotée de trois mitrailleuses Gatling en perpétuel mouvement, braquées sur les maisons démolies. Si quelqu'un essayait de sortir de la ville, il ne survivrait pas plus de quelques millièmes de seconde.

Lawrence savait que ces sentinelles faisaient partie de l'arsenal de la Flotte, mais jamais auparavant il ne les avait vues en action. Tout comme les mines antipersonnel et les clôtures laser, on ne les utilisait

qu'en dernier recours.

À présent que le contact visuel était établi, les communications avec le quartier général du gouverneur redevinrent possibles. Ntoko fit son rapport et dit qu'il n'avait plus de nouvelles du capitaine Lyaute depuis plusieurs heures.

Lawrence, lui, contacta l'IA du quartier général pour avoir les dernières nouvelles… Et il ne fut pas déçu. Les choses avaient encore plus mal tourné que prévu. Les alentours de Roseport avaient été le théâtre d'une bataille quasi ininterrompue depuis ce matin. Les soldats qui avaient essayé de pénétrer dans la ville avaient tous été tués par diverses armes chimiques et biologiques. À chaque fois que Z-B trouvait une parade pour contrer l'un de ces fléaux, une autre arme encore plus redoutable venait les frapper. Finalement, le gouverneur avait ordonné le déploiement des sentinelles automatiques afin de confiner les autochtones pendant toute la durée de l'évacuation.

Mais celle-ci risquait d'être difficile. Par trois fois, des troupeaux de macrorexes avaient chargé l'astroport. Les soldats furent obligés de les arrêter avec des missiles antichars avant qu'ils n'atteignent la piste de décollage. Dans les airs, les pies géantes posaient beaucoup de problèmes aux Xianti dans leurs phases d'approche. La seule solution pour les navettes était de les tuer à l'aide de mines aériennes antimissiles.

Sur les onze compagnies envoyées en reconnaissance dans les usines et autres sites industriels, seules quatre étaient revenues. Trois autres (dont celle de Lyaute) avaient eu le temps d'annoncer qu'elles étaient attaquées avant que le satellite soit définitivement mis hors d'usage. Les quatre dernières compagnies étaient portées disparues.

En orbite, la situation n'était guère plus réjouissante. Les vaisseaux devaient constamment faire face à des attaques de logiciels particulièrement agressifs. La bande passante réservée aux communications avait été réduite au minimum pour permettre aux IA d'examiner le moindre octet entrant dans le réseau des navires. Les assauts des lances cinétiques avaient eu raison de nombreux satellites. Un essaim de ces dernières avait même traversé les défenses du *Mahonia* et endommagé une de ses roues habitées ainsi qu'un réacteur tokamak.

L'amiral n'avait eu d'autre choix que d'ordonner une évacuation complète de Santa Chico. Même le plan visant à démanteler ses usines orbitales avait été abandonné.

Lawrence ne parvint pas à trouver le nombre de navettes encore opérationnelles. L'information était classée. De même que les estimations concernant la durée de l'évacuation et le nombre de soldats tués ou blessés.

À sa manière un peu maladroite, Ntoko dit quelques mots

d'encouragement à ses hommes et commença à les guider vers l'astroport en contournant la ville. Ils trottèrent vers la piste de décollage sans échanger un mot. Lawrence savait qu'ils partageaient tous la même inquiétude. Mais ils y étaient presque ; tout serait terminé une fois qu'ils auraient foulé le tarmac de la piste de décollage. Ensuite, il leur suffirait de se laisser guider par les ordres de l'amiral et de laisser les pilotes des Xianti faire leur boulot. Il ne leur restait plus qu'une distance ridicule à parcourir.

À mi-chemin, ils arrivèrent sur un cercle d'herbe calcinée encore fumante, au milieu duquel trônait la carcasse démembrée d'un hélicoptère TVL88.

Ntoko décida qu'il serait trop dangereux de traverser cet espace dégagé, et entreprit de le contourner. Ce petit détour ne leur prendrait que quelques minutes. Quelques minutes ponctuées par les rafales des sentinelles automatiques.

Les derniers trois cents mètres étaient en ligne droite. La discipline fut soudain oubliée, et tout le peloton se mit à charger dans l'herbe tigrée, à zigzaguer entre les arbres, à sauter par-dessus les rochers sans se soucier d'être ou non à découvert. Ils atteignirent enfin le périmètre de sécurité, où des soldats armés jusqu'aux dents montaient la garde couchés dans des tranchées.

Le sergent Ntoko fit son rapport au lieutenant, qui leur permit de prendre une heure de repos. On leur distribua des rations de nourriture en tube, qu'ils pouvaient avaler sans enlever leurs casques. Le quartier général leur fournit un numéro d'ordre pour le grand départ. Si le planning était respecté, il ne leur resterait plus que six heures à attendre.

Le lieutenant les envoya monter la garde autour du hangar de maintenance. Ils passèrent d'abord par l'arsenal afin de se doter d'armes plus lourdes et prirent position au moment où le soleil disparaissait derrière la ligne d'horizon. Lawrence avait jeté son dévolu sur un petit lance-missiles, arme redoutable que les autochtones n'avaient pas encore réussi à contrer.

Il commença à faire sa ronde en prenant garde de ne pas suivre un itinéraire trop régulier. Ses senseurs visuels lui permettaient de voir le paysage nocturne dans des tons bleus, tandis que son filtre infrarouge dessinait de petites taches vermillon sur les rochers, qui pouvaient enfin libérer la chaleur qu'ils avaient accumulée pendant la journée. Rien ne bougeait au milieu de l'herbe tigrée, pas même de petits animaux. Ce qu'il ne regrettait pas le moins du monde.

Quand il regardait en direction de la ville, le bleu pâle des champs d'herbe tigrée cédait la place à une espèce de nuage rose corail. Aucun des bâtiments n'était éclairé. Toutefois, les sentinelles automatiques tiraient régulièrement à intervalles de quelques minutes.

Sur sa radio, les conversations allaient bon train ; selon certaines rumeurs persistantes, les réserves en munitions des robots sentinelles n’allaient pas tarder à être épuisées.

Les navettes continuaient de jaillir des ténèbres et de se poser régulièrement, précédées par le fracas strident de leurs turboréacteurs Rolls-Royce. Parfois, leur arrivée était annoncée par un feu d’artifice de magnésium vert et rouge, signe que les défenses antiaériennes de l’appareil étaient mises à contribution.

Une heure après le coucher du soleil, l’une des compagnies disparues donna enfin signe de vie. Apparemment, elle avait subi une attaque de macrorexes et avait perdu une grande partie de ses véhicules. Sur le chemin du retour, les autochtones n’avaient pas arrêté de la prendre pour cible. Puis elle était tombée sur une autre compagnie qui, elle, avait perdu trente pour cent de ses hommes, et à elles deux, elles étaient parvenues à maintenir leurs assaillants à bonne distance. Du fait de leurs nombreux blessés, elles avançaient très lentement, mais elles estimaient pouvoir rejoindre la base d’ici quatre-vingt-dix minutes. En tout, ils étaient plus de cent vingt.

Lawrence se sentit coupable et surtout soulagé d’apprendre qu’il ne s’agissait pas de la compagnie du capitaine Lyaute, lequel n’aurait pas manqué de leur demander où ils étaient passés pendant tout ce temps. Évidemment, tout le monde accueillit cette bonne nouvelle avec joie. Mais cela signifiait au moins vingt minutes de retard sur les horaires de départ prévus.

Au bout de deux heures, les rafales des sentinelles se firent de plus en plus rares, mais Lawrence demeura convaincu que les habitants de Roseport essaieraient coûte que coûte d’infiltrer l’astroport. Cela le rendit trop nerveux pour les faibles capacités anxiolytiques de la pharmacie de sa combinaison. De plus, se retrouver seul face à des ténèbres menaçantes dans lesquelles pouvait grouiller une population hostile n’avait rien de rassurant. Tout autour de l’astroport, les soldats avaient disséminé des centaines de senseurs reliés de manière sûre à la grille d’affichage de son casque. Mais comment pourrait-il se fier entièrement à eux, après tout ce que Calandrinia lui avait dit ?

Deux heures avant le départ de leur navette, il comprit pourquoi cette créature avait fait montre d’une telle confiance en elle. Absolument tout ce qu’elle avait dit était vrai. Au début, il crut qu’un autre Xianti s’apprêtait à atterrir et qu’il nettoyait sa route à grand renfort de mines aériennes. Plusieurs éclairs très brefs illuminèrent le ciel. Alors il scruta les ténèbres, mais ne reconnut pas l’intense signature thermique de la navette. Puis il y eut d’autres éclairs. Mais pas là où la navette aurait dû se trouver. Il comprit alors qu’il s’agissait d’une pluie de météorites et sourit. Avant que la deuxième

fournée eût terminé de traverser l'atmosphère, intervint une troisième averse. Cette fois-ci, les particules qui déchiraient les couches supérieures de l'atmosphère semblaient plus grosses. Mais la pluie de lumière tarda à se terminer et, au lieu de s'évanouir progressivement, continua de tomber en suivant un axe nord-sud. Le sourire de Lawrence se figea.

— Nom de…, grogna-t-il.

Alors il comprit. *Nous allons sceller le ciel.*

Un soldat sortit du hangar et vint vers lui en courant.

— Lawrence, appela Ntoko en utilisant les haut-parleurs de sa combinaison à faible volume.

— Oui ? répondit Lawrence en usant de ses propres haut-parleurs.

— Ils l'ont fait, tu as vu ? Calandrinia nous avait mis en garde…

— Ouais. Ils ont dû pulvériser ce putain d'astéroïde. Si c'est le cas, la douche ne fait que commencer.

— Putain de merde ! Tu t'y connais mieux que moi dans ces conneries de manœuvres orbitales ; tu crois que les vaisseaux interstellaires vont pouvoir passer à travers ce machin ?

— Ouais, mais uniquement s'ils n'attendent pas trop longtemps. À moins qu'ils soient déjà partis… L'effet d'avalanche n'a pas encore vraiment commencé. Pour le moment, on ajuste un nuage de cailloux qui s'étend de plus en plus.

— Comment ça un effet d'avalanche ?

— Les charges nucléaires qu'ils ont dû utiliser ont probablement fait sauter l'astéroïde en des millions de morceaux. Certains de ces morceaux vont suivre une trajectoire rectiligne et se consumer dans l'atmosphère – c'est ce que nous voyons en ce moment. Mais si ces fils de putes ont bien calculé leur coup, il y a encore un paquet de rochers et de cailloux là-haut. En ce moment, ils sont en train de s'éloigner les uns des autres en suivant des orbites différentes. Mais une fois qu'ils se seront suffisamment éloignés, ils vont commencer à entrer en collision. Chaque impact donnera naissance à une infinité de petits fragments qui, eux-mêmes, entreront en collision avec d'autres fragments, et ainsi de suite. C'est une réaction en chaîne qui ne finira jamais. D'ici une année, cette planète sera entourée d'un bouclier de cailloux épais de dix mille kilomètres. Comme les anneaux de Saturne, mais sphérique. Cette Calandrinia avait raison : rien ne pourra jamais traverser une barrière pareille. Ils se sont mis définitivement à l'écart du reste de l'univers. Il faudra des millénaires pour que ce bouclier se résorbe et que les fragments se consument progressivement dans l'atmosphère. Peut-être même qu'il ne disparaîtra jamais. Merde, j'en sais rien. Personne n'a jamais pu voir un truc pareil de ses propres yeux.

— OK. Rassemble les hommes et fonce vers la navette. Le plein a été fait.

— Mais…

— C'est toi qui l'as dit, mon pote : les vaisseaux doivent se grouiller de partir. Alors magne-toi le cul, caporal.

Lawrence monta le volume de ses haut-parleurs.

— Rassemblement. Venez tous par ici.

Il commença à trotter et se retrouva bientôt à courir. Ntoko criait lui aussi. Les survivants du 435NK9 apparurent un à un.

Loin au-dessus de leurs têtes, des débris plus importants atteignirent l'atmosphère. Entourés d'une robe de plasma, ils plongèrent vers le sol en hurlant, puis se volatilisèrent sous l'effet de la pression, laissant derrière eux des nuages qui finissaient par s'illuminer de mille feux. Parfois, ces nuages explosaient et explosaient encore à cause des ions surchauffés, envoyant des ondes de choc pyrotechniques de tous côtés. Une centaine de panaches incandescents fleurirent sur la toile de fond de ce ciel nocturne, puis passèrent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant de disparaître tels des spectres.

La moitié du continent était à présent baignée dans une lumière plus intense encore que celle du soleil. Lawrence regarda autour de lui, stupéfait : l'astroport s'était transformé en véritable ruche. Les soldats couraient dans tous les sens, sans trop savoir ce qu'ils devaient faire. Les chaînes de commandement cessèrent soudainement d'exister. Il n'y avait plus d'ordres, plus d'informations, plus de discipline. Rien, pas même des autochtones aux muscles superoxygénés, n'aurait pu arrêter ces hommes pris de panique. Lawrence avait l'impression de regarder un film en accéléré.

À cent mètres de lui, un Xianti se soumettait aux vérifications d'usage avant d'obtenir l'autorisation de décoller. Ses turboréacteurs tournaient déjà ; tous les tuyaux et les bras articulés qui le raccordaient au sol s'étaient éloignés de lui et commençaient à disparaître sous le béton.

Les escaliers étaient toujours en place. Des soldats se bousculaient pour monter à bord. Mais combien devaient déjà être à l'intérieur ? Il lui fallut cinq secondes pour atteindre l'escalier. Une vingtaine de soldats attendaient sur les marches en aluminium.

Sur la piste, une navette commençait à prendre de la vitesse pour décoller.

— Lawrence ! appela Ntoko. Donne-moi ton lance-missiles.

Lawrence lui tendit l'arme. À part Ntoko, qui portait une arme identique à la sienne, il était incapable de reconnaître qui que ce soit. Et comme les liaisons entre les IA des différentes combinaisons étaient

brouillées, et que ces dernières se ressemblaient toutes de l'extérieur…

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— T'occupe pas, Lawrence. Et surtout, prends soin de mes hommes.

— Sergent ? Ntoko !

— Je compte sur toi.

Ntoko se libéra de la mêlée. Il ouvrit une trappe sous le lance-missiles de Lawrence et en sortit un câble qu'il connecta à un port de sa combinaison. Instantanément, les tubes de l'engin se mirent à cracher des flammes orange.

Des explosions fleurirent aux quatre coins du taxiway. Les hommes qui couraient vers les navettes restantes plongèrent à terre. D'autres explosions déchirèrent les flancs du hangar. Des panneaux en matériaux composites et des poutrelles en acier s'écrasèrent sur le tarmac, soulevant un nuage de fumée et de poussière. Les soldats commencèrent à tirer. La tour de contrôle fut bientôt criblée de balles blindées. Puis les fusils d'assaut se déployèrent.

— Ntoko ! Putain, mais qu'est-ce que vous faites ?

Lawrence était au pied de l'escalier. Le sergent, lui, s'éloignait calmement de cette cohue en tenant un lance-missiles dans chaque main. Des flammes jaillirent à nouveau de leurs gueules fumantes. Ntoko leva une des armes en guise de salut et continua de marcher.

Pendant un instant, Lawrence hésita. Mais des soldats se pressaient derrière lui. Et puis son instinct de survie était trop fort. Il grimpa en haut des marches et entra dans l'appareil. La navette commença à rouler, s'éloignant des escaliers. Lawrence attrapa l'homme le plus proche et l'aida à se hisser à l'intérieur. Un autre soldat bondit dans le vide et atterrit sur Lawrence et les autres gars agglutinés dans le sas. Un troisième soldat tenta sa chance et parvint tout juste à se raccrocher à l'écoutille. Il resta là à pendiller dans le vide, tandis que la navette accélérait sur le taxiway.

Lawrence ne pouvait détacher son regard des escaliers abandonnés. Les hommes qui étaient juchés dessus avaient tous monté le volume de leurs haut-parleurs au maximum et criaient au Xianti de revenir. L'un d'entre eux déploya son fusil d'assaut et tira. Deux balles ricochèrent à l'intérieur du sas. Lawrence se baissa instinctivement. C'est à ce moment-là que quelque chose explosa à la base des escaliers, faisant s'écrouler toute la structure et envoyant tous les hommes à terre.

— Merci, sergent, chuchota Lawrence.

Il s'enfonça plus profondément dans le Xianti et le sas put enfin se fermer. L'appareil était bondé ; l'allée centrale était impraticable. Lawrence ne pensa même pas à la charge supplémentaire que cela

représentait. Le sergent était là, dehors, à les couvrir. Comme il l’avait toujours fait. Alors ils s’en sortiraient.

Abritée par la cabine scellée de la navette, sa combinaison parvint à se connecter au réseau interne de l’appareil, ce qui lui permit de se brancher sur les caméras externes de l’appareil.

Les fragments d’astéroïde tombaient toujours comme une pluie de lumière. En bas, le tarmac fourmillait de soldats en combinaison courant et tirant dans tous les sens. Des explosions retentissaient dans tous les bâtiments. Des nuages de fumée tourbillonnants étaient expulsés des structures en proie à des incendies blanc-bleu extrêmement vigoureux.

Le Xianti prit un virage en angle droit et se retrouva sur la piste de décollage. Le pilote ne perdit pas de temps – les turboréacteurs tournaient déjà à plein régime avant même que le nez de la navette ne fut dans l’axe de la langue de béton. L’accélération fut brutale et le décollage particulièrement rapide.

L’appareil monta en flèche, propulsé par des réacteurs poussés dans leurs derniers retranchements. Les caméras externes montrèrent à Lawrence des nuages argentés et chatoyants, traversés par des centaines de boules de feu aux couleurs inquiétantes. Quand ils eurent traversé cette fine couche de vapeur, Lawrence eut l’impression de voler au-dessus d’un désert de glace illuminé par une pleine lune hivernale.

Le phénomène de postcombustion leur fit prendre encore davantage de vitesse. Le tapis de nuages s’éloigna alors à une allure vertigineuse, et se réduisit bientôt à un voile arachnéen et scintillant. Des traînées roses et dorées se dessinèrent dans les ténèbres, passèrent de part et d’autre de la navette, puis se ternirent et finirent par disparaître.

Devant le nez de la navette apparurent des étoiles à l’éclat froid mais ô combien accueillant.

Chapitre 16

Plusieurs modules médicaux étaient attachés au torse de Hal, regroupés autour de ses blessures et de ses cicatrices chirurgicales. Certains d'entre eux étaient occupés à intégrer des morceaux de peau artificielle à son épiderme meurtri à grand renfort d'actifs régénérants injectés dans le plexus de ses capillaires. D'autres, plus complexes, étaient hérissés de fins tuyaux qui pénétraient à l'intérieur de son corps, pour nourrir et soigner ses organes endommagés en attendant que ces derniers soient remplacés ou qu'ils reçoivent un traitement plus approprié. Le blessé portait une large blouse blanche, mais les modules – pareils à des tumeurs externes en plastique – étaient trop imposants pour pouvoir être dissimulés convenablement.

Il était affalé dans un fauteuil en cuir, la tête posée contre des coussins latéraux, car il n'avait pas assez de force dans le cou pour se tenir droit. À chaque fois qu'un de ses amis entrait dans le petit salon réservé au personnel de l'hôtel qui lui servait de chambre d'hôpital, il faisait l'effort de sourire et de grogner joyeusement. Edmond s'approcha pour lui serrer la main. Voir Hal lever doucement le bras et se concentrer pour trouver tant bien que mal la main de son ami donna des frissons dans le dos à Lawrence. Quant aux autres, ils choisirent de regarder ailleurs pour ne pas se voir rappeler trop brutalement dans quel état était le gosse.

Seul Dennis était capable de le regarder sans faire de grimace. Mais Lawrence savait qu'il prenait un peu trop de « sédatifs » ces derniers temps.

Amersy entra en dernier. Il ferma la porte et se tourna vers Hal en levant le pouce. Mais la manière dont il regardait le blessé sans réellement le voir trahissait ce qu'il devait penser en réalité.

Ce qui restait du peloton 435NK9 se retourna vers Lawrence.

— Tout d'abord, commença ce dernier, j'ai un contact à l'astroport de Durrell qui nous aidera à remonter Hal dans le *Koribu.*

Hal laissa échapper un grognement de soulagement. Sa mâchoire inférieure commença à bouger, comme s'il mâchait de l'air. Lorsqu'il s'était réveillé après que la pseudo-équipe médicale de Lawrence lui eut installé un cœur biomécanique, il avait perdu toute sensibilité du côté droit. Depuis, ses sensations étaient revenues doucement. Mais, malheureusement, il y avait eu d'autres complications. Malgré le sang superoxygéné qui circulait dans son cerveau, celui-ci avait subi des dommages irréversibles. Ses pensées étaient lentes et confuses, et sa mémoire lui jouait des tours. Ajoutées à sa paralysie, les difficultés qu'il éprouvait à former des mots avec sa bouche faisaient peine à

voir. La plupart de temps, il savait ce qu'il voulait dire mais était incapable de prononcer ne serait-ce qu'un mot. Ce qui ne manquait pas de le mettre dans une colère noire. Parfois, il en venait à marteler l'accoudoir de son bras valide en pleurant de frustration.

— Mer… ci, sergent, marmonna-t-il après s'être longuement concentré.

— C'est normal, répondit Lawrence en faisant le tour de ses hommes pour juger de leur moral.

Ils étaient calmes et surtout curieux de savoir pourquoi le sergent les avaient tous convoqués ici. Depuis le jugement et « l'exécution » de Hal, ils étaient extrêmement furieux contre Z-B et plus particulièrement contre le capitaine Bryant et Ebrey Zhang. Leur colère ne s'était pas manifestée d'une manière cohérente et organisée, mais le peloton était devenu très difficile à commander. D'ailleurs, les autres pelotons détachés à Memu Bay avaient eux aussi très mal réagi. Mais grâce à l'objectif commun que constituait la résurrection de Hal, le 435NK9 avait pu garder un semblant de cohésion interne. Ils faisaient ce que Lawrence leur demandait de faire. Pas parce qu'il s'agissait des ordres de Bryant, mais parce qu'il le leur avait demandé.

Lawrence n'aurait pas pu former meilleure équipe pour mettre son plan à exécution.

Amusant de voir comment les choses peuvent tourner à votre avantage…

— Comment se fait-il que j'aie un contact à l'astroport de Durrell ? Je crois que le moment est venu de vous parler de certaines choses. Je connais un moyen de gagner beaucoup d'argent en allant fouiner dans l'arrière-pays. Un moyen dont Z-B n'a jamais entendu parler.

— Vous allez partager avec Z-B ? demanda rapidement Karl.

— Sûrement pas, répondit Lawrence en souriant.

— Vous voulez les entuber ? demanda Lewis en frappant dans ses mains.

— Ouais.

— C'est quoi ce plan ? demanda Amersy, prudent comme à son habitude.

Lawrence sortit une perle de bureau. Son écran se déroula et afficha une photo satellite du plateau situé derrière Memu Bay.

C'est la province d'Arnoon, leur expliqua-t-il. Je suis allé là-bas lors de notre première campagne sur Thallspring. D'après les statistiques officielles, la population de cette province vit principalement de la toile de saule, qu'elle récolte pour en faire des pulls et des couvertures. On a débarqué dans un petit patelin perdu au milieu de la forêt, qui ressemblait à un vrai village de vacances cinq

étoiles. J’ai vu pas mal de communautés isolées sur plein de mondes, mais là, c’était différent. Certains détails ne collaient pas du tout. Jamais ils n’auraient pu se payer tous leurs équipements en vendant des pulls, vous pouvez me croire. Toutes les maisons étaient pleines à craquer de gadgets électroniques de la dernière génération. Et puis la population du village était beaucoup plus importante que ce que nous avaient dit les officiels de Memu Bay. Trop importante, en tout cas, pour vivre uniquement de la toile de saule. En plus, aucun d’entre eux ne semblait malade – et je ne parle même pas d’hospitalisation. Pas un gosse avec de la morve au nez. Jamais je n’ai vu une population à l’apparence aussi saine.

— Donc, cette population avait une autre source de revenus, dit Amersy. Lawrence, j’en ai vu des communautés de ce type. Elles vivent de petits trafics dont la police et surtout le percepteur ne savent rien. Je ne vois rien d’extraordinaire là-dedans.

— Non, ils ont beaucoup plus d’argent que ça. Infiniment plus. À mon avis, ce sont les gens les plus riches de cette fichue planète.

— Qu’est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je ne m’en suis pas rendu compte tout de suite, parce qu’ils ont utilisé le meilleur des camouflages qui soit : ils ont exposé leur plus grand secret au grand jour. Au début, j’ai pensé qu’il s’agissait d’une communauté d’adeptes de la Régression. Je les ai vus cueillir des fruits et les manger, dit-il en souriant.

— Et alors ? demanda Lewis. Vous aviez raison. Qui d’autre ferait une chose aussi dégoûtante ? Les gens normaux mangent la nourriture qui sort des raffineries.

Lawrence partit d’un petit rire.

— Justement, dit-il. La toile de saule est une plante indigène. Comme toutes les saloperies qui poussent sur le plateau. La province d’Arnoon n’a pas été arrosée au rayon gamma.

— Vous déconnez, dit sèchement Dennis. Les plantes terrestres ne poussent pas dans des biosphères extraterrestres. Même les bactéries du sol sont mauvaises. C’est d’ailleurs pour ça qu’il faut nettoyer le terrain et y implanter nos propres bactéries.

— Tu as raison, dit Lawrence. Mais je les ai vus de mes propres yeux cueillir des fruits dans un buisson et les manger. En plus, je ne sais même pas s’il s’agissait d’un buisson terrestre.

— Vous devez vous tromper, sergent. Je vous prie de m’excuser, sergent, mais les humains ne sont pas faits pour digérer des organismes extraterrestres. J’ai peut-être foiré ma licence, mais j’ai au moins appris les trucs de base.

— Je sais. Mais j’ai déjà vu ça sur une autre planète. Tu n’étais pas encore avec nous à cette époque. Tu te souviens de Calandrinia ?

demanda Lawrence à Amersy.

— Impossible de l'oublier.

— C'était une des nouvelles indigènes de Santa Chico, dit Lawrence aux autres. Elle et les siens mangeaient les fruits qui poussaient dans les arbres. La Régression, m'étais-je dit une fois de plus. Mais je m'étais trompé. Calandrinia nous a expliqué que les experts en biotechnologie qui avaient quitté la Californie pour s'installer sur Santa Chico étaient parvenus à rendre génétiquement compatibles les organismes terriens et les autres. Grâce à cela, ils pouvaient s'alimenter à l'ancienne et se passer de raffineries, ce qui était très important pour eux. Donc, tu vois, tout est possible.

— Peut-être, fit Dennis en faisant la moue. Mais on n'est pas sur Santa Chico ici. Merde, sergent, la seule chose qu'ils sachent inventer sur Thallspring, ce sont de nouvelles planches à voile.

— Tu n'as pas tort. Selon Calandrinia, ils ont mis des décennies et des décennies pour réussir ce prodige sur Santa Chico. Des décennies de travail pour des centaines de généticiens et de biotechniciens – tous des spécialistes formés sur Terre. Et pourtant, j'ai assisté au même miracle dans ce trou perdu situé à trente-sept années-lumière de Santa Chico. Comment expliques-tu ça, Dennis ?

— Vous pensez qu'ils ont acheté cette technologie sur Santa Chico ? demanda Amersy.

— Je ne vois pas d'autre solution. Bien sûr, ça a dû leur coûter un maximum. Le voyage jusqu'à Santa Chico avec un chargement d'échantillons botaniques et bactériologiques, plus une équipe de généticiens pour adapter la technique à la biosphère de Thallspring… La facture devait se chiffrer en milliards, et ce, quelle que soit la devise utilisée.

— Mais Santa Chico est complètement isolée, dit Edmond. Tout le monde le sait.

Lawrence secoua la tête.

— Je suis venu sur Thallspring avant la campagne de Santa Chico. Si ma théorie est la bonne, tout ça a dû se produire il y a trente ou quarante ans. À une époque où l'argent signifiait encore quelque chose pour les habitants de Santa Chico.

— OK, dit Amersy. Admettons que ces villageois d'Arnoon aient des arbres qui donnent des fruits comestibles… Mais dans ce cas, où ont-ils trouvé tout cet argent ?

— Il y a deux possibilités. La première, c'est que ce sont des exilés. Un groupe de milliardaires ayant décidé d'établir leur propre colonie à l'intérieur d'une autre colonie. Leur communauté est quasi autosuffisante – notamment grâce aux arbres fruitiers. Ils ont un très haut niveau de vie et s'achètent tous les biens de consommation qu'ils

ne peuvent produire et que ce monde peut leur offrir. Le problème, c'est que les milliardaires ne vivent pas comme ça. On ne passe pas sa vie à amasser du pognon pour ensuite aller s'installer au cœur d'une forêt vierge. Ces gens-là ne se sentent bien que dans leurs conseils d'administration et leurs bourses d'échanges.

— Et la seconde possibilité ? demanda Odel.

— Arnoon est partie de rien, comme ses habitants nous l'ont dit. Au début, il ne s'agissait que d'une communauté de gens modestes désireux de vivre à l'écart de la grande ville en moissonnant la toile de saule. Et puis, un jour, ces gens découvrent un véritable trésor, un trésor fabuleux. Le trésor de tous les trésors. Mais s'ils révèlent leur secret, ils risquent de devoir le partager et de mettre en péril leur mode de vie. Alors, ils décident de dépenser cet argent dans la recherche d'un moyen de garantir aux générations futures une vie saine au milieu de la nature.

» Quelques-uns d'entre eux se rendent sur Terre à bord d'un vaisseau de la Navarro, et de là, partent pour Santa Chico. Plusieurs années plus tard, leur mission accomplie, ils retournent chez eux par le même chemin. Dès lors, il devient parfaitement possible pour la petite communauté de se développer sans mettre au courant les autorités de la planète. Il leur suffit de fonder une ou deux entreprises à Memu Bay, et peut-être même dans la capitale, et de s'en servir comme couvertures pour se procurer et se faire livrer en secret tous les biens de consommation qui leur manquent.

— Comment auraient-ils pu savoir pour Santa Chico ? demanda Amersy. Nous, en tout cas, on ne savait rien…

— Nous ne connaissions pas l'ampleur des modifications qu'ils avaient subies, mais leurs projets ne nous étaient pas étrangers. Tout le monde savait que les colons de Santa Chico voulaient essaimer leur planète d'une manière singulière. Ce n'était un secret pour personne. Même sur Amethi, nous avions entendu parler de Santa Chico.

— Sur Amethi, d'accord, mais ici, au fin fond d'une forêt primordiale…

— Ils avaient l'accès au réseau et à l'argent. Avec une combinaison pareille, on peut obtenir tout ce que l'on veut.

— Je ne pense pas que des centaines de personnes soient capables de garder un secret aussi lourd pendant des décennies. L'un d'entre eux aurait fini par venir se bourrer la gueule dans un bar de la marina, et aurait tout raconté.

— Personne ne connaît ces gens, personne ne s'intéresse à eux. Donc personne n'aurait pris au sérieux les affabulations d'un ivrogne.

— Mouais… Je n'en suis pas convaincu.

Lawrence ne savait pas quoi ajouter pour le convaincre.

Il avait pourtant l'impression que les faits parlaient d'eux-mêmes.

— Eh, sergent, dit Karl, c'est quoi ce trésor des trésors ?

— C'est là que ça devient intéressant. Selon les satellites de surveillance, il n'y a rien d'autre que de la bauxite sur le plateau. Donc, géologiquement parlant, ce trésor doit être une anomalie, quelque chose qui ne devrait pas être là. Zoome sur Arnoon, ordonna-t-il à la perle.

Immédiatement, le paysage se rapprocha à une vitesse vertigineuse. Les sommets enneigés des montagnes disparurent et cédèrent leur place à une vallée boisée, au fond de laquelle scintillait un lac circulaire au milieu duquel s'élevait un minuscule îlot.

— Je suis descendu jusqu'au lac. Je n'ai pas tout de suite reconnu l'endroit – ces trucs-là sont rarement recouverts de végétation…

— On dirait un cratère, dit Odel.

— Exactement. Mais pas un cratère volcanique ; plutôt le genre de trou provoqué par un impact. L'îlot que vous voyez au milieu est un morceau de l'astéroïde ou de la comète qui s'est écrasée sur le plateau il y a quelques milliers d'années, peut-être même moins. La falaise ouest est quasi verticale, ce qui signifie qu'il n'y a presque pas eu d'érosion depuis que c'est arrivé.

— De quoi est fait ce machin ? demanda Karl.

— Je dirais du métal, répondit Lawrence. Un bon gros morceau de métal. Un truc qui aurait résisté à son entrée dans l'atmosphère, et qui constituerait une source de revenus pour les villageois d'Arnoon.

— Quel genre de métal ? insista Karl qui, manifestement, avait envie de croire à cette histoire de manne céleste et de chasse au trésor.

— Je ne sais pas, mais sûrement un métal précieux. Peut-être de l'or, ou du platine… Ou alors je me plante, et ce n'est qu'un vulgaire matériau chondritique carboné qui s'est transformé en diamant sous l'effet de la chaleur et de la pression produite par l'impact.

Karl donna une tape sur l'épaule d'Odel.

— T'as entendu ça ? Il y a une montagne de diamants tout près d'ici, et tout est pour nous.

Odel le regarda d'un air affligé.

— Peut-être bien, dit Lawrence. Mais vous devez d'abord y réfléchir avant de décider si vous êtes avec moi ou non. Tout ce que je peux affirmer avec certitude, c'est que l'argent coule à flots sur le plateau, et qu'il y a un cratère dans les parages. Mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence ; je ne vous garantis rien.

— Qu'est-ce que vous nous proposez exactement ? demanda Odel.

— On partagerait tout à parts égales. Il faut aussi compter une part pour mon contact de Durrell et une autre pour le pilote de la navette qui va nous ramener là-haut avec notre chargement.

— Et comment fera-t-on pour aller là-bas ? demanda Amersy.

— Nous partons en mission dans l'arrière-pays demain matin à 8 h 30. Durée estimée, deux jours.

— Nom de Dieu, fit Amersy surpris et intrigué.

Comment avez-vous fait ? Toutes nos affectations viennent du bureau de Zhang…

— Je prépare cette expédition depuis un bon bout de temps, se contenta-t-il de dire, énigmatique.

Il était encore trop tôt pour révéler tous ses secrets.

— Merde, mais on sera couverts, dit Lewis en souriant de toutes ses dents. On sera en mission officielle. Et ce ne sont pas les villageois qui vont nous empêcher de nous servir dans la caisse. Ce serait une manière trop stupide d'avouer qu'ils cachent quelque chose. Sergent, fit-il en lançant un regard admiratif à Lawrence, vous pouvez compter sur moi.

Hal se mit à grogner et tous se tournèrent vers lui à l'unisson.

— Moi… aussi… avec… vous. Besoin… argent… pour… aller mieux. Pas… continuer… vivre… conime ça.

— T'inquiète pas, mec, dit Edmond en donnant une tape à son ami. Tu auras ta part.

— De toute façon, Hal viendra avec nous. Il a besoin de soins, et personne à part nous ne peut les lui prodiguer. On l'installera à l'arrière d'une jeep.

Aucun d'entre eux ne protesta.

— Je suis avec vous, dit Karl. Que Z-B aille se faire foutre. S'il y a vraiment quelque chose à récupérer là-haut, ça me permettra de tout envoyer chier.

— Je suis d'accord aussi, dit Odel.

— Moi aussi, fit Edmond.

— Je ne vous laisserai pas partir sans moi, dit Dennis.

— Génial, dit Amersy. Maintenant, le peloton est au complet.

*
**

Denise s'évertuait à contrôler ses émotions depuis tellement longtemps qu'elle avait presque oublié qu'elles étaient là, dissimulées au fond de son esprit. Elle s'était persuadée que sa froideur était une conséquence des modifications qu'elle avait subies, que son objectivité et sa rationalité lui avaient été implantées, comme le reste. Et puis elle avait appris pour Josep, et toutes ses illusions avaient volé en éclats.

Ray l'avait appelée une heure après l'heure à laquelle Josep était supposé sortir de l'astroport pour lui dire qu'il n'avait pas de nouvelles

de leur ami. Puis Apogée avait commencé à intercepter des communications fortement cryptées entre l'astroport et l'aile ouest du Manoir de l'Aigle, où le bureau de renseignements de Z-B avait installé ses quartiers. Plusieurs de ces messages faisaient référence à un « prisonnier », et demandaient l'envoi immédiat de matériel ainsi que d'une équipe médicale.

— Ils se préparent à l'interroger, dit Ray.

Denise eut le plus grand mal à refouler son désarroi.

— Tu penses qu'ils vont le torturer ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

— Non, ils ont des drogues pour le faire parler. Sans compter les scans du cerveau – c'est pour cela qu'ils veulent une équipe médicale.

— Tu peux le sortir de là ?

— Je ne sais même pas où ils l'ont enfermé… Dans l'enceinte de l'astroport, très certainement, mais où ? Le problème, c'est qu'ils l'ont isolé du réseau il y a un quart d'heure, et qu'il sera très difficile de retrouver sa trace. Et même si j'y parvenais, il faudrait encore le faire sortir sans se faire attraper par ses gardes, qui seront probablement nombreux et puissamment armés. Denise… Je ne vois pas comment on pourrait sauver Josep sans risquer de compromettre toute notre mission.

— Je vois.

— Il savait ce qu'il faisait. Toi et moi savions quels risques il courait. C'est quelque chose que nous devons tous accepter.

— Oui, dit-elle sans conviction. Alors que fait-on ? Tu crois que tu vas pouvoir récupérer une de ces clés ?

— Il faut attendre. Je dois savoir où ils l'ont attrapé, et s'ils ont la moindre idée de ce qu'il était venu faire à l'astroport. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je n'arrive pas à comprendre comment ils ont fait pour le surprendre. Nous savions tout de leur système de sécurité ; nous n'avions rien laissé au hasard.

— Un autre Dudley Tivon, dit Denise. Un invité surprise qui l'a pris la main dans le sac.

— Alors pourquoi n'y a-t-il pas eu d'alerte ? Quand les intérêts de Z-B sont menacés, les gardes sonnent immédiatement le branle-bas de combat. Mais là, sans Apogée, nous n'aurions rien su du tout…

— Qu'est-ce que tu en conclus ?

— Le fait qu'il n'ait même pas eu le temps de nous envoyer un message m'intrigue un peu… À mon avis, ils l'attendaient.

— Mais ce n'est pas possible ! Cela voudrait dire qu'ils sont au courant de tout !

— Ouais. Pas facile à admettre, n'est-ce pas ?

— Je n'y crois pas. Il doit obligatoirement y avoir une autre

explication.

— Moi non plus, je n'ai pas envie d'y croire. Mais c'est une éventualité que nous devons prendre en considération.

— Ray, il nous faut absolument un de ces codes, sinon notre projet tombe à l'eau.

— Nous n'en sommes pas encore là.

— Mais si tu ne peux pas faire évader Josep…

— Je sais. Mais il ne leur dira jamais qui il est et ce qu'il est venu faire à l'astroport. Tu peux compter sur lui.

— Tu veux que je te rejoigne à Durrell ?

Non. Si j'arrive à récupérer la sauce, j'aurai besoin de toi là où tu es. Mais nous allons devoir préparer soigneusement notre prochain coup. Il est possible que nous ayons sous-estimé Z-B. Le cas échéant, nous serions obligés d'abandonner notre mission.

— Non !

— Regarde les choses en face. On est vraiment dans la merde… Dans le pire des cas, ils reviendront d'ici une dizaine d'années, et on recommencera.

— OK…

— Mais tout n'est pas perdu. Je vais continuer de surveiller la situation et je te tiendrai au courant. Pour le moment, j'essaie d'établir une connexion avec le réseau de l'astroport. Nous serons fixés d'ici vingt-quatre heures.

Denise esquissa un petit sourire.

— Nous étions censés prendre une navette dans vingt-quatre heures…

— Ouais… Je te rappellerai dès que j'aurai du nouveau.

Après cela, elle laissa un message à Mme Potchansky dans lequel elle prétextait des problèmes gastriques pour ne pas se rendre à l'école. Puis elle demanda à Apogée d'investir l'IA de sa maison et de filtrer ses appels. Dans l'état où elle était, elle ne se sentait pas en mesure d'affronter la gentille vieille dame, pas même par l'intermédiaire d'un visiophone.

Pour la première fois depuis que Ray et Josep étaient partis, le bungalow lui parut réellement vide. Son esprit, lui, s'emplit de pensées singulières, tandis qu'elle errait dans les couloirs déserts. Pourquoi ne pas retourner à Arnoon où elle serait en sécurité ? Où alors rejoindre Ray à Durrell et aller sauver Josep ? Cette folle mission était peut-être bien vouée à l'échec.

Ce ne sont pas ce que j'appellerais des pensées pertinentes, se dit-elle. Ce qui ne l'empêcha pas de les ressasser.

Sans trop savoir pourquoi, Denise ouvrit la porte de la chambre de Josep et regarda à l'intérieur. La décoration était minimaliste. Il y

avait un bureau, deux vieux fauteuils en cuir vert foncé qu'elle trouvait horribles, et un lit. Double, évidemment. En face de ce dernier, une grande feuille écran. Lorsqu'il était en veille, l'écran affichait une vue du mont Kenzi sous le soleil, le ciel turquoise mettant parfaitement en valeur son manteau neigeux.

Elle entra à l'intérieur. Josep avait laissé sa chambre sens dessus dessous. Sa couette était roulée en boule au pied de son lit, ses draps complètement froissés. Plusieurs caleçons de bain avaient été poussés sous le lit. Des tee-shirts imprégnés d'une odeur d'eau de mer formaient une pile sur un fauteuil. Des serviettes traînaient par terre. Des branchies artificielles étaient rejetées sur le dossier de sa chaise de bureau.

Malgré tout ce qu'elle avait à faire depuis le début de l'invasion, Denise n'avait jamais cessé de s'occuper des affaires des deux garçons. Elle mettait régulièrement leurs vêtements et leurs serviettes à laver, faisait le ménage dans leurs chambres. Elle avait même lavé deux culottes et un soutien-gorge trouvés sous le lit de Josep. Elle remettait soigneusement leurs couettes sur leurs lits et faisait de la place pour permettre à leur petit robot domestique de passer l'aspirateur, de faire la poussière et de nettoyer leurs grandes baies vitrées ouvertes sur le jardin.

Mais rangée ou pas rangée, cette chambre était celle de Josep. Des larmes mouillèrent ses yeux, qu'elle essuya vivement du dos de la main. Elle s'assit sur le bord du lit et commença à caresser le matelas. Il lui suffisait de fermer les yeux pour le voir très nettement. Elle se rappelait ce petit garçon stupide. Un garçon qui avait beaucoup grandi et était devenu sérieux. Qui avait subi ses modifications physiologiques avec enthousiasme et maturité. Un garçon aussi dévoué à leur cause qu'elle pouvait l'être elle-même. Et puis ils étaient venus à Memu Bay. Et Josep, qui était devenu un jeune homme séduisant, en avait profité plus que de raison. Combien de filles magnifiques avait-il ramenées au bungalow ?

Elle n'avait jamais couché ni avec lui, ni avec Ray. On pouvait parler de réelles relations fraternelles ; ils se respectaient, se souciaient du bonheur des autres et se taquinaient pas mal. Mais jamais méchamment.

Ai-je été stupide ? Et si je lui avais tout simplement sauté dessus au lieu de… Nous avons perdu tant de temps. Peut-être étions-nous tous les deux effrayés à l'idée de commencer quelque chose de sérieux ensemble…

Mais à quoi bon ressasser tout cela. La vie n'est pas faite de « peut-être ». Inexorablement, le spectre de l'échec total s'abattait sur ses pensées. Elle s'en voulut beaucoup de ne pas être plus optimiste. Mais c'était plus fort qu'elle.

*
**

Le message envoyé depuis la cellule clandestine arriva en fin de matinée. Les programmes Apogée installés à différents carrefours de la base de données lui permirent de passer entre les mailles du filet des moniteurs de Z-B. Aucun flot de données ne fut enregistré.

Denise était allongée en position fœtale sur le lit de Josep lorsque l'IA du bungalow accepta le message et le transféra directement dans l'implant neural de la jeune femme. Sous sa joue, l'oreiller était complètement trempé de larmes.

Comme elle faisait défiler le contenu du message, sa tristesse se mua en mécontentement. Il s'agissait de la cellule de Harkness, une petite ville de banlieue située à l'extrémité de la zone nettoyée au rayon gamma. Ses membres n'avaient presque pas été actifs depuis le début de l'invasion. À peine avaient-ils peint quelques slogans sur les murs et accumulé quelques armes rudimentaires pour les cellules plus vigoureuses de Memu Bay. Mais Harkness s'étirait le long de la partie ouest de la Grande Boucle, soit à un endroit d'une importance stratégique considérable. Le rôle principal de ces résistants était de surveiller cet axe très important pour l'accomplissement de leur mission. Et justement, les nouvelles qu'ils annonçaient étaient inquiétantes.

Selon leur rapport, deux jeeps de Z-B avaient traversé la ville et s'étaient engagées sur la Grande Boucle en direction de l'arrière-pays.

Denise pesta contre cette bande d'imbéciles, qui lui avaient fait peur pour rien. Elle n'avait vraiment pas besoin qu'on lui fasse ce genre de frayeur en ce moment. Elle avait d'autres chats à fouetter…

Il ne pouvait pas y avoir de jeeps. Elle avait installé Apogée dans la base de données du quartier général de Z-B, et pouvait ainsi vérifier les affectations de tous les pelotons cantonnés à Memo Bay. Si Ebrey Zhang avait réellement envoyé un convoi de soldats en combinaison dans l'arrière-pays, elle aurait été mise au courant dans l'instant.

Elle demanda tout de même à Apogée de vérifier l'information. Une patrouille était effectivement censée faire le tour de la Grande Boucle aujourd'hui.

Denise se releva brusquement, les muscles de son corps tendus comme des cordes de guitare. Elle vérifia le planning du peloton en question.

Non, il n'y avait pas de doute.

Alors elle demanda à Apogée pour quelle raison elle n'avait pas été mise au courant plus tôt.

Pour un logiciel aussi rapide et performant, la réponse fut longue à venir. Plusieurs millièmes de seconde. Celui-ci n'avait pas pu la prévenir plus tôt car il n'était pas au courant lui-même. Et ce pour la bonne et simple raison que l'ordre de mission n'avait pas été émis par le bureau de Zhang. Quelque chose avait inséré cette mission dans le planning sans se faire remarquer et sans laisser aucune trace de son passage. Apogée envoya des milliers de sondes dans l'écheveau de l'architecture de la base de données afin de trouver l'origine de cette subversion. L'une de ces sondes tomba sur un autre programme Apogée, qui fouinait lui aussi dans l'IA de Z-B.

Dans cet univers électronique, les deux logiciels quasi intelligents se considérèrent passivement. Toute tentative d'attaque ou d'infiltration était inutile. Ils étaient de forces égales.

— Un autre Apogée ? lâcha Denise abasourdie.

Ce n'était pas possible.

Et pourtant.

Elle demanda à son propre logiciel de se retirer.

Aucun message d'alerte n'avait été émis sur le réseau de Z-B ; personne ne savait qu'elle rôdait dans les parages. Ce qui voulait dire que l'autre Apogée ne l'avait pas dénoncée. Elle essaya de remettre de l'ordre dans ses idées et de considérer le problème sous un angle logique. Apogée n'existait qu'à Arnoon. Un de ses camarades devait donc se trouver à Memu Bay. Quelqu'un qui devait accomplir une mission différente de la sienne. Ce qui, une fois de plus, était impossible. Apogée ne pouvait pas œuvrer contre les intérêts du dragon, puisque ce dernier avait créé le programme spécialement pour eux. Cela n'avait aucun sens.

Denise s'intéressa alors au peloton qui allait accomplir cette mission dans l'arrière-pays : le 435NK9. Lawrence Newton !

— Il ne peut pas savoir ! siffla-t-elle.

Pourtant, lui et ses hommes étaient bel et bien en train de faire une patrouille que Z-B n'avait jamais autorisée. Une patrouille dont Ebrey Zhang devait ignorer l'existence.

Denise ferma les yeux et considéra les différentes options – à dire vrai très peu nombreuses – qui s'offraient à elle. Elle devait absolument comprendre pourquoi Apogée était venu en aide à Newton. Peut-être même cela pouvait-il expliquer l'échec de la mission de Josep. La réponse devait se trouver à Arnoon. Newton ne devait donc en aucun cas atteindre la province…

Elle courut jusqu'à sa chambre et entreprit de se changer. Un jean, un maillot, un blouson en cuir et un petit sac dans lequel elle fourra deux armes. Tout en s'habillant, elle donna l'ordre à différentes cellules de faire tout leur possible pour arrêter la patrouille. Elle

chargea ensuite Apogée de lui dégotter un véhicule sans se faire remarquer de l'IA de régulation du trafic. Le logiciel lui proposa plusieurs possibilités. Elle fit son choix et, instantanément, un message d'alerte fut envoyé à l'IA du véhicule sélectionné.

Elle chaussa de lourdes bottes et sortit de chez elle.

À la grande stupeur de Lee Brack, une icône rouge s'afficha sur ses membranes optroniques et sa moto s'engagea de son propre chef sur une route transversale. Il avait toujours détesté confier les commandes de sa machine à son IA. Cette moto était faite pour être pilotée par un humain, pas par un satané logiciel. La grosse Scarret vert et doré était dotée d'un triple réacteur convertisseur câblé exclusivement avec des supraconducteurs, d'une transmission directe et d'un système antiroulis. Sur une route de bonne qualité, elle pouvait atteindre 250 kilomètres à l'heure. Selon ses femmes, c'était son démon de midi qui l'avait poussé à acheter cette machine. Quoi qu'il en fut, sa moto était en train de le conduire dans une saloperie de quartier résidentiel. Soudain, la roue avant tourna et la machine monta sur le trottoir. Ses béquilles se déplièrent.

Lee Brack retira son casque et regarda autour de lui.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'urgence ?

Il était au cœur d'un quartier résidentiel de banlieue, comme il en existait dans toute la galaxie. De l'autre côté de la rue, un couple de personnes âgées promenait son labrador couleur chocolat. Devant lui, une jolie fille arrivait en courant. Elle courait sacrément vite d'ailleurs et s'arrêta à côté de la Scarret.

— Merci, dit-elle.

— Merci pour qu…

Elle l'attrapa par sa combinaison de motard et le souleva comme s'il n'était qu'un mannequin de mousse et pas un gaillard de quatre-vingt-quinze kilos. Il décrivit un arc de cercle dans les airs et atterrit lourdement sur son bras gauche. Une douleur cuisante remonta jusqu'à son épaule. Quelque chose – ses os, ses tendons ? – craqua d'une façon écœurante. Ce n'est qu'alors qu'il pensa à crier.

La fille s'empara de son casque et enfourcha la Scarret. Les cris de douleur de Lee se muèrent en cris de rage lorsqu'il vit son tableau de bord s'allumer. Et ce putain de code de sécurité, alors ?

— Salope !

Apogée effaça l'IA de la moto et prit sa place dans les perles neurotroniques qui commandaient le système de la Scarret. Grâce à ses implants neuraux, Denise pénétra en esprit dans l'ordinateur de la machine pour en devenir une partie intégrante. Elle envoya les gaz et tourna violemment le guidon. Son demi-tour particulièrement brutal ne laissa pas le temps aux deux béquilles de se rétracter

complètement. L'une d'entre elles se ficha dans le goudron, envoyant des étincelles dans tous les sens avant de parvenir à s'escamoter. Denise disparut en une fraction de seconde et n'eut guère le loisir de profiter du flot d'obscénités dont la gratifia Lee Brack.

*
**

Les jeeps approchaient des limites de la zone de végétation terrestre. De part et d'autre de la Grande Boucle, des touffes d'herbe plus sombres, bleuâtres, se mêlaient aux plantes apportées de la Terre. Droit devant eux, un nuage de vapeur s'élevait de la jungle indigène après une averse matinale. Assis à la place du passager, Lawrence avait une bonne vue sur la langue d'asphalte rectiligne qui disparaissait sous les arbres.

Ils avaient enfin dépassé les derniers villages des alentours de Memu Bay. Ils en avaient traversés beaucoup depuis leur départ – de petites grappes de bâtiments construits sur le même modèle, agglutinées le long de la route. Une ou deux épiceries, un bar et quelques usines archaïques. De nombreuses carcasses de camions rouillées également, alignées dans des parkings envahis par les mauvaises herbes. Des robots de la voirie aux châssis démantibulés et éparpillés. Une aciérie semi-automatique débitant des kilomètres de poutrelles. Un incinérateur dont les deux hautes cheminées crachaient dans le ciel dégagé une fumée épaisse et poisseuse. Derrière ce dernier, une montagne d'ordures puantes. Les maisons qui composaient ces bourgs étaient bien plus rustiques que les beaux bâtiments chaulés de Memu Bay. Tout juste pouvait-on appeler maisons ces abris en parpaing, aux toits faits de plaques de matière composite recouvertes de collecteurs solaires. Les adultes étaient assis à l'extérieur à regarder les voitures passer ; les enfants se couraient après sur les chemins poussiéreux, ou bien jouaient au football.

— Il y a dix ans, ces villages n'existaient pas, dit Lawrence tandis qu'ils traversaient une minuscule agglomération appelée Enstone.

Un grand panneau publicitaire planté près de la route vantait les performances du chantier de construction de bateaux qui s'étendait sur quelques arpents derrière les maisons.

— On est à vingt kilomètres de la mer…, fit remarquer Lewis.

Les terrains sont moins chers par ici, dit Amersy. Les entreprises de second rang survivent, celles qui n'ont pas les moyens de s'installer dans le centre-ville. Plus la population augmente, plus le pourcentage de population non qualifiée est important, et plus la précarité se généralise…

— Je suppose que tu parles des pauvres, dit Dennis.

— Effectivement.

Le trafic était lui aussi beaucoup plus intense qu'il y a dix ans. La plupart des véhicules étaient des camions et des fourgonnettes transportant la production de ces usines et faisant la navette entre les fabricants et leurs clients. À ce rythme, pensa Lawrence, tous ces villages ne tarderaient pas à se réunir pour former une conurbation géante.

Ils étaient en train de traverser le dernier village lorsque Apogée informa Lawrence qu'un autre programme Apogée s'était renseigné sur la mission qui leur avait été assignée. Un autre Apogée ? demanda-t-il. Oui, cela ne faisait aucun doute.

Ce devait être Supersniper, pensa-t-il. C'était la seule explication. Par ailleurs, cela expliquait beaucoup de choses. Il avait toujours su que la résistance disposait d'un logiciel de subversion ultraperformant. Mais de là à penser qu'il pouvait s'agir d'Apogée…

— Je veux que vous branchiez vos senseurs en mode recherche A5, dit-il à ses hommes. Ordonnez à vos IA de surveiller les mouvements de données et les activités électroniques suspectes. Je crois bien que quelqu'un s'intéresse à nous. On pourrait rencontrer de la résistance en chemin.

— Comment est-ce que vous pouvez savoir ça ? demanda Amersy.

— Je possède un logiciel intelligent capable de repérer les activités illégales sur le réseau. Et quelqu'un vient juste de s'informer sur notre patrouille. Quelqu'un d'extérieur à Z-B.

— Merde, sergent, dit Karl, vous devriez être général.

— C'est juste un logiciel, dit sèchement Amersy.

— En effet. Allez, les gars, ne vous laissez pas abattre.

Il vérifia sa grille télémétrique pour s'assurer que tout le monde mettait bien en route ses senseurs, puis se retourna vers Hal qui était installé sur la banquette arrière. Appuyé contre la portière, le gosse était abîmé dans la contemplation du paysage. Le vent faisait voleter ses cheveux courts dans tous les sens. Son visage était déformé par un sourire de travers permanent. Edmond était assis près de lui, les pieds posés sur une boîte pleine du matériel nécessaire au bon fonctionnement des modules médicaux fixés au torse du blessé.

— Tout va bien ? demanda Lawrence.

— Pas de problème, répondit Edmond d'un ton décontracté.

Ils franchirent enfin la frontière qui séparait la végétation terrestre de celle de Thallspring. Le trafic se fit soudain beaucoup moins dense. Ils croisèrent un seul et unique robot tracteur qui tirait une remorque pleine de troncs d'arbres. Lawrence se demanda si cela était vraiment légal ; plusieurs usines, en ville, produisaient du bois de synthèse.

— Accélère, dit-il à Dennis qui conduisait la première voiture. Je veux arriver à Arnoon avant la tombée de la nuit.

Dennis appuya sur le champignon et la voiture prit doucement de la vitesse.

*

**

Depuis qu'il avait reçu ce message, Newby avait du mal à tenir en place. L'adrénaline probablement. Depuis le temps qu'il attendait cela. C'était justement pour accomplir ce type de mission qu'il avait rejoint la résistance. Pourtant, depuis le début de l'invasion, il n'avait fait qu'entreposer des boîtes au contenu mystérieux dans l'arrière-boutique du magasin de son père, sous une montagne de caisses pleines de bouteilles de coca vides. À chaque fois que des étrangers étaient venus dans la boutique et lui avaient donné le mot de passe pour déposer ou prendre des caisses de matériel, il avait eu de vrais frissons de plaisir. Ainsi faisait-il partie d'une organisation tentaculaire et clandestine… À vingt-trois ans, pour la première fois de sa vie, il avait le sentiment d'être utile à quelque chose.

La cellule allait enfin devenir active, et ce dans le cadre d'une mission capitale. Il rejoignit ses camarades résistants Carole et Russell derrière la boutique et grimpa dans le vieux pick-up bringuebalant. Le vieux moteur à combustion du véhicule démarra en pétaradant, réduisant à néant leurs chances de partir discrètement. Il grimaça, passa ses vitesses dans un bruit de ferraille et disparut au moment où son père sortait de la boutique en courant.

Les instructions reçues et décryptées par la perle de son bracelet étaient simples et précises. Il s'arrêta à Enstone pour prendre trois autres membres de l'organisation – des gens qu'il voyait pour la première fois. Il y avait deux hommes proches de la trentaine, rondouillards et au teint terreux qui devaient être frères, ainsi qu'un vieil homme mince d'au moins soixante ans, vêtu d'un pantalon moulant et d'une chemise en jean ornée d'une cravate de cow-boy. Il portait également un Stetson impeccable et luxueux. Tous les trois connaissaient le mot de passe et transportaient des caisses étonnamment lourdes. Ils montèrent à l'arrière du pick-up, qui reprit immédiatement la Grande Boucle en direction des contreforts du plateau.

Ils choisirent de tendre leur embuscade au cœur de la jungle, sur la route en pente qui menait au sommet du plateau. La végétation de cette zone était exceptionnellement luxuriante, avec des plantes grimpantes et rampantes qui poussaient presque à vue d'œil. La guerre que se faisaient les broussailles et les robots de la voirie était

impitoyable. Comme les lames à énergie taillaient en permanence les arbres qui flanquaient la route, le feuillage de ces derniers formait un mur quasi solide de part et d'autre de la chaussée. Au-dessus de leurs têtes, là où les robots étaient impuissants, les branches s'étaient rejointes pour former le toit de ce tunnel arboré. Des plantes grimpantes pendillaient de ce toit et, semblables à des robinets naturels ou à des stalactites végétaux, gouttaient sans discontinuer, évacuant le trop-plein d'eau accumulé par la canopée.

Newby ne put s'empêcher d'allumer ses phares, tant l'ambiance était lugubre. Quand ils eurent enfin repéré une brèche dans le mur de végétation qui flanquait la route, Newby s'y engouffra, puis zigzagua avec circonspection entre les troncs sur une centaine de mètres. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut certain que le pick-up n'était pas visible de la route. Aramande et Rufus, les deux frères, entreprirent immédiatement de fixer des charges explosives sur des arbres de part et d'autre de la chaussée. Apparemment, ils avaient l'habitude de manier ce type de matériel. Pendant le voyage, ils avaient expliqué aux autres qu'ils étaient venus dans la jungle à de nombreuses reprises pour aider clandestinement les bûcherons à abattre de nombreux arbres à l'aide de ce genre de matériel. Nolan, le vieil homme, avait ouvert les quatre caisses restantes. Elles contenaient le type d'armes que Newby avait toujours rêvé d'utiliser contre les envahisseurs. Nolan assembla un gros fusil – qu'il appelait « le coup de tonnerre » – avec une dextérité qui laissa le jeune homme pantois. Le canon de l'arme était court et faisait huit centimètres de diamètre. Son mécanisme de chargement était pour le moins rudimentaire et ne comportait aucun composant électronique. La bête tirait des balles grosses comme des poings. Nolan y introduisit un chargeur imposant et tendit le tout à un Newby émerveillé.

— Tu prendras celui-ci parce qu'il tire des balles explosives, dit Nolan. C'est idéal quand on n'a pas l'habitude des armes. Des pruneaux comme ceux-là devraient pouvoir traverser une combinaison dermique sans trop de difficultés. Enfin, s'ils sont tirés à une distance raisonnable. Dès que les jeeps seront arrêtées et que je t'aurai fait signe, tu videras ton chargeur sur elles aussi vite que tu le pourras. Le but, c'est de détruire les voitures et de faire chier les mecs dans leurs frocs. Ensuite, tu mettras un autre chargeur et tu viseras les soldats. Vous tirerez tous les cinq simultanément, dit-il en tendant une autre arme à Carole. La jungle est suffisamment épaisse pour vous protéger. Dans le feu de l'action, il sera très difficile pour eux de contre-attaquer efficacement. Très difficile, mais pas impossible… Leurs senseurs sont bons et bénéficient de l'aide d'une IA. Ce qui signifie qu'ils seront capables de vous localiser. Vous saisissez ? En aucun cas vous ne devrez cesser le feu.

— Et vous, vous allez faire quoi ? demanda Carole.

Nolan ouvrit la dernière caisse. À l'intérieur, un fusil dont le canon faisait presque un mètre cinquante de long. Même Newby, qui n'y connaissait rien en armement, fut impressionné par le monstre.

Le vieil homme le prit et le caressa amoureusement.

— Moi, je serai votre tireur d'élite…

Newby se positionna derrière un tronc de deux mètres de diamètre, situé à une vingtaine de mètres de la route. Accroupi entre deux énormes racines, il avait une bonne vue sur le ruban de goudron chiffonné. Une paire de lunettes interface lui permettait de rester en contact permanent avec les autres. Nolan les avait apportées en même temps que les armes. Toutes les paires étaient reliées entre elles par des fibres optiques déroulées sur le sol de la jungle.

— Comme ça, on pourra communiquer sans émettre de données, avait expliqué le vieil homme.

Newby attendait, les jambes repliées de manière peu confortable, les vêtements imprégnés d'humidité. En plus, il avait des démangeaisons partout. Les tiques volantes l'avaient trouvé et avaient entrepris de goûter cette nouvelle source de nourriture. Toutes les deux ou trois secondes, il écrasait une de ces bestioles affamées sur sa peau. Maintenant qu'il avait le temps de regarder autour de lui, il voyait que les troncs d'arbres grouillaient de ces satanés monstres miniatures.

Son excitation première s'était évanouie et avait cédé la place à une nervosité incontrôlable. Le moindre cri d'oiseau le faisait sursauter. Et pour couronner le tout, il avait des crampes aux mollets.

Il voulait que tout cela se termine le plus vite possible.

— J'ai entendu quelque chose, chuchota Russell dans son oreille.

— Quoi ? demanda un chœur de voix.

— Je crois qu'ils arrivent.

— Très bien, dit Nolan. Surtout, restez calmes. Ce sera court, bruyant et brutal. Et surtout gardez notre mission à l'esprit. Nous devons nous soutenir mutuellement ; il n'y a pas d'autre moyen de réussir.

— Vous pouvez compter sur moi, je ne vous laisserai pas tomber, dit Newby surpris de s'entendre parler à voix haute.

— Je sais, je sais, mon garçon, répondit doucement Nolan. Ce sont eux, siffla Aramande. Je les vois.

— Parfait. Rufus, n'oublie pas de déclencher ton bazar au bon moment.

— Eh, mec, je sais ce que j'ai à faire.

Newby se redressa sans faire de bruit, leva le canon de son fusil et le pointa sur la route. Effectivement, une jeep approchait. Des phares

brillaient dans les ténèbres du tunnel végétal. Une seconde voiture roulait juste derrière. Il voyait les soldats assis à l'intérieur.

La première jeep était presque à son niveau lorsque Rufus fit sauter l'arbre. C'était un piège plutôt simple. Un arbre s'abattait au milieu de la route, forçant les voitures à s'arrêter, et un autre arbre sautait derrière elles pour les empêcher de rebrousser chemin. Ensuite, ce serait un véritable jeu de massacre.

Les deux frères connaissaient parfaitement leur affaire. L'explosion – au demeurant assez peu spectaculaire – arracha juste ce qu'il fallait de tronc pour que l'arbre s'écroule en arrachant des centaines de plantes grimpantes accrochées aux étages supérieurs de la jungle. Il tomba, perpendiculaire à la route, à une trentaine de mètres de la première voiture.

Newby se releva comme un ressort et mit le véhicule en joue. Mais celui-ci ne ralentit même pas. Deux éclairs orange jaillirent de l'intérieur de la jeep et foncèrent droit sur le tronc. Il y eut deux explosions incroyablement puissantes. Un nuage mortel d'éclats de bois acérés sortit de ces deux boules de feu et déchiqueta la végétation environnante. Les deux sections restantes de l'arbre furent violemment rejetées de part et d'autre de la route, laissant celle-ci parfaitement dégagée.

— Tirez ! hurla quelqu'un dans l'oreille de Newby.

Le jeune homme tressaillit comme des dizaines de lames de couteaux en bois voletaient autour de lui, mais parvint tout de même à appuyer sur la détente. Le recul faillit lui arracher le bras. Dieu seul savait où sa première balle avait atterri. Il se ressaisit et tenta de viser la première jeep. Des explosions retentirent dans la forêt de l'autre côté de la route. Quelque chose explosa de son côté, à une trentaine de mètres de lui. L'onde de choc fut amortie par les arbres, mais le colla tout de même au tronc qui lui servait de cachette. Ses lunettes n'étaient plus sur son nez. Il hurla de douleur. Mais ne s'entendit même pas. Ses oreilles le faisaient atrocement souffrir et le monde était plongé dans le silence.

D'autres explosions retentirent, plongeant la jungle dans une étrange lumière orangé et violet. Apparemment, il y avait deux types d'explosifs différents, dont l'un était beaucoup plus dévastateur que l'autre.

Ses genoux parvenant à peine à supporter le poids de son corps, il se traîna de l'autre côté du tronc et fit face à la route. Une jeep passait devant lui. Il releva son fusil et découvrit, étonné, du sang sur ses manches et ses mains. De ses mains tremblantes, il pointa l'arme sur le véhicule. Il appuya sur la détente. Un laser vert émeraude passa sur son visage, l'aveuglant complètement. Soudain, quelque chose explosa dans les airs entre lui et la jeep. Il fut rejeté en arrière tandis qu'un

torrent de chaleur se déversait sur lui. Il sentit la peau de ses joues et de son front se racornir, ses cheveux s'enflammer. Puis il s'écrasa sur le sol jonché de débris pointus.

Newby riait ou pleurait. Il n'en était pas sûr lui-même. Mais en tout cas, il avait du mal à reprendre son souffle. Son corps entier était engourdi par le choc qu'il venait de subir ; toute douleur avait été éclipsée. Il ne voyait presque plus rien, juste des silhouettes. Il cligna des yeux en tâtonnant mollement dans la boue et les branches cassées. Au prix d'un effort considérable, il réussit à se mettre à genoux. Le laser avait jeté un voile gris devant ses yeux. Il gémit. La sensation d'engourdissement disparaissait petit à petit. Il avait froid. Affreusement froid.

Les jeeps n'étaient plus là. Plusieurs petits incendies brûlaient parmi les arbres déchiquetés. Des tresses de fumée s'enroulaient autour des troncs et remontaient vers la canopée.

Un point noir venant de la route passa comme un éclair près de sa tête. Il était si rapide que Newby pensa à une illusion, à une conséquence des dommages causés par le laser. Mais une fine traînée rigide et flottante marquait son passage dans les airs.

Le jeune homme se retourna pour voir où il était passé. La traînée zigzagua prestement entre les arbres puis fit demi-tour. Le cerveau de Newby envoya un bataillon d'influx nerveux vers ses poumons et ses cordes vocales, le préparant à crier. Mais il ne fut pas assez rapide.

*
**

Lawrence ne les autorisa pas à s'arrêter avant qu'ils aient atteint le plateau et qu'ils se soient suffisamment éloignés de la jungle. Durant la dernière partie de leur ascension, la Grande Boucle était progressivement devenue de plus en plus étroite, jusqu'à se résumer à une simple piste tracée entre les arbres. Le goudron n'avait pas résisté aux assauts cumulés de la chaleur, de l'humidité et de la végétation. Si loin de Memu Bay, les autorités jugeaient qu'il n'était pas nécessaire d'entretenir le revêtement de la route. Au mieux finançaient-elles des robots pour empêcher la végétation de faire disparaître complètement le tracé. Après tout, les véhicules qui arrivaient jusque-là étaient assez robustes pour se satisfaire d'un chemin de boue.

Les jeeps, elles, étaient arrivées jusque-là sans difficulté aucune. Tout juste avaient-elles quelques bosses et égratignures provoquées par des éclats de bois. Le moteur et les pneus étaient parfaitement intacts.

Dennis s'arrêta brusquement dès que Lawrence lui en eut donné la permission, soulevant dans les airs un nuage de poussière.

Lawrence se retourna vers ses hommes. Le sniper avait eu Edmond à la base du cou. La balle était entrée dans la combinaison comme dans du beurre. Le programme médical de cette dernière n'avait rien pu faire pour lui. Le projectile avait déchiré ses muscles et ses vaisseaux sanguins, coupé plusieurs nerfs, brisé deux de ses vertèbres cervicales, puis était ressorti derrière son épaule. Ses blessures étaient beaucoup trop importantes.

Hal avait les bras serrés autour de son ami depuis qu'ils avaient échappé à l'embuscade. Même avec la moitié de ses muscles faciaux paralysés, la terreur qui se lisait sur son visage était horrible à voir.

— Mort, marmonna Hal, qui respirait à grand-peine. Mort, Mort. Sergent… il… est… mort…

— Je sais, Hal. Je suis désolé.

Le sang d'Edmond s'était répandu par le trou fait dans sa carapace et avait imbibé le devant de la chemise blanche de Hal, où il avait coagulé, formant une pâte épaisse et écœurante.

Amersy, Lewis, Karl et Odel descendirent de leur jeep et vinrent vers eux.

— Merde, murmura Lewis sur sa radio. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne m'attendais vraiment pas à ça, dit Odel.

— Arrête de dire des conneries, siffla Karl. Le sergent nous avait prévenus. Et puis on savait que ces fumiers se planquaient dans la jungle.

— Il est mort ! lâcha Odel.

— Eux aussi, dit Karl d'un ton satisfait. Les missiles autoguidés… Vraiment de la bonne came.

— Putain, ça n'aurait jamais dû arriver, dit Odel en se détournant de la jeep et en mettant les poings sur ses hanches.

— Nous devons l'enterrer, dit Lawrence.

— Sergent ? s'étonna Dennis.

— Oui, l'enterrer. Pour Bryant et Zhang, Edmond sera un autre Jones. Nous ne pouvons pas le ramener avec nous. Nous ne pouvons pas leur dire ce qui est réellement arrivé.

Hal serrait toujours son ami contre lui. Dennis fut obligé d'utiliser une partie de la force de sa combinaison pour le faire lâcher prise. Ils sortirent Edmond de la jeep. Hal éclata en sanglots désespérés et se mit à marteler l'intérieur de l'habitacle, secouant la voiture dans tous les sens.

Sans s'être réellement mis d'accord, ils s'éloignèrent à plusieurs centaines de mètres de la piste. Amersy et Odel creusèrent un trou dans le sol meuble. Ils y déposèrent le corps toujours revêtu de sa combinaison et le recouvrirent de terre.

— Quelqu'un veut dire un mot ? demanda Lawrence.

— Au revoir, camarade, dit Karl. Nous n'en avons pas terminé avec les amis de Supersniper. J'en tuerai quelques-uns pour toi avant que cette mission soit terminée. Je te le promets.

Amersy soupira.

— Ceux d'entre nous qui te connaissaient bien te remercient pour ta dévotion. Tu as bien vécu et tu ne seras pas oublié. Nous te souhaitons bonne route pour ton dernier voyage. Que Dieu ait pitié de ton âme.

— Amen, marmonna Dennis.

— Amen, répéta Lawrence.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Lewis tandis qu'ils revenaient vers les jeeps.

— Arnoon est encore à cinq heures de route, dit Lawrence.

— Vous voulez dire qu'on va continuer ? demanda Odel.

— Moi, en tout cas, oui, dit le sergent.

— Mais, sergent, il est mort. Ils savent que nous sommes ici…

— Ils ne savent plus rien du tout, dit Karl. Puisqu'ils sont morts aussi. Cet argent, on le mérite, mec. Il est à nous.

— Vous pouvez rebrousser chemin si c'est ce que vous voulez, reprit Lawrence. Je ne vous retiendrai pas et je ne vous en voudrai pas. Dès le début, je vous ai dit que vous aviez le choix. Edmond avait accepté ces règles…

— Satané Supersniper, lâcha Odel. Qu'il brûle en enfer.

OK, alors allons-y. Dennis, je veux que tu t'occupes de Hal. Nettoie-le un peu – je crois qu'on lui a apporté des chemises propres. Je conduirai. Odel, tu montes avec nous. Et équipe-toi d'un lance-missiles.

— Vous croyez qu'ils vont recommencer ? demanda Lewis.

— Seulement s'ils sont réellement stupides, répondit Amersy.

*

**

Denise traversa les villages qui bordaient la Grande Boucle en roulant à 140 kilomètres à l'heure de moyenne, zigzaguant avec fluidité entre les gros camions des bûcherons et de vieilles camionnettes déglinguées. La combinaison du radar laser de la Scarret, d'Apogée et de ses implants neuraux formait un système de guidage redoutable, qui lui permettait de pousser la machine en toute sécurité. Les bâtiments délabrés réduits à l'état de formes aux contours flous et aux couleurs ternes apparaissaient puis disparaissaient de son champ de vision à une allure vertigineuse. Son attention était focalisée sur la route et sur les obstacles qui pouvaient surgir devant elle. Les

bicyclettes étaient particulièrement énervantes. Mais le plus dangereux, c'étaient les piétons, en particulier les enfants. Elle avait perdu le compte des gosses qu'elle avait frôlés et failli tuer.

Mais plus elle se rapprochait de la frontière, moins le trafic était dense. Comme la distance entre les véhicules s'agrandissait, elle put accélérer davantage. Voûtée derrière son pare-brise ellipsoïde, elle était protégée du vent. Sous ses larges pneus, l'asphalte n'était plus qu'une langue noire et lisse. Une fois de plus, ses émotions humaines prirent le dessus, et la vitesse la grisa au-delà des limites de la prudence. Elle était le prédateur fondant sur sa proie. Quelque part au fond de sa psyché, elle ressentait cet appétit féroce de vengeance aveugle.

Elle jaillit en vrombissant d'une vallée peu profonde et découvrit, droit devant elle, la jungle dominée par des montagnes pour le moins imposantes. Un par un, elle nomma les pics qui se dessinaient sur le ciel turquoise. Cela faisait des mois qu'elle ne les avait pas vus, eux qui avaient été ses compagnons pendant tant d'années. Leur vue la rassura un peu. La situation était plus que difficile, mais elle rentrait enfin chez elle. Là-bas, elle ne serait plus seule.

Bien évidemment, elle dut ralentir en entrant dans la jungle. Le goudron y était craquelé, couvert de fruits gris écrasés ; les nids-de-poule et les flaques étaient légion. Même avec cette moto dotée de stabilisateurs et autres compensateurs, Denise devait faire attention à la route traîtresse.

Elle avait espéré pouvoir rattraper les jeeps avant qu'elles ne tombent dans leur embuscade, ou même les dépasser afin de se joindre à Newby, Nolan et les autres. Mais il n'en était plus question.

La Grande Boucle devint plus étroite, permettant aux branches des arbres de se rejoindre au-dessus de sa tête et empêchant la lumière du soleil d'atteindre le sol. Denise alluma le phare de la Scarret. Cet endroit était étrange et effrayant. Au lieu d'illuminer la route, le faisceau blanc-bleu ne faisait qu'accentuer l'obscurité environnante. Les plantes qui flanquaient la route étaient criblées de moisissure et de vase. Privées de lumière, les feuilles étaient grandes, mais déformées et dépourvues de cette couleur qui caractérisait la végétation de Thallspring. Les tiques volantes étaient l'unique forme de vie animale qui pouvait réellement prospérer sur le tapis de pourriture qui formait le sol de cette jungle.

Denise prit soin de rouler au milieu de la route défoncée, où le revêtement était le moins abîmé. Grâce aux suspensions de sa formidable moto, elle avait l'impression d'évoluer sur une piste parfaitement lisse. Elle éteignit le radar laser pour éviter de se faire repérer et mit tous ses sens améliorés à contribution pour détecter les soldats.

Finalement, cela s'avéra assez facile. Les gaz libérés par les explosions s'étaient attardés sur le site de l'embuscade. Denise les renifla une bonne minute avant d'atteindre le lieu où ses camarades étaient tombés. À la sortie d'un virage, elle découvrit une épaisse et éblouissante colonne de lumière qui traversait la canopée ; apparemment, plusieurs arbres avaient été abattus. Elle s'arrêta et les béquilles de la Scarret se déplièrent automatiquement. De vastes pans de jungle avaient été dévastés. De nombreuses souches brûlaient encore. Il y avait un cratère peu profond au milieu de la chaussée, flanqué par les deux moitiés d'un tronc d'arbre. Elle comprit très vite ce qui était arrivé. L'arbre était censé forcer les jeeps à s'arrêter. Sauf que les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu.

Elle savait, grâce aux informations qu'Apogée avait soutirées à l'IA de Z-B, que les soldats avaient pris avec eux des armes de gros calibre. Mais c'était la première fois qu'ils les utilisaient. Newton avait dû se servir dans l'arsenal sans que personne ne le sache tout comme elle, lorsqu'elle avait subtilisé des mines antipersonnel.

Cette idée lui fit peur. Sauf coïncidence improbable, Newton devait être le possesseur du deuxième Apogée. Ce qui signifiait qu'il devait être au courant pour le dragon. *Mais comment ?* Quelqu'un le lui avait-il dit ? S'agissait-il de la personne qui lui avait donné Apogée ?

Si Newton avait décidé de revenir ici en cachette avec ses hommes, ce ne pouvait être que pour une seule raison…

Denise explora les environs immédiats du lieu de l'embuscade. Elle voulait savoir ce qu'étaient devenus ses amis résistants. Elle espérait également qu'ils pourraient l'aider à expliquer certains détails de cette histoire. C'est alors qu'elle vit un arbre abattu maculé d'éclaboussures écarlates. Un essaim de tiques volantes bourdonnait au-dessus de lui. Mais elles mouraient à vue d'œil. Des centaines d'entre elles étaient déjà éparpillées sur le sol. Denise s'approcha de l'arbre et glissa sur une matière à la fois dure et gélatineuse. Elle baissa les yeux et grimaça.

Manifestement, ses camarades n'étaient plus en mesure de lui parler.

Elle revint en courant vers sa moto. La perle de sa bague appela Arnoon par l'intermédiaire d'un satellite relais. Apogée se chargea de coder le contenu de l'appel et de masquer son origine comme sa destination. Malgré cela, le risque d'interception n'était pas nul. Mais elle n'avait pas le choix.

— Denise ! s'exclama Jacintha. Pourquoi ce codage ? Tu as des nouvelles de Josep ? Nous sommes tellement inquiets…

— Jacintha, je crois que nous avons de gros ennuis.

*
**

La « Grande Boucle »… Quelle blague ! Les poteaux des transpondeurs n'étaient plus là. Les robots de maintenance ne s'étaient pas occupés de la végétation depuis des années. Tout juste discernait-on deux ornières creusées par les quelques camions et pick-up qui circulaient encore sur le plateau. Le tracé originel n'était lui aussi qu'un lointain souvenir. Les nids-de-poule et les flaques devenant de plus en plus profonds, les chauffeurs étaient sortis de la route pour les éviter. Mais bientôt apparaîtraient de nouveaux trous et donc de nouveaux détours, encore plus éloignés que les précédents de ce qui restait de la route goudronnée.

Lawrence tournait le volant en permanence pour suivre les méandres de la piste qui serpentait entre des obstacles invisibles. Comme il n'avait pas plu depuis plusieurs jours sur cette partie du plateau, il n'y avait pas de flaques. Au contraire, sa jeep soulevait des nuages de poussière en cahotant dans les ornières. Comme cette saleté s'infiltrait partout, ils couvrirent le nez et la bouche de Hal d'un masque en papier trouvé dans son kit médical. Les ouïes de leurs combinaisons, elles, s'autonettoyaient régulièrement à grande eau.

Lawrence devait constamment demander l'aide de son IA pour vérifier qu'ils avançaient bien dans la bonne direction. Les seules cartes dont ils disposaient dataient de dix ans et étaient inutilisables. Selon elles, la Grande Boucle suivait un tracé rectiligne, qui traversait toutes les communautés de l'arrière-pays.

À l'approche de la province de Rhapsody, Lawrence pensa même que sa carte numérique les avait induits en erreur. Il n'y avait aucune trace des anciennes mines de bauxite. Puis il finit par comprendre que les petites collines coniques qui se dressaient devant eux étaient des terrils recouverts de jeunes roseaux et de mauvaises herbes filandreuses. Toutes ces plantes avaient toutefois une teinte légèrement jaunâtre qui témoignait de leur mauvaise santé.

— Je me demande s'ils ont définitivement fermé les mines, dit-il.

— En tout cas, il n'y a pas beaucoup d'animation dans le coin, fit Dennis. Ils ont peut-être déménagé.

— Ça expliquerait l'état de la route.

Ils contournèrent le premier terril. Quelque part devant eux se trouvait Dixon. Lawrence ne tenait pas spécialement à se rendre là-bas, mais il n'avait guère le choix, puisque la route y menait. Malgré leur robustesse, les jeeps ne seraient pas capables de dessiner une nouvelle piste dans la végétation du plateau.

— Quelqu'un est en train de nous rattraper, sergent, annonça

Lewis. Et il avance sacrément vite.

Lawrence ouvrit la grille télémétrique de Lewis et sélectionna ses senseurs visuels. Effectivement, un panache de poussière avançait à grande vitesse sur le plateau. Il était encore trop éloigné pour être identifié, mais il roulait bien plus vite que les jeeps n'en avaient été capables sur la même portion de route.

— Continue de le surveiller, dit Lawrence, et préviens-moi quand tu pourras voir ce que c'est.

— Pas de problème, sergent.

Dixon était toujours là. Enfin, partiellement. Lawrence remarqua immédiatement qu'il ne restait plus qu'un seul hangar de maintenance. Ses portes ouvertes laissaient apparaître le nez d'un excavateur. Des rectangles de béton qui seraient bientôt totalement recouverts de terre et de poussière marquaient l'emplacement des hangars disparus. Sur l'un d'entre eux étaient garés deux semi-remorques. Sur un autre étaient empilés des lingots d'aluminium ; il n'y en avait même pas assez pour remplir un seul camion.

Les maisons étaient toujours là, mais les fenêtres de la plupart d'entre elles avaient été condamnées avec du contreplaqué. La moindre surface plane était recouverte d'une épaisse couche de poussière. Lawrence remarqua également que tous les climatiseurs avaient été démontés, laissant des supports métalliques vides sur les murs.

Il examina ensuite le bâtiment hexagonal qui accueillait la centrale thermonucléaire de la ville. La toile de câbles rouges dont la centrale constituait le centre avait disparu ; il ne restait plus qu'une unique rangée de pylônes solitaires qui s'enfonçait dans la végétation. Lawrence passa en mode infrarouge et vit que les murs et le toit de la bâtisse brillaient d'un éclat rose corail, alors que la nature environnante était d'un vermillon pâle.

— Ils ont de l'énergie, dit-il.

— Il y a quelqu'un ? appela Dennis d'un ton qui se voulait jovial mais qui trahissait sa nervosité.

— Il doit bien y avoir quelqu'un, dit Odel. Les lumières du hangar étaient allumées.

— Ils nous ont vus arriver et ils se planquent quelque part, dit Karl.

— Comment auraient-ils pu savoir que nous arrivions ? demanda Amersy. Notre visite n'était pas prévue…

La jeep de Lawrence atteignit les premières maisons. Il s'engagea dans la rue principale en gardant un œil sur ses détecteurs de mouvements.

— Je me fous bien de savoir où ils sont tous partis, du moment

qu'ils ne se mettent pas en travers de notre route. Continuons.

— Sergent ! appela Odel. Dans le ciel. Ça vient dans notre direction.

La grille télémétrique d'Odel s'ouvrit dans le champ de vision de Lawrence. Des données se mirent à défiler. Trois kilomètres à l'ouest, cinq mille mètres d'altitude, quatre cents kilomètres à l'heure. L'objet faisait à peine un mètre de longueur. Sa forme ne correspondait à aucune arme répertoriée.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? murmura-t-il.

Son IA analysa à son tour les spécificités de l'objet : presque pas de signature infrarouge et pas d'émissions électromagnétiques.

— C'est un putain de drone espion, dit Lewis. Ils sont à nos trousses.

Qui ? se demanda Lawrence. Cela ne ressemblait pas aux méthodes de Supersniper. Cette chose devait avoir été envoyée par les gens d'Arnoon. Eux seuls avaient l'argent et la technologie nécessaires pour surveiller correctement leur territoire. Malgré les perspectives inquiétantes que cette hypothèse induisait, il se sentit heureux. *J'avais raison.*

— C'est plutôt un missile de croisière intelligent, dit Dennis.

— Amersy, on accélère, ordonna Lawrence. Tirons-nous d'ici. Odel, prends un lance-missiles et descends-moi ce truc.

— Oui, sergent !

Lawrence appuya sur le champignon. La rue principale de Dixon était suffisamment bonne pour permettre à la jeep d'atteindre les cent kilomètres à l'heure sans aucune difficulté. Amersy suivit son exemple. Le lance-missiles d'Odel cracha une flamme orange. Ses senseurs suivirent la petite fusée qui s'aligna sur la trajectoire du drone non identifié ou quel que fût le nom que l'on devait donner à cette chose.

Il accéléra encore davantage et traversa la place centrale. Soudain, un signal d'alarme visuel s'afficha en gros dans son champ de vision. Sa combinaison venait d'être frappée par un puissant signal électromagnétique. Bien que tout son appareillage électronique fut protégé, la force brutale de cette onde énergétique satura facilement plusieurs de ses perles neurotroniques. Ses fonctions internes non vitales commencèrent à donner des signes de faiblesse.

La jeep s'éteignit. Tous ses systèmes électriques cessèrent de fonctionner simultanément. Le tableau de bord mourut d'un seul coup, sans même avoir eu le temps de clignoter un peu. Ils avaient presque traversé la place centrale, et la rue principale continuait sur leur droite. Il tourna brutalement le volant, mais comme la direction assistée était hors d'usage, cela eut peu d'effets sur la trajectoire du véhicule. Alors il appuya comme un damné sur la pédale de frein. Les

pneus dérapèrent sur le sol sablonneux.

Leur aile droite heurta un bâtiment au coin de la rue principale. Le capot s'écrasa contre le mur dans une explosion de fragments de matériau composite. La roue avant droite buta contre un pilier en béton. Lawrence fut projeté contre le volant, qui se brisa tout net. L'IA de sa combinaison – qui avait déjà fort à faire avec les assauts électromagnétiques qu'elle subissait – ne durcit pas sa carapace assez prestement. La colonne de direction brisée la transperça sous la cage thoracique.

Odel fut catapulté hors de son siège et traversa le pare-brise. Il brisa la paroi externe du bâtiment et, entraîné par son inertie, détruisit plusieurs autres cloisons avant d'atterrir lourdement. La ceinture de sécurité de Hal l'empêcha d'être projeté en avant en le plaquant solidement contre son siège. Hal n'eut pas le temps de comprendre ce qui leur était arrivé. Il était là, les bras ballants, les yeux mi-clos. Des taches de sang étaient apparues sur sa chemise blanche autour de ses modules médicaux. Dennis, lui, avait été projeté par la portière et sa combinaison avait eu le temps de se durcir pour amortir sa chute.

Amersy vit que quelque chose ne tournait pas rond avec l'autre voiture et tourna violemment le volant. Il freina des deux pieds, mais cela n'eut aucun effet sur leur vitesse. Il vit la jeep de tête percuter un immeuble et s'arrêter net contre un pilier de béton. Mais il ne pouvait tourner son volant davantage. Sa jeep dérapa, se tourna à l'angle droit et passa à moins d'un mètre du véhicule de Lawrence. Amersy contre-braqua, mais les roues n'adhéraient plus du tout à la route. Ils heurtèrent quelque chose de massif au milieu de la chaussée et firent plusieurs tonneaux. Il n'y avait qu'une barre métallique pour protéger les occupants. Amersy vit l'horizon pivoter et le ciel prendre la place de la terre. La barre plia et descendit sur son casque, lequel s'était durci juste à temps pour l'empêcher de prendre un coup fatal. Puis le monde tourna et tourna encore sur lui-même.

Lewis fut éjecté de la jeep au milieu du deuxième tonneau, sa combinaison durcie le figeant dans une position qui, dans d'autres circonstances, eût pu passer pour comique. Puis il s'écrasa contre un pilier en béton. Malgré la protection de sa combinaison, il fut sérieusement sonné. La carapace se ramollit et Lewis retomba inerte sur le sol. Lorsqu'il releva la tête, il vit que la voiture s'était enfin arrêtée, mais qu'elle était retournée. La barre de protection s'était tordue ; Amersy et Karl étaient prisonniers en dessous. Il se releva avec difficulté et se dirigea en boitillant vers la jeep.

Le torse d'Amersy dépassait de sous le véhicule. Il essayait de se libérer du poids de la jeep mais n'y parvenait pas. Lewis attrapa la carcasse métallique, rassembla ses forces et souleva la voiture de cinquante centimètres. Amersy se tortilla et réussit à se libérer

complètement.

— Merci, dit-il.

— Merde, avec quoi nous ont-ils attaqués ?

— Avec une sorte de bombe E, je crois. Tous les circuits de la jeep ont été grillés. Même l'électronique de ma combinaison a souffert.

— Putain ! Où diable Supersniper a-t-il pu dégotter une bombe E ?

— Dieu seul le sait. Sergent ? appela Amersy en se retournant vers l'autre voiture.

— Je suis là.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je crois que ça va aller. Et vous ?

Soudain, Amersy vit du sang se répandre sous l'arrière de sa voiture.

— Bordel ! Karl ? Karl, tu m'entends ?

Il vérifia la grille télémétrique de Karl. Sa combinaison dermique fonctionnait toujours partiellement et le cœur du soldat battait toujours. Mais il n'en savait pas beaucoup plus.

Amersy et Lewis se mirent à genoux et regardèrent sous la carcasse. La combinaison de Karl avait été déchirée par des morceaux de métal tordus provenant de la carrosserie. Plusieurs d'entre eux étaient encore enfoncés dans ses muscles artificiels.

Amersy brancha ses haut-parleurs.

— Tiens bon, Karl. On va te sortir de là.

— Il faut la retourner complètement.

— Ça ne devrait pas être trop difficile, dit le caporal en agrippant la jeep. Prêt ? OK, soulève !

La jeep émit un grincement sinistre et se souleva lentement. L'une des mains de Lewis glissa et le véhicule redescendit de quelques centimètres.

— Merde, lâcha-t-il en assurant sa prise. Le réservoir est fendu. Il y a une fuite d'hyperhydrogène.

— Génial.

Ils avaient presque redressé la voiture à la verticale lorsque les senseurs d'Amersy détectèrent le petit projectile. Une étincelle bleu électrique atteignit la jeep. Le carburant s'enflamma immédiatement, enveloppant l'ensemble du véhicule. Amersy et Lewis lâchèrent tout.

— À terre ! hurla le caporal qui avait déjà plongé au sol.

Le réservoir d'hyperhydrogène explosa.

Lawrence avait perdu connaissance. Mais la douleur l'avait rapidement tiré des ténèbres ; la poussière tourbillonnait encore

autour de la carcasse de sa voiture. Amersy l'appela et il lui dit que tout allait bien. C'était un mensonge, évidemment. Il était toujours empalé sur la colonne de direction. Le programme médical de sa combinaison faisait défiler de nombreuses informations sur les tissus endommagés, sur sa ceinture pelvienne ratatinée, sur les substances qu'il libérait dans son sang. Lawrence posa les paumes de ses mains sur le tableau de bord et poussa. Il recula et se dégagea de la colonne métallique.

Bien que son sang fût saturé de drogues en tout genre, il ne put s'empêcher de gémir de douleur. Alors, les muscles de sa combinaison retrouvèrent leur place initiale et entreprirent de refermer la blessure. La couche interne de sa carapace libéra des antiseptiques, des anesthésiques et des coagulants dans sa plaie. Une merveilleuse sensation de froid enveloppa tout son abdomen.

Il se retourna pour voir dans quel état était Hal.

— Merde, merde, merde…

Le gamin avait été maintenu en position assise par sa ceinture de sécurité, mais sa tête penchait mollement en avant. Tous ses modules médicaux avaient succombé à la bombe E. La combinaison de Lawrence ne recevait plus aucune donnée de leur part. Des taches de sang – conséquences directes de leur accident – maculaient la chemise blanche de Hal.

— Sergent ? appela Odel en claudiquant hors du bâtiment. Vous allez bien ?

L'angle que faisait l'une de ses jambes n'avait rien de naturel.

— Ça va, répondit Lawrence en se relevant péniblement. Et toi ?

— Ça roule.

— Bien. Sortons Hal de là.

— Où est Dennis ?

Lawrence regarda autour de lui. Un homme salement amoché gisait au milieu de la chaussée. La seconde jeep devait l'avoir heurté de plein fouet.

— Merde !

Sa grille télémétrique était éteinte.

Ne perdez pas votre temps à pleurer les morts ; ils ne vous en seront jamais reconnaissants. Œuvrez plutôt pour la sécurité des vivants. La voix de Ntoko résonnait distinctement dans l'esprit de Lawrence.

Il décrocha la ceinture de sécurité du gamin et le souleva de la banquette arrière.

— Apporte-moi le kit médical, dit-il à Odel.

C'est alors qu'une explosion ébranla toute la rue. Une boule de feu fit littéralement décoller la carcasse de la seconde voiture.

— Amersy, trouvez une planque. C'est une embuscade. Tirez à

vue !

— Compris.

Les deux hommes qui étaient couchés à plat ventre près de la jeep embrasée se relevèrent et coururent jusqu'à la maison la plus proche.

Lawrence souleva délicatement Hal et se baissa pour ramasser le lance-missiles. Il entra dans le bâtiment par le mur démoli.

La pièce était vide. Il ouvrit une porte d'un coup de pied et se retrouva dans un couloir sombre. Il y avait six autres portes et une cage d'escalier. Il courut jusqu'au fond du couloir et ouvrit la dernière porte. Une autre pièce vide. De fins rais de lumière pénétraient entre les planches clouées sur les fenêtres. Il déposa Hal dans un coin.

Odel posa le kit médical sur le sol et le déplia.

— A-t-on au moins ce qu'il faut ?

— Je n'en sais rien.

Lawrence sortit une sonde de diagnostic et l'alluma. À son grand soulagement, le petit moniteur s'éclaira immédiatement. L'onde électromagnétique n'avait pas endommagé les appareils qui étaient éteints au moment de l'attaque. Des données commencèrent à se déverser dans son IA.

Des coups de feu retentirent à l'extérieur.

— Odel, va leur donner un coup de main.

— J'y cours.

— Eh, fais attention. Ces salauds ont l'air de savoir ce qu'ils font.

— Moi aussi.

Amersy courut le long d'une ruelle perpendiculaire à la rue principale. Pas facile de ne pas être à découvert ; les maisons préfabriquées étaient espacées les unes des autres d'une bonne vingtaine de mètres. Le quadrillage des rues lui permettait presque d'embrasser l'ensemble de la ville du regard. Mais leurs assaillants jouissaient du même avantage. Sans compter qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ceux-ci pouvaient être cachés.

Lewis avait tourné dans une rue transversale après la deuxième maison. Amersy continua un peu puis l'imita. Il ouvrit le plan de Dixon et vérifia sa position. Après un rapide calcul balistique, son IA lui indiqua la zone d'où avait été tiré le projectile. Puis il lui demanda d'afficher également la position de Lewis.

— Lewis, on va les prendre en tenailles. Tu as reçu mes données tactiques ?

— Affirmatif, caporal.

— Continue tout droit sur cent vingt mètres. Je serai trois rues sur ta gauche, et eux entre nous.

— Compris.

Lewis suivit le chemin préconisé par Amersy. Son fusil se déplia

de son bras. Arrivé à l'intersection, il s'arrêta et regarda autour de lui. Il détecta un mouvement à deux maisons de là et demanda à son IA de lui repasser l'image au ralenti. Il s'agissait d'une femme d'environ vingt-cinq ans vêtue d'un jean et d'un tee-shirt jaune. Elle avait, dans la main gauche, une sorte de cylindre blanc perle que son IA ne parvint pas à identifier.

Il sélectionna des munitions à uranium appauvri et tira droit dans le mur. Les panneaux en matériau composite furent désintégrés par les balles à haut potentiel de pénétration. Rien dans la maison n'était assez solide pour les arrêter. Par ailleurs, son IA avait éparpillé les balles en essaim, de manière à accroître ses chances de réussite. Il arrêta de tirer et courut jusqu'à l'endroit où la fille se trouvait quelques secondes avant.

— J'ai repéré un ennemi, caporal. Il a pris la fuite.

— Compris. Tu l'as touché ?

Il atteignit le bout de la rue et sauta. Aucun ennemi ne s'attendrait à une telle trajectoire. Il dépassa la dernière maison en planant à un mètre cinquante du sol, son fusil braqué sur la rue, ses senseurs en alerte. Les maisons étaient constellées de trous laissés par ses balles, trois piliers de béton avaient cédé, mais il n'y avait pas de corps. Ses pieds touchèrent le sol et il reprit instantanément sa course. Il tourna brusquement derrière une maison et s'accroupit près d'un pilier.

— Merde, caporal, je l'ai raté.

— OK. Rapprochons-nous ; ils doivent être là quelque part.

Lewis se releva et courut en direction d'Amersy. À peine avait-il parcouru une dizaine de mètres que sa grille d'affichage se brouilla et se couvrit d'éclairs indigo.

— Putain, mais qu'est-ce que… ? Merde, pas maintenant !

Les perles neurotroniques de sa combinaison devaient avoir été plus sévèrement touchées que prévu. Il attendit que son programme de codage alpha redémarre son IA, mais, au lieu de cela, le tourbillon indigo s'évapora complètement. Il ne recevait plus aucune donnée.

— Fils de pute !

Il s'était presque arrêté lorsque la femme sortit de derrière un arbre situé à vingt mètres de lui. Elle resta là, immobile, à le regarder.

Lewis grogna et leva le canon de son fusil. À cette distance, il pouvait toucher un caillou sans l'aide de son viseur électronique. Mais le fusil refusa de tirer. Il plia son doigt – mouvement qui commandait la détente de son arme – deux fois, trois fois. Rien.

Il se mit à courir vers elle. Si elle pensait qu'il n'était pas capable d'employer sa force brute contre une femme, il allait lui faire comprendre de la meilleure des manières qu'elle se mettait le doigt

dans l'œil.

Soudain, ses jambes refusèrent de lui obéir. Il avait l'impression de patauger dans une mare de boue. Incrédule, il comprit que les muscles de sa combinaison ne supportaient plus le poids de cette dernière. Il devait à lui seul mouvoir cette masse imposante.

— Caporal ! cria-t-il, en espérant pouvoir toujours compter sur ses haut-parleurs. Caporal, ma combinaison est morte. Caporal !

Il n'arrivait plus du tout à bouger. Les muscles complètement tétanisés de la combinaison l'emprisonnaient littéralement. Il s'écroula. Pour une raison inconnue, ses senseurs visuels continuèrent de fonctionner. Dans un coin de son champ de vision, la femme approchait d'une démarche nonchalante. Elle s'arrêta près de lui, les pointes de ses baskets usées touchant presque ses épaules.

Lewis n'arrivait plus à respirer. Pourquoi la procédure d'urgence ne s'était-elle pas déclenchée ? Il voulut crier à la femme de lui venir en aide, d'ouvrir sa combinaison. Mais il n'avait pas assez d'air pour cela.

La femme se pencha légèrement sur lui, comme pour l'étudier. Puis elle tendit une main vers son casque. La main se referma doucement pour former un poing.

Lewis sentit les muscles de la combinaison se tendre. Pendant un instant, il crut bien que cette dernière allait se remettre en route. Alors les muscles commencèrent à se contracter inexorablement. Il trouva assez d'air pour hurler tandis que ses côtes cédaient une à une. La dernière chose qu'il vit fut cette main qui serrait, serrait…

*
**

Selon son IA, il ne pouvait pas faire grand-chose pour aider Hal. Ce dont le môme avait besoin, c'était d'une nouvelle batterie de modules. Certains d'entre eux étaient d'ailleurs tellement sophistiqués que Lawrence n'était même pas sûr de pouvoir les trouver à Memu Bay. Quant au kit qu'ils avaient apporté avec eux, il ne contenait qu'un système de premiers secours et des capsules de médicaments destinées à alimenter des modules désormais inutilisables.

La numération sanguine du blessé était anormale. L'IA de Lawrence lui donna la liste des médicaments dont le petit avait besoin. Mais le sergent se demanda si ce diagnostic, bien qu'anormal, n'était pas acceptable pour un blessé tel que Hal. Finalement, il se décida à lui injecter des doses inférieures à celles préconisées par l'IA.

Hal grogna en remuant doucement la tête de gauche à droite.

Soudain, Lewis disparut de sa grille télémétrique.

— Amersy ! Qu'est-il arrivé à Lewis ?

— Il est parti, et je ne sais pas ce…

La transmission fut coupée. La grille télémétrique d'Amersy commença à afficher des données inquiétantes. Un message d'alerte que Lawrence n'avait jamais vu auparavant se mit à clignoter dans son champ de vision. Apogée s'infiltra doucement dans les perles neurotroniques de sa combinaison, délogeant l'IA standard.

— Amersy, Odel, écoutez-moi. Un logiciel est en train de pirater vos combinaisons. Éteignez tout et redémarrez. Évitez d'utiliser la radio ; nous sommes espionnés. Je répète, n'utilisez plus la radio.

La grille télémétrique d'Odel disparut à son tour.

— Et merde !

Il demanda à Apogée de faire le point sur sa situation personnelle. Des données indigo défilèrent instantanément devant ses yeux. Le logiciel avait immédiatement bloqué la tentative de subversion d'un autre logiciel Apogée. Ce qui signifiait que leurs assaillants devaient venir de la province d'Arnoon et qu'ils s'étaient procuré leur version du programme lors d'un séjour sur Terre. Mais à vrai dire, cela n'avait aucune importance…

Il entendit d'autres coups de feu. S'ils étaient capables d'intercepter leurs communications, ils devaient savoir où il se trouvait, au millimètre près. Il s'empara du lance-missiles et le connecta à sa combinaison. Apogée investit immédiatement le système de l'arme.

Lawrence se leva. Apogée afficha un plan de la ville avec diverses données tactiques. Au moment où il se retournait pour quitter la pièce, Hal grogna à nouveau. Lawrence serra les dents.

Amersy suivit le conseil de Lawrence. Il éteignit complètement sa combinaison et, pendant un moment bref mais angoissant, se retrouva dans les ténèbres à ne plus pouvoir respirer. À ce moment précis, il était totalement vulnérable – grande et massive figure immobilisée au milieu de la route – et cela ne lui plut pas du tout. Alors il redémarra son IA et ses senseurs revinrent à la vie.

Cette mission ne se déroulait décidément pas comme il l'aurait souhaité. Il ignorait la nature des armes que ces salopards utilisaient contre eux, mais en tout cas elles étaient largement assez puissantes pour venir à bout d'une combinaison dermique. Lawrence avait sous-estimé leurs adversaires. À présent, il était certain que ce qui restait du peloton 435NK9 ne mettrait jamais la main sur ce fabuleux et mystérieux trésor. Tous leurs rêves de richesse et de liberté s'étaient évanouis ; la seule chose qui importait, désormais, était de sortir vivants de cette aventure.

Dès qu'il fut en mesure de bouger, il courut jusqu'à la maison la

plus proche et défonça la porte d'entrée pour s'y dissimuler. Une fois à l'abri, il ordonna à la combinaison de s'ouvrir, il donna quelques instructions à son IA et s'extirpa de sa carapace.

Denise passa comme une furie près des bâtiments périphériques de la ville, à près de cent kilomètres à l'heure.

— Amersy a arrêté d'émettre, dit Jacintha. Gangel, va voir s'il est toujours opérationnel.

— J'ai la dernière position d'Odel, dit Denise. Je m'occupe de lui.

— Fais attention, dit Jacintha. Apogée n'a pas eu le temps d'infiltrer sa combinaison. Merde, ce Newton n'est vraiment pas mauvais…

— Nous nous en doutions déjà.

— Eren, va prêter main-forte à Denise.

— J'y serai dans trente secondes, la rassura Eren.

Denise fit ralentir la Scarret et contourna la place principale. Odel pouvait se cacher dans n'importe laquelle de ces rues transversales. Heureusement, une combinaison dermique était facile à suivre ; sa signature thermique était tellement vive qu'elle brillait comme un néon dans la nuit. Elle décela la présence d'Eren qui descendait une rue parallèle à la sienne. Soixante-dix mètres devant elle, des empreintes de pas luisantes sur le sol. Elles menaient à une maison dont la porte d'entrée était entrebâillée.

— Je l'ai, dit Denise en ralentissant et en roulant au pas vers la maison.

Des coups de feu retentirent dans la ville désertée.

— Amersy est toujours avec nous, dit Jacintha d'un ton pince-sans-rire. Faites très attention. Ce sont des munitions à uranium appauvri.

Denise s'immobilisa à dix mètres de la maison. Eren déboucha dans une rue toute proche et lui fit un signe de la main.

— Passe par-derrière, lui dit-elle. Un soldat en combinaison peut traverser ces murs aussi facilement que s'ils étaient en papier.

— OK, fit Eren en se dirigeant vers l'arrière de la maison.

Denise sortit un pistolet à électrons de son sac. La petite arme tenait parfaitement dans la paume de sa main.

Une fusillade retentit à cinq rues de là ; Jacintha et Gangel y prenaient part. Des trous aux bords déchiquetés apparurent sur une maison située juste derrière Denise. Jacintha et Gangel ripostèrent avec leurs pistolets à électrons. Des murs en matériau composite s'embrasèrent immédiatement, envoyant de hautes flammes dans le ciel.

— Prêt, dit Eren.

Denise descendit de la moto et fit face à la porte qui grinçait dans

le vent. Quelque chose ne tourne pas rond, se dit-elle. C'est beaucoup trop facile. Odel est un soldat expérimenté ; il ne se laisserait jamais prendre au piège aussi facilement. Elle leva les yeux vers le toit de la maison. Le soleil brillait et les collecteurs solaires étaient brûlants. Sa perception infrarouge ne lui servait à rien.

C'est alors qu'elle vit des empreintes dans la poussière ocre.

Denise pivota sur elle-même tout en pointant son arme vers le haut et en tirant. De petites étincelles jaillirent de son canon et fusèrent dans les airs en scintillant. L'une d'entre elles atteignit la combinaison allongée sur le toit de la maison. La lourde armure fut projetée en arrière sur les collecteurs solaires parfaitement lisses. Un segment de la carapace avait été déchiré. Puis deux autres étincelles atteignirent leur but et la disloquèrent complètement.

Eren contourna la maison.

— Denise, qu'est-ce qui se passe ?

— Il s'est caché dans une autre maison. C'était un piège.

— Merde ! Bien joué…

De nouveau des coups de feu. Des balles à uranium appauvri transpercèrent la maison, déchirant des pans entiers de murs. Un pilier en béton fut pulvérisé et réduit à l'état de nuage de débris mortels. Denise et Eren plongèrent simultanément à terre.

— Putain. Je déteste ces fusils, dit Eren en relevant prudemment la tête.

Denise risqua un regard dans la direction d'où Amersy avait tiré.

— Ils ne les ont jamais utilisés à Memu Bay…

— Je me demande bien pourquoi, lâcha ironiquement Eren.

Les pistolets à électrons réduisirent une maison en fumée. Les fusils ripostèrent, faisant trembler les maisons sur leurs fondations.

— Gangel, il est à ta gauche, cria Jacintha. Denise, on pourrait demander des renforts…

— On arrive.

Eren lui lança une grimace peu enthousiaste et se mit à courir. Denise lui emboîta le pas.

— Il est sous une maison, dit Gangel. Merde, il se déplace.

Un faisceau d'électrons traversa une intersection juste devant Denise. Des fusils tirèrent. La jeune femme grimaça et se jeta à terre. À vingt mètres de là, les collecteurs solaires d'un toit explosèrent, déversant sur la rue une pluie de fragments noirs et scintillants.

— Sur quoi a-t-il tiré ? demanda Jacintha.

— On s'en fout, dit Gangel. Mais à ce rythme-là, il ne va pas tarder à épuiser ses munitions.

Des balles blindées traversèrent cinq maisons sans être arrêtées, détruisant les piliers en béton de la dernière, qui s'effondra lentement

sur elle-même. Au lieu de courir se mettre à l'abri, Denise resta étendue à plat ventre.

— Merde ! lâcha Jacintha. Nous sommes coincés.

— On s'est fait avoir comme des bleus, s'exclama Eren désespéré. Si Newton arrive par-derrière, nous sommes morts.

— N'oublie pas qu'ils ne peuvent plus communiquer, lui dit Denise d'un ton faussement confiant.

Ces soldats travaillaient ensemble depuis des années. Depuis des décennies, même. Et ils étaient très bien entraînés. Newton et Amersy n'avaient certainement pas besoin d'être constamment en contact radio pour coordonner leurs mouvements.

Le fusil tira de nouveau. Sa liaison avec la Scarret fut coupée.

— Non !

Jacintha continua d'avancer. Gangel arriva en courant de la direction opposée. Tous deux arrosaient d'électrons la maison qui servait de cachette à Amersy. Denise bondit sur ses pieds et se mit à courir elle aussi tout en tirant pour se couvrir. La maison n'était plus qu'un brasier géant ; de gigantesques flammes jaillissaient à l'horizontale de ses fenêtres brisées. Les panneaux solaires de son toit se tordaient dans tous les sens sous l'effet de la chaleur. L'édifice entier trembla puis commença à s'écrouler. Les flammes victorieuses sortirent par les caniveaux.

Une rafale de fusil fut tirée de l'intérieur. Denise plongea une nouvelle fois à terre, admirative devant le sang-froid dont faisait preuve le caporal dans une situation pareille. Les combinaisons dermiques résistaient peut-être à la chaleur, mais elle ne put s'empêcher d'être impressionnée par le courage de cet homme plongé au milieu de l'enfer et entouré d'ennemis.

L'un des murs de la maison fut soufflé par une grosse boule de feu. Une combinaison dermique se dessina sur la toile de fond du brasier. Immédiatement, trois pistolets à électrons la prirent pour cible. La combinaison tomba de tout son long.

Malgré la chaleur insoutenable qui la forçait à plisser les yeux et à se protéger le visage, Denise avait bien vu qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la manière dont la combinaison avait été disloquée, Jacintha devait avoir remarqué quelque chose elle aussi. Elle s'approcha prudemment, le pistolet pointé sur la dépouille.

Le toit finit par céder lui aussi, se brisant dans une cascade d'étincelles. Jacintha se protégea le visage de la main et se pencha légèrement sur la combinaison déchirée.

— Merde ! fit-elle en se tournant frénétiquement de tous côtés.

— Que se passe-t-il ? demanda Denise en rejoignant sa sœur accompagnée de Gangel et Eren.

— Elle est vide. Ce fumier n'était pas dedans !

Soudain terrorisée, le cœur battant à tout rompre, Denise se retourna en balayant la moitié de la ville de son arme.

Accroupi derrière un pilier en béton, Amersy avait observé la scène avec attention. L'IA de sa combinaison tirait des rafales au hasard afin de forcer l'ennemi à rester sur ses gardes. Les deux assaillants plongèrent à plat ventre. Il sourit et se précipita vers la Scarret rutilante. Quelle bande d'amateurs ! Ils ne surveillaient même pas leurs arrières. Il transperça le tableau de bord à l'aide d'un couteau et attendit la prochaine rafale pour enfoncer la pointe de ce dernier, dans l'électronique de l'engin. Il détruisit les perles neurotroniques et coupa les fibres optiques connectées aux compensateurs et aux freins. Sans son IA – ou quel que fût le type de programme qui la commandait –, la moto serait moins maniable ; mais il pourrait tout de même accélérer, freiner et tourner le guidon manuellement. Ce qui était largement suffisant pour lui permettre de rentrer à Memu Bay. Enfin, l'espérait-il.

Il enfourcha l'engin et ouvrit le papillon des gaz.

Cinq maisons étaient en feu autour de sa combinaison vide. Leurs murs en matériau composite craquaient et fondaient, tandis que les flammes les léchaient, révélant petit à petit leurs squelettes d'acier. D'épaisses colonnes de fumée noire s'élevaient dans le ciel parfaitement dégagé du plateau.

Sans lâcher la rue des yeux, Denise rejoignit sa grande sœur et la serra dans ses bras.

— Tu m'as manqué, murmura-t-elle.

— Nous sommes à nouveau réunies. Tout ira bien maintenant.

— Je l'espère. On s'est fait avoir…

— Il est nu et seul ; il n'ira pas bien loin.

— Il a pris ma moto. On ne le rattrapera pas, dit-elle en se maudissant d'avoir été aussi stupide.

— Ça ne fait aucune différence. Il ne fait plus partie de Z-B. Il ne nous enverra pas la cavalerie.

— OK. Reste à régler le compte de Newton.

— Et à décider de ce qu'on fait de l'autre.

Denise la regarda sans comprendre.

— Quel autre ?

— Ils étaient quatre dans la jeep de tête. L'un d'entre eux était habillé normalement.

— Tu l'as vu ? Le peloton était pourtant au complet…

— Je ne sais pas…

— C'est peut-être notre traître !

— Je ne pense pas qu'il y ait de traître, dit Jacintha en caressant

la joue de sa sœur.

— Mais si ! Newton a Apogée !

— Notre dragon n’est pas unique, la réprimanda doucement Jacintha.

— Mais…

— Viens, nous avons un travail à terminer.

Ils se séparèrent en deux groupes et approchèrent de la carcasse de la jeep de deux côtés différents.

— Newton était là-dedans quand il a détecté la tentative d’infiltration d’Apogée, dit Gangel. Et la sonde de diagnostic fonctionne toujours. Qui que puisse être ce quatrième homme, il est sacrément amoché.

— Tu crois que Newton se cache toujours à l’intérieur ? demanda Jacintha.

Denise et elle étaient accroupies derrière le coin de la maison la plus proche. En contournant le pilier de béton, Denise vit l’arrière tout cabossé de la voiture dépasser du mur éventré. Rien ne semblait bouger à l’intérieur. Les traces de pas autour du véhicule étaient confuses et s’estompaient progressivement.

— Je ne crois pas, dit-elle. Mais il n’a pas pu aller bien loin.

— Eren, des traces encore chaudes de ton côté ?

— Non, rien du tout.

— Bon, restez là. Nous, on rentre à l’intérieur.

— *Je* rentre à l’intérieur, rectifia Denise. Toi, tu me couvres.

Elle longea la façade de la maison, le dos collé au mur. Sa respiration s’était accélérée et son cœur battait fort dans ses oreilles. La jeep était encore enveloppée d’une aura rose ; son moteur était écarlate et ses batteries diffusaient une lueur vermillon sous le châssis. Là où le matériau dont était fait le mur avait été tordu ou bien déchiré, apparaissaient des fibres vermeilles encore chaudes. Denise se glissa dans la brèche en balayant la pièce du canon de son arme. Des empreintes thermiques, encore bien visibles sur le sol, menaient à la porte. Jacintha entra à son tour et lui fit signe de continuer.

La porte était ouverte. Denise se glissa dans le couloir. Vide, lui aussi. La porte du fond était très légèrement entrebâillée. Inutile de recourir aux infrarouges. Elle pouvait lire dans l’épaisse couche de poussière qui recouvrait le sol que deux paires de bottes étaient entrées, mais qu’une seule était ressortie.

La perle de son bracelet l’informa que la sonde de diagnostic émettait précisément de derrière cette porte. Le quatrième homme était donc là. Des gouttes de sueur perlèrent sur son visage. Passer par le couloir, comme elle était en train de le faire, était très risqué. Les fusils des hommes de Z-B tiraient à travers les murs comme à travers

une nappe de brouillard. Elle inspira profondément, fonça vers la porte et l'ouvrit d'un coup de pied. Puis elle se figea, stupéfaite.

Jacintha imita sa sœur et faillit lui rentrer dedans. Denise se tenait au milieu de la pièce, complètement immobile, son arme pointée vers l'homme affalé dans un coin.

— Mais tu es mort, dit-elle d'une voix rauque.

Elle visait la tête de Hal Grabowski. Le même Hal Grabowski qui avait été condamné à mort et fusillé. Et pourtant il était bien là, dans cette maison abandonnée de Dixon. Son pistolet tremblait légèrement.

— Qui est-ce ? demanda Jacintha.

— Hal Grabowski.

— Tu veux dire le violeur ? Celui qui a été exécuté ?

— Oui, lâcha Denise.

Elle se concentra pour ne plus trembler et se prépara à tirer. Mais elle n'en était pas capable. Comment tirer sur un homme inconscient ? C'est alors que, du coin de l'œil, elle aperçut ce message griffonné sur le mur :

S'IL VOUS PLAÎT

AIDEZ-LE

La sonde était posée sur l'abdomen de Grabowski et émettait toujours. Puis Denise remarqua le gros kit médical.

Gangel et Eren entrèrent dans la pièce.

— Où est Newton ? demanda Eren. Et… Eh ! Mais on dirait Grabowski !

Denise lui lança un regard exaspéré et baissa son arme. Gangel alla vérifier la fenêtre. Celle-ci était ouverte. Lorsqu'il essaya de pousser sur le panneau de contre-plaqué qui avait été cloué de l'extérieur, celui-ci faillit se décrocher.

— Je crois bien que Newton nous a faussé compagnie.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda Eren en désignant Hal du menton.

— C'est le problème de Newton, pas le nôtre.

Une explosion retentit quelque part dans la ville. Gangel poussa légèrement le contreplaqué pour regarder à l'extérieur.

— C'était un missile. Il a détruit le supermarché. Il a une dent contre la société de consommation, ou quoi ?

Denise se tourna de nouveau vers Hal. À présent, elle comprenait le message.

— Il ne nous demande pas une faveur, dit-elle.

— Quoi ? fit Jacintha.

— Newton n'abandonnera pas son camarade. Il ne nous implore pas d'aider Grabowski, il nous l'ordonne.

Une autre explosion résonna à l'extérieur. La maison d'en face venait de voler en éclats, recouvrant tout le quartier d'une pluie de débris en tout genre. En lieu et place de la bâtisse désintégrée s'élevait un nuage de fumée et de poussière qui ressemblait à un champignon atomique miniature.

La déflagration avait été extrêmement brutale. Denise s'était baissée vivement. Les vitres avaient été soufflées et le panneau de contreplaqué s'était envolé, inondant la pièce de lumière. La sonde de diagnostic s'était décrochée et était tombée par terre. Denise la ramassa à la hâte et la reposa sur l'estomac de Grabowski. Son moniteur afficha instantanément des données relatives à l'état de santé du soldat.

— D'accord ! On va le faire !

— Faire quoi ? demanda Jacintha en la regardant d'un air incrédule.

— Newton est dehors avec un lance-missiles dans lequel il a probablement installé Apogée. Il continuera de tirer tant qu'il aura des munitions. Si nous mettons le nez dehors, les têtes chercheuses des missiles ne manqueront pas de nous trouver… Rien ne peut arrêter ces bêtes-là. Le seul endroit parfaitement sûr, le seul endroit qu'il ne visera jamais, c'est cette maison. Par contre, si Grabowski venait à mourir…

— Le salaud, siffla Gangel admiratif.

— En effet, grogna Denise.

Ils grimacèrent tous lorsqu'un troisième missile explosa tout près du hangar de maintenance. Une colonne de fumée s'éleva au-dessus des toits.

— Apparemment, il ne plaisante pas, dit Jacintha en s'agenouillant près de Grabowski et en relevant sa chemise. On ferait mieux de se mettre au boulot.

Elle sortit un analyseur de sa poche et le posa sur l'un des modules médicaux du blessé. Le petit rectangle de plastique se ramollit et enveloppa le module.

— Quelle est la portée de ces missiles ? demanda Eren.

— Trois kilomètres, répondit Denise.

— Ce n'est pas trop loin. On pourrait essayer de l'attraper. Il est blessé après tout…

— Comment savoir dans quelle direction il est parti ? Et puis, il n'a qu'à poser le lance-missiles à deux kilomètres d'ici et le programmer pour qu'il tire à intervalles réguliers. Le temps que les munitions s'épuisent, lui sera déjà à dix kilomètres de Dixon.

— Merde ! lâcha Eren en se tournant vers Grabowski. Ne t'inquiète pas, on s'occupera de ton cas dès qu'il n'aura plus de

missiles à tirer.

— Vraiment ? fit Denise en lui lançant un regard moqueur. Tu penses qu'après t'être occupé de ce type pendant deux ou trois heures, tu seras capable de le tuer de sang-froid ?

— Non, probablement pas, répondit Eren en donnant un coup de poing dans l'encadrement de la porte.

— Nous devrions appeler le village, proposa Gangel. Avec des renforts, on pourra se charger de Newton plus facilement.

— Non, dit Denise. Inutile d'exposer trop de monde au danger. Par ailleurs, je sais où Newton a l'intention d'aller.

*
**

Lawrence venait tout juste de sortir de la ville lorsqu'il vit une moto foncer sur la Grande Boucle à cinq cents mètres de là. Il zooma sur l'image. Le pilote était nu et couvert de gel bleu.

La moto s'arrêta et l'homme regarda dans sa direction. C'était Amersy. Le caporal leva le poing bien haut en signe de victoire.

Lawrence rit et lui répondit de la même manière. Heureusement, il y aurait au moins un survivant pour raconter cette histoire. Son lance-missiles tira un autre projectile vers là ville.

Amersy resta ainsi quelques secondes, puis mit les gaz et disparut au loin.

Lawrence laissa le lance-missiles à mille cinq cents mètres des limites de Dixon, au sommet d'un terril. Il le cala soigneusement dans le sol noir et granuleux et, satisfait de voir son installation tenir, partit en courant. Les missiles se déclencheraient à intervalles irréguliers. Chacun d'entre eux atteindrait une maison différente. Bien évidemment, les têtes chercheuses étaient programmées pour modifier leurs trajectoires au cas où un humain assez téméraire prendrait le risque de se balader dans les rues…

Il débrancha le câble qui le reliait à l'arme ; désormais, une seule et unique grille télémétrique s'affichait dans son champ de vision : celle de Hal. À en juger par la manière dont son état s'était stabilisé depuis une dizaine de minutes, les gens d'Arnoon devaient avoir accepté le marché qu'il leur avait proposé. Par contre, il ignorait comment ils allaient réagir une fois que les munitions du lance-missiles seraient épuisées…

Désolé, Hal, mais que pouvais-je faire d'autre ?

Sortir Hal de la ville tout seul était impossible. Ensemble, ils se seraient fait cueillir comme des fruits mûrs au bout d'une dizaine de mètres. Les armes qu'utilisaient leurs assaillants étaient d'ailleurs bien

étranges. Encore une fois, l'IA de sa combinaison avait été incapable de les identifier. La nature même de ces pistolets demeurait mystérieuse. Tout ce qu'il savait, c'était ce que ses senseurs avaient enregistré lorsque les boules de lumière l'avaient frôlé, à savoir que les pistolets dégageaient un champ magnétique très intense. Mais il n'avait pas pris la peine de demander une seconde analyse. Il était trop occupé à fuir.

Lawrence accéléra. Il avait environ soixante-dix minutes devant lui avant que la réserve de missiles ne s'épuise. Ce qui était assez pour mettre une vingtaine de kilomètres entre lui et Dixon. À condition bien entendu qu'il suive une trajectoire à peu près rectiligne.

Tout en courant, il demanda à visualiser la carte du plateau. Après Dixon, la Grande Boucle décrivait un arc de cercle au milieu des montagnes. La province d'Arnoon se trouvait au sommet de cette courbe. Il commença à réfléchir au meilleur chemin à emprunter pour atteindre le lac du cratère le plus rapidement possible. Pour cela, il allait devoir traverser une rivière, ce qui, avec sa combinaison, ne serait pas trop difficile. Mais il y avait un problème de taille : le mont Kenzi se trouvait sur sa route. Il zooma sur ses contreforts et essaya de trouver le passage le plus praticable.

Les terrils cédèrent bientôt leur place aux paysages sauvages du plateau, à ses champs de roseaux et à ses quelques arbres géants. Il était souvent contraint de contourner les roseaux qui, adultes, pouvaient faire jusqu'à trois mètres de haut. Leurs grosses feuilles en dents de scie ne pouvaient rien contre sa combinaison, mais elles étaient assez denses pour l'empêcher de passer. Le sol composé d'une terre brune et sablonneuse était couvert de plantes basses, broussailleuses, aux tiges ligneuses et aux fleurs couleur safran.

Au bout de vingt minutes, il perdit le signal émis par la sonde de Hal. Mais c'était normal : cette dernière n'avait pas été conçue pour émettre à de telles distances. Aux dernières nouvelles, le gamin semblait aller beaucoup mieux. Lawrence n'avait pas la moindre idée de la manière dont les résistants s'y prenaient, mais, en tout état de cause, ils savaient mieux se servir du kit médical que lui.

Plus il s'éloignait des terrils de Rhapsody, plus le terrain devenait accidenté. Les collines se firent de plus en plus nombreuses et de plus en plus hautes. Son système de guidage lui confirma qu'il prenait régulièrement de l'altitude. Les roseaux se firent plus rares, puis disparurent complètement au profit de buissons petits et drus, à l'écorce brun-roux, parmi lesquels se dissimulaient des morceaux de roche sombre à moitié enterrés.

Au bout d'une heure passée à courir, il fut contraint de ralentir. Malgré l'anesthésique local injecté par sa combinaison, la blessure infligée par la colonne de direction commençait à le faire souffrir. Il

avait une plaie béante juste au-dessus de la hanche. Apogée lui apprit qu'il saignait. Les agents coagulants ne pouvaient rien pour lui. L'unique chose à faire était de s'arrêter de courir, à défaut de s'allonger. Il baissa les yeux et vit du sang couler doucement de sa combinaison endommagée. Il demanda à Apogée de réajuster les muscles artificiels de sa carapace afin de compresser sa blessure. D'autres coagulants furent libérés dans son sang.

Il attendit une petite minute que ces derniers fassent leur travail puis se remit à courir. Le mont Kenzi avait grossi dans son champ de vision, mais paraissait toujours aussi éloigné. Un chapeau de nuages épais poussés par un vent d'est dissimulait son sommet. Le soleil était déjà derrière la montagne, et le plateau était plongé dans une pénombre lugubre.

Des bandelettes de brume dérivaient nonchalamment autour de lui. Il ne pleuvait pas, pourtant les buissons fragiles étaient couverts de gouttelettes scintillantes. Droit devant lui, le sol grimpait à la verticale et disparaissait dans les nuages. Des nappes de brouillard se répandaient sur le versant de la montagne, se faufilant dans un écheveau inextricable de gorges étroites. Mais Lawrence réussit à maintenir son rythme élevé, malgré la pente de plus en plus raide et caillouteuse. Plus la brume s'épaississait, plus la température externe chutait. Toutefois, Lawrence avait chaud à l'abri de sa combinaison ; il transpirait abondamment, avait la bouche desséchée et devait boire très régulièrement.

La brume l'enveloppa bientôt, réduisant sa visibilité à une vingtaine de mètres. Il continua ainsi pendant près d'une heure, puis s'assit sur un rocher couvert de givre pour se reposer. Une pochette s'ouvrit sur son torse ; à l'intérieur, trois sachets de sang artificiel. Il en prit un, fixa son embout à une valve ventrale et regarda le liquide vital disparaître à l'intérieur de sa carapace.

Il saignait encore. Sa jambe était couverte de ce liquide collant. La combinaison resserra à nouveau son étreinte sur la blessure, lui injecta des coagulants et appliqua un antiseptique sur la plaie ouverte. Apogée l'informa que les muscles endommagés commençaient à montrer des signes de faiblesse et qu'ils perdaient tout autant de sang que sa blessure.

Il avait mal partout. Cela faisait quatre heures à présent qu'il courait sans relâche. Son flanc meurtri était engourdi, et sa chair, autour de la plaie, le picotait à cause des médicaments. Son sang coulait sur sa cuisse, à l'intérieur de la combinaison, ce qui pouvait lui causer quelques problèmes plus tard. Il n'avait aucun moyen de nettoyer tout cela, à moins de retirer sa combinaison. Mais sans kit médical à portée de la main, c'était hors de question.

Lorsqu'il se leva, il eut un instant l'impression que ses jambes ne

pouvaient plus le porter. Il vacilla le temps que les muscles de sa combinaison se raidissent. Sa tête cessa de tourner et il aspira une grande gorgée d'eau.

Il commença à marcher puis, progressivement, se remit à courir. En esprit, il entendait un bruit de succion chaque fois que son pied touchait le sol. Il commençait à faire très sombre, d'autant plus que la brume s'était épaissie. Cette partie du plateau était complètement désolée. Son parcours se résumait à une succession de montées très raides, d'arêtes acérées et de descentes quasi verticales, qu'il dévalait en enfonçant ses doigts dans le sol sous une pluie de cailloux. De courts crampons étaient sortis de ses bottes pour augmenter quelque peu son adhérence.

La nuit était tombée une demi-heure avant qu'il n'arrive en vue du col qu'il avait repéré. Le mont Kenzi était à sa gauche, et le mont Henkin à sa droite. Il fit une pause au pied de cette barrière rocheuse et sortit un deuxième sachet de sang, dont le contenu fut aspiré avidement par sa combinaison. Pendant qu'il se reposait, les derniers rubans de brume se dissipèrent. Il leva les yeux au ciel mais ne vit aucune étoile. Au-dessus de sa tête, il n'y avait qu'un énorme nuage noir, dont le ventre turbulent bouillonnait sous l'effet de courants d'air conflictuels venus des montagnes. Mais Lawrence y voyait assez clair pour discerner la prochaine crête. Pour la précédente, il avait dû se fier à son radar laser. Là, il pouvait voir de grandes bandes de roche blanche, pareilles à des traces de pas géantes. Il les étudia en se concentrant pour trouver la route la plus facile.

Des icônes indigo apparurent devant ses yeux. Sa combinaison le mettait en garde – son état de santé ne s'arrangeait pas. Mais Lawrence se contenta d'ordonner une nouvelle injection de médicaments. Sa sensation d'engourdissement se propageait doucement dans toute sa cage thoracique. Parfois, il ne pouvait s'empêcher de frissonner, mouvement que sa combinaison s'empressait de reproduire.

Cette fois-ci, il se mit debout plus lentement, en prenant ses précautions. Il avait l'impression que son corps était constitué d'une gelée que seule sa carapace faisait tenir à la verticale. Comme il s'agissait d'une sensation ridicule et contre-productive, il demanda immédiatement une injection de stimulants. Son esprit s'éclaircit instantanément et il put considérer la crête d'un œil nouveau et parfaitement éveillé.

Il atteignit bientôt le sommet de la crête. Le col s'étalait devant lui. Le nuage épais formait un plafond uniforme à cinq cents mètres au-dessus de sa tête. De part et d'autre du passage, deux montagnes incroyablement massives, aux flancs constitués de roche nue striés de crevasses fines et profondes. C'était une espèce d'univers clos qui ne

lui offrait pas d'alternative. D'après sa carte, il devait marcher droit devant lui sur dix kilomètres. Alors il se mit en route.

Le col était classé dans la catégorie des déserts alpins mais ressemblait à s'y méprendre à la surface de Mars. Le sol rouge rouille était parsemé de petits cailloux siliceux. Aucun animal, aussi petit fut-il, ne vivait ici. Même les plantes minuscules qui avaient colonisé les rochers paraissaient maladives. Sa combinaison l'informa que la pression atmosphérique était égale au tiers de celle qui régnait au niveau de la mer. Ses ouïes avaient bien du mal à tirer assez d'oxygène de cet air glacial.

Un kilomètre après la crête, il se mit à neiger. Lawrence adorait la neige lorsqu'elle tombait lentement en gros flocons duveteux. Mais il eut droit à de petites boulettes gelées, que le vent soufflant dans sa direction faisait ricocher sur sa carapace. La visibilité était réduite à sept mètres. Le radar laser était inutilisable. Quant à l'infrarouge et son système de vision nocturne, il décida de s'en passer. La carte qui s'affichait devant ses yeux ferait l'affaire pour le moment.

Avant que la tempête de neige ne s'abatte sur lui, il ne pensait qu'à avancer, qu'à arriver à destination. Il devait absolument se montrer digne de la confiance que ses camarades avaient placée en lui ; il ne pouvait pas trahir son peloton. Mais à présent, il commençait à se demander ce qu'il allait faire une fois qu'il serait sur place. Il avait bien fait le plein de munitions pour son fusil, mais les villageois, eux, avaient ces étranges pistolets, des bombes E, Apogée, ainsi que les ressources biotechnologiques de Santa Chico. Avant toute chose, il avait besoin de médicaments, de soins et de sang pour sa combinaison. Ensuite, il n'aurait qu'à trouver la source de leur richesse, en prendre une petite partie, et retourner à Memu Bay…

Aveuglé, seul, tributaire d'une combinaison défectueuse sans laquelle il ne pourrait survivre plus de quelques minutes dans cet environnement hostile, Lawrence Newton se mit à rire. Était-il désespéré au point de prendre tous ces risques uniquement pour avoir la possibilité de retourner sur Amethi ? Cette patrie qu'il avait fuie pour pouvoir explorer l'univers. C'était difficile à imaginer, mais à cette époque-là Lawrence Newton pensait que les étoiles étaient toutes merveilleuses et magnifiques. Qu'avait-il dit à Roselyn le jour de leur première rencontre ? Qu'Amethi manquait un peu d'exotisme. Qu'on avait toujours envie de voir autre chose.

Maintenant, il savait à quel point il avait raison. S'il en avait eu l'opportunité, ce jeune Lawrence Newton serait parti sur un vaisseau interstellaire pour ne jamais se poser nulle part.

Je me haïssais donc tant que cela à cette époque ?

Il sourit lorsque le visage de Roselyn se dessina avec précision dans son esprit. La seule icône qui ne l'avait jamais abandonné. Sa

main se porta instinctivement à sa gorge, à l'endroit où son pendentif était collé contre sa peau.

Ce serait bien de la revoir une dernière fois…

Les nuages se dispersèrent, emportant la neige avec eux. Il ne lui restait plus qu'à parcourir deux kilomètres sur cette immense plaine. Les étoiles étincelaient dans le ciel dégagé et l'air raréfié. Deux centimètres de flocons glacés s'étaient accumulés sur le sol. Il continua d'avancer péniblement en les écrasant.

Il fut contraint d'utiliser son dernier sachet de sang plus vite que prévu. Sa combinaison avait dépensé énormément d'énergie pour le protéger du froid pendant la tempête. Il voulut boire un peu d'eau, mais il n'en avait plus. Sa langue était sèche. Son flanc lui faisait de plus en plus mal, et sa hanche ne lui laissait pas de répit. L'anesthésique ne faisait plus du tout effet. Les coagulants ne devaient pas être tellement plus efficaces ; sa jambe était complètement maculée de sang. Les muscles de sa carapace n'étaient plus en mesure de sceller de manière hermétique le trou laissé par la colonne de direction.

Mais il n'avait pas le choix.

Il commençait à perdre de l'altitude et pouvait admirer les vallées boisées de la province d'Arnoon. À la lumière des étoiles, elles paraissaient aussi belles et sereines qu'elles l'étaient dans ses souvenirs.

Le flanc caillouteux du mont Kenzi descendait de façon abrupte sur près de deux kilomètres. Les petits cailloux glissaient et roulaient sous ses bottes, puis disparaissaient en contrebas en s'entrechoquant. Lorsqu'il se fut habitué à ce terrain instable, il tenta de l'utiliser à son avantage. Il glissait, sautait et retombait lourdement sur ses talons afin de ne pas être entraîné par son élan. Parfois, il perdait l'équilibre ou heurtait une pierre plus grosse et se retrouvait à dégringoler la pente à la tête d'une avalanche miniature. Sans sa combinaison, qui parvint à préserver son intégrité physique sans le moindre problème, ces pierres tranchantes l'auraient probablement déchiqueté.

Bientôt les cailloux firent remplacés par une herbe épaisse. Il ralentit son allure et se dirigea vers la forêt située à quelques centaines de mètres devant lui. Sa jambe gauche était un peu raide, malgré l'action des muscles de sa combinaison qui aidaient à la plier. Il remarqua que plusieurs cailloux étaient restés collés à la plaie de sa carapace. Il s'arrêta un instant pour les retirer, mais cela ne changea rien à sa claudication. Son IA l'informa qu'une proportion alarmante des muscles artificiels de sa jambe gauche était sur le point de rendre l'âme. Il baissa les yeux et découvrit qu'il s'était remis à saigner. Il avait épuisé son stock de coagulants.

Quand il eut atteint l'orée de la forêt, il s'arrêta, se plia en deux et

essaya de vomir. Mais rien ne vint, excepté un liquide gastrique qui brûla un peu plus sa gorge déjà desséchée. Ses ouïes ajustèrent les paramètres de leurs filtres afin de lui fournir plus d'oxygène, ce qui le revigora quelque peu.

La forêt se fit de plus en plus touffue, mais sans jamais constituer un obstacle infranchissable. Le sol était couvert de fougères vigoureuses qui ne posaient aucun problème à sa combinaison. La visibilité était aussi réduite qu'au beau milieu de la tempête de neige, et il dut une nouvelle fois se fier à sa seule carte.

Ce qui lui restait de chaleur commençait à s'échapper par le trou de sa carapace. Ses doigts étaient frigorifiés et ses pieds déjà transformés en glaçons. Il tremblait comme une feuille mais était totalement impuissant. Son IA lui demanda de remplir ses réserves de sang. Il ricana et ordonna à l'IA de ne plus afficher ces messages d'alerte. Cependant d'autres icônes apparurent, lui indiquant que ses propres organes souffraient énormément de la nécessité nouvelle de réoxygéner son sang.

Soudain, il n'y eut plus d'arbres. Lawrence continua d'avancer par petits pas laborieux. Il essayait désespérément et en vain de trouver une façon de marcher moins douloureuse pour ses côtes. D'une main, il essayait de boucher le trou de sa carapace.

Il arriva au sommet d'une falaise en arc de cercle. Cent vingt mètres plus bas, les eaux noires du lac ondulaient doucement. Ses senseurs de vision nocturne transformèrent ce spectacle morne en image bleu et gris lumineuse. Il vit l'île. Le petit temple de pierre trônait toujours en son centre.

— Méditation, mon cul ! grogna Lawrence avant de sauter dans le vide.

Sa carapace se durcit bien avant qu'il ne touche l'eau. Le choc fut violent et envoya une onde de douleur insupportable dans sa hanche blessée. Il hurla à l'intérieur de son casque. Un instant, il crut qu'il allait vomir pour de bon. Il ignorait totalement quelle était la profondeur du lac au pied de la falaise, mais n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Heureusement, ses pieds ne touchèrent jamais le fond de l'eau.

Il remonta doucement à la surface au milieu d'un essaim de bulles grises. Complètement désorienté, il mit quelques secondes à repérer la direction de l'île. Lorsqu'il l'eut trouvée, il ramena ses jambes à la surface et se mit sur le dos. Il battit doucement des pieds et s'aida occasionnellement des bras. Il demanda à Apogée de commander les muscles de sa combinaison, car les siens ne répondaient plus correctement. Il en résulta une nage plutôt lente, mais régulière.

Il était à environ soixante-dix mètres de l'île lorsque quelque chose le frôla. Les senseurs tactiles de sa carapace transmirent cette

sensation à sa peau. Lawrence tressaillit et s'immobilisa. Comme rien ne se produisit, il se remit à nager, peut-être un peu plus vite. La créature poussa sa jambe gauche. Lawrence la repoussa de la main. Une tête étroite et pointue brisa furtivement la surface de l'eau avant de disparaître à nouveau.

Quelque chose toucha sa jambe droite cette fois. Il y en avait deux ! Il se concentra sur ses battements, en essayant de maintenir ses pieds sous la surface de l'eau par souci d'efficacité. L'une des deux créatures passa en ondulant au-dessus de sa poitrine. Elle était vert clair et ressemblait à une anguille. Elle faisait plus d'un mètre de long, avait trois crêtes sur le dos et tremblait d'un manière étrange.

— Merde ! lâcha Lawrence en essayant de la frapper.

Mais elle était trop rapide pour lui.

Des mâchoires puissantes aux dents pointues comme des aiguilles attaquèrent la partie endommagée de sa combinaison à la façon d'une perceuse à percussion. Lawrence tenta de repousser la chose du dos de la main. En réalité, deux d'entre elles étaient en train de fouiner dans la plaie ouverte. Lawrence se retourna et entreprit de nager à l'indienne afin de maintenir la déchirure hors de l'eau. L'une des créatures s'enroula alors autour de sa jambe. La plaie se retrouva à nouveau dans l'eau, où l'attendaient des gueules avides.

Le canon de son fusil sortit de sa niche. Lawrence visa tout près de sa jambe et tira. Les balles s'enfoncèrent dans l'eau autour des créatures, à la manière de torpilles. L'instant d'après, la surface de l'eau était redevenue parfaitement calme.

Lawrence accéléra sa nage. Le moindre mouvement le faisait hurler de douleur, mais il n'avait pas le choix. Des rides apparurent sur la surface noire du lac et se dirigèrent vers lui à grande vitesse. Avant qu'il ait pu réagir, plusieurs créatures frémissantes se retrouvèrent sur lui. Lawrence se débattit dans tous les sens et se retrouva sous l'eau pendant quelques secondes. Les mâchoires affamées se ruèrent sur la plaie, arrachant des lambeaux de muscles artificiels. Des coups de feu étouffés retentirent dans l'eau.

Quand il remonta enfin à la surface, il vit qu'il était encore à une trentaine de mètres de l'île. Un message d'alerte bactériologique clignota devant ses yeux. Une sorte de toxine était en train de se répandre dans le système circulatoire de sa combinaison. Selon Apogée, l'infection serait apparue dans les muscles déchirés par ces créatures.

Elles vont m'empoisonner !

À quelques mètres, un de ces monstres affamés commença à se tortiller dans tous les sens et à se convulser, envoyant de l'eau dans toutes les directions. Puis deux de ses congénères se mirent à l'imiter.

Lawrence n'y prêta pas attention et continua de nager. Apogée scella les valves qui reliaient ses principaux vaisseaux sanguins à la combinaison. Un monstre fourra sa tête dans le trou déchiqueté. Il lui tira dessus.

Des dizaines de créatures grouillaient dans l'eau tout autour de lui. Elles glissaient par-dessus sa combinaison. Les pieds de Lawrence heurtèrent la terre ferme. Il se releva en pataugeant et se précipita hors de l'eau. Les créatures le suivirent jusqu'au dernier moment, butant contre ses bottes. Apogée fit défiler des informations concernant la toxine. Elle se propageait dans le système circulatoire de sa jambe. Le programme ferma des valves secondaires pour tenter de contenir sa progression.

Lorsque ses pieds furent au sec, Lawrence réussit à faire deux pas dans l'herbe avant de s'écrouler. Ses jambes ne pouvaient plus bouger ; le poids de sa combinaison inerte était trop important.

Lawrence se renseigna sur l'état général de sa carapace. La toxine avait contaminé plus du tiers des muscles artificiels. Quant aux deux tiers restants, ils n'étaient plus du tout irrigués. Dans un sanglot, il donna à Apogée un ordre ultime.

La combinaison s'ouvrit doucement sur son torse. Gémissant, Lawrence retira son casque. L'air froid de la nuit enveloppa son corps dénudé. Il poussa, se tortilla, émergea lentement et difficilement de sa carapace morte, à la manière d'une chrysalide couverte de gel bleu. Pendant longtemps, il resta couché dans l'herbe sans pouvoir bouger. Puis sa main gauche se porta à sa blessure. Il grimaça et s'assit tant bien que mal.

L'agent coagulant avait laissé une fine couche d'écume blanche à l'intérieur de la plaie craquelée et purulente. Il saignait toujours ; son liquide vital se répandait sur la couche de gel luisant. Il appuya fortement sur la blessure, espérant ainsi freiner l'hémorragie en attendant de trouver une compresse de fortune.

Il se leva péniblement et regarda autour de lui. Seul le temple était visible dans les ténèbres. Il escalada la structure de pierre avec difficulté, serrant les dents à chaque marche. Quand il fut enfin arrivé au sommet, il découvrit qu'une section du banc en pierre qui faisait le tour de l'édifice s'était escamotée, révélant une volée de marches souterraines. Une faible lumière irradiait du fond.

— Je le savais, grogna-t-il…

Il entreprit de descendre en s'appuyant d'une épaule contre le mur pour soulager un peu ses jambes épuisées. À la manière d'un escargot, il laissait derrière lui une traînée de gel bleu sur le mur. Du sang s'écoulait constamment entre ses doigts et gouttait sur le sol.

Il y avait une petite pièce vide sous le centre exact du temple. Face à l'escalier par lequel il était descendu, une simple porte

métallique. Elle s'ouvrit automatiquement lorsqu'il tituba vers elle. Un ascenseur. Il entra à l'intérieur et examina le tableau de commande. Il n'y avait que deux boutons. La porte se referma. Il enfonça celui du bas.

La cabine descendit en bourdonnant doucement. La porte s'ouvrit sur une salle hémisphérique aux murs couverts de panneaux cuivrés. Lawrence sortit de l'ascenseur en chancelant, sans chercher à se cacher. La seule chose qui comptait était de découvrir la nature du trésor pour lequel il avait fait tant de sacrifices. Et rien d'autre. Le reste n'avait plus aucune importance.

Au centre de la salle se dressait une sorte de socle en verre laiteux, pareil à un autel. Un rocher couleur cendre à la forme allongée était posé dessus. Sa surface était grêlée et légèrement noircie, sa section centrale enveloppée dans un filet doré. L'extrémité de la pierre qui faisait face à l'ascenseur avait été découpée et polie, et laissait apparaître de magnifiques cristaux bleu-vert chatoyants.

Lawrence fronça les sourcils. Il ne s'était pas attendu à cela.

Deux jeunes femmes se tenaient devant l'autel. La plus âgée des deux lui sourit tristement et lui dit :

— Bienvenue dans le temple du dragon déchu, Lawrence. Vous vous souvenez de moi ?

Lawrence eut le temps de sourire avant de perdre connaissance.

Chapitre 17

Josep se réveilla et recouvra ses esprits. Il se força toutefois à garder les yeux fermés pour se concentrer et évaluer la situation. Il était allongé sur une sorte de fin matelas de mousse recouvert de plastique. Il ne portait pas de vêtements ; sa peau reposait directement sur le matériau. Une légère pression autour des hanches… Il portait donc un caleçon. Un métal froid autour de ses poignets, écartés l'un de l'autre d'une quinzaine de centimètres. Des menottes. Ses jambes semblaient libres de toute entrave. Une lumière artificielle transperçait ses paupières. Des cliquetis, des voix étouffées. Une ambiance de travail.

Lorsque ses neurones modifiés essayèrent de localiser son bracelet ou de se connecter au réseau, il fut incapable de capter un signal digne de ce nom. Il avait l'impression que le spectre électromagnétique était masqué par quelque chose. Peut-être sa perception faussée était-elle la conséquence du gaz étrange qu'ils avaient utilisé pour l'assommer, et dont des résidus devaient encore circuler dans son cerveau.

Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une cellule : quatre mètres de côté, pas de fenêtre, juste une grille d'air conditionné. Il était étendu sur un banc qui faisait face à une lourde porte métallique. Une petite caméra fixée au plafond était braquée sur lui.

Les cellules du service de sécurité de l'astroport ressemblaient beaucoup à cela. Il devait donc encore se trouver dans l'enceinte de ce dernier. Auquel cas tout n'était pas perdu. Il connaissait l'endroit comme sa poche.

Soudain, un doute l'assaillit. Il n'était pas au courant pour l'ascenseur. De même, l'arme qui avait révélé sa présence ne se trouvait sur aucun plan, n'était mentionnée dans aucun dossier. Z-B l'avait probablement installée discrètement après avoir pris possession du bâtiment administratif. Ce qui n'expliquait aucunement pourquoi Apogée ne l'avait pas détectée.

Il s'assit avec une difficulté feinte et savamment exagérée, et se gratta la tête. Il fit semblant de remarquer ses menottes en frônçant les sourcils.

— Qu'est-ce que…

Personne ne vint lui expliquer ce qui lui était arrivé. Il se dirigea lentement vers la porte. Le sol carrelé était gelé sous ses pieds nus.

— Eh ! appela-t-il en cognant sur la porte. Eh ! C'est quoi ce cirque ?

Ses poings étaient tout meurtris d'avoir essayé de forcer la porte

de l'ascenseur. Il avait commis une erreur. La façon dont il avait tordu le métal de la porte montrait très clairement qu'il était doté d'une force hors du commun. Si ce détail ne leur avait pas échappé, ils allaient lui faire subir un traitement de faveur. Pourtant, il ne pouvait pas se permettre de se laisser examiner de trop près. Les nanoséquenceurs devaient impérativement rester secrets.

Il retourna à son banc et s'assit. Laisser un prisonnier suer tout seul dans son coin après l'avoir capturé faisait partie de la procédure standard. Il s'agissait de faire monter un peu la pression. Mais ces méthodes primitives n'avaient aucun effet sur lui. Au contraire, cela lui laissait le temps de préparer son prochain coup. Les cellules modifiées de ses joues et de sa mâchoire avaient gardé leur forme pendant qu'il était inconscient. Il avait toujours le visage de Sket Magersan. Z-B avait probablement déjà retrouvé le vrai Sket, et en était arrivé à la conclusion que quelque chose de très sérieux était en train de se tramer à l'astroport.

Son interrogatoire commencerait très certainement par un examen médical complet. Ce qui impliquait qu'il n'échapperait certainement pas au scanner du cerveau. Les modifications qu'il avait subies étaient subtiles, mais ne manqueraient pas de leur apparaître. Quant aux drogues, il n'était pas absolument certain de pouvoir y résister. Ses neurones ne le rendaient pas invulnérable, et Z-B avait déjà maté des mouvements de résistance sur des dizaines de mondes différents. Leur science de l'interrogatoire était probablement des plus efficaces.

En réalité, la situation était très claire. Plus il resterait enfermé, moins ses chances de parvenir à s'évader seraient grandes. Il devait absolument trouver le moyen de sortir de là avant qu'ils n'en apprennent trop sur lui.

Ce qui le ramenait directement à la question de savoir comment ils l'avaient attrapé. Il examina en esprit toutes les étapes de cette opération avortée.

Deux heures plus tard, la porte de la cellule s'ouvrit. Josep n'avait toujours pas trouvé de faille dans son plan. Deux gardes vêtus d'uniformes bleu marine affublés de discrets insignes Z-B sur le col. Tous deux portaient des casques dotés d'un viseur en verre teinté et des matraques électriques.

Ils lui jetèrent une simple tunique blanche.

— Mets ça, dit l'un d'entre eux.

Josep l'attrapa et la déroula en tenant ses poignets menottés bien haut.

— Vous allez devoir m'enlever ça…

— Bien essayé. Non, tu vas te démerder comme ça.

Les manches de la tunique étaient ouvertes en dessous et se fermaient à l'aide de boutons-pressions. Josep entra tant bien que mal dans le vêtement ; l'un des gardes s'occupa de fermer les boutons à sa place.

Ils le conduisirent dans un couloir court en arc de cercle.

Josep calcula sa longueur et sa hauteur, et en déduisit l'endroit où il se trouvait : troisième étage du bâtiment administratif. Le service de sécurité disposait d'un pan entier de la bâtisse pentagonale. Les plans des étages apparurent dans son esprit. Pour entrer et sortir de cette zone, il y avait deux ascenseurs et un escalier de secours. Il ne pouvait pas prendre l'ascenseur, car ils étaient protégés par un code – sans compter que sa dernière expérience de ces appareils ne lui avait pas laissé un souvenir très agréable. Restait alors l'escalier de secours, qui lui aussi était très bien gardé.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— Tu verras bien.

Ils s'éloignaient des ascenseurs. Devant eux, il n'y avait que des bureaux. L'un d'entre eux devait avoir été transformé en salle de torture. Il ne parvenait toujours pas à se connecter au réseau.

Ils tournèrent dans un couloir transversal sur lequel donnaient de nombreuses portes. Josep nomma silencieusement chacune d'entre elles : direction, salles de réunion 1, 2 et 3, bureau des enquêtes, service financier. Josep prit son élan et cogna le garde qui se trouvait à sa gauche. Son talon s'abattit sur la rotule de l'homme qui hurla de douleur et s'écroula. Le second garde lui enfonça la pointe de sa matraque dans le dos, lui envoyant une forte décharge électrique. Ses cellules modifiées absorbèrent le choc avec difficulté mais parvinrent à garder ses canaux nerveux ouverts. Il se retourna et arracha la matraque des mains du garde. L'homme grogna de surprise tant la force du prisonnier lui parut incroyable. Josep lui enfonça la matraque dans l'estomac. Le garde tituba en arrière, se plia en deux et tomba à genoux.

Comme il essayait de se relever, Josep frappa le premier garde à la nuque. Celui-ci s'effondra de nouveau sur la moquette. À l'autre bout du couloir, deux hommes en uniforme de Z-B crièrent et se ruèrent dans sa direction.

Une alarme stridente, terriblement puissante pour un endroit aussi confiné, retentit. L'IA de la sécurité avait probablement assisté à toute la scène par l'intermédiaire des caméras de surveillance.

Josep lança la matraque en direction des deux hommes et se précipita sur la porte du bureau du service financier. Elle n'était même pas fermée à clé. Comme il s'y attendait, il n'y avait pas de comptables à l'intérieur. La pièce était vide et le resterait tant que Z-B serait là. Trois bureaux y étaient alignés et encombrés de vieilles cartes

mémoire et de disques usagés. Les perles des bureaux étaient inactives. Le mur du fond était en fait une énorme baie vitrée qui donnait sur les hangars de l'astroport. Il se précipita sur le dernier bureau, le souleva au-dessus de sa tête et le lança contre la baie en verre renforcé. Celle-ci explosa littéralement, envoyant une pluie de minuscules débris tourbillonnants à l'extérieur. Une autre alarme se déclencha. Le meuble resta coincé en équilibre précaire dans la brèche qu'il avait créée. Joseph le poussa d'un coup de pied et l'envoya s'écraser sur un parterre de fleurs trois étages plus bas.

La porte de la pièce s'ouvrit à la volée. Des hommes de Z-B se précipitèrent à l'intérieur. Josep sauta par la fenêtre.

Trois étages avec la gravité standard de Thallspring… C'était largement suffisant pour réduire en miettes la partie inférieure du squelette de n'importe quel homme. Sans compter les dommages provoqués sur les organes par la décélération brutale. Josep leva ses bras menottés au-dessus de sa tête dans un effort désespéré pour ne pas perdre son équilibre. L'air chaud de cette fin d'après-midi s'engouffra dans ses cheveux. Il plia légèrement les genoux en voyant le parterre de fleurs approcher à grande vitesse.

Ses pieds s'enfoncèrent dans la terre tassée, ses genoux se plièrent, absorbant une infime partie de cet impact terrible. Soudain son épaule fut plaquée au sol et l'air qu'il avait dans les poumons expulsé. Ses os ne se brisèrent pas, mais l'onde de choc qui se propagea jusqu'à sa colonne vertébrale faillit avoir raison de sa résistance. Des larmes de pure douleur apparurent dans ses yeux. Un rosier lui avait entaillé la jambe à de nombreux endroits, et un éclat de verre s'était fiché dans son pied. Les hommes de Z-B s'étaient agglutinés de part et d'autre de la baie vitrée brisée et le regardaient avec étonnement.

Josep ordonna à ses membres traumatisés de bouger ; il se mit d'abord à quatre pattes, puis se leva. Les cris de ses poursuivants se mêlaient au vacarme assourdissant des alarmes. Il fit quelques pas extrêmement douloureux jusqu'au mur en verre, sur lequel il prit appui pour reprendre ses esprits. Quelque part devant lui se trouvait une porte utilisée par l'équipe de maintenance. De l'autre côté de la vitre, les employés assis à leurs bureaux le montraient du doigt.

Il atteignit la porte, s'appuya dessus et poussa. Elle plia légèrement mais refusa de s'ouvrir. Il recula d'un pas et se jeta contre elle. La serrure se brisa et il se retrouva dans un étroit tunnel en béton qu'il longea jusqu'à la première intersection. Les murs du large tunnel central étaient couverts de tuyaux et de câblages qui, du fait des cônes de lumière trop peu nombreux, baignaient dans une lumière mauve inquiétante. Il tourna à gauche et commença à courir, grimaçant à chaque fois que l'éclat de verre heurtait le sol et s'enfonçait un peu

plus profondément dans sa chair. Il saignait abondamment mais n'ignorait pas que l'hémorragie pouvait s'aggraver s'il décidait de retirer l'éclat.

Un autre virage à gauche. Puis deux fois à droite. Un vestiaire. Personne à l'intérieur. Il se dirigea vers l'alignement de placards métalliques gris-bleu et ouvrit le premier en arrachant son cadenas. À l'intérieur, des combinaisons sales suspendues à des cintres et une paire de bottes. Il ouvrit le placard suivant. Puis le suivant. Il trouva ce qui l'intéressait dans le cinquième : une ceinture munie d'outils en tout genre. Il se saisit d'un cutter électrique, l'alluma et mit sa poignée dans la bouche en serrant les dents bien fort. La lame découpa ses menottes avec force étincelles et grincements stridents.

Josep retint sa respiration. Des cris se répercutaient dans le réseau de tunnels en béton. Il rouvrit le premier placard, glissa ses pieds dans les bottes de sécurité et enfila le bas d'une combinaison. Ses organelles modifiées commencèrent à sculpter sa chair afin de lui redonner le visage d'Andyl Pyne. Pendant le processus, il passa la ceinture autour de sa taille et un bracelet trouvé sur la plus haute étagère du placard.

À cinquante mètres du vestiaire, une plaque métallique vissée sur le mur donnait accès à un puits d'inspection. Il l'ouvrit grâce aux outils qu'il portait à la ceinture et se glissa à l'intérieur. C'était un monde étroit, confiné, plongé dans les ténèbres. Même sa vision infrarouge était brumeuse. Les parois étaient espacées de cent dix centimètres, et le passage était encombré par des poutrelles, des canalisations et des tuyaux. Au-dessus comme au-dessous, le puits se perdait dans l'obscurité. Ses pieds reposaient sur des poutrelles larges d'à peine dix centimètres.

Les gardes et les soldats en combinaison qui le pourchassaient comprendraient rapidement qu'il s'était changé dans le vestiaire ; mais les bottes étaient froides lorsqu'il les avait mises. La chaleur de son corps mettrait un certain temps avant de réchauffer ses semelles. En théorie, ils ne devraient pas pouvoir le suivre jusqu'ici.

Le puits était très étroit, mais il parvint tout de même à se débarrasser de sa tunique sans perdre ses appuis. Il lâcha le vêtement mis en boule dans les ténèbres et entreprit d'enfiler sa combinaison. Il dut s'interrompre à deux reprises, car quelqu'un passait en courant devant la trappe. Lorsqu'il eut terminé, il commença son ascension. Tout en s'activant, il tenta de pénétrer en esprit la perle du bracelet qu'il avait trouvé dans le vestiaire. Mais n'y parvint pas. Le gaz qu'ils avaient utilisé pour le capturer avait fait plus de dégâts que ce qu'il s'était imaginé.

Quand il fut arrivé au deuxième étage, il suivit la ligne phosphorescente rose qu'était le tuyau d'eau chaude et se dirigea vers

les toilettes. La plaque vissée contre le mur était beaucoup plus petite que celle qu'il avait démontée deux étages plus bas. En effet, elle était uniquement censée permettre au service technique d'accéder aux réservoirs et aux tuyaux qui alimentaient les lavabos et les cabines. Il plaqua son oreille contre la plaque et écouta. Deux personnes étaient en train d'utiliser les urinoirs – au moins, se dit-il, était-il tombé chez les hommes. L'un d'entre eux alla se laver les mains, l'autre sortit directement.

Josep utilisa son cutter pour découper le cadre de la plaque. Il se glissa dans l'orifice et se tortilla en essayant tant bien que mal de ne pas faire trop de bruit. Il se contorsionna, mettant ses membres pourtant extraordinairement souples à rude épreuve, et atterrit dans une cabine vide en faisant de son mieux pour ne pas heurter la porte, déjà légèrement entrouverte. Il y avait une caméra de surveillance dans les toilettes, et le moindre événement suspect serait immédiatement repéré par l'IA du bâtiment.

— Décidément, ce garçon est plein de ressources observa Simon.

— Certes, dit Adul. Mais nous lui avons donné une trop grande marge de manœuvre ; nos hommes auraient dû le rattraper depuis longtemps.

— Cela a renforcé son sentiment de supériorité. Regardez l'activité de son thalamus : il est très confiant.

— Sa fuite s'est déroulée un peu trop facilement… Peut-être va-t-il commencer à se douter de quelque chose.

— Son saut par la fenêtre n'a pas été une partie de plaisir… J'ai cru un instant qu'il voulait se suicider, avant de me souvenir de la structure de ses os, dit Simon, Envoyez-lui quelqu'un, instruisit-il l'IA.

La porte des toilettes s'ouvrit. Josep s'immobilisa, attendant de voir ce que l'homme allait faire. Les pas se dirigèrent vers la première cabine. Josep cogna doucement contre la cloison. La personne s'arrêta net.

— Hé ! appela Josep.

— Vous avez un problème ?

— Oui.

L'homme regarda derrière la porte entrouverte et vit Josep assis sur la cuvette, tête baissée.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Il s'approcha doucement.

De la main gauche, Josep le saisit violemment par la veste et le tira à l'intérieur de sa cabine. De la main droite, il le frappa à la nuque, puis referma la porte. S'il s'était bien débrouillé, l'IA avait vu un homme entrer, s'arrêter en hésitant devant la première cabine,

pour choisir finalement d'entrer dans la deuxième.

À en croire sa carte d'identité, l'homme s'appelait Davis Fenaroli-Reece. Josep entreprit de le délester de son costume et de se changer, ce qui, dans cette cabine exiguë, n'était pas une mince affaire. Quand il eut fini de s'habiller, il installa le corps de Davis sur la cuvette et observa attentivement son visage. Ses propres traits commencèrent à se modifier une nouvelle fois. Sans miroir, il lui serait impossible d'obtenir un résultat entièrement satisfaisant ; mais le problème principal résidait dans les cheveux. Davis Fenaroli-Reece était brun, alors que Sket Magersan et Andyl Pyne étaient blonds. Finalement, il se contenta de se mouiller les cheveux avec l'eau des toilettes, en espérant que ceux-ci seraient assez foncés pour duper l'IA. Il devait déjà s'estimer heureux que la caméra ne fut pas assez puissante pour noter la différence de grain de peau.

Il passa ensuite une minute supplémentaire à bricoler la serrure de la cabine, si bien que lorsqu'il sortit et referma la porte derrière lui, celle-ci afficha OCCUPÉ. Josep se lava les mains et sortit des toilettes.

Il longea le couloir en direction de la cage d'escalier principale. Au deuxième étage, les hommes de Z-B côtoyaient les employés de l'astroport. La plupart d'entre eux avaient le nez collé contre la baie vitrée et regardaient les manœuvres des soldats déployés en contrebas.

Le ciel commençait à s'assombrir ; le soleil avait déjà partiellement disparu derrière la ligne d'horizon. Ce qui signifiait qu'il était resté inconscient entre quarante et cinquante minutes. Pourtant, il avait faim, comme s'il n'avait pas mangé depuis des jours.

Il monta au quatrième étage afin de prendre la passerelle qui reliait le bâtiment administratif au terminal. Deux soldats montaient la garde de l'autre côté et vérifiaient l'identité de tous ceux qui quittaient la bâtisse pentagonale, comme si l'IA n'était pas capable de repérer Sket Magersan toute seule… Ils le laissèrent passer sans l'ennuyer.

Quarante minutes plus tard, il marchait tranquillement entre les rangées de voitures du parking 4B. Il suivait un employé qui se dirigeait vers sa voiture après avoir dit au revoir à ses collègues du terminal.

— Excusez-moi…

L'homme qui venait d'ouvrir sa portière se retourna.

— Oui ?

— Ma voiture est en panne… Un problème de transmission, je crois… Vous allez à Durrell ?

— Oui, fit l'homme en acquiesçant de la tête. Allez, montez.

— Merci.

Des soldats surveillaient toutes les issues.

— Quel bordel, remarqua Arthur Harwood en s'arrêtant derrière

la barrière de sécurité.

— Je me demande ce qui a bien pu arriver, dit Josep en insérant la carte d'identité de Davis Fenaroli-Reece dans le scanner et en montrant son visage à la caméra.

La barrière se souleva.

— Quelqu'un a essayé de piquer du pognon dans la caisse, cet après-midi, dit Arthur Harwood. Il s'est enfui.

— Merde, j'espère qu'ils ne vont pas faire sauter un collier en représailles.

— Pour ça ? Non, ça m'étonnerait.

Arthur le conduisit à Durrell, comme prévu. Josep le remercia et descendit tout près d'un des centres commerciaux de la périphérie. Heureusement, Davis Fenaroli-Reece avait juste assez d'argent sur lui pour lui permettre d'acheter un ticket de bus. Une fois dans le centre-ville, il lui fallut encore marcher une dizaine de minutes avant d'arriver au campus. Il se rendit alors dans la résidence où logeait Michelle et s'arrêta une minute dans le hall pour reprendre son apparence normale.

— Ah, nous allons enfin voir son vrai visage. Voyons si nous l'avons dans nos fichiers…

Josep tapa le code de la serrure de sa porte et entra. La chambre était sens dessus dessous, comme d'habitude. À peine assez grande pour accueillir un étudiant, elle s'était transformée en véritable foutoir depuis son arrivée : vêtements dans tous les coins, emballages de hamburgers par terre, piles de livres et de vaisselle sale… Michelle était assise sur le petit lit et fixait l'écran de sa perle de bureau posée sur son oreiller. Elle leva les yeux vers lui et le regarda d'un air affolé. L'éclat de verre enfoncé dans son pied se rappela à son bon souvenir ; Josep grimaça de douleur.

Michelle sursauta en entendant la porte s'ouvrir. Ce devait être Josep. Elle avait eu tellement peur qu'il ne se soit fait prendre la main dans le sac. Mais son soulagement se mua en terreur lorsqu'elle vit la chose entrer dans sa chambre : une parodie de combinaison dermique mince, presque squelettique, avec une simple sphère métallique à la place de la tête. Deux lentilles noires opaques – ses yeux – se posèrent sur elle. Elle hurla tandis que la chose entrait dans sa chambre.

Deux soldats en vraie combinaison entrèrent à sa suite. L'un d'entre eux se dirigea vers elle. Ses doigts épais se refermèrent autour de son bras. Michelle hurla de plus belle. Elle agrippa le cadre de son lit, mais le soldat

était incroyablement puissant. Il la traîna par terre. L'omoplate de Michelle heurta violemment le sol.

— Au secours ! pleurnicha-t-elle. Aidez-moi.

— La ferme, salope.

L'homme la souleva et la jeta sur son épaule. Elle essaya de lui donner des coups de pied, mais il la tenait beaucoup trop fermement pour lui permettre d'esquisser le moindre geste. Comme sa tête pendait dans le dos du soldat, elle leva les yeux et vit l'étrange créature humanoïde se promener doucement dans sa chambre en effleurant ses affaires du bout des doigts. Elle se retrouva bientôt dans le couloir où ses camarades étudiants s'étaient rassemblés. Mais ils se contentèrent de la regarder sans rien dire. Ils étaient bien trop effrayés pour oser s'interposer.

Des larmes coulaient sur ses joues. Tout était terminé. Z-B avait mis au jour leur petite cellule de résistance. Ils allaient l'interroger puis la tuer. Elle gémissait piteusement lorsque le soldat entra dans l'ascenseur avec elle. Trois hommes les attendaient déjà dans la cabine exiguë. Ils se précipitèrent sur elle et commencèrent à fixer des modules médicaux sur sa peau.

La porte se referma sur les hurlements stridents de Michelle.

Pendant un instant, la chambre devint floue.

— Ça ne va pas ? demanda Michelle en se levant.

Josep leva le pied pour soulager sa blessure. La douleur devint immédiatement plus supportable.

— Tout va bien, répondit-il.

Elle sourit d'une manière hésitante. Josep attendit. Mais pour une fois, elle ne se rua pas sur lui pour l'embrasser. Il se demanda ce qui n'allait pas. Pensait-elle qu'il voyait une autre fille ? Pitié, pas ça, pas maintenant, se dit-il.

Il l'embrassa furtivement. Mais elle ne réagit pas.

— Il y a un problème, lui dit-il. Il faut que je parle à Ray. Tu peux rassembler mes affaires ? Il faut que je les entrepose ailleurs…

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Rien de grave.

Il s'assit sur le lit et tira la perle de bureau vers lui. Il n'arrivait toujours pas à capter le moindre signal avec ses neurones modifiés. Juste un bourdonnement lointain. Qu'avaient-ils bien pu utiliser pour les détraquer à ce point ? Ses autres améliorations, elles, semblaient fonctionner normalement.

— Dis-moi la vérité, insista Michelle.

— OK. Bon, un de nos hommes m'a appelé. Apparemment, Z-B est en train d'éplucher le fichier des élèves de la fac. Ce n'est probablement rien du tout, mais nous devons rester prudents. Il faut donc que je parte pendant quelques jours.

— Je n'aime pas ça…

— Moi non plus. Je suis désolé, mais nous devons prendre nos précautions. Tout ira bien. Alors, s'il te plaît, rassemble mes affaires.

Il se retourna vers la machine et demanda l'ouverture d'Apogée. Une icône apparut, l'informant que sa requête était non valide.

La commande codée fut bien transmise à la perle, mais celle-ci ne répondit pas. La requête était non valide.

Josep fixa l'écran sans comprendre.

— Putain de merde !

Apogée semblait avoir disparu. Si seulement il pouvait s'y connecter directement, sans avoir besoin de cette satanée interface… Devait-il prendre le risque d'appeler Ray sans la protection d'Apogée ? Michelle se tenait toujours près de lui et le regardait.

— Tu vas rassembler mes affaires, oui ou non ? demanda-t-il.

— Je ne veux pas que tu partes…

— Merde, pas ça !

Il demanda à la perle d'appeler Raymond.

L'IND de Simon lui offrait une vision tout à fait claire de l'architecture du réseau de Durrell ; en effet, le programme de surveillance de son IA était directement relié à un générateur d'images en 3D. L'appel se matérialisa sous la forme d'une boule de lumière étincelante. Josep venait de composer le numéro d'une adresse portable personnelle. La connexion au réseau la plus proche de l'endroit où se trouvait le propriétaire de cette adresse leur permettrait de localiser ce dernier avec précision. Le quartier de Silchester se mit à clignoter. Puis, soudain, le réseau de toute cette partie de la ville s'effondra.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Simon.

L'IA lui expliqua que son programme de surveillance avait été découvert et identifié par un programme inconnu, qui s'était empressé de faire sauter tout un pan du réseau.

Simon était impressionné. Tous les gadgets qu'ils avaient trouvés sur Josep s'étaient autodétruits dès que les techniciens de Z-B avaient essayé de les examiner de plus près. Ils s'étaient littéralement et complètement vaporisés. L'analyse des résidus de gaz avait révélé la présence de molécules extrêmement complexes et inhabituelles. Apparemment leurs logiciels atteignaient le même niveau de sophistication.

— Comment ça, adresse inconnue ? grogna Josep.

Même si le réseau était incapable d'établir la liaison, Apogée aurait dû intercepter son appel et y répondre.

— Ce n'est pas normal…

— Peut-être qu'il a éteint son bracelet, dit Michelle.

— Peut-être.

Josep regarda autour de lui, de plus en plus mal à l'aise. Quelque chose clochait. Pourquoi ne pouvait-il pas se connecter à Apogée ?

— Ray a appelé pendant mon absence ?

— Non.

Ça non plus, ce n'était pas normal. Ray devait savoir depuis longtemps que l'opération avait échoué…

Il se leva et la regarda froidement dans les yeux. Elle lui rendit son regard. Ce que Michelle était incapable de faire. Michelle aurait rougi, ou bien lui aurait souri joyeusement, amoureusement.

— Tu n'as toujours pas rassemblé mes affaires.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas que tu partes…

— Merde, lâcha Adul. Il se doute de quelque chose.

— Ça devait bien arriver à un moment ou à un autre, dit Simon.

Il regarda Josep de la tête aux pieds. L'homme était vêtu d'une combinaison d'immersion totale, semblable aux carapaces dermiques que portaient les soldats de Z-B. Une couche d'émetteurs tactiles entourée par des muscles artificiels permettait à cette dernière de simuler tous les contacts physiques de l'eau dégoulinant sur son crâne jusqu'au contact des vêtements sur sa peau. La combinaison était accrochée à un cadre circulaire pivotant destiné à imiter les effets de la gravité et à orienter le prisonnier dans la direction adéquate. Inutile de dire que l'épisode du saut par la fenêtre avait poussé l'installation dans ses derniers retranchements. Des fibres optiques avaient été insérées dans ses cornées et ses pupilles de manière à stimuler directement ses rétines. La résolution de la projection était de zéro-zéro : parfaite.

Simon pouvait admirer le résultat de cette simulation sur un écran géant. Jusque-là, l'illusion avait été excellente. Josep avait avalé sans broncher tous les détails de son évasion de l'astroport et de sa fuite dans Durrell. Même la chambre de Michelle avait été parfaitement reconstruite, grâce aux données réunies par leur agent électronique humanoïde. Les couleurs, les proportions, la texture et la température du lit, la perle de bureau… Tout avait été superbement recréé par l'IA.

Les problèmes apparaissaient le plus souvent lorsque le sujet interagissait avec d'autres personnes. Surtout lorsque l'IA, tout en sachant très peu de choses sur elles, devait déduire leur comportement à partir du contexte. Une fois que la première erreur était commise, l'environnement virtuel ne pouvait que se dégrader rapidement. Dans ce cas précis, l'IA devait faire de son mieux – à partir d'une quantité de données minimale – pour rendre le comportement de Michelle plausible et pour tenter d'en apprendre plus sur cet étrange logiciel.

Simon était tout de même satisfait de ce qu'ils avaient déjà appris. Après avoir été le témoin des prodiges dont l'intrus était capable, il en était arrivé à la conclusion qu'un interrogatoire standard ne pouvait rien donner de bon. Ce qui avait été confirmé par le scan cellulaire de leur prisonnier inconscient. Les médecins et les biotechniciens avaient été fascinés par les modifications profondes qu'avait subies son corps, et demeuraient incapables d'expliquer comment elles avaient été pratiquées. Le nombre et la nature des microparticules inconnues qu'il contenait était étonnant. Les experts ne savaient toujours pas avec certitude s'il s'agissait d'un humain modifié, ou d'un être extraterrestre ayant pris forme humaine.

Malgré ses aptitudes physiques incroyables, Simon en avait appris assez sur l'esprit de Josep pour ne pas douter de son humanité. C'est ce qui l'avait décidé à procéder à cette immersion dans une réalité virtuelle.

Pour ce qui le concernait les résultats obtenus justifiaient largement sa décision. Et puis, ils avaient fait plusieurs prisonniers, dont la fille, qui était définitivement humaine et ordinaire.

— Où sont mes affaires ? demanda doucement Josep. Sais-tu au moins de quelles affaires je te parle ?

— Arrête, dit Michelle. S'il te plaît.

— Qui ?

— Quoi ?

— Dis-moi qui je suis !

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Michelle avec une grande tristesse.

— Dis-moi comment je m'appelle, Michelle !

— Arrête ! Tu n'es vraiment pas drôle.

— Tu sais, pour quelqu'un qui n'a été absent qu'un après-midi, je suis vraiment affamé.

Il se baissa, ramassa une vieille boîte de pizza et l'ouvrit. Il en restait un morceau à l'intérieur. Il le mit dans la bouche et commença à mâcher.

Le sixième sens magnétique de Simon perçut le sentiment de satisfaction qui inondait le cerveau du prisonnier.

Mais ce sentiment se fana très vite, se muant en confusion puis en amertume.

— Il sait, déclara Simon avec regret. Dommage, le scénario a presque fonctionné. Mais nous en avons appris assez pour commencer une enquête.

— Nous ignorons toujours ce qu'ils comptaient faire de ce Xianti…

— Nous avons le temps, maintenant, dit Simon. Soudain, son sourire satisfait s'évanouit. Une autre émotion venait de faire son apparition dans l'esprit de Josep. Une émotion qu'il avait très peu souvent observée. Une

émotion particulièrement intense.

— Pas de goût, dit Josep. Pas de goût du tout. Comment expliques-tu ça, Michelle ?

— Je t'en prie, arrête, tu me fais peur.

— Du fatalisme, dit Simon, surpris par l'intensité du sentiment.

L'aura claire et intense du prisonnier commença à tourbillonner.

— J'ignorais qu'un logiciel pouvait être effrayé.

— Tout le monde dehors ! hurla Simon.

Il se précipita vers la porte. Derrière lui, l'aura de l'homme avait pris l'apparence d'un cyclone. Puis soudainement, elle fut réduite à néant. Simon atteignit la porte. Il l'ouvrit. Le prisonnier explosa.

*

**

Lawrence trouvait ces ténèbres rassurantes. Il avait chaud, était confortablement installé. Il n'avait mal nulle part. Il avait l'impression d'être retourné dans l'utérus de sa mère, d'être en sécurité, de n'avoir besoin de rien. Les battements d'un cœur qu'il supposait être le sien résonnaient régulièrement dans ses oreilles. Il respirait normalement et sans difficulté. S'il essayait, il pourrait très certainement mouvoir ses membres. Mais il n'avait pas envie d'essayer. L'atmosphère douillette dans laquelle il dérivait était bien trop agréable. Seuls ses yeux ne percevaient rien de ce monde parfait.

Alors, dans ces ténèbres insondables, il commença à voir.

Des événements de sa vie défilèrent à la limite de sa conscience, dans le désordre le plus total, comme seuls savent le faire les souvenirs. Il rendit visite à ses parents. Joua avec ses frères et sœurs. Et puis Roselyn fit irruption dans sa vie. Ses sourires, la façon dont il l'avait adorée… Il foula des mondes inconnus, marcha et marcha encore sur le plateau, fut englouti par une tempête de neige. Le lac et le cratère s'étendaient à ses pieds. Il écarta les bras et plongea dans l'eau profonde et purificatrice.

Quelqu'un souriait. Se moquait peut-être un peu de lui. Il eut l'impression de revivre des événements qu'il n'avait jamais vécus. Des rêves qui ne lui appartenaient pas.

— Il y a quelqu'un ?

— Bonjour, Lawrence.

— Qui êtes-vous ?

— Les humains d'Arnoon m'appellent le dragon.
— Nous sommes donc à Arnoon ?
— Oui.
— Que m'arrive-t-il ?
— Je suis en train de réparer votre corps.
— Vous êtes médecin ?
— Non.
— Quoi alors ?
— Vous voulez savoir qui je suis ? Suivez-moi.

Soudain, les rêves du dragon se firent plus vivants que les siens. Et les ténèbres furent à jamais chassées de l'univers.

*
**

Il était trois heures trente du matin, heure de Durrell, lorsque la navette de Simon se posa. L'appareil roula jusqu'à une aire de stationnement où l'attendaient déjà des escaliers. Lorsque le sas externe s'ouvrit, il s'arrêta quelques instants pour respirer. Après les molécules recyclées du *Norvelle*, cela lui fit le plus grand bien, même si, *a priori*, il n'y avait pas de différence pour son odorat. À chaque fois qu'il se posait pour la première fois sur un monde nouveau, il s'attendait à ressentir quelque chose de spécial, d'inédit. Et à chaque fois il était déçu.

Braddock Raines l'attendait sur le tarmac, le visage sévère.

— Bienvenue sur Thallspring, monsieur.

Un cordon de cinq soldats en combinaison dermique s'était déployé pour assurer la sécurité de ce personnage important. Simon et Raines entrèrent dans une limousine.

— Merci.

Simon s'interrompit pour regarder l'alignement de voitures de pompiers garées autour du bâtiment administratif. Des dizaines de gyrophares ambrés et écarlates éclairaient l'astroport, comme si la nouvelle du désastre qui venait de se produire avait besoin d'être répandue davantage. Malgré l'heure tardive, de nombreux spectateurs s'étaient massés derrière les barrières de sécurité.

Des projecteurs avaient été installés tout autour de l'immeuble et illuminaient une grande partie de ce qui restait des deux derniers étages. Les trois premiers niveaux s'étaient légèrement affaissés, réduisant en miettes l'ensemble des baies vitrées qui les ceignaient. Les parterres de fleurs étaient entièrement recouverts par des montagnes de verre pilé. Des infirmiers, des techniciens, des pompiers, des soldats et des robots s'activaient dans les décombres à la recherche

de survivants et de cadavres. Leurs grandes échelles déployées autour de l'édifice, les combattants du feu continuaient d'asperger d'eau les débris pourtant déjà détrempés.

— C'est pas joli-joli, murmura Simon.

— Non, monsieur, acquiesça Braddock. Tout le monde ne parle plus que de cela. Le président Strauss a demandé au général Kolbe d'ouvrir immédiatement une enquête afin de définir les responsabilités de Z-B.

— Ah, quel bon président. Personnellement, je n'ai eu affaire à lui qu'une seule fois. Comment est-il ?

Un sourire maladroit éclaira fugitivement le visage de Braddock. Même s'il avait accès à ce type d'information secrète, cela lui faisait toujours un choc de se voir rappeler combien il y avait de Simon Roderick.

— Il a peur que nous exécutions quelques otages.

— C'est légitime. Étant donné les circonstances de ce désastre, je peux difficilement blâmer les citoyens de Thallspring ; mais Strauss n'a pas besoin de le savoir. Chargez le général de lui dire qu'une enquête est en cours. Cela devrait suffire à le maintenir sur ses gardes.

L'hôpital de l'astroport était situé dans une petite aile du terminal. Braddock y avait dépêché un peloton d'hommes armés jusqu'aux dents dès que Simon Roderick y avait été conduit d'urgence. Seuls des médecins de Z-B étaient autorisés à le soigner. Du fait de l'état dans lequel le blessé était arrivé, l'établissement fut rapidement transformé en unité de soins intensifs géante. Des ingénieurs et des programmeurs du service de sécurité furent chargés de passer au crible toutes les machines qui étaient utilisées pour le soigner. Les systèmes électroniques de l'hôpital furent tous déconnectés physiquement du réseau de l'astroport, qui était lui-même isolé de la base de données de Durrell, rendant toute tentative de piratage impossible.

— Très sage décision, approuva Simon en marchant dans les couloirs de l'hôpital. Et Adul ?

— Mort, monsieur, répondit Braddock.

— Dommage. C'était quelqu'un de bien.

Trois soldats montaient la garde dans le couloir devant la porte du bloc opératoire. L'un d'entre eux ouvrit la porte pour Simon. Un technicien viral et un médecin s'affairaient autour des machines qui recouvraient la silhouette étendue sur la table.

— J'aimerais passer un moment seul avec lui, leur dit Simon.

Braddock leur fit signe de sortir avant que le médecin ait eu le temps de protester. Les deux hommes sortirent de la salle en dévisageant Roderick avec insistance.

Simon s'approcha du lit. Deux des dix lampes mobiles qui surplombaient le blessé étaient braquées sur les machines. Le SK2 était brûlé à soixante-treize pour cent et était recouvert d'une épaisse membrane d'huître dotée d'un plexus de capillaires destinés à traiter les tissus abîmés. Sa tête était couverte elle aussi ; seuls un de ses yeux et sa bouche étaient à l'air libre. Un tube traversait la membrane et s'enfonçait dans ses narines pour l'alimenter en oxygène. Son bras gauche et ses deux, jambes en dessous des genoux avaient été amputés.

— Tu m'entends ? demanda Simon.

L'œil valide du SK2 s'ouvrit. De l'air sortit de sa bouche en sifflant.

— Fils de pute d'extraterrestre !

— Si ça peut te soulager, sache qu'il est encore plus amoché que toi. Ils sont encore en train de décoller ses morceaux du plafond.

— Quel plafond ? Le bâtiment a été soufflé. Merde, j'ai vraiment été stupide. J'aurais dû me douter de quoi il était capable.

— Certes, mais comme façon de se suicider, c'est beaucoup plus original que la dent creuse pleine de cyanure. Je ne m'imaginais pas que le corps humain pouvait contenir autant d'énergie chimique…

— Corps humain ? Tu parles !

— Oui, humain. J'ai jeté un coup d'œil aux données le concernant pendant le voyage. Nos chers experts ont fini par découvrir pas mal de choses. Son ADN est définitivement humain – il n'a même pas été modifié. Les microparticules étaient étrangères à son corps. Malheureusement, nous n'avons pas pu en récupérer beaucoup – quelques centaines de milliers à peine ; mais, apparemment, elles répliquaient la structure moléculaire des cellules qu'elles occupaient. Les modifications n'étaient donc pas d'ordre génétique. Tu sais ce que ça signifie ?

— Extraterrestre.

— La nanotechnologie l'est très certainement. Nous avons pensé à la piste Santa Chico, mais ce truc-là est bien plus élaboré que tout ce que ces animaux sont capables de faire. En fait, ce sont de véritables usines biologiques miniatures.

La respiration du SK2 s'accéléra et se fit plus sifflante.

— Trouve qui m'a fait ça, grogna-t-il. Putain, ça fait mal !

Sur les appareils qui le maintenaient en vie, plusieurs voyants devinrent subitement rouges.

— Pour l'instant, ton état doit se stabiliser. D'ici deux jours, tu seras apte à subir une thérapie virale de régénération.

— Est-ce que mes couilles sont toujours là ?

— On dirait bien que oui.

— Merci, mon Dieu. Ils m'ont dit pour le reste…

— Je sais.

— Les deux jambes…

— Elles seront remplacées dès que nous serons rentrés. Comme le reste, d'ailleurs.

— Génial…

— Tu veux que je te fasse placer en sommeil cryogénique ?

— Non, je ne veux rien rater du spectacle.

— Comme tu voudras.

— Bien sûr que je le veux ! Et tu sais très bien pourquoi !

— Oui, le potentiel de cette nanotechnologie est phénoménal.

— Phénoménal, mon cul ! cria le SK2 d'une voix grinçante. C'est… c'est… incroyable, monumental ! On pourrait améliorer l'ensemble de l'espèce humaine. Sur une seule génération. Les régions les plus reculées n'auraient plus besoin d'attendre pour bénéficier des résultats de nos investissements. Plus besoin de politique de viro-amélioration à long terme. Nom de Dieu, ce serait une sacrée victoire. Tous nos rêves les plus fous pourraient se réaliser. Les barbares réactionnaires n'auraient plus qu'à aller se rhabiller. Notre système économique deviendrait réactif à cent pour cent…

— Oui, en effet, dit Simon avec circonspection. On peut toujours espérer.

— Espérer ? Tu rigoles ?

Simon n'appréciait pas trop de voir son frère clone dans un tel état de délabrement physique. Il avait l'impression de contempler son propre corps ainsi estropié et couvert de sangsues mécaniques. Le SK2 faisait une fixation sur la nanotechnologie, car cela l'aidait à supporter ses souffrances en leur donnant une raison d'être. En effet, la perspective de maîtriser un jour ces techniques était plus qu'alléchante ; toutefois, elle demeurait pour le moment extrêmement éloignée et hypothétique…

— Nous ne connaissons toujours pas le potentiel de ces particules. Pour l'instant, nous devons nous contenter des conjectures de techniciens surexcités.

— Je l'ai vu. J'ai vu ce qu'il est devenu. Nous serons en mesure de rendre toute l'espèce humaine plus forte et plus intelligente.

— Aussi forte et intelligente que nous, remarqua Simon d'un ton ironique.

— C'est pour cela que nous avons été créés.

— Certes, mais il n'a jamais été question d'atteindre ce but d'un seul coup.

Que ferons-nous si les gens refusent les modifications que nous leur offrirons sur un plateau ? faillit demander Simon. Mais il savait déjà ce

que le SK2 lui aurait répondu. La découverte de cette nanotechnologie diviserait profondément le conseil d'administration. Certains clones demanderaient l'organisation immédiate d'un programme de modifications, tandis que d'autres, dont il faisait partie, voudraient agir avec circonspection.

Bien évidemment, il ne s'agissait que d'une hypothèse. Encore fallait-il trouver l'origine de cette technologie et persuader ses inventeurs de la leur transmettre. Simon regarda le SK2 d'un air pensif. Avait-il refusé d'être plongé dans un sommeil cryogénique pour s'assurer que cette mission serait bien menée à son terme ? Rien que d'y penser, cela mit Simon mal à l'aise.

— Nous pourrions modifier les objectifs de cette campagne pour prendre en compte cette nouvelle donne, proposa le SK2.

— C'est ce que tu désires ?

— Bien sûr.

— Ce serait possible, en effet.

— Commence par interroger la fille – Michelle Rake. Elle est le maillon faible de cette organisation.

— D'accord. Tu as une idée de la raison pour laquelle ces… extraterrestres utilisent leur technologie contre nous ?

— Non. Nous avons très peu d'informations à ce sujet. Ce sera à toi de le découvrir.

*

**

Ses rêves les plus fous n'étaient rien comparés à ce qu'il vit dans l'esprit du dragon. Lawrence accueillit donc l'histoire de l'Empire de l'Anneau avec humour et désabusement. Une fois de plus, l'univers se dérobait sous ses pieds, remettant en cause les bases de tout ce qu'il croyait être vrai. Des faits élégants et imagés se fondirent à ses propres pensées pour constituer de véritables révélations. Il suivit le prince Mozark dans son périple, de planète en planète, flottant dans une atmosphère de béatitude onirique et instructive. Toutefois, des pans importants de l'histoire semblaient manquer.

— La plupart de mes souvenirs se sont évanouis, regretta le dragon.

— Alors, tout cela est vrai ? demanda Lawrence en contemplant les palais de cristal et d'argent de La Cité illuminés par le soleil levant.

— Ce que tu vois fait partie de notre Histoire.

— De quand datent ces souvenirs ?

— Des dizaines de millions d'années, peut être même plus. Encore une fois, je suis incapable de me rappeler.

Si ses yeux avaient été ouverts, Lawrence aurait très certainement pleuré. Les connaissances du dragon étaient prodigieuses, sa maîtrise des phénomènes physiques absolue. Il pouvait potentiellement accomplir… tout ce qu'il voulait. Lawrence n'était pas simplement impressionné et intimidé, il se sentait rabaissé, ou plutôt réduit à sa juste valeur. Ses objectifs, ses rêves paraissaient si ternes comparés à tout ceci. Pourtant le dragon ne le jugeait pas. Ce qui renforça encore davantage son sentiment de culpabilité.

— Je suis venu ici pour m'enrichir, mais je ne m'attendais pas à découvrir un tel trésor.

— Les villageois ne se sont jamais considérés comme riches.

— Pourtant ils le sont. Croyez-moi. Votre savoir est la plus grande de toutes les richesses. Vous êtes l'espoir auquel j'avais renoncé depuis bien longtemps.

— Merci. Ma résurrection est toutefois à mettre au crédit des humains. Sans votre persévérance, je ne serais plus là.

— J'aimerais savoir une chose, commença Lawrence, un peu honteux. Tout ce que vous m'avez raconté sur Mozark est-il vrai ? Les endroits qu'il a visités et les espèces qu'il a rencontrées existent vraiment ?

— Ces souvenirs sont tout ce qui me reste. Ils sont ce que je suis. Votre passé existe-t-il, Lawrence ?

— Malheureusement, oui…

*
**

Denise s'était réveillée à l'aube avec la satisfaction d'avoir dormi dans son lit. Comme les ténèbres cédaient la place à la lumière du jour, elle sortit sur le balcon de la maison de ses parents. Pour une fois, le soleil – magnifique croissant cuivré – était parfaitement visible entre les monts Arnao et Nallan. Denise prit cela pour un bon présage. Cet endroit était très rarement dégagé à cette heure-là de la journée. Accoudée à la balustrade en bois sculpté, elle admirait les merveilleux flancs escarpés et les vallées chiffonnées qui entouraient la province d'Arnoon. Une fine pellicule de brume était suspendue au-dessus du paysage vallonné, transpercée par les cimes effilochées des arbres les plus hauts. Cette couverture rose doré glissait et ondulait délicatement en descendant doucement vers la plaine.

Après un petit déjeuner léger pris en compagnie de ses parents, elle traversa le village et se rendit au grand pavillon central. L'atmosphère du plateau était beaucoup plus fraîche que celle à laquelle elle s'était habituée à Memu Bay. Mais elle avait mis le pull

en toile de saule que lui avait offert sa sœur, et qui était l'œuvre de Lycor, le mari de cette dernière. Les gens d'Arnoon avaient le don d'incorporer des couleurs vives à leurs créations sans pour autant les rendre voyantes. Son pull était noir et moucheté de saphir, de topaze et de magenta. Ses manches étaient évasées et pouvaient être remontées jusqu'aux épaules si nécessaire. Il lui tint merveilleusement chaud dans l'air frais qui descendait, comme chaque matin, du mont Kenzi.

Sur le chemin, elle rencontra de nombreux amis qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps et avec lesquels elle échangea quelques mots d'encouragement. Tous lui parlèrent de Josep, comme s'ils savaient que sa disparition la touchait elle plus que quiconque. Elle eut de la peine, car ils la traitaient comme si elle avait accompli sa mission, alors qu'elle n'avait fait qu'œuvrer pour leur ruine à tous. Mais elle n'était pas égoïste au point de le leur dire en face. Et puis, tout n'était pas perdu. Un espoir infime et pour le moins inattendu subsistait.

Avant l'arrivée des enfants, elle fit le tour du pavillon en caressant chacun des dix arbres qui le composaient, comme pour se rappeler à leur bon souvenir. Elle avait passé tant de moments joyeux à l'intérieur ou autour de ce pavillon, à jouer avec ses amis ou à écouter les histoires extraordinaires que leur racontaient les adultes. Finalement, il y avait une logique dans tout cela : elle, qui avait été choisie pour propager leur mode de vie sur un monde nouveau, se voyait donc confier la tâche de transmettre leur héritage aux nouvelles générations.

Les enfants commencèrent à arriver par petits groupes, en riant et en discutant. Denise ne put s'empêcher de sourire. La joie des enfants était toujours contagieuse et contribuait à rendre ce monde moins pénible. Les plus petits étaient accompagnés par leurs parents. Elle vit Jacintha, Lycor et la petite Elsebeth venir main dans la main en trottinant.

Quand tout le monde fut arrivé et se fut un peu calmé, les enfants s'assirent en demi-cercle autour de Denise.

— Bien, je suppose que vous connaissez tous l'histoire de Mozark et d'Endoliyn, dit-elle.

— Oui ! répondirent-ils en chœur.

— Aujourd'hui, je vais vous raconter la dernière histoire de l'Empire de l'Anneau. Elle se déroule de nombreuses années après la mort de Mozark et de sa compagne. Cette époque était un peu triste, car l'Empire était en train de sombrer dans la décadence. D'aucuns pensaient que c'était la faute des machines, qui étaient devenues si intelligentes qu'elles régissaient la vie des citoyens de l'Empire, depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Toutes ces générations élevées par des machines n'existaient que pour jouir. Elles étaient donc devenues

décadentes et plutôt cruelles. Elles avaient complètement oublié ce respect pour la vie qui caractérisait pourtant leurs ancêtres, ces gens formidables qui avaient accompli tant de grandes choses. La génération qui nous intéresse particulièrement – la dernière – disposait de ressources phénoménales. Leurs machines étaient capables de désintégrer les planètes et de réutiliser leurs atomes pour construire tout ce qui leur passait par la tête. Vous vous dites bien sûr qu'avec des pouvoirs pareils, ces gens devaient être extrêmement satisfaits de leur vie… Eh bien, non. En effet, rien n'est infini, pas même le nombre des planètes à déconstruire. Ils commencèrent donc à se disputer pour décider du partage et de la supervision des ressources de l'univers. Au début, ils se contentèrent de se disputer. Puis vint le temps du vol et de la jalousie. Alors apparurent les premiers conflits armés, qui dégénérèrent bientôt en ce que nous appelons la Guerre de la Décadence. Les royaumes qui, auparavant, avaient été si unis, se déclarèrent la guerre. Des armes de destruction capables d'anéantir les planètes et même de vider les étoiles de leur énergie furent inventées. Des systèmes solaires entiers furent transformés en champs de bataille. Bien évidemment, la construction de ces machines de guerre nécessitait des ressources colossales, si bien que tout système solaire pris à l'adversaire était immédiatement pillé pour alimenter les usines d'armement. Ce qui signifiait que cette dernière génération détruisait consciemment ce pour quoi cette guerre avait commencé, scellant par là même son terrible destin. Les machines se firent la guerre pendant des milliers d'années, détruisant et détruisant encore. Et il en fut ainsi jusqu'à ce que la dernière d'entre elles se fût éteinte. Mais combien d'êtres vivants, d'espèces entières furent sacrifiés dans cette folie ?

» Toutefois, la décadence de ses habitants n'explique pas à elle seule la chute de l'Empire de l'Anneau. Car la guerre n'est que la conséquence matérielle de la déchéance. De nombreuses sociétés avaient suivi l'exemple des Wilfriens, et avaient choisi de régresser lentement, d'oublier un peu leur technologie, de s'isoler et de revenir à un mode de vie plus primitif, propice à la méditation et à la recherche de la paix. D'autres, comme les Voyageurs ou les adeptes de la Dernière Église, avaient plutôt bien réussi, en attirant les gens les plus dynamiques, les plus intelligents et les plus motivés. Tous ceux-là avaient décidé de consacrer leur vie à une cause supérieure. Malheureusement, en agissant ainsi, ces sociétés avaient petit à petit privé l'Empire de l'Anneau de sa vitalité.

» Parmi tous ces royaumes si différents les uns des autres, il en était un qui avait prédit la chute. Il s'agissait des Éternels, qui étaient de grands savants et qui étudiaient les civilisations extérieures à l'Empire. Les Éternels avaient découvert que toutes les espèces biologiques avaient un point commun : elles croissaient, puis

disparaissaient. Cela pouvait prendre un siècle, ou bien un million d'années. Mais la vie suivait toujours ce cycle.

Tandis que la Guerre de la Décadence faisait rage et que l'Empire de l'Anneau se désagrégeait autour d'eux ils décidèrent de survivre à tout prix. De nombreux autres peuples voulurent se protéger en établissant des colonies et des enclaves secrètes, à partir desquelles ils espéraient pouvoir un jour renaître de leurs cendres. Certains royaumes se cloîtrèrent derrière des frontières infranchissables pour s'isoler de la décadence environnante. Mais les Éternels avaient compris qu'il était inutile d'essayer d'éviter l'inévitable. Toute lutte était immanquablement vouée à l'échec. Et, de fait, les Éternels avaient raison, car, de l'Empire de l'Anneau, il ne reste plus rien d'autre que des légendes et des histoires de gloire passée. Pourtant, les Éternels, eux, sont toujours là.

» Au lieu de combattre vainement le déclin, ils choisirent de l'assumer. Ils adaptèrent leur société et leur physique à la nature de la galaxie. La vie biologique et les machines de l'Empire de l'Anneau furent mariées à l'échelle moléculaire. Les Éternels devinrent des créatures géantes vivant dans l'espace. Mais contrairement aux vaisseaux interstellaires, ils n'avaient besoin ni d'énergie artificielle, ni d'énormes ressources industrielles. Ces créatures étaient extrêmement simples, et ce à plus d'un titre. C'est justement grâce à cette simplicité qu'elles ont pu survivre et se répandre dans toute la galaxie.

» De nos jours, elles vivent en orbite autour des géantes rouges, se nourrissant de leur chaleur ainsi que du vent solaire. Elles sont gigantesques et ressemblent à des astéroïdes aérodynamiques capables de déployer des ailes solaires larges de plusieurs kilomètres. À cause de leur forme et de l'environnement dans lequel elles prospèrent, nous les appelons les dragons. Comme les dragons, elles naissent dans des œufs. On trouve d'ailleurs ces derniers dans tous les systèmes solaires – globes noirs et froids, ils dérivent dans les halos cométaires externes en attendant que les étoiles arrivent à la fin de leur cycle de vie. Vous voyez ? Toujours et encore ce fameux cycle… Les étoiles vieillissent, puis meurent. Elles grossissent, absorbent leurs planètes et deviennent des géantes rouges. C'est à ce moment-là que les œufs sortent de leur torpeur. Ils grossissent lentement sous l'effet de la chaleur et des vents ioniques, et finissent par devenir de véritables dragons. Dès leur naissance, ceux-ci se mettent à écouter l'univers. Leurs ailes sont parsemées d'éléments capables de capter des ondes radio transmises à l'autre bout de la galaxie, et même au-delà, ce qui leur permet d'assister à distance à l'essor et au déclin de civilisations entières. Et puis, ils écoutent le cosmos lui-même : la naissance et la mort des étoiles, les cris poussés par la matière lorsqu'elle disparaît dans un trou noir, les quasars et les pulsars hurlant dans le vide… Ce

savoir phénoménal, ils le partagent entre eux, en discutent, et surtout l'accumulent, sans l'oublier. Très rarement, il leur arrive même de l'utiliser ; car ils sont capables de modifier leur apparence en agissant sur les molécules qui les composent. Telle est la nature des dragons, tel est leur héritage.

» À la fin, lorsque les étoiles s'effondrent sur elles-mêmes et deviennent des naines blanches, les dragons, abandonnés dans le vide, cessent d'exister. En acceptant leur mortalité, ils embrassent le cycle de la nature. Ils accomplissent leur mission et font avancer leur espèce. Comme n'importe quelle civilisation, ils accumulent de la connaissance, l'organisent et la lèguent à leurs descendants. En gravitant autour de leurs étoiles nourricières, ils envoient leurs œufs aux quatre coins de l'univers. Et chacun de ces œufs est doté de la mémoire de sa race. Après avoir voyagé dans le vide interstellaire, les dragons en devenir se font capturer par la force gravitationnelle d'une nouvelle étoile, et le cycle peut recommencer.

— Sauf quand l'un d'entre eux finit par s'écraser sur Terre, ou plutôt sur Thallspring, dit Lawrence.

Les enfants se retournèrent, surpris. Lawrence était adossé nonchalamment à un tronc, les bras croisés sur la poitrine. Il arborait un sourire en coin et regardait Denise.

Les enfants excités se mirent à chuchoter.

— C'est une vieille histoire qui date de plus de deux mille ans, continua-t-il en souriant aux enfants, d'ores et déjà acquis à sa cause. L'œuf de dragon transperça le ciel comme un rai de lumière et s'écrasa sur le plateau, tout près du mont Kenzi. L'impact fut si violent qu'il créa un cratère dans le flanc de la montagne. Tous les arbres furent déracinés et déchiquetés dans un rayon de cinquante kilomètres. Ce bois s'enflamma et brûla pendant des jours et des jours. Les poussières de roche vaporisées s'élevèrent dans la stratosphère et masquèrent la lumière du soleil pendant des semaines et des semaines. Le plateau connut alors le plus froid des hivers. Quelques années plus tard, la neige fondit et remplit le cratère d'eau. Les arbres repoussèrent. Quelques siècles plus tard, tout était redevenu normal. Sauf qu'il y avait un nouveau lac.

» Et puis arrivèrent les hommes, qui baptisèrent cet endroit Arnoon. Ils construisirent un village et apprirent à exploiter la toile de saule. Un jour…

— Un jour, dit Denise, mon grand-père était en train de prospecter à l'aide de ses senseurs lorsqu'il détecta un étrange champ magnétique provenant de sous le lac. Alors il creusa. Avec un petit robot, il mit des mois à creuser un tunnel jusqu'à l'îlot… où il découvrit des fragments d'œuf. Il ignorait de quoi il s'agissait ; il savait uniquement que cela fonctionnait comme une sorte de matrice

minérale. Quelque chose de complètement étranger à l'humanité. Il décida donc de creuser d'avantage et finit par découvrir un morceau beaucoup plus gros : le dragon.

— À force de les étudier, reprit Lawrence, il comprit que la structure moléculaire des fragments leur permettait de stocker des données. Après de nombreuses expériences et des échecs cuisants, il finit par apprendre à déchiffrer ces dernières. Il ne lui restait plus qu'à commencer l'exploitation de cette énorme mine de connaissances qu'était le dragon.

— Mais le dragon était toujours endormi, dit Denise. Et ses souvenirs étaient désordonnés. Mon grand-père conçut donc un programme capable de réveiller sa mémoire assoupie. Alors, le dragon se réveilla et apprit à penser.

— Les enfants, dit Lawrence, le dragon est une sorte de système nanonique cohésif qui agit à l'échelle moléculaire. Grâce à lui, vos parents ont pu adapter les arbres de Thallspring afin qu'ils donnent des fruits comestibles pour l'homme. Grâce à lui, vous ne souffrez pas de maladies. Grâce à lui, vous possédez une technologie qui dépasse de très loin tout ce que l'homme a pu concevoir jusqu'à aujourd'hui… Et vous êtes les seuls à posséder toutes ces richesses.

— Pour répondre à nos besoins, le dragon utilise sa propre matière première. Il ne peut pas créer à partir du néant. Cette partie de son savoir a disparu au moment de l'impact. Les particules présentes dans mon corps et grâce auxquelles mes capacités ont été améliorées proviennent toutes du dragon. Ce sont des morceaux de sa propre chair. Il s'est mutilé pour moi, pour nous. Vous comprenez ? Il s'est mutilé pour vous sauver.

— Oui, répondit Lawrence, soudain calmé. Cela donne à réfléchir…

Denise se retourna vers les enfants.

— Maintenant vous savez pourquoi la vie à Arnoon est différente de celle que vivent les autres habitants de Thallspring. Une noble créature est en train de se sacrifier pour rendre nos vies plus faciles. Notre dette envers elle est énorme. Nous ne devons jamais oublier ce que nous lui devons. Et nous devrons un jour tenter de la rembourser.

Les enfants se dispersèrent. Nombre d'entre eux voulurent voir Lawrence de plus près, puis s'en allèrent en gloussant. Approcher le grand méchant soldat était une aventure en soi. Lawrence trouva cela amusant.

Jacintha vint le voir, elle aussi. Elsebeth était blottie dans ses bras. Timide, la petite fille avait enfoui son visage dans le cou de sa mère.

— Je me souviens de vous maintenant, lui dit Lawrence.

Elle acquiesça comme à contrecœur.

— Je suis désolée que nous soyons redevenus des ennemis.

— L'amour, la guerre… C'est un cycle bien humain.

— Avec l'aide du dragon, nous espérons pouvoir un jour briser ce cercle infernal.

— Je sais. Il me l'a dit.

Jacintha se tourna vers sa jeune et jolie sœur qui les fixait d'un air désapprobateur.

— Essayez de ne pas lui compliquer la tâche. Elle doit accomplir sa mission.

— Ne vous inquiétez pas. Je sais ce que j'ai à faire.

Jacintha lui lança un regard légèrement méfiant puis s'en alla rejoindre son mari. Elsebeth lui fit au revoir de la main. Lawrence lui répondit en souriant.

— Nous détenons Grabowski, dit sèchement Denise. Je vous propose un marché : si vous coopérez, Grabowski sera guéri et il pourra commencer une nouvelle vie ici, au village. De toute façon, vous ne pouvez pas reprendre votre poste au sein de Z-B…

Lawrence élargit son sourire et prit une mine aussi enjouée et irritante que possible.

— Je n'ai pas besoin de conclure de marché avec vous. Je vous aiderai de toute façon.

— Que voulez-vous dire ? demanda lentement Denise.

— Vous avez l'intention d'emmener le dragon jusqu'à Aldébaran, la géante rouge la plus proche de nous, là où vivent les vrais dragons, c'est cela ?

— Oui, dit Denise, comme si elle avouait une faiblesse. Là-bas, ils sauront comment le guérir. S'il reste ici, ceux de votre espèce finiront par le découvrir et par le réduire en petits morceaux afin de l'étudier et de l'exploiter jusqu'au bout. Je ne peux pas laisser une telle chose arriver. C'est un être vivant qui a fait le choix de nous faire don de sa personne. Nous devons à tout prix tenter de le rendre aux siens.

— Ceux de mon espèce, avez-vous dit… ?

— Zantiu-Braun, ou le gouvernement de Thallspring. Des gens qui ne vivent pas comme nous. Qui ne vivent pas de vraies vies. Qui ne se soucient de rien d'autre que de leur propre confort.

— Vous savez, ceux de *votre* espèce sont plus nombreux que vous ne le pensez. Où que j'aille, je tombe sur des idéalistes.

— Dommage qu'ils ne vous aient pas contaminé…

— Et pourtant, je vais vous aider.

— Pourquoi ? Pourquoi voudriez-vous nous aider ?

— L'altruisme, vous connaissez ?

— Non, je ne vous crois pas. Vous êtes venu ici pour voler le

dragon. Vous n'avez pas pu changer du tout au tout en si peu de temps…

— Je ne connaissais même pas l'existence du dragon avant de le rencontrer. En fait, je pensais trouver une montagne d'or ou de diamants.

— Mais alors…, fit-elle en le regardant d'un air étonné, où avez-vous eu votre Apogée ?

— Un de mes amis originaire de la Terre me l'a donné sur Amethi. Un type bien. Juste un peu paumé, comme tous les garçons de cet âge.

— Les Terriens ont trouvé un dragon ?

— Non. Mais c'est pour découvrir le fin mot de cette histoire que je veux vous aider.

*
**

Michelle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, ni de l'heure qu'il pouvait être. À vrai dire, elle n'était même pas certaine de savoir quel jour on était.

Les soldats l'avaient traînée hors de sa chambre, puis jetée dans une camionnette. Les infirmiers qui l'attendaient dans l'ascenseur étaient montés avec elle. Son tee-shirt lui fut alors déchiré pour permettre à des senseurs et des sondes en tout genre de l'examiner sous toutes les coutures. Des seringues furent introduites dans ses membres et son ventre, laissant derrière elles de petites perles de sang. Elle hurla, se débattit. En vain. Un soldat la maintint au sol jusqu'à ce que tout soit terminé.

Son tee-shirt en lambeaux lui fut rendu. Elle l'enroula hâtivement autour de ses seins et pleura pitoyablement. Elle eut peur de se faire violer, mais cela n'arriva pas. Les hommes ne prêtèrent plus du tout attention à elle jusqu'à la fin du voyage.

Quinze minutes plus tard, la portière de la camionnette s'ouvrit et elle découvrit une sorte de parking souterrain parfaitement anonyme. On la conduisit directement dans une petite cellule et on l'enferma.

Au bout d'une heure d'attente, elle se dit qu'ils l'avaient peut-être oubliée. Alors elle cogna sur la porte. Personne ne vint. Elle pleura à nouveau en se haïssant d'être aussi faible. Mais elle était réellement terrifiée. Z-B pourrait lui faire n'importe quoi. Ses tortionnaires devaient avoir de l'imagination. Personne n'en saurait jamais rien. Si seulement elle pouvait voir Josep… Main dans la main, ils pourraient supporter les horreurs qui les attendraient. Doucement, elle s'allongea en position fœtale sur son lit de camp, serrant fort ses genoux contre

sa poitrine. Elle sanglotait, se calmait, puis recommençait. Pourquoi ne venaient-ils pas la chercher pour l'interroger ? Qu'on en finisse. Et puis, à force d'attendre, elle s'endormit.

Elle se réveilla en sursaut. La porte venait de s'ouvrir.

C'était un soldat. Michelle serra bien fort ce qui restait de son tee-shirt sans pouvoir détacher son regard de l'imposante silhouette qui approchait d'elle. Finalement, elle n'avait plus trop envie de se faire interroger.

— Vous. Avec moi. Maintenant, lâcha le soldat.

Il la conduisit le long d'un couloir gris et triste jusqu'à un ascenseur. Ils sortirent de la cabine et se retrouvèrent dans un environnement luxueux qui lui fit penser à un hôtel cinq étoiles, avec ses moquettes dorées et ses portes de bois laqué. Sur les murs étaient accrochées des toiles impressionnantes. Des tablettes antiques servaient de socles à des vases en cristal pleins de fleurs délicatement arrangées. Même les cônes lumineux étaient en argent massif et en cristal.

Mais ce n'était pas un hôtel. Des portes entrouvertes lui permirent de voir de nombreux bureaux. Les hommes qu'ils croisèrent avaient tous l'air occupés, voire préoccupés. Quelques-uns d'entre eux seulement daignèrent poser les yeux sur elle.

Finalement, le soldat la fit entrer dans une pièce qui contenait un seul bureau. Un homme l'y attendait. Il portait un élégant costume gris et mauve, dont la coupe ne rappelait rien de ce qui se portait sur Thallspring.

— Vous pouvez nous laisser, dit l'homme au soldat.

Michelle l'entendit à peine. Elle regardait par la fenêtre. À ses pieds s'étendait un grand jardin parfaitement entretenu, bordé par une large voie express. Au-delà, elle reconnaissait les bâtiments publics du centre de Durrell. Jamais auparavant elle ne les avait vus sous cet angle… Elle comprit alors qu'elle se trouvait dans le Manoir de l'Aigle.

— Je m'appelle Braddock Raines, dit l'homme. Je vous en prie…, fit-il en enlevant sa veste et en la lui offrant. Je vous demande de m'excuser pour la façon dont vous avez été traitée. Mes hommes deviennent un peu trop passionnés lorsqu'il s'agit de missions aussi importantes que celle-ci.

— Mission ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

Elle avait encore du mal à réaliser ce qui lui arrivait.

— Chaque chose en son temps, dit-il en arborant un sourire rassurant. Mon supérieur aimerait vous parler, ajouta-t-il en lui montrant une grande porte à double battant.

L'homme qui était assis derrière un grand bureau leva les yeux vers elle, lui fit signe d'approcher en souriant et se replongea dans

l'examen d'un panneau holographique. Il était difficile de lui donner un âge. Il devait avoir entre quarante et cinquante ans, pensa-t-elle. Pourtant il possédait le genre d'assurance que l'on rencontrait plutôt chez les hommes bien plus âgés.

Braddock la conduisit jusqu'à un canapé et lui demanda de s'asseoir. Elle enroula la veste autour de ses épaules comme s'il s'agissait d'une armure.

— Je m'appelle Simon Roderick, dit l'homme derrière le bureau. Je suis responsable de la sécurité de Zantiu-Braun sur Thallspring. Et vous, Michelle, avez fait une grosse bêtise.

Elle baissa les yeux et fit de son mieux pour ne pas se mettre à pleurnicher.

— La seule chose qui joue en votre faveur, c'est que vous êtes humaine.

— Je vous demande pardon ?

— Oui, contrairement à ce monsieur, vous êtes humaine, dit-il en lui montrant le visage de Josep sur une feuille écran. Vous reconnaissez cet homme ?

— Oui.

— Merci, Michelle. Apparemment, vous commencez à comprendre que vous êtes dans le pétrin.

— Un jour vous goûterez à la défaite, dit-elle avec une audace qu'elle ne se connaissait pas.

— Face à des créatures aussi puissantes, la race humaine dans son ensemble pourrait très bien vivre ses dernières heures.

— Comment ça, « créatures » ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Votre camarade résistant n'est pas entièrement humain.

— C'est ridicule !

Personne n'était plus humain que Josep. Seul un humain pouvait vous donner autant de plaisir et de joie.

— Vous croyez ? fit Simon tandis que le visage de Josep cédait sa place à un amas de sphères multicolores. Vous savez ce que c'est ?

— Non.

— Cela n'a rien de surprenant. Nous-mêmes ne sommes pas certains de savoir. C'est une sorte de nanomachine capable de travailler à l'échelle moléculaire. Nous l'avons trouvée dans le sang de votre ami…

— Qu'avez-vous fait à Josep ?

Elle eut soudain envie de pleurer. Mais cette fois-ci de rage et non pas de peur.

— Josep ? Il s'appelle donc Josep.

Les épaules de Michelle s'affaissèrent. Sa colère fit long feu. Elle

s'était fait piéger bêtement.

— Faites ce que vous voudrez de moi, je ne dirai rien.

Simon contourna son bureau et vint s'asseoir près de la jeune femme. Elle essaya de ne pas sursauter. Il prit une théière en argent sur la table basse et se versa une tasse de thé.

— Savez-vous au moins de quoi nous sommes capables ? demanda-t-il. Josep vous en a-t-il déjà parlé ?

— Je sais que vous utilisez des drogues. Avant de me tuer, je suppose que vous allez aussi me violer.

Grand Dieu, quelle idée répugnante. Nous ne sommes pas des sauvages. Ma chère, vous devriez apprendre à distinguer les faits réels de ce qui n'est que pure propagande. En effet, nous savons utiliser toutes sortes de drogues, ainsi que diverses méthodes d'hypnose et de stimulation du cerveau. Bien sûr, ces procédés n'ont rien de plaisant. Vous ne pourrez rien nous cacher, pas même vos fantasmes les plus inavouables. Savez-vous pourquoi nous ne sommes pas en train de pratiquer nos techniques d'interrogatoire sur vous ?

— Vous voulez me faire peur. Vous voulez que je vous donne des noms, lâcha-t-elle sèchement.

— Non. J'aimerais simplement que vous nous disiez ce que nous voulons savoir de vous-même. Mais malheureusement, nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Je ne plaisante pas du tout lorsque je vous dis que Josep est un extraterrestre.

— Qu'avez-vous fait de lui ?

— Rien. Pourtant j'aurais bien aimé… Mais il s'est échappé juste après avoir été capturé.

— Tant mieux. Jamais plus vous ne parviendrez à lui mettre la main dessus.

— Sans votre aide, c'est évident.

— Vous pouvez toujours courir. Vous n'échapperez pas à un interrogatoire en règle.

La perspective d'être torturée par ces brutes épaisses la faisait trembler d'effroi, mais le temps qu'elle gagnerait aiderait Josep à leur échapper …

— Vous ne me demandez pas où nous l'avons attrapé ? lui demanda l'homme. Peut-être étiez-vous au courant pour cette opération ?

— J'ignore de quoi vous parlez, dit-elle en repensant à toutes les nuits où Josep s'était absenté.

Il lui disait qu'il portait des messages à d'autres cellules de résistance. Ce qu'elle faisait elle aussi de temps à autre. Mais jamais la nuit.

Simon prit sa tasse de thé et s'installa confortablement dans le

canapé. Sur la feuille écran apparurent des images de l'astroport. Des gens sortaient des cadavres des décombres du bâtiment administratif.

— Mon Dieu, chuchota Michelle.

— Il y a huit morts, dont les collaborateurs de M. Raines.

Le visage fermé, Braddock Raines se tenait près du canapé. Michelle ne put s'empêcher de le regarder d'un air pitoyable et coupable.

— Dix-sept blessés, dont trois dans un état critique ; un retard considérable sur notre planning ; sans compter que la population de Durrell vit à présent dans la peur des représailles… Nous avions en effet mis le président en garde contre toute tentative de sabotage. Qu'en pensez-vous, Michelle ? Combien de citoyens de Thallspring devra-t-on sacrifier pour empêcher votre mouvement de résistance de récidiver ? Dix ?

— Arrêtez !

— Cinquante ?

— Aucun ! cria-t-elle. Josep n'a rien fait. Nous n'avons rien fait. Nous nous contentons de saboter vos moyens de transport et les usines que vous nous avez volées. Nous n'avons tué personne.

— *Vous*, Michelle, n'avez tué personne. Mais il y a une différence entre vos efforts – il est vrai pathétiques – pour combattre notre invasion, et les objectifs de vos amis extraterrestres.

— Josep n'est pas un extraterrestre !

— Comme c'est triste… Non seulement vous ne voulez rien nous dire, mais en plus, vous êtes incapable d'admettre la vérité. Nous avons pourtant des preuves irréfutables de ce que nous avançons. Le corps de Josep a été altéré, amélioré par une technologie extraterrestre. Il se servait de vous.

— Vous mentez. Nous nous aimons.

— Ah ! fit Simon tout sourires. Josep est votre premier amour ?

— Je… Non…

— Comme c'est touchant.

— Non, Josep n'est pas le premier, dit-elle en se sentant rougir.

— Michelle, toutes les agences de renseignement de l'univers utilisent ce stratagème pour infiltrer l'ennemi. Depuis des siècles et des siècles. Vous repérez quelqu'un de solitaire, d'un peu triste, un cœur à prendre travaillant dans le domaine qui vous intéresse – une jeune femme dans la fleur de l'âge, un peu moins belle que ses amies, par exemple. Et vous lui envoyez un loup. Ils se rencontrent. Par hasard, serait-on tenté de dire. L'homme est très séduisant, incroyablement doué au lit, et se prend soudain de passion pour cette femme dont personne ne voulait. La femme est séduite, l'affaire est dans le sac. Elle lui donne son cœur et sa confiance. Cela ne vous

rappelle rien, Michelle ?

— Non, murmura-t-elle.

— Est-il apparu dans votre vie en même temps que nous sur votre planète ? C'est votre première année d'université, la première fois que vous vous éloigniez vraiment de vos parents… Vos notes n'étaient pas très bonnes. Vous vous sentiez seule. Vous l'avez rencontré sur le campus ? Non. Juste avant ? Bien sûr ! La première fois que vous partiez de chez vous pour une période prolongée : vos parents vous ont payé des vacances à Memu Bay pour vous récompenser d'avoir passé vos examens. C'est cela, n'est-ce pas ? C'est là-bas que vous vous êtes rencontrés. L'amour de vacances parfait…

Michelle sanglotait, désespérée. Ces mots étaient pires que toutes les tortures.

— Il m'aime : Je le sais !

— Et puis nous sommes arrivés, et il est réapparu dans votre vie comme par magie. Oui. Il s'est installé dans votre chambre – de manière non officielle, évidemment, c'est plus discret. Il n'y a aucune trace de lui dans les fichiers de l'université. D'ailleurs, il n'y a aucune trace de lui sur tout Thallspring. C'est simple, si l'on en croit la base de données, il n'existe pas. Pourtant, vous savez comme moi que c'est impossible. Alors comment expliquez-vous que les moteurs de recherche les plus puissants qui soient ne puissent pas trouver mention de son nom sur le réseau ?

— Il est humain ! lâcha Michelle d'une voix implorante. S'il vous plaît, fit-elle en se tournant vers Raines, qui se contenta de la regarder en hochant négativement la tête d'un air désolé.

— Josep vous a-t-il dit qu'il possédait un logiciel spécial ? continua impitoyablement Simon. Un logiciel très performant et secret, utile à votre cause ?

Michelle commença à se recroqueviller sur elle-même. La voix agressive de l'homme continuait sans relâche. Son monde, sa vie étaient en train de s'effilocher.

— Un logiciel bien plus efficace que toutes les IA que nous utilisons sur Terre ? Que vous a-t-il dit ? Qu'il avait été conçu par quelques adolescents boutonneux passionnés d'informatique et résistants à leurs heures ?

Simon lui mit l'index sous le menton et la força à le regarder dans les yeux. Les joues de la jeune femme étaient trempées de larmes. Le sens électromagnétique de l'inquisiteur lui permettait de voir les vagues de détresse qui déferlaient dans ses pensées.

— Je suis désolé, dit-il tendrement. Vraiment. Cette histoire me bouleverse tout autant que vous…

— Ap… Apogée, bégaya Michelle. Le logiciel s'appelle Apogée.

*
**

Sortir le dragon de son antre souterrain n'était pas une mince affaire. Mais tout avait été pensé depuis longtemps en prévision de ce grand jour. La famille de Denise avait creusé une autre cage d'ascenseur, plus large que celle que Lawrence avait empruntée, qui émergeait de l'autre côté du petit temple.

Lawrence s'assit sur un banc de pierre et regarda le monte-charge à pistons magnétiques émerger du sol, coiffé d'un bon mètre de terre grasse. Le dragon posé sur son socle de verre était à l'intérieur. Son filet à induction doré était enroulé autour de lui. La lumière du soleil se reflétait sur chacune de ses mailles. Des moteurs électro-hydrauliques se mirent à ronronner dans l'atmosphère tranquille.

— Bienvenu dans notre monde, dit Lawrence. Je suppose que vous ne percevez pas la lumière visible…

— Pas directement, répondit le dragon. Toutefois, je reçois les images perçues par vous-même et vos congénères humains. Je sais à quoi ressemble Arnoon. C'est magnifique.

Les nanoséquenceurs ne s'étaient pas contentés de réparer sa jambe et sa hanche. Ils avaient également modifié une partie de ses neurones, qui fonctionnait à présent à la manière d'une IND. Ces modifications cellulaires directes, qui dépassaient de loin les viro-améliorations – ou améliorations V – pratiquées par les humains, Denise les appelait les améliorations D. Les traitements de l'ADN inventés sur Terre agissaient sur des ensembles de muscles ou d'organes, tandis que les particules du dragon étaient capables d'œuvrer à une échelle beaucoup plus discrète et efficace.

— Tous les habitants d'Arnoon n'ont pas eu droit à cet… implant neural…, avait-il dit à la jeune femme.

Cela faisait plusieurs heures qu'ils étaient assis sous le pavillon à discuter d'un plan qui leur permettrait de transporter le dragon jusqu'à un vaisseau interstellaire. Ils étaient courtois l'un envers l'autre, sans plus. Il y avait trop de morts entre eux pour qu'un véritable rapprochement fût possible.

— Non. Seules les personnes comme moi, Raymond ou Jacintha en ont réellement besoin. Il n'a jamais été dans notre intention de créer une race de superguerriers. Nos enfants ne subissent que des modifications bénignes et superficielles.

— Similaires à nos viro-améliorations ?

— Oui. Pour les particules de dragon, l'altération de notre ADN est un jeu d'enfant. Grâce à elles, nous ne souffrons plus du cancer,

notre système immunitaire est plus fort, nos organes plus performants, nous avons augmenté notre espérance de vie et notre QI moyen. Ces changements sont permanents et seront transmis de génération en génération. Ce qui signifie que nous n'avons plus vraiment besoin du dragon.

— Et pour l'alimentation ?

Devant lui, sur une table, était posé un grand bol en bois sculpté plein de fruits divers, avec lequel il ne cessait de jouer nerveusement. Denise jouissait de son malaise manifeste.

— Nous avons également modifié les plantes. Définitivement. D'ici un siècle, cette forêt sera devenue un gigantesque verger. Plus personne n'aura besoin de ces maudites raffineries. Ça fera une nécessité économique de plus à jeter au panier.

— Une nécessité économique qui a sauvé soixante-dix pour cent de l'humanité de la famine. L'agriculture est une terrible perte d'énergie.

— Tout dépend des civilisations que vous êtes censé nourrir. Les nations industrialisées n'avaient d'autre choix que de recourir à l'élevage industriel pour subvenir aux besoins de leurs populations urbaines. Mais si vous remplacez ces zones urbaines par des communautés isolées et autosuffisantes telles qu'Arnoon, le problème disparaît.

— Un monde fait de communautés séparées, mais reliées entre elles par le réseau. Le vrai village mondial. Le savoir appartient à tout le monde, mais chacun vit chez soi, comme il l'entend… Pour réaliser votre rêve, il vous faudra une industrie nanotechnologique très perfectionnée.

— Je sais. Mais nous avons beaucoup étudié le dragon, nous avons copié sa mémoire… Si nous partageons ses connaissances avec le reste de l'humanité, nous pensons pouvoir reproduire ses particules de séquençage. Bien sûr, ce sera très long, mais nous ne sommes pas pressés. Ce sera une véritable révolution organique. Et si ça rate sur Thallspring, ça marchera sur un autre monde. Je pense qu'une société technologique peut prospérer en suivant un modèle différent de celui qui prévaut aujourd'hui. J'en suis certaine.

Lawrence la regarda d'un air malicieux.

— Il faudra d'abord venir à bout de pas mal de préjugés.

— En effet, dit-elle en prenant une pêche dans le bol et en la lui tendant.

— Est-ce bien raisonnable ? La dernière fois qu'une jeune femme m'a fait une proposition de ce genre, je lui ai vomi dessus.

— Quel romantisme…

Il prit la pêche et mordit dedans. Elle était sucrée et juteuse.

Bonne, en fait. Vraiment bonne.

— Nos arbres ne donnent pas que des fruits, dit Denise d'un air faussement innocent. Certains d'entre eux donnent aussi de la viande.

Lawrence eut du mal à avaler sa bouchée de pêche.

Avant de partir, il rendit visite à Hal. Le garçon était confortablement installé dans une des maisons en bois du village, où il dormait paisiblement. Ses modules médicaux avaient été réparés et faisaient industrieusement circuler divers médicaments dans ses organes. Sa peau avait recouvré une couleur saine.

— La plupart des dommages internes ont été soignés, dit le docteur. Dans un ou deux jours, on pourra lui retirer ses modules. Mais je m'inquiète un peu pour son cœur biomécanique.

— Il ne fonctionne pas correctement ?

— Si, mais il est un peu rustique. Je pense que c'est un organe temporaire. Je ne sais pas combien de temps il pourra le garder. Et comme le dragon va partir, nous n'avons pas le temps de lui en faire un autre. Votre ami aura probablement besoin d'une transplantation d'ici une petite vingtaine d'années.

Lawrence faillit éclater de rire.

— Je me demande bien quel genre de cœur on lui transplantera à ce moment-là…

— Dieu seul le sait.

— Comment va son cerveau ?

— Pour le cerveau, ce sera un peu plus long. Le manque d'oxygène lui a fait perdre beaucoup de neurones. Les particules fonctionnent à plein régime, mais il n'aura pas retrouvé l'ensemble de ses facultés intellectuelles avant plusieurs semaines.

L'idée que Hal eût des « facultés intellectuelles » le fit sourire.

— Et sa mémoire ?

— Il n'y a rien à faire. Rien au monde, pas même le dragon, ne peut lui rendre tous ses souvenirs. Sa mémoire comportera très certainement de grandes zones d'ombre.

Lawrence caressa le front de son jeune soldat.

— S'il doit refaire sa vie ici, c'est préférable.

— En effet.

— Une dernière chose… Faites-moi plaisir, enlevez-lui ses valves. Ça l'aidera à prendre un bon départ.

— Bien sûr. Dois-je lui délivrer un message de votre part, lorsqu'il ira mieux ?

— Eh bien… Je ne sais pas. Bonne chance. Oui, c'est ça, dites-lui bonne chance de ma part.

C'était un bien piètre message, mais que pouvait-il lui dire de plus. Le môme avait l'occasion de repartir de zéro, alors pourquoi le

lier à son encombrant passé ?

— Pourquoi ne pas lui enregistrer un message ? lui suggéra le dragon.

— Non. Couper tous les liens qui nous unissent est ce qu'il y a de mieux à faire. Et puis, je suis mal placé pour lui donner des conseils. J'ai raté tout ce que j'ai entrepris dans la vie.

— Je suppose que c'est ce que vous appelez le destin…

Lawrence porta deux doigts à son front et salua le dragon, qu'un robot était en train de soulever de son piédestal.

— Dans le mille.

Jacintha arriva dans le temple et s'assit près de lui. Un petit robot de transport s'arrêta à sa hauteur. La côte de l'île avait presque entièrement disparu sous la masse des barques des habitants d'Arnoon. En effet, de nombreux villageois étaient venus assister à cet événement important. Lawrence croisa les doigts pour que les satellites espions de Z-B ne remarquent pas cette activité inhabituelle dans la région. Les villageois, eux, affirmaient qu'ils surveillaient tous les appareils placés en orbite basse par Z-B. Selon eux, le ciel était parfaitement dégagé au-dessus de leurs têtes.

— Votre combinaison est prête, dit Jacintha en lui indiquant la grosse caisse en plastique que transportait son robot.

— Merci. Je pensais qu'elle était irrécupérable.

— Nous avions déjà un antidote contre le venin de requin-brochet avant de découvrir le dragon. Si on ne tarde pas trop à l'utiliser, il n'y a pas de problème. Les fibres de ses muscles artificiels ont très bien supporté le traitement. Mais il a d'abord fallu les vider de leur sang contaminé.

— Merci. Ces saloperies m'ont vraiment foutu la trouille.

— Les roses ont toujours des épines. Les rivières de la région pullulent de requins-brochets. J'ai moi-même été mordue plusieurs fois.

— Vous pourriez créer une sorte de virus et les éradiquer…

Le visage de Jacintha s'assombrit.

— Ma petite sœur peut-elle réellement vous faire confiance ?

— Elle le peut.

— Pourtant, elle est l'incarnation vivante de Supersniper. Quant à moi, j'ai fait partie de l'équipe qui a massacré votre peloton. Et vous oublieriez tout ça du jour au lendemain ? Vous, qui seriez prêt à rayer une espèce animale de la surface de cette planète sous prétexte qu'elle a les dents pointues ?

— Mes hommes m'ont suivi, dit lentement Lawrence. C'est moi qui les ai conduits sur le plateau. Vous avez appuyé sur la détente, mais c'est moi qui les ai menés à la boucherie.

— Tiens, je m'attendais à ce que vous ajoutiez qu'ils connaissaient les risques…

— J'allais le faire. Il est rare que les colons nous résistent. En réalité, personne ne s'attendait à ce que vous nous donniez autant de fil à retordre. Mais c'est une possibilité que nous envisageons systématiquement. Il est vrai que Denise possède quelques gadgets étonnants, mais sa véritable force, c'est d'avoir su rallier tant de gens à sa pseudo-cause. Si les indigènes réussissent à s'organiser et à voir clair dans le bluff de Z-B, l'échec de la mission de recouvrement est inévitable. Vous pensez vraiment qu'un capitaine de vaisseau, un homme de chair et de sang, un père de famille, serait capable d'arroser des civils au rayon gamma, de tuer un demi-million de personnes innocentes en quelques minutes ? Cela n'arrivera jamais. Nous qui sommes en bas savons que nous ne pouvons compter sur personne, qu'il n'y a pas de cavalerie pour venir nous sauver. Le fait que Denise soit parvenue à tuer autant de soldats, en bas, à Memu Bay, montre à quel point Zantiu-Braun est en déliquescence. La fin de Z-B est proche. Les combinaisons dermiques sont des engins remarquables, même lorsqu'on les compare aux connaissances extraordinaires du dragon. Mais sans une bonne organisation, sans l'esprit d'initiative, sans la détermination, elles deviennent inutiles. Toutes ces qualités nous manquaient pour réussir notre mission. L'expérience de Santa Chico aurait dû sonner le glas des campagnes de Zantiu-Braun. Mais le conseil d'administration a choisi de persister, de s'attaquer à une cible plus faible.

— Alors vous êtes d'accord avec les Éternels ? Vous pensez que la vie est un cycle permanent.

Lawrence soupira longuement, épuisé d'avoir trop longtemps gardé sa colère et son désespoir en lui.

— Peut-être bien. En fait, je m'en fiche. Je me fiche que vous ayez tué mes amis. Je me fiche d'avoir descendu ces gens qui nous ont tendu une embuscade. Je me fiche de savoir si nous sommes quittes ou non. Je me fiche d'assister à l'effondrement de Z-B. Je me fiche que vous vouliez bâtir une nouvelle civilisation fondée sur des bons sentiments à la con. Je me fiche que votre foldingue de sœur soit prête à se sacrifier et à sacrifier tous les gens qu'elle connaît pour sauver un morceau de caillou doué de parole. L'univers peut bien crever, la galaxie être avalée par un trou noir – je m'en fous complètement… Ça fait vingt ans que je me fais du mouron pour tout. Je m'en faisais pour mes hommes. Je me demandais ce que la race humaine allait devenir, maintenant qu'elle n'avait plus d'idéal. Je m'inquiétais pour ma carrière. Je me demandais même ce que j'allais faire de ma vie. Et regardez ou cela m'a mené… Je me retrouve à aider une bande de hippies cosmiques à voler un vaisseau interstellaire. Putain de destin

de merde !

— Ça signifie que nous ne pouvons pas vous faire confiance ?

— Exactement. Denise ne peut pas me faire confiance. Ni aujourd'hui, ni demain. Je ne l'aime pas. Et je ne l'aimerai jamais. Par contre, je m'engage à respecter ses compétences. Et j'attends une attitude similaire de sa part. Je suis quelqu'un de sûr, de fiable. Il n'y a pas plus fiable que moi. Pas même vous. Je détournerai ce vaisseau et je le conduirai à Aldébaran. Cela ne fait aucun doute.

— En êtes-vous vraiment certain, Lawrence ?

— Je le ferai. Mais pas pour vous, pas pour vos idéaux à la noix. Je le ferai pour moi. J'ai enfin, *enfin*, l'occasion de reprendre ma vie en main, de vivre comme j'ai toujours souhaité le faire et de faire une croix sur ces vingt dernières années. Après Aldébaran, je rentre chez moi. Je ne veux rien de plus. Et personne ne pourra m'en empêcher…

Le son de l'aéroglisseur les fit se retourner tous les deux vers le lac. Lawrence lâcha un rire moqueur à la vue de ce véhicule pour le moins étonnant. Il s'agissait d'une simple plate-forme ovale, faite du bois le plus léger et le plus solide d'Arnoon, sur laquelle on avait greffé une cabine et deux hélices fixées au sommet de grands ailerons. Sa jupe, composée de toile de saule tissée très finement, retenait parfaitement le coussin d'air sur lequel l'ensemble avançait. Les moteurs électriques qui faisaient tourner les hélices et les turbines semblaient avoir été récupérés sur l'un de ces gros engins de chantier abandonnés qui jonchaient le plateau.

Le véhicule glissait sur la surface de l'eau dans un léger nuage d'embruns, laissant un large sillage en V derrière lui. Il atteignit l'île et monta sur les galets et l'herbe rare. Le sens de rotation des hélices s'inversa et l'aéroglisseur s'arrêta. Son coussin d'air se mit alors à se dégonfler en sifflant, faisant descendre la plate-forme au niveau du sol.

Le robot qui transportait le dragon se dirigea doucement vers elle. Une rampe se déplia à côté des ailerons arrière.

— Nous sommes prêts, dit Denise en comprenant soudain que sa sœur et Lawrence venaient de se disputer.

— OK, répondit ce dernier d'un ton enjoué. Ce truc va vraiment fonctionner ?

— Bien sûr, dit Denise, faussement blessée. Nous avons déjà emprunté cette route des dizaines de fois. La rivière est le moyen le plus rapide de quitter Arnoon. L'aéroglisseur nous emmènera directement jusqu'à Rhapsody. Un des semi-remorques de Dixon nous y attend déjà. D'ici une quinzaine d'heures, nous serons à l'aéroport de Memu Bay. Ensuite, ce sera à vous de jouer.

— Ne vous en faites pas ; mon contact nous a envoyé un avion.

Mais où est la nacelle de transport ? On ne peut pas charger le dragon dans un Xianti sans l'emballer…

— La nacelle est dans le camion. C'est une RL33, un modèle industriel standard, d'une capacité de soixante tonnes.

— OK. Allons-y.

*
**

Simon fut consterné d'apprendre qu'il n'y avait pas de moyen de transport supersonique sur Thallspring. Il se résigna donc à réquisitionner le jet présidentiel, qui atteignait péniblement Mach 0,9. En réalité, il s'agissait d'un simple moyen-courrier reconverti, qui pouvait faire le trajet de Memu Bay en quatre heures.

Il mit à profit le temps du vol pour travailler avec son IA personnelle et faire de nombreuses recherches sur la base de données de la ville balnéaire. L'école de plongée dans laquelle Michelle s'était inscrite pour découvrir la faune sous-marine de la région n'employait officiellement ni de Josep, ni de Raymond – l'ami supposé du premier. Selon son IA, les blocs mémoire de la compagnie ne présentaient aucun signe de piratage. Aucun dossier n'avait été substitué à un autre ; les plannings des sorties en bateaux ne comportaient aucune anomalie. Même la comptabilité de l'entreprise paraissait en règle.

— Faites-les arrêter, ordonna-t-il à Ebrey Zhang.

— Qui ? demanda le gouverneur de Memu Bay.

— Les dirigeants de cette compagnie. Ses professeurs de plongée. Les équipages des bateaux. Faites-les tous interroger. Je veux qu'ils soient tous en état d'arrestation quand nous aurons atterri.

— Oui, monsieur.

La réticence manifeste du gouverneur lui donna envie de jeter un coup d'œil aux progrès de leur mission à Memu Bay.

— Mon Dieu, murmura-t-il, tandis que des données indigo défilaient devant lui.

Dire qu'il avait demandé au SK2 de garder un œil sur cette ville…

Depuis une semaine, Memu Bay avait sombré dans le chaos. L'opération de recouvrement était très loin d'atteindre les objectifs qu'ils s'étaient fixés. Les deux tiers des usines de la région étaient en grève. L'équipe du maire avait démissionné et refusait de collaborer avec Zhang depuis le viol perpétré par Grabowski. La totalité des services du secteur public fonctionnait au ralenti. Le moral des hommes était au plus bas ; nombre d'entre eux faisaient d'ailleurs l'objet de mesures disciplinaires. La tuberculose continuait de se répandre doucement ; le programme de vaccination était extrêmement

difficile à mettre en place. Les actes de sabotage se multipliaient. Plusieurs quartiers étaient devenus des zones de non-droit – même les soldats en combinaison dermique ne s'y aventuraient plus. La peur des colliers explosifs n'y faisait rien ; il y avait des représailles à chaque fois. Quant à Zhang, il rechignait à exécuter plus d'otages, de peur d'envenimer la situation.

Plus Simon étudiait les raisons de ce chaos, plus il découvrait des choses intéressantes. Pour résumer, on pouvait dire que Z-B avait perdu le contrôle de Memu Bay. Les résistants, réunis autour de la figure emblématique de Supersniper, avaient savamment orchestré leur campagne contre l'invasion qui, en montant crescendo, avait abouti à la quasi-anarchie qui régnait aujourd'hui.

— Mais pourquoi ? demanda Simon à un Braddock Raines désolé. En quoi cela aide-t-il nos extraterrestres ? Balayer du revers de la main l'autorité fragile de Zhang ne signifie pas pour autant défaire Zantiu-Braun…

— Je ne suis pas certain qu'ils en soient capables, commenta Braddock. Venir à bout d'un soldat en combinaison dermique est très difficile, même pour eux. Ils peuvent, à la rigueur, forcer nos hommes à rester dans leurs casernes… Mais si vous poussez ces garçons-là à bout, il y a de grandes chances pour qu'ils répliquent. En fait, le problème vient surtout de Zhang qui les empêche d'agir.

— Je pense que vous venez de mettre le doigt sur un point intéressant. Si nos pelotons ne patrouillent plus dans les rues, les extraterrestres sont libres de faire ce qu'ils veulent à Memu Bay. Cependant, le mystère demeure entier : nous ne savons toujours rien de leurs objectifs.

Le jet présidentiel se posa sans incident. Il y avait très peu d'activité dans l'aéroport. La moitié des bâtiments fonctionnaient grâce à des groupes électrogènes de secours, car les résistants avaient sectionné des câbles supraconducteurs deux jours auparavant. L'endroit grouillait de soldats.

Un hélicoptère attendait Simon. Il monta à bord tandis qu'un énorme avion-cargo plein de marchandises produites pour Z-B décollait pour Durrell.

Les soldats furent obligés de chasser les nombreux manifestants qui s'étaient agglutinés devant l'hôtel de ville pour permettre à l'hélicoptère d'atterrir sous des jets de pierres et les huées de la foule. Les hommes en combinaison qui composaient son escorte formèrent un mur infranchissable autour de Simon. D'habitude, il remarquait à peine leur présence, mais aujourd'hui il était heureux de pouvoir compter sur eux. Il est vrai qu'il avait rarement l'occasion de se mettre en danger. L'hostilité si affichée de ces indigènes lui donnait presque la chair de poule.

Apparemment, Ebrey Zhang avait de nombreuses bonnes raisons pour expliquer l'état de déliquescence de son autorité sur cette ville ; et il comptait bien toutes les énumérer à Simon.

— Oubliez ça, lui dit courtoisement ce dernier. Je sais exactement ce qui s'est passé ici. Mais je ne vous serai d'aucun secours devant la commission d'enquête…

Ebrey Zhang fit de son mieux pour ne pas grimacer.

— Vous êtes-vous occupé du personnel de l'école de plongée ? demanda Simon.

— Oui. Mais cela n'a pas été facile. Les hommes rencontrent les pires difficultés dès qu'ils mettent les pieds hors de leurs casernes.

— Je ne suis pas disposé à tolérer cette situation ; surtout si elle empêche mon enquête d'avancer. Êtes-vous prêt à appliquer la loi martiale ?

— Oui, mais cela risque d'être difficile dans certains quartiers…

— Alors, allez-y. Commencez par ordonner un couvre-feu. Dès dix-huit heures ce soir, et ce jusqu'à demain, même heure. Les soldats auront l'autorisation de tirer à vue. Le trafic automobile devra bien sûr être suspendu, et les accès au réseau limités. Tout acte de résistance ou agression contre l'un des nôtres sera très sévèrement puni. Pour chaque incident nous activerons un collier explosif.

— Très bien. Mais après cela, les gens rechigneront probablement à retourner au travail, et nous pourrions avoir quelques difficultés à atteindre nos quotas de production.

— J'ai d'ores et déjà fait une croix sur ces quotas. À présentée désire voir les prisonniers.

Les interrogatoires se déroulèrent tous de la même manière. Les prisonniers se montraient peu coopératifs, voire insolents, jusqu'au moment où ils réalisaient à quel point Simon était sérieux. Alors ils se mettaient à parler.

Josep Raichura et Raymond Jang avaient été embauchés au début de la dernière saison. C'étaient des garçons très populaires qui adoraient la compagnie des femmes. Les dirigeants ne comprenaient pas pourquoi leurs noms étaient absents des fichiers informatiques de l'entreprise. Grâce à leur coopération, l'IA de Simon réussit à retrouver la trace de leurs fausses identités. La façon dont ces fantômes avaient été implantés dans le réseau était très impressionnante. Ils avaient des certificats de naissance, des bulletins scolaires, des parents (à l'existence virtuelle tout aussi riche que celle de leurs enfants), des comptes en banque, des factures de cartes de crédit, des dossiers médicaux, des polices d'assurance, une adresse officielle… Leur existence paraissait plus tangible que celle de la majorité des gens modestes de Memu Bay.

Les interrogatoires confirmèrent également que Josep et Ray avaient quitté leur emploi lorsque Z-B avait débarqué sur Thallspring. Mais personne ne se rappelait de la date exacte. Cette période avait en effet été relativement confuse.

Personne ne les avait revus depuis. Personne n'avait eu de leurs nouvelles.

Ceux des instructeurs qui les fréquentaient le plus souvent pensaient qu'ils étaient originaires de la campagne. De l'arrière-pays, très probablement. En tout cas, ils n'étaient pas de Memu Bay.

Selon un autre de leurs collègues, ils vivaient en banlieue, non loin de l'estuaire du Nium. Ils avaient également une colocataire, que l'on voyait régulièrement dans les bars de la marina. Peut-être s'appelait-elle Denise. L'IA dessina immédiatement un portrait-robot de la fille.

— Trouvez la maison, ordonna Simon. Je veux que la moindre propriété du quartier de l'estuaire soit fouillée. Que tous ses habitants soient identifiés. Je veux un rapport complet sur les gens qui y vivent depuis moins de cinq ans. Nous comparerons ensuite ces résultats au portrait-robot dessiné par l'IA.

Le couvre-feu était en vigueur depuis moins de deux heures lorsque quinze pelotons commencèrent à fouiller les maisons une à une. La proclamation de la loi martiale donnait d'excellents résultats. Les habitants de la ville avaient compris que Zhang ne bluffait pas. La plupart des gens étaient rentrés chez eux aux alentours de seize heures. Quelques automobilistes s'étaient retrouvés coincés dans des embouteillages et avaient dû abandonner leurs véhicules rendus inutilisables par l'IA de régulation de trafic pour rentrer à pied. Certains d'entre eux, de même que les plus chevronnés des manifestants qui s'étaient réunis devant l'hôtel de ville et les casernes, avaient reçu des volées de fléchettes pleines de toxines dès dix-huit heures et une seconde.

Simon et Braddock furent prévenus de la découverte d'une maison suspecte à vingt-trois heures quinze, et prirent immédiatement l'hélicoptère pour le quartier de Nium. Il s'agissait d'un bungalow loué par une agence immobilière. Comme personne n'était venu lui ouvrir, le soldat qui fouillait cette rue avait interrogé les voisins. Selon ces derniers, ce bungalow était habité par une jeune femme prénommée Denise. Ses deux colocataires étaient partis depuis plusieurs semaines. Inutile de dire qu'aucune de ces informations ne correspondait à l'historique officiel de la location de cette maison.

Cinq soldats montaient la garde dans le jardin lorsque Simon, Braddock et quelques techniciens firent leur apparition. Trois autres hommes étaient à l'intérieur. Simon et Braddock inspectèrent rapidement les lieux. Quelqu'un était parti sans finir son petit

déjeuner : un bol de céréales et une tasse de café trônaient sur la table de la cuisine. Deux tranches de pain grillé intactes étaient posées sur un présentoir en acier inoxydable.

Braddock renifla le café et grimaça de dégoût.

— Il a plusieurs jours.

— Demandons l'avis d'un expert, dit Simon.

Un technicien entreprit d'analyser la nourriture.

— Josep a été capturé tôt dans la matinée…, pensa tout haut Simon tandis que l'homme prélevait des échantillons de pain et de café.

Un autre technicien examinait les chambres et la salle de bains, et réunissait des résidus de peau et des cheveux.

La voisine terrifiée jura qu'elle pensait que Denise travaillait dans une école. Non, elle ignorait laquelle, mais il devait s'agir d'une école maternelle ou d'une garderie.

— Faites arrêter tous les directeurs d'école de la ville, ordonna Simon à Zhang. Tout de suite.

— J'ai une confirmation génétique, dit l'un des techniciens. Un des échantillons de peau appartient bien à Josep.

— Excellent…, fit Simon d'un ton carnassier.

Les pièces du puzzle s'emboîtaient parfaitement. De toutes les missions qu'il avait accomplies, de tous les défis qu'il avait eu à relever au cours de ses nombreuses années de service, celui-ci était celui qui lui donnait le plus de satisfaction. Une petite partie de son cerveau, ce qui restait d'enfantin en lui, se réjouissait à l'idée de rencontrer un extraterrestre. Même si cette rencontre avait de grandes chances de mal tourner. Voire de se terminer en guerre ouverte. Cette perspective le fit réfléchir. Une guerre interstellaire était inimaginable… Si le commerce ne fonctionnait pas à l'échelle des étoiles, il devait en être de même pour les invasions et les conquêtes. Mais alors, pourquoi les extraterrestres s'en étaient-ils pris à Z-B ?

Il savait que la réponse était toute proche. Il suffisait de trouver les quelques pièces qui manquaient à son puzzle.

Madame Potchansky fut la dix-neuvième directrice d'école à se présenter devant Simon. Il était trois heures et demie du matin, et il avait bu beaucoup trop de café noir. La caféine n'allait pas tarder à venir à bout de sa patience. Cela durait depuis trop longtemps déjà. C'était une chose que d'entendre les insultes à peine voilées de ces enseignants, mais c'en était une autre que de *voir* leurs pensées, de sentir à quel point il était méprisé et haï. Un tel déchaînement de violence mentale était particulièrement difficile à supporter.

— Denise travaille-t-elle pour vous ? demanda Simon à la vieille femme.

— Je ne connais aucune Denise.

Elle avait une voix parfaite de maîtresse d'école. Le genre de voix qui vous transperce et vous fait immédiatement vous sentir inférieur. De fait, elle était l'une des rares à être venue correctement habillée. Les soldats n'avaient pas été capables de l'empêcher de prendre son temps pour choisir ses vêtements et pour les revêtir. Ce que Simon pouvait aisément comprendre.

— Ah ! fit Simon en arborant un sourire de contentement.

Les coudes posés sur son bureau, il joignit les doigts de ses deux mains devant lui et y appuya son menton. Un des panneaux holographiques du bureau s'alluma et afficha le portrait-robot généré par l'IA.

— C'est elle ?

— Comment pourrais-je l'identifier, puisque je ne la connais pas ?

— Sauf que vous la connaissez. Ou plutôt, vous pensiez la connaître…

Le visage de la vieille femme ne trahit aucune émotion particulière, mais son esprit était en alerte.

— Vous saviez qu'elle faisait partie de la résistance ? demanda-t-il, tandis que son IND faisait défiler devant lui le dossier de Mme Potchansky.

— Bon, si cette plaisanterie est terminée, j'aimerais rentrer chez moi. J'espère que vos hommes montreront la même promptitude à me ramener que…

— Asseyez-vous ! aboya Simon.

Mme Potchansky fit pivoter un fauteuil et s'assit en prenant tout son temps. Il voyait à son aura qu'elle était déterminée à ne rien dire.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? demanda Simon.

— Vous connaissez le prénom de cette personne, mais vous n'êtes pas certain de savoir à quoi elle ressemble… C'est étrange, vous ne trouvez pas ?

— Très étrange, en effet. D'autant plus que son nom n'apparaît pas dans les dossiers de votre école. Ni dans aucun autre dossier d'ailleurs.

— Cela ne doit pas vous faciliter la tâche.

— Quand a-t-elle quitté son emploi ?

— Je ne vous dirai rien du tout.

— Très bien. Vous pouvez sortir. Une voiture va vous raccompagner chez vous.

La vieille dame lui lança un regard interrogateur.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes une vieille dame forte et déterminée qui n'a manifestement pas l'intention de nous révéler quoi que ce soit.

— Mais encore…

— Quand mes hommes vous auront déposée chez vous, ils iront chercher quelqu'un de plus coopératif, dit Simon en compulsant une liste de noms indigo. Jedzella, peut-être…

— Vous n'êtes pas très doué pour le chantage. Je sais bien que vous ne ferez jamais une chose pareille.

Vous oubliez que nous avons tué votre fils. Je suppose que vous devez nous prendre pour des barbares sans foi ni loi. En fait, vous avez parfaitement raison. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Pas même sur Terre. Et je suis décidé à retrouver cette fille. Vraiment décidé. Les enfants me diront qui elle est et d'où elle vient. Avez-vous réellement envie de les mêler à cette histoire ? Personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je ne l'ai pas vue depuis le week-end dernier, dit la vieille femme.

— Merci. Maintenant, dites-moi tout ce que vous savez.

*
**

Un gigantesque avion-cargo de la Pan-Skyways roulait lentement sur le tarmac triste et saturé de pluie de l'astroport de Durrell. Il tourna dans une aire de stationnement et s'immobilisa. De la vapeur s'échappa de ses réacteurs tandis que ses hélices s'arrêtaient de tourner.

Un tracteur robot s'en approcha respectueusement, se saisit de son train avant et entreprit de remorquer l'énorme machine dans un hangar. Les portes de la caverne artificielle se refermèrent derrière eux. Le personnel du hangar fit immédiatement glisser des escaliers jusqu'au sas de la cabine de pilotage, permettant aux deux hommes d'équipage ainsi qu'à un Lawrence Newton en uniforme de descendre de l'appareil. Le sergent fit une pause en haut des marches, soudain conscient d'être épié par les dizaines de caméras de surveillance qui quadrillaient le hangar. Un homme de Z-B devait systématiquement accompagner tous les vols d'appareils civils transportant des marchandises pour la compagnie. L'IA devait être en train de vérifier son identité ainsi que les ordres de missions émis par le bureau d'Ebrey Zhang.

Colin Schmidt l'attendait en bas, le visage illuminé par un petit sourire malicieux.

— Bienvenu à Durrell.

— Content d'être enfin arrivé, fit Lawrence en donnant l'accolade à son vieil ami.

Ils marchèrent tous les deux jusqu'à l'arrière de l'appareil.

— J'ai cru à une plaisanterie quand tu m'as appelé. Une nacelle RL33 ! Je devais absolument voir ça de mes propres yeux !

La coquille qui constituait la queue de l'avion se scinda en deux parties et s'ouvrit. Colin se baissa et s'engouffra dans la brèche. La nacelle – long cylindre blanc perle en matériau composite posé sur une remorque – occupait la moitié du volume de l'appareil.

— Ce n'était donc pas une plaisanterie…, dit Colin, en regardant autour de lui pour voir où étaient les gars de l'équipe technique. Maintenant, dis-moi ce qu'il y a là-dedans, ajouta-t-il en murmurant.

Lawrence souleva le rabat de sa poche de poitrine et en sortit un morceau de roche informe qui scintilla dans la lumière artificielle des cônes. Colin le prit et l'examina de près.

— C'est de l'argentite, dit Lawrence. Du minerai d'argent.

— De l'argent ? fit Colin en regardant tour à tour le petit caillou et l'énorme nacelle. Tu rigoles ?

— Non. La nacelle contient à peu près quarante tonnes d'argentite extrêmement riche en argent.

— Où as-tu trouvé tout ça ?

— Dans l'arrière-pays de Memu Bay. J'étais certain d'en avoir vu la première fois, mais j'ai décidé de ne rien dire.

— Merde, lâcha Colin en pouffant dans sa main. Tu m'avais dit que le magot pouvait tenir dans un sac à dos…

— Si je t'avais parlé d'un Xianti entier, tu n'aurais jamais accepté. Si tu te débrouilles pour monter ce bazar en orbite, tu es un homme riche. Alors qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que je suis d'accord, mec, fit Colin en riant. Nom de Dieu, quarante tonnes d'argent ! Lawrence, t'es vraiment un type génial !

— Quarante tonnes de minerai d'argent. Une fois sur Terre, il faudra les raffiner.

Colin redevint sérieux et acquiesça.

— Bien sûr. Je dois m'assurer que le chargement arrive bien à Cairns. Ensuite, ce sera un jeu d'enfant de le faire sortir de la base. Mais, dis-moi, comment fera-t-on pour raffiner ce truc ? On aura besoin de matériel…

— Ne nous emballons pas. Pour l'instant, notre priorité est de charger cette nacelle dans le *Koribu.* Tu m'as trouvé un pilote ?

— Oui, oui. Il s'appelle Gordon Dreyer. Il a besoin d'argent et il n'est pas bavard.

— Excellent. Tu as une idée de la façon dont il faut s'y prendre pour tromper la sécurité ? La nacelle est censée contenir des éléments de réacteur thermonucléaire. Un examen au scanner lui serait fatal…

— Ne t’en fais pas pour ça. Des centaines de nacelles comme celle-ci transitent par l’astroport. Il suffira de faire un petit tour de passe-passe. Je connais tous les codes de vérification ; je peux bidouiller les inventaires comme je l’entends. L’IA n’y verra que du feu.

— Si j’ai bien compris, ce sera aussi facile que de faire le mur à la base de Cairns ?

— Exact, répondit Colin sans pouvoir détacher son regard de la nacelle cylindrique. Putain, Lawrence, je sais déjà quelle maison je vais me payer avec ça. Une vieille baraque en pierre blanche, que j’ai vue une fois sur la Côte d’Azur. Elle a plus de cent cinquante ans. Le genre de pied-à-terre dont rêvent tous les membres du conseil d’administration…

Lawrence se sentit soudain coupable en entendant son ami rêver à haute voix. Mais il avait pris sa décision en vivant les rêves du dragon. Et sa fidélité envers ses vieux frères d’armes n’avait plus aucun sens.

*
**

Gordon Dreyer arriva six heures avant le décollage. Lawrence ne l’avait jamais rencontré, mais il savait à quel type d’homme il avait affaire : un homme pas loin de la cinquantaine, titulaire d’un poste important, mais blasé par son métier, et dont les chances de promotion s’amenuisaient de jour en jour. Deux mariages ratés et autant de pensions alimentaires à payer. Des rapports tendus avec la hiérarchie. Un goût prononcé pour les beuveries entre amis et les jeux d’argent…

Physiquement, Dreyer avait beaucoup grossi ces derniers temps et se rapprochait dangereusement de la limite de poids autorisée pour le personnel de Z-B. Ses cheveux bruns étaient méticuleusement coupés et coiffés de manière à cacher sa calvitie galopante – il n’avait manifestement pas les moyens de se payer une viro-amélioration capillaire. Il serra fermement la main de Lawrence et écouta avec un calme peu naturel le marché que celui-ci lui proposait. Toutefois, l’enthousiasme dont il fit preuve en acceptant les termes du contrat confirma ce que Lawrence pensait de lui.

Comme tous les pilotes de Z-B, Dreyer procéda aux derniers préparatifs en secret. Il commença par vérifier le bon fonctionnement de l’ordinateur de bord, puis il s’assura que les petits travaux de maintenance avaient bien été effectués. Quand il eut donné son autorisation de continuer, l’on put passer à l’étape suivante, à savoir le chargement de la cargaison.

Gordon Dreyer jeta un coup d'œil à la fameuse nacelle dans le hangar où s'effectuaient les derniers préparatifs. Le lieutenant en charge de la logistique était Colin Schmidt. Son rôle était de rencontrer tous les pilotes qui devaient faire la navette ce jour-là. Ensemble, ils inspectèrent les rangées de nacelles scellées et évoquèrent les petits soucis de chacun. À la fin de ce briefing, il leur présenta les procédures de sécurité du jour en détaillant les manœuvres à effectuer pour chacune des nacelles. Dreyer approuva toutes ces mesures et remercia Colin pour le travail qu'il avait effectué.

La RL33 fut chargée dans le Xianti, et la navette remorquée à l'extérieur pour faire le plein de carburant. Pendant que les réservoirs cryogéniques étaient refroidis puis remplis d'hydrogène liquide, Gordon Dreyer alla se préparer dans le vestiaire des pilotes.

Lawrence et Colin se rendirent dans le centre médical de fortune installé dans le terminal principal.

— L'accès à l'hôpital est interdit depuis l'explosion, expliqua Colin. On y soigne une grosse tête de notre service de renseignement. Personne ne peut s'en approcher sans montrer patte blanche à la sécurité.

Ils trouvèrent une chambre vide et commencèrent à coller des modules médicaux sur le torse de Lawrence. Puis ses bras furent enveloppés dans des membranes dermiques et recouverts de modules eux aussi.

— Dommage que tu aies l'air en si bonne santé, se plaignit Colin. Tu es quand même censé te faire évacuer d'urgence…

— J'ai entendu dire que pendant les guerres de l'ancien temps, les soldats avalaient leur poudre à canon pour pouvoir se rendre à l'infirmerie.

— Tu veux un peu de superexplosif à mâcher ?

— Non, merci.

Il enfila une combinaison de la Division Médicale. Avec ses manches courtes, tout le monde pourrait voir ses bras couverts de modules. Cela devrait suffire à duper ceux qui assisteraient à son embarquement. Apogée se chargea d'entrer les raisons de son rapatriement dans son dossier militaire : il était tombé dans une embuscade et avait été brûlé à travers sa combinaison dermique.

L'aire d'approvisionnement en carburant était dotée d'une petite salle de réunion dont les fenêtres en verre teinté surplombaient la silhouette en delta de l'énorme navette. À une extrémité de cette salle, l'on pouvait accéder à un pont couvert qui menait jusqu'au sas de la cabine de pilotage.

Gordon Dreyer était déjà là lorsque Colin et Lawrence arrivèrent.

Il parlait à un officier de la sécurité qui lui remit le code des communications.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda-t-il à Lawrence, dont les bras étaient bien en vue.

— Non, merci. Je m'en sortirai bien tout seul.

Une caméra était fixée juste au-dessus de l'entrée du pont. Lawrence sentit des gouttes de sueur perler sur son front lorsqu'il passa en dessous. Avec un peu de chance, cela contribuerait à lui donner une petite mine. Dreyer, lui, faisait preuve d'un calme impressionnant.

La porte externe du sas se referma et Lawrence laissa échapper un profond soupir de soulagement. Les opérations furtives n'étaient pas trop son truc.

Mettez-moi plutôt un flingue dans chaque main et laissez-moi seul sur la ligne de front.

— Relaxez-vous, mon vieux, lui dit Dreyer. À partir de maintenant, je prends les choses en main.

Lawrence s'assit juste derrière le pilote de façon à pouvoir garder un œil sur le tableau de bord. Dreyer était absorbé par les dernières vérifications d'usage. Trois minutes plus tard, il décida, avec l'aide de l'IA de la navette, qu'ils étaient prêts à décoller. Les turboréacteurs Rolls-Royce se réveillèrent dans un bruit sourd que l'on sentait autant qu'on l'entendait, et l'appareil s'engagea doucement sur la piste de décollage.

Le vol se déroula comme tous les autres vols auxquels Lawrence avait participé ; toutefois, il n'était pas inintéressant de voir le pilote dans ses œuvres, et plutôt agréable de pouvoir – pour une fois – profiter de la vue autrement que sur de petits écrans.

— Contact dans quatre-vingts minutes, annonça Dreyer, tandis que les deux fusées de queue finissaient de brûler leur carburant.

— Ça me paraît pas mal, dit Lawrence en arrachant l'un des modules fixés à ses bras et en l'appliquant sur le cou du pilote.

— Qu'est-ce que… Ah !

L'homme perdit connaissance. Il resta attaché à son fauteuil, mais ses bras se soulevèrent et vinrent flotter au-dessus du tableau de bord.

Lawrence utilisa les nouvelles fonctions de son cerveau pour établir une liaison avec le réseau du Xianti. Apogée entra en action, effaça l'IA de l'appareil et prit sa place.

— Tout va bien, là-dedans ? demanda Lawrence.

— Je ne m'imaginais pas que l'apesanteur était aussi désagréable, dit Denise. Je crois que je vais vomir.

— Essayez de vous retenir.

— Vous avez d'autres conseils de ce genre à me donner ?

— Bon, il faut que vous sortiez de là, j'ai besoin d'enfiler ma combinaison.

Apogée afficha une image de la soute sur l'un des panneaux holographiques du tableau de bord. La nacelle l'occupait presque totalement, ne laissant qu'un espace de deux mètres entre elle et le fuselage de l'appareil. Lawrence vit un cercle de plastique se détacher de l'une des extrémités du container et disparaître à l'intérieur. Quelque chose bougeait dans les ténèbres. Une silhouette humaine vêtue d'une combinaison moulante argentée s'extirpa lentement et maladroitement de l'orifice.

— Mes membres refusent de m'obéir, se plaignit Denise.

Pourvu qu'elle ne me voie pas sourire, pensa Lawrence.

— Vous allez très vite vous y habituer. Souvenez-vous simplement de faire attention à votre inertie.

Une courte attache flexible fixée à son harnais la reliait à la caisse qui contenait sa combinaison. Dès qu'elle se fut extirpée de la nacelle et qu'elle eut assuré ses appuis, elle commença à tirer la boîte vers elle.

Lawrence demanda à Apogée d'ouvrir le sas externe de la soute. Denise mit plusieurs minutes à y introduire la caisse. Comme il n'y avait pas assez de place pour elle, il ferma le sas et récupéra sa combinaison.

Il avait déjà enfilé la moitié de sa carapace lorsque Denise finit par émerger dans la cabine en retirant son masque facial.

— Je n'aurais pas dû manger, grogna-t-elle. Ni boire…

— Alors, qu'en pensez-vous ? Vous auriez été capable d'appliquer votre plan A dans ces conditions ?

— Bien sûr, répondit-elle en l'assassinant du regard. Il n'est d'ailleurs pas trop tard pour ça.

— Ouais… Contentons-nous plutôt du plan B.

*

**

Le soleil était en train de se lever. Les douze hélicoptères TVL88 de Memu Bay survolaient le plateau. Installé dans l'appareil de tête, Simon regardait défiler le paysage. Des volutes cotonneuses s'enroulaient autour des pics enneigés, descendaient en spirales jusqu'aux vallées, puis se dispersaient au-dessus des plaines et des forêts. Les cimes des arbres et les crêtes qui transperçaient ce manteau blanc donnaient à la scène un aspect primordial.

— Le satellite est en train de repasser au-dessus de vous, dit le SK2. Il n'y a pas grand-chose à voir sur le spectre visible. Ce satané

brouillard recouvre toute la province.

Simon demanda à son IA d'afficher les images prises par le satellite sur ses lunettes de soleil. Quelques collines boisées séparées par des lacs de brume tranquilles apparurent devant lui. Il passa en infrarouge, sans grand résultat. Plusieurs dizaines de taches rosâtres luisaient faiblement sous la surface blanche. Sans doute les villages de la province d'Arnoon.

Il avait plu toute la nuit sur le plateau, et le satellite avait été incapable de pénétrer l'épaisse couche nuageuse. Simon avait dû se résoudre à étudier des cartes et des photographies aériennes. Apparemment, il s'agissait d'une communauté plutôt rustique, vivant dans des conditions de confort rudimentaires. À part leurs filatures cybernétiques, ils ne possédaient aucun matériel de valeur.

Son IA avait passé le réseau au crible à la recherche d'informations pertinentes sur la province, mais n'avait rien trouvé d'intéressant. Les différents villages possédaient bien quelques nœuds de connexion au réseau, mais ces derniers n'étaient reliés qu'à de banales perles domestiques, pour la plupart dépassées depuis fort longtemps.

Tout paraissait on ne peut plus normal.

Cependant, la base de données de Dixon n'était plus accessible depuis déjà trois jours. Le service des télécommunications de Memu Bay était incapable d'expliquer les raisons de cette panne. Et comme la ville était plongée dans le chaos, aucune équipe de réparateurs n'avait été envoyée sur place.

Sans compter qu'une patrouille était portée disparue sur le plateau. Les soldats étaient partis depuis trois jours également. Au début, Simon fut heureux d'apprendre qu'un peloton était déjà sur place ; il pensait ainsi pouvoir gagner du temps en l'envoyant continuer son enquête. Sauf que leurs transpondeurs ne répondaient pas. Son IA lui rappela que la patrouille était censée durer deux jours seulement. Pourtant, personne n'avait remarqué que les hommes n'étaient pas revenus. Après une petite enquête, il découvrit une anomalie dans l'IA du quartier général.

L'ordre de mission avait bien été émis, mais aucun suivi n'avait été prévu. Aucun officier ne semblait au courant. Manifestement, le programme avait été subverti.

Lorsque Simon avait convoqué le capitaine Bryant pour lui demander ce qu'il savait du peloton manquant, celui-ci l'avait regardé d'un air étonné. Le 435NK9 n'était plus sous ses ordres.

— Comment peut-on égarer un peloton entier ? avait demandé un Simon écœuré à Braddock.

Des terrils coniques apparurent loin devant l'hélicoptère. Comme

le soleil s'élevait doucement dans le ciel, le brouillard commençait enfin à se dissiper.

— Dixon est droit devant, cria le pilote pour couvrir le vacarme du rotor.

Simon éteignit ses lunettes. Les hélicoptères dépassèrent les buttes de roche stériles. Ils ralentirent, contournèrent la petite ville et activèrent leurs senseurs.

— Nom de Dieu, mais que s'est-il passé ? demanda le SK2.

La brume s'était complètement dissipée, révélant des bâtiments dévastés. Près du quart des maisons avaient explosé, disparu. La cité était jonchée de débris.

— Un genre de bataille, répondit Simon à son frère clone. Ces bâtiments ont été délibérément pris pour cible. Pourquoi ? Cela reste un mystère.

— Monsieur ! fit le pilote en pointant le doigt droit devant lui.

— Allons voir, dit Simon.

Il y avait une jeep calcinée au milieu de la rue principale. Une seconde jeep était fichée dans le mur de l'un des rares bâtiments à être encore debout autour de la place centrale.

— Au moins nous savons ce qui est arrivé au peloton, dit Simon tandis que les TVL88 tournoyaient au-dessus des épaves.

Il n'y avait aucun signe des soldats près de ce qui restait des voitures.

— OK, j'en ai vu suffisamment, dit-il au pilote. Emmenez-nous à Arnoon.

*

**

La douleur hurlait dans tout son corps, ne lui laissant aucun répit. Mais il refusait de laisser les médecins lui embrumer l'esprit en lui injectant des drogues pour le soulager. Il était certain que le SF9 ne traitait pas avec assez de sérieux cette histoire de contact extraterrestre. C'était un comportement ô combien typique de cette fournée de clones si imperturbables…

Simon, lui, avait fait l'expérience de la puissance de l'aura de Josep, de sa détermination sans faille. Leur seule chance de survivre à cette rencontre était de se montrer aussi résolus que les extraterrestres. Et puis, il ne permettrait pas que cette découverte extraordinaire leur échappe. Le potentiel de cette nanotechnologie était stupéfiant. Grâce à Zantiu-Braun, elle pourrait être utilisée pour améliorer l'ensemble de la race humaine.

Josep avait été son ennemi, mais Simon enviait ce qu'il était

devenu. Ses modifications en faisaient un idéal magnifique à atteindre, un être humain aux capacités dépassant de très loin les résultats des viro-améliorations.

L'homme s'apprêtait réellement à connaître un tournant dans son histoire. Et Simon allait participer à cette révolution, y contribuer à sa manière, en éloignant tout risque d'échec. En palliant la faiblesse des autres. Acquérir cette technologie était une obligation. Dieu merci, son immobilité ne l'empêchait pas d'accéder au réseau. Quant à sa douleur, constante, diabolique, insoutenable, elle ne faisait que le motiver davantage.

Tandis que le SF9 se rendait à Arnoon en hélicoptère, lui et son IA passaient le dossier de l'enquête au peigne fin, à la recherche du moindre oubli, de la plus petite erreur. Quelque part en dessous des genoux, ses jambes le démangeaient abominablement, ajoutant à sa souffrance et à sa colère. Finalement, les indices qu'il recherchait commencèrent à émerger du réseau.

— Tu t'es trompé sur la patrouille, annonça-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le SF9.

— Nous ignorons ce qui lui est arrivé.

— Nous avons vu les carcasses des jeeps, s'énerva le SK9. Les extraterrestres, ou peut-être leurs alliés, les ont liquidés pour les empêcher d'atteindre Arnoon.

— Puis ils ont utilisé Apogée pour effacer toute référence au peloton et couvrir leur méfait…

— Oui.

— Sauf que cette couverture était en place avant le départ de nos hommes. Quelqu'un s'est donc arrangé pour que le 435NK9 puisse faire un tour sur le plateau sans que personne ne le sache. Si les extraterrestres voulaient empêcher nos hommes de leur rendre visite, il leur suffisait d'utiliser Apogée pour modifier leur ordre de mission. Personne n'aurait jamais rien remarqué.

— Où veux-tu en venir ?

— Nous devons prendre en compte un facteur supplémentaire, dit Simon en voyant des références croisées concernant le 435NK9 apparaître sur ses membranes optroniques. Apparemment, le sergent de ce peloton se serait déjà rendu à Arnoon auparavant. Il a participé à une patrouille similaire lors de notre première venue sur Thallspring. Je suppose que tu vas me dire que ce n'est qu'une coïncidence…

— Non, c'est peu probable, admit le SF9. Tu peux faire une recherche approfondie sur lui ?

Simon demanda à son IA de lui dégotter un maximum d'informations sur Lawrence Newton.

*
**

Leurs canons prêts à tirer, les TVL88 survolèrent en grondant le village de Denise, soulevant une véritable tempête qui finit de dissiper les quelques filets de brume qui flottaient encore sur la clairière. Ainsi privées de leur camouflage naturel, les maisons à l'allure de cabanes qui composaient ce hameau devenaient des cibles faciles pour les appareils de visée des hélicoptères. Une jeune femme vêtue d'un jean foncé et d'un pull-over blanc crème les regardait du balcon de l'une des maisons en se tenant à la rambarde pour ne pas être déséquilibrée par le cyclone miniature.

Si l'on en croyait les senseurs, il n'y avait personne d'autre dans le village. Les demeures étaient toutes chaudes – leurs installations consommaient de l'énergie – et vides.

Cinq hélicoptères, dont celui de Simon, se posèrent sur l'herbe couverte de rosée ; les autres se dispersèrent pour scanner la forêt environnante. Les soldats se déversèrent des appareils et se déployèrent rapidement dans tout le village. Les canons de leurs fusils d'assaut dépassaient de leurs combinaisons. De plus, chacun d'eux portait un lance-missiles.

Simon descendit de son TVL88 en fermant d'une main sa veste en cuir. Trois soldats vinrent immédiatement se positionner autour de lui et l'escortèrent jusqu'à la maison de la jeune femme.

Entourée d'une aura chatoyante qui lui donnait des airs d'ange biblique, elle descendit de son balcon.

— Vous êtes Simon Roderick, je présume. Je m'appelle Jacintha. Bienvenu à Arnoon.

— Je m'attendais à voir un peu plus de gens…

— Ils ont tous fui dans la forêt lorsque nous avons appris que vous arriviez.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons peur de vous.

— Intéressant. Personnellement, je vous trouve plutôt intimidante ; votre aura est vraiment remarquable.

Jacintha fronça les sourcils.

— Ah, je comprends. Vous devez être doté d'un sens magnétique. C'est grâce à lui que vous avez démasqué Josep ?

— Disons que c'est ce qui m'a convaincu de me méfier de lui. Mais, finalement, cela n'a pas servi à grand-chose… Beaucoup de gens ont péri lors de son suicide.

— Vos colliers explosifs tuent beaucoup de gens sans aucune

raison.

— Je ne suis pas venu ici pour me justifier, ni pour vous convaincre du bien-fondé de ma mission. Tout ce que je désire, c'est rencontrer les extraterrestres.

— Je suis vraiment navrée, mais ce n'est pas possible.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Même si vous veniez à bout de ces douze hélicoptères et de tous les hommes qu'ils contiennent – ce dont je doute très fortement –, nous reviendrions encore plus nombreux et plus puissants. Désormais, rien ne pourra plus nous arrêter.

Ce qui le déconcertait, ce n'était pas tant son sourire étrangement compatissant que ses pensées. Elle semblait avoir de la peine pour lui. Elle le considérait comme un adulte peut considérer un petit enfant qui fait un caprice.

De son côté, il ne pouvait pas s'empêcher de l'admirer. Cela n'avait rien de sexuel ; mais il savait reconnaître une personne exceptionnellement bien équilibrée lorsqu'il en voyait une. Le SK2 avait raison : si seulement tout le monde pouvait avoir sa profondeur intellectuelle…

— Envoyez-nous mille vaisseaux pleins de soldats si vous voulez, cela ne changera rien, dit Jacintha.

Simon comprit enfin.

— Il n'est plus là, fit-il en recoupant toutes les informations qu'il avait recueillies depuis qu'il était arrivé. Memu Bay est la proie des anarchistes, reprit-il. C'est une énorme zone de non-droit, dans laquelle les résistants peuvent faire ce que bon leur semble… La navette ! Votre intention n'était pas de faire exploser un vaisseau interstellaire !

— Newton était là, intervint le SK2. Ici, à l'astroport. Il a été évacué ce matin.

Jacintha pencha la tête de côté, comme pour écouter une voix inaudible.

— Merde ! aboya Simon en voyant le dossier de Lawrence défiler devant ses yeux. Il faut l'arrêter. Annule le vol. Empêche Newton de pénétrer dans le vaisseau.

— Trop tard, dit Jacintha.

Chapitre 18

— J'ai un problème hydraulique de niveau deux, annonça Lawrence.

Apogée s'était chargé de transformer sa voix en celle de Gordon Dreyer pour lui permettre d'établir une communication audio avec le *Koribu.*

— Les portes de la soute ne répondent plus, reprit-il.

— Merde, Dreyer, les procédures de maintenance sont encore trop compliquées pour vous ? se plaignit le contrôleur de vol du vaisseau. Vous êtes supposé vérifier tout ça avant le décollage. À quoi bon avoir des pilotes sinon ? Bon, purgez et réamorcez le système.

— OK, je tente de réactiver.

Une animation couleur ambre figurant la tentative de réactivation du système hydraulique s'afficha sur les panneaux du tableau de bord. Lawrence attendit que la fausse procédure s'accomplisse deux fois afin que, vue du *Koribu*, elle donne l'impression qu'il se démenait pour arranger le problème. À travers le pare-brise, il voyait l'imposante masse du vaisseau interstellaire suspendue dans le vide à à peine trois cent cinquante mètres de lui. La navette arrivait à hauteur des réacteurs à fusion, à l'endroit où les rayons de soleil venaient se briser sur la surface chiffonnée du revêtement thermique qui recouvrait les réservoirs de deutérium. Trois autres navettes précédaient celle de Lawrence, leurs soutes ouvertes pareilles à des gueules béantes. Les nacelles pleines de marchandises qu'elles transportaient étaient soulevées doucement par des bras articulés, telles des offrandes présentées dans des mains métalliques. Les minuscules navettes individuelles – scarabées noirs et chromés – chargées de les récupérer se faufilaient entre les Xianti, projetant des nuages de gaz gris, tandis que leurs multiples petits réacteurs les aidaient à aligner leurs trajectoires sur celles des deltas aux ventres pleins.

— Ça ne répond toujours pas, dit Lawrence.

— Fait chier ! Bon, Dreyer, laissez tomber le déchargement et dirigez-vous vers l'aire de maintenance. L'IA est en train de vous assigner une route d'approche. Et merci d'avoir foutu le planning en l'air.

— Le plaisir est pour moi.

Apogée confirma avoir reçu la nouvelle procédure d'approche. Le carburant hypergolique de la navette s'enflamma dans ses microréacteurs, poussant doucement l'engin autour du *Koribu.* Lawrence vit des rubans de vapeur de soufre prendre feu et envelopper le nez du Xianti lorsque celui-ci commença à ralentir. Le

vaisseau interstellaire disparut de son champ de vision. Les senseurs externes lui montrèrent que la ruche cylindrique dans laquelle on stockait les nacelles était juste en dessous. Derrière cette dernière, les énormes portes de l'aire de maintenance étaient en train de s'ouvrir. Un collier de lumière s'alluma autour de l'entrée, éclairant l'intérieur de la cavité de métal côtelé.

Grâce au concours d'Apogée, la navette vint se placer juste au-dessus de l'aire de maintenance. Les trappes contenant ses trains d'atterrissage s'ouvrirent. Les microréacteurs ne cessaient de s'allumer et de s'éteindre de manière à stabiliser l'appareil au-dessus du vaisseau géant.

Des bras articulés sortirent du sol de l'aire de maintenance, se tendirent vers le Xianti et se fixèrent à son fuselage, l'immobilisant.

— On y est, marmonna Lawrence.

Les bras se replièrent en tirant la navette vers le bas. Lawrence et Denise virent l'anneau de lumière de l'entrée du puits passer dans leur champ de vision réduit.

Puis Denise se tourna vers les images prises par les caméras extérieures.

— Où sont les cordons ombilicaux ? demanda-t-elle.

— Ne soyez pas pressée comme cela…

La navette fut légèrement secouée lorsqu'elle se posa sur son ber. Des bras secondaires entourés de tubes et de câbles montèrent alors vers le fuselage de l'appareil et s'y connectèrent. Énergie, refroidissement, communications, systèmes hydrauliques… Tout fut alors systématiquement vérifié.

Apogée utilisa cette connexion pour coloniser le réseau de l'aire de maintenance et prendre la place de son IA. Un piratage d'une telle ampleur fut immédiatement détecté par l'IA principale du *Koribu* qui s'empressa de mettre le réseau en quarantaine. Elle coupa l'approvisionnement en énergie et en oxygène de la zone, et scella toutes les portes permettant d'accéder au couloir axial. Une génératrice de secours se mit en route, permettant aux systèmes auxiliaires du réseau de continuer à fonctionner. En revanche, Apogée ne pouvait rien faire pour l'approvisionnement en oxygène ; toutefois, il restait assez de gaz respirables pour que les techniciens restés enfermés derrière les portes scellées ne meurent pas asphyxiés.

Un gros tube sortit de l'un des murs du garage et vint s'accrocher hermétiquement au sas de la cabine de pilotage du Xianti. Lawrence tenait un pistolet à électrons dans une main ; par ailleurs, le canon de son fusil était sorti de sa carapace.

— Restez derrière moi, dit-il à Denise tandis que la serrure du sas s'ouvrait.

— Oui, commandant.

Son ton ironique l'agaça.

— Nous en avons déjà parlé. Votre combinaison est excellente, mais elle ne peut pas grand-chose contre les armes dont dispose l'équipage de ce vaisseau.

— OK, pas de problème, marmotta Denise.

Le sas s'ouvrit sur un tube long d'une vingtaine de mètres. Il y faisait sombre. Un simple gyrophare orange tournoyait à l'autre extrémité. Apogée affichait sur la grille tactique de Lawrence des images provenant de toutes les zones du vaisseau que le logiciel contrôlait. Les hommes de la section cargo étaient déconcertés. Les lumières ambrées qui tournaient dans tous les compartiments leur indiquaient que les systèmes vitaux avaient été coupés. Les portes des refuges et les sas des modules de sauvetage s'étaient ouverts. L'éclairage était réduit au minimum dans les couloirs et les galeries étroites, mettant les nerfs des claustrophobes à rude épreuve. Toute communication avec le reste du vaisseau avait été rendue impossible par Apogée. Pourtant l'IA répétait à qui voulait l'entendre que tout allait bien et qu'il ne s'agissait que d'une panne mineure et localisée.

Lawrence plongea et plana jusqu'au milieu du tunnel, se servant de sa main libre pour corriger sa trajectoire. Denise l'imita tant bien que mal en accompagnant chacun de ses gestes maladroits d'une volée d'injures.

De l'autre côté, il dut ouvrir le sas manuellement. Deux membres d'équipage flottaient derrière la porte. Lorsqu'ils virent un homme en combinaison sortir du tunnel, ils se figèrent, puis firent un demi-tour gracieux et s'enfuirent comme des poissons apeurés. Lawrence les cueillit tous les deux avec des fléchettes. Inconscients, ils dérivèrent sur quelques mètres, heurtèrent lourdement une paroi métallique et se mirent à tournoyer mollement dans tous les sens.

Lawrence les poussa de son chemin et plongea dans le long couloir qui menait hors de ce compartiment. Le couloir avait une coupe en D, et était muni d'une échelle fixée au sommet de sa partie arrondie. Lawrence s'aida des barreaux pour se propulser encore plus vite. Denise avait seulement quelques mètres de retard sur lui.

Ce boyau donnait sur le couloir axial, gros cylindre à la paroi couverte de conduits et de câblages. Celui-ci courait sur toute la longueur du vaisseau, reliant les réacteurs à fusion situés à l'arrière au réacteur à compression situé à l'avant. Des couloirs radiaux permettaient d'accéder à toutes les zones pressurisées. Des portes de sécurité – disques massifs en matériau composite qui, dans des conditions normales, étaient toujours ouverts – étaient disposées tous les quarante mètres.

Lawrence passa la tête dans le vaste cylindre et vit cinq hommes

d'équipage s'affairer autour de la porte la plus proche. Deux d'entre eux essayaient de l'ouvrir, tandis qu'un autre pressait son visage contre le hublot central pour voir ce qui se passait de l'autre côté. Lawrence leva le poignet. Les muscles artificiels engagèrent les fléchettes dans leurs tubes de lancement. Puis l'essaim s'envola.

Denise se tortilla jusqu'à la porte de sécurité et y fixa un anneau de ruban concentrateur d'énergie. Pendant ce temps, Lawrence éloigna les corps inertes des cinq hommes.

— Préparez-vous, dit Denise.

Elle envoya un code au ruban. La décharge d'énergie pure traversa l'épaisseur de la porte. Une dense fumée noire s'éleva du composite crépitant et fondu. Des avertisseurs d'incendie se déclenchèrent. Lawrence agrippa la poignée de la porte et donna un coup de pied dans le cercle fumant, l'envoyant voleter comme une pièce géante de l'autre côté. Plusieurs hommes qui s'étaient rassemblés autour de la porte entreprirent de s'enfuir.

Pendant une seconde, Lawrence put embrasser du regard l'ensemble du tunnel, jusqu'à la section du réacteur à compression. Puis, toutes les portes de sécurité se fermèrent. Des lumières ambrées – pendants visuels aux avertisseurs d'incendie – embrasèrent le couloir. Les hommes plongeaient de tous côtés vers les boyaux radiaux. Il réussit à en toucher deux avant qu'ils ne disparaissent tous. Les portes secondaires des couloirs radiaux commencèrent elles aussi à se fermer. Lawrence et Denise se ruèrent en direction de la plus proche.

Il y avait un nœud d'accès au réseau à dix mètres de cette dernière. À l'aide d'une lame laser, Denise découpa un carré de métal dans la paroi et déposa une unité de communication fabriquée par le dragon au sommet du relais de transmission. Des microfilaments se faufilèrent jusqu'aux composants qui le constituaient et se connectèrent à des fibres optiques. Apogée prit le contrôle d'une autre section du vaisseau.

*
**

L'alarme réveilla instantanément le capitaine Marquis Krojen. Son volume était assourdissant, comparable au hurlement d'une décompression brutale. Il se retrouva instantanément en position assise, la sangle nouée autour de la taille l'empêchant d'être projeté hors de son lit. Il resta sans bouger pendant quelques secondes, le temps que les lumières s'allument. À chaque type d'urgence correspondait une alarme différente. Après plusieurs décennies passées à voler, Marquis était persuadé de les avoir toutes entendues au moins

une fois… Et pourtant, celle-ci ne lui disait rien. Alors, il demanda l'aide de l'IA.

— Un intrus ? fit-il, complètement incrédule.

L'alarme se tut.

— Oui, monsieur, confirma l'IA du vaisseau.

— Ce n'est pas possible, ce doit être un entraînement.

Encore une idée de ce fumier de Roderick. Les incidents de Durrell devaient l'avoir sacrément mis en rogne.

— Non, monsieur, insista l'IA. J'ai été effacée du réseau de l'aire de maintenance. J'ai mis la zone en quarantaine pour empêcher le logiciel subversif de se propager.

Marquis tira sur la bande Velcro de sa sangle. Il traversa sa cabine et fonça vers le pont. Colin Jeffries, l'officier en second, était installé dans le fauteuil de commandement. Il avait l'air très inquiet. Seuls trois autres postes étaient occupés.

— Que se passe-t-il ? demanda Marquis Krojen en faisant un effort pour paraître calme. Je veux un rapport sur la situation.

— Tout ce que nous savons, c'est que le réseau de l'aire de maintenance a été piraté juste après l'arrivée d'un Xianti ayant déclaré un problème hydraulique.

— Quelles mesures avez-vous prises ? demanda marquis en s'asseyant à un poste libre.

Immédiatement, l'IA mit en service les panneaux holographiques qui se trouvaient devant lui et afficha des schémas et des images prises par les caméras de surveillance.

— Nous avons coupé l'alimentation en énergie et en oxygène de la section contaminée, répondit l'IA.

— Est-il possible de voir cette navette ?

— Non.

— Envoyez une navette de maintenance sur place, dit Marquis à Colin Jeffries. Je veux savoir ce qui se passe à l'intérieur.

— Oui, monsieur.

— La sécurité de l'astroport de Durrell est en ligne, annonça l'IA. Elle nous met en garde contre cette navette, qui aurait été détournée par un groupe de résistants.

Marquis Krojen refusa de laisser cette information alarmante le faire sombrer dans la panique. L'IA avait affiché la procédure à suivre en cas de menace physique. Si une bombe de forte puissance était introduite dans le *Koribu,* le capitaine avait pour ordre de faire évacuer le vaisseau.

Selon les gars de la sécurité, cette menace devait être prise très au sérieux.

Mais il n'y avait aucune certitude. Si ces intrus avaient réellement

l'intention de faire sauter le *Koribu*, pourquoi auraient-ils essayé de pirater son IA ?

Nos navettes de maintenance sont-elles capables de sortir le Xianti du garage ? demanda Marquis Krojen.

— J'en doute, répondit Colin Jeffries en secouant la tête. Elles ne sont pas très puissantes, et les fixations qui retiennent la navette sur son ber sont prévues pour des masses beaucoup plus importantes que celle d'un simple Xianti. Il faudrait pouvoir passer par en dessous pour les détruire.

— Réfléchissez-y. J'ai besoin d'avoir le choix entre plusieurs options.

— Oui, monsieur.

— A-t-on gardé le contact avec ceux de nos hommes qui sont enfermés dans la zone… isolée ? demanda le capitaine, qui n'arrivait pas à se résoudre à dire « contaminée ».

— Non, monsieur, dit l'IA. Toutes les liaisons ont été coupées.

— Très bien. Je veux que quelqu'un aille regarder par le hublot de la porte de sécurité. Et qu'on lui ouvre une liaison directe avec le pont.

— Oui, monsieur.

— La navette de maintenance approche, annonça Colin Jeffries.

L'IA dérouta les images prises par les senseurs externes de la navette sur les panneaux holographiques du capitaine. Celui-ci fixa le delta blanc perle du Xianti sans trop savoir à quoi s'attendre. Mais il ne se passa pas grand-chose. C'est alors qu'il repensa aux procédures d'accostage.

— A-t-on activé le tunnel hermétique ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit l'IA. Il s'est déplié après le piratage du réseau.

Marquis Krojen se tourna vers Colin Jeffries.

— Alors ils sont déjà à l'intérieur. Nom de Dieu ! La sécurité de l'astroport a-t-elle plus d'informations sur ces gens ?

Soudain, une voix excitée résonna par les haut-parleurs du pont :

— Monsieur, je vois quelqu'un à l'intérieur du couloir axial.

— Qui êtes-vous ? demanda Marquis Krojen.

— Irwin Watson, monsieur. Ingénieur.

— OK, Watson. Que voyez-vous ?

— Monsieur, c'est un soldat en combinaison dermique.

Un soldat ? Le capitaine se tourna vers son second. Celui-ci haussa les épaules.

— Que fait-il ?

Sur un de ses moniteurs, Marquis Krojen voyait Watson et

d’autres gars agglutinés contre le hublot d’une porte de sécurité du couloir axial.

— Monsieur, il est en train de tuer des gens ! Il leur tire dessus ! cria un Watson quasi hystérique.

— Quelle arme utilise-t-il ?

— Je ne sais pas. Il tient un genre de pistolet… Eh, il y a quelqu’un d’autre avec lui. Il porte une sorte de combinaison spatiale. Il met quelque chose sur la porte.

— Repliez-vous, ordonna Marquis.

— Je n’arrive pas à voir ce que c’est.

Watson pressait son visage contre le hublot.

— Éloignez-vous de cette porte ! C’est un ordre !

Watson recula à contrecœur et agrippa la rampe qui courait le long du couloir. Une intense lumière blanche transperça la porte, puis disparut au profit d’un épais nuage de fumée noire qui commença à se déplacer à la manière d’une nappe de pétrole. Un disque de matériau composite incandescent traversa ce nuage et manqua Watson de très peu.

— Isolez physiquement toute cette section, ordonna Krojen à l’IA.

— Compris, répondit celle-ci. Fermeture de toutes les portes de sécurité.

— Capitaine.

Le visage de Simon Roderick était apparu sur un autre moniteur. Juste son visage, sur un fond gris uni.

— Qu’est-ce que vous avez foutu en bas ? demanda Krojen, qui ne se souciait plus du tout de l’étiquette, à présent que son vaisseau était en danger.

— Nous pensons qu’il y a un extraterrestre à l’intérieur de la navette, dit Simon Roderick.

— *Quoi ?*

— Un extraterrestre, répéta Roderick, imperturbable. Ses alliés humains vont probablement tenter de prendre le contrôle du *Koribu.*

— Ils devront me tuer avant.

Sur son moniteur vidéo, Marquis vit le soldat et son acolyte en combinaison spatiale passer un sas de sécurité. Ils s’arrêtèrent au niveau d’une trappe ; la silhouette en combinaison spatiale sortit une lame laser.

— Avec un peu de chance, vous n’aurez pas besoin d’en arriver là, dit Roderick.

— Les intrus ont découvert un nœud d’accès au réseau, annonça l’IA. Leur logiciel est en train de pénétrer et de reconfigurer les programmes contenus dans ses perles neurotroniques.

— Il faut les arrêter à tout prix, dit Marquis.

— C’est impossible. Les programmes de traitement de données du réseau ont été modifiés. Mise en quarantaine. Coupure de l’alimentation en énergie et en oxygène.

— Jésus, Marie, Joseph…

Marquis étudia le schéma du vaisseau. Ils avaient perdu le contrôle du tiers arrière du *Koribu* ; la mise en quarantaine et les sas de sécurité n’avaient servi à rien.

— De quoi cet extraterrestre est-il capable ? demanda le commandant.

— Je n’en suis pas certain, répondit Roderick. Mais sa technologie est bien plus avancée que la nôtre. Il se peut très bien que vous ne puissiez rien faire pour l’arrêter.

— Distribuez les armes, ordonna Marquis. Je veux que tout l’équipage soit équipé et prêt à riposter.

— Nous n’avons qu’une dizaine de fusils d’assaut et quelques pistolets à fléchettes, dit Colin Jeffries. Je ne sais pas si cela suffira pour arrêter un soldat en combinaison dermique…

— Alors, nous nous occuperons de l’autre.

— Je détecte une fuite au niveau de la section cargo, rapporta l’IA.

— Une fuite ? fit Marquis stupéfait.

Sur les panneaux holographiques s’afficha une vue extérieure du vaisseau. D’énormes panaches de vapeur argentée et scintillante s’échappaient de l’arrière du *Koribu.*

— Son analyse spectrographique, reprit l’IA, indique qu’il s’agit de notre atmosphère.

*

**

Au début, le docteur refusa de coopérer. Mais heureusement, Simon n’eut pas à le menacer ; son instinct de survie finit par persuader le médecin qu’il valait mieux ne pas trop insister.

— Ce n’est vraiment pas raisonnable, dit-il en aidant deux ordonnances à pousser le lit de Simon ainsi que ses trois modules de soins intensifs dans les couloirs du terminal principal. Vous n’êtes pas encore en état de supporter quelque chose d’aussi traumatisant qu’un vol en navette, je vous conjure de réfléchir.

— Non, grogna Simon.

Il entendait les hommes qui constituaient son escorte crier aux gens de s’écarter de leur chemin. Des protestations étouffées, des froissements de tissu hâtifs. Mais il choisit d’ignorer complètement ce fond sonore.

Sur la membrane optronique de son œil valide, il voyait une image du *Koribu* et des navettes qui gravitaient autour de lui. Du gaz s'échappait toujours de sa partie arrière cylindrique. Il devait y avoir une vingtaine de panaches de vapeur, et donc autant de sas ouverts parmi les silos. Son lien audio avec le vaisseau lui permettait d'entendre quelle confusion régnait à bord. Les hommes d'équipage se ruaient vers leurs combinaisons spatiales et se voyaient distribuer des armes. Ordres et contrordres se succédaient d'une manière pathétique.

L'IA du vaisseau ne pouvait rien faire contre le programme Apogée de l'extraterrestre. Si Newton et son complice (probablement un villageois aux capacités accrues) continuaient d'avancer le long du couloir axial et de charger physiquement le logiciel dans toutes les sections du *Koribu*, on courait à la catastrophe. Selon son IA personnelle, le but manifeste des pirates était de prendre le contrôle du vaisseau. C'était en effet une façon très simple et efficace de s'emparer d'un appareil de cette taille. Et leurs chances de succès étaient extrêmement élevées.

Simon vit une minuscule sphère argentée sortir de la section cargo.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un module de sauvetage, répondit Marquis Krojen. Il ne nous reste presque plus d'air. Mon équipage est contraint d'évacuer les zones contaminées.

Le lit de Simon buta sur une anfractuosité du sol. Le blessé gémit tandis que l'onde de choc se propageait dans son corps meurtri.

— Désolé, dit le docteur avec un manque flagrant de conviction.

— Les navettes de maintenance ne peuvent-elles pas fermer les sas ? demanda Simon.

— Peut-être quelques-uns, mais nous n'avons plus assez de temps.

Plusieurs panaches de gaz s'étaient rétrécis, avaient perdu de leur vigueur.

Le lit fut poussé dans un ascenseur. Grâce à son sens magnétique, Simon sentit la présence d'une bonne douzaine de personnes agglutinées autour de lui dans cet espace confiné.

— Merde, s'exclama Marquis Krojen. Ils viennent de faire sauter un nouveau sas de sécurité. Ils ont passé la première roue habitée.

— Que font donc vos hommes ?

— Je suis en train d'équiper une escouade. Mais nous n'avons jamais été formés à ce type d'intervention…

— Eh bien, dépêchez-vous d'apprendre, dit Simon en voyant deux autres modules de sauvetage s'éjecter du vaisseau.

— Ils sont en train de charger leur logiciel dans une autre section.

— Peuvent-ils prendre le contrôle de la roue ?

— Pas directement. Notre IA est capable de la protéger. Mais la maîtrise du couloir axial leur donne la possibilité de couper les arrivées d'énergie et d'oxygène.

L'ascenseur s'immobilisa et les portes s'ouvrirent. Le lit de Simon fut poussé dans la salle de briefing de l'aire d'approvisionnement en carburant.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ? demanda le SF9.

Les ordonnances commencèrent à pousser le lit vers le Xianti.

— Je monte dans le *Norvelle*, répondit Simon à son frère clone. Je dirigerai nos opérations de là-haut.

— Ne sois pas ridicule. Tu n'es pas en état de diriger quoi que ce soit.

— Contrairement à toi, je suis ici. Cela te prendrait des heures pour rejoindre le vaisseau, et malheureusement, nous n'avons pas le temps de t'attendre.

— Il est déjà trop tard. Le capitaine Marquis Krojen est seul maître de son destin.

— Raison de plus pour que je le rejoigne le plus vite possible. Le *Koribu* est un vaisseau sinistré. Son capitaine l'a abandonné aux mains de l'extraterrestre, dit-il en gémissant tandis que son lit était hissé dans le sas. Il ne peut pas nous échapper. Je ne le permettrai pas. Nous avons besoin de cette technologie. Je le suivrai partout où il ira. Et je le ramènerai. L'humanité entière pourra en profiter.

— Tu te trompes. Laisse-moi une chance de négocier avec les villageois.

— Je sais très bien ce que ces villageois nous ont fait.

— Ce n'est…

Simon coupa la communication. Pour bien faire, il utilisa ses codes personnels pour isoler Memu Bay de la base de données. Puis il coupa les liaisons satellite. Avec un peu de chance, son frère clone serait complètement isolé pendant plusieurs heures.

*
**

Privé de son alimentation en oxygène et de son système de conditionnement, le couloir axial était envahi par une fumée, dans laquelle les lumières ambrées des gyrophares faisaient naître des formes inquiétantes. Les senseurs de sa combinaison permettaient à Lawrence de voir à travers cette saleté. Il se méfiait toujours des hommes d'équipage qui pouvaient débouler par surprise de couloirs radiaux. Mais jusque-là, ils n'avaient rencontré aucune résistance sérieuse.

Au fur et à mesure qu'ils progressaient le long du couloir axial, Apogée s'infiltrait dans les sections environnantes, qu'il s'empressait de vider de leur atmosphère, de manière à forcer l'équipage à abandonner le vaisseau. Pour le moment, huit modules de sauvetage avaient été éjectés de l'arrière du *Koribu.* Les caméras internes lui avaient permis de déceler la présence de sept autres hommes d'équipage. Trois d'entre eux attendaient dans un module de sauvetage ; deux autres s'étaient réfugiés dans des chambres hermétiques ; quant aux deux derniers, ils avaient enfilé des combinaisons spatiales et essayaient de les rejoindre dans le couloir axial.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Lawrence au dragon.

— Merveilleusement bien, merci. Je maîtrise totalement la section cargo ainsi que les réacteurs thermonucléaires du *Koribu.* Apogée est à présent installé dans tous les systèmes électroniques. Mais j'aurais préféré pouvoir profiter d'une largeur de bande plus importante. Ce vaisseau est constitué d'un nombre très important de composants différents, et je ne peux pas les contrôler tous simultanément.

— Et pour les armes ?

— Tout se passe pour le mieux. Je contrôle plusieurs lance-missiles, lasers et canons à faisceaux d'électrons. Toutefois, les senseurs ne m'offrent pas encore une couverture totale. Pour la plupart, ils sont placés à l'avant du vaisseau ; mes moyens de visée sont pour le moment limités.

— Mais si vous voyez quelque chose arriver, vous serez en mesure de tirer ?

— Oui.

— OK. Nous devrions bientôt contrôler l'avant du vaisseau.

Denise chargea Apogée dans un nœud de connexion.

— OK pour cette section.

Lawrence étudia le schéma fourni par le logiciel. Pour la première fois, l'IA du *Koribu* n'avait pas coupé l'alimentation en énergie de la section dans laquelle lui et Denise se trouvaient. Elle ne pouvait pas se permettre d'isoler les roues habitées.

Les sas de sécurité secondaires de chaque roue avaient été condamnés. Apogée ne contrôlait que les supports magnétiques qui jouxtaient le couloir axial. L'accès au réseau des roues à proprement parler leur était encore refusé.

— Continuez à avancer, dit Lawrence à Denise. Il faut absolument que vous piratiez le réseau du réacteur à compression. Moi, je me charge de l'équipage.

Il ordonna à Apogée de stopper la rotation des roues. Un

grincement lugubre et assourdissant résonna dans le couloir, tandis que les supports inversaient leur champ magnétique et agissaient comme des freins sur les gigantesques roues. Les parois vibrèrent et tremblèrent tandis que la structure absorbait les forces de torsion extraordinaires qui mettaient les supports à rude épreuve. En théorie, les forces déployées par chaque roue devaient s'annuler. C'était vrai lorsqu'elles tournaient très lentement ; mais, l'inertie aidant, une seule de ces roues pouvait très bien déchirer le vaisseau si les forces n'étaient pas parfaitement équilibrées.

Apogée ouvrit le sas toroïdal d'un couloir radial, permettant à Lawrence de s'y engouffrer. Celui-ci colla un ruban concentrateur d'énergie en haut du sas de sécurité suivant et put ainsi pénétrer dans la roue.

*

**

Une forte secousse ébranla le pont ; le capitaine Marquis Krojen agrippa instinctivement son fauteuil. Les envahisseurs devaient être en train de freiner la rotation des roues. Il ne voulait pas penser aux dégâts que cette manœuvre pouvait occasionner sur les supports magnétiques.

— Peut-on utiliser nos réserves d'énergie pour faire redémarrer les roues ? demanda-t-il à l'IA.

— Non, monsieur.

Toutes ses idées de contre-attaques, toutes ses propositions se voyaient systématiquement refusées.

— Ils sont dans la roue numéro un, dit Colin Jeffries. Mais impossible de dire où.

Le capitaine Marquis Krojen serra les dents pour s'empêcher de jurer à voix haute. Jusque-là, les hommes du pont avaient utilisé des émetteurs secondaires pour communiquer, avec les roues ainsi qu'avec les navettes. Mais la roue numéro un était désormais complètement isolée.

Une autre secousse. Accompagnée cette fois-ci d'un grincement métallique. Il ne pouvait pas attendre plus longtemps.

— OK, envoyez nos hommes dans le couloir axial.

— Oui, monsieur, acquiesça Colin Jeffries sans enthousiasme.

Cette expédition était composée d'officiers armés de fusils et de chalumeaux laser. Selon l'IA, aucune de ces armes n'avait de chance d'endommager une combinaison dermique. L'idée était de profiter de la fusillade qui ne manquerait pas d'éclater pour faire entrer le soldat dans un compartiment du moyeu préalablement connecté aux réserves

d'énergie. Le voltage dont ils disposaient serait suffisant pour mettre hors de combat la combinaison dermique, voire pour tuer l'homme qui était à l'intérieur.

Mais pour cela, il faudrait que l'intrus leur donne la chasse.

À moins qu'ils se fassent tous tuer dès les premières secondes.

— La roue numéro un se vide de son atmosphère, dit Jeffries. Le logiciel a ouvert tous les sas externes.

Marquis Krojen se tourna vers un moniteur qui affichait une vue externe de la roue numéro un. De nombreux panaches de vapeur s'en échappaient.

— Tout le monde en combinaison spatiale, ordonna le capitaine, amer. Si votre roue se dépressurise, vous êtes autorisés à abandonner le vaisseau.

Il entreprit d'enfiler sa propre combinaison, tâche rendue d'autant plus difficile par la gravité artificielle en baisse constante. Sur ses membranes optroniques, il voyait ses hommes essayer d'ouvrir un sas de transfert toroïdal.

— On continue, commenta le lieutenant qui commandait l'expédition. Rien pour l'instant. On ouvre la porte de sécurité du couloir radial.

Il n'y avait plus du tout de gravité sur le pont. Au moins cela signifiait-il qu'il n'y avait plus de vibrations à supporter. Marquis Krojen accrocha son casque à sa console à l'aide d'une bande Velcro.

— Elle n'était pas fermée ? demanda-t-il.

— Non, monsieur. On entre. Il y a beaucoup de fumée à l'intérieur. On n'y voit pas grand-chose.

— Repliez-vous, dit Marquis. Il sait où vous êtes ; son logiciel doit vous suivre à la trace.

— Je vois quelqu'un.

Le bruit étouffé d'une rafale de fusil d'assaut sortit par les haut-parleurs.

— Repliez-vous.

— Oui, monsieur, répondit le lieutenant, tandis que l'affichage télémétrique de l'escouade commençait à trembloter. La combinaison… pas… défaillance…

— Ils tirent ! cria un autre membre de l'équipe. À terre !

— Il est derrière !

— Là-bas !

— Merde ! Il m'a eu ! Je suis touché.

Le lieutenant cria.

— Peux plus respirer…

L'affichage télémétrique disparut.

— Alerte, dit l'IA. Piratage informatique.

— Dans notre réseau ? demanda Marquis précipitamment.

— Il y a eu tentative de subversion par le réseau des communications. J'ai dû isoler le réseau de notre roue du reste du vaisseau.

— Nous ne pouvons donc plus communiquer avec nos hommes ?

— Non, monsieur.

— Y a-t-il des victimes ?

— Difficile à dire. Les systèmes électroniques de leurs combinaisons ont été désactivés. De plus, les quelques données dont nous disposons ne sont pas fiables.

Marquis regardait toujours l'image de la porte de sécurité ouverte. Une fumée noire s'engouffrait par l'ouverture, réduisant considérablement la visibilité. Les gyrophares des avertisseurs d'incendie tournoyaient et rendaient l'atmosphère encore plus lugubre.

— L'un d'entre eux s'est-il replié dans la roue ?

— Non, monsieur.

— Communications avec la roue numéro deux interrompues, annonça Colin Jeffries.

— Coupez les communications de vos combinaisons, ordonna Marquis. Il ne doit pas pouvoir y pénétrer.

Il jeta un coup d'œil aux images des caméras extérieures. De vigoureux geysers de vapeur s'échappaient de la roue numéro deux. Il avait l'impression de regarder un ami proche se vider de son sang.

Une tristesse lasse s'empara de lui, chassant la colère qui l'avait animé jusque-là.

— Il faut abandonner le vaisseau.

— Monsieur ? fit Colin Jeffries.

Les quelques hommes d'équipage qui restaient sur le pont se tournèrent vers lui.

— Il n'y a plus rien à faire. Je ne permettrai pas que mes hommes deviennent les otages de ces fumiers. Prenez les modules de sauvetage et partez. Les navettes vous récupéreront.

— Et vous ?

— Un capitaine n'abandonne jamais son navire, vous le savez très bien.

— Alors je reste aussi.

— Colin, s'il vous plaît…

Les moniteurs se brouillèrent, se couvrirent de signes cabalistiques multicolores et s'éteignirent. Le bruit de fond constant des ventilateurs du système de climatisation mourut à son tour. Puis vint le tour des lumières. Marquis s'empara de son casque, le coiffa et

le fixa à son col de ses doigts tremblants. Une véritable tempête se leva alors sur le pont ; Marquis agrippa ses accoudoirs. Des feuilles de papier, des gobelets en plastique, des plateaux-repas, des composants électroniques, de l'eau écumante et même des vêtements passèrent au-dessus de sa tête, apparaissant par intermittence, telles des images subliminales, dans le faisceau rouge sang d'un gyrophare. Un tee-shirt s'enroula autour de son casque, claquant furieusement. Il n'osa pas lâcher son fauteuil pour le décrocher. Le cyclone aurait très bien pu l'emporter. Il se contenta donc de tourner la tête de gauche à droite et le bout de tissu finit par s'envoler.

L'air s'échappait par un sas ouvert. L'humidité ambiante formait des traînées qui indiquaient, à la manière d'un parcours fléché, la direction du courant. Tous les objets qui n'étaient pas fixés à un support furent emportés. Marquis revisita en esprit le plan en 3D de la roue, et se rappela qu'il y avait un sas de décompression à trois compartiments du pont ; le logiciel des intrus devait avoir fait sauter les serrures explosives.

La décompression de la roue dura plusieurs minutes. Le courant d'air finit par se calmer, mais le gyrophare rouge continua de tournoyer. D'autres gyrophares, verts ceux-là, s'étaient allumés autour de l'entrée du module de sauvetage qui s'était ouverte dans le sol. Comme les communications étaient coupées, Marquis n'entendait rien du tout. Il alluma la lampe de son casque et se leva de son fauteuil. Colin et les autres l'imitèrent. Il fit signe à son second de s'approcher de lui.

— Prenez le module de sauvetage, cria Marquis. Sauvez nos hommes.

— Vous devez venir avec nous, fit Colin d'une voix faible et étouffée.

— Non. J'ai donné l'ordre à notre escouade d'intercepter l'homme en combinaison dermique. Je dois impérativement découvrir ce qu'ils sont devenus. C'est mon devoir de capitaine.

— Bonne chance, monsieur.

Les premiers hommes d'équipage se glissèrent à l'intérieur du module. Marquis Krojen quitta le pont. Dans des conditions normales, la roue lui avait toujours paru étroite et confinée. Mais en apesanteur, elle semblait beaucoup plus vaste. Des gyrophares rouges, ambrés et verts brillaient autour de lui, tandis qu'il planait dans les couloirs dénués d'air. Il croisa également trois lampes bleues, qui indiquaient que des modules de sauvetage avaient bien été utilisés.

Voir son magnifique vaisseau dans cet état lui fit mal. Les conduits de conditionnement n'avaient pas résisté à la décompression et s'étaient rompus en arrachant des dizaines de panneaux en plastique. Un épais liquide de refroidissement bleu-vert gouttait par

des tuyaux fendus et s'évaporait instantanément dans le vide. Les débris qui n'avaient pas été emportés formaient des nébuleuses sinistres dans tous les compartiments. Il y avait principalement des vêtements et des plateaux-repas écrasés, mais également des oreillers, des fragments de plastique, des chaises, des pots de fleurs brisés, et même des débris d'espaliers provenant d'une salle de gymnastique.

À présent qu'il n'y avait plus d'air, tous ces objets flottaient mollement dans les sas ouverts et encombraient les écoutilles. Marquis zigzagua entre ces obstacles, les poussa de côté. De l'eau bouillante se déversait par un tuyau déchiré, emplissant une longue section de couloir d'un brouillard impénétrable.

Même si les siens parvenaient à récupérer le vaisseau, Z-B n'accepterait jamais de dépenser l'argent nécessaire à sa réhabilitation. Son *Koribu* était bel et bien mort.

La cage de l'ascenseur qui menait au moyeu de la roue était dégagée, ce qui lui permit d'avancer beaucoup plus vite. Quand il eut atteint le premier compartiment du moyeu, le sas se referma derrière lui. Les gyrophares s'éteignirent et la lumière normale se ralluma. Plusieurs panneaux lumineux clignotaient, trahissant l'étendue des dégâts provoqués par la décompression. Les systèmes internes n'avaient pas été conçus pour fonctionner dans le vide. Refusant de se laisser intimider par l'activité du logiciel pirate, il continua d'avancer dans le couloir annulaire du compartiment et se dirigea vers la porte de transfert toroïdale.

Le sas de sécurité était fermé. Il essaya de le pousser, en vain. Un gaz dense et blanc jaillit soudainement et silencieusement d'une grille du système de climatisation.

— Merde…, murmura-t-il à l'intérieur de son casque.

Le logiciel devait être en train de préparer la roue pour accueillir les envahisseurs. Il fit demi-tour et s'éloigna du sas. L'un des compartiments du moyeu était plus sûr que les autres. Il remonta le couloir annulaire. Des courants d'air soufflaient par toutes les grilles. Le compartiment piégé était juste devant lui. La pression atteignait déjà une demi-atmosphère.

— Faites attention, c'est très dangereux là-dedans.

Marquis agrippa l'encadrement du sas pour s'arrêter et se retourna lentement. L'homme en combinaison dermique flottait nonchalamment derrière lui.

— Quelqu'un a branché ce compartiment sur le système auxiliaire, dit-il d'une voix qui sembla toute fluette dans l'atmosphère réduite.

Marquis ralluma son système de communication.

— J'ai moi-même donné l'ordre de piéger cet endroit.

— Bonne idée, pour un non-combattant.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que j'ai déjà, capitaine : votre vaisseau.

— Pourquoi ? Dites-moi au moins ce que vous voulez en faire ?

— Nous allons partir en voyage.

— J'en doute. Vous l'avez quasiment transformé en épave.

— Les dommages sont superficiels. Les réacteurs, eux, sont intacts. Et c'est tout ce dont nous avons besoin.

— Où allez-vous ?

— Nous allons ramener l'extraterrestre chez lui. Vous pouvez nous accompagner, si vous le désirez. Vous avez passé votre vie entière dans l'espace : je vous soupçonne de ne pas avoir perdu votre fascination pour l'inconnu, même si vous avez été détourné du droit chemin par Zantiu-Braun.

Cette offre faillit le faire hésiter. Mais son devoir était beaucoup plus important que ses vieux rêves.

— Pour le moment, tout ce qui m'importe, c'est le sort de mes hommes. Vous avez tué ceux que j'ai envoyés à votre rencontre, je suppose…

— La question est posée un peu trop brusquement à mon goût, mais si vous voulez savoir, non, ils ne sont pas morts. Par contre, deux ou trois d'entre eux sont sérieusement blessés. Nous avons pris le contrôle de leurs combinaisons spatiales et les avons privés d'air. Alors, forcément, ils ont retiré leurs casques, et mes fléchettes ont fait le reste.

— Je vois…

— Y aurait-il une pointe de gratitude dans votre voix ? Ah ! Nous y voilà.

Les lumières s'affaiblirent de nouveau. Marquis comprit que quelque chose était en train de puiser l'énergie des tokamaks.

— Le réacteur à compression, lâcha-t-il surpris.

— Je vous avais bien dit qu'il fonctionnait toujours. Nous le mettrons en route dès que l'extraterrestre aura poussé les tokamaks au maximum et qu'il sera en mesure d'allumer l'inverseur d'énergie. En attendant, j'aimerais que vous m'aidiez à mettre les derniers hommes d'équipage dans des modules de sauvetage. Si nous ne le faisons pas, ils seront contraints de nous accompagner. Or, ce vaisseau ne rentrera jamais sur Terre…

*
**

Simon avait perdu connaissance au moment de l'allumage du

réacteur principal. L'accélération aidant, la douleur avait atteint un seuil insupportable, et son esprit avait jugé bon de prendre la fuite. Quand il se réveilla, il était en apesanteur. Ses modules de soins intensifs émettaient des bips inquiétants. Des schémas et des caractères indigo réapparurent progressivement dans son champ de vision. Aucune donnée concernant le *Koribu* n'était plus disponible. Il demanda à son IA de lui donner la position du vaisseau, ainsi que les données des satellites et des autres vaisseaux de la flotte.

— Nom de Dieu…

La situation était réellement aussi mauvaise que prévu.

— N'essayez surtout pas de bouger, lui dit le médecin. Tout ira pour le mieux.

— J'espère pour vous, aboya Simon.

Des cercles brillants apparus sur sa membrane optronique lui indiquaient que quarante-huit modules de sauvetage avaient quitté le *Koribu*. Les navettes en avaient récupéré quelques-uns, mais leur espace vital était trop réduit pour pouvoir accueillir tout le monde à bord. Deux Xianti avaient simplement chargé les modules dans leurs soutes, avant de redescendre vers Durrell. Les modules restants avaient deux possibilités : soit rester en orbite et attendre d'être récupérés, soit déclencher leurs rétrofusées et se poser quelque part sur Thallspring. Simon se moquait complètement du sort de l'équipage du *Koribu*. Il ferma la fenêtre des données tactiques et se concentra sur le vaisseau volé. Un champ magnétique extrêmement puissant s'était formé autour du réacteur à compression, tandis que les tokamaks étaient en train de chauffer. Le vaisseau se préparait à voyager plus vite que la lumière.

Il demanda à son IA de contacter Sébastien Manet, le capitaine du *Norvelle*.

— Pouvez-vous mettre le *Koribu* hors d'état de partir ? lui demanda-t-il.

Selon ses données tactiques, les deux vaisseaux n'étaient qu'à huit mille kilomètres l'un de l'autre.

— À nous six, nous devrions pouvoir venir à bout de ses défenses, répondit Sébastien Manet. Mais je préférerais attendre que les modules de sauvetage et les navettes se soient éloignés davantage. Ils pourraient être touchés par des missiles ou par des débris.

— Je n'ai pas parlé de détruire le *Koribu*, mais de l'empêcher de partir.

— Il est impossible de l'empêcher de partir autrement…

— Pourquoi ne pas utiliser des armes cinétiques et viser uniquement le réacteur à compression ?

— De simples missiles à têtes nucléaires suffiraient à les arrêter.

Rien ne peut traverser un bombardement défensif de ce type.

— Nous devons avoir bien plus de missiles cinétiques que le *Koribu* n'a de missiles nucléaires…

— En effet. Mais le capitaine Krojen, qui vient tout juste de quitter son vaisseau à bord d'un module de sauvetage, nous a informés que le réacteur à compression serait prêt dans cinq minutes à peine. Il nous faudrait tirer dix-huit salves pour épuiser les défenses du *Koribu* et espérer pouvoir le toucher, ce qui prendrait de quarante-cinq minutes à une heure. En fait, nous n'aurons peut-être même pas le temps de lui tirer une première salve.

— Alors utilisez le rayon gamma.

— Il faut environ un quart d'heure pour déployer le projecteur.

Simon laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Je vous en prie, implora le médecin. Vous devez rester calme. Ne me forcez pas à vous injecter un sédatif.

— Approchez-vous de moi une dernière fois et je vous fais jeter dans le sas. Ne lâchez pas ce vaisseau d'une semelle, dit-il à Manet. Je veux savoir où ils vont. Et mettez en route le réacteur à compression du *Norvelle.*

— Vous plaisantez ?

— Absolument pas. Je serai à bord dans dix-sept minutes. Préparez-vous au départ.

*

**

Simon s'était installé à bord d'un hélicoptère pour passer en revue les données que son IA avait rassemblées pour lui. Il savait peu de choses sur la tentative de détournement du *Koribu* ; apparemment, les intrus progressaient de façon régulière dans le couloir axial et chargeaient Apogée dans chaque nouvelle section. L'atmosphère du vaisseau avait commencé à s'échapper par l'arrière. Des modules de sauvetage s'étaient éjectés.

Et il ne pouvait rien y faire. À part donner aux autres vaisseaux l'ordre de tirer leurs missiles nucléaires. Ce qui revenait à prendre la décision de sacrifier tout l'équipage du *Koribu,* de détruire un vaisseau inestimable ainsi que les navettes les plus proches, et de tuer l'extraterrestre.

Cela ne rimerait à rien. Par ailleurs, les capitaines des autres vaisseaux risquaient fort de refuser d'obéir à un tel ordre.

Une icône clignota dans son champ de vision. Son IA personnelle le tenait toujours au courant – et ce, quelles que soient les circonstances – des problèmes qui concernaient ses frères clones. Il

sélectionna l'icône et lut le message qu'elle contenait avec un sentiment d'incrédulité.

— Qu'es-tu donc en train de faire ? demanda-t-il au SK2.

La réponse de ce dernier ainsi que la courte dispute qui s'ensuivit ne firent qu'ajouter à sa consternation. Les disputes violentes entre clones de Simon Roderick étaient monnaie courante, mais jamais auparavant il n'avait vu un de ses frères se comporter d'une manière aussi peu réfléchie. Dans l'état où il était, le SK2 n'acceptait même pas de discuter.

Ce qui fut confirmé lorsqu'il coupa la communication.

— Merde !

Son mécontentement se fit bientôt fureur lorsque son IA l'informa que Memu Bay avait été isolée du réseau de la planète. Une seconde plus tard, le TVL88 fut lâché par son satellite. Simon essaya de rétablir le contact à partir des autres hélicoptères de l'expédition. Mais sans succès. Alors il tenta d'utiliser son bracelet. Celui-ci détecta bien le signal du satellite, mais fut incapable d'établir une liaison.

Non seulement le SK2 avait pris les rênes sans lui demander son avis, mais en plus il l'avait délibérément isolé en territoire ennemi. Le privant ainsi du moyen d'exercer son autorité. Simon secoua la tête, las. *Mes frères du conseil d'administration n'en sauront peut-être jamais rien.* Mais les questions de légitimité et les manœuvres politiques ne l'intéressaient plus guère.

Jacintha était assise sur une table longue et basse sous le pavillon en bois qui trônait au centre d'Arnoon. Elle avait l'air parfaitement détendue, malgré la présence discrète de trois soldats qui la surveillaient.

— Vous avez un sixième sens magnétique, et en plus, vous êtes un clone, lui dit-elle. C'est fascinant ! Apparemment, la vie sur Terre est devenue un peu plus complexe que ce que nous pensions.

— Je peux ? demanda-t-il en désignant un banc situé de l'autre côté de la table.

— Je vous en prie.

— Je suppose que vous avez tout entendu…

— En effet, dans les moindres détails.

— Quel que soit votre point de vue sur ce qui est en train de se passer là-haut, cela risque de mal se terminer. Mon frère clone n'est pas… dans son état normal.

— Je dirais plutôt qu'il est complètement fou.

— Il est traumatisé et très gravement blessé, ce qui diminue fortement sa capacité de jugement. Il était tout près de Josep lorsque celui-ci s'est suicidé.

— Je suis censée me sentir coupable de ce qui lui arrive ?

— Non, je me contente d'illustrer la relation de cause à effet…

— Je vous rappelle que vous avez envahi notre planète. Acceptez au moins d'assumer les conséquences de votre geste.

— Je refuse de porter la responsabilité de tout ce qui arrive. Vos actions ont elles aussi des conséquences. Ni vous ni moi ne pouvons nous targuer d'être blancs comme neige.

— Certes, admit Jacintha à contrecœur. Au moins sommes-nous parvenus à nous emparer d'un vaisseau interstellaire. L'extraterrestre sera bientôt de retour parmi les siens.

— J'espère pour eux qu'ils sont bien armés. Mon frère clone n'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas mis la main sur cette technologie.

— Les dragons n'ont pas besoin d'armes. Il ne pourra rien faire contre eux.

— Les dragons ? demanda Simon en se rappelant soudain les bas-reliefs délicats qu'il avait vus sur les maisons du village.

— C'est ainsi que nous les appelons.

— Je vois. Cependant, le fait de savoir où ces dragons vivent sera déjà une victoire pour Z-B. S'il ne découvre pas leur secret lors de ce vol, il reviendra. Êtes-vous certaine que les humains ne parviendront jamais à obtenir cette information ? Nous savons aussi nous montrer diplomates lorsque cela est nécessaire. Après tout, le dragon vous a bien permis, à vous, d'en profiter… S'il y a une chance pour que cela réussisse, vous devez nous aider, ajouta-t-il en voyant le doute s'insinuer dans l'esprit de la jeune femme.

— Vous aider à faire quoi ?

— M'aider à faire en sorte que mon frère clone ne soit pas le premier à découvrir le secret des dragons.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je crois que la nanotechnologie du dragon doit pouvoir profiter à tous les hommes, sans exception. C'est d'ailleurs l'une des raisons principales de notre circonspection. Si vous ou votre clone vous en empariez, elle serait très certainement mal utilisée. Vous le savez fort bien…

— Évidemment, tout ce qui ne correspond pas à vos principes personnels est par définition mauvais. C'est pour cela que la civilisation humaine a dû évoluer vers la démocratie. Pour que l'avis de la majorité soit enfin pris en compte. Aujourd'hui, toutes les voix, aussi faibles soient-elles, peuvent être entendues. N'avez-vous donc pas confiance en votre propre espèce ?

— N'essayez pas de m'embrouiller et de me faire dire ce que je n'ai pas dit. Mais il est vrai que je n'ai aucune confiance en Zantiu-Braun. Vous profiteriez de ce monopole pour devenir encore plus

riches et influents, et pour vous renforcer militairement.

— Bien sûr, nous utiliserions cette technologie à notre avantage. Mais vous ne savez rien de nos objectifs – ou devrais-je dire de mes objectifs, puisque je suis, avec mes centaines de frères clones, celui qui a énoncé le principe de notre mission.

— Très bien, alors dites-moi quel est votre objectif : conquérir toujours plus de planètes ?

— Non. Le recouvrement de capitaux n'est pas une méthode viable à long ou même à moyen terme. Les vols interstellaires d'aujourd'hui ne sont que les manifestations de l'agonie d'un rêve extrêmement noble. Un rêve qui glisse doucement mais immanquablement vers sa conclusion naturelle…

— Et quel est ce rêve si noble ?

— Le rêve de vous donner ce que vous possédez déjà. La chance de prendre un nouveau départ sur un nouveau monde. C'est un désir solidement ancré dans l'humanité. Cela vient de notre impétuosité, de notre curiosité, de notre gène de la bougeotte. Mais cela vient aussi de la société dans laquelle nous vivons et de nos frustrations. Comme il est plus facile de fuir et de recommencer à zéro, plutôt que de rectifier les défauts institutionnels et constitutionnels d'un ordre social monolithique… Les premières colonies ont donc été fondées. Mais financièrement parlant, ce rêve n'a jamais été viable ; la technologie des réacteurs à compression n'est pas assez performante. Pourtant nous avons continué. Et connu quelques succès comme Ducain, Amethi ou Larone, qui sont toutes devenues des démocraties participatives indépendantes. Et puis nous avons connu de très nombreux succès mitigés comme Thallspring. Des colonies très endettées, mais autosuffisantes. Personnellement, je classerais Santa Chico dans les succès, malgré tout ce qui est arrivé…

— Si notre expérience est réellement un succès, arrêtez de nous freiner, et laissez-nous nous développer librement. Servez-vous de votre pouvoir et de votre influence pour mettre un terme aux campagnes de recouvrement.

— Je comprends que notre invasion vous obnubile et j'en suis désolé. Mais des changements drastiques doivent être introduits à un niveau plus fondamental. Nous nous devons d'élever la race humaine pour la libérer des restrictions qui lui sont imposées.

— Élever ?

— Oui. La Terre, avec ses sept milliards d'habitants, est le monde humain le plus riche. Avec une telle population employée dans une société industrielle, il ne peut pas en être autrement. Cependant, la pauvreté y est parfois extrême. Certains quartiers connaissent la misère depuis plus de vingt générations. Ceux qui y habitent n'en sortent jamais, contrairement à vos ancêtres, qui ont eu la

détermination et l'intelligence de venir jusqu'ici. Les écoles et la base de données leur donnent la possibilité de s'instruire, de sortir des taudis dans lesquels ils habitent et d'intégrer l'économie principale. Mais ils n'en profitent pas. Lorsqu'un de ces miséreux parvient à s'en sortir, dix autres restent chez eux pour y fonder des familles, le plus souvent très nombreuses. La drogue et la criminalité y sont de véritables fléaux. Ces gens sont mal logés, mal éduqués, mal soignés ; leurs infrastructures sont en déliquescence ; la violence fait partie de leur quotidien…

— Je connais très bien les principes du cycle de la pauvreté.

— C'est la moindre des choses, puisque le même processus est en train de se produire ici. Une économie parallèle a fait son apparition sur Thallspring. De même que des citoyens de second rang. Pour l'instant, ils ne sont que très légèrement décalés par rapport au reste de la société, mais dans quelques générations, le fossé sera devenu infranchissable. Thallspring deviendra une réplique de la Terre.

— Vous vous trompez.

— Ah ! fit-il en souriant. Oui, vous pensez que la technologie du dragon vous aidera à unifier votre monde, à bâtir une société plus juste.

— Oui, dit Jacintha. S'ils sont introduits de manière intelligente et progressive, les changements que nous envisageons nous seront extrêmement bénéfiques.

— Quel optimisme ! Avec une telle attitude, vous pourriez aisément obtenir un siège au conseil d'administration. Je, *nous* appelons de nos vœux des changements sociétaux qui nous permettraient d'arrêter cette expansion irréfléchie, génératrice d'erreurs récurrentes. Mais pour que ce changement soit réellement total et efficace, il doit venir du cœur même de l'humanité, de la Terre. Cela fait plus d'un siècle que nous y travaillons. La pauvreté et la précarité doivent être éradiquées. Mais attention, il ne s'agit pas d'altruisme, mais plutôt d'égoïsme. Les pauvres profitent de notre compassion. Chaque année, nous dépensons des milliards pour les loger et les nourrir, des milliards pour les soigner – évidemment, puisqu'ils sont plus sujets aux maladies que les autres. C'est à cause d'eux que nos rêves et nos visions ne peuvent pas s'accomplir. Si nous ne devions pas nous préoccuper des pauvres, nos vaisseaux seraient encore en train d'explorer la galaxie et de fonder de nouvelles colonies. Nous aurions le temps et les ressources nécessaires pour expérimenter de nouveaux modes de vie. Nous tous, et pas seulement Santa Chico et vous.

— Vous parlez des pauvres comme s'ils étaient des sous-hommes.

— Cela dépend de votre définition du mot « humain ».

— Selon ma définition, je ne suis pas certaine que vous en soyez

un…

— Oh, mais je suis bel et bien humain, puisque je me soucie des autres. Avec Z-B, nous avons converti des communautés entières à l'actionnariat et à l'économie rationnelle. Les adeptes de la Régression et de l'antimondialisation nous rient au nez, bien sûr. Ils parlent de dictature de l'économie… Mais les gouvernements et les hommes politiques désespèrent de nous voir arriver pour développer et revitaliser leurs pays sinistrés. Même nos rivaux ont suivi notre exemple. Grâce à nos efforts, la notion d'emploi à vie a refait son apparition, après avoir été balayée quand, au vingt et unième siècle, le progrès technologique rendait les innovations obsolètes avant même qu'elles n'arrivent sur le marché. De nos jours, la technologie évolue beaucoup moins rapidement, et nos systèmes économiques sont infiniment plus stables. Les richesses que nous produisons permettent à nos actionnaires de bénéficier de tout ce que la civilisation moderne a à leur offrir. À commencer par une médecine performante, dont peuvent profiter tous nos actionnaires, quelle que soit la taille de leur portefeuille. Les modifications génétiques sont accessibles à tout le monde.

— Quel genre de modifications ? demanda Jacintha sans chercher à camoufler son intérêt.

— Nous pouvons accomplir tout ce que les parents désirent. Les enfants qui naissent dans les classes moyennes sont aujourd'hui plus forts, en meilleure santé, et ont une espérance de vie de plus en plus importante. Ils sont également plus intelligents. C'est, encore une fois, un désir bien naturel de vouloir que nos enfants soient heureux. Aujourd'hui, nous savons comment donner un coup de pouce à la nature.

— C'est donc cela votre but : augmenter le QI moyen de l'espèce humaine ?

— Oui. Mais nous devons commencer par éradiquer la pauvreté. La première chose à faire est d'améliorer la situation sanitaire des ghettos. Les générations suivantes seront alors en mesure de profiter pleinement des avantages de notre système éducatif, et de prendre part au fonctionnement de notre économie. En travaillant pour gagner leur vie, ils contribueront à l'essor de la société et cesseront de miner son progrès. Nous sommes déjà parvenus à faire baisser de façon importante le nombre d'assistés, de travailleurs manuels, de petits malfrats, de marginaux, de tous ces gens qu'il fallait subventionner. De tous ces gens qui gaspillaient la vitalité de la race humaine.

» Si nous arrivions à imposer un système d'actionnariat global, ce serait la fin de la misère, la fin du pouvoir d'inertie dont les mondains ont toujours usé pour freiner les visionnaires. Les compagnies telles que Zantiu-Braun pourraient alors réellement se consacrer à leur

expansion. Nous pourrions bâtir une communauté interstellaire, dans laquelle les idées et les concepts voyageraient librement d'étoiles en étoiles.

— Votre programme est intéressant, mais sent le fascisme à plein nez.

— Nous n'imposerions rien de tout cela. Nous ne mettrions de canon sur la tempe de personne. Nous proposerions et laisserions la nature humaine faire le reste. Vous avez vous-même subi des modifications – et je suppose que vos ancêtres ont profité de notre savoir en matière de viro-améliorations…

— Je ne le nie pas. Mais cela ne vous autorise pas à solliciter mon aide.

— Dommage… Malgré le travail que mes frères clones et moi avons accompli, des nations entières restent embourbées dans leurs vieux travers. Selon nos prévisions les plus optimistes, notre but ne sera atteint que dans trois ou quatre générations.

» Vous avez découvert un extraterrestre capable d'accélérer le processus et de nous aider à atteindre notre objectif. Tous ces propres à rien que mes frères clones et moi méprisons pourraient être balayés d'un revers de la main, et devenir ce qu'ils n'ont jamais été, c'est-à-dire intelligents. Si ce que nous avons fait à Thallspring est une invasion, comment appelleriez-vous une révolution de ce genre ? Vous-dites que vous désirez propager la technologie du dragon progressivement, de manière à permettre aux gens de la comprendre et de l'assimiler… Mais est-ce bien la meilleure façon de procéder ? Votre vision peut-elle réellement s'encombrer du libre arbitre ? Nous aurions les moyens de développer votre projet à une échelle que vous ne soupçonnez même pas…

— Mais vous ne pouvez pas forcer une population entière à subir des modifications qu'elle ne désire pas, intervint Jacintha choquée.

— C'est vrai. Mais mon frère clone est différent de moi. Moins compréhensif. Si on lui donnait la possibilité d'agir, il ne perdrait certainement pas de temps en tergiversations. La nanotechnologie du dragon lui donnerait le pouvoir d'agir à sa guise. S'il suit le *Koribu* jusqu'à l'étoile des dragons, il aura le monopole exclusif de sa découverte. Alors dites-moi, quelle menace fera-t-il peser sur la race humaine ? Est-il possible d'augmenter le QI d'un adulte ?

— Oui. Les neurones ne sont pas différents des autres cellules. Les nanoséquenceurs du dragon peuvent les restructurer complètement.

— Le choix vous appartient. Un jour ou l'autre, cette technologie sera exportée sur Terre ; la seule question est de savoir par qui. Par lui, ou par moi ?

Jacintha partit d'un rire amer et crispé.

— Où est la différence ? demanda-t-elle.

— Regardez-moi, dit-il, attendant qu'elle se retourne effectivement vers lui pour continuer. Je suis la voix modérée. Je n'ai pas l'intention de forcer qui que ce soit. Je n'ai pas l'intention de laisser quiconque forcer ceux qui n'ont pas envie de profiter de cette merveille. Le processus – qu'il soit fondé sur une méthode participative ou classique – sera démocratique. Mais quelle que soit son issue, rien ne pourra stopper le progrès et la quête de connaissances. Reste à déterminer la manière dont les bienfaits du savoir prodigué par le dragon seront dispensés… Les circonstances ont fait que vous et moi sommes dans des camps différents. Laisserez-vous ce détail altérer votre capacité de jugement ?

— Qu'est-ce que vous voulez exactement ?

— Je veux savoir où ils vont, où se trouve la patrie du dragon. Je veux Apogée pour briser notre isolement et faire venir une navette jusqu'ici pour me rendre le plus vite possible en orbite. Je dois absolument les suivre. Je dois empêcher mon frère clone d'être le premier à acquérir cette connaissance.

*
**

Lawrence et Denise passèrent la majeure partie de la première semaine à effectuer de menues réparations et à nettoyer l'intérieur du vaisseau, aidés en cela par une escouade de robots contrôlés par Apogée. Les roues numéro un et deux furent lentement remises en route pour garantir un équilibre parfait au *Koribu.* La première fut laissée telle quelle, la seconde fut partiellement repressurisée. Il fallut pour cela réparer toutes les cloisons, ce qui leur prit trois jours. Les portes ouvertes avaient été sérieusement endommagées par la décompression brutale. Les gonds avaient été tordus. Les joints avaient cédé. Des débris étaient accrochés à toutes les rampes. Des câblages électriques et des fibres optiques avaient été coupés par des objets volants. La moindre porte dut être examinée et réparée d'une façon ou d'une autre. Les sas de secours qui avaient été envoyés dans l'espace furent remplacés par des plaques de métal et de matériaux composites collées avec de la résine époxy. Finalement, ils parvinrent à rendre habitable le quart de la roue numéro deux. Un rayon entier fut également pressurisé pour leur permettre d'accéder au moyeu sans avoir à enfiler une combinaison spatiale. Mais, à dire vrai, ils n'avaient pas beaucoup d'occasions de se rendre dans le couloir axial. Si le réacteur à compression devait tomber en panne, il reviendrait aux robots d'aller le réparer.

Une fois que la pression fut rétablie, ils réparèrent le système de

filtration d'air et les sanitaires, remplacèrent les pales des ventilateurs, nettoyèrent les échangeurs de chaleur, soudèrent les tuyaux fendus. Le réapprovisionnement en oxygène et azote n'était pas un problème ; les réservoirs du *Koribu* pouvaient fournir assez d'air à vingt mille personnes pendant deux mois. Ce voyage-ci allait durer cent quatre jours, mais les passagers ne seraient que deux. L'eau non plus n'était pas un problème. Si bien qu'ils négligèrent même de mettre en route le système de purification et de recyclage.

La nourriture se présentait sous la forme de sachets-repas stériles, dépourvus de la moindre bactérie de manière à éviter leur pourrissement. Il y en avait assez pour tenir un bon millier d'années. Mais Denise trouvait ces plats tout prêts infects.

— Ça n'a aucun goût, se plaignit-elle le premier jour.

Ils s'étaient réfugiés dans la navette, tandis que les robots finissaient de souder et d'isoler les conduits cryogéniques qui couraient le long du rayon pressurisé de leur roue.

Lawrence jeta un coup d'œil à son sachet. Elle avait choisi un steak à la sauce béarnaise. La valve d'hydratation était conçue pour ne pas dépasser la quantité d'eau nécessaire au réchauffement du plat.

— C'est à cause de l'apesanteur, lui dit-il. Les fluides qui se sont accumulés dans votre cerveau jouent des tours à votre sens du goût. Essayez d'y ajouter un peu de solution saline.

— Il n'y a pas que le goût, il y a aussi la texture, dit-elle en sortant plusieurs sachets d'un carton et en les lançant contre la paroi de la cabine. Regardez-moi ça ! Des plats différents qui ont tous la même consistance. On dirait de la purée de pommes de terre… Une purée qui existerait dans vingt coloris différents…

— Vous n'avez pas tort. Je suis désolé. Plus que cent trois jours à tenir.

Quand leur partie de la roue fut enfin pressurisée, Lawrence se rendit sur le pont et descella précautionneusement sa combinaison. Il huma l'air frais mais nauséabond du vaisseau.

— Merde ! Mon odorat me joue des tours ou bien…

Denise retira son masque et fit la grimace.

— Qu'est-ce qui peut bien causer une telle puanteur ?

— Allons le découvrir.

Malheureusement, les sources de l'odeur fétide étaient multiples. Après avoir gelé, le liquide de refroidissement était en train de fondre et se répandait en flaques puantes, qui s'évaporaient trop lentement. Le système de recyclage des ordures, qui était lui aussi en cause, fut calfeutré et recouvert de mousse isolante. Les restes de nourriture abandonnés par l'équipage au moment de leur arrivée dans le vaisseau avaient partiellement bouilli dans le vide avant d'être congelés, et

étaient à présent en train de se décomposer. Lawrence soupçonnait également la présence de rongeurs et d'insectes morts derrière les panneaux des couloirs et des faux plafonds.

Tout cela dut être nettoyé, les liquides épongés, et tout ce qui était biodégradable glissé dans des sas, puis dans des compartiments non pressurisés. Cela les occupa un certain temps.

Lawrence s'installa dans les appartements du capitaine. Mais uniquement après s'être débarrassé de tous les objets – vêtements et bibelots – qui appartenaient à ce dernier, de manière à effacer son identité. Ensuite, il visita les autres cabines à la recherche de vêtements à sa taille. De nombreuses garde-robes avaient été aspirées par la décompression, mais il en restait assez pour le vêtir pendant plusieurs mois sans avoir besoin de faire de lessives.

Denise, elle, choisit une cabine située à l'opposé de la sienne.

La deuxième semaine, Lawrence commença à s'intéresser à la médiathèque. Il n'avait pas grand-chose d'autre à faire. Apogée et les robots étaient parfaitement capables de faire fonctionner tout seuls les quelques machines nécessaires à l'entretien de leur espace vital. Quant à sa combinaison dermique, il l'avait placée dans une cuve régénératrice. Même s'il ne pensait pas devoir la remettre un jour. En fait, le vaisseau n'avait plus besoin d'intervention humaine. Le réacteur à compression ainsi que les tokamaks étaient en parfait état de marche. La navigation était automatisée. Les inspections quotidiennes étaient inutiles.

Au début, il écouta beaucoup de musique. À un volume assourdissant. L'ambiance était étrange, un peu inquiétante. Deux personnes dans un vaisseau qui pouvait en contenir vingt mille… La musique était un bon moyen de remplir ce vide, particulièrement pendant ses longues et indispensables séances de gymnastique. Il y eut également quelques disputes à propos de ses goûts musicaux. Mais il refusa de laisser la situation dégénérer. Il savait à quel point la vie en communauté dans un espace confiné était propice aux débordements d'humeur. Denise, avec son éducation campagnarde, n'avait aucune idée des compromis indispensables à ce genre de vie. Il la laissa choisir la moitié des morceaux et s'abstint de critiquer ses goûts.

Comme ses trois ou quatre heures d'entraînement quotidien ne suffisaient pas à remplir ses journées, il se mit à regarder des programmes inter-A. C'était une activité à laquelle il ne s'était pas vraiment adonné depuis son départ d'Amethi. Il commença par les comédies, récentes et classiques ; mais il lui était difficile de rire de situations qui étaient si éloignées de sa vie de tous les jours. Puis il passa aux films d'aventure et d'action, dont il se lassa très vite. Trop bêtes et répétitifs. Les drames, eux, étaient le plus souvent trop bouleversants. Probablement les événements qu'il venait de vivre

avaient-ils exacerbé son émotivité et l'avaient-ils rendu plus sensible aux traumatismes mélodramatiques que les personnages principaux subissaient. Quant à la science-fiction, il refusa même d'essayer. Pourtant il avait envie de revoir *Direction l'horizon.* Mais pas ici, pas tout seul. Alors il se contenta de papillonner entre les vieux classiques, les guides touristiques et les reconstitutions historiques. Il lui arrivait également souvent de se replonger dans les souvenirs du dragon, dans l'histoire de l'Empire de l'Anneau et du reste de la galaxie. Une histoire déjà ancienne lorsque les dinosaures arpentaient la Terre.

Même s'ils avaient tendance à rester dans leur coin pendant la journée, Denise et lui mettaient un point d'honneur à prendre leurs repas ensemble. Ils essayaient de varier leurs menus autant que faire se pouvait, mais Denise ne manquait jamais de pester contre la fadeur des aliments.

— Vous l'aimez vraiment, n'est-ce pas ? demanda-t-elle lors d'un dîner, environ cinq semaines après leur départ.

Lawrence la regarda d'un air légèrement coupable. Il avait cessé de l'écouter lorsqu'elle avait commencé à se plaindre du canard à l'orange. Puis il vit qu'elle fixait le pendentif qu'il était en train de frotter machinalement entre son pouce et son index. Le petit hologramme lui sourit sous sa surface ternie par le temps.

— Ouais, je l'aime, dit-il, surpris de constater que cela ne lui faisait pas mal.

— Elle a de la chance. Depuis combien de temps êtes-vous parti ? Vingt ans ?

— À peu près, fit-il en regardant une dernière fois le visage de Roselyn avant de le glisser sous son sweat-shirt. Au début, je voulais le garder pour ne jamais oublier les raisons qui m'ont poussé à partir, pour alimenter ma colère. Mais les années ont passé. Aujourd'hui, je le garde pour ne pas oublier ce qu'elle représentait pour moi. Les plus beaux moments de ma vie. J'ai mis du temps à comprendre à quel point elle comptait pour moi. Personne d'autre n'a jamais pu prendre la place qu'elle a laissée vacante. Personne…

Denise ne put s'empêcher de lui sourire tendrement.

— J'espère que votre histoire se terminera bien.

— J'étais tellement furieux lorsque j'ai découvert la vérité. Furieux contre l'univers entier, contre le destin qui laissait de telles choses arriver. Je ne savais pas comment m'exprimer autrement. C'est un choc de découvrir que la personne que vous aimez a été utilisée de cette manière. Mais nous étions tous les deux jeunes et stupides. Elle ne pensait qu'à émigrer et n'avait aucun autre moyen de réaliser son rêve. Vous savez, il n'y a aucune différence entre ce qu'elle a fait et ce que j'ai fait. J'ai donné mon corps à Zantiu-Braun pendant vingt longues années dans le seul espoir de pouvoir vivre mon rêve.

— Les vols interstellaires, c'est vraiment toute votre vie…

— Absolument. Je suis né sur une colonie. Je dois mon existence à cette soif d'aventure qui tenaille l'humanité.

— C'est vieux comme le monde. Avancer, toujours avancer, sans se soucier des conséquences. Simon Roderick avait peut-être raison…

— Vous plaisantez ?

Jacintha lui avait transmis l'intégralité de la conversation qu'elle avait eue avec Roderick juste avant le grand départ. Lawrence n'avait pas réellement été choqué en entendant ce dernier exposer la politique de Z-B. En tout cas, pas autant qu'il l'aurait été un mois auparavant. Après tout, lui aussi avait profité de nombreuses modifications génétiques ; et s'il devait avoir des enfants un jour, il souhaiterait probablement leur donner le meilleur de la médecine moderne, exactement comme Roderick l'avait dit. Lui-même ayant des capacités de résistance accrues, il pouvait comprendre l'objectif de son ancien employeur. Mais vues de l'extérieur, les choses devaient paraître bien différentes. Peut-être même terrifiantes. Des gens plus intelligents, plus riches et plus puissants n'accepteraient jamais de voir leurs enfants prendre un chemin différent du leur. Était-ce cela l'eugénisme ?

— Non, répondit Denise. Il a raison lorsqu'il dit que nous n'avons fait que créer des répliques de la Terre pour des raisons purement expansionnistes. Les colonies ont été fondées par des puissants désireux de s'affranchir des problèmes et des restrictions de l'ancien monde. Mais ces problèmes perdurent sur Terre, malgré le départ des capitalistes. Peut-être même s'aggravent-ils. Car les gens qui choisissent de partir sont justement ceux qui ont l'énergie et la détermination nécessaires pour redresser la barre. Il ne faut pas compter sur le reste de l'espèce humaine.

— Les gens ont toujours migré vers des horizons meilleurs. C'est une loi fondamentale de la nature humaine. Et c'est pour cette raison que le projet de Roderick finira peut-être par aboutir : parce que nous voulons ce qu'il y a de mieux pour nos enfants. Tout le monde désire améliorer sa qualité de vie. Demeure seulement la question de savoir de quelle manière nous devons procéder. C'est une question politique. La colonisation est une forme d'évolution. Les minorités peuvent émigrer pour vivre comme elles l'entendent sans être persécutées. Les idées nouvelles peuvent fleurir librement une fois qu'elles sont libérées du carcan imposé par les masses. Les nouveaux départs permettent à la civilisation humaine de progresser.

— De progresser vers quoi ? Vers un consumérisme débridé ?

— C'est vrai que de nombreuses colonies ne sont que des répliques de la Terre, mais ça ne fait rien. Ce qui compte, c'est que certaines d'entre elles soient différentes. Je suis allé sur Santa Chico.

Pour rien au monde je ne voudrais vivre comme ces gens. Mais ils ont fait un choix. Et je les respecte pour cela. Qui sait ce que donneront les nouvelles colonies fondées par Z-B ? À Arnoon, vous avez découvert quelque chose qui pourrait nous aider à atteindre un niveau de développement inimaginable. Et ce quelque chose, vous l'avez découvert dans les étoiles, au-delà de l'horizon ratatiné de la Terre. Le dragon a été trouvé par hasard. Mais faire ce que nous faisons en ce moment, plonger dans l'inconnu à la recherche des dragons, n'a plus rien à voir avec le hasard. Nous y allons parce que nous le désirons vraiment, parce que nous devons le faire.

— La nanotechnologie des dragons est tellement puissante … Elle pourrait très bien nous détruire.

— À chaque fois que l'homme fait une découverte importante, les mêmes craintes resurgissent. Mais dans deux générations, nos petits-enfants se demanderont pourquoi nous nous faisions autant de soucis pour rien. Je ne suis pas croyant ; je ne peux donc pas me réfugier dans la religion. Je ne crois pas vraiment non plus au destin. Mais j'ai confiance en l'homme en tant qu'espèce. Nous nous adapterons à ce changement comme nous nous sommes adaptés aux autres, et puis nous passerons à autre chose. L'histoire est de notre côté.

— Vraiment ? Ne voyez-vous pas que le dragon nous a donné le pouvoir de changer perpétuellement, et pas uniquement une seule fois. L'espèce humaine dont vous parlez vit peut-être ses derniers jours.

— Je ne parle pas seulement de l'histoire humaine. Il y a aussi l'Empire de l'Anneau. L'Empire avait ce pouvoir, et regardez tout ce qu'il a accompli. Sa richesse culturelle devrait nous servir d'exemple. Savoir qu'il est possible d'unir une telle diversité d'espèces intelligentes sous une même bannière est extraordinairement motivant. Et dire que cette civilisation magnifique, qui s'étendait sur le quart de notre galaxie, a duré des millions d'années…

— Mais où est cette civilisation aujourd'hui ? dit Denise d'une voix saccadée.

— Tout autour de nous. N'oubliez pas les dragons. Le plus bel exemple d'évolution qui soit. Ils ont appris à vivre en harmonie avec l'espace et les géantes rouges. Et nous, nous apprendrons à vivre en symbiose avec notre propre élément, la Terre et les planètes qui lui ressemblent. Un jour, nous déciderons peut-être de partir et de rejoindre les dragons. Et si nous étions assez intelligents pour tirer des leçons de l'histoire de l'Empire de l'Anneau et comprendre que la vie n'est jamais statique…

— Vous êtes un rêveur, Lawrence. Mais vous n'avez pas l'esprit pratique. Roderick est à nos trousses, et il a une furieuse envie de fouler aux pieds vos idéaux comme les miens.

— Peut-être est-ce le destin. Peut-être réduira-t-il la moitié de l'humanité en esclavage. Mais il ne pourra jamais avoir tout le monde. Vous, par exemple, il ne vous aura jamais. Avec les échantillons génétiques que vous avez apportés, vous serez en mesure de bâtir un monde nouveau loin de Z-B, de l'autre côté de la galaxie.

Elle le dévisagea, comme si elle venait de découvrir que l'extraterrestre de cette aventure, c'était lui.

— Et cela ne vous ennuie pas ?

— Cela entre en contradiction avec la morale que j'ai héritée de mes parents. Mais qui sommes-nous pour juger ce qui émergera de cette évolution forcée ? Pourquoi présupposer qu'il s'agira de quelque chose de malsain ? Vous pourriez le laisser faire et attendre de voir ce que cela va donner. Après tout, Roderick est persuadé d'avoir raison. Même s'il crée le pire des monstres, cela ne durera pas ; l'évolution est une histoire sans fin.

— Mais ce monstre fera souffrir beaucoup de gens avant de disparaître.

— C'est votre façon de voir les choses. Mais qu'est-ce que la souffrance ? Vous savez que je suis allé sur Santa Chico. Là-bas, une femme est persuadée que je souffre parce que je ne suis pas mort à trente ans. A-t-elle raison ou tort ?

— Nous ne devons pas lui permettre de mettre la main sur la technologie des dragons.

— *Vous* ne pouvez pas vous le permettre. Oh, ne vous inquiétez pas, quand le moment viendra, je vous aiderai à manier les armes du vaisseau, et je ferai de mon mieux pour battre le *Norvelle.* Mais, à dire vrai, l'issue de cette bataille m'importe peu. J'ai passé les vingt dernières années à me battre pour des gens et des causes dont je ne savais pour ainsi dire rien. Et cela n'a rien changé pour moi. Les individus ne contrôlent pas les événements, même s'ils aiment à le croire.

— Ce combat-ci est différent.

— Différent pour vous, pour lui, mais pas pour moi. La seule bataille qui m'importait vraiment, je l'ai gagnée, parce que je suis sur ce vaisseau et que je vais enfin rentrer chez moi.

*
**

Deux semaines avant d'arriver à Aldébaran, Lawrence entreprit de réviser l'une des navettes de maintenance. Si tout se passait comme prévu, il allait devoir sortir le dragon blessé de la soute de la navette pour aller le rendre aux siens. Il se glissa dans la minuscule cabine et

vérifia le bon fonctionnement de tous les systèmes. Apogée et le dragon pourraient certainement prendre les commandes à sa place, mais il était toujours utile d'avoir un pilote humain dans un environnement hostile. Les réservoirs de carburant hypergolique furent purgés puis remplis de nouveau. Les batteries chargées au maximum. Les bras articulés testés. Ensuite, Lawrence effectua quelques simulations pour se familiariser avec le maniement de l'engin.

— Je pense que je suis prêt, annonça Lawrence le troisième jour de son entraînement, après huit heures de simulateur de vol. Ce sera sûrement beaucoup plus facile dans la réalité.

— La proximité de la photosphère va mettre le système de contrôle thermique de la navette à rude épreuve, dit le dragon. Mais cela devrait suffire pour un vol de courte durée.

— Vous êtes impatient ?

— Je ne suis pas certain d'avoir des états émotionnels comparables aux vôtres.

Lawrence étudiait la liste des points de contrôle affichés par Apogée sur le moniteur de son tableau de bord.

— Vous avez des émotions, alors ?

— Ma pensée n'est affectée par aucun facteur externe ; c'est donc difficile à dire. Mais il est indéniable que je ne suis pas sujet à des émotions aussi extrêmes que les humains.

— C'est un problème qui remonte aux premières IA et à l'expérience de Turing : Savoir et vivre sont deux choses différentes. Vous arrive-t-il d'être en colère, ou vous contentez-vous d'imiter ce sentiment ?

— La colère n'est pas un sentiment très utile, pour ce qui me concerne. Chez l'homme, elle provoque de nombreux changements biochimiques dans le métabolisme. Lorsque vous vous sentez menacés, la peur et la colère augmentent vos réflexes et, dans une certaine mesure, votre force. Mais ces sentiments peuvent aussi vous empêcher d'élaborer des pensées complexes et vous transformer en animaux sauvages. Ce qui a très certainement aidé vos ancêtres primitifs à survivre et à évoluer. Mais comme j'ai peu de chances d'être chassé par un tigre à dents de sabre au milieu de la savane, je n'ai pas besoin d'avoir peur ni de me mettre en colère.

— Qu'en est-il de vos autres besoins ?

— Tout est une question de priorités. Lorsque je me sens menacé, j'utilise une partie de ma puissance de traitement pour élaborer un moyen d'éliminer cette menace. Plus la menace est importante, plus je dois faire d'efforts pour la contrer.

— Vous répondez au moins à une question fondamentale : vous

êtes donc une entité consciente, préoccupée par sa survie.

— Les villageois d'Arnoon ont un grand respect pour la vie. C'est grâce à eux que j'ai appris à apprécier sa valeur.

— Vos priorités et votre éthique ne sont donc pas héritées de vos ancêtres.

— Encore une fois, ces concepts sont le fruit d'une toile de fond culturelle. Je possède bien peu d'informations sur ma propre civilisation. Mais tout ce que je sais de l'Empire de l'Anneau et des dragons me paraît hautement compatible avec le génie humain.

Lawrence commença à éteindre tous les instruments de son tableau de bord.

— Et si vous vous trompiez ?

— Le vrai et le faux sont des notions très relatives qui dépendent de notre culture. Toutefois, j'aimerais beaucoup avoir accès à toute la connaissance que j'ai perdue. Après, je pourrais évaluer mon évolution mentale.

Vous croyez que vous en serez capable ? Les humains ont beaucoup de difficultés à modifier leurs opinions et à mettre leurs croyances en doute. Nous ne parvenons à considérer les choses d'un œil nouveau que très rarement.

— Mes pensées suivent peut-être le même cheminement que les vôtres, mais ma façon de les traiter est très différente. Le changement est inscrit dans ma nature, même diminué comme je le suis. Quoi que nous trouvions à Aldébaran, je sais que je n'aurai aucun problème à m'y adapter.

— Je l'espère pour vous.

— Merci.

Les derniers diagrammes s'effacèrent des moniteurs. La navette était fin prête. Lawrence détacha les sangles qui le maintenaient contre son siège-baquet et, d'une poussée, se dirigea vers le sas.

— Vous pensez que les dragons d'Aldébaran accepteront de livrer le secret de leur technologie à Simon Roderick ?

— Je ne vois pas pourquoi ils refuseraient. Il est dans notre nature d'échanger des informations. Mais je n'ignore pas que cela préoccupe énormément Denise.

— Je ne suis pas très rassuré non plus, même si je suis capable de considérer la situation un peu plus posément qu'elle.

— Comment cela ?

— Tout d'abord, je sais où je vais – ce qui adviendra une fois que nous serons à Aldébaran m'affectera beaucoup moins qu'elle. C'est ce qui me rend un peu plus objectif que Denise qui, elle, part du principe que la race humaine est mauvaise. Et puis, il y a ces échantillons génétiques qu'elle a emmenés avec elle. Il n'y a pas mieux pour faire

table rase du passé et laisser ses problèmes derrière soi. C'est amusant de penser que j'ai déjà fait ce à quoi elle rêve. .

— C'est un bien noble rêve que le sien.

— En effet. Grâce à ces échantillons, elle pourra recréer un autre Arnoon, un Arnoon libéré du reste de Thallspring. Mais pour cela, il faudra que les dragons acceptent de l'aider, qu'ils lui donnent les informations qu'elle n'a pas envie de partager avec Roderick et la Terre. Elle ne nous fait pas confiance.

— C'est compréhensible. Après tout, elle ne vous connaît pas. La Terre et ses colonies lui sont aussi étrangères que le monde des dragons.

— Plus jeune, je lui ressemblais beaucoup. Je refusais de donner une seconde chance aux gens. C'est une façon de vivre plutôt triste.

— Pensez-vous que les dragons devraient partager leur secret avec les humains ?

— Oui. Denise est convaincue que nous ne saurons pas utiliser cette technologie intelligemment parce que nous ne l'avons pas élaborée. Que nous n'ayons pas découvert ces secrets par nous-mêmes ne me pose absolument aucun problème.

— Pourquoi cela ?

Parce que j'ai appris à mettre ma fierté de côté. Et puis, nous avons une bonne connaissance des principes scientifiques. Je suis persuadé que les hommes ne mettront pas très longtemps à comprendre cette technologie particulière. Une fois qu'elle sera décomposée, réduite à l'état de simples équations, elle n'aura plus de secret pour nous. Et encore, il ne s'agit que d'une analyse clinique. D'un point de vue moral, la question ne se pose même pas. Lorsque les Américains ont envoyé un homme sur la Lune, il y avait encore des gens en Afrique et en Asie qui n'avaient jamais vu une ampoule électrique, qui ne savaient pas ce qu'était l'électricité, qui ne connaissaient pas les antibiotiques. Même en Amérique, certaines personnes n'avaient pas l'eau courante et devaient aller aux toilettes dans le fond de leur jardin. Aurions-nous dû priver ces gens des bienfaits de l'électricité et de la médecine moderne, sous prétexte qu'ils ne les avaient pas inventées ? Ces connaissances appartenaient à l'humanité tout entière. Comment diable les Voyageurs de l'Empire de l'Anneau bâtissaient-ils leurs vaisseaux intergalactiques ? Nous n'en savons rien ; pourtant, ce savoir existe quelque part. Pour quelle raison n'aurions-nous pas le droit d'y accéder ? En quoi le fait d'utiliser des idées développées par d'autres races pourrait-il nous avilir, nous diminuer ? La connaissance, quelle qu'elle soit, devrait toujours être chérie et non pas reniée.

— Lawrence, vous auriez pu faire un excellent dragon.

*
**

Une semaine avant d'arriver, ils commencèrent à discuter tactique. Apogée suivait les progrès du *Norvelle* depuis le moment où ce dernier s'était lancé à leur poursuite, vingt-cinq minutes seulement après le départ du *Koribu*. Un autre vaisseau, certainement celui de l'autre Roderick, était parti quarante minutes après le premier.

— Il est tenace, remarqua Denise pendant le petit déjeuner.

La présence toute proche de leurs poursuivants les hantait constamment. D'autant plus qu'Apogée affichait continuellement la position relative des trois vaisseaux, en même temps que les données système du *Koribu*.

— Nous le savions depuis longtemps. Par contre, nous ignorons quelle tactique il va adopter une fois qu'il sera sur place.

— Il ne fera pas grand-chose au début, dit-elle. Il aura besoin d'étudier un peu les environs. Tout comme nous d'ailleurs. Ce qui nous laissera une petite marge de manœuvre.

— Pour faire quoi ?

— Nous serons prêts à l'accueillir dès qu'il sortira. Nos armes pourront le cueillir dès qu'il apparaîtra, et il n'aura même pas le temps de comprendre ce qui lui arrive.

— *Ils n'auront* pas le temps de comprendre. Il y a plus de trois cents hommes d'équipage à bord. Nous n'allons pas exterminer tous ces gens parce que vous n'êtes pas d'accord avec l'idéologie de leur patron. Si nous agissons de la sorte, la première chose que les dragons verront de nous sera que nous tirons sur un de nos vaisseaux.

Peut-être n'apprécieront-ils pas de nous voir faire exploser des missiles nucléaires dans leur espace vital. Alors laissez tomber cette idée. Et n'oubliez pas que le capitaine Manet a infiniment plus d'expérience que nous dans le domaine du combat spatial. Il connaît les points vulnérables de son vaisseau et fera sans doute de son mieux pour les protéger. D'ailleurs, le *Norvelle* pourrait très bien apparaître là où nous ne l'attendons pas, ou bien lancer une salve défensive au moment précis de son arrivée. Honnêtement, nous ne pouvons pas nous permettre de le combattre sur ce terrain-là.

— Mais nous ne pouvons pas non plus nous permettre de nous avouer vaincus alors que nous sommes si près d'Aldébaran.

— Oui, Aldébaran. La patrie du dragon. N'oubliez pas votre objectif premier, qui était de rendre le dragon aux siens. Laissez les Roderick régler leur propre querelle.

— Vous seriez prêt à vendre votre âme pour rentrer chez vous,

n'est-ce pas ?

— Mon âme est restée chez moi.

Ils se regardèrent dans les yeux pendant un long moment.

— Très bien, finit par dire Denise. Quelle tactique nous suggérez-vous d'adopter ?

— Nous devons parler aux dragons. Leur dire combien notre société est fragile, leur expliquer à quel point un changement d'une telle magnitude peut être dangereux pour elle. Ils sauront comment nous aider. Ensuite, ils donneront la même information à Roderick.

— Supposons que le *Norvelle* se mette à tirer avant de discuter ?

— Alors nous nous défendrons. Mais je n'y crois pas trop. Nous serons dans le système des dragons, dont l'un des membres se trouve à bord de notre vaisseau… Il ne serait pas très sage de nous prendre pour cible.

Comme vous voudrez. Mais je vous préviens, je serai prête à riposter au cas où. Si ce fumier essaie de nous faire une entourloupe, je n'hésiterai pas à tirer.

— Je sais. Mais tâchons de garder à l'esprit ce qui attend l'espèce humaine après cela. D'une façon ou d'une autre, notre race sera altérée. Pour de bon. Selon moi, il est important que ce nouveau départ ne se fasse pas dans un bain de sang.

*

**

Le dernier jour, Denise se réveilla très tôt. Elle ne s'était pas sentie aussi excitée depuis l'arrivée des envahisseurs sur Thallspring. Elle allait enfin pouvoir accomplir ce à quoi elle avait aspiré toute sa vie. Même si les choses ne s'étaient pas déroulées comme elle l'escomptait. Elle avait passé tant de temps à imaginer et à concevoir un moyen de ramener le dragon d'Arnoon chez les siens. En théorie, le problème de l'invasion de sa planète natale était presque réglé, et elle pouvait se consacrer pleinement à sa nouvelle tâche.

Elle était toujours tentée d'user de leurs armes avant que Roderick ait le temps de réagir. Sauf que ce salaud de Lawrence avait raison. Tuer des gens par surprise n'était pais une chose à faire. Elle ne pouvait pas se résoudre à noyer dans un bain de sang ce nouveau départ dont elle rêvait depuis tant d'années.

Celui-ci était une sorte de coda extraordinaire à cette mission de sauvetage du dragon. Créer une colonie humaine à l'autre bout de la galaxie, à une distance inimaginable. Une colonie qui profiterait pleinement de la nanotechnologie des dragons. Elle voulait élever ses enfants dans un monde pur, libéré de ces travers humains que sont la

compétition et la jalousie. Autour d'une étoile qui ne risquerait pas d'être contaminée par les cultures de la Terre et des autres colonies, récentes ou anciennes. Juste au cas où. Au cas où le reste de l'humanité viendrait à disparaître. Au cas où les gens de Thallspring n'accepteraient pas le don de la connaissance d'Arnoon, au cas où ils en feraient un mauvais usage. Au cas où le savoir des dragons tomberait entre les mains mauvaises de Terriens sans scrupules. Ce qui risquait d'arriver dans fort peu de temps…

L'existence de ce nouvel Arnoon dépendait entièrement des dragons. Elle avait absolument besoin de leur nanotechnologie. Des plans de leurs vaisseaux. D'un maximum d'informations sur les étoiles et les planètes habitables de la galaxie. Elle avait espéré pouvoir passer des mois, voire des années, autour d'Aldébaran pour assimiler le plus de connaissances possible, pour aider le dragon d'Arnoon à devenir adulte. Mais elle n'aurait probablement que quatre-vingt-dix minutes devant elle.

Comme il était tentant de tirer les premiers, de régler cette affaire une fois pour toutes.

Elle se doucha et s'habilla avec un sweat-shirt et un pantalon empruntés à un homme d'équipage de taille moyenne. Les manches et le pantalon retroussés, elle se rendit d'abord sur le pont, puis dans le petit salon de l'appartement de Lawrence qui leur servait de salle à manger. Comme d'habitude, celui-ci avait pris sa petite collation nocturne. Quelques gobelets en plastique trônaient au centre de la table, au milieu d'anneaux de thé entrecroisés et collants. Sur un plateau, des restes de beignets – Lawrence ne mangeait que la partie recouverte de confiture. Sur un écran, l'image figée de la fin d'une pièce de théâtre, montrant les comédiens en train de saluer le public.

Au moins ce voyage lui aurait-il permis de ne pas oublier la vie qu'elle menait au bungalow avec Josep et Raymond. Elle demanda à Apogée de nettoyer ce bazar et, tandis que les robots faisaient leur apparition, s'installa entre les plateaux abandonnés et les sachets-repas vides.

Lawrence se montra quelques minutes plus tard. Il venait de sortir de la douche et ses cheveux étaient mouillés.

— Je n'ai pas réussi à dormir, confessa-t-il.

— Moi non plus, dit-elle en lui tendant son petit déjeuner composé de petits pains, d'œufs brouillés et de saumon fumé.

Il commença à manger de bon appétit.

— Merci.

Denise s'installa en face de lui avec une tasse de thé.

— Une idée de génie de dernière minute pour nous éviter une confrontation directe ?

— J’ai bien peur que non. Désolé.

— Moi non plus.

— Tout dépendra des dragons. En fait, nous savons trop peu de choses sur eux. J’ai passé en revue toutes les informations dont dispose le dragon d’Arnoon concernant leur civilisation ; mais il n’y a pas grand-chose, à part quelques généralités. Il semblerait qu’ils passent leur temps à accumuler des données et à filtrer celles dont ils pensent qu’elles pourront être utiles aux générations futures. Ce qui laisserait à penser qu’ils sont plutôt pacifistes.

— Je l’espère, fit-elle en le regardant d’un air étonné ingurgiter sa nourriture. Vous n’êtes pas nerveux ?

— Nerveux ? Pour quoi faire ? Ça ne nous servirait à rien.

— À Memu Bay, je n’étais jamais nerveuse…

— Parce que vous saviez exactement ce que vous faisiez. Vous contrôliez la situation. Bienvenue de l’autre côté !

— Vous pensez vraiment qu’ils sont inoffensifs ?

— Oui. Mais cela ne signifie pas qu’ils seront forcément de notre côté. Si nous leur demandons de nous aider à vaincre des congénères, ils voudront savoir pourquoi. Et nous devrons nous soumettre à leur jugement.

— D’où tirez-vous donc toute cette philosophie ? Vous êtes xénophysiologiste dans le civil ?

Il but une dernière gorgée de jus d’orange et la gratifia de son fameux sourire agaçant.

— Un jour, rappelez-moi de vous raconter comment j’ai gâché mon enfance. On ne peut pas passer trois ans dans l’*Ultema* sans en ressortir avec des connaissances en béton sur la pensée extraterrestre.

Ils sortirent tous les deux sur le pont pour ne rien manquer de leur arrivée. Apogée travaillait depuis déjà deux heures pour que le réacteur à fusion soit fin prêt à prendre la relève du dispositif à compression. Lawrence et Denise demandèrent au logiciel de leur projeter des images réelles prises par les senseurs externes.

— Vous voyez la même chose que nous ? demanda Lawrence au dragon.

Pendant le voyage, ils avaient relié le Xianti au réseau du *Koribu* avec des centaines de fibres optiques.

— Oui, merci, répondit le dragon.

— Trente secondes, dit Denise.

Lawrence ne lâcha pas les moniteurs des yeux tandis que les inverseurs d’énergie se désactivaient. Sur la moitié des moniteurs, le néant flou qui caractérisait l’intérieur des trous de ver céda sa place à une lumière carmin. Sur l’autre moitié, brillaient des étoiles à l’aspect ordinaire. Selon les radars, aucun objet solide ne se trouvait à moins

de cinq cents kilomètres du vaisseau. Apogée activa des senseurs supplémentaires. Lawrence choisit de recevoir sur ses membranes optroniques les images prises par les caméras situées au niveau du réacteur à compression.

Le *Koribu* avait émergé à quarante millions de kilomètres de la photosphère nébuleuse d'Aldébaran. Le vaisseau semblait se diriger tout droit vers un océan de brume rouge. Comme si l'horizon, parce qu'il était très éloigné, se trouvait au-dessus de leurs têtes. Mais il s'agissait d'un horizon rectiligne et non courbé. L'espace et l'étoile étaient des absolus bidimensionnels.

Des symboles indigo défilèrent sur l'image. La plupart d'entre eux concernaient le profil thermique du *Koribu.* Les radiations infrarouges de l'étoile transperçaient littéralement le fuselage. Apogée activa des moteurs fusées secondaires, faisant pivoter le vaisseau sur lui-même, de manière à distribuer les radiations de façon homogène sur l'ensemble de la structure.

— Les échangeurs de chaleur s'en sortent très bien pour le moment, dit Denise. Mais il fait plus chaud que prévu. Nous allons peut-être devoir nous éloigner un peu.

— Les radiations sont fortes, elles aussi. Et le vent solaire n'est pas mal non plus. Il y a beaucoup trop de particules dans les parages ; ce qui est encore plus fâcheux que la chaleur.

Lorsqu'il modifia sa perspective pour examiner le vaisseau sur toute sa longueur, il vit des lignes de lumière mauve trembloter et danser sur les poutres et les plaques isolantes. Les composants métalliques scintillaient, comme les chatoiements phosphorescents passaient sur eux.

— Eh ! J'ai bien l'impression qu'on laisse des flammèches derrière nous.

— J'espère que l'isolation tiendra le coup.

— Moi aussi. Le radar longue portée est en train de se mettre en route.

Six antennes multiphases – rectangles couleur cendre de vingt mètres de longueur – étaient en train de se déplier autour de la section arrière du vaisseau. Elles se stabilisèrent parallèlement au fuselage, et entreprirent de fouiller le chaos bouillonnant dans lequel évoluait le *Koribu.*

Apogée superposa leurs résultats à l'image des caméras. Un point de matière solide flottant sur une orbite plus basse que la leur apparaissait à quarante-trois mille kilomètres du vaisseau. Un deuxième point fut détecté à cinquante mille kilomètres. Puis un troisième à soixante-douze mille kilomètres. Les radars se focalisèrent sur le premier et en produisirent une image agrandie. Il s'agissait

d'une sorte de disque de vingt kilomètres de diamètre, vaguement circulaire, avec des dentelures arrondies, et au centre plus épais que les bords.

— Ça ressemble plus à une fleur qu'à un dragon, murmura Lawrence.

Les radars avaient détecté sept autres points dans un rayon de cent quinze mille kilomètres. Tous faisaient approximativement la même taille que le premier.

— Ce sont les dragons ? demanda Denise en haletant.

— Je crois bien, répondit le dragon.

— Il doit y en avoir des milliers.

— Des millions, dit Lawrence.

C'était une idée enivrante. Jusqu'à ce moment précis, ils ne croyaient pas complètement en leur existence. La gravité d'Aldébaran devait avoir attiré les œufs à l'époque où l'étoile était jeune et où elle émettait une lumière vive. Puis, son expansion les avait fait éclore. Devant leurs yeux s'étalait donc une preuve indiscutable. Les hommes n'étaient plus seuls dans l'univers. L'Empire de l'Anneau avait bel et bien fleuri lorsque la galaxie était plus jeune.

Toutes ses rêveries et ses croyances d'adolescent étaient justifiées.

Maintenant je peux rentrer chez moi.

Le télescope principal du *Koribu* pivota et se braqua sur le premier dragon. Sur la toile de fond infernale de l'étoile, on ne voyait qu'une petite tache noirâtre. L'antenne parabolique de communication se focalisa elle aussi sur ce point et capta des émissions électromagnétiques basse fréquence.

— Vous êtes prêt ? demanda Denise comme si elle s'adressait à un petit enfant.

— Oui, répondit le dragon.

— Alors dites-lui bonjour…

Le dragon d'Arnoon transmit une rafale de données par l'intermédiaire de la parabole, puis recommença plusieurs fois à une demi-seconde d'intervalle. Il s'agissait d'une simple séquence de symboles mathématiques codés dans un langage que le dragon gardait dans sa mémoire.

Le dragon d'Aldébaran répondit avec une séquence beaucoup plus longue dont la majeure partie était intraduisible. Lawrence et Denise crièrent de joie en frappant dans leurs mains. Il la prit par les épaules et l'embrassa avant de reprendre sa place pour ne rien manquer de cet échange.

Le dragon d'Arnoon commença à envoyer les informations qu'ils avaient préparées. D'abord un dictionnaire comportant les mots de sa propre langue qu'il connaissait, ainsi que leur équivalent en anglais du

réseau. Puis vinrent un dictionnaire d'anglais beaucoup plus complet, avec des entrées interconnectées de manière à ce que les définitions et les concepts forment un ensemble cohérent, un programme de syntaxe et des protocoles de communication. Et enfin, un fichier encyclopédique sur la race humaine.

Moins de trois secondes après l'envoi de ces données, le dragon d'Aldébaran dit :

— Bienvenue sur notre étoile. C'est toujours un plaisir pour nous d'accueillir de nouvelles informations, d'où qu'elles viennent.

— Le test de Turing, chuchota Lawrence en souriant. Content ou pas de nous voir, il applique le principe de la conversation ; il s'efforce de rester poli.

Denise acquiesça et inspira longuement.

— Merci infiniment, dit-elle. Nous sommes très heureux de vous rencontrer. Je m'appelle Denise Elbourn. Comment pouvons-nous vous appeler ?

— Appelez-moi Un.

— Votre nom a-t-il une signification ? demanda-t-elle en regardant Lawrence d'un air perplexe.

— Je suis le premier dragon à avoir été contacté. Un.

— Ah, je vois…, fit Denise en devenant écarlate sous les yeux amusés et malicieux de Lawrence. Un, nous sommes venus jusqu'ici pour vous rendre l'un des vôtres qui a été blessé.

Les senseurs du *Koribu* détectèrent un bombardement d'impulsions semblables à celles émises par un radar. L'ensemble de l'environnement magnétique du vaisseau se modifia et se mit à osciller rapidement. Son scanner à neutrinos enregistra des émissions dont il était incapable de mesurer la fréquence.

— Sous quelle forme transportez-vous l'un d'entre nous ? demanda Un.

— À vous de jouer, dit Denise au dragon d'Arnoon, qui transmit immédiatement un résumé de ce qui lui était arrivé.

— Je comprends, dit Un. Vous nous avez apporté ce fragment en pensant bien faire, et je vous en remercie. Toutefois, j'ai bien peur que votre long voyage ait été inutile…

— Que voulez-vous dire ?

— Ce fragment ne nous intéresse pas outre mesure.

Denise n'en croyait pas ses oreilles. Il devait y avoir un problème de traduction…

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas le réparer ?

— Non. Nous n'avons simplement pas particulièrement envie de le réparer ou de lui redonner sa forme originelle. Vous n'avez donc pas compris de quoi il s'agissait ?

— Eh bien, nous pensions que c'était un œuf…

C'en est un. Et il n'a donc aucune valeur pour nous. Nous lâchons des millions d'œufs chaque année. Quelques-uns seulement sont capturés par le champ gravitationnel d'une étoile. Les autres sont perdus. Ou alors s'écrasent sur un astre, comme le fragment que vous avez retrouvé. Parfois, ils sont interceptés et exploités par une espèce biologique telle que la vôtre. Mais cela ne nous intéresse pas. Peut-être comprendriez-vous mieux si je disais que votre œuf n'a pas plus d'importance pour nous qu'un de vos spermatozoïdes.

— Mais… il vit, il pense… C'est un être vivant doué de conscience.

— Oui, mais uniquement depuis que vous l'avez retrouvé et que vous lui avez implanté cette conscience.

— Vous voulez dire que nous n'aurions pas dû ?

— Non. Chacun de nos œufs est l'otage du hasard. Seule une minuscule fraction d'entre eux parvient à engendrer une civilisation comme celle-ci. D'autres contribuent à répandre notre savoir dans la galaxie. Votre fragment a amélioré la connaissance qu'a votre espèce de notre univers. Il vous a donc été très utile. De même, il a indirectement permis de nous en apprendre un peu plus sur vous.

— Vous connaissiez notre existence ? demanda Lawrence.

— Nous ne sommes qu'à soixante-cinq années-lumière de votre monde. Cela fait des siècles que nous recevons vos émissions radio.

— Génial…, fit Lawrence en roulant les yeux.

— Ce fragment n'est rien pour vous, mais il a énormément d'importance pour nous… Pourriez-vous le réparer quand même ?

Votre requête n'est pas pertinente. Ce fragment ne pourra jamais devenir l'un des nôtres. Pas uniquement du fait de sa structure physique endommagée, mais également à cause de sa mémoire défaillante. L'une comme l'autre sont indispensables pour faire de nous ce que nous sommes. Nous n'avons pas de code génétique. L'information seule nous permet d'évoluer et de nous adapter en fonction des circonstances que nous rencontrons. Pour cela, nous avons impérativement besoin de toute notre mémoire. En réalité, vous me demandez de doter ce fragment de la mémoire qu'il a perdue et de lui fournir un œuf en bon état. Mais dans ce cas, il ne redeviendrait qu'un œuf comme les autres et rien de plus. Un œuf destiné à être lâché dans la galaxie. Si c'est ce que vous désirez, je peux en effet désassembler le fragment et utiliser ses molécules pour constituer un œuf nouveau…

— Non, dit rapidement Denise. N'y a-t-il pas un moyen de lui permettre de devenir adulte, comme vous ?

— Si, à condition de repartir de zéro et d'abandonner ce qu'il a

été jusque-là.

Denise courba la tête et appuya son front sur la console. Elle pleurait presque. Son village avait pris énormément de risques pour lui permettre de ramener le dragon chez lui. Des gens étaient morts pour cela. Tous leurs rêves, leurs sacrifices étaient à présent réduits à néant, comparés au chagrin que peut éprouver un enfant devant un chiot blessé.

Un son étrange la tira de ses tristes pensées. Lawrence était en train de glousser.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— L'orgueil est un bien vilain défaut. Un défaut fort courant chez les idéalistes dans votre genre. À cause de vos convictions, vous êtes persuadée de détenir la vérité. Vous n'autorisez même pas les autres à avoir une opinion différente de la vôtre. Mais là, vous êtes bien forcée d'admettre que vous vous êtes trompée, et ce n'est pas facile. Vous vous êtes rendue coupable d'anthropocentrisme.

— Vous vous trompez. Notre dragon est un être intelligent qui mérite notre respect. Ses origines importent peu ; seul ce qu'il est devenu compte. Nous avons bien fait de venir jusqu'ici. Le fait qu'il soit unique le rend encore plus méritant à mes yeux. Si c'était à refaire, je ne changerais rien du tout. Notre dragon a le droit d'évoluer. Il a le droit de vivre.

— Un droit humain ?

Oui, grogna-t-elle. Un droit humain. Mais aussi un droit universel. Nous avons sauvé le dragon de sa non-existence et, à présent, nous devons le sauver. Je me fous de savoir ce que vous en pensez, car je sais que j'ai raison. Et puis… allez au diable !

— Eh bien… vous êtes dans le genre têtue, vous. Un, acceptez-vous de partager votre savoir avec d'autres espèces ? demanda-t-il brusquement, sans prendre de gants.

Denise le fusilla du regard, mais Lawrence ne se laissa pas impressionner et la gratifia de son sourire le plus énervant.

— Oui, répondit Un.

— Tout votre savoir ?

— Oui. C'est dans notre nature.

— Donc vous ne verriez pas d'objection à ce que nous utilisions votre nanotechnologie pour développer notre dragon d'une façon que nous jugerions appropriée ?

— Non.

Denise sourit pour le remercier. Ce n'était pas exactement ce qu'elle avait prévu, mais au moins cela leur donnait-il la possibilité de permettre au dragon de devenir autre chose qu'une simple masse inerte.

— Cela vous ennuie-t-il de savoir que certaines espèces pourraient utiliser votre science à des fins destructrices ? demanda Lawrence. Pour faire des armes, par exemple…

— Si vous êtes capables d'interpréter correctement les données que nous vous confions, c'est que vous avez déjà les connaissances suffisantes pour produire des armes de destruction massive. Fabriquer ou non des armes n'a jamais été une question de technologie. C'est une question de nature sociétale.

— En d'autres mots, nous sommes responsables de ce que nous faisons du cadeau que vous nous faites.

— Bien sûr.

— Nous aurions une faveur à vous demander.

— Je vous en prie.

— D'autres membres de notre espèce vont bientôt arriver ; nous vous demandons de ne pas partager votre savoir avec eux.

— Le savoir est universel. Il ne peut être refusé.

— Il ne s'agit pas de le refuser, mais de gagner un peu de temps. Votre technologie pourrait nous être fatale si elle n'était pas partagée de manière équitable. L'une des personnes qui nous suivent souhaite avoir le monopole de votre nanotechnologie afin d'imposer ses idéaux à l'ensemble de notre espèce. Comprenez-vous que cela puisse être mal ?

— Dans le contexte que vous m'avez décrit, c'est mal en effet. Mais comment savoir si le but de ceux qui vous suivent est bien de dominer votre espèce ? Peut-être êtes-vous en train de me mentir…

Lawrence se tourna vers Denise et haussa maladroitement les épaules.

— Zut, je crois que je l'ai rendu paranoïaque. Une idée ?

— Notre dragon peut vous parler de nos intentions, dit Denise.

— Je serais très heureux de pouvoir le faire, confirma le dragon d'Arnoon.

— Malheureusement, ce n'est pas possible, dit Un. Ses programmes de traitement sont dérivés de vos algorithmes génétiques. Ce dragon est votre créature.

Denise jura en regardant l'image agrandie du dragon, qui se résumait à un petit éclat noir se dessinant sur un brasier titanesque.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Eh bien, nous pouvons toujours compter sur la nature humaine. Nous autorisez-vous à entrer dans votre zone d'ombre ? demanda Lawrence à Un. Cet environnement est trop extrême pour notre vaisseau. Et puis, nous serions plus en sécurité près de vous.

— En sécurité ?

— Oui. L'homme qui nous suit pourrait se montrer violent. Mais

il hésitera à utiliser ses armes si nous nous trouvons à proximité d'un dragon…

— Comme vous voudrez.

— J'aimerais également vous demander d'attendre l'arrivée du troisième vaisseau avant de révéler quoi que ce soit. Comme cela, tout le monde sera content…

— Qu'il en soit ainsi.

*

**

Simon avait passé la totalité du voyage dans l'infirmerie du *Norvelle.* Quinze jours après le départ, les deux médecins du bord avaient pu commencer son traitement de régénération dermique. Une peau toute neuve recouvrait donc ses brûlures les plus profondes. Mais le processus de guérison avait été extrêmement fatigant, comme si cette peau cultivée consommait à elle seule toute l'énergie de son corps. Heureusement, le vaisseau n'avait pas besoin de lui pour traquer le *Koribu.*

Le capitaine Sébastien Manet avait été surpris par la direction prise par le vaisseau volé.

— Ils se dirigent vers Aldébaran, avait-il dit dès que le brancard de Simon fut sorti de la navette.

L'IA personnelle de Simon fit défiler des données sur l'étoile.

— Une géante rouge ? Y a-t-il des planètes autour ?

— Nos astronomes n'en ont jamais trouvé aucune. Mais nous ne sommes sûrs de rien. Aucune mission scientifique n'est jamais allée là-bas. Beaucoup trop cher…

— Intéressant. Il se pourrait qu'une civilisation extraterrestre prospère tout près de nous, dans notre zone d'influence pour ainsi dire.

— Il s'agit donc de cela ? demanda le capitaine en fronçant les sourcils.

— Oui. Dans combien de temps serons-nous prêts à partir ?

— Je voulais justement vous parler de…

— Il n'y a rien à dire à ce sujet.

— Mais le voyage jusqu'à Aldébaran durera cent quatre jours, et nous avons à peine assez de carburant pour faire l'aller-retour.

— Mais nous pouvons le faire.

— À condition que nous ne rencontrions aucune embûche. Toutefois, il faut penser à l'équipage. Ces deux cents jours de vol supplémentaires n'étaient pas prévus au programme ; sans compter le temps que nous passerons dans le système d'Aldébaran.

— Cela ne m'intéresse pas. En plus, je sais ce que vous et vos hommes avez dans le ventre. L'opportunité de rencontrer pour la première fois une autre espèce intelligente ne peut pas vous laisser indifférents.

— Que vont devenir nos forces déployées sur Thallspring ? Quand reviendrons-nous les chercher ?

— Capitaine, soit vous donnez l'ordre de partir le plus vite possible, soit vous me dites maintenant que vous ne le ferez pas, auquel cas je le ferai moi-même.

Sébastien Manet lança un regard haineux à la silhouette étendue sur le brancard.

— Comme vous voudrez. Nous serons prêts dans huit minutes.

Les cent jours suivants, le capitaine et Simon s'adressèrent à peine la parole. Comme son traitement l'épuisait littéralement, ce dernier passa il est vrai beaucoup de temps à dormir. Et lorsqu'il était éveillé, il se replongeait dans les données concernant l'extraterrestre d'Arnoon, en espérant découvrir quelque chose qui lui avait échappé jusque-là. Chaque jour, il faisait le point sur leur progression. Le *Koribu* maintenait obstinément son avance de vingt-six minutes et treize secondes sur eux. Alors il commença à réfléchir à ce qu'il ferait lorsque le *Norvelle* émergerait près d'Aldébaran. Manet et son équipage n'étaient pas dignes de confiance ; par ailleurs, ils ne devaient aucunement s'opposer à ses décisions. Son IA passa en revue tous les codes de commandement et fit en sorte que rien ne puisse se faire sans son aval.

Dix jours avant la fin du voyage, Simon ordonna aux médecins d'arrêter son traitement, car il avait besoin de reprendre des forces avant la confrontation finale.

Le jour J, il resta seul dans l'infirmerie – les médecins et les infirmiers avaient été congédiés. Allongé sur son lit, il repensa aux douleurs qu'il avait endurées et qui avaient presque disparu au cours des trois derniers mois. Dieu merci, il allait avoir les ressources physiques nécessaires à l'accomplissement de sa mission. Son IND et ses membranes optroniques étaient continuellement reliées aux senseurs externes du vaisseau, et permettaient à son IA d'afficher une vue panoramique de ce qui se présentait devant son nez. Pour le moment, le paysage se limitait à une brume grisâtre au centre de laquelle se dessinait un lointain point couleur ébène. Des données indigo étaient superposées à cette vue.

Simon faisait régulièrement l'aller-retour entre ce point et celui qui les suivait avec quarante minutes de retard. Il savait que le SF9 était parvenu par un moyen indéterminé à rejoindre un vaisseau interstellaire pour lui donner la chasse. La raison pour laquelle il avait fait cela était on ne peut plus évidente.

— Notre arrivée est imminente. Nous détectons la photosphère, annonça le capitaine Manet.

Au-delà de la tache ébène qui représentait le *Koribu*, le tunnel s'enfonçait dans un nuage noirâtre, dans le néant. Puis le point commença à vaciller, à s'élargir en perdant de sa densité, et finit par disparaître.

— Ils sont sortis, dit Manet. Ils n'ont que quarante millions de kilomètres d'avance sur nous.

— Nous devons absolument nous rapprocher, dit Simon.

— Je sais, mais je vais tout de même modifier notre inclinaison. S'ils sont réellement hostiles, il se pourrait bien qu'ils essaient de nous attaquer à la sortie du tunnel.

Simon passa les vingt-cinq minutes suivantes à regarder la barrière noire de la photosphère d'Aldébaran s'approcher du *Norvelle*, et à se demander ce que Newton et ses amis pouvaient bien faire de l'autre côté, dans l'espace. Cinq minutes avant la sortie, Manet fit mettre tous les missiles de son vaisseau en position de tir. Avec l'aide de l'IA, les hommes du pont amorcèrent les réacteurs à fusion. Le mur noir était à présent extrêmement proche. Soudainement, il se fractura en suivant un motif radiaire et fut transpercé par de nombreux rais de lumière rouge. Enfin, l'énorme vaisseau se retrouva au-dessus d'une brume carmin qui paraissait s'étendre à l'infini dans toutes les directions.

Des colonnes de chiffres indigo se mirent à défiler sur les membranes optroniques de Simon. Il n'y avait aucun objet solide à moins de cinq cents kilomètres autour du vaisseau. Aucun senseur n'était braqué sur eux. Par contre, de puissants rayons infrarouges mettaient le fuselage du *Norvelle* à rude épreuve. Les gros moteurs fusées situés autour de la section cargo s'allumèrent, imprimant au vaisseau un mouvement de rotation destiné à répartir équitablement les rayons sur toute la surface du fuselage. De grandes antennes radars se déployèrent.

Simon décida de lancer immédiatement une salve de missiles. Les portes de sécurité se fermèrent dans tout le vaisseau, isolant l'équipage.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Manet.

— C'est pourtant évident, capitaine. Le *Norvelle* est mon vaisseau, et je suis en train d'accomplir ma mission, répondit Simon avant de couper toutes les communications internes de l'appareil.

Sur le pont, Sébastien Manet constata avec stupéfaction que l'accès au réseau du vaisseau était refusé à son IND. Les moniteurs des tableaux de bord s'éteignirent. Deux des officiers du pont se mirent à marteler la porte de sécurité. Mais personne ne les entendit.

*
**

— Ils viennent de tirer cinq missiles, dit Lawrence.

— Mais pas sur nous, ajouta Denise.

— Mais alors…

— Les missiles se dispersent. Je pense que Simon va essayer de frapper l'autre vaisseau dès sa sortie.

Lawrence s'adressa alors à Un :

— Acceptez-vous de ne pas dispenser votre savoir à l'équipage de ce vaisseau ?

— Pour le moment, ses agissements semblent confirmer ce que vous m'avez dit. Nous attendrons donc de voir comment la situation va évoluer avant de prendre une décision définitive.

— Merci. Peut-on intercepter les missiles ? demanda-t-il à Denise.

— Non. Nous sommes beaucoup trop loin.

Merde. Apogée doit impérativement tenter de prévenir l'autre vaisseau de ce qui l'attend.

*
**

Des viseurs indigo se braquèrent sur une section d'espace située à dix-huit mille kilomètres du *Norvelle.* Selon les radars, un objet se déplaçant à grande vitesse devait y faire son apparition d'ici très peu de temps. Simon plissa les yeux et essaya de voir au loin. Une longue étincelle incandescente scintillait vivement sur la toile de fond de la photosphère. Elle se déplaçait très vite vers le bas.

— Flammes produites par des réacteurs à fusion, annonça l'IA. Analyse spectrale identique à la nôtre. Les radars ont confirmé que la taille du véhicule correspond bien à celle du *Koribu.*

— Dans quelle direction se dirige-t-il ?

Plusieurs courbes se déployèrent en éventail à partir du panache éblouissant. Le radar longues distances du *Norvelle* effectua un balayage rapide et découvrit la destination de l'autre vaisseau.

— Vers une structure solide de type inconnu, dit l'IA. Circulaire et très régulière. Vingt kilomètres de diamètre.

— Alors nous y allons aussi, dit Simon.

*
**

Sur le pont du *Clichane*, un Simon Roderick bouillant d'impatience était installé derrière le capitaine. Le compte à rebours final avait déjà commencé sur les moniteurs de son poste. Les images vidéo devinrent soudain rouge vif. Des cris de joie retentirent autour de lui. L'IND de Simon était directement reliée aux radars et aux senseurs externes du vaisseau. Aucun gros objet solide à moins de cinq cents kilomètres. Mais plusieurs masses mineures. Des ondes radar étaient réfléchies par le fuselage de l'appareil. L'IA confirma qu'elles provenaient de radars longues distances utilisés à la fois par le *Norvelle* et le *Koribu.* Elle entreprit alors de localiser les deux vaisseaux.

— Nous recevons une communication, annonça le capitaine. Quelqu'un qui a du coffre, apparemment.

L'IA leur donna une image visuelle du puissant message qui leur était apparemment destiné.

— Votre point de sortie est piégé. Lancez une salve défensive.

— C'est le *Norvelle* ? demanda Simon.

— Il n'y a pas de code d'identification, répondit l'IA.

L'IA personnelle de Simon examina une nouvelle fois l'image radar. Les petits points que les radars avaient repérés se dirigeaient droit sur eux à très grande vitesse. L'IA du *Clichane* prépara immédiatement une salve défensive. Les missiles glissèrent dans les silos disposés tout autour de la section cargo. Leurs moteurs fusées s'allumèrent, les soumettant à une accélération de plus de soixante g. Les senseurs étaient quelque peu perturbés par les radiations et le vent ionique émis par la photosphère. Les programmes de guidage des missiles tentèrent de compenser, mais les missiles d'attaque rendirent leur tâche encore plus ardue en les bombardant d'ondes électromagnétiques. Les défenseurs mirent eux aussi en branle leur arsenal électronique.

L'IA du *Clichane* annonça que la salve défensive ne serait pas en mesure de détruire les missiles qui se dirigeaient vers eux. Elle décida donc d'activer la séparation des missiles défensifs. Chacun d'entre eux s'ouvrit alors comme une fleur et libéra une multitude de têtes nucléaires. Ils étaient encore beaucoup trop proches du vaisseau, mais il n'y avait pas d'autre possibilité.

Une énorme couronne de feu nucléaire s'alluma autour du *Clichane*, tandis que le barrage de missiles explosait. Leurs ondes de choc sphériques se rencontrèrent et se mêlèrent, formant un bouclier infernal d'énergie bouillonnante. Une seconde série d'explosions engendra des tourbillons couleur d'ébène qui éparpillèrent les ions déchaînés et secouèrent le vaisseau.

Au centre de ce brasier, le *Clichane* était la proie des radiations. Ses senseurs externes étaient aveuglés par les assauts des rayons X. Des ondes électromagnétiques saturèrent d'électricité les câbles et les

structures métalliques. La température monta en flèche, noircissant instantanément la couche de mousse protectrice, qui commença à se décomposer en flocons carbonisés et croûteux. La mousse résiduelle, elle, bouillait comme du goudron fondu. Une tempête de particules élémentaires recouvrit le fuselage assiégé. Sur le pont comme dans l'ensemble des roues habitées, des alarmes se mirent à hurler. Les soupapes de sécurité libérèrent du deutérium pour empêcher les réservoirs d'exploser. Les panneaux thermiques se fissurèrent, envoyant dans la tempête de neutrons leur liquide de refroidissement visqueux.

Simon s'accrocha à son fauteuil. Les lumières clignotaient, des craquements et des grincements métalliques résonnaient dans tout le vaisseau. Le taux de radiations absorbées par le fuselage était toujours très important. Toutes les aiguilles étaient dans le rouge. L'IA faisait de son mieux pour pallier les multiples défaillances du système, pour ne perdre ni de la puissance, ni sa mémoire, pour isoler les réservoirs et les tuyaux fissurés. Les réservoirs thermiques de secours furent mis à contribution pour combattre la chaleur phénoménale qui s'infiltrait dans la structure du vaisseau. Plus de la moitié des réacteurs secondaires furent endommagés. L'IA se servit de ceux qui restaient pour tenter de stabiliser le *Clichane* dans l'ouragan.

Les alarmes s'éteignirent progressivement. L'un des officiers vomit. Simon dut se faire violence pour se forcer à lâcher les accoudoirs de son fauteuil. Son cœur battait à tout rompre.

— Nous n'avons pas été touchés, dit le capitaine incrédule.

— Comment le savez-vous ? demanda Simon.

En effet, aucune donnée n'était disponible pour le moment.

— Nous sommes toujours en vie.

Les officiers sortirent de leur torpeur et se remirent au travail. Leurs doigts s'activèrent sur les claviers de leurs postes de travail. Les senseurs de réserve se déployèrent, ce qui permit à l'IA de détecter à nouveau les deux autres vaisseaux. Qui étaient tous les deux en train d'accélérer.

— Dans combien de temps pourrons-nous les prendre en chasse ? demanda Simon.

— Je serai peut-être en mesure de vous répondre d'ici une petite semaine, dit le capitaine.

*

**

Le télescope du *Koribu* fut aveuglé par l'explosion des têtes nucléaires autour du *Clichane*. Lorsque la furie se fut un peu calmée,

les filtres électroniques purent enfin être mis à contribution. Ils purent alors voir le vaisseau enveloppé dans un manteau de gaz constellé de particules scintillantes pareilles à des étoiles filantes. Des fuites dans les réservoirs avaient imprimé au vaisseau un léger mouvement de roulis. Lawrence frissonna en pensant à la quantité de liquide qui avait dû être perdue pour mettre en mouvement un engin aussi massif. Des fusées se mirent alors en route autour de la section cargo, tandis que l'IA essayait de stabiliser le vaisseau.

Lawrence se rendit compte qu'il retenait sa respiration depuis un certain temps.

— Ils doivent être vivants, finit-il par dire.

— Pour l'instant, fit Denise. Si le *Norvelle* leur tire à nouveau dessus, je doute que leur vaisseau soit en mesure de les protéger.

— Pouvez-vous vous défendre contre ce type d'attaque ? demanda Lawrence à Un.

— Non, répondit celui-ci. Nous n'avons aucune raison d'être armés. Nous ne possédons rien d'autre que notre savoir. Et nous n'avons rien contre le fait de le partager…

— Oui, je sais, c'est votre raison d'être, déclara Lawrence. Mais que se passerait-il si une autre espèce venait à vous menacer ?

— Nous intégrerions la connaissance de cette menace.

— C'est tout ? fit Denise. Vous vous contenteriez de ne pas oublier que vous avez été détruits ?

— Nous existons pour accumuler et distribuer des connaissances. Les nôtres éclosent dans tous les secteurs de la galaxie et étudient de près ce qui les entoure. Mais une fois que notre mission a été accomplie et que l'étoile autour de laquelle nous gravitons se refroidit, nous cessons d'exister. Mais de nouveaux soleils naissent partout. La moisson universelle de connaissances continuera, quoi qu'il arrive à certains d'entre nous. Il existe très peu d'espèces capables de nous exterminer tous. Et puis, certains de nos œufs ont probablement déjà atteint d'autres galaxies.

— Si je comprends bien, vous vous fichez bien d'être détruits ?

— Les émotions qui vous animent me sont étrangères. Vous en êtes victimes à cause de votre individualisme. Bien sûr, nous ne fonctionnons pas comme vos ruches ou vos fourmilières, mais nous sommes conscients d'être les membres d'une civilisation qui pourrait bien s'avérer éternelle. Tout ce qui nous arrive contribue à nous rendre plus riches, à former ce que nous allons devenir. Ce qui est individuel est voué à l'extinction. C'est pour cette raison que nous avons pris la décision de devenir ce que vous appelez des dragons.

— Mais la personne qui commande le deuxième vaisseau pourrait vous menacer d'extermination si elle découvrait à quel point vous êtes

vulnérables.

— Sous la menace, je serais contraint de lui dire tout ce qu'elle veut savoir.

— Vous aviez promis d'attendre…, dit Lawrence.

— Oui, mais uniquement si cela devait permettre au troisième vaisseau de délivrer notre message à l'ensemble de votre espèce. Ce qui n'est apparemment plus possible.

— Nous allons devoir aller sur Terre, et surtout y arriver avant le *Norvelle,* dit Denise. Satané Roderick ! Il fiche tous nos plans en l'air.

Lawrence leva un doigt comme pour demander la parole.

— Un, êtes-vous disposé à aider le troisième vaisseau à recouvrer ses capacités ?

— Oui. Notre nanotechnologie est tout à fait en mesure d'accomplir ce travail.

— Il nous suffit donc d'endommager le *Norvelle* pour rétablir l'équilibre. Les deux vaisseaux pourront être réparés, et retourner sur Terre simultanément.

— Nous construirez-vous une arme capable de maîtriser le *Norvelle* ? demanda rapidement Denise.

— Non, répondit Un. Mais je peux vous dire comment la fabriquer vous-mêmes.

— Ce sera long ?

— Pour commencer, vous allez devoir apprendre à configurer nos nanoséquenceurs pour ce travail particulier. Et puis il vous faudra intégrer ce savoir pour…

— Soit. Dans combien de temps serons-nous prêts ?

— Comme notre technologie ne vous est pas totalement étrangère, vous avez un petit avantage. Je pense que trois de vos semaines devraient largement suffire.

De frustration, Denise voulut frapper quelque chose. N'importe quoi. Le *Koribu* et le *Norvelle* étaient aussi puissamment armés l'un que l'autre. S'ils attaquaient ce dernier, Roderick ne manquerait pas de répliquer. Ils avaient besoin d'autre chose, d'une arme qui leur donnerait un avantage décisif sur le *Norvelle.*

— Mais vous possédez déjà une arme que nous pouvons utiliser, dit Lawrence.

*
**

La première chose que les senseurs du *Norvelle* confirmèrent fut l'immobilité absolue de la structure extraterrestre. Elle parvenait mystérieusement à rester stable sans tourner sur elle-même, malgré le

vent solaire particulièrement violent qui soufflait constamment depuis la turbulente photosphère. Sa forme se précisa progressivement pendant la phase d'approche du vaisseau : circulaire, divisée en vingt parties semblables à des coquilles, dont l'intérieur faisait face à l'étoile. Les bords de la structure étaient arrondis, très lisses, et ne faisaient qu'une dizaine de mètres d'épaisseur. Le centre, très épais, était doté d'un petit orifice.

Simon pensa qu'il pouvait s'agir d'une sorte de base, mais il n'était sûr de rien. Même pour des extraterrestres, l'architecture de cette chose était pour le moins étonnante.

Au sommet de chacune des coquilles, trois minces arêtes rouge sang rejetaient de la chaleur vers le soleil, ce qui permettait, apparemment, de réguler très efficacement la température de la structure. L'IA émit l'hypothèse que l'amplitude thermique entre la surface des coquilles et le sommet de ces arêtes pouvait être utilisée d'une manière ou d'une autre pour produire de l'énergie. Les arêtes pouvaient très bien être des sortes de supraconducteurs. Une technologie intéressante, pensa Simon, mais loin d'être aussi enthousiasmante que celle qu'il était venu chercher ici.

Les réacteurs du *Koribu* s'éteignirent, le vaisseau dériva jusqu'à la zone d'ombre de la structure et se stabilisa à environ trois kilomètres de celle-ci. Simon s'attendait presque à voir une navette sortir de l'orifice central.

— Qu'est-ce que vous attendez ? murmura-t-il dans sa barbe.

Le radar longues distances du *Norvelle* continua d'explorer les alentours. L'IA détecta la présence de onze structures semblables à la première dans une sphère de cent cinquante mille kilomètres de diamètre. Si, comme Simon le pensait, elles étaient habitées, la population à laquelle il allait avoir affaire devait être extrêmement nombreuse. Il pouvait très bien y avoir des millions de structures circulaires autour de cette géante gazeuse.

— Avons-nous intercepté des communications ? demanda-t-il à l'IA du vaisseau.

— Pas dans le spectre électromagnétique. Mais ils utilisent peut-être des lasers ou bien des masers. Pour intercepter des communications de ce type, il nous faudrait…

— Cela n'a pas d'importance.

Il continua son examen de la structure. Quand le vaisseau ne fut plus qu'à deux mille kilomètres de celle-ci, Simon déplia son magnétomètre. Apparemment, le disque extraterrestre était au centre d'un vaste champ magnétique. Vers son noyau, ce dernier était aussi dense que le champ de confinement d'un tokamak. Des vagues électromagnétiques longues de plusieurs centaines de kilomètres ondulaient en direction de la surface de l'étoile. Simon modifia

l'étalonnage du radar principal et remit au point son télescope. L'IA combina les données de ces deux instruments et produisit une image aux couleurs artificielles.

Le vent solaire était attiré et moissonné par le champ magnétique. De minces tourbillons de particules montaient irrésistiblement vers le centre de la face cachée du disque.

Il comprit alors qu'il ne pouvait pas s'agir d'un habitat. Mais plutôt d'une machine. Une machine qui fonctionnerait grâce aux particules du vent solaire. Mais quel genre de machine ? Les extraterrestres possédaient une nanotechnologie très efficace. Peut-être le vent solaire servait-il à fabriquer des artefacts quelconques ? La capacité de production de ces millions de structures était phénoménale comparée à la minuscule quantité de matière que les champs magnétiques pouvaient moissonner. Mais alors, pourquoi utiliser de telles capacités d'une manière si peu productive ?

Alors il comprit ce que ces structures étaient réellement.

— Je veux m'adresser à l'équipage du *Koribu*, dit-il à l'IA. Lawrence Newton, vous m'entendez ?

— Je vous entends parfaitement. Vous êtes Simon Roderick ?

— Oui.

— Votre frère clone nous a parlé de vous.

— En mal, je suppose.

— Il nous a mis en garde… Et votre attitude vis-à-vis du *Clichane* semble lui donner raison.

— Si vous savez vraiment qui je suis, vous devez comprendre ce qui m'a poussé à agir ainsi.

— Je connais vos raisons, mais ne les approuve pas pour autant.

— J'ai jeté un œil à votre dossier, Newton. Vous avez tout abandonné, vous avez quitté votre planète natale dans le simple espoir de voler sur des missions d'exploration. Vous comprenez donc que l'avenir de l'homme se doit d'être glorieux. Aujourd'hui, nous avons l'opportunité de réaliser cet objectif.

— Sans demander l'avis de personne.

— Si vous n'avez pas pu accomplir votre rêve, c'est à cause des défavorisés, des restrictions qu'ils imposent à notre société. Ils vous ont fait bien plus de mal qu'à moi-même.

— Je n'ai pas envie de discuter avec vous. Sachez simplement que je ne vous permettrai pas d'imposer vos idées à l'ensemble de la race humaine. Vous et votre clone pourrez avoir le secret de la nanotechnologie des dragons, mais uniquement simultanément.

— Ai-je besoin de votre bénédiction pour obtenir ce que je désire ?

— En effet.

— Je ne le pense pas. Cette structure n'est pas un habitat, ce n'est pas non plus un artefact, c'est un extraterrestre. Quelle créature somptueuse que celle qui peut vivre de l'espace lui-même !

— Oui, c'est un extraterrestre.

— L'un d'entre eux s'est écrasé sur Arnoon, n'est-ce pas ? C'est lui qui a créé ce cratère près du village.

— Vous êtes très perspicace.

— Au début, je n'y comprenais rien. Pourquoi un extraterrestre doté de tels pouvoirs aurait-il eu besoin d'alliés humains pour voler un vaisseau interstellaire ? Tout simplement parce qu'il était diminué et qu'il était moins puissant que ce que j'avais imaginé.

— En effet. C'est pourquoi nous l'avons rendu aux siens.

— Que comptiez-vous faire de cette technologie, Newton ?

— Rien du tout. Tout ce que je désire, c'est rentrer chez moi.

— Je ne vous crois pas. Votre famille est membre d'un conseil d'administration ; vous avez très certainement l'intention de l'utiliser à votre avantage, tout comme moi…

— Faux. Je vous suggère de retourner auprès du *Clichane* et de venir en aide à son équipage. Une fois que vous aurez fait ce que je vous ai demandé, vous obtiendrez toutes les informations que vous désirez.

— Avez-vous réellement convaincu les extraterrestres de collaborer avec vous ? Ou bien me cachez-vous quelque chose ? Vous pourriez aider le *Clichane* vous-même…

— Notre vaisseau n'est pas en mesure d'aider qui que ce soit. Nous avons déjà eu suffisamment de mal à arriver jusqu'ici.

— Vraiment ? Alors comment comptez-vous rentrer chez vous ? La technologie des extraterrestres peut peut-être vous aider à réparer le *Koribu*…

— C'est exact.

— Comme c'est intéressant. Dans ce cas-là, je pense que je vais rester avec vous pour voir comment vous allez procéder.

C'était une solution quasi idéale, pensa-t-il. Stabiliser le *Norvelle* dans la zone d'ombre de la structure, à proximité du *Koribu*, serait un excellent moyen d'observer le fonctionnement des nanoséquenceurs de l'extraterrestre. Il se demanda à quel point ce dernier et Newton étaient alliés. L'extraterrestre avait-il donné son aval à l'équipage du *Koribu* ? L'attaque du *Clichane* ne pouvait tout de même pas avoir eu cet effet sur lui. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, se dit Simon, il devait essayer d'entrer en contact avec la créature. Newton était peut-être tout simplement en train de bluffer.

Les réacteurs à fusion du *Norvelle* s'éteignirent et le vaisseau glissa dans la zone d'ombre de l'énorme structure. L'IA alluma alors

une série de moteurs fusées pour stabiliser sa position à cinq kilomètres de la créature et douze kilomètres du *Koribu*. Ni l'extraterrestre, ni Newton n'avaient daigné répondre aux appels incessants de Simon.

Le magnétomètre du *Norvelle* observait toujours l'étrange activité électromagnétique de l'extraterrestre. Soudain, les espèces de pétales d'énergie qui pointaient vers l'étoile se mirent à changer de forme et se recroquevillèrent comme une fleur au coucher du soleil. Mais infiniment plus vite.

— Qu'est-ce que…

*

**

Lawrence s'était penché sur le cycle de vie des dragons à de nombreuses reprises au cours des cent quatre jours qu'avait duré leur voyage. Ces créatures le fascinaient. Mais le fait de les voir par l'intermédiaire des senseurs du vaisseau le bouleversa littéralement. Il fut immédiatement charmé par leur élégance. Il admirait également leur philosophie, quand bien même elle compliquait un peu plus sa tâche et celle de Denise.

Chacun de ces dragons devait avoir plusieurs siècles. Tout comme Simon Roderick, Lawrence avait compris que leurs champs magnétiques servaient à attirer le vent solaire, dont les particules étaient ensuite utilisées dans leur lent, très lent processus de croissance. Une partie de ces molécules servait à alimenter et à faire fonctionner le corps du dragon, mais, une fois que la créature avait atteint sa taille adulte, la plupart d'entre elles entraient dans la chaîne de production des œufs qui, eux aussi, se développaient fort lentement. Non seulement la quantité de particules moissonnées était minime, mais en plus chacune de ces molécules devait, avant d'être utilisée, être enrichie de la somme des connaissances en perpétuelle évolution qu'avait amassée la civilisation des dragons.

Lorsqu'un œuf était terminé, son géniteur l'envoyait dériver dans la galaxie. Les dragons, eux, ne pouvaient échapper à la gravité d'Aldébaran. De fait, ils ne pouvaient pas non plus se contenter de pondre simplement leurs œufs et d'attendre que ceux-ci quittent l'orbite de leur étoile – ce qui était impossible. Le cœur de chaque dragon fonctionnait donc à la façon d'un canon magnétique capable de projeter un œuf à une vitesse suffisante pour le libérer de l'attraction d'Aldébaran.

Le *Norvelle* flottait à cinq kilomètres de ce canon lorsque Un tira. L'œuf, une sphère compacte de soixante-douze mètres de diamètre, heurta le réacteur à compression du vaisseau à une vitesse proche de

quarante kilomètres par seconde.

Chapitre 19

Tous les lits de l'infirmerie du *Clichane* étaient occupés, pour la plupart par les victimes des radiations qui avaient transpercé le vaisseau au moment de l'attaque. Les cabines environnantes avaient été converties pour accueillir des blessés trop nombreux. Les médecins faisaient le tour des lits, vérifiaient l'état des fonctions vitales de leurs patients, s'assuraient qu'ils étaient bien installés. Une version d'Apogée améliorée par de nouveaux programmes élaborés par Un commandait les troupes de nanoséquenceurs injectées dans les corps des malades. Cette technique dépassait de loin tout ce dont le dragon d'Arnoon était capable. Les particules avaient engendré des sortes de réseaux veineux sur la peau de chacun des blessés ; de petits tubes s'enfonçaient un peu partout dans leur chair, particulièrement autour des organes vitaux. Les cellules et les tissus étaient régénérés, les ADN séquencés afin de corriger les effets de la dose massive de rayons X que les hommes avaient absorbée. La puissance de traitement requise pour contrôler toutes ces opérations était phénoménale. Mais les particules s'étaient également constituées en cerveaux artificiels capables d'accomplir ce prodige. Ces unités de traitement de données, suspendues sous les lits des malades, ressemblaient à des nids de guêpes de couleur verte, et étaient reliées aux réseaux veineux qui parcouraient la peau des blessés par de fins tubes pareils à des racines.

Lawrence et Denise regardèrent dans les chambres en traversant cette section. Les hommes étaient tous endormis.

— Ils ont l'air de dormir paisiblement, dit-il.

— Tout comme vous, lorsque nous vous avons soigné à Arnoon.

Dans les cabines converties en chambres d'hôpital étaient soignés ceux des hommes d'équipage du *Norvelle* qui avaient été blessés quand l'œuf avait frappé leur vaisseau. L'axe de l'appareil n'avait pas résisté à l'impact, et deux des roues habitées s'en étaient détachées pour partir à la dérive autour de l'étoile. Plus d'une centaine de membres d'équipage avaient réussi à s'échapper dans les modules de sauvetage. Ceux des deux roues restées intactes avaient attendu d'être récupérés par le *Koribu,* avant d'être transportés jusqu'au *Clichane.*

Les deux vaisseaux interstellaires restants étaient stationnés dans la zone d'ombre du dragon qui se faisait appeler Un, où avait commencé leur processus de réparation.

Simon Roderick attendait Lawrence et Denise devant une cabine dont le sas était fermé. Les serrures claquèrent et les portes s'ouvrirent. Ils entrèrent.

À l'intérieur, un lit. Sur ce lit, le SK2. Ses jambes et son bras

étaient en train d'être reconstitués. Un container de combinaison dermique recouvert lui aussi du même réseau veineux que le SK2 et les autres blessés trônait dans un coin de la pièce. Il servait de réserve de sang et de matériaux organiques. Il fallait au moins cela pour régénérer les tissus de l'homme inconscient. Des sacs flasques et translucides dans lesquels circulaient des fluides gélatineux s'étaient développés à partir de ses moignons. Ses jambes étaient en bonne voie de guérison.

Denise posa des yeux sévères sur le blessé.

— Que comptez-vous faire de lui ?

— Tout d'abord, nous allons commencer par l'exclure du conseil d'administration et par le priver de ses privilèges. Il sera également assigné à résidence. Après cela, qui sait ? Cela dépendra essentiellement de l'accueil que va nous réserver la Terre et de la direction qu'elle choisira de prendre.

— Ça me va, dit Lawrence en ignorant délibérément le regard mauvais que posait sur lui Denise. Aucun d'entre nous ne va ressortir grandi de ces événements.

— Certes, acquiesça Simon. Personnellement, je n'ai jamais prétendu être un saint.

— Comment vos frères clones vont-ils réagir ?

— Comme nous. Mais cela n'a aucune importance, ajouta-t-il en leur lançant un regard plein de sous-entendus. Les capitaines feront en sorte de révéler le savoir des dragons à toute l'humanité dès notre retour sur Terre. Ils ont déjà prévu de le transférer sur le réseau planétaire avant que Z-B se rende compte de quoi que ce soit. La nouvelle version d'Apogée devrait permettre d'assurer la protection des fichiers sans trop de problèmes…

— Ce plan n'a pas l'air de vous enchanter.

— Je ne sais trop quoi penser. Nous sommes une race chaotique, fit Simon en désignant du doigt son frère clone. Sa méthode aurait pu nous assurer une transition en douceur.

— Je crois que vous vous fourvoyez, dit Lawrence. Oubliez un peu votre idéal de culture mondiale unique et laissez les gens choisir. Ne les forcez pas à abandonner leur identité.

— C'est donc cela, dit Simon en levant un sourcil… J'aurais dû m'en douter.

— Dans combien de temps le *Clichane* sera-t-il opérationnel ? demanda Denise.

— Dans à peine deux semaines, répondit Simon. Ce qui est proprement remarquable. Heureusement, nous ne manquons pas de matière brute pour produire les pièces manquantes. Après tout, nos armes et les marchandises que nous avions amassées dans les silos ne

nous sont plus d’une grande utilité à présent. Êtes-vous certaine de ne pas vouloir venir avec nous ? L’époque que nous nous apprêtons à vivre s’annonce des plus passionnantes…

— Oui, j’en suis certaine, répondit sèchement Denise.

Lawrence se contenta de sourire.

*
**

Le réacteur à compression du *Clichane* se mit en route et l’immense vaisseau interstellaire disparut de l’espace-temps à la vitesse de l’éclair. Le *Koribu*, lui, resta à flotter tout seul dans la zone d’ombre du dragon. Il ne volerait plus jamais. Au lieu de cela, il allait donner naissance à quelque chose de nouveau. Les nanoséquenceurs du dragon avaient transformé son fuselage en un écheveau de tiges cristallines qui se nourrissaient des minéraux et des composites de la structure. De loin, le vaisseau semblait recouvert d’un patchwork de pierres précieuses aussi coloré que le costume d’Arlequin. Des millions de facettes couleur ambre, rubis et émeraude scintillaient dans le halo de lumière chaude qui couronnait l’extraterrestre. Des trompes saphir s’enfonçaient dans les réservoirs, aspirant le fluide nécessaire au développement des excroissances semi-organiques qui avaient poussé de part et d’autre de la section cargo. Au bout de plusieurs semaines, ces excroissances étaient devenues des manières de chrysalides enveloppées dans de la soie tissée de diamants.

Le dragon d’Arnoon était lui aussi en train de se métamorphoser. La soute du Xianti de même que la nacelle qui le contenait avaient été ouvertes. Des cristaux s’étaient développés sur le sol de l’aire de maintenance et avaient envahi l’intérieur du vaisseau. Leurs arêtes étaient entrées en contact avec la créature diminuée et avaient commencé à le nourrir de molécules et d’informations.

Denise passait quotidiennement des heures et des heures à penser avec lui. Comme il n’y avait pas de place pour lui dans la civilisation d’Aldébaran, le dragon d’Arnoon avait décidé de la suivre et de devenir une partie intégrante du monde, quel qu’il soit, que la jeune femme avait l’intention de fonder. Les souvenirs du dragon d’Aldébaran furent passés en revue et analysés de manière à rendre le plus performant possible les appareils qui étaient en train de se constituer. Leurs nouveaux vaisseaux seraient donc capables de voler sans le concours de personne, de sonder l’espace sur tous les spectres imaginables, de fonctionner grâce à l’énergie solaire, d’assimiler des matériaux solides, et seraient dotés d’une personnalité.

Après le départ du *Clichane*, Lawrence passa dix jours à l’infirmerie, où il subit un traitement intensif. Son corps fut transformé

en profondeur, et son ADN initialisé. Il émergea de cette épreuve adolescent, débarrassé une fois pour toutes de ses valves.

Denise l'observa de la tête aux pieds en faisant la moue.

— Très mignon, observa-t-elle avec une timidité feinte.

Les fourreaux des chrysalides se fendirent et se racornirent, révélant deux vaisseaux identiques à ceux qui sillonnaient la galaxie à l'époque de l'Empire de l'Anneau. Des ellipsoïdes aérodynamiques, argentés et roses, ceints par une couronne d'ailerons agressifs pointant vers l'avant. Lawrence admira le sien avec l'enthousiasme non dissimulé de l'adolescent qu'il était redevenu.

— Je crois que le moment est venu de nous dire adieu, dit Denise.

Il grimaça maladroitement.

— Ouais, fit-il en parvenant à sourire. Ou plutôt bon voyage. Il se pourrait bien qu'un jour nos routes se croisent.

— C'est vrai… Alors, bon voyage, Lawrence, dit-elle avant de l'embrasser furtivement. Comment allez-vous l'appeler ?

— *Le Coup pour rien*, répondit-il.

Denise éclata de rire.

— Le mien s'appellera *Fleur céleste*.

— C'est un chouette nom.

L'intérieur du *Coup pour rien* comprenait trois salons circulaires dotés de parois blanc crème concaves. Lorsque celles-ci ne fonctionnaient pas, elles avaient l'aspect et la texture d'un cuir particulièrement doux. En cas de besoin, des meubles et des équipements humains pouvaient en sortir. Mais ces salons pouvaient également devenir des auditoriums parfaits, et leurs parois des moniteurs diffusant des images à trois cent soixante degrés, ce qui était idéal pour regarder les programmes inter-A que Lawrence avait téléchargés depuis la médiathèque du *Koribu*.

Lawrence entra dans le salon avant en jouissant du confort inédit du champ gravitationnel de son vaisseau. Un unique et luxueux fauteuil trônait au centre de la pièce. Il s'y installa et demanda l'activation des senseurs visuels. L'avant du salon sembla se dissoudre, et une image du fuselage couvert de cristaux du *Koribu* apparut.

Dans son esprit, une couronne de grandes icônes dorées se mit à tourner sur elle-même. Il en sélectionna plusieurs, et le *Coup pour rien* sortit doucement de son cocon racorni. Un sourire idiot illumina son visage tandis que la puissance et l'élégance de son vaisseau devenaient de plus en plus manifestes. De *son* vaisseau…

Le *Fleur céleste* fit son apparition de l'autre côté du *Koribu*. Lawrence regarda Denise manœuvrer son appareil jusqu'à l'aire de maintenance radicalement modifiée. Le dragon d'Amoon attendait en son centre, ses segments semi-organiques repliés sur son corps, ses

ailes solaires enroulées contre ses flancs. Lorsque le *Fleur céleste* le toucha, Lawrence eut le sentiment de voir deux gouttes d'eau se fondre l'une dans l'autre ; le dragon fut absorbé par la coque miroitante. Un renflement dans cette dernière trahissait toutefois sa présence. Le vaisseau de Denise s'éleva au-dessus du *Koribu* et sortit de la zone d'ombre du dragon d'Aldébaran. Lawrence pouvait voir l'énergie s'accumuler autour du réacteur, comme les ailerons se mettaient à briller d'une vive lumière blanc-bleu. Et puis le vaisseau disparut.

— Merci pour votre aide, dit Lawrence à Un.

— Nous vous retrouverons un jour et nous nous souviendrons de vous. C'est notre raison d'être.

Lawrence fouilla dans les profondeurs de la mémoire du dragon et programma son itinéraire. Les moteurs unirent leurs potentiels phénoménaux et propulsèrent le *Coup pour rien* dans le vide.

*
**

Les nébuleuses font partie des merveilles de notre univers. Les astronomes des quatre coins de la galaxie ne se lassent pas de les observer. Rendues fluorescentes par les étoiles qu'elles dissimulent en leur sein, elles couvrent des parsecs et des parsecs d'espace de leurs couleurs vives et changeantes. Toutefois, malgré leur grandeur et leur magnificence, les nébuleuses sont éphémères. Des étoiles qui leur donnent leur beauté éthérée souffle un vent qui disperse les gaz et la poussière dont elles sont composées. La gravité aussi joue un petit rôle en effilochant leurs bandelettes et leurs nuages de gaz coloré. Les protoétoiles, elles, jouent le rôle inverse, leurs grandes volutes chatoyantes attirant les marées spectrales, les comprimant en une lueur centrale.

Leur espérance de vie se mesure en millions d'années uniquement. Ce qui, à l'échelle du temps galactique, est négligeable.

La nébuleuse d'Ulodan, l'une des plus profondes et des plus sombres à s'être jamais formées dans la galaxie, était sur le déclin lorsque les archéologues de l'Empire de l'Anneau découvrirent la planète des Mordiffs. Lorsque éclata la Guerre de la Décadence, il n'en restait presque plus rien. La densité gazeuse de la zone dans laquelle elle s'était jadis trouvée était à peine plus élevée que la normale. Le soleil des Mordiffs, lui, était froid, recroquevillé sur lui-même, à peine plus brillant qu'un charbon ardent. Un lointain souvenir, en vérité, pour la civilisation des dragons nouvellement née.

Lawrence voyagea longtemps avant de trouver cette coquille d'étoile froide et la planète unique qui gravitait autour d'elle.

Finalement, son magnifique vaisseau transperça les deux de cette dernière et se posa près de l'ultime vestige de la civilisation des Mordiffs.

Lawrence enfila une combinaison spatiale et descendit sur la surface de la planète. Il n'y avait plus d'air à respirer. Depuis des millions et des millions d'années. Sous ses bottes, le sable gelé formait une croûte plus dure que l'acier. Mais il y avait toujours de la lumière. Très haut au-dessus de l'horizon, le noyau de la galaxie formait un tourbillon chatoyant qui occupait un bon dixième de la voûte céleste. Il projetait une ombre courte et précise derrière Lawrence qui marchait sur le sol stérile.

Jamais il n'avait vu paysage aussi désolé. Les affleurements de roche étaient acérés, les pierres qui jonchaient la couche de sable durci étaient aiguisées comme des lames. L'hiver qui s'étirait depuis des millions d'années avait réussi à priver cette planète de ses couleurs. Lawrence savait que le monde des Mordiffs n'avait pas d'avenir. Mais cela ne le dérangeait pas. Car il était venu retrouver son passé.

Il s'arrêta sur une crête peu élevée et leva les yeux vers le terminus. Étrange, se dit-il, qu'une race aussi terrible et guerrière que celle des Mordiffs ait pu édifier une machine aussi noble et grandiose.

Le terminus de couleur blanche et de forme toroïdale faisait trois kilomètres de diamètre, et reposait à un kilomètre du sol sur cinq gigantesques piliers. Au pied de ces derniers, des affleurements de roche ressemblaient de loin à des vagues se brisant contre des falaises. Ni le froid ni l'entropie n'avaient pu venir à bout de cet artefact titanesque. La géologie elle-même semblait avoir renoncé à le menacer. Les archéologues de l'Empire de l'Anneau n'avaient même pas su dire s'il était fait de matière ou d'autre chose… Il ne restait rien d'autre des Mordiffs, aucune mine, aucun monument. Juste le terminus, le fruit de leur vain désir d'immortalité.

Une lumière turquoise criarde brillait en son centre, illuminant le sable gelé en contrebas. Lawrence était un peu déçu de ne pas pouvoir voir le trou de ver, car la lumière bleue formait comme un voile sur l'ouverture.

Quelque temps après, Lawrence retourna dans son vaisseau. Il s'installa dans le salon avant, décolla et flotta lentement jusque sous le terminus. Alors le *Coup pour rien* s'éleva vers la brume bleutée. Pendant une seconde angoissante, les senseurs furent aveuglés. Puis apparut l'intérieur du trou de ver. Le vaisseau se trouvait dans un tube de lumière mauve. Devant lui s'étendait le futur, des milliards et des milliards d'années, jusqu'à la mort de la galaxie. Dans l'autre direction, le passé.

Le *Coup pour rien* fit un saut dans l'histoire.

*
**

Les trois planètes sœurs étaient en conjonction. Leurs croissants suspendus au-dessus du paysage légèrement vallonné de New Arnoon constituaient un spectacle des plus spectaculaires. Assise dans l'herbe à l'ombre des grandes feuilles rousses d'un gigantesque cigni, Denise les regardait fixement. Les enfants de sept ans attroupés autour d'elle étaient eux aussi fascinés par cette rareté astrale. En plissant les yeux très, très fort, ils pouvaient voir les lignes fines comme des cheveux qui sillonnaient le ciel. La toile argentée tissée par les dragons flottant en orbite géostationnaire devenait de plus en plus complexe. La planète entière serait bientôt enfermée dans une cage. C'était une époque particulièrement excitante à vivre pour les enfants.

— S'il te plaît, Denise, raconte-nous la fin de l'histoire, pleurnicha Jones Johnson.

Peut-être pas aussi excitante que celle que d'autres enfants avaient vécue avant eux, pensa-t-elle amusée. Le petit Jones s'agitait de plus en plus ; son visage était déformé par l'urgence.

— La fin ! La fin ! scandèrent les autres.

— D'accord, dit-elle.

*
**

Lawrence Newton essaya de dissimuler sa nervosité en donnant son billet au bureau des départs situé au centre du terminal principal. L'astroport de Templeton, situé au nord des dômes de la ville, était plutôt modeste : deux pistes de décollage et cinq hangars en tout et pour tout. Il avait été construit principalement pour accueillir de nouveaux colons – vingt mille d'un seul coup, lorsque arrivait un vaisseau interstellaire de la McArthur. Le trafic dans l'autre sens était infiniment plus réduit et, de ce fait, beaucoup plus surveillé.

La réceptionniste scanna son billet et lui sourit, confirmant que sa place était bien réservée.

— Vous avez des bagages ? demanda-t-elle.

— Heu… oui, un, répondit Lawrence…

Il était tellement soulagé qu'Apogée soit parvenu à déjouer les sécurités que son père avait érigées pour l'empêcher de partir qu'il en oublia de déposer sa valise sur la balance. La réceptionniste se pencha en avant et la souleva toute seule.

— Pour quelle raison partez-vous ?

— M-mes parents m'envoient f-faire mes études sur Terre, bégaya-t-il.

— Vous avez de la chance, dit-elle gaiement. Vous pouvez attendre dans le salon maintenant, M. Newton. Votre navette décolle dans quarante minutes. Enfin, si les chasse-neige réussissent à nettoyer la piste…

— Merci, fit-il, soudain libéré d'un poids sur l'estomac.

Un vol interstellaire ! Je vais faire un vol interstellaire !

Ce vol en lui-même justifiait la décision qu'il avait prise.

Il se redressa et se dirigea vers le salon. Du coin de l'œil, il vit Vinnie Carlton qui faisait les cent pas devant l'entrée principale. Lawrence lui lança un regard furtif et lui fit signe que tout s'était bien passé. Vinnie lui répondit par un clin d'œil.

Les portes du salon se refermèrent derrière lui. Droit devant lui, une grande baie vitrée lui offrait une vue splendide sur le long delta de la navette qui allait lui permettre de rejoindre l'*Eilean*, en orbite. Lawrence pressa le pas pour la voir de plus près.

Vinnie Carlton vit les portes du salon se refermer. Il retourna à la station de taxis et monta dans la première petite bulle blanche.

— Au dôme de Leith, dit-il à l'IA du véhicule.

Une légère chute de grêle l'accompagna sur le chemin du retour. Vinnie s'installa confortablement sur la banquette, ferma les yeux et se concentra. La chair de son visage se mit à onduler, ses traits à changer. Son nez devint plus épaté, son menton plus proéminent, et ses sourcils plus raides. Il ouvrit ses yeux gris-vert. Il se regarda dans le rétroviseur du taxi et reconnut le visage du jeune Lawrence Newton. Tant de mois s'étaient écoulés depuis sa dernière transformation qu'il avait presque oublié à quoi il ressemblait.

Tristement, il admit que la régénération physique permise par la technologie du dragon n'avait pas su lui redonner la naïveté qui était sienne lorsqu'il était adolescent. C'était une conséquence inévitable de l'expérience qu'il avait acquise au cours des vingt dernières années, mais aussi du temps qu'il avait passé avec son moi plus jeune. Cette proximité avait été beaucoup plus difficile à supporter que prévu. Combien de fois avait-il eu envie de botter les fesses de ce Lawrence si niais et ignorant ?

Mais il s'était retenu. Pendant tous ces mois, il avait été son propre meilleur ami et s'était contenté de serrer les dents devant le spectacle de cette histoire d'amour si passionnée et pourtant vouée à l'échec. De temps en temps, lorsqu'ils sortaient tous en groupe, il avait cru percevoir la peur dans les yeux de Roselyn ; Roselyn, qui vivait avec la crainte permanente que son secret soit découvert. Ou plutôt

avec la certitude qu'il serait découvert un jour. Pourtant, elle avait réussi à vivre son rêve, comme si de rien n'était, s'accrochant à son bonheur fragile d'une manière tragique et sotte. Il avait perdu le compte des fois où il avait failli craquer et lui dire : « Ne t'inquiète pas. Tout ira bien. » Mais il n'avait pas le droit de le faire. Pas tant qu'il n'était pas certain que les choses s'arrangeraient effectivement.

Le visage jeune et frais qui le regardait dans le miroir se déforma légèrement sous le poids des vingt années difficiles et des deux vies brisées qui constituaient sa véritable identité.

— Maintenant, tu peux vraiment rentrer chez toi, lui dit-il.

L'ascenseur mit une éternité à arriver au bon étage. Lawrence se rappela la grande inquiétude qui avait accompagné le moment de son départ de sa planète natale. Mais là, c'était encore pire. Il sortit la carte mémoire de sa poche et l'étudia avec curiosité : le dernier épisode de *Direction l'horizon.* Dire qu'il ne l'avait pas encore regardé… Mais il avait été incapable de le visionner tout seul. Il la fit tournoyer comme une pièce de monnaie, la rattrapa et la rangea dans sa poche en souriant. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et son sourire s'évanouit.

Il s'avança doucement dans le couloir. Ses jambes avaient du mal à le porter. Il s'arrêta devant la porte de l'appartement, incapable de bouger.

Tu as envahi des planètes. Tu t'es fait charger par un troupeau de macrorexes. Tu as vu des dragons dans leur milieu naturel. Tu as foulé le sol de la planète des Mordiffs. Alors vas-y, frappe, espèce de lâche.

Ses doigts tapotèrent imperceptiblement sur la porte.

Roselyn lui ouvrit. Ses joues étaient trempées de larmes.

— Je suis un crétin, lâcha Lawrence. Mais j'ai beaucoup réfléchi. *Beaucoup.* Et ce qui m'importe aujourd'hui, c'est de te dire que je t'aime plus que tout.

*

**

Plusieurs enfants s'étaient donné la main et regardaient Denise sans oser bouger. Le silence s'était abattu sur toute l'assemblée. Tous les enfants affichaient un sourire satisfait.

Denise put profiter de cinq bonnes secondes de paix, le temps que les petits assimilent ce qu'elle venait de leur raconter.

— Et qu'est-ce qu'elle lui a dit ?

— Ils se sont mariés ?

— Ils ont vécu heureux jusqu'à la fin de leurs jours ?

Elle leva une main bien haut pour demander le silence.

— Je ne sais pas exactement ce qui s’est passé après. Ni là-bas, ni sur Terre. Mais je suis certaine que Lawrence et Roselyn ont été très heureux ensemble. Peut-être même que…

— Peut-être même que quoi ? demanda Jones en écarquillant les yeux.

— Le problème avec Lawrence, c’est qu’il a toujours refusé de s’impliquer dans quoi que ce soit. Mais le fait d’en savoir plus que les autres a peut-être changé sa vision de la vie. Comme les dragons nous l’ont enseigné, seul le savoir est immortel. Lawrence savait que la Terre allait devoir attendre une vingtaine d’années avant que le *Clichane* ne revienne avec le secret de la nanotechnologie des dragons. Il savait également que cette mine inépuisable de connaissances allait modifier radicalement la race humaine. Et lui était là, sur son monde natal, avec la femme de sa vie… Avec le *Coup pour rien* aussi. Lawrence avait donc les moyens de faire d’Amethi un véritable paradis peuplé d’Anges bien avant que la Terre ne soit en mesure de l’imiter… Pauvre vieux, je me demande s’il a su résister à la tentation…